LE
MONDE
ILLUSTRÉ

ALLEMAGNE ET C.ie

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

# LE MONDE,

## HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES.

MCD 2019

Les Auteurs et les Éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Paris. — Typographie de Gaittet, rue Git-le-Cœur, 7.

MCD 2019

FA.37-5

# LE MONDE

## HISTOIRE

DE

# TOUS LES PEUPLES

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS

Par MM. Saint-Prosper, de Saurigny, Duponchel, le baron Korff, Belloc et l'abbé Martin

revue et continuée

PAR

M. E. DE LOSTALOT-BACHOUÉ

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL - MADRID -

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE TROIS CENT QUARANTE BELLES GRAVURES SUR ACIER

TOME CINQUIÈME

1re ET 2e PARTIES

PARIS

LEBIGRE-DUQUESNE FRÈRES, ÉDITEURS

16, RUE HAUTEFEUILLE

1859

4-H-34

MCD 2019

Les Auteurs et les Éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues.

Rg.: 1392

MCD 2019

# PRÉFACE.

Nous avons renfermé dans ce volume l'histoire générale de l'Allemagne, ainsi que l'histoire particulière de l'Autriche et de la Prusse, et terminé notre tâche en déroulant les annales de la Suisse, qui, placée dans un coin de l'Europe, n'en est pas moins digne d'attention et par les grands souvenirs qu'elle rappelle, et surtout par sa position géographique, qui l'interpose entre la France et la Germanie, comme pour servir de rempart et de frontière à ces deux pays. L'histoire de la seconde de ces contrées repose sur une origine glorieuse, car la Germanie ne cessa de lutter contre les Romains, longtemps après que le monde avait subi leur joug. C'est encore de la Germanie que s'élancèrent ces flots de peuples barbares pour renverser le colosse impérial, qui avait pesé tant de siècles sur l'univers civilisé. Il serait curieux de pouvoir suivre le développement successif d'une révolution appelée à régénérer la société, après l'avoir bouleversée ; mais les documents nous manquent, et nous sommes réduits à des conjectures plus ou moins hasardées. En effet, durant plusieurs siècles qui précédèrent ou suivirent la chute de l'empire fondé par Auguste, la Germanie fut longtemps un lieu de passage pour toutes les nations qui, sorties, à ce que l'on pense, des déserts de la haute Asie, venaient fondre tour à tour sur l'Europe pour s'y établir après l'avoir ravagée. De toutes ces hordes, les unes furent moissonnées complétement par le fer et par les excès de la conquête ; les autres, qui avaient survécu, songèrent à se créer des établissements sur le même sol qu'elles avaient couvert de ruines. Jusqu'à l'époque où Charlemagne porta ses armes victorieuses dans le cœur de l'Allemagne, on ne connaissait guère que le nom des peuples qui l'habitaient. Les Saxons, voués au culte d'Odin, étaient les plus puissants, et il fallut trente années au fils de Pépin pour les cour-



MCD 2019

ber sous ses lois. Il appela à son aide la religion, et le christianisme acheva de consolider les triomphes obtenus par l'épée. Charlemagne s'était fait proclamer à Rome le successeur des Césars. A ce titre, ceux de ses descendants qui régnèrent en Allemagne prétendirent à leur tour représenter les droits au commandement que s'étaient arrogés les Césars. Quoique la puissance romaine fût détruite entièrement, les souvenirs qu'elle avait laissés étaient si profonds, que le temps les avait respectés. Ces souvenirs vivaient encore dans tous les vestiges échappés à la destruction ; ils parlaient aux yeux et à l'imagination de tous. En outre, la langue du peuple-roi avaient inspiré des idiomes nouveaux qui commençaient à naître, et elle s'était elle-même conservée par le moyen du clergé, qui s'en servait comme une sorte de truchement universel. Toutes ces causes réunies appuyèrent les vues ambitieuses des empereurs d'Allemagne ; ils furent reconnus dans toute l'Europe comme les dépositaires de la toute-puissance romaine ; de là vient que durant le moyen âge ils se proclamèrent les souverains légitimes de toute l'Italie, et qu'ils traitèrent tous les autres monarques comme des inférieurs. Cette opinion était si bien établie, qu'ils purent créer des rois comme ils créaient des ducs et des comtes ; tant il est vrai que le monde est toujours gouverné par des croyances. Mais une autre puissance contrebalançait celle des empereurs ; elle avait pour chef et pour organe le souverain pontife, qui, quoique désarmé, n'en était pas moins redoutable : ses paroles étaient des oracles, auxquels ni roi ni sujet n'aurait osé désobéir. Bientôt une lutte s'éleva entre les deux puissances qui prétendaient diriger la société, et se poursuivit à travers les phases les plus diverses. Cette lutte finit pour ainsi dire avec le moyen âge : alors les croyances qui avaient porté si haut le pape et l'empereur s'affaiblirent successivement, et le souverain pontife, exclu du monde politique, n'est plus aujourd'hui que le chef de l'Église et le défenseur de ses dogmes. — Quant à l'empereur, réduit à ses forces matérielles, il a cru devoir abdiquer son ancien titre, qui ne représentait plus qu'un empire imaginaire ; mais il est resté, par l'étendue de ses possessions et le nombre de ses soldats, le premier potentat de l'Allemagne, sous le nom d'empereur d'Autriche.

L'importance du rôle que jouent les États autrichiens nous a imposé l'obligation des raconter l'histoire de ses princes, mais nous avons eu

MCD 2019

soin de la renfermer dans des bornes assez étroites, afin de ne pas répéter des faits déjà retracés précédemment.

L'Allemagne a, dans presque tous les temps, échappé au principe de l'unité politique; cette contrée n'est qu'une agrégation de peuples, qui n'ont d'autres liens que le même idiome et de certains rapports dans les mœurs et dans les penchants. Mais leurs intérêts ne sont pas identiques; l'ambition des princes et souvent même celle des peuples a mis les armes à la main des Allemands, qui se sont égorgés mutuellement. Les guerres les plus longues et les plus terribles qui ont désolé cette contrée ont eu pour cause principale le fanatisme religieux. Il enfanta cette terrible lutte qui dura un quart de siècle, et qui fut enfin terminée par la paix de Westphalie. Ce traité ne régla pas seulement la part que devait avoir chacune des religions qui se divisaient l'Allemagne; il créa, en outre, une organisation politique, qui détermina les droits de tous les membres de la confédération germanique. Le temps a prouvé combien cette grande mesure était judicieuse, puisqu'il l'a respectée jusqu'au jour où surgit la révolution française, qui devait ébranler le monde entier. Durant cet intervalle, on vit naître un nouvel État, développé par un seul homme; c'est la Prusse, et cet homme c'est Frédéric II. Il est vrai que ses prédécesseurs avaient pour ainsi dire rassemblé les matériaux avec lesquels il éleva son édifice. L'un de ces princes acheta par une vanité qui parut ridicule à ses contemporains, le titre de roi, et qui ne lui servit qu'à étaler un luxe ruineux. Mais son successeur, Frédéric-Guillaume, aussi avare que son père était fastueux, jeta les fondements d'une puissance qui, renfermée sous son règne en d'étroites limites, s'étend aujourd'hui des bords du Rhin jusqu'aux rives de l'Oder. Il est vrai que ce monarque ne fit autre chose que d'avoir sur pied une bonne armée tenue continuelllement en haleine par des manœuvres journalières et par une discipline sévère; mais pour utiliser cette armée, il fallait de l'argent; Frédéric-Guillaume y pourvut par des moyens tyranniques.

Cet état de choses assura l'exécution des vastes projets de Frédéric II, que rien ne gênait dans leur essor. En effet, comme il était à la fois prince, ministre et général, seul il administrait son royanme, dirigeait les négociations et commandait à ses soldats; il les conduisait lui-même sur les champs de bataille, et faisait à leur tête des prodiges,

MCD 2019

parce qu'il savait saisir toutes les occasions qui lui prédisaient le succès. Au contraire, les généraux qui lui étaient opposés n'étaient pas maîtres de suivre leurs inspirations : et s'ils voulaientcombattre, il leur fallait attendre une permission qui souvent arrivait trop tard. Voilà ce qui explique surtout la plupart des défaites que subirent les Français dans la guerre de sept ans. Cependant, il faut convenir que Frédéric II triompha par la supériorité de son génie, qui lui créa des ressources, et lui enseigna les moyens de vaincre ses adversaires, malgré le nombre de leurs soldats. Nous avons cru devoir donner de grands développements à cette partie de l'histoire de la Prusse ; en effet la lutte soutenue par Frédéric II contre les plus grands potentats de l'Europe présente les scènes les plus imposantes comme les plus variées : on dirait que l'on assiste à la représentation d'un drame dont le théâtre est l'Allemagne tout entière, il s'agit du sort d'un monarque qui vaincu, doit tomber du trône, s'il ne préfère pas mourir les armes à la main. Sorti triomphant de cette crise, Frédéric agrandit son royaume, et le plaça tout à coup au premier rang, où il s'est maintenu ; car, malgré les malheurs qui l'ont accablé dans la première période du dix-neuvième siècle, la Prusse a recouvré son ascendant ; elle figure encore aujourd'hui parmi les nations de l'Occident qui commandent à toutes les autres.

Disons aussi quelques mots de la nation helvétique, dont l'histoire termine ce volume. Quoique jetée dans un coin de l'Europe, et n'ayant qu'un territoire aussi borné que peu fertile, elle a néanmoins joué un rôle important à presque toutes les époques, c'est ausi un des États où la multitude jouit de l'existence la plus heureuse et la plus libre.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

1 ET 2. PAYSANS DE WENDEN (Saxe) 3. GARDE DE NUIT.

# LE MONDE

OU

## HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

---

## HISTOIRE

DE

# L'ALLEMAGNE.

Il est impossible, à travers l'obscurité des siècles, de pouvoir donner aucun renseignement positif sur l'origine des Germains, ancêtres des peuples qui habitent actuellement cette partie de l'Europe appelée l'Allemagne. On prétend que l'Asie est leur point de départ, mais sans fournir d'ailleurs aucune preuve à l'appui de cette allégation; on argue seulement de quelques analogies de langage remplies elles-mêmes d'incertitudes. C'est dans les historiens de Rome qu'on entend pour la première fois parler des *Germains*. Jules César raconte dans ses *Commentaires* les combats qu'il a eu à soutenir contre Arioviste, dans les Gaules, et ceux qu'il livra à des peuples germains établis sur la rive gauche du Rhin. Pline l'Ancien a légué, dans son *Histoire naturelle*, des détails pleins d'intérêt sur les Germains, les diverses peuplades et leurs origines; lui-même avait visité le pays des Cauques, aujourd'hui Oldenbourg. Mais c'est à l'immortel Tacite qu'il faut surtout recourir; ce grand peintre nous a laissé, sous le titre *de Moribus Germanorum* (*des Mœurs des Germains*), une description admirable de ces peuples, ou pour mieux dire de ces tribus. Il faut le reconnaître, l'autorité de cet écrivain a encore force de loi aujourd'hui dans tout ce qui concerne les nombreuses peuplades de la Germanie. Nous devons dire, avant tout, que le climat était rude et le sol couvert d'immenses forêts vierges, où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil. « Les Germains, » affirme Pline, « ne jouissent que de trois saisons : l'hiver, le printemps et l'été; » quant à l'automne, ils n'en connaissent » ni le nom ni les bienfaits. » S'il faut encore s'en rapporter aux écrivains de Rome, les arbres étaient huit mois sans feuilles, et



MCD 2019

les grands fleuves couverts de glaces si épaisses qu'elles pouvaient, sans se rompre, être traversées par une armée et ses bagages. A l'instant même où ils venaient au monde, les enfants étaient lavés avec de l'eau froide, et, au milieu des rigueurs de l'hiver le plus cruel, ils couraient presque nus. Chez ces nombreuses peuplades se rencontrait toujours le même type; à savoir : une poitrine tout à la fois large et forte, une peau d'une blancheur éclatante; des cheveux blonds flottaient sur leurs épaules, et dans leurs yeux bleus perçait un regard fier et hautain; leur taille était d'une hauteur pour ainsi dire gigantesque, car elle s'élevait jusqu'à six pieds.

Le nom primitif de ces héroïques tribus paraît avoir été *Teutsch* ou *Teuton*. Il viendrait, dit-on, du père de la nation, le dieu *Teut*, fils de la terre, ou *Tuisko*, ainsi que s'exprimaient les Romains; et comme son fils était appelé *Man* ou *Homme*, on nomma de même tous les mâles ses descendants. Les Romains substituèrent à ce premier nom celui de *Germain*, qui est composé de *Ger*, guerre, et de *Man*, homme.

Nous l'avons déjà dit, une foule de tribus ou de peuplades couvraient le territoire national; parmi elles, se faisaient remarquer les *Suèves*, qui habitaient les régions situées sur le Rhin jusqu'à sa source, à partir du confluent du Mein, et de là, s'étendant jusqu'aux sources du Danube, on les retrouvait jusque sur les rivages de la mer Baltique. Les *Suèves* occupaient donc tous les pays qu'arrosent le *Necker*, le *Mein*, la *Saab;* ils occupaient encore la rive droite de l'*Elbe* par le *Havel*, la *Sprée* et l'*Oder*. Ces peuplades formaient entre elles une multitude d'alliances; toutes leurs habitudes étaient éminemment belliqueuses, et elles regardaient comme le comble de l'honneur de voir leurs frontières dévastées au loin.

Au nord-ouest de l'Allemagne, c'est-à-dire entre l'Elbe et le Rhin, et à leur embouchure jusqu'aux côtes qui sont baignées par la mer du Nord, les Romains avaient placé diverses petites peuplades germaines confédérées entre elles, et auxquelles ils n'ont point appliqué une appellation commune. C'est seulement vers le deuxième siècle que l'on commence à entendre parler du nom de *Saxon*, qui, plus tard, pénétra dans la basse Allemagne. Cette nation légua son nom aux diverses peuplades qu'elle subjugua ou qui s'allièrent à elle.

Il nous reste à esquisser désormais, pour l'instruction du lecteur, les traits principaux des mœurs des Germains, comme à donner une idée de leur constitution politique. Nous laisserons maintenant la parole au plus grand historien de l'antiquité, à Tacite (1). « Les Germains, » dit-il, « dans le choix de leur roi, ont » égard à la naissance; des généraux, à » la valeur; et les rois n'ont point une » puissance illimitée ni arbitraire; les généraux commandent par l'exemple plus » que par l'autorité. S'ils sont actifs, tou- » jours en vue, toujours au premier rang, » l'admiration leur assure l'obéissance. Du » reste, punir, emprisonner, frapper même, » n'est permis qu'aux prêtres; ainsi les » châtiments perdent leur amertume, et » ils semblent ordonnés, non par le chef, » mais par le dieu que ces peuples croient » présider aux batailles. Ils ont des images, » et des étendards qu'ils tirent de leurs » bois sacrés et portent dans les combats. » Mais le principal aiguillon de leur cou- » rage, c'est qu'au lieu d'être un assem- » blage formé par le hasard, chaque bande » d'hommes à cheval, chaque triangle d'in- » fanterie est composé de guerriers unis » par les liens du sang et de la famille; et » les objets de leur tendresse sont près » d'eux; ils peuvent entendre les hurle- » ments plaintifs de leurs femmes, les cris » de leurs enfants; ce sont là pour chacun » les témoins les plus respectables, les plus » dignes panégyristes. On rapporte ses » blessures à une mère, à une épouse; et » celles-ci ne craignent pas de compter les » plaies, d'en mesurer la grandeur. Dans » la mêlée, elles portent aux combattants » de la nourriture et des exhortations.

» On a vu des armées chancelantes et à

(1) Nous avons eu recours à la traduction de M. Burnouf; car en dépit de nos efforts, il nous aurait été impossible de donner une idée aussi juste, aussi complète du plus grand historien de Rome.

MCD 2019

» demi rompues, que des femmes ont ra-
» menées à la charge par l'obstination de
» leurs prières, en présentant le sein aux
» fuyards, en leur montrant devant elles
» la captivité, que les Germains redoutent
» bien plus vivement pour leurs femmes
» que pour eux-mêmes. Ce sentiment est
» tel que les cités dont la foi est le mieux
» assurée, sont celles dont on a exigé
» parmi les otages quelques filles de dis-
» tinction; ils croient même qu'il y a dans
» ce sexe quelque chose de divin et de
» prophétique; aussi ne dédaignent-ils
» pas ses conseils et font-ils grand cas de
» ses prédictions. »

Cet amour, ce profond respect, cette vénération continuelle pour les femmes étaient le trait distinctif des diverses peuplades de la Germanie, et il s'est conservé pendant des siècles chez une de leurs tribus, les Francs, qui, plus tard, firent la conquête de la Gaule, sous Clovis. Les institutions politiques des divers peuples de la Germanie renfermaient aussi les germes les plus précieux de la liberté politique; chez eux, les princes n'étaient que les exécuteurs des volontés du peuple, réuni en assemblées délibérantes; aussi, suivant Montesquieu, le gouvernement représentatif est-il né dans les forêts de la Germanie. Ce fait se trouve démontré d'une manière irrécusable par tous les documents historiques; il a encore en sa faveur le témoignage si imposant de Tacite. Voici, en effet, dans quels termes s'exprime l'illustre historien :

« Les petites affaires sont soumises à la
» délibération des chefs; les grandes à
» celle de tous, et cependant celles mêmes
» dont la discussion est réservée au peuple,
» sont auparavant discutées par les chefs.
» On se rassemble, à moins d'un événement subit et imprévu, à des jours
» marqués, quand la lune est nouvelle ou
» quand elle est dans son plein; ils croient
» qu'on ne saurait traiter les affaires sous
» une influence plus heureuse. Ce n'est
» pas, comme chez nous, par jours, mais
» par nuits qu'ils calculent le temps; ils
» donnent ainsi les rendez-vous, les assi-
» gnations; la nuit leur paraît marcher
» avant le jour. Un abus naît de leur indépendance; c'est qu'au lieu de se rassembler tous à la fois, comme s'ils obéissaient à un ordre, ils perdent deux ou
» trois jours à se réunir. Quand l'assemblée
» paraît assez nombreuse, ils prennent
» séance tout armés. Les prêtres, à qui est
» remis le pouvoir d'empêcher le désordre,
» commandent le silence. Ensuite le roi, ou
» celui des chefs que distingue le plus son
» âge, ou sa noblesse, ou ses exploits, ou
» son éloquence, prend la parole et se fait
» écouter par l'ascendant de la persuasion,
» plutôt que par l'autorité du commandement. Si l'avis déplaît, on le repousse par
» des *murmures;* s'il est *approuvé*, *on*
» agite les framées (1). Ce suffrage des ar-
» mes est le signe le plus honorable de
» leur assentiment. »

Ainsi la liberté dont jouissaient les Germains dans leurs assemblées publiques était si grande, qu'ils distribuaient à leur prince, quand il prenait la parole, l'approbation ou le blâme; en réalité celui-ci n'était que *primus inter pares;* en d'autres termes, le premier parmi ses égaux. Ce rang suprême qu'il occupait, c'était à ses qualités personnelles qu'il le devait avant tout; commander, chez les Germains, impliquait l'obligation continuelle de toujours bien faire et de toujours bien dire. C'était d'eux-mêmes que les chefs tiraient l'influence qu'ils exerçaient sur ceux qui les entouraient; il fallait qu'ils fussent les plus braves et les plus hardis à la guerre, comme ils devaient se montrer dans les assemblées publiques les plus diserts et les plus éloquents. En effet, il ne pouvait en être différemment chez de petites nations dont chaque membre était un citoyen libre et actif, passant alternativement des périls de la guerre aux délibérations des assemblées publiques, où se traitaient les affaires les plus importantes. Les princes, dans toutes les circonstances qui offraient de la gravité, n'étaient que les exécuteurs de la volonté générale. A part cette multitude de décisions sans importance que le pouvoir a mission de trancher sans cesse, le rôle des princes se bornait à être tantôt l'organe, tantôt le bras faisant enten-

(1) Espèce de javelot.

MCD 2019

dre ou réaliser les vœux de la majorité.

« On peut, » ajoute Tacite, « on peut » aussi accuser devant le conseil public et » poursuivre des affaires capitales. Les pei- » nes varient suivant les délits. On pend à » un arbre les traîtres et les transfuges; » les lâches, ceux qui fuient les combats » ou qui dégradent leur sexe, sont plongés » dans la fange d'un bourbier et noyés » sous une claie. Cette diversité de suppli- » ces tient à l'opinion qu'il faut, en punis- » sant, montrer le crime et cacher l'infa- » mie. Il y a, pour les fautes plus légères, » des châtiments proportionnés; le coupa- » ble paye une amende en chevaux ou en » bétail... On rachète même l'homicide par » une certaine quantité de gros et de menu » bétail, et la satisfaction est acceptée par » la maison tout entière. » Tacite fait re- » marquer « qu'une partie de l'amende ou » du bétail est livrée au roi ou à la cité, » le reste à l'offensé ou à la famille. » On fait choix, dans ces assemblées dont nous venons de parler, « des chefs qui » rendent la justice dans les cantons et » les villages; ils ont chacun cent asses- » seurs tirés du peuple, qui leur servent de » conseils et ajoutent à l'autorité de leurs » jugements. »

Ainsi, s'agit-il de matières judiciaires comme de matières politiques, l'autorité des chefs, comme on vient de le voir, subit des restrictions pour ainsi dire continuelles. Comme chez tous les peuples que nous appelons barbares, c'est ou le souverain ou le chef qui prononce sur les différends élevés entre ses sujets; dans la Germanie, on lui adjoint cent assesseurs qui sortent du sein de la tribu, de manière que le jugement conserve une sorte de cachet national qui lui concilie avec plus de facilité l'assentiment de tous. Le lecteur a vu encore que, dans certains délits une indemnité est fournie par le coupable à l'*offensé* ou à la *famille;* c'est là, sans aucun doute, le point de départ de cette législation qui a traversé tout le moyen âge, et qui permettait qu'on se rachetât, à un prix plus ou moins élevé, des mutilations ou des blessures que l'on faisait éprouver, soit dans un mouvement de fureur, soit même à la suite d'une longue préméditation. On conçoit que chez des peuples livrés à des guerres ou à des invasions de tous les jours, la loi devait être indulgente pour la violence; et d'un autre côté, quand même il se serait agi d'une vengeance mûrement exécutée, elle devait se montrer avare du sang de ceux qui combattaient; et c'est en effet le caractère de la législation germaine. Il faut s'empresser de rendre justice à sa sagesse, puisque les hommes, à cet âge de société, vivent sans cesse comme s'ils étaient dans un camp; « car, » dit Tacite, « les Ger- « mains ne traitent aucune affaire publi- » que ou particulière sans être armés; » mais nul ne porte les armes que la cité » ne l'en ait reconnu capable. Alors un » des chefs, ou le père du jeune homme, » ou un de ses parents, le décore, en pleine » assemblée, de la framée et du bouclier. » C'est là la robe virile, ce sont là les pre- » miers honneurs; auparavant il était » membre d'une famille, il devient mem- » bre de l'État. Une naissance illustre, ou » les services éclatants d'un père, donnent » à quelques-uns le rang de prince dès là » plus tendre jeunesse; les autres s'atta- » chent à des chefs dans la force de l'âge et » dès longtemps éprouvés, et ce rôle de » *compagnon* n'a rien dont on rougisse; » il a même ses distinctions, réglées sur » l'estime du prince dont on forme la » suite. Il existe entre les *compagnons* une » émulation singulière à qui tiendra la » première place auprès de son prince; en- » tre les princes, à qui aura le plus de » *compagnons* et les plus courageux; c'est » la dignité, c'est la puissance d'être tou- » jours entouré d'une jeunesse nombreuse » et choisie; c'est un ornement dans la » paix, un rempart dans la guerre; et ce- » lui qui se distingue par le nombre et la » bravoure de son escorte, devient glo- » rieux et renommé, non-seulement dans » sa patrie, mais encore dans les cités voi- » sines. On le recherche par des ambassa- » des; on lui envoie des présents; souvent » son nom seul fait le succès d'une guerre.»

C'est dans cet entourage de jeunes *compagnons*, privilége brillant assuré au chef, que se trouve selon nous l'origine de la grande féodalité guerrière, qui pendant

MCD 2019

plusieurs siècles, a valu à l'Europe tant de désastres et tant de gloire. C'est toujours le même principe d'action qui, en modifiant ses formes suivant les âges qu'il traverse, agit avec une puissance d'action irrésistible sur des mœurs essentiellement guerrières. En effet, lorsque l'empire fondé par Charlemagne périt dans les mains de ses indignes successeurs, que tous les liens de l'obéissance furent rompus, et qu'aucun centre du gouvernement n'exista plus, il s'éleva, sur chaque point du territoire national, une multitude d'individus braves et énergiques, qui, les armes à la main, s'adjugèrent des villes, des provinces. Mais ils ne purent obtenir ces résultats importants sans appeler autour d'eux des hommes d'armes appartenant à toutes les classes de la société, et qui leur apportèrent le tribut de leur féroce énergie. Pour être plus sûrs de leur devouement, les *nouveaux* chefs donnèrent à ces nouveaux *compagnons* une partie des dépouilles que ceux-ci les avaient aidés à conquérir. Ces dépouilles furent cédées à une multitude de conditions qui varièrent suivant les circonstances, mais qui formèrent entre les chefs improvisés et leurs *compagnons*, des liens indissolubles; les uns furent proclamés *suzerains*, les autres se reconnurent *vassaux*. La grande féodalité du moyen âge, qui a donné naissance à la noblesse moderne, est donc une imitation des rapports qui existaient, dans la Germanie, entre les chefs et les *compagnons*, avec cette différence cependant que les liens formés par la vassalité se montrèrent, pendant des siècles, indissolubles, parce qu'ils étaient, au moyen du *fief*, comme incorporés au sol. Remarquons que, placée désormais sur une base aussi solide, la hiérarchie féodale partait d'en bas pour s'élever ensuite jusqu'au trône. Mais il n'en est toujours pas moins incontestable que la grande féodalité du moyen âge a son germe dans les mœurs de la Germanie; c'est toujours la plus grande portion du pouvoir qui est donnée au plus intrépide; aussi Tacite a-t-il dit :

« Sur le champ de bataille, s'il est hon-
» teux au prince d'être surpassé en cou-
» rage, il est honteux à la troupe de ne pas
» égaler le courage de son prince. Mais un
» opprobre dont la flétrissure ne s'efface
» jamais, c'est de lui survivre et de reve-
» nir sans lui du combat. Le défendre, le
» couvrir de son corps, rapporter à sa gloire
» ce qu'on fait soi-même de beau, voilà le
» premier serment de cette milice. Les prin-
» ces combattent pour la victoire, les com-
» pagnons pour le prince. Si la cité qui les
» vit naître languit dans l'oisiveté d'une
» longue paix, ces chefs de la jeunesse vont
» chercher la guerre chez quelque peuple
» étranger : tant cette nation hait le repos;
» d'ailleurs on s'illustre plus facilement
» dans les hasards, et l'on a besoin du
» règne de la force et des armes pour en-
» tretenir de nombreux compagnons. Car
» ce cheval de bataille, cette sanglante et
» victorieuse framée, sont un tribut levé
» sur la générosité du prince. Sa table,
» d'une somptuosité grossière, mais dis-
» pendieuse, tient lieu de solde; la source
» de sa munificence est dans le pillage et
» les guerres. Vous leur persuaderiez bien
» moins de labourer la terre et d'attendre
» l'année que d'appeler des ennemis et de
» chercher des blessures. C'est à leurs yeux
» paresse et lâcheté que d'acquérir par la
» sueur ce qu'ils peuvent se procurer par
» le sang. »

Les Germains, à part les fatigues de la guerre ou celles de la chasse, se plaisaient à languir dans l'oisiveté, livrant aux femmes et aux vieillards les soins de l'intérieur et la culture des champs. Ils n'élevaient pas de villes, n'aimant pas même à voir plusieurs habitations réunies; leurs demeures étaient donc éloignées les unes des autres; une fontaine, un champ ou un bocage en déterminaient le choix; leurs villages, loin de se composer d'édifices se touchant, offraient un espace vide autour de chaque maison; ils creusaient aussi des retraites souterraines, au fond desquelles ils déposaient leurs grains et trouvaient eux-mêmes un abri contre les rigueurs de l'hiver.

L'unique vêtement des Germains était un sayon qu'ils attachaient avec une agrafe ou bien avec une épine; ainsi, à peu près nus, on les voyait passer des journées entières auprès de leurs foyers. Parmi eux, les plus riches avaient coutume de porter un

MCD 2019

habillement serré qui révélait toutes les formes. La toilette des femmes était à peu près, selon Tacite, « la même que celle des » hommes, excepté qu'elles se couvrent le » plus ordinairement de tissus de lin, rele- » vés par un mélange de pourpre, et que » la partie supérieure de leur vêtement ne » s'étend point pour former des manches; » elles ont les bras nus jusqu'à l'épaule; » leur sein même est en partie découvert. » Toutefois, en ce pays, les mariages sont » chastes, et il n'est pas de trait dans leurs » mœurs qui mérite plus d'éloges. Presque » seuls entre les barbares, ils se contentent » d'une femme, hormis un très-petit nom- » bre de grands qui en prennent plusieurs, » non par esprit de débauche, mais parce » que plusieurs familles ambitionnent leur » alliance. Ce n'est pas la femme, c'est » le mari qui apporte la dot. Le père et la » mère, ainsi que les proches, assistent à » l'entrevue et agréent les présents. Ces » présents ne sont point de ces frivolités » qui charment les femmes, ni rien dont » puisse se parer la nouvelle épouse. Ce » sont des bœufs, un cheval tout bridé, un » bouclier avec la framée et le glaive. En » présentant ces dons, on reçoit une » épouse; elle, de son côté, donne aussi à » l'époux quelques armes. C'est là le lien » sacré de leur union, leurs symboles mys- » térieux, leurs divinités conjugales. Pour » que la femme ne se croie pas dispensée » des nobles sentiments et sans intérêt » dans les hasards de la guerre, les auspi- » ces mêmes qui président à son hymen, » l'avertissent qu'elle vient partager des » travaux et des périls, et que sa loi, en paix » comme dans les combats, est de souffrir » et d'oser autant que son époux. C'est là » ce que lui annoncent les bœufs attelés, » le cheval équipé, les armes qu'on lui » donne. Elle apprend comment il faut » vivre, comment il faut mourir. Ce dépôt » qu'elle accepte, elle devra le rendre pur » et honorable à ses enfants, de qui ses » brus le recevront pour le transmettre » à ses petits-fils. Aussi vivent-elles sous » la garde de la chasteté, loin des spec- » tacles qui corrompent les mœurs, loin » des festins qui allument les passions. »

L'esprit de famille exerçait une très-grande puissance chez ces peuples; aussi le fils d'une sœur était autant chéri par son oncle que par son père; aux yeux de quelques-uns, le premier de ces liens était considéré comme plus saint; et, imposaient-ils des otages, ils préféraient recevoir des neveux plutôt que des fils. Cependant on avait pour héritiers et successeurs, ses enfants, sans être obligé de faire sur ce point aucune disposition testamentaire. Ne laissait-on pas d'enfants, l'héritage revenait de droit aux frères, aux oncles paternels, aux oncles maternels. Au reste, plus, chez ces peuples, on avait de proches et d'alliés, plus aussi les derniers jours de la vie étaient entourés de soins et de respect. Tacite ajoute : « On est tenu de » prendre part aux haines aussi bien » qu'aux amitiés d'un père ou d'un pa- » rent. » C'est ce qui se passe encore aujourd'hui chez les Corses, où la vendetta est héréditaire.

Mais, à côté de leurs vertus, les Germains avaient leurs vices, et on les voyait souvent passer des jours et des nuits à boire; leur sang ainsi allumé, ils se livraient à des rixes qui se terminaient trop souvent par des blessures ou des meurtres; ils aimaient aussi avec une passion extrême, les jeux de hasard, y aventuraient jusqu'à leur liberté et leur vie; ils étaient encore avides du pillage, mais principalement comme la récompense du courage guerrier. En résumé, les mœurs des Germains étaient fortes et généreuses, et renfermaient l'avenir d'une noble civilisation. Il nous reste maintenant à donner aux lecteurs les noms de quelques-unes de ces peuplades qui vivaient entre elles dans des hostilités continuelles; il arrivait même souvent qu'à la suite de défaites successives, leurs débris allaient se confondre dans d'autres peuplades. Ces diverses circonstances expliquent les incertitudes qui se mêlent soit aux noms, soit aux origines et aux émigrations de ces peuplades, qu'il est impossible de suivre dans leurs déplacements. Nous allons donc seulement indiquer les principales de ces petites nations, ou, pour mieux dire, de ces tribus errantes.

Tacite parle des *Cattes*, des *Usipiens* et des *Tenetères*, ou, selon d'autres, *Tenctè-*

MCD 2019

*res*. Les *Cattes*, dit-il, passaient pour des fantassins excellents, de même que les *Tenetères* étaient renommés comme d'admirables cavaliers. Après les *Tenetères* se rencontraient les *Bructères*, remplacés désormais, ajoute l'historien romain, par les *Chamaves* et les *Angrivariens;* « car les » *Bructères* viennent, dit-on, d'être chas- » sés et anéantis par une ligue de nations » voisines. »

Les *Angrivariens* et les *Chamaves*, dit l'illustre historien auquel on doit les *Mœurs des Germains*, les *Angrivariens* et les *Chamaves*, dit-il, comptent derrière eux les *Dulgibins*, les *Chasuares;* quant à eux, ils ont les *Frisons* pour point d'appui. On partage les *Frisons* en grands et en petits; la contrée qu'ils habitent est bordée par le Rhin et s'étend jusqu'à la mer. Après avoir vu la Germanie à l'occident, nous allons la voir remonter vers le nord : ici la première des peuplades est celle des *Cauques*, la plus illustre des nations germaniques; à côté des *Cauques* et des *Cattes* sont les *Chérusques*, vaincus depuis par les *Cattes*, dont la ruine a entraîné depuis celle des *Foses*. Du même côté de la Germanie et au bord de l'Océan, sont les *Cimbres*, qui, après une glorieuse invasion en Italie, n'ont pu être vaincus que par Marius; puis nous citerons encore les *Hermondures;* près d'eux sont les *Narisques*, ensuite les *Marcomans* et les *Quades;* puis enfin les *Narisques*, les *Gothins*, les *Oses*, les *Buriens*, les *Aries*, les *Helvécones*, les *Manimes*, les *Élysiens*, les *Naharvales*.

Nous croyons inutile de multiplier ici les noms de ces peuplades anéanties depuis tant de siècles; ce qu'il importait, après tout, c'était de faire connaître leurs mœurs, leurs lois et leur constitution politique. L'esquisse rapide qui vient d'être tracée a donné sur ces divers points les notions principales; aussi allons-nous entrer dans des époques où nous finirons par rencontrer enfin ces documents sur lesquels repose la certitude historique. Mais nous devons faire connaître avant quelle était la position géographique de la *Germanie*. « Elle était, » suivant Tacite, « séparée de » la *Gaule*, de la *Rhétie* et de la *Pannonie* » par le Rhin et le Danube, des Sarmates » et des Daces par une crainte mutuelle ou » des chaînes de montagnes. Le reste est » environné de l'Océan, dont les rivages » forment de grandes sinuosités, et qui » enferment des îles spacieuses, séjour » nouvellement découvert de nations et de » rois, que la guerre nous a révélés. Le » Rhin, tombant d'un sommet rapide et » inaccessible des Alpes rhétiques, fait » un léger détour vers l'occident, et puis » va se mêler à l'Océan septentrional. Le » Danube, versé par la pente inclinée du » mont Abnoba, visite un plus grand » nombre de peuples, et se décharge enfin » par six bouches dans la mer du Pont, » un septième bras se perd dans des ma- » rais. »

Nous allons maintenant aborder les détails relatifs à l'Allemagne, qui est le nom sous lequel est connue, dans l'histoire moderne, l'ancienne Germanie, occupée par les peuples dont nous venons de décrire les mœurs et les institutions. Les Germains, 113 ans avant J.-C., firent une invasion qui porta la terreur jusque dans les murs de Rome; mais, à la suite de plusieurs victoires, ils furent vaincus par le célèbre Marius. Les Romains donnèrent à ces hordes tantôt l'appellation de *Cimbres*, tantôt celle de *Teutons*. La plus grande obscurité enveloppe ces faits; il n'en est pas de même de la lutte qui s'établit, 58 ans avant J.-C., entre l'illustre Jules César, conquérant des Gaules, et Arioviste, prince Germain. Les *Séquanes* et les Arvernes, tribus gauloises, avaient appelé cet étranger à leur secours, dans une contestation qu'elles avaient à soutenir contre les Édue., autre peuplade gauloise. Arioviste, abusant de la bonne foi des Séquanes, après s'être présenté comme leur allié, exigea qu'ils lui cédassent le tiers de leur territoire. Dans cette extrémité, les Séquanes et les Arvernes, après s'être réconciliés avec les Edues, tournèrent leurs armes contre Arioviste. Mais ce prince resta vainqueur, et après avoir fait venir vingt-cinq mille de ses compatriotes dans la Gaule, s'y établit en souverain. César, à la suite d'un premier triomphe, voulut détruire l'ascendant du chef germain; il lui assigna donc un rendez-vous, mais celui-ci lui fit répondre avec

MCD 2019

hauteur qu'il pouvait venir le trouver. Enfin une conférence eut lieu sans produire de résultat : il fallut en venir aux mains. Arioviste et ses soldats furent mis en fuite par César, et les Germains qui purent échapper au fer des légions romaines s'estimèrent trop heureux de regagner leur patrie en traversant le Rhin à la nage. César, après avoir détruit la puissance d'Arioviste dans les Gaules, fit plus tard une invasion dans la Germanie; telles furent les circonstances qui le déterminèrent à prendre ce parti. Les *Usipètes* et les *Teuckères* ou *Tenctères*, repoussés par les Suèves, avaient été forcés de traverser le Rhin. Parvenus sur la rive gauche du fleuve au nombre de quatre cent trente mille, ils demandèrent au général romain des terres pour s'établir : « ils avaient été forcés par » les Suèves de fuir de leur patrie; que » si César ne voulait pas leur abandonner » le sol qu'ils venaient de conquérir les » armes à la main, qu'il leur en assignât » un autre. Du reste, les Germains ne des- » cendaient pas d'habitude aux prières » pour échapper aux périls de la guerre, » mais ils s'élançaient droit à l'ennemi » qui voulait les combattre. Ils accor- » daient donc à César le choix de leur » amitié ou de la guerre; ils n'avaient » jusque-là cédé à personne, si ce n'est » aux Suèves, aux armes desquels les dieux » immortels seraient impuissants à résister » eux-mêmes. Mais ils n'y avait d'ailleurs » aucun autre peuple dont ils ne pussent » triompher. César leur fit répondre qu'il » fallait avant tout qu'ils quittassent le sol » de la Gaule; car enfin il n'était pas juste » que ceux qui avaient manqué de courage » pour défendre leurs terres voulussent » s'emparer de celles des autres. »

Sur ces entrefaites, huit cents cavaliers se précipitèrent sur la cavalerie du proconsul, qui perdit soixante-quatorze hommes. A la suite de cette échauffourée, César refusa de nouveau d'admettre auprès de lui les députés des Teuckères et des Usipètes, et marcha sur le camp où ces malheureux attendaient avec un trouble inexprimable le pardon du général ennemi. Mais cette fois César se montre inflexible; les Germains délibèrent encore; ses soldats, qui font une irruption subite au milieu d'eux, les taillent en pièces. Cependant quelques-uns purent trouver un refuge au milieu des Sicambres, qui habitaient de l'autre côté du fleuve. César ordonne qu'on lui rende ces malheureux; on lui répond : « que le » Rhin doit être la limite qui sépare l'em- » pire de la Germanie; et, si tu ne veux » pas, ajoutent les Sicambres, que nous » allions de l'autre côté sans ta permission, » pourquoi viens-tu te mêler de donner » des ordres de ce côté-ci? » Le proconsul voulut alors donner aux tribus de la Germanie une haute idée de la puissance romaine; il était d'ailleurs appelé par la tribu des *Ubes*, exposée aux attaques continuelles des Suèves. En dix jours César établit un pont sur le Rhin, porte le fer et la flamme chez les Sicambres et dévaste les rives de la *Siége*. Les Germains n'essayèrent pas de l'arrêter, et jusqu'aux Suèves, tous s'enfuirent dans les bois pour s'y cacher avec leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors. Revenus promptement de leur première terreur, les Suèves firent passer des secours aux habitants de Trèves. César, après avoir jeté un pont, traverse pour la seconde fois le Rhin; mais il s'arrête encore moins longtemps cette fois dans la Germanie, car de plus hauts intérêts réclamaient ailleurs sa présence et ses soins.

Si le célèbre général romain n'eut jamais l'occasion de vaincre dans une bataille rangée les enfants de la Germanie, il savait apprécier leur fougueuse valeur, et il parvint à leur faire prendre volontairement du service dans les légions placées sous ses ordres. Ces hardis combattants lui rendirent les services les plus signalés dans les diverses guerres civiles où César fut ensuite mêlé; ce sont eux qui décidèrent le gain de la bataille de Pharsale. Déjà Pompée lançait sa cavalerie, se regardant comme sûr de la victoire, lorsque son rival lui opposa son infanterie germaine. C'était l'élite de la jeunesse patricienne qui composait la cavalerie de Pompée. Alors César, si habile à profiter de toutes les circonstances, s'écria : *Soldats, frappez toujours au visage.* En effet, devant ce seul genre de blessure devait reculer cette jeunesse si brillante de Rome; elle fut donc vaincue.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 93.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

HABITANS DES ENVIRONS D° ALTENBOURG (Saxe)

ALLEMAGNE

A partir de ce jour, il y eut sans cesse des Germains qui prirent du service dans les armées romaines, et le jour arriva où l'on compta des Germains dans la garde particulière des empereurs.

La république romaine avait déjà péri sous l'ascendant victorieux de César, lorsque ce dernier fut assassiné en plein sénat ; à la suite d'effroyables proscriptions, son neveu Auguste devint l'héritier de sa puissance et régna sur Rome en qualité d'empereur, depuis l'an 30 avant J.-C., jusqu'en l'an 14 de notre ère. Il entrait dans la destinée de la ville éternelle de ne point encore arrêter le cours de ses conquêtes. Auguste déclara donc une guerre à mort aux petites peuplades qui habitaient le versant nord des Alpes du côté de l'Allemagne, « savoir, dans les montagnes de » Graubundeten, du Tyrol, de Salzbourg » et d'Autriche; alors le Danube devint de » ce côté la limite de l'empire, mais le » Rhin cessa de l'être de l'autre côté. »

S'il faut s'en rapporter exclusivement aux écrivains de l'Italie, la victoire aurait presque toujours été fidèle à la tactique des Romains; mais les historiens allemands soutiennent un système opposé et réduisent à de simples excursions tant de prétendus triomphes, qu'on a fait sonner si haut. A part l'entraînement du patriotisme, il y a, du moins par intervalle, quelque chose de vrai dans ces allégations, car les Romains ont souvent parcouru la Germanie, si l'on en excepte les bords du Rhin, sans avoir toujours réussi à donner à leur pouvoir de profondes racines dans cette contrée. Néanmoins, grâce à leur tactique, ils auraient fini par rester les maîtres dans la Germanie, sans une cause qui sera indiquée ailleurs. Quoi qu'il en soit, et pour placer le lecteur sous un nouveau point de vue, nous allons emprunter une citation à un ouvrage allemand, qui, dans l'espace de quelques années, a obtenu une onzième édition. Suivant le docte Kohlrausch : « Auguste, pour attaquer les Germains dans » leur propre pays, envoya en Gaule son » beau-fils, Claudius Drusus, jeune héros » capable des plus grandes entreprises, » qui, dans l'espace de trois ans, de l'an » 12 à l'an 9. avant Jésus-Christ, fit quatre » expéditions en Allemagne; combattit les » Suèves, les Celtes, les Sicambres, les » Usipètes, les Tenetères, les Bructères et » les Chérusques; parcourut le pays de » l'embouchure du Rhin à la Lippe, à l'Ems » et jusqu'au Weser; et même dans sa » quatrième expédition, étant parti de » Mayence, il s'avança à travers le pays des » Celtes jusqu'à l'Elbe, probablement jus- » qu'au lieu appelé Balbi (Haute-Saxe). » Mais ces expéditions n'étaient pas des » conquêtes, et la tactique que les Ger- » mains opposaient à un pareil ennemi » était très-habile. A son arrivée, ils se » replièrent à droite et à gauche dans les » forêts, mettant en sûreté tout ce qu'ils » avaient, et attendaient ainsi l'automne. » Les Romains alors étaient obligés de se » retirer, parce qu'ils ne pouvaient passer » l'hiver dans un pays désert où ils man- » quaient de tout. C'était ce moment que » les Germains choisissaient pour sortir » tout d'un coup de leurs forêts et se jeter » sur les derrières de l'ennemi; ils le har- » celaient, l'attaquaient dans les positions » les plus désavantageuses; tuaient ceux » qui restaient en arrière; pillaient les ba- » gages et le train, et ne lui laissaient de » repos ni le jour ni la nuit. En un mot, les » Romains ne repassaient jamais le Rhin » sans avoir essuyé de grandes pertes. — » Au retour de sa deuxième expédition, » Drusus se trouva dans un grand danger » au moment où il atteignait le territoire » de ses alliés (probablement les Bructères, » alors vaincus et soumis). Il fut tout à » coup entouré de tous côtés près d'Arbalo, » et ne dut son salut qu'à la présomption » des ennemis, qui l'attaquèrent sans gar- » der d'ordre, se tenant sûrs de la victoire. » C'est cet événement qui le détermina à » bâtir une forteresse au confluent de » l'Alise et de la Lippe, afin de protéger » ses expéditions jusqu'au Weser. L'isole- » ment des habitations des peuples du » Nord était toujours très-avantageux pour » ce genre de guerre; car les villages né- » cessitent toujours des routes qui y con- » duisent, et par lesquelles l'ennemi arrive » facilement et s'y maintient avec les pro- » visions qu'il y trouve; tandis que les » habitations isolées, étant construites au

MCD 2019

» milieu des forêts, l'ennemi ne peut as-
» sez se disperser pour les occuper, et, s'il
» en rencontre quelques-unes, elles sont
» vides, et les habitants sont dans les bois
» avec leurs richesses. Ainsi, ces longues
» et rapides expéditions de Drusus en Ger-
» manie, si elles lui procurèrent beaucoup
» de gloire à Rome, ne causèrent pas de
» grands maux aux habitants, qui pouvaient
» rester en paix l'automne, l'hiver et le
» printemps, dans les lieux que l'ennemi
» venait d'abandonner. »

Il est cependant à remarquer que Drusus avait commencé à réaliser un système qui, tôt ou tard, aurait subjugué la basse Germanie, si ce même système avait été suivi avec persévérance. En effet, il avait fait construire des forteresses à l'embouchure des fleuves, qui le laissaient maître absolu de la navigation. Il existe encore un canal qui a conservé son nom, et au moyen duquel des communications se trouvent établies entre le Rhin, l'Yssel et le Zuiderzée. Il en résultait que les soldats romains, partis de leurs divers établissements, arrivaient par eau à la mer Noire. Mais Drusus ne fit que quatre campagnes dans la Germanie, et il aurait fallu qu'il pût rester pendant de longues années au centre même du pays pour établir sur des bases solides la puissance romaine. On rapporte qu'il était déjà parvenu jusqu'à l'Ebre, lorsqu'une femme lui apparut tout à coup et lui adressa ces paroles : « Jusqu'où » veux-tu donc aller, Drusus, homme in-» satiable? Il ne t'a pas été donné de voir » tout ce pays. Retire-toi d'ici, tes actions » guerrières et ta vie touchent à leur » terme. » Il arriva, en effet, que le général romain tomba de cheval pendant son retour et rendit le dernier soupir au bout de quelques semaines.

Tibère, frère de Drusus, lui succéda dans le commandement des légions de la Germanie. La perfidie était la base du caractère de ce prince, appelé plus tard à régner sur les Romains. Désespérant de subjuguer par la force les Sicambres, il les invita à faire choix de députés avec lesquels il réglerait les conditions de la paix. Les chefs des Germains, pleins de foi dans la parole du général romain, se présentèrent en grand nombre; ils furent aussitôt arrêtés et déportés dans une multitude de petites villes de la Gaule. Les Sicambres, privés de leurs chefs, tombent dans l'anarchie. Tibère profite de cette circonstance pour contraindre quarante mille de ces malheureux à quitter le pays qui les a vus naître. Ainsi, tantôt à l'aide des armes, tantôt en recourant à la ruse, les Romains restèrent les maîtres de la Germanie jusqu'au Weser, et de tout ce territoire conquis constituèrent une province romaine. Il est donc certain, en dépit des assertions dictées par le patriotisme des écrivains allemands, que cette supériorité de tactique, qui était propre aux Romains, était parvenue à l'emporter sur le courage individuel des habitants de la Germanie, et que tôt ou tard les diverses parties de cette contrée belliqueuse eussent été soumises, si Rome, elle-même, n'eût pas éprouvé des révolutions politiques, suite inévitable d'un empire mis à l'encan par des soldats. Quoi qu'il en soit, DOMITIUS-ÆNOBARBUS, grand-père de Néron, se montra sur la rive droite de l'Elbe, la dernière année avant Jésus-Christ, parvint jusqu'au lieu nommé *Limites romaines*, sur le Havel, et fit bâtir, entre le Rhin et l'Ems, la célèbre voie romaine connue sous le nom de PONTES-LONGI. Trois ans après la naissance de Jésus-Christ, Tibère parut de nouveau dans la Germanie, car une révolte avait éclaté parmi les peuplades du Nord. Le général romain, après avoir débarqué ses troupes à l'embouchure de l'Elbe, eut un combat à soutenir contre les LONGOBARDS, et fit hiverner ses troupes non loin de la source de la Lippe. Ce lieu, suivant KOHLRAUSCH, « ce lieu était, pour ainsi dire, le point de » départ de toutes les entreprises des Ro-» mains dans l'intérieur de la Germanie, » où ils étaient désormais arrivés. Ils » s'étaient même attaché le peuple voisin, » les Chérusques, sous le nom d'amitié et » d'alliance; moyen qu'ils avaient déjà » éprouvé plus efficace que celui des ar-» mes, pour arriver à la soumission des » peuples situés entre le Rhin et le Weser. » Il semblait donc que tout le pays allait » se soumettre aux institutions romaines; » cependant, dans cette grande humilia-

MCD 2019

» tion de la patrie, le courage germain » n'était qu'engourdi, comme il l'a été » quelquefois depuis ; mais il ne fut jamais » anéanti, parce que son énergie est dans » la nature même de la nation.»

Rome n'était pas seulement le centre de la plus grande puissance connue au monde; la ville éternelle attirait dans son sein l'élite de tout ce qu'il y avait de plus illustre; les princes et les grands de la Germanie ne pouvaient manquer d'accourir à ce rendez-vous général. Les prétextes ne manquaient pas à ces nobles visiteurs, parmi lesquels se faisaient surtout remarquer des jeunes gens; les uns arrivant comme députés de leur nation, les autres pour demander à servir dans l'armée romaine ; quelques-uns se présentaient comme otages. Passaient-ils quelques années dans la ville éternelle, ils apprenaient à connaître les mœurs de ses habitants, les ressources de leur tactique militaire, et quel était le genre de défense qu'il fallait opposer aux légions. Ces lumières, les princes de la Germanie, qui avaient soif de se délivrer, soit du joug, soit du voisinage des Romains, ces lumières disons-nous, les princes germains tâchaient de les employer au profit de l'indépendance de leurs peuples. Telles furent les vues que tenta de réaliser MARBOD, jeune prince suève, et qui avait reçu le jour sur les frontières des MARCOMANS.

Après avoir passé quelques années à Rome, il retourna au milieu des ses sujets ; bien convaincu que par leur position géographique entre le NECKER et le RHIN, ils étaient destinés à subir très-incessamment le joug de l'empire. Il obtint donc de son peuple entier qu'il se lèverait en masse, pour se retirer dans un pays couvert de montagnes, pays qu'on appelait alors BOJOHÉMIE, et que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de BOHÊME. MARBOD expulsa d'abord une peuplade gauloise qui occupait le territoire qu'il voulait conquérir, soumit toutes les tribus environnantes, et parvint à compter sous ses drapeaux 70,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. Une fois à la tête de forces aussi considérables, le prince germain voulut traiter d'égal à égal avec la puissance romaine. Auguste donna, en conséquence, l'ordre à son fils Tibère d'aller exterminer MARBOD ; vingt-deux légions étaient déjà mises en marche, quand une révolte générale éclata dans la Hongrie, la Dalmatie et l'Illyrie. En un mot, toutes les nations qui habitent depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer Noire, s'étaient confédérées en une ligue appuyée sur près de trois cent mille combattants, qui devaient fondre sur l'Italie. Auguste déclara en plein sénat que, dans l'espace de dix jours, l'ennemi devait être campé sous les murs de la ville éternelle. Tibère reçut en même temps l'ordre de signer, à quel prix que ce fût, la paix avec Marbod. Délivré de toute inquiétude à l'égard de ce prince, le fils adoptif de l'empereur alla combattre en *Pannonie*, où il soutint pendant trois ans une guerre opiniâtre avant de pouvoir replacer sous le joug les confédérés, qui un instant avaient jeté la terreur au sein de Rome. Mais, si Auguste vit triompher Tibère sur ce point, il éprouva une défaite sanglante dans la Germanie.

Nous en avons déjà fait la remarque au lecteur, grâce aux forteresses élevées par *Drusus* et aux intrigues de Tibère, tout était soumis à partir du Rhin jusqu'au Weser. Les mœurs germaines elles-mêmes avaient cédé aux séductions des étrangers ; on voyait les anciens hôtes des forêts venir pour acheter ou vendre aux marchés qui avaient lieu dans les cantons romains ; la terre et le ciel de la Germanie semblaient même radoucis et moins sauvages, dit un écrivain de cet époque. Déjà d'immenses bois étaient tombés sous la hache, des ponts étaient élevés sur des marais ; enfin les lois et l'administration romaines étaient appliquées par des juges et de magistrats qui étaient nés sous le beau ciel de l'Italie : l'empire commençait à s'assimiler la Germanie. Ces améliorations si importantes avaient été opérées par Sentius Saturnius ; mais Auguste lui donna pour successeur dans le gouvernement de la Germanie Quintilius Varus ; c'était un légiste avide plutôt qu'un guerrier habile. On avait déjà dit de lui *qu'il reçut pauvre le gouvernement d'une province riche* (la Syrie), *et qu'il quitta riche cette province devenue pauvre*. Les Germains s'indignèrent bientôt des exactions

MCD 2019

de Varus, et des punitions corporelles qu'il leur faisait déjà subir comme s'ils fussent devenus tout à fait Romains. Tel était l'état des choses, lorsqu'un jeune prince germain, *Hermann* ou *Arminius*, entreprit d'être le vengeur des injures faites à ses compatriotes. *Arminius* était fils de *Ségimer*, prince chérusque, et avait été élevé en Italie; ses services dans l'armée l'avaient fait reconnaître citoyen et même chevalier romain. A peine de retour dans sa patrie, il entretint des intelligences avec les principaux des Chérusques, et les petits princes qui gouvernaient les peuples voisins; ils furent bientôt tous d'accord, et firent éclater des révoltes successives afin que Varus s'éloignât de plus en plus des bords du Rhin; ils réussirent en définitive à l'attirer jusqu'au fond de la forêt de *Teutobourg*, sur les rives du Weser.

Un traître, cependant, s'était glissé au milieu des Germains; nous voulons parler de *Ségeste*, le prince des Chérusques, qui la veille même du jour où devait éclater la conspiration, supplia le gouverneur romain de faire arrêter *Arminius*, qui était assis à sa table; mais *Varus*, qui considérait les Germains comme définitivement soumis, refusa de suivre le conseil de Ségeste, et il se mit en marche pour la forêt de Teutobourg.

Les princes germains ses convives se retirent aussi de leur côté, lui promettant de lui amener des secours; leurs derniers préparatifs, disent-ils, étaient déjà faits; ils partent, et suivant des routes différentes, ils se réunissent pour attaquer Varus, au milieu de le forêt de Teutobourg, aujourd'hui la principauté de Lippe-Detmold.

» C'étaient des collines entrecoupées de » gorges étroites, nuls sentiers battus, et » partout des forêts immenses et impénétrables; il fallait se faire un passage avec » la hache, combler des fossés et des marais, et jeter des ponts. De plus on était » en automne; avec les ouragans de septembre, une pluie abondante rendait le » terrain glissant, les passages dangereux; » et la tempête qui ébranlait les chênes » mugissait comme si c'eût été la voix des » dieux protecteurs qui menaçât les Romains. Soldats, bêtes de somme, trains, » bagages, tout marchait en désordre, et » dans la plus parfaite sécurité. Ce fut, » dis-je, au milieu de ce terrible bouleversement de la nature que tout à coup parurent les Germains sur le haut des collines, mais non plus comme amis; et de » là ils accablaient de leurs javelots les » Romains qui se trouvaient à leurs pieds » sur un terrain glissant, surchargés de » leurs équipements et sans défense, car la » pluie avait rendu leurs armes inutiles. » Cependant il fallut continuer la marche, » ainsi exposé à tous les coups de l'ennemi, jusqu'à ce que le soir on atteignît » un lieu qui semblait convenir pour un » campement. Quelque fatigués qu'ils fussent, ils recueillirent toutes leurs forces » pour élever des fortifications qui pussent » arrêter les ennemis, et leur permettre » de se reposer au moins en paix cette » nuit, qui devait être la dernière : c'est » là qu'ils attendirent le jour, agités entre » la crainte et l'espérance. Le lendemain, » on brûle tout ce qui n'était point néces» saire, afin de diminuer le train et de » mettre le soldat plus à même de combat» tre; puis on se met en route. Les femmes » et les enfants, qui étaient en grand nom» bre parce qu'on ne soupçonnait pas de » guerre, furent placés au milieu des » rangs, ainsi que les bagages; on mar» chait vers le château d'Aliso. Leur posi» tion parut un moment devoir s'améliorer, » quand ils arrivèrent à un endroit décou» vert, où ils purent prendre leurs rangs » et en imposer à l'ennemi, qui n'osa les » attaquer; mais on ne put s'arrêter long» temps, et il fallut de nouveau se mettre » en route à travers d'effroyables forêts. » Alors, l'ennemi recommença et multiplia » ses attaques; le mauvais temps qui con» tinuait aussi l'excitait encore. « Voyez» vous, criaient-ils, les dieux nous vien» nent en aide pour que nous nous vengions » de nos ennemis. » Déjà même les plus » braves de l'armée romaine avaient suc» combé dans ces attaques acharnées qui » devenaient de plus en plus audacieuses. » Pour comble de maux, la nuit revenait et » les Romains cherchèrent à fortifier un » nouveau camp; mais ils n'en eurent pas » le temps : les Germains se jetèrent sur

MCD 2019

» eux en poussant de grands cris de vic-
» toire, et dans ce moment, où le ciel et la
» terre semblaient avoir conspiré leur ruine,
» les plus braves même perdirent courage.
» Varus, voyant tout désespéré, se préci-
» pita sur son épée, et un grand nombre de
» ses officiers suivirent son exemple. Tout
» le reste de l'armée fut pris ou massacré,
» un très-petit nombre seulement put
» échapper (1). »

Cette défaite, qui coûta en tout à l'empire près de quarante mille hommes, lui fut funeste sous ce rapport, que les Germains acquirent la preuve que Rome n'était pas invincible. Aussi, ne s'arrêtant pas à ce premier succès, ils s'emparèrent de toutes les forteresses élevées par les anciens envahisseurs. La nouvelle de cette défaite fut à peine pervenue dans les murs de la ville éternelle, qu'elle y répandit la plus profonde tristesse. Auguste resta plongé longtemps dans une morne douleur, qu'il n'interrompait que pour s'écrier : *Varus! rends-moi mes légions.* Déjà on s'attendait à une irruption semblable à celle des Cimbres; mais les guerriers de la Germanie, satisfaits de s'être délivrés de la présence de l'étranger, se dispersèrent bientôt pour retourner dans leurs foyers. Tibère, auquel l'empereur avait ordonné de traverser le Rhin à la tête de nombreux soldats, passa le fleuve sans rencontrer aucun obstacle; mais il retourna bientôt sur ses pas, remettant à une autre époque la vengeance qu'aurait dû exiger la gloire de Rome. Cependant à la mort d'Auguste, dont il fut le successeur, le nouveau maître de la ville éternelle crut le moment opportun, et il mit à la tête d'une armée considérable Germanicus son neveu, fils de Drusus, qui avait eu jadis des avantages dans la Germanie.

Des révoltes éclatèrent dans les légions lorsqu'elles apprirent la mort d'Auguste; mais elles furent étouffées dans le sang. Alors Germanicus jette un pont sur le Rhin, passe le fleuve avec douze mille légionnaires, vingt-six cohortes alliées et huit de cavalerie, qui, pendant la sédition, étaient restées soumises et irréprochables. L'armée romaine porte bientôt le fer et la flamme à travers une étendue de quinze lieues de pays : femmes, enfants, vieillards, hommes d'un âge mûr, tout est passé au fil de l'épée; car on surprend les Germains lorsque, sans armes et dispersés, ils sont plongés dans le plus profond sommeil. On détruit en outre un temple appelé Tanfana. A la nouvelle de tant de massacres et de ruines, les *Bructères*, les *Tubantes* et les *Usipètes* se précipitent dans les bois qui devaient servir de passage pour le retour de l'armée de Germanicus. Le général romain, informé de cette résolution, prend en conséquence ses mesures : il fait marcher en tête une partie de la cavalerie et des cohortes auxiliaires; il place ensuite la seconde légion; au milieu sont établis les bagages; la vingt-unième légion est à la gauche, la cinquième à la droite; la vingtième protége les derrières; puis viennent les alliés. Les Germains, tandis que l'armée ennemie s'avance dans les bois, restent immobiles; ils attaquent avec mollesse les flancs et le front pour se précipiter tout à coup et avec leurs forces réunies sur les Romains.

Déjà les troupes légères de Germanicus commençaient à plier, lorsque, se portant à la vingtième légion, il s'écrie : « Le
» moment est venu, soldats, de vous faire
» pardonner vos anciennes séditions; faites
» oublier vos fautes par une victoire écla-
» tante. » Entraînée par ces paroles, l'armée romaine met en fuite les Germains, les poussant vers la plaine, où elle les massacre. Tibère attachait tant d'importance aux avantages remportés sur ces peuplades belliqueuses, qu'il fit décerner un triomphe à Germanicus. Ce jeune général recommença ses opérations l'année suivante par une irruption soudaine chez les Celtes. Il espérait que les Germains se partageraient entre Arminius et Ségeste; le premier appelait ses compatriotes à l'indépendance; le second était dévoué aux Romains. Des haines de famille divisaient en outre les deux princes germains; Arminius avait ravi à Ségeste sa fille. Les Cattes, surpris tout à coup par l'armée ennemie, ne peuvent lui opposer de défense; ils cherchent

(1) Kohlrausch, traduction de Guinefole.

MCD 2019

leur salut dans la fuite. Sur ces entrefaites, Ségeste envoya des ambassadeurs pour invoquer la protection de Germanicus; il était assiégé par ses propres concitoyens; la valeur romaine l'eut bientôt délivré. Ségeste, présenté au général romain, lui parla en ces termes : « Ce jour n'est pas le » premier où ma fidélité et ma constance » se montrent pour le peuple romain. » Depuis l'instant où le divin Auguste » m'accorda le titre de citoyen, je n'ai fait » choix de mes amis ou de mes ennemis » qu'en me conformant à vos propres inté- » rêts. Ce n'est point par haine de ma » patrie; car je n'ignore point que les » traîtres sont en horreur à ceux mêmes » qui s'en servent; mais c'est parce que » je suis convaincu qu'en agissant ainsi, » je sers tout à la fois les Romains et mes » compatriotes, et parce qu'en outre je » préfère la paix à la guerre. Je me portai » accusateur auprès de Varus, qui alors » était à la tête de votre armée; je me » portai accusateur d'Arminius, qui m'avait » ravi ma fille et qui était infidèle à votre » alliance. Fatigué des lenteurs de votre » chef, et n'attendant aucun secours des » lois, je conjurai le même Varus de me » faire arrêter avec Arminius et ses fau- » teurs; j'en prends à témoin cette nuit, » et plût aux dieux qu'elle eût été la der- » nière de toutes pour moi. Quant aux » événements qui ont eu lieu depuis, il » est plus facile de les déplorer que de les » excuser. Du reste, si j'ai fait précipiter » Arminius dans les fers, il m'y a fait jeter » à son tour. Aussitôt que vous avez paru, » j'ai donné la préférence au calme sur le » trouble. Ce qui m'a déterminé, ce n'est » pas la pensée d'aucune récompense; » mais pour me mettre à l'abri du soupçon » de perfidie et en même temps pour de- » venir l'intercesseur des Germains, s'il » leur est plus convenable de se repentir » que de se perdre. Je demande pardon » pour la jeunesse et pour la faute ou pour » mieux dire l'erreur de mon fils. Ma fille, » qui naguère me fut ravie par Arminius, » c'est contre son gré, j'en fais l'aveu, » qu'elle est ici présente. Décidez si elle » doit rester l'épouse d'Arminius ou la » fille de Ségeste. »

Touché de ce discours, Germanicus prodigua des consolations à Ségeste, et lui offrit en outre un établissement sur les bords du Rhin; puis, et ce qui prouve combien il craignait de pénétrer dans l'intérieur du pays, il revint sur ses pas avec l'armée; Tibère le décora alors du titre d'*imperator*. A peine Arminius connut-il le sort de son épouse, tombée au pouvoir des Romains, de son épouse qui portait dans son sein un gage de leur amour, qu'il courut chez les Chérusques, les appelant aux armes. Telles étaient les paroles par lesquelles il cherchait à réveiller leur haine : « L'excellent père, » s'écriait-il, « que Ségeste! Quel grand général! La » vaillante armée! Tant de soldats réunis » pour ravir une seule femme! Quant à » lui, Arminius, il avait mis en fuite trois » légions et trois généraux sans avoir re- » cours à la trahison... Ce n'était pas non » plus à une femme enceinte qu'il s'était » attaqué, mais bien à des guerriers, qu'il » avait combattus ouvertement. Mais ne » voit-on pas encore flotter, dans les bois » sacrés de la Germanie, les bannières » romaines que j'y ai fixées de ma propre » main, en l'honneur des dieux de notre » patrie? Que Ségeste coure sur les bords » du Rhin au-devant du joug; qu'il fasse » accorder à son fils les honneurs du pon- » tificat. Nous, véritables enfants de la » Germanie, jamais nous ne lui pardon- » nerons d'avoir fait paraître, entre le » Rhin et l'Elbe, au milieu de nos forêts, » la toge romaine et les verges et ses ha- » ches. Les autres peuples qui ont échappé » jusqu'ici à la domination romaine ne sont » exposés ni à des tributs ni à des supplices; » déjà nous n'en subissons plus ni le poids » ni les rigueurs; déjà avaient disparu » pour nous et cet Auguste, élevé au rang » des dieux, et ce Tibère, devenu empe- » reur. Pourquoi redouterions-nous donc » un jeune adolescent sans expérience et » une armée remplie de séditions? Si votre » patrie, si vos parents, si l'antique indé- » pendance de la Germanie vous sont plus » chers que des maîtres et surtout que des » étrangers, attachez-vous aux pas d'Armi- » nius; d'Arminius, qui vous conduira et » à la gloire et à la liberté, et abandonnez

MCD 2019

» Ségeste, qui ne peut vous mettre que » dans la route de l'opprobre et de la ser- » vitude. » Ce langage, si bien en harmonie avec les véritables sentiments des Germains, souleva non-seulement les Chérusques, mais encore une foule de petites nations voisines, et il entraîna jusqu'à *Inguiomer*, oncle d'Arminius. A la vue de ce péril, Germanicus, pour n'être pas prévenu, se décida, dans le cours de la même année, à une seconde expédition, et il dirigea lui-même une partie de ses soldats par mer à l'embouchure de l'Ems; il ordonna en outre à Cecina et Pedo, deux de ses lieutenants, de quitter les bords du Rhin à travers les terres. « Les trois corps » d'armée, infanterie, cavalerie et troupes » de la flotte, se réunirent au cœur de la » Westphalie. Malheureusement pour la » patrie, ajoute l'historien national Kohl- » rausch, cette armée n'était pas composée » uniquement de Romains; elle comptait » une cavalerie batave, quantité de Ger- » mains auxiliaires, des troupes tirées des » montagnes du Tyrol et de Salzbourg, et » même de la rive gauche du Rhin. Tout » ce qui était entre l'Ems et la Lippe fut » dévasté; les *Bructères* eux-mêmes in- » cendièrent leur propre pays, afin que les » Romains n'eussent que des déserts à » parcourir; mais ils n'en furent pas moins » poursuivis. » L'armée romaine était déjà parvenue dans le voisinage de la forêt de *Teutobourg*, qui renfermait dans son sein les restes de Varus et de ses légions.

Germanicus céda bientôt au désir de faire rendre les derniers honneurs à ces victimes de la guerre. « Tous les soldats présents, » dit Tacite, « furent saisis d'une » émotion douloureuse en songeant à leurs » proches, à leurs amis, aux chances de la » guerre et à la destinée des humains. » Cecina est envoyé en avant pour sonder » les profondeurs de la forêt, et construire » des ponts ou des chaussées sur les maré- » cages et les terrains d'une solidité trom- » peuse; puis l'on pénètre dans ces lieux » pleins d'images sinistres et de lugubres » souvenirs. Le premier camp de Varus, à » sa vaste enceinte, aux dimensions de sa » place d'armes, annonçait l'ouvrage de » trois légions. Plus loin, un retranche- » ment à demi ruiné, un fossé peu profond, » indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés » leurs faibles débris. Au milieu de la » plaine, des ossements blanchis, épars ou » amoncelés, suivant qu'on avait fui ou » combattu, jonchaient la terre, pêle-mêle » avec des membres de chevaux et des ar- » mes brisées. Des têtes humaines pen- » daient au tronc des arbres, et l'on voyait, » dans les bois voisins, les autels barbares » où furent immolés les tribuns et les prin- » cipaux centurions. Quelques soldats, » échappés à ce carnage, ou qui depuis » avaient brisé leurs fers, montraient la » place où périrent les lieutenants, où les » aigles furent enlevées. Ici Varus reçut » une première blessure; là son bras mal- » heureux, tourné contre lui-même, le dé- » livra de la vie. Ils disaient sur quel tri- » bunal Arminius harangua son armée, » combien il dressa de gibets, fit creuser » de fosses pour les prisonniers; par quelles » insultes son orgueil outragea les ensei- » gnes et les aigles romaines. Ainsi, les » soldats présents sur le théâtre du désastre » recueillaient, après six ans, les ossements » de trois légions, et, sans savoir s'ils cou- » vraient de terre la dépouille d'un proche » ou d'un étranger, animés contre l'en- » nemi d'une colère nouvelle, et la ven- » geance dans le cœur, aussi bien que la » tristesse, ils ensevelissaient tous ces » restes, comme ceux d'un parent ou d'un » frère. On éleva un tombeau dont César » posa le premier gazon; pieux devoir par » lequel il honorait les morts et s'associait » à la douleur des vivants. »

Cependant Arminius, devinant le genre de guerre qui devait être le plus fatal aux Romains, cherchait à les entraîner au sein des forêts les plus épaisses, ou des lieux impraticables. Germanicus s'attache à ses pas et parvient à le rejoindre; il donne alors l'ordre à sa cavalerie de s'emparer d'une plaine où étaient campés les ennemis. Leur général commande un mouvement de retraite; la cavalerie romaine s'avance, et quand elle est engagée au milieu d'épaisses forêts, les barbares font aussitôt volte-face; une foule de combattants s'élancent des bois, les soldats de Germanicus commencent à plier; les

MCD 2019

cohortes, qui ont ordre de se soutenir, sont entraînées dans la fuite générale, le désordre est à son comble. Déjà les Romains allaient être engagés dans un marais, qui leur serait devenu fatal, si les légions ne se fussent présentées en bataille. A peine ce mouvement était-il opéré, que les Germains se sentent glacés de crainte, et l'on se quitte, de part et d'autre, sans que la victoire soit définitivement passée à un camp ou à un autre. Germanicus, rebuté d'une guerre sans résultat comme sans trophée, rapprocha son armée de l'Ems et fit monter ses légions sur la flotte; quant à la cavalerie, ou du moins à une certaine partie, elle gagna le Rhin en côtoyant l'Océan. Cecina, un des généraux placés sous les ordres de Germanicus, se rapprocha du Rhin; il était accompagné de quatre légions.

Germanicus lui donne le conseil de traverser les *Pontes-Longi* (longs ponts), chaussée étroite, élevée jadis dans des marais, par Lucius Domitius. Des deux côtés, on n'apercevait qu'un limon entrecoupé de ruisseaux; tout autour étaient des bois en pente douce. Arminius les garnit de ses soldats, car, grâce à une marche précipitée, il avait devancé les Romains. Cecina avait, tout à la fois, à rétablir les ponts et à vaincre l'ennemi : il s'arrêta donc à la pensée d'asseoir son camp dans ce lieu; parmi ses soldats, les uns travailleraient, tandis que les autres combattraient. Rien de plus pittoresque que la description qui nous a été léguée de cette lutte énergique que l'armée romaine eut à soutenir, encore cette fois, contre la bravoure des Germains; écoutons le prince des historiens romains; on peut dire que cette fois il s'est surpassé lui-même. « Les barbares, es-
» sayant de forcer nos postes, pour tomber
» sur les travailleurs, attaquent de front,
» en flanc, de tous les côtés; les cris des
» ouvriers se mêlent aux cris des combat-
» tants. Tout se réunissait contre les Ro-
» mains; une fange profonde et glissante,
» où le pied ne pouvait ni se tenir ni avan-
» cer; la pesanteur de leurs cuirasses; la
» difficulté de lancer des javelines au mi-
» lieu des eaux. Les Chérusques avaient
» pour eux l'habitude de combattre dans
» les marais, une haute stature et la distance
» où atteignaient leurs longues piques. Nos
» légions commençaient à plier, quand la
» nuit vint les soustraire à un combat iné-
» gal. La succès rend les Germains infati-
» gables; au lieu de prendre du repos, ils
» détournent les eaux qui coulent des hau-
» teurs environnantes, les versent dans la
» vallée, et, en noyant les ouvrages faits,
» doublent le travail du soldat.

» C'était la quarantième année que Ce-
» cina passait dans les camps, soit à obéir,
» soit à commander; l'expérience de la
» bonne et de la mauvaise fortune l'avait
» aguerri contre la crainte. Après avoir
» calculé toutes les chances, il ne trouve
» d'autre parti à prendre que de contenir
» l'ennemi dans les bois, tandis qu'il ferait
» passer d'abord les blessés et les bagages.
» Entre les collines et les marais, s'allon-
» geait une plaine étroite, où l'on pouvait
» ranger une armée sur peu de profondeur.
» Il choisit la cinquième légion pour for-
» mer la droite; il donna la gauche à la
» vingt et unième; la première devait con-
» duire la marche, et la vingtième la pro-
» téger par derrière. La nuit fut sans re-
» pos des deux côtés; mais les festins
» joyeux des barbares, leurs chants d'allé-
» gresse, leurs cris effrayants, répercutés
» par l'écho des vallées et des bois, et,
» chez les Romains, des feux languissants,
» des soldats couchés auprès des palis-
» sades, ou errant le long des tentes,
» moins occupés de veiller qu'incapables
» de dormir, faisaient un étrange contraste.
» Un songe affreux épouvanta le général;
» Quintilius Varus, tout couvert de sang,
» lui parut se lever du fond de ces marais;
» il crut entendre, sans toutefois y obéir,
» sa voix qui l'appelait, et repousser sa
» main étendue vers lui. Au retour de la
» lumière, les légions envoyées sur les
» ailes, soit crainte, soit esprit de révolte,
» quittèrent leur poste et gagnèrent à la
» la hâte un champ situé au delà du ma-
» rais. Arminius pouvait charger sans ob-
» stacle; il ne le fit point. Mais quand il
» vit les bagages embarrassés dans la fange
» et dans les fossés, et tout autour, les
» soldats en désordre, les enseignes con-
» fondues, il profita de ce moment, où

MCD 2019

MCD 2019

Turner del. Pl. 94 Leonce Lhuillier sculp.

MAYENCE.

ALLEMAGNE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

» chaque homme, tout entier au soin de sa » conservation, n'entend plus la voix des » chefs, pour donner aux Germains le si- » gnal de l'attaque. Voilà Varus, » s'écria- » t-il; voilà ses légions que leur fatalité » nous livre une seconde fois.

» Il dit, et avec l'élite de ses guerriers, » il rompt notre ligne, et s'attache surtout » à blesser les chevaux. Le pied manquait » à ces animaux sur une terre glissante et » mouillée de leur sang; ils renversent » leurs cavaliers, dispersent tout devant » eux, écrasent tout sous leurs pas. Les » plus laborieux efforts se firent autour des » aigles, qu'on ne pouvait ni porter à tra- » vers une grêle de traits, ni planter sur » un sol fangeux. Cecina, en soutenant le » courage des siens, eut son cheval tué » sous lui : il tomba et allait être enveloppé, » sans la résistance de la première légion. » L'avidité de l'ennemi, qui laissa le car- » nage pour courir au butin, permit aux » légions d'atteindre, vers le soir, un ter- » rain découvert et solide. Mais la fin de » leurs maux n'était pas venue : il fallait » élever des retranchements et amasser » des matériaux. Les instruments propres » à remuer les terres et à couper le gazon » étaient perdus en grande partie. On n'a- » vait plus ni tentes pour les soldats, ni » médicaments pour les blessés, pendant » qu'on se partageait quelques vivres souil- » lés de sang et de boue, l'horreur de cette » nuit funeste, l'attente d'un lendemain » qu'on croyait le dernier, pour tant de » milliers d'hommes, remplissaient le camp » de lamentations.

» Le hasard fit qu'un cheval, ayant rompu » ses liens et fuyant épouvanté par le bruit, » renversa quelques hommes sur son pas- » sage. L'effroi devint général : on crut que » les Germains avaient pénétré dans le » camp, et chacun se précipita vers les » portes, principalement vers la *Décumane*. » qui, étant du côté opposé à l'ennemi, » paraissait la plus sûre pour la fuite. Ce- » cina, qui avait reconnu que c'était une » fausse alerte, essayait vainement d'arrêter » les fuyards : ni ses ordres, ni ses prières, » ni son bras, ne pouvaient les retenir. » Enfin la pitié les retint; il se coucha en » travers de la porte, et les soldats n'osaient » marcher sur le corps de leur général. En » même temps, les tribuns et les centu- » rions les détrompèrent sur le sujet de » leur frayeur; alors il les rassemble sur » la place d'armes, et après leur avoir or- » donné de l'écouter en silence, il les aver- » tit de ce qu'exigent le temps et la néces- » sité : ils n'ont de salut que dans les ar- » mes; mais la prudence doit en régler l'u- » sage : il faut rester dans le camp jusqu'à » ce que les barbares, espérant le forcer, » soient au pied des remparts; alors ils » sortiront de tous les côtés à la fois, et » et cette sortie les mène au Rhin. En » fuyant, ils trouveraient de plus vastes fo- » rêts, des marais plus profonds, un ennemi » féroce; vainqueurs, la gloire et les dis- » tinctions les attendent. Il invoque tour » à tour les souvenirs de la famille et l'hon- » neur militaire; les revers, il n'en parle » pas. Ensuite, il fait amener les chevaux » des lieutenants et des tribuns, en com- » mençant par les siens, et, sans rien con- » sidérer que le mérite, il les donne aux » plus braves : ceux-ci devaient charger » d'abord; ensuite l'infanterie. L'espoir, » l'impatience, la lutte des opinions entre » les chefs, ne tenaient pas les Germains » dans une moindre agitation; Arminius » voulait qu'on laissât partir les Romains, » et que, pendant leur marche à travers » des lieux difficiles et marécageux, on les » enveloppât de nouveau. L'avis d'Auguio- » mère, plus violent et plus goûté des Ger- » mains, était de donner l'assaut : la vic- » toire serait prompte, les prisonniers plus » nombreux, et l'on sauverait tout le butin. » Au lever du jour, ils emplissent les fossés, » jettent des claies, gravissent au haut des » retranchements, où quelques soldats, » clair-semés, semblaient immobiles de » frayeur. Dès que Cecina les vit attachés » à la palissade, il donna le signal aux » cohortes. Clairons, trompettes, tout » sonne à la fois; bientôt un cri part, on » s'élance et l'on enveloppe les Germains » par derrière, en leur demandant où sont » à présent leurs marais et leurs bois; ici » tout est égal, le terrain et les dieux. Les » ennemis avaient cru trouver un pillage » facile, une poignée d'hommes mal ar- » més : le son des trompettes, l'éclat des



MCD 2019

» armes, leur firent une impression de ter-
» reur d'autant plus profonde, qu'elle était
» inattendue. Ils tombaient, par milliers,
» aussi déconcertés dans la mauvaise for-
» tune qu'impétueux dans la bonne. Les
» deux chefs abandonnèrent le combat ;
» Arminius sain et sauf ; Auguiomère grié-
» vement blessé. On fit main basse sur la
» multitude, tant que dura la colère et le
» jour. La nuit ramena nos légions avec
» plus de blessures que la veille, et ne souf-
» frant pas moins de la disette des vivres ;
» mais elles retrouvaient tout dans la vic-
» toire : santé, vigueur, abondance. »

Cette citation explique comment les Germains, d'ailleurs si intrépides, ne purent jamais sous les empereurs porter la guerre dans l'Italie. Ils manquaient de discipline et de prudence, cédant à l'avidité du pillage, qui pour eux l'emportait sur les délices de la victoire ; Arminius seul comprenait bien le genre de guerre qu'ils pourraient faire avec succès en profitant de tous les avantages que leur assuraient les lieux. Mais une entreprise téméraire se présentait-elle, ces peuples n'écoutaient plus que leur fougue. Ainsi, il est certain que s'ils eussent voulu adopter le parti si sage qu'Arminius leur proposait, ils auraient vaincu Cecina et ses troupes. Mais du moment ou ils tentèrent d'emporter d'assaut le camp des Romains, leur défaite devait être entière. Cependant Germanicus, qui avait fait débarquer la seconde et la quatorzième légion, donna ordre à Vitellius de les ramener par terre. Ce général fait d'abord marcher ses troupes sur un grève sèche ; mais, soulevée par les vents, la mer atteint bientôt la plus grande hauteur et rompt les bataillons romains, qui ne distinguent plus les fonds qui présentent de la solidité, des sables mouvants, ni les gués des abîmes : ici le soldat est abattu par la lance : là, il est noyé dans un gouffre ; ailleurs, il est assailli violemment dans sa marche par les coursiers, les débris de bagages et de corps morts qui traversent les rangs. « Les mani-
» pules se confondent ; les hommes sont
» dans l'eau, tantôt jusqu'à la poitrine,
» tantôt jusqu'au cou ; quelquefois, le sol
» manquant sous leurs pieds, ils sont en-
» gloutis ou dispersés. C'est en vain qu'ils
» s'encouragent de la voix et luttent contre
» les vagues. Le brave n'a aucun avantage
» sur le lâche, le sage sur l'imprudent, le
» conseil sur le hasard : tout est enveloppé
» dans l'inévitable tourmente. Enfin, Vitel-
» lius parvint à gagner une éminence, où
» il rallia son armée. Ils y passèrent la nuit
» sans provisions, sans feu, la plupart nus
» ou le corps tout meurtri ; non moins à
» plaindre que des malheureux entourés
» par l'ennemi ; ceux-là du moins ont la
» ressource d'un trépas honorable : ici la
» mort était sans gloire. La terre reparut
» avec le jour, et l'on atteignit les bords
» de l'Hunsing, où Germanicus avait con-
» duit sa flotte : il y fit rembarquer les
» deux légions. » Eclairé par l'expérience, il reconnaît que les Germains ont pour eux leurs forêts et leurs marais, des étés courts et des hivers prématurés ; s'il faut que l'invasion ait lieu par mer, le début de la campagne se trouvera hâté ; les légions et les convois vogueront de conserve, tandis que de son côté la cavalerie qui remontera le fleuve pénétrera toute fraîche au sein de la Germanie. Aussitôt que ses navires sont arrivés, le général romain navigue dans le canal qui porte le nom de Drusus, et parvient par les lacs et l'Océan jusqu'à l'Ems, laissant ensuite la flotte à Amisia ; plusieurs jours furent employés à construire des ponts ; enfin Germanicus était occupé à tracer son camp lorsqu'on lui apporta la nouvelle que les Angrivariens couraient aux armes ; ce soulèvement fut aussitôt réprimé et puni par le fer et la flamme. Le Weser séparait les Romains des Chérusques : Arminius, s'élançant sur la rive, obtint la permission de s'entretenir avec son frère, qui servait dans l'armée de Germanicus ; une conversation s'engage entre les deux frères ; des reproches ils passent aux injures, et sans le fleuve dont les eaux coulent entre les deux armées ils en seraient venus aux mains. Le général romain passe le Weser, et il sait de la bouche d'un transfuge qu'Arminius a déjà fait choix d'un champ de bataille, et que, réuni à d'autres nations, il doit fondre sur son camp. Au milieu des ténèbres de la nuit, un soldat germain se présente devant les palissades, et au nom d'Arminius assure à tout déserteur une femme, des

MCD 2019

terres et cent sesterces par jour jusqu'à la conclusion de la guerre. Les légions dont le dévouement à Germanicus est sans bornes répondent : « Que le jour vienne, et » qu'on livre bataille; le soldat saura prendre les terres des Germains et emmener » leurs femmes; ils en acceptent l'augure; » les femmes et les trésors de l'ennemi seront le butin de la victoire. » Les soldats d'Arminius accoururent bientôt, espérant surprendre le camp des Romains; mais ils se retirèrent après avoir reconnu qu'il était à l'abri d'un coup de main.

Le lendemain et à la suite d'un songe favorable, Germanicus harangua l'armée dans ces termes : « Il ne fallait pas croire » que les plaines fussent seules favorables » au soldat romain; les bois et les défilés » ne l'étaient pas moins, s'il profitait de » ses avantages. Les immenses boucliers » des barbares et leurs énormes piques » n'étaient point, entre les arbres et au » milieu des broussailles, d'un usage aussi » commode que la javeline, l'épée et une » armure serrée contre le corps. Il fallait » presser les coups et chercher le visage » avec la pointe des armes. Les Germains » n'avaient ni cuirasse ni casque; leurs » boucliers même, sans cuir ni fer qui » les consolidât, n'étaient que de simples tissus d'osier ou des planches minces, recouvertes de peinture. Leur pre» mière ligne, après tout, était seule » armée de piques; le reste n'avait que » des bâtons durcis au feu et de très-courts » javelots. Et ces corps d'un aspect effroya» ble, vigoureux dans un choc de quel» ques instants, pourraient-ils endurer » une blessure? Insensible à la honte, sans » nul souci de leurs chefs, ils lâchaient » pied, ils fuyaient tremblant dans les re» vers, bravant le ciel et la terre dans la » prospérité. Si l'armée, lasse des marches » et de la mer, désirait la fin de ses tra» vaux, elle la trouverait sur le champ de » bataille. » De son côté, Arminius dit à ses soldats : « Ces Romains, que sont-ils, » sinon les fuyards de l'armée de Varus, » qui, pour échapper à la guerre, se sont » jetés dans la révolte; qui, le dos chargé » de blessures, ou le corps tout brisé par » les flots et les tempêtes, viennent s'ex» poser de nouveau au fer de l'ennemi et » au courroux des dieux, sans apporter » même l'espérance. En effet, cachés dans » leurs vaisseaux, ils ont cherché par mer » des routes où nul homme ne pût ni les » atteindre ni les poursuivre; mais quand » on se mesurera corps à corps, ce ne sont » ni les vents ni les rames qui les tireront » de nos mains. Guerriers, rappelez-vous » leur avarice, leurs cruautés, leur orgueil. » Que vous reste-t-il, sinon de sauver la » liberté ou de mourir avant de la per» dre! » La bataille s'engage dans une plaine qui s'étend entre le Weser et des collines; l'armée des Germains s'établit dans la plaine, tandis que les Chérusques s'emparent des hauteurs; c'est de là qu'ils tomberont sur les Romains au plus fort de la mêlée. Germanicus adopta l'ordre suivant : il plaça en tête les auxiliaires Gaulois et Germains; à leur suite vinrent les archers à pied et quatre légions; puis le général lui-même, suivi de deux cohortes prétoriennes et d'un corps de cavalerie d'élite; enfin marchaient quatre autres légions; l'infanterie légère et les archers à cheval. Cependant les Chérusques quittent les collines pour se précipiter sur les Romains; Germanicus les fait attaquer aussitôt en flanc par l'élite de la cavalerie, qui tournera l'ennemi et le chargera aussitôt en queue; déjà l'infanterie s'élance, et la cavalerie enfonce les flancs et l'arrière-garde. « On vit, dit Tacite, on vit, chose » étrange! les deux parties d'une même » armée se croiser dans leur fuite; ceux » qui avaient occupé la forêt se sauvent » dans la plaine, ceux de la plaine courent » vers la forêt. Du haut de leurs collines » les Chérusques étaient précipités à tra» vers cette mêlée. Parmi eux on distin» guait Arminius blessé, qui de son arc, » de la voix, de son sang, essayait de » ranimer le combat. Il s'était jeté sur nos » archers, tout prêt à les rompre, si les » alliés Rhètes, Vindéliciens et Gaulois ne » lui eussent opposé leurs cohortes. Tou» tefois, par un effort vigoureux de son » cheval, il se fit jour, la face couverte du » sang de sa blessure, pour n'être pas » reconnu : quelques-uns prétendent que » les Cauques, auxiliaires de l'armée ro-

MCD 2019

» maine, le reconnurent cependant et le
» laissèrent échapper; la même valeur ou
» la même trahison sauva Auguiomère; le
» reste fut taillé en pièces; un grand nom-
» bre, voulant passer le Weser à la nage,
» furent tués à coups de traits ou emportés
» par le courant, ou abîmés dans l'eau par
» le poids l'un de l'autre, et par l'éboule-
» ment des rives. Plusieurs cherchèrent
» sur les arbres un honteux refuge et se
» cachèrent entre les branches : nos ar-
» chers se firent un amusement de les
» percer de leurs flèches, ou bien l'arbre
» abattu les entraînait dans sa chute.
» Cette victoire fut grande et nous coûta
» peu de sang. Massacrés sans relâche de-
» puis la cinquième heure jusqu'à la nuit,
» les ennemis couvrirent de leurs armes et
» de leurs cadavres un espace de dix
» milles. On trouva parmi les dépouilles
» des chaînes qu'ils avaient apportées
» pour les soldats romains, tant ils se
» croyaient sûrs de vaincre. L'armée éleva
» un tertre avec un trophée d'armes où
» l'on inscrivit le nom des nations vain-
» cues; ni blessures, ni mort, ni ravages
» n'avaient allumé dans le cœur des Ger-
» mains autant de colère, de vengeance
» que la vue de ce monument. Ces hommes
» qui tout à l'heure s'apprêtaient à quitter
» leurs foyers et à se retirer de l'autre
» côté de l'Elbe, veulent des combats, cou-
» rent aux armes : jeunes, vieux, peuple,
» grands, tout se lève à la fois et trouble
» par des incursions subites la marche des
» Romains. Enfin, ils choisissent pour
» champ de bataille une plaine étroite et
» marécageuse, resserrée entre le fleuve
» et des forêts; les forêts elles-mêmes
» étaient entourées d'un marais profond,
» excepté d'un seul côté, où les Angriva-
» riens avaient construit une large chaus-
» sée, qui servait de barrière entre eux et
» les Chérusques. L'infanterie se rangea
» sur cette chaussée; la cavalerie se cacha
» dans les bois voisins pour prendre nos
» légions à dos, lorsqu'elles seraient en-
» gagées dans la forêt. Aucunes de ces
» mesures n'étaient ignorées de César.
» Projets, positions, résolutions publiques
» ou secrètes, il connaissait tout, et faisait
» tourner les ruses des ennemis à leur
» propre ruine. Il chargea le lieutenant
» Séius Tubero de la cavalerie et de la
» plaine; il dispose les fantassins de ma-
» nière qu'une partie entrerait dans la
» forêt par le côté où le terrain était plat,
» tandis que l'autre emporterait d'assaut la
» chaussée, il prend pour lui-même le
» poste le plus périlleux, et laisse les au-
» tres à ses lieutenants. Le corps qui avan-
» çait de plein pied pénétra facilement.
» Ceux qui avaient la chaussée à gravir
» recevaient d'en haut, comme à l'attaque
» d'un, mur des coups meurtriers. Le géné-
» ral sentit que, de près, la lutte n'était
» pas égale; il retire ses légions un peu
» en arrière, et ordonne aux frondeurs de
» viser sur la chaussée et d'en chasser les
» ennemis. En même temps les machines
» lançaient des javelots, dont les coups
» renversèrent d'autant plus de barbares
» que le lieu qu'ils défendaient les mettait
» plus en vue. Maître du rempart, Germa-
» nicus s'élance le premier dans la forêt
» à la tête des cohortes prétoriennes, là,
» on combattit corps à corps. La retraite
» était fermée à l'ennemi par le marais,
» aux Romains par le fleuve et les monta-
» gnes; de part et d'autre une position sans
» issue ne laissait d'espoir que dans le cou-
» rage, de salut que dans la victoire;
» égaux par la bravoure, les Germains
» étaient inférieurs par la nature du combat
» et par celle des armes. Resserrés dans un
» espace trop étroit pour leur nombre im-
» mense, ne pouvant ni porter en avant et
» ramener leurs longues piques, ni s'élan-
» cer par bonds et déployer leur agilité,
» ils étaient réduits à se défendre sur
» place : tandis que le soldat romain, le
» bouclier pressé contre la poitrine, l'épée
» ferme au poing, sillonnait de blessures
» leurs membres gigantesques et leurs vi-
» sages découverts, et se frayait un pas-
» sage en les abattant devant lui. Et déjà
» s'était ralentie l'ardeur d'Arminius, re-
» buté sans doute par la continuité des
» périls, ou affaibli par sa dernière bles-
» sure. Auguiomère lui-même, qui volait
» de rang en rang, commençait à être
» abandonné de la fortune plutôt que de
» son courage; et Germanicus ayant ôté
» son casque pour être mieux reconnu,

MCD 2019

» criait aux siens de frapper sans relâche, » qu'on n'avait pas besoin de prisonniers ; » que la guerre n'aurait de fin que lorsque » la nation serait exterminée. Sur le soir » il retira du champ de bataille une légion » pour préparer le campement ; les autres » se rassasièrent jusqu'à la nuit du sang » des ennemis ; la cavalerie combattit sans » avantage décidé. Germanicus, après » avoir publiquement félicité les vain- » queurs, érigea un trophée d'armes avec » cette inscription magnifique : Victo- » rieuse des nations entre le Rhin et l'Elbe, » l'armée de Tibère César a consacré ce » monument à Mars, à Jupiter, à Au- » guste. »

Germanicus donna ensuite l'ordre à Stertinius d'aller combattre les Angrivariens ; mais ceux-ci, à force de prières, obtinrent leur pardon ; déjà l'été avait vu s'écouler ses plus beaux jours, et quelques légions gagnèrent par terre leur quartier d'hiver ; le reste fut embarqué sur l'*Ems ;* mais des tempêtes horribles éclatèrent, et presque tous les navires furent engloutis au sein des ondes. Cependant Germanicus, sauvé de ce péril, fit marcher Silius contre les Cattes, lui confiant trente mille fantassins et trois mille cavaliers. Le général romain pénétra de son côté chez les Marses ; leur prince Mallovendus, qui avait fait sa soumission aux Romains, leur avait fait connaître qu'une des aigles enlevées à Varus était enterrée dans un bois voisin ; la garde en était confiée à un petit nombre de guerriers. Germanicus décide qu'un détachement aura pour mission d'attirer les Germains en avant, tandis qu'un autre qui se rendra par derrière, reprendra l'aigle. Ce projet, exécuté avec intelligence, fut couronné par la plus heureuse issue. Les Germains pour la première fois se laissent abattre par la terreur, et le général romain met tout à feu et à sang sans rencontrer de leur part aucune résistance : « Les Romains, disait-il, » étaient invincibles et à l'épreuve de tous » les coups de la fortune, puisque, après le » naufrage de leurs vaisseaux et la perte de » leurs armes, lorsque les rivages étaient » jonchés des cadavres de leurs hommes et » de leurs chevaux, ils revenaient à la » charge aussi fiers, aussi intrépides, et » comme multipliés. » Le général romain, couvert de gloire, ne demandait plus qu'une campagne pour soumettre définitivement les Germains. Mais l'empereur, fatigué de la faveur populaire qui l'attachait de plus en plus au nom de Germanicus, voulait l'enlever à des soldats qui ne lui étaient que trop attachés. Il l'invitait donc de revenir à Rome, où il devait jouir des honneurs du triomphes. « C'était assez d'évé- » nements, assez de hasards ; il avait livré » d'heureux et mémorables combats ; mais » devait-il oublier les vents et les flots, » dont la fureur, qu'on ne pouvait repro- » cher au général, n'en avait pas moins » causé de cruels et sensibles dommages ? » Lui-même, envoyé neuf fois en Germa- » nie par Auguste, avait dû plus de succès » au conseil qu'à la force : c'est ainsi qu'il » avait amené les Sicambres à se soumettre, » enchaîné par la paix les Suèves et le roi » Maraboduus. A présent que l'honneur » de l'empire était vengé, on pouvait aussi » abandonner à leurs querelles domestiques » les Chérusques et les autres nations » rebelles. Fallait-il encore faire la guerre ? » Germanicus devait laisser cette occasion » de gloire à son frère Drusus, qui, faute » d'un autre ennemi, ne pouvait qu'en » Germanie mériter le nom d'*imperator* et » cueillir de nobles lauriers. » Le général romain dut obéir, car il comprit, suivant l'expression de Tacite, que c'était un prétexte inventé par la jalousie pour l'arracher à une conquête déjà faite, et il faut convenir que de tous les généraux romains, Germanicus est celui qui posséda au plus haut degré ce genre d'intelligence qui devait assurer des triomphes dans la Germanie ; le premier il tira un parti avantageux des vaisseaux qui avaient été placés sous ses ordres, transportant ses soldats sur les points où leur présence inattendue devait produire les résultats les plus heureux : il était en outre supérieurement servi par ses espions, et dépistait à l'avance les projets de l'ennemi, qu'il tournait contre lui-même. Il faut cependant remarquer que si, dans une pareille guerre, la victoire s'achetait au prix de sous les sacrifices, elle n'était pas ce qu'il y avait de plus difficile à posséder ; il aurait fallu établir des colonies romaines au mi-

MCD 2019

lieu de la Germanie, et avec le temps Rome aurait peut-être pu devenir maîtresse de cette contrée. Germanicus, appelé en Orient par Tibère, fut bientôt ravi par le poison à l'amour de ses soldats comme à celui du peuple romain. Au reste, les empereurs renoncèrent, depuis ce triomphe, à opérer des conquêtes sur les Germains; ils se bornèrent uniquement à élever de nouvelles forteresses sur les bords du Rhin et sur ceux du Danube. Quelques années plus tard, l'empereur Claude fonda une colonie de vétérans dans le pays des Ubiens et lui donna le nom de sa femme, il la nomma donc *Colonia Agrippina*, connue depuis sous le nom de Cologne ; il fit aussi élever un camp, espèce de place forte, au sommet de la montagne de Taunus. Mais auparavant nous devons entretenir nos lecteurs du brave chef Arminius. Dès l'instant où Germanicus quitta un pays où il avait laissé de si glorieux souvenirs, il reprit l'influence principale, et après qu'il eut mis les frontières à l'abri d'un coup de main, il déclara la guerre à Marbod, roi des Marcomans. A la suite de la victoire dans la forêt de Teutobourg, Arminius lui avait fait passer la tête sanglante de Varus, afin qu'il joignît ses armes aux siennes; mais Marbod se tint dans la même inaction. Arminius jura de tirer vengeance d'un si lâche abandon, et, à la suite d'une victoire, contraignit son adversaire à prendre la fuite; celui-ci termina ses jours chez les Romains, qui lui donnèrent un asile. Quant à Arminius, s'il faut s'en rapporter au récit de Tacite, il aurait été égorgé par ses parents, 21 ans après J.-C.; il touchait à sa trente-septième année, et avait possédé le commandement suprême des armées pendant douze ans. On l'accusa d'avoir aspiré dans les derniers temps de sa vie au despotisme ; quoi qu'il en soit, voici l'éloge que lui accorde l'un des plus illustres écrivains de Rome : « Ar-
» minius fut sans contredit le libérateur de
» la Germanie; s'il ne fut pas toujours vain-
» queur, il ne fut du moins jamais vaincu :
» cependant les écrivains grecs ne le con-
» naîtront pas, parce qu'ils ne sont occu-
» pés que d'eux-mêmes, et les Romains ne
» l'élèveront pas assez haut, parce que nous
» ne donnons de prix qu'à ce qui est vieux,
» et nous méprisons ce qui est contempo-
» rain ; mais il vivra dans les chansons des
» Germains. » Nous indiquerons ici les guerres que les Romains eurent à soutenir contre les Bructères, que menait aux combats leur reine Velleda ; Cologne et Trèves étaient déjà livrées aux ennemis; mais les légions, après de prodigieux efforts, réussirent à leur faire passer le Rhin. Nous ne ferons pas mention ici de diverses tentatives de quelques empereurs, mais qui restèrent sans résultat ; nous parlerons seulement de Domitien, qui, après avoir déclaré la guerre aux Cattes, n'essaya pas même de les attaquer ; néanmoins, voulant jouir des honneurs du triomphe à Rome, il fit acheter dans la Gaule un certain nombre d'esclaves qu'il fit entrer dans les murs de Rome comme des prisonniers germains. Près de deux siècles après la mort de J.-C., Marc-Aurèle soutint une guerre si malheureuse contre les Marcomans, qu'il enrôla des valets, des gladiateurs, et prit même à son service une bande de voleurs qui exploitaient la Dalmatie. Enfin, pour faire face aux dépenses de la guerre, cet empereur philosophe vendit ses bijoux, ses tableaux et sa vaisselle d'or et d'argent. A la suite de marches heureuses, les Marcomans arrivèrent jusque sous les murs d'Aquileia, sur les frontières de l'Italie; déjà la terreur était dans les murs de la ville éternelle, mais Marc-Aurèle fut assez heureux pour sauver Rome. « Pendant treize ans il fut en
» guerre avec ces peuples ligués, eut à sou-
» tenir contre eux un grand nombre de
» sanglantes batailles, une entre autres
» contre Jazyges sur les glaces du Danube
» même; et, bien qu'il ait réussi à affaiblir
» la ligue par des traités particuliers, et
» même à exciter les peuples les uns contre
» les autres, il ne put cependant voir la fin
» de la guerre ; il mourut des fatigues de
» ses campagnes, à Windobona, aujour-
» d'hui Vienne, l'an 80 après J.-C. C'était
» donc maintenant à Commode de marcher
» à l'ennemi, à la tête de son armée, et en
» effet, il tint à ses soldats, sur le corps de
» son père, un discours dans lequel il dé-
» veloppait de grands projets, et disait
» qu'il ne voulait à son empire d'autres li-
» mites que l'Océan ; tandis qu'au contraire,

MCD 2019

» dans le fond de son cœur, il ne soupirait » qu'après les délices de l'Italie et les vo- » luptés de Rome. Ses favoris et ses cour- » tisans le savaient bien, et comme ils » étaient eux-mêmes fatigués de la vie des » camps, ils lui répétaient sans cesse : » Jusques à quand donc, César, préféreras- » tu à Rome, les sauvages rives du Danube, » où tu ne trouves que des pluies, des fri- » mas et un hiver éternel, sans pouvoir » rencontrer un seul arbre qui porte des » fruits et rien qui réjouisse la vue? jus- » ques à quand veux-tu donc boire ces » eaux glacées, tandis que tes sujets se dé- » lectent à leur aise dans les bains tièdes » de l'Italie ? Commode écoutait avec plai- » sir de pareils discours. Il est vrai, répon- » dait-il, qu'en ménageant ma personne » je pourrais affaiblir peu à peu la puis- » sance de l'ennemi plus sûrement qu'en » m'exposant moi-même au danger. Parmi » les ennemis, les uns avaient été telle- » ment maltraités par son père, qu'ils ne » désiraient rien tant que definir la guerre; » quant aux autres, il en acheta honteuse- » ment la paix à prix d'argent; puis il re- » vint à Rome. Ces peuples avaient si vail- » lamment combattu et avec tant d'avanta- » ge, que les Quades seuls, à la paix, » livrèrent plus de 50,000 prisonniers, et » les Jazyges plus de 100,000; et tout ce » que les Romains achetèrent au prix de » tant de sang, ce fut quelques instants » seulement de tranquillité sur les frontières » de l'empire (1). »

Rome, qui avait dû sa prospérité et sa gloire à la valeur de ses soldats et à l'habileté de sa tactique, devait, comme république, périr par l'exagération même de ses conquêtes. En effet, lorsqu'il fallut porter la guerre au loin, il y eut nécessité de confier souvent pour des années entières les mêmes combattants au même général. César resta sept ans comme chef suprême dans les Gaules. Vivant pendant un si long espace d'années éloignés de la capitale et de leurs familles, les citoyens, si nous pouvons parler ainsi, disparurent en présence des devoirs et des habitudes militaires. Contraints par la nécessité des événements à placer toute leur confiance dans leur général, ils lui portèrent en retour un dévouement sans bornes, et le camp devint pour eux la patrie. Les vétérans de César lui donnèrent la dictature, étouffant la liberté générale sur les ruines des institutions de l'État. C'étaient les armées qui avaient détruit la forme du gouvernement, elles assurèrent ensuite l'empire à Auguste, fils adoptif de Jules César. Nul homme ne posséda au plus haut degré l'instinct du pouvoir absolu; il profita donc de toutes les circonstances pour marcher au but qu'il voulait atteindre. Sûr d'arriver, il fit entrer le temps comme un des éléments de son succès, et, tout en conservant certaine apparence républicaine, il parvint à constituer une tyrannie qui, placée plus tard en des mains moins habiles que les siennes, épouvanta le monde. Auguste eut pour successeur Tibère, le plus dissimulé et le plus cruel des hommes; mais au milieu des rigueurs et des perfidies de son règne, il obéit constamment à une pensée fixe, nous voulons dire qu'il ne cessa de travailler à l'agrandissement du pouvoir absolu. Le sénat, ce corps jadis si illustre et qui avait si puissamment contribué à l'agrandissement de la puissance romaine, s'éteignit dans une obéissance abjecte; le consulat devint bientôt une vaine décoration; une foule de délateurs dénoncèrent à la vengeance du prince tous les cœurs généreux chez lesquels n'avaient pas encore disparu les traditions de l'ancienne liberté romaine : flatter le maître, fut la source des richesses et de la considération. Dans un empire qui embrassait pour ainsi dire le monde alors connu, il était impossible que le chef suprême s'occupât de la direction des affaires; en proie à d'innombrables désirs, il trouvait à peine assez d'heures pour les satisfaire. L'influence réelle passa donc dans les mains des affranchis; race qui, élevée dans l'esclavage, déclare la guerre à tout ce qui est élevé, et prend ainsi sa revanche des dédains qu'elle a d'abord subis. Rome, en un mot, manqua bientôt d'institutions et d'hommes. Cependant, il faut qu'un État s'appuie sur quelque chose et que la force se trouve quelque part; les soldats qui veillaient à la garde du maître devin-

(1) *Histoire d'Allemagne*, par Kohlrausch.

MCD 2019

rent donc, par une conséquence forcée, les dispensateurs de l'empire ; le premier trône du monde fut alors distribué tantôt par le caprice, tantôt par la vénalité des soldats, qui souvent revêtirent de la pourpre un de leurs camarades appartenant au dernier rang. Mais en retour il n'y eut plus, à part quelques exceptions, ni bon sens dans les conseils, ni nerf dans l'administration, et la ville éternelle devint incapable non-seulement de défendre ses conquêtes, mais même de veiller sur elles. Les peuples de la Germanie, qui, en définitive, ne furent jamais soumis, du moins dans l'intérieur du pays, formèrent des coalitions afin d'envahir à leur tour l'Italie? ils traversèrent le Rhin et s'établirent, heureux vainqueurs, dans les Gaules ; puis l'élection donnait-elle un empereur courageux ou guerrier, il reprenait aux Germains ce qu'ils avaient pris.

Il n'entre pas dans notre sujet de rapporter en détail ces divers monuments des peuples, qui tant de fois ont porté la terreur au sein de Rome ; nous allons seulement faire connaître ici les noms des principales peuplades coalisées, ce sont : 1° les Alamanns : « d'après les plus anciennes » chroniques, successivement appelés Ale- » manns, Allemands ; ils habitaient entre » le Danube et le Mein.

» Plus tard, quand ils eurent conquis les *Agri Decumates* sur les Romains, ils se » portèrent vers le Haut-Rhin et le Necker, » d'où plus tard encore ils s'étendirent au » Nord jusqu'à la Lahn. C'était une coali- » lition de peuples Suèves, qui, suivant » quelques anciens écrivains, tiraient leur » nom de la diversité même des peuples » qui entraient dans l'association ; mais il » me paraît plus juste de croire que leur » nom veut dire Société de guerriers qui » protégent tout le pays (Allemanney) ; ils » étaient très-belliqueux, très-braves ; » après avoir conquis les *Agri Decumates*, » ils firent des incursions tantôt en Gaule, » qui n'était plus guerrière; tantôt sur le » Danube et tantôt même de l'autre côté » des Alpes en Italie ; et ils ne rentraient » jamais que chargés d'un riche butin. » 2° Au Nord des Allemands, étaient les » Francs, qui s'étendaient dans les Pays- » Bas jusqu'à la mer du Nord, depuis le » Rhin. C'était aussi une coalition de diffé- » rents peuples, ceux du Nord-Ouest, » Cattes, Chérusques, Chamaves, Amsiba- » riens, Sicambres, Teuchtères, Usipètes, » Bructères, Tubants et autres. Plus tard » les Bataves se joignirent encore à eux. » Les savants anciens ne sont pas d'accord » avec ceux des temps modernes sur l'éty- » mologie du nom de *Franc ;* l'interpréta- » tion la plus répandue est que le mot » franc veut dire libre, et qu'on appela de » ce nom toute cette coalition de peuples » libres. D'après une autre opinion, les » Francs auraient été, comme les Saxons, » un peuple particulier dans le principe, » qui, se trouvant le premier dans l'union, » finit par lui donner son nom. Ce qui pa- » raît le plus probable, c'est que ce peuple » belliqueux sortit de l'Est de la Germanie » (peut-être même est-ce celui que les an- » ciens écrivains appelaient Bastarnes), ar- » riva dans les terres occupées par les peu- » ples Sasses (Saxons), dont plusieurs » s'unirent à lui, et plus tard fut refoulé » sur le Rhin par la confédération saxonne ; » et enfin que son nom venait de leur ar- » mure, appelée par les écrivains la fran- » cisque, espèce de lance terminée par une » hache. Le premier qui nomme les Francs » est Flavus Vopiscus. 3° La ligue saxonne, » formée à côté de celle des Francs, avec » les peuples de la Basse-Allemagne, qui » n'étaient pas entrés dans leur alliance ou » qui s'en étaient séparés, est désignée par » Eutrope dès l'an 288. Ammien Marcellin » en parle aussi au milieu du quatrième siè- » cle, et après lui beaucoup d'autres écri- » vains. Au moment de leur plus grand dé- » veloppement, c'est-à-dire dans le siècle sui- » vant jusqu'à Charlemagne, ils s'éloignè- » rent du Danemark, dont ils n'étaient sépa- » rés que par l'Eider, pour se replier sur la » Basse-Saxe et la plus grande partie de la » Westphalie, occupant ainsi tout le pays » baigné par l'Elbe, le Weser, l'Aller, la » Laine, l'Ems, la Lippe et la Ruhr. Plus » tard, on trouve les Saxons divisés en trois » cercles ; les Estphaliens, sur la rive » droite du Weser, dans le Hanovre et le » Brunswick ; les Westphaliens, sur les » bords de l'Ems et de la Lippe, vers Mun-

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Bemorain del. Paris Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Pardmal sculp

1. PAYSANNE DE LA JACHENAU. 2. PAYSAN DE SCEGRIES. 3. id. DE SCHLIERSÉE. (Bavière)

ALLEMAGNE.

» ster et Osnabruck jusqu'au Rhin ; au mi-
» lieu d'eux les Engerns, don le nom n'est
» peut-être qu'une abréviation d'Angriva-
» riens. Les Saxons entendaient aussi très-
» bien la navigation, quoique dans le prin-
» cipe leurs vaisseaux ne fussent que de
» simples troncs d'arbres attachés ensem-
» ble et couverts de peaux de bœufs. Ils
» s'adonnèrent à la piraterie, et se rendi-
» rent ainsi formidables aux Romains sur
» les côtes de la Gaule, dès le troisième siè-
» cle. Nous verrons plus tard leurs descentes
» en Angleterre, et comment ils y fondè-
» rent un nouvel empire. 4° Mais la plus
» puissante ligue, c'est celle des Goths.
» Nous avons déjà trouvé leur nom sur les
» rives de la Vistule ; et plus tard, il fut
» donné à une vaste coalition de peuples
» qui semblent, d'ailleurs, tous être Goths
» d'origine, depuis la mer Baltique jus-
» qu'à la mer Noire, coalition qui proba-
» blement existait du temps des grandes
» guerres contre Marc-Aurèle, et fut fon-
» dée dans ce temps-là. Les Goths se por-
» tèrent au midi et à l'orient de l'empire,
» vers la mer Noire et le Danube, tandis
» que les Allemands, les Francs, les Saxons,
» attaquèrent plutôt la partie septentrio-
» nale. Outre ces peuples coalisés, il y en
» en avait encore d'autres en Germanie qui
» conservaient leur indépendance ; parmi
» eux, deux surtout se firent remarquer par
» leur puissance ; les Bourguignons, qui
» étaient à l'est de la Vistule, et les Lon-
» gobards, sur l'Elbe (1). »

L'empire romain présentait une si grande masse de territoires réunis, qu'en dépit de tant de vices qui attaquaient la constitution, elle se perpétuait comme si son propre poids l'eût rendue indestructible ; cependant vers l'an 375, commencèrent ces migrations de peuples qui, comme poussés par les ordres de la Providence, semblaient vouloir renouveler la face du monde ; Rome elle-même avait cessé d'être le siége de l'empire, il avait été transporté dans les murs de Constantinople, par l'empereur Constantin, qui plaça sur le trône et à son côté la religion du Christ. Dans le concours de tant de peuples, les Germains ne parurent pas seuls ; on vit s'avancer du fond de l'Asie une nation de race mongole, nommée les Huns ; voici le portrait qu'a tracé de ces barbares Ammien Marcellin. « Le peu-
» ple des Huns surpasse, par sa barbarie,
» tout ce que l'on peut imaginer. Leurs
» membres gros et courts, avec un petit
» cou fort épais, donnent à tout leur corps
» une apparence si grossière qu'on les
» prendrait pour des monstres à deux pieds,
» ou pour ces poteaux grossièrement taillés
» qui soutiennent les rampes des garde-
» fous. Ils n'ont jamais de barbe, parce
» que, dès la première enfance ils sont
» hideusement balafrés de toutes espèces
» de découpures sur la figure, afin de
» l'empêcher de pousser ; en outre, ils sont
» si sauvages qu'ils n'ont pas besoin de
» feu pour préparer leurs mets ; des raci-
» nes et de la viande de toute espèce demi-
» cuite, sous la selle de leurs chevaux,
» voilà toute leur nourriture ; ils n'entrent
» dans les maisons que lorsqu'ils y sont
» contraints par la nécessité ; ils en ont
» horreur comme si elles étaient de véri-
» tables tombeaux ; mais, toujours à che-
» val par monts et par vaux, ils ont appris
» dès le berceau à supporter le froid, la
» faim et la soif. Ils s'habillent avec de
» petits jupons de laine, ou faits de peaux
» de rats, cousues ensemble. Ils se cou-
» vrent la tête avec un large bonnet, et
» les cuisses avec une peau de bouc ; de
» grosses bottes leur ôtent la liberté des
» mouvements pour marcher, et font qu'ils
» ne peuvent combattre à pied ; du reste,
» comme s'ils ne faisaient qu'un avec leur
» cheval, qui d'ailleurs est robuste mais
» vilain, ils traitent à cheval toutes leurs
» affaires ; ils achètent et vendent à cheval,
» ils y mangent et boivent ; et c'est cou-
» chés sur son cou qu'ils prennent leur
» sommeil et se laissent aller au prestige
» des songes. Faut-il rassembler un con-
» seil pour une affaire importante, c'est
» encore à cheval qu'il se tient. Ils com-
» mencent la bataille par des hurlements
» effroyables ; ils arrivent comme l'éclair,
» se dispersent au même moment, et re-
» viennent aussitôt à la charge, frappant
» à droite et à gauche dans le plus grand

(1) *Histoire d'Allemagne*, par Kohlrausch, tome 1, p. 152 et suiv.

MCD 2019

» désordre; et avant qu'on ait pu s'en
» apercevoir à cause de la rapidité de leur
» course, ils ont emporté et pillé le camp
» ennemi. Ils combattent de loin, avec des
» lances dont la pointe est habilement
» travaillée, et de près avec un sabre;
» quand l'ennemi fuit devant eux, ils lui
» jettent un lacet et l'entraînent avec eux.
» Jamais ils ne cultivent les champs, ou
» même ne labourent avec la charrue, car,
» toujours errants, ils n'ont point de posi-
» tion fixe, point de patrie, point de lois,
» point de foyer domestique, toujours
» semblables à des fugitifs. Les femmes
» demeurent dans les chariots, où elles
» filent les étoffes grossières qui les cou-
» vrent et élèvent leurs enfants à la dure.
» Si vous demandez à l'un d'eux d'où il
» est, il ne pourra vous répondre; aujour-
» d'hui il se trouve dans un lieu, mais il
» est né dans un autre, il a été élevé ail-
» leurs. Ils ne savent pas ce que c'est
» que la fidélité dans les pactes; car,
» semblables à des brutes, à peine con-
» naissent-ils le juste et l'injuste; ils
» s'abandonnent sans aucun frein à la
» fureurs de leurs désirs et en changent à
» chaque rayon d'espérance qui vient à
» luire, jusqu'à tel point d'inconstance et
» de caprices, que souvent ils rompent
» dans le même jour, sans aucun motif,
» le traité qu'ils viennent de conclure;
» comme aussi ils viennent quelquefois
» tout d'un coup demander une réconci-
» liation, sans avoir plus de motifs qu'au-
» paravant pour la paix. »

Ce portrait donne la mesure des maux que souffrirent les peuples qui se trouvèrent sur le passage des Huns; mais, aux invasions de ces barbares se joignirent bientôt les invasions d'une foule d'autres nations, qui se précipitaient sur l'Europe, suivies de leurs femmes et de leurs enfants; c'était une lutte à mort. Les habitants, auxquels la vie était laissée, perdaient tantôt le tiers, tantôt la moitié de leurs propriétés, quand ils n'étaient pas réduits à l'esclavage. Ces peuplades étaient-elles vaincues, recommençaient leurs courses dévastatrices quelques années après, et comme l'empire d'Occident s'affaiblissait de plus en plus, les chances d'un triomphe ou d'un établissement définitif se multipliaient pour ces tribus; ainsi, le cinquième siècle eut à subir les invasions des Visigoths, celles des Vandales, des Suèves et des Bourguignons. Alaric, roi des Visigoths, déserte les rives du Danube; il pénètre en Italie [405] une première fois; on le chasse; il se présente de nouveau, et paraît sous les murs de Rome. La ville éternelle, trompée par ses anciens souvenirs de gloire, tient par ses ambassadeurs le langage suivant à Alaric : « Le peuple » romain est nombreux et fort, et ses » exercices perpétuels sous les armes ont » tellement élevé son courage qu'il n'est » aucune guerre qui puisse l'effrayer. » Le chef barbare, riant aux éclats, fit la réponse suivante : « L'herbe épaisse est » plus facile à faucher que quand elle est » trop claire. » Les envoyés de Rome, trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu d'imposer par d'anciens souvenirs de gloire, descendirent à des conditions de paix. Alaric, qui connaissait sa puissance, exigea tout l'or, l'argent, et les esclaves d'origine germanique. — Que veux-tu donc nous laisser? s'écrièrent les ambassadeurs. — La vie. — Le chef des barbares ne se retira qu'après avoir reçu 5,000 livres en or et 30,000 livres en argent. L'année suivante, Alaric reprit le chemin de Rome, et le 23 août 410 s'empara de la ville. Six jours après, il quitta les murs de la ville éternelle pour passer en Afrique; mais la mort vint le frapper à Cosenza; il touchait alors à sa trente-deuxième année. Le fait qui dominait au cinquième siècle était de continuelles migrations de peuples barbares. Les nations de la Germanie envoyaient leurs guerriers chercher des conquêtes au loin; ou bien, ces mêmes nations, poussées elles-mêmes par des tribus qui leur étaient bien supérieures en force ou en nombre, quittaient le pays qui les avaient vues naître, se précipitant les armes à la main sur d'autres contrées, ou bien restaient-elles dans leurs foyers, ces mêmes nations allaient se perdre au milieu du peuple envahisseur. Abstraction faite des Goths, on comptait encore, nous l'avons déjà dit, parmi les hordes envahissantes : les Alains, les Vandales,

MCD 2019

qui avaient fait marcher devant eux les Bourguignons, partis des bords de la Vistule. Les légions du Rhin et de la Gaule, appelées au secours de l'Italie, laissèrent un immense chemin ouvert aux excursions de ces bandes armées. A partir de Strasbourg jusqu'à Amiens, tout fut livré au fer et à la flamme; Spire, Reims virent leurs habitants traînés en esclavage; d'un autre côté [449], les Angles, les Saxons et les Jutes firent des descentes en Angleterre, où ils créèrent de petits royaumes. A tous ces bouleversements se joignirent les désastres d'une nouvelle invasion. Attila accourut [451] du fond de la Hongrie, entraînant avec lui un nombre immense de guerriers; comme un torrent dévastateur, il se précipite sur la Germanie, traverse le Rhin, triomphe des Bourguignons, qui marchent à sa rencontre sous les ordres de leur monarque Gondicar. Les Romains et plusieurs peuples de l'Allemagne se lèvent en masse, et, au milieu d'une plaine qui sépare la Marne, une bataille se livre, où Attila, le fléau de Dieu, est vaincu. L'année suivante, on retrouve ce barbare dévastant l'Italie, mais le monde en fut délivré [453]. De l'empire d'Occident, il ne restait plus que l'Italie. Eudoxie, veuve de l'empereur Valentinien, pour se venger de Petronius Maxime, qui, après avoir usurpé le trône, la pressait de l'épouser; Eudoxie, disons-nous, invoqua le secours de Genseric, roi des Vandales, qui livre Rome à un pillage [455] dont la durée fut de quinze jours; il retourne ensuite en Afrique, ramenant sur ses vaisseaux de prodigieuses richesses et une quantité innombrable de captifs et de captives qu'il fait vendre. Dans l'espace de vingt ans, à partir de Valentinien, on compte neuf empereurs. Bref, Odoacre fait tomber du trône impérial Romulus Augustule ou Momyllus, dernier roi de Rome. Voici, d'après Kohlrausch (1), le partage qui fut opéré entre les différentes tribus qui, depuis un siècle, avaient effrayé le monde de leurs excursions : « Odoacre régnait en » Italie, et son royaume s'étendait au Nord » au delà des Alpes jusqu'au Danube; en » Hongrie, régnaient les Ostrogoths; au » nord du Danube, sur les bords de la » Theiss, s'étaient arrêtés les Lombards, » qui, depuis longtemps déjà, avaient quitté » leurs anciennes demeures sur l'Elbe; en » Bavière s'était formée peu à peu, sous » l'autorité d'une famille princière, celle » des Agilolfes, le royaume des Bojoariens; » à l'est de la Suisse, en Souabe, et en des- » cendant le Rhin jusqu'à la Lahn et à Co- » logne, sur les deux rives étaient les Ala- » manns, qui prirent le nom d'Alsaciens » sur la rive gauche. Le nom des Suèves » reparaît encore dans ce temps-là, et a été » jusqu'à ce jour le nom d'une province de » l'Allemagne, la Souabe. Dans l'intérieur » de l'Allemagne, depuis les montagnes du » Harz jusqu'au Rhin, régnaient les puis- » sants Thuringiens. Dans la Basse-Saxe et » la Westphalie, habitaient les Saxons, » qui conservaient toujours le même pays » et la même forme de gouvernement; » plus au nord, et à côté d'eux, sur la mer » du Nord, les Frisons. A l'embouchure » du Rhin, sur la Meuse et l'Escaut, au » nord de la France, c'étaient différents » peuples francs, dont les plus célèbres » sont les Saliens, dans les Pays-Bas, qui » prenaient leur nom de leur demeure sur » l'Yssel, aussi appelé la *Saale*, et les Ri- » puaires, ou riverains, ainsi appelés parce » qu'ils étaient sur les bords du Rhin. Sur » les bords de la Seine, résidait Syagrius, » général romain, qui se soutint encore » dix ans après la chute de l'empire, jus- » qu'en 486; la pointe Nord-Ouest de la » France, aujourd'hui la Bretagne, était » depuis quelque temps peuplée par les » Bretons, qui avaient fui devant les Pictes, » et avaient formé une union de villes » libres, sous le nom de villes armoriques. » Le sud de la France, avec la Savoie et » l'ouest de la Suisse, appartenait aux » Bourguignons; leurs principales villes » étaient Genève, Besançon, Lyon et » Vienne. Le langage en Suisse nous mon- » tre encore aujourd'hui l'ancienne limite » des Allamanns; car les Bourguignons, » ayant beaucoup de relations avec les Ro- » mains, prirent beaucoup de leur langage. » Tout le Sud-Ouest de la France, depuis » la Loire et le Rhône jusqu'aux Pyrénées, » était soumis aux Visigoths; mais le Nord-

(1) Traduction de Guinefolle.

MCD 2019

» Ouest de l'Espagne appartenait aux Suè-
» ves. La côte Nord de l'Afrique apparte-
» nait aux Vandales; en Bretagne, les An-
» gles et les Saxons étendaient de plus en
» plus leur domination. L'Est et le Nord de
» la Germanie devinrent alors tout déserts,
» tant l'entraînement des peuples vers le
» Midi et le Septentrion avait dépeuplé ces
» contrées, et des peuples Slaves, qui
» avaient autrefois habité ces frontières,
» accourant en foule, reprirent à leur tour
» la supériorité sur les naturels du pays,
» qui n'avaient pas voulu abandonner leur
» patrie; ils les soumirent et se confon-
» dirent avec eux. »

Comme on vient de le voir, les différents peuples issus de la Germanie, à laquelle nous allons désormais donner le nom d'Allemagne, ces différents peuples s'étaient attribué une assez bonne part dans le partage général. Mais ils furent à leur tour modifiés par les mœurs, les institutions et les lois des nations auxquelles ils se mêlèrent; au reste, une grande partie des citoyens qui composaient ces peuples resta dans ses foyers, conservant ses habitudes et ses croyances primitives. Cependant le christianisme, qui devait créer une société nouvelle, pénétra dans l'Allemagne, prêché dans les septième et huitième siècles par Kilian, Emmeran, Rupert, Willibrod, et plus tard par Winfried, connu sous le nom de Boniface (bienfaisant). Ce dernier fonda des évêchés et des abbayes, dont les élèves avaient pour mission de répandre tout à la fois les bienfaits de la religion et les maximes de l'agriculture et de l'horticulture, plaçant les peuples dans les diverses routes qui devaient un jour les mener à la civilisation. Devenu, en 746, archevêque de Mayence, il reconnut la suprématie du pape, et déploya de prodigieux efforts pour conquérir de nouveaux néophytes à la religion du Christ. Les séminaires, les églises et les couvents fondés en Allemagne par les hommes religieux dont nous avons cité plus haut les noms, devinrent les noyaux d'un grand nombre de villes qui existent encore aujourd'hui. Tandis que cette contrée commençait à se polir, des événements d'une grande importance avaient lieu dans une autre partie de l'Europe, la France, où un royaume puissant avait été fondé par Clovis, aidé par l'ancienne peuplade des Francs. Les successeurs de Clovis dégénérèrent et furent remplacés sur le trône par une autre dynastie, dont les princes furent appelés Carlovingiens. Le plus grand de ceux-ci fut Charlemagne, qui, après avoir été couronné par le pape Léon [800], fonda, au point central des contrées du Rhin, un magnifique empire, dont il établit le siége à Aix-la-Chapelle. Les États de ce puissant monarque comprenaient l'Italie, la France, la Catalogne, les îles Baléares; et de l'autre côté s'étendaient jusqu'à la mer du Nord, jusqu'à l'Elbe et aux montagnes de Bohême, et jusqu'à la Raab et aux montagnes de la Croatie; c'est-à-dire qu'ils se composaient de la plus grande partie de l'empire romain. A la mort de Charlemagne, l'empire passa à son fils, Louis *le Débonnaire*, et resta dans cette famille jusqu'en 911. « Cepen-
» dant, en Allemagne, il s'était opéré de
» nombreux changements très-importants
» pour l'avenir. Charlemagne avait rendu
» la puissance royale plus forte que tout
» autre; il avait renversé les anciens ducs
» qui régnaient sur des provinces entières,
» pour leur substituer des officiers royaux,
» qui n'avaient d'autorité que dans un petit
» cercle; de sorte que si ses descendants
» lui avaient ressemblé, il fût arrivé en
» Allemagne ce qui eut lieu en France et
» dans les autres pays, où un seul souve-
» rain eut une puissance illimitée, sans
» autre prince que lui dans tout l'empire.
» Mais il devait en être autrement pour
» l'Allemagne, et une polygarchie fut
» établie dans son sein. Presque toutes
» les frontières étaient menacées par de
» redoutables ennemis, Hongrois, Slaves,
» Venèdes et Normands; d'ailleurs, les
» rois étaient trop faibles pour voler, comme
» Charlemagne, d'un bout à l'autre du
» royaume, porter secours; ils furent donc
» obligés d'autoriser chaque race allemande
» à choisir, pour sa défense, un chef qui
» restât toujours à la tête de ses troupes.
» Ainsi se trouvèrent peu à peu établis les
» ducs de Franconie, de Saxe, de Thuringe
» et de Bavière; et peu à peu, ceux de
» Souabe, de Lorraine et de Carinthie. Le

MCD 2019

» duché de Franconie comprenait, outre le » pays des anciens Francs, la Hesse et les » provinces Rhénanes. Mais peu à peu, la » Saxe devint le plus grand et le plus puis- » sant duché, car elle embrassa, au mo- » ment de son plus grand développement, » depuis le Rhin jusqu'à l'Oder, et depuis » la mer du Nord et de l'Eider, jusqu'aux » montagnes de Fichtel et à la Wétéravie. » Ces ducs, au commencement, étaient » moins regardés comme les maîtres du peu- » ple et des terres de leur duché que comme » les ministres et les représentants de leurs » rois, au nom desquels ils avaient en main » le pouvoir d'exercer la justice, et de met- » tre l'ordre pendant la paix ; et dans la » guerre, celui de conduire au combat le » peuple de leur juridiction. Bientôt, » après s'être rendus de grands proprié- » taires, n'étant plus surveillés par les en- » voyés des rois, ils profitèrent de la fai- » blesse du prince, pour s'arroger chaque » jour de nouveaux priviléges; ils eurent » des sous-vassaux, et rendirent peu à peu » héréditaire dans leur famille cette di- » gnité qu'ils n'avaient reçue que comme » une charge de l'empire, et dont ils ne » touchaient les revenus que comme une » solde de leur service. Enfin, il ne leur eût » pas été difficile de se rendre tout à fait in- » dépendants, lorsqu'il ne resta plus un seul » membre de la famille de Charlemagne. » Mais dans cette circonstance, ils donnè- » rent à leurs concitoyens la preuve la plus » éclatante de leur amour pour la patrie ; » car, sentant que sa gloire et sa prospé- » rité exigeaient une autorité suprême, ils » lui sacrifièrent leur intérêt particulier, » leur amour pour la liberté et l'indépen- » dance, et se choisirent eux-mêmes un » maître comme nous allons le voir tout à » l'heure. De même que les ducs, les au- » tres petits employés de l'empire, comtes, » margraves et autres, surent s'affermir dans » leur dignité et dans les biens qui y étaient » attachés. Les grands parmi le clergé, ar- » chevêques, évêques, abbés, qui, comme » les laïcs, étaient ministres et vassaux de » l'empire, s'agrandirent aussi, comme » eux, dans leur puissance et leurs posses- » sions temporelles; et tous, de gouver- » neurs royaux qu'ils étaient, devin- » rent des princes du peuple allemand. »

Dans l'année 911, et lorsque la ligne masculine des Carlovingiens fut éteinte, les chefs des principales souches allemandes s'assemblèrent, et donnèrent le titre de roi à Othon, l'illustre duc de Saxe et de Thuringe du côté maternel ; il avait des alliances de famille avec les Carlovingiens, tandis que du côté paternel il avait pour ancêtre Egbert, qui, d'après les ordres de Charlemagne, en 810, avait combattu les Normands dans la Saxe. Othon, qui avait déjà atteint un âge avancé, conseilla de placer la couronne sur la tête de Conrad, duc de Franconie; ce dernier accepta, et on le vit employer tous ses efforts pour restaurer le pouvoir royal. Cependant l'Allemagne était tombée dans une si grande anarchie, et la durée du règne de ce prince fut si courte, qu'il ne put réaliser le dessein qu'il avait formé; d'une autre part, les Lorrains, qui n'appartenaient à l'empire que depuis Louis le Germanique, s'en détachèrent sans que Conrad pût les soumettre. Le nouvel empereur, dont les ressources étaient bornées, se trouva jeté dans diverses guerres. En effet, lorsque Othon l'illustre fut mort, laissant comme successeur son fils Henri de Saxe, Conrad tenta de le dépouiller d'un grand fief qu'il possédait indépendamment de son duché de Saxe, car il comprenait de quelle importance il était qu'aucun prince ne possédât une trop grande étendue de territoire en Allemagne. Mais Henri opposa une résistance si vigoureuse, qu'il conserva le fief que voulait lui ravir Conrad. Ce dernier fut encore contraint de reconnaître Burkhard, comte de Souabe, comme duc de la race des Alamanns. Quant à Arnould de Bavière, qui, dans une révolte, appela les Hongrois comme alliés, les princes de l'empire le déclarèrent traître à la patrie, et en cette qualité le condamnèrent à mort ; mais ce prince échappa par la fuite à ce dernier supplice, et trouva un refuge dans la Hongrie. A la suite d'une foule de mesures dictées tour à tour par la prudence et le courage, Conrad mit des termes à l'anarchie générale, et jeta les bases du pouvoir suprême en Allemagne. Cependant il comprit que pour remplir complétement la tâche qu'il s'était imposée, ses ressources

MCD 2019

comme duc de Franconie, étaient insuffisantes, car, à part les guerres où il était engagé comme prince de l'empire, il avait sans cesse à repousser les incursions des Slaves et des Hongrois : le poids de la couronne impériale ne pouvait donc être porté que par un prince dont les États ainsi que le génie pouvaient faire face à tant de difficultés. L'empereur Conrad, enoutre, avait été blessé dangereusement lors de la dernière expédition qu'il avait faite en Bavière; déjà il était à toute extrémité à Limbourg sur la Lahn, lorsque sa pensée se reporta sur son ancien adversaire Henri de Saxe, auquel il reconnaissait toutes les qualités que réclamait la nécessité des circonstances; l'amour de la patrie l'emportant sur son cœur, sur l'intérêt de sa propre famille, il appela donc à son lit de mort son frère Eberhard, et lui parla en ces termes : « Nous pouvons bien avoir recours à de » grands moyens, mon cher Eberhard, nous » pouvons rassembler de grandes armées et » nous savons les conduire. Nous ne man- » quons ni de villes, ni d'armes, et nous » avons même tout le prestige de la dignité » royale. Cependant la plus grande puis- » sance, l'influence, la sagesse sont du côté » de Henri, et avec lui seulement l'empire » peut être heureusement gouverné. Ainsi, » prends ces bijoux, cette lance, cette épée, » ces joyaux, cette couronne des anciens » rois, et porte-les à Henri de Saxe. Vis en » paix avec lui, afin qu'il soit pour toi un » constant et puissant allié. Déclare-lui que » Conrad, en mourant, l'a choisi pour roi » de préférence à tous les autres princes. » Conrad languit encore quelque temps, et expira en décembre 918.

## MAISON DE SAXE.

Henri, duc de Saxe, surnommé *l'Oiseleur*, fut d'abord élu empereur par les états de Franconie. Cet événement se passa dans les premiers jours de l'année 919; la foule qui était présente leva la main droite et fit entendre d'unanimes acclamations en faveur du nouveau prince; d'autres historiens, mais dont les ouvrages sont de beaucoup postérieurs au dixième siècle, prétendent que des envoyés firent offre de la couronne impériale à Henri dans ses terres du Harz et au moment où il chassait des oiseaux, d'où lui aurait été donné le nom d'oiseleur. Quoique le principe électif qui était né dans la forêt de la Germanie fût redevenu le premier de tous les principes dans l'Allemagne, il n'avait pas cependant été appliqué assez de fois pour ne pas donner lieu à des contestations ou à des guerres entre les divers princes qui possédaient cette contrée. Henri de Saxe, dont le courage et l'habileté devaient amener des résultats si salutaires, étouffa sans peine quelques troubles intérieurs qui éclatèrent au début de son règne; on le vit ensuite soumettre par la victoire et par la douceur de son caractère, Burkhard, duc de Souabe, et Arnould de Bavière, qui, à leur retour de la Hongrie, lui disputaient le rang suprême auquel il venait d'être élevé; mais en 921 l'Allemagne entière reconnaissait la suprématie de son nouvel empereur. Celui-ci tourna alors ses armes contre la Lorraine, qui hésitait toujours entre l'Allemagne et la France. Henri, pour cimenter une réunion à laquelle il attachait à juste titre une grande importance, donna en mariage sa fille Gerberge à Giselbert, duc de Lorraine, de sorte que durant l'espace de sept cents années cette province fit partie de l'Allemagne. Henri, délivré de toute inquiétude, ne songea plus qu'à châtier les Slaves et les Hongrois, dont les excursions continuelles désolaient l'Allemagne. La première campagne de l'empereur ne fut pas heureuse; cependant il parvint à faire prisonnier un des principaux chefs des envahisseurs, auquel il ne rendit la liberté qu'à la condition qu'une trève de 9 ans serait signée, pendant lesquels les Hongrois ne feraient aucune espèce d'invasion. L'empereur s'occupa pendant ce long espace de temps à mettre un terme à ces brigandages intérieurs, sorte de guerre privée qui dévastait chaque jour toutes ces parties de l'empire; ces mêmes guerres étaient entretenues par les nobles, qui puisaient dans le pillage et dans le prix des rançons de quoi entretenir les *hommes d'armes* qui marchaient sous leurs ordres Mais, plein de persévérance, Henri adopta

MCD 2019

un plan qui lui permit de combattre successivement ces chefs de bandes et de les soumettre; tantôt il employait contre eux les supplices, tantôt et lorsqu'il leur reconnaissait des talents militaires, il les contraignait à s'établir sur la frontière, à l'est de l'empire; là, il leur donnait des terres et des armes, et il les lançait contre les ennemis de l'Allemagne qu'ils affaiblissaient en les harcelant sans cesse. Ainsi, Mersebourg, où s'était retiré un grand nombre de ces turbulents guerriers, se convertit en une sorte de boulevard qui arrêta les efforts des Slaves jusqu'au jour où le prince pénétra plus avant dans la contrée que ces barbares habitaient. Henri, qui d'ailleurs avait toujours présent à l'esprit cette pensée qu'à l'expiration de la trève qu'il avait signée avec les Hongrois, ceux-ci reprendraient le cours de leurs dévastations, Henri dit Kohlrausch « exerça ses guerriers, qui ne sa-
» vaient combattre qu'à pied, à l'art de
» combattre de la cavalerie, afin qu'ils pus-
» sent plus facilement résister aux esca-
» drons hongrois; et comme ils étaient
» pleins de bonne volonté et avaient beau-
» coup d'aptitude pour tout ce qui regar-
» dait les armes, ils apprirent en peu de
» temps. Il leur enseigna à attaquer par
» pelotons, à laisser jeter les premières flè-
» ches des ennemis, en les recevant sur
» leurs boucliers, pour se précipiter ensuite
» de toutes leurs forces sur eux, avant qu'ils
» aient eu le temps de lancer leur deuxième.
» Enfin, ayant remarqué que ceux-ci pour-
» raient encore faire beaucoup de mal, quoi-
» qu'on pût réussir à les mettre en fuite,
» parce que, plus prompts que la foudre,
» ils paraissaient tantôt d'un côté, tantôt
» d'un autre, pillaient, massacraient, et
» déjà étaient repartis avant qu'on ait pu ar-
» river au secours; il mit la plus grande di-
» ligence à faire construire des châteaux
» forts en assez grand nombre, de distance
» en distance, afin que les habitants, sur
» le premier bruit de l'arrivée de l'enne-
» mi, pussent y venir chercher un asile pour
» eux et pour leurs richesses. Les Hon-
» grois n'entendaient rien aux siéges des
» villes, et quand ils n'avaient pu faire un
» grand butin dans leurs expéditions, ils
» ne revenaient pas volontiers. Ce fut
» surtout dans ses pays héréditaires, que
» Henri fit bâtir ces forteresses et ces villes
» fortifiées, parce que c'était là surtout
» que le besoin était urgent. Ainsi s'éle-
» vèrent Goslar, Duderstadt, Nordhausen,
» Quedlimbourg, Messein et d'autres villes;
» mais afin de peupler ces lieux, il régla :
» que de tous les citoyens qui devaient un
» service militaire, on en prendrait un sur
» neuf, pour aller dans la ville; qu'il s'y
» occuperait de toutes les constructions
» nécessaires pour offrir, en cas d'invasion,
» un asile assuré, et que les autres leur
» donneraient pour cela, chaque année, le
» tiers de leurs fruits, afin qu'ils pussent
» vivre et même conserver des réserves
» pour secourir tout le monde au temps
» du danger. Henri, après avoir passé
» quelques années dans ces préparatifs,
» résolut, pour exercer ses guerriers, de
» réduire à la raison les peuples voisins
» de l'Allemagne, au nord et à l'est, qui,
» s'ils n'étaient aussi redoutables que les
» Hongrois, n'en étaient pas moins des
» ennemis. Il battit les Slaves dans la mar-
» che de Brandebourg, les Hévelles sur le
» Havel, et conquit Brennabourg (Bran-
» debourg) qu'il assiégea par un hiver si
» rude, que son armée campa sur les glaces
» du Havel. Ensuite il soumit les Daléminziens, qui habitaient sur les bords de
» l'Elbe, depuis Meissen jusqu'en Bohême;
» assiégea leur duc Wenceslas dans Prague,
» sa capitale, et le força de se soumettre.
» Depuis lors, les rois d'Allemagne ont
» toujours demandé l'hommage aux ducs
» de Bohême. »

On croit que ces événements se passèrent dans les années 928 et 929, car il ne faut pas chercher dans ces siècles reculés une certitude de date qui bien souvent leur manque. Quoi qu'il en soit, il paraîtrait que vers cette époque une peuplade Slave, les Rédariens, profitant de l'absence de Henri, qui était occupé en Bohême, se précipitèrent sur la Saxe; les envahisseurs furent anéantis dans une bataille où ils perdirent, suivant un vieil écrivain, Wittekind, deux cent mille hommes; ce chiffre est évidemment exagéré, mais il n'est pas moins vrai qu'à partir de cette défaite, les Slaves subirent le joug des Saxons. A son

MCD 2019

retour, Henri voulant inspirer à ses populations inquiètes un profond sentiment de terreur, créa le margraviat de Nordsachsen, connu aujourd'hui sous le nom de la vieille Marche; il fonda en outre le margraviat de Meissen sur les rives de l'Elbe, et il éleva une ville et un château du même nom. Cependant on était arrivé à l'expiration de la trève de neuf ans, signée avec les Hongrois; ceux-ci exigèrent alors que l'Allemagne leur payât l'ancien tribut qu'ils lui avaient imposé, mais les temps n'étaient plus les mêmes, et Henri, grâce à toutes les mesures de prévoyance qu'il avait prises, pouvait à son tour dicter des lois. Il fit donc remettre aux Hongrois, au lieu de tribut, un chien galeux dont les oreilles et la queue étaient coupées. Les Hongrois, transportés de fureur, coururent aux armes; alors Henri, dans une assemblée publique, adressa à ses sujets les paroles suivantes : « Vous savez de quels maux notre empire a » été délivré; car il était autrefois déchiré » au dedans par les dissensions intérieures, » et au dehors par la guerre. Aujourd'hui, » grâce à Dieu, par nos efforts et par notre » valeur, un de nos ennemis, les Slaves, » est dompté et soumis; de sorte que » nous pouvons nous porter en masse » contre l'ennemi commun, les Avares » (c'est ainsi qu'il appelait les Hongrois). » Jusqu'à présent nous avons été forcés » de sacrifier tous nos biens pour les enrichir, et désormais, pour les satisfaire, » il nous faudrait piller les églises, car » nous n'avons plus rien. Choisissez donc; » voulez-vous que je m'empare de ce qui » est destiné au service divin, et que » j'achète la paix des ennemis de Dieu; » ou voulez-vous, mettant toute votre » confiance dans celui qui est en vérité » notre maître et notre libérateur, prendre » la résolution qui convient à des Alle» mands? » Electrisés par ce discours, les soldats poussèrent de grands cris et jurèrent de vaincre ou de mourir. Ils tinrent leur parole, et les Hongrois furent vaincus dans les environs de Sundershausen; leurs chefs périrent dans ce combat et ceux qui échappèrent au carnage ne purent regagner leur patrie; ils tombèren sous les coups des habitants ou expirèrent de faim et de froid. L'armée hongroise était divisée en deux corps : nous venons de raconter l'extermination du premier; le second n'eut pas un sort plus heureux : attaqué par Henri sur les bords de la Saale, il fut mis en déroute au premier choc. Les Allemands reprirent aux vaincus tout le butin qu'ils avaient fait; ils eurent en outre la joie de délivrer une foule de leurs compatriotes que les Hongrois traînaient à l'esclavage [933]. L'année suivante, l'empereur eut encore la gloire de repousser les Danois, qui étaient débarqués dans la Frise; il les força à demander la paix, il établit même, à Sleswig, une colonie de Saxons, qui devaient arrêter à l'avenir les incursions des Danois. Le succès que le monarque venait de remporter était d'une grande importance, car depuis un siècle les hommes du Nord étaient devenus la terreur du reste de l'Europe, qu'ils ravageaient sans qu'on eût jusqu'alors, ni les princes ni les peuples, réussi à les chasser les armes à la main. Une des plus belles parties de l'empire, qui composait le vaste empire de Charlemagne, était l'Italie : elle avait échappé presque entièrement à la domination des empereurs d'Allemagne, qui se prétendaient exclusivement les héritiers du héros français. Henri avait formé le projet de descendre dans la péninsule, mais une attaque d'apoplexie le contraignit de différer son voyage [935], et, quoiqu'il eût recouvré entièrement l'usage de ses facultés, il jugea qu'il valait mieux renoncer à une expédition aussi lointaine et semée de périls de toutes espèces, pour s'occuper plutôt d'assurer l'empire à sa famille. En conséquence il fit reconnaître Othon, son fils aîné, pour son successeur. Il ne survécut pas longtemps à ce dernier acte; une nouvelle attaque d'apoplexie le conduisit au tombeau, le 2 juillet 936; il avait alors soixante ans, et en avait régné dix-huit. Henri ne sut pas seulement combattre; dans ces temps, la vertu guerrière était à peu près la seule qui distinguât les chefs des peuples; il sut encore gouverner en créant des institutions dont il est permis de croire qu'il prévit les heureux résultats. C'est ainsi qu'il parvint à surmonter la répugnance de ses sujets pour habiter les cités; il fonda un

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

*Turner del.* *Lesnce Lhuillier Soulp.*

Pl. 95.

## VUE DE LA CHUTE DU RHIN.

ALLEMAGNE

*Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.*

grand nombre de villes, et trouva moyen de les peupler en offrant des avantages à ceux qui viendraient s'y établir. Ils échappaient d'abord à la servitude, et obtenaient le privilége de porter les armes, car ils avaient mission de défendre eux-mêmes leurs foyers. Le plan de Henri obtint tant de succès qu'une multitude d'hommes quitta les champs pour venir s'enfermer dans les villes, où l'on vit bientôt fleurir l'industrie et le commerce. Ainsi naquit une nouvelle classe, la bourgeoisie, qui prit de rapides accroissements, et que nous verrons bientôt devenir une puissance dans l'État. Henri épousa deux femmes. Il eut de la première, qui avait d'abord embrassé la vie monastique, un fils appelé Tancmar; sa seconde épouse Mathilde, lui donna cinq enfants, Othon, Gerberge, Haduin, Henri et Brunon. Othon, grâce à la prévoyance de son père, ceignit la couronne impériale. L'archevêque de Mayence le sacra dans la cathédrale d'Aix, en présence et avec l'assentiment du peuple, auquel il dit : « Je vous pré- » sente le roi Othon, élu de Dieu, proposé » par le roi Henri, et nommé par tous les » princes; si vous approuvez ce choix, » levez tous la droite en signe d'assen- » timent. » Tout le peuple leva la main et fit retentir l'église de grandes acclamations; en conséquence, le pontife, s'approchant de l'autel, y prit tous les insignes du pouvoir suprême, et les remit au jeune prince en lui adressant des conseils et des exhortations.

Le premier acte du nouvel empereur fut de détacher le duché de Saxe, qui appartenait à sa famille, pour le donner à l'un de ses parents, Herman Billung, qui s'était distingué par ses exploits. Le monarque, par cette générosité, appauvrissait son domaine; mais, confiant dans la force de son caractère et dans les droits attachés à la pourpre impériale, il croyait que la possession de cette haute dignité, en l'élevant au-dessus de tous les princes dans la hiérarchie sociale, lui assurait encore une prépondérance politique incontestable. Néanmoins le règne d'Othon, à son début, fut marqué par des révoltes; parmi les rebelles on comptait deux frères de l'empereur, Tancmar et Henri. Le premier périt dans un combat, et l'autre vint s'humilier aux pieds du monarque le jour de Noël, dans la ville de Francfort; celui-ci lui pardonna, quoique le coupable se fût insurgé déjà trois fois, et qu'il eût même conçu le projet de l'assassiner [942]. Il lui conféra même le duché de Bavière; c'était accomplir le précepte du christianisme, qui recommande de rendre le bien pour le mal. Othon n'eut pas à se repentir de cet excès de confiance; en effet, Henri se montra toujours depuis le sujet le plus dévoué et le plus fidèle. Obligé de combattre les peuples slaves qui étaient encore *idolâtres*, l'empereur profita des succès qu'il obtint sur eux pour répandre dans leur pays le christianisme, et il érigea dans ce but plusieurs évêchés; il repoussa aussi les Danois; leur roi Harald, après avoir obtenu la paix, se fit baptiser ainsi que sa femme.

Cependant a situation de l'Italie réclamait l'attention des princes; cette péninsule, depuis l'extinction de la race de Charlemagne, était livrée à l'anarchie; Bérenger, seigneur d'Ivrée, s'était fait couronner roi; il voulait contraindre Adélaïde, veuve de Lothaire, dernier prince Carlovingien, d'épouser son fils Adalbert, dans le but de fortifier par ce mariage son usurpation. Adélaïde refusa obstinément cet hymen, et parvint même à s'enfuir; mais on l'arrêta près de Côme; l'indigne épouse de Bérenger s'oublia jusqu'à frapper la fugitive, et poussa même ses emportements jusqu'à la traîner par les cheveux. Renfermée dans une forteresse sur les bords du lac de Garde, la princesse en sortit par le dévouement d'un moine. Dès qu'elle eut franchi les murs de sa prison, elle alla demander un asile à un seigneur italien, qui la logea dans le château de Canossa. Tandis qu'elle y résidait, le moine son libérateur se rendit auprès d'Othon; il était porteur d'une missive dans laquelle Adélaïde offrait à l'empereur ses États et sa main. Othon, qui avait été marié à une princesse anglaise, était devenu veuf; il accepta avec empressement l'offre qui lui était faite; il s'agissait de secourir une femme jeune et belle et de conquérir un puissant royaume : pouvait-il hésiter? Il franchit les Alpes, oblige Bérenger de lever le siége de Canossa, s'empare



MCD 2019

de Pavie, et se fait couronner roi d'Italie en même temps qu'il célèbre son mariage avec Adélaïde [951].

On sait qu'à toutes les époques les liens du sang n'ont jamais enchaîné l'ambition chez les princes. La possession du pouvoir, la soif des conquêtes, étouffent dans leur cœur jusqu'aux sentiments les plus sacrés. Othon l'éprouva, puisque son fils Ludolf et son gendre Conrad se soulevèrent et ne craignirent pas d'appeler à leur aide les Hongrois. Mais bientôt ils se réconcilièrent avec le monarque et marchèrent avec lui contre les envahisseurs. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Tech, en Bavière; une bataille sanglante s'engagea; Othon remporta la victoire. Conrad, blessé mortellement, expia la faute qu'il avait commise par un trépas glorieux. Othon obtint cette même année des succès non moins importants sur les Slaves. Tandis qu'il triomphait en Allemagne il apprit que Béranger avait secoué en Italie le joug de l'obéissance. L'empereur chargea son fils Ludolf de le faire rentrer dans le devoir. Ludolf s'acquitta si bien de la mission qu'il avait reçue, que Béranger subit plusieurs défaites et tomba même entre ses mains : il lui rendit la liberté, et son adversaire n'en fit usage que pour reprendre les armes. Ludolf était sur le point de se saisir de la personne de Béranger, lorsqu'il mourut empoisonné, dit-on, par les soins de la perfide épouse du prince italien : il avait alors vingt-sept ans. Othon vint achever l'œuvre de son fils. Béranger tomba entre ses mains et mourut dans la captivité, et le monarque entra dans Rome, où il fut couronné par le pape Jean XII, comme l'avait jadis été Charlemagne. Mais si le pontife avait sacré l'empereur, il ne voulut pas demeurer son vassal, et pour se soustraire au joug du prince allemand, il appela de l'île de Corse, où il s'était réfugié, Adalbert, fils de Béranger. Comme il avait pour lui la force, l'empereur en usa non pour combattre le pape avec l'épée, mais pour le terrasser avec des armes spirituelles. En effet, un concile assemblé par ses ordres déposa Jean XII; il fut remplacé par un autre pape, qui prit le nom de Léon VIII. C'est à dater de cette époque que les monnaies romaines portèrent l'effigie de l'empereur, et que les souverains pontifes datèrent leurs bulles de l'année de son règne. Les Romains chassèrent bientôt le nouvel élu pour rappeler son rival; Othon marcha de nouveau sur la capitale du monde chrétien, et réinstalla son protégé sur le trône de saint Pierre. Dans le but d'assurer sa succession à son fils, il le fit sacrer par le souverain pontife et résolut en même temps de lui chercher une épouse. Il jeta les yeux sur Théophanie, fille de l'empereur grec Nicéphore. L'ambassadeur allemand chargé de cette négociation était évêque de Pavie; on l'appelait Liutprand. Il nous a laissé le récit de sa mission; il renferme des particularités curieuses, que nous croyons devoir rapporter pour l'instruction de nos lecteurs.

« Nous arrivâmes, dit Liutprand, à Constantinople au mois de juin et aussitôt on nous donna des gardes d'honneur, de sorte que nous ne pouvions faire un pas sans être escortés. Deux jours après notre arrivée, nous nous rendîmes à cheval à une audience : l'empereur Nicéphore est un petit homme épais si brun qu'on en aurait eu peur dans une forêt. Il nous dit qu'il voyait avec peine que notre maître eût eu l'audace de s'approprier Rome et de faire mourir deux hommes honorables comme Béranger et Adalbert, et de porter ensuite le fer et le feu même dans les États grecs; qu'il savait d'ailleurs que nous avions été les conseillers de notre maître. Nous lui répondîmes : L'empereur notre maître a délivré Rome de la tyrannie et des pécheurs; il vint exprès pour cela en Italie du bout de la terre, tandis que les autres princes, endormis sur le trône, ne trouvaient pas un si grand désordre digne de la plus petite attention. Du reste, il y a parmi nous des chevaliers qui sont prêts à soutenir en tout temps dans des combats singuliers, suivant les lois d'honneur, le droit et la vertu de notre maître. Cependant, nous sommes venus avec des intentions toutes pacifiques, pour demander la princesse Théophanie. Mais l'empereur répondit : Voilà l'heure d'aller à la procession, nous nous occuperons du reste dans un moment plus favorable. Les soldats étaient des bourgeois, et on ne voyait pas

MCD 2019

une seule hallebarde; l'empereur, couvert d'un grand manteau, marchait très-lentement entre deux rangs de la foule, au milieu des acclamations du peuple.

» A table, il voulut blâmer notre manière de faire la guerre; il disait que nos armes étaient trop lourdes, que les Allemands n'étaient braves que quand ils avaient bu; mais que les vrais Romains étaient actuellement à Constantinople. Là-dessus il me fit signe avec la main pour m'ordonner de garder le silence. Une autre fois, il se mit à parler des affaires de l'Église, et me demanda d'un air moqueur s'il y avait jamais eu de conciles en Saxe. Je répondis : Là où il y a le plus de malades il faut un plus grand nombre de médecins; ainsi, comme toutes les hérésies sont venues chez les Grecs, il a fallu que tous les conciles se tinssent parmi eux. Cependant, je sais qu'un concile tenu en Saxe a prononcé qu'il était beaucoup plus glorieux de combattre avec l'épée qu'avec la plume. L'empereur est entouré de flatteurs, toute la ville nage dans les délices, et même les jours de fêtes il y a des spectacles publics. La puissance de l'empire repose, non, sur ses propres forces, mais sur des soldats mercenaires d'Amalfi et sur des marins vénitiens et russes; je crois que quatre cents Allemands en rase campagne pourraient mettre en déroute l'armée grecque [960]. »

Nicéphore ne voulut pas accorder Théophanie au jeune Othon, et comme il possédait encore en Italie la Pouille et la Calabre, il jugea plus avantageux pour ses intérêts de conclure un traité d'alliance avec Adalbert, et de continuer la guerre contre les Allemands. Mais peu de temps après le départ de Liutprand de Constantinople, le monarque périt dans une émeute; on lui donna pour successeur Jean Zimiscès, qui avait été l'âme du complot tramé contre lui. Zimiscès, à son avénement, conclut aussitôt la paix, et reçut en retour les villes de Capoue et de Bénévent [972]. Othon quitta ensuite l'Italie pour retourner en Allemagne, et expira quelques mois après son arrivée à Memleben. Son règne avait duré trente-huit ans; il en avait soixante et un quand il descendit au tombeau (3 mai 973). Othon I fut surnommé le Grand, comme Charlemagne, qu'il semble avoir pris pour modèle, et il exerça les mêmes droits et jouit d'un pouvoir non moins étendu en Italie; cependant, un simple changement dans la formule employée dans l'élection impériale entraîna de graves résultats pour l'avenir. L'ancienne formule disait : L'empereur est élu et couronné par Dieu. On y substitua la version suivante : La couronne lui est conférée par le pape.

Les souverains pontifes surent tirer un grand parti de cette innovation, et s'en appuyèrent pour s'élever au-dessus de tous les potentats. En effet, en décernant la couronne à l'héritier des Césars, le pape semblait être son supérieur, et, par là, celui de tous les rois. En Allemagne, Othon se fit respecter, parce qu'il sut se faire craindre, et quoique ses contemporains ne s'accordent pas sur les qualités qu'il possédait, on peut du moins affirmer qu'il avait la vertu du commandement, c'est à dire un caractère énergique et dans lequel il puisa sa force.

Othon II avait dix-huit ans quand il parvint au trône; il eut d'abord, au sujet de la Lorraine, quelques démêlés avec le roi de France; mais la guerre entre les deux empires se termina bientôt par un traité qui assura pendant plusieurs siècles la Lorraine à l'Allemagne. En 980, il descendit en Italie, et commença par se rendre à Rome, afin de faire rentrer dans l'obéissance les habitants de cette ville, dirigés par un de leurs concitoyens nommé Crescentius, qui s'était emparé du gouvernement. Il prétendait émanciper ses compatriotes. Othon revendiqnait aussi, du chef de sa femme Théophanie, les provinces encore possédées par les Grecs dans le royaume de Naples; mais ces derniers appelèrent à leur secours les Arabes, qui s'étaient rendus maîtres de la Sicile. L'empereur fut vaincu dans une bataille livrée en Calabre [982], et se sauva à la nage. Il fut recueilli à bord par un vaisseau grec; mais, ayant été reconnu, il eut encore l'adresse de s'échapper et le bonheur de retrouver les siens. Dans l'espérance de venger sa défaite, il convoqua une diète à

MCD 2019

Vérone, ann d'obtenir des subsides et des soldats pour renouveler la guerre contre les Grecs; il fit aussi couronner son fils Othon, alors âgé de trois ans, et se disposait à se mettre à la tête de son armée, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau en 983, à l'âge de vingt-huit ans.

Plusieurs princes se disputèrent la tutelle du jeune Othon, qui fut toutefois adjugée à sa mère Théophanie. Celle-ci s'acquitta avec autant de zèle que de succès d'une tâche aussi difficile durant les sept années qu'elle survécut à son époux. Adélaïde, grand'mère du monarque, saisit alors la direction des affaires. L'empereur, quoiqu'il eût à peine atteint l'adolescence, prit une part personnelle à plusieurs guerres qui eurent lieu en Allemagne; puis, à l'exemple de ses prédécesseurs, il fit le voyage d'Italie pour y recevoir la couronne impériale. Il éleva d'abord sur la chaire ponficale son chapelain, qui prit le nom de Grégoire V, et reçut de ses mains le diadème de Charlemagne [996]. Sa présence avait fait rentrer dans le devoir Crescentius et ses partisans; mais à peine Othon était-il de retour en Allemagne, que Rome se souleva de nouveau à la voix de Crescentius, qui fit élire pape Jean XVI, sa créature. Othon se hâta de revenir dans la péninsule, et entra dans la capitale du monde chrétien. Jean XVI fut saisi dans Rome par ses adversaires, qui lui crevèrent les yeux et lui coupèrent le nez et la langue. Quant à Crescentius, fait prisonnier par le margrave de Misnie, il périt de la main du bourreau, et l'empereur déclara souverain pontife, sous le nom de Sylvestre II, son ancien précepteur, appelé Gerbert, qui était archevêque de Ravenne. Mais les Romains ne tardèrent pas à se lasser d'obéir à un étranger; ils se révoltèrent et firent pendant trois jours le siége du palais, résidence de l'empereur Othon III, qui eut beaucoup de peine à sauver sa vie et sa liberté. Il sortit de la ville, et s'apprêtait, à l'aide d'une armée allemande, à marcher sur Rome, quand il expira à Paterno [1002]. On ne saurait affirmer s'il mourut en effet du pourpre, ou si le poison abrégea ses jours; il était âgé de vingt-deux ans. Ainsi, dans l'espace de cinquante-quatre ans, deux fils et deux petits-fils d'Othon le Grand avaient rendu le dernier soupir en Italie. Ce prince donnait de grandes espérances, que son trépas prématuré fit évanouir. Il parcourut presque toutes les provinces de son empire, et s'arrêta dans tous les lieux qui rappelaient de grands souvenirs. A son passage à Aix-la-Chapelle, poussé par une curiosité peut-être condamnable, il fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, que l'on retrouva assis sur un trône d'or, et tenant dans ses mains les insignes de la puissance souveraine; il ôta au cadavre royal une croix d'or pour la porter à son tour, et prit un des vêtements du héros. Cette visite aurait pu avoir un but d'utilité, en mettant sous les yeux du monarque la vanité des grandeurs humaines; mais une telle leçon est rarement efficace, car le temps l'efface bien vite du cœur et de la mémoire.

Le duc de Bavière, arrière-petit-fils de Henri l'Oiseleur, succéda à Othon III; il est connu dans l'histoire sous le nom de Henri II. Le clergé, qu'il avait enrichi par ses libéralités, contribua beaucoup à le placer sur le trône; il était à peine en possession du pouvoir, qu'il fut contraint d'aller combattre le duc de Bohême Boleslas le Roux, et il eut bientôt une lutte à soutenir contre un autre Boleslas, souverain de la Pologne. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ces guerres, qui sont dénuées de tout intérêt, et nous suivrons l'empereur en Italie, où il fut contraint de se rendre pour s'opposer au marquis d'Ivrée, Hardouin, qui, à l'exemple de Béranger, aspirait à ranger l'Italie tout entière sous ses lois. Le monarque franchit les Alpes à la tête d'une armée nombreuse, mit en fuite son rival, et plaça sur son front la couronne de fer dans la cité de Pavie. Comme il ne voulait pas fouler les habitants, il avait cantonné ses troupes dans les environs et résidait dans la ville, n'ayant pour la garde de sa personne qu'un petit nombre de soldats. Tout à coup une révolte éclate et les habitants courent au palais, qu'ils attaquent avec furie. Les Allemands se défendirent avec intrépidité, mais les assaillants ayant pénétré dans les apparte-

MCD 2019

ments, l'empereur, pour échapper à la mort, fut réduit à sauter par une fenêtre et demeura boiteux le reste de sa vie. Cependant, averties par le tumulte, les troupes de Henri, qui campaient au dehors, escaladent les murs de la ville pour sauver leur souverain, et se précipitent dans les rues ; ils enfoncent les portes des maisons et mettent le feu dans plusieurs quartiers; il fallut que Henri intervînt pour arrêter la fureur des siens et sauver la ville d'une entière destruction. Dégoûté du séjour de l'Italie [1005], l'empereur reprit le chemin de ses Etats; mais ce fut pour guerroyer tantôt contre le duc de Pologne, tantôt contre des seigneurs ambitieux qui refusaient de reconnaître son autorité. Au reste, à cette époque, les empereurs étaient condamnés à toujours avoir les armes à la main ; c'était une des conséquences du régime féodal ; en outre, l'absence de règles certaines faisait naître incessamment des sujets de querelles. Ainsi, quand des fiefs devenaient vacants, le monarque s'arrogeait le droit de les conférer; mais ce droit lui était souvent contesté : il fallait alors recourir à la force, qui ne décidait que provisoirement, car ce qui est établi par la violence repose sur un fondement toujours ruineux. Henri, s'occupa, durant les dernières années de son règne, à fonder un évêché dans la ville de Bamberg; toutefois ce projet éprouva de grands obstacles, car des prélats et des seigneurs s'opposaient à l'érection d'un siége que l'on voulait doter avec des biens dont ils réclamaient la possession. L'empereur triompha de toutes ces difficultés; il avait cependant l'appui du pape, dont il avait obtenu une bulle qu'il ne put faire accepter aux évêques de son royaume qu'après les plus vives supplications. Henri II expira le 13 juillet 1024, sans avoir d'héritiers, et la maison de Saxe, dont il était le dernier descendant, perdit par son trépas le sceptre impérial.

## MAISON DE FRANCONIE.

Le peuple allemand rentrait dans son droit d'élire un souverain : aussi les différents États, représentés par leurs ducs, s'assemblèrent à Oppenheim, sur les bords du Rhin. Les prétendants qui avaient le plus de chances étaient deux princes de la famille de Franconie, portant le nom de Conrad; ils étaient seulement distingués par l'appellation de Conrad le Vieux et de Conrad le Jeune. Ce fut Conrad l'ancien qui réunit la majorité. On le conduisit à Mayence, où il fut couronné. Deux années après son avénement, qu'il employa exclusivement à parcourir toute l'Allemagne pour se faire connaître des peuples et réprimer les abus, il se mit en route pour l'Italie. A Milan, il se fit sacrer comme roi d'Italie, puis à Rome en qualité d'empereur [1026-1027]. Parmi les grands personnages qui assistèrent à la cérémonie où Conrad reçut le diadème qui avait été porté par Charlemagne, se trouvaient le roi d'Angleterre, Canut le Grand, et Rodolphe III, roi de Bourgogne. Un des prédécesseurs de Conrad, Henri II, avait essayé d'assurer la Bourgogne à l'Allemagne, en sollicitant Rodolphe, qui n'avait pas d'enfants, de léguer ses États à l'empire. Ce fut Conrad qui conduisit à bien cette négociation; et en effet, à la mort de Rodolphe, son royaume fut réuni à la Germanie, qui le conserva pendant plusieurs siècles (1). Cette acquisition importante mit le trouble dans la famille de Conrad; Ernest, duc de Souabe, et que l'empereur avait eu de sa première femme, Giselle, voulut revendiquer la Bourgogne du chef de sa mère, nièce de Rodolphe III. Il quitta subitement l'Italie, où il avait accompagné son père, et prit les armes; Conrad le vainquit et l'enferma dans une forteresse située en Thuringe; le captif s'échappa, et soutint une longue lutte qui ne se termina que longtemps après la mort du jeune

(1) Le royaume de Bourgogne se composait de la Provence, du Dauphiné, de la Franche-Comté, du Lyonnais, de la Savoie et d'une partie de la Suisse.

MCD 2019

prince. Conrad fit successivement la guerre aux Hongrois, aux Slaves, et aux Venètes, nation encore sauvage qui habitait sur les bords de l'Elbe et s'étendait jusqu'à l'Oder; il força ces peuples de se reconnaître pour ses tributaires. L'empereur se vit encore dans la nécessité de redescendre en Italie [1037]. Il s'agissait pour lui de se maintenir dans un de ses droits le plus importants, celui de rendre la justice. L'archevêque de Milan, Héribert, refusait de reconnaître la juridiction impériale, et le monarque alla mettre le siége devant la ville où le prélat s'était renfermé. Héribert avait armé pour sa cause Odon, comte de Champagne; mais ce comte ayant été vaincu et tué, Héribert fut dépouillé de son siége; Conrad le donna à son chapelain [1037]. Le monarque fit sentir sa puissance dans toute la Péninsule. C'est ainsi qu'il força les Romains de reconnaître pour pape Benoît IX, qu'ils avaient chassé; il rasa en grande partie la ville de Parme, qui avait méconnu ses ordres, et destitua le prince de Capoue, coupable d'avoir opprimé ses sujets. A son retour de cette expédition, Conrad tomba malade et mourut à Utrecht le 4 juin 1039.

Conrad n'était pas seulement un prince guerrier, ce fut encore un politique habile; il fit des règlements qui avaient pour but d'élever la puissance impériale, en abaissant celle des grands vassaux; tel est le but de l'ordonnance qu'il rendit en 1037, et que nous citons textuellement : « Les » fiefs ne peuvent être enlevés à aucun » vassal, évêque, abbé, comte et margrave, » à aucun vassal de la couronne ou de » l'Église, à moins que ces pairs ne l'aient » déclaré (pour crime) indigne de les pos- » séder; les grands vassaux peuvent appe- » ler de ce tribunal au roi, les petits aux » juges royaux. Les fiefs passent du père » au fils, du frère au frère; un seigneur » féodal ne peut disposer de son fief sans » le consentement du vassal. » Par cette loi, l'empereur s'attachait la petite noblesse qu'il affranchissait du joug de leur seigneur suzerain; ce fut encore dans le même esprit qu'il augmenta le pouvoir des évêques, afin de les opposer aux princes laïques. En outre, il réussit à investir son fils Henri, des duchés de Bavière, de Souabe et de Carinthie. C'est sous son règne que l'Église tenta pour la première fois d'établir la trève de Dieu, laquelle ordonnait que depuis le mercredi soir au coucher du soleil, jusqu'au lundi matin au lever du soleil, toutes les hostilités seraient suspendues. Cette bienfaisante institution, que rendait nécessaire l'état social exclusivement fondé sur la loi du plus fort, naquit en premier lieu dans la Bourgogne et dans la Lorraine, puis elle pénétra en France, en Angleterre et enfin dans toute l'Allemagne.

Henri III avait reçu, quoique prince, une éducation qui le plaçait au-dessus de presque tous ses contemporains; sa mère, en développant les forces physiques du jeune prince, avait cultivé aussi soigneusement ses facultés intellectuelles. Quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône, il prouva bientôt qu'il était en état de supporter le fardeau de la toute-puissance. En effet, il envahit la Bohême, dont le duc, appelé Breteslas, refusait de lui rendre hommage, et quoique ce dernier eût appelé à son secours Pierre, roi de Hongrie, l'empereur contraignit le prince bohémien d'implorer la paix et de livrer son fils en otage. Le jeune monarque se trouva ensuite mêlé aux affaires de la Hongrie. Pierre, dont nous avons parlé, venait d'être chassé par ses sujets irrités de sa barbarie; mais Pierre s'était toujours montré favorable au christianisme, qui avait pénétré dans le pays sous le règne de son prédécesseur; cette considération arma Henri en sa faveur; il parvint à rendre le sceptre à son protégé, qui, en reconnaissance de ce service, se reconnut son vassal [1045]. Les États de l'empereur étaient si vastes qu'il était difficile qu'il pût jouir de quelques moments de repos. Des troubles s'élevèrent dans la Souabe et la Bavière, et pour y mettre un terme, Henri se rendit à Constance avec un grand nombre de princes de l'empire, et prit place parmi les évêques qui étaient rassemblés en concile; il monta en chaire et déclara publiquement qu'il pardonnait à tous ceux qui s'étaient révoltés contre lui, et qu'il engageait chacun à imiter son exemple. Cette

MCD 2019

exhortation produisit l'effet qu'il s'en était promis, et les dissensions s'apaisèrent; il est vrai que les prélats concoururent puissamment à amener ce résultat. Henri alla ensuite visiter son royaume de Bourgogne, où l'un des seigneurs les plus puissants ne voulait pas le reconnaître pour souverain; Henri le força à la soumission, puis il passa en Lorraine. Ce pays était gouverné sous ses auspices par deux frères; mais l'aîné ayant voulu dépouiller le cadet, Henri, entre les mains duquel il vint se rendre, le fit jeter en prison, et lui restitua sa dignité, après avoir pris les mesures pour s'assurer à l'avenir de sa fidélité.

Nous avons dit que l'empereur, à son avénement, possédait de son chef les duchés d'Allemanie, de Bavière, de Carinthie et de Franconie; comme il ne pouvait résider que peu de temps dans ces pays, et que son absence devait être préjudiciable aux habitants, il donna la première de ces principautés à Othon, comte palatin du Rhin; la seconde à Henri, comte de Luxembourg, et la Carinthie à Welf ou Guelfe, dont les ancêtres avaient jadis commandé en Franconie. Quant à cette province, il la garda comme le patrimoine de sa famille; mais il eut soin de choisir des personnages étrangers à la contrée, dont il leur conférait le gouvernement et qui n'avaient qu'un pouvoir peu différent de celui des hauts fonctionnaires sous les Carlovingiens.

Sur ces entrefaites, une députation d'Italiens vint prier Henri de se rendre dans la Péninsule, et surtout à Rome, où régnaient de grands désordres qui troublaient la paix de l'Église et nuisaient à sa considération. En effet, le souverain pontife n'était plus que la créature et l'esclave des barons romains, qui disposaient de la chaire sacrée. Lorsque Henri descendit en Italie, il y avait trois papes, Sylvestre III, Benoît IX et Grégoire VI. L'empereur ne voulut reconnaître aucun de ces pontifes; il entra dans la capitale du monde chrétien et convoqua les Romains pour les engager à nommer eux-mêmes un nouveau chef de l'Église. Mais tous les assistants le supplièrent de se charger de cette mission en qualité de roi et de patrice; en conséquence, Henri éleva au trône pontifical Suitger, évêque de Bamberg, et qui descendait de l'illustre maison de Saxe (1). Il prit le nom de Clément II et sacra de sa main le monarque comme successeur de Charlemagne [1047]. Clément II étant mort quelques mois après son intronisation, l'empereur le remplaça par l'évêque de Brixen, connu dans l'Église sous le nom de Damase II; mais il mourut quelques jours après son arrivée à Rome. Henri désigna alors pour son successeur un prélat de la maison des comtes d'Egisheim; le nouveau pape, qui s'appela Léon IX, voulut cependant obtenir l'assentiment du peuple et du clergé pour légitimer son élection [1049]. Cependant l'empereur, qui, après avoir créé trois papes, se croyait supérieur au chef de l'Église, fit des lois sévères contre la simonie, et sans consulter la cour de Rome. A son retour d'Italie, le monarque reprit les armes contre les Hongrois; ils avaient détrôné de nouveau le roi Pierre, lui avaient crevé les yeux, et le malheureux prince était mort en prison; ils choisirent pour monarque Andréas, prince de la famille royale, qui céda à son frère Bela, à titre de duché, le tiers du royaume. Andréas conserva son trône en se soumettant à payer un tribut à l'empereur. Henri eut encore plusieurs luttes à soutenir contre plusieurs de ses grands vassaux; mais le récit de ces événements serait dénué de tout intérêt. Nous parlerons seulement d'une entrevue que l'empereur eut auprès de Metz avec le roi de France, Henri Ier; à la suite d'une discussion violente entre les deux princes, ils se défièrent mutuellement; mais le monarque français crut devoir prendre la fuite, non pas qu'il craignît de tirer l'épée, mais il était sur le territoire de son adversaire, et il eut peur d'être arrêté. Toujours occupé à maintenir son pouvoir, et afin d'en assurer la transmission à sa famille, il fit couronner son fils, encore enfant, à Aix-la-Chapelle, et le fiança à la fille du

(1) Des trois papes rejetés par Henri, l'un, Sylvestre, fut destitué par le synode de Sutri; Benoît abandonna volontairement ses droits, et Grégoire, convaincu de simonie, reconnut, par une déclaration publique, qu'il était indigne d'occuper la chaire apostolique.

MCD 2019

marquis de Suze. Ces arrangements, dictés par une politique prévoyante, étaient à peine terminés, que Henri tomba malade à Bothfeld, près de Blankemberg, et mourut le 5 octobre 1056, n'ayant que trente-neuf ans. Ce prince possédait toutes les qualités qui font les grands rois, et dirigea d'une main ferme et habile les rênes de l'État. S'il ne put toujours empêcher les révoltes contre son autorité, il réussit cependant à les étouffer, et ses volontés furent des lois en Italie comme en Allemagne. Né dans un siècle ou le christianisme exerçait une grande influence sur tous les esprits, il fonda un grand nombre de monastères; mais il y attacha des écoles qui devaient instruire et civiliser les peuples. « Ces écoles, dit un historien (1), fourni-» rent non-seulement à l'Église, mais » aussi aux lettres et aux arts, un grand » nombre d'hommes supérieurs, dont l'in-» fluence sur la vie publique se manifesta » de plusieurs manières; ainsi les arts, qui » jusque-là avaient presque toujours été » exercés par des moines et dirigés vers » l'architecture et l'ornement des églises, » se mêlèrent alors à l'industrie pour la » perfectionner, changement qui fut la » source de la prospérité de plusieurs » villes. Au reste, ce sont les couvents qui » nous ont transmis une foule de chroni-» ques sans lesquelles il nous serait impos-» sible d'écrire notre histoire. » Une circonstance que nous ne devons pas oublier, c'est que Henri se faisait donner la discipline par un prêtre, et qu'il ne plaçait jamais la couronne sur son front sans en avoir obtenu la permission du directeur de sa conscience, qui décidait s'il était en ce moment digne de la porter. Henri était encore habile à discerner le mérite et à le placer à son rang; aussi toutes les charges de sa cour et les hautes fonctions ecclésiastiques étaient remplies par des hommes qu'il avait choisis et qui s'étaient rendus recommandables par leur science ou leur piété.

Henri IV avait six ans quand il prit possession du trône; comme il ne pouvait gouverner par lui-même, l'impératrice Agnès, sa mère, obtint la régence, et les grands vassaux lui prêtèrent serment de fidélité dans le cas où elle survivrait à son fils. Agnès donna sa confiance à l'évêque d'Augsbourg, Henri, que sa conduite impérieuse fit bientôt détester. La régente commit une autre faute, ce fut d'accorder aux ducs l'hérédité; elle fit cette concession pour obtenir leur appui contre la puissance du clergé, qui menaçait d'envahir le gouvernement. Parmi les prélats qui aspiraient à s'emparer du pouvoir, se trouvait l'archevêque de Cologne, Hannon, qui s'allia secrètement avec Othon, nouveau duc de Bavière, et tous deux résolurent de dépouiller l'impératrice de son autorité. Le prélat choisit l'occasion d'un voyage que la princesse fit à l'île de Saint-Swibert, où elle était venue pour célébrer les fêtes de la Pentecôte. Accompagné de ses partisans, il vint présenter ses hommages au souverain et à sa mère; après un repas somptueux, il engagea le jeune monarque à venir voir une galère qu'il faisait construire et dont il vantait la magnificence; mais dès que Henri fut à bord, les matelots, sur un signe de l'archevêque, s'éloignèrent tout à coup du rivage. Effrayé de cette manœuvre, l'enfant royal sauta dans le fleuve et aurait péri dans les flots, si le comte Egbert de Brunswick ne se fût précipité dans le fleuve pour le sauver. Les conjurés s'efforcèrent de dissiper les craintes du monarque et le conduisirent à Cologne. Ainsi le prélat avait atteint son but, qui était de s'emparer de la personne de Henri; mais pour apaiser l'indignation que cet acte audacieux avait excité, il publia un décret stipulant que le jeune roi habiterait successivement toutes les provinces de l'Allemagne, et que l'évêque du diocèse où il résiderait serait chargé de l'administration des affaires. Il chercha en outre à se concilier les grands du royaume, en faisant à plusieurs d'entre eux de grandes concessions aux dépens de la couronne, dont il détacha des fiefs, qu'il leur abandonna. Privée de son fils, Agnès prit le parti d'aller vivre à Rome dans un monastère. Hannon s'adjoignit l'archevêque de Brême, Adalbert; ils agirent tous deux de concert

(1) *Histoire d'Allemagne*, par Pfister, tome III, page 264 et suivantes.

MCD 2019

pour enrichir leurs églises, en dépouillant tous ceux qui étaient hors d'état de résister. Ainsi Hannon s'appropria les abbayes de Malmedy et de Cornelis-Munster, tandis que son associé grossissait ses revenus par des donations qu'il arrachait à la faiblesse ou à la piété de ses fidèles. Mais la possession du pouvoir ne tarda pas à les diviser, et, pour exclure son rival, Adalbert s'attacha à gagner les bonnes grâces du jeune monarque, qu'il encourageait à se livrer à tous ses penchants; il réussit d'autant plus facilement, que Hannon révoltait Henri en le persécutant par de sévères exhortations, et même en le soumettant aux mêmes pénitences que son père se laissait infliger. Lorsqu'il se fut insinué dans le cœur et dans l'esprit du monarque, Adalbert l'excita à tirer vengeance de l'insulte que Hannon lui avait faite lorsqu'il l'avait enlevé (1065), et se rendit ainsi maître absolu du gouvernement. Hannon s'était vu contraint de quitter la cour; mais il travaillait à se créer des partisans parmi le haut clergé et les seigneurs les plus puissants. Lorsqu'il eut disposé toutes les parties de son plan, il en commença l'exécution en engageant les évêques qui suivaient son parti à demander la convocation d'une diète pour remédier aux abus. Ce droit n'appartenait qu'à l'empereur, mais les prélats se l'adjugèrent. A cette nouvelle, Henri courut à Tribur, où l'assemblée devait se tenir non pour tenter de la dissoudre, mais pour tâcher d'influer sur ses délibérations. Il reconnut bientôt que le pouvoir lui échappait, car les amis d'Hannon le sommèrent de descendre du trône ou de chasser Adalbert. Le monarque, retenu captif par les conjurés, fut contraint de sacrifier son favori, qu'une nombreuse escorte conduisit à Brême, ville principale de son archevêché. Adalbert, dont la vie était menacée, alla se réfugier à Goslar, tandis que ses ennemis pillaient ses possessions et se partageaient ses domaines, qui échurent en grande partie à des ducs et à des margraves [1066]. Hannon prit la place de son rival et ne tarda pas à commettre les mêmes fautes, c'est-à-dire qu'il distribua les revenus du prince et ses dignités à ses partisans, et surtout aux membres de sa famille. Comme Henri venait d'être déclaré majeur, le ministre lui persuada de consommer son mariage avec la fille du marquis de Suze, qu'il avait fiancée longtemps auparavant. Le jeune prince célébra enfin son mariage à Tribur; mais, par un caprice inexplicable, il ne voulut pas cohabiter avec sa femme; il la quitta le soir même des noces. Peu de temps après, il essaya de faire rompre son hymen; mais il avait besoin de l'appui du clergé, et, pour s'attirer ses bonnes grâces, il força plusieurs provinces de l'empire, entre autres la Thuringe, à payer la dîme. En effet, l'un des prélats de cette contrée, Sigefrid, archevêque de Mayence, dans une assemblée de princes, tenue à Worms, fit éclater le plus grand zèle pour obtenir la séparation que Henri sollicitait. Il se chargea d'obtenir le consentement du pape; mais il ne put remplir sa promesse, car un légat du souverain pontife, étant arrivé en Allemagne sur ces entrefaites, refusa de condescendre au désir du monarque, et celui-ci, craignant de faire éclater des troubles dangereux s'il persistait dans son projet, y renonça sincèrement. On en vit la preuve, deux ans après [1071], par la naissance d'un fils que la reine donna à son époux.

Cependant, Adalbert, qui avait vécu dans la retraite la plus profonde, ayant obtenu la permission de revenir à la cour, ne tarda pas à reprendre tout son ascendant et à ressaisir le pouvoir. Il poussa le jeune prince à punir le duc de Bavière, Othon, qui s'était montré également ingrat envers la mère de l'empereur et envers lui. Un certain Egino, que l'on engagea sans doute à porter cette accusation, déclara qu'Othon lui avait proposé une grande somme d'argent pour assassiner l'empereur. Le duc répondit par une dénégation formelle; toutefois ayant refusé de se battre contre Egino, il fut condamné comme coupable de haute trahison, et dépouillé de son duché. Il se retira auprès de Magnus, fils du duc de Saxe; mais tous deux, avant même d'avoir tiré l'épée, se remirent entre les mains de l'empereur, qui les retint prisonniers. Othon, au bout d'un an, obtint sa liberté, tandis que Magnus demeura captif pour avoir refusé de céder son droit de succession au duché de

MCD 2019

son père. Afin de tenir la Saxe dans sa dépendance, le monarque avait couvert cette contrée de forteresses qui devaient lui assurer l'obéissance des habitants ; mais ceux-ci se révoltèrent, et vinrent, au nombre de soixante mille hommes, assiéger l'empereur dans la ville de Goslar. Henri n'échappa qu'avec peine ; il erra pendant trois jours dans les montagnes du Harz, et réussit à gagner Tribur, sur les bords du Rhin, où il commença des préparatifs de guerre contre les révoltés. Les Saxons, à leur tour, détruisirent tous les châteaux-forts que l'empereur avait bâtis dans leurs pays, et le forcèrent de briser les fers de Magnus, fils et héritier de leur ancien duc (1). Cet échec détermina plusieurs grands vassaux à se tourner contre le souverain, auquel on renvoya l'accusation qu'il avait lancée jadis contre Othon. Un certain Réginar soutint que le roi l'avait sollicité de tuer par trahison les ducs de Saxe et de Carinthie, et pour le punir de ce prétendu crime, qui n'était appuyé d'aucune preuve, les adversaires de Henri convoquèrent une diète, afin de nommer un nouvel empereur, et ce fut l'archevêque de Mayence, Sigefrid, qui fut l'âme de ce complot. Heureusement pour le monarque que les bourgeois de Worms demeurèrent fidèles à sa cause ; ils lui ouvrirent leurs portes, et il fit de leur cité sa résidence et sa place d'armes. Worms renfermait alors un grand nombre d'habitants enrichis par le commerce, et habitués au service militaire, car ils étaient tout à la fois citoyens et soldats. Henri put donc empêcher l'élection dont on le menaçait, et après de longues négociations, il parvint à conclure la paix avec les Saxons, qui exigèrent que le prince démolît toutes ses forteresses [1074]. Mais la chance tourna bientôt en faveur de Henri, auquel se rallièrent les princes de la haute Allemagne et du Rhin qui n'avaient pas été appelés à discuter et à confirmer le traité qui venait d'être conclu ; Sigefrid lui-même passa de son côté, et les Saxons, qui étaient divisés entre eux, ne purent opposer toutes leurs forces à leur puissant adversaire. Il les battit sur les rives de l'Unstrut, près de Hohembourg [1075]. Les vaincus obtinrent de conserver la vie et la liberté, et les principaux seigneurs saxons se remirent entre les mains du roi, qui les retint prisonniers et fit édifier de nouvelles forteresses.

(1) Le duc de Bavière était mort récemment.

Sorti triomphant de cette crise, qui avait ébranlé son trône, Henri se trouva bientôt après engagé dans une lutte encore plus dangereuse avec la cour de Rome, où régnait alors Hildebrand, devenu si célèbre sous le nom de Grégoire VII. Il était né en Toscane, d'un père qui était charpentier. A cette époque, l'Eglise ouvrait ses rangs et accordait ses dignités aux hommes qui se distinguaient par leurs talents ; aussi le jeune Hildebrand, ayant embrassé l'état ecclésiastique, ne tarda pas à se faire connaître. Quoiqu'il fût entré dans le monastère de Cluni, le pape Léon IX le tira de son couvent pour lui confier l'importante dignité de chancelier. Une fois élevé à ce poste, il dirigea, par la force de son caractère et la supériorité de son esprit, les affaires religieuses et politiques, sous le règne de cinq papes (1) ; il contribua puissamment à l'élection du souverain pontife Etienne IX ; enfin, après avoir pour ainsi dire décerné la tiare, il la mit sur son front et se fit proclamer par le peuple et le clergé. Toutefois, son élection n'eut pas lieu avec toutes les formes légales dont on entourait le choix du chef de l'Eglise, ce qui eût entraîné sa déposition, s'il n'eût désarmé Henri IV en lui faisant représenter que s'il n'avait pas sollicité son consentement, c'est qu'il n'avait pas encore été sacré. L'empereur, qui avait mis son droit en réserve par une protestation, laissa couronner le nouveau pontife [1073], qui fut intronisé sous le nom de Grégoire VII. Il signala son avénement par la guerre qu'il déclara à tous les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise, où régnait l'immoralité, la débauche et la simonie. Corrompus par les richesses dont ils jouissaient, les prelats et les abbés affichaient le luxe le plus scandaleux ; ils entretenaient publiquement des maîtresses et se livraient à tous les plaisirs du siècle. Ils passaient une partie du jour à la chasse, et

(1) Ces papes étaient Léon IX, Victor II, Etienne IX, Nicolas II et Alexandre II.

MCD 2019

le reste au jeu, où ils risquaient des sommes considérables. Les simples ecclésiastiques imitaient l'exemple de leurs supérieurs. La plupart, quoique mariés, avaient des concubines avec lesquelles ils dépensaient l'argent fourni par les fidèles pour le soulagement des pauvres. En outre, les évêchés, les abbayes, les canonicats et tous les bénéfices s'obtenaient à l'enchère, c'est-à-dire que celui qui offrait davantage l'emportait sur tous ses concurrents, et montait jusqu'au siége épiscopal. Grégoire entreprit de purifier le sanctuaire, et poursuivit avec une fermeté pour ainsi dire impitoyable tous ces abus, afin de les déraciner. Une vieille chronique raconte l'historiette suivante, que nous rapportons sans en garantir l'authenticité : Un archevêque français, poursuivi pour cause de simonie, avait acheté le silence de ses accusateurs. Hildebrand, car il n'était pas encore pape, présidait le tribunal en sa qualité de légat du saint-siége. L'archevêque s'avança la tête haute au milieu de l'assemblée, et s'écria : Que ceux qui ont osé me calomnier pour m'enlever mon siége se présentent. Les plaignants gagnés d'avance, se turent; mais Hildebrand dit au prélat : — Crois-tu que le Saint-Esprit n'est qu'un avec le Père et le Fils? — Oui, je le crois, répondit l'archevêque. — Eh bien, dis donc : Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit; puis il attacha un regard si pénétrant sur l'archevêque, que celui-ci sentit peser sur sa conscience toute l'énormité de sa faute; il ne put jamais prononcer *et au Saint-Esprit,* quoiqu'il essayât plusieurs fois de le faire. Cet accident fut regardé comme un jugement de Dieu. L'archevêque tomba aux pieds de son juge, se reconnut coupable de simonie, et indigne d'exercer le sacerdoce. Aussitôt après cet aveu, il prononça d'une voix claire *et au Saint-Esprit,* qu'il n'avait pu proférer. Cet exemple eut une telle puissance sur les autres membres du clergé, que plusieurs évêques et vingt-sept curés abandonnèrent leurs fonctions parce qu'ils les avaient acquises à prix d'argent. Grégoire éprouva encore de grands obstacles pour forcer les ecclésiastiques à la continence, et il n'aurait pu réussir s'il n'eût été appuyé par la multitude, qui, échauffée par les exhortations du pontife, contraignit, souvent même avec violence, les prêtres de quitter leurs femmes. Mais plus d'un siècle s'écoula avant que cette réforme eût triomphé de toutes les résistances. En condamnant les membres du clergé au célibat, le pape avait pour but de les affranchir de tous ces liens temporels qui exercent une puissance si irrésistible. Il les attachait plus fortement au saint-siége et à son chef. Pour compléter son œuvre, le pontife sentit qu'il fallait encore que les ecclésiastiques n'eussent plus rien à attendre des princes qui, lorsqu'ils les investissaient d'un bénéfice, leur remettaient en signe de vasselage un anneau et une crosse; c'est ce que l'on nommait l'investiture. Le pape prétendit abolir cet usage en soutenant que les ecclésiastiques ne devaient rien recevoir que du souverain pontife, qui avait seul le droit de leur imposer l'obéissance. Tel était le sujet de la longue querelle qui s'éleva entre Grégoire et l'empereur, et qui produisit une lutte acharnée entre les deux puissances qui commandaient à l'Europe : l'Empire et l'Église.

Mais avant d'entrer en campagne, Grégoire avait besoin d'un appui dans la péninsule, et il trouva un puissant allié dans la comtesse Mathilde, fille de Boniface, marquis de Toscane, et qui avait hérité de toutes les possessions de son père, le plus puissant de tous les seigneurs d'Italie, car il régnait en Lombardie comme dans la Toscane. Mathilde s'était mariée avec Gozelon, duc de la Basse-Lorraine; mais elle vivait séparée de son époux, qui suivait le parti de l'empereur. Cette princesse avait toutes les qualités viriles nécessaires au commandement, et, durant trente années, elle employa toutes les ressources de son esprit et dépensa ses trésors pour soutenir la cause de la papauté. Grégoire commença les hostilités par une déclaration solennelle, portant que l'empereur, les rois et les princes étaient soumis au saint-siége.

Ses lettres particulières prêchent aussi ce principe. « Le monde, dit-il dans une de ses épîtres, est réglé par deux lumières : par le soleil, la plus grande, et par la lune, la plus petite. Ainsi la puissance apostoli-

MCD 2019

que représente le soleil, et la puissance royale le lune. Car, comme la lune reçoit la lumière du soleil, ainsi l'empereur, les rois et les princes reçoivent leur autorité du pape, et celui-ci ne la tient que de Dieu; donc la puissance de la chaire de Rome est plus grande que la puissance des trônes, et le roi doit soumission et obéissance au pape. Si les apôtres peuvent lier et délier dans le ciel, à plus forte raison peuvent-ils sur la terre donner ou prendre, suivant qu'il est avantageux, empire, royauté, principauté, comté et toute espèce de biens, et s'ils ont été établis comme souverains juges sur le spirituel, combien plus doivent-ils l'être sur le temporel. Si enfin ils ont le droit de commander aux anges, qui certainement sont au-dessus des plus grands souverains, à combien plus forte raison devront-ils avoir le droit de juger les pauvres serviteurs de ces anges! Or, le pape est le successeur des apôtres, le successeur de saint Pierre sur sa chaire, il est le vicaire du Christ, et par conséquent au-dessus de tout. »

Comme le despotisme de l'empereur pesait à plusieurs provinces de l'empire, entre autres à la Saxe, dont les principaux seigneurs étaient retenus captifs par Henri, le pape, à qui l'on adressa des plaintes, les accueillit avec joie, et, s'instituant juge de sa propre autorité, il fit sommer l'empereur de se présenter à Rome, à une époque fixée, devant un synode qui prononcerait sur les accusations portées contre lui; en cas de désobéissance, il devait être frappé d'excommunication. Le monarque se rit de cette menace; mais, voulant punir l'insolence de Grégoire, il assembla un concile à Worms [1075], lui fit prononcer la destitution du pape, et adressa à ce dernier la lettre suivante :

« Henri, roi non par la violence, mais par la sainte volonté de Dieu, à Hildebrand, je ne dirai pas pape, mais faux moine. — Tu as mérité ce salut par le désordre que tu as apporté dans toute l'Église, tu as foulé aux pieds les ministres de la sainte Église, comme des esclaves qui ne savent pas ce que fait leur maître, et c'est en les écrasant que tu as gagné la faveur du bas peuple. Nous l'avons souffert longtemps, parce qu'il était de notre devoir de conserver l'honneur du saint-siége; mais tu as pris notre retenue pour de la crainte, et tu as poussé l'audace jusqu'à t'élever au-dessus de la dignité royale que nous avons reçue, et à nous menacer de nous arracher notre autorité comme si nous la tenions de toi; tes menées sont montées jusqu'à la ruse et à la tromperie et sont maudites; tu as gagné la faveur par l'argent, la force des armes par la faveur, et par cette force la chaire de paix du haut de laquelle tu as précipité la paix même, puisque toi, créature subalterne, tu t'es élevé contre ce qui était établi. Saint Pierre, le vrai pape, dit lui-même : Craignez Dieu, honorez le roi! mais toi, comme tu ne crains pas Dieu, tu ne m'honores pas, moi, son délégué. Descends donc, excommunié; va subir dans les prisons notre jugement et celui de tous les évêques! Descends de cette chaire des apôtres que tu as usurpée; un autre que toi montera sur cette chaire de saint Pierre, et il ne couvrira pas son orgueil de la parole de Dieu. Moi, Henri, roi par la grâce de Dieu et de tous nos évêques, nous te disons : Descends, descends! »

Le pape répondit à cette attaque en rassemblant un concile où il prononça la déclaration suivante : — « Au nom du Dieu » tout-puissant, je défends au roi Henri, » fils de l'empereur Henri, qui s'est élevé » contre l'Église avec un orgueil inouï, de » gouverner l'empire d'Allemagne et d'Ita- » talie; je délie tous les chrétiens du ser- » ment qu'ils lui ont prêté ou qu'ils pour- » ront lui prêter, et je défends à tous de » le servir en qualité de roi et comme » occupant ta place, saint Pierre! Je le lie » avec les chaînes de la malédiction, pour » apprendre à tous les peuples que tu es » la pierre sur laquelle le Fils de Dieu a » fondé son Église. »

L'empereur célébrait les fêtes de Pâques à Utrecht lorsqu'il apprit qu'une assemblée d'évêques, présidée par le pape, l'avait déclaré déchu du trône. Il fit aussitôt procéder par des prélats allemands à l'excommunication du pape, tandis qu'un concile tenu à Pavie, et composé des partisans de Henri, fulminait un semblable anathème

MCD 2019

contre Grégoire. Mais ce dernier trouva bientôt des appuis dans les princes et les seigneurs saxons, vaincus et opprimés par le monarque. D'autres princes allemands, qui avaient vu avec indignation les empiétements du pouvoir impérial, se joignirent aux Saxons, et quand Henri convoqua une diète à Worms, puis à Mayence, à l'effet de choisir un nouveau chef de l'Église, ils refusèrent de s'y rendre. Tous les ennemis du monarque qui grossissaient chaque jour, prirent les armes contre lui, et il n'échappa à leur poursuite qu'à la faveur d'un débordement de la Mulde, rivière de Saxe qui empêcha ses adversaires de l'attaquer. Les ducs et les principaux seigneurs de l'empire s'assemblèrent à Tribur. Les délibérations furent conduites par deux légats de Grégoire VII, qui firent poser les deux questions suivantes : Si Henri, comme roi des Romains, avait pu être excommunié et déposé par le pape? — Si le pape avait droit d'enlever la couronne au monarque sans lui permettre de se justifier? — La majorité reconnut que le souverain pontife pouvait exclure le roi des Romains de la communion des fidèles; que quand même l'excommunication serait injuste ou illégale, aucun chrétien ne devait avoir de relations avec un roi frappé d'interdiction; que ce roi devait solliciter l'Église de lui rouvrir son sein; que s'il négligeait ce devoir, le pape était alors libre de le déposer. Henri s'était avancé jusqu'à Oppenheim, et fut réduit à entamer des négociations pour détourner le coup qui le menaçait. Il alla jusqu'à offrir d'abandonner les fonctions de la royauté, à la condition d'en conserver le titre et les insignes. Les princes consentirent enfin à lui accorder un délai d'une année; il devait dans cet intervalle se faire absoudre, et si l'excommunication lancée contre lui était maintenue, il perdrait la couronne. Ils le sommèrent en outre de se rendre à Spire, où il vivrait sans prendre aucune part aux affaires de l'Empire. Le monarque sachant que ses ennemis dominaient dans la diète, se tourna du côté de Grégoire, et, accompagné de l'impératrice, de son fils et d'un seul domestique, il se mit en route pour l'Italie au cœur de l'hiver.

Le froid était alors si vif, que le Rhin était gelé; on peut juger par là des souffrances que subirent Henri et ses compagnons; dans ce voyage, il leur fallut traverser le mont Cénis, au risque d'être engloutis par la neige. Néanmoins, le prince surmonta tous ces obstacles, et entra à l'improviste à Pavie [janvier 1077], où il fut accueilli avec joie par les habitants; tout le reste de la Lombardie embrassa la cause de l'empereur. Mais, soit qu'il n'eût pas assez de confiance dans les forces de ses défenseurs, ou qu'il s'exagérât la puissance du pape, le monarque crut devoir négocier au lieu de combattre. Grégoire se trouvait en ce moment au château de Canossa, appartenant à la comtesse Mathilde; Henri implora la médiation de cette princesse; elle décida, non sans peine, le souverain pontife à se réconcilier avec l'empereur, qui se rendit à Canossa, où il resta trois jours dans la cour principale du château, depuis le matin jusqu'au soir, en habit de pénitent, c'est-à-dire revêtu d'une simple tunique, et ne portant aucune chaussure. Cette pénitence était aussi pénible qu'humiliante, à cause de la saison. Enfin, il fut admis en présence de Grégoire, qui leva l'interdiction dont il avait été frappé, mais en lui faisant promettre qu'il attendrait la décision de la diète avant de reprendre les fonctions de la toute-puissance. Une cérémonie religieuse précéda cette décision; le pape, après avoir prononcé l'absolution et célébré la messe, fit approcher Henri de l'autel, et lui dit à haute voix : qu'il avait été accusé par lui d'avoir obtenu illégalement la couronne apostolique, et de s'être souillé de plusieurs crimes, mais qu'il dédaignait de répondre à ces accusations, et qu'il allait prendre Dieu pour juge. Il rompit alors en deux une hostie, en avala la moitié, en disant qu'il suppliait le Seigneur de le frapper de mort à l'instant s'il était coupable; il offrit l'autre moitié de l'hostie à l'empereur, en l'engageant à tenter la même épreuve, mais le prince s'y refusa; toute la multitude qui remplissait l'église applaudit à l'action du souverain pontife, et redoubla pour lui de vénération et de dévouement.

Le monarque revint ensuite à Pavie, où

MCD 2019

il rallia une foule de partisans, il passa le reste de l'hiver dans cette ville; le séjour qu'il y fit dissipa le prestige dont s'entourait la cour de Rome, aux yeux de tout le reste de l'Europe; il se convainquit que cette puissance si redoutable pouvait être attaquée, et il apprit quels étaient les moyens dont il devait se servir pour battre en brèche la papauté. Cependant ses antagonistes tinrent au mois de mars une diète à Forscheim, et nommèrent à la place de Henri, Rodolphe, duc de Souabe, qui fut sacré par l'archevêque de Mayence. Cette élection divisa en Allemagne toutes les classes de la société; une grande partie du clergé, mécontent des ordonnances du pape, qui lui imposaient la chasteté et proscrivaient la simonie, se déclara pour Henri, et cet exemple fut imité par un grand nombre de villes dont les habitants avaient tout à attendre du pouvoir impérial, qui leur avait déjà accordé des priviléges et des immunités. Alors on vit naître une guerre souillée par des rigueurs atroces et d'effroyables dévastations. Rodolphe, n'ayant pu satisfaire aux exigences de ses nouveaux amis, se trouva bientôt dans un tel état de faiblesse, qu'il fut contraint de se retirer devant les troupes de son adversaire; celui-ci, ayant assemblée une diète à Ulm, le fit condamner à la peine capitale, ainsi que Guelf, duc de Bavière, et Bertold, duc de Carinthie, et distribua leurs fiefs à ses partisans. Quelque temps après, les deux rivaux se rencontrèrent à la tête de leurs soldats, mais aucune bataille n'eut lieu; on convint qu'une nouvelle assemblée prononcerait une sentence définitive; Henri empêcha la réunion d'une diète, et ne songea qu'à terminer le différend par la force. En effet, il enrôla non-seulement les bourgeois, mais les serfs; ces derniers, au nombre de douze mille, furent attaqués et battus sur les bords du Necker, par les ducs de Bertold et Guelf, qui en tuèrent une grande partie, et condamnèrent ceux qu'ils firent prisonniers à subir une honteuse et cruelle mutilation qui les priva même du nom d'homme. C'était, disait-on, pour leur faire expier le crime qu'ils avaient commis en osant porter les armes, privilége réservé exclusivement à la noblesse. La guerre entre Henri et Rodolphe fut marquée par le meurtre, le pillage et l'incendie, qui n'épargnaient pas les habitants inoffensifs, que l'on massacrait sans pitié, et dont on détruisait les propriétés. Il est vrai que la division était partout; chaque province de l'empire avait des ducs et des magistrats nommés par les deux chefs ennemis; les couvents même étaient de véritables champs de bataille, car les moines avaient aussi des supérieurs qui se disputaient le pouvoir. Ce fut alors que Henri disposa du duché de Souabe, dont il dépouilla son rival, et de la main de sa fille Agnès, en faveur de Frédéric, comte de Buren, seigneur du château de Hohenstaufen, bâti sur la crête de Staufen. La fortune gardait encore de nouvelles faveurs aux Buren, puisqu'elle s'apprêtait à leur décerner le rang suprême.

Cependant Grégoire VII tenait une conduite ambiguë qui prolongea les désastres de cette guerre, car il évita longtemps de reconnaître aucun des prétendants. Il voulait, disait-il, se rendre en Allemagne pour prononcer définitivement entre eux. Soutiens de Rodolphe, les Saxons adressèrent au pape des remontrances auxquelles il fit droit après de longs délais; et lorsque le rival de Henri eut remporté une victoire près de Mulhausen, il lui envoya une couronne, tandis qu'il déposait de nouveau Henri dans un synode tenu à Rome. Celui-ci se vengea avec les mêmes armes, et fit prononcer, par une assemblée de prélats réunis à Mayence, la déchéance de Grégoire; puis il courut au-devant de Rodolphe en Saxe. Dans le combat qui fut livré, ce dernier fut blessé mortellement, et mourut le lendemain. Il semble avoir éprouvé des remords de sa conduite; il avait perdu la main d'un coup d'épée, et il dit aux prélats qui entouraient son lit de mort: C'est avec cette main que j'avais juré fidélité au roi Henri (1080). Délivré de son adversaire, l'empereur descendit en Italie et marcha droit à Rome; il fit élire à Pavie un autre pape, qui prit le nom de Clément III; mais, n'ayant pu pénétrer dans la capitale du monde chrétien, il se fit sacrer dans son camp par l'archevêque de Ravenne. Enfin, il réussit à s'introduire dans Rome, et proposa à Grégoire, qui s'é-

MCD 2019

tait renfermé dans le château Saint-Ange, de se réconcilier, à la condition que le souverain pontife consentirait à le couronner ; mais Grégoire répondit qu'il devait, avant tout, obtenir le pardon de Dieu et de l'Eglise. Outre l'appui de Mathilde, le pape avait encore trouvé un autre protecteur dans Robert Guiscart, brave chevalier normand qui s'était emparé de la plus grande partie du royaume de Naples. Il vint délivrer Grégoire assiégé par les troupes allemandes ; mais il pilla et brûla Rome. L'inflexible pontife vint enfin mourir à Palerme en 1085. On rapporte qu'il s'écria avant d'expirer : « J'ai toujours pratiqué la jus- » tice et détesté l'impiété : voilà pourquoi » je meurs en exil. »

Tandis que Henri combattait en Italie, ses ennemis en Allemagne avaient élu un nouveau roi, Herman, comte de Luxembourg. Ce prince se lassa de porter un fardeau qu'il ne pouvait soutenir, et abdiqua sa nouvelle dignité [1087], et obtint en échange, de Henri, la restitution de tous ses biens. Dans la Péninsule, Grégoire avait eu pour successeur deux papes : le premier appelé Victor III et le second Urbain II. En reconnaissant ce dernier, l'empereur aurait mis fin à la guerre politique et religieuse qui durait depuis si longtemps, mais il ne fut pas le maître d'adopter cette sage résolution : les évêques de son parti s'y opposèrent, et Urbain s'unit plus intimement avec la comtesse Mathilde, dont le zèle pour le triomphe de l'Église était toujours aussi ardent. Comme tous les moyens lui semblaient légitimes pour détruire les ennemis de Dieu, aidée du pape, Mathilde décida Conrad, fils aîné de Henri, à revendiquer le trône. Ce prince se fit couronner roi d'Italie à Monza [1093]. Mais, abandonné de ses partisans, il ne put soutenir son usurpation et mourut en Italie. Pour punir Conrad de sa rébellion, l'empereur avait fait assurer le trône à son second fils, Henri, qui fut sacré à Aix-la-Chapelle, en jurant toutefois de n'exercer, du vivant de son père, aucune des attributions du pouvoir suprême ; mais il oublia sa promesse, et, soutenu par le pontife romain Pascal II (1), il se retira en Bavière et se présenta à une diète composée des adversaires de Henri, qui lui remirent l'administration de l'empire. Il promit, en retour, de restituer le pouvoir à son père aussitôt qu'il aurait fait satisfaction à l'Eglise. Les deux rois prirent les armes, mais l'empereur se laissa tromper : il licencia ses troupes et finit par se trouver à la merci de son fils, qui le retint prisonnier et le contraignit à renoncer à l'empire par un acte signé à Engelheim, le 31 décembre 1105. Henri, déchu du trône, se serait peut-être résigné à finir ses derniers jours dans l'obscurité, mais il ne pouvait se fier à la bonne foi de son fils et craignait de mourir lentement dans les horreurs de la captivité ; il s'enfuit à Cologne, puis se rendit à Liége, et trouva bientôt des amis qui lui donnèrent une armée, avec laquelle il battit son adversaire. La lutte menaçait de se prolonger encore longtemps, lorsque le vieil empereur, accablé plus encore par le chagrin que par l'âge, termina sa carrière le 7 août 1106. Il mourut sous le poids d'une excommunication ; aussi son cadavre, porté à Spire, fut privé des honneurs de la sépulture jusqu'à l'année 1111, où Pascal jugea à propos d'accorder le pardon au malheureux prince, qui fut alors inhumé. Nous terminerons ce long règne par le résumé suivant, tracé par un historien moderne aussi impartial que judicieux (2). « Des » éléments de fermentation existaient déjà » du vivant de Henri III, et augmentèrent » beaucoup pendant la minorité du jeune » Henri. Les évêques ne songeaient qu'à » s'enrichir et à s'assurer le pouvoir ; les » ducs aspiraient aussi à une indépendance » illimitée et montraient peu de respect » pour l'Église. Le roi se permettait tout. » Une révolution était donc inévitable. Les » évêques et les princes laïques se rangè- » rent du côté du pape, au lieu de se con- » stituer en diète. Cette alliance brisait, il » est vrai, le despotisme de Henri ; mais » elle plaça l'Allemagne dans la plus triste » position pendant plus d'un demi-siècle. » Pour conserver sa couronne, l'empereur

(1) Pascal II avait succédé à Clément III, prédécesseur d'Urbain II. Tous ces pontifes avaient été élus par les adversaires de Henri.

(2) *Histoire d'Allemagne*, par Pfister, traduit par Paquis, tome III, pages 416 et suivantes.

MCD 2019

» fut obligé de confirmer des anciens pri-
» viléges, d'en créer même de nouveaux,
» comme, par exemple, l'armement de la
» bourgeoisie; il assura l'hérédité des du-
» chés comme sa mère avait déjà com-
» mencé à le faire; au lieu de briser ce
» pouvoir intermédiaire, ainsi qu'il se
» l'était déjà proposé, il fut contraint de
» l'affermir de ses propres mains. On ne
» pouvait même espérer de rendre l'Alle-
» magne royaume héréditaire quand même
» le pape ne s'y serait pas opposé. Henri
» chercha donc un contre-poids à la puis-
» sance ducale dans le tiers état, comme
» ses prédécesseurs en avaient cherché un
» dans l'hérédité des petits fiefs. Tout de-
» vint ainsi héréditaire, excepté la cou-
» ronne. Tels sont les changements im-
» portants qui se sont introduits dans la
» constitution germanique sous Henri IV.
» D'un autre côté, les biens royaux furent
» dissipés, les pays slaves perdus pour
» l'Allemagne, etc. Dans sa lutte contre le
» pape, malgré toutes les humiliations,
» Henri atteignit son but principal: il se
» fit couronner empereur, sans se désister
» du droit d'investiture. Depuis Louis le
» Débonnaire, aucun roi allemand n'avait
» éprouvé autant d'adversités. La péni-
» tence subie à Canossa n'en fut que le
» prélude. Que de fois Henri ne se vit-il
» pas abandonné de ses amis! enfin, trahi
» par ses propres fils, emprisonné par le
» cadet, il mourut le plus infortuné des
» hommes. » — Nous ajouterons à ce ta-
bleau que Henri était doué de talents remarquables et que ses malheurs doivent être attribués, en grande partie, à l'esprit du siècle où il vécut et à des circonstances politiques qu'il était presque impossible de maîtriser. Il savait combattre aussi bien avec l'épée qu'avec la plume, car il livra soixante-cinq batailles, où il payait de sa personne comme un simple chevalie.

Henri V était en possession du pouvoir à la mort de son père; il ne songea pas à rassembler une diète pour attendre d'elle la confirmation d'un bien dont il jouissait déjà; il n'avait d'ailleurs que deux ennemis armés, le duc de Lorraine et la ville de Cologne. Il força le premier de se soumettre et lui enleva son duché, qu'il transmit au comte de Louvain, et réduisit Cologne à acheter son pardon au prix de six mille marcs d'argent; il entama aussi des négociations avec le souverain pontife Pascal II, pour traiter la question de l'investiture. Le pape, ne pouvant arracher à l'empereur cette concession, essaya d'intéresser la France à sa cause et vint la plaider en personne dans un concile assemblé à Troyes. Néanmoins la question demeura indécise jusqu'à l'année 1110. A cette époque, le monarque descendit par le mont Saint-Bernard dans les plaines de la Lombardie, à la tête de troupes nombreuses. La comtesse Mathilde vivait encore, mais elle garda la neutralité. Henri envoya auprès de Pascal son chancelier Adalbert, qui réduisit la négociation en ces termes: que le pape devait accorder le droit d'investiture, et soumettre l'Église au pouvoir civil, ou abandonner les droits de régale et affranchir l'Église de tout contrôle de la part de la puissance temporelle; et que le clergé se contenterait à l'avenir du revenu de ses biens et de celui de la dîme. Pascal accepta cette proposition, que l'on rédigea de la manière suivante: le roi cessera d'exercer le droit d'investiture, à dater du jour de son couronnement, et le pape ordonnera à tous les évêques de restituer les biens royaux qui appartiennent à l'Église depuis Charlemagne, et de ne point chercher à l'avenir à s'en faire donner de cette nature. Les biens qui resteront au clergé seront administrés à son profit avec une liberté pleine et entière, y compris le patrimoine de saint Pierre, donné et confirmé par Charlemagne et ses successeurs: le roi garantira au pape la liberté et la sécurité de sa personne. Henri prévit que ce traité demeurerait sans exécution, car ni les évêques, ni les princes investis des propriétés dont la restitution devait avoir lieu, ne consentirent à les rendre. Néanmoins il vint à Rome, où il fut reçu par le pape, qui le conduisit à l'église de Saint-Pierre. Mais quand on en vint aux explications, l'empereur et le pape ne purent s'entendre; Pascal déclara qu'il ne voulait plus couronner le monarque, et celui-ci fit arrêter par ses soldats le pontife et ses cardi-

MCD 2019

Bonefaine del.t. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1 Pardinel Sculp.

1 ET 2. HABITANS DES ENVIRONS DE TEGERNSÉE. 3. PAYSANNE DE GELTERSHEIM.
4. LAITIÈRE DES ENVIRONS DE MUNICH. ( Bavière )

ALLEMAGNE.

MCD 2019

MCD 2019

naux. Indignés de cette violence, les Romains se soulevèrent, et l'on se battit dans la ville toute la journée; les troupes de Henri réussirent à refouler leurs adversaires et à se dégager, puis le monarque s'éloigna, emmenant avec lui le pape et tout le sacré collége. Il se mit alors à ravager tous les environs. Enfin au bout de deux mois, les Romains, dépourvus de vivres, implorèrent la miséricorde de Henri. Pascal, qui était prisonnier depuis deux mois, consentit à acheter sa liberté par un accommodement, et il reconnut le droit de l'empereur d'accorder l'investiture avec la crosse et l'anneau. L'empereur fut ensuite couronné dans Saint-Pierre par le souverain pontife, et partagea avec lui une hostie consacrée pour sanctionner l'engagement qu'ils venaient de prendre l'un et l'autre.

Pascal viola le premier sa foi, entraîné par les reproches et les menaces d'un grand nombre de prélats, qui considéraient comme une trahison envers l'Église le traité conclu. Le pontife, en proie au plus violent chagrin, voulut, même dans le premier moment, déposer sa dignité, mais il se soumit à la garder, et, sous le prétexte qu'il avait été victime de la violence, il prononça l'annulation de l'acte qu'il avait souscrit, et l'un de ses légats excommunia le chef de l'empire dans un concile assemblé à Vienne. Toutes les négociations avec la cour de Rome avaient été conduites par le chancelier de l'empire, Adalbert, qui appartenait à la maison des comtes de Sarbrouck; en récompense de ses services, Henri lui avait fait obtenir l'archevêché de Mayence. Mais ce dernier, dès qu'il fut en possession de ce riche diocèse, le plus important du royaume sous le rapport politique, se détacha de la cause impériale, et se jeta dans le parti de l'Église romaine. Cette défection causa de grands embarras au monarque, car les intrigues du nouveau prélat firent naître sans cesse autour de lui, en Allemagne, des obstacles dont il eut beaucoup de peine à triompher. En effet, l'empereur était toujours persécuté par la révolte des grands vassaux, attentifs à saisir tous les moyens de limiter sa puissance, dont l'agrandissement devait être fatal à leurs intérêts. Aussi, quand ils apprirent qu'il était frappé d'excommunication, plusieurs d'entre eux s'insurgèrent, entre autres Gotfried (Godefroi), duc de Lorraine, et Lothaire, duc de Saxe. Il fallut en appeler aux armes, et la fortune ne se déclara pas toujours en faveur de Henri. Quoique les troubles de l'Empire ne fussent pas encore apaisés, il prit la résolution de se rendre à Rome, pour se saisir de la succession de la comtesse Mathilde, qui venait d'expirer [1116], après avoir légué toutes ses possessions au pape. Il pénétra dans Rome malgré Pascal, qui s'enfuit à Bénévent pour se mettre sous la protection des Normands; ils vinrent attaquer Henri. Pascal étant mort en 1118, fut remplacé par le cardinal Jean, qui prit le nom de Gelase II; de son côté, l'empereur éleva sur le trône de saint Pierre l'archevêque de Braga, qui choisit l'appellation de Grégoire VIII. Le premier expira après un règne d'une année, et ses partisans lui substituèrent un autre pape, Calixte II, dont la naissance était illustre et le caractère plein de mesure et de fermeté. Sur ces entrefaites, Henri avait été contraint de retourner en Allemagne pour traiter avec les princes de l'Empire, qui prétendaient lui faire restituer des fiefs réunis illégalement à la couronne; ce fut pour terminer ce différend, qu'il convoqua une diète à Tribur, où il donna son consentement à la demande de ses adversaires. Il s'occupa ensuite de terminer sa querelle avec le souverain pontife, et après de longs débats on conclut à Worms un traité dont nous rapportons ici la substance : L'empereur renonce au droit d'investir les évêques de l'anneau et du bâton pastoral, accorde la liberté des élections, et restitue ou fera restituer tous les biens soustraits sous le règne de son père à Saint-Pierre ou à l'Église romaine, ainsi qu'aux seigneurs ecclésiastiques et laïques; il garantit la paix au pape et à tous ses partisans, et promet de seconder l'Eglise romaine de tout son pouvoir. Le souverain pontife accorde, de son côté, que les élections des évêques et des abbés se feront en présence de l'empereur, sous la condition cependant qu'il ne cherchera pas à



MCD 2019

les influencer par la corruption ou la violence ; mais si l'élection est troublée par des divisions, le monarque pourra seulement appuyer le parti qui lui semblera le meilleur, en consultant toujours les évêques métropolitains et provinciaux. L'évêque nouvellement élu recevra les régales de l'empereur par le moyen du sceptre, excepté celles qui doivent être conférées par l'Église romaine, et prêtera alors le serment d'accomplir tout ce qu'il doit à l'empereur et à l'Etat. Dans les autres parties du royaume, en Italie, on donne six mois à l'évêque nouvellement élu pour recevoir les régales. Ce traité, connu sous le nom de concordat de Worms, fut lu en présence d'une multitude de peuple assemblé dans une vaste plaine, et confirmé par le pape dans un concile tenu à Latran [1123]. « En résumé, dit un historien » que nous avons déjà cité (1), l'empereur » ne devait plus posséder avec l'investiture » temporelle, la nomination ecclésiastique, » double privilége qui avait été à peu près » compris sous le titre d'investiture, et le » pape ne devait point avoir avec la nomi- » nation ecclésiastique le droit de concé- » der les biens temporels, comme le pré- » tendait Grégoire VII. Enfin on ne disputa » plus que sur les signes ; on décida que » ce n'était point au pouvoir politique, » mais au pouvoir ecclésiastique qu'il ap- » partenait de conférer l'anneau et la » crosse, comme symboles de la dignité » épiscopale. On donna le sceptre pour » symbole passager à l'investiture des » biens, comme privilége de la souverai- » neté politique ; mais les deux actes ne » pouvant avoir lieu en même temps, la » question de préférence fut scindée selon » le lieu et le temps. En deçà des Alpes, » l'investiture devait précéder la consé- » cration, au delà c'était le contraire. » L'Église ne resta pas complétement in- » dépendante avec tous ses biens, dans le » sens que le voulait Grégoire VII ; mais » comme Église, elle fut libre et eut la » complète disposition de ses biens privés, » ainsi que le voulait Pascal II. La liberté » des élections fut concédée, la simonie et » d'autres abus abolis, en sorte que le » système de Grégoire subsista. L'empe- » reur perdit le privilége direct de conférer » les évêchés et les abbayes ; mais sa pré- » sence aux élections ne pouvait manquer » d'exercer une influence puissante, et » il obtint le droit d'investiture ; par là » les évêques restèrent ses vassaux comme » les princes laïques. »

L'empereur ne survécut que quelques années à la conclusion de cet acte célèbre. Les derniers faits qui remplissent son règne n'offrent que peu d'intérêt. Quoiqu'il n'eût plus l'Église comme ennemie, il fut impuissant à établir la paix dans l'Empire, qui continua d'être un théâtre sanglant de violences et de dévastations, triste résultat du régime féodal. Néanmoins, il rendit un grand service à la patrie en purgeant la province de Liége d'une foule de brigands appelés *reuters* (cavaliers), qui se composaient en majeure partie de soldats réformés, et qui n'attendaient leur subsistance que du meurtre ou du pillage. Un auteur contemporain affirme que Henri avait conçu le projet d'établir un impôt permanent sur tous les sujets de l'Empire ; mais il ne put même commencer l'exécution de ce plan, étant mort d'un cancer à l'âge de quarante-quatre ans, dans la ville d'Utrecht [1125]. Il ne laissa pas d'héritier direct et fut le dernier prince de la maison de Saxe ; ses biens héréditaires enrichirent ses deux neveux, les ducs Henri et Conrad de Hohenstaufen, qu'il avait comblés de faveurs durant sa vie, préparant ainsi la haute destinée qui attendait leur maison.

Avant de passer au règne de Lothaire, nous croyons devoir indiquer un incident remarquable par ses immenses résultats, et qui commença à l'époque où vécurent les empereurs Henri IV et Henri V. Le christianisme avait eu pour berceau Jérusalem, où le Fils de Dieu était mort sur la croix pour sauver le genre humain. Quand la religion qu'il avait fondée prit la place du paganisme dans l'empire romain par la conversion de Constantin, ce monarque fit restaurer les lieux saints et consacrer par des monuments chaque place où s'étaient accomplies les différentes phases du mystère

(1) Pfister, *Histoire d'Allemagne*, traduite par Panis, tome III, page 455.

MCD 2019

de la rédemption. Depuis cette époque, une foule de chrétiens se rendaient en pèlerinage en Palestine, et lorsque ce pays, au septième siècle, tomba sous la domination des Arabes, ceux-ci protégèrent les voyageurs qui venaient visiter le sacré tombeau. Mais une tribu tartare, sous la conduite d'un prince de la famille de Seldjouck, s'empara de l'ancien royaume de Salomon; alors les chrétiens furent en butte à des persécutions et à des outrages, tandis que les lieux saints étaient profanés. Un ermite appelé Pierre, qui avait été prier sur le saint sépulcre, revint en Europe, et, admis en présence du pape Urbain II, lui fit un tableau pathétique des souffrances que les Turcs faisaient subir aux fidèles [1094]. Le souverain pontife lui permit d'aller prêcher dans toute la chrétienté pour réveiller le zèle de toutes les classes en faveur de leurs frères de la Palestine. Lui-même tint un concile aux environs de Plaisance, puis un autre à Clermont, où il donna la croix à des prélats, des seigneurs et des chevaliers, qui jurèrent d'aller délivrer le saint tombeau. Un même enthousiasme enflamma tous les esprits, les populations se levèrent en masse et coururent prendre place parmi les guerriers. La première expédition, conduite par Pierre l'Ermite, n'eut aucun succès et alla périr dans l'Asie Mineure; une autre troupe de croisés, après s'être signalée par le massacre des juifs qu'ils rencontrèrent dans les villes situées sur leurs passages, furent exterminés à leur tour dans la Hongrie, qu'ils avaient dévastée. Enfin, une troisième et véritable armée, ayant pour chef le célèbre Godefroi de Bouillon, duc de la Basse Lorraine, arriva jusqu'à Jérusalem, qu'elle prit d'assaut. Godefroi obtint en récompense de ses exploits le royaume conquis par ses armes, et qui, à sa mort, passa à son frère Baudoin. A mesure que nous avancerons dans notre histoire, nous verrons les princes de l'Europe se mêler aux affaires des chrétiens de la Palestine pour les secourir contre les sectateurs de Mahomet, et nous raconterons alors la part que prirent à ces expéditions lointaines les empereurs allemands.

Henri V était mort sans postérité (1), et il s'agissait de lui nommer un successeur; soixante mille hommes, formés de la suite des seigneurs, des vassaux inférieurs et des bourgeois des villes voisines, qui avaient droit de porter les armes et de donner leurs suffrages, se rassemblèrent dans les environs de Mayence. Des princes appartenant aux quatre peuples principaux, les Saxons, les Francs, les Bavarois et les Souabes, choisirent trois candidats à la couronne; le duc Frédéric de Souabe, de la maison des Hohenstaufen, le duc de Saxe, Lothaire, et le margrave d'Autriche, Léopold. Le premier, s'appuyant sur sa parenté avec l'empereur Conrad et sur la puissance qu'il possédait par lui-même, s'était persuadé que le trône lui était dû; mais l'archevêque de Mayence, Adalbert, trouva moyen de l'écarter, et fit proclamer roi Lothaire. Frédéric eut quelque peine à reconnaître le nouveau monarque, mais il se soumit à la nécessité. Toutefois, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre ce prince et son souverain, à l'occasion de plusieurs fiefs que Lothaire voulait lui faire restituer, tandis qu'il prétendait garder son duché contrairement aux lois de l'Empire. Cette contestation fit naître une guerre entre les Hohenstaufen et le monarque. Conrad, frère de Frédéric, se rendit en Italie, où il se fit couronner roi au préjudice de Lothaire, tandis que Frédéric soutenait une lutte acharnée contre l'empereur dans la Souabe et la Franconie [1128]. Cependant, après une guerre qui dura cinq années, Conrad abdiqua la dignité royale et se réconcilia avec l'empereur. Ce dernier fit alors ses préparatifs pour aller se faire sacrer à Rome; il eut à combattre en Italie les Normands, et il triompha de leur roi Roger, qui fut contraint de se retirer en Sicile. A cette époque, les armées ne combattaient pas toute l'année, car d'après les lois féodales, les seigneurs ainsi que leurs vassaux ne devaient servir qu'un certain nombre de jours; il en résultait qu'au bout d'un temps quelquefois assez court, les

(1) Il avait été marié avec Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre; mais cette union était demeurée stérile.

MCD 2019

troupes se dispersaient pour retourner dans leurs foyers, et les victoires les plus brillantes demeuraient sans fruit. Lothaire fut donc forcé de tenter une seconde expédition dans la Péninsule; il avait alors soixante-deux ans, et il mourut en traversant le Tyrol, dans la cabane d'un bûcheron [1137]. Ce prince légua à l'empire un germe funeste d'où sortirent des querelles qui ensanglantèrent l'Allemagne et l'Italie : nous voulons parler du mariage qu'il fit contracter à sa fille Gertrude avec Henri le Superbe, duc de Saxe, et à qui la princesse apporta en dot la Bavière. C'était le premier exemple de deux duchés possédés par un seul prince. Henri obtint en outre toutes les possessions de la comtesse Mathilde, à la condition qu'à sa mort elles retourneraient à l'Eglise romaine ; il appartenait à la maison des Guelfs ou Welfs, et prit la défense de Lothaire contre les Hohenstaufen. Ceux-ci furent appelés Gibelins en Italie, à cause du château de Veiblingen, qui leur appartenait. De là vinrent les appellations de Guelfes (1) et de Gibelins, qui firent verser des flots de sang depuis les campagnes d'Enna et du Vésuve jusqu'aux bords de la mer Baltique et de la mer du Nord. Une troisième maison princière commença aussi à jeter les fondements de sa grandeur future; c'est celle de Brandebourg, alors représentée par Albert l'Ours, qui rangea sous sa domination les pays qui composent l'ancienne Prusse; il enfit la conquête sur ses sauvages habitants, et parvint bientôt à y faire naître l'industrie en y en appelant des Flamands. Il commença à bâtir la ville de Berlin; c'est aussi à la même époque que Léopold d'Autriche créait la cité de Vienne, appelée à devenir la capitale des vastes Etats possédés aujourd'hui par ses descendants.

## MAISON DE SOUABE OU DE HOHENSTAUFEN.

L'empereur Lothaire n'ayant point de fils, n'avait pu laisser la couronne à sa famille ; et les grands vassaux appelés à la décerner, ne voulaient pas de son gendre Henri le Superbe, qu'ils trouvaient trop puissant pour lui confier le sceptre impérial. En effet ses possessions s'étendaient depuis l'Elbe jusque dans l'Italie. En conséquence, ils choisirent un Hohenstaufen, Conrad, duc de Franconie. Le nouvel empereur commença son règne par mettre au ban de l'Empire Henri, et donna la Saxe à Albert l'Ours, et la Bavière à Léopold d'Autriche. Ces actes firent éclore une guerre sanglante, durant laquelle le prince que l'on voulait dépouiller mourut laissant un fils âgé de douze ans, et qui se rendit célèbre par la suite sous le nom de Henri le Lion [1144]. La mère et la grand'mère du jeune Henri voulurent défendre son héritage, et après plusieurs combats acharnés qui se livraient au cri de : vivent les Guelfes ! vivent les Gibelins ! il fallut que le fils de Henri le Superbe se contentât du duché de Saxe.

Conrad III se disposait à se rendre en Italie pour y rétablir l'autorité impériale, qui n'existait plus guère que de nom, lorsque arriva en Europe la nouvelle que Edesse venait d'être prise par les infidèles. La chute de cette place pouvait entraîner celle du royaume des Francs à Jérusalem, et le pape Eugène III chargea Bernard, abbé de Clairvaux, d'appeler tous les chrétiens aux armes, pour aller en Palestine [1146]. Ce personnage, doué des plus rares talents, parcourut presque toutes les cours de l'Europe, où son éloquence électrisa tous les cœurs. Le roi de France, Louis VII, prit la croix de ses mains, et Bernard courut en Allemagne pour enrôler de nouveaux soldats. Conrad ne partageait pas l'ardeur de ses contemporains, et répondit aux instances du saint prédicateur, qu'avant de s'engager à prendre les armes, il devait en référer aux princes de l'Empire. Bernard, loin de se laisser détourner de son but, ne se montra que plus ardent à le poursuivre ; il suivit le monarque à la diète de Spire, où ses discours produisirent une émotion si profonde sur ses auditeurs, que Conrad se leva tout à coup de son siége et s'écria : « Je reconnais les grands bienfaits que j'ai reçus de Dieu, et de peur de paraître in-

(1) Des Welfs, princes saxons, dont Henri le Superbe était issu.

MCD 2019

grat, je suis tout prêt à servir sa cause. » Il prit donc l'engagement d'aller combattre les Sarrasins, ainsi que son neveu Frédéric, qui devait régner après lui. Peu de temps après, il se mit en route à la tête de soixante-dix mille hommes, auxquels se joignit un nombre presque égal de pèlerins; il traversa la Hongrie, et arriva auprès de Constantinople, où il éprouva un premier échec causé par le débordement d'une rivière, dont les eaux inondèrent son camp et noyèrent plusieurs milliers d'hommes et de chevaux. En outre, des guides infidèles le conduisirent dans des plaines stériles, où les Allemands étaient exposés aux attaques journalières des cavaliers sarrasins, tandis qu'ils manquaient de vivres, car le pays était épuisé par la guerre. La famine et les maladies décimèrent si promptement les troupes impériales, que Conrad n'avait plus que sept mille soldats quand il parvint à Jérusalem [1148]. Il entra dans la ville sainte, et il eut du moins la consolation de parcourir les lieux où s'étaient accomplis les miracles enseignés par la foi; à son retour, il entreprit le siége de Damas, qu'il ne put prendre, et il revint dans ses États, après une absence de deux années. Il songea aussitôt à faire une expédition en Italie, où de grands intérêts réclamaient sa présence; mais il tomba malade dans la ville de Bamberg, et expira le 11 février 1152, à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quinze. Ce prince ne fut pas couronné à Rome comme l'avaient été ses prédécesseurs, par la faute des circonstances, qui s'opposèrent à l'accomplissement de cette cérémonie, qui avait encore une grande influence sur l'esprit des peuples. Conrad aimait les lettres et recherchait le commerce de ceux qui les cultivaient. Il eut les qualités et les défauts de son siècle, c'est-à-dire que sa piété manquait de lumière; on peut ajouter qu'à la guerre il avait plus de bravoure que d'habileté, et dans les affaires publiques sa politique n'était ni assez ferme ni assez judicieuse.

Conrad, en mourant, quoiqu'il eût un fils, avait désigné au choix des électeurs son neveu, Frédéric de Souabe, qui avait combattu plusieurs fois à ses côtés et qui était arrivé à cet âge où l'homme acquiert l'entier développement de toutes ses facultés intellectuelles et physiques. Son vœu fut exaucé, et Frédéric fut choisi pour son successeur. Il avait alors trente ans; il possédait un extérieur où la grâce s'unissait à la force; sa taille était haute, sa démarche imposante, et son teint, animé des plus vives couleurs, donnait à sa physionomie quelque chose de doux et de riant. Il avait les cheveux et la barbe d'un blond un peu ardent, ce qui lui fit donner le surnom de *Barberousse*. Une des causes de son élévation fut qu'il appartenait également par sa descendance aux Guelfes et aux Gibelins, et on avait lieu d'espérer qu'il tiendrait la balance entre ces deux factions rivales. Son premier acte fut de rendre la Bavière au jeune Henri le Lion; celui-ci recouvra les deux duchés jadis possédés par son père, et qui le rendaient le plus puissant de tous les vassaux de l'empire; mais, en retour, Frédéric s'en fit un véritable ami, qu'il retrouva toujours dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Le seul défaut qui gâta les heureuses qualités du monarque était une extrême sévérité, voisine de la cruauté, qui le rendait trop souvent étranger à la clémence. Toutefois, cette dureté d'âme fut utile à l'Allemagne. Frédéric, à son avénement, rétablit l'ordre en détruisant les châteaux où se tenaient, comme des oiseaux de proie dans leur aire, certains nobles, qui fondaient sur les voyageurs pour les dépouiller et les mettre à rançon. L'empereur livra au bourreau ces brigands et se montra toujours inflexible à leur égard. A la diète qui se tint à Mersebourg, il prononça entre deux princes danois, Canut et Suénon; il décerna la couronne au second, ne réservant au premier que la Zélande, qu'il devait tenir comme fief de l'empire. Il força ensuite le roi de Pologne, Boleslas, à lui rendre hommage, et accorda la dignité royale à Wladislas, duc de Bohême; il obtint encore du roi de Hongrie le contingent de soldats qu'il lui devait en sa qualité de vassal. Enfin, par son mariage avec Béatrix, héritière de la Bourgogne, il rattacha ce royaume à l'empire, et plaça ainsi la dignité impériale au-dessus de toutes les autres.

MCD 2019

Mais, à l'exemple de ses prédécesseurs, Frédéric aspirait à établir sa puissance sur toute l'Italie. Quoique ses droits ne fussent pas mis en doute, ils avaient besoin d'être appuyés par la force, car les ordres de l'empereur étaient le plus souvent éludés ou méconnus, surtout par les Milanais, qui voulaient se rendre indépendants. D'un autre côté, Roger, roi de Sicile, faisait de nouvelles conquêtes dans la basse Italie, où il projetait de se créer un royaume. De son côté, le pape Eugène III, qui occupait alors le trône pontifical, voyait avec inquiétude les empiétements de Roger et de ses Normands. Il conclut avec Frédéric un traité, par lequel il promettait de le sacrer à Rome; de son côté, Frédéric prenait l'engagement de défendre l'Église contre tous ses ennemis [1153]. Vers la fin de l'année suivante, l'empereur passa les Alpes, et, suivant l'ancien usage, tint une diète dans la vallée de Roncale, sur les rives du Pô. Plusieurs villes de la Lombardie envoyèrent des ambassadeurs pour lui offrir des présents, et invoquer sa protection contre Milan. En effet, cet orgueilleuse cité avait entrepris de placer sous son joug les peuples voisins de son territoire; et, fière de ses succès, elle avait poussé l'audace jusqu'à déchirer le sceau d'une lettre que lui adressait l'empereur. Au reste, pour bien comprendre le rôle que Frédéric allait jouer dans la Péninsule, il est nécessaire d'expliquer son état intérieur. Dans la Lombardie, les villes enrichies par le commerce avaient fini par l'emporter sur tous les seigneurs féodaux du pays, et il n'en restait plus qu'un seul, le marquis de Montferrat, qui n'eût pas fléchi devant leurs prétentions. Ainsi que les seigneurs, les évêques avaient perdu de même leurs droits au gouvernement. De cet ordre de choses, il était resulté que Milan et presque toutes les autres cités d'Italie renfermaient dans leur sein trois classes d'habitants, la grande et la petite noblesse, puis les bourgeois qui avaient une part à peu près égale dans l'administration publique. Comme les empereurs ne siégeaient pas en Italie, leur pouvoir n'était respecté dans la Péninsule que lorsqu'ils l'exerçaient en personne et à la pointe de l'épée. Les Milanais, d'abord si arrogants, offrirent quatre mille marcs d'argent à Frédéric, s'il validait par son consentement la conquête qu'ils venaient de faire, de Lodi et de Come. Le monarque s'y refusa, et pour intimider ses adversaires, il prit et incendia quelques villages et quelques châteaux du voisinage, entre autres Asti et Tortone, puis il entra dans Pavie, où il reçut la couronne de fer. Il marcha ensuite sur Rome; deux partis s'y disputaient l'autorité, l'un avait pour chef Arnaud de Brescia, et l'autre le souverain pontife. Arnaud avait gagné la faveur du peuple par ses déclamations contre les vices du clergé, puis, après avoir attaqué l'Église, il aspirait à changer le gouvernement. Les habitants de la capitale du monde chrétien n'étaient pas alors comme aujourd'hui étrangers à l'administration des affaires; ils y participaient par les franchises municipales, dont ils jouissaient depuis longtemps; ils étaient armés et soutenaient des luttes fréquentes, tantôt contre le pape et tantôt contre les seigneurs féodaux de l'État romain. Devenu l'idole de la multitude, Arnaud lui persuada de rétablir la république qui avait fait la gloire de ses ancêtres, et de répudier le joug du vicaire de Jésus-Christ, comme celui du chef de l'empire. Mais Adrien IV, qui venait de s'asseoir sur la chaire apostolique (1154), anéantit toutes ces chimères d'indépendance; il excommunia Arnaud, qui prit la fuite. Frédéric arriva sur ces entrefaites, et entama des négociations avec le souverain pontife; celui-ci, à l'approche des Allemands, s'était retiré dans la forteresse de Castellana; il exigea pour gage de l'alliance qu'il allait contracter avec le monarque, la ruine d'Arnaud. Ce dernier s'était remis entre les mains de Frédéric; il fut livré au pape, et périt sur un bûcher, en expiation de ses attaques contre les dogmes et le pouvoir de l'Église, Il succomba pour avoir devancé la marche du temps; en effet, les Romains n'étaient pas mûrs pour la liberté, et, parvenue à peine à son apogée, la grandeur papale ne pouvait être renversée tout à coup; il fallut encore quatre siècles pour préparer sa déchéance.

La mort d'Arnaud fit cesser toutes les méfiances d'Adrien, il se rendit dans le

MCD 2019

camp impérial; mais, à la première entrevue des deux souverains, une dispute sur le cérémonial fut sur le point de les brouiller. Frédéric se refusait à tenir l'étrier du pape; mais, d'après l'avis de ses conseillers, il se soumit à ce qu'il regardait comme une humiliation; soit malice, soit inattention, il tint l'étrier gauche au lieu du droit, ce qui lui attira la réprimande suivante d'Adrien : « Si l'empereur fait des fautes par ignorance dans les petites choses, ne peut-il pas en faire dans les grandes? » — Ils continuèrent leur marche; parvenus à Sutri, ils rencontrèrent des députés du peuple de Rome qui sommèrent Frédéric de s'engager, sous la foi du serment, à maintenir les priviléges et immunités de leurs concitoyens et à payer aux officiers municipaux de la ville cinquante livres d'argent lorsqu'il serait inauguré au Capitole. — L'empereur répondit aux envoyés que Rome n'était plus la Rome d'autrefois, puisqu'elle avait été conquise par Charlemagne et Othon, qu'il ne leur appartenait pas de prescrire des lois, puisqu'ils devaient en recevoir. Quant à l'argent réclamé, *ce que je donne*, dit-il, *je le donne volontairement; celui qui exige ce qui ne lui est pas dû n'obtient rien.* En conséquence, il s'empara pendant la nuit de l'église de Saint-Pierre et fut sacré dans cette basilique dès le lendemain par le pontife [18 juin 1155]. Les Romains, dont les droits avaient été méconnus, puisqu'on s'était passé de leur présence et de leur consentement, attaquèrent les troupes impériales; ils furent vaincus, mais avec honneur; car ils laissèrent un millier d'hommes sur le champ de bataille. — Cette victoire n'eut d'autre résultat pour Frédéric que la soumission momentanée de ses adversaires. Il fut contraint, peu de temps après, de retourner en Allemagne, faute de pouvoir retenir ses soldats sous le drapeau. Ces derniers sollicitèrent une absolution pour avoir versé le sang des Romains, que le pape leur accorda sans difficulté, et ils reprirent le chemin de leur pays; il fallut cependant qu'ils s'ouvrissent un passage les armes à la main. Les citoyens de Vérone, à l'instigation des Milanais, entreprirent de couper la retraite aux Allemands; ils furent battus, et payèrent en outre une amende pour obtenir le pardon de leur témérité.

La présence de l'empereur dans ses États était réclamée par une impérieuse nécessité; des seigneurs ecclésiastiques et séculiers avaient rompu la paix publique dans les provinces situées sur les bords du Rhin, au sujet de l'évêché de Worms, dont le comte palatin Hermann et l'archevêque de Mayence se disputaient la possession. Il fallut assembler une diète, où les parties belligérantes comparurent et se soumirent aux anciennes peines usitées chez les Francs et les Souabes. Suivant le code de ces peuples, l'homme libre qui, durant l'absence du roi, s'était rendu coupable de rapine, d'incendie et d'homicide, était condamné à porter sur ses épaules un chien, l'homme lige un tabouret, et le paysan une roue de charrue jusque dans le comté voisin, sans préjudice des dédommagements pécuniaires qui pouvaient être prononcés. L'archevêque obtint la remise entière de sa peine; les comtes ses partisans ne la subirent qu'en partie; mais Hermann et les nobles qui avaient embrassé sa cause ne purent s'y soustraire; et le premier, dans son désespoir, alla se confiner dans un couvent, où il mourut l'année suivante. Ce fut à cette époque que Frédéric épousa l'héritière de Bourgogne dont les vastes possessions, réunies à la Souabe et à la Franconie, États héréditaires de l'empereur, le rendirent plus riche par lui-même que les autres familles ducales. Le monarque eut encore la gloire de contraindre le souverain de Pologne, Boleslas, de venir en personne lui rendre hommage les pieds nus et son épée suspendue au col. Dans une diète assemblée à Wurtzbourg, il donna audience aux ambassadeurs de tous les monarques européens. Ainsi, dans les six premières années de son avénement, Frédéric rendit à l'empire sa prépondérance universelle, dont il jouissait sous Henri III [1158].

Toutefois, Milan refusait d'obéir aux décrets du successeur de Charlemagne; elle était encouragée secrètement dans sa rébellion par le pape Adrien IV, qui voulait abaisser l'omnipotence de Frédéric; le pon-

MCD 2019

tife soutenait, dans ses missives, que la couronne impériale relevait de la tiare; et l'un de ses légats avait osé dire publiquement dans une diète : *De qui l'empereur tient-il sa dignité, si ce n'est du pape?* Néanmoins les Milanais, avant de repousser la force par la force, essayèrent de désarmer leur adversaire par des présents; mais ils furent mis au ban de l'empire et attaqués par une armée de cent mille hommes, ayant pour chef Frédéric. A cette époque, où l'art des siéges était encore dans l'enfance, ils auraient pu braver, à l'abri de leurs murailles, les efforts de l'ennemi; mais les habitants étaient divisés, et ils s'accordèrent seulement à solliciter la paix qui leur fut accordée aux conditions suivantes : ils devaient payer neuf mille marcs d'argent; soumettre au monarque le choix de leurs magistrats; reconnaître ses droits dans toute leur étendue; lui bâtir un palais dans Milan et rétablir Come et Lodi, qu'ils avaient ruinées précédemment. Il fallut en outre que les chefs du peuple, les nobles et les principaux vinssent requérir le pardon de leurs concitoyens, les pieds nus et la corde au cou. Frédéric licencia ensuite une partie de ses troupes et entreprit de doter ses sujets italiens d'un code de lois; quatre célèbres jurisconsultes s'acquittèrent de cette tâche, dont nous indiquerons seulement les dispositions principales. La première réglait la constitution des villes lombardes; elle attribue à l'empereur, conjointement avec le peuple, la nomination des podestats, des consuls et des autres officiers municipaux et judiciaires. La seconde définit les droits régaliens ou royaux qui appartiennent au monarque; ils n'ont, pour ainsi dire, d'autres limites que sa volonté. La troisième est relative aux fiefs; ils ne peuvent être aliénés sans le consentement du suzerain; les petits fiefs et non les grands, tels que les duchés, les comtés et les margraviats, peuvent être divisés. La quatrième roule sur les guerres privées, elles sont interdites sans exception, en vertu du principe qui défend de se faire justice soi-même; tous les hommes de dix-huit à soixante-dix ans doivent jurer la paix générale tous les cinq ans. Le rôle de législateur, dont Frédéric s'investissait, ne manqua pas de choquer le souverain pontife; il sapait les prétentions de la cour de Rome, qu'Adrien ne craignit pas de divulguer dans une lettre adressée aux évêques allemands. « L'empereur, » dit-il, s'attribue le même pouvoir que » nous, comme si notre pouvoir était res- » treint à un coin de terre tel que l'Alle- » magne, pays regardé comme le plus pe- » tit des empires, jusqu'au jour où les » papes l'élevèrent au-dessus de tous les » autres. Les rois de France n'allaient-ils » pas, comme des bourgeois, dans des » voitures traînées par des bœufs, avant » que Charlemagne fût sacré par le pape Za- » charie? Ces pauvres princes ne possédaient » en propre que ce que voulait bien leur ac- » corder le majordome, ou maire du palais. » N'ont-ils pas pour séjour principal encore » aujourd'hui Aix-la-Chapelle, tandis que » nous siégeons à Rome? De même que Rome » est supérieure à Aix-la-Chapelle, de même » nous sommes supérieur à ce roi qui se » vante de la souveraineté du monde; lors- » qu'il peut à peine soumettre un vassal re- » belle, ou dompter quelque tribu barbare. » Il ne possède l'empire que par notre grâce; » nous avons le droit de reprendre ce que » nous n'avons accordé qu'en croyant trou- » ver de la reconnaissance. » Il traite l'empereur de renard, qui voulait détruire la vigne du Seigneur, le flétrit de l'épithète de païen et le menace de l'excommunication. Frédéric répondit de son côté à ces violentes attaques par un manifeste où il soutenait « qu'il tenait l'empire de Dieu qui l'avait » choisi, et des princes qui l'avaient élu, et » que prétendre soumettre lu couronne im- » périale au saint-siége, était professer un » principe contraire à la volonté divine et à » la doctrine enseignée par saint Pierre. » Si le pape, ajoutait-il, affaiblit l'autorité » de l'empereur, il rompt aussi la paix de » l'Eglise; au lieu de porter la croix du » Christ, il s'avise de distribuer des cou- » ronnes et qualifie les Allemands d'hom- » mes stupides, nés pour obéir; mais qu'il » sache que ce peuple fier et invincible ne » s'humiliera pas devant le saint-siége, de- » venu en Italie, même à Rome, un objet » de dérision. »

Cette polémique injurieuse devait ame-

MCD 2019

ner une rupture ouverte entre Frédéric et Adrien. Cependant ce dernier ne crut pas devoir lancer contre son ennemi les foudres de l'Église, il se contenta de pousser à l'insurrection les Milanais, qui n'étaient que trop disposés à secouer le joug. En effet, lorsque le chancelier Rainald et le comte palatin Othon voulurent installer des magistrats nommés par l'empereur, les habitants se soulevèrent, et furent sur le point de les massacrer. Sommés de se présenter au tribunal de l'empereur, les Milanais s'abstinrent d'y paraître et firent répondre : *Qu'ils avaient bien prêté serment sur les décrets de Roncale, mais qu'ils n'avaient pas juré de les observer.* — Frédéric ne pouvait accueillir une semblable justification ; il rendit un arrêt qui plaçait Milan hors la loi, et ordonnait que cette ville rebelle serait rasée et ses habitants réduits à l'esclavage. A la tête de troupes nombreuses venues d'Allemagne, il envahit le Milanais; il attaqua Crémone et ne put s'en rendre maître qu'au bout de sept mois ; la ville fut condamnée à la destruction, triste présage du sort qui attendait Milan. Cette cité, grâce à la solidité de ses murailles et à la bravoure de ses citoyens, résista trois années; mais, vaincus par la fatigue et par la famine, les habitants se rendirent à discrétion. Frédéric fit subir aux vaincus les conditions les plus dures et les plus humiliantes. Durant trois jours, tous les citoyens, conduits par leurs magistrats municipaux, se rendirent les pieds nus et la corde au cou au camp de l'empereur, où ils déposèrent toutes les bannières de la cité, entre autres le carrocio (1). L'empereur était assis sur son trône, et il dit aux Milanais : *Vous avez mérité la mort, et cependant je vous laisse la vie; mais quant à votre ville, elle sera traitée de façon qu'elle ne puisse plus à l'avenir vous servir de sauvegarde si vous vous rendiez encore coupables de rébellion.* Le lendemain, Frédéric étant retourné à Pavie, prononça au milieu d'une nombreuse assemblée de seigneurs allemands et italiens sur le sort de Milan ; il déclara qu'elle serait rasée. Les habitants de Come, de Lodi, de Pavie, de Verceil, de Novare, et de plusieurs autres cités qui avaient gémi sous l'oppression des Milanais, s'offrirent avec empressement pour exécuter ce rigoureux arrêt, et dans six jours ils détruisirent les tours, les murailles, et comblèrent les fossés. Milan, qui avant sa reddition était une des cités les plus magnifiques de l'Italie, n'offrit plus qu'une solitude embarrassée de décombres. Les habitants durent se retirer dans quatre parties de leur territoire, où ils furent mis sous la surveillance de seigneurs allemands [1162].

Frédéric profita de sa victoire pour imposer à la Lombardie des lois despotiques dont la rigueur fut encore augmentée dans l'application par les gouverneurs qu'il laissa dans le pays, et qui abusèrent du pouvoir qui leur était confié. Aussi le peuple italien se tourna-t-il du côté d'Alexandre III, qui continuait la lutte contre le chef de l'empire et le pape Pascal III, que Frédéric avait fait élire. Alexandre, après avoir cherché un refuge en France, était revenu dans la Péninsule et avait été introduit dans Rome. Frédéric, qui après son triomphe avait repris le chemin de l'Allemagne, se vit contraint d'entreprendre une nouvelle expédition; il mit le siége devant la capitale du monde chrétien, qui se défendit avec acharnement. On se battit dans les rues et autour des églises, qui servaient comme de forteresses, et l'un des temples sous l'invocation de sainte Marie, fut pris d'assaut et ravagé par les flammes. Alexandre prit le parti de s'évader sous le costume d'un pèlerin, et se retira à Bénévent. Frédéric se fit alors couronner avec son épouse par le pape qu'il avait fait placer sur le trône de saint Pierre, auquel les Romains prêtèrent serment de fidélité. On était alors au mois d'août, et la chaleur de la saison fit éclore une maladie épidémique qui moissonna la majeure partie de l'armée impériale. Le monarque n'ayant plus de soldats, quitta

(1) Le carroccio était un arbre en fer, avec des feuilles du même métal ; au sommet de cet arbre était placée une grande croix, et sur la face de devant on voyait saint Ambroise, évêque et protecteur de Milan. Cette machine était traînée sur un char peint en rouge, auquel étaient attelées quatre paires de taureaux.

MCD 2019

Rome pour aller à Pavie; mais, craignant d'être bloqué dans cette ville, il en sortit pour retourner dans ses Etats héréditaires. Poursuivi par les Lombards, il fut sur le point de tomber entre leurs mains, et arriva en Allemagne, n'ayant plus avec lui que cinq personnes. En effet, la plupart des cités lombardes, révoltées des exactions auxquelles elles étaient en proie par la cupidité des agents de Frédéric, s'étaient réconciliées avec Milan. Elles avaient rebâti cette ville avec le même empressement qu'elles avaient mis à concourir à sa destruction; en un mot, Milan sortit de ses ruines plus riche et plus peuplée qu'auparavant.

Durant le séjour de l'empereur en Italie, l'Allemagne avait été en butte aux calamités de la guerre. Plusieurs seigneurs ecclésiastiques et séculiers s'étaient ligués contre le duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion; ce dernier avait obtenu l'avantage; néanmoins il crut devoir obéir à la décision de la diète de Wurtzbourg, présidée par Frédéric, qui ordonna de remettre les choses au point où elles se trouvaient avant la lutte. Il fut mal récompensé de sa condescendance, car il perdit la succession de son oncle, le vieux Welfe ou Guelfe, duc de Souabe, que l'empereur se fit donner par le possesseur auquel il fournissait de l'argent pour subvenir à ses profusions. Henri perdait non-seulement des fiefs et des domaines considérables en Allemagne, mais encore tout l'héritage de la comtesse Mathilde, échu à Welfe, et qui le plaçait au rang des princes les plus puissants de la Péninsule. Frédéric réussit encore à faire nommer roi des Romains son fils aîné (1). Le second, appelé Frédéric, eut en partage la Souabe; le troisième, Conrad, les possessions du duc de Rothinbourg; Othon fut investi du gouvernement des royaumes d'Arles et de Bourgogne; enfin Philippe, le plus jeune des enfants de Frédéric, devait jouir de riches domaines détachés de la couronne et confisqués sur l'Église. — Ainsi la maison des Hohenstaufen s'élevait au-dessus de toutes les autres par ses biens personnels, qui, en lui attribuant des droits politiques, lui assuraient une prépondérance incontestable. — Cependant l'empereur sentait la nécessité de reparaître en Italie, où la ligue lombarde faisait chaque jour de rapides progrès, et recrutait de nouveaux alliés. En effet, Gênes et Pise avaient seules refusé d'abandonner la cause de l'empereur, qui résolut d'aller la soutenir en personne. Il somma les feudataires de l'Empire de lui amener des soldats; tous obéirent, si ce n'est Henri le Lion. Frédéric eut avec lui une entrevue, où, après avoir épuisé tous les arguments, il descendit jusqu'à la prière; on dit même qu'il s'agenouilla devant le duc, qui persista à refuser son concours. — L'impératrice entra dans ce moment, et s'adressant à son époux : « Relevez-vous; Dieu vous consolera de cet abaissement passager, par la punition de ce sujet insolent. » La conduite de Henri était l'effet du ressentiment qu'avait fait naître dans son âme la perte de la succession de son oncle Welfe; des historiens affirment en outre qu'il s'était laissé gagner par le pape et ses adhérents. Quoi qu'il en soit, Frédéric pénétra en Italie par les Alpes suisses, il assiégea vainement Alexandrie de la Paille, que les Lombards avaient fondée récemment, et finit par être vaincu à Lignano, par la bravoure d'un corps de Milanais, qui tuèrent son porte-étendard; le monarque lui-même tomba de cheval, et le bruit courut qu'il avait succombé. L'impératrice, retirée à Pavie, prit le deuil; mais elle eut la douce joie de revoir son époux, qui avait échappé à la mort et à la poursuite des vainqueurs [1176].

N'ayant plus d'armée, il entama des négociations avec Alexandre III, et traita lui-même à Venise avec le pontife, qu'il admit pour le seul pape légitime, et auquel il restitua tous les droits dont avaient joui ses prédécesseurs; en retour, Alexandre le releva de l'excommunication fulminée contre lui, reconnut son fils Henri en qualité de roi des Romains, et s'engagea à couronner l'impératrice. On convint encore que Frédéric jetterait un voile sur le passé et pardonnerait à tous ceux qui avaient manqué aux devoirs imposés par

(1) Il fut empereur sous le nom de Henri VI.

MCD 2019

la foi féodale. Toutefois, si les parties belligérantes déposèrent les armes, elles ne conclurent pas la paix; mais seulement une trève qui devait durer six années, durant lesquelles des arbitres prononceraient sur diverses questions mises en réserve, et qui ne devaient pas être tranchées par le glaive. — On se rappelle que Henri le Lion n'avait pas voulu accompagner son souverain dans la Péninsule; lorsqu'il reçut la nouvelle de la paix de Venise, il dit à ses confidents : *Nous allons avoir la guerre ;* et pour la soutenir, il chercha à conclure des alliances avec les Français, les Danois et les Slaves, mais il ne put conjurer l'orage qui le menaçait. — Ses ennemis, parmi lesquels se trouvaient des évêques, l'accusèrent auprès de Frédéric, peu disposé à traiter avec indulgence un prince dont l'abandon avait en partie causé les revers qu'il venait d'éprouver. Il cita le duc à comparaître d'abord à Worms, puis à Magdebourg, où il devait être jugé par la diète; Henri ne se présenta pas, mais il obtint une audience de l'empereur, qui lui offrit son appui à deux conditions: la première que Henri payerait cent mille marcs d'argent, pour indemniser Frédéric des pertes qu'il avait subies dans sa campagne en Lombardie; la seconde, qu'il se réconcilierait avec ses adversaires. Le duc ne donna aucune suite à cette négociation, il se laissa citer une troisième fois devant la diète, à Goslar; alors ses juges déclarèrent qu'il était mis au ban de l'Empire, et que ses biens seraient confisqués. En conséquence, ses domaines furent partagés. Frédéric donna la Saxe à Bernard d'Anhalt, mais il en détacha plusieurs fiefs importants qu'il conféra à l'archevêque de Cologne et à quelques autres prélats. La Bavière appartint à Othon de Wittelbasch, le plus brave et le plus fidèle vassal du monarque. Mais pour s'emparer des dépouilles de Henri le Lion, il fallut combattre. Cependant, après une résistance désespérée, celui-ci, abandonné successivement de ses partisans les plus dévoués, fut réduit à implorer son pardon [1181]. L'empereur présidait alors une diète à Erfurth, Henri vint se prosterner à ses pieds et le conjura d'annuler sa condamnation. Frédéric ne put voir sans émotion l'ami de son enfance et le compagnon de ses exploits; il obtint que Henri garderait ses biens patrimoniaux, c'est-à-dire Brunswick et Luxembourg. Ce dernier fut en outre banni de l'Allemagne, durant trois années qu'il passa en Angleterre, à la cour du roi de ce pays, dont il avait épousé la fille. Tandis qu'il languissait dans l'exil, sa femme lui donna un fils qui devint la tige de cette maison de Hanovre qui occupe aujourd'hui le trône de la Grande-Bretagne.

Sur ces entrefaites, la trève conclue avec les Lombards expira et fut remplacée par la paix de Constance, qui détermina les rapports qui devaient exister entre l'empereur et les républiques italiennes de la Lombardie. Ce monarque conserva le droit de désigner deux consuls choisis parmi les habitants; ils étaient chargés d'exercer la puissance souveraine; de leur côté, les bourgeois devaient prêter serment de fidélité au chef de l'Empire, et lui payer certaines taxes, dans le cas où il conduirait une armée dans la Péninsule. Là se bornaient leurs devoirs envers le successeur de Charlemagne, et ils conservaient leurs lois et leurs coutumes sans altération. Frédéric visita pour la dernière fois l'Italie en 1184; les Lombards l'accueillirent avec des transports de joie, et lui prodiguèrent les plus grands honneurs; il mit sur le front de son fils aîné, Henri, la couronne de fer, et le maria avec Constance, héritière des royaumes de Naples et de Sicile, conquis par la famille des Hauteville sur les Grecs et les Sarrasins. Ainsi, par cet hymen, la maison des Hohenstaufen voyait s'ouvrir devant elle la brillante perspective de commander un jour toute l'Italie. Cependant arriva la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin; après sa victoire dans les champs de Tibériade, le pape Urbain III ne put survivre à la douleur que lui fit éprouver la chute de l'empire chrétien [1187]. Il eut pour successeurs Grégoire VIII et Clément III, qui conjurèrent les princes catholiques d'arracher aux Sarrasins l'héritage de Godefroi de Bouillon; les rois de France et d'Angleterre et tous les potentats des autres parties de l'Europe s'empressèrent de prendre la croix. Frédéric, alors

MCD 2019

âgé de soixante-seize ans, voulut se mettre à la tête de ses soldats. Il hâta son départ, sans attendre les Français et les Anglais. Néanmoins, la vieil empereur sachant, par expérience, que la multitude à la guerre est plus embarrassante qu'utile, exigea que tous les hommes qui voulaient s'enrôler sous ses drapeaux possédassent au moins trois marcs d'argent. Quant à ceux qui restèrent dans leurs foyers, ils furent taxés pour acquitter les frais de l'expédition ; il emmena avec lui son fils Frédéric, duc de Souabe, et prit son chemin par la Hongrie. Isaac l'Ange, qui régnait à Constantinople, au lieu de venir en aide aux soldats de la croix, leur suscitait chaque jour des obstacles ; mais à la fin, la crainte d'être assiégé dans sa capitale le rendit plus traitable, et il offrit à Frédéric des vaisseaux pour transporter ses troupes de l'autre côté du détroit. Quatre-vingt-deux mille hommes suivaient l'empereur, qui s'avança dans les plaines de l'Asie Mineure. Les troupes ne trouvèrent aucunes provisions, car les Turcs avaient dévasté le pays ; il arriva, enfin, sous les murs d'Iconium, capitale d'un Etat musulman, livra bataille à ses adversaires, qui subirent une sanglante défaite ; puis il prit d'assaut Iconium, et contraignit le sultan à demander la paix. Frédéric se dirigea ensuite vers la Syrie, mais ayant voulu traverser à la nage le fleuve Seleph (l'ancien Cydnus), il se noya [5 juin 1190]. Le duc de Souabe fit embaumer le corps de son père et le ramena à Antioche, où la plupart des chefs et des soldats quittèrent leurs drapeaux pour retourner en Europe. Le jeune Frédéric, auquel il ne restait plus que sept mille hommes, se rendit à Tyr, où il fit inhumer les restes de Barberousse.

Frédéric, par ses exploits et ses talents, fit briller d'un nouveau lustre la dignité impériale ; néanmoins il fut contraint de reconnaître un pape (Alexandre III), élu par ses adversaires, et de sanctionner l'émancipation des villes lombardes. Plus heureux en Allemagne, il abaissa l'influence redoutable de Henri le Lion, qui semblait aspirer à devenir son égal, et réussit encore à rétablir la paix publique, troublée sans cesse par les rivalités des nobles. Au reste, s'il faut en croire un historien moderne estimé (1), « le règne de Frédéric Ier fut » l'âge d'or de la chevalerie et de la no- » blesse féodale. La dignité de chevalier » était si haut placée, que l'empereur dé- » fendit de la conférer aux fils de prêtres, » d'archidiacres ou de paysans. L'esprit de » chevalerie était si dominant à cette épo- » que, que les religieux formaient des or- » dres mixtes dont les membres unis- » saient l'obéissance du moine à la bravoure » du guerrier. Les premiers conseillers de » Frédéric étaient à la fois évêques et gé- » néraux, et comme la poésie a toujours été » l'expression anoblie de la vie privée, elle » avait aussi imprimé sa perfection à la che- » valerie. Le contact avec les Provençaux » et le mouvement des croisades excitèrent » une nouvelle ardeur en Allemagne : la » cour de Frédéric devint le rendez-vous » des chevaliers les plus illustres et des » troubadours les plus célèbres. Les diètes » amenaient autour de lui des poëtes qui » chantaient les exploits des anciens héros » et enflammaient la nation. Comme l'em- » pereur donnait en tout l'exemple à son » siècle, non-seulement il protégea le plus » noble des arts, mais aussi les sciences » dans leur influence sur la vie publique ; » il favorisa surtout l'étude du droit. Ses » négociations avec le pape éclairèrent le » clergé allemand sur ses droits dans ses » rapports avec la cour de Rome. La haute » Allemagne s'éleva à une grande prospé- » rité sous Frédéric Ier. Le commerce avec » l'Italie et l'Orient prit une nouvelle ac- » tivité et hâta les développements de l'in- » dustrie dans toutes ses branches. Des » forteresses impériales bâties sur divers » points étalent encore à nos yeux leurs » ruines imposantes. Des villes, des bourgs, » des couvents, des châteaux, s'élevaient » jusqu'au sommet des Alpes. Enfin, à sa » mort, Frédéric, petit-fils d'un comte de » Souabe, qui n'occupait pas le premier » rang parmi les nobles, laissa un puissant » empire qui s'étendait depuis la Méditer- » ranée jusqu'à la mer Baltique, et, pour » soutenir son œuvre, quatre fils courageux » et pleins d'avenir. »

Henri VI, quand il monta sur le trône,

(1) Pfister, tome IV, p. 268 et suiv.

MCD 2019

avait déjà pris part au gouvernement; il s'était aussi montré sur les champs de bataille, puisqu'il avait accompagné son père en Italie. Quand Frédéric partit pour aller en Orient, son fils prit en main les rênes de l'État ; à peine était-il chargé de l'exercice du pouvoir suprême, qu'il eut à repousser les attaques d'un ennemi aussi brave qu'habile : c'était Henri le Lion, qui vint essayer de reconquérir les possessions qu'il avait perdues pour avoir été mis au ban de l'empire. La lutte fut vive et soutenue de part et d'autre avec acharnement. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort de Frédéric. Déjà roi des Romains et régent de l'empire, Henri se trouvait investi du pouvoir ; il crut donc qu'il ne courait aucun risque à quitter momentanément l'Allemagne pour se rendre en Italie, afin de recueillir l'héritage du roi de Naples et de Sicile, Guillaume II, dont sa femme était la nièce et l'héritière. Mais la majorité des États du pays décerna la couronne à Tancrède, comte de Lecca, dernier rejeton mâle de la maison royale. Quoique le pape Clément III eût reconnu précédemment les droits de Constance, femme de Henri, il accorda l'investiture à Tancrède. A son arrivée dans la Péninsule, le monarque allemand prit le chemin de Rome, où il trouva un nouveau pontife, Célestin III, qui avait remplacé Clément [1191]. Ce dernier consentit à couronner Henri, à la condition qu'il livrerait à la vengeance des Romains la ville de Tusculum, qui avait toujours suivi le parti impérial, et dont les habitants furent égorgés impitoyablement. L'empereur avait abandonné ses alliés pour s'assurer l'appui du pape dans la lutte qu'il voulait engager pour s'assurer la possession de Naples et de la Sicile. A la tête d'une armée nombreuse, il entra dans la Pouille et mit le siége devant Naples, après avoir subjugué un grand nombre de villes et de châteaux. Mais une épidémie produite par la chaleur décima ses troupes; lui-même en fut attaqué, ainsi que plusieurs seigneurs ; il se vit dans la nécessité d'abandonner son entreprise, et de retourner en Allemagne ; il y demeura trois ans, occupé à réprimer des révoltes et à se défendre contre Henri le Lion. Ce prince n'avait pas exécuté les conditions du traité qu'il avait conclu avec l'empereur, auquel il avait remis, comme garant de sa foi, son fils aîné ; mais cet otage avait pris la fuite, il était devenu l'époux d'Agnès, fille du comte Palatin. Ce mariage irrita vivement l'empereur, qui avait disposé de la main d'Agnès en faveur du duc de Bavière. Toutefois, à la suite d'une négociation, le monarque finit par approuver l'hymen du jeune Henri ; il lui accorda l'investiture du Palatinat. Ainsi, l'empereur qui avait conjuré la ruine de la maison des Guelfes, se lia à cette maison par de nouveaux nœuds ; il avait poursuivi sa perte, il allait contribuer à lui rendre son ancienne splendeur. Ce fut pendant le séjour en Allemagne de Henri, que le roi d'Angleterre Richard, surnommé Cœur de Lion, lui fut livré par le duc d'Autriche Léopold (1). Henri, en sa qualité de successeur des Césars, se croyait au-dessus des autres rois, il enferma Richard dans le château de Trifels, en Alsace, et le prince captif fut forcé de répondre devant la diète assemblée à Hagueneau, aux accusations de Léopold. Il se défendit avec autant de force que de dignité, et l'empereur, pour lui témoigner son estime et son admiration, le serra dans ses bras. Cependant il ne consentit à lui rendre la liberté qu'après lui avoir extorqué une somme que l'on peut évaluer à trois millions d'écus de nos jours.

Cet argent servit au monarque pour entreprendre une nouvelle expédition dirigée contre Naples et la Sicile. Son antagoniste Tancrède et Roger, fils aîné de ce prince, venaient de mourir [1194], et Henri n'avait plus à combattre qu'un enfant appelé Guillaume, second fils de Tancrède. Il traversa les Alpes et rallia à sa cause les Génois et les Pisans, qui lui fournirent des vaisseaux et quelques milliers de soldats ; il conquit rapidement

(1) Au siége d'Acre, en Syrie, Richard et Léopold avaient eu un grave différend. Le prince autrichien ayant fait planter sa bannière sur une tour, Richard la fit arracher et jeter par-dessus les remparts en signe de mépris. Léopold avait été contraint de dévorer cet outrage, et il s'était vengé en s'emparant de la personne de Richard, qui traversait l'Allemagne pour se rendre en Angleterre.

MCD 2019

Naples et toutes les provinces de ce royaume, puis il franchit le détroit, et vint débarquer en Sicile. Palerme la capitale, lui ouvrit ses portes: Sybille, veuve de Tancrède, s'était enfermée avec son fils et toute sa famille dans la citadelle; elle consentit à se rendre à la condition que le jeune Guillaume recevrait, en échange de la couronne, le comté de Lecca et le duché de Tarente. Alors Henri se fit sacrer roi de Naples et de Sicile; mais soit que ses nouveaux sujets eussent tramé quelque conspiration contre lui, ou soit qu'il jugeât prudent de sacrifier à sa sûreté les seigneurs, les plus puissants, il les fit arrêter, et les mit en jugement devant un tribunal composé de ses créatures. La plupart des accusés étaient des prélats et des nobles appartenant aux plus grandes familles; ils furent condamnés aux supplices les plus affreux : les uns eurent les yeux crevés ou furent empalés, les autres expirèrent dans les flammes ou furent enterrés tout vifs. On ne respecta pas même la cendre des morts : les restes de Tancrède et de Roger furent arrachés du tombeau. On condamna par le même arrêt Sybille et ses enfants à une prison perpétuelle. Henri se mit ensuite en route pour l'Allemagne, chargé des dépouilles des deux royaumes qu'il venait de conquérir, et qui étaient portées par cent soixante mulets. Chemin faisant, il fit crever les yeux ou dépouilla de sa virilité le jeune Guillaume, qu'il ensevelit dans un château-fort, en Souabe, ou l'infortuné prince mourut après une longue détention, tandis que sa mère et ses trois sœurs allèrent gémir dans un couvent. Avant de quitter l'Italie, l'empereur, dans le double but de récompenser les services des seigneurs allemands, et de laisser dans la Péninsule des hommes dévoués à sa fortune, leur distribua des fiefs. Ainsi, il investit son frère puîné, Philippe, de la Toscane et des autres possessions faisant partie de l'héritage de la comtesse Mathilde. Il conféra à son sénéchal le duché de la Romagne et le marquisat d'Ancône, et il donna à son chancelier Conrad le marquisat de Spolète. Pour se fortifier contre les villes lombardes, il eut soin de créer une ligue entre toutes les villes de ce pays, dévouées à la cause impériale; mais comme il ne tint aucune des promesses qu'il avait prodiguées aux Génois et aux Pisans, ceux-ci se joignirent aux Milanais et à leurs alliés. Durant l'expédition de Henri à Naples et en Sicile, l'impératrice Constance le rendit père d'un fils, qui devint depuis si célèbre sous le nom de Frédéric II. L'empereur se brouilla aussi avec le pape, qui voulut l'excommunier : toutefois, le pontife s'en tint à la menace.

Chargé des trésors de Naples et de Sicile, Henri, de retour en Allemagne, tenta d'exécuter un plan favorable à son ambition, et même à la prospérité publique; il s'agissait de rendre la couronne impériale héréditaire dans sa famille; il offrait en retour aux princes allemands, chargés de l'élection du souverain, le même avantage, c'est-à-dire qu'ils transmettraient à leurs familles les duchés dont ils étaient investis; il promettait encore de renoncer à plusieurs droits importants par les bénéfices dont ils étaient la source. Quoique Henri eût gagné de nombreux partisans, il fut obligé de renoncer à son projet, par l'opposition des archevêques de Mayence et de Cologne, auxquels s'étaient joints les princes saxons; on sait que ces princes étaient de la maison des Guelfes (1); néanmoins, l'empereur eut le crédit de faire nommer son fils Frédéric, âgé de trois ans, roi des Romains. Sur ces entrefaites, Célestin III fit prêcher une croisade pour exhorter les chrétiens à se rendre en Asie, afin d'arracher au fils de Saladin le royaume de Jérusalem, et de le restituer au comte Henri de Champagne. L'enthousiasme excité un siècle auparavant par l'ermite Pierre n'était pas encore éteint, et une multitude d'hommes prirent les armes à la voix des prédicateurs, qui les conjuraient d'aller concourir à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. L'armée se divisa en deux corps; l'un devait gagner Constantinople, en traversant la Hongrie; l'autre, sous la conduite de Henri, descendit dans la Péninsule italienne, où les croisés trouveraient des vaisseaux pour se rendre par

(1) Le chef de cette maison, Henri le Lion, venait de mourir, mais il laissait trois fils, Henri, Othon et Guillaume.

MCD 2019

mer sur les côtes de la Syrie. Cependant l'empereur crut devoir rester en Italie, et confia le commandement à son chancelier Conrad; en effet, des troubles avaient éclaté dans le royaume de Naples et dans la Sicile, où le monarque s'était fait détester par son avarice et sa cruauté; il ne possédait pas même l'affection de son épouse Constance. Sous le prétexte que des seigneurs napolitains et siciliens avaient formé le projet de le détrôner, il recommença le cours de ses barbaries. Il fit pendre et brûler un grand nombre d'hommes qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans la conjuration. A Capoue, le comte Richard d'Acerra fut attaché à la queue d'un cheval et traîné dans les rues de la ville; une autre victime non moins illustre, le comte Jordan, accusé d'avoir voulu se faire élire roi de Sicile et épouser Constance, subit le supplice le plus affreux; les bourreaux le firent asseoir sur un trône de fer rougi au feu et lui mirent sur la tête une couronne brûlante du même métal. Henri survécut peu de temps à ses victimes; le poison, suivant quelques historiens, termina ses jours à Messine; d'autres affirment, au contraire, qu'ayant bu de l'eau froide au retour de la chasse, il périt victime de son imprudence [1197]; il avait alors trente-deux ans, et en avait régné huit. Ce prince avait hérité de quelques-unes des qualités de son père, Frédéric Ier; mais il les ternit par sa mauvaise foi et ses barbaries. Quoiqu'il eût employé un moyen presque toujours efficace, la corruption, il ne put venir à bout de son projet favori, qui devait assurer l'empire à ses héritiers directs, et cependant tout semblait mûr pour espérer ce changement, car les ducs perdaient de jour en jour leur ancienne prépondérance, qui était partagée par les évêques et les comtes jadis leurs vassaux. Toutefois il échoua, et il paraît difficile d'assigner les causes véritables de ce résultat. Quoi qu'il en soit, lorsque Henri mourut, sa mémoire fut louée et dénigrée avec une sorte de passion; les uns, entre autres les Italiens, signalaient sa rapacité, son despotisme et ses cruautés; les autres, au contraire, regrettaient un prince qui avait rehaussé la gloire de l'empire et enrichi l'Allemagne des dépouilles de la Péninsule; il faut avouer que ses détracteurs étaient bien plus nombreux que ses panégyristes.

[1197] Henri VI avait eu la précaution de faire élire, avant sa mort, roi des Romains, son fils Frédéric; les États adoptèrent en effet ce jeune prince pour leur souverain; mais comme il n'était âgé que de quatre ans, ils confièrent le titre et les pouvoirs de régent à Philippe, duc de Souabe et de Franconie en Allemagne, marquis de Toscane en Italie, et oncle du jeune monarque. Mais le nouveau pape, Innocent III, qui monta sur le trône pontifical quelques mois après que Henri fut descendu au tombeau, ne pouvait approuver ni le choix de Philippe, ni l'avénement à l'empire du jeune Frédéric. En effet, si la couronne impériale et celle de Naples appartenaient au même souverain, le saint-siége serait obligé de ployer sous la puissance des héritiers des Césars et ne pourrait conserver ses droits sur le royaume des Deux-Siciles, que les pontifes avaient jadis octroyé, et qui relevait de la chaire apostolique. Le pape connaissait d'ailleurs la fermeté de Philippe, qui soutiendrait hautement les prérogatives impériales et qui veillerait attentivement à la conservation de l'héritage de Mathilde, dont il avait été investi par son père. Tels furent les motifs qui décidèrent le pontife à renverser du trône de Charlemagne la famille de Hohenstaufen. Il fit adopter ce plan à l'archevêque de Mayence, à celui de Trèves et au comte palatin du Rhin, Henri de Brunswick, fils de Henri le Lion. Ces prélats et ces princes ayant réuni à Andernach un petit nombre d'évêques et d'abbés westphaliens, nomment roi des Romains Berthold, duc de Sœhringen; mais celui-ci se démit presque sur-le-champ de la dignité qu'il venait de recevoir, et obtint en dédommagement une somme de douze mille marcs d'argent. Philippe, qui les déboursa, se substitua à la place de Berthold; élu roi des Romains à Mulhausen, et se fit couronner à Mayence. Mais ses adversaires, appuyés par le pape, donnèrent leur suffrage à Othon de Brunswick, autre fils de Henri le Lion, et à qui son oncle Richard, roi d'Angleterre, avait donné le

MCD 2019

comté de Poitou. Il fut sacré à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Ainsi, l'Allemagne avait trois rois, Frédéric, Philippe et Othon. Le premier, à cause de sa jeunesse, ne pouvait agir par lui-même; les deux autres s'adressèrent au pape, et lui firent à l'envi les offres les plus séduisantes. Néanmoins, Othon l'emporta sur son rival; ce dernier, tout en protestant de son respect et de son obéissance pour le saint-siége, ayant fait entendre qu'il était résolu à ne pas laisser empiéter sur ses droits. Le pontife finit donc par se déclarer en faveur d'Othon, qui promit de restituer à la cour de Rome l'exarchat de Ravenne, la Marche d'Ancône, le duché de Spolète et d'autres domaines de la comtesse Mathilde. De leur côté, les prélats et les seigneurs qui avaient donné la couronne à Philippe, envoyèrent à Innocent III une déclaration où l'on remarquait le passage suivant : « Où avez-vous lu, vous » pape, où avez-vous entendu dire, vous » cardinaux, que vos prédécesseurs ou » leurs envoyés se soient jamais présentés » comme électeurs à la diète et qu'ils » aient prétendu valider ou mettre en » question le choix du souverain? au con- » traire, l'élection d'un pape ne pouvait » avoir lieu sans la consentement de l'em- » pereur, jusqu'au jour où Henri I eut » cédé ce privilége. Si l'imprévoyance d'un » prince a fait perdre un droit légitime, » comment le pape pourrait-il s'arroger un » privilége qui ne lui a jamais appar- » tenu? » Cette pièce se terminait par l'assurance que Philippe ne voulait pas se soustraire à l'obéissance du saint-siége et demandait au pontife de le couronner.

Pour appuyer les arguments qui militaient en sa faveur, Philippe eut recours à l'épée de la noblesse de Souabe et de Franconie; elle embrassa avec chaleur son parti, car il avait eu le soin de distribuer à cette noblesse les domaines que sa famille possédait dans le pays. Il attacha encore à sa cause le duc de Bohême Prémislas, auquel il décerna le titre de roi, et il conclut une alliance avec le roi de France Philippe-Auguste. Othon aurait succombé s'il n'eût pas été secouru par son beau-frère Waldemar II, souverain duc de Danemark, et si le nouveau roi de Bohême, mécontent de son bienfaiteur, n'avait pas embrassé sa cause (1). Néanmoins, Othon s'affaiblissait chaque jour par l'abandon successif de ses amis les plus puissants; Innocent III lui-même entra en négociation avec Philippe, et, sur la promesse que ce prince accorderait la main de l'une de ses filles au neveu du pontife, il le reconnut en qualité d'empereur d'Allemagne et de roi des Romains [1204-1207]. Le pape ménagea cependant une entrevue entre Philippe et Othon; elle eut lieu dans la ville de Cologne; mais les deux rivaux ne purent s'entendre, et conclurent seulement une trève d'une année. Cette armistice allait expirer, lorsque Philippe, ayant assemblé des forces nombreuses, s'arrêta avant d'entrer en campagne, à Bamberg, où il célébra le mariage d'une de ses nièces; puis il se rendit au château d'Altemberg, situé dans le voisinage, pour y passer quelque jours. Il s'était fait saigner, ainsi que les principaux seigneurs de sa suite, et se trouvait encore couché lorsque arriva Othon de Wittelsbach, comte palatin du Rhin; il était accompagné de dix hommes d'armes qu'il laissa dans l'antichambre; lui-même était armé de toutes pièces. Introduit auprès du monarque, il se mit à jouer avec son épée, et comme Philippe lui prescrivit de la remettre dans le fourreau, Othon se précipita sur lui et lui porta un coup dans la gorge; il lui fit encore une seconde blessure et se sauva chez l'évêque de Bamberg. L'assassin s'était montré jusqu'alors un des partisans les plus dévoués de sa victime; mais, ayant obtenu la promesse d'épouser une des filles de Philippe, le monarque avait retiré son consentement, parce qu'Othon s'était souillé d'un meurtre [1208]. Philippe expira au moment même de triompher de son rival, car toutes les chances étaient en sa faveur.

Cette catastrophe imprévue donna la couronne à Othon, qui fut reconnu même par les partisans des Hohenstaufen; ils crurent devoir le préférer au jeune Frédéric, qui

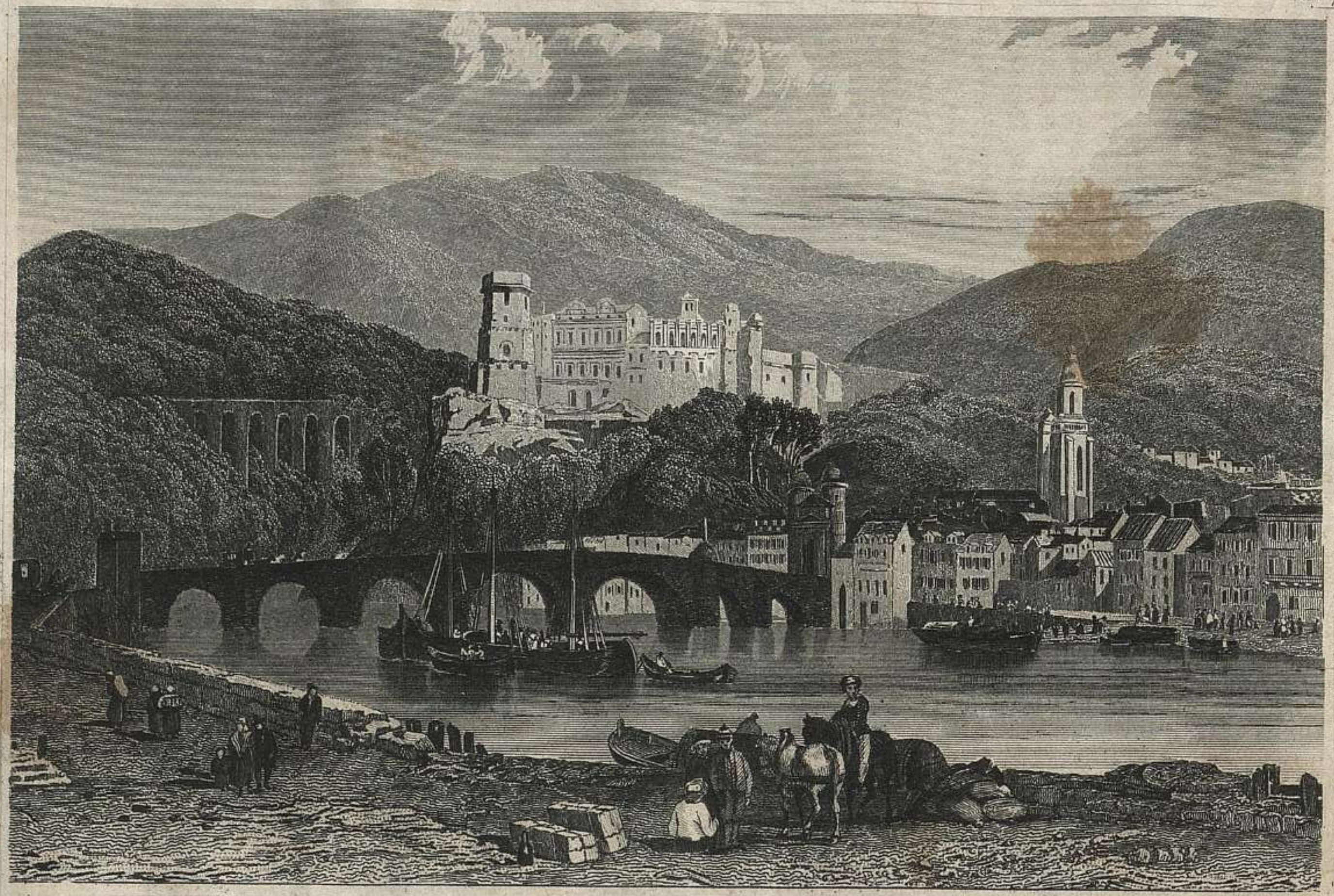
(1) Le roi de Bohême ayant répudié sa femme, malgré la défense de Philippe, avait été condamné à perdre ses fiefs.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019





Turner del

Pl. 96.

Leonce Lhuillier sculp.

VUE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE HEIDELBERG DANS LE GRAND DUCHÉ DE BADE.

ALLEMAGNE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1

ne pouvait prendre en main les rênes du gouvernement; mais on lui fit promettre qu'il ne tenterait pas d'abolir le droit d'élection pour assurer l'empire à sa famille, et qu'il supprimerait les péages qui avaient été rétablis récemment. La diète fit ensuite le procès de l'assassin de Philippe, à la prière de sa fille Béatrix, qui parut dans l'assemblée en habits de deuil, et demanda vengeance par l'organe de l'évêque de Spire. Othon de Wittelsbach fut mis au ban de l'empire et condamné à la peine capitale. Chargé de l'exécution de cet arrêt, le comte de Kallinthin, maréchal héréditaire et grand prévôt d'Allemagne, se mit à la recherche du coupable, et le découvrit dans une petite maison située en Bavière, sur le bord du Danube, et qui appartenait à des moines. Il le tua d'un coup d'épée, jeta la tête dans le fleuve, et laissa le corps sans sépulture. Le château de Wittelsbach fut détruit de fond en comble, et l'on bâtit une église sur ses ruines. Dénoncé comme complice de l'assassin de l'empereur, l'évêque de Bamberg se réfugia en Hongrie, et l'un des frères d'armes d'Othon, poursuivi pour un semblable soupçon, se rendit à Jérusalem, et n'obtint la permission de revenir dans sa patrie qu'après un exil qui avait duré dix-sept ans. La diète tenue à Wurtzbourg invita l'empereur Othon à épouser la fille de Philippe, Béatrix; il y consentit, et célébra ses fiançailles avec elle, en présence des légats du pape et de tous les princes de l'Empire; la jeune épouse n'était pas nubile, Othon ne consomma le mariage que trois ans après; mais il se mit en possession du duché de Souabe et des autres domaines appartenant à sa femme. Il songea ensuite à descendre en Italie, et confia le pouvoir à son frère, le comte palatin, Henri. Il traversa la vallée de l'Adige. Milan lui ouvrit ses portes, et il reçut dans cette ville la couronne de fer. Les cités lombardes, en haine de la maison Hohenstaufen, s'empressèrent de lui payer les taxes arriérées, et l'empereur se rendit à Rome, où Innocent III consentit à le sacrer de sa propre main [1208]. Le monarque et le pontife ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence, car ils avaient des intérêts opposés et inconciliables; le pape réclamait la restitution des biens allodiaux de la comtesse Mathilde, et sommait l'empereur de renoncer à la dépouille des prélats décédés, et de rien tenter contre le jeune Frédéric, héritier du trône de Naples et de Sicile, et que le pontife regardait comme son pupille. Il exigeait de plus le départ d'Othon, et sur son refus il essaya d'expulser les Allemands en soulevant contre eux le peuple de Rome. L'empereur, ne pouvant nourrir ses soldats, dut s'éloigner, mais il cantonna ses troupes dans l'État romain, et distribua à ses partisans des fiefs qui appartenaient au souverain pontife. Il fit ensuite de grands préparatifs pour envahir Naples et la Sicile. Tous ces actes allumèrent le courroux d'Innocent III, qui adressa à l'empereur les plus vifs reproches : « N'oubliez pas, lui dit-il, que l'Église » vous a élevé; pensez à Nabuchodonosor, » qui, fier et orgueilleux de sa puissance, » fut changé en bœuf, et réduit à se nour- » rir d'herbes, comme les animaux. » Othon répondit : « Je n'ai jamais porté la » main sur le pouvoir spirituel qui vous » appartient, je veux au contraire le dé- » fendre; mais pour ce qui concerne le » temporel, je n'ai d'ordres à recevoir de » personne. » Innocent III, irrité, lança les foudres de l'excommunication contre son adversaire, qui ne tarda pas à éprouver combien cette arme était redoutable [1210].

Retiré en Sicile, le jeune Frédéric, qui représentait seul l'illustre race des Hohenstaufen, recevait, sous la direction du pape, une éducation scientifique qui développa toutes les facultés de son esprit. Aussitôt qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, il devint l'époux de Constance d'Aragon, veuve du roi de Hongrie. Cet hymen était achevé depuis quelques mois, lorsque Frédéric, déclaré majeur, eut à se défendre contre Othon, qui s'était déjà emparé de la majeure partie du royaume de Naples, et qui se disposait à envahir la Sicile. Mais ce dernier ayant reçu la nouvelle que les partisans de la famille de Frédéric, suscités par le pape, s'étaient rassemblés à Bamberg pour procéder à l'élection du



MCD 2019

fils de Henri, prit la résolution de retourner en Allemagne pour rattacher à sa cause les partisans de la maison Hohenstaufen. Il célébra à Francfort, en arrivant, son mariage avec Béatrix, qui avait été ajourné ; mais il perdit sa jeune épouse quelques jours après la célébration des noces, ce qui lui enleva l'appui des Souabes et des Bavarois [août 1212]. Tandis qu'Othon, de retour dans la Germanie, s'efforçait de conjurer l'orage qui s'élevait contre lui, Frédéric recevait la lettre des amis de sa famille qui, réunis à Nuremberg, avaient adopté la résolution de le rappeler au trône impérial ; elle lui fut présentée au sein des états de Sicile, mais les barons qui composaient cette assemblée conjurèrent leur jeune roi de ne pas accepter l'offre des Allemands. Néanmoins Frédéric se rendit au vœu des princes germaniques ; il abandonna son épouse et un fils nouveau-né pour aller disputer à Othon la couronne des Césars. Reçu dans Rome avec pompe par Innocent III, qui promit de le seconder, Frédéric se rendit à Gênes et gagna l'Allemagne par les Alpes supérieures. Il arriva sur les bords du lac de Constance, et put apercevoir sur l'autre rive son compétiteur venu la veille avec deux cents cavaliers. Toutefois Othon ne tarda pas à se retirer en Saxe, où il s'occupa à se créer des partisans avec l'argent que lui fournissait le roi d'Angleterre (1) son allié. Frédéric, de son côté, obtint des secours en argent de Philippe-Auguste, et les deux rivaux commencèrent les hostilités l'un contre l'autre. Tout à coup, Othon, excité par le monarque britannique, prit l'étrange résolution d'aller combattre le roi de France. Vaincu à Bouvines, il se réfugia dans la ville de Cologne ; mais, abandonné par les citoyens de cette ville, qui ne voulaient pas se sacrifier pour sa cause, il fut réduit à chercher un refuge à Brunswick, possession héréditaire de sa famille [1215]. Le pape, ayant appris la déroute de l'adversaire de Frédéric, jugea que le temps était venu de le déposer. Dans un concile tenu à Latran, où se trouvèrent les envoyés de presque tous les rois catholiques, il prononça un jugement par lequel Othon était déchu du trône, et Frédéric déclaré seul monarque légitime. Othon ne voulut pas se soumettre à la décision du souverain pontife, qu'il déclarait illégale ; il continua la lutte, qui dura encore trois années, car les princes de l'Empire, par une politique désastreuse pour l'Allemagne, ne prirent aucune mesure décisive contre lui, afin sans doute d'arracher à Frédéric quelque concession, ou de l'empêcher d'attenter à leurs priviléges. Othon garda toujours les insignes de la dignité impériale, et persista à se faire rendre les hommages dus au rang suprême ; il mourut en 1218, et Frédéric, pour obtenir les attributs du commandement, fut réduit à les acheter onze mille marcs d'argent du comte palatin, frère d'Othon, quoique ce dernier lui eût prescrit, dans son testament, de les livrer au prince qui serait élu sans exiger aucune indemnité.

Frédéric II devait, suivant l'usage, se faire couronner à Rome ; mais avant d'entreprendre ce voyage, il fit élire dans la diète de Francfort son fils Henri roi des Romains. Il passa ensuite les Alpes, et reçut le diadème impérial des mains du pape Honorius III, qui venait d'être choisi pour remplacer Innocent. Frédéric avait déjà pris la croix, mais il montrait peu d'empressement à quitter l'Europe pour aller guerroyer en Asie, tandis que le pontife, qui craignait que le monarque ne prît trop d'ascendant en Italie, le pressait d'accomplir sa promesse. Plusieurs raisons incitaient le pontife à éloigner Frédéric : d'abord, le prince étant maître de vastes provinces dans le nord et dans le midi de la Péninsule, menaçait des deux côtés le pouvoir temporel du saint-siége ; puis Frédéric faisait difficulté de ratifier les concessions faites jadis à la cour de Rome par Othon IV. Comme des raisons puissantes empêchaient l'empereur de faire voile pour l'Orient, il sollicita un délai de quelques mois, à la condition qu'il enverrait au secours des chrétiens de la Palestine quarante vaisseaux chargés de soldats. Mais sur ces entrefaites arriva la nouvelle que les Sarrasins avaient repris Damiette,

(1) Jean sans Terre.

MCD 2019

et Honorius pressa de nouveau le départ de Frédéric. Sur ces entrefaites, le pape étant tombé malade, et Frédéric ayant représenté que l'état de la Sicile, où des insurrections avaient éclaté, ne lui permettait pas de quitter l'Europe, il fut convenu que la croisade serait ajournée à deux ans [1223]. Le monarque devint veuf peu de temps après, et prit pour seconde épouse Iolande, fille de Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem; mais ayant ajouté à ses titres celui de souverain de la ville sainte, son beau-père, irrité de cette prétention, se rangea dès lors parmi ses ennemis. Frédéric aspirait à placer sous sa domination tous les Etats Italiens qui avaient appartenu jadis à Charlemagne, et, à ce titre, il voulait soumettre à ses lois les peuples de la Lombardie, qui, sous Frédéric Ier, s'étaient émancipés par la force des armes; il convoqua donc une diète à Crémone, ce qui fit éclore une nouvelle ligue entre Milan et d'autres cités, résolus à tout hasarder pour conserver leur indépendance. Ces villes n'ayant point envoyé à Crémone de députés, l'empereur les mit au ban de l'Empire; mais la sentence ne put recevoir sur-le-champ son exécution, qui ne pouvait avoir lieu par l'épée. Cependant l'époque du départ de Frédéric approchait, et un nouveau pape Grégoire IX, qui venait d'être élu, ne cessait de harceler l'empereur pour qu'il s'embarquât. L'empereur se rendit à Brindes, rendez-vous général des croisés, et il mit à la voile, mais ce fut pour rentrer au port trois jours après. Cet incident dispersa l'armée et enflamma de colère Grégoire IX: il lança l'excommunication contre le prince, quoique celui-ci alléguât qu'une maladie dangereuse l'avait seule contraint de revenir sur ses pas [1227]. Pour se venger du pontife, Frédéric souleva les Romains contre lui, et le pape, menacé de perdre la vie et la liberté, se réfugia à Pérugia. l'empereur fit encore une autre réponse décisive aux accusations de son adversaire en s'embarquant une seconde fois: il aborda à l'île de Chypre et se rendit à St-Jean-d'Acre. De cette ville, devenue sa résidence, il poursuivit des négociations déjà entamées avec le sultan d'Egypte, Maleck Kamel, qui signa la cession de Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Rama et de tout le pays situé entre Ptolemaïs, Tyr, Sidon et Jérusalem, ainsi que de tout ce qui avait appartenu au royaume fondé par Godefroi de Bouillon. Le sultan stipula encore que les musulmans conserveraient la mosquée d'Omar, où il leur serait permis de célébrer leur culte. Ainsi la capitale de l'empire chrétien, dans la Palestine, leur fut restituée quarante-deux ans après avoir été conquise par Saladin. Frédéric y entra, escorté seulement de ses barons; ni le patriarche de Jérusalem ni aucun ecclésiastique ne vinrent à sa rencontre, en exécution des ordres du pape, car Frédéric était retranché du nombre des fidèles. Il mit lui-même la couronne sur sa tête et se fit proclamer roi de Jérusalem. Au reste, il n'est pas inutile de faire remarquer au lecteur que Frédéric avait été excommunié trois fois au sujet de la croisade: la première parce qu'il ne s'était pas embarqué à l'époque convenue; la seconde, parce qu'il avait mis à la voile sans l'avis du pape, et la troisième pour s'être rendu maître de la terre sainte sans la permission de la cour de Rome.

On va voir comme il fut payé du service qu'il venait de rendre à la chrétienté: le pape prêcha contre lui une croisade, et les soldats réunis sous la bannière de l'Eglise furent placés sous le commandement de Jean de Brienne, beau-père de Frédéric, qui s'empara de la Pouille; il eût peut-être conquis le royaume sans la subite arrivée de son gendre, qui entra bien vite en possession de la province qu'on lui avait enlevée. Craignant pour ses propres Etats, Grégoire IX consentit à faire la paix, et releva Frédéric de l'excommunication dont il l'avait frappé [1230].

Il restait au monarque à triompher des Lombards: il débuta par la convocation de plusieurs diètes qui demeurèrent sans résultat. Choisi pour arbitre, Grégoire ne put ou ne voulut pas conclure une pacification qui aurait été fatale à ses intérêts, et s'il n'excita pas le roi des Romains, Henri, à se soulever contre son père, il en

MCD 2019

éprouva quelque joie. Il prit toutefois ostensiblement le parti de l'empereur, dont il avait besoin pour faire rentrer dans le devoir les Romains insurgés contre lui. Henri avait seize ans de moins que son père ; et avait été initié au gouvernement dès les premiers jours de son adolescence ; il était d'ailleurs jaloux de la tendresse que Frédéric témoignait à Conrad, fils d'Iolande, sa seconde femme. Puis il est difficile de consentir longtemps à partager le pouvoir. Quoi qu'il en soit, Henri chercha à se créer des partisans en Allemagne, tandis qu'il contractait des liaisons avec les Etats lombards, qui étaient en hostilité contre Frédéric ; mais Henri échoua dans la Péninsule comme dans la Germanie, et fut réduit à demander grâce ; il abdiqua entre les mains de son père, qui, ayant acquis la preuve qu'il machinait encore quelque trame, le constitua prisonnier et l'envoya dans une forteresse de la Pouille, où il mourut après deux ans de captivité. Quelques jours après la déposition de Henri, l'empereur tint à Mayence une diète où se trouvaient présents soixante-quatre princes et plus de douze mille personnages appartenant au clergé et à la noblesse. On y adopta quelques règlements utiles ; ils avaient pour but d'affermir la paix dans l'empire. A cette époque, comme la mort lui avait enlevé Iolande, le monarque se maria avec Isabelle, fille de Jean sans Terre, roi d'Angleterre. La fiancée fut reçue aux frontières de l'Empire par une brillante escorte de cavaliers du plus haut rang. Dans toutes les villes qu'elle traversa, le clergé allait au-devant d'elle au son des cloches et en chantant des hymnes. A Cologne, les bourgeois de la ville, au nombre de dix mille, revêtus de brillantes armures, bordaient les rues. Des chariots traînaient des orgues qui faisaient entendre des airs harmonieux, et toute la nuit des chœurs de jeunes filles chantaient sous les fenêtres de la princesse ; quatre rois, onze ducs, trente comtes et margraves assistèrent à la célébration de cet hyménée. Les seigneurs anglais qui avaient amené Isabelle reçurent de riches cadeaux. Frédéric envoya à leur maître trois léopards qu'il avait ramenés de l'Orient (1). Il ne demeura qu'une année en Allemagne, et parut en Italie à la tête d'une armée qu'il composa en grande partie de mercenaires levés dans les provinces du Rhin (1236). Il voulait, avec l'appui des villes gibelines, soumettre les cités guelfes, parmi lesquelles figurait Milan. Il fut cependant obligé de retourner précipitamment dans la Germanie pour faire exécuter l'arrêt rendu par la diète contre le duc Frédéric d'Autriche, coupable de plusieurs offenses envers l'empereur et la confédération, entre autres, d'avoir pris part à la révolte de Henri. Il se hâta de revoler ensuite dans la Péninsule, où, durant son absence, un de ses alliés, Ezzelin de Romano, avait remporté de grands avantages.

L'empereur amena avec lui un corps de soldats allemands et sarrasins, avec l'aide desquels il força Mantoue de capituler. Fier de ses triomphes, il exigea alors de ses adversaires une soumission complète. Cette nouvelle prétention ralluma la guerre avec une nouvelle fureur. Les Milanais et leurs alliés furent attaqués par Frédéric à Cortenuova ; ils soutinrent le choc sans être ébranlés, et combattirent bravement autour du *carrocio*, qu'ils furent contraints d'abandonner dans un marais. La lutte recommença le lendemain, et se termina en faveur des Allemands. Les villes vaincues offrirent de reconnaître l'empereur, de lui payer des taxes considérables, et d'envoyer en Orient dix mille cavaliers. L'orgueil inflexible de Frédéric rejeta ces propositions, et les Lombards jurèrent de se défendre jusqu'à la mort (1237). Battus sur les champs de bataille, ils se tenaient derrière leurs remparts, que Frédéric n'était pas en état de renverser, parce qu'il n'avait pas de troupes assez nombreuses et que l'art des siéges était encore dans l'enfance. Néanmoins, après avoir rassemblé des forces redoutables, il entreprit de réduire Brescia ; mais cette cité se défendit si bien, que l'empereur consentit à signer un armistice. Grégoire IX avait offert sa médiation ; mais

(1) C'était par allusion aux armes du roi d'Angleterre, où figurent des léopards.

MCD 2019

ayant découvert que l'empereur animait les Romains contre son autorité, et comprenant que la ruine des Lombards serait funeste aux intérêts du saint-siége, il n'hésita pas à excommunier Frédéric. Celui-ci répondit par des manifestes, et en s'emparant de plusieurs villes appartenant à l'Eglise. Le pontife ne réussit pas dans ses tentatives pour armer l'Allemagne contre son ennemi. D'ailleurs, ce pays était alors menacé de l'invasion des Mongols, peuples originaires du centre de l'Asie, et qui avaient pénétré jusque sur les rives de la Vistule. Les princes allemands se rassemblèrent pour marcher contre ces barbares, qu'ils vainquirent dans les champs de Lignitz. Toutefois, l'empereur persistait à demeurer en Italie pour terminer la lutte où il se trouvait engagé; mais il envoya au secours de ses sujets germains, son fils Enzius, qu'il avait créé roi de Sardaigne. Sur ces entrefaites, Grégoire IX mourut [1240]; son successeur, Célestin IV, ne vécut que quelques semaines, et la chaire apostolique demeura vacante pendant dix-huit mois. Après ce long interrègne, Innocent IV fut élu. Il feignit d'abord de se réconcilier avec le monarque, puis il quitta brusquement l'Italie pour établir sa résidence à Lyon. Se croyant désormais à l'abri des coups de son puissant adversaire, le pape fulmina une nouvelle excommunication contre lui, et délia ses sujets du serment de fidélité. Innocent fit aussi des tentatives auprès des princes allemands; ces derniers repoussèrent d'abord les propositions du pontife; mais les prélats se montrèrent plus dociles, et furent entraînés par l'exemple de l'archevêque de Mayence, qui se déclara le premier contre le monarque. Le landgrave de Thuringe, que Frédéric avait comblé de bienfaits, passa à son tour dans le camp de ses adversaires, et se fit élire roi des Romains dans une assemblée tenue à Hochlein, près de Wurtzbourg. Conrad, second fils de Frédéric, avait été investi de cette dignité; il poursuivit son rival, le battit dans plusieurs rencontres, et le malheureux landgrave mourut quelque temps après des suites d'une blessure [1247]. Malgré ce triste résultat, le comte Guillaume de Hollande se présenta, et fut choisi pour roi des Romains; le pape se hâta de le reconnaître. La lutte engagée en Italie entre Frédéric et Innocent IV avait plus d'importance et devait décider du sort de l'Allemagne; mais l'empereur ne tarda pas à éprouver des revers qui compromirent sa cause. Celui qui frappa le plus vivement son âme fut la captivité de son fils Enzius, fait prisonnier par les Bolonais, qui ne voulurent jamais lui rendre la liberté (1). A la perte d'un fils vint se joindre celle d'un vieil ami, Pierre Desvignes, chancelier de l'empereur, et auquel, durant la plus grande partie de son règne, il avait confié les affaires les plus importantes et ses pensées les plus secrètes. Accusé d'avoir voulu empoisonner son maître, on lui creva les yeux, et, dans son désespoir, le chancelier se brisa la tête contre les murs de son cachot. Les documents historiques qui nous restent ne permettent pas de décider si Frédéric punit un coupable ou s'il sacrifia un innocent. Quoi qu'il en soit, le monarque fut vivement affecté; mais il ne perdit pas son énergie accoutumée, il rassembla de nouvelles troupes, parmi lesquelles on remarquait des Sarrasins; il se disposait à marcher sur Lyon, lorsqu'il tomba malade au château de Ferenzuola, et rendit le dernier soupir dans les bras de son fils naturel Manfred; il avait cinquante-six ans [1250].

Frédéric possédait tous les dons extérieurs, et son esprit, enrichi par l'étude, l'éleva au-dessus de tous ses contemporains. Depuis Charlemagne et cet Alfred, dont s'honore l'Angleterre, aucun prince, durant le moyen âge, ne montra autant de zèle pour hâter les progrès de la civilisation par la culture des sciences et des arts. Il traduisit lui-même plusieurs ouvrages grecs, entre autres ceux d'Aristote, et il rassembla une bibliothèque d'autant plus précieuse qu'il s'était procuré des manuscrits en Orient, lorsqu'il y séjourna. Il entendait le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'arabe. On lui attribue un livre sur la chasse à l'oiseau, sorte de

(1) Enzius mourut dans sa prison, il y passa vingt-deux ans.

MCD 2019

divertissement exclusivement réservé aux princes et aux grands personnages de son siècle. Il fonda l'université de Naples et favorisa l'école de Salerne, qui renfermait les médecins les plus distingués, et se plaisait à les faire lutter dans des concours ; il entrait lui-même dans la lutte. On a a conservé quelques pièces de vers échappés à sa verve et qui lui font honneur. Son Aristarque était Pierre Desvignes, auquel il soumettait tout ses ouvrages. C'est ce même Desvignes qui, par les ordres de Frédéric, rédigea un code pour Naples et la Sicile. Cette œuvre possédait un mérite assez rare : celui de s'adapter aux mœurs et aux habitudes des peuples qu'il devait régir. Le législateur ne s'était pas appliqué à faire des choses nouvelles, mais à les mettre en harmonie avec ce qui existait déjà .

Frédéric II avait déposé dans un testament ses dernières volontés, par lesquelles il léguait à son fils, Conrad, l'Empire et le royaume de Sicile; son autre fils, Manfred, qu'il avait eu d'une dame italienne, fille du comte Boniface Lianca , devait être chargé du gouvernement de Naples et de Sicile, lorsque Conrad séjournerait en Allemagne. Il donnait à son second fils, Henri, le royaume d'Arles ou de Jérusalem, avec une somme de dix mille marcs d'or. Son petit-fils Frédéric (1) recevait en partage le duché d'Autriche et la Styrie ; il devait avoir aussi dix mille onces d'or. L'empereur prescrivait encore de rendre à l'Eglise romaine tous les biens qui lui avaient été ravis, pourvu que leur restitution ne fût nuisible ni aux droits de l'Empire, ni à ceux de la famille impériale. Comme il avait, au lit de mort, fait l'aveu et sollicité le pardon de ses fautes, l'archevêque de Palerme le releva de l'excommunication, et les restes de Frédéric purent avoir un tombeau. Sa mort n'avait pas éteint le courroux d'Innocent IV, qui avait résolu d'anéantir la maison de Hohenstaufen, il ordonna aux moines mendiants de continuer à prêcher la croisade contre Conrad , tandis qu'il envoyait en Allemagne un légat pour enlever au fils de Frédéric ses partisans. Il écrivit aux Etats de Souabe : « Vous devez savoir que » la postérité de Frédéric, qui nous est » justement suspecte, ainsi qu'à vous, à » cause de sa perfidie et de sa tyrannie, » n'occupera jamais le trône impérial et » le duché de Souabe de notre consente- » ment. » Il quitta ensuite Lyon et se rendit dans Anagni, dans le but d'enlever la Sicile à Conrad ; mais il trouva un adversaire habile et énergique dans Manfred, qui pressa son frère de venir défendre son héritage. Conrad, quoiqu'il eût été vaincu récemment à Oppenheim , par son rival Guillaume, jugea que sa présence était encore plus nécessaire dans la Péninsule qu'en Allemagne. Il laissa dans ce dernier pays sa femme qui était enceinte, et arriva par mer dans la Pouille, dont il acheva en peu de temps la conquête. Le pape essaya de lui donner pour concurrent un fils du roi d'Angleterre Henri III ; mais bientôt il crut préférable de traiter avec Conrad [1253]. Celui-ci, en lâchant la bride à ses ressentiments, s'était attiré la haine des populations , puis il s'était brouillé avec Manfred. Sur ces entrefaites, trois princes de la maison de Hohenstaufen descendirent au tombeau (1). Le pape l'accusa d'avoir causé leur trépas par le poison ou par l'assassinat ; il chercha encore à persuader au public que Conrad professait des sentiments hérétiques. Néanmoins, il déclara que dans sa bonté il voulait bien lui accorder un délai pour se justifier. Peu de temps après, Conrad, atteint d'une fièvre pernicieuse, mourut dans son camp, à la fleur de l'âge, puisqu'il n'avait que vingt-six ans. On rapporte qu'avant d'expirer, il s'écria : « Infortuné que je suis ! pourquoi mes parents m'ont-ils engendré pour être exposé à tant de maux ! L'Eglise, qui aurait dû être pour moi une tendre mère, n'a été qu'une marâtre. L'empire des Césars, qui a toujours été florissant jusqu'à nos jours, tombe maintenant et marche vers sa ruine.» Et cependant, comme son père Frédéric, il

(1) Il était fils de Henri, roi des Romains qui était mort captif.

(1) Frédéric et deux autres princes du nom de Henri ; le premier était frère de Conrad, et les deux autres ses neveux.

MCD 2019

mit son fils sous la protection du pouvoir religieux. »

Tandis que Conrad était en Italie, Guillaume avait profité de son absence pour étendre son pouvoir en Allemagne ; néanmoins ce ne fut qu'après la mort de son rival que sa fortune parut grandir et se consolider, car les amis de la famille Hohenstaufen ne crurent pas devoir placer sur le trône le fils de Conrad, qui n'était âgé que de deux ans. Toutefois Guillaume était trop pauvre pour lever une armée, et ne put venir à Rome recevoir la couronne impériale. Aussi inspirait-il si peu de respect, que les bourgeois de Coblentz osèrent attaquer sa suite et qu'un habitant d'Utrecht lui jeta une pierre dans la rue. La reine, sa femme, se rendant de Trifels à Oggersheim, fut arrêtée par Herman de Ritberg, et dépouillée de tous ses bijoux. Comme le sceptre était échu à des mains trop débiles pour en défendre les droits, plusieurs villes formèrent une confédération, qui prit le nom de ligue du Rhin. Les principales de ces villes étaient Mayence, Cologne, Worms, Spire, Strasbourg et Bâle. Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, les évêques de Worms, de Strasbourg et de Bâle, ainsi que les seigneurs laïques, se réunirent à la ligue. Elle avait pour but de conserver la paix publique, et d'établir des règlements commerciaux. Réunie en diète, elle reconnut Guillaume pour seul monarque légitime, mais elle rendit le décret suivant de sa seule autorité, et sans réclamer le concours du prince. « Aucune » croisade ne pourra avoir lieu sans une » mûre délibération des Etats ; celui qui » donnera des secours à un ennemi dé- » claré, sera chassé de la ville et ses biens » confisqués; la ligue protégera les paysans » s'ils respectent la paix; mais, dans le » cas contraire, ils seront traduits devant » les tribunaux, aussi bien que les posses- » seurs des fiefs qui se soulèveront avec » leur seigneur contre les villes. Celles- » ci, équiperont et entretiendront des vas- » saux pour conserver la possession de la » navigation du Rhin. Les seigneurs et » chevaliers qui ne jureront pas d'observer » la paix, en seront exclus; une assurance » mutuelle est créée dans le but de garan- » tir leurs droits aux seigneurs et aux » villes ligués. Les villes et seigneurs doi- » vent envoyer quatre jurés aux diètes. » tous ceux qui seront courriers des villes » ou qui s'y rendront, devront jouir de » la paix, et ne pourront être traduits » devant aucun tribunal. Il n'y aura plus » de bourgeois manants. Celui qui cau- » sera des dommages à des maisons » ou à des propriétés appartenant à des » clercs séculiers et à des moines, sera » jugé comme perturbateur de la paix pu- » blique ; chaque ville engagera ses voi- » sins à jurer la paix ; tous les alliés, sei- » gneurs et villes, s'armeront pour être » prêts à toute heure. Les villes, depuis la » Moselle jusqu'à Bâle, entretiendront » cent hommes armés, et équiperont à » frais communs cinquante vaisseaux, ainsi » qu'un certain nombre de cavaliers et » de fantassins. » Cette ordonnance ou décision aurait dû émaner du chef de l'Empire, et fournit la preuve que l'autorité royale était singulièrement déchue. Au reste, Guillaume n'exerça presque aucune influence, et il usa ses ressources à faire la guerre à la comtesse Marguerite de Flandre. Elle exigeait que Guillaume lui rendît hommage pour des terres qui relevaient de la Flandre et du Hainaut. Cette lutte, signalée par une foule de petits combats, n'était pas encore terminée, lorsque Guillaume ayant voulu contraindre les Frisons à lui payer un tribut, périt dans une rencontre. Comme il traversait un marais, au cœur de l'hiver, la glace se rompit sous ses pas ; il fut égorgé sans pouvoir se défendre [28 janvier 1256].

On a vu que Guillaume s'était chargé d'un fardeau qui devait l'écraser ; aussi, durant tout son règne il ne fut roi que de nom ; les prélats, seigneurs, et les villes se gouvernaient, puisqu'ils exerçaient les priviléges de la souveraineté. De cet état de choses, il résulta que le choix d'un monarque présenta de grands obstacles, et qu'après avoir offert la couronne à plusieurs princes allemands, qui la refusèrent, les électeurs s'adressèrent à des princes étrangers. L'électeur de Mayence proposa Richard, comte de Cornouailles, frère de Henri III, roi d'Angleterre ;

MCD 2019

l'électeur de Trèves, Alphonse le Sage, roi de Castille. Cette double élection eut lieu le même jour à Francfort; Alphonse fut proclamé dans la ville dont ses partisants étaient maîtres, et son rival dans un des faubourgs. Mais le monarque espagnol ne put donner que des promesses, tandis que son concurrent arriva en Allemagne avec un brillant équipage, et apportant un muids plein de pièces d'or (1). Il fut couronné à Aix-la-Chapelle, et retourna bientôt après en Angleterre, menant à sa suite plusieurs seigneurs allemands; il n'eut pas lieu d'être satisfait de ses compatriotes, qui ne voulurent jamais le traiter en roi. Les partisans de Conradin tentèrent vainement de lui faire décerner la couronne impériale; il fut toujours écarté du trône, et ne songea plus qu'à rentrer en possession de ses Etats héréditaires, dans la Péninsule. Mais chargé du gouvernement de ses royaumes, comme régent, Manfred, oncle de Conradin, avait pris le titre de roi, et il eût joui de son usurpation, s'il eût réussi à désarmer la haine du pape Clément IX. Celui-ci donna Naples et la Sicile au duc d'Anjou, frère de saint Louis, qui tua Manfred à la bataille de Bénévent, et se mit à sa place [1266]. Le vainqueur régnait depuis deux ans, lorsque Conradin résolut d'aller lui disputer son héritage, puisqu'il avait perdu l'espoir de monter sur le trône impérial. Il engagea les fiefs qui lui restaient, et, à la tête de quelques milliers d'hommes, il vint affronter la puissance et la fortune de Charles d'Anjou. Tous les Gibelins vinrent en foule au-devant de lui; et il entra dans Rome, où le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Il envahit ensuite la Pouille, et rencontra l'armée ennemie auprès de Tagliacozzo : il fut mis en déroute et livré à son adversaire, qui le jeta dans un cachot et entreprit de le faire condamner juridiquement. Il prit place lui-même parmi les juges, et prononça la peine de mort contre Conradin, et son cousin, Frédéric d'Autriche, qui avait été fait prisonnier avec lui. Tous deux furent décapités sur la place publique de Naples, et ces illustres victimes n'avaient pas encore atteint l'âge de vingt ans [1268]. Ainsi l'on vit s'éteindre sur un échafaud la maison des Hohenstaufen, qui avait jeté tant d'éclat sous les deux Frédéric.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur le règne de Richard, qui ne fit que de courtes apparitions en Allemagne, et qui mourut en 1272, sans avoir pu posséder cet empire qu'il avait acheté. Quant au roi de Castille, retenu dans ses Etats, il ne posséda jamais qu'un vain titre qu'il se trouva toujours dans l'impossibilité de faire valoir. Nous allons donc suspendre un moment le récit des faits politiques, pour jeter un coup d'œil sur l'état intérieur de l'Allemagne. Nous esquisserons en traits rapides les institutions et les mœurs, dont la connaissance est indispensable pour éclairer l'histoire et la rendre véritablement utile. A l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la seconde partie du treizième siècle, l'empire d'Allemagne comptait six archevêchés, celui de Mayence avait sous sa juridiction quatorze évêchés, savoir : Worms, Spire, Strasbourg, Constance, Coire, Augsbourg, Eichstadt, Wurtzbourg, Olmutz, Prague, Halberstadt, Hildesheim, Paderborn et Verden. Celui de Cologne possédait quatre suffragants, qui avaient pour siége, Utrecht, Liége, Munster, et Minden. De l'archevêché de Trèves dépendaient trois siéges épiscopaux, Metz, Toul et Verdun. L'archevêché de Magdebourg comptait cinq évêchés : Brandebourg, Havelberg, Newbourg, Mersebourg et Meissen. Brême avait trois évêchés : Oldenbourg, Meklembourg, Schwerin; enfin cinq siéges : Ratisbonne, Passaw, Freisingen, Brixen, et Gurck, ressortissaient à l'archevêché de Saltzbourg. N'oublions pas Bamberg, qui relevait immédiatement du pape, et Cambrai de l'archevêché de Reims. En résumé, on comptait en Allemagne trente-sept évêchés, soixante-dix prélats, abbés ou abbesses, et trois ordres religieux.

Les états laïques se composaient de quatre électeurs, en y comprenant celui de

(1) Ce prince était très-riche, par la possession des mines d'étain de Cornouailles, dont l'exploitation produisait d'immenses revenus.

MCD 2019

Bohême. Il y avait donc un roi, un duc, un comte palatin et un margrave. Venaient ensuite six grands ducs : ceux de Bavière, d'Autriche, de Carinthie, de Brunswick, de Lorraine, de Brabant, de Limbourg. Trente comtés, auxquels étaient attachés les titres de prince, de margrave, landgrave et burgrave, et environ soixante villes impériales ; tous membres de la confédération germanique. A la suite de l'interrègne qui avait suivi la mort de Conrad, l'empire avait perdu ses droits de suzeraineté sur le Danemark, la Hongrie et la Pologne; la Bourgogne s'était soustraite, en partie, à l'obéissance, ainsi que la Lombardie; mais, pour contrebalancer les pertes de ces royaumes, l'empire s'augmenta de l'ancienne Prusse, que les chevaliers Porte-Glaive venaient de conquérir et de civiliser en faisant pénétrer le christianisme dans cette contrée sauvage.

Passons maintenant aux institutions, lesquelles ont donné au moyen âge un aspect tout particulier, qui excite vivement l'attention. Les nobles, c'est-à-dire les hommes de guerre, tenaient le premier rang dans la société; ils se partageaient en deux classes : les *semper-freies* (toujours libres) et les *mittel-freies* (libres médiats). Les premiers, que les jurisconsultes appelaient *ingenui*, avaient sauvé leur indépendance et n'étaient soumis qu'à l'empire. Le haut clergé prenait place dans ses rangs, mais la noblesse laïque s'acquérait par la naissance et celle-ci par la fonction. La deuxième classe comprenait : 1° les hommes libres, qui dans l'origine étaient tenus à servir à cheval, mais qui, trop faibles pour échapper à l'autorité des princes, furent astreints à les suivre à la guerre. 2° Les hommes libres, servant sous les ordres de la haute noblesse avec le titre de *milites minores*; ils aspirèrent bientôt à faire partie de la noblesse, et ils y parvinrent sous Conrad II, quand ce prince rendit les petits fiefs héréditaires. Ainsi se forma la haute et la petite noblesse. Il fallait, pour s'y faire agréger, administrer la preuve que l'on descendait de parents nobles; cependant le roi pouvait élever un roturier à cette condition. Alors naquit la chevalerie, qui servit d'abord à protéger la faiblesse contre les abus de la force; les croisades imprimèrent un nouvel élan à cette institution, à laquelle fut imposé le rigoureux devoir d'aller en Palestine arracher aux musulmans les lieux saints. Plusieurs chevaliers devinrent des moines guerriers, qui firent vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté; ils juraient aussi de protéger les pèlerins qui venaient visiter le tombeau du Sauveur. Ainsi se formèrent trois ordres religieux et militaires, qui furent longtemps les plus fermes remparts de Jérusalem. Le dévouement de ces nouveaux apôtres servit à répandre et à épurer la chevalerie. Tous les nobles briguèrent l'honneur d'entrer dans ces confréries, dont les règles furent enseignées et consacrées par la religion. Tout gentilhomme commençait par s'attacher à un chevalier, en qualité de page; plus tard, il devenait écuyer et accompagnait son maître sur les champs de bataille ou dans les tournois; il devait, dans les grands périls, sacrifier pour lui ses jours. Enfin, à l'âge de vingt-un ans, il pouvait prétendre à devenir l'égal de celui qui l'avait élevé et qu'il révérait comme un second père. Il se préparait à cette cérémonie par le jeûne et la prière, et après avoir communié, revêtu de toutes les pièces de son armure, il s'agenouillait devant le chevalier chargé de le recevoir, et qui accomplissait cette cérémonie en lui donnant trois coups de plat d'épée; puis il l'embrassait. Le néophyte faisait serment de ne jamais dire un mensonge, de n'employer son épée que pour défendre la cause de la religion, et de protéger la veuve, l'orphelin et tous ceux qui avaient souffert de quelque injustice. Au reste, le titre de chevalier était d'un si haut prix, même au treizième siècle, que le comte Guillaume de Hollande ne put être élu roi des Romains avant d'avoir reçu l'accolade. Un chevalier avait seul le droit de porter de l'or dans ses vêtements et dans ses armes; sa femme jouissait du même privilége. Les écuyers pouvaient porter, ainsi que leurs épouses, du satin. Il ne faut pas non plus oublier que la chevalerie contribua beaucoup à adoucir la rudesse que l'on acquiert dans les camps, puisque, pour faire partie de cette association, il

MCD 2019

fallait se consacrer au service d'une dame et proclamer hautement son choix. Dans les tournois, chaque chevalier portait les couleurs de la sienne, obéissait à ses ordres et lui faisait hommage de ses triomphes guerriers.

Chargée exclusivement de défendre le territoire de la patrie, la noblesse négligeait ou plutôt méprisait tout autre exercice que celui des armes. On sait que la féodalité s'établit sur les ruines de l'empire de Charlemagne, vers le dixième siècle de notre ère; durant de longues années, chaque royaume était sillonné d'une multitude de forteresses, où les nobles avaient établi leur domicile et commandaient à une certaine partie du territoire, qui par la suite prit le nom de fief. Des villages et des hameaux s'étendaient autour de ces forteresses, lesquelles servaient de refuge aux habitants à l'approche de l'ennemi. Il n'existait alors qu'un petit nombre de villes, mais bientôt elles se multiplièrent, et les hommes qui les habitaient, en les entourant de hautes murailles, réussirent à se protéger eux-mêmes quand ils étaient attaqués. Les croisades eurent un double résultat, elles tirèrent de leurs donjons les seigneurs qui opprimaient le pays, pour les envoyer mourir dans les plaines de l'Asie Mineure et dans la Palestine; elles commencèrent aussi l'émancipation du peuple, puisque tout individu qui s'enrôlait sous les bannières de la croix devenait libre. Le commerce, à cette époque, s'ouvrit de nouvelles routes, l'esprit des grandes entreprises s'éveilla, l'Europe apprit à connaître et à apprécier les productions de l'Orient. Des villes maritimes de l'Occident, et à leur tête il faut placer Venise, Gênes et Pise, transportaient sur leurs vaisseaux les marchandises du Levant et les introduisaient en Allemagne par les anciennes voies ouvertes jadis par le commerce. Ces marchandises franchissaient encore les passages des Alpes, puis elles se répandaient, à la faveur des grandes routes et des fleuves, dans toute la Germanie et pénétraient jusqu'aux rives de la mer du Nord et de la mer Baltique. Tout ce qui arrive de nos jours par mer, dans les villes du Nord, venait alors par terre, à travers l'Allemagne, et comme aux avantages du commerce extérieur se joignaient les profits que l'on tirait des productions du sol de la Germanie, les anciennes villes impériales s'enrichissaient de plus en plus. Au sud, Augsbourg, Strasbourg, Ratisbonne, Nuremberg, Bamberg, Worms, Spire et Mayence; au nord, Cologne, Erfurth, Brunswick, Lunebourg, Hambourg, Brême, Lubeck et plusieurs autres cités défendues par des remparts inaccessibles, renfermaient une population nombreuse. Les citoyens, devenus riches, achetèrent successivement leur indépendance, et, en s'associant entre eux, affermirent leur liberté. Cette émancipation commença seulement dans le cours du dixième siècle, quand les villes se multiplièrent, favorisées par Henri I^er^. Ce prince voulait créer une bourgeoisie pour l'opposer aux nobles. Alors les villes épiscopales du sud et de l'ouest, en adoptant les institutions minicipales des anciennes villes romaines, possédèrent bientôt de grandes immunités; alors aussi l'autorité du comte finit par être remplacée par celle d'un intendant épiscopal. D'autres villes secouèrent la juridiction seigneuriale, en se soumettant à un intendant impérial. Plus tard, les villes aspirèrent et réussirent à se gouverner par elles-mêmes : voici comme eut lieu cette révolution. Les intendants étaient chargés de rendre la justice, et ils choisirent des assesseurs parmi les conseillers municipaux, lesquels s'appelaient dans l'origine *cives*, et qui reçurent dans la suite la dénomination de *consules*. Or, ces familles où l'on puisait des assesseurs composèrent avec le temps une noblesse urbaine; et, comme elles étaient chargées de l'administration des biens de la commune et de la police de la ville, elles parvinrent à s'emparer de toutes les affaires de l'intérieur et de l'extérieur; l'intendant ne conserva plus d'autre attribution que celle de rendre la justice. Les conseillers municipaux furent contraints, à leur tour, de céder une part du gouvernement aux corporations d'ouvriers qui s'attribuèrent de prérogatives assez étendues. D'ailleurs celles-ci étaient armées et avaient pour elles le nombre. Enfin, les villes réussirent à expulser l'intendant, qu'il fût le représentant

MCD 2019

de l'empereur, d'un prélat ou d'un prince, soit en employant la force, soit en payant une somme d'argent. Néanmoins, toutes les cités de l'Allemagne ne réussirent pas à s'affranchir. Ainsi, partout ou les nobles restèrent les maîtres, les villes demeurèrent seigneuriales, et partout ailleurs elles devinrent villes libres impériales.

Les villes s'agrandissaient en s'agrégeant la population vivant sur les domaines qui touchaient à leur enceinte. En outre, beaucoup d'hommes libres se retirèrent dans les cités pour y vivre dans la sécurité. Ils affermaient leur terres et n'y résidaient plus. D'autres, sans abandonner leurs châteaux, sollicitaient le droit de bourgeoisie, en acceptaient toutes les charges, et s'engageaient à défendre la ville si elle était assiégée. Presque tous les empereurs favorisèrent l'érection et le développement des cités dont ils s'appuyaient, pour résister à la puissance des nobles. Néanmoins, les souverains de la famille Hohenstaufen ne suivirent pas cette politique, en haine, sans doute, des villes lombardes, qui méconnaissaient leur autorité. Obligés de veiller à leur conservation, les citoyens se donnèrent une constitution militaire, qui leur permit de résister d'abord à la tyrannie de la noblesse, et plus tard d'humilier leur orgueil et d'empiéter même sur leurs droits. Les bourgeois possédaient, ce qui fut dans tous les temps le nerf de la guerre, l'argent. On en jugera par les détails suivants, que nous ont laissés les chroniqueurs sur les patriciens de Nuremberg. « Les meubles, disent-ils, sont presque tout en argent ou en or massif ; mais ce qui frappe surtout les yeux dans l'intérieur des maisons, ce sont les épées, les harnais, les masses d'armes qu'ils exposent comme le plus grand témoignage de leur valeur et de l'ancienneté de leur noblesse. Au reste, chaque citoyen a toujours ses armes en bon état, prêt à s'en revêtir au premier signal, pour courir au lieu du rendez-vous. » — Les bourgeois étaient partagés en corps de métiers, placés dans les mêmes quartiers. Si l'Etat était menacé de quelque péril, tous les membres de ces confréries se réunissaient sur la place publique, se rangeaient sous leurs bannières, et marchaient au combat sous le commandement de leur capitaine. Tous les corps de métiers, rivalisant de bravoure sur le champ de bataille, durent plus d'une fois la victoire à cette noble émulation. Quoiqu'ils fussent possesseurs de grandes richesses, les bourgeois menaient une vie simple et frugale ; il leur suffisait, dit Machiavel (1), d'avoir du pain, de la viande en abondance, et une chambre pour se mettre à l'abri du froid. Ainsi, il sort peu d'argent de leurs pays, il en entre beaucoup plus de marchandises qu'ils fabriquent eux-mêmes. La force de l'Allemagne est dans ces villes libres; elles sont tout le nerf des provinces, car on y trouve réunis l'ordre et la richesse.

Comme elles étaient en butte à des attaques continuelles, les villes allemandes formèrent des confédérations : l'une, sous le nom de ligue Rhénane, et conclue en 1254, dans le sud de l'Allemagne, réunissait soixante villes ; ensuite naquit la ligue des villes de Souabe. Mais de toutes ces conférations, la plus importante était la Hanse, du mot *Hansa*, qui veut dire impôt de la douane. Or il faut savoir que les villes commerçantes d'Allemagne avaient contracté des alliances avec les grandes villes de commerce des autres pays, où elles avaient établi des lieux de départ et des comptoirs. Ces comptoirs, ou hanses, par leur union formèrent ce qu'on appela la hanse teutonique. Le premier traité de ce genre eut lieu entre Lubeck et Hambourg [1241] ; elles convinrent d'équiper des vaisseaux et de placer des hommes armés pour surveiller les routes entre la Trave et l'Elbe, et de défendre contre les pirates leurs marchandises sur les fleuves qui les conduisaient à la mer. Cette alliance s'étendit rapidement. En 1300, elle comptait déjà soixante villes depuis le Bas-Rhin jusqu'en Prusse et en Livonie. Enfin, vers le milieu du quatorzième siècle. la hanse comptait partout des associés. Les villes allemandes qui en faisaient partie étaient Lubeck, Hambourg, Brême, Stade, Kiel, Wismar, Rostock, Stralsund,

(1) Vid. dans les œuvres du célèbre Florentin l'opuscule intitulé : *Retratti delle Allemagna*,

MCD 2019

Greifswalde, Stettin, Colbert, Stuttgard, Salzwedel, Magdebourg, Brunswick, Hildesheim, Hanovre, Lunebourg, Osnabruck, Munster, Coesfeld, Dortmund, Soert, Wesel, Duisbourg, Cologne. Beaucoup d'autres cités hors de l'Allemagne faisaient partie de l'association ; les principales étaient : Thorn, Dantzick, Koenigsberg, Riga, Revel, Narva, Colmar, Wisby, Stockholm. La hanse avait quatre entrepôts : à Nowgorod, en Russie ; à Bergen, en Norwége ; à Bruges, en Flandre, et à Londres, en Angleterre. L'association tirait du Nord le bois de construction, le chanvre, le lin, le goudron, les pelleteries, les poissons salés et fumés, dont on faisait une grande consommation à l'époque du carême. Elle achetait à l'Angleterre l'étain, la laine et les toiles, que l'on faisait ouvrer et peindre en Allemagne. Bruges, ville des Pays-Bas, possédait un entrepôt des productions de l'Orient et de l'Italie, que les villes hanséatiques transportaient dans le nord de l'Europe. Les profits de la hanse s'élevaient à des sommes si considérables, qu'elle levait des armées, équipait des flottes, et donnait la loi à de puissants monarques, tels que les rois de France et d'Angleterre. En 1369, elle s'empara de Copenhague et devint maîtresse du détroit du Sund. La hanse allemande formait quatre classes : 1° la Venède, dont le chef-lieu était Lubeck ; 2° la Westphalienne, Cologne ; 3° la hanse Saxonne, ayant à sa tête Brunswick ; 4° la Prussienne et la Livonienne, Dantzick était sa capitale. La prépondérance politique et commerciale acquise par ces bourgeois confédérés reposait non-seulement sur leurs richesses, mais sur le nombre d'hommes dont ils pouvaient disposer : ainsi au quatorzième siècle on comptait dans les murs d'Aix dix-neuf mille citoyens en état de porter les armes, Strasbourg en avait vingt mille, et Nuremberg trente mille. Lubeck, qui se considérait comme la première ville de la hanse, renfermait une population de deux cent mille citoyens, sur lesquels soixante mille pouvaient paraître sur les champs de bataille. Les mines furent encore une nouvelle source de richesses ; celles de Harz étaient si abondantes en métaux précieux que le duc Albert de Saxe dîna un jour sur un bloc d'argent qui lui servit de table, et dont le poids était de quatre cents quintaux.

Après avoir parlé de la condition des habitants des villes, voyons quelle était la position des paysans ou habitants de la campagne. Depuis l'invasion, au cinquième siècle, de l'empire romain par une multitude de nations encore barbares, les laboureurs et tous les hommes voués à l'agriculture étaient tombés dans l'esclavage. Ils appartenaient au sol qu'ils cultivaient ; on les vendait avec la terre, et ils vivaient, travaillaient et mouraient dans les lieux qui les avaient vus naître, ils ne pouvaient s'en détacher sans la permission de leurs seigneurs. L'époque des croisades commença leur affranchissement, puisque tout homme qui s'enrôlait pour la Palestine conquérait à ce prix la liberté. Il advint aussi que des nobles, en partant pour aller délivrer le tombeau du Christ, émancipèrent volontairement leurs vassaux. Il existait encore un autre moyen pour les serfs de se dérober à l'esclavage : c'était, lorsqu'ils étaient proches d'une grande ville, de se placer sous la protection de ses habitants, soit en allant se réfugier dans ses murs, soit en s'établissant près de ses portes. Ceux qui prenaient ce dernier parti étaient appelés *pfahlburger*, ou bourgeois du faubourg, et si le seigneur entreprenait de leur enlever la liberté, il lui fallait engager une lutte avec les citoyens des villes quelquefois plus puissants que lui. Ces derniers se permirent souvent des injustices que la force rendait irrévocables ; aussi les seigneurs, lorsqu'ils se jugeaient trop faibles, prenaient l'initiative : ils émancipaient leurs vassaux, et exigeaient en retour des redevances en argent. Telles furent les différentes phases qui signalèrent le retour à la liberté de la classe des paysans, que la coutume et les préjugés du temps mettaient au niveau des animaux domestiques. La religion seule les relevait de cette abjection, en s'occupant du salut de leurs âmes comme de celles de leurs maîtres.

Pour compléter le tableau de la société, il nous reste à parler d'une classe qui

MCD 2019

n'ayant pour arme que la parole, pour défense que la sainteté de son caractère, domina cependant sur les hommes d'épée. On voit qu'il s'agit du clergé dont l'influence aida beaucoup à la civilisation, en même temps qu'il contribuait à adoucir les mœurs. Cependant les dignitaires de l'Eglise, en leur qualité de possesseurs de fiefs, étaient soumis aux obligations du service féodal; ils étaient tenus d'affronter les périls de la guerre à la tête de leurs vassaux, et les chroniques citent avec éloge un grand nombre d'évêques et d'abbés qui se distinguèrent sur les champs de bataille. Dans la mêlée, ils portaient une soutane par-dessus leur armure; on raconte qu'un de ces prélats guerriers, pour obéir au précepte de l'Evangile qui ne permet pas aux hommes d'Eglise de verser le sang, se servait d'une masse de fer avec laquelle il assommait ses adversaires. L'archevêque Christian de Mayence fut un des généraux les plus habiles de Frédéric Ier; il avait aussi les talents qui font les grands hommes d'Etat; il possédait six langues : l'allemand, le latin, le français, le flamand, le grec et le lombard.

Il existait en outre d'autres membres du clergé qui se consacrèrent, dans l'origine, aux exercices de piété et aux travaux de l'agriculture : c'étaient les moines. Les premiers couvents eurent pour fondateurs saint Antoine et saint Pacome, qui rassemblèrent au quatrième siècle, sous le même toit, des solitaires de la Haute-Egypte. Au sixième siècle, saint Benoît établit dans le royaume de Naples le célèbre monastère du mont Cassin, dont la règle fut adoptée, pendant trois cents ans, dans toutes les autres communautés religieuses qui s'élevèrent en Europe sur tous les points. Alors les moines étaient utiles à la société, car ils défrichaient et ensemençaient les terres incultes, et enseignaient à la population l'art de féconder le sol et de lui faire produire d'abondantes moissons. Les religieux donnaient encore l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; aussi la reconnaissance et l'admiration engagèrent les possesseurs de terre à donner aux moines une partie de leurs biens. Les ordres religieux s'enrichirent rapidement. Quand la féodalité eut étendu sa main de fer sur les peuples, un grand nombre d'hommes libres se placèrent sous la protection des abbayes qui abritaient leur personne et leurs biens. En outre, le pape assura aux couvents la succession entière des moines qui en faisaient partie, à l'exclusion de la famille. Comme les monastères étaient des lieux d'asile, une foule d'homme s'y jetaient pour y trouver le repos et la sécurité. De plus, les cloîtres étaient des pépinières d'où l'on voyait sortir journellement des religieux qui parvenaient aux plus hautes dignités de l'Église, même à la papauté. La règle de saint Benoît imposait à ses adeptes les travaux des champs, la culture des sciences, l'instruction de la jeunesse, la transcription des manuscrits, le soin des malades, les exercices de la prière et l'administration des sacrements. La nourriture des frères était si frugale, qu'elle se réduisait au simple nécessaire; on leur imposait en outre des jeûnes et des macérations. Dans la suite des ordres nouveaux imposèrent encore des obligations plus sévères. Celui des Chartreux, fondé en 1084, soumettait les religieux aux plus dures privations : ils portaient une robe de bure sur la peau, un cilice, et marchaient toujours la tête et les pieds nus. Ils jeûnaient trois fois la semaine, et, durant les quarante jours de carême, ne se nourrissaient que de pain et d'eau; les offices religieux duraient sans interruption la nuit comme le jour, et cependant, en dépit de ces lois qui font frémir l'humanité, l'ordre des Chartreux compta en deux siècles deux cent onze couvents.

Si les moines rendirent, dans l'origine, d'immenses services en popularisant l'agriculture, et en faisant pénétrer dans les hautes classes les principes d'humanité, ils ne furent pas moins utiles aux lettres; car, avant l'invention de l'imprimerie, il n'existait que des manuscrits que le temps aurait dévorés, si les moines ne se fussent appliqués à en tirer des copies. Il est vrai que la plupart de ces infatigables calligraphes ne transcrivaient que des ouvrages théologiques, et que, faute de parchemin, ils grattaient les manuscrits grecs et latins

MCD 2019

pour y substituer d'autres versions. Mais cette opération n'ayant été faite qu'imparfaitement, de patients érudits sont parvenus à lire les lignes à demi effacées, et à remettre en lumière les œuvres des poëtes et des prosateurs de l'antiquité. Ajoutons encore, que dans le moyen âge, presque tous les historiens étaient des religieux à qui nous devons la connaissance des faits qui ont signalé leur époque.

Primitivement les monastères, en vertu des lois canoniques, étaient placés sous la juridiction de l'archevêque ou de l'évêque du diocèse. Ces prélats sacraient l'abbé, et il fallait leur autorisation pour recevoir des donations, ainsi que pour acheter ou vendre des terres; mais bientôt, fatigués d'un joug qui pesait à leur orgueil, les abbés ne voulurent plus dépendre que du souverain pontife, et celui-ci accueillit volontiers des demandes ayant pour but d'étendre son autorité. Ainsi le pouvoir spirituel suivait la même marche que le pouvoir temporel; car les villes, en Allemagne et en Italie, s'efforçaient à leur tour de se placer sous l'action immédiate de l'empereur. Plus tard les moines se mirent en opposition avec les curés et les desservants des paroisses dont ils usurpaient les attributions en baptisant et en confessant les fidèles. Ces empiétements, quoique vivement combattus, triomphèrent avec le temps, et les religieux finirent par remplir, concurremment avec le clergé séculier, toutes les fonctions ecclésiastiques. Avant le dixième siècle, les monastères n'étaient que des établissements isolés, même lorsqu'ils appartenaient à un ordre semblable; ils choisirent par la suite certains couvents qui devinrent chefs d'ordre. On y tenait des assemblées où les députés des monastères régis par des règles identiques délibéraient et statuaient sur les affaires de la communauté; l'abbé de la maison principale était chargé de l'exécution de règlements adoptés. En un mot, les supérieurs de ces couvents remplissaient les devoirs de l'épiscopat, comme les moines ceux des curés. Au premier rang des congrégations les plus riches et les plus puissantes se place l'abbaye de Cluny, qui avait sous sa dépendance deux mille couvents; et telle était l'immensité des bâtiments du monastère, que, lorsqu'il logea en 1245 le pape Innocent IV, le roi de France, avec une partie de sa famille, et les infants de Castille et d'Aragon, aucun moine ne fut contraint de quitter sa cellule, et toutes les salles consacrées à l'usage des frères ne changèrent pas de destination.

Quand les principaux ordres eurent acquis de si grandes richesses, ils ne tardèrent pas à se corrompre; et dans les premières années du treizième siècle naquirent les frères quêteurs, qui ne pouvaient posséder rien en propre et ne devaient vivre que d'aumônes. François d'Assise fonda en Italie l'ordre des Franciscains [1210], et l'Espagnol Dominiqne Guzman, celui des Dominicains [1225]. Quelques années après, les Carmélites, ainsi nommés parce que la maison principale était située sur le mont Carmel en Orient, s'établirent en Europe et adoptèrent la règle de Saint-Augustin. Ainsi les membres de l'Eglise formèrent deux divisions : le clergé des couvents et le clergé séculier, qui reconnaissaient pour chef suprême le pape. S'il en faut croire saint Bernard, cette séparation fut plus nuisible qu'utile, et il dit dans une de ses lettres ; « Le pape peut, à la vérité, en vertu de sa » toute-puissance, soustraire un évêque à » la juridiction de son archevêque, et un » abbé à celle de l'évêque; mais c'est pres- » que toujours un mal. En effet, qu'arrive- » t-il ? C'est que la juridiction épiscopale » se trouve restreinte, tandis que les cou- » vents sont abandonnés à eux-mêmes ; » n'étant plus surveillés, ils n'ont plus » rien qui les retienne ; et de cette façon, » l'Eglise, cet édifice imposant, est miné » par ses fondements. Sous un extérieur » plein d'humilité se montre l'orgueil des » abbés ; ils dépouillent les églises pour » acheter leur indépendance de l'évêque, » et ils agissent ainsi pour échapper à » l'obéissance qui devrait être leur pre- » mière loi. Ce désir de se rapprocher du » pape rompt tous les liens de la hiérar- » chie. »

La vénération qui avait entouré dans les premiers siècles l'état monastique, finit par

MCD 2019

s'éteindre lorsque les monastères excitèrent l'envie par leurs immenses richesses et par leur égoïsme ; car les moines prétendaient s'affranchir des impôts et de toutes les charges de la société. Pour défendre les grands biens qu'ils possédaient, ainsi que les droits attachés à cette possession, ils furent contraints de se choisir un protecteur parmi les nobles. Mais celui-ci remplissait souvent assez mal sa charge, et pillait sans honte ceux qu'il avait mission de protéger. En outre, l'intérieur des cloîtres était souvent profané par des querelles entre les frères, qui se battaient, et quelquefois même s'égorgeaient. Ces scènes scandaleuses tournaient au détriment de la religion, que l'on rendait responsable d'excès condamnés par ses préceptes. Mais toutes les institutions humaines s'usent avec les années, et cèdent tôt ou tard aux vices de leur organisation, que le temps révèle et développe irrésistiblement.

Il nous reste à parler de la justice, véritable ciment de la société, puisqu'il en maintient toutes les parties, en enchaînant les passions individuelles au profit de l'ordre général. Mais il faut avouer qu'elle exerça longtemps bien peu d'influence à l'époque de la féodalité, époque où régnait le droit du poing (faustrecht), c'est-à-dire où la violence remplaçait le droit. Chaque seigneur de fief, du haut de sa forteresse, bravait en sûreté ses adversaires, et dépouillait sans scrupule les voyageurs hors d'état de se défendre. En outre, les nobles se battaient sans cesse sur tous les points du territoire; cet état de choses fit naître la trève de Dieu, ordonnant de suspendre les luttes privées durant plusieurs jours de la semaine. D'un autre côté, on ne peut nier que les villes devaient aux guerres perpétuelles l'excitation où elles puisaient le développement de leur force. Les citoyens unissaient l'activité industrielle à la vertu militaire. Le bourgeois vivait en sécurité dans sa ville, comptant sur le courage de ses compatriotes; allait-il en voyage, il était armé et sous la protection d'une escorte. L'habitant des campagnes était sans doute le plus à plaindre, car on détruisait ses moissons, et il n'avait pas le droit de porter une épée pour repousser ceux qui venaient envahir ses champs. Mais il trouvait un asile dans la forteresse de son seigneur, et n'était pas tenu d'exposer ses jours pour défendre l'intégrité du territoire. Quoique la guerre fût pour ainsi dire l'état normal de la société, la justice n'avait pas perdu tous ses droits. Celui qui avait souffert quelque dommage, pouvait user de représailles jusqu'à ce que l'agresseur lui eût accordé satisfaction. L'agresseur qui avait rompu la paix courait le risque d'être attaqué le même jour. Plus tard, il fallut dénoncer la guerre trois jours à l'avance. Chez les anciens Germains, il n'y avait d'autre justice que celle du peuple, exercée par le comte ou *graf* avec les communes de son district, par le *centgrave* et par le *decan*, à la tête des communes de leur juridiction. Chaque juge tenait à certaines époques des séances publiques. Tout accusé était forcé de comparaître ; on exposait la plainte, et le juge consultait la commune, dont l'arrêt proclamé publiquement était porté à la connaissance de tout le monde. Ainsi s'établissait une jurisprudence qui devenait loi pour les cas analogues, et tous les hommes libres contribuaient à former cette législation. Si le condamné refusait de se soumettre, le juge, assisté de toute la commune, le contraignait à l'obéissance. Tel était encore l'état judiciaire sous Charlemagne, et que sa main puissante sut maintenir; il n'en fut pas de même après lui : le clergé et la haute noblesse arrachèrent à la faiblesse de ses successeurs des priviléges qui les dérobèrent à la juridiction des communes. Alors les rois élurent des ducs, afin de rétablir la force des jugements, et ce moyen, auquel eurent recours les premiers empereurs de la maison de Saxe, Henri et Othon, produisit d'heureux résultats. Toutefois, les premiers empereurs saliques devinrent jaloux de la puissance des ducs, et sous le règne aussi long que malheureux de Henri IV, qui fut en lutte perpétuelle avec les Saxons, la justice resta sans force en présence des excès de la guerre. Frédéric I^er^ et Frédéric II s'efforcèrent de réprimer les luttes privées, ou de les rendre moins funestes en leur imposant

MCD 2019

des conditions. Toutefois, l'interrègne qui suivit la mort de Conrad IV et de son concurrent Guillaume permit à l'esprit de désordre de se développer à son aise ; et ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle, lorsque la chevalerie expira, que l'empereur Maximilien put établir la paix de l'Empire, et fonder la justice sur des bases solides et durables.

Examinons maintenant quels étaient les principaux caractères des formes judiciaires et des lois du moyen âge. Originairement, ce n'était que dans les comtés qu'existait une juridiction supérieure, qui, au nom du monarque ou sous la bannière royale, statuait sur la vie, les biens et les propriétés. Dans les centgraviats, il n'y avait que la petite juridiction, les nobles *semperfreies* n'y étaient pas soumis, en vertu de ce principe que tout homme ne doit être jugé que par ses égaux. L'empereur ne pouvait rendre aucun jugement qui ne fût approuvé par les princes et les seigneurs. Pour qu'un arrêt prononcé par un seigneur et par toute autre autorité, contre des bourgeois, des paysans ou des serfs fût valable, il fallait l'approbation des communes ; l'Allemagne était donc régie par le droit coutumier. On eût même repoussé les lois écrites, parce qu'alors la justice serait tombée entre les mains des jurisconsultes. Toutefois, le clergé obéissait à des lois écrites, tirées en grande partie du droit romain.

Le premier recueil de droit allemand fut fait par un gentilhomme saxon, appelé Epe ou Eike, de Repgow, et avait pour titre le Miroir de Saxe (Sachsenpiegel). Quoique ce recueil fût loin d'être complet, il fut généralement adopté aux quatorzième et quinzième siècles. L'auteur n'avait rassemblé primitivement dans son œuvre que les décisions du droit coutumier. Mais ceux qui voulurent l'améliorer y ajoutèrent le droit canonique et le droit romain. De là vinrent le *Schwabenspiegel*, miroir de Souabe, et le *Kaiserrecht*, droit impérial qui traite particulièrement du système féodal. Le clergé introduisit en Allemagne le droit romain, mais cette jurisprudence n'était point admise dans les tribunaux du pays ; toutefois l'exemple du clergé éveilla la curiosité des savants. On rechercha surtout dans les universités les livres de droit romain, et l'on commença, pour les cas douteux, à recourir aux lumières des docteurs, leurs décisions étaient accueillies comme des oracles : on verra par la suite les conséquences de cette introduction.

Cette esquisse de l'état judiciaire en Allemagne serait incomplète si nous n'entrions pas dans de grands détails sur le tribunal de la Vehm ou Femgericht, connu généralement sous le nom de tribunal secret, et qui se forma en Westphalie. Dans cette contrée, la juridiction des princes et des seigneurs était toujours basée sur les *gogerichtes* ou centgraves, et même l'ancien tribunal du graf ou comte s'était toujours conservé, quoiqu'on eût diminué ses attributions ; les nobles du premier rang et les anciens propriétaires demeurés libres, c'est-à-dire ne reconnaissant pas de seigneurs suzerains, pouvaient seuls être choisis comme ministres de cette justice (schoeffs) ; en conséquence, ils étaient appelés ministres libres ou francs juges (freischoeffes), et le tribunal s'appela tribunal libre (freigerichte).

De même que les droits des Freigerichtes se rattachaient aux droits primitifs de l'ancienne juridiction des comtés, ceux de *sthulherr* se rattachèrent aussi aux *freisl-thuls*, cours libres ; car on appelait sthulherr tout prince, comte, chevalier ou ville, possédant comme seigneurs justiciers une juridiction qui ne dépendait que de l'empereur. Chef de la justice dans son canton, le sthulherr créait un *freigrave*, qui recevait l'investiture de sa charge des empereurs ou des ducs, et, depuis la chute de Henri le Lion, de l'archevêque de Cologne, héritier du duché de Westphalie, le freigrave était au sthulherr ce qu'est le juge au seigneur justicier. Mais les *freischoeffes* n'étaient pas les serviteurs du juge, ils représentaient l'ancienne commune, et le freigrave n'était que le président chargé de maintenir l'ordre à l'audience. Tous les freischoeffes présents avaient droit de prendre part au jugement ; ils ne pouvaient pas être au-dessus de sept. Plus tard, et dans les beaux temps de ce tribunal, on compta jusqu'à cent et même jusqu'à mille juges

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demorainе del. Paris Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Pardinel sculp.

1 ET 2. HABITANS DE MISTELGAU PRÈS BAYREUTH. 3. PAYSANNE DES ENVIRONS D'AUGSBOURG.
4. PAYSANNE DE GOCHSHEIM PRÈS WURZBOURG. (Bavière)

ALLEMAGNE.

pour les affaires importantes ; de plus, tout freigrave avait ses fronbotes (huissiers). n'ayant d'autre mission que celle d'exécuter ses ordres.

La freisthule supérieure résidait à Dortmund ; dans cette ville, tous les freigraves tenaient chaque année un chapitre général, où ils convenaient des principes judiciaires qui devaient être appliqués ; ils examinaient les jugements des freigerichtes, soit pour les confirmer, soit pour les casser ; on pense que ces derniers tribunaux jugeaient les affaires civiles aussi bien que les criminelles. Comme les abus de la force se multipliaient chaque jour, les freigerichtes étendirent leur juridiction hors de la Westphalie, et l'imposèrent par la suite à toutes les provinces de l'Empire. Mais l'inconvénient de cette justice pour les accusés était que ceux-ci devaient comparaître sur la terre de Westphalie, qu'on appelait en termes juridiques *la Terre rouge*. L'empereur Wenceslas ayant tenté d'établir un tribunal secret en Bohême, les freigraves empêchèrent son érection, en menaçant de la peine capitale ceux qui en feraient partie. Néanmoins au treizième siècle, tout Allemand libre devint apte à devenir schœffe, et tous les princes, les nobles et les bourgeois briguèrent cette fonction. Mais, pour en être investi, le postulant devait prouver qu'il était né libre, qu'il appartenait à une famille recommandable, et que sa vie avait toujours été pure ; il fallait en outre qu'il présentât pour cautions deux freischœffes. La réception devait toujours avoir lieu en Westphalie ; l'empereur lui-même était soumis à cette loi. Les freischœffes, comme aujourd'hui les francs-maçons, se reconnaissaient par des signes particuliers ; on les appelait initiés. Un serment solennel les liait, et il leur était interdit de révéler, même au confessionnal, ce qu'ils avaient vu ou entendu : les ecclésiastiques ne pouvaient faire partie du tribunal. Voici quelles étaient les formes du jugement. Le freigrave ou président siégeait sur un fauteuil ; devant lui était un glaive, dont la poignée était en croix, pour désigner la haute juridiction de la cour, et une corde, pour marquer qu'elle possédait le droit de vie et de mort. Quand les juges étaient placés, les huissiers (fronbotes) criaient : Silence ! à tous les assistants, qui le gardaient religieusement, car quiconque eût osé le rompre encourait une peine sévère. L'accusé s'avançait alors sans armes, et accompagné de ses cautions : le juge lui faisait connaître la plainte portée contre lui. Si le prévenu repoussait l'accusation par un serment prononcé sur l'épée placée devant le freigrave, il était libre, et personne ne pouvait l'attaquer sans porter atteinte à la paix publique. Mais cette procédure était trop simple pour durer longtemps ; elle se modifia, et, pour détruire la valeur du serment de l'accusé, son adversaire faisait jurer avec lui trois cautions ; l'accusé devait alors en opposer six, et il pouvait même être forcé d'en opposer vingt-une ; c'était le plus haut degré de conviction. Ne pouvait-il fournir le nombre de cautions requis, ou faisait-il l'aveu de son crime, la sentence était prononcée ; si elle emportait la peine capitale, le coupable était pendu sur-le-champ, les autres punitions se réduisaient à l'exil et à l'amende. Si l'accusé n'obéissait pas à la citation qui lui était faite, il était déclaré coupable, et le freigrave prononçait sur-le-champ son arrêt, qui était conçu en ces termes :

« Comme N... a été accusé, poursuivi et » jugé par moi, après avoir été mandé et » convoqué à cause de ces méfaits, et » qu'endurci dans le crime, il ne veut » obéir ni aux lois de l'honneur ni à celles » de la justice, et méprise le plus haut » tribunal du saint Empire, je le con- » damne, comme il est juste, et comme » l'exige le ban royal. Je lui ôte tous les » droits et la liberté qu'il avait depuis son » baptême ; je le mets au ban du roi, je » lui défends les quatre éléments que » Dieu a donnés aux hommes. Je le déclare » hors la loi, sans droit, sans paix, sans » honneurs, sans sûreté ; je le proclame » pervers, condamné, perdu, de sorte » qu'on peut agir envers lui comme à l'égard » d'un homme condamné et maudit ; qu'il » soit désormais tenu pour indigne ; qu'il » ne jouisse d'aucune justice, d'aucun » droit, d'aucune liberté dans les châteaux



MCD 2019

» ou dans les villes, excepté dans les lieux » sacrés. Je maudis sa chair et son sang; » qu'il ne puisse goûter aucun repos, » qu'il soit emporté par les vents, que les » aigles et les corbeaux le poursuivent et » le déchirent. Je voue son cou à la corde, » son corps aux oiseaux de proie, mais » que le Dieu de bonté prenne son âme en » pitié. » Quand cette sentence avait été prononcée, la freigrave ajoutait : « J'en- » joins à tous rois, princes, comtes, che- » valiers, écuyers, à tous freigraves, frei- » schœffes et à tous ceux qui appartiennent » au saint Empire, d'aider de tout leur pou- » voir à l'exécution de cet arrêt porté contre » un homme maudit, et que rien ne les » empêche d'obéir, ni l'amour, ni l'amitié, » ni les liens du sang. » L'homme con- damné par la fême (1) se trouvait dans la même position que le condamné à mort, qui n'attend plus que le supplice. Quicon- que le recevait sous son toit, ou même l'avertissait, était aussitôt cité devant le tribunal du freigrave, eût-il été le père ou le frère du coupable. Ceux qui avaient pris part au jugement encouraient la peine de mort, s'ils faisaient connaître l'arrêt à tout autre qu'a un initié, lequel était tenu de prêter son aide à l'exécution. L'accusateur recevait une lettre revêtue du sceau du freigrave, et on lui adjoignait sept schœffes pour poursuivre le coupable; mais, d'ailleurs, le serment de trois schœffes suffisait pour établir l'authenticité de la *fême*. Si les ministres du tribunal secret parvenaient à s'emparer de la personne du proscrit, il était pendu à l'arbre ou au pieu le plus proche. Pour faire voir qu'il avait été mis à mort, en vertu d'un arrêt de la fême, on piquait un couteau à côté du cadavre. Tout schœffe, quand il sur- prenait un malfaiteur en flagrant délit, avait le droit de le mettre à mort, pourvu qu'il ne prît rien de la dépouille, et qu'il laissât la marque de la *fême* (2).

Cette institution terrible était nécessaire à une époque où la force régnait en sou- veraine. A l'abri derrière les murailles de leurs châteaux, les seigneurs se permet- taient impunément tous les crimes, car il n'existait pas de puissance conservatrice, qui, au nom de la société, eût mission de punir les violences des nobles. L'empereur lui-même était impuissant à réprimer de tels excès, car il eût fallu tenir sous les armes un corps de troupes, et le monar- que n'avait guère d'autres soldats que ceux qui lui étaient fournis par la confé- dération germanique, et qui ne restaient que quarante jours sous les drapeaux. Il fal- lait donc trouver moyen d'assurer à la so- ciété un peu de sécurité ; de là vint l'éta- blissement du tribunal secret, qui faisait trembler les hommes de toute condition, même de la plus haute, car nul n'échap- pait à la juridiction des freischœffes. Lors- que l'ordre parvint à renaître, à mesure que la féodalité s'éteignait, la cour de Westphalie cessa d'être utile; elle engen- dra même de si graves abus qu'il devint nécessaire de la détruire; le clergé se dé- clara contre elle, et fut appuyé par les princes, les nobles et les villes. Le tribu- nal secret fut enfin aboli, mais ce fut quand on parvint à le remplacer par une législation pénale, plus savamment gra- duée et dont l'exécution devint possible, parce que l'état social avait changé. Néan- moins, les tribunaux secrets ne furent détruits complétement qu'au dix-septième siècle, et leur souvenir vit encore dans le pays où ils prirent naissance. En West- phalie, les paysans libres connaissent en- core les signes des initiés, et s'en servent entre eux dans certaines occasions, et on assure que les sociétés secrètes qui cou- vrirent l'Allemagne, lorsqu'elles se pré- paraient à secouer le joug de Napoléon, em- pruntèrent, pour voiler leur mystérieuse association, les signes en usage dans les tribunaux secrets.

*Rodolphe de Habsbourg*. Depuis dix-

(1) L'arrêt du tribunal secret.

(2) Quand un seigneur était cité, deux schœffes étaient chargés de notifier la sommation. S'ils ne pouvaient entrer dans un château, ils exécutaient leur commission en piquant la lettre avec un de- nier royal dans un panneau de la grande porte, dont ils coupaient trois petits copeaux qu'ils remet- taient aux freigraves, pour témoigner qu'ils avaient notifié la sommation. Si l'accusé n'avait pas de domicile connu, on piquait aux quatre coins de quatre carrefours la lettre de sommation.

MCD 2019

sept ans, l'empire n'avait plus de chef, car le comte de Cornouailles, Richard, que son argent avait élevé à l'empire, était mort en 1272, et son concurrent, Alphonse, roi de Castille, qui avait obtenu aussi le titre de successeur des Césars, n'avait pas quitté ses États. Fatigués des désordres enfantés par l'anarchie, les princes, afin de l'étouffer, se résolurent de faire un empereur; le choix n'était pas facile, car les électeurs désiraient ne pas donner la couronne à un seigneur trop puissant, et à ce titre ils jetèrent les yeux sur le comte Rodolphe de Habsbourg, dont le château était situé en Suisse, dans l'Argovie. Il était bailli de plusieurs cités helvétiques, et s'était trouvé mêlé plus d'une fois dans les querelles qui s'élevaient entre la noblesse et les habitants des cantons. Dans sa jeunesse, il avait servi dans les troupes de Frédéric II, qu'il avait accompagné dans une de ses expéditions en Italie; ce monarque, charmé de sa bravoure, l'avait armé chevalier de sa propre main. Rodolphe était regardé dans son voisinage comme un protecteur désintéressé de tous ceux qui avaient à se plaindre de quelque oppression. Toujours prêt à prendre la défense du faible, il s'était attiré la reconnaissance de la population de la contrée où il résidait. Un service qu'il rendit à l'archevêque de Mayence, fut cause de son élévation. Ce prélat, allant solliciter le pallium dans la capitale du monde chrétien, se confia à Rodolphe, qui le conduisit en sûreté jusqu'à Rome, et le ramena sur les bords du Rhin. Durant ce long voyage, l'archevêque put apprécier les grandes qualités de Rodolphe, et il contribua puissamment à lui faire décerner la couronne impériale [1273]. Le nouvel empereur assiégeait alors la ville de Bâle, lorsque son beau-père lui annonça la haute fortune à laquelle il venait de monter. Rodolphe eut quelque peine à croire à son élection, mais dès qu'il en eut la certitude, il se rendit à Aix-la-Chapelle, où il fut sacré. Quand les princes voulurent faire hommage de leurs États au chef de l'Empire, il se trouva que Rodolphe n'avait point de sceptre, que l'on regarde comme l'emblème de la toute-puissance. Rodolphe imagina de le remplacer par une croix, en disant : « Ce signe, par lequel le monde a été sauvé, vaut bien un sceptre. » Il se livra ensuite aux soins du gouvernement; il lui fallut d'abord tenter de rétablir l'ordre, et il envoya une circulaire à tous ses sujets, où il s'exprimait ainsi : « Je veux, » avec l'aide de Dieu, rétablir la paix » dans l'État, bouleversé depuis si long- » temps et protéger contre la tyrannie ce- » lui qui a été opprimé; mais, pour at- » teindre ce but, je compte sur la coopéra- » tion des princes et des villes. » Il ne tarda pas à accomplir cette promesse, et purgea du brigandage la Franconie, la Souabe et les provinces du Rhin. Mais quand il s'agit de forcer certains princes à remplir les devoirs qu'ils devaient à leur suzerain, Rodolphe fut contraint de soutenir des luttes périlleuses. C'est ainsi qu'il lui fallut tirer l'épée contre un des vassaux de l'empire, Ottocar, roi de Bohême, dont il avait été jadis le domestique. Quand on le somma de rendre hommage, ce monarque répondit : « Que me veut Rodolphe? ne lui ai-je pas payé ses gages (1)? » Cité à comparaître à Nuremberg, à Wurtsbourg, puis enfin à Augsbourg, le monarque bohémien envoya un évêque qui, dans un discours prononcé devant la diète, s'efforça d'établir que Rodolphe n'avait pas été élu légitimement. Comme il s'exprimait en latin, l'empereur l'arrêta et lui dit : « Puisque vous attaquez mes droits et ceux de l'empire, ne parlez pas latin et servez-vous du langage vulgaire. » Les princes prirent le parti de leur chef et auraient chassé l'évêque de la salle, s'il ne se fût retiré promptement [1275]. Mis au ban de l'empire, Ottocar prit les armes; mais Rodolphe le battit en plusieurs occasions, et le vaincu, pour obtenir la paix, fut contraint de céder l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Il rendit ensuite hommage à Rodolphe, qui, placé sur son trône et vêtu d'un pourpoint gris, vit à ses genoux Ottocar, dans tout l'éclat et toute la pompe de la royauté. Irrité de l'humiliation qu'il avait subie, le roi de Bohême,

(1) Rodolphe avait été maréchal du palais d'Ottocar.

MCD 2019

espérant surprendre Rodolphe, vint l'attaquer; mais l'empereur, quoiqu'avec des forces inégales, triompha dans une bataille où il courut le risque de périr sous les coups d'un guerrier thuringien, qui le renversa par terre; heureusement qu'un de ses chevaliers le remonta sur un autre cheval; Ottocar succomba dans la mêlée, en combattant avec la plus grande bravoure. Le résultat de cette guerre fut que les enfants d'Ottocar, s'ils conservèrent la Bohême et le margraviat de Brandebourg, perdirent l'Autriche, que Rodolphe garda pour lui et qu'il partagea plus tard entre ses deux fils, ainsi que la Styrie, la Carniole et la marche de Vienne. L'empereur ne suivit pas l'exemple de ses prédécesseurs, qui s'obstinaient toujours à vouloir dominer en Italie; d'ailleurs il se trouvait dans la possibilité d'y paraître convenablement, c'est-à-dire à la tête d'une armée. Pour se délivrer de l'obsession du pape, qui le pressait d'aller en Palestine, il lui abandonna tous ses droits sur la Romagne et fit confirmer cette cession par tous les électeurs. Rodolphe rendit ensuite un immense service à l'Allemagne en parcourant lui-même toutes les provinces pour assurer la paix publique; il assiégea et détruisit un si grand nombre de forteresses, que dans la seule Thuringe on en compta soixante-six dont il renversa les murailles. Il fit exécuter publiquement vingt-neuf comtes et chevaliers, dont les châteaux étaient des repaires dont ils sortaient à l'improviste pour assassiner ou mettre à rançon les voyageurs [1284-1287]. Dans les dernières années de sa vie, l'empereur s'efforça de faire nommer son fils Albert, duc d'Autriche, roi des Romains; mais les électeurs repoussèrent cette demande, dans la crainte de nuire à leur droit, car en permettant à un fils de succéder à son père, c'était courir le risque de voir l'empire cesser d'être électif. Le monarque parut fort affecté de n'avoir pu faire adopter ce projet, auquel il attachait une grande importance; il se rendit à Bâle pour rétablir sa santé, profondément altérée par les fatigues de la guerre et surtout par l'âge; il mourut peu de temps après, en 1291; il avait soixante-quatorze ans. Ce prince a mérité, par ses talents et ses vertus, l'amour des peuples, l'admiration de ses contemporains et l'estime de la postérité. Quoique placé dans une position difficile, puisque la couronne impériale ne lui donnait qu'un vain titre, et que pour le faire valoir il n'avait que de faibles ressources, néanmoins son courage, sa prudence et son activité lui permirent de faire plier l'orgueil de ses vassaux les plus puissants, qui croyaient pouvoir se soustraire aux devoirs qu'ils avaient contractés envers leur souverain. Comme il ne possédait que de modiques revenus, il usait de tous les priviléges attachés à sa dignité, et qui étaient souvent très-abusifs; c'est ainsi qu'il fit revivre la coutume suivie par ses prédécesseurs d'emprunter des sommes d'argent considérables, en donnant pour hypothèques quelques villes impériales; ces villes se trouvaient alors sous la dépendance des créanciers de l'empereur, qui était toujours un prince et seigneur puissant, et ne recouvraient leur liberté qu'après avoir remboursé la dette du monarque. Rodolphe tira encore un parti avantageux d'un autre droit appelé *les premières prières*, et qui investissait l'empereur de la faculté de présenter à son avénement un chanoine ou un religieux à tous les chapitres et à toutes les abbayes de l'Allemagne, qui n'étaient pas formellement exemptées de cette charge; il est peut-être superflu d'ajouter que ce droit était fort lucratif, car il se vendait à qui se présentait pour l'acquérir au plus haut prix.

Lorsqu'il fallut choisir un successeur à Rodolphe, les électeurs ne purent s'accorder, et finirent par remettre ce soin à l'archevêque de Mayence, qui nomma son cousin germain Adolphe, comte de Nassau; mais celui-ci ne possédait que la moitié de sa principauté, aussi le prélat lui avait-il décerné la couronne dans l'espoir de gouverner sous son nom. En effet, le nouveau prince n'était pas d'un rang assez élevé pour imposer le respect; il était en outre si dépourvu d'argent, que, dans l'impossibilité où il se trouva de rembourser aux bourgeois de Francfort les avances qui lui avaient été faites pour les frais de son élection, il tenta de prélever sur les

MCD 2019

Juifs de cette ville une contribution extraordinaire; le prêteur ou premier magistrat de la cité s'opposa à cette exaction, et Adolphe fut obligé de recourir à l'archevêque de Mayence, qui engagea pour lui les terres de son évêché [1292]. L'empereur confirma au duc Albert, fils de Rodolphe, l'investiture de l'Autriche, et lui demanda en retour la main de sa fille pour son fils le comte de Nassau; Albert répondit qu'il conclurait cette alliance quand le gendre proposé posséderait une principauté. Pour remplir cette condition, Adolphe s'unit à Édouard Ier, roi d'Angleterre, qui venait de déclarer la guerre à la France. Le monarque anglais prit l'engagement de payer à l'empereur cent mille marcs d'argent pour qu'il amenât des soldats et vînt combattre pour lui; Adolphe employa cet argent à payer douze mille marcs l'acquisition de la Misnie, qu'il acheta au margrave Albert le Dénaturé. Ce personnage ayant chassé sa femme Cunégonde pour épouser une maîtresse dont il avait un fils, proposa à l'empereur de lui vendre la Misnie, pour frustrer les enfants qu'il avait eus de sa première épouse. Mais quand il fallut entrer en possession, Adolphe éprouva de grands obstacles et fut obligé de soutenir une guerre qui dura cinq années; néanmoins Édouard, ayant fait la paix avec Philippe le Bel, Adolphe se servit des troupes qu'il avait rassemblées dans le but d'appuyer le roi d'Angleterre, pour achever de conquérir la Misnie. Nous avons dit que l'archevêque de Mayence n'avait créé un empereur que pour régner sous son nom; se voyant écarté des affaires, il poussa le ressentiment jusqu'à entrer dans une ligue formée par des électeurs qui voulaient enlever le trône à Adolphe, pour y faire asseoir Albert. Les conjurés citent l'empereur devant leur tribunal et prononcent sa déposition, sous prétexte qu'Adolphe avait dégradé sa dignité en se mettant à la solde d'un prince son inférieur (le roi d'Angleterre); ils l'accusent encore d'avoir démembré l'empire et permis à ses soldats de commettre les plus grands ravages dans la Thuringe. L'électeur de Cologne, le duc de la Basse-Bavière et plusieurs autres princes persistèrent à défendre les droits d'Adolphe; mais celui-ci ayant attaqué son concurrent Albert avec des forces inférieures, succomba sous les coups de son rival [1298].

Albert ayant obtenu la couronne impériale, récompensa les princes qui la lui avaient donnée; l'archevêque de Mayence, le principal moteur de son élévation, obtint plusieurs avantages, et entre autres la préséance sur son collègue, l'électeur de Trèves. Le nouveau monarque partagea ses biens héréditaires entre ses quatre fils, et ne cessa, pendant tout son règne, de chercher les moyens d'enrichir sa famille, en lui procurant des provinces et des fiefs. Son adversaire le plus redoutable était le pape Boniface VIII, qui, sachant qu'Albert avait formé d'étroites liaisons avec Philippe le Bel, refusa, pour ce motif, de le reconnaître. Il alléguait pour motifs (1), qu'il avait assassiné son prédécesseur à l'Empire, qu'il était borgne et laid, et qu'il avait pris pour épouse une femme ayant dans ses veines du sang venimeux de Frédéric II. Le pontife prit la qualité de vicaire de l'Empire, et enjoignit à l'archevêque de Mayence et au comte palatin de procéder à l'élection d'un nouveau prince. Le premier osa même dire à Albert *qu'il avait plusieurs rois des Romains dans son écritoire, et qu'il les ferait sortir quand il voudrait.* Celui-ci resserra son alliance avec Philippe le Bel; puis, ayant obtenu des secours de villes impériales situées sur les deux rives du Rhin, se trouva à la tête d'une armée formidable; il contraignit les électeurs des provinces rhénanes à se soumettre, et les dépouilla de plusieurs péages qui produisaient d'abondantes recettes. Les victoires d'Albert finirent par le réconcilier avec Boniface, qui déclara son élection valide, et qui même lui promit de rendre l'empire héréditaire dans sa famille. Mais la mort du pape fit évanouir ce plan ambitieux [1304]. Albert tenta de s'emparer de la Rohême, de la Thuringe et d'une partie de la Hollande; cependant il échoua

(1) Boniface VIII avait eu de grands démêlés avec Philippe le Bel; celui-ci s'étant allié avec la famille des Colonne, un de ces seigneurs avait arrêté le souverain pontife et lui avait fait subir le plus indigne traitement.

MCD 2019

dans toutes ses tentatives. Il imagina encore de former en faveur de son plus jeune fils une principauté de l'Alsace, de la Souabe et des biens patrimoniaux qu'il possédait dans l'Helvétie ; mais les habitants de ce dernier pays ne voulurent pas devenir les sujets immédiats du fils d'Albert. Ce monarque, voulant se créer un prétexte pour employer la force, ordonna à ses baillis, qui gouvernaient les cantons suisses au nom de l'Empire, d'exciter les habitants à la révolte en les maltraitant. Enfin, trois citoyens, Werner Stauffacher, Walter Furst, Arnaud de Melchtal, jurèrent de résister à l'oppression ; ils soulevèrent leurs compatriotes et chassèrent tous les agents impériaux (1). A cette nouvelle, l'empereur conduisit une armée dans l'Argovie : il arriva sur les bords de la Reuss; quelques seigneurs qui l'accompagnaient passèrent avec lui sur l'autre bord. Tout à coup, le duc Jean de Souabe, neveu et pupille d'Albert, à qui l'empereur retenait son héritage, le perce d'un coup de lance ; un autre conjuré, Rodolphe de Balm, le frappe de son épée, et Walter d'Eschendach lui fend la tête d'un coup de hache d'armes. Le monarque tomba de cheval, et mourut dans les bras d'une paysanne, car les assassins s'étaient hâtés de prendre la fuite. Rodolphe fut le seul qui expia son crime par le supplice ; il fut arrêté et périt sur la roue (2) ; ses deux complices disparurent et allèrent traîner leur existence flétrie dans l'exil et la pauvreté [1308].

Parmi les prétendants qui aspiraient à remplacer Albert, on remarquait Frédéric le Beau, fils aîné de ce prince, et Charles, comte de Valois, frère de Philippe le Bel. Mais Frédéric fut repoussé par les électeurs, qui ne voulaient pas donner l'Empire à deux princes de la même famille. Charles de Valois n'obtint pas non plus leurs suffrages, dans la crainte qu'aidé par Philippe, il ne réussît à étouffer les libertés germaniques. Ils choisirent donc le comte de Luxembourg, qui prit le nom de Henri VII, et fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'électeur de Cologne. Comme il n'avait aucun intérêt à soutenir les prétentions de la maison d'Autriche sur l'Helvétie, il déclara les Suisses exempts de la juridiction de cette maison. Sollicité ensuite par l'archevêque de Milan et plusieurs seigneurs de la Lombardie de venir en personne pour rétablir la paix dans cette contrée, Henri obtint l'assentiment de la diète, qui lui accorda des troupes, à la tête desquelles il descendit dans la Péninsule par le mont Cenis. Milan était alors au pouvoir de Gui de la Torre, qui en avait chassé Mathieu Visconti. Ce dernier aida le monarque à s'emparer de la ville; Henri s'y fit couronner, suivant l'usage, roi d'Italie, mais il fut contraint de soumettre par les armes un grand nombre de cités lombardes, qui ne voulaient pas reconnaître son autorité. Il arriva ensuite, non sans peine, aux portes de Rome, car les Florentins s'étaient ligués avec les Lucquois et le roi de Naples, et interceptaient le passage. Cependant l'empereur parvint à son but; mais la capitale du monde chrétien était occupée par le roi de Naples, Robert, qui défendit pied à pied la ville contre les Allemands. L'empereur crut devoir se retirer, et envahit la Toscane, mais il ne put prendre Florence. Quoiqu'il eût parmi ses adversaires le pape Clément V, qui avait pris la défense de Robert, l'empereur se disposait à livrer bataille à ce prince, lorsqu'il mourut en peu de jours, près de Sienne; plusieurs historiens affirment qu'il fut empoisonné [1313]. Malgré la brièveté de son règne, Henri dota sa maison d'un royaume, celui de Bohême, dont l'héritière devint la femme de son fils ; les États conclurent cette union pour frustrer la famille de Habsbourg, qu'ils détestaient.

Quand la mort imprévue de Henri VII arriva en Allemagne, les électeurs laissèrent écouler quatre mois avant de pourvoir à la vacance du trône, et, ne pouvant s'accorder, ils finirent par nommer deux empereurs. L'archevêque de Mayence fit

(1) Voir les détails de ce grand événement dans l'*Histoire de la Suisse*, qui fait partie de ce volume.

(2) Sa femme, arrêtée avec lui, fut jetée dans un cachot ; elle nourrissait un jeune enfant, qui mourut d'inanition, car la mère avait perdu son lait. Elle réussit à sortir de prison, et, témoin de l'exécution de son mari, elle mourut de douleur à la porte de l'église du lieu.

MCD 2019

donner la couronne à Louis, duc de Bavière, et l'archevêque de Cologne au duc d'Autriche, Frédéric le Beau. Cette double élection produisit une guerre civile; Louis V livra à son rival une bataille indécise, quoique sanglante. Mais les efforts des deux rivaux ne produisirent autre chose que la dévastation de leurs Etats. Enfin un nouveau combat fut livré entre les deux empereurs entre Muhldorf et Amphingen en Bavière [1322]. Frédéric ayant engagé l'action sans attendre un renfort que lui amenait son frère Léopold, fut vaincu et amené en présence de Louis, qui l'accueillit en disant : Monsieur mon cousin, nous vous voyons avec plaisir. Le prince autrichien, transféré au château de Trausnitz, dans le haut Palatinat, y demeura prisonnier jusqu'en 1325. A cette époque, Louis, persécuté par le pape Jean XXII, qui s'était déclaré son ennemi, alla trouver Frédéric, avec lequel il signa un traité par lequel le prince captif renonçait à la dignité royale, et promettait d'employer toute son influence à réconcilier Louis V avec la cour d'Avignon. Esclave de sa parole, Frédéric, à cause de l'opposition de son frère Léopold et de la haine du pape, n'ayant pu remplir les promesses qu'il avait faites, vint se remettre entre les mains de son rival, qui, touché, d'un si noble procédé, signa un nouvel acte, par lequel il fut convenu qu'ils exerceraient conjointement la toute-puissance. Ils devaient avoir un sceau commun, conférer de concert les grands fiefs, et s'assister réciproquement contre tous leurs adversaires. Cet arrangement éprouva de grandes difficultés dans l'exécution; on convint d'abord que l'un régnerait en Allemagne et l'autre en Italie; mais de nouveaux obstacles s'élevèrent de jour en jour, et Frédéric le Beau ayant perdu son frère Léopold, qui était son plus ferme appui, consentit à céder à Louis sa part du pouvoir suprême. Il se contenta du titre de roi des Romains et de quelques honneurs stériles : il mourut obscurément cinq ans après. L'empereur, tranquille du côté de l'Allemagne, alla soutenir ses droits en Italie, et reçut à Rome la couronne impériale. Il fit déposer Jean XXII, et mit à sa place un frère mineur, qui prit le nom de Nicolas V [1326-1328]. Le monarque, contraint de s'éloigner, se retira à Pise, puis en Lombardie. Il perdit enfin toutes ses conquêtes dans la Péninsule, et vit le pontife qu'il avait créé conduit captif à Avignon. Frappé lui-même d'une excommunication, il fut sur le point d'avoir à combattre un nouvel empereur dans la personne d'Othon, prince de la maison d'Autriche. Toutefois un traité prévint cette élection, qui aurait rallumé la guerre civile. Louis essaya vainement de se reconcilier avec la cour d'Avignon, il ne put en venir à bout. L'obstination du pape détermina les électeurs à s'assembler à Reuss, sur le Rhin, où ils publièrent une déclaration portant que le saint Empire romain étant attaqué dans son honneur, dans ses droits et dans ses biens, ils juraient de le défendre envers et contre tous. Une diète établit en outre que la dignité et la puissance impériale dépendaient de Dieu seul, et que dès qu'un prince avait été élu empereur ou roi, conformément à l'antique et légitime usage, il devait être tenu, en vertu de ce choix, pour le vrai et légitime roi et empereur romain, sans qu'il fût besoin de l'investiture du souverain pontife. Cette déclaration semblait annoncer que les princes allemands étaient résolus à faire triompher l'empereur dans sa lutte contre l'Eglise, et Louis aurait dû s'en appuyer contre le saint-siége. Mais, loin de montrer de la fermeté qui aurait suffi pour contraindre le pape à révoquer l'anathème lancé contre lui, il eut recours, mais en vain, aux prières et aux sollicitations. Clément VI, qui tenait sa cour à Avignon, et se trouvait ainsi sous la dépendance du roi de France, ennemi de l'empereur, fit élire le fils aîné du roi de Bohême, margrave de Moravie [1347]. Ce prince fut battu, et se retira dans ses Etats héréditaires, où Louis se disposait à venir l'attaquer, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il reçut à la chasse, dans les environs de Munich [1347]. Ce monarque avait épousé la fille du comte de Hollande, ce qui lui donna des droits, comme il n'existait pas d'héritiers mâles, à la succession de ce comté, ainsi que de la Zélande et du Hainaut. Louis paraît avoir aimé les lettres,

MCD 2019

puisqu'il créa un poëte lauréat. C'est aussi sous son règne, s'il faut en croire certains historiens allemands, qu'un frère mineur de Fribourg en Brisgaw, appelé Berthold Schwartz, inventa la poudre à canon.

Aussitôt que Louis fut descendu dans la tombe, au lieu de reconnaître Charles de Bohême, plusieurs électeurs s'assemblèrent, et après avoir déclaré que l'élection de Charles était nulle, ils offrirent la couronne au roi d'Angleterre, Edouard III. Ce monarque aurait accepté cette offre, s'il n'eût craint de se brouiller avec son parlement; il soutenait d'ailleurs en ce moment contre Philippe de Valois, une guerre dont les dépenses absorbaient toutes ses ressources. A défaut d'Edouard, on voulut faire monter au trône Frédéric le Sévère, margrave de Misnie, et arrière-petit-fils de Frédéric II; mais, ayant reçu de Charles de Bohême dix mille marcs d'argent, il refusa le diadème qu'il avait d'abord accepté pour faire acheter son désistement.

Les suffrages se réunirent alors sur le comte Gunther de Schwartzbourg, guerrier célèbre, et qui avait été l'un des partisans les plus dévoués de Louis V. Couronné à Francfort, il mourut peu de temps après son élévation. On croit qu'il fut empoisonné par son rival, qui, n'ayant plus de compétiteurs, parvint, à force de largesses, à gagner ses adversaires. L'électeur de Cologne le sacra à Aix-la-Chapelle. Ainsi Charles de Bohême réussit à se faire reconnaître par toute l'Allemagne. Comme il eut recours à la corruption pour s'assurer le trône, il fit face à toutes ses dépenses en vendant les provinces et les droits de l'Empire. Il avait épuisé ses trésors et il avait besoin d'argent pour paraître en Italie et s'y faire couronner; néanmoins il se mit en chemin n'ayant qu'une suite ou qu'une escorte de trois cents chevaux, et il arriva secrètement à Udine, dans le Frioul. De cette ville, il envoya un message à Clément VI, dans sa résidence d'Avignon, pour solliciter le pontife de venir le sacrer à Rome. Celui-ci promit seulement de se faire remplacer par deux cardinaux, et il adressa à l'un d'eux, gouverneur des Etats de l'Eglise, les instructions suivantes, relatives au cérémonial qui serait observé. « Lorsque le ro élu pour » être empereur sera parvenu à la porte » Colline, le clergé de la ville le conduira » processionnellement jusqu'aux degrés de » la basilique de Saint-Pierre; les officiers » du prince jetteront de l'argent au peu- » ple, et le préfet de la cité portera le » glaive devant lui. Quand le prince en- » trera dans la place qui est devant la » basilique, les sénateurs l'accompagne- » ront jusqu'au portail de l'église, et le » roi mettant pied à terre, on leur donnera » le cheval sur lequel il était monté. Pen- » dant ce temps-là, le souverain pontife » sortira du temple avec tout le clergé, » et, s'avançant jusque sur la plate-forme » qui est en haut des degrés, s'y assiéra » sur un fauteuil élevé ayant à sa droite » les évêques et les prêtres, à sa gauche » les cardinaux, diacres, et au-dessous de » lui, sur le premier degré, les sous-dia- » cres et les acolytes, avec les nobles et » tous les officiers du pape. Alors le roi, » accompagné de ses archevêques, de ses » évêques et de ses seigneurs, montera » les degrés et se prosternera devant le » pontife, dont il baisera respectueuse- » ment les pieds. Après qu'il aura offert » autant d'or qu'il lui plaira, il sera reçu » à le baiser au visage; ensuite il sera » conduit dans l'église de Sainte-Marie- » les-Tours, le pape au milieu, le roi à » droite et le premier des diacres à gau- » che. Dans cette église, un sous-diacre » se tiendra devant l'autel avec le livre » des Evangiles, et le roi, mettant la » main dessus, fera ce serment :

» Moi, Charles, roi des Romains, futur » empereur par la grâce du Très-Haut, je » promets devant Dieu et saint Pierre que » je serai le protecteur et le défenseur du » souverain pontife et de la sainte Eglise » romaine; que je conserverai ses do- » maines, ses honneurs et ses droits, » moyennant la grâce de Dieu; je m'en- » gage à tenir cette promesse selon mon » pouvoir. Que Dieu me soit en aide et ses » saints Evangiles. — Ensuite le pape » monte à l'autel, et, après avoir dit quel- » ques oraisons, il va s'asseoir; le roi, ac- » compagné des évêques d'Ostie, de Porto » et d'Albano, demeure dans l'enceinte

MCD 2019

» de l'église, où les chanoines de saint » Pierre le reçoivent au nombre de leurs » confrères. Ils le reconduisent ensuite à » la basilique de saint Pierre, marchant de- » vant lui et chantant : Pierre m'aimez- » vous? Et quand il est arrivé devant la » porte nommée la Porte-d'Argent, l'évê- » que d'Albano lui donne la bénédiction » et dit sur lui une oraison. Après qu'il » est entré dans l'église, l'évêque de Porto » chante sur lui une oraison. Arrivé à la » confession de saint Pierre, il se pros- » terne jusqu'à terre, et le premier diacre » chante une litanie. Après cela, il s'a- » vance à l'autel de saint Maurice, où » l'évêque d'Ostie l'oint d'huile et l'en » frotte au bras droit et entre les épaules, » en disant aussi des oraisons.

» Toutes ces cérémonies étant ache- » vées, le roi monte à l'autel de saint » Pierre, où le souverain pontife le reçoit » au baiser comme un des diacres. On » chante ensuite la messe, et lorsque l'é- » pître est finie, l'empereur revient en » procession à l'autel, où le pape lui met » sur la tête la couronne impériale, lui » donne le sceptre, la pomme d'or et l'é- » pée, en disant des oraisons qui ont rap- » port à chacune de ces marques de di- » gnité. Après l'évangile, l'empereur, » ôtant sa couronne et son manteau, s'ap- » proche derechef du saint père, aux » pieds duquel il reste autant qu'il lui » plaît ; le prince lui sert ensuite de sous- » diacre, lui offre le calice et se tient à » l'autel jusqu'à la communion que lui » administre le pontife. La messe étant » achevée, il reçoit humblement la béné- » diction du pape, et il sort de l'église » pour se rendre à l'endroit où le pontife » doit monter à cheval ; là il est obligé de » tenir l'étrier et de prendre la bride du » cheval, le conduisant ainsi quelques pas. » Peu de temps après, l'empereur monte à » cheval lui-même, et accompagne le saint » père jusqu'à l'église de Sainte-Marie- » Majeure ; lorsqu'ils y sont arrivés, ils » s'embrassent mutuellement et se sépa- » rent. »

Le pape, ne voulant pas ou ne pouvant pas présider à la cérémonie du couronnement, prescrivit de retrancher l'oblation de l'or, le baiser, l'office de sous-diacre que devait remplir l'empereur, et l'obligation de tenir la bride du cheval ; mais il obtint que le monarque reconnaîtrait que les cérémonies supprimées à cause de l'absence du souverain pontife, auraient toujours lieu lorsque le pape serait présent ; c'était pour conserver intacts les droits de l'Église. Charles IV promit tout ce qu'on exigea de lui ; il s'était même engagé à quitter Rome aussitôt après son couronnement. Trop timide pour se mettre à la tête des citoyens de cette ville et des Gibelins impatients de secouer le joug du pape, il partit furtivement sous le prétexte d'aller à la chasse, au grand étonnement de tous les Italiens, qui ne pouvaient soupçonner que la fuite de l'empereur était le résultat d'un honteux engagement. L'illustre Pétrarque, qui, quoique simple particulier, exerçait une sorte de dictature intellectuelle, rapporte que l'on soupçonnait ce que Charles n'osait pas avouer : « Je suis » presque tenté de croire, dit-il dans une » lettre, que le pape a défendu au maître » des Romains de rester à Rome, et cette » opinion est fondée tant sur le bruit pu- » blic que sur la fuite de l'empereur, qui » est sorti de l'Italie avec plus d'empresse- » ment qu'il n'y était venu ; de sorte qu'il » me paraît bien inutile de chasser celui » qui se sauve avec tant d'ardeur, qu'on » ne saurait même le retenir si on le vou- » lait ; car, selon ce que je viens d'ap- » prendre, il n'est venu à Rome que pour » le faire couronner dans la ville siége de » l'Empire, seule marque de respect qu'il » donne à cette cité. Mais le successeur » de saint Pierre s'en soucie fort peu, et il » lui est fort égal que Charles soit cou- » ronné sur le Tibre ou sur le Rhin ; non » content de laisser sortir de Rome un » empereur qui ne demande qu'à être sa- » cré, il le lui ordonne même. Il ouvre le » temple à celui à qui il donne le titre de » chef suprême, lorsqu'il est sûr qu'il ne » voudra rien commander à personne ; » mais il lui ferme le siége de la capitale » de son empire. »

Le monarque tâcha de s'excuser, et répondit à Pétrarque que l'empire romain, si riche autrefois, était maintenant dans le

MCD 2019

pauvreté. « Ni vous, ajouta-t-il, ni les au-
» tres Romains ne savent combien cet ani-
» mal a de têtes. Jadis l'Italie ne s'était
» pas séparée des empereurs comme elle le
» fait aujourd'hui, et la force est le der-
» nier moyen que l'on doit employer. Je
» ne me suis pas chargé de l'empire par
» ambition ; mais, ayant bien connu les
» difficultés qui y étaient attachées, j'ai
» seulement tâché de me conformer à la
» volonté de Dieu. » Dans sa réponse, Pétrarque dit au prince : « Ce qui a rendu
» Rome si riche et si puissante, c'est la
» vertu de ses citoyens, l'administration
» impartiale de la justice et l'exercice des
» armes. Si vous avez le courage d'un
» César comme vous en portez le titre,
» il vous sera très-facile de réveiller l'an-
» cien esprit militaire des Romains,
» après avoir banni la dissolution et l'oisi-
» veté. Oui, l'empire est en effet un
» animal à plusieurs têtes, comme l'a
» dit Tibère; mais c'est un animal puis-
» sant et fort dès qu'il se trouve quelqu'un
» en état de le diriger. Saisissez hardi-
» ment la bride de ce coursier ; non-seu-
» lement il est prêt à se laisser monter,
» mais il le désire ardemment. Après
» avoir employé les paroles, les prières et
» les flatteries, il ne reste plus qu'à se je-
» ter aux pieds des ennemis de l'Empire.
» Si ce moyen est honteux, il n'y a donc
» plus d'autre ressource que le fer, seul
» remède contre les ulcères invétérées.
» Mais je crains plutôt qu'on ne puisse
» vous appliquer ce que je dis souvent :
» Chaque vice a une excuse particulière,
» mais la paresse les a toutes ensemble.
» Si jamais vous avez suivi la volonté de
» Dieu, ce doit être un motif de plus d'en-
» treprendre quelque chose de grand. »
Les exhortations de Pétrarque et ses instances ne pouvaient être entendues, car le prince auquel il les adressait n'avait ni le génie ni la puissance d'un Charlemagne et d'un Othon. Son autorité était à peine respectée en Allemagne, comment aurait-il pu imposer des lois à l'Italie ? D'ailleurs les Romains du temps de Pétrarque ne possédaient ni les vertus publiques ni les vertus privées de leurs ancêtres, et n'étaient pas mûrs pour la liberté. Ce n'était pour eux qu'un rêve qu'ils avaient cru pouvoir réaliser quelques années auparavant sous la dictature d'un de leurs compatriotes, Cola Rienzi, qui s'était fait déclarer tribun auguste. Ce personnage, par son éloquence, avaient réveillé d'anciens souvenirs qui faisaient battre les cœurs italiens; mais il ne sut pas agir comme il savait parler, et le peuple, dont l'enthousiasme se refroidit toujours bien vite, abandonna son idole, qui fut livrée au pape. Enfermé dans un cachot d'Avignon, Rienzi s'en fit ouvrir les portes et fut même renvoyé à Rome par le souverain pontife, où la populace qui l'avait porté sur le pavois l'égorgea sans pitié.

Charles, en arrivant dans la Péninsule, avait ranimé des espérances mal éteintes ; mais sa pusillanimité le rendit méprisable, et quand il voulut agir en maître dans la Lombardie, la plupart des villes lui fermèrent leurs portes. A Pise, les habitants mirent le feu à son palais, et il n'échappa qu'avec peine à leur fureur [1355]. Il est vrai que Charles s'attira ces outrages en maltraitant ses amis les Gibelins, et en soutenant contre eux les Guelfes, partisans du pape. De retour en Allemagne, l'empereur eut à prononcer sur les réclamations des princes appartenant aux branches cadettes des maisons de Saxe et de Bavière, qui prétendaient exercer les fonctions d'électeurs du chef de l'Empire, dont les aînés étaient seuls en possession. C'est pour mettre fin à ces débats que Charles fit rédiger par le célèbre Bartole, et approuver par la diète de Nuremberg, le fameux édit appelé la Bulle d'Or. Rien de plus bizarre que le préambule de cet acte, où l'empereur, que l'on fait parler, interpelle successivement les sept péchés capitaux en leur adressant de violents reproches. La bulle contient trente articles, que nous allons analyser en peu de mots. Le premier indique les moyens dont on usera pour conduire en sûreté les électeurs au lieu désigné pour procéder à l'élection, et enjoint aux princes, aux possesseurs de fiefs, et aux villes sur le territoire desquelles passeront les députés, de leur fournir des escortes. Le second chapitre détermine que l'élection du roi des Romains

MCD 2019

devra se faire à Francfort sur le Mein. Les électeurs, le lendemain de leur arrivée, se rendront de grand matin à l'église de Saint-Barthélemy, où ils feront chanter la messe du Saint-Esprit; dès qu'elle sera achevée, ils s'approcheront de l'autel, et les électeurs ecclésiastiques mettront leurs mains sur la poitrine, ayant devant eux l'Évangile de saint Jean : *In principio erat Verbum*, que les électeurs séculiers toucheront de leurs mains. L'archevêque de Mayence lira ensuite le serment formulé en ces termes : Je N....., archevêque de Mayence, archi-chancelier du saint Empire en Allemagne, et prince électeur, jure sur les Évangiles ici mis devant moi, par la foi avec laquelle je suis obligé à Dieu et au saint Empire romain, que selon tout mon discernement et jugement, avec l'aide de Dieu, je veux élire un chef temporel au peuple chrétien, c'est-à-dire un roi des Romains, futur empereur qui soit digne de l'être, autant que par mon discernement je le pourrai connaître, et sur la même foi. Je donnerai ma voix et mon suffrage en ladite élection sans aucun pacte ni espoir de récompense ou d'autre chose semblable, de quelque manière qu'elle puisse être appelée : ainsi Dieu m'aide et tous les saints (1). — Après avoir prêté ce serment, il n'est plus permis aux électeurs de sortir de Francfort qu'ils n'aient élu un roi des Romains. Si au bout de trente jours ils n'ont pas fait un choix, ils n'auront plus pour nourriture que du pain et pour boisson que de l'eau. Les autres chapitres de la bulle règlent la préséance entre les électeurs, et contiennent des règlements sur plusieurs sujets, entre autres sur la juridiction des électeurs, sur la monnaie, sur la forme des procurations des envoyés d'un prince électeur à la diète de Francfort. Un des articles les plus importants est celui qui déclare que les terres électorales, c'est-à-dire celles auxquelles est attaché le droit d'élire l'empereur, et de nommer aux grandes charges de l'Empire, doivent rester à jamais indivisibles, qu'elles appartiendront exclusivement à l'aîné, qui pourra seul jouir du droit de suffrage à l'exclusion de ses autres frères. Il faut savoir jusqu'alors que toutes les souverainetés se divisaient entre les enfants mâles, ce qui empêchait les grandes familles de conserver leur puissance

La bulle prescrivait encore le cérémonial qui doit être observé lorsque l'empereur, roi des Romains, tient une cour solennelle: on mettra, dit l'article vingt-sept, devant le lieu de la séance un tas d'avoine assez haut pour qu'il aille jusqu'au poitrail ou jusqu'à la selle du cheval monté par le duc de Saxe ; ce prince tiendra dans ses mains un bâton d'argent et une mesure aussi d'argent, qui pèseront ensemble douze marcs; il remplira sans descendre de cheval la mesure d'avoine, et la donnera au premier palefrenier qu'il rencontrera sur son passage, après quoi il enfoncera son bâton dans l'avoine et se retirera. Son vice-maréchal s'approchant ensuite, où à son défaut le maréchal de la cour, permettra le pillage de l'avoine. — Dès que l'empereur ou le roi des Romains se sera mis à table, les électeurs et ecclésiastiques se tiendront debout et le béniront. Ensuite le marquis de Brandebourg viendra à cheval, ayant en ses mains un bassin et une aiguière d'argent, du poids de douze marcs, avec de l'eau et une serviette de la toile la plus fine, et mettant pied à terre, il donnera à laver au seigneur empereur ou au roi des Romains. Le comte palatin du Rhin entrera de même à cheval, portant quatre écuelles d'argent remplies de viande ; chaque écuelle sera du poids de trois marcs ; ayant mis pied à terre, il posera les écuelles sur la table, devant l'empereur ou le roi des Romains. Après eux viendra le roi de Bohême, archi-échanson, étant aussi à cheval, et tenant à la main une coupe ou un gobelet d'argent du poids de douze marcs, couverte et pleine de vin et d'eau; ensuite il descendra de cheval et présentera à boire à l'empereur ou au roi des Romains. La bulle d'or fut reçue et publiée à Metz, et Charles donna dans cette ville un grand festin, où s'exécuta le cérémonial que nous venons de décrire. Il ordonna en outre de faire trois copies de la bulle d'or : on dé-

(1) Depuis Luther, les électeurs qui s'étaient séparés de l'Eglise catholique, disaient : Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles.

MCD 2019

posa une de ces copies dans les archives de Francfort, où l'élection devait avoir lieu à l'avenir.

Comme la bulle reconnaissait le droit d'aînesse, les ducs de la Basse-Bavière, cadets de cette maion, s'allièrent avec le duc d'Autriche pour forcer l'empereur de révoquer cet article, ce qui fit naître une guerre, bientôt terminée par un arrangement. L'empereur, pour s'attacher les Bohémiens, leur accorda le droit d'élire leur souverain, abandonnant ainsi un privilége souvent exercé et toujours réclamé par ses prédécesseurs. La bulle d'or excita aussi de vives réclamations de la part de plusieurs villes, et entre autres de Strasbourg, auxquelles il était interdit de donner le droit de bourgeoisie à des étrangers ; elles persistèrent à accorder cet avantage comme par le passé. Charles eut encore des démêlés avec le pape Clément VI, qui voulut prélever le dixième des revenus ecclésiastiques de l'Allemagne ; cette demande fut cause que l'on convoqua une diète à Mayence, pour prendre une décision sur ce point. Le nonce Philippe de Cabassol parla sur ce sujet, et Charles lui répondit: « D'où vient donc, seigneur évêque, que le » pape demande au clergé tant d'argent ? » ne ferait-il pas mieux de le réformer ? » car tout le monde est scandalisé de son » orgueil, de son avarice et de ses profu- » sions. » En parlant ainsi, ses regards s'arrêtèrent sur un prélat, Conon de Falkenstein, qui était coiffé d'un chaperon étincelant de pierreries; il le mit sur sa tête, et donna au prélat le sien en échange: il était de drap, sans aucun ornement; puis, s'adressant aux seigneurs, il s'écria: « Que vous en semble ? ne suis-je pas avec ce chaperon plus semblable à un chevalier qu'à un chanoine coadjuteur d'un grand siége (1) ? » Repoussé dans sa prétention d'imposer le clergé de la Germanie, le souverain pontife se dédommagea en s'emparant de la moitié des produits des bénéfices qui étaient vacants, ou qui vaqueraient pendant deux années [1389].

Le monarque, en prêchant la réformation des mœurs de l'Eglise, avait alarmé le saint père, et pour se faire pardonner sa hardiesse, il publia la bulle caroline, qui avait pour objet de maintenir les immunités ecclésiastiques, souvent attaquées et méconnues par les laïques. Mais en donnant à Clément VI cette satisfaction, il ne lui accorda d'autres secours que des paroles dans la lutte qu'il soutenait contre Barnabo Visconti, duc de Milan. En 1361, l'impératrice accoucha d'un fils, auquel ses quatorze parrains donnèrent le nom de Wenceslas ; les esprits superstitieux remarquèrent qu'il salit les fonts baptismaux, et en tirèrent de tristes présages pour l'avenir de l'enfant royal. Charles, retiré dans son royaume de Bohême héréditaire, négligeait les affaires de l'Empire, et semblait n'être son chef que pour tirer de l'argent par la vente des priviléges dont il était le distributeur. Il laissa les seigneurs et les villes se battre entre eux, et des troupes de brigands, c'est-à-dire des soldats licenciés ravageaient l'Alsace ; il fallut que les nobles et les bourgeois se liguassent pour exterminer ou chasser ces bandits, à leurs dépens et au péril de leur vie. Charles ayant perdu sa première femme, épousa en secondes noces Elisabeth, fille du duc de Poméranie, et reçut pour dot cent mille florins, dont il dissipa la plus grande partie à donner des fêtes, à combler de libéralités des savants, et à nouer des intrigues politiques, qu'il ne soutenait jamais par les armes. Comme il était toujours en quête des moyens de se procurer de l'argent, il lui arriva une aventure, racontée par trois historiens dont la bonne foi ne peut être révoquée en doute (1). Ils nous apprennent que Charles ayant entendu parler des richesses de l'abbaye d'Opatowitz, située près de Konings-Grats, en Bohême, partit avec trente personnes sous prétexte de faire une partie de chasse. Suivi de deux de ses chambellans, il se présenta au monastère, où il fut traité splendidement. Après le dîner, le monarque étant allé dans l'église, l'abbé, qui n'avait avec lui que deux moi-

(1) Conon venait d'être nommé coadjuteur de l'archevêque de Trèves.

(1) Vid. *Histoire latine des Hussites*, celle de Bohême, par Hugo, et l'épitome de Balbin.

MCD 2019

nes, lui demanda son nom : « Je suis, ré-
» pondit-il, Charles, empereur des Romains
» et roi de Bohême, votre souverain ; on m'a
» assuré que vous possédiez un riche trésor,
» faites-le-moi voir, et je vous jure de n'y
» pas toucher, et de ne pas souffrir que
» personne en prenne la moindre chose. »
L'abbé se consulta avec ses deux religieux, et dit à Charles : Je dois vous apprendre que sur soixante moines que nous sommes ici, il n'y en a que trois qui connaissent l'existence de ce trésor. Quand un des trois vient à mourir, on confie le secret à un autre, et nous avons fait serment de ne jamais le révéler. L'empereur ayant renouvelé ses instances, l'abbé, après avoir délibéré une seconde fois avec ses frères, dit au prince qu'il devait choisir de deux choses l'une : ou de voir le lieu sans voir le trésor, ou de voir le trésor sans voir le lieu. Montrez-moi le trésor, répliqua l'empereur, et je serai satisfait. Les moines le firent alors entrer dans un endroit obscur; ils allumèrent deux cierges et lui couvrirent la tête avec un capuchon ; puis ils le firent descendre dans une caverne souterraine. Après avoir marché assez longtemps, ils arrivèrent dans une salle où l'empereur, à qui l'on ôta son capuchon, aperçut une grande quantité de lingots d'argent. Une autre pièce était remplie de pièces d'or, et dans une troisième se trouvaient un grand nombre de croix en or, et des ornements d'église ornés de pierreries. Sire, dit l'abbé, tous ces trésors sont à vous, et nous ne les gardons que pour servir un jour à vous et à vos successeurs. — Dieu me préserve répondit le monarque, d'en rien détourner. — Eh bien, répliqua l'abbé, il faut que vous acceptiez du moins quelque bijoux qui vous rappelle le souvenir de votre visite ; et il lui mit au doigt une bague où était enchâssé un magnifique diamant. Charles, de retour de son excursion, parla du trésor qu'il avait vu, sans dire en quel endroit il se trouvait; mais les deux chambellans ayant raconté qu'ils avaient accompagné le monarque au monastère d'Opatowitz, un gentilhomme bohémien, appelé Jean Miesteczki, se rendit à l'abbaye avec deux amis. Plusieurs gentilshommes, au nombre de trente, vinrent le joindre successivement, et, tandis que Jean était à table au réfectoire avec le supérieur, ils tuèrent plusieurs moines et mirent l'abbé à la torture pour le contraindre à découvrir en quel endroit était le trésor. Celui-ci brava les tourments ; les voleurs se retirèrent emportant seulement huit mille florins et quelques vases sacrés. L'empereur ne put ou n'osa pas les punir.

On se rappelle que Charles, au commencement de son règne, avait fait une courte et honteuse apparition en Italie; il y revint une seconde fois, mais alors avec une armée nombreuse, fournie par les princes allemands, et à laquelle il adjoignit un corps de Hongrois et vingt mille hommes de troupes, envoyées par le pape. L'empereur s'empara de Vérone et de Vicence, et contraignit le duc de Milan, Barnabo Visconti, à restituer les places qu'il avait enlevées au saint-siége et aux seigneurs italiens, alliés de l'Empire; puis il révoqua les priviléges dont jouissaient les villes qui s'étaient déclarées contre lui. Il se laissa bientôt fléchir pour de l'argent, et rendit à ces cités non-seulement leurs anciennes immunités, mais il en ajouta encore de nouvelles. Il mena ensuite l'impératrice à Rome, où le pape la couronna dans l'église de Saint-Pierre. Il quitta, peu de temps après, l'Italie, laissant tous ses pouvoirs au cardinal de Bologne, évêque de Porto, qu'il nomma son vicaire [1368]. De retour en Allemagne, Charles prit à peine part à des guerres peu importantes, qui eurent lieu entre plusieurs princes de la Germanie; sa médiation parvint cependant à rétablir la tranquillité publique. Il réussit encore, à cette époque, à faire élire roi des Romains son fils Wenceslas, moyennant cent mille florins d'or, qu'il promit de donner à chaque électeur. Mais quand il fallut acquitter cette dette, Charles fut réduit, faute d'argent, à engager à ses créanciers, aux uns des abbayes et des villes, aux autres les revenus de certains péages, qui alimentaient le trésor impérial [1376-1377]. Entraîné, dit-on, par le seul désir de visiter son neveu Charles V, l'empereur vint en France, accompagné de son fils, le roi des Romains. Il fut reçu à Paris avec de grands honneurs; le prévôt des

MCD 2019

marchands, les échevins, le prévôt de Paris et les chevaliers du guet allèrent au-devant du monarque, dans la plaine de Saint-Denis; ils étaient accompagnés de deux mille bourgeois à cheval, vêtus de robes mi-partie de blanc et de violet. Il logea au palais, dans les appartements de Charles V, qui les lui céda; le lendemain il assista à un festin dans la grande salle du palais. Ce banquet fut remarquable par la représentation de deux pièces dramatiques que l'on appelait entremets. Dans la première on vit paraître un vaisseau avec ses mâts, ses voiles et ses cordages; les pavillons étaient aux armes de Jérusalem, et sur le tillac parut Godefroi et Bouillon, entouré de plusieurs chevaliers couverts de riches armures. Le navire s'avança jusqu'au milieu de la salle. Au second entremets, on représenta la ville de Jérusalem, que Godefroi et ses compagnons, ayant pris terre, vinrent assiéger; ils plantèrent des échelles et montèrent à l'assaut; bref, après un léger combat, ils pénétrèrent dans la ville et s'en rendirent maîtres. Quelques jours après cette fête, une députation de professeurs de l'Université vint complimenter Charles, qui leur répondit en latin, se souvenant, dit-il, qu'il avait été élevé parmi eux. Il assista encore au conseil du roi de France, où l'on exposa les motifs qui avaient porté Charles V à faire la guerre aux Anglais, et l'empereur tomba d'accord, ainsi que ses conseillers, que le roi d'Angleterre avait tort. Avant de reprendre le chemin de ses États, l'empereur témoigna sa reconnaissance en déclarant le fils aîné de Charles V son vicaire perpétuel dans le royaume d'Arles et le Dauphiné. Il se rendit en Bohême, et tomba malade à Prague; ayant reconnu qu'il allait mourir, il reçut les sacrements de l'Église et ordonna de laisser le peuple entrer dans sa chambre. Par son testament il légua le royaume de Bohême à Wenceslas, et partagea ses autres possessions entre les trois frères de ce prince [1378]. Charles ne posséda ni grands vices ni grandes vertus, et fut au-dessous du rôle de chef de l'Empire qui avait encore la prétention de marcher en tête de toute la chrétienté. Quant au reproche qu'on lui adresse d'avoir trafiqué des priviléges dont il était le dispensateur pour enrichir sa famille, on peut y répondre en disant que ses revenus ne suffisaient pas aux dépenses nécessitées par sa haute position. Telle était sa pénurie, qu'à l'époque de son couronnement il fut réduit à rester en otage dans un cabaret, n'ayant pu payer les dettes qu'il venait de contracter. Quoique brave sur les champs de bataille, il évita trop souvent de tirer l'épée quand l'honneur lui en faisait une loi. — Nous remarquerons encore que Charles est le premier empereur qui ait donné des lettres de noblesse.

Avant de raconter le règne de Wenceslas, nous parlerons en peu de mots de la position des maisons princières de l'Allemagne. Celle de Luxembourg, dont l'empereur était issu, possédait la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Lusace, la marche de Brandebourg, la plus grande partie du Palatinat et des fiefs dispersés dans toute la Germanie. Elle avait aussi des prétentions sur les provinces formant le duché d'Autriche, et même sur la Hongrie et la Pologne, car un des fils de Charles IV avait épousé la fille du souverain qui régnait sur ces deux royaumes. — Les ducs d'Autriche marchaient après la maison de Luxembourg; ils avaient ajouté à leurs États héréditaires la Carinthie, la Bavière, le Tyrol, qu'ils avaient acquis par des héritages et des donations : en Suisse, la ville de Fribourg et le Brisgaw leur appartenaient par droit d'achat. Mais leur puissance était affaiblie, faute d'être concentrée dans une seule main. — La maison de Bavière avait perdu ses deux plus belles possessions, le Brandebourg et le Tyrol, et se trouvait partagée entre trois princes. — La maison palatine avait pour chef le prince Robert, qui jouissait d'une grande considération. — La Saxe était divisée en deux branches, celle de Wittemberg et celle de Lauenbourg. Enfin, la maison de Brunswick avait aussi perdu la plus grande partie de sa force par des partages. Quant à la souveraineté que l'Empire prétendait exercer sur le royaume d'Arles, elle n'existait plus que de nom. Wenceslas se vit à peine maître du trône, qu'il fut obligé de

MCD 2019

faire un choix entre deux papes rivaux qui se disputaient la chaire apostolique. Les souverains pontifes avaient quitté Rome depuis soixante ans pour aller s'établir à Avignon ; vaincu par les instances de sainte Catherine de Sienne, Grégoire XI était revenu dans l'ancienne capitale de la chrétienté, où il était mort en 1377. Rome avait alors dans ses murs seize cardinaux, onze Français, quatre Italiens et un Espagnol. Ils s'assemblèrent en conclave pour élire un souverain pontife; mais le peuple, craignant que les Français qui composaient les deux tiers du sacré collége ne choisissent un de leurs compatriotes qui voudrait retourner à Avignon, vint en tumulte pour demander à grands cris un pape italien, menaçant, si l'on ne faisait droit à sa demande, de briser les portes du conclave et *de rendre la tête des cardinaux aussi rouge que leur chapeau*. La crainte contraignit les électeurs de nommer Barthélemi Prignagno, archevêque de Bari et Napolitain de naissance; il prit le nom d'Urbain VI. Cependant la majorité des cardinaux protesta contre une élection qui n'avait été obtenue que par la violence, et s'étant réunis à Fondi dans le royaume de Naples, ils décernèrent la triple couronne au cardinal de Genève, qui se fit appeler Clément VII.

La France, l'Angleterre, l'Espagne, la reine de Naples et une partie de l'Italie se déclarèrent pour lui, tandis que la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne et plusieurs peuples de la Péninsule se rangèrent sous l'obédience d'Urbain VI. Wenceslas s'était imposé la double tâche de soutenir Urbain et de maintenir la paix publique en Allemagne; mais une telle entreprise demandait autant d'adresse que de fermeté, et le monarque manquait de presque toutes les qualités du commandement; il ne sut ni se faire estimer ni se faire craindre. Aussi, sous le prétexte de se défendre contre les brigandages des nobles, les villes de la province rhénane se liguèrent avec la Souabe et fondèrent une confédération qui comptait près de soixante cités. Les princes et les nobles, de leur côté, formèrent plusieurs ligues, dont le résultat fut d'anéantir le pouvoir impérial (1). L'association des villes se grossissait chaque jour, car les paysans, condamnés à l'humiliation et à toutes les souffrances de la servitude, se réfugiaient dans les villes impériales, où ils devenaient francs bourgeois et montaient au rang d'hommes libres. Wenceslas essaya de tenir la balance, et, dans une diète convoquée à Nuremberg, il divisa l'Allemagne en quatre cercles ou cantons, qui devaient se surveiller mutuellement et concourir à réprimer tous les désordres qui troubleraient le repos de l'Allemagne ; mais les villes ne se soumirent à ce nouveau règlement, dont elles soupçonnaient le motif, qu'en se réservant la faculté de conserver les alliances qu'elles avaient conclues antérieurement. De semblables confédérations, formées entre les Suisses, allumèrent, à cette époque, une guerre avec Léopold, duc d'Autriche, que Wenceslas avait créé bailli ou vicaire de la Souabe. Le prince se rendit à Bade, en partit à la tête d'une armée nombreuse et marcha sur la petite ville de Sempach. Après un combat acharné, il fut vaincu et périt dans l'action avec près de sept cents gentilshommes qui, dans leur superbe mépris pour de vils adversaires, croyaient marcher à une victoire certaine. Cependant, en Allemagne, les villes attaquées par les nobles furent moins heureuses et subirent plusieurs défaites sur le Rhin et dans la Franconie [1387-1389]. Une réconciliation avec les princes et les nobles mit fin aux hostilités. Wenceslas essaya de détruire toutes ces ligues, et prononça par des lettres circulaires leur abolition ; mais il eût fallu employer d'autres armes que des arguments. Aussi les confédérés, loin de se dissoudre, resserrèrent encore les liens qui les unissaient; d'ailleurs la Bohême, mécontente de l'empereur, son souverain particulier, ne lui permit pas de s'occuper activement de l'empire. En effet, ayant révolté les bourgeois de Prague par quelques actes despotiques, ceux-ci s'emparèrent de sa personne et le retinrent prisonnier pendant plus de trois

(1) Il y avait la ligue des Lions, celle des Cornes, celle des Faucons, et celles de saint Guillaume et de saint Georges.

MCD 2019

mois dans un cachot de l'hôtel de ville. Le monarque réussit à s'échapper, mais l'année suivante [1394] il éprouva une nouvelle captivité, et les électeurs, réunis à Francfort, nommèrent vicaire général de l'Allemagne le comte palatin Robert. Ce prince menaça les Bohémiens de leur faire la guerre, s'ils ne se hâtaient de remettre en liberté Wenceslas. Ce dernier sortit bientôt de sa prison et vint même en Allemagne; il y présida une diète où l'on discuta les moyens à employer pour détruire le schisme qui subsistait toujours dans l'Église. Les deux papes rivaux, Urbain VI et Clément VII, se disputaient le trône pontifical; le premier étant mort, les cardinaux de son parti, au lieu de se réconcilier avec Clément VII, élurent Boniface IX. Ce nouveau pontife résidait à Rome, et invita Wenceslas à se rendre auprès de lui, et, pour subvenir aux dépenses du voyage, il lui accorda les décimes des revenus du clergé de l'Allemagne et de la Bohême; l'empereur perçut les décimes, mais il s'excusa de ne pas aller en Italie, sous le prétexte qu'il ne pouvait quitter en ce moment la Germanie sans de graves inconvénients.

Cependant Wenceslas n'avait pas su regagner l'affection de son peuple de Bohême; enfermé dans un de ses châteaux, il passait son temps au sein de la débauche, et comme il s'était attiré la haine et le mépris des seigneurs de sa cour, ceux-ci s'étaient éloignés de la personne du souverain; ils finirent par essayer de lui enlever le pouvoir, et l'offrirent à Sigismond, roi de Hongrie, et frère de Wenceslas. Ce monarque arriva en Bohême à la tête d'une armée; à son approche, la plupart des provinces se soulevèrent, et l'empereur, hors d'état de se défendre, s'éloigna de Prague pour se réfugier dans la forteresse de Bern. Sigismond entra alors dans la capitale (1), dont les habitants lui ouvrirent les portes, et publia un manifeste, où il prétendit n'être venu que pour contraindre son frère à respecter les droits et les priviléges des Bohémiens. Il députa l'archevêque de Prague et un seigneur hongrois à l'empereur, qui prit la résolution de se rendre au camp des Hongrois. Cette démarche n'aboutit qu'à priver Wenceslas de sa liberté, tandis que Sigismond se saisit du pouvoir, qu'il exerça sous le nom de régent. L'empereur avait été transféré dans une forteresse, sur les bords du Danube; il descendit par la fenêtre de sa prison et traversa le fleuve dans la barque d'un pêcheur, auquel il promit de grandes récompenses. Accompagné de son libérateur, et caché sous les vêtements d'un paysan, il se rendit en Bohême et pénétra dans la forteresse de Visigrade, dont il s'empara en se faisant connaître aux soldats. Une ruse à peu près semblable le rendit maître de Prague; il taxa les habitants, ce qui lui fournit les moyens de lever des troupes, qu'il réunit à celles que lui amenèrent le duc de Swidnitz, son frère, et Procope, seigneur de quelques fiefs dans le Brandebourg. Avec ces forces, Wenceslas réussit à subjuguer la Bohême, et rentra dans la plénitude de son autorité [1396-1397]. Sigismond n'était pas alors en Bohême, et avait été forcé de retourner précipitamment dans ses États, où les Turcs venaient de faire une invasion; il perdit même contre eux la célèbre bataille de Nicopolis, qui causa la mort de l'élite de la noblesse de tous les États européens, venue pour combattre sous les enseignes de Sigismond.

Cependant, le schisme qui divisait l'Église menaçait de se prolonger indéfiniment, car les cardinaux d'Avignon avaient donné pour successeur à Clément VII Pierre de Luna, qui prit le nom de Benoît XIII. L'empereur n'ayant pas voulu reconnaître le nouveau pontife, celui-ci se ligua avec quelques électeurs qui avaient formé le projet de faire descendre Wenceslas du trône. Ils accusaient le monarque d'avoir aliéné les domaines de l'empire et négligé les affaires de la confédération. En effet, tourmenté par ses sujets héréditaires, il ne faisait en Allemagne que des apparitions, au lieu d'y séjourner pour présider aux diètes. Les princes conjurés étaient les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves; Robert, comte palatin du Rhin; Rodolphe, duc de Saxe et

(1) Prague.

MCD 2019

MCD 2019

*Turner del* *Leonce Thuillier sculp*

Pl. 97.

## VUE DE BINGEN (Grand Duché de Hesse)

ALLEMAGNE

*Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.*

MCD 2019

de Lunebourg, le burgrave de Magdebourg et le comte de Brême, auxquels se joignirent le marquis de Misnie, les landgraves de Thuringe et de Hesse, et le burgrave de Nuremberg.

Réunis à Landstein, petite ville dans le diocèse de Mayence, ils prononcèrent la déposition de Wenceslas, et nommèrent à sa place Frédéric, duc de Brunswick; mais ce prince ayant été assassiné quelques jours après son élection, ils lui substituèrent le comte palatin Robert [1400]. — Ici se termine le règne de Wenceslas, quoiqu'il n'ait pas cessé de conserver le titre et les attributions de la dignité impériale jusqu'à l'année 1411, où il abdiqua en faveur de Sigismond. Les malheurs de ce prince ont armé contre lui les historiens d'une sévérité assez voisine de l'injustice. Pour excuser la révolte des Bohémiens, ils prétendent que Wenceslas se plaisait à verser le sang, et qu'il ne sortait jamais sans être accompagné du bourreau, dont il avait tenu l'enfant sur les fonts de baptême. Mais, au fond, quelle fut la véritable cause des insurrections qui éclatèrent contre Wenceslas? l'ambition des seigneurs bohémiens, désireux de restreindre à leur profit l'autorité royale. On ne peut nier cependant que le monarque ne fût coupable d'intempérance, vice qui le rendit souvent injuste et cruel; c'est ainsi que, soupçonnant la fidélité de sa femme, il voulut contraindre Jean de Népomucène de lui révéler les secrets de l'impératrice, qui lui avaient été communiqués sous le sceau de la confession, et sur le refus de cet ecclésiastique, il le fit lier dans un sac et jeter dans la Moldau. On ne saurait flétrir trop énergiquement cette action, qui a laissé sur la mémoire de Wenceslas une tache aussi honteuse qu'ineffaçable.

En montant sur le trône impérial, Robert dut accepter plusieurs conditions qu'il n'était pas facile d'exécuter. Il prit donc l'engagement de mettre fin aux troubles de l'Église, de reprendre les États d'Italie dont son possesseur avait fait la cession (1), et de décréter l'abolition des péages nouveaux, à l'exception de ceux qui avaient été créés au profit des électeurs. Robert était un prince guerrier, et, dès qu'il fut élu, il se mit en campagne. Francfort lui ouvrit ses portes, ainsi que plusieurs autres villes, et il se fit sacrer à Cologne. Pour acquitter une des promesses qu'il avait faites à son avénement, il se prépare à descendre en Italie, et lève une armée nombreuse avec les sommes que lui fournissent les Florentins. Il pénètre en Lombardie et somme Jean Galéaz de restituer à l'Empire cette contrée; mais le duc répond qu'il défendra un bien qu'il possède légitimement, et il bat Robert près du lac de Garde [1401]. Le prince vaincu se hâta de retourner en Allemagne pour s'opposer à Wenceslas, qui n'avait pas renoncé à ses droits. Comme il ne pouvait satisfaire à toutes les exigences des électeurs qui lui avaient donné la couronne, il se brouilla avec l'un d'eux, l'archevêque de Mayence, qui forma une confédération formidable, que Robert essaya vainement de dissoudre. Bref, l'Empire fut livré à l'anarchie, car des deux princes qui avaient ceint le diadème impérial, aucun n'était assez puissant pour écraser son rival. Aussi Robert ne jouit-il que d'une autorité toujours contestée, et mourut à Oppenheim [1410]. Nous ne ferons qu'une seule observation sur ce monarque, c'est que certains évêques d'Allemagne avaient un revenu double du sien, ce qui explique la faiblesse du chef de l'Empire, moins riche et moins puissant que plusieurs de ses vassaux.

Le trépas de Robert, qui aurait pu ramener le calme dans l'Empire en ne lui laissant plus qu'un seul chef, Wenceslas, produisit un effet tout contraire. Sigismond, roi de Hongrie, se fit proclamer à Francfort, tandis que Josse, margrave de Moravie, et qui possédait à titre d'hypothèque l'électorat de Brandebourg, se fit élire à son tour roi des Romains. De son côté, Wenceslas revendiquait la couronne impériale. Ainsi l'Allemagne avait trois empereurs, comme l'Église avait aussi

(1) Il s'agit ici de la Lombardie, érigée en duché par Wenceslas en faveur de Galéaz Visconti. Mais il faut remarquer que ce dernier était maître absolu de cette contrée, et que l'empereur avait seulement confirmé ce qu'il ne pouvait plus empêcher.



MCD 2019

trois papes. Mais Wenceslas, satisfait de voir l'Empire rentrer dans sa famille, ne tarda pas à renoncer à ses droits. Heureusement encore pour les peuples de la Germanie, que Josse mourut trois mois après son avénement. Le monarque hongrois demeura donc seul en possession du trône des Césars. Il se soumit à une seconde élection, qui fut dirigée par l'archevêque de Mayence, auquel il se vit contraint de faire d'importantes concessions. Grâce à l'influence du prélat, le monarque put demeurer encore quelques années en Hongrie, sans procéder à son couronnement, en qualité de roi des Romains. Son absence eut pour cause une guerre qu'il soutint contre les Vénitiens, qui, ayant acheté la ville de Zara en Dalmatie, que leur avait vendue le roi de Naples, empêchaient par cette acquisition les Hongrois de communiquer avec la Méditerranée. Une somme de deux cent mille ducats, donnée par le sénat de Venise, mit fin aux hostilités, et Sigismond se rendit en Italie pour rattacher à l'Empire le Milanais. Mais la force pouvait seule accomplir cette entreprise, et le monarque n'avait qu'un petit nombre de soldats; il comptait en outre sur la coopération des Suisses. Mais ceux-ci lui permirent seulement de faire des enrôlements dans leurs cantons. L'empereur n'avait pas d'argent, il fut réduit à demander au duc Philippe Marie la permission d'entrer dans Milan, pour y recevoir, selon l'antique usage, la couronne de fer. Ce prince y mit des conditions qui ne purent être acceptées, et Sigismond, ayant échoué dans son projet de régner en Lombardie, employa désormais tous ses soins à terminer le schisme qui divisait l'Église. Il résolut donc de convoquer un concile dans la cité de Constance; il devait être présidé par le pape Jean XXIII, l'un des prétendants à la chaire apostolique. Constance avait été choisi contre le vœu du pontife, qui aurait voulu tenir cette assemblée en Italie, car, disait-il à l'un de ses confidents (1): « Si » c'est un lieu où l'empereur a plus d'au» torité que moi, je ne veux pas y paraî» tre; je donnerai à mes ambassadeurs des » pleins pouvoirs, mais je leur prescrirai » secrètement de ne pas y avoir égard. » Soit que Jean n'eût pas réellement donné ces instructions à ses envoyés, ou soit qu'elles n'aient pas été suivies, il fut trompé dans son attente et forcé de convoquer lui-même un concile hors de la Péninsule. Il ne voulait pas même quitter Rome pour aller à Constance; mais il ne fut pas maître de suivre sa volonté. Le concile s'ouvrit le 5 novembre 1414; on y voyait vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés, et un si grand nombre d'ecclésiastiques d'un rang inférieur, qu'on les évaluait à dix-huit mille, tandis que seize mille personnes composaient la suite des princes, des comtes et des seigneurs qui prenaient part aux délibérations de l'assemblée. Elle se partagea entre quatre langues ou nations, savoir : l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie (1). Chacune de ces langues se choisit un président, lequel reçut la mission de diriger les délibérations du concile.

Il y avait en ce moment trois papes : Benoit XIII, Grégoire XII, tous deux en Italie; le dernier, Jean XXIII, présidait malgré lui le concile de Constance. Les premières décisions de cette assemblée annoncèrent à Jean qu'il allait descendre du trône, car on convint d'abord que l'on donnerait les suffrages par nation. Le pontife s'attendait, au contraire, qu'ils seraient recueillis par tête, et eût alors obtenu la majorité, car il pouvait compter sur les voix d'un grand nombre d'évêques italiens venus à sa suite, et qui lui étaient dévoués. Ensuite on déclara que pour le bien de l'Église les trois papes donneraient simultanément leur démission, Jean fut obligé de signer la formule de son abdication; prosterné devant l'autel, il en donna lui-même lecture à tous les assistants. L'empereur lui baisa les pieds, ainsi que le patriarche d'Antioche, et tous les deux le remercièrent au nom de la chrétienté. Mais le pape déchu n'avait agi

(1) Le célèbre Léonard Aretin, à qui l'on doit une relation du concile de Constance.

(1) On y ajouta par la suite une nouvelle langue, celle de l'Espagne.

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL MADRID

que par contrainte et se concerta avec le duc d'Autriche, Frédéric, qui lui facilita les moyens de s'enfuir en annonçant un tournoi. Jean, déguisé en postillon, se rendit à Schaffouse, qui appartenait alors à Frédéric. Il écrivit de cette ville à Sigismond la lettre suivante : « Mon cher fils, » par la grâce de Dieu tout-puissant je » suis arrivé à Schaffouse, où je jouis de » la liberté, et où je respire un air pur et » qui convient à ma santé. J'y suis venu à » l'insu de mon fils, le duc d'Autriche, » non pour me dispenser de tenir la parole » que j'ai donnée d'abdiquer le pontificat » pour le bien de l'Église, mais, au con- » traire, pour l'exécuter librement. »

Le duc d'Autriche avait suivi le pontife, et la disparition de ces deux personnages jeta le trouble et la désunion dans le concile. Une partie des prélats soutenaient qu'un pape ne pouvait être déposé que pour cause d'hérésie ; les autres, et c'était le plus grand nombre, prétendaient que, quoique l'élection de Jean XXIII eût été faite suivant les lois canoniques, il devait néanmoins renoncer à la tiare, puisque son abdication était nécessaire à la paix de l'Église. Cette dispute fit croire aux envoyés des rois et des universités que le concile allait se dissoudre. Ils se disposèrent à quitter la ville. A leur exemple, les marchands s'empressaient d'emballer leurs marchandises, pour qu'elles ne fussent pas exposées à devenir la proie des soldats et des domestiques qui remplissaient Constance. Mais Sigismond parvint à ramener le calme en parcourant à cheval les rues principales de la cité, assurant à tous les citoyens que la fuite du pape n'interromprait pas le concile. En effet, la session reprit son cours, et l'on porta un décret décidant qu'un concile légalement assemblé était au-dessus du pape. En vertu de cette décision, Jean fut sommé de revenir, et le duc d'Autriche fut mis au ban de l'empire. Une armée de quarante mille hommes reçut l'ordre d'exécuter l'arrêt de l'empereur. En peu de temps, Frédéric perdit tous ses États, et vint en personne implorer la miséricorde de Sigismond. Il obtint sa grâce, mais à condition de ramener à Constance Jean XXIII. Sur ces entrefaites, celui-ci avait gagné Fribourg, afin de passer en Italie ; mais le concile commença son procès et entendit des témoins qui chargèrent le pape de plusieurs crimes. La plupart de ces griefs n'étaient pas sans fondement, car, avant d'entrer dans les ordres, Jean avait fait le métier de corsaire, et avait conservé le penchant et les habitudes de son premier métier. Abandonné de tout le monde, il finit par se soumettre à la sentence du concile, qui prononça sa déchéance [1415]. Il fut enfermé au château de Heidelberg et transféré plus tard dans la forteresse de Manheim ; il recouvra enfin sa liberté, et mourut peu de temps après évêque de Frascati. Grégoire XII finit aussi par descendre volontairement de la chaire apostolique, et demeura cardinal et évêque de Porto. Quant à Benoît VIII, il refusa constamment de se démettre de la papauté, quoique Sigismond vînt en personne la lui demander. Réfugié dans une petite ville du royaume de Valence, il continua de lancer des anathèmes contre ses adversaires, et descendit au tombeau sans avoir abdiqué sa dignité.

Après avoir condamné les trois pontifes à quitter le rang suprême, il ne restait plus au concile qu'à nommer un nouveau pape ; mais, avant de procéder à ce choix, les pères entreprirent de réformer les abus qui souillaient l'Église. Les Allemands insistaient pour opérer une réforme complète, en commençant par le chef spirituel de la chrétienté, dont ils voulaient restreindre les attributions et diminuer les revenus, en lui enlevant une foule de redevances qui remplissaient le trésor pontifical ; mais les Italiens, qui profitaient de ces abus, réussirent à enrôler de leur côté les Français, les Anglais et les Espagnols, et firent décider qu'il fallait préalablement nommer un pape, lequel proposerait les réformes à effectuer dans l'Église. On procéda ensuite à l'élection d'un nouveau pontife, et le choix en fut laissé aux cardinaux et à des députés représentant les cinq nations. Le conclave se tint au palais épiscopal ; après dix jours de délibération, Othon Colonne, Romain de naissance et cardinal-diacre de St-George, fut élevé

MCD 2019

sur la chaire sacrée et prit le nom de Martin V. Il fit notifier son avénement à toutes les puissances chrétiennes, qui l'accueillirent avec joie, car les princes et les peuples étaient impatients de voir se terminer un schisme auquel ils attribuaient la plus grande partie des maux qu'ils souffraient. Le nouveau pontife possédait cette habileté et cette souplesse d'esprit particulière à ses compatriotes : il parvint à faire échouer tous les projets de réforme qui avaient été mis en avant, et ce but il l'atteignit en concluant avec chaque nation un concordat particulier. Il ajouta en outre aux propositions qu'il fit au concile cette clause illusoire : « Jusqu'à ce que nous en ayons ordonné autrement; » bien résolu, s'il proposait des changements, de les opérer en faveur de la cour de Rome. » On convint en outre que tous les dix ans on assemblerait un concile; mais cette décision fut bientôt oubliée. Ainsi se termina une assemblée qui avait soulevé tant d'espérances, toutes si mal remplies; le pape en prononça la clôture le 22 avril 1418, et sortit un mois après de la ville en grande pompe; il était revêtu d'une chasuble brodée en or; il avait sur la tête une mitre blanche, et montait un cheval blanc; il s'avançait sous un dais magnifique; Sigismond marchait à droite, tenant la bride du coursier du pontife; à gauche, s'avançait Frédéric, nouvel électeur de Brandebourg; le duc d'Autriche, le même qui avait été mis au ban de l'empire pour avoir tenté de sauver Jean XXIII, cheminait derrière le souverain pontife. Le concile de Constance avait duré trois ans et demi.

Une affaire dont les suites produisirent une guerre sanglante occupa encore le concile : il s'agit du procès de Jean Hus, professeur à l'université de Prague. Devenu recteur, il répandit les doctrines de Wiclef, qui enseignait trente ans auparavant à Oxford, et dont les principes avaient été condamnés comme des hérésies. En effet, ces principes sapaient l'Église dans ses bases, ainsi que le pouvoir temporel, et Jean Hus les exagérait encore. Ainsi, il prétendait que lorsqu'un pape ou un prélat vivaient en péché mortel, ils n'étaient plus ni pape ni prélat, et il appliquait le même raïsonnement aux rois. Il citait à l'appui ce que Samuel dit à Saül au nom de Dieu : *Parce que tu as rejeté mon nom, le Seigneur t'a rejeté aussi et ne te regarde plus comme un roi.* Un autre grief qui souleva le clergé contre le professeur bohémien, c'est qu'ayant traduit la Bible dans cette langue, le peuple se nourrissait avidemment de cette lecture. Signalé comme hérésiarque, Hus fut cité pour comparaître à Rome, et n'ayant pas obéi, on le frappa d'excommunication. Lorsque le concile se fut réuni à Constance, les pères citèrent devant eux Jean Hus; il se présenta avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Néanmoins, au mépris de la parole impériale, arrêté prisonnier, on le plaça entre l'alternative de rétracter ses opinions ou d'être livré à la mort : il n'hésita pas à sacrifier sa vie, et expira sur un bûcher. Son disciple, Jérôme de Prague, subit peu de temps après le même sort. La nouvelle de leur trépas souleva la Bohême, et alluma une guerre connue sous le nom de guerre des Hussites. Les partisans de Hus s'assemblaient sur une montagne à laquelle ils donnèrent le nom de Tabor, et, malgré les défenseurs des magistrats, ils firent presque tous les jours des processions dans la capitale. Un jour que le cortége des dissidents passait devant l'hôtel de ville de Prague, une pierre lancée de l'une des fenêtres ayant atteint un des hussites, ils se précipitèrent dans l'intérieur de l'édifice, et jetèrent par les croisées treize conseillers que l'on recevait d'en bas sur des lances, et qui furent égorgés par la populace. Cette scène fut le signal de la révolte, qui se répandit dans toute la contrée : un seigneur bohémien, appelé Ziska, se mit à la tête de ces furieux; il se rendit maître de Prague et poursuivit le cours de ses dévastations; partout où il passa, il détruisit les monastères, fit subir les plus horribles tortures aux prêtres catholiques, et ravagea les possessions des seigneurs du culte romain. De leur côté, les catholiques usèrent de représailles : ils jetaient dans les puits des mines, les ministres des hussites, ou les brûlaient tout vifs. Sigismond, avec le

MCD 2019

concours des princes allemands, rassembla une armée de près de cent mille hommes, avec laquelle il assiégea Prague. Cette ville fut délivrée par Ziska. Les seigneurs bohémiens, attachés au monarque, essayèrent alors de ménager une réconciliation entre l'empereur et les hussites. Ce fut alors que ceux-ci formulèrent trois articles dont ils firent leur confession de foi : on peut les réduire aux points suivants : 1° la parole de Dieu doit être prêchée librement et sans que les prêtres puissent mettre aucun obstacle à ce droit; 2° la sainte communion doit être donnée librement sous les deux espèces; 3° il faut enlever au clergé ses biens et sa puissance temporelle, afin de le contraindre à mener la vie pure et sainte du Sauveur et de ses apôtres; 4° tous les péchés mortels et toutes les fautes qui blessent la loi de Dieu doivent être défendus sous peine de mort, et tout fidèle chrétien doit s'en défendre pour lui-même et punir ceux qui les commettent. Nous ferons remarquer seulement les conséquences dangereuses de ce dernier article, qui, constituant chaque homme juge de tous les autres et l'autorisant à poursuivre la répression des crimes, devait enfanter les plus grands désordres dans la société. Sigismond repoussa cette doctrine et s'éloigna de Prague, au grand contentement des seigneurs bohémiens, même de son parti, dont les terres avaient été ravagées par les soldats allemands, sans profit pour leur cause. Mais Ziska se brouilla bientôt avec les bourgeois de Prague par sa conduite intolérante : il prétendait faire fermer tous les lieux publics, sous le prétexte qu'on ne devait tolérer ni l'oisiveté ni la débauche. Il proscrivait encore tous les habillements façonnés pour le luxe et qui ne servaient qu'à faire briller la vanité. D'autres sectaires soutenaient à leur tour que le règne de Dieu allait arriver, et qu'il ne fallait plus songer qu'à exterminer les ennemis du Christ. « L'heure de la vengeance est » sonnée, disaient-ils, tous les chrétiens, » jusqu'aux ministres des autels, doivent » laver et sanctifier leurs mains dans le » sang. » Ces abominables maximes étaient prêchées publiquement et appliquées dans toute leur rigueur par la multitude. Dans une diète tenue à Francfort, les électeurs convinrent d'attaquer la Bohême avec quatre armées [1427]. Mais les hussites, réunis par le péril qui les menaçait, battirent les Allemands et portèrent le fer et la flamme dans la Misnie, la Saxe, le Brandebourg, la Franconie, la Bavière et l'Autriche. Ils remportèrent, en 1428, une nouvelle victoire sur l'armée impériale, près de Taus. Le cardinal Julien se trouvait au quartier des vaincus, il perdit dans la déroute tous les insignes de sa dignité et la bulle d'excommunication qui avait été fulminée contre les hussites. Sur ces entrefaites, un nouveau concile avait été convoqué à Bâle; les hussites y envoyèrent des députés, parmi lesquels se trouvait un de leurs guerriers, le plus redoutable, Procope le Grand (1).

Les pères du concile sanctionnèrent les quatre articles de Prague avec quelques modifications; mais cet acte sema la division parmi les hussites, qui étaient partagés entre trois sectes principales : les calixtins ou utraquistes, les taborites et les horebites. Ces derniers, composés en grande partie de paysans, étaient les plus féroces. Ne pouvant s'accorder, ils en vinrent aux mains : dans ce terrible combat, les deux Procope succombèrent; leurs partisans, les taborites, furent égorgés, même après la bataille [1434]. Sigismond se réconcilia avec les calixtins, dont les principes pouvaient se concilier avec les règles du gouvernement. Bref, la guerre des hussites se termina par une transaction composée de quatorze articles, dont le premier renfermait les quatre articles de Prague. Ce fut seulement alors que Sigismond put se faire reconnaître roi de Bohême. Il s'était marié en secondes noces avec Barbe de Cillay; cette princesse, à qui ses impudicités ont mérité le surnom de Messilane, voulut enlever la couronne à son époux pour la transmettre à son neveu Wladislas, roi de Pologne. Mais

(1) Le célèbre Ziska étant mort, il avait ordonné qu'avec sa peau on fît un tambour, pour animer au combat les hussites. Il avait été remplacé par deux chefs, dont l'un était surnommé Procope le Grand et l'autre Procope le Petit.

MCD 2019

l'empereur, ayant découvert les intrigues de sa femme, la fit arrêter et dissipa la conjuration. Sigismond était ainsi que Wencelas, son prédécesseur, toujours en proie à la disette d'argent, et ce fut peut-être pour s'en procurer qu'il entreprit un voyage en Italie, dans le but apparent de se faire couronner par le souverain pontife, Eugène IV. Quoiqu'il ne fût pas à la tête d'une armée, il réussit à se faire ouvrir les portes de Milan, où l'archevêque de cette ville mit sur son front la couronne de fer. Mais il lui fallut reconnaître Philippe-Marie Visconti comme duc de Milan. Il se rendit ensuite à Rome et y fut sacré par le souverain pontife [1433]. Sigismond revint en Allemagne et s'occupa, par ses ambassadeurs, de la tâche difficile de diriger les délibérations du concile de Bâle, qui s'était mis en hostilité avec le pape Eugène. Il entama en outre une négociation avec les Etats de Bohême pour les engager à assurer la couronne à sa fille Elisabeth, et à son gendre Albert IV, duc d'Autriche. Mais avant que cette affaire fût décidée, il mourut en Moravie, le 7 décembre 1437. Il était âgé de soixante-neuf ans, il en avait régné vingt-huit comme empereur d'Allemagne, et dix-sept en qualité de roi de Bohême ; mais il n'avait commandé que nominativement dans ce dernier royaume. Ce monarque avait l'esprit cultivé et protégea les lettres, quoiqu'il ait vécu dans un temps où l'ignorance était le partage des hommes placés au premier rang. Il avait la bravoure du soldat, mais il manquait du talent du général ; aussi fut-il toujours vaincu dans les combats. En revanche, il possédait l'art de manier les esprits et de les diriger par l'habileté de ses négociations. Il rendit la paix à l'Eglise, et parvint à terminer le schisme qui la troublait depuis quarante années. Cependant on lui reproche d'avoir violé plus d'une fois ses engagements ; et l'arrestation et le supplice de Jean Hus tacheront à jamais sa mémoire, puisque la victime ne s'était présentée que sur la foi d'un sauf-conduit de l'empereur, qui le livra ainsi à ses bourreaux.

## MAISON D'AUTRICHE.

Après la mort de Sigismond, le trône impérial resta vacant quatre mois, et ce ne fut qu'au mois de mars [1438] que le duc Albert d'Autriche fut choisi pour remplacer son beau-père. Les Etats de Hongrie prétendirent que leur monarque ne pouvait être, en même temps, roi de Hongrie et empereur ; ils disaient qu'à la vérité Sigismond avait porté ces deux couronnes ; mais au détriment des Hongrois, dont il avait négligé les affaires pour s'occuper de celles de l'Empire. Les Etats de Bohême élevèrent une semblable réclamation ; toutefois, Albert finit par vaincre la résistance des Hongrois et des Bohémiens, et fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne. Le règne d'Albert II ne dura qu'une année, et fut rempli par la querelle du concile de Bâle avec Eugène, querelle qui divisa toute la catholicité ; l'empereur n'y prit aucune part et demeura neutre entre les parties. Il avait d'ailleurs une lutte à soutenir qui absorbait toute son attention. En effet, une faction avait élu roi de Bohême, le prince Casimir, frère du roi de Pologne Wladislas. Albert ayant obtenu des renforts fournis par les princes allemands, chassa son compétiteur et resta maître du royaume. Sur ces entrefaites, Georges, prince ou despote de Bulgarie, fut attaqué par le sultan des Turcs, Amurat, qui lui reprochait d'avoir cédé Belgrade à Albert. Celui-ci prit les armes en faveur de Georges ; mais, tandis qu'il faisait des préparatifs pour marcher contre les Ottomans, il fut attaqué d'une dyssenterie qui l'emporta à l'âge de quarante-cinq ans. « C'était, dit Æneas Silvius, un prince religieux, juste, libéral et intrépide dans » les combats..... L'Eglise et l'Empire » pouvaient beaucoup espérer de lui, mais » le peu de durée de son règne ne lui » permit pas de répondre à cette attente » générale. »

Les électeurs s'assemblèrent à Francfort pour donner un successeur au monarque

MCD 2019

qui venait de mourir. Leur choix tomba d'abord sur le landgrave de Hesse, Louis III; mais ce prince ayant allégué qu'il ne pouvait pas soutenir la dignité impériale, Frédéric d'Autriche fut élu à sa place. Ce prince ne possédait que la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Plus diplomate que guerrier, durant un règne de cinquante ans il ne parut jamais sur les champs de bataille. Ce fut un bien pour l'Allemagne, qu'il aurait troublée par ses tentatives, s'il avait eu plus de hardiesse et plus d'ambition; au reste, avant de songer aux affaires de l'Empire, il s'occupa de celles de sa maison. Elisabeth, veuve du dernier empereur, était enceinte à la mort de son époux; si elle accouchait d'un fils, Frédéric III devait être le tuteur du jeune prince; mais si une fille venait au monde, le reste de l'Autriche revenait au monarque et à son frère Albert. Il avait aussi des prétentions sur la Hongrie et sur la Bohême, dont il pouvait réclamer la possession en vertu de traités antérieurs; mais les Hongrois, au lieu d'attendre la délivrance de l'impératrice, offrirent la couronne à Uladisdas. Ce dernier parut en Hongrie, dont il se fit reconnaître souverain par une grande partie de la nation [1441]. De leur côté, les Bohémiens nommèrent deux régents pour gouverner jusqu'à la majorité de Ladislas, qui venait de naître; l'un, Ménard de Neuhaus, représentait les catholiques; et l'autre, Henri Ptarsko, les utraquistes ou calixtins. Frédéric entreprit de terminer le différend qui existait entre le pape et le concile de Bâle; mais son entreprise n'amena aucune décision. Néanmoins, une réconciliation eut lieu entre les pères de Bâle et le souverain pontife, qui mourut bientôt après, et fut remplacé par Nicolas V [1447]. Dans le fort de la querelle, le concile avait nommé un pape, Amédée, duc de Savoie, qui, après avoir abdiqué sa souveraineté en faveur de son fils, s'était retiré à Ripaille, où il vivait, suivant les uns dans l'austérité, suivant les autres dans le sein des plaisirs. Quoiqu'il en soit, Amédée accepta la tiare et la porta quelques années. Mais, ceux qui l'avaient élu s'étant soumis à l'obédience du pape de Rome, il finit par descendre du trône pontifical: il est connu dans l'église sous le nom de Félix V.

Sur ces entrefaites, le duc de Milan, Philippe-Marie, vint à mourir; l'empereur, qui avait des droits sur son héritage, ne put les faire reconnaître; car, au lieu de soldats, il n'envoya que des ambassadeurs. La ville de Milan saisit cette occasion pour revenir au régime républicain, et prit à son service François Sforce, célèbre condottière qui avait épousé une fille naturelle de Philippe-Marie. Ce guerrier, après avoir repoussé les Vénitiens qui étaient entrés sur le territoire de Milan, tourna ses armes contre les citoyens de cette ville, et les contraignit à le reconnaître en qualité de duc. Frédéric arriva en Italie en 1542; mais il n'alla pas recevoir la couronne de fer à Milan, et se dirigea vers Rome, où il fut accueilli avec de grands témoignages de joie et de respect. Il fut couronné par le souverain pontife dans la capitale du monde chrétien, et célébra en même temps son mariage avec Éléonore de Portugal. Cependant les Turcs venaient de s'emparer de Constantinople, où ils avaient établi le siége de leur empire. Le génie guerrier de Mahomet II menaçait l'Europe d'une attaque dangereuse; aussi l'empereur, d'accord avec Nicolas V, essaya-t-il d'armer tous les chrétiens contre les ottomans. Mais, en Allemagne, la mauvaise volonté des électeurs mit des entraves à ce projet, qui échoua complétement par la mort du pape, arrivée à cette époque [1455]. Frédéric vit encore s'échapper de ses mains la Hongrie et la Bohême, car le jeune Ladislas, dont il était le tuteur, ayant expiré à la fleur de l'âge, les Hongrois mirent à leur tête Mathias Corvin, fils du célèbre Huniade, et les Bohémiens choisirent pour roi Georges Podiébrad. L'empereur fut obligé de se contenter d'un vain titre; il ne réussit pas même à se mettre en possession de l'héritage de l'Autriche, qui lui était échu par la mort de Ladislas. Il fut obligé de partager cet héritage entre son frère Albert et Sigismond de Tyrol, son cousin. Il est à peine besoin de dire qu'il n'avait aucune influence dans l'Empire; ainsi Frédéric le Victorieux, comte palatin du Rhin, ayant été proscrit par

MCD 2019

le monarque pour punir les excès de son ambition, prit les armes et soutint la guerre avec des succès variés. Un de ses partisans, le duc de Bavière, dans une bataille qu'il gagna en Souabe, devint maître de la bannière impériale. Un autre événement, non moins funeste pour l'Allemagne, fut la lutte soutenue par Nuremberg et les autres villes ses alliées, contre les électeurs.

Ces cités avaient pour elles le courage de leurs habitants et les ressources qu'elles tiraient de leur commerce; aidées par les Suisses, elles obtinrent une paix honorable. Frédéric III demeura spectateur impassible de ces désordres, qu'il ne pouvait empêcher; il était lui-même exposé aux plus grands périls dans ses États héréditaires, où les seigneurs prétendaient vivre dans l'indépendance. Plusieurs d'entre eux s'étaient emparés illégalement d'un grand nombre de fiefs, et lorsque Frédéric devint leur maître à la mort de Ladislas, ils refusèrent de les restituer; quelques-uns poussèrent l'audace jusqu'à le défier publiquement, et soulevèrent contre lui les bourgeois de Vienne. Ceux-ci, sous la conduite d'un habitant nommé Holzer, se saisirent des magistrats, et s'emparèrent de l'autorité. L'empereur rassembla quatre mille hommes pour étouffer cette rébellion; on lui refusa d'abord l'entrée de la ville; il réussit cependant à s'y faire admettre, et entama des négociations avec Holzer, qui exigeait que Frédéric vînt conférer avec les bourgeois à l'hôtel de ville : dans la crainte que l'on n'attentât à sa liberté, le monarque rejeta cette proposition, et se renferma dans la citadelle, où se trouvaient son épouse et son fils Maximilien. Les révoltés mirent le siége devant la citadelle. Le duc Albert, frère de l'empereur, accourut se mêler dans leurs rangs, et leur prêter l'appui de son expérience militaire. Frédéric n'avait avec lui que quatre cents hommes, et déclara qu'il se défendrait jusqu'à la mort; en même temps, il convoqua une diète à Ratisbonne; cette assemblée envoya quelques troupes, auxquelles se joignit le roi de Bohême, Podiébrad. Ce prince fit signer la paix aux deux partis, qui convinrent de délivrer les prisonniers et de rendre les villes et les châteaux qui avaient été pris de part et d'autre; mais Frédéric céda pour huit ans à son frère le gouvernement de la basse Autriche, et dut recevoir en retour un tribut annuel de quatre mille ducats [1463].

On se rappelle que Nicolas V avait prêché une croisade contre les Turcs, et qu'il n'avait pu réchauffer le zèle attiédi des princes chrétiens; son successeur, Calixte III, ne fut pas plus heureux, et fut remplacé sur le trône pontifical par Æneas Sylvius, qui prit le nom de Pie II. Ce personnage, célèbre par son esprit, avait été mêlé, avant son élévation, aux affaires les plus importantes; il avait pris part aux conciles de Constance et de Bâle, et avait fini par s'attacher à la fortune de Frédéric, dont il était devenu le secrétaire et le confident. Monté au trône de saint Pierre, il frémit des dangers que le voisinage des ottomans allait faire courir à l'Italie, et, pour enflammer les catholiques par son exemple, il se rendit lui-même à Ancône, rendez-vous général des croisés, résolu d'aller affronter à leur tête les ennemis du Christ. Mais les souverains restèrent dans leurs royaumes, et le pape mourut de fatigue et de regret. Paul II, qui occupa après lui la chair apostolique, pressa vainement les princes de prendre les armes; il n'obtint que des promesses, et la croisade fut abandonnée. A cette époque vivait un prince français, le duc de Bourgogne, qui régnait sur le duché de ce nom, et sur tous les pays situés à l'embouchure du Rhin et de l'Escaut, et que l'on nomme les Pays-Bas. Plus riche que tous les souverains de l'Europe, il aspirait à posséder le titre de roi, que Frédéric seul pouvait lui conférer. Il avait une fille unique, héréditaire de ses vastes États; il offrit de la marier à Maximilien, fils de l'empereur, à la condition que ce dernier l'élèverait au rang de monarque; mais Frédéric voulait un gage plus certain qu'une promesse, et le prince bourguignon éludait de prendre un engagement décisif. Ils eurent une entrevue à Trèves [1475], et ne purent s'entendre; Frédéric partit brusquement, sous le prétexte d'apaiser un différend qui s'était élevé entre l'archevêque de Cologne et son chapitre.

MCD 2019

Ce procédé irrita vivement le duc Charles, qui, pour se venger, prit part à toutes les querelles qui s'élevèrent dans l'Empire. Son ambition toujours inquiète le poussa à déclarer la guerre à René, duc de Lorraine; il s'empara de Nanci, capitale des États de son adversaire; puis il entama des hostilités avec les Suisses, et périt dans une bataille livrée près de Nanci, contre ces montagnards [1477]. Sa fille Marie, exposée aux attaques du roi de France, Louis XI, résolut de prendre pour époux Maximilien, et ce prince se hâta de venir à Gand pour consommer son mariage. Malgré les titres pompeux dont il était revêtu, il était si dénué d'argent, que Marie fut obligée de lui fournir des vêtements et un équipage digne de son rang [1478]. Sous le règne de Frédéric, la Prusse, conquise par l'ordre Teutonique, leur fut enlevée par les Polonais : les chevaliers, amollis par le luxe, avaient perdu les vertus guerrières qui avaient fondé leur puissance. Frédéric III mourut après avoir occupé le trône impérial cinquante-trois ans [1493]. On est forcé de convenir qu'il ne joua jamais qu'un rôle secondaire; mais les changements survenus dans les mœurs et dans les choses ne permettaient plus au chef de l'Empire d'exercer cette prépondérance dont avaient joui quelques-uns de ses prédécesseurs; il eût fallu que le souverain choisi par les électeurs eût à ses ordres une armée toujours prête à imposer l'obéissance, et les revenus de Frédéric étaient à peine suffisants pour soutenir sa dignité. Néanmoins il jeta, par le mariage de son fils avec l'héritière de Bourgogne, les fondements sur lesquels s'éleva plus tard la haute fortune à laquelle parvint la maison d'Autriche.

Maximilien était, déjà depuis sept ans, roi des Romains, à l'époque où son père Frédéric III mourut, et lorsqu'il prit en main les rênes du gouvernement, il pouvait les diriger d'autant plus sûrement, qu'il avait déjà l'expérience des affaires. Mais le passé ne pouvait plus servir de règle absolue pour l'avenir, car la société européenne avait éprouvé d'incaculables modifications, amenées par deux découvertes, l'invention de l'imprimerie et celle de la poudre à canon; l'une s'apprêtait à révolutionner les esprits, l'autre, l'art de la guerre. En outre, l'audace des Portugais s'était frayé une nouvelle route pour aller aux Indes, et avait enlevé le sceptre du commerce aux Vénitiens et aux Génois. D'un autre côté, la France, fortifiée au lieu d'être affaiblie par les orages politiques, était sortie triomphante des rudes épreuves qu'elle avait subies, grâce à l'habileté de Charles VII, qui avait chassé les Anglais et restauré la monarchie. La politique astucieuse et impitoyable de Louis XI, en détruisant le pouvoir des grands, émancipa le pouvoir royal au profit du peuple; le pays, rendu à la tranquillité, s'enrichit, et l'Europe vit avec étonnement Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, descendre tout à coup en Italie, à la tête d'une armée redoutable, afin de faire valoir ses droits à la possession du royaume de Naples, comme héritier de la maison d'Anjou. Il avait été appelé dans la Péninsule par Louis Sforce, surnommé le Maure, qui, chargé de la régence du duché de Milan durant la minorité de son neveu Jean Galéaz, aspirait à se faire adjuger la souveraineté. Menacé par le roi de Naples, Alphonse d'Aragon, beau-père de son pupille Galéaz, il résolut de détrôner ce prince pour se mettre à couvert de son ressentiment. Charles traversa l'Italie à la tête de ses soldats, sans rencontrer un seul adversaire, et entra dans Naples qui lui ouvrit ses portes [1495]. Alphonse abdiqua lâchement en faveur de son fils Ferdinand; celui-ci, abandonné de tous ses sujets, alla chercher un refuge dans l'île d'Ischia. Maximilien assembla une diète à Worms, et demanda des secours aux princes allemands contre Charles VIII; mais il n'obtint que la promesse d'une somme de cent cinquante mille florins. Cependant, Louis le Maure en se joignant aux adversaires du roi de France, se fait donner l'investiture du duché de Milan, et prend les armes contre son ancien allié, qui se voit forcé de s'ouvrir un passage les armes à la main pour rentrer dans ses Etats [1495]. Il expire en 1498, et a pour successeur Louis XII, qui reprend les projets de son prédécesseur; s'empare de

MCD 2019

Milan, et se fait livrer Louis le Maure, qui achève sa vie dans la captivité [1509]. Louis s'allia sur ces entrefaites avec Ferdinand le Catholique, et tous deux se partagèrent le royaume de Naples, enlevé au fils d'Alphonse, qui se retira en France. Mais le monarque aragonais, grâce à ses manœuvres perfides et à l'épée de Gonzalve de Cordoue, resta bientôt seul possesseur de Naples. Tandis que ces événements se passaient dans la Péninsule, Maximilien, ne pouvant y prendre part faute d'argent et de soldats, voulut se dédommager en faisant rentrer les Suisses sous la domination impériale; il fut battu ainsi que ses prédécesseurs, et s'il ne renonça pas formellement à ses prétentions, il cessa d'attaquer à l'avenir l'indépendance de l'Helvétie.

Maximilien, essaya encore de jouer un rôle important parmi les confédérés qui conclurent la fameuse ligue de Cambrai, dirigée contre les Vénitiens. L'Espagne, la France, le pape Jules II et l'empereur avaient résolu la ruine de ces deux ambitieux républicains, qui depuis deux siècles n'avaient cessé de s'agrandir en Italie, aux dépens de leurs voisins. Louis XII parut le premier sur les champs de bataille; il remporta une brillante victoire sur ses adversaires, et s'empara de toutes les villes qui devaient être son partage; mais, n'étant pas secouru par ses alliés, il ne poursuivit pas les succès qu'il venait d'obtenir. Maximilien, suivant sa coutume, arriva le dernier, et s'empara de Trieste, de Padoue, de Vérone et de Vicence. Le sénat de Venise, après avoir tenu courageusement tête à l'orage, parvint à le dissiper en jetant la désunion parmi les confédérés; il se réconcilia d'abord avec le souverain pontife, et attira dans son parti le roi catholique Ferdinand d'Aragon; il détacha encore Maximilien, en lui offrant de lui restituer ce qui avait appartenu jadis à la maison d'Autriche. Bref, Louis XII perdit toutes ses conquêtes en Italie, et compta parmi ses adversaires tous les princes qui avaient adhéré à la ligue de Cambray [1508-1512]. Secouru par les Suisses, qui lui fournirent seize mille hommes, Maximilien envahit la Bourgogne, qu'il réclamait du chef de sa première épouse, fille de Charles le Téméraire. Déjà vainqueur peu de temps auparavant à Guinegate, il rêvait déjà la conquête du duché bourguignon; mais les Suisses s'étant retirés à la veille de prendre Dijon, l'empereur fut contraint de les imiter; il se dédommagea de cet échec en mariant son petit-fils Ferdinand à l'une des filles de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, et prépara par cette alliance la réunion de ces deux royaumes sous le sceptre de la maison d'Autriche [1515]. Cependant Louis XII venait de descendre au tombeau, et le trône qu'il abandonnait était échu au comte d'Angoulême, qui prit le nom de François I. A peine en possession du pouvoir, ce prince accourt en Lombardie, défait les Suisses à Marignan, et s'empare du duché de Milan. Maximilien se mit en campagne pour le chasser de la Péninsule; mais le défaut d'argent dissipa bientôt son armée, et il fut réduit à accorder au roi de France l'investiture du Milanais, et à rendre aux Vénitiens la ville de Vérone [1516].

Toujours impatient du repos, Maximilien, quoiqu'il touchât à la vieillesse, proposa au pape Léon X de prêcher une croisade contre les Turcs, dont la puissance grandissait de plus en plus. Leur empereur Sélim Ier venait de conquérir sur les Mamelucks la Syrie et l'Egypte, et l'on pouvait craindre qu'il ne tournât ses armes victorieuses contre les chrétiens. L'empereur assembla à cet effet une diète à Augsbourg, où le légat du souverain pontife s'efforça de ranimer l'enthousiasme religieux des Allemands; mais son éloquence ne réussit qu'à exciter des récriminations contre la cour de Rome. Il obtint néanmoins que, durant trois années, tous les fidèles qui recevraient les sacrements payeraient pour la guerre des Turcs la dixième partie d'un florin. Avec cet argent et celui que les Etats avaient promis de voter, on lèverait des troupes et l'on pourvoierait à tous les frais de l'expédition. Une nouvelle diète devait être réunie à Worms pour convenir de toutes les mesures qui restaient à prendre; mais l'empereur expira avant sa convocation. Il

MCD 2019

mourut le 11 janvier 1519, à l'âge de soixante ans. Ce monarque ne fit rien de remarquable, et cependant il possédait de grandes qualités qui l'eussent fait briller du plus vif éclat, s'il avait pu dominer les difficultés de sa position. Sur les champs de bataille, il déployait les talents d'un général et la valeur d'un soldat : le premier il apprécia l'importance de l'artillerie, et perfectionna cette arme si rédoutable et si décisive dans les combats; mais la pénurie d'argent à laquelle il fut toujours en proie ne lui permit pas d'exécuter les inspirations de son esprit. C'était encore le prince le plus érudit entre les souverains de son temps; il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et il aimait les sciences et les arts, dont il pouvait apprécier le charme et l'utilité. Doué de tous les dons extérieurs, il dut à ses avantages personnels le brillant mariage, fondement de la splendeur de sa maison (1). Aucun monarque ne montra plus d'activité que Maximilien et n'enfanta plus de projets; il eut même la pensée de se faire nommer pape. — Il rendit toutefois des services éminents à l'Empire, en établissant des institutions qui mirent fin à cet état de guerre perpétuelle, qui troublait sans cesse l'Allemagne. Non-seulement les princes et les seigneurs se livraient perpétuellement des combats, mais encore les bourgeois imitaient ce funeste exemple, les diverses professions s'envoyaient des défis et se battaient entre elles. Maximilien établit une chambre de justice, qui parvint à réprimer tous les abus de la force : elle se composait d'un grand juge, représentant l'empereur; lequel avait sous lui quatre présidents et cinquante assesseurs, et l'Allemagne fut alors partagée en dix cercles chargés d'exécuter les arrêts de la chambre impériale.

Dans les dernières années de son règne, Maximilien avait sollicité vainement les électeurs de nommer son petit-fils, Charles d'Espagne, roi des Romains; il avait éprouvé des refus ayant pour motif la puissance de ce jeune prince, qui pouvait devenir dangereuse pour les libertés de l'Empire. En effet, Charles réunissait sur sa tête les plus vastes Etats; il possédait l'Espagne, le royaume de Naples et de Sicile, et tout l'héritage de la maison de Bourgogne dans les Pays-Bas (1). Néanmoins, après une vacance de six mois, les princes lui donnèrent la couronne, malgré les intrigues de François Ier, roi de France, et du monarque anglais Henri VIII, qui aspiraient tous deux à s'asseoir sur le trône des Césars. Mais les électeurs obligèrent les envoyés du nouvel élu de signer un compromis portant : que tous les emplois de la cour impériale seraient exclusivement donnés à des seigneurs allemands; que Charles ne tiendrait jamais aucune diète hors du territoire germanique, et qu'il abolirait les ligues commerciales qui existaient entre les villes (2). Les ambassadeurs promirent tout ce qu'on voulut, et leur maître se hâta de quitter l'Espagne, de traverser les Pays-Bas et de se rendre à Aix-la-Chapelle, où il fut sacré par l'archevêque de Cologne. Il choisit la ville de Worms pour y tenir sa première diète; elle devait s'ouvrir le premier jour des Rois, et s'occuper exclusivement d'une affaire qui, soulevée par des moines, allait ébranler jusque dans ses fondements l'Église catholique, et livrer l'Allemagne, durant presque un demi-siècle, à la plus horrible dévastation. Nous voulons parler de la réforme religieuse, qui fut provoquée par un religieux, Martin Luther, professeur à l'université de Wittemberg. « Cet homme, dit Bossuet, » eut de la force dans le génie, de la véhé- » mence dans ses discours, une éloquence » vive et impétueuse qui entraînait les peu- » ples et les ravissait; une hardiesse ex- » traordinaire, quand il se vit soutenu et » applaudi avec un air d'autorité qui impo- » sait à tous ses auditeurs. » Il faut savoir que, jusqu'à cette époque, l'ordre des au-

(1) Il s'agit de son hymen avec l'héritière de Bourgogne, qui, ayant entendu vanter les charmes de sa personne, le préféra à tous les princes qui aspiraient à sa main.

(1) Charles était fils de Philippe, surnommé le Beau, et de Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle, reine de Castille, lesquels avaient placé sous leur domination toute la Péninsule ibérique.

(2) Il s'agit ici de la hanse dont la prospérité excitait les craintes et les jalousies des princes.

MCD 2019

gustins, auquel appartenait Luther, avait presque toujours été chargé de la publication des indulgences que la cour de Rome distribuait pour de l'argent aux fidèles, persuadés qu'ils obtenaient, en les acquérant, la rémission de leurs péchés. Cette fois, les dominicains furent préférés aux augustins, et telle fut, si l'on en croit les historiens les plus accrédités, la cause principale qui arma Luther contre les indulgences. En 1517, il fit afficher à la porte de l'église de Wittemberg quatre-vingt-quinze propositions, qui mettaient seulement en doute l'efficacité des mandats religieux que le pontife accordait aux chrétiens, et qui devaient les absoudre de leurs fautes. Le dominicain Tetzel publia à Francfort sur l'Oder cent dix contre-propositions, en réponse à celles du professeur de Wittemberg, et fit brûler en même temps les écrits de son adversaire. Ainsi s'était engagée cette dispute, qui devait en grandissant produire une immense révolution. Léon X occupait alors la chaire apostolique, et fit peu d'attention à une dispute soutenue entre des hommes obscurs, n'ayant pour eux ni l'éclat de la puissance ou des dignités, ni l'influence que donne une grande renommée. Néanmoins, quand il eut reconnu que les esprits s'échauffaient, il cita Luther à comparaître devant lui, et autorisa, peu de temps après, son légat Cajetan à entendre la justification de l'accusé. Celui-ci, auquel on imposait une rétractation, s'y refusa, et le pape, ne pouvant vaincre l'obstination de Luther, lança une bulle d'excommunication que le condamné eut l'audace de faire brûler publiquement à Wittemberg. Quand les sociétés éprouvent de profondes modifications, il ne faut pas croire que celles-ci naissent provoquées par un événement fortuit. Une étude approfondie des faits prouve au contraire que les grands bouleversements sont toujours les conséquences de certaines causes qui, mûries en silence par le temps, éclatent tout à coup quand sonne l'heure marquée pour leur apparition. Ainsi, les conciles de Constance et de Bâle, en montrant à nu les plaies de l'Église, avaient préparé les esprits à des réformes qui promettaient de guérir les maux dont on se plaignait chaque jour plus vivement. Il ne faut pas non plus oublier que l'imprimerie, qui venait de naître, dut précipiter le mouvement, en permettant à de simples particuliers de s'adresser au jugement de tous et de coaliser tous les esprits dans un même sentiment. Ni le souverain pontife ni les rois ne pouvaient, faute d'expérience, calculer l'étendue de cette nouvelle puissance, l'opinion publique, qui allait balancer le pouvoir du glaive remis exclusivement entre leurs mains.

Tel était l'état des choses lorsque Charles-Quint ouvrit en personne la diète de Worms, malgré le terrible exemple de Jean Hus, que n'avait pu défendre un sauf-conduit impérial. Luther se présenta hardiment dans l'assemblée; il avoua hautement les ouvrages qu'il avait publiés, et offrit d'en soutenir les principes; mais on refusa d'argumenter avec lui, et il reçut l'ordre de quitter Worms. Après son départ, l'empereur le déclara hérétique et schismatique, et, comme tel, enjoignit à tous les princes de le faire arrêter; mais l'électeur de Saxe, Frédéric, surnommé le Sage, avait pris Luther sous sa protection et le renferma secrètement dans le château de Wartbourg, où Luther resta caché durant neuf mois sans que personne, et pas même ses gardiens, eussent connaissance de son sort. Mais, du fond de cet asile, il lançait incessamment des libelles contre le pape, l'université de Paris et le roi d'Angleterre, qui s'étaient élevés contre ses doctrines. Il appelait Rome la prostituée de Babylone, traitait l'université de Paris de grande prostituée et de sentine de l'hérésie, et nommait Henri VIII un fou le plus grossier de tous les pourceaux et de tous les ânes (1). Ces grossières injures, si elles révoltaient les esprits cultivés, plaisaient aux masses, qui aiment toujours à voir insulter les puissances. Mais des motifs purement humains armèrent les princes allemands en faveur de Luther; surtout la cupidité, car les principes du réformateur

(1) Le roi d'Angleterre, qui se piquait d'être théologien, avait publié une réfutation de la *Captivité de Babylone*, ouvrage de Luther.

MCD 2019

avaient pour conséquence la spoliation des biens du clergé, dont ils brûlaient de se saisir. Tel est le sentiment d'un écrivain partisan de la réformation : « Cette mémo-» rable révolution ne se fût peut-être pas » affermie, elle n'eût point pris une telle » consistance politique, si un autre intérêt » que celui de la religion et de la vérité » n'était venu prêter à celui-ci son ap-» pui et en faire un intérêt d'État. Les » princes du nord de l'Empire, à qui la » résistance contre l'ambitieuse Autriche » devenait presque impossible avec leurs » moyens ordinaires, virent dans le nou-» vel enthousiasme de leurs peuples un » moyen inespéré d'en tirer des secours » extraordinaires, et de pouvoir opposer » les masses aux armées impériales. Une » union intime entre chaque prince et son » peuple, aussi bien qu'une alliance entre » la totalité de ces provinces et de ces peu-» ples, qui eût été auparavant une entre-» prise chimérique, devenait un effet né-» cessaire de l'intérêt commun qui parlait » à tous les cœurs. D'ailleurs l'appât des » trésors du clergé, que chaque prince » réunissait à son fisc; celui de l'indépen-» dance, la satisfaction d'une haine invé-» térée contre la cour de Rome, tout con-» tribuait à forcer l'assentiment des chefs, » et à les entraîner dans le même torrent » que les peuples (1). »

Les principes d'indépendance semés par Luther ne tardèrent pas à lever et à produire des fruits amers. Ses partisans commencèrent à dévaster les églises, brisant les autels et les images des saints, et se livrant aux profanations les plus odieuses. Toutefois, ces excès furent plus aisément réprimés que la révolte des paysans. En proie à tous les maux et à toutes les misères de la servitude, ces derniers conclurent des principes prêchés par Luther qu'ils avaient droit d'entrer en partage des terres qu'ils étaient seulement chargés de cultiver. Ils s'insurgèrent d'abord dans le sud de l'Allemagne, et entraînèrent par leur exemple les paysans de la Souabe, de la Franconie, de la Thuringe, et des provinces situées sur les bords du Rhin. Les serfs de l'évêque d'Augsbourg et de l'abbé de Kempten furent les premiers qui s'assemblèrent pour conquérir leur indépendance, et ils publièrent un manifeste où ils établissaient que les paysans avaient le droit de choisir des prêtres qui leur prêcheraient la parole de Dieu pure et sans mélange, et qu'ils ne devaient payer à l'avenir aucune dîme, si ce n'est celle qui était prélevée sur les grains. Ils prétendaient ensuite que, tous les hommes étant égaux suivant l'Évangile, les seigneurs n'avaient aucun droit de les opprimer et de leur imposer des charges intolérables. Ils adressèrent ce manifeste à Luther, qui avait quitté le château de Wartbourh, et sollicitèrent son approbation. Celui-ci avoua que les prétentions des paysans avaient un fond de justice et de vérité; mais quand il sut qu'ils pillaient et brûlaient les châteaux, incendiaient les presbytères et massacraient les nobles et les prêtres, il lança l'anathème contre les révoltés, et conjura les princes de les exterminer par le glaive. Les princes et les seigneurs n'avaient pas attendu les exhortations pour prendre les armes et étouffer la sédition en Souabe. Dans la Thuringe, un prêtre séculier, Thomas Muncer et Nicolas Storck inventèrent une nouvelle secte appelée anabaptiste, parce qu'ils administraient un second baptême à ceux qui embrassaient leur dogme; ils s'annonçaient comme des prophètes envoyés par le Seigneur pour établir la communauté des biens et des femmes. Ces doctrines, prêchées à des hommes grossiers et ignorants, firent de nombreux prosélytes; Muncer en composa une armée avec laquelle il s'empara de Mulhausen. L'électeur George de Saxe, le landgrave de Hesse, et le duc de Brunswick, l'ayant surpris auprès de Frankhausen en Thuringe, le mirent en déroute. Les vainqueurs offrirent le pardon à tous ceux qui se rendraient volontairement; mais un arc-en-ciel ayant paru dans ce moment, Muncer profita de ce hasard pour ranimer l'enthousiasme des paysans, auxquels il persuada que cet arc-en-ciel annonçait que Dieu allait combattre en leur faveur. Les

(1) Vid. *Essai sur la réformation de Luther*, par Villers.

MCD 2019

paysans égorgèrent le député envoyé par les seigneurs pour les sommer de se rendre à la condition d'avoir la vie sauve; puis ils attendirent, pleins de confiance, l'attaque de l'ennemi, qui se précipita sur eux et les massacra sans qu'ils opposassent la moindre résistance, car ils étaient persuadés que les anges avaient reçu la mission d'exterminer leurs adversaires. Ce fut une véritable boucherie qui se termina par le supplice de Muncer, fait prisonnier. Il se montra lâche en présence de la mort et périt par la main du bourreau (1525). On estime que plus de cent mille paysans furent moissonnés dans cette rébellion, qui devint funeste à une multitude de prêtres et de nobles dont on dévasta les propriétés, et que les révoltés firent expirer dans les plus horribles supplices lorsqu'ils s'emparaient de leur personne. De semblables insurrections éclatèrent à Francfort-sur-le-Mein, à Strasbourg, à Cologne, où les habitants chassèrent les prêtres catholiques et réclamèrent, les armes à la main, une réforme religieuse et sociale. « Il fallut verser du sang pour apaiser ces troubles, et Luther, contemplant son terrible ouvrage, citait froidement ces paroles de l'Evangile : « Je ne suis pas venu apporter » la paix, mais la guerre. » Car, à cette époque malheureuse, le fanatisme torturait le sens des livres saints pour y trouver l'excuse de toutes ses fureurs (1). »

Tandis que l'Allemagne était en proie aux dissensions religieuses, Charles-Quint avait quitté la Germanie pour se rendre dans les Pays-Bas; il s'établit en Espagne, où il séjourna plusieurs années; c'est de là qu'il dirigeait ses armées et surveillait toutes les intrigues diplomatiques ourdies par ses ambassadeurs pour armer les autres princes de l'Europe contre François Ier, qui avait pris les armes pour arrêter les projets ambitieux de l'empereur. Ces deux princes commencèrent donc une lutte aussi longue qu'acharnée, et dont le principal champ de bataille fut l'Italie. Le monarque français, déjà maître du duché de Milan, revendiqua le royaume de Naples, qu'il voulut enlever à son rival; mais celui-ci avait mis dans ses intérêts Henri VIII, roi d'Angleterre, et gagna encore un autre allié non moins utile dans la personne du connétable de Bourbon, qui, sur le point d'être dépouillé de ses biens par l'avidité rancunière de Louise de Savoie (1), conspira contre son souverain et voulut venger une injustice par une trahison. Le complot qu'il avait tramé fut découvert, et Bourbon, forcé de fuir, alla offrir son épée à Charles, qui l'accueillit et lui donna le commandement de ses troupes, conjointement avec le marquis de Pescaire et le vice-roi de Naples, Lannoy. Le génie de ces capitaines triompha de la bravoure des Français, qu'ils chassèrent de l'Italie. Enivré d'un si grand succès, Charles envahit la Provence et mit le siége devant Marseille; il ne put prendre cette ville, et il perdit, dans une retraite précipitée, la majeure partie de ses soldats. François, à son tour, franchit les Alpes pour reconquérir Milan; mais son ardeur imprudente lui fit perdre la bataille de Pavie. Après des prodiges de valeur, il fut pris par ses adversaires et conduit en Espagne. Dans cette occasion, Charles ne se montra ni habile ni généreux; il laissa languir son prisonnier dans la solitude, et ne consentit à le relâcher qu'après lui avoir fait promettre ce qu'il ne pouvait pas tenir. En effet, parmi les conditions qu'il imposa à son royal captif, se trouvait la cession de la Bourgogne : c'eût été démembrer la France; et François, de retour dans son royaume, n'exécuta pas cet article, qui aurait soulevé la nation contre lui. La guerre recommença avec une nouvelle vivacité (1526); la malheureuse Italie en fut encore le théâtre. Le connétable de Bourbon se trouvait derechef à la tête des soldats impériaux que Charles ne pouvait payer. Ceux-ci se composaient d'un ramas d'hommes de toutes les nations, infectés de tous les vices, et ne connaissant d'autre loi que la force.

(1) Vid. *Abrégé général de l'Histoire des temps modernes*, par F. Ragon.

(1) Elle était mère de François Ier et avait voulu devenir l'épouse du connétable; ayant éprouvé un refus, elle se vengea en essayant de le dépouiller juridiquement de presque tous ses biens qui lui venaient du chef de sa femme.

MCD 2019

Or, à cette époque, le chef de l'Église, Clément VII, était entré dans une ligue conclue entre lui et les rois de France et d'Angleterre, Sforce, duc de Milan, et les Vénitiens coalisés pour se soustraire au joug dont ils étaient menacés par l'empereur. Le pape venait de se séparer de la ligue, lorsque Bourbon, ne pouvant acquitter la solde de ses troupes, dont il était plutôt l'otage que le général, marche tout à coup sur Rome, qu'il emporte d'assaut. Il est tué sur la brèche, et ses soldats, devenus maîtres de la ville, se livrent aux excès les plus monstrueux. Il est vrai que dans leurs rangs se trouvèrent un grand nombre d'hommes imbus des dogmes de Luther. Ils prirent plaisir à infliger les plus affreuses tortures et les plus indignes outrages aux prêtres et aux religieux des deux sexes tombés en leur pouvoir. Réfugié dans le château Saint-Ange, le pape dut payer quatre cent mille ducats que les impériaux se partagèrent. Charles ordonna des prières publiques pour la délivrance du pontife, et feignit en public d'éprouver la plus vive douleur des événements qui venaient de souiller la capitale du monde chrétien; mais tous ces témoignages extérieurs n'étaient qu'une odieuse comédie jouée aux yeux de toute l'Europe, qui n'en fut pas la dupe. Enfin, au bout de dix mois, son armée quitta Rome pour se rendre à Naples et défendre cette ville contre les Français, qui étaient rentrés en Italie sous le commandement de Lautrec. Mais ce général, ne recevant aucun subside de la France, ne se maintient qu'avec peine contre ses adversaires; il meurt de la peste ainsi que la plupart de ses soldats; l'armée française se disperse. Nous avons dit que François I n'avait pas exécuté entièrement les conditions du traité de Madrid; ce manque de foi irrita si vivement Charles-Quint, qu'il envoya un cartel à son rival; mais le combat n'eut pas lieu, et la guerre se termina en 1529 par la paix de Cambray. François renonça à tous ses droits sur Naples, Gênes et Milan, ainsi qu'à la souveraineté de la Flandre de l'Artois et du Tournaisis, et devint l'époux d'Éléonore, veuve douairière du roi de Portugal et sœur de Charles-Quint. Ce monarque alla se faire couronner à Boulogne roi d'Italie et empereur des Romains. Le pape Clément VII, qu'il avait abreuvé de tant d'outrages, le sacra de ses mains; mais s'il accomplit un pénible devoir, il en fut dédommagé par la prise de Florence, dont les Médicis rentrèrent en possession, grâce aux armes de l'empereur (1).

Revenons maintenant en Allemagne, où les doctrines de Luther avaient fructifié parmi toutes les classes; plusieurs princes s'étaient rangés au nombre des partisans de la réformation. Un des plus zélés était le landgrave de Hesse, Philippe, surnommé le généreux; il fut le principal auteur de la ligue qui avait été conclue à Torgau et qui se composait de Jean, électeur de Saxe, de Philippe, électeur de Hesse, des ducs de Brunswick Lunebourg et Henri de Mecklembourg, des princes d'Anhalt, des comtes Gebhard et Albert de Mansfeld, et de quatorze villes impériales (2). A l'époque où cette confédération se forma, Charles résidait en Espagne et ordonna la convocation d'une diète à Spire; les catholiques, plus nombreux, firent décréter que la messe serait conservée, et que ceux qui avaient embrassé la nouvelle doctrine ne devaient pas essayer de faire des prosélytes. Les dissidents rédigèrent à leur tour une protestation qui leur fit donner le nom de protestant, qui s'est étendu par la suite à tous les chrétiens séparés de l'Église romaine. L'empereur se rendit en Allemagne, et présida une nouvelle diète qui s'ouvrit à Augsbourg. Il arrivait, entouré de cette auréole de gloire qu'il devait aux triomphes militaires remportés sur ses adversaires. Néanmoins il fut contraint de reconnaître que sa toute-puissance avait des bornes. En effet, il avait prescrit à tous les princes d'assister à sa suite aux cérémonies de la Fête-Dieu, et défendu aux prédicateurs luthériens de prêcher leurs doctrines dans

(1) Clément VII appartenait à la famille de Médicis.

(2) Ces villes étaient Strasbourg, Nuremberg, Ulm, Constance, Rentlingen, Windsheim, Memmingen, Landau, Kempten, Heilbron, Isne, Weissembourg, Nordlingen et Saint-Gall.

MCD 2019

Augsbourg. L'opposition des princes protestants annula la première ordonnance et fit modifier la seconde. Ainsi on décida que les sermons seraient interdits, et qu'on se bornerait à lire l'évangile et l'épître du dimanche. Les luthériens avaient fait rédiger un symbole, connu sous le nom de Confession d'Augsbourg. Ils le présentèrent à la diète. De leur côté, les catholiques rédigèrent à leur tour une profession de foi ; Charles essaya de concilier les deux partis, mais derrière la question religieuse se cachaient d'autres considérations purement humaines, qui emportèrent la balance. Les novateurs ne voulurent pas consentir au rétablissement de l'épiscopat, car ils avaient la pensée de s'enrichir de ses dépouilles; les catholiques refusèrent aussi de permettre le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces; ils craignaient que leur condescendance sur ces deux points ne portât un coup irréparable à la religion romaine. Quoi qu'il en soit, les esprits s'échauffèrent si vivement que les princes dissidents quittèrent Augsbourg et se réunirent à Smalkade, où ils conclurent la ligue si célèbre dans l'histoire sous ce nom [1530]. Cependant la diète condamna comme une hérésie les doctrines de Luther, ordonna la restitution de tous les biens ecclésiastiques qui avaient été confisqués, et établit la censure sur tous les livres traitant de matières théologiques. Cependant l'empereur, en quittant Augsbourg, réunit à Cologne les électeurs et proposa de nommer roi des Romains son frère Ferdinand. Ce prince déjà possédait les deux couronnes de Bohême et de Hongrie, qui lui étaient échues par droit d'hérédité à la mort de Louis II, tué en 1526 à la bataille de Mohacz, qu'il avait livrée et perdue contre les Turcs. Charles avait envie de céder à Ferdinand le duché d'Autriche; il exposa aux électeurs que, se trouvant dans la nécessité de veiller en personne à la défense de ses autres États, il ne pourrait résider en Allemagne, et qu'il valait mieux confier les soins du gouvernement à un roi des Romains qu'à un vicaire de l'empire ou à un conseil de régence. Or, le vicariat aurait appartenu au duc de Saxe, qui se trouvait à la tête de la ligue luthérienne. En conséquence, les catholiques, qui étaient les plus nombreux, choisirent le frère de Charles-Quint. Ce prince, aussitôt après son avénement, fut obligé d'avoir recours à la confédération germanique pour repousser les ottomans, qui venaient d'envahir la Hongrie; mais les seigneurs protestants refusèrent de prendre les armes. Il fallut que l'empereur publiât un rescrit, déclarant que personne ne pourrait être poursuivi pour ses croyances religieuses, jusqu'à la prochaine convocation d'une diète ou d'un concile. Alors on vit accourir de toutes les parties de l'Allemagne des soldats, et Charles, sans livrer bataille, contraignit les Turcs de se retirer.

L'empereur s'était mis à la tête des forces de l'Empire contre les musulmans; mais, dès que le péril se fut dissipé, il s'éloigna pour se rendre en Italie. Aussitôt on vit recommencer les troubles, car les esprits, réunis un moment par le danger commun, se divisèrent et s'aigrirent de plus en plus. Les novateurs s'emparaient des biens du clergé qui se trouvaient à leur convenance, et refusaient de les rendre, en dépit des arrêts de la chambre impériale, qui en ordonnait la restitution. Sur ces entrefaites, le landgrave de Hesse conquit le Wurtemberg et le remit à l'ancien duc de ce pays, qui venait d'embrasser la réforme. Ulric, c'était le nom de ce prince, avait été chassé de ses États, même avant l'avénement de Charles, par la ligue de Souabe ; ils avaient été donnés à l'archiduc Ferdinand, devenu depuis roi des Romains. Cette agression semblait devoir être le signal de la guerre entre les protestants et les catholiques; mais les confédérés de Smalkade intervinrent, et l'on conclut un arrangement par lequel Ulric recouvra sa principauté à titre de feudataire de l'Autriche. Il se soumit, ainsi que le landgrave de Hesse, à demander pardon à l'empereur, pour avoir rompu la paix publique. Nous avons déjà parlé à nos lecteurs des anabaptistes et de leur propre apôtre, Thomas Muncer, qui, en punition de ses crimes et de ceux que ses sectateurs avaient commis, les avait expiés

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 98.

Demoraine del.t — Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. — Pardinel sculp.

COSTUME DES HABITANS DES ENVIRONS DE PRAGUE. (Bohême)

sur un échafaud. Ses principes n'étaient pas éteints avec lui ; ils se réveillèrent pour enfanter de nouvelles calamités. Deux enthousiastes, Jean Mathias, boulanger à Harlem, et Jean Bocold, compagnon tailleur à Leyde, étant venus à Munster, soulevèrent la populace contre les riches et s'emparèrent de l'autorité. Ils prêchaient l'égalité radicale, c'est-à-dire que les dignités et les biens devaient appartenir à tous et être répartis également. Pour établir ce régime, ils vendent les propriétés des citoyens fugitifs, et commandent à chaque habitant d'apporter son or, son argent et ses effets précieux, afin d'en composer un trésor commun. Ils établissent même, comme à Sparte, des repas publics. Cependant, l'évêque de Munster, François de Waldeck, assiége la ville ; Mathias annonce au peuple que, nouveau Gédéon, il ira à la tête de quelques élus exterminer les ennemis du Seigneur. En effet, suivi de trente fanatiques, ils se précipite au milieu de ses adversaires et tombe percé de coups, ainsi que ses compagnons. Bocold prend sa place dans Munster, et se fait décerner le titre de roi de Sion, successeur de David. Il s'entoure d'une pompe royale et gouverne en despote ses nouveaux sujets. Prince et prophète tout à la fois, il prêche la réforme des mœurs comme celle des institutions politiques, et recommande, en l'autorisant par son exemple, la pluralité des femmes. Il en prend pour lui jusqu'à douze, et l'une d'elles étant accusée d'avoir osé mettre en doute la mission divine de Bocold, il lui tranche la tête sur la place du marché et danse avec ses autres épouses autour du cadavre. Mais bientôt la faim moissonne les habitants; ils périssent par milliers jusqu'au jour où deux bourgeois, lassés de souffrir, introduisent les assiégeants dans la ville. Après un combat sanglant, le prophète tombe aux mains de l'ennemi avec son chancelier et l'exécuteur des hautes-œuvres, dont il avait fait son commensal. Tous trois, promenés dans plusieurs villes d'Allemagne, furent livrés aux insultes de la multitude, puis on les fit mourir en leur infligeant les plus horribles tortures. L'évêque rentra en possession de Munster, où il rétablit le catholicisme [1535].

Tandis que le fanatisme religieux dévastait certaines parties de l'Allemagne, Charles-Quint avait entrepris de délivrer les chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage à Tunis et à Alger. Un célèbre corsaire, Chereddin, surnommé Barberousse, régnait sur ces deux villes, dont il s'était emparé en employant la force et la trahison. Il s'était mis sous le patronage du sultan des Turcs. L'empereur entra en conquérant dans Tunis, où il rétablit le souverain qui avait été chassé par Barberousse ; mais, rappelé en Italie pour combattre les Français, il ne put consolider ses succès en Afrique. Possesseur de vastes États séparés les uns des autres et gouvernés par des institutions différentes, Charles avait une puissance plus apparente que réelle. Ses revenus, toujours incertains, ne lui permettaient pas de tenir sur pieds ses nombreuses armées : d'un autre côté, s'il était absolu en Espagne, son pouvoir était enchaîné dans les Pays-Bas par mille entraves qu'il ne pouvait briser. Or, une des villes de Flandre, la cité de Gand, s'étant révoltée à l'occasion d'un nouvel impôt, l'empereur demanda au roi de France la permission de traverser son royaume pour aller étouffer cette insurrection. Il fut accueilli par François avec les plus grands honneurs, et amusé par des fêtes continuelles [1540] ; il promit à son hôte de donner à l'un de ses fils l'investiture du Milanez ; mais, dès qu'il eut atteint les frontières des Pays-Bas, il oublia sa promesse. Les Gantois furent bientôt contraints de se soumettre, et Charles prit le chemin de l'Allemagne, où de nouveaux troubles réclamaient sa présence. Il présida une diète tenue à Ratisbonne, et fit adopter des mesures conciliatrices qui ne produisirent aucun résultat satisfaisant. L'empereur s'éloigna encore pour voler à la conquête d'Alger ; il échoua toutefois dans son entreprise, après avoir perdu par une tempête la majeure partie de ses vaisseaux et un grand nombre de soldats. Cet échec fut cependant glorieux pour lui, car il fit briller d'un nouveau lustre la fermeté de son caractère, qui ne se démentit pas au milieu des circonstances les plus pénibles [1541].



MCD 2019

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les luttes guerrières que l'empereur ne cessa de soutenir contre François I; ces faits sont rapportés ailleurs avec les plus grands développements (1); nous nous bornerons à suivre l'empereur en Allemagne. Dans cette contrée, les principes de Luther avaient divisé les esprits et créé de nouveaux intérêts qui menaçaient la Germanie d'une révolution politique. La réforme comptait surtout de nombreux partisans dans le nord de l'Allemagne; et si des traités avaient enchaîné des haines, elles n'en subsistaient pas moins, prêtes à éclater plus ardentes que jamais. Comme le débat était en apparence tout religieux, on réclama de toutes parts un concile qui, après de longues contestations, s'ouvrit dans la ville de Trente le 15 décembre 1545. Mais les protestants refusèrent de s'associer aux opérations de cette assemblée, qui, siégeant dans une ville italienne, se trouvaient, disaient-ils, sous la dépendance du pape. Le concile, sans s'arrêter à cette opposition, commença ses travaux en déclarant « canoniques les livres de l'Écriture sainte, » que les luthériens tenaient pour apo- » cryphes, en donnant à la tradition de l'Église la même autorité qu'à la révé- lation, et en reconnaissant la Vulgate pour unique traduction authentique. Les » anathèmes joints à ces décisions présa- gèrent aux dissidents une condamnation rigoureuse de leurs principes. Une bulle » du souverain pontife mit le comble à » leur ressentiment. L'archevêque de Co- » logne ayant été cité à Rome et n'ayant » point obéi, fut déposé comme convaincu » d'hérésie, et ses sujets déliés du serment » de fidélité (2), » Sur ces entrefaites, et avant que les disciples de Luther et les catholiques eussent fait un appel à la force pour appuyer leurs arguments, le réformateur mourut âgé de soixante-trois ans [1546]. Il était doué d'une volonté énergique que les obstacles ne faisaient qu'enflammer, et possédait une connaissance approfondie des matières théologiques. Il perfectionna encore l'idiome allemand par sa traduction de la Bible, qui sanctionnait l'autorité de ses paroles. En effet, la multitude se mit à interpréter à sa guise un livre dont elle ne pouvait comprendre toute la portée, et Luther eut facilement raison en s'adressant à des esprits prévenus et privés des lumières de la science. Quoi qu'il en soit, cet homme a laissé une trace profonde dans l'histoire de son temps; cependant son triomphe appartient peut-être plus encore à ses défauts qu'à ses qualités, car la grossièreté de son langage, et de ses écrits qui nous révolte maintenant, charmaient le plus grand nombre de ses auditeurs et de ses lecteurs, dont il empruntait le langage grossier pour mieux leur inculquer ses doctrines. Comme tous les esprits fougueux, il n'avait pas prévu les terribles conséquences de la lutte qu'il avait soulevée; il tâcha vainement, dans les dernières années de sa vie, de ramener ses sectateurs à des sentiments pacifiques; il reconnut trop tard l'inutilité de ses efforts, et peut-être regretta-t-il trop tard d'avoir trop bien réussi.

Cependant Charles avait pris la résolution de terminer le schisme par le tranchant du glaive; il commença l'exécution de son plan par des négociations habiles, ayant pour but de diviser ses adversaires avant de les combattre. Les deux principaux étaient l'électeur de Saxe et celui de Hesse; le premier, dominé par un zèle tout religieux, subordonnait les intérêts de sa politique à ceux du siècle; l'autre, quoiqu'il eût un vif attachement pour sa croyance, nourrissait des vues ambitieuses qu'il se sentait la force d'accomplir; mais (1), plus éclairé que Jean-Frédéric, il voulut prévenir l'empereur, dont il avait pénétré les projets. Ainsi la ligue de Smalkade manquait de force, puisque le commandement se trouvait divisé entre deux hommes d'un caractère si différent. De son côté, Charles n'était pas non plus préparé pour l'attaque, car il n'avait à sa disposition que neuf mille soldats. Mais en attendant qu'il pût tirer l'épée, il était parvenu à détacher de la confédération

(1) Vid. *l'Histoire de France*, tomes II et III de notre Collection.

(2) *Abrégé de l'Histoire des temps modernes*, par Ragon, t. I, p. 462.

(1) L'électeur de Saxe.

MCD 2019

protestante les margraves de Magdebourg et de Bayreuth, et Maurice, duc de la Basse-Saxe, qui aspirait à posséder seul toute cette contrée. Cependant l'empereur ayant reçu les renforts qu'il attendait de l'Italie et de l'Espagne, publie un manifeste et met au ban de l'Empire les électeurs de Saxe et de Hesse; il charge Maurice d'envahir les Etats du premier, et tient la campagne contre l'armée de la ligue, qui s'élevait à près de quatre-vingt mille hommes. Ceux-ci ne purent empêcher le comte de Buren, venant des Pays-Bas, de faire sa jonction avec Charles-Quint, puis tombèrent dans un tel découragement, qu'ils demandèrent la paix; sur le refus du monarque, ils se séparèrent, et chacun ne songea plus qu'à défendre ses possessions. Ce fut alors que l'électeur de Saxe, Frédéric, chassa en peu de temps Maurice de ses Etats, et il eût poussé plus loin ses avantages, s'il n'eût été arrêté par le succès des troupes impériales dans la haute Allemagne, où elles avaient forcé à la soumission Ulm, Augsbourg, Francfort, Strasbourg et plusieurs autres cités qui reçurent des garnisons. L'électeur de Cologne fut contraint d'abdiquer, et le duc Ulric de Wurtemberg, qui avait pris part à la guerre, n'obtint son pardon qu'en le demandant à genoux, en livrant ses places fortes, son artillerie et en payant une amende de trois cent mille florins. Cependant la victoire de Charles n'était pas complète, car il lui fallait encore détruire son principal ennemi, l'électeur de Saxe, Frédéric, qui avait battu Maurice et s'était rendu maître de presque tout le duché. A la tête de trente-cinq mille soldats composés en partie de ces vieilles bandes espagnoles, commandées par le célèbre duc d'Albe, Charles marche contre Frédéric, qui avait fait halte auprès de la petite ville de Muihberg; il passe l'Elbe sous le feu de l'ennemi, et met dans la déroute la plus complète l'armée saxonne. Frédéric fut fait prisonnier et conduit en présence de l'empereur, qui était à cheval au milieu de ses généraux. Le prince mit pied à terre avec peine, car il était blessé, et voulut prendre la main de Charles, qui la retira. Généreux et clément empereur! s'écria Frédéric. — Je suis donc maintenant votre empereur très-clément? répondit Charles; ce n'est pas ainsi que vous m'appeliez naguère. — Je suis le prisonnier de votre majesté impériale, ajouta l'électeur, et je demande qu'on respecte en moi la dignité de prince. — On la respectera comme vous le méritez. Charles fit bientôt voir qu'il prétendait seulement user sans contrainte de tous les droits du plus fort; il livra son captif à un conseil de guerre composé d'officiers espagnols et italiens, qui condamnèrent Frédéric à la peine capitale. Quand elle apprit le danger de son époux, Sibylle de Clèves rendit la ville de Wittemberg, où elle s'était renfermée, et courut au camp de Charles pour implorer sa miséricorde. Vaincu moins par son propre péril que par les larmes de sa femme, Frédéric consentit à racheter sa vie aux plus dures conditions; il renonça à la dignité électorale, remit Wittemberg et Gotha, et dut rester en prison tant qu'il plairait à l'empereur de l'y retenir. Mais il refusa obstinément d'abjurer le luthéranisme [1547].

Terrifié par la défaite de Frédéric, le landgrave de Hesse jugea que toute résistance serait inutile; il implora sa grâce auprès de Charles par l'entreprise de son gendre Maurice, qui venait d'être créé électeur de Saxe, et du Margrave de Brandebourg. Sur l'assurance qui lui fut donnée qu'on attenterait ni à sa vie ni à sa liberté, Philippe se rendit auprès de l'empereur, et consentit à faire amende honorable à genoux aux pieds du monarque assis sur son trône. Le chancelier impérial, parlant au nom de son maître, déclara que le landgrave avait mérité la punition la plus sévère, mais que Charles voulait bien lever le ban mis sur ses Etats, et lui laisser la vie qu'il aurait dû perdre. Cependant, malgré cette déclaration si expresse, Philippe fut arrêté dès le soir même par le duc d'Albe; le monarque, en agissant ainsi, sacrifiait son honneur à ses intérêts, car il était pour lui d'une grande importance de tenir captifs les deux chefs d'une ligue qu'il avait eu tant de peine à détruire. Il se donna même le barbare plaisir de les traîner à sa suite dans toute l'Allemagne, qu'il parcou-

MCD 2019

rut en triomphe, mettant des garnisons dans les cités principales, désarmant les remparts des places fortes, et imposant partout d'énormes contributions. Cependant le pape Paul III avait transféré le concile de la ville de Trente à celle de Bologne ; c'était dissoudre par le fait cette assemblée qui devait régénérer l'Eglise catholique. Charles n'ayant pu obtenir du souverain pontife la révocation de cette mesure, c'est-à-dire la réinstallation du concile à Trente, résolut de rendre la paix à l'Allemagne, en tranchant de son autorité privée toutes les difficultés théologiques ; il fit donc rédiger un formulaire de loi que l'on appela *l'intérim*, pour faire entendre qu'il n'était que provisoire. Ce formulaire reconnaissait tous les dogmes de l'Eglise catholique, et n'accordait aux protestants que la permission aux prêtres déjà mariés de garder leurs femmes, et aux laïcs de continuer à recevoir le calice dans la sainte Cène. Ayant convoqué une diète à Augsbourg, il y fit lire cet acte en sa présence ; aucune voix ne s'éleva pour le repousser, car la ville était remplie de troupes espagnoles, et Charles crut ou parut croire qu'il était accepté par tous. Mais *l'intérim* ne satisfit ni les catholiques ni les protestants ; les premiers s'irritaient de la témérité de l'empereur, qui avait usurpé les droits du chef de l'Eglise ; les seconds se plaignaient d'être lésés dans leurs droits. Néanmoins subjugués par la crainte, la plupart des princes protestants souscrivirent à l'intérim, ainsi que les villes impériales, qui toutes l'adoptèrent, à l'exception de Magdebourg, de Brême, de Hambourg et de Lubeck. Charles mit ces quatre cités au ban de l'Empire ; Magdebourg refusa seule de ployer sous le joug, et soutint un siége de six mois contre Maurice, qui avait été chargé de mettre à exécution le décret de la diète [1550].

Parvenu à l'apogée de la toute-puissance, Charles éprouva cependant qu'elle avait des bornes, car il ne put faire consentir ni son frère Ferdinand, ni les électeurs à décerner au prince d'Espagne (1) le titre de roi des Romains ; cette opposition, qu'il ne put vaincre humilia son orgueil, qui était à la veille d'éprouver un échec encore plus sensible. On se rappelle que le duc de Saxe Maurice avait rendu les plus grands services à la cause impériale ; il avait reçu pour récompense la dignité électorale, et s'était enrichi en même temps des dépouilles territoriales enlevées à son cousin Jean Frédéric ; mais ne tarda pas à s'apercevoir qu'il allait devenir l'esclave du souverain qu'il avait si bien servi. Il nourrissait d'ailleurs la grande pensée d'être le libérateur de l'Allemagne, dont Charles-Quint avait confisqué les priviléges et les libertés ; il professait en outre le luthéranisme, et était ainsi appelé à défendre sa religion et sa patrie. Gendre du landgrave de Hesse, il avait vu, au mépris d'un engagement sacré, son beau-père traîné captif à la suite du vainqueur ; tous ces motifs le décidèrent à arracher à Charles-Quint un pouvoir dont il abusait. Il s'assura l'alliance de plusieurs princes allemands, conclut des traités avec le Danemark et la France, et comme il disposait d'une armée, celle qui avait fait avec lui le siége de Magdebourg, il marche contre l'empereur, qui se trouvait alors à Inspruck, ville du Tyrol, où il résidait afin de suivre de plus près les opérations du concile qui s'était de nouveau réuni à Trente, en exécution d'une bulle de Jules III, successeur de Paul. Charles était en proie aux douleurs de la goutte, et n'avait autour de lui que des courtisans et un petit nombre de soldats ; il serait tombé entre les mains de son adversaire, sans la révolte d'une bande de mercenaires de l'armée de Maurice qui réclama sa solde, et donna le temps à Charles de gagner un lieu de sûreté. Ce prince, naguère si puissant et si redouté, fut obligé de fuir au milieu d'une nuit profonde et de torrents de pluie qui avaient gâté les chemins, ce qui rendait ses souffrances plus douloureuses, car le plus léger mouvement lui causait d'horribles souffrances [1552]. Maurice avait manqué sa proie, et il se contenta de convoquer une assemblée de tous les princes allemands ; on y conclut le traité de Passaw, qui prononça la sup-

(1) Il était fils de Charles-Quint, et est connu dans l'histoire sous le nom de Philippe II.

MCD 2019

pression de l'intérim, la liberté de conscience, et décida qu'une nouvelle diète serait réunie dans l'espace d'un an pour régler les affaires religieuses. Le landgrave Philippe de Hesse sortit de captivité et rentra en possession de ses Etats ; quant à l'ancien électeur de Saxe, Jean-Frédéric, il avait été affranchi de sa captivité par Charles-Quint lui-même, dans le but de l'opposer à Maurice. Ce jeune héros ne survécut pas longtemps à sa gloire, ayant voulu réprimer les excès du margrave de Brandebourg, Albert, qui, à la tête d'une armée de mercenaires, dévastait toute l'Allemagne. Il le vainquit à Sievershausen, dans la basse Saxe, mais son triomphe lui coûta la vie [1553]. Il avait alors trente-deux ans, et s'il eût vécu, ses talents auraient sans doute changé les destinées de l'Empire ; mais la mort ne lui permit pas de justifier les brillantes espérances qu'il avait données au monde [1553].

Le traité de Passaw avait décidé qu'une diète serait convoquée plus tard, dans laquelle on réglerait les affaires religieuses. Elle se rassembla à Augsbourg. Après de longues délibérations, la diète arrêta que les princes et les villes qui avaient embrassé la religion protestante jouiraient de la liberté de conscience au même titre et avec les mêmes avantages que les catholiques. Ils furent confirmés dans la possession de tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés, mais en vertu *de la reserve ecclésiastique*, tout possesseur d'un bénéfice devait en être privé, s'il adoptait la religion luthérienne, et remplacé par un catholique. Tels furent les résultats principaux de la diète d'Augsbourg ; elle retarda d'un demi-siècle l'explosion de la lutte qui ensanglanta l'Allemagne durant trente années. En 1556, Charles, lassé des fatigues de la royauté, prit l'étrange résolution de descendre volontairement du trône, pour s'ensevelir dans la retraite. Il transmit ses couronnes d'Espagne et de Naples, et les provinces des Pays-Bas, à son fils Philippe II, et laissa l'Empire à son frère Ferdinand. Retiré au monastère de Saint-Just, dans l'Estramadure, il mourut en 1558, déjà presque oublié de l'Europe, qu'il avait remplie si longtemps du bruit de sa renommée.

Ferdinand Ier n'avait été, jusqu'au jour de l'abdication de Charles, que son lieutenant en Allemagne ; lorsqu'il monta sur le trône des Césars, les électeurs l'obligèrent de signer une capitulation stipulant la conservation de leurs priviléges. Le nouveau monarque ayant signifié son avénement au souverain pontife, le pape Paul IV refusa de recevoir l'ambassadeur de Ferdinand, sous le prétexte qu'il avait usurpé les droits du saint-siége en prenant, sans sa permission, le titre d'empereur. Il lui prescrivit donc de se démettre de sa dignité, et d'attendre la décision de la cour de Rome ; mais la prétention de Paul, qui eût été d'un grand poids au temps de Grégoire VII, ne pouvait avoir aucune suite, et demeura seulement consignée dans les archives du Vatican. Pie IV, qui succéda à Paul en 1560, n'éleva pas les mêmes objections que son prédécesseur, et reconnut Ferdinand sans difficulté. Sur ces entrefaites, le concile venait de se rouvrir à Trente ; l'empereur s'efforça d'obtenir par ses envoyés deux points sur lesquels il comptait pour assurer la tranquillité dans ses Etats : ces deux points étaient la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres ; mais les pères repoussèrent cette double concession par des motifs religieux et politiques. Le concile fut clos en 1563 ; c'est la dernière et la plus importante assemblée que l'Église ait tenue dans les temps modernes, et la plupart de ses décisions servent encore de règles aujourd'hui. Néanmoins plusieurs États catholiques les repoussèrent, ou ne consentirent à les adopter qu'avec de grandes restrictions. Ferdinand termina sa carrière quelques mois après la clôture du concile de Trente [1564]. Ce prince était prudent et modéré ; il s'occupa principalement à concilier les esprits de ses sujets, aigris sans cesse par les querelles théologiques, et il réussit à conserver la paix. Si l'on se reporte au temps où il a vécu, c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui donner.

Maximilien II, déjà roi des Romains depuis 1560, monta sur le trône impérial, et, à l'exemple de son père, tenta de réunir

MCD 2019

les protestants à l'Eglise catholique. Mais cette entreprise ne pouvait réussir à une époque où la tolérance était regardée comme un principe impraticable, et qui n'était réclamée que par la faiblesse, tant qu'elle n'avait pas la force en main. En effet, les protestants qui invoquaient la tolérance contre les catholiques ne voulaient pas souffrir que l'on pratiquât d'autres dogmes que ceux que Luther avait établis. Réunis pour attaquer la cour de Rome, ils s'étaient bientôt divisés, et l'on avait vu naître les *adiaphores* et les *synergistes* (1). Ces disputes mirent aux prises plusieurs universités ; les ducs de Saxe intervinrent en emprisonnant les adversaires des doctrines professées à Iena ; enfin, dans plusieurs États de l'Allemagne, les souverains se virent forcés d'imposer silence aux deux partis, mais sans pouvoir étouffer un schisme qui se réveilla avec une force nouvelle, quand la guerre de trente ans éclata. Nous ferons seulement remarquer que la réforme produisit une foule de sectes enflammées de la haine la plus vive les unes contre les autres ; résultat inévitable, puisque tout protestant ne reconnaissait d'autre guide que ses propres inspirations, puisées dans la Bible, qu'il interprétait à son gré.

Le lecteur doit se rappeler qu'après la bataille de Mulhberg, l'électeur, Jean-Frédérie avait perdu son titre et la majeure partie de ses États, qui avaient été donnés à son cousin, le célèbre Maurice. Frédéric II, successeur de Jean-Frédéric, conçut le projet de faire périr l'électeur Auguste, frère et héritier de Maurice, à l'instigation du seigneur de Grumbach. Ce dernier, vassal de l'évêque de Wurtzbourg, avait fait égorger son suzerain ; mis au ban de l'Empire, il s'était réfugié auprès du duc de Saxe-Gotha (2). Grumbach n'avait pas tardé à prendre le plus grand ascendant sur ce jeune prince, auquel il fit concevoir l'espérance de rentrer en possession de la dignité électorale ; mais il fallait d'abord assassiner le duc Auguste. Celui-ci, ayant eu connaissance de ce projet, le dénonça à la chambre impériale ; le duc Frédéric fut sommé de livrer Grumbach, et sur son refus on le proscrivit, et l'on chargea l'électeur Auguste d'exécuter le décret. Il assiégea le duc dans la ville de Gotha, le contraignit à se rendre ; Frédéric fut conduit à Vienne, et promené sur un char dans les rues de cette capitale, coiffé d'un chapeau de paille : la populace, suivant son usage, prit plaisir à l'accabler d'outrages ; puis, renfermé dans une forteresse, il y mourut après une captivité de vingt-huit ans. Quant à Grumbach, il expia son crime par un horrible supplice, car il fut écartelé. Les possessions du malheureux duc furent restituées plus tard à ses deux fils ; toutefois, le duc de Saxe obtint quelques bailliages pour l'indemniser des frais qu'il avait dû faire en prenant les armes [1567]. La diète convoquée à Spire s'occupa de mettre un frein aux violences causées par ces guerriers vagabonds, qui s'enrôlaient sous toutes les bannières. Accoutumés à tous les excès, ils continuaient à s'y livrer lorsqu'ils étaient rentrés en Allemagne, où leur présence faisait naître chaque jour les plus graves désordres. Pour couper le mal dans sa racine, l'empereur proposa d'interdire l'enrôlement au service des puissances étrangères ; mais les princes rejetèrent cette demande, en alléguant que l'on risquerait d'éteindre l'esprit militaire, qui, une fois anéanti, ne permettrait pas à l'Allemagne de conserver son indépendance. La diète rejeta encore les réclamations du grand maître de l'ordre teutonique, qui revendiquait la Prusse et la Livonie, jadis conquises par les chevaliers, et dont ils avaient été dépouillés [1570]. L'archiduchesse Elisabeth, fille de Maximilien II, devint cette même année l'épouse de Charles IX, roi de France. Après la fuite du frère de Charles IX, Henri III, qui, en 1575, quitta furtivement la Pologne, Maximilien fut élu à sa place par la majorité des sénateurs ; mais le reste de la noblesse lui préféra Etienne Bathori, prince de Transylvanie. Maximilien ne voulut pas soutenir son droit par les armes, c'était par le fait y renoncer. Il obtint en dédom-

(1) Le sujet de la querelle entre ces deux sectes était de régler la part que l'homme prend à la justification que le Saint-Esprit opère en lui.

(2) Frédéric II, successeur de Jean-Frédéric.

MCD 2019

magement, pour son fils Rodolphe, le titre de roi des Romains, et mourut en 1576, à Ratisbonne, où il s'était rendu pour présider une diète ; il était âgé de quarante-neuf ans. Maximilien II, dit le grand historien de Thou, avait reçu de la nature les plus rares talents et le germe des plus grandes qualités. Il cultiva et perfectionna les uns auprès de Charles-Quint, dont il posséda toujours la confiance, et il développa les autres par l'étude et par une profonde méditation ; il aimait et protégeait les lettres, et parlait élégamment huit langues différentes : il se distingua de tous les princes de son siècle, par sa prudence, par son amour pour la justice. Tolérant, quoique religieux, humain et bienfaisant, il ne lui manqua, pour s'élever à la gloire, que d'avoir plus de bonheur et plus de santé.

Rodolphe II, fils de Maximilien et son successeur au trône impérial, ne possédait aucune des qualités que réclamait sa haute position et les circonstances critiques au milieu desquelles il était exposé à gouverner. En effet, quoique la tranquillité régnât en Allemagne, les traités n'avaient pu étouffer les germes de discorde qui fermentaient dans tous les esprits. Parmi les causes qui menaçaient d'enfanter de nouveaux désordres, il faut mettre en première ligne l'article établissant la réserve, lequel privait de sa dignité tout ecclésiastique romain qui embrassait la réforme. Les protestants, qui avaient admis cette clause, l'avaient ensuite attaquée avec violence. Elle anéantissait, disaient-ils, la liberté de conscience, en forçant un prince ecclésiastique, s'il voulait conserver son rang et ses biens, à dissimuler sa croyance religieuse. D'un autre côté, les catholiques soutenaient que les bénéfices n'avaient été donnés par les premiers possesseurs qu'à la condition que ceux qui en jouiraient suivraient la foi romaine. Ils faisaient en outre remarquer que, les prélats protestants ayant la permission de se marier, tous les évêchés seraient, avec le temps, transformés en principautés héréditaires. Cette dernière prédiction s'était bientôt vérifiée, car toute la Basse-Allemagne s'était en peu de temps sécularisée, et il était à craindre que cet exemple, s'il était suivi, n'amenât rapidement l'abolition du catholicisme dans toute la Germanie. Il aurait fallu que le chef de l'Empire, en exerçant une surveillance de tous les instants, montrât en outre autant de prudence que de fermeté ; mais Rodolphe était, au contraire, un prince qui unissait l'indolence à l'emportement. Il avait de plus été élevé à Madrid, sous les yeux de Philippe II, par les jésuites, défenseurs enthousiastes de la cour de Rome. Nous allons dire quelques mots de cet ordre célèbre qui, durant plus de deux siècles, fut, pour ainsi dire, en Europe, l'âme de la religion et de la politique. L'homme qui le fonda était un jeune officier, qui, retenu dans son lit par suite d'une blessure, se mit à lire, par désœuvrement, la légende des saints et la vie de Jésus-Christ. Frappé de tant d'exemples de dévouement et de sublime abnégation, il jura de se consacrer désormais au service de la religion [1522]. Ignace de Loyola, on le nommait ainsi, mena d'abord la vie d'un anachorète ; devenu plus tard pèlerin, il alla visiter Jérusalem, et, à son retour, il s'adjoignit trois hommes pieux, avec l'aide desquels il tenta de diriger un institut. Contraint d'ajourner ce projet, il vint en France et commenca ses études au collége Sainte-Barbe, quoiqu'il eût alors trente-trois ans. Les nouvelles doctrines qu'il avait imaginées lui conquirent quelques prosélytes ; il les réunit dans une carrière à Montmartre, et leur fit promettre de se trouver à Venise à une époque déterminée. Tous furent fidèles à leur serment ; Loyola partit avec eux pour Rome, et se présenta au pape Paul III, qui approuva son institut, dont les membres s'élevaient alors à soixante. L'idée-mère qui présida à la constitution des jésuites est l'obéissance passive et absolue ; mais il fallait féconder ce principe, et ce fut le jésuite Lesnez qui en vint à bout, en traçant les constitutions de l'ordre. Les jésuites ne furent ni des prêtres ni des moines, mais des prédicateurs et des instituteurs. Les premiers allèrent civiliser l'Amérique et les autres parties du monde ; les seconds, en se chargeant d'élever la jeunesse, lui

MCD 2019

inculquèrent leurs principes religieux, et s'emparèrent du domaine de l'intelligence, car ils se placèrent à la tête des savants et des érudits. Bref, les jésuites fondèrent un empire au Paraguay, tandis qu'en Europe ils se proclamèrent les défenseurs du catholicisme, et s'établirent sous la protection exclusive du souverain pontife. Les autres ordres religieux avaient fui le monde; les jésuites s'y mêlèrent, et, pour ne pas choquer les ambitions vulgaires, ils eurent soin de rejeter les dignités de l'Église. En vertu du dogme de l'obéissance, chaque jésuite dut sacrifier à la gloire et à la prospérité de l'ordre sa gloire personnelle et ses intérêts les plus chers. Établi dans la capitale du monde chrétien, le général, instruit par des rapports secrets et fidèles, suivait tous les mouvements de la religion et de la politique. Rien n'était caché à ses investigations, puisque le confessionnal de tous les rois catholiques était occupé par des jésuites, et que les jésuites pénétraient dans toutes les classes de la société pour en étudier les faiblesses et en tirer avantage. Les disciples de Loyola s'étaient répandus en peu de temps dans toute l'Europe, et étaient venus s'établir dans la Bavière et dans l'Autriche. Rodolphe avait été leur disciple, et l'on ne doit pas être surpris s'ils s'emparèrent de son esprit et influèrent sur son gouvernement. Au reste, les jésuites n'étaient pas les seuls qui exerçaient un ascendant irrésistible sur l'empereur. Ce prince, au lieu de s'occuper des affaires de l'État, étudiait le cours des astres avec Tycho Brahé et Keppler; examinait, dans la compagnie d'artistes habiles, des tableaux, des statues ou des pierres gravées. Il ajoutait la foi la plus aveugle aux miracles de l'alchimie ; renfermé dans un laboratoire, il cherchait les moyens de faire de l'or. Il avait aussi un goût très-vif pour les femmes, et leur sacrifiait la plus grande partie de ses revenus ; le reste appartenait à ses chevaux, auxquels il portait autant d'attachement qu'à ses maîtresses. Tel était le monarque qui se trouvait chargé de la mission si difficile de contenir les protestants et les catholiques, toujours prêts à s'entre-déchirer. Au reste, chaque jour surgissaient de nouveaux incidents qui jetaient la discorde dans toutes les âmes. C'est ainsi que l'archevêque de Cologne, Gébhard Trucchsen, ayant conçu la plus vive passion pour une chanoinesse de Gernsheim, appelée Agnès de Mansfeld, abjura le catholicisme pour l'épouser [1583]. Le chapitre le déclara déchu, et mit à sa place le prince Ernest de Bavière. Gébhard essaya de résister aux troupes espagnoles et bavaroises qui installèrent le nouvel élu dans Cologne ; mais, en quittant la foi romaine, il avait embrassé le calvinisme ; alors les luthériens l'abandonnèrent ; il perdit sa principauté, et les protestants une voix dans le collége électoral, ce qui donna une prépondérance décisive au parti catholique. Quelques événements à peu près semblables éclatèrent à cette époque, et mirent les armes à la main aux deux communions ennemies. Enfin, les protestants formaient, en 1608, une confédération qui prit le titre d'Union Évangélique, et d'où sortit, plus tard, la guerre de trente ans. Sur ces entrefaites et à l'instigation des jésuites, Rodolphe prononça l'abolition, en Autriche, du culte réformé ; il voulut aussi restreindre les priviléges qui avaient été accordés aux protestants dans la Bohême et dans la Hongrie, et laissa percer l'intention manifeste de persécuter les protestants sur tout le territoire de l'Empire. Il était encouragé, dans l'exécution de ce plan, par ce qui se passait autour de lui : le duc de Bavière venait de chasser les réformés de Donawerth, tandis que ceux-ci étaient encore, à cette époque, expulsés d'Aix-la-Chapelle. Ces infractions à la paix publique furent dénoncées à l'empereur, au nom des seigneurs protestants, par l'organe du prince Christian d'Anhalt. Il fit entendre à Rodolphe que, s'il repoussait les réclamations de ces coreligionnaires, ceux-ci seraient contraints de tirer l'épée pour se faire rendre justice. Rodolphe, effrayé de ce langage, fit toutes les concessions que l'on exigea de lui ; mais un danger plus puissant que la résistance dont on le menaçait vint troubler son indolence : il s'agissait de ses États héréditaires, où la fermentation s'était accrue au point de dégénérer

MCD 2019

en révolte ouverte. Les causes de cette conflagration remontaient à Maximilien II, prédécesseur de Rodolphe, qui s'était vu contraint de permettre aux nobles qui avaient abandonné la religion romaine, de célébrer leur culte, mais en se renfermant dans leurs châteaux. Toutefois le zèle des novateurs ne put s'accommoder de cette restriction, et des prédicateurs évangéliques, répandus dans toutes les villes, avaient osé prêcher publiquement jusque dans les rues de Vienne. Lorsqu'il fut monté sur le trône, Rodolphe voulut réprimer cet abus, et ne put vaincre les résistances qu'il rencontra qu'en employant la rigueur. Il bannit de sa capitale les ministres évangéliques, et défendit l'exercice de la nouvelle religion ; il prit ensuite des mesures pour rendre à l'Église romaine son ancien pouvoir, et lui accorda de nombreux priviléges. En agissant ainsi, le monarque ne faisait qu'appliquer les conventions stipulées entre les catholiques et les protestants que ces derniers avaient violées audacieusement, mais sa conduite fut peut-être imprudente et impolitique. Quoi qu'il en soit, elle enfanta des troubles, et il fut impuissant à les apaiser. Outre les provinces, possessions héréditaires qu'il tenait de ses aïeux, Rodolphe régnait encore sur la Hongrie et la Transylvanie ; mais les habitants de ces deux contrées n'avaient qu'un attachement très-équivoque pour leur souverain. Voisins des Turcs, ils flottaient sans cesse entre la domination du sultan et celle de l'Autriche. Aussi quand les nouveautés introduites par Luther se répandirent dans la Transylvanie, elles furent accueillies avidement de la part des seigneurs factieux, qui s'en servirent comme d'instruments pour entretenir l'esprit de révolte, et en 1603, un magnat, Étienne Boschkai, se mit à la tête des mécontents, qui, appuyés par les Ottomans, prirent les armes contre Rodolphe ; leur exemple fut imité par les protestants de l'Autriche, de la Moravie et de la Bohême. Comme cette insurrection prenait chaque jour de nouveaux accroissements et menaçait de renverser l'empereur de son trône, les quatre frères de Rodolphe s'assemblèrent à Vienne, reconnurent Mathias comme chef de leur maison, et, à ce titre, le chargèrent de soutenir leurs intérêts. Rodolphe avait confié à ce prince le gouvernement de l'Autriche et le commandement des troupes hongroises ; il profite de l'influence que lui donnait sa position pour assembler les États à Presbourg (1), et en obtient des subsides avec lesquels il lève une armée de vingt-cinq mille hommes, et marche sur la Bohême. Ce royaume était, comme la Hongrie, en proie aux dissensions religieuses, et lorsque l'empereur demanda des secours à ses sujets, les dissidents auxquels il avait interdit la célébration de leur culte, lui arrachèrent les plus grandes concessions et se préparèrent à tirer l'épée en sa faveur. Néanmoins Rodolphe n'osa pas engager la lutte ; il abandonna à son frère la Hongrie, l'Autriche et la Moravie, et le désigna pour son successeur au trône de Bohême [1608]. Sur ces entrefaites, s'ouvrit dans le nord de l'Allemagne la succession de Jean-Guillaume, souverain des duchés de Juliers, de Clèves et de Berg, des comtés de Mark, de Ravensberg et de la seigneurie de Ravenstein. Parmi les nombreux concurrents qui réclamaient cet héritage, se trouvaient les deux branches de la maison de Saxe, l'électeur de Brandebourg et le comte palatin de Neubourg. Les deux derniers commencèrent à se mettre en possession du pays contesté, qu'ils se partagèrent provisoirement. D'un autre côté, l'archiduc Léopold, évêque de Passaw, nommé administrateur de ces mêmes États, se saisit de la ville de Juliers, avec l'aide de soldats espagnols ; car le cabinet de Madrid, maître des Pays-Bas, voulait éloigner à tout prix de son voisinage tout prince qui ne professerait pas la religion catholique. L'Union-Évangélique réclama sur-le-champ l'appui des rois de France et d'Angleterre. Henri IV répondit à cet appel ; il allait se mettre à la tête de son armée dans le but d'abaisser la maison d'Autriche, dont la puissance, si on lui permettait de grandir encore, pouvait mettre en péril l'indépendance de l'Europe ; mais ce grand monarque tomba tout

(1) Capitale de la Hongrie.

MCD 2019

à coup sous le poignard d'un assassin. Sa veuve, devenue régente, envoya quatorze mille Français, qui, réunis aux troupes protestantes, rentrèrent en possession de Juliers [1610]. Les négociations succédèrent aux combats, et les deux partis, la ligue et l'union, convinrent d'un armistice.

Tandis que l'Allemagne se reposait dans un calme équivoque, la révolte achevait d'enlever à l'empereur ses États héréditaires. Durant les derniers troubles, le parti catholique avait essayé de rétablir la bonne intelligence entre les princes de la maison d'Autriche : un rapprochement avait eu lieu entre Rodolphe et le roi de Hongrie ; mais, après tant d'outrages, le pardon ne pouvait être sincère, et Rodolphe était au fond du cœur l'implacable ennemi de Mathias. Et cependant il lui faudrait encore laisser, à ce frère odieux, le sceptre de Bohême. Pour échapper à cette triste nécessité, l'empereur voulut le transmettre à l'archiduc Léopold, dont le dévouement et les services méritaient cette préférence (1). Léopold entre à main armée dans la Bohême pour s'assurer le trône ; mais les adversaires de Rodolphe, qui s'étaient décorés du nom de défenseurs de la liberté, réclament le secours de Mathias, qui accourt à la tête d'une armée, chasse les soldats de Léopold, et force Rodolphe de lui transmettre la couronne de Bohême [1611]. Il ne restait plus à ce dernier que celle de l'Empire ; mais, dépouillé de ses possessions héréditaires, ce prince n'avait pas même de quoi soutenir sa dignité ; car Mathias, qui aurait dû subvenir à l'entretien de sa cour, laissait l'empereur en proie à la détresse. Aussi ce malheureux prince ayant exposé ses besoins à une diète tenue à Nuremberg, reçut des électeurs, au lieu d'argent, des reproches, qui, s'ils étaient fondés, n'en étaient que plus cruels et plus inutiles. Abreuvé d'humiliations, le monarque succomba à ses infortunes, et mourut dans les premiers jours de janvier 1612. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Les deux vices principaux de ce prince étaient l'indolence et l'irrésolution ; il portait ce dernier défaut si loin que, s'étant fiancé à l'infante Isabelle, fille aînée de Philippe II, il laissa s'écouler dix-sept ans avant de se décider à achever le mariage, et, lorsqu'il eut pris enfin cette résolution, il apprit, avec indignation, que la princesse, après avoir entendu jusqu'à l'âge de trente-trois ans, avait donné sa main à l'archiduc Albert, frère du monarque. Il rechercha ensuite l'alliance d'un grand nombre de princesses, mais sans pouvoir se résoudre à conclure. Il en fut puni, puisque, ne pouvant avoir d'enfant légitime, il se vit contraint d'adopter, pour son héritier, son frère Mathias, qu'il détestait.

Le trône impérial demeura vacant six mois, et Mathias, qui avait pour concurrents l'archiduc Albert et les ducs de Bavière et de Savoie, obtint la préférence sur ses rivaux. Élu à Francfort, il fut couronné dans cette ville avec une pompe extraordinaire. Tous les électeurs, à l'exception de celui de Brandebourg, assistèrent à cette cérémonie, et en augmentèrent l'éclat. Tout semblait respirer la joie et la confiance autour du nouvel empereur, parce que son avénement donnait aux catholiques l'espérance qu'ils allaient triompher sous un monarque ferme et actif, tandis que les protestants se flattaient que la mauvaise santé de Mathias leur donnerait bientôt un monarque de leur choix. Les prévisions des premiers ne furent pas justifiées, car le nouveau chef de l'Empire, affaibli sans doute par les souffrances physiques, ne montra ni plus de vigueur ni plus de résolution que son frère Rodolphe; en outre, il fut opprimé, comme lui, par ses proches, qui lui imposèrent l'obligation de reconnaître pour son successeur son cousin germain, l'archiduc Ferdinand, qui était déjà en possession de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Le caractère entreprenant et résolu du jeune archiduc fit ployer l'empereur, qui, au lieu de commander, dut se résigner à obéir. Ferdinand avait été nommé héritier présomptif de la couronne de Bohême. Comme on connaissait son attachement à la foi catholique, les seigneurs bohémiens,

(1) *Abrégé général des temps modernes*, par Ragon, t. II, page 336 de la 4e édition.

MCD 2019

qui avaient embrassé les doctrines nouvelles, s'apprêtèrent à la résistance, et se donnèrent pour chef le comte Henri de Thurn. Ce personnage était revêtu de la charge de burgrave de Carlsten, et à ce titre chargé de la garde de la couronne de Bohême et des archives du royaume. Il avait d'ailleurs acquis une si grande influence sur les esprits, qu'on le nomma défenseur et protecteur de la religion (1). Sur ces entrefaites, les protestants avaient fait bâtir deux temples : l'un avait été élevé sur les terres de l'abbé de Braunau, et l'autre dans le village de Clostergrab, placé sous la juridicton de l'archevêque de Prague. Les *lettres de majesté* de Rodolphe permettaient aux seigneurs qui suivaient le culte évangélique de bâtir des églises sur leurs terres, mais n'accordaient pas un semblable privilége à leurs sujets. En conséquence, l'empereur Mathias se prononça contre les protestants. Le temple de Clostergrab fut démoli, et l'on ferma celui de Braunau. Le comte de Thurn envenime cette affaire; il sème la révolte par toute la Bohême qu'il parcourt en personne pour enflammer les haines. Revenu à Prague, il rassemble ses partisans, et convoque les députés des États dans le but, dit-il, de réclamer l'exécution des lois violées au détriment de ses coreligionnaires. La plus grande partie des députés répondent à cet appel ; ils se rendent à Prague, et, le comte de Thurn à leur tête, envahissent le château où le gouverneur était assemblé avec ses conseillers. Deux de ces dignitaires, Martinitz et Slabata, avaient été désignés à la fureur du peuple comme les persécuteurs les plus ardents des novateurs : les révoltés les saisissent et les jettent par la fenêtre, ainsi que le secrétaire du conseil, Fabricius. Tous trois échappèrent à la mort, parce qu'ils tombèrent dans les fossés, où se trouvaient amoncelés des immondices par lesquels leur chute fut amortie (2). Cet attentat est signalé dans l'histoire sous le nom de *défénestration de Prague*. Quoiqu'il fût inexcusable, le comte de Thurn essaya de le justifier aux yeux de l'empereur par de vagues récriminations, et aux yeux du peuple bohémien par l'exemple de Jesabel chez les juifs et de Manlius chez les Romains, qui subirent une punition semblable pour avoir opprimé leurs concitoyens. En même temps, il s'empare du gouvernement, fait nommer trente directeurs que l'on investit de l'administration générale des affaires ; il remplit toutes les places de ses créatures, chasse les jésuites, regardés comme les défenseurs les plus habiles et les plus intrépides du catholicisme, puis il lève des troupes pour soutenir sa rébellion.

Mathias, dont la santé déclinait chaque jour, accueillit les explications des rebelles ; il offrit d'oublier le passé à condition que ceux-ci mettraient bas les armes et se soumettraient aux lois établies. Ferdinand fut d'un avis contraire, il écrivit à l'empereur une lettre où il repousse la pensée d'entrer en arrangement avec des hommes qui sont dignes des punitions les plus rigoureuses, et, joignant les effets aux paroles, il assembla une armée, et ses généraux envahirent la Bohême. Mais les habitants de ce pays avaient eu le temps d'organiser la défense, et s'étaient donné pour chef le comte Ernest de Mansfeld ; c'était un aventurier qui n'avait d'autre patrimoine que son épée, qu'il avait offerte successivement à tous les princes qui avaient voulu acheter ses services. Il avait d'abord combattu pour la maison d'Autriche. Mal récompensé de son dévouement, il avait quitté la foi romaine pour la doctrine de Luther, et, depuis ce moment, il s'était montré l'ennemi le plus acharné de la maison impériale. Assisté par des soldats que le fanatisme rendait intrépides, il battit ses adversaires : sur ces entrefaites, Mathias rendit le dernier soupir, et sa mort fut hâtée par l'enlèvement du cardinal Clesel, dont les conseils déplaisaient à Ferdinand, qui le fit arrêter [1619]. Ce mo-

(1) Les protestants avaient obtenu, par les lettres de majesté de Rodolphe, les priviléges de nommer *des défenseurs de la foi;* ils avaient pour mission de veiller à ce que l'édit fût observé scrupuleusement.

(2) Ils tombèrent d'une hauteur de près de quatre-vingts pieds, et l'on rapporte que le secrétaire, dans sa chute ayant froissé l'un des conseillers, lui fit de grandes excuses de cette témérité.

MCD 2019

narque ne régna que trois années, durant lesquelles il fut l'esclave de celui qu'il avait adopté pour fils et pour successeur : il semble que le ciel ait voulu le punir de ses torts envers Rodolphe.

Ferdinand II, dès qu'il eut appris la mort de son prédécesseur, réclama tout l'héritage que Mathias laissait ; malgré tous les efforts de l'union protestante, il se fait déclarer empereur. Cependant il arrivait au trône dans les circonstances les plus difficiles ; en effet, ses États héréditaires ainsi que la Silésie et la Moravie, laissaient percer des germes de mécontentement : la Hongrie montrait en outre un faible attachement pour son souverain, tandis que le comte de Thurn, à la tête des Bohémiens, s'avançait rapidement sur Vienne dont les habitants sympathisaient avec lui. Ferdinand ne pouvait compter que sur la garnison, qui était peu nombreuse ; menacé, jusque dans son palais, par seize membres des Etats autrichiens, qui voulaient le contraindre à faire alliance avec les Bohémiens, il résista à toutes leurs instances, et n'échappa aux dernières violences que par l'arrivée imprévue de cinq cents cavaliers, qui entrèrent dans la capitale, et se rendirent au château pour prendre les ordres de l'empereur. Les Bohémiens s'éloignent ; ils rentrent dans leur pays, mais pour rompre avec Ferdinand, qu'ils déclarent déchu du trône ; ils l'offrent au comte palatin, Frédéric V. Ce prince, entraîné par les reproches et les conseils de sa femme, accepte ce don fatal, qui devait entraîner sa ruine. Au lieu de ne songer qu'aux combats, il célébra son avénement par des fêtes, tandis que son concurrent s'unissait avec le duc Maximilien de Bavière, auquel il confia le commandement de toutes les troupes catholiques. Frédéric avait compté, mais à tort, sur l'appui de son beau-père, Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne ; Philippe III devait aussi envoyer ses bandes espagnoles sous les ordres de Spinola ; mais tout fit défaut au faible monarque, qui, réveillé sur les bords de l'abîme, ne pouvait plus compter que sur l'enthousiasme des Bohémiens, et la capacité de Mansfeld. Néanmoins la bataille de la Montagne-Blanche ne dura qu'une heure, et fut perdue sous les yeux de Frédéric, qui, voyant les siens plier, prit la fuite, délaissant ses nouveaux sujets et payant leur dévouement par le plus lâche abandon. Errant dans plusieurs cours de l'Allemagne, il n'obtint qu'une pitié stérile, et courut ensevelir en Hollande sa honte et ses malheurs [1620].

Ferdinand se rendit maître, par ses généraux, de toute la Bohême, et garda, durant trois mois, un silence perfide qui devait assurer sa vengeance. En effet, la plupart de ceux qui avaient fui après la déroute de Frédéric V étaient rentrés dans leurs foyers ; ce fut alors que l'empereur lança un décret de proscription. Le même jour, quarante-huit des principaux chefs du parti protestant sont jetés dans les fers ; et vingt-sept d'entre eux, après un simple interrogatoire, sont livrés au bourreau ; on confisque leurs biens, on s'empare des possessions des rebelles qui ont cherché leur salut dans la fuite, et le monarque déclare qu'il ne souffrira plus qu'un seul culte. La nation perd tous ses priviléges ; les ministres protestants sont expulsés et suivis dans l'exil par trente mille familles, qui allèrent peupler la Saxe et le Brandebourg. La Silésie et la Moravie subirent des traitements non moins rigoureux. Tandis que Ferdinand signalait son triomphe par des mesures impitoyables, le Palatinat avait été subjugué par le duc de Bavière, qui avait reçu la promesse de rester en possession d'une partie de sa conquête, et d'être investi de la dignité électorale dont Frédéric serait dépouillé [1623].

Les victoires de l'empereur, qui était uni par les liens du sang et celui des intérêts politiques et religieux avec l'Espagne, allaient ébranler l'indépendance et la sécurité des autres souverains de l'Europe, et cependant nul ne tira l'épée en faveur de Frédéric. La France seule hasarda des représentations qui, n'étant pas appuyées par les armes, ne furent pas écoutées : il est vrai que Louis XIII était sous le joug de Luynes, qui ne songeait qu'à maintenir l'édifice de sa fortune. Jacques se contentait de négocier au lieu de combattre en faveur de son gendre, et l'empereur n'avait plus pour adversaires que quatre guerriers, plu-

MCD 2019

tôt soldats que princes ; c'étaient Georges-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach ; Chrétien, duc de Brunswick et évêque d'Halberstadt ; Jean-Georges de Brandebourg, duc de Jægerldorff ; et Ernest, comte de Mansfeld. « Sans argent et sans » sujets, ils faisaient la guerre aux dépens » de tout le monde, et quand il s'agissait » de se procurer des ressources, ils consul- » taient uniquement leurs besoins et se » souciaient peu du droit (1) ; en un mot, » ces personnages étaient de véritables » condottieri. » Ferdinand leur opposa le célèbre Tilly, qui fut toujours victorieux jusqu'au jour où Gustave-Adolphe parut en Allemagne. Il chassa Mansfeld de la Bohême, mit en déroute successivement le margrave de Bade-Dourlach et le duc de Brunswick, et couronna ses succès par une éclatante victoire remportée dans le pays de Munster [1621-1622].

L'Allemagne protestante, faible, parce qu'elle était désunie, n'oppose plus aucune résistance aux volontés de Ferdinand. Dans une diète convoquée à Ratisbonne, il destitue l'électeur palatin, Frédéric, et transmet sa dignité au duc de Bavière, Maximilien. En même temps, ses soldats lèvent des contributions sur toutes les provinces de la Germanie, et s'engraissent de pillage. Quand la mesure fut comblée, quand les princes et les peuples se virent menacés de la servitude la plus honteuse et la plus pesante, ils s'éveillèrent, résolus de tout risquer pour échapper au joug, et ils s'adressèrent à Christian IV, roi de Danemark. Les Etats de la Basse-Saxe prirent l'initiative, et offrirent au monarque de l'argent et des troupes. Par malheur, Christian ne possédait que la bravoure guerrière et ne pouvait diriger une entreprise où il fallait non-seulement triompher sur le champ de bataille, mais encore rallier les esprits, ménager les intérêts et les faire concourir à un but commun. Quoiqu'il eût sous ses ordres Mansfeld et le duc de Brunswick, le monarque danois subit presque toujours les revers dans deux campagnes, et ses troupes furent battues par Tilly et Wallenstein. Ce dernier était un gentilhomme bohémien qui avait offert à l'empereur d'assembler une armée à ses propres dépens. Toujours victorieux, le nouveau général acquit bientôt une immense renommée. Pour récompenser ses services, Ferdinand le crée duc de Friedland, et lui donne les Etats du duc de Mecklembourg : ainsi Wallenstein prenait rang parmi le princes, par le seul droit de son épée et la volonté de Ferdinand. Ce monarque, persuadé que les victoires de ses lieutenants lui permettaient de tout oser, lance enfin le fameux édit de restitution, qui ordonne à tous les dissidents princes ou Etats, de restituer les églises, les monastères et tous les biens qui avaient appartenu à l'Eglise catholique. Cet édit renversait les lois, déplaçait les propriétés, et bouleversait l'existence de la moitié des provinces de l'Allemagne ; mais les armées victorieuses de l'empereur sont chargées de l'exécuter, et, vaincu, le roi de Danemark est contraint de signer la paix à Lubeck [1629]. Richelieu gouvernait alors la France sous le nom de Louis XIII ; il jugea qu'il fallait arrêter, dans sa course la fortune de la maison d'Autriche, qui allait accabler l'Europe. Comme il ne pouvait se liguer ouvertement avec des hérétiques, cet habile politique offrit au roi de Suède, Gustave-Adolphe, de succéder à Christian dans le rôle de vengeur de la cause protestante. Gustave avait déjà signalé ses talents militaires en luttant contre les Danois, les Russes et les Polonais. Il accepte les subsides que doit lui fournir Richelieu, et paraît tout à coup en Allemagne, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Cependant l'empereur cédant aux réclamations de la diète, qui demandait vengeance de tous les excès commis par Wallenstein, lui avait retiré le commandement ; Tilly en fut revêtu seul. Il marcha contre Gustave, qui le força à fuir devant lui. Tilly met alors le siége devant Magdebourg, ville riche et qu'il voulait punir d'avoir fourni de l'argent et des armes à Christian, et de s'être allié avec Gustave-Adolphe. Celui-ci veut courir au secours de cette cité ; mais les len-

(1) *Tableau des Révolutions des systèmes politiques de l'Europe*, par Ancillon, tome III, page 96.

MCD 2019

teurs et la mauvaise volonté de l'électeur de Saxe arrêtent sa marche, et Magdebourg succombe. Quarante mille habitants, de tout sexe et de tout âges, sont égorgés par les vainqueurs, dont le chef fait chanter un *Te Deum* au milieu des ruines et des cadavres qui dénoncent au ciel ses barbaries. Le roi de Suède, injustement accusé par la voix publique, qui lui attribue cette catastrophe, court au-devant de Tilly, et l'atteint auprès de Leipsick ; il triomphe des impériaux après une lutte aussi longue qu'acharnée. Gustave, à la suite de ce succès décisif, traverse toute l'Allemagne, et voit fuir à son approche les alliés et les soldats de Ferdinand. Il soumet le haut Palatinat et la Franconie, et bat derechef Tilly sur les bords de la rivière de Leck.

Ce général meurt de ses blessures [1632], et dans son effroi, Ferdinand est réduit à supplier Wallenstein de venir le défendre. Ce général impose à son maître les conditions les plus audacieuses ; il nommera tous les officiers de son armée ; lèvera des contributions sans en rendre compte ; gardera pour lui toutes les conquêtes que feront ses armes ; il sera mis en possession du Mecklembourg, ou de toute principauté équivalente à celle-là ; en outre, il lui sera permis de pénétrer, quand il le jugera indispensable, dans les Etats héréditaires de l'empereur, qui choisira Prague pour sa résidence. Ferdinand se soumet à tout, et Wallenstein rassemble, en peu de temps, quarante mille hommes. Il tente d'abord d'affamer Gustave dans son camp auprès de Nuremberg ; mais après deux mois d'attente qui ruine tout le pays que les deux armées occupent, Wallenstein s'éloigne, en marquant son passage par le pillage et l'incendie. Enfin, il se trouve en présence du monarque suédois, dans la plaine de Lutzen ; une bataille s'engage entre les deux adversaires, où ils déploient, l'un et l'autre, le courage le plus héroïque et toutes les ressources de l'art. Gustave allait triompher, lorsqu'une balle, partie d'une main inconnue, le frappa mortellement. Les Suédois arrachèrent son corps aux impériaux, et eurent la triste satisfaction de baigner de leurs larmes le cadavre sanglant de leur monarque, avant de l'inhumer. Gustave avait trente-huit ans quand il expira ; il avait rangé sous ses lois les deux tiers de l'Allemagne [1632]. Nous ne détaillerons pas les opérations militaires du chef des armées impériales ; nous dirons seulement qu'il trouva encore des généraux suédois dignes de se mesurer avec lui. En effet, le chancelier Oxenstiern, qui gouvernait sous le nom de la jeune Christine, fille et héritière de Gustave (1), lui opposa des rivaux, qui relevèrent la fortune des Suédois. Cependant, Wallenstein n'était pas pressé de vaincre, puisqu'en perpétuant la guerre, il perpétuait aussi son commandement, qui était, pour lui, une véritable royauté. Las d'être traité comme un sujet, l'empereur destitue son général, il prononce en même temps son arrêt de mort, et charge de l'exécution trois officiers étrangers, Lesly, Butler et Gordon, que le proscrit avait comblés de ses bienfaits ; ils le surprennent dans la citadelle d'Egra, et l'égorgent. On ne saurait encore décider si Wallenstein mérita son triste sort ; quoi qu'il en soit, ce fut un homme extraordinaire qui, par la force de son caractère, s'élança d'une condition privée au premier rang, et marcha l'égal des plus grands personnages. Au reste, son trépas fut une tache qui ternit la mémoire de Ferdinand ; il devait l'épargner, s'il était coupable : aussi, en ordonnant ce meurtre, semble-t-il avoir obéi non à la justice, mais à la crainte [1634]. L'empereur survécut seulement trois années à sa victime ; il quitta le trône et la vie sans voir la fin de la lutte sanglante dont il avait donné le signal. Il réussit, toutefois, à faire nommer son fils roi des Romains, et il expira le le 15 février 1637, après un règne de dix-sept ans, dont la première moitié ne fut, pour ainsi dire, qu'une suite de triomphes, tandis que la seconde fut obscurcie par des revers et des humiliations.

Ferdinand III avait déjà commandé les troupes impériales après la mort de Wallenstein et remporté une grande victoire sur ses

(1) Christine, à la mort de son père, n'était âgée que de huit ans.

MCD 2019

ennemis. Monté sur le trône, il abandonna le soin de combattre à d'habiles généraux, parmi lesquels nous nommerons le célèbre Jean de Wert. Sur ces entrefaites, le duc de Weimar, dont Richelieu payait en grande partie les soldats, et qui s'était distingué par de brillants exploits, fut enlevé par une courte maladie, et ses troupes passèrent sous les drapeaux et à la solde de la France. D'un autre côté, le général suédois Banner chassait les impériaux de la Poméranie et pénétrait jusqu'en Bohême. En 1641, il quitte la Franconie et marche sur Ratisbonne, où se trouvait l'empereur, qui fut sur le point de tomber entre ses mains. Il meurt ; son compatriote Torstenson le remplace, et emporte de nombreux triomphes. Wrangel vient prendre, à son tour, le commandement des Suédois, et soutient dignement l'honneur des armes de sa patrie : il est vrai que Turenne et Condé secondaient ses efforts. Tandis que la Germanie était en proie à tous les fléaux que la guerre traîne après elle, des conférences s'ouvrirent, en 1343, entre les impériaux et leurs nombreux adversaires. Les préséances amenèrent d'abord de longues disputes ; vinrent ensuite les intérêts qu'il fallut débattre, et qui consumèrent huit années. Enfin, on conclut en 1648 la célèbre paix de Westphalie, qui se compose de deux traités : celui de Munster et celui d'Osnabruck. Cette pacification régla d'abord ce qui concernait la religion. L'Allemagne reçut le bienfait de la liberté de conscience, et ceux qui avaient embrassé la réforme eurent le droit de bâtir des temples et de célébrer leur culte. Plusieurs évêchés furent abandonnés à des princes luthériens ; d'autres ne furent pas sécularisés, mais devaient appartenir alternativement à un prélat luthérien et à un prélat catholique. Dans les pays protestants, les abbayes, les bénéfices et les commanderies furent abandonnés à des princes et à des seigneurs qui avaient pris part à la lutte, et qu'il fallait indemniser. Il est vrai que le pape ne voulut pas reconnaître ces concessions, mais elles furent exécutées malgré lui. Les Suédois prirent rang parmi les princes de l'Empire ; ils reçurent trois millions d'écus, et se firent confirmer la possession de presque toute la Poméranie, à laquelle ils joignirent la principauté de Rugen, la ville de Wismar, plusieurs villages, et les évêchés de Brême et de Werden. La France obtint la possession légale de toute l'Alsace, à l'exception de Strasbourg, et devint maîtresse des villes fortes de Brissac et de Philipsbourg.

Le fils aîné du malheureux Frédéric V obtint la restitution de ses pays héréditaires ; mais il perdit le haut Palatinat que l'électeur de Bavière avait conquis, ce dernier garda encore la dignité électorale. Il en fallut créer un huitième pour la maison palatine. L'électeur de Brandebourg conserva la Poméranie orientale ; il gagna encore l'archevêché de Magdebourg et les évêchés de Halberstadt, de Minden, et de Kamin, qui lui donnèrent quatre suffrages à la diète. Tous les princes et États de l'Empire qui avaient suivi la fortune de la maison palatine, ou qui avaient été lésés dans leurs droits, durent rentrer dans la situation où ils étaient en 1619. On formula quelques règlements relatifs à la constitution de l'Empire. Ainsi, le droit de suffrage fut assuré aux princes et États d'Allemagne dans toutes les questions concernant les droits de paix et de guerre, celui d'imposer des taxes, de construire des forteresses, ou de mettre des garnisons dans les anciennes ; les États jouirent sur leur territoire d'un pouvoir indépendant, tant sur les choses temporelles que sur les spirituelles ; ils purent signer des alliances avec les membres de la confédération et avec les étrangers, pourvu que ces alliances ne fussent pas en opposition avec les intérêts et les droits de l'Empire et de son chef.

« Telles sont les principales dispositions » du célèbre traité de Westphalie, dont la » conclusion forme une époque de la plus » haute importance dans l'histoire de l'Alle- » magne et de l'Europe entière, et qui mit fin » à cette guerre qui, pendant trente années, » ravagea l'Europe, depuis les confins de la » Pologne jusqu'à l'embouchure de l'Es- » caut, depuis les rives du Pô jusqu'à la » Baltique. dépeupla des provinces en- » tières, y anéantit l'agriculture, le com- » merce, l'industrie, coûta la vie à plu-

MCD 2019

» sieurs millions d'hommes, et retarda, » en Allemagne, de plus d'un siècle, l'é- » tude des sciences et les progrès intellec- » tuels (1). »

Le traité de Westphalie enleva à la maison d'Autriche sa prépondérance politique, qu'elle devait à Charles-Quint. Néanmoins, et en dépit des sages précautions qui furent prises par les négociateurs, elle regagna plus tard cette toute-puissance dont on la dépouillait alors. La guerre de trente ans, qui désola d'un bout à l'autre, durant cette longue période, l'Allemagne tout entière, fut du moins utile sous un certain rapport, puisqu'elle contribua à perfectionner l'art militaire. Gustave-Adolphe introduisit le premier des changements qui contribuèrent à ses succès. Ses combinaisons stratégiques expliquent comment il put triompher, avec un petit nombre de soldats, des forces supérieures qui lui étaient opposées. Les généraux qui avaient servi sous ses ordres fournirent à leur tour des exemples enseignant que le génie, qui prévoit d'avance les obstacles, sait aussi les surmonter et maîtrise ainsi les événements. Au reste, le camp des guerriers qui se signalèrent dans la lutte qui détermina le traité de Westphalie devint une école où se formèrent une foule d'hommes qui, aimant par goût le métier des armes, venaient de toutes les parties de l'Europe puiser des leçons, et qui firent de l'art militaire une véritable science. Les Anglais et les Français se firent remarquer parmi tous les étrangers qui venaient combattre sous les enseignes des Tilly, des Wallenstein, des Bernard de Saxe et des généraux suédois, instruits par Gustave. « Ainsi se forma, dit un historien moderne » (2), une race d'hommes hardis au dan- » ger, prudents sur leurs intérêts, soumis » en toute occasion à ces habitudes de » calcul, qui faisaient de leur vie une » marchandise, mêlant des actions bril- » lantes à des sentiments vulgaires, indif- » férents au bien, et pourtant attachés à » certains devoirs, etc.... » Tels étaient les officiers ; quant aux soldats, ils avaient fini par former une sorte de corporation où on ne pouvait entrer sans avoir satisfait à de certaines conditions. Ainsi, pour devenir reitre ou cavalier, on devait avoir été préalablement valet et écuyer, et pour être reçu parmi les fantassins ou lansquenets il fallait posséder un certificat attestant que l'on était rompu au maniement des armes. En outre, les reitres et les lansquenets jouissaient du droit de mendier lorsqu'ils avaient passé le temps requis sous les drapeaux. Ce privilége leur était concédé par l'empereur, et ils l'exerçaient en se réunissant par troupes que leur nombre rendait redoutables. Ils glanaient, pour ainsi dire, après les soldats, et ne laissaient plus rien partout où ils avaient passé. Au reste, Wallenstein et ses principaux officiers jouaient, en Allemagne, le même rôle que les condottieri en Italie ; de là viennent tous les excès dont leurs soldats, encouragés par l'exemple du général, se rendaient coupables. Comme les Tartares, ils campaient, traînant avec eux des milliers de femmes qui vivaient à leur suite, et n'avaient, pour habitation, que les chariots transportant les dépouilles des habitants. Les ravages des différentes armées ayant chassé les laboureurs, les terres demeuraient incultes ; dans la Silésie, en 1630, on fabriqua du pain avec des racines et des écorces d'arbre. Des milliers d'hommes mouraient de faim ; d'autres déterraient les cadavres, ou enlevaient des criminels suspendus au gibet pour les dévorer. On vit même des bandes aller à la chasse des hommes et des enfants, et les égorger pour en faire leur nourriture. Comme la guerre détruisait sans cesse la population et les richesses territoriales, la société commençait à marcher vers une dissolution prochaine : les champs n'étaient plus ensemencés, faute de bras, et, dans les villes, les professions manuelles étaient les seules qui fussent encore exercées. Les colléges étaient fermés, la plupart des églises désertes, et les professeurs et les curés, pour ne pas mourir de faim, embrassèrent toutes sortes de métiers : les uns se firent cordonniers, d'autres ménétriers, et le plus grand

(1) *Abrégé de l'Histoire générale des temps modernes* par Ragon, tome II, page 425, 3e édition.

(2) M. Guizot.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Démoraine del.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

Couché Sculp.

## COSTUMES MILITAIRES ALLEMANDS.

1. Houssard du G.d Duché de Saxe Weimar . 2. soldat de ligne . id, 3. Infanterie Saxonne. 4. Grenadier du Duché de Brunswick.

ALLEMAGNE.

nombre se fit soldat, ne pouvant plus être citoyen. Les objets d'art et les bibliothèques qui échappèrent à la destruction furent envoyés à Rome et à Stockholm. Enfin, le découragement parvint à un si haut degré dans la Bavière, que le duc Maximilien crut devoir publier une ordonnance enjoignant aux hommes mariés de s'acquitter du devoir conjugal, ce qu'ils négligeaient de faire, dans la crainte d'avoir des enfants qu'ils ne pourraient élever. La guerre de trente ans avait eu pour cause la religion, et cependant jamais elle n'avait reçu de plus graves atteintes dans ses dogmes et dans sa morale, outragée scandaleusement par les deux partis. En effet, les croyances s'étaient affaiblies à un tel point, qu'elles devenaient l'objet des railleries de ceux qui combattaient pour elles. Ainsi, les soldats catholiques prétendaient qu'il fallait réciter chaque matin l'alphabet où étaient renfermées toutes les prières, afin que Dieu pût choisir les oraisons qui lui conviendraient le mieux.

Renfermé dans son palais, Ferdinand III parut à peine sur la scène, exclusivement occupée par les hommes de guerre; mais il dirigea les longues négociations qui aboutirent, après huit années, à la conclusion du traité de Westphalie; il s'occupa et réussit encore à faire élire roi des Romains son fils aîné (1), déjà déclaré roi de Bohême et de Hongrie. Ce prince mourut, peu de temps après son élection, à Ratisbonne [1653]. Ferdinand III expira lui-même en 1657. Ce fut un politique profond et un esprit sage, et qui, par son habileté, perpétua dans sa famille la puissance et les honneurs de la dignité impériale, en faisant entrer, dans le collége des électeurs, plusieurs nouveaux membres sur lesquels il pouvait compter, puisqu'ils étaient ses sujets ou ses vassaux.

Léopold Ier, second fils de Ferdinand III, succéda à son père sur le trône des Césars; mais ce ne fut pas sans éprouver de grands obstacles, car il s'écoula un intervalle de quinze mois avant que la diète eût fait un choix. La France, soutenue par la Suède, les électeurs de Mayence et de Cologne, le palatin de Neubourg, le landgrave et les trois ducs de Brunswick-Lunebourg, offrit successivement la couronne à l'électeur de Bavière et à Léopold, grand-maître de l'ordre Teutonique et fils de Ferdinand II; mais enfin Léopold fut préféré à ses concurrents. Le nouveau prince se trouvait chargé d'un lourd fardeau, car ses ennemis étaient devenus plus puissants, tandis que ses ressources et ses droits, comme empereur, avaient diminué dans la même progression. Ainsi, il ne possédait plus la faculté de dissoudre une diète, et les états s'étaient en outre arrogé le privilége de contracter des alliances avec les étrangers, ce qui permit à ces derniers d'intervenir dans les affaires d'Allemagne, et de troubler l'Empire au gré de leur ambition. L'Europe avait aussi éprouvé de grands changements : l'Espagne, à laquelle l'Autriche se rattachait par les liens les plus étroits, était déchue du premier rang où l'avait élevée Charles-Quint; les successeurs de ce grand prince avaient amené la décadence de ce royaume, naguère si riche et si redoutable, faute de savoir gouverner par eux-mêmes et d'avoir rencontré des ministres capables de suppléer le souverain. Le commerce et la marine de l'Espagne étaient tombés dans l'état le plus déplorable, et l'or de l'Amérique, au lieu d'enrichir le pays, n'avait fait que l'appauvrir en passant dans les mains de ses ennemis, les Anglais et les Hollandais. Le Portugal, subjugué par Philippe II, venait de secouer le joug et ne pouvait être dompté, car le reste des vieilles bandes espagnoles avait trouvé son tombeau dans les plaines de Lens et de Rocroi. L'Italie ou l'Espagne possédait Naples, et le Milanais était ouvert à l'invasion des peuples qui l'entouraient. D'un autre côté, la France, à peine sortie des troubles de la Fronde, s'était réfugiée sous l'abri du bras tutélaire de l'autorité royale exercée par le cardinal Mazarin. Il venait d'expirer, et le jeune Louis XIV avait saisi le timon des affaires, qu'il sut tenir d'une main si ferme. L'Angleterre, éprouvée par des orages politiques qui avaient tué un roi, renversé un trône et fondé une république dirigée par Cromwell, s'était élevée

(1) Il s'appelait Ferdinand.



MCD 2019

au plus haut point de splendeur ; mais Cromwell était mort, et Charles II, remonté sur le trône de ses pères, s'apprêtait à perdre tous les fruits que lui avait légués l'administration forte et habile du protecteur (1). Mais, à l'époque où nous sommes, la Grande-Bretagne n'avait encore rien perdu de sa toute-puissance. La Hollande continuait, sous le régime de la liberté, à étonner le monde par ses succès. Élevée au rang des nations indépendantes, son pavillon flottait sur l'Océan et la Baltique, puis les immenses profits de son vaste commerce faisaient abonder dans le trésor public l'argent de tous les autres peuples. La Pologne, par la faute de sa constitution, était toujours en proie à l'anarchie, tandis qu'un nouvel État s'élevait dans le nord de l'Europe : c'était la Russie, à la veille de passer sous le sceptre de Pierre Ier, qui devait lui donner, avec les lumières de la civilisation, une impulsion aussi rapide qu'imprévue. La Suisse avait cessé de se mêler aux querelles des autres nations, et, satisfaite de s'appartenir à elle-même, se reposait dans son indépendance, que nul ne songeait alors à attaquer. La Suède, régie par la fille du grand Gustave, n'avait pas dégénéré sous sa domination ; mais néanmoins, épuisée par la guerre, elle avait cessé d'être redoutable pour l'Allemagne. En Danemark, l'aristocratie avait été détrônée au profit de la royauté ; mais le monarque Frédéric III s'occupait exclusivement de réformer les abus engendrés ou soutenus par le pouvoir qu'il venait de détruire. Campé à Constantinople, l'empire turc, qui avait si longtemps menacé l'indépendance du reste de l'Europe, laissait déjà percer les signes d'une décadence prochaine. En effet, les sultans ne paraissaient plus à la tête de leurs soldats, et ceux-ci venaient d'être battus à Saint-Gothard par les Autrichiens, sous les ordres du célèbre Montecuculli : il ne faut pas oublier que six mille Français prirent part à ce triomphe. Le sultan n'avait conclu toutefois qu'une trêve, comme s'il eût couvé le projet de recommencer plus tard la guerre. Quoi qu'il en soit, les armes ottomanes avaient perdu leur antique réputation, et les janissaires ne faisaient plus trembler les peuples de l'Occident.

(1) Cromwell.

En Allemagne, après les trente années de combats qui venaient de s'écouler, la puissance impériale, entrée depuis plusieus générations dans la maison d'Autriche, n'avait plus ses antiques soutiens. En effet, elle s'était laissé enlever la plupart de ses priviléges, et elle ne pouvait plus s'appuyer sur les villes dites impériales, qui, elles-mêmes, avaient perdu en grande partie leur indépendance, en même temps que leurs richesses ; car le commerce, exploité par l'Angleterre et la Hollande, était cause que la Germanie n'était plus, comme jadis, le centre des affaires industrielles ; d'un autre côté, les princes ecclésiastiques étaient dépouillés de leur prépondérance spirituelle et temporelle. Parmi les puissances séculières, se trouvait au premier rang la Bavière, qui avait acquis le Haut-Palatinat aux dépens des héritiers de Frédéric V (1), qui étaient cependant rentrés en possession de la dignité électorale, mais non pas de l'influence que leur maison avait si longtemps exercée. La Saxe était partagée, elle ne formait plus que des apanages appartenant à différents princes, et se trouvait ainsi déchue de son rang politique. Quant à la maison de Brandebourg, elle était représentée par un seul prince, Frédéric-Guillaume, qui, par sa prudence et son habileté, parvint à se rendre redoutable, et à faire rechercher son alliance par tout le monde. Enfin, le Hanovre, possédé par la maison de Brunswick, pouvait encore jeter quelque poids dans la balance ; mais les souverains de ce pays se partageaient en deux branches, celle de Wolfenbuttel et celle de Lunebourg, et qui avaient des alliances opposées ; car la première se rattachait à la France, la seconde à l'Autriche.

Cependant Louis XIV, débarrassé par la mort du cardinal Mazarin d'une tutelle qu'il supportait avec impatience, avait pris

(1) C'est cet électeur palatin qui s'était fait nommer roi de Bohême, et qui avait perdu non-seulement cette couronne, mais encore ses Etats héréditaires.

MCD 2019

en main les rênes du gouvernement ; époux de la fille de Philippe IV, roi d'Espagne, à ce titre, il réclama la souveraineté des Pays-Bas, et conquit rapidement ces riches provinces. La paix d'Aix-la-Chapelle lui assura la possession de plusieurs villes importantes [1668]. Comme Charles II, successeur de Philippe IV, par la faiblesse de son esprit et celle de son corps, paraissait incapable de défendre la monarchie dont il était le chef, Louis XIV la partagea d'avance avec Léopold. Ce fut le premier traité de ce genre qui précéda la fameuse guerre ouverte pour la succession de Charles II, et qui plus tard mit en feu toute l'Europe. Arrêté dans ses projets ambitieux par les Hollandais, Louis voulut punir ces audacieux républicains, et pénétra jusqu'aux portes d'Amsterdam, qui fut sauvée par l'héroïsme de ses habitants : en perçant leurs digues, ils contraignirent les vainqueurs à se retirer. Sur ces entrefaites, l'Autriche, l'Espagne, la Hollande et plusieurs Etats germaniques s'étaient ligués contre Louis XIV, ce qui n'empêcha pas ce prince de s'emparer de la Franche-Comté, tandis qu'un de ses généraux, le vicomte de Turenne, chassait les troupes allemandes de l'Alsace, et souillait sa gloire par l'incendie du Palatinat [1674-1675]. La paix de Nimègue abandonna la Franche-Comté au roi de France ; mais celui-ci n'était pas encore satisfait, et les usurpations qu'il se permit à l'ombre de la paix, firent naître la ligue d'Augsbourg, dans laquelle figurait Léopold, le roi de Suède, la maison de Saxe, les cercles de Bavière et de Franconie et quelques princes dont les Etats s'étendaient sur les bords du Rhin : elle avait pour but d'empêcher la rupture des traités de Westphalie et de Nimègue [1686]. Toutefois la guerre ne suivit pas immédiatement cette alliance, car l'empereur ne pouvait agir à cause des troubles dont la Hongrie était devenue le théâtre. Le peuple de ce royaume se plaignait d'avoir été dépouillé de ses priviléges et de ses droits : il se souleva, et mit à sa tête le jeune comte Tekely, dont le père avait péri sur l'échafaud, pour avoir pris la défense de ses compatriotes. Après une lutte mêlée de succès et de revers, ce dernier implora le secours du sultan des Turcs (1). Sa demande fut accueillie : le grand-visir Kara-Mustapha, à la tête de deux cent mille hommes, traversa la Hongrie, et arriva jusque sous les remparts de Vienne. Léopold s'enfuit de sa capitale, et laissa le soin de sauver ses Etats au duc de Lorraine ; malgré sa bravoure et ses talents, ce prince n'aurait pu délivrer Vienne, où il avait jeté douze mille hommes, sans l'arrivée du roi de Pologne, Sobieski, qui, renforcé par les électeurs de Saxe et de Bavière, et les troupes de plusieurs cercles de l'Empire, livra bataille aux Ottomans, et leur fit éprouver la déroute la plus complète [1683]. Le prince Eugène acheva plus tard l'œuvre si bien commencée par Sobieski : il chassa les Turcs de toutes les possessions autrichiennes, et la Hongrie retourna sous le sceptre de Léopold.

Cependant Louis XIV, n'ayant pu dissoudre la ligue d'Augsbourg, commença la guerre qui aussitôt ligua contre lui l'empereur, les rois d'Angleterre et d'Espagne, la Hollande et la plupart des princes de l'Empire. Cette lutte, soutenue dans les Pays-Bas, sur les bords du Rhin et en Italie, et qui fut signalée par les victoires de Luxembourg et de Catinat, se termina par le traité de Riswick, imposé par la France [1697]. Si Louis restitua quelques-unes de ses conquêtes, il acquit définitivement l'Alsace qui, détachée de l'Allemagne, devint une province française.

Charles II descendit au tombeau la première année du dix-huitième siècle, et son testament donna l'Espagne tout entière et les États qui s'y rattachaient au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ce choix arma presque toute l'Europe contre le nouvel élu. Cependant, en Allemagne, l'électeur de Bavière, auquel on avait promis la souveraineté des Pays-Bas, se rangea du côté de Philippe et de la France. La guerre commença d'abord en Italie, où le prince Eugène de Savoie, chargé du commandement des troupes impériales, jeta les fondements de sa brillante réputation militaire. Parmi toutes les puissances

(1) Mahomet IV.

MCD 2019

européennes qui prirent part à cette lutte, il faut citer au premier rang l'Angleterre, dont le sceptre était alors aux mains d'une femme, Anne, fille de Jacques II, et qui avait succédé à Guillaume III. Incapable de gouverner par elle-même, elle avait livré le pouvoir à Marlborough et à ses amis. Ce dernier, homme d'État et grand capitaine, conduisait avec une égale habileté les négociations et les opérations militaires; son extérieur et sa figure annonçaient un esprit supérieur né pour gouverner les hommes. Il avait appris le métier de la guerre sous Turenne, et l'œil pénétrant du héros français découvrit et annonça que le bel Anglais serait un jour le premier héros de son siècle (1). Eugène se trouvait dans la même position que Marlborough, et tous deux, doués des mêmes talents et liés par les mêmes intérêts, se partagèrent sans rivalité le commandement suprême, et furent les véritables chefs de la coalition formidable qui mit la France sur les bords de l'abîme. Louis XIV ne pouvait opposer à ses ennemis que des forces très-disproportionnées ; le royaume, épuisé par des guerres successives, par la magnificence orgueilleuse de son roi, et par le désordre des finances, qui n'étaient plus régies par Colbert, était hors d'état de faire face aux périls qui le menaçaient. La plupart des hommes d'Etat et des guerriers qui avaient rendu si brillante la première période du règne de Louis, étaient morts ou retirés des affaires, et leurs successeurs étaient loin de les égaler. Toutefois, il restait, pour conduire les armées à la victoire, Vendôme, Catinat et Villars ; mais plus d'une fois on leur préféra des généraux médiocres ou incapables, dont les revers obscurcirent la gloire des armes françaises. Une des défaites les plus éclatantes qui attristèrent les dernières années de Louis XIV, fut celle d'Hochstedt, qui eut lieu près d'Augsbourg, à Donawert, dans les mêmes plaines où le maréchal de Villars avait triomphé l'année précédente. Eugène et Marlborough conduisaient les troupes alliées; Tallard et Marsin les Français, auxquels s'étaient joints les Bavarois. Les vaincus perdirent environ quarante mille hommes tués et faits prisonniers ; Tallard tomba lui-même entre les mains des ennemis [1704]. Léopold, enivré de ce grand succès, mit au ban de l'Empire les électeurs de Bavière et de Cologne qui avaient pris parti pour la France; il partagea la Bavière entre plusieurs Etats, et Marlborough obtint pour sa part une seigneurie qui le plaça parmi les princes de l'Empire. En Italie, les ducs de Mantoue et de la Mirandole furent traités avec la même rigueur. Léopold ne vit pas la fin de la guerre de succession dont il avait été l'un des promoteurs les plus ardents; il mourut en 1705, après un règne de quarante-six ans, et qui toutefois fut sans éclat. Ce prince possédait des vertus privées, mais il n'avait pas celles qui attirent la renommée, et qui sont les plus nécessaires à ceux qui exercent la toute-puissance.

Joseph, fils aîné de Léopold, succéda aux titres comme aux projets de son père ; il est vrai que dans les dernières années de la vie de ce dernier prince, c'était Joseph qui dirigeait les affaires. Il était dévoré d'ambition, et aspirait à réunir sous le sceptre de la maison d'Autriche tous les Etats possédés jadis par Charles-Quint. Son frère, l'archiduc Charles, s'était rendu en Espagne dans l'année 1704 ; appuyé par les Anglais et par les Portugais, il s'était fait proclamer roi dans l'Aragon, la Catalogne et le royaume de Valence, et tout semblait annoncer qu'il triompherait de son rival, Philippe V. Sur ces entrefaites, les violences commises par les agents impériaux, qui voulaient forcer la jeunesse bavaroise à s'enrôler dans les armées de Léopold, souleva le pays : un étudiant rassembla près de vingt mille hommes, qui contraignirent l'empereur à conclure une suspension d'armes ; il en profita pour rassembler des forces avec lesquelles il écrasa les insurgés, et devint maître de tout le pays, dont il disposa comme de son propre bien. Un autre témoignage de sa toute-puissance fut de déterminer les princes à reconnaître en qualité d'électeur

(1) *Tableau des Révolutions du système politique de l'Europe, depuis la fin du quinzième siècle,* par Ancillon, tome IX, page 463.

MCD 2019

le duc de Hanovre, que Léopold avait investi de cette dignité. L'année 1706 fut encore marquée par une nouvelle victoire remportée par Marlborough sur Villeroi. Ce dernier était parvenu au commandement suprême, non par ses vertus guerrières, mais parce qu'il possédait au plus haut degré les vertus d'un courtisan. Dans sa jeunesse, il avait fixé l'attention des dames de la cour par ses avantages extérieurs et ses bonnes fortunes; dans l'âge mûr, il s'était distingué sur les champs de bataille par la bravoure d'un soldat, et, comme il avait su plaire au maître, il fut élevé aux premiers emplois. Sa présomption égalait son incapacité : mis à la tête d'une armée aussi nombreuse qu'aguerrie, il alla imprudemment attaquer son adversaire dans les plaines de Ramillies; « il » eût pu, dit un historien célèbre (1), » éviter la bataille : les officiers généraux » lui conseillèrent ce parti, mais le désir » de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on » prétend, ses dispositions de manière » qu'il n'y avait pas un homme d'expé- » rience qui n'en prévît le mauvais succès. » Des troupes de recrue ni disciplinées, » ni complètes, étaient au centre; il laissa » les bagages entre les lignes de son ar- » mée, et posta sa gauche derrière un » marais, comme s'il eût voulu l'empê- » cher d'aller à l'ennemi. Marlborough, » qui remarquait toutes ses fautes, ar- » range son armée pour en profiter; il » voit que la gauche de l'armée française » ne peut aller attaquer la droite, il dé- » garnit aussitôt cette droite pour fondre » vers Ramillies avec un nombre supé- » rieur. Gassion, lieutenant général, qui » voit ce mouvement des ennemis, crie au » maréchal : Vous êtes perdu si vous ne » changez votre ordre de bataille; dé- » garnissez votre gauche pour vous oppo- » ser à l'ennemi à nombre égal; faites » rapprocher vos lignes davantage; vous » êtes perdu si vous tardez un moment. » — Plusieurs officiers appuyèrent ce » conseil salutaire: le maréchal ne les » crut pas. Marlborough attaqua; il avait » affaire à des ennemis rangés en ba- » taille comme il les eût voulu poster lui- » même pour les vaincre... L'armée fran- » çaise ne résista pas une demi-heure. » On s'était battu près de huit heures à » Hochstedt, et on avait tué près de huit » mille hommes aux vainqueurs; mais à » la journée de Ramillies on ne leur en » tua pas deux mille cinq cents. Ce fut » une déroute totale; les Français y per- » dirent vingt mille hommes, la gloire de » la nation et l'espérance de reprendre » l'avantage; la Bavière, Cologne avaient » été perdues par la bataille d'Hochstedt; » toute la Flandre espagnole le fut par » celle de Ramillies. Marlborough entra » victorieux dans Anvers, dans Bruxelles; » il prit Ostende; Menin se rendit à » lui. »

Après un si grave échec, et qui avait fait éclater si hautement l'impéritie de Villeroi, Louis XIV n'osa plus le maintenir à la tête de ses troupes; il rappela d'Italie le duc de Vendôme, qui arrêta la marche des alliés et sauva Douai, Tournai et Valenciennes. Mais son départ de la Péninsule fut fatal à la France. Le duc de la Feuillade, qui commandait en chef dans le Piémont, assiégeait Turin; mais il n'était guère plus habile que Villeroi. Comme la place ne se rendait pas, malgré des attaques renouvelées plusieurs fois, le monarque français envoya son neveu, le duc d'Orléans, pour animer par sa personne les généraux et les soldats. Arrivé sur les lieux, le duc s'aperçut qu'il n'avait que les honneurs du commandement; le maréchal Marsin, qui servait sous lui, montra un ordre du roi, et, en vertu de cet ordre, l'armée attendit dans ses lignes le prince Eugène, qui força les retranchements et délivra Turin. Le duc d'Orléans fut mis hors de combat; le maréchal Marsin reçut une blessure mortelle, et il fallut faire une retraite précipitée, qui fit perdre le Milanais, le Modénois, le Mantouan, le Piémont et le royaume de Naples; tous ces pays devinrent la proie des vainqueurs [1707]. A la suite de sa victoire, le prince Eugène, accompagné du duc de Savoie, envahit la Provence et tenta vainement de s'emparer de Toulon; il échoua dans son

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, livre IX, page 137 et suivantes.

MCD 2019

entreprise, et battit en retraite après avoir éprouvé des pertes considérables.

Cependant les affaires de Philippe V, petit-fils de Louis XIV et roi d'Espagne, un moment désespérées, se relevèrent, grâce au maréchal de Berwick (1), qui remporta, dans les champs d'Almanza, une brillante victoire qui délivra les provinces de Valence et d'Aragon. Il ne resta plus à l'archiduc Charles qu'une partie de la Catalogne.

Nous avons vu que Vendôme avait été envoyé dans les Pays-Bas pour réparer les fautes de Villeroi ; mais on lui adjoignit le duc de Bourgogne, et Vendôme, qui ne dirigeait plus en chef les opérations militaires, se laissa vaincre, par insouciance ou par dégoût, au combat d'Oudenarde, qui entraîna la perte de Lille, dont le prince Eugène se rendit maître après un siége qui honora le maréchal de Boufflers, chargé de défendre la place. Sur un autre point, Villars, devenu maréchal par ses exploits, réussit à empêcher le duc de Savoie d'entamer le Dauphiné. Cependant, Joseph usait sans ménagement en Italie des droits de la victoire ; ses généraux pillaient les États du pape Clément XI, que l'on accusait de pencher en faveur de Louis XIV et de son petit-fils. Le souverain pontife essaya de résister les armes à la main ; ses soldats furent dispersés, et il se vit contraint de subir les conditions imposées par Joseph. Il reconnut donc l'archiduc Charles pour roi d'Espagne ; en outre, l'empereur confisqua le duché de Mantoue, ainsi que celui de la Mirandole, et donna plusieurs villes et plusieurs districts situés entre le Tanaro et le Pô au duc de Savoie, en récompense de ses services. Il fit aussi passer des troupes en Espagne, sous les ordres de Stharemberg. En 1709, la bataille de Malplaquet mit le comble à la gloire d'Eugène et de Marlborough ; mais Villars vendit chèrement sa défaite, car les vainqueurs perdirent plus de vingt mille hommes. Philippe V avait éprouvé quelques échecs ; Louis XIV lui envoya Vendôme, qui le ramena à Madrid, et triompha plus tard de Stharemberg à Villa-Viciosa ; dès lors la cause de l'archiduc fut perdue pour jamais [1710].

La campagne de 1711 n'offrit que des combats sans importance ; toutefois, Louis XIV ne cessa de demander la paix à ses ennemis, qui voulurent lui imposer l'obligation de détrôner lui-même son petit-fils. *Puisqu'il faut faire la guerre*, répondit le monarque, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants*, et il continua de résister à ses nombreux ennemis. Mais la coalition, sur le point de triompher, fut affaiblie et désorganisée par un événement inattendu, qui eut lieu dans la Grande-Bretagne. Depuis longtemps, les whigs, c'est-à-dire les démocrates, avaient conservé la prépondérance dans le parlement, et, à ce titre, administraient les affaires. Par eux, Marlborough dominait à Westminster (1), et par sa femme, favorite de la reine, il régnait sur l'esprit de cette princesse. Mais, en 1710, les torys, ou partisans de la royauté, obtinrent à leur tour la majorité ; lady Marlborough tomba dans la disgrâce de la reine, et fut supplantée par lady Masham, qui hérita de la faveur dont elle avait joui si longtemps. Marlborough conserva encore le commandement des armées ; mais son crédit avait éprouvé une atteinte dont il ne put se relever. Un nouveau ministère, ayant pour chef le vicomte de Bolingbroke, entama avec la France des négociations qui amenèrent plus tard la paix conclue à Utrecht. L'empereur Joseph ne vit pas cette conclusion, si ardemment souhaitée par toute l'Europe : attaqué de la petite vérole, il mourut le 17 avril 1711. Ce monarque avait trente-trois ans quand il expira.

Après un interrègne qui dura six mois, Charles VI, frère de Joseph I, obtint la couronne impériale ; ce prince avait combattu depuis huit années pour se saisir de l'héritage de Charles II ; mais depuis la perte de la bataille de Villa-Viciosa, il ne lui restait plus que la Catalogne, et il fut trop heureux de recueillir l'héritage laissé par son frère. Quoiqu'il fût abandonné de

(1) Ce maréchal était fils naturel de Jacques II, et avait pris du service dans les armées françaises, où il se plaça au rang des généraux les plus habiles de son temps.

(1) C'est le palais où siégent les deux chambres.

MCD 2019

l'Angleterre, le nouveau monarque résolut de continuer seul la guerre, plutôt que de ne pas achever la ruine de Louis XIV. Eugène était à la tête de ses armées, et il comptait que ce grand général finirait par s'ouvrir un chemin jusqu'à Versailles. Mais le monarque français, quoiqu'il fût âgé de soixante-quatorze ans, ne voulut pas quitter sa résidence pour se réfugier à Chambord ; il déclara que si le maréchal de Villars, qui commandait sa dernière armée, éprouvait une défaite, il irait, à la tête de sa noblesse, affronter le vainqueur et périr les armes à la main. Il n'eut pas besoin de donner à ses peuples ce grand exemple, car le maréchal de Villars, s'étant aperçu que les lignes des ennemis étaient trop éloignées de leurs magasins, établis dans Marchienne, attaqua brusquement le général Albermarle, qui était avec dix-sept bataillons entre la ville et le camp d'Eugène. Tous les soldats d'Albermarle sont pris ou tués, et lui-même est fait prisonnier ; c'est ce qu'on appelle le célèbre combat de Denain. Eugène accourt, il est repoussé, et voit emporter sous ses yeux tous les postes situés le long de la Scarpe. Marchienne ouvre ses portes au bout de trois jours, et toutes les munitions de guerre et de bouche entassées dans cette ville tombent au pouvoir de Villars [1712]. Bref, en peu de temps les forces d'Eugène sont diminuées de cinquante bataillons, et il perd plusieurs places importantes qui le dépossèdent de tous les avantages qu'il avait conquis au commencement de la campagne (1).

Cependant, les ambassadeurs de toutes les puissances qui avaient pris part à la guerre de la succession s'étaient réunis à Utrecht, où ils signèrent la paix avec la France aux conditions suivantes : celle-ci reconnut la maison de Hanovre souveraine de la Grande-Bretagne, consentit à raser les fortifications, et à combler le port de Dunkerque, rendit à l'Angleterre la baie d'Hudson, et lui abandonna l'île de Saint-Christophe et celle de Terre-Neuve. La Hollande, jadis mise à deux doigts de sa perte par Louis XIV, s'était vengée en prenant à la guerre la part la plus active ; elle restitua Lille, Béthune, et quelques autres villes ; mais en retour elle obtint Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Warneton, Warwich, Comine, et le fort de Knock, qui devaient servir de barrière à l'ambition de la France. — L'électeur de Brandebourg, créé roi de Prusse, prit place parmi les monarques. — Le Portugal fit reconnaître sa souveraineté en Amérique sur le pays des Amazones ; enfin le duc de Savoie rentra en possession de la province de ce nom et de la ville de Nice, et devint maître de cinq vallées et de plusieurs autres territoires dont il s'était emparé en Italie. Louis XIV lui garantit encore la cession de ces territoires, et le reconnut en qualité de roi. Tel fut le célèbre traité d'Utrech, qui réconcilia la France avec les puissances belligérantes, à l'exception de l'Autriche, qui ne voulut pas déposer les armes. Mais les revers succédèrent aux victoires. Villars pousse vers le Rhin ; il se rend maître de Spire, de Worms, de Landau, et finit par s'emparer de Fribourg. L'obstination de l'empereur dut céder à l'abandon de ses alliés, et à des revers dont on ne pouvait calculer les suites. Chargés de représenter les intérêts de leurs souverains, Eugène et Villars se virent au château de Rastadt ; ils furent bientôt d'accord, et signèrent un traité par lequel l'empereur conserva le royaume de Naples, Mantoue. Milan, la Sardaigne et les Pays-Bas. La France lui rendit encore le Vieux-Brisach, Fribourg et Kehl. Louis XIV resta maître d'Huningue, du Nouveau-Brisach et de Landau ; puis il fit rendre leurs États à ses deux alliés, les électeurs de Cologne et de Bavière. Charles VI, de son côté, se dépouilla de plusieurs territoires qu'il avait réunis à ses possessions héréditaires [1714].

La paix était rétablie en Allemagne, mais non la sécurité, car le Nord était en armes à cause de la lutte ouverte entre Charles XII, roi de Suède, et Pierre Ier, czar ou empereur de Russie. Le premier, déchu de sa gloire, mourut frappé d'une balle, en 1720, tandis que le second accrut ses États, de la Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie et d'une partie du gouvernement de Wiborg. Il voulut même prendre place à la diète ger-

(1) Voyez *le Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, t. II, page 198 et suiv.

MCD 2019

manique, et offrait de tenir la Livonie comme un fief de l'Empire; mais sa demande fut éludée, car une saine politique ne permettait pas d'accepter une offre qui aurait eu pour résultat de mêler un souverain déjà si puissant à toutes les affaires de l'Empire. Un tel compagnon serait devenu bientôt le protecteur, puis le maître de la confédération. Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre l'empereur et les Turcs, qui subirent une éclatante défaite à Péterwaradin; Eugène, qui les avait vaincus, s'empara de Temeswar, et chassa les Ottomans de la Hongrie. Les hostilités durèrent jusqu'à la paix de Passarowitz, conclue en 1718. Ce traité mit l'empereur en possession de la Bosnie, de la Croatie, de la Servie et d'une partie de la Valachie.

Une nouvelle guerre éclata en Pologne, dans l'année 1733, par la mort d'Auguste II, roi de ce pays. Lorsqu'il brigua la couronne, qui était élective, Auguste avait eu pour concurrent Stanislas Lesczinski, simple gentilhomme polonais, que la volonté de Charles XII avait élevé sur le trône de sa patrie. Après les revers du héros suédois, Stanislas n'avait pu se maintenir au rang suprême; mais à la mort d'Auguste II, il se présenta pour le remplacer, tandis que Frédéric-Auguste, fils du monarque qui venait d'expirer, voulait hériter du trône délaissé par son père. Gendre de Charles VI, il obtint à ce titre l'appui de l'Autriche; il comptait encore parmi ses alliés la Russie; avec l'aide de leurs soldats il se fit élire roi à Praga, sous le nom d'Auguste III. Stanislas, qui avait été proclamé, fut réduit à s'enfuir, et se jeta dans la ville de Dantzick, où il fut assiégé par les troupes moscovites. Il parvint à s'évader; Louis XV, qui n'avait envoyé que quinze cents hommes pour secourir Stanislas, prit alors, mais un peu tard sa défense (1), et une guerre éclata, à laquelle prirent part, en faveur de Stanislas, les rois de France et de Sardaigne; l'Autriche soutint seule la lutte. Le maréchal de Berwick s'empare de la Lorraine, traverse le Rhin, enlève le fort de Kehl, et tombe frappé d'un coup mortel sous les remparts de Philipsbourg, qui se rend à ses soldats [1734]. Quoiqu'il fût âgé de quatre-vingt-deux ans, le maréchal Villars paraît en Italie à la tête des Français, des Espagnols et des Piémontais. Pavie et Milan ouvrent leurs portes au vieux guerrier; il meurt après ce dernier triomphe. Les maréchaux de Maillebois, de Coigny, de Broglie, investis du commandement, gagnent sur les troupes impériales les batailles de Parme et de Guastalla. En même temps, don Carlos, fils de Philippe II, conquiert le royaume de Naples ainsi que la Sicile, et se fait couronner à Palerme [1735]. Bref, Charles VI, battu sur tous les points, fut obligé d'accepter les conditions que la France lui offrit. « Il fut stipulé que Stanislas abdiquerait, » mais en conservant les titres et honneurs » royaux : qu'en dédommagement de la » Pologne il obtiendrait immédiatement le » duché de Bar et par suite la Lorraine, » après que la maison de Lorraine aurait » succédé en Toscane au grand-duc actuel » dont la succession lui fut assurée; qu'a- » près la mort de Stanislas, la Lorraine et » le Barois seraient réunis à la France; » que le royaume des Deux-Siciles appar- » tiendrait à don Carlos, Parme et Plaisance » à l'empereur, et que le roi de Sardaigne » serait mis en possession du Novarais, du » Tortonais, et des Langhes (1). »

L'empereur eut à soutenir une nouvelle lutte contre les Turcs, qui pénétrèrent dans la Hongrie; la guerre se prolongea jusqu'en 1739, et se termina par un traité conclu sous la médiation de la France. Charles rendit à la Porte ottomane la ville de Belgrade, et perdit encore toute la Servie. Mais l'affaire la plus importante, et qui remplit pour ainsi dire toute la vie du monarque tant qu'il occupa le trône, fut la pragmatique-sanction ou nouvelle loi de succession pour les États de la maison d'Autriche. D'après un pacte de famille fait par Léopold Ier, et confirmé par ses fils Joseph et Charles, les États héréditaires devaient passer aux filles de Joseph, de préférence à celles de Charles, si ces deux princes mouraient sans héritier dans la ligne masculine. Charles dé-

(1) Louis XV avait épousé la fille de Stanislas.

(1) *Histoire du dix-huitième siècle*, par Ragon, t. III, p. 119.

MCD 2019

rangea l'ordre établi par son père, et régla qu'à défaut d'héritier mâle, sa succession serait dévolue : 1° à sa fille et à ses descendants ; 2° à ses autres filles et à leurs descendants selon le droit d'aînesse ; 3° aux archiducesses ses nièces filles de Joseph, et aux descendants de ces princesses. En les mariant aux électeurs de Saxe, il les contraignit de renoncer à leurs prétentions ; et, voulant assurer les droits de sa fille Marie-Thérèse plus solidement que par des renonciations sur lesquelles on peut toujours revenir, il fit reconnaître sa pragmatique par les différents Etats de ses provinces, et en outre ne cessa de négocier avec toutes les puissances de l'Europe pour leur faire prendre l'engagement de garantir cet acte auquel il attachait tant d'importance. L'empereur eût mieux fait de suivre le conseil du prince Eugène, qui lui disait : « Ayez une bonne armée et des ressources pécuniaires, et l'Europe respectera vos volontés. » Mais les finances de Charles étaient obérées et ses forces militaires n'étaient pas en meilleur état. Il crut donc suppléer à sa faiblesse par des traités, mais l'événement prouva bientôt qu'il se trompait ; il mourut le 20 octobre 1740, âgé de cinquante-cinq ans. Ce prince possédait des qualités solides qui auraient rendu son peuple heureux, si son esprit n'avait été sans cesse dominé par la manie des conquêtes. Néanmoins il opéra d'utiles réformes dans la jurisprudence, et favorisa le commerce en ouvrant des communications entre les diverses parties de ses États ; il fut encore le bienfaiteur des lettres et des sciences, car il créa une bibliothèque publique et un cabinet de médailles ; il ranima les académies de peinture, de sculpture et d'architecture, en leur donnant une organisation nouvelle. Passionné pour la musique, il composa lui-même les airs d'un opéra qu'il fit exécuter sous ses yeux par les personnes les plus qualifiées de sa cour ; lui-même dirigeait l'orchestre. C'était pousser un peu loin l'amour des arts, en lui sacrifiant jusqu'à sa dignité ; mais cet abaissement passager du rang suprême n'avait peut-être aucun inconvénient à Vienne, où le peuple conserve pour ses souverains un respect d'autant plus profond qu'il est pour ainsi dire inné, et qu'à ce titre il est presque indestructible.

Charles VI laissait une fille, Marie-Thérèse, épouse du duc de Lorraine, qui était alors devenu duc de Toscane ; cette princesse avait vingt-quatre ans, et joignait à tous les charmes apanage de son sexe, des qualités qui n'appartiennent qu'aux grands princes ; aussi quoiqu'elle n'eût à sa disposition ni des trésors ni des soldats, elle ne désespéra pas de sa fortune, et brava la tempête qui s'amoncelait sur sa tête. En effet, malgré la pragmatique, qui avait été reconnue et garantie par toutes les puissances, plusieurs prétendants réclamèrent tout à coup la succession de Charles VI, qui se composait de la Hongrie, de la Bohême, de la Souabe, de la Haute et Basse Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Silésie, de la Moravie, des Pays-Bas, du Brisgaw, du Frioul, du Tyrol, du Milanais, du Mantouan, puis enfin des duchés de Parme et de Plaisance. Ces prétendants étaient les électeurs de Bavière et de Saxe ; l'un descendait d'une fille de Ferdinand Ier ; l'autre de la fille aînée de Joseph, et tous deux réclamaient la succession entière de Charles VI. Le roi de Prusse, Frédéric II, qui venait de succéder à son père, prétendait avoir des droits sur une grande partie de la Silésie ; de son côté, le roi d'Espagne demandait pour sa part la Bohême et la Hongrie, et le roi de Sardaigne le duché de Milan. De ces princes, les plus redoutables pour Marie-Thérèse étaient le jeune Frédéric et l'électeur de Bavière ; le premier, doué d'un caractère aussi hardi qu'entreprenant, avait mûri dans la retraite, où il avait vécu jusqu'alors, ses plans ambitieux et qui avaient pour but de faire monter la Prusse au rang des grandes puissances de l'Europe. Nourri des leçons des grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes, Frédéric se proposait d'égaler leurs exploits ; il avait d'ailleurs à ses ordres une armée de quatre-vingt mille hommes et toute prête à entrer en campagne. Le second rival de Marie-Thérèse, l'électeur de Bavière, appuyé principalement par la France, résolut de précipiter du trône Marie-Thérèse et son époux, en mettant sur son front le diadème impérial ; précédé par

MCD 2019

deux corps de troupes françaises, dont l'un força l'électeur de Hanovre, qui était en même temps roi d'Angleterre, de garder la neutralité, et dont l'autre marcha sur l'Autriche, le prince bavarois s'avança jusque dans le voisinage de Vienne, où il serait entré sans résistance, car Marie-Thérèse semblait avoir renoncé à défendre sa capitale. Mais apprenant qu'une armée saxonne avait pénétré en Bohême, Charles-Albert prend tout à coup la route de ce pays : il s'empare de Prague, se fait proclamer roi de Bohême et se rend ensuite à Francfort où il reçoit la couronne [1741-1742]. Mais le jour même de son intronisation un général autrichien s'emparait de Munich, capitale des États héréditaires du nouvel empereur. De son côté, le roi de Prusse s'était jeté sur la Silésie et avait gagné sur les soldats de Marie-Thérèse la bataille de Molwitz.

Cependant, la fille de Charles VI ne s'abandonne pas à elle-même ; elle convoque une diète à Presbourg, et paraît au milieu de l'assemblée, tenant entre ses bras son fils, encore à la mamelle, et, s'adressant aux députés du peuple hongrois : « C'est, leur » dit-elle, à votre valeur héroïque, à votre » inébranlable fidélité, que je me confie ; » mon fils et moi nous mettons entre vos » mains notre salut. » A ces mots, les magnats, enflammés d'enthousiasme, tirent leur sabre et s'écrient : « Nous jurons de » mourir pour notre roi, Marie-Thérèse. » Bientôt Marie-Thérèse assemble sous ses étendards quinze mille cavaliers hongrois, tous gentilshommes, et chaque jour voit accourir de nouvelles phalanges. Cet élan se communique à toute la monarchie autrichienne, qui chasse en peu de semaines les étrangers de son territoire ; puis l'armée victorieuse se précipite sur la Bavière, dont elle fait la conquête. De son côté, le roi de Prusse, après avoir rangé sous sa domination la Silésie, avait pénétré dans la Moravie et s'était rendu maître d'Olmutz. Cependant, la coalition formée contre Marie-Thérèse perdait un de ses membres les plus actifs, car le roi de Sardaigne, Emmanuel, s'en était retiré pour se réconcilier avec l'Autriche. A la même époque, un corps de Français et de Bavarois, attaqué dans Lintz, était forcé de capituler. Frédéric II, vainqueur une seconde fois à Chotusitz, abandonna encore ses alliés pour la Silésie et le comté de Glatz, dont Marie-Thérèse lui garantit la possession définitive. Alors les Autrichiens n'eurent plus à combattre que les Français, toujours maîtres de la Bohême ; leur chef, le maréchal de Belle-Isle, pressé par le prince Charles de Bohême, tint la campagne quelque temps, quoiqu'il eût à combattre des forces supérieures ; mais il se vit contraint à se renfermer dans Prague. Il eut un moment l'espoir d'être délivré : trente mille Français sous les ordres de Maillebois, parvinrent jusqu'à Egra ; mais ce général ne pouvait agir selon ses inspirations ; il lui fallait, avant de rien entreprendre de décisif, attendre des ordres de Versailles, qui contrariaient ses vues ou l'empêchaient souvent de mettre à profit les occasions les plus opportunes. La France était alors livrée aux mains d'un vieillard octogénaire, le cardinal de Fleury, qui avait entrepris la guerre avec répugnance, et qui la conduisait avec indécision ; en outre, la désunion régnait entre les généraux français. Aussi Maillebois, quoiqu'il eût été joint par de nouvelles troupes que lui amenait le maréchal de Saxe, n'ayant pu s'accorder avec son collègue finit par se retirer, abandonnant Belle-Isle, bloqué dans Prague par soixante mille hommes. Toutefois, ce dernier, quoiqu'il en eût à peine treize mille, sort de la ville à l'insu des assiégants ; il emmène avec lui trente pièces de canon, des vivres et des bagages. On était au cœur de l'hiver, ce qui rendait l'entreprise bien plus périlleuse, et cependant Bells-Isle, harcelé par trente mille ennemis, repousse toutes leurs attaques, et arrive enfin dans les murs d'Egra, après avoir fait une marche de trente lieues à travers un pays hostile et sur des chemins que la glace rendait presque impraticables. La retraite de ce général, admirée par ses contemporains, lui fut plus glorieuse qu'une victoire. Le brave Chevert, demeuré dans Prague avec six mille hommes, la plupart incapables de tenir leurs armes, ne se rendit qu'après avoir obtenu la capitulation la plus honorable [1742-1743]. Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre, Georges II,

MCD 2019

qui n'avait jusqu'alors pris part à la lutte qu'en fournissant des subsides, parut en Allemagne à la tête d'une armée d'Anglais, d'Hanovriens et de Hessois. Cerné par les savantes manœuvres du maréchal de Noailles, sa défaite, qui devenait inévitable, se changea tout à coup en triomphe, grâce à l'imprudente témérité des ducs d'Harcourt et de Grammont, qui attaquèrent sans ordre, et ruinèrent par cette désobéissance le plan du maréchal, qui fut battu à Dettingen.

Cependant le roi de Prusse ne voyait pas sans inquiétude les succès de Marie-Thérèse, et, pour les arrêter, il prit de nouveau les armes, marcha sur Prague, entra dans cette ville, et se rendit maître de tout le royaume. Mais, attaqué par le prince de Lorraine et les troupes saxonnes, Frédéric fut obligé d'abandonner la Bohême et de revenir en Silésie. Toutefois, cette diversion fut favorable à Charles VII, qui put rentrer à Munich. Ce malheureux prince, au nom duquel l'Allemagne était ravagée, avait tout perdu, et il avait erré de ville en ville, mendiant des secours, moins pour recouvrer ses États que pour ne pas mourir de faim. Usé par les peines de l'âme et le corps en proie aux souffrances de la goutte et de la pierre, il était à peine de retour dans sa capitale, qu'il expira à l'âge de quarante-sept ans [1745].

L'Empire n'avait plus qu'un chef, l'époux de Marie-Thérèse ; ses ennemis ne songèrent même pas à offrir la couronne au fils de Charles VII, qui n'avait que dix-sept ans. Toutefois, dit Voltaire, la guerre générale se continua, parce qu'elle était commencée. Le duc de Toscane se fit couronner à Francfort sous le nom de François Ier; ainsi le grand objet de la lutte, qui était d'enlever le trône impérial à la maison d'Autriche, était manqué ; il eût donc fallu conclure la paix : mais l'impératrice aspirait à reprendre la Silésie, que le roi de Prusse voulait conserver à tout prix, et le sang dut couler à grands flots pour décider cette question. Frédéric s'empara de Dresde et de toute la Saxe, et réduisit Marie-Thérèse à renouveler la cession de la Silésie et du comté de Glatz ; celle-ci obtint en retour que le monarque prussien reconnaîtrait son époux comme empereur. L'Allemagne ne servait pas seule de champ de bataille, on s'égorgeait encore dans la Flandre. Les Anglais et les Autrichiens, commandés par le duc de Cumberland et le prince de Waldeck, attaquèrent l'armée française à Fontenoi ; ils furent vaincus, et cet échec mit au pouvoir de Louis XV la plus grande partie des Pays-Bas. L'Italie était encore ensanglantée pour la même querelle ; une armée française et espagnole envahissait la Lombardie et forçait le roi de Sardaigne à implorer la paix. Mais les Autrichiens, commandés par le prince de Litchtenstein, reprirent l'avantage ; ils gagnèrent la sanglante bataille de Plaisance, et devinrent la terreur de toute la Péninsule ; ils ne craignirent pas même de pénétrer en Provence ; mais ils furent repoussés. Si les Français et leurs alliés étaient malheureux en Italie, ils triomphaient en Flandre à la journée de Raucoux, et s'emparaient, par un coup de main hardi, de Berg-op-Zoom. Enfin, le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu en 1748, mit fin aux hostilités. La France restitua toutes ses conquêtes, ne demanda pour elle que la remise du Cap-Breton ; mais elle veilla attentivement aux intérêts de ses alliés. Ainsi, don Philippe, gendre du monarque, reçut le duché de Parme, de Plaisance et de Guastalla ; le duc de Modène rentra en possession de ses Etats, dont il avait été dépouillé, Gênes recouvra son indépendance. Mais Louis reconnut la pragmatique-sanction. Ainsi, toutes les puissances belligérantes se retrouvèrent au même point où elles étaient en 1740, et tant de désastres répandus sur les peuples n'avaient produit que la dévastation des cités et des campagnes, et de stériles lauriers.

La paix d'Aix-la-Chapelle ne fut pour ainsi dire qu'un point d'arrêt pour donner le temps à l'Europe de se préparer à de nouveaux combats. En effet on n'avait désarmé que par lassitude ; chaque souverain couvait une pensée secrète, celle de recommencer à la première occasion. Marie-Thérèse, qui avait perdu la Silésie, sentait redoubler ses regrets en voyant que cette province était devenue plus florissante que jamais sous l'administration de la Prusse ; elle cherchait donc à se créer des alliances,

MCD 2019

et s'adressa à l'impératrice de Russie, Elisabeth, gouvernée par son grand-chancelier Bestuscheff, qui croyait avoir à se plaindre de Frédéric. Le roi d'Angleterre aida puissamment à amener ce résultat, car Georges II craignait surtout que le roi de Prusse, s'il était soutenu par la France, ne s'emparât de son électorat de Hanovre, auquel il tenait plus encore qu'à la possession de la Grande-Bretagne. Toutefois, la paix dura jusqu'en 1756; ces sept années furent remplies par des intrigues diplomatiques qui produisirent enfin des résultats inattendus. Ainsi, depuis François Ier, la France et l'Autriche avaient toujours vécu dans une constante amitié ; l'adresse de Marie-Thérèse, guidée par un ministre habile, le prince de Kaunitz rapprocha le cabinet de Vienne et celui de Versailles : il n'en coûta à l'impératrice qu'un billet écrit à madame de Pompadour, dans lequel elle l'appelait son amie, et la traitait avec une familiarité qui subjugua cette courtisane royale, laquelle tenait entre ses mains les destinées de l'Etat. N'ayant pu régner longtemps, non sur le cœur, mais sur les sens de Louis XV, elle le tenait sous sa dépendance, parce qu'elle s'était faite l'intendante de ses plaisirs, et pourvoyait à ses débauches; ainsi c'était madame de Pompadour qui nommait et révoquait les ministres, les généraux : d'un simple abbé de cour, M. de Bernis, elle fit un ambassadeur qu'elle chargea de négocier une alliance avec le cabinet de Vienne. Bref, la Russie, la France, l'Autriche, la Suède et la Saxe s'unirent contre Frédéric, qui s'allia lui-même avec l'Angleterre. Alors commença cette lutte si longue, si sanglante et si opiniâtre connue sous le nom de guerre de sept ans. Frédéric prit l'initiative : il envahit brusquement la Saxe et s'empara de Dresde ; l'armée de l'électeur fut dissoute, et les soldats entrèrent dans les rangs des Prussiens. Mais ce premier succès du monarque fut balancé par les revers que lui fit éprouver le maréchal autrichien Daun à la journée de Kolin. Sur ces entrefaites, cent mille Français avaient inondé la Westphalie et la Hesse, dont les souverains étaient les alliés de Frédéric, tandis que le général Apraxin remportait une victoire signalée, et que les Suédois se rendaient maîtres de la Poméranie. Le maréchal de Richelieu, par des manœuvres savantes, força, peu de temps après, le duc de Cumberland, fils de Georges II, à mettre bas les armes avec les troupes qu'il commandait. Frédéric se trouvait donc sur le penchant de sa ruine ; et, le conseil aulique le croyant abattu, publia une déclaration portant qu'il avait mérité de perdre la couronne ; mais Frédéric répondit à cet arrêt par la victoire de Rosbach, où il mit dans une déroute complète l'armée qui avait reçu la mission de le détrôner. Nous esquisserons rapidement l'histoire de cette guerre, dont nous donnerons ailleurs les détails (1), en disant seulement qu'après une alternative de victoires et de défaites, le monarque prussien se trouvait en état de dicter la paix ; car la France et l'Angleterre s'étant retirées de la lutte, Frédéric, qui n'avait plus en tête que les forces de l'Autriche et de l'Empire, se montra si redoutable, que les électeurs, ses adversaires, n'osèrent plus se mesurer contre lui. Ils rappelèrent leurs soldats, et Marie-Thérèse, ayant perdu l'espoir de vaincre un ennemi si habile et si courageux, prit le parti de céder à son tour. La paix était devenue une nécessité impérieuse pour tout le monde; elle fut signée entre toutes les puissances qui avaient pris part aux hostilités. Frédéric obtint, pour la troisième fois, la cession de la Silésie, et s'engagea seulement à donner sa voix au prince impérial Joseph, fils de Marie-Thérèse, et qui voulait se faire élire roi des Romains. Mais, si le roi de Prusse ne perdit même pas un village, ses États furent ravagés, et sa capitale tomba au pouvoir des soldats d'Élisabeth : bref, le pays tout entier subit les plus terribles exactions. « La noblesse, dit Frédéric dans le » récit qu'il nous a laissé de ses campagnes, » la noblesse était dans l'épuisement, le » petit peuple ruiné, nombre de villages » brûlés, beaucoup de villes détruites; une » anarchie complète avait renversé l'ordre » de la police et du gouvernement. En un » mot, la désolation était générale. L'ar-

(1) Nous renvoyons nos lecteurs à l'*Histoire de la Prusse*, qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

» mée ne se trouva pas dans une meilleure » situation : dix-sept batailles avaient fait » périr la fleur des officiers et des soldats ; » les régiments étaient délabrés, composés » en partie de déserteurs ou de prisonniers. » L'ordre avait disparu, et la discipline » était relâchée au point que nos vieux » corps d'infanterie ne valaient pas mieux » qu'une nouvelle milice » [1760-1763].

Quant à Marie-Thérèse, elle ne gagna absolument rien, et n'eut pas même la satisfaction de tirer vengeance du roi de Prusse, contre lequel elle avait pris les armes et ameuté presque toute l'Europe, dans la persuasion qu'elle le ferait descendre du rang élevé où son génie l'avait fait monter. Au lieu de déchoir, Frédéric conquit sa place parmi les premiers potentats et se posa l'égal de la maison d'Autriche. Habile à réparer les désastres de la guerre, on vit son royaume, après quelques années de paix, renaître plus populeux et plus florissant : néanmoins l'impératrice put se consoler par l'élection de Joseph I, que les électeurs nommèrent roi des Romains, dignité qui lui assurait le trône impérial [1764]. L'année suivante, François I, époux de Marie-Thérèse et père de Joseph, mourut frappé par une apoplexie. Si nous avons à peine mentionné son nom, c'est qu'il ne prenait aucune part aux affaires politiques, dont la direction exclusive appartenait à l'impératrice, qui la posséda toujours sans partage. S'il faut en croire Frédéric, « François, n'osant se » mêler des affaires de l'État, se jeta dans » celles du négoce. Il ménageait tous les » ans de grosses sommes de ses revenus » de Toscane, il les faisait valoir dans le » commerce. Il établissait des manufac- » tures et prêtait sur gages. Il entreprit la » livraison des uniformes, des armes, des » chevaux et des habits d'ordonnance pour » toute l'armée impériale. Associé à un » marchand nommé Schimmelmann, il » avait pris à ferme les douanes de la » Saxe, et en l'année 1756 il livra même » le fourrage et la farine à l'armée du roi » de Prusse, qui était en guerre contre » l'impératrice son épouse. Durant la » guerre, il avançait des sommes considé- » rables à cette princesse sur de bons » nantissements. Il était, en un mot, le » banquier de la cour (1). » Il occupait encore ses loisirs en cultivant la chimie ; mais c'était, dit-on, dans l'espoir de trouver la recette pour faire de l'or, et il est probable qu'il consuma dans cette vaine recherche une bonne part des profits qu'il retirait de ses opérations commerciales. Il fonda à Vienne un cabinet d'histoire naturelle qui protégea les lettres et les arts. A défaut des vertus publiques que doit posséder un souverain, il eut du moins ces vertus privées qui font le bonheur de la famille et honorent tous les hommes, quel que soit leur rang ou leur fortune.

La mort de François I transmit à Joseph le nom d'empereur ; mais le pouvoir demeura entre les mains de Marie-Thérèse, qui exerça sur son fils l'ascendant qu'elle avait eu sur son époux. Le nouveau monarque était cependant tourmenté du désir d'agir par lui-même, car il projetait de grandes innovations dans toutes les parties du gouvernement ; mais il les ajourna par respect pour l'impératrice, à laquelle il montra toujours la déférence la plus entière. En 1773, et lorsque Marie-Thérèse tenait encore les rênes de l'État, eut lieu le premier partage de la Pologne, qui fut provoqué par la mort d'Auguste III. L'Autriche, unie à la Prusse et à la Russie, commença le morcellement de ce malheureux pays. Il n'est pas inutile de remarquer que deux femmes régnaient alors sur deux grands empires : Marie-Thérèse et Catherine II. Mais ce fut cette dernière princesse qui eut la plus grande part à cette iniquité politique. Marie-Thérèse eut pour son lot la Russie-Rouge, la Gallicie, une partie des palatinats de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, de Beltz, de Volhynie et de Podolie, renfermant une population de deux millions cinq cent mille individus (2).

Sur ces entrefaites, l'électeur Maximilien-Joseph étant mort sans postérité, l'électeur palatin Charles-Théodore prit possession de l'électorat. Mais l'Autriche

(1) *Histoire de mon temps*, par Frédéric.

(2) Voir l'*Histoire de la Pologne*, tome VIII de notre Collection.

MCD 2019

réclama la majeure partie de l'héritage de Maximilien, et se l'assura d'abord en la faisant occuper par ses soldats. Cependant le roi de Prusse, appuyé secrètement par la France et la Russie, se rangea du côté de Charles-Théodore, car il importait à sa politique d'avoir à sa disposition et sous son protectorat un État comme la Bavière, afin de l'opposer à la puissance autrichienne. Les hostilités s'ouvrirent et se passèrent presque sans combat : le vieux guerrier, par des marches savantes, arrêta l'impétuosité de Joseph, qui, jaloux de la gloire de Frédéric, voulait aussi se créer une renommée militaire. Les cabinets de Versailles et de Saint-Pétersbourg offrirent leur médiation, et l'Autriche n'obtint qu'un district peu étendu, mais d'une assez grande importance, puisqu'il lui permettait de communiquer avec le Tyrol [1780].

Longtemps dédaignés par l'Europe, qui les regardait comme des barbares, les Russes, civilisés par le génie opiniâtre de Pierre I, commençaient à prendre une part active aux débats qui s'élevaient entre les puissances de l'Occident. Ainsi, dans la guerre de sept ans, les soldats d'Elisabeth avaient ravagé la Prusse et pénétré jusqu'à Berlin. Au temps de Joseph II, une femme tenait encore le sceptre; c'était la célèbre Catherine II, que ses talents et son caractère avaient placée au premier rang parmi les rois ses contemporains. Tandis que ses armées reculaient les limites de l'empire aux dépens des Polonais, des Turcs et des Tartares, elle continuait l'œuvre de Pierre le Grand en favorisant la culture des sciences, des lettres et des arts, et en détruisant la rouille de la barbarie par des lois et par des règlements nouveaux, qui avaient pour but de rendre les unes plus humaines et les autres plus favorables au développement de l'intelligence et de l'industrie de la nation. Tous les yeux étaient donc tournés vers cet astre naissant, dont la gloire était un sujet d'inquiétude et de jalousie pour les autres puissances, qui cherchaient cependant à captiver l'amitié de Catherine. Frédéric II, dont le coup d'œil pénétrant avait deviné l'influence que la Russie était appelée à exercer prochainement sur l'Europe, cherchait à s'ancrer dans l'esprit de cette princesse; il entretenait avec elle une correspondance qui, sans être suivie avec assiduité, fournissait toutefois au monarque prussien des occasions d'influer sur les résolutions de Catherine par d'adroites flatteries. Mais, comme ce moyen n'était toujours pas suffisant, il avait cru devoir y suppléer, et, à cet effet, le prince Henri, son frère, avait fait deux fois le voyage de Saint-Pétersbourg; ce prince avait même été chargé de proposer à l'impératrice le partage de la Pologne, et n'avait que trop bien réussi dans sa mission. Afin de neutraliser l'influence du roi de Prusse, Joseph II prit la résolution de se faire connaître personnellement à Catherine : il dit à l'ambassadeur de cette princesse qu'il avait le plus vif désir de voir par lui-même une souveraine qui avait rendu si glorieux le nom russe. Ce vœu fut accueilli avec joie par Catherine, qui se disposait à parcourir les provinces polonaises qu'elle venait d'ajouter à son empire. L'entrevue des deux monarques eut lieu à Mohiloff. Joseph se fit présenter sous le titre de comte de Falkenstein, et ce voile, quoique transparent, permit à l'empereur et à Catherine de se voir et de se parler plus librement, car ils échappaient, par cet expédient, aux embarras et aux exigences de l'étiquette. Le monarque autrichien usa si habilement des ressources de son esprit, qu'il séduisit Catherine, dont l'admiration pour lui alla jusqu'à l'enthousiasme. Il ne négligea pas non plus de gagner les bonnes grâces de Potemkin, favori de l'impératrice. Après avoir été son amant, il était devenu son conseiller, et exerçait sur elle un ascendant irrésistible. Catherine caressait alors le projet de renverser l'empire de Constantinople; elle en fit part à Joseph, qui eut l'air d'entrer dans ses vues, mais qui ne prit toutefois aucun engagement. L'empereur accompagna la czarine jusqu'à Saint-Pétersbourg, et profita de l'intimité dont il jouit auprès d'elle pour fortifier son crédit au détriment de Frédéric II, qui, aux yeux de Catherine, n'était plus un héros aussi intrépide à la guerre qu'habile dans la paix, mais un vieillard égoïste, rapace, et toujours guidé par l'intérêt personnel.

MCD 2019

De retour dans ses États, Joseph profita de la permission qu'il avait sollicitée d'écrire à l'impératrice, et réussit, par ses missives, à entretenir l'influence qu'il avait obtenue par sa présence. Frédéric essaya de lutter avec les mêmes armes, et envoya auprès de Catherine le prince royal son neveu, qui, accueilli avec froideur et même avec dédain, échoua complétement. Frédéric éprouva encore une nouvelle disgrâce auprès de l'impératrice russe; elle refusa de se joindre à lui pour empêcher l'archiduc Maximilien, frère de Joseph, d'être nommé coadjuteur de l'archevêque de Cologne.

Peu de temps après Marie-Thérèse tomba malade, et mourut entourée de sa famille [1780]. Elle était âgée de soixante-treize ans et en avait régné quarante-un. Jusqu'à la fin de ses jours, cette princesse tint les rênes du gouvernement qu'elle avait conservées, même depuis l'avénement de son fils. Elle possédait presque toutes les qualités que réclame le rang suprême, et avait encore ces vertus privées qui méritent aux princes l'attachement de tous ceux qui les entourent. Aussi bonne mère que grande souveraine, elle voulut elle-même élever ses enfants, et leur donner cette éducation du cœur, bien plus précieuse que celle donnée par un gouverneur, qui est moins un mentor qu'un courtisan; ainsi elle ne crut pas que ses devoirs comme reine la dispensassent des autres devoirs que la nature nous impose. Montée au trône dans les circonstances les plus difficiles, elle sut les maîtriser par l'énergie de sa volonté et l'habileté de sa conduite. A cause de son sexe, ne pouvant se mettre à la tête des armées, elle choisit des hommes dignes de les commander, et, sous le règne d'une femme, les armées autrichiennes acquirent un nouvel éclat. Les Lascy, les Laudon, les Duan devinrent les maîtres et les modèles des guerriers de leur temps, qui admirèrent leurs manœuvres savantes, et d'autant plus recommandables, qu'elles les firent triompher plus d'une fois des adversaires les plus redoutables, entre autres du grand Frédéric. Marie-Thérèse donna le jour à six fils et à dix filles. Deux de ses fils, Joseph II et Léopold, montèrent sur le trône impérial; deux de ses filles furent mariées à des rois : l'une Marie-Antoinette épousa Louis XVI; l'autre Marie-Louise, Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles.

Quoique Joseph II fût monté, à la mort de son père, sur le trône impérial, il n'était toutefois que co-régent des Etats autrichiens, et ne possédait, en réalité, que la part de pouvoir que sa mère lui laissait : aussi, tant que vécut Marie-Thérèse, ne joua-t-il qu'un rôle secondaire. Néanmoins, comme il avait une grande activité d'esprit et de corps, en attendant qu'il pût jouir du commandement, il attira l'attention publique par une application qui s'étendait à toutes les parties de l'administration. Il voyageait sans cesse dans ses Etats héréditaires, où il examinait par lui-même les institutions et les établissements de tout genre qui formaient les rouages du gouvernement. Il semblait vouloir ressusciter l'exemple de Pierre le Grand qui s'instruisait par lui-même, afin de pouvoir instruire les autres. Il aspirait, par-dessus tout, à se créer une réputation militaire, et, pour y parvenir, il commença par introduire de grands changements dans la constitution de l'armée. La plupart des innovations de Joseph sur ce point furent heureuses, car elles lui furent suggérées par le feld-maréchal Lascy, dont il consulta la vieille expérience. Mais il faut avouer que l'empereur n'eut pas les mêmes succès quand il s'abandonna à ses seules inspirations, qui avaient pour but le bien-être de ses sujets; mais Joseph se trompa sur le choix des moyens : on en jugera par le tableau suivant de la monarchie autrichienne, telle qu'elle existait à l'avénement de l'empereur, et qui fera mieux ressortir l'incohérence et même la folie de la majeure partie des projets que le monarque a voulu mettre à exécution.

« La monarchie autrichienne, dit Wil-
» liam Coxe (1), comptait autant de na-
» tions que de provinces; toutes diffé-
» raient de langage, de religion, de gou-
» vernement, de lois, de coutumes et de

(1) *Histoire de la maison d'Autriche*, t. V, p. 44 et suivantes.

MCD 2019

» mœurs. La plus grande partie des Etats » héréditaires étaient contigus ; mais les » Pays-Bas de la Lombardie et les posses- » sions de Souabe étaient entièrement dé- » tachés. Le système féodal subsistait » partout ; dans quelques provinces ou » Etats, excepté dans la Hongrie, il était » modéré par des lois écrites et par la » coutume. En un mot, partout le clergé » et la noblesse étaient tout-puissants, les » citoyens des villes peu considérés, et » les paysans dans les Pays-Bas, le Tyrol » et l'Autriche, vivaient en état de ser- » vage. La religion catholique romaine » dominait sur tous les autres cultes. Cha- » que province était représentée par une » assemblée d'Etat que composaient le » clergé, la noblesse et quelques délégués » des villes royales et libres, et qui par- » tageaient avec le souverain le droit d'ad- » ministrer la justice et d'établir des im- » pôts. Une monarchie ainsi constituée ne » pouvait acquérir cette vigueur qui aurait » dû résulter de son étendue et de sa po- » pulation. Marie-Thérèse avait senti que » pour rendre à son empire toute sa force » et toute sa prospérité, il fallait réformer les » abus les plus ruineux : en conséquence, » elle avait réduit les priviléges excessifs » des nobles et des prêtres ; mais ces ré- » formes avaient été modérées et faites » successivement. Joseph II, au contraire, » voulut, pour ainsi dire, récolter avant » d'avoir semé ; il conçut donc le pro- » jet impraticable de faire cesser toute » distinction de langage et de coutume, » et déclara qu'à l'avenir il n'y aurait » plus de provinces, qu'il n'y aurait qu'une » nation et un Empire. Il se proposait » donc de ne faire de tant d'Etats et de » peuples divers, qu'un seul grand corps, » gouverné par un système un et simple, et » mu par un intérêt commun. Il méditait » encore de briser le joug de la féodalité, » d'anéantir la superstition, d'encourager » l'industrie et l'agriculture, les arts, le » commerce et les manufactures, et de » donner au corps politique une force pro- » portionnée à sa grandeur.

Joseph II commença l'exécution de son » vaste plan de réforme, par supprimer les » juridictions particulières qui étaient en » si grand nombre, et il divisa la monar- » chie autrichienne en treize gouverne- » ments, chacun desquels fut partagé en » cercles ; à la tête de chaque cercle il mit » un magistrat qui eut le titre de capi- » taine, avec la mission de faire exécuter » les lois et de protéger les paysans contre » les abus du système féodal. Une cour de » justice divisée en deux chambres, l'une » pour la noblesse, et l'autre pour la bour- » geoisie, fut instituée. Dans chaque capi- » tale du gouvernement, l'appel des juges » devait être porté à une seconde cour, puis » à une troisième, et enfin au tribunal » suprême de Vienne. La police fut remise » à un magistrat subordonné au comman- » dant militaire et au gouvernement géné- » ral qui présidait les tribunaux. Ainsi le » gouvernement fut composé de quatre » départements, le premier pour la poli- » tique, le second pour l'administration, le » troisième pour la justice, et le quatrième » pour la guerre. Tous les magistrats et » officiers étaient subordonnés aux con- » seils ou chancelleries d'Etat de Vienne, » de qui les résolutions étaient soumises » à l'approbation du souverain. »

Tous ces changements n'aboutirent qu'à substituer la volonté du prince à celle des lois, substitution qui ne peut engendrer que de grands malheurs pour les peuples. En effet, pour un prince animé des meilleures intentions et assez habile pour en régler l'application, combien l'histoire ne montre-t-elle pas de monarques nés avec des inclinations perverses ou corrompus par de vils courtisans, et qui font du pouvoir suprême un instrument de ruine et de dommage pour leurs sujets ! De là vient la nécesssité de mettre des bornes à l'autorité souveraine, non pour l'opprimer, mais pour la contenir dans de justes limites. Après avoir fait subir une réforme complète à toutes les institutions politiques et judiciaires de ses Etats, Joseph résolut de révolutionner à son tour la religion ; on ne peut, en effet, se servir d'une autre expression pour caractériser ce qu'il fit. Il commença par méconnaître l'autorité du pape, auquel il contesta sa juridiction sur les évêques ; il érigea ensuite de son autorité privée plusieurs siéges, et organisa

MCD 2019

MADRID

MCD 2019

MCD 2019

Pernotame del.t — Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. — Couché sculp.

## COSTUMES MILITAIRES ALLEMANDS.

1. Infanterie de la ville de Hambourg. 2. Officier de grenadiers du Grand Duché de Mecklembourg. 3. Officier Hanovrien. 4. Houssard de la mort du Dc. de Brunswick.

ALLEMAGNE.

les autres sans le concours du souverain pontife. Il supprima presque tous les monastères d'hommes, et ne conserva que deux couvents de filles ; puis il s'empara des revenus des maisons qu'il venait d'abolir, et n'accorda à ceux qu'il venait de dépouiller qu'une pension trop modique pour leur permettre de subsister honorablement. Il voulut enfin tout réglementer, jusqu'au mariage, qui ne fut plus qu'un contrat civil ; et il en relâcha de plus en plus les liens, en permettant le divorce, et il attaqua la famille en donnant aux enfants naturels le droit de partager avec les enfants légitimes. Il abolit en outre le droit d'aînesse, sans songer peut-être qu'il ébranlait la base la plus ferme de l'Etat monarchique. Il ordonna que toutes les classes de la société fussent inhumées de la même manière ; la naissance et les dignités furent déchues du privilége de réclamer les honneurs funèbres, destinés à rappeler aux survivants le rôle qu'avaient joué sur la terre ceux qui venaient de descendre dans la tombe. Enfin l'empereur couronna toutes ses innovations en publiant un catéchisme politique et moral pour l'instruction de la jeunesse. De toutes ces tentatives inspirées par de louables motifs, le seul acte qui ait survécu à son auteur fut l'édit de tolérance, qui accorda des avantages égaux à tous les dissidents ; ils purent célébrer leur culte, fréquenter les écoles et les universités, et aspirer à tous les emplois comme les catholiques. Le souverain pontife Pie VI essaya vainement de modérer le zèle destructeur de Joseph, et comme des exhortations écrites n'avaient obtenu aucun succès, le pape entreprit le voyage de Vienne, dans l'espoir que ses discours seraient plus persuasifs que ses missives. Il se trompa ; l'empereur lui prodigua les respects et les honneurs, mais il ne changea rien à ses plans de réforme, et il écarta du souverain pontife tous les ecclésiastiques qui avaient montré de l'opposition à ses projets. Après un mois passé dans le palais impérial, Pie VI, dont les réclamations n'avaient obtenu aucun résultat, reprit le chemin de Rome, avec le regret d'avoir fait inutilement une démarche peu convenable à son âge et à sa dignité, et dont il n'avait retiré aucun fruit [1782].

Après avoir sapé le pouvoir de l'Église, Joseph attaqua celui des seigneurs, auxquels il enleva toutes les redevances féodales dont ils jouissaient, telles que les dîmes, les corvées et toutes les prestations de ce genre. Mais la justice prescrivait d'indemniser convenablement les propriétaires, ce que le gouvernement ne fit pas, ou n'exécuta que d'une manière incomplète. Mais il éprouva, surtout en Hongrie, des oppositions si vives, qu'il s'arrêta devant des obstacles qu'il n'aurait pu surmonter sans de grands périls. Joseph affichait la prétention d'accorder à ses sujets des libertés nouvelles, et cependant il les soumit à des règlements vexatoires ; entre autres, il fut défendu à tout sujet autrichien de voyager à l'étranger avant l'âge de vingt-sept ans. Cependant le monarque augmenta la prospérité de ses États en favorisant la circulation des marchandises dans l'intérieur, et en faisant construire des routes et des canaux. Quoiqu'il se fût occupé exclusivement d'études relatives à la guerre et à l'administration, il encouragea les sciences et les arts par la création de bibliothèques et différentes chaires destinées à propager le goût des sciences, telles que la médecine, la chirurgie, la botanique, la physique et l'histoire naturelle. Quant à la littérature, Joseph fit peu de chose pour elle et pour les hommes qui la cultivaient. Il est vrai que ces derniers devaient être en petit nombre dans les États autrichiens, car ce peuple, doué de qualités solides, semble ne pas posséder au même degré ce don poétique que l'on appelle imagination.

Joseph II, soit qu'il voulût s'instruire, soit qu'il voulût attirer l'attention publique, fit un voyage en France sous le voile de l'incognito. La gracieuse réception qu'il rencontra à la cour de Versailles, où sa sœur Marie-Antoinette occupait le second rang, puisqu'elle était l'épouse du souverain, flatta sa vanité. A cette époque, la France, peuplée de philosophes et de littérateurs, fixait les regards de toute l'Europe ; comme autrefois Athènes, Paris était devenu la métropole des lettres ; les déci-



MCD 2019

sions émanées de son sein étaient regardées comme des oracles par les autres nations, qui, sous ce rapport, se soumettaient sans murmurer à la suprématie intellectuelle de la capitale des Gaules. En effet, la langue française s'était répandue dans presque toute l'Europe, elle était devenue familière à tous les hommes des hautes classes de la société. La plupart la préféraient à l'idiome de leur patrie, et s'exerçaient même à l'écrire. Courtisans du génie, le roi de Prusse, Frédéric II et l'impératrice Catherine entretenaient un commerce épistolaire avec les auteurs français les plus célèbres. Ils ne dédaignaient pas de se mettre à leur niveau et de solliciter des louanges qu'ils regardaient comme des titres à l'immortalité. Parmi les écrivains philosophes qui jouissaient alors d'une renommée universelle, le plus célèbre était Voltaire, retiré dans le château de Ferney, dont il avait fait pour ainsi dire l'auberge de l'Europe, qui s'y rendait comme en pélerinage. Joseph refusa de voir le patriarche de Ferney, sous le prétexte que Voltaire attaquait sans cesse dans ses écrits ce qu'il y avait de plus respectable : la religion ; et cependant ce même Joseph méditait déjà de lui porter les coups les plus dangereux en attaquant sa discipline et même sa morale. La conduite de Joseph était donc une inconséquence de plus à joindre à toutes celles qu'il commit durant sa courte carrière politique (1). A son retour à Vienne, il entreprit, dans son enthousiasme pour la France, de détruire le traité de la Barrière, qui avait pour but de mettre les Pays-Bas à l'abri de toute invasion de la part du cabinet de Versailles. En conséquence, des garnisons hollandaises occupaient un certain nombre de forteresses, ce qui rendait les provinces unies solidaires, avec l'Autriche, pour la défense de la Belgique. Joseph, poussé par une aveugle confiance, ordonna même de démanteler un grand nombre de places fortes de ce pays. La conduite de l'empereur, à cette occasion, fut sur le point de lui attirer la guerre avec la Hollande : la France offrit son intervention et parvint à maintenir la paix [1785].

S'il aspirait à se faire législateur, Joseph voulait aussi se placer parmi les conquérants, et il s'unit à Catherine II pour se partager les dépouilles de l'empire ottoman. L'empereur convoitait la Moldavie et la Valachie ; la France empêcha Joseph de dévorer cette proie ; la czarine réussit à s'emparer de la Crimée et du Cuban. Ne pouvant rien prendre à la Turquie, le monarque autrichien essaya de s'agrandir d'un autre côté, et jeta les yeux sur la Bavière, qu'il imagina d'adjoindre à ses vastes États. Il proposa à l'électeur d'échanger la Bavière contre les Pays-Bas, qui seraient érigés en royaume de Bourgogne ou d'Austrasie. L'ambassadeur russe, comte de Romanzoff, fut chargé de cette importante négociation, et il avait déjà obtenu le consentement du prince bavarois, lorsque le projet fut dénoncé à Frédéric II. Ce prince s'y montra contraire, et organisa une opposition si formidable, que Joseph dut renoncer à un plan dont il regardait l'exécution comme presque assurée. Peu de temps après cet incident, le roi de Prusse mourut chargé d'années et de gloire [1785-1786]. Durant son règne, il avait augmenté la population de son royaume, dont il avait en même temps, par une habile administration, doublé les revenus. Il eut pour successeur son neveu Frédéric-Guillaume II, et l'Europe s'aperçut bientôt que, si le trône de Prusse était occupé, Frédéric n'avait pas été remplacé. Joseph aurait bien voulu profiter du trépas de ce grand prince pour reconquérir la Silésie ; mais il n'osa pas tenter une entreprise qui aurait armé contre lui les autres puissances ; il n'intervint pas même lorsque les troupes prussiennes envahirent la Hollande pour rendre au prince d'Orange, investi de sa qualité de stathouder, son autorité, dont le parti républicain l'avait dépouillé.

Cependant l'ambition de Catherine n'était pas encore satisfaite, et elle rêvait la destruction de l'empire turc, qu'elle se proposait de hâter. Pour amener ce résultat, elle imagina de s'adresser aux populations chrétiennes placées sous la domina-

(1) Joseph II vint deux fois en France, mais ce fut à son premier voyage qu'il passa près de Ferney sans vouloir s'y arrêter.

MCD 2019

tion du sultan. Son but était d'abord de révolutionner la Grèce, et, à cet effet, elle envoya dans ce pays une foule d'agents chargés d'y préparer un soulèvement, que devaient appuyer ses soldats. Tandis qu'elle semait la révolte parmi les Hellènes, Catherine entreprit un voyage dans sa nouvelle conquête, la Crimée; elle était suivie des principaux seigneurs de sa cour et des envoyés d'Autriche et d'Angleterre. Le roi de Pologne, Stanislas-Poniatowski, qui était monté sur le trône par l'amour qu'il avait inspiré à l'impératrice, vint à sa rencontre et fit tirer, en son honneur, un superbe feu d'artifice sur les bords du Dniéper. A son tour, Joseph se trouva à Kherson, il parcourut l'antique Chersonèse avec la souveraine russe, et fut témoin des fêtes que lui prodigua Potemkin. Tandis que le monarque autrichien conférait secrètement avec son auguste alliée, sur les moyens de diviser entre eux l'empire ottoman, il était sur le point de perdre les plus riches provinces de son royaume; nous voulons parler des Pays-Bas, où d'imprudentes innovations avaient soulevé de graves mécontentements [1787]. Ces provinces étaient au nombre de dix, et renfermaient une population nombreuse et jalouse de ses priviléges, qui étaient très-étendus. En effet, toutes possédaient le droit de voter les impôts, et, de plus, étaient en possession de plusieurs libertés non moins importantes, et qui les mettaient à l'abri du despotisme des agents impériaux. Ainsi les citoyens ne pouvaient être soumis qu'à des juges désignés d'avance par la loi, et les membres des États ne pouvaient être poursuivis pour les opinions qu'ils émettaient dans leurs assemblées; le souverain n'avait pas non plus la faculté de conférer les emplois aux étrangers. Joseph avait juré de maintenir les différentes constitutions des provinces belges; néanmoins il entreprit de réformer toutes les parties du gouvernement qu'il voulait soumettre au joug de l'unité, son plan favori. Le clergé avait toujours exercé dans la Belgique une grande influence. Joseph le dépouilla, sans ménagement, d'une graude partie de ses biens, et voulut tarir la source des revenus qui lui restaient, en interdisant les pèlerinages, les confréries et toutes les coutumes de ce genre qui servaient à étendre le pouvoir des ecclésiastiques, et contribuaient à les enrichir. Il voulut ensuite enlever à l'Église l'éducation de la jeunesse, et, à cet effet, instituer un séminaire général à Louvain, où l'enseignement théologique était soustrait à la surveillance des évêques. Joseph n'avait pas non plus respecté les priviléges des États et ceux des citoyens; toutes ces causes réunies produisirent une conflagration qui éclata dans le Brabant, et embrasa bientôt toutes les provinces. Le duc de Saxe Taschen, et l'archiduchesse Christine, son épouse, résidaient à Bruxelles en qualité de gouverneurs généraux. Effrayés de l'exaspération des Belges, ils crurent devoir suspendre l'exécution des édits impériaux; mais cette concession qui, avant la révolte, aurait calmé l'effervescence des esprits, les rendit plus audacieux, et Joseph, irrité par une résistance qui lui parut séditieuse, résolut d'employer la force. Il donna le titre et les pouvoirs de gouverneur général au comte de Murray, et mit sous ses ordres le comte d'Alton, qui prit le commandement des troupes autrichiennes dans les Pays-Bas. Murray fut bientôt rappelé, et on lui donna pour successeur le comte Trautmansdorf, qui ne réussit pas mieux à pacifier le pays. Des associations s'étaient formées dans toutes les villes; les habitants alors pouvant s'entendre et se compter, organisèrent un plan de défense qui triompha des soldats de Joseph. Un avocat, nommé Vandernoot, chassé des Pays-Bas pour ses menées séditieuses, alla cher un refuge en Hollande; il s'établit à Breda, ville frontière, où se rendirent plusieurs Belges de la plus haute distinction, et qui, munis d'argent, composèrent un petit corps de troupes, dont le commandement fut remis au colonel Vandermesch, officier de fortune, qui s'était illustré dans la guerre de sept ans. Accompagné de Vandernoot, il s'empara de Turnhout, et repoussa les Autrichiens, qui tentèrent de reprendre cette ville; la nouvelle de cet échec fit soulever le Brabant, puis le Hainaut, et les insurgés marchèrent sur Bruxelles. D'Alton était dans cette ville avec cinq mille hommes; il fut attaqué par les

MCD 2019

habitants, et, après un combat qui dura toute la nuit, il se vit réduit à signer une capitulation qui lui permit de se retirer. La déroute des troupes autrichiennes amena une révolution complète : toutes les provinces, animées par les mêmes sentiments, se confédérèrent sous le nom d'État-Belgique-Unie (1).

Joseph était alors engagé dans une guerre contre les Turcs, de concert avec les Russes ; il voulut conduire lui-même ses soldats, et fut mis en déroute auprès de Temeswar [1788]. Néanmoins, dans la campagne suivante, les Autrichiens réparèrent l'honneur de leurs armes par la prise de Belgrade, dont le maréchal Loudon s'empara, et la victoire de Rimnick, remportée par le prince de Cobourg, uni avec les Russes, ayant pour chef le célèbre Souwarow [1789].

Tandis que Joseph perdait les Pays-Bas, des symptômes de mécontentement agitaient tous les États héréditaires, surtout la Hongrie, qui redemandait hautement ses priviléges et la couronne de saint Étienne, que Joseph avait fait enlever et conduire à Vienne. L'empereur la restitua, et promit de rétablir la constitution de ce pays dans toute son intégrité. Joseph n'avait pas su conserver l'union dans sa famille, car, ayant voulu faire élire roi des Romains son neveu, l'archiduc François, il s'était brouillé avec son frère, Léopold, auquel les États autrichiens devaient appartenir, parce qu'il était l'héritier le plus proche. Cependant, la santé de Joseph déclinait de jour en jour, et ne pouvait s'améliorer, puisque ce prince ne voulait prendre aucun repos. Il continuait, quoique malade, à vaquer à tous les soins du gouvernement. Après avoir langui plusieurs mois, il expira le 20 février 1790 ; il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait régné dix. Joseph était né avec de grands talents, que rendirent inutiles deux vices qu'il possédait au même degré : l'opiniâtreté et l'irrésolution. Il était sans cesse tourmenté par une inquiétude d'esprit qui le poussait à tout entreprendre pour ne rien finir. En un mot, avec les intentions les plus pures, il fit le tourment de ses sujets, qu'il aurait voulu rendre heureux. Dévoré du désir de s'illustrer, il ne fut cependant qu'un général médiocre et un homme d'État sans prévoyance. Quoiqu'il eût été marié deux fois, Joseph n'eut point d'enfants et laissa le trône à son frère.

Ce prince, connu sous le nom de Léopold II, s'était rendu célèbre dans toute l'Europe comme souverain de la Toscane. Il s'était signalé par l'établissement d'une foule d'institutions presque toutes sagement combinées, et qui avaient eu pour résultat de rendre les habitants du duché heureux et prospères. Mais, placé sur le premier trône de l'Europe, Léopold allait avoir à débattre des intérêts bien plus graves, et qui réclamaient des qualités plus énergiques que celles qu'il avait déployées dans l'administration de son petit État italien. En effet, le trône sur lequel il venait de monter était violemment ébranlé : la Basse-Autriche, la Bohême et la Hongrie élevaient de pressantes réclamations. Dans cette dernière contrée ; elles étaient sur le point de se changer en révolte ouverte, tandis que les provinces belges, érigées en républiques indépendantes, avaient abjuré la domination autrichienne. Au dehors, la cour de Londres cherchait à coaliser les autres puissances contre l'Autriche et la Russie, dans le but de les forcer à restituer les provinces qu'elles avaient arrachées à la Porte ottomane. Le cabinet britannique s'efforçait encore de mettre la Pologne en mesure de résister à ses ennemis, et lui avait fait adopter un principe salutaire, celui de rendre à l'avenir la couronne héréditaire. Il avait en outre entraîné dans son parti le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, qui, à l'exemple de son illustre prédécesseur, aspirait à jouer en Allemagne le premier rôle. Sans se déclarer ouvertement contre Léopold, ce monarque envoyait des officiers dans les Pays-Bas pour discipliner les insurgés, et permettait à des réfugiés hongrois de s'assembler à Berlin, et de conspirer ouvertement contre leur souverain. Telle était la tâche difficile que Joseph avait léguée à son frère. Il s'agissait,

(1) Nous renvoyons le lecteur à l'*Histoire des Pays-Bas*, tome V de notre Collection.

MCD 2019

on le voit, de raffermir toutes les parties de la monarchie prêtes à se détacher ; Léopold chercha d'abord à dissiper toutes les alarmes jetées dans les esprits par d'imprudentes innovations. Les députés des provinces héréditaires et des deux royaumes (1) reçurent l'assurance qu'ils rentreraient incessamment dans leurs anciens priviléges. Ils ajoutèrent foi aux paroles de leur prince, car son caractère jurait pour lui. C'était beaucoup, sans doute, d'avoir apaisé des mécontentements qui pouvaient devenir formidables ; mais le monarque n'avait encore accompli qu'une part de la tâche qui lui était imposée : en effet, il lui fallait obtenir la couronne impériale, désarmer l'inimitié de la Prusse, reprendre les Pays-Bas, et terminer la guerre qui durait encore avec les Turcs. Léopold commença par montrer qu'il était en mesure de se défendre ; ses armées, sous les ordres du feld-maréchal Loudon et du prince de Cobourg, battirent les Ottomans et en imposèrent aux Prussiens. Bref, par un traité conclu à Szistova, la bonne intelligence fut rétablie entre Léopold et Guillaume, l'Angleterre renonça à son projet de contraindre le premier à rendre la Gallicie. Sur ces entrefaites, Léopold fut élu empereur à Francfort, et couronné dans cette ville par l'électeur de Mayence [1790].

Dès qu'il eut ceint le diadème des Césars, Léopold s'occupa de pacifier la Hongrie, où ses promesses, au lieu de désarmer les mécontents, n'avaient fait que les rendre plus audacieux, car ils espéraient recevoir des secours des étrangers. Mais la paix conclue sur ces entrefaites avec la Prusse, dérangea les combinaisons des principaux meneurs ; néanmoins ils persistèrent dans leurs demandes, qui devaient porter les plus graves atteintes à la royauté, car ils exigeaient que la défense du pays fût confiée exclusivement à des troupes hongroises ; que le monarque fît sa résidence à Bude durant la plus grande partie de chaque année, et que deux députés du pays fussent toujours présents à toutes les négociations où la Hongrie serait mêlée. L'empereur fixa le jour de son couronnement, et, à cette occasion, convoqua une diète. En dépit des manœuvres de ses adversaires, il fit rejeter par cette assemblée les prétentions démagogiques qui furent proposées. Il est vrai qu'il avait su gagner l'affection des Illyriens, et qu'il prit la précaution de réunir aux environs de Bude une armée de soixante mille hommes. De son côté, le monarque fit une concession importante, en déclarant qu'à l'avenir ses successeurs seraient tenus de se faire couronner au bout de six mois. La célébration de cette cérémonie était d'une grande importance, puisque le nouveau roi était tenu de jurer le maintien des priviléges de la nation (1). Bref, Léopold parvint à se concilier l'affection des Hongrois.

Cependant, devenus libres, les Belges n'avaient pas tardé à se diviser. Un congrès avait été convoqué à Bruxelles, où l'on vit éclore deux partis : l'un ayant pour chef Vandernoot, et l'autre un avocat appelé Vonck. Le général Vandermesch, qui avait accompli la révolution en chassant les Autrichiens, était du parti de Vonck. Vandernoot, qui dominait dans l'assemblée, enleva au général le commandement pour le donner à un officier prussien nommé Schœnfeld. Léopold profita du désaccord des insurgés pour faire entrer ses troupes dans les Pays-Bas, et il essaya de se concilier les esprits en offrant aux Belges de rétablir les choses sur le même pied où elles étaient du temps de Marie-Thérèse. Cette proposition n'ayant pas été accueillie, les troupes impériales commencèrent les hostilités en traversant la Meuse, et parurent en peu de jours sous les murs de Bruxelles. Le congrès résidait dans cette ville : il tenta de résister ; mais Vandernoot ayant disparu, Bruxelles ouvrit ses portes, et, en quelques mois, toute la Belgique retourna sous la domination autrichienne. L'archiduchesse Marie-Christine et son époux le duc Albert de Saxe

(1) La Bohême et la Hongrie.

(1) Pour échapper à cette nécessité, Joseph II ne s'était pas fait couronner ; il avait fait transporter à Vienne les ornements royaux et surtout la couronne de saint Etienne, pour laquelle le peuple hongrois professait une sorte de vénération superstitieuse.

MCD 2019

furent investis de nouveau du gouvernement des Pays-Bas ; néanmoins le comte de Mercy-Argenteau, qui représentait l'empereur, ayant conclu avec les insurgés belges une convention qui ne fut pas ratifiée par Léopold, l'esprit de sédition ne fut pas éteint complétement. Il était d'ailleurs excité par l'état de la France, qui préludait alors au renversement du trône de Louis XVI. Les principes préconisés par ses orateurs et ses écrivains, en se répandant au dehors, tendaient à ébranler la fidélité des peuples, en les exhortant à s'affranchir du joug des lois monarchiques, que l'on peignait comme des symboles d'esclavage. Déjà l'assemblée nationale, ayant établi sa résidence à Paris, s'était emparée de tous les pouvoirs. Dans son enthousiasme irréfléchi, elle avait provoqué les réclamations de l'empire d'Allemagne par la suppression des droits féodaux et des dîmes, qui lésaient gravement les intérêts de plusieurs princes de la confédération germanique, possesseurs de grands biens dans l'Alsace, la Franche-Comté et la Lorraine. La diète fit des réclamations qui ne furent point écoutées : toutefois, Léopold évita d'abord de faire des démonstrations belliqueuses, afin de ne pas aggraver la triste situation de sa sœur Marie-Antoinette et de Louis XVI, qui se trouvaient à la merci du parti victorieux de l'assemblée.

Sur ces entrefaites, le comte de Provence et le comte d'Artois, frères du monarque français, quittèrent le royaume, et furent suivis de la majeure partie de la noblesse, qui voulait rétablir par la force le trône qui venait de s'écrouler. En effet, assiégé dans son palais par une populace furieuse, le roi avait été déposé, et gémissait captif, avec sa famille, dans le palais du Temple, que l'on avait transformé en prison. A cette nouvelle, Léopold publia une lettre par laquelle il invitait tous les rois de l'Europe à demander la liberté de Louis XVI et des siens [1792]. Il eut, peu de temps après, une entrevue au château de Pilnitz avec le roi de Prusse. Les deux monarques publièrent une déclaration conçue en termes vagues que chacun interpréta diversement. Les émigrés crurent y lire la promesse d'appuyer leurs efforts ; dans le parti contraire, on prétendait que les signataires de cet acte, en s'engageant à rétablir Louis XVI sur le trône, devaient faire payer ce service par la cession de plusieurs provinces réunies à la France depuis les conquêtes du grand roi (1). Quoi qu'il en soit, l'Assemblée nationale provoqua elle-même la guerre en sommant Léopold de renoncer à tous traités, à toutes conventions faits contre la sûreté et la souveraineté de la nation française. L'épée allait donc sortir du fourreau, lorsque l'empereur, attaqué d'une dyssenterie, rendit le dernier soupir le 27 février 1792. Il était dans sa quarante-cinquième année et dans la deuxième de son règne. Il laissait une nombreuse postérité, qui se composait de dix fils et de quatre filles. Comme il mourut à la veille des grands événements qui signalèrent les dernières années du dix-huitième siècle, on ne peut savoir s'il aurait eu assez de force pour résister au torrent de la révolution française qui déborda sur toute l'Europe. Il est permis d'en douter, car ce prince, qui possédait de grands talents pour l'administration, n'avait pas cette énergie qui résiste à tous les obstacles, ou qui ne cède que lorsque la fuite n'est plus possible.

Le nouveau monarque, François II, monta sur un trône entouré de périls d'autant plus redoutables, qu'on ne pouvait en calculer ni la nature ni l'étendue. En effet, la paix générale était compromise par l'état de la France, où de graves événements, qui se déroulaient avec une effrayante rapidité, menaçaient le repos de tous les peuples et de tous les rois. Louis XVI, pour combler le déficit des finances, avait assemblé les états généraux, composés des trois ordres : le clergé, la noblesse et le tiers état. Ce dernier, qui était le plus nombreux, se saisit de la direction des affaires, et fit prendre à l'assemblée le nom de nationale, qui fut substitué à la dénomination de constituante. Puis les menaces du parti victorieux firent décider que l'assemblée quitterait Versailles pour se ren-

(1) Louis XIV. — Il s'agissait de reprendre l'Alsace, la Lorraine et même les trois évêchés.

MCD 2019

dre à Paris, et ils entraînèrent le prince avec eux. Établi dans la capitale, Louis XVI ne fut plus qu'un prisonnier auquel les députés, membres de la majorité, imposaient toutes leurs volontés. Sur ces entrefaites, l'Assemblée nationale avait été dissoute pour faire place à l'Assemblée législative. Cette dernière contraignit Louis XVI à déclarer la guerre à l'empereur [avril 1792]. C'est à dater de cette époque que s'ouvrit cette longue lutte qui ensanglanta toute l'Europe, où les Français promenèrent leurs enseignes triomphantes. Comme les victoires qu'ils remportèrent eurent pour résultat de bouleverser l'ancienne constitution de l'Allemagne, il nous semble indispensable de mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau de la division territoriale de cette contrée.

## DIVISION TERRITORIALE DE L'ALLEMAGNE.

Nous commencerons par les possessions de la maison d'Autriche : au nord-est, elle avait le royaume de Gallicie; à l'est, la Hongrie avec la Bucharie (partie de la Moldavie), la Transylvanie, les bannats de Temeswar, de Croatie et d'Esclavonie; au nord-est, la Moravie; au nord, la Bohême, l'archiduché d'Autriche; au centre, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, une partie du Frioul, de l'Istrie et du littoral vénitien; enfin le Tyrol au sud; à l'ouest, les quatre seigneuries du Woralberg, situées au sud-est du lac de Constance, et la Souabe autrichienne, c'est-à-dire la ville et le pays de Constance, le comté de Hohenberg, la préfecture d'Altdorff et de Ravensbourg, le landgraviat de Nellembourg, le margraviat de Burgaw, le Brisgaw autrichien (partie de la Forêt-Noire), Fribourg, Brisach et le haut quartier du Rhin renfermant les quatre villes forestières Laufenbourg, Rhinfeld, Seckingen et Waldshut.

Dans l'ancien cercle de Bourgogne, l'Autriche étendait encore sa domination sur le Brabant autrichien (quartiers de Louvain, de Bruxelles, d'Anvers), la seigneurie de Malines, une partie du Limbourg, du Luxembourg, de la Gueldre (Ruremonde), la Flandre autrichienne (quartiers de Gand, d'Alost), pays de Tournai, de Waës, quartiers de Bruges, d'Ypres, Terre-Franche (Ostende), le Hainaut autrichien (Mons) et le comté de Namur.

En Italie, l'Autriche possédait le duché de Milan, une partie du comté de Pavie et d'Anghiéra en deçà du Pô et du Tesin, les territoires de Côme, de Lodi, de Crémone et le duché de Mantoue. — Ainsi, sans compter ses domaines d'Italie, de Souabe et des Pays-Bas, les États de l'Empereur s'étendaient d'une manière non interrompue de l'Adriatique à la Vistule, de la Salza aux montagnes de la Transylvanie.

## CERCLE DE HAUTE-SAXE ET CERCLE DE BASSE-SAXE.

Le nouveau royaume de Prusse comprenait l'ancien duché de Prusse, sous le nom de Prusse orientale; la Prusse polonaise ou palatinat de Marienbourg et de Culm, avec l'évêché de Warmie, la Poméranie, moins Thorn et Dantzig; la Poméranie ultérieure et la partie de la Poméranie antérieure comprise entre l'Oder et la Penne; la Silésie, (1), les marches de Brandebourg, anciennes possessions de la maison, c'est-à-dire : 1° la vieille marche, à la gauche de l'Elbe; 2° la moyenne marche, où se trouvaient Brandebourg, Potsdam, Berlin; 3° la marche ukrainienne, en deçà de l'Oder; 4° les seigneuries de Beeskow et de Storkow, entre la Sprée et le Dahme; 5° la nouvelle marche, au delà de l'Oder, Custrin et le duché de Crossen; dans la Basse-Saxe, le duché de Magdebourg, la principauté d'Halberstad, avec les seigneuries de Lora et de Klettembourg, une partie du comté de Mansfeld, Quedlembourg, etc.; dans le cercle de Westphalie, l'Ostfrise, les comtés de Tockenbourg et de Lingen; la principauté de Minden, les duchés de Clèves (Clèves, Wesel et Emmerick); de la Mark (Hamm, Haerde, Altena, Welter, avec la moitié de la ville de Lippstadt); le comté de Ravensberg, la principauté de

(1) La Basse-Silésie renfermait les sept principautés immédiates de Breslau, de Breig, de Serwiednitz, de Jauver, de Lignitz, de Wolaw et de Glogau.

MCD 2019

Meurs (Meurs-Creveldt); une partie de la Gueldre (Gueldre-Kessel) appartenait à la Prusse, aussi bien que Neufchâtel et Valingen, sur les confins de la Suisse. Ainsi les domaines de la Prusse s'étendaient du Rhin à la Netze, affluent de la Vistule; mais ses États ne présentaient de masse compacte qu'à l'est; dans le cercle de Haute-Saxe, dans celui de Westphalie, elle ne possédait que des domaines épars.

Dans la Haute-Saxe même, la maison de Saxe, que celle de Prusse venait de déposséder de rôle de chef du parti protestant et de principal adversaire de la maison d'Autriche, se partageait toujours en deux lignes.

La ligne albertine ou électorale possédait les cercles de Voigtland, la Misnie, le nord de la Thuringe, la Lusace, Merseburg et une partie des domaines de la maison de Mansfeld, éteinte en 1780.

La ligne Ernestine, ou Saxe ducale, était divisée en cinq branches: celle de Weimar, une partie du duché d'Iéna et la principauté d'Eisenach; celles de Gotha, de Meiningen, d'Hildebourg-Hausen et de Cobourg-Saalfed.

La maison d'Anhalt, au nord de la Saxe, était divisée en quatre branches: Dessau, Bernbourg, Coethen et Zerbst.

Au sud de la Saxe étaient les possessions des maisons de Reuss, de Schwartzbourg.

Dans le cercle de Basse-Saxe, les maisons de Schwerin et Strelitz se partageaient le Mecklenbourg.

Au sud-ouest de Mecklenbourg s'étendaient les domaines des maisons de Brunswick-Wolfenbuttel et de Brunswick-Lunebourg, qui possédaient aussi Zell et le Hanovre et régnaient sur l'Angleterre (1).

Au nord de ces possessions, les trois villes hanséatiques: Lubeck, Hambourg et Brême restaient toujours indépendantes; le Holstein, à l'ouest du Mecklenbourg, appartenait au Danemark; les comtés d'Oldenbourg et de Derlmenharst, dans le cercle de Westphalie, à l'ouest du Veser, appartenaient au prince-évêque de Lubeck.

(1) L'électorat de Hanovre comprenait le duché de Brême, que l'Elbe sépare du Holstein; la principauté de Lunebourg, celle de Grubenhagen; le duché de Saxe-Lauenbourg, la principauté de Verden, les comtés de Hogya et de Diepholz: enfin la principauté de Calemberg, comprenant; 1° le quartier de Hanovre, 2° celui de Humeln et de Lauenau; celui de Gœttingen.

## CERCLE DU HAUT-RHIN.

Dans le cercle du Haut-Rhin dominait la maison de Hesse, divisée en ligne de Cassel, comprenant la branche landgraviale de Cassel et les branches dépendantes de Philippsthal et de Rothenbourg ou Rheinfalds, et en ligne de Darmstadt, avec la branche dépendante de Hombourg (1). Au nord-ouest de ce cercle se trouvaient les deux lignes de la maison de Waldeck; au sud, les branches diverses de Nassau, la maison de Hanau-Mainzenberg et le duc de Deux-Ponts, dont les possessions se composaient de l'ancien comté de Deux-Ponts (Deux-Ponts, Neucastel, Cleebourg), entre l'Alsace, la Lorraine, l'électorat de Trèves et le bas Palatinat; d'une partie du comté de Weldenz, de la moitié du comté ultérieur de Sponheim, dont il partageait la juridiction avec le duc de Bade.

## CERCLE DE FRANCONIE

Les margraves d'Anspach et de Baireuth, les principautés de Schwartzemberg, les villes libres de Nuremberg, de Schwenfurth, les évêchés de Wurtzbourg, de Bamberg et d'Eichstadt se partageaient le cercle de Franconie.

## CERCLE DU BAS-RHIN ET CERCLE DE WESTPHALIE.

Dans celui du Bas-Rhin, l'on trouvait, outre les anciens duchés de Berg et Juliers

(1) Le landgraviat de Cassel comprenait les districts de Fulde, avec l'Hersfeld; de Werra, de Diemel, dans la Basse-Hesse; de Schwalm, de la Lahn et du comté de Ziegenhain, dans la Haute-Hesse, une partie de Schauenbourg et de Henneberg. Le landgraviat de Darmstadt comprenait la régence de Giessen et celle de Darmstadt, avec le Hanau-Lichtenberg.

MCD 2019

partagés entre la Prusse et la maison Palatine, l'électorat de Cologne, comprenant les bailliages de Bonn, de Linz, d'Andernach et de Brauweiler, le comté de Reckinghausen (entre Munster, Clèves et la Marck) ; le duché de Westphalie entre Paderborn et la Hesse ; à l'est, Munster et le comté de Lippe ; au nord, le duché de Berg et le comté de la Marck ; à l'ouest et la principauté de Nassau ; au sud (Cologne était une ville libre), l'électorat de Trèves au sud de Cologne ; au sud-est du Luxembourg, à l'ouest des domaines de la maison Palatine, au nord de la Lorraine (villes : Trèves, Ehrenbreisten, Coblentz, etc.) ; l'électorat de Mayence, à l'est des précédents, dont les domaines plus dispersés comprenaient l'Eichsfeld dans le cercle de Haute-Saxe (villes : Heiligenstadt, Duderstadt) ; la Bergstrasse, Kœnigstein, en Weteravie, dans le cercle du Haut-Rhin.

### CERCLE DE BAVIÈRE.

La maison de Wittelsbach, réduite à la ligne de Deux-Ponts, se divisait en branche de Sulzbach et de Birkenfeld, ou de Deux-Ponts ; nous avons vu plus haut quels étaient les domaines de la dernière. La première possédait le palatinat du Rhin, qui couvrait presque toute la partie orientale du Bas-Rhin ; la partie occidentale du cercle du Haut-Rhin ; les principautés de Simmern de Rautern ; les bailliages de Weldenz et de Lautereck, Creuznach et Sponheim, la haute et basse Bavière (Munich, Ingolstadt, Donawerth, Landshut, Straubing) ; le Haut-Palatinat, le landgraviat de Leuchtenberg, le comté de Haag, les seigneuries de Salzbourg et de Pyrbaum de Breiteneck, et l'archevêché de Salzbourg ; l'évêché de Ratisbonne et la ville impériale du même nom, n'appartenaient pas à la maison de Bavière.

### CERCLE DE SOUABE.

Dans le cercle de Souabe, le duc de Wurtemberg avait réuni le comté de Montbelliard au duché de Wurtemberg, proprement dit (Stuttgard, Tubingen), au comté de Lœwenstein et à la seigneurie de Justingen. A l'ouest du Wurtemberg, la branche de Dourlach avait réuni le margraviat de Bade-Dourlach (Carlsruhe, Dourlach, Forsheim), et celui de Bade-Bade (Bade-Rastadt). On trouvait encore dans ce cercle, trente villes impériales, les évêchés d'Augsbourg et de Constance ; les prieurés de Kempten et d'Elwangen ; les comtés de Hohenzollern, Doettingen, de Lichtenstein, etc.

Ainsi, en 1789, l'Empire Germanique est divisé en dix cercles : Autriche, Bavière et Souabe au sud ; Franconie, Haut-Rhin et Bas-Rhin au milieu ; Westphalie, Haute-Saxe et Basse-Saxe au nord ; enfin, Bourgogne à l'ouest, renfermant plusieurs autres pays placés en dehors des cercles, comme la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Lusace, et des provinces appartenant à des monarques étrangers, comme le Hanovre au roi d'Angleterre ; la Poméranie antérieure à la Suède ; le Holstein au Danemark, comptant, parmi ses membres, des princes dont les États s'étendaient dans des contrées étrangères à l'Allemagne : comme le roi de Prusse, l'archiduc d'Autriche, le duc de Wurtemberg. Partagé, enfin, en trois cent soixante-dix états, dont cinquante et une ville impériales étaient autant de républiques, l'Empire formait un corps dont les diverses parties n'ayant pas de vie commune, étaient sans force réelle ; si ce n'est dans quelques-uns de ses membres, assez puissants par eux-mêmes pour suivre leurs destinées particulières. Cependant, ce corps avait un chef électif qui était toujours l'archiduc d'Autriche, avec le titre d'empereur d'Allemagne, et une diète permanente qui veillait sur les intérêts généraux de l'Empire.

Nous avons dit que l'Assemblée législative avait déclaré la guerre à François II. Ce prince s'étant ligué avec Frédéric-Guillaume, deux armées allemandes envahirent la France. Les Prussiens étaient sous les ordres du duc de Brunswick, qui publia un manifeste dans lequel il menaçait de ruiner Paris de fond en comble, et de punir de mort tous les hommes qui

MCD 2019

s'étaient déclarés ouvertement contre Louis XVI. Cette proclamation, en blessant l'orgueil national, fit éclore comme par enchantement des milliers de soldats, qui, conduits par Kellermann, arrêtèrent l'ennemi dans les plaines de Valmy, et l'obligèrent à faire une retraite désastreuse. A la suite de cet événement, la royauté fut détruite, et la France passa sous le régime républicain. Jusqu'alors, l'Empire Germanique n'avait pas pris part à la querelle; il s'y mêla bientôt [mars 1793], excité par l'exemple des Anglais et des Espagnols, qui pénétraient simultanément sur le territoire français ; mais l'assemblée qui gouvernait la nouvelle république fit tête à cet orage. Attaquée au dedans, car la Vendée venait de se soulever, et au dehors par les troupes coalisées et presque tous les potentats, ses décrets mirent sous les armes dix-huit cent mille hommes, qui opposèrent un rempart impénétrable à toutes les attaques. On vit surgir de leurs rangs une foule de généraux improvisés par la victoire ; ils mirent en déroute les soldats alliés, conduits par des chefs habiles sans doute, mais que déconcertait la nouvelle tactique qu'avait fait naître, chez les Français, l'immensité du péril. La Prusse déserta la première la coalition [1795]. L'année suivante, les succès de Bonaparte en Italie, ceux de Moreau en Allemagne, forcèrent les différents États de ce pays à implorer la paix qu'il leur fallut acheter par d'énormes contributions. Le Wurtemberg, la principauté de Bade, les cercles de Franconie, de Bavière et de Souabe, payèrent plus de cinquante millions. Cependant le prince Charles, frère de François II, battait le général Jourdan et mettait le célèbre Moreau dans la nécessité d'opérer une savante retraite, qui mit le comble à sa gloire militaire ; mais, d'un autre côté, Bonaparte, venant d'Italie, pénétrait jusqu'à Vienne, et forçait l'empereur de signer une amnistie à Léoben [1796-1797]. On conclut la paix à Campo-Formio. L'empereur perdit, par ce traité, les Pays-Bas autrichiens et toutes ses possessions en Italie ; il ne conserva plus que Venise et les îles Adriatiques, qui avaient appartenu à cette république : il garda encore l'Istrie et la Dalmatie. Un congrès fut assemblé à Rastadt, où l'on devait débattre quelques points religieux qui restaient à régler entre l'Empire Germanique et la France ; mais les envoyés de cette dernière puissance, ayant été lâchement assassinés par des hussards autrichiens, la guerre recommença avec une fureur nouvelle.

La France était alors sous le régime d'une constitution nouvelle, qui confiait le pouvoir exécutif à cinq directeurs. Ces personnages, autant pour s'illustrer que pour échapper aux dangers qui, dans l'intérieur, menaçaient leur administration, résolurent de bouleverser l'Europe, afin d'occuper l'activité des esprits. En exécution de ce plan, ils voulurent créer partout où pénétraient les armes françaises un gouvernement dictatorial ; ce qu'ils exécutèrent en Suisse, en Hollande et en Italie. Ces innovations rallièrent à l'Autriche la Russie, dont le chef, Paul I, était animé d'une haine furieuse contre les démocrates français. Ses troupes, ayant à leur tête le farouche Souwarow, obtinrent de brillants succès dans la Péninsule italienne, tandis que l'archiduc Charles chassait d'Allemagne le général Jourdan. Mais les Russes ayant été battus à Zurich, Paul abandonna la coalition. Sur ces entrefaites, le général Bonaparte, qui était allé conquérir l'Égypte, revint subitement en France, renversa le directoire, et s'empara du commandement sous le titre de premier consul. Il vole en Italie, où il gagne la célèbre bataille de Marengo. Une autre armée française triomphait, à la même époque, sous les ordres de Moreau, qui, après la victoire décisive de Hohenlinden, était sur le point de paraître sous les murs de Vienne. L'Autriche implora la paix, qui fut conclue à Lunéville [1801] ; elle confirma le traité de Campo-Formio. François II dut reconnaître les républiques créées naguère par le directoire, ainsi que l'élévation au trône de la Toscane, du duc de Parme, qui prit le titre de roi d'Etrurie; en outre, l'Allemagne livrait à la France toute la rive gauche du Rhin. Une diète, qui dura de 1802 à 1803, sanctionna la ruine des anciennes institutions germaniques. Ainsi tous les ecclésiastiques perdirent leurs do-

MCD 2019

maines, et les villes libres, de quarante-huit furent réduites à six, savoir : Lubeck, Hambourg, Brême, Francfort, Augsbourg et Nuremberg. Cependant l'Angleterre avait aussi suspendu les hostilités ; mais la paix d'Amiens ne fut au fond qu'une trève : conclue en 1802, elle fut rompue l'année suivante. Bonaparte se saisit sur-le-champ du Hanovre, dont il dépouilla la maison de Brunswick (1), puis il échangea son titre de premier consul contre celui d'empereur, et se fit couronner à Paris par les mains du pontife Pie VII. Après avoir changé la France en monarchie, il opéra une semblable métamorphose en Italie en abolissant la république Cisalpine. Son beau-fils, Eugène Beauharnais, vint régner dans la Péninsule sous le nom de vice-roi ; enfin Parme, Plaisance et Gênes furent réunies à la France. L'Autriche déclara que ces actes étaient des infractions au traité de Lunéville ; elle reprit les armes, mais l'un de ses généraux se laissa prendre dans Ulm avec quarante mille hommes, et la principale armée autrichienne, réunie aux troupes de la Russie, fut détruite dans les champs d'Austerlitz [2 décembre 1805]. L'empereur fut contraint de signer la paix de Presbourg, qui lui enleva ce qui lui restait en Italie. Il céda encore le Tyrol à la Bavière, ce qu'il possédait en Souabe au Wurtemberg, et le Brisgaw au duc de Bade. Enfin, six mois après, le monarque français, Napoléon, prononça la ruine complète de l'Empire Germanique, et lui substitua la confédération du Rhin, qui élevait au rang des rois les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, et séparait de l'Empire le sud-ouest de l'Allemagne (2). L'ancien électeur de Mayence, Charles-Théodore de Dalberg (1), fut le président de la nouvelle confédération, sous le titre de prince-primat ; l'électeur de Bade, le duc de Berg et de Clèves (2) et le landgrave de Hesse-Darmstadt reçurent la dénomination de grand-duc, et devaient jouir des droits, honneurs et prérogatives de la dignité royale. L'empereur des Français, Napoléon, fut déclaré protecteur de la confédération. Il décidait de la guerre et de la paix, c'est-à-dire qu'il exerçait sur ses alliés une suprématie sans limites. Tous les membres de la confédération étaient tenus d'armer collectivement, et de défendre celui d'entre eux qui serait attaqué. La France fournissait deux cent mille hommes, le royaume de Bavière trente mille, le royaume de Wurtemberg quarante mille, le grand-duc de Bade huit mille, le grand-duc de Berg cinq mille, le grand-duc de Darmstadt quatre mille, et les ducs et princes de Nassau un pareil nombre d'hommes ; mais ce contingent sarait augmenté selon la gravité des circonstances qui pourraient survenir. Sur trois cents villes libres, princes et comtes qui siégeaient à la diète, il n'en resta que trente qui conservèrent leur condition primitive ; les autres furent *médiatisés*, c'est-à-dire qu'ils devinrent sujets des souverains dans les Etats desquels leurs domaines étaient situés. Tel est, en résumé, l'acte connu dans l'histoire sous le nom de confédération du Rhin. Napoléon fit connaître sur-le-champ quels étaient le but et la portée de cet acte, en signifiant à la diète de Francfort qu'il ne reconnaissait plus l'Empire Germanique. De son côté, François II déposa la couronne des Césars, qui lui avait été transmise par Charlemagne depuis dix siècles, et se proclama empereur d'Autriche.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, avait laissé la France humilier l'Autriche ; il s'effraya de la puissance de Napoléon, et voulut trop tard y mettre des bornes ;

(1) Cette maison, dans la personne de Georges I, était montée sur le trône d'Angleterre, et règne encore aujourd'hui sur la Grande-Bretagne.

(2) Les princes qui accédèrent à la confédération du Rhin étaient l'électeur de Bade, le duc de Berg et de Clèves, le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg ; les princes de Hohenzollern-Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen, les princes de Salm-Salm et Salm Kyrbourg ; le prince d'Isembourg-Birstein, le duc d'Aremberg, le prince de Lichtenstein et le comte de la Leyen.

(1) Il avait échangé Mayence contre les principautés d'Aschaffenbourg, de Ratisbonne et la ville de Westlar.

(2) Murat, beau-frère de Napoléon, fut investi du titre et de la dignité de grand-duc de Berg.

MCD 2019

il n'avait plus d'alliés, et il fallait qu'il entrât seul dans la lice. Il avait une armée nombreuse et tout enorgueillie des triomphes du grand Frédéric; toutefois, une longue paix n'avait pas permis aux soldats prussiens de paraître sur les champs de bataille, tandis que leurs adversaires, tenus en haleine par d'innombrables combats, avaient pour chef le plus grand général de l'Europe. Aussi, deux victoires, celle d'Iéna et d'Auerstaedt, suffirent pour renverser la monarchie prussienne. Dix jours après l'ouverture de la campagne, Napoléon pénétrait dans Berlin; et, au bout de six semaines, il était sur la Vistule, où il rencontra les Russes, qui s'étaient joints aux troupes de Frédéric-Guillaume. La bataille de Friedland força les Russes d'opérer leur retraite, et leur souverain, l'empereur Alexandre, conclut à Tilsit la paix avec Napoléon [1806-1807]. Le roi de Prusse perdit la moitié de ses Etats; il céda ses provinces polonaises et toutes ses autres possessions situées entre l'Elbe et le Rhin. Les premiers servirent à former le duché de Varsovie, dont fut gratifié le roi de Saxe; les secondes composèrent la Westphalie, que le vainqueur donna à son frère Jérôme.

Sur ces entrefaites, Napoléon avait conçu le projet de placer sa famille sur tous les trônes de l'Europe; et, en exécution de ce plan, il tenta de s'emparer de l'Espagne. Ce pays était alors gouverné par Charles IV, vieillard imbécile, qui obéissait aveuglément à toutes les volontés de son favori Godoï. L'empereur promit à ce dernier d'ériger en principauté, à son profit, la province portugaise des Algarves. Tel fut le prix du marché qui livra la péninsule espagnole à Napoléon. Charles IV consentit à abdiquer : son fils Ferdinand, enlevé par trahison, suivit l'exemple de son père, et Joseph Napoléon alla régner à Madrid. Mais la nation tout entière se souleva, et le nouveau monarque se vit contraint d'appeler à son aide les troupes françaises. L'Autriche jugea qu'il fallait saisir cette occasion pour secouer la joug qui pesait sur elle, et trois armées s'avancèrent tout à coup jusqu'au centre de l'Allemagne. Mais Napoléon vole en personne à leur rencontre; et, quoiqu'il n'ait sous ses ordres que les troupes de la confédération du Rhin, il bat ses adversaires dans les journées d'Abinsberg, de Landshut et d'Eckmulh; il s'empare de Vienne, et remporte un nouveau triomphe aux portes de cette capitale, dans les champs de Wagram. François se vit dans la douloureuse nécessité de se mettre à la merci du vainqueur; sa défaite lui coûta trois millions de sujets et deux mille lieues carrées, qui furent partagées entre la Bavière, la Saxe et la France [1809]. Il lui fallut, en outre, accorder la main de sa fille Marie-Louise à Napoléon [1810].

Cependant, la puissance de ce monarque n'avait cessé de grandir, et, à l'exception de l'Angleterre, on peut dire que l'Europe presque tout entière obéissait à ses lois. En effet, l'empire français formait une masse compacte de quarante millions d'hommes, et à cet empire se rattachaient comme royaumes tributaires l'Espagne, dont la conquête paraissait assurée; Naples, occupé par Murat (1), et la Westphalie par Jérôme, frère de Napoléon; la Suède avait reçu pour prince héréditaire un maréchal de l'empire, Bernadote. Enfin, la confédération du Rhin, qui comprenait une grande partie de l'Allemagne et la Suisse, obéissait aux ordres du conquérant, qui avait même fait pénétrer sa jurisprudence dans les différents Etats qui avaient subi son alliance; il était de plus maître de toute l'Italie, dont la jeune population remplissait les cadres de son armée.

Ainsi que la Grande Bretagne, la Russie, grâce à sa position géographique, avait su garder son indépendance; son souverain, Alexandre, après avoir lutté contre l'empereur des Français, s'était fait son ami et son admirateur; mais les deux monarques ne tardèrent pas à se brouiller. Alexandre n'ayant pas voulu se soumettre aux exigences de son allié, qui voulait le contraindre à fermer ses ports à l'Angleterre, et à défendre à ses sujets toute re-

(1) Murat, grand-duc de Berg; il était devenu roi de Naples.

MCD 2019

lation commerciale avec cette puissance. Alexandre allait donc soutenir seul les attaques de son redoutable adversaire qui employa deux années à faire les préparatifs de l'invasion qu'il méditait. L'Allemagne fournit cent cinquante mille hommes, et Napoléon, à la tête de six cent mille combattants, franchit le Niémen les 24 et 25 juin 1812. Les Russes se retirèrent devant lui et ne s'arrêtèrent que dans les champs de Borodino, où ils éprouvèrent une sanglante défaite (1). Les vainqueurs entrent à Moscou, et cette capitale, livrée aux flammes par ses propres habitants, précipite la retraite des Français. Ceux-ci, dépourvus de vivres et décimés par les rigueurs du climat, se retirent devant l'ennemi, jonchant toutes les routes de milliers de cadavres; ils arrivent enfin à Vilna; mais des six cent mille guerriers qui avaient envahi la Russie, il en restait à peine vingt-cinq mille. Cette épouvantable catastrophe rendit plus audacieux les ennemis du conquérant vaincu, qui allait avoir à combattre ses propres alliés; nous voulons parler des Allemands, qui, après avoir cédé à la force, conservaient toujours l'espoir de rentrer dans leur indépendance. Une vaste conspiration se forma dans toute la Germanie; elle réunissait des hommes de toutes les classes; c'était en un mot une société secrète appelée Tugenbund; elle unissait tous les cœurs dans une haine commune contre les Français. Napoléon soupçonna l'existence de ce vaste complot; mois comment l'étouffer puisqu'il y avait autant de conjurés que d'Allemands?

Echappé au désastre de Moscou, Napoléon revenu en France réunissait de nouvelles phalanges pour réparer sa défaite; mais tandis qu'il était occupé de ce soin, une partie de l'Allemagne s'était révoltée contre lui. La Prusse avait pris l'initiative, et Frédéric-Guillaume avait réuni toute la population de ses États, qui était accourue à sa voix. Les Russes vinrent se joindre aux Prussiens, et ces deux peuples réunis soutinrent le choc des Français quand Napoléon repassa le Rhin à leur tête. Ce dernier gagne les batailles de Lutzen et de Bautzen, et pénètre jusqu'à Dresde. Il s'arrête dans cette ville, et conclut avec ses adversaires une armistice; mais François, qui jusqu'alors était resté neutre, se déclara contre son gendre; les forces des alliés furent encore grossies de celles de Bernadotte, qui mit à leur disposition ses soldats et surtout ses talents militaires. Cependant trois lieutenants de l'empereur des Français Ney, Oudinot et Macdonald, sont battus; Vandamme, à son tour, est écrasé auprès de Toeplitz, et Napoléon, attaqué dans la ville de Dresde. Il repousse les assaillants et se dirige sur Leipsick. C'est là que, poursuivi par les Russes, les Prussiens et les Autrichiens, il combattit durant trois jours consécutifs. Accablé pas le nombre, abandonné par les Saxons, qui passèrent à l'ennemi sur le champ de bataille, il dut songer à la retraite. Il fallait traverser l'Elster; mais le pont qui avait été jeté sur cette rivière ayant été détruit par un fatal contretemps, la plus grande partie de l'armée française tomba au pouvoir des vainqueurs. Napoléon poursuivit son chemin, et mit en déroute, dans les plaines d'Hanau, le général bavarois Wrede, qui avait voulu s'opposer à son passage [1813.]

Ainsi l'Allemagne était affranchie de la domination française. Toutes les places occupées par les troupes de Napoléon capitulèrent successivement, à l'exception de quelques-unes qui ne furent restituées qu'après le traité de Paris. La campagne de 1814 commença, pour ainsi dire, le 29 janvier, par le combat de Brienne, où le feld-maréchal prussien Blucher courut le risque d'être fait prisonnier. Dans cette lutte, l'ancien général de l'armée d'Italie retrouva ses vieilles inspirations, et remporta de nouveaux triomphes à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierri. Ces victoires ranimèrent ses espérances; mais tandis qu'il s'abandonnait à ces flatteuses illusions, et qu'il disait à ses confidents : *A quoi pensent mes ennemis? Je suis maintenant plus près de Vienne qu'ils ne sont de Paris;* le prince de Schwartzemberg, qui commandait les Prussiens et les soldats fournis par les princes allemands, marcha tout à coup sur la capitale, chassant devant lui les maréchaux

(1) Cette action est appelée par les Français la bataille de la Moskowa.

MCD 2019

Mortier et Marmont, qui, après une résistance acharnée, furent obligés de battre en retraite. Paris ouvrit ses portes aux souverains alliés ; Napoléon abdiqua, et reçut en échange de l'empire colossal dont il avait été le chef la souveraineté de l'île d'Elbe, située sur les côtes de la Toscane. Louis XVIII, frère de Louis XVI, remonta sur le trône de ses ancêtres ; il rentra en possession de la France, mais réduite à ses anciennes limites, telles qu'elles existaient en 1792. Un congrès s'ouvrit à Vienne le 9 juin 1815, et rétablit l'Empire Germanique par un acte dont nous citerons les principales dispositions. — L'article LIV établit que le but de cette confédération est le maintien de la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des États confédérés. L'article LVI déclare que les affaires de la confédération seront confiées à une diète fédérative, dans laquelle tous les membres voteront par leurs plénipotentiaires, soit individuellement, soit collectivement, de la manière suivante : Autriche, 1 voix ; Prusse, 1 ; Bavière, 1 ; Saxe, 1 ; Hanovre, 1 ; Wurtemberg, 1 ; Bade. 1 ; Hesse électorale, 1 ; grand-duché de Hesse, 1 ; Danemark pour Holstein, 1 ; Pay-Bas pour Luxembourg, 1 ; maisons grand-ducale et ducale de Saxe, 1 ; Brunswick et Nassau, 1 ; Mecklembourg-Schwerin et Sterlitz, 1 ; Holstein, Oldenbourg, Anhalt et Schwarzbourg, 1 ; Hohenzollern, Lichtenstein, Reuss, Schaumbourg, Lippe et Valdeck 1 ; les villes libres de Lubeck, Francfort, Brême et Hambourg, 1 ; total, 17 voix. L'article LVII donne à l'Autriche la présidence de la diète fédérative. L'article LVIII établit que, lorsqu'il s'agira de lois fondamentales ou de changements à faire dans les lois fondamentales de la confédération, de mesures à prendre par rapport à l'acte fédératif même, d'institutions organiques ou d'autres arrangements d'un intérêt commun à adopter, la diète se formera en assemblée générale, et dans ce cas, la distribution des voix aura lieu de la manière suivante, calculée sur l'étendue respective des états individuels. L'Autriche aura 4 voix, la Prusse 4, la Saxe 4, la Bavière 4, le Hanovre 4, le Wurtemberg 4, Bade, 3, Hesse électorale 3, grand-duché de Hesse 3, Holstein 3, Luxembourg 3, Brunswick 2, Mecklembourg-Schwerin 2, Nassau 2, Saxe-Weimar 1, Saxe-Gotha 1, Saxe-Cobourg 1, Saxe-Meiningen 1, Saxe-Hildebourghausen 1, Mecklembourg-Strélitz 1, Holstein-Oldenbourg 1, Ahnalt-Dessau 1, Anhalt-Brenbourg 1, Anhalt-Lothen 1, Schwarzbourg-Sondershausen 1, Schwarzbourg-Rudolstad 1, Hohenzollern-Hechingen 1, Lichtenstein 1, Hohenzollern-Sigmaringen 1, Waldeck 1, Reuss, branche aînée 1, Reuss, branche cadette, 1 Schaumbourg-Lippe 1, Lippe 1, la ville libre de Lubeck 1, la ville libre de Francfort 1, la ville libre de Brême 1, la ville de Hambourg 1 ; total, 69 voix.

Suivant l'article LIX la diète est permanente ; elle peut cependant s'ajourner à une époque fixe, mais pas au delà de quatre mois. Le siége de la diète est fixé par l'article LXI, à Francfort-sur-le-Mein, et enfin l'article LXIII proclame que les États de la confédération s'engagent à défendre, non-seulement l'Allemagne entière, mais aussi chaque état individuel de l'union ; il prescrit à chaque membre de ne point entamer de négociations particulières ni de conclure la paix ou un armistice sans le consentement des autres. Les États confédérés s'engagent, en outre, à soumettre leurs différends à la diète.

Mais il restait à régler une foule de questions secondaires, qui ne furent terminées qu'en 1819, et sanctionnées par le recez de Francfort, que nous croyons devoir rapporter dans toute son extension, à cause de son importance (1),

(1) Article 1er. S. M. I. et R. A., pour elle, ses héritiers et successeurs, possédera en toute propriété et souveraineté les pays suivants, rétrocédés, par S. M. le roi de Bavière, en vertu du traité signé à Munich, le 14 avril 1816, lequel est annexé au présent traité général, savoir :

1° L'Inviertel et les parties du Hausruchviertel, tels que ces pays ont été cédés par l'Autriche en 1809 ;

2° Le duché Salzbourg, tel qu'il a été possédé par l'Autriche en 1809, à l'exception des bailliages de Waging, Tittmaning, Seisendorff et Lauffen, en tant qu'ils sont situés sur la rive gauche de la Salzach et de la Saal ; ces bailliages, tels qu'ils viennent d'être désignés, resteront à la Bavière ;

3° Le bailliage tyrolien de Vils.

Article II. En retour des rétrocessions désignées

MCD 2019

Cependant Napoléon, retiré à l'île d'Elbe, entretenait des intelligences avec ses partisans, et il débarqua sur les côtes de Provence, à la tête de quelques centaines de vieux soldats de sa garde, qui l'avaient suivi dans sa retraite. Dès qu'il eut foulé

dans l'article Ier du présent traité général, S. M. le roi de Bavière, pour lui, ses héritiers et successeurs, possédera en toute propriété et souveraineté les pays suivants, cédés par S. M. I. et R. A., savoir :

I. Sur la rive droite du Rhin :

(*a*) Les bailliages ci-devant Fuldois de Hammelbourg, y compris Tulba et Soleh de Bruchenau, avec Motten, celui de Weihers, à l'exception des villages de Melters et Hattenrodt, lequel bailliage ayant appartenu, d'après l'article 40 de l'acte du congrès de Vienne, à la Prusse, a été échangé contre celui de Saalmunster, Uerzel, Sannerz et la Hultensoh-Grund, qui ont été passés à la Hesse électorale, ainsi que la partie du bailliage de Bicberstein, qui renferme les villages de Batten, Brand, Dielges, Findlos, Liebhardt, Melperz, Ober, Bernhardt, avec les hameaux de Steinbach, Saiffer et Thaïden.

(*b*) Le bailliage de Redwitz, enclavé dans les États bavarois, et cédé par S. M. I. et R. A.

(*c*) La partie du bailliage de Wertheim située au nord de la route de Lengfourth à Wurzpourg, telle qu'elle a été cédée par S. A. R. le grand-duc de Bade, en vertu du traité du 10 juillet 1819, annexé au présent recez.

II. Sur la rive gauche du Rhin :

(*a*) Du ci-devant département du Mont-Tonnerre :

1° Les arrondissements de Deux-Ponts, de Kaiserslautern et de Spire, ce dernier, à l'exception des cantons de Worms et de Pfedersheim ;

2° Le canton de Kirchheim-Poland, dans l'arrondissement d'Alzey.

(*b*) Du ci-devant département de la Sarre les cantons de Waldmohr et Bliescastel ; celui de Kusel, à l'exception de Schwarzarden, Reichweiler Pfeffelbach, Ruthweiler, Burglichtemberg et Thal-Lichtemberg ; dans le canton de Saint-Wendel : Saale, Niederkirchen, Bubach, Marth-Hoff et Osterbruken ; dans le canton de Grumbach, Eschenau et Saint-Julien.

(*c*) Les cantons de Landau, Bergzabern et Langenkandel, ainsi que toute la partie du département du Bas-Rhin, cédée par la France, sur la rive gauche de la Lauter ; par le traité de Paris du 20 novembre 1815.

Il est entendu que toutes les communes désignées ci-dessus sont censées être cédées avec leurs banlieues.

Article III. La ville de Landau est déclarée, sous le rapport militaire, une des forteresses de la confédération germanique, sans que cette disposition puisse altérer en rien le droit de souveraineté qu est dévolu à S. M. le roi de Bavière sur ladite ville.

Article IV. S. M. le roi de Bavière réunira également à sa monarchie les bailliages de Miltemberg, Amorbach, Heubach et Alzenau, tels qu'ils ont été cédés par suite des négociations de la commission territoriale de Francfort, par S. A. R. le grand-duc de Hesse, en vertu du traité du 30 janvier 1816, lequel est annexé au présent recez.

Article V. La ligne de démarcation entre les États bavarois, sur la rive gauche du Rhin, et la France, suit les limites qui, d'après le traité de Paris du 20 novembre 1815, séparent l'Allemagne des départements de la Moselle et du Bas-Rhin jusqu'à la Lauter, qui sert ensuite de frontière jusqu'à son embouchure dans le Rhin ; toutefois, la ville de Weissenbourg, traversée par cette rivière, reste tout entière à la France avec un rayon sur la rive gauche qui ne doit pas excéder mille toises.

Article VI. Il sera établi une route militaire dans la direction de Wursbourg vers les provinces bavaroises, sur la rive gauche du Rhin, à travers les États de S. A. R. le grand-duc de Bade. Elle sera tracée de manière à être aussi peu onéreuse que possible au grand-duché, et les arrangements à faire à cet égard sont réservés à une convention particulière entre S. M. le roi de Bavière et S. A. R. le grand-duc de Bade.

Article VII. Les stipulations, cessions, rétrocessions, conditions et clauses portées au traité de Munich du 14 avril 1815, ayant été ratifiées, et les ratifications ayant été confirmées par la prise de possession, et la paisible jouissance des pays acquis ou échangés, à l'exception de la partie du bailliage de Wertheim, désignée dans l'article 2 du présent recez, qui dépendait de la négociation commise à la commission de Francfort, les articles qui composent ce traité ont été annexés au présent recez. L'article 4 dudit traité a dû motiver une détermination particulière ; il est de la teneur suivante :

La contiguité des acquisitions que fait la Bavière en échange des rétrocessions susmentionnées, étant une stipulation du traité de Ried, S. M. l'empereur d'Autriche reconnaît le droit de S. M. le roi de Bavière à une indemnité pour le désistement du principe de contiguité.

Cette indemnité sere fixée à Francfort en même temps et de la même manière que les autres arrangements territoriaux de l'Allemagne.

A cet effet, S. M. l'empereur d'Autriche s'engage à donner à S. M. le roi de Bavière un dédommagement qui a été réglé de gré à gré jusqu'à l'époque du résultat efficace de la négociation de Francfort, et que la Bavière ait pu être mise en possession de l'indemnité pour la renonciation de contiguité.

Les négociations de Francfort ont eu en conséquence pour objet de réaliser, en faveur de la Bavière, un dédommagement pour son désistement de la contiguité de ses possessions. Mais l'indemnité obtenue à la suite de ces negociations ayant été rejetée par la Bavière, quoiqu'elle fût un juste équivalent de l'objet donné, les hautes parties

MCD 2019

le sol français, il n'éprouva aucune résistance : les soldats envoyés à sa rencontre passèrent de son côté ; et, au bout de vingt jours, sans avoir tiré un coup de fusil, il pénétra dans les murs de la capitale. Louis XVIII n'eut d'autre ressource que la

contractantes se considèrent comme entièrement libérées avec la Bavière, attendu que les engagements pris envers cette cour n'ont jamais été que conditionnels, et qu'ils ont reçu de leur part tout l'accomplissement dont ils étaient susceptibles. En conséquence, l'article 4 précité, et par suite du même principe, les articles additionnels qui pourraient avoir été annexés audit traité de Munich, cessent d'être obligatoires et ne pourront plus l'être dans aucun cas ni à aucune époque, dans aucune relation ni correlation pour ou contre une partie quelconque. État de possession qui ressort du présent recez étant formellement reconnu par les parties contractantes.

S. M. I. et R. A. change toutefois en une rente perpétuelle, en faveur de la Bavière, la rente conditionnelle et temporaire de cent mille florins, qu'elle lui paie en suite des négociations qui ont eu lieu à Munich en 1816.

Article VIII. S. M. I. et R. A., pour elle, ses héritiers et successeurs, cède à S. A. R. le grand-duc de Bade le comté de Geroldseck, dévolu à l'Autriche en vertu de l'article 51 de l'acte du congrès de Vienne du 9 juin 1815 ; en échange de cette cession, S. A. R. le grand-duc de Bade met à la disposition de S. M. I. et R. A. la partie du bailliage de Wertheim, désignée dans l'article 2 du présent recez.

Article IX. Les articles additionnels du traité de Francfort, du 20 novembre 1813, renfermant une clause onéreuse à la charge du grand-duché de Bade, sont révoqués ; S. A. R. le grand-duc, ses héritiers et successeurs en sont libérés à jamais, et l'état de possession du grand-duché, tel qu'il existe aujourd'hui, est formellement reconnu.

Article X. Le droit de succession établi, le grand-duché de Bade en faveur des comtes de Hochberg, fils de feu le grand-duc Charles Frédéric, est reconnu pour et au nom des puissances contractantes, le traité renfermant les deux articles ci-dessus, 9 et 10, et annexés au présent recez.

Article XI. S. M. le roi de Prusse, pour lui, ses héritiers et successeurs, possédera en toute souveraineté et propriété, dans les départements de la Sarre et de la Moselle, les districts qui, en vertu du traité conclu à Paris le 20 novembre 1815, ont été cédés par S. M. très-chrétienne aux puissances signataires dudit traité.

Article XII. S. M. l'empereur d'Autriche ayant cédé à S. M. le roi de Prusse les districts que S. M. I. et R. A. possédait, en vertu de l'art. 51 de l'acte du congrès de Vienne du 9 janvier 1815, dans le département de la Sarre, y compris les parcelles sur la rive droite de la Moselle qui appartenaient autrefois à Luxembourg, ainsi que les districts du département de la Moselle, cédés par S. M. très-chrétienne par le traité de Paris du 30 mai 1814, à l'exception toutefois de ceux de ces territoires qui, suivant l'article 2 du présent recez, passent sous la domination de S. M. le roi de Bavière. S. M. Prussienne possédera lesdits districts, pour elle, ses héritiers et successeurs, en toute propriété et souveraineté, en tant qu'elle n'en a pas disposé, suivant les art. 27, 28 et 29 du présent recez, pour remplir les engagements contractés par les articles 49 et 50 de l'acte du congrès de Vienne.

Article XIII. Conformément à cette double disposition, et par suite des cessions faites, la frontière des États prussiens sera désormais la suivante :

En quittant le confluent de la Moselle avec la Sarre, qui formait l'extrémité des limites prussiennes désignées par l'article 25 de l'acte du congrès de Vienne, elle remontera la Moselle jusque près de Perle, qui passera à la Prusse, se dirigera de là sur Launsdorf, Wallwick, Schardorf, Niederweiling, Pellweiler ; tous ces endroits restent avec leurs banlieues à la France, jusqu'à Houvre, et suivra de cet endroit les anciennes limites du pays de Sarrebruck, en laissant Sarrelouis et le cours de la Sarre, avec les endroits situés à la droite de la ligne ci-dessus désignée (c'est-à-dire situés du côté du ci-devant département de la Sarre) et leurs banlieues à la monarchie prussienne. Des limites du pays de Sarrebruck, la ligne de démarcation continuera à être la même que celle qui, d'après l'article 1er du traité de paix conclu à Paris le 20 novembre 1815, sépare la France de l'Allemagne jusqu'à Blies-Rauschbach, de sorte que tout ce qui jusqu'à ce point fait, d'après l'article cité, partie de l'Allemagne, sera possédé désormais par S. M. prussienne. Du point ou près des Blies-Rauschbach, appartenant à la Prusse, finit la frontière de France, jusqu'au village de Braitenbach, qui se trouvera sous la domination bavaroise, la frontière qui sépare les cantons d'Arneval d'Ottweiler et de Saint-Wendel, sur la ligne prussienne, des cantons de Blies-Castel et Waldmohr, faisant partie du territoire bavarois, formera la limite entre les États de L. M. les rois de Prusse et de Bavière.

Les frontières des ci-devant cantons qui, d'après ce qui vient d'être stipulé, forment les limites entre le territoire prussien et bavarois, sont entendues telles qu'elles étaient à l'époque de la conclusion du traité de paix de Paris du 30 mai 1814 ; de Braitenbach, la nouvelle frontière passera à travers les cantons d'Ottweiler, de Tholey et de Saint-Wendel, de façon qu'elle laisse du premier les communes de Werchweiler, Dœrrenbach, la métairie de Werthshausen, ainsi que les communes de Steinbach, Niederlinxweiler, Remesweiler, Mainzweiler et Uurexweiler, et du second les communes de Namborn, Gnidesweiler, Gronig, Ossenbach, avec Oberthal, Immweiler, Elmeren, Bliessen, Niederhofen, Winterbach, Alzweiler et Marpingen, toutes avec leurs banlieues, à S. A. S. le duc de Saxe-Cobourg, et que le reste de ces cantons demeure sous

MCD 2019

MCD 2019

Demorainе del. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Couché sculp.

1 ET 2. PAYSANS DE LA HAUTE CARNIOLE. 3 ET 4. id. DE LA HAUTE AUTRICHE.

ALLEMAGNE.

MCD 2019

fuite, et se réfugia en Belgique. Remonté sur son trône, Napoléon, pour se concilier la partie libérale de la nation, donna une espèce de charte sous la dénomination d'Acte constitutionnel, et travailla nuit et jour à rassembler des soldats et à les orga-

la domination prussienne; mais que du canton de Saint-Wendel les seules communes de Hasborn, Dautweiler et Tholey, avec leurs banlieues, fassent partie du territoire prussien; le reste de ce canton appartenant en partie à celui de Saxe-Cobourg et en partie à celui d'Oldenbourg. De là la frontière traversera les cantons de Wadern et de Hermeiskeil, en laissant du premier les communes de Neunkirchen, Sellbach, Gonneisweiler et Eyweiler; du second celles de Sœtern, Boosen et Schwarbenbach, avec toutes leurs banlieues, à S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, le reste de ces cantons formant partie du territoire prussien; elle passera ensuite entre le canton de Hermeskeil et Birkenfeld, ce dernier appartenant en entier au territoire d'Oldenbourg, et coupera le canton de Herstein et de Rhaunen, de manière que le premier appartienne à S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, à l'exception des communes de Hottembach, Hellertshausen, Asbach, Schauren, Kempfeld et Bruckweiler, qui, avec leurs banlieues, demeurent à la Prusse, et que le second (celui de Rhaunen) reste à S. M. prussienne, à l'exception de la commune de Bondenbach, qui, avec sa banlieue, fait partie du territoire d'Oldenbourg.

Lorsque la première limite aura ainsi atteint celle qui séparait, à l'époque du 30 mai 1814, le département de la Sarre et celui de Rhin-et-Moselle, elle suivra cette limite vers le confluent de la Glan avec la Nahe, en séparant du territoire prussien une partie du canton de Herrstein, laquelle, comme il vient d'être dit, appartient au grand-duc d'Oldenbourg, et le canton de Meisenheim, qui passe à S. A. R. le landgrave de Hesse-Hombourg, au confluent des deux susdites rivières; la nouvelle frontière retombera dans les limites fixées par les articles 25 de l'acte du congrès de Vienne, et admises au présent recez.

Article XIV. S. M. le roi de Prusse réunit à son grand-duché du Bas-Rhin tous les districts et territoires compris dans les limites décrites dans l'article précédent.

Article XV. Le droit de garnison dans la forteresse de Mayence est commun à S. M. l'empereur d'Autriche et à S. M. le roi de Prusse. La garnison de cette place sera composée d'un nombre égal de troupes autrichiennes et prussiennes; S. A. R. le grand-duc de Hesse participera au même droit pour un bataillon d'infanterie.

Article XVI. Par suite de l'article ci-dessus, L. M. l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse exerceront le droit de nommer le gouverneur et le commandant de la place de Mayence alternativement de cinq ans en cinq ans, et de manière que lorsque le poste de gouverneur sera occupé par un général autrichien, celui de commandant le sera par un général prussien, et ainsi réciproquement; il est également convenu que la direction d'artillerie appartiendra comme jusqu'ici à l'Autriche, et celle du génie à la Prusse.

Article XVII. S. A. R. le grand-duc de Hesse cède à S. M. le roi de Prusse le duché de Westphalie, tel qu'il a été possédé par S. A. R. à l'époque de la signature de l'acte final du congrès de Vienne du 9 juin 1815, pour appartenir à S. M., ses descendants et successeurs, en toute propriété et souveraineté.

Article XVIII. S. A. R. le grand-duc de Hesse renonce, en faveur de S. M. le roi de Prusse, pour lui, ses descendants et successeurs, à tout droit de souveraineté et de féodalité sur les comtés de Wittgenstein et Wittgenstein-Berlebourg; ces possessions seront placées, envers la monarchie prussienne, dans les relations établies par la constitution fédérale de l'Allemagne pour les territoires médiatisés.

Article XIX. En retour des cessions et renonciations faites par le grand-duc de Hesse, S. A. R. possédera pour elle, ses héritiers et successeurs; 1° en toute souveraineté, les territoires du prince et les comtes d'Isenbourg, y compris les villages de Heusenstamm et Deppershausen, à l'exception, toutefois, des districts cédés à S. A. R. l'électeur de Hesse, en vertu de l'art. 25 du présent recez; de même, en toute souveraineté, les possessions du comte de Somis-Rœdelheim et du comte d'Ingelheim, qui ont fait partie du ci-devant département de Francfort, lesquelles possessions et villages seront placés envers le grand-duché de Hesse dans les relations établies par la constitution fédérative de l'Allemagne, pour les territoires médiatisés.

Les rapports des comtes d'Isenbourg, vis-à-vis du prince d'Isenbourg, seront rétablis sur le pied sur lequel ils existaient avant la confédération rhénane. Bien entendu que tous les droits de souveraineté appartiendront uniquement à L. A. R. l'électeur et le grand-duc de Hesse, conformément à l'article 25, ci-dessus mentionné.

2° En propriété, les salines situées dans la banlieue de Kreuznach, ainsi que les sources salées qui y appartenaient à l'époque de la signature du congrès de Vienne, du 9 juin 1815. La saline, dite de Munster, qui est une propriété particulière, est expressément exceptée; la souveraineté de toutes ces salines restera à S. M. le roi de Prusse.

Article XX. S. A. R. le grand-duc de Hesse, ses héritiers et successeurs, posséderont, en toute propriété et souveraineté :

Le cercle d'Alzei, à l'exception du Kirchheim-Poland, et les cantons de Pfeddersheim et de Worms, dans le cercle de Spire, tels que ces pays se trouvaient à l'époque du 3 novembre 1815, sous l'administration établie à Worms; et de façon que les limites des États prussiens, là où ceux-ci confinent au cercle d'Alzei, restent telles qu'elles s nt



MCD 2019

niser. Le roi de Naples, beau-frère de Napoléon, était le seul des membres de sa famille qui eût conservé sa couronne. Dès qu'il connut le retour de l'île d'Elbe et l'heureux succès de cette entreprise, il prit les armes, espérant rallier sous sa bannière

fixées par l'article 25 de l'acte du congrès de Vienne du 9 juin 1815;

2° La ville et le territoire de Mayence, y compris Cassel et Kostheim, à l'exception de tout ce qui constitue la forteresse, laquelle est déclarée forteresse de la confédération germanique.

Article XXI. Tous les ouvrages, édifices, terrains et revenus qui appartenaient à la forteresse, à l'époque de la remise faite aux troupes alliées, en exécution de la convention du 23 avril 1814; soit que ces revenus fissent partie de sa dotation, soit qu'ils fussent affectés à d'autres objets, resteront exclusivement à la disposition du gouvernement de la forteresse, et leur produit fera partie de sa dotation.

Article XXII. Le droit de souveraineté dans la ville de Mayence, appartenant à S. A. R. le grand-duc de Hesse, l'administration de la justice, la perception des impositions et contributions de toute espèce, ainsi que toute autre branche de l'administration civile, restera exclusivement entre les mains des employés de S. A. R., et le gouverneur et le commandant leur prêteront secours et assistance en cas de besoin; toutefois, le gouvernement militaire de la forteresse sera nanti de tous les pouvoirs nécessaires pour lui assurer, conformément à la responsabilité qui repose sur lui, l'exercice libre et indépendant de ses fonctions.

Les autorités civiles et locales lui seront subordonnées pour tout ce qui concerne la défense de la place et les rapports militaires; il aura, à ce même égard, nommément, la direction de la police, de manière cependant qu'un employé civil de S. A. R. le grand-duc pût prendre part aux conférences du gouvernement, aussi souvent qu'il s'agira d'objets de cette nature. Les ordonnances et règlements de police seront publiés par le gouvernement, sous l'intervention du président de la police de la ville; la garde bourgeoise de la ville sera, ainsi que cela se pratique dans toutes les forteresses, placée sous les ordres du gouvernement militaire, et ne pourra se rassembler que de son consentement; il ne sera mis aucun obstacle à la levée de la conscription dans la ville, le gouvernement militaire étant responsable de la défense de la place et du maintien de l'ordre intérieur, et jouissant du droit de prendre, dans ce but, toutes les mesures nécessaires; il pourra aussi placer des avant-postes au dehors de la forteresse en temps de guerre, ou lorsque l'Allemagne sera menacée d'une guerre, et la forteresse déclarée en état de siége; les pouvoirs du gouvernement militaire seront illimités, et n'auront d'autres bornes que la prudence, les usages et le droit des gens.

Article XXIII. S. A. R. le grand-duc de Hesse, consent à ce que la Prusse ait une route militaire par ses États, pour les troupes qui passent d'Erfurth par Eigenach, Hersfeld, Giessen et Wetzlar à Coblentz; et que celles qui viennent de Mayence, ou qui y sont destinées, prennent la route de Coblentz par Bingen.

Le règlement d'une route d'étape pour les troupes autrichiennes destinées à faire partie de la garnison de Mayence, est réservé à une convention particulière entre les gouvernements respectifs.

S. A. R. le grand-duc de Hesse consent également à ce que la Bavière ait une route militaire par ses États, pour les troupes qui passent des provinces bavaroises à la rive droite du Rhin, dans celles nouvellement acquises sur la gauche de ce fleuve. Quant aux places d'étapes, aux moyens d'entretien et de transports, et autres objets d'administration, ces objets seront réglés par une convention particulière entre S. M. le roi de Bavière, et S. A. R. le grand-duc de Hesse.

Article XXIV. Les engagements pris par S. A. R. le grand-duc de Hesse, dans les articles additionnels du traité de Francfort du 23 novembre 1813, cessent; et la clause onéreuse que ces articles renfermaient ne pourra plus, dans aucun cas ni à aucune époque, devenir obligatoire pour S. A. R., ses héritiers et ses successeurs.

Article XXV. S. A. R. le grand-duc de Hesse remet S. A. R. l'électeur de Hesse en possession du bailliage de Dorheim, et lui cède, en échange du bailliage de Dorheim, Orthenberg et Babenhausen; de la moitié de Vilbel appartenant à S. A. R. l'électeur, et les communautés de Munzenberg, Traismunzenberg, Assenheim, Heuchelheim et Burggrafenrode; les territoires suivants, savoir :

1° Les endroits de Grossanheim, Grosskrotzenbourg et Oberrodenbach, et la moitié de Praunheim appartenant au grand-duché;

2° Une partie du pays d'Isenbourg, composé des bailliages (gerichte), de Diebach, Langenselbold, Meerholz, Lieblos, Wachtersbach, Spielberg et Reichenbach, et du village de Wolfenborn.

Article XXVI. S. A. R. le grand-duc de Hesse réintègre, en exécution de l'article 48 de l'acte du congrès de Vienne du 9 juin 1815, S. A. S. le landgrave de Hesse-Hombourg dans les possessions, revenus, droits et rapports politiques dont il a été privé par la confédération rhénane.

Il sera conclu entre S. A. R. le grand-duc de Hesse et S. A. R. le landgrave de Hesse-Hombourg, un arrangement de famille, à l'effet de concilier les rapports résultants de la présente stipulation, avec les pactes et recez de famille existants.

Art. XXVII. L'article 49 de l'acte du congrès de Vienne, ayant reservé dans le ci-devant département de la Sarre un district pour L. A. R. les grands-ducs d'Oldenbourg, prince de Lubeck, et de Mecklembourg-Strelitz, L. A. S. le duc de Saxe-Cobourg, le landgrave de Hesse-Hombourg et le comte de Pappenheim, lequel district a reçu plus tard, de S. M. prussienne, une plus

MCD 2019

tous les Italiens ; mais il n'avait que la bravoure d'un soldat, et il succomba en moins de six semaînes; ses Etats furent envahis, et il fut réduit à venir cacher en France sa tête proscrite. Cependant les Anglais et les Prussiens s'étaient réunis en Belgique, et

grande extension en faveur de S. A. S. le duc de Saxe-Cobourg, et S. M. le roi de Prusse, s'étant engagée, en considération des cessions qui lui ont été faites à l'art. 12 du présent recez, par S. M. l'empereur d'Autriche, à mettre lesdits princes, ainsi que le comte de Pappenheim, en possession des territoires qui doivent leur appartenir ; S. M. prussienne, de concert avec S. M. I. et R., S. M. le roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et S. M. l'empereur de toutes les Russies, cède :

1° A. S. R. le grand-duc d'Oldenbourg, prince de Lubeck, le canton de Herrstein, à l'exception des communes de Hottenbach, Hellertshausen, Asbach, Schauren, Kempfeld et Bruchweiler ; le canton de Birkenfeld ; du canton de Hermeskeil, les communes de Soetern, Boosen et Schwarzenbach ; du canton de Wadern, les communes de Neunkirchen, Selbach, Gonnesweiler et Eyweiler ; du canton de Saint-Wendel, les communes d'Asweiler, Eizweiler, Imsbach, Hirrstein, Reichweiler et Mosberg, Steinberg et Deckenhard, Walhausen et Schwarzhoff; du canton de Rhaunen, la commune de Boudenbach; et du canton de Baumholder, les communes de Nohen, Nohenfelden, Gimbweiler et Wolfersweiler.

Art. XXVIII. 2° A S. A. S. le duc de Saxe-Cobourg, le canton de Grumbach, à l'exception des communes de Barenbach, Becherbach, Otlweiler, Hoppstadten, Saint-Julien et Eschenau ; le canton de Baumholder, à l'exception de Nohen, Nohefelden, Gimbweiler et Wolfersweiler ; le canton de Saint-Wendel, à l'exception des communes de Bubach, Saal, Niederkirchen, Marth, Hoff, Osterbruken, Hasborn, Dautweiler, Tholey, Aweiler, Ezweiler, Hirrstein, Reichweler et Mosberg, Steinberg et Deckenhard, Wallhausen et Schwarzhoff et Imsbach, du canton de Kusel, les communes de Burg-Lichtenberg, Thal-Lichtenberg, Ruthweiler, Pfeffelbach, Thal-Lichtenberg, Ruthweiler, Pfeffelbach, Reichweiler et Schwarzerden ; du canton de Tholey, les communes de Namborn, Gnidesweiler, Gronig, Ossenbach avec Oberthal, Immweiler, Elmeren, Bliesen, Niederhofen, Winterbach, Alzweiler et Marpingen ; et du canton d'Otlweiler, les communes de Werschweiler et Dorrenbach, la métairie de Werthshausen, ainsi que les communes de Steinbach, Niederlinxweiler, Remesweiler, Maintweiler et Urexweiler.

Art. XXIX. 3° A S. A. S. le landgrave de Hesse-Hombourg, le canton de Meisenheim, et du canton de Grumbach, les communes de Barenbach, Becherbach, Otzweiler et Hoppstadten.

Art. XXX. S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, prince de Lubeck, L. A. S. le duc de Saxe-Cobourg et le landgrave de Hesse-Hombourg posséderont lesdits districts et territoires, pour eux, leurs héritiers et successeurs, en toute souveraineté et propriété, et, d'après les clauses et stipulations énoncées dans les actes dressés les parties intéressées, lors de la remise desdits territoires.

S. A. S. le landgrave de Hesse-Hombourg, pour lui, ses héritiers et successeurs, jouira également d'une pleine et entière souveraineté à l'égard des possessions dans lesquelles il a été réintégré par l'art. 48 du congrès de Vienne ; il prendra le titre de landgrave souverain de Hesse.

Art. XXXI. Il est entendu que les communes renfermées dans les districts désignés dans les articles 27, 28 et 29 du présent recez, sont censées être cédées avec leurs banlieues, qui ne seront nulle part coupées par les nouvelles limites.

Art. XXXII. La Prusse jouira du droit d'une route militaire par la principauté de Birkenfeld, pour conserver la communication nécessaire avec le pays de Sarrebruck et la forteresse de Sarre-Louis.

Il a été fait à cet égard une convention particulière entre S. M. le roi de Prusse, et S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg.

Art. XXXIII. S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, prince de Lubeck; L. A. S. le duc de Saxe-Cobourg et le landgrave souverain de Hesse, ayant été mis en possession des territoires qui leur étaient destinés ; S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz ayant fait un arrangement particulier avec S. M. le roi de Prusse, et le comte de Pappenheim ayant obtenu une indemnité en domaine dans la monarchie prussienne, et ces derniers arrangements ayant été notifiés à la commission territoriale, S. M. prussienne est entièrement libérée des engagements qu'elle a voulu prendre par l'art. 49 de l'acte du congrès de Vienne.

Art. XXXIV. S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, possédera pour lui, ses héritiers et successeurs, en pleine propriété et souveraineté, tous les districts qui, ayant fait partie, en 1790, des provinces belgiques de l'évêché de Liége et du duché de Bouillon, ont été cédés par la France aux puissances alliées, en vertu du traité conclu à Paris, le 20 novembre 1815, ainsi que les territoires enclavés de Philippeville et Marienbourg, avec les places de ce nom, cédés par le même traité. Par suite de cette disposition, les limites des Etats de S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, resteront telles qu'elles ont été fixées entre la France et les pays cédés aux puissances alliées, par le traité de paix de Paris du 30 mai 1814, à commencer de la mer du Nord jusque vis-à-vis de Quiévrain. De Quiévrain, la ligne de démarcation suivra les anciennes limites des provinces belgiques, du ci-devant évêché de Liége et du duché de Bouillon, jusqu'à Villiers, près d'Orval, comme elles étaient en 1790, conformément aux stipulations de l'art. 1er dudit traité de Paris du 20 novembre 1818 ; de sorte que tous les pays qui se trouvent à la gauche de ladite ligne de démarcation, en y

MCD 2019

eurent à soutenir l'attaque impétueuse des Français. Blucher fut vaincu à Ligny; mais Napoléon ayant attaqué les Anglais, subit à son tour une déroute complète à Waterloo. L'armée alliée se dirigea sur Paris, où elle entra en vertu d'une capitulation. L'auteur de cette guerre, Napoléon, n'ayant pu réussir à passer en Amérique, se livra lui-même à la Grande-Bretagne, qui le transféra à Sainte-Hélène, où il expira après avoir vécu captif près de six années.

Mais, pour faire courir aux armes tous

comprenant les territoires enclavés de Philippeville et de Marienbourg, avec les plaines de ce nom, le ci-devant évêché de Liége et tout le duché de Bouillon, appartiennent aux Pays-Bas.

Art. XXXV. L'article 3 du traité conclu à Vienne, le 31 mai 1815, et l'art. 67 de l'acte du congrès de Vienne, ayant stipulé que la forteresse de Luxembourg serait considérée comme forteresse de la confédération germanique, cette disposition est maintenne et expressément confirmée par le présent recez.

Cependant S. M. le roi de Prusse et S. M. le roi des Pays-Bas, agissant en sa qualité de duc du Luxembourg, voulant adapter le reste des dispositions desdits articles aux changements survenus par le traité de Paris du 20 novembre 1815, et pourvoir de la manière la plus efficace à la défense combinée de leurs États respectifs, L. M. sont convenues de tenir garnison commune dans la forteresse de Luxembourg, sans que cet arrangement, fait uniquement sous le rapport militaire, puisse altérer en rien le droit de souveraineté de S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, sur la ville et la forteresse de Luxembourg.

Art. XXXVI. S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, cède à S. M. le roi de Prusse le droit de nommer le gouverneur et le commandant de cette place, et consent à ce que, tant la garnison en général que chaque arme en particulier, soit composée, pour les trois quarts, de troupes prussiennes, et, pour un quart, de troupes des Pays-Bas; renonçant ainsi au droit de nomination que l'art. 67 du congrès de Vienne assurait à S. M.

Les troupes seront soldées et équipées aux frais de leurs gouvernements respectifs. Il en sera de même pour leur nourriture, lorsque la forteresse ne sera pas déclarée en état de siége. Dans ce cas, la garnison se nourrira des magasins de la forteresse, et il sera suppléé à son approvisionnement d'après les principes établis dans le traité conclu entre S. M. le roi de Prusse et S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, à Francfort-sur-le-Mein, le 8 octobre 1816, annexé au présent recez.

Art. XXXVII. Le droit de souveraineté appartenant, dans toute sa plénitude, à S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, dans la ville et forteresse de Luxembourg, comme dans tout le reste du grand-duché; l'administration de la justice, la perception des impositions et contributions de toute espece, ainsi que toute autre branche de l'administration civile, restera exclusivement entre les mains des employés de S. M., et le gouverneur et le commandant leur prêteront secours et assistance, en cas de besoin.

De l'autre côté, le gouverneur sera nanti de tous les pouvoirs nécessaires pour lui assurer, conformément à la responsabilité qui repose sur lui, l'exercice libre et indépendant de ses fonctions, et les autorités locales lui seront subordonnées pour tout ce qui concerne la défense de sa place.

Pour éviter, néanmoins, tout conflit entre l'autorité militaire et civile, S. M. le roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, nommera un commissaire spécial qui servira d'intermédiaire entre le gouverneur et les autorités civiles, et recevra les directions du gouverneur dans les affaires de police, en tant qu'elles se lient aux rapports militaires et à la défense de la place.

Le gouverneur pourra, pour le même objet, et toujours dans les limites qui viennent d'être énoncées, déléguer de sa part une personne à son choix, et ces deux employés formeront une commission mixte.

Mais en cas de guerre, ou si l'une ou l'autre des deux monarchies de Prusse ou des Pays-Bas était menacée d'une guerre, et que la forteresse fût déclarée en état de siége, les pouvoirs du gouverneur seront illimités et n'auront d'autres bornes que la prudence, les usages et le droit des gens.

Si, finalement, la diète de la confédération germanique venait à décider que les gouverneurs et commandants des forteresses de la ligne devront être assermentés, le gouverneur et le commandant de la forteresse du Luxembourg prêteront le serment, d'après la formule qui sera adoptée par la diète.

Art. XXXVIII. Une partie des indemnités pécuniaires que S. M. très-chrétienne s'est engagée à payer par l'art. 4 du traité de Paris du 20 novembre 1815, étant destinée, en vertu des arrangements faits à Paris entre les puissances alliées, à renforcer la ligne de défense des États limitrophes de la France, cette somme est distribuée de la manière suivante :

S. M. le roi de Prusse en recevra, pour être employé aux ouvrages destinés à la défense du Bas-Rhin, vingt; S. M. le roi de Bavière, quinze; S. M. le roi des Pays-Bas, soixante, et S. M. le roi de Sardaigne, dix millions de francs. Cinq millions de francs sont destinés pour être employés à achever les fortifications de la forteresse de Mayence, et vingt millions pour la construction d'une place fédérale sur le Haut-Rhin. L'emploi de ces différentes sommes sera fait conformément au système qui a été adopté par les puissances signataires du traité de paix, conclu à Paris le 20 novembre 1815, et qui a été consigné au protocole de la conférence de leurs ministres, du 21 novembre 1815, annexé au présent recez.

MCD 2019

les Allemands, les souverains avaient promis de donner des chartes à leurs peuples; les rois de Bavière et de Wurtemberg, le grand-duc de Bade et plusieurs autres petits princes tinrent seuls la promesse qu'ils avaient faite : ils établirent des gouvernements représentatifs, dont les formes étaient calquées sur les constitutions de la France et de l'Angleterre. Le roi de Prusse dota ses sujets d'états provinciaux, qui sont du moins un acheminement à de plus grandes libertés. Quant à l'Autriche, elle n'opéra aucune innovation dans ses royaumes héréditaires. De son côté, l'empereur Alexandre redoutait l'esprit démocratique qui s'était insinué dans les rangs de sa noblesse; il imagina le traité de la sainte-alliance, par lequel lui et ses deux alliés, François et Guillaume, déclarent que, se considérant comme membres d'une même nation chrétienne et délégués par la Providence, ils reconnaissent pour seul souverain Jésus-Christ, et, qu'à titre de frères, ils se prêteront en tout temps et en toute occasion, assistance, aide et secours [décembre 1815]. En conséquence, les monarques signataires de la sainte-alliance prirent en commun des mesures pour faire avorter les semences de liberté qui germaient dans les universités allemandes. Un certain nombre de ces établissements furent supprimés, et la presse fut soumise à la censure. Mais les princes ne purent détruire les sociétés secrètes, auxquelles étaient affiliés tous les jeunes Allemands. L'un de ces enthousiastes, appelé Sand, poignarda le président de Kotzebue, que l'on accusait d'être à la solde de la Russie, et de servir d'espion à la sainte-alliance [1819] ; l'assassin expia son crime par la main du bourreau. Cet incident servit de prétexte à la diète pour redoubler de sévérité ; et à ce sujet, une commission fut établie à Mayence : c'était un tribunal d'inquisition politique, qui pesa sur toute l'Allemagne. Néanmoins, en 1820, l'esprit démocratique fit encore explosion à Naples, à Turin, à Madrid et à Lisbonne. Mais ses triomphes furent de courte durée : les Autrichiens replacèrent sur leur trône les rois de Naples et de Piémont, et cent mille Français rendirent aussi son sceptre à Ferdinand VII, que les cortez avaient mis en tutelle [1823]. D'un autre côté, et dans le sud-est de l'Europe, une nation qui gémissait dans l'esclavage depuis quatre cents ans, la Grèce, se révolta contre les Turcs ses oppresseurs. Cette fois la Russie s'allia avec la France et l'Angleterre pour secourir les Hellènes (1), sur le point d'être subjugués, au profit de la Porte ottomane, par Ibrahim, fils du vice-roi d'Égypte. La flotte turque et celle d'Ibrahim, rassemblées dans le port de Navarin, furent anéanties le 29 octobre 1827, par les escadres alliées, et la Grèce remonta au rang d'une nation libre. Un sujet russe, le comte Capo-d'Istria, gouverna ce pays ; mais il tomba sous le poignard d'un assassin, et le troisième fils du roi de Bavière, Othon, devint roi des Hellènes, sur lesquels il règne encore aujourd'hui. A peu près à la même époque, une armée russe avait pénétré jusqu'aux portes d'Andrinople, et contraint le sultan Mahmoud à conclure une paix qui le rendait vassal de l'autocrate.

Le roi de France, Louis XVIII, était mort en 1824 ; il avait été remplacé par son frère Charles X. Ce prince voulut tenter de modifier la constitution de l'Etat, et fit éclater une lutte qui dura trois jours (27, 28, 29 juillet), et se termina par la défaite de ses soldats. Le monarque, chassé de son royaume, eut pour successeur Louis-Philippe, duc d'Orléans, issu de la branche cadette des Bourbons. Cette révolution en fit éclore une autre dans les Pays-Bas, qui avaient été réunis à la Hollande. Ces deux pays furent séparés : Guillaume alla régner à Amsterdam, et Léopold de Saxe-Cobourg, déclaré roi des Belges, établit sa résidence à Bruxelles. Les événements éclos à Paris en 1830 ébranlèrent aussi l'Allemagne, où l'on vit éclater des soulèvements qui furent réprimés. Toutefois, plusieurs États arrachèrent des chartes à leurs souverains, ou obtinrent d'importantes réformes (2).

De tous les monarques qui ont combattu les armes françaises, et surtout les

(1) Les Grecs.

(2) Les habitants de Brunswick, ceux de Dresde et de Gotha se firent concéder des constitutions, et le Hanovre et le duché de Hesse-Cassel en furent gratifiés en 1831.

MCD 2019

principes de la révolution de 1789, offrant aux peuples une liberté peut-être chimérique, l'adversaire le plus tenace et le plus vigilant fut l'empereur d'Autriche, qui avait puisé dans les enseignements de sa jeunesse, dans les leçons d'une politique héréditaire, une aversion profonde pour les idées démocratiques dont les Français se firent les propagateurs. Le caractère paisible des Autrichiens et leur attachement inné pour leur souverain, était un sûr garant de leur obéissance. Quant à la Bohême et à la Hongrie, ces deux Etats, encore soumis au régime féodal, ne pouvaient inspirer de craintes sérieuses. Dans ces deux pays il n'existe pas encore une bourgeoisie assez nombreuse et assez forte pour réclamer des droits politiques ; les nobles seuls ont part au gouvernement, et le prince de Metternich, premier ministre à Vienne, a su habilement éluder leurs demandes, et n'accorder que celles qui étaient dénuées d'une véritable importance. Au reste, cet homme d'État est doué de grands talents, et règne pour ainsi dire depuis vingt-cinq ans, car toutes les affaires lui sont soumises, et il tient dans sa main les destinées de l'Empire. Jusqu'alors il est parvenu à conserver à l'Autriche sa suprématie sur l'Allemagne, et son pouvoir sur la péninsule italienne, où elle retient dans l'obéissance des peuples auxquels sa domination est antipathique. Mais cette soumission ne s'étend que jusqu'aux actes politiques ; la société italienne repousse de son sein ses maîtres, qu'elle regarde comme des oppresseurs. Nul Autrichien n'est admis dans ses foyers domestiques, et ne prend part ni aux jouissances de la famille ni aux amusements privés. En un mot, dans l'Italie, le peuple qui commande et celui qui obéit forment deux camps séparés, et qui semblent n'attendre qu'un signal parti du dehors pour courir aux armes. Au reste, tous les hommes signalés par le rôle qu'ils ont joué sous le règne des Français et par des opinions indépendantes, ont été contraints de s'exiler, ou gémissent dans les cachots du Spielberg. Cette conduite, de la part du cabinet de Vienne, est une nécessité déplorable et inhérente à sa position à l'égard des Italiens, qui ne peuvent rester sujets qu'à la condition d'être écartés de toutes les fonctions publiques. L'empereur François est mort en 1835, après un règne de quarante-trois ans, marqué par de grandes vicissitudes qu'il surmonta par une patience courageuse, mais dénuée d'éclat (1).

Son fils aîné, Ferdinand Ier, occupe déjà le trône depuis cinq ans, et a laissé le pouvoir au prince Metternich, qui dirige, comme par le passé, la monarchie autrichienne. Aucun événement de quelque importance n'a surgi en Europe depuis son avénement, à l'exception de la guerre qui a éclaté entre le pacha d'Égypte et son suzerain, le sultan de Constantinople. Aussi est-ce sur l'Orient que tous les rois attachent leurs regards ; c'est là que de graves événements, qui peuvent éclore chaque jour, appellent principalement, l'attention et la vigilance du cabinet de Vienne, qui s'apprête, en cas de partage, à prendre part aux dépouilles de l'empire ottoman, ou à empêcher la Russie d'abattre ce colosse aux pieds d'argile que la France et l'Angleterre semblent vouloir laisser encore debout.

Après avoir raconté les faits politiques, qui, depuis dix-neuf siècles, se sont passés en Allemagne, nous allons jeter un coup d'œil sur le commerce, les arts, la littérature et les mœurs de cette vaste contrée. Nous avons déjà tracé sa constitution, placée sons la sauvegarde d'une armée fédérale, qui doit se composer de trois cent soixante-dix mille hommes commandés par un chef à la nomination de la diète (2). Afin d'appuyer ses opérations

(1) Comme empereur d'Allemagne, ce monarque s'appelait François II ; devenu empereur d'Autriche, il a pris le titre de François I.

(2) L'armée fédérale est composée de dix corps formés par les contingents de tous les princes de la confédération.

| | |
|---|---|
| L'Autriche fournit | 109 mille hom. |
| La Prusse | 100 |
| La Bavière | 42 |
| Wurtemberg, Bade et plusieurs autres principautés formant trois divisions | 37 |
| Le royaume de Saxe et diverses autres principautés comptant deux divisions | 19 |
| La Hesse électorale, le grand | |

MCD 2019

militaires, elle s'est réservé quelques places fortes, dont la plus importante est Mayence, dans le grand-duché de Hesse ; ces forteresses sont occupées par des garnisons composées de troupes mixtes, c'est-à-dire appartenant à divers confédérés.

Nous avons dit dans le cours de notre histoire que durant le moyen âge l'Allemagne fut le centre d'un immense commerce, et l'on peut en donner pour preuve l'établissement de la Hanse, qui, pendant plus de trois siècles, posséda dans tout le nord de l'Europe une prépondérance militaire et mercantile, qui plaça cette association au rang des grandes puissances. Mais la guerre de trente ans détruisit cette prospérité, elle ne put renaître, étouffée par l'Angleterre, qui avait devancé toutes les autres nations dans la route de l'industrie.

Depuis 1793 l'Allemagne fut constamment le théâtre des luttes sanglantes qui eurent lieu entre les Français et les divers peuples de la Germanie. Demeuré vainqueur, Napoléon rendit à cette contrée un service important par son blocus continental, qui écarta la concurrence de la Grande-Bretagne. A l'ombre de la protection de ce conquérant, les villes industrielles reprirent une nouvelle existence. Mais après la chute de Napoléon, l'Angleterre, qui avait conservé son ancienne supériorité, inonda de ses produits tout le continent. Le commerce allemand reçut une grave atteinte, et qui n'a pu, toutefois, paralyser entièrement ses ressources. Si ses opérations maritimes ne peuvent plus se développer, il n'en est pas de même de son commerce intérieur, qui n'a cessé de prendre de nouveaux développements, grâce à la politique éclairée des princes allemands. En effet, la Prusse est parvenue à former une fédération qui, en supprimant les douanes particulières, permet à l'industrie germanique de prendre une nouvelle extension. Il est vrai que l'Autriche, unie à l'Angleterre, élève de son côté une autre fédération opposée à celle de la Prusse ; mais cette rivalité ne promet pas d'être nuisible aux intérêts de l'Allemagne ; elle tend, au contraire, à donner une activité plus forte à ses habitants. Quoique gênée par une politique ombrageuse, la foire de Leipsick, où chaque année abondent tant de milliers de livres, emploie d'immenses capitaux et entretient l'activité des esprits; c'est sur ce marché littéraire que paraissent à une époque fixe toutes les productions intellectuelles échappées à la plume des savants et des littérateurs de toute la Germanie. Le total de ces élucubrations effraie l'esprit et semble devoir le décourager, tant il semble difficile de se faire place dans cette multitude, et de l'écarter, pour attirer sur soi l'attention des hommes. Le débit des livres est encore la plus belle part du commerce allemand, à laquelle il faut joindre les porcelaines, les faïences, les verreries et les aciers de la Saxe, les toiles de l'Alsace et de Brunswick, les ouvrages en acier, en cuivre, en os, en bois et en paille; mais la Silésie ne fournit plus à l'étranger que six mille quintaux de fil de lin, au lieu de quarante-cinq, et n'exporte guère ses toiles que pour la somme de trois millions, qui s'élevait à soixante dans les premières années du siècle. Enfin la France, la Belgique et l'Angleterre, par la perfection de leurs produits, empêchent les draps allemands de paraître sur les marchés européens.

L'Allemagne entière contient environ quarante millions d'hommes, et la confédération du Rhin trente-quatre millions cinq cent mille, où l'on compte dix millions six cent mille Autrichiens, neuf millions trois cent mille Prussiens, quatre cent quarante mille Danois du Holstein et de Lauenbourg, et deux cent quatre-vingt-quinze mille Luxembourgeois qui, depuis la révolution belge, n'appartiennent plus à la Hollande. S'il faut en croire les résultats de la statistique, cette population habiterait deux mille trois cent quatre-vingts villes, deux mille trois cent quarante bourgs, quatre-vingt-huit mille six cent dix-neuf villages ou cent mille hameaux ou métairies (1).

| | |
|---|---|
| duché de Luxembourg, etc. | 18 |
| Hanovre, le duché de Brunswick, etc. | 20 |
| Les villes libres et quelques principautés | 35 |

(1) Voyez l'*Abrégé de Géographie* de Balbi.

MCD 2019

Chez une nation portée à la rêverie comme le peuple allemand, la religion a dû jouer, dans tous les temps, un rôle important. Avant même que la civilisation eût pénétré dans ce vaste pays, des cultes idolâtres avaient si fortement enivré les esprits, que l'introduction du christianisme ne put s'opérer que par de longs massacres. Charlemagne accomplit cette œuvre sanglante après vingt années de combats ; et, lorsqu'il eut étendu ses conquêtes jusqu'à l'Elbe, il organisa partout des évêchés, dont les titulaires furent armés des pouvoirs les plus étendus. A la même époque s'élevèrent de nombreuses abbayes, qui reçurent aussi des priviléges non moins étendus. Les abbés devinrent, comme les prélats, tout à la fois seigneurs spirituels et temporels ; ils purent prononcer la peine de mort contre leurs sujets. Bref, à la fin du règne de Charlemagne, le clergé allemand se plaça au premier rang dans la société. Longtemps après la mort du fils de Pepin (1), le clergé fit exécuter ses sentences contre ceux qui méconnaissaient son autorité par le bras séculier, c'est-à-dire par les nobles. Mais ces derniers se lassèrent d'obéir aux prêtres, qui néanmoins conservèrent longtemps leur autorité religieuse et politique, car ils possédaient environ un tiers de l'Allemagne : de là vient que les archevêques électeurs, et surtout celui de Mayence, marchèrent presque les égaux des empereurs, qu'ils faisaient et défaisaient au gré de leurs intérêts. La tyrannie ecclésiastique était d'autant plus pesante, qu'elle contrastait avec les maximes de l'Evangile; et, quand Luther eut mis ce livre à la portée du peuple, les paysans, qui étaient les plus foulés, se soulevèrent contre leurs maîtres, les évêques et les abbés. Quelques nobles, dans le but de s'enrichir, se mirent à la tête des insurgés ; mais cette révolte fut étouffée par les princes, qui comprirent qu'en défendant l'Eglise, ils défendaient en même temps et leur vie et leurs propriétés. Toutefois, la réforme suivit sa marche, et soumit à ses dogmes, en quinze ans, la moitié de l'Allemagne. Partout où elle pénétra, elle se saisit des biens ecclésiastiques, qui devinrent la proie des princes et des nobles. Cependant l'autre partie de l'Allemagne, où régnaient en première ligne les souverains de l'Autriche et de la Bavière, demeura fidèle au catholicisme. Mais Charles-Quint ayant été trahi et vaincu par Maurice, fut contraint de signer la paix de Passaw, qui sanctionna le triomphe du protestantisme. On autorisa les princes réformés à garder provisoirement ce qu'ils avaient pris. Cette importante question, que l'on n'osa résoudre alors, amena la guerre de trente ans, terminée par la paix de Westphalie, qui reconnut l'égalité des deux religions. Cependant l'Eglise catholique paya les frais de la guerre ; ses biens servirent d'indemnités ou enrichirent les vainqueurs. Ainsi commença le système de sécularisation : toutefois, les prélats catholiques étaient encore riches et puissants. La révolution française acheva leur ruine, car la diète germanique abandonna les propriétés ecclésiastiques aux princes, dépossédés par les chances de la guerre. Ainsi, le grand-maître de l'ordre de Malte, le grand-duc de Toscane, le duc de Modène, l'archiduc Ferdinand, dépouillés de leurs principautés, reçurent des évêchés et des abbayes : enfin, à la paix de Lunéville, le clergé, souverain si longtemps, devint sujet à son tour, et fut spolié de tout ce qui lui restait par les souverains allemands, qui se partagèrent ses biens.

Ainsi fut détruite cette Église, qui avait possédé durant dix siècles le double pouvoir de la crosse et de l'épée. Les sectateurs des deux religions, dont les pères s'étaient égorgés si longtemps, ont perdu cette âpreté de leurs ancêtres; ils pactisent aujourd'hui, et célèbrent en paix leur culte et dans la même église. Cette tiédeur dont se félicite l'humanité prouve aussi que le clergé a perdu presque toute son influence spirituelle ; en effet, même en Autriche, Joseph II lui enleva presque tous ses priviléges. Néanmoins, dans certains États, il a conservé quelque pouvoir sur les souverains et les peuples : en Bavière, le monarque de ce pays a rétabli un grand nombre de couvents, et le roi de Prusse lui-même se trouve dans ce moment en-

(1) Charlemagne.

MCD 2019

gagé dans une lutte avec l'archevêque de Cologne qu'il tient captif, mais qu'il n'a pu faire céder encore à sa volonté. Dans cette dernière monarchie, les trois cinquièmes de la population suivent la religion évangélique, et les deux autres cinquièmes le culte catholique. En Autriche, c'est le catholicisme qui domine. Bref, dans toute l'Allemagne règnent trois religions : celle de Rome, celle de Luther et celle de Calvin. Elles ne combattent plus les unes contre les autres, même avec des arguments. Néanmoins , la lutte que soutient l'archevêque de Cologne contre son souverain a ranimé l'esprit de controverse, mais il est probable que cet orage se dissipera sans entraîner de suites sérieuses.

Passons maintenant à la littérature, qu'il est important de connaître , puisqu'elle est, a-t-on dit, l'expression réelle de la société. On croit généralement que, de tous les peuples modernes, les Italiens sont les premiers qui ont possédé des ouvrages dans leur langue. En effet Dante, vers la fin du treizième siècle, a composé un poëme immortel ; et, par un prodigieux effort d'esprit, il a pour ainsi dire formé lui-même, ou du moins porté à une grande perfection, l'idiome dont il s'est servi. Cependant, quelques autres nations européennes suivirent de bien près les traces des Italiens; ainsi, sous la maison de Hohenstauffen, qui régna de 1136 à 1254, la poésie lyrique naquit dans la Germanie, et l'un de ses monarques, Frédéric II, se signala parmi ceux qui donnèrent à leurs compatriotes les premiers modèles du langage poétique. Mais, bien avant ce temps, et lorsque l'idiome germanique n'était encore qu'un jargon barbare, et qui ne reconnaissait aucune règle, le latin avait survécu à la ruine de la société romaine ; il était seul employé comme le langage des affaires et de la littérature ; celle-ci n'avait pas entièrement péri. Nous citerons seulement, pour preuve de ce fait, les ouvrages dramatiques d'une religieuse appartenant au monastère de Gandersheim. Elle écrivait en 1080, et a laissé six pièces ou drames religieux. Il ne faut pas y chercher l'observation des règles sévères prescrites par Aristote, et dont les lois, quoique gênantes, n'ont pas empêché les Français de produire d'impérissables chefs-d'œuvre. Nous citerons la scène suivante de l'une des pièces de Kroswithe (1), non pas à cause de l'intérêt qu'elle renferme, mais seulement comme un spécimen curieux d'une œuvre inspirée dans un couvent à une époque si reculée, et écrite par une femme que son sexe et sa position sociale rendaient étrangère aux préoccupations de la politique comme à celles de la vie privée. Le drame a pour titre la *Conversion de Gallicanus*. C'est un jeune Romain de haute naissance, qui doit épouser la fille du grand Constantin. Une guerre fait suspendre le mariage; Gallicanus y prend part, et se distingue par ses exploits. Cependant, comme il était sur le point de périr dans un combat, le secours de la Providence l'arrache aux mains de ses ennemis. Deux officiers romains, Paul et Jean, lui persuadent que c'est le Dieu des chrétiens qui l'a sauvé, et, dans l'effusion de sa reconnaissance, Gallicanus se convertit. Comme l'intervalle durant lequel se passe l'action s'étend à vingt-cinq années, Constantin et ses fils descendent au tombeau, et Julien l'apostat monte à son tour sur le trône. On sait que ce prince tenta de rétablir le paganisme. Il condamne Gallicanus au bannissement et l'envoie en Égypte. Ce dernier est mis à mort par son ordre; puis Julien veut forcer Paul et Jean à revenir au culte des faux dieux. C'est la scène de l'empereur avec ses deux officiers que nous rapportons ici :

JULIEN. — Je n'ignore pas, Jean et Paul, que vous ayez été dès l'enfance attachés au service des empereurs.

JEAN. — Nous l'avons été.

JULIEN. — Il convient dès lors que, placés auprès de moi, vous serviez dans le palais où vous avez été nourris.

PAUL. — Nous ne servirons pas.

JULIEN. — Est-ce moi que vous ne servirez pas ?

JEAN. — Nous l'avons dit.

(1) C'est le nom de la religieuse qui a composé ces pièces de théâtre.

MCD 2019

JULIEN. — Est-ce que je ne vous parais par un Auguste?

PAUL. — Un Auguste bien différent de ses prédécesseurs.

JULIEN. — En quoi?

JEAN. — En religion et en vertu.

JULIEN. — Expliquez-vous.

PAUL. — Les glorieux empereurs Constantin, Constant et Constance, auxquels nous avons obéi, se glorifiaient de servir Jésus-Christ.

JULIEN. — Je le sais, mais je ne veux pas les imiter en cela.

PAUL. — Tu n'imites que le mal. Ils étaient assidus à l'église, et, ôtant leur diadème, ils adoraient à genoux Jésus-Christ.

JULIEN. — Vous ne me forcerez pas à la même chose, sans doute?

JEAN. — Ainsi tu ne leur ressembles pas.

PAUL. — Comme ils offraient leur encens à Dieu, ils relevaient par leur vertu l'éclat du diadème impérial, et réussissaient dans toutes leurs entreprises.

JULIEN. — Et moi aussi.

JEAN. — Ce n'est pas de la même manière : pour eux, la grâce divine les accompagne.

JULIEN — Niaiserie. Autrefois j'ai suivi sottement ces pratiques; j'ai été clerc dans l'église.

JEAN. — Qu'en dis-tu, Paul? il a été clerc.

PAUL. — Chapelain du diable.

JULIEN. — Mais, lorsque j'ai vu qu'il n'y avait rien d'utile, je me suis tourné vers le culte des dieux dont la faveur m'a porté au faîte de l'empire.

JEAN. — Tu nous a interrompus pour ne pas entendre la louange des justes.

JULIEN. — Que me fait-elle?

PAUL. — Rien ; mais ce que je vais ajouter te regarde. Comme le monde n'était pas digne de les conserver, ces vertueux empereurs ont été reçus parmi les anges, et la république malheureuse a été abandonnée à ton pouvoir.

JULIEN. — Pourquoi malheureuse?

JEAN. — Par le caractère de son souverain.

PAUL. — Tu as déserté toute religion et imité l'idolâtrie : c'est pour cela que nous nous sommes soustraits à ta présence et à la société des tiens.

JULIEN. — Quoique insulté par vous, je fais grâce encore à votre témérité, et je veux vous élever aux premiers grades du palais.

JEAN. — Ne te fatigue pas ; nous ne céderons ni à tes menaces ni à tes séductions.

JULIEN. — Je vous donne une trève de dix jours pour revenir au bon sens, et rentrer en grâce avec nous. Sinon, ce qu'il faut faire, je le ferai, et je ne serai plus votre risée.

PAUL. — Ce que tu dois faire, fais-le. Dès aujourd'hui tu ne pourras nous ramener ni à ton palais, ni à ton service, ni au culte des dieux.

JULIEN. — Allez, retirez-vous. Faites ce que je vous conseille (1).

Le caractère de Julien, tel que l'histoire le représente, nous semble assez bien tracé dans cette scène, où l'on voit qu'il cherche à persuader avant de commander. Julien était un rhéteur, aimant à étaler sa dialectique, qu'il croyait assez puissante pour convaincre ses adversaires. Il maniait assez bien, il faut en convenir, l'arme du raisonnement ; mais il manqua de bon sens en voulant restaurer l'ancienne religion de son pays, car, une fois mortes, les croyances ne ressuscitent jamais. — On ignore si les pièces de Kroswithe ont été représentées dans son couvent, et c'est un point qu'il serait important d'éclaircir, parce qu'il jetterait un grand jour sur les origines du théâtre des nations modernes. Quoi qu'il en soit, comme la langue latine était exclusivement la langue de l'érudition, on n'a dû composer, à cette époque et dans cet idiome, qu'un petit nombre d'ouvrages littéraires; aussi celui que nous avons cité est-il une véritable curiosité, et,

(1) Vid. *Tableau de la Littérature au moyen âge*, par Villemain, tome II, page 258 et suivantes. — M. Charles Magnien, l'un des conservateurs de la Bibliothèque royale, a traduit dans leur entier plusieurs pièces de Kroswithe. Elles font partie d'une collection de pièces dramatiques empruntées à toutes les nations européennes.

MCD 2019

sous ce rapport, nous avons dû en entretenir nos lecteurs.

Dès le treizième siècle, la langue allemande avait produit un assez grand nombre de poëmes, la plupart chevaleresques ; ces poëmes ne sont que des traditions venues de la France, car, à cette époque, il avait paru déjà une foule de romans écrits en Provence, qui comprenait toutes les provinces méridionales de l'empire fondé par Clovis. Dans les plus anciens de ces livres, on y célèbre les fabuleux exploits de Charlemagne, qui ont été si bien racontés par l'Arioste ; puis viennent les hauts faits d'Artus et des chevaliers de la Table-Ronde. Or, tous les romans allemands de cette période peuvent être considérés comme des traductions ou des imitations des romans français. Cependant un poëme véritablement original, et dont on ignore l'auteur, a été composé au treizième siècle ; il est intitulé les *Nibulengen*. On y voit figurer une race de héros sortis du nord de l'Europe : leurs mœurs sont grossières, mais héroïques, et font naître un vif intérêt dans l'âme du lecteur. Les poésies allemandes contiennent en outre une multitude de légendes où domine le merveilleux. La plus grande partie de ces légendes sont consacrées à la vierge Marie. En effet, à l'époque des croisades, le culte envers la mère de Dieu prit une ferveur nouvelle : c'est cette femme, choisie entre toutes celles de son sexe pour introduire sur la terre le Sauveur, que les chrétiens intercèdent de préférence et dont ils réclament la protection, dans l'espoir que le Christ ne pourra rien refuser à sa Mère. Il existe encore d'autres poésies connues sous le nom de *Erzahlungen*, qui ne sont autre chose que des nouvelles d'autant plus précieuses aujourd'hui, que les auteurs y ont mêlé les mœurs de leur temps ; mais ils n'ont pas, à l'exemple de Boccace, songé à n'offrir que des scènes prises dans la vie réelle. Prenons pour exemple l'histoire d'Engelhard et d'Engelbred. Engelhard est uni par la plus tendre amitié à Dietrich ; tous deux vont offrir leurs services au roi de Danemark, dont la fille, Engelbred, devient amoureuse du premier de nos aventuriers. Rappelé dans sa patrie par la mort de son père, Dietrich s'éloigne, et Engelhard est jeté en prison quelque temps après. Il est à la veille de périr comme séducteur de la fille du monarque danois. Il demande à combattre pour se justifier ; c'était se soumettre au jugement de Dieu ; et, comme il sait qu'il est coupable, il envoie un messager à Dietrich pour que ce dernier prenne son nom et ses armes et lutte à sa place. Dietrich remporte la victoire, et obtient pour récompense la main de la princesse de Danemark. Mais elle est la femme de son ami, et, comme il veut la respecter, il place dans le lit nuptial un glaive nu entre lui et la belle Engelbred. Le fugitif Engelhard revient en Danemark, et rentre en possession de son épouse. Dietrich de retour en son pays natal, est sur le point de mourir d'une maladie, lorsqu'un songe lui révèle qu'il peut recouvrer la santé s'il se frotte le corps avec le sang des enfants de son ami Engelhard. Celui-ci, après de longues hésitations, les sacrifie : il porte leurs têtes à Dietrich ; mais, lorsqu'il retourne dans ses foyers, il revoit ses deux enfants pleins de vie, mais portant à leur cou un ruban rouge.

Au moyen âge, les communications entre les peuples et même entre les individus d'une même nation étaient rares. Comme il n'existait nulle police, les chemins étaient peu sûrs, et n'étaient fréquentés que par des hommes de guerre, des moines ou des pèlerins ; ces derniers avaient pour sauve-garde la religion. C'est ce qui explique pourquoi les premiers poëtes lyriques en Allemagne, furent des nobles, qui ne firent que des chansons amoureuses, à l'exemple des troubadours provençaux qui leur servirent de modèles. En effet, les nobles avaient le privilége de porter l'épée, et pouvaient seuls visiter les pays étrangers. Les *minnesangers*, on les appelait ainsi, étaient des chevaliers qui, poussés par la passion de voir des choses nouvelles, erraient dans toute l'Allemagne et se présentaient à la petite cour des princes, des comtes et des barons, où ils payaient leur bienvenue par des chansons. Souvent on récompensait leurs talents par le don d'un beau coursier ou

MCD 2019

d'un riche vêtement. Les minnesangers étaient surtout accueillis par les dames, dont ils célébraient exclusivement les charmes : ils jouaient souvent auprès d'elle le rôle d'amants. Aux époques d'ignorance, c'est-à-dire quand la civilisation est imparfaite, les hommes encore incapables de se rendre compte des sensations qu'ils éprouvent, se laissent dominer par l'imagination. La plupart des minnesangers faisaient donc les plus grandes folies pour la dame dont ils avaient fait choix. On peut s'en convaincre en lisant les bizarres aventures de quelques-uns de ces personnages, qui n'étaient guère plus sages que Don Quichotte. Ils imitaient encore en cela les troubadours, prêts à faire à leurs maîtresses toutes les espèces de sacrifices : ainsi un troubadour, Guillaume de Balaun, s'étant brouillé avec la sienne, celle-ci déclara qu'elle lui pardonnerait à la condition qu'il se ferait arracher l'ongle du petit doigt, et le lui apporterait avec une chanson. Balaun obéit ; la dame, touchée de son dévouement, fondit en larmes et lui rendit ses bonnes grâces. Les minnesangers ne le cédaient en rien, sous ce rapport aux troubadours. Ulrich de Lichtenstein (1) avait été blessé au doigt dans une joute : ayant appris que sa dame, à laquelle on avait conté son accident, l'avait traité de mensonge, il força un de ses amis de lui couper le doigt malade, et le fit enchâsser dans une feuille d'or. Il se retira ensuite à Venise, où il se fit faire des habits de femme tissus d'argent et brodés de perles. Il traversa, revêtu de ce costume, la Lombardie et L'Autriche faisant répandre sur son passage un manifeste dans lequel il disait que c'était Vénus elle-même qui venait enseigner aux chevaliers à aimer d'un véritable amour. La déesse défiait en champ clos tous les chevaliers, et promettait à son vainqueur de lui donner un doigt en or, qui devait rehausser les attraits de sa dame et la rendre constante. La course de la déesse, ajoutait le manifeste, doit durer vingt-neuf jours et se terminer en Bohême, sur les bords de la Teya. Pendant tout ce temps, personne ne verra son visage et ses mains, et n'entendra même pas le son de sa voix. Tout chevalier averti de son arrivée, qui ne se présentera pas pour rompre une lance, sera mis au ban de l'amour et des femmes. La fausse Vénus fut accueillie partout avec les plus grands honneurs ; mais Ulrich, oubliant l'esprit de son rôle, se laissa prendre d'amour pour un autre dame que la sienne. Il reconnut cependant sa faute avant de s'être rendu complétement coupable ; alors il congédia toute sa suite et entra dans un bois, où il quitta ses vêtements d'emprunt, qu'il laissa en proie au premier venu. Toutefois, la dame de ses pensées, qui avait appris son infidélité, lui renvoya le gage d'amour qu'elle avait reçu, et rompit avec lui. Ulrich tomba dans le plus violent désespoir, puis il alla se consoler auprès de son épouse *qu'il aimait tendrement*, assure son biographe. Quelque temps après, il adressa des vers à son ancienne maîtresse ; elle consentit à le revoir : on le hissa par une corde dans l'appartement de la dame, qui le reçut assise sur un lit magnifique entouré d'un grand nombre de lumières. Mais elle n'était pas seule, car elle avait autour d'elle huit autres dames. Ulrich s'en alla par la fenêtre, comme il était venu ; il fit même une chute, dont il se consola bien vite par le don que lui fit sa dame du coussin sur lequel elle avait posé sa joue. Bref la belle finit par prendre un autre amant, et Ulrich une autre maîtresse.

Quelquefois les minnesangers se faisaient entre eux des défis poétiques. La plus célèbre de ces luttes se passa en 1207 au château de Wartbourg ; elle était présidée par Hermann, landgrave de Thuringe, et Sophie de Bavière, son épouse. Six chanteurs d'amour entrèrent en lice, tous jouissant d'une grande célébrité. C'étaient Walter-Wonder, Vogelweide, Henri d'Ofterdengen, Biterolf, Ofdiener, Wolfran d'Eschilbach, et Henri, surnommé le vertueux. Wolfram mérita la palme ; mais Nicolas Klingsor, célèbre poëte, astrologue et magicien, que le landgrave avait fait venir pour prononcer entre les rivaux, adjugea le prix à Henri d'Ofterdengen (1).

(1) Il vivait au treizième siècle.

(1) *Cours d'histoire des Etate européens*, par Schœll, tome IX, page 330.

MCD 2019

Les plus grands princes se faisaient honneur de figurer parmi les minnesangers ; on y compte jusqu'à des empereurs, entre autres Frédéric II, qui cultivait les lettres au milieu du tumulte des armes et des préoccupations de la politique. Les chants de cent cinquante minnesangers ont été rassemblés, et ce recueil, que possède aujourd'hui la Bibliothèque royale, est un des plus curieux monuments de la littérature du moyen âge ; il nous révèle qu'à cette époque toute guerrière l'esprit jouait cependant un rôle de quelque importance dans la société.

On a vu que les minnesangers étaient, à très-peu d'exceptions, des hommes appartenant aux premières classes de la société ; aussi leurs productions étaient-elles ignorées du peuple, qui, n'étant jamais admis à les entendre, ne pouvait les connaître ; mais quand ce même peuple eut obtenu son affranchissement, il eut, à son tour, des poëtes appelés les meistersœngers ; ils forment une espèce de corporation : « Instituée dans plusieurs villes, elle » avait pour but de chanter et de cultiver » la poésie. Ces associations étaient, en » général, composées de gens de métier, » tels que cordonniers, maréchaux, tisse- » rands ; elles avaient des statuts et une » *tablature*, c'est-à-dire une théorie du » chant et de la poésie réduites à des rè- » gles mécaniques. Quiconque avait com- » posé quelques pièces suivant les règles » de *la tablature*, était appelé *maître*. L'ins- » titution des meistersœngers est unique » dans l'histoire, elle devint florissante à » mesure que l'opulence des villes aug- » menta ; la probité sans tache, première » qualité que l'on exigeait, donna une » grande considération à la confrérie des » maîtres chanteurs, et l'empereur Char- » les IV lui accorda des armes pareilles à » celles des chevaliers (1). » Les meistersœngers ne parurent qu'au quatorzième siècle, lorsque leurs prédécesseurs, les minnesangers, étaient sur leur déclin ; le plus célèbre de ces poëtes populaires fut le cordonnier Hans-Sachs, qui fleurissait au seizième siècle, et dont il reste des poëmes satiriques remarquables. Quoique empreintes de grossièreté, les productions de Hans méritent d'être lues, et décèlent dans leur auteur une grande portée d'esprit et le talent de l'observation. Les treizième et quatorzième siècles offrent encore une foule de poëmes où l'histoire est défigurée de la plus étrange manière, et surtout des poëmes allégoriques. Le plus célèbre de ces derniers ouvrages est celui du Renard, composé par Hugues Trimberg : c'est une satire de toutes les classes de la société, les hommes sont représentés par des animaux. Trimberg n'a pas été l'inventeur de ce cadre, qui se retrouve chez tous les peuples, et il nous paraît probable qu'il fut imaginé en Orient, pays de l'apologue. Un critique en fait même honneur au célèbre Bidpay, que l'on croit être le même personnage que l'Ésope des Grecs. Quoi qu'il en soit, les tableaux du poëte allemand, où il représente les faiblesses et les vices de ses compatriotes, sont remplis de traits mordants mais exagérés ; ils font voir, au reste, que l'humanité se ressemble dans tous les temps, puisqu'elle montre les mêmes passions et les mêmes faiblesses. Il existe encore un autre poëme qui jouit à cette époque d'une grande renommée, on le nomme *Salomon et Marculf ;* ce dernier est un paysan qui a quelques rapports avec Sancho, par le bon sens mêlé de grossièreté dont il fait preuve ; il dispute avec le fils de David, censure ses paroles et même ses actions les plus admirées ; cette donnée appartient sans nul doute à l'Orient, mais on ne peut établir dans quel temps elle est venue dans nos climats.

Un autre émule de Trimberg, Sébastien Brandt, a rimé à son tour un ouvrage satirique, intitulé le *Nouveau Navire de Narragonia ;* sur ce vaisseau sont rassemblés des fous de toutes les conditions ; on voit que le fond de son livre est semblable à celui du Renard. Brandt florissait à la fin du XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^, ainsi que Jean Fischart, auteur de plusieurs ouvrages qui devinrent populaires, entre autres de la *Chasse des Puces*. S'il suffisait de jouir de son vivant d'une grande réputation et d'obtenir la faveur des princes

(1) Schœll, t. IV.

MCD 2019

pour être un grand poëte, Pfinzing serait placé au premier rang sur le Parnasse. Il a fait un poëme intitulé *les faits et les gestes du vaillant, du louable et du renommé héros et chevalier Thewerdank ;* c'est l'empereur Maximilien qui est représenté sous les traits de ce guerrier. Le monarque se montra reconnaissant, et s'il ne put achever, peut-être, la lecture de ce poëme, qui est d'une longueur mortelle, il combla le poëte de ses dons et fit imprimer à ses frais deux *éditions* de son poëme. Comme Hans-Sachs, ce cordonnier de Nuremberg a écrit dans le même temps que les deux poëtes dont nous venons de parler ; nous croyons devoir ajouter quelques mots de plus sur cet auteur. Dans l'espace de quarante années, il écrivit cinquante-trois pièces sacrées, soixante-dix-huit pièces profanes, soixante-quatre farces, cinquante-neuf fables et d'autres poëmes de tout genre s'élevant, dit-on, au nombre de six mille, dont le quart, tout au plus, a été sauvé de l'oubli par l'impression. Hans n'avait aucune instruction littéraire ; il ne faut pas chercher dans ses œuvres le style d'un mérite châtié ; quand il emprunte quelques faits à l'histoire, il donne à ses personnages les mœurs et les habitudes de son temps, ce qui ne choquait pas les spectateurs de ses pièces de théâtre et les lecteurs de ses œuvres. Néanmoins, le temps avait enseveli la renommée et les écrits de Hans-Sachs, et il a fallu que Wieland et Goëthe appelassent sur lui l'attention publique en lui donnant des éloges peut-être exagérés.

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé de la prose, qui se perfectionne toujours après la poésie ; celle-ci est pour ainsi dire le langage primitif des peuples. Cependant la prose allemande avait commencé de naître dans le treizième siècle, et servit à rédiger les chartes d'affranchissement que les villes obtinrent de leurs maîtres. Quelques années plus tard on traduisit en prose les livres saints ; mais l'homme qui lui fit faire les plus grands pas fut le réformateur Luther, par sa version de la Bible, où règne une concision et une élégance pleine de naïveté inconnues jusqu'à lui. Le troisième âge de la littérature allemande commence à Opitz. Malgré le grand nombre de poëmes et de productions de tout genre qui avaient été composés en vers, la poésie allemande était tombée dans un discrédit complet dans les premières années du dix-septième siècle ; les érudits ne voulaient rimer qu'en latin, et les gens du monde faisaient peu de cas des poëtes leurs compatriotes. Opitz perfectionna la versification, dont il rendit les lois plus sévères, et ses poésies, publiées en 1624, obtinrent un succès universel. Opitz eut quelques disciples, qui firent honneur à leur maître, sans toutefois l'égaler. Mais bientôt le mauvais goût reprit tout son ascendant ; on transporta dans la poésie les concetti qui gâtent jusqu'aux meilleures productions des plus beaux génies du parnasse italien ; d'autres enfantèrent des productions monstrueuses qui furent regardées par les contemporains comme des chefs-d'œuvre. Cependant une réaction éclata bientôt ; elle eut pour chef le célèbre Bodmer, né en Suisse, et qui prit hardiment le rôle de réformateur. Il tourna les esprits vers la littérature anglaise, tandis que Gottsched, qui jouissait aussi d'une grande renommée dans le nord de l'Allemagne, prêchait l'imitation de la littérature française : ces deux hommes avaient été précédés par Haller, enfant de l'Helvétie, où il résidait, et Hagedorf, qui vivait dans le nord de l'Allemagne ; ils s'étaient efforcés de ramener leurs compatriotes dans une meilleure voie. Mais les écrivains qui exercèrent au dix-huitième siècle l'influence la plus décisive furent Klopstock et Lessing ; ils donnèrent à la fois des préceptes et des exemples. Le premier est auteur de *la Messiade*, poëme où il peint la vie et la mort du Fils de Dieu ; il a composé en outre des odes religieuses et patriotiques qui renferment de grandes beautés. Comme l'attachement qu'il portait à sa patrie était devenu pour lui une sorte de culte, il prit à tâche de célébrer les hauts faits de ses enfants. Mais pour donner plus d'espace à son imagination, il remonta dans les siècles passés et jusqu'à ces jours où la Germanie défeudait son indépendance contre les Romains. Alors Arminius ou plutôt Hermann avait vengé le

MCD 2019

monde si longtemps opprimé, par la défaite de Varus et de ses légions. Klopstock en a fait son héros, et a contribué par ses chants à étendre la gloire des guerriers germains. On sait qu'Hermann tomba sous le poignard de ses rivaux, jaloux de ses exploits; l'auteur de *la Messiade* a peint dans une pièce, *le Chant des Bardes*, les regrets qu'avaient fait naître cette catastrophe : nous l'offrons à nos lecteurs.

### HERMANN CHANTÉ PAR LES BARDES WERDOMAR, KERDING ET DARMOND.

W. Sur le rocher de la mousse antique, essayons-nous, ô bardes ! et chantons l'hymne funèbre; que nul ne porte ses pas plus loin ; que nul ne regarde sons ces branches où repose le plus noble de la patrie.

Il est là étendu dans son sang, lui le secret effroi des Romains, alors même qu'au milieu des danses guerrières et des chants de triomphe ils emmenaient sa Thusnelda captive : non, ne regardez pas ! Qui pourrait le voir sans pleurer ? et la lyre ne doit pas faire entendre des sons plaintifs, mais des chants de gloire pour l'immortel.

K. J'ai encore la blonde chevelure de l'enfance ; je n'ai ceint le glaive qu'en ce jour. Mes mains sont pour la première fois armées de la lance et de la lyre : comment pourrai-je chanter Hermann ?

N'attendez pas trop du jeune homme, ô pères ! Je veux essuyer avec mes cheveux dorés mes joues inondées de pleurs avant d'oser chanter le plus grand des fils de Mana.

D. Et moi aussi je verse des pleurs de rage. Non, je ne les retiendrai pas ; coulez, larmes brûlantes, larmes de la fureur. Vous n'êtes pas muettes; vous appelez la vengeance sur des guerriers perfides. O mes compagnons ! entendez ma malédiction terrible : Que nul des traîtres à la patrie, assassins du héros, ne meure dans les combats.

W. Voyez-vous le torrent qui s'élance de la montagne et se précipite sur ces rochers? Il roule avec ses flots des pins déracinés; il les amène pour le bûcher d'Hermann. Bientôt le héros sera poussière ; bientôt il reposera dans la tombe d'argile. Mais que sous cette poussière sainte soit placé le glaive par lequel il a juré la perte du conquérant.

Arrête-toi, esprit du mort, avant de rejoindre ton père Siegmar? Tarde encore, et regarde comme il est plein de toi le cœur de ton peuple.

K. Taisons, oh ! taisons à Thusnelda que son Hermann est ici tout sanglant ! Ne dites pas à cette noble femme, à cette mère désespérée que le père de son Thuméliko a cessé de vivre.

Qui pourrait le dire à celle qui a déjà marché chargée de fers devant le char redoutable de l'orgueilleux vainqueur, qui pourrait le dire à cette infortunée aurait un cœur de Romain.

D. Malheureuse fille, quel père t'a donné le jour? Segeste, un traître qui dans l'ombre aiguisait le fer homicide ! Oh ! ne le maudissez pas, Héla déjà l'a marqué de son sceau.

W. Que le crime de Segeste ne souille point nos chants, et que plutôt l'éternel oubli étende ses ailes pesantes sur ses cendres : les cordes de la lyre qui retentissent au nom d'Hermann seraient profanées si leurs frémissements accusaient le coupable. Hermann ! Hermann ! toi, le favori des cœurs nobles ; le chef des plus braves ; le sauveur de la patrie : c'est toi dont nos bardes en chœur répètent les louanges aux échos sombres des majestueuses forêts !

O bataille de Winfeld, sœur sanglante de la victoire de Cannes ! Je t'ai vue les cheveux épars, l'œil en feu, les mains sanglantes apparaître au milieu des harpes de Walhala. En vain le fils de Drusus, pour effacer tes traces, voulait cacher les ossements des vaincus dans la vallée de la mort. Nous ne l'avons pas souffert ; nous avons renversé leurs tombeaux, afin que leurs restes épars servissent de témoignage à ce grand jour ; à la fête du printemps, d'âge en âge, ils entendront les cris de joie des vainqueurs.

Il voulait, notre héros, donner encore des compagnons de mort à Varus ; déjà, sans la lenteur jalouse des princes, Cécina rejoignait son chef.

Une pensée plus noble encore roulait dans l'âme ardente d'Hermann. A minuit,

MCD 2019

près de l'autel du dieu Thor, au milieu des sacrifices, il se dit en secret : je le ferai.

Ce dessein le poursuit jusque dans vos jeux quand la jeunesse guerrière forme des danses, franchit les épées nues, anime les plaisirs par les dangers.

Le pilote, vainqueur de l'orage, raconte que dans une île éloignée les montagnes brûlantes annoncent longtemps d'avance, par de noirs tourbillons de fumée, la flamme et les rochers qui vont jaillir de son sein. Ainsi, les premiers combats d'Hermann nous présageaient qu'un jour il traverserait les Alpes pour descendre dans la plaine de Rome.

C'est là que le héros devait ou périr ou monter au Capitole, et, près du trône de Jupiter qui tient dans sa main la balance des destinées, interroger Tibère et les ombres de ses ancêtres, sur la justice de leurs guerres.

Mais pour accomplir son hardi projet, il fallait porter entre tous les princes l'épée du chef des batailles ; alors ses rivaux ont conspiré sa mort, et maintenant il n'est plus, celui dont le cœur avait conçu la pensée grande et patriotique.

D. As-tu recueilli mes larmes brûlantes, as-tu entendu mes accents de fureur, ô Hela ! déesse qui punis ?

K. Voyez dans Walhala, sous les ombrages sacrés, au milieu des héros, la palme de la victoire à la main, Siegmar s'avance pour recevoir son Hermann ; le vieillard rajeuni salue le jeune héros, mais un nuage de tristesse obscurcit son accueil, car Hermann n'ira plus, il n'ira plus au Capitole interroger Tibère devant le tribunal des dieux (1).

Quoique Lessing ait composé des ouvrages dramatiques qui ne sont pas sans mérite, il est principalement connu comme critique, et ses opinions, formulées dans un style vif et piquant, produisirent une révolution, principalement dans la poésie dramatique ; il osa soumettre à un examen approfondi le théâtre français, et il réussit à convaincre ses compatriotes qu'il valait mieux suivre la route parcourue par Shakspeare que de s'attacher aux traces des grands maîtres de la scène parisienne. Dans sa *Dramaturgie*, Lessing prêcha des théories qui furent mises en pratique avec le plus grand succès par Schiller et Goëthe ; cependant, jusque vers la fin du dix-huitième siècle, la langue française et ses grands écrivains dominèrent en Allemagne, car le grand Frédéric, qui attirait alors tous les regards, répudiait l'idiome de son pays, qu'il ne jugeait pas digne de servir au langage littéraire ; en effet, jusqu'à la mort de ce grand prince, l'Allemagne, comme puissance littéraire, ne marquait pas en Europe ; néanmoins, elle produisait des ouvrages dont quelques-uns sont restés comme des chefs-d'œuvre. Ainsi Jean de Muller se plaçait au premier rang des historiens par les charmes de ses tableaux, la hauteur de ses vues et l'immensité de son érudition. Herder, dans son livre intitulé *la Philosophie de l'Histoire*, évoquait les temps les plus reculés et les faisait apparaître à ses lecteurs avec le genre qui le caractérisait. Il a surtout réussi à peindre avec un grand charme les nations de l'Asie qui enflammaient surtout son imagination, car l'Orient, c'est le pays des premières traditions du genre humain, c'est aussi la contrée des roses et des parfums, et cette terre, théâtre de si grands événements, prête plus que toute autre aux couleurs de la poésie ; aussi la prose de Herder est elle-même toute poétique. Burger avait publié quelques-unes de ses romances, dont le sujet, emprunté aux superstitions populaires du moyen âge, avait enchanté toutes les classes, et s'était gravé dans la mémoire des grands comme de la multitude. Ernesti, Heyne, Wolf avaient fait faire des pas immenses à la philologie, et Winkelmann, dans son *Histoire de l'Art*, avait enseigné à le mieux connaître en développant les véritables principes sur l'idéal, seul but où les peintres et les sculpteurs doivent tendre, et que le génie seul peut atteindre.

Le poëme épique a toujours tenu le premier rang parmi les productions de l'esprit humain ; mais toutes les nations modernes n'en ont point enfanté qui soient dignes de recueillir l'admiration universelle. Les Français ne présentent que *la Henriade*,

(1) *De l'Allemagne*, par madame de Staël, t. I, p. 279 et suivantes.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 99.

COSTUMES TYROLIENS.

Paris Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

ALLEMAGNE.

qui n'est au fond qu'une admirable ébauche, et les Espagnols se glorifient seulement de *l'Araucana*, qui ne peut soutenir la comparaison avec les poëmes du Tasse, de Milton et du Camoëns. L'Allemagne vante *la Messiade*, composée par ce même Klopstock dont nous avons déjà parlé. Il entreprend de raconter l'immolation du Christ pour le salut du genre humain : un tel sujet offrait de grandes difficultés, car on ne pouvait donner au héros principal les passions terrestres : comment alors exciter l'intérêt? cependant, l'auteur a su introduire un épisode d'amour heureusement imaginé. Cidli et Sémida ont été ravis au tombeau par l'Homme-Dieu. « Ils s'aiment d'une affection pure et cé-
» leste comme leur nouvelle existence ; et
» ne se croyant plus sujets à la mort, ils
» espèrent qu'ils passeront ensemble de
» la terre au ciel, sans que l'horrible dou-
» leur d'une séparation apparente soit
» éprouvée par l'un d'eux. Touchante
» conception d'un tel amour dans un
» poëme religieux ! Elle seule pouvait
» être en harmonie avec l'ensemble de
» l'ouvrage (1). » Toutefois, l'œuvre de Klopstock fatigue par sa monotonie, car le poëte paraît presque toujours et tient la place de ses personnages. Il avait consacré presque toute sa vie à la composition de son poëme, qui se termine par une espèce d'hymne pleine d'onction et d'éloquence, et que nous allons citer ici.

« Je l'espérais de toi, ô Méditateur cé-
» leste ! J'ai chanté le cantique de la nou-
» velle alliance ; la redoutable carrière est
» parcourue, et tu m'as pardonné mes pas
» chancelants : reconnaissance, sentiment
» éternel, brûlant, exalté, fais retentir les
» accords de ma harpe. Hâte-toi, mon
» cœur est inondé de joie, et je verse
» des pleurs de ravissement ; je ne de-
» mande aucune récompense. N'ai-je pas
» goûté les plaisirs des anges, puisque j'ai
» chanté mon Dieu? L'émotion pénétra
» mon âme jusque dans ses profondeurs,
» et ce qu'il y a de plus intime en mon
» être fut ébranlé ; le ciel et la terre dis-
» parurent à mes regards ; mais bientôt
» l'orage se calma : le souffle de ma vie
» ressemblait à l'air pur et serein d'un
» jour de printemps. Ah ! que je suis ré-
» compensé ! N'ai-je pas vu couler les
» larmes des chrétiens? et dans un autre
» monde peut-être m'accueilleront-ils en-
» core avec ces célestes larmes. J'ai senti
» aussi les joies humaines ; mon cœur, je
» voudrais en vain te le cacher, mon cœur
» fut animé par l'ambition de la gloire :
» dans ma jeunesse il battit pour elle ;
» maintenant il bat encore, mais d'un
» mouvement plus contenu. Ton apôtre
» n'a-t-il pas dit aux fidèles que tout ce
» qui est vertueux et digne de louange
» soit l'objet de vos pensées? C'est cette
» flamme céleste que j'ai choisie pour
» guide ; elle apparaît au-devant de mes
» pas, et montre à mon œil ambitieux une
» route plus sainte. C'est par elle que le
» prestige des plaisirs terrestres ne m'a
» point trompé quand j'étais près de m'é-
» garer : le souvenir des heures saintes où
» mon âme fut initiée, les douces voix des
» anges, leurs harpes, leurs concerts me
» rappelèrent à moi-même ; je suis au but ;
» oui, je suis arrivé, et je tremble de bon-
» heur. Ainsi (pour parler humainement
» des choses célestes), nous serons émus
» quand nous nous trouverons un jour
» auprès de celui qui mourut et ressuscita
» pour nous. C'est mon Seigneur et mon
» Dieu, dont la main puissante m'a conduit
» à ce but à travers les tombeaux ; il m'a
» donné la force et le courage contre la
» mort qui s'approchait, et des dangers
» inconnus, mais terribles, furent écartés
» du poëte que protégeait le bouclier cé-
» leste. J'ai terminé le chant de la nou-
» velle alliance ; la redoutable carrière est
» parcourue ; ô Médiateur céleste ! je l'es-
» pérais de toi. »

Durant la première moitié du dix-huitième siècle, la scène allemande n'avait offert que de pâles copies de pièces françaises ; mais vers cette même époque le théâtre subit une régénération complète provoquée par Lessing. Après avoir formulé des théories, il tenta d'en faire l'application, et composa trois ouvrages dramatiques : *Mina de Barnhelm*, *Émilia*

(1) *De l'Allemagne*, par madame de Staël, t. II, p. 275.



MCD 2019

*Galotti* et *Nathan le Sage*. Ce sont des drames ou tragédies bourgeoises dans le genre du *Père de Famille* de Diderot; mais on y trouve plus de naturel et de simplicité. *Émilia Galotti* est l'histoire de Virginie : Émilia est aimée par un prince italien, qui abandonne pour elle son ancienne maîtresse la comtesse Orsina : celle-ci, égarée par sa jalousie, va trouver le père d'Émilia et l'excite à tuer le prince, parce que c'est le seul moyen qui lui reste pour empêcher le déshonneur de sa fille. Comme autrefois Virginius, le vieillard poignarde son enfant. *Nathan le Sage* n'offre qu'une action dénuée d'un véritable intérêt ; car cet intérêt est affaibli par la faute de l'auteur, qui a voulu donner à sa pièce un but philosophique. Quoi qu'on en puisse dire, les ouvrages de Lessing en fourniraient la preuve, le drame sera toujours au-dessous de la tragédie. « Il n'a » donc qu'un avantage, celui de peindre, » comme les romans, les situations de » notre propre vie, les mœurs du temps » où nous vivons ; néanmoins, quand on » n'entend prononcer au théâtre que des » noms inconnus, on perd l'un des plus » grands plaisirs que la tragédie puisse » donner, les souvenirs historiques qu'elle » retrace. On croit pouvoir trouver plus » d'intérêt dans le drame, parce qu'il nous » représente ce que nous voyons tous les » jours ; mais une imitation trop rappro- » chée du vrai n'est pas ce que l'on re- » cherche dans les arts. Le drame est à la » tragédie ce que les figures de cire sont » aux statues ; il y a trop de vérité et pas » assez d'idéal : c'est trop si c'est de l'art, » et jamais assez pour que ce soit de la » nature (1). »

Quoique les œuvres dramatiques de Lessing ne soient pas sans mérite et aient obtenu du succès à leur apparition, néanmoins il est plus estimé comme aristarque que comme poëte ; il a d'ailleurs été surpassé, sous ce dernier rapport, par deux génies contemporains, Schiller et Goëthe. Le premier vit le jour en 1759, dans une petite ville du Wurtemberg. La nécessité le força d'abord d'embrasser la médecine, et il entra dans un régiment avec le titre d'officier de santé. Il n'avait aucun penchant pour l'art d'Esculape ; il ne put s'empêcher de le négliger pour la poésie. Son coup d'essai fut un drame intitulé *les Brigands* (1). Il produisit une grande impression en Allemagne, où de jeunes enthousiastes, entraînés par les sophismes du héros de la pièce, voulurent l'imiter en se mettant comme lui en révolte contre la société. L'auteur étant parvenu à faire jouer sa pièce au théâtre de Manheim, ne put obtenir la permission de la voir représenter ; car son souverain, le duc de Wurtemberg, qui s'intéressait à lui, voulait absolument qu'il fût chirurgien. Le poëte n'eut d'autre ressource que la fuite, et en 1787 il vint à la cour de Weimar, où résidaient les talents les plus remarquables de l'Allemagne. Wieland, Herder, Goëthe accueillirent le fugitif comme un frère, et celui-ci, devenu par leur appui professeur d'histoire, put s'abandonner sans contrainte aux inspirations de son génie. En peu d'années, il composa plusieurs pièces de théâtre qui remplirent toute l'Allemagne de sa renommée. *Wallenstein*, qu'il publia d'abord, est une trilogie où il développe toute la vie politique et militaire du héros de la guerre de trente ans. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette œuvre, plutôt faite pour être lue dans un cabinet qu'offerte sur la scène. Il est vrai que dans la première partie, *le camp de Wallenstein*, il règne beaucoup de mouvement : on y voit figurer des paysans, des recrues, des vivandières et des soldats. La vie militaire, mise en spectacle, est une heureuse introduction aux deux autres parties du drame ; mais ces derniers ne renferment pas cette progression d'intérêt qui doit être le but d'une composition dramatique. Après *Wallenstein* parurent *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine* et *Guillaume Tell* ; toutes ces productions renferment de grandes beautés, alliées à de grands dé-

(1) *De l'Allemagne*, par madame de Staël, t. I, p. 343.

(1) Ce drame a paru sur la scène française ; il avait pour titre *Robert, chef de brigands*, et obtint un grand succès. La pièce de Schiller a enfanté parmi nous le mélodrame.

MCD 2019

fauts. Dans l'impossibilité où nous sommes d'en entretenir nos lecteurs, nous nous attacherons à l'une d'elles, à *Marie Stuart*, pleine d'intérêt et de pathétique. La scène se passe au château de Fotheringay, où la reine d'Écosse gémit dans la captivité. Schiller a imaginé de rendre Leicester, favori d'Élisabeth, amoureux de *Marie ;* il ménage une entrevue entre les deux rivales. Une partie de chasse servira de prétexte à cette rencontre, car on a permis à la prisonnière de se promener dans le parc du château. Or, il faut savoir que *Marie* partage la passion que Leicester ressent pour elle ; ainsi Élisabeth et *Marie* se haïssent et par amour et par ambition : aussi, elles ne tardent pas à sortir des bornes de la modération, et des reproches elles en viennent aux insultes. La haine de la fille de Henri VIII s'accroît encore avec une nouvelle énergie ; elle fait accuser sa rivale d'avoir voulu l'assassiner par le bras d'un catholique, et elle signe l'arrêt de sa mort. Compromis par des révélations, Leicester abandonne *Marie*, et livre à Élisabeth les secrets qui lui avaient été confiés. Il obtient de rentrer en grâce, mais à la condition de conduire lui-même la reine d'Écosse à l'échafaud. Celle-ci, en apprenant sa sentence, se prépare à la mort avec un sang-froid et une résignation qui excite au plus haut point la pitié. Dans ce moment arrive Melville, autrefois attaché à sa personne, et qui lui avait donné les preuves les plus sincères de son dévouement. Introduit auprès de sa souveraine, qui va mourir, Melville, à qui elle témoigne son regret de n'avoir aucun prêtre catholique pour assister à ses derniers moments, lui découvre alors qu'il a pris les ordres sacrés, et tire de son sein une hostie que le pape a bénie lui-même pour la royale victime. Écoutons Schiller, si dignement interpreté par madame de Staël.

MELVILLE. — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Marie, reine, as-tu sondé ton cœur, et jures-tu de confesser la vérité devant le Dieu de vérité ?

MARIE. — Mon cœur va s'ouvrir sans mystère devant toi comme devant lui.

MELVILLE. — Dis-moi : de quel péché ta conscience t'accuse-t-elle depuis que tu as approché pour la dernière fois de la table sainte ?

MARIE. — Mon âme a été remplie d'une haine envieuse, et des pensées de vengeance s'agitaient dans mon sein. Pécheresse, j'implorais le pardon de Dieu, et je ne pouvais pardonner à mon ennemie.

MELVILLE. — Te repens-tu de cette faute, et ta résolution sincère est-elle de pardonner à tous avant de quitter ce monde ?

MARIE. — Aussi vrai que j'espère la miséricorde de Dieu.

MELVILLE. — N'est-il point d'autre tort que tu doives te reprocher ?

MARIE.—Ah ! ce n'est pas la haine seule qui m'a rendue coupable ; j'ai encore plus offensé le Dieu de bonté par un amour criminel. Ce cœur, trop vain, s'est laissé séduire par un homme sans foi, qui m'a trompée et abandonnée.

MELVILLE. — Te repens-tu de cette erreur, et ton cœur a-t-il quitté cette fragile idole pour se tourner vers son Dieu ?

MARIE. — Ce fut le plus cruel de mes combats ; mais, enfin, j'ai déchiré ce dernier lien terrestre.

MELVILLE. — De quelle autre faute te sens-tu coupable ?

MARIE.—Ah ! d'une faute sanglante depuis longtemps confessée ; mon âme frémit en approchant du jugement solennel qui m'attend, et les portes du ciel semblent se couvrir de deuil à mes yeux. J'ai fait périr le roi mon époux, quand j'ai consenti à donner mon cœur et ma main au séducteur son meurtrier. Je me suis imposé toutes les expiations ordonnées par l'Église ; mais le ver rongeur du remords ne me laisse pas de repos.

MELVILLE. — Ne te reste-t-il rien au fond de l'âme que tu doives confesser ?

MARIE. — Non. Tu sais maintenant tout ce qui pèse sur mon cœur.

MELVILLE. — Songes à la présence du scrutateur des pensées, à l'anathème dont l'Église menace une confession trompeuse: c'est un péché qui donne la mort éternelle, et que le Saint-Esprit a frappé de sa malédiction.

MARIE. — Puissé-je obtenir, dans mon

MCD 2019

dernier combat, la clémence divine, aussi vrai qu'en cet instant solennel je ne t'ai rien déguisé.

MELVILLE. — Comment! tu caches à ton Dieu le crime pour la punition duquel les hommes te condamnent ; tu ne me parles point de la part que tu as eue dans la haute trahison des assassins d'Élisabeth ! Tu subis la mort terrestre pour cette action : veux-tu donc qu'elle entraîne aussi la perdition de ton âme?

MARIE. — Je suis près de passer du temps à l'éternité : avant que l'aiguille de l'heure ait accompli son tour, je me présenterai devant le trône de mon juge, et, je te le répète ici, ma confession est entière.

MELVILLE. — Examine-toi bien ; notre cœur est souvent pour nous-même un confident trompeur. Tu as peut-être évité avec adresse le mot qui te rendait coupable, quoique tu partageasses la volonté du crime ; mais apprends qu'aucun art humain ne peut faire illusion à l'œil de feu qui regarde dans le fond de l'âme.

MARIE. — J'ai prié tous les princes de se réunir pour m'affranchir de mes liens ; mais jamais je n'ai menacé, ni par mes projets, ni par mes actions, la vie de mon ennemie.

MELVILLE. — Quoi ! ton secrétaire t'a faussement accusée?

MARIE. — Que Dieu le juge! ce que j'ai dit est vrai.

MELVILLE.—Ainsi, donc, tu montes sur l'échafaud convaincue de ton innocence ?

MARIE. — Dieu m'accorde d'expier, par cette mort non méritée, le crime dont ma jeunesse fut coupable.

MELVILLE *la bénissant*. — Que cela soit ainsi, et que ta mort serve à t'absoudre! Tombe sur l'autel comme une victime résignée ; le sang peut purifier ce que le sang avait souillé. Tu n'es plus coupable maintenant que des fautes d'une femme, et les faiblesses de l'humanité ne suivent point l'âme bienheureuse dans le ciel. Je t'annonce donc, en vertu de la puissance qui m'a été donnée de lier et de délier sur la terre, l'absolution de tes péchés : ainsi que tu as cru qu'il t'arrive ! (*Il lui présente l'hostie.*) Prends ce corps, qui a été sacrifié pour toi. (*Il prend la coupe qui est sur la table, il la consacre avec une prière recueillie, et l'offre à la reine, qui semble hésiter encore et ne pas oser l'accepter.*) Prends la coupe remplie de ce sang qui a été versé pour toi! prends-la ; le pape t'accorde cette grâce au moment de la mort ; c'est le droit suprême des rois, dont tu jouis (*Marie reçoit la coupe*) ; et, comme tu es maintenant unie mystérieusement avec ton Dieu sur cette terre, ainsi revêtue d'un éclat évangélique, tu le seras dans le séjour de béatitude, où il n'y aura plus ni faute, ni douleur. (*Il remet la coupe, entend du bruit au dehors, recouvre sa tête et va vers la porte. Marie reste à genoux, plongée dans la méditation.*)

MELVILLE. — Il vous reste encore une rude épreuve à supporter, Madame : vous sentez-vous assez de force pour triompher de tous les mouvements d'amertume et de haine ? (*Marie se relève.*)

MARIE. — Je ne crains point de rechute ; j'ai sacrifié à Dieu ma haine et mon amour.

MELVILLE. — Préparez-vous donc à recevoir lord Leicester et le chancelier Burleigh : ils sont là. (*Il sort.*) (*Leicester reste dans l'éloignement sans lever les yeux. Burleigh s'avance entre la reine et lui.*)

BURLEIGH.—Je viens, lady Stuart, pour recevoir vos derniers ordres.

MARIE. — Je vous en remercie, mylord.

BURLEIGH. — C'est la volonté de la reine qu'aucune demande équitable ne vous soit refusée.

MARIE. — Mon testament indique mes derniers souhaits ; je l'ai déposé dans les mains du chevalier Paulet : j'espère qu'il sera fidèlement exécuté.

PAULET. — Il le sera.

MARIE. — Comme mon corps ne peut pas reposer en terre sainte, je demande qu'il soit accordé à ce fidèle serviteur de porter mon cœur en France, auprès des miens. Hélas ! il a toujours été là.

BURLEIGH. — Ce sera fait. Ne voulez-vous plus rien ?

MARIE. — Portez mon salut de sœur à la reine d'Angleterre ; dites-lui que je lui pardonne ma mort du fond de mon âme.

MCD 2019

Je me repens d'avoir été trop vive hier dans mon entretien avec elle. Que Dieu la conserve et lui accorde un règne heureux. (*Dans ce moment le shérif arrive; Anna et les femmes de Marie entrent avec lui.*) Anna, calme-toi; le moment est venu : voilà le shérif qui doit me conduire à la mort. Tout est décidé. Adieu ! adieu ! (*A Burleigh.*) Je souhaite que ma fidèle nourrice m'accompagne sur l'échafaud, mylord ; accordez-moi ce bienfait.

BURLEIGH. — Je n'ai point de pouvoirs à cet égard.

MARIE. — Quoi ! l'on me refuserait cette prière si simple ! Qui donc me rendrait les derniers services ? Ce ne peut être la volonté de ma sœur qu'on blesse en ma personne le respect dû à une femme.

BURLEIGH. — Aucune femme ne doit monter avec vous sur l'échafaud ; ses cris, sa douleur...

MARIE. — Elle ne fera pas entendre ses plaintes ; je suis garant de la force d'âme de mon Anna. Soyez bon, mylord ; ne me séparez pas, en mourant, de ma fidèle nourrice. Elle m'a reçu dans ses bras sur le seuil de la vie, que sa douce main me conduise à la mort !

PAULET. — Il faut y consentir.

BURLEIGH. — Soit.

MARIE. — Il ne me reste plus rien à vous demander. (*Elle prend le crucifix et le baise.*) Mon Rédempteur, mon Sauveur, que tes bras... (*Elle se retourne pour parler, et, dans cet instant, elle rencontre le comte de Leicester. Elle tremble, ses genoux fléchissent ; et, près de tomber, le comte de Leicester la soutient ; puis il détourne la tête, et ne peut soutenir sa vue.*) Vous me tenez parole, comte de Leicester : vous m'aviez promis votre appui pour sortir de ce cachot, et vous me l'offrez maintenant. (*Le comte de Leicester semble anéanti. Elle continue avec un accent plein de douceur.*) Oui, Leicester, et ce n'est pas seulement la liberté que je voulais vous devoir, mais une liberté qui me devînt plus chère en la tenant de vous ; maintenant que je suis sur la route de la terre au ciel, et que je vais devenir un esprit bienheureux, affranchi des affections terrestres, j'ose vous avouer sans rougir la faiblesse dont j'ai triomphé. Adieu, et, si vous le pouvez, vivez heureux. Vous avez voulu plaire à deux reines, et vous avez trahi le cœur aimant pour obtenir le cœur orgueilleux. Prosternez-vous aux pieds d'Elisabeth, et puisse votre récompense ne pas devenir votre punition! Adieu. Je n'ai plus de lien avec la terre.

Leicester reste abîmé dans la honte et le désespoir. Il ne voit pas l'exécution, mais il l'entend ; et, quand la hache a frappé Marie, il tombe privé de sentiment. Dans la scène suivante, on apprend qu'il est parti pour la France. Ainsi la cruelle Elisabeth est elle-même punie ; car, si elle est délivrée de son ennemie, elle perd celui qu'elle aime. On ne peut nier que cette scène ne soit une des plus pathétiques du théâtre, et il paraît que l'expression n'est pas au-dessous de la situation (1). Le défaut de place nous interdit d'analyser les autres tragédies de Schiller ; nous dirons seulement qu'elles nous semblent inférieures à *Marie Stuart* sous le rapport de la conduite et de l'intérêt. Ainsi, dans *Jeanne d'Arc*, l'auteur a eu l'idée malencontreuse d'inspirer de l'amour à cette jeune fille pour un Anglais nommé Lionel ; mais ces amour n'a aucune influence sur le sort de Jeanne, que Schiller nous montre, à la fin de son drame, non pas allant au bûcher, mais parvenant à s'échapper du camp des Anglais, par qui elle avait été prise, et mourant d'une blessure mortelle, après avoir donné la victoire aux Français. On ne pouvait, sans doute, imaginer un dénoûment plus malheureux.

Schiller avait rencontré à Weimar un digne émule : c'était Goëthe, génie universel, et que nous considérerons seulement ici comme auteur dramatique. Voici d'abord la liste de ses principales compositions scéniques. La première qu'il ait publiée est *Goëtz de Berlichingen* ; puis viennent *Le Tasse*, *Iphigénie*, *Egmont* et *Faust*, la plus populaire et la plus belle

(1) La *Marie Stuart* de Schiller a été transportée sur la scène française, il y a quelques années, par un membre de l'Académie Française, M. Lebrun ; mais l'imitateur est resté fort au-dessous de son modèle.

MCD 2019

des pièces de l'auteur. Dans sa jeunesse, Goëthe s'était occupé de cabale et de chimie; et, comme le héros de son drame, il avait reconnu la vanité de ces prétendues sciences, qui ne servent qu'à égarer l'imagination. Suivant une tradition populaire, Faust passait pour avoir inventé l'imprimerie. On le représentait comme un magicien qui, après avoir épuisé toute la science humaine, s'en était dégoûté, et avait fini par livrer son âme au démon, qui lui promettait de l'enivrer de tous les plaisirs sensuels dont Faust s'était sevré jusqu'alors par amour pour l'étude. De ce fond, si léger en apparence, Goëthe a tiré une œuvre qui a contribué, plus que toutes les autres sorties de sa plume, à l'immortaliser. Introduit sous le nom de Méphistophélès, le démon conduit Faust pas à pas dans le crime avec un art véritablement infernal. Le langage de ce mauvais génie est toujours empreint d'une ironie amère, qui décèle sa haine pour le genre humain. Faust se fait aimer d'une jeune fille du peuple nommée Marguerite. Il la rend mère; et celle-ci, délaissée par son amant et subjuguée par la honte, donne la mort à l'enfant qu'elle vient de mettre au jour. Son crime est découvert : on l'arrête, et elle doit le lendemain expier son forfait par la main du bourreau. Or, il faut savoir que Faust, provoqué par le frère de Marguerite, l'avait tué, et ce meurtre l'avait contraint d'abandonner sa maîtresse. Méphistophélès l'introduit dans le cachot de Marguerite : celle-ci croit qu'on vient la chercher pour la conduire à la mort.

MARGUERITE, *se soulevant de son lit de paille, s'écrie :* Ils viennent ! ils viennent ! Ah ! que la mort est amère !

FAUST. — Doucement, doucement : je vais te délivrer. (*Il s'approche d'elle pour briser ses fers.*)

MARGUERITE. — Si tu es un homme, mon désespoir te touchera.

FAUST. — Plus bas, plus bas; tu éveilleras la garde par tes cris.

MARGUERITE *se jette à genoux.* — Qui t'a donné, barbare, cette puissance sur moi? il n'est que minuit : pourquoi viens-tu déjà me chercher ? Aie pitié de mes larmes, laisse-moi vivre encore : demain matin, n'est-ce pas assez tôt ? (*Marguerite se relève.*) Je suis pourtant si jeune, si jeune ! et dois-je déjà mourir ? J'étais belle aussi, c'est ce qui a fait ma perte; mon ami était alors près de moi : il est maintenant bien loin; les fleurs de ma guirlande sont dispersées; ne me prends pas la main avec tant de violence; ménage-moi; ne me laisse pas pleurer en vain; jamais, jusqu'à ce jour, je ne t'ai vu.

FAUST. — Comment supporter sa douleur !

MARGUERITE. — Je suis tout à fait en ton pouvoir; seulement, laisse-moi allaiter mon enfant; je l'ai pressé sur mon cœur toute la nuit; ils me l'ont ôté pour m'affliger; n'ont-ils pas prétendu que je l'avais tué? n'ont-ils pas chanté des chansons contre moi, ces méchants ! que voulaient-ils donc dire ?

FAUST *se jette à ses pieds.* — Ton amant est à tes pieds; il vient t'ouvrir les portes de cette horrible prison.

MARGUERITE. — Oui, mettons-nous à genoux, appelons les saints à notre secours; les cris de l'enfer se font entendre, et les mauvais génies nous attendent sur le seuil de mon cachot.

FAUST. — Marguerite, Marguerite !

MARGUERITE, *attentive.*— C'était la voix de mon ami. (*Elle se précipite vers Faust, et ses fers tombent.*) Où est-il? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre. Personne ne pourra plus me retenir en prison, je m'appuierai sur son bras, je me reposerai sur son sein; il appelle Marguerite; il est là, devant la porte; au milieu des hurlements de l'impitoyable mort, j'entends la douce et touchante harmonie de sa voix.

FAUST. — Oui, c'est moi Marguerite.

MARGUERITE, — C'est toi, dis-le encore une fois (*Elle le serre contre son cœur.*) C'est lui ! c'est lui ! Qu'est devenue l'angoisse des fers et de l'échafaud ? C'est toi ! je suis sauvée ! J'aperçois devant moi la route où je te vis pour la première fois, le jardin si riant où Marthe et moi nous t'attendions.

FAUST. — Viens, viens.

MARGUERITE. — Il m'est si doux de res-

MCD 2019

ter quand tu demeures ! Oh ! ne t'éloigne pas.

FAUST. — Hâte-toi, nous payerions bien cher le moindre retard.

MARGUERITE. — Quoi ! tu ne réponds pas à mes embrassements ? Mon ami, il y a si peu de temps que nous nous sommes quittés ! As-tu donc déjà désappris à me serrer contre ton cœur ? Jadis tes paroles, tes regards, appelaient sur moi tout le ciel ! Embrasse-moi, de grâce, embrasse-moi ! Ton cœur est donc froid et muet ? Qu'as-tu fait de ton amour ? Qui me l'a ravi ?

FAUST. — Viens, suis-moi, chère amie, prends courage, je t'aime avec transport, mais suis-moi, c'est ma seule prière.

MARGUERITE. — Es-tu bien Faust ? Es-tu bien toi ?

FAUST. — Oui, sans doute, oui, viens.

MARGUERITE. — Tu me délivres de mes chaînes, tu me reprends de nouveau dans tes bras ; d'où viens que tu n'as pas horreur de Marguerite ? Sais-tu bien, mon ami, sais-tu bien qui tu délivres ?

FAUST. — Viens, viens ; déjà la nuit est moins profonde.

MARGUERITE.— Ma mère ! c'est moi qui l'ai tuée ! Mon enfant ! c'est moi qui l'ai noyé ! N'appartenait-il pas à toi comme à moi ? Est-il donc vrai, Faust ! que je te voie ? N'est-ce pas un rêve ? Donne-moi ta main, ta main chérie, O ciel ! elle est humide, essuie-la, je crois qu'il y a du sang ; cache-moi ton épée ; où est ton frère ? Je t'en prie, cache-la moi.

FAUST. — Laisse-donc dans l'oubli l'irréparable passé, tu me fais mourir.

MARGUERITE. — Non, il faut que tu restes ; je veux te décrire les tombeaux que tu feras préparer dès demain ; il faut donner la meilleure place à ma mère, mon frère doit être près d'elle : moi, tu me mettras un peu plus loin ; mais, cependant, pas trop loin, et mon enfant à droite, sur mon sein ; mais personne ne doit reposer à mes côtés. J'aurais voulu que tu fusses près de moi ; mais c'était un bonheur doux et pur, il ne m'appartient plus. Je me sens entraînée vers toi, et il me semble que tu me repousses avec violence ; cependant tes regards sont pleins de tendresse et de bonté.

FAUST.—Ah ! si tu me reconnais, viens.

MARGUERITE. — Où donc irais-je ?

FAUST. — Tu seras libre.

MARGUERITE. — La tombe est là dehors, la mort épie mes pas, viens ; mais conduis-moi dans la demeure éternelle : je ne puis aller que là, tu veux partir ? O mon ami, si je pouvais.....

FAUST. — Tu le peux si tu le veux ; les portes sont ouvertes.

MARGUERITE. — Je n'ose pas sortir, il n'est plus pour moi d'espérance, que me sert-il de fuir ? Mes persécuteurs m'attendent ; mendier est si misérable, et surtout avec une mauvaise conscience ! Il est triste aussi d'errer dans l'étranger, et d'ailleurs partout ils me saisiront.

FAUST. — Je resterai près de toi.

MARGUERITE. — Vite, vite, sauve ton pauvre enfant ; pars, suis le chemin qui borde le ruisseau, traverse le sentier qui conduit à la forêt ; à gauche, près de l'écluse, dans l'étang, saisis-le tout de suite, il tendra ses mains vers le ciel ; des convulsions les agitent, sauve-le ! sauve-le !

FAUST. — Reprends tes sens ; encore un pas, et tu n'as plus rien à craindre.

MARGUERITE.—Si seulement nous avions déjà passé la montagne.... L'air est si froid près de la fontaine ! Là, ma mère est assise sur un rocher, et sa vieille tête est branlante ; elle ne m'appelle pas, elle ne me fait pas signe de venir : seulement, ses yeux sont appesantis, elle ne s'éveillera plus ; autrefois, nous nous réjouissions quand elle dormait..... Ah ! quel souvenir !

FAUST. — Puisque tu n'écoutes pas ma prière, je veux t'entraîner malgré toi.

MARGUERITE. — Laisse-moi ; non, je ne souffrirai point la violence ; ne me saisis pas ainsi avec ta force meurtrière ; ah ! je n'ai que trop fait ce que tu as voulu.

FAUST. — Le jour paraît, chère amie ! chère amie !

MARGUERITE. — Oui, bientôt il fera jour. Mon dernier jour pénètre dans ce cachot ; il vient pour célébrer mes noces éternelles. Ne dis à personne que tu as vu

MCD 2019

Marguerite cette nuit ! malheur à ma couronne ! elle est flétrie. Nous nous reverrons, mais non dans les fêtes : la foule va se presser, le bruit sera confus ; la place, les rues suffiront à peine à la multitude. La cloche sonne, le signal est donné ; ils vont lier mes mains, bander mes yeux : je monterai sur l'échafaud sanglant, et le tranchant du fer tombera sur ma tête.... Ah ! le monde est déjà silencieux comme le tombeau.

FAUST. — Ciel ! pourquoi donc suis-je né ?

MÉPHISTOPHÉLÈS *paraît à la porte.* — Hâtez-vous, ou vous êtes perdus : vos délais, vos incertitudes sont funestes ; mes chevaux frissonnent ; le froid du matin se fait sentir.

MARGUERITE. — Qui sort ainsi de la terre? C'est lui, c'est lui ; renvoyez-le. Que ferait-il dans le saint lieu ? C'est moi qu'il vient enlever.

FAUST. — Il faut que tu vives.

MARGUERITE. — Tribunal de Dieu, je m'abandonne à toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.* — Viens, viens, ou je te livre à la mort avec elle.

MARGUERITE. — Père céleste, je suis à toi, et vous, anges, sauvez-moi ; troupes sacrées, entourez-moi, défendez-moi. Faust, c'est ton sort qui m'afflige !.....

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Elle est jugée.

DES VOIX DU CIEL *s'écriant.* — Elle est sauvée !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.* — Suis-moi.

Méphistophélès disparaît avec Faust ; on entend encore dans le fond du cachot la voix de Marguerite qui rappelle vainement son ami Faust ! Faust !

« Il faut supppléer, » dit madame de Staël, « par l'imagination, au charme » qu'une très-belle poésie doit ajouter aux » scènes que j'ai essayé de traduire. Il y » a toujours dans l'art de la versification, » un genre de mérite reconnu de tout le » monde, et qui est indépendant du sujet » auquel il est appliqué. Dans la pièce de » *Faust*, le rhythme change selon la si- » tuation, et la variété brillante qui en » résulte est admirable. Goëthe ne s'est » astreint à aucun genre ; ce n'est ni » une tragédie ni un roman. L'auteur a » voulu abjurer, dans cette composition, » toute manière sobre de penser et d'é- » crire. On y trouverait quelques rapports » avec Aristophane, si les traits du pathé- » tique de Shakspeare n'y mêlaient des » beautés d'un tout autre genre. *Faust* » étonne, émeut, attendrit ; mais ne laisse » pas une douce impression dans l'âme. » Quoique la présomption et le vice y » soient cruellement punis, on ne sent » pas dans cette punition une main bien- » faisante ; on dirait que le mauvais prin- » cipe dirige lui-même la vengeance con- » tre le crime qu'il fait commettre, et le » remords, tel qu'il est peint dans cette » pièce, semble venir de l'enfer aussi bien » que la faute. »

Nous dirons seulement quelques mots de *Goëtz de Berlichingen*, la pièce peut-être la plus admirée en Allemagne, après *Faust*. C'est un tableau plein de mouvement de la vie sociale en Germanie, vers la fin du quinzième siècle. Elle était alors tombée dans l'anarchie politique, et le théâtre des scènes terribles enfantées par les opinions rellgieuses. Goëtz fut un des chefs des paysans révoltés, et lutta pour sauver la féodalité qui expirait sous les coups des princes et des prêtres ; il fut vaincu et expia sa défaite dans la captivité. Mais ce sujet peut-être trop vaste, Goëthe n'a pas su le resserrer dans le cadre un peu étroit d'une action dramatique : de là vient que s'il a peint fidèlement les mœurs, les habitudes et les croyances de l'époque où se passe l'action, celle-ci manque d'intérêt, et l'œuvre du poëte est, au fond, plus faite pour la lecture que pour le théâtre. Le Tasse de Goëthe ne doit pas non plus intéresser à la représentation, et si l'auteur a montré son héros habile à disserter sur l'amour et sur les passions, il a été vrai ; car l'amant d'Éléonore avait étudié la philosophie néoplatonicienne, si fort à la mode de son temps, et en parlait avec beaucoup de charme. Sous ce rapport, c'est bien Le Tasse, dialecticien subtil, mais ce n'est pas Le Tasse amoureux tel qu'il s'offre à l'imagination ; Goëthe a réussi dans *Egmont*, à peindre sous ses véritables couleurs le peuple des Pays-Bas,

MCD 2019

à l'époque où la religion réformée, s'introduisant dans le pays, enflammait tous les cœurs, et préparait ces scènes de carnage que devait présider le duc d'Albe, exécuteur impitoyable des ordres de Philippe II. Iphigénie est vraiment grecque par la simplicité des sentiments et des ressorts de l'action : Goëthe a composé encore d'autres drames, *Stella*, *le grand Cophte* et *Clavijo*, où il fait de grands emprunts à Beaumarchais. Enfin, Goëthe a composé des opéras et des vaudevilles ; car il a eu l'ambition de cultiver tous les genres, et le mérite d'exceller dans quelques-uns : ainsi, il a fait des romans, des contes, des romances, des chansons, et a même cultivé les sciences avec succès (1) ; enfin, il a régi le théâtre de Weimar et gouverné son pays, singulier rapprochement, qui montre le même homme chargé de fonctions si disparates, et cependant presque aussi difficiles. Favori de son prince et devenu le dieu littéraire de l'Allemagne, l'auteur de Faust a passé sa longue vie au sein des honneurs et de la fortune, et si les événements politiques l'ont un moment troublée, cet orage n'a été que passager, et celui qui l'avait fait naître, Napoléon, s'empressa d'en dédommager Goëthe, en le nommant grand'croix de la Légion-d'Honneur. Bref, il a justifié ces vers mis au bas de son buste, et dus à Schiller, son ami : « Heureux celui que les dieux ont choisi avant sa naissance, qui a été bercé dans les bras de Vénus, à qui Apollon a ouvert les yeux et les lèvres, et sur le front de qui Jupiter a imprimé le sceau de sa puissance. » En effet, Goëthe réunissait tous les avantages intellectuels et physiquas ; il s'éteignit presque sans douleurs à l'âge de quatre-vingt-trois ans, entouré des soins de sa famille, et il descendit dans la tombe escorté par les larmes et les regrets de tout un peuple.

Un autre auteur dramatique, Werner, dont les productions ont paru sur la scène après celles de Schiller et de Goëthe, a joui et jouit encore d'une immense renommée ; les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de nous étendre sur les compositions de ce poëte, et nous sommes réduits à mentionner seulement ses deux pièces principales, *Luther* et *Attila*. Les œuvres scéniques de Werner, remplies de grandes beautés, offrent aussi de grands défauts, surtout à la représentation ; car le dialogue de l'auteur est souvent trop poétique pour être vrai, et quelques-uns de ses personnages semblent appartenir en même temps à la terre et au ciel : ainsi, dans *Luther*, il fait paraître un disciple du réformateur et une jeune fille, amie de Catherine, maîtresse de Luther ; à peine mêlés à l'action, ils semblent ne représenter que des symboles et non des êtres vivants. Werner a encore écrit un drame intitulé *le Vingt-quatre février ;* c'est l'histoire de la famille des Atrides, transportée sur les Alpes et dans une famille de paysans. Cette famille n'a produit depuis trois générations que des meurtriers ; au moment où la scène s'ouvre, on voit un vieillard qui a tué son père, sinon de ses propres mains, du moins par les outrages dont il l'abreuvait : le fils de ce malheureux a tué sa sœur, mais il a disparu. Après une absence de vingt années, il revient au lieu de sa naissance, et n'est pas reconnu par l'auteur de ses jours, qui est plongé dans la misère et à la veille d'être jeté en prison par ses créanciers. Il demande l'hospitalité, et après un léger repas, il s'endort dans la couche qui a été apprêtée pour lui ; cependant, l'homme et la femme veillent encore, et quand l'heure de minuit sonne le 24 février, ce terrible anniversaire des crimes commis dans cette famille maudite, l'hôte qui a vu une somme d'argent entre les mains du voyageur, l'égorge : le voyageur, c'était son fils. Cette pièce, même à la lecture, fait frissonner ; mais la vulgarité des personnages et des détails place cette œuvre fort au-dessous des tragédies grecques et françaises dont elle est tirée, car, dans les arts, il faut, avant tout, parler à l'imagination, et dans la pièce de Werner on est trop près de la réalité.

(1) Son *Essai sur les métamorphoses des plantes* a été le sujet d'un rapport à l'Académie des Sciences de Paris ; rapport où l'on donne à l'auteur des éloges flatteurs. Goëthe a écrit, en outre, plusieurs dissertations sur l'anatomie comparée, qui font admirer ses connaissances sur ce sujet, et la sagacité de son esprit.

MCD 2019

Les Allemands se sont encore essayés dans la comédie, mais ils sont restés, sous ce rapport, un peu au-dessous des autres peuples modernes; cette infériorité sort de deux causes principales; l'une tient à ce qu'il n'existe pas dans la Germanie de centre unique, en un mot, de capitale qui serve de modèle à toute la contrée. L'autre cause doit être attribuée à l'esprit des Allemands, qui, remarquable par la profondeur et l'étendue, est cependant empreint d'une espèce de bonhomie, qui lui permet difficilement de manier le ridicule, faute de le comprendre. Les comédies des Allemands ne sont donc que des drames, et leur auteur le plus célèbre, Kotzbue, n'a pas fait autre chose; il avait une entente parfaite de la scène, avantage qui a presque toujours manqué à ses compatriotes. Les compositions de Kotzbue sont nombreuses, et nous citerons comme les meilleures, *les deux Frères*, *Misanthropie et Repentir*, *les Hussites*, *les Croisés*, *Hugo Grotius*, *Jeanne de Montfaucon* et *la mort de Rolla*. *Misanthropie et Repentir*, transporté sur la scène française, a obtenu un succès d'enthousiasme et a popularisé en France le nom de l'auteur; mais ce succès, contre lequel la critique a protesté, ne s'est pas soutenu. Quoi qu'il en soit, Kotzbue a besoin surtout du jeu des acteurs; car son style ne s'élève pas à la hauteur des situations inventées par son imagination. Un acteur célèbre, Iffland, est auteur de plusieurs pièces de théâtre, remarquables par une peinture piquante des mœurs domestiques, et par quelques traits d'un bon comique; toutefois, ses pièces ont le défaut de ressembler un peu trop à des traités de morale. Goëthe, que l'on retrouve partout, a composé une œuvre allégorique, intitulée *le Triomphe de la Sentimentalité*, où il ridiculise habilement l'enthousiasme affecté qui s'allie à la nullité réelle. Le personnage principal est un prince, dont le caractère n'est rien moins qu'héroïque, mais qui singe cette qualité, dont il veut empreindre toutes ses actions: amoureux d'une femme qu'on lui a dépeinte comme étant pleine de talents et d'esprit, il se trouve tête à tête avec un mannequin voilé, dont il interprète le silence comme une marque de bon goût, et un indice que son âme tendre est livrée à la mélancolie. Cette invention est peut-être plus ingénieuse que comique. Un auteur de roman, Tieck, a composé des comédies où domine le sentiment de la plaisanterie; mais la meilleure de ses pièces, *le Chat botté*, a pour personnages des animaux. Les Allemands ne peuvent donc, dans la comédie, prétendre à tenir le premier rang, et semblent, eux-mêmes, le reconnaître aujourd'hui; car presque toutes les pièces représentées sur leurs théâtres sont traduites ou imitées du français.

Il est un genre que les Allemands ont cultivé avec une sorte de prédilection, c'est l'histoire; à la tête des hommes qui ont parcouru cette carrière avec le plus de succès, il faut compter Jean de Muller, qui a écrit les annales de la Suisse, et a tracé une histoire universelle dont quelques parties présentent des tableaux d'une grande perfection. Schiller, déjà si illustre comme poëte dramatique, s'est encore immortalisé comme historien; sa Guerre de trente ans se fait lire avec le plus vif intérêt, il excelle à buriner à grands traits les caractères; il sait les faire agir, et peint avec une rare éloquence les scènes tragiques dont l'Allemagne était alors le théâtre et la victime. Son histoire de Pays-Bas mérite les mêmes éloges; mais il n'a pu l'achever, et cette interruption fait naître des regrets. Dans le siècle dernier, Schmidt, dans son Histoire des Allemands, a fait preuve d'une immense érudition; de nos jours, le genre historique a vu paraître quelques hommes supérieurs, tels que Manzel et Luden, qui ont écrit tous deux l'histoire générale de leur patrie (1); Raumer celle des Hohenstaufen, et Wilken, qui a raconté l'élan généreux des nations chrétiennes, lorsqu'elles se levèrent en masse pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Nous pourrions encore citer Ancillon, Ammer, Leo, Ranke, Heeren, qui se sont aussi rendus illustres en cultivant le même genre. Nous nous garderons en-

(1) Les premiers volumes d'une traduction de l'histoire de Luden paraissent en France, dans ce moment.

MCD 2019

core d'omettre le nom de Savigny, qui a expliqué et fait connaître à ses compatriotes le droit ancien ; connaissance précieuse, puisque ce droit est la base sur laquelle s'appuie la jurisprudence moderne.

Après Goëthe et Schiller, il faut placer un poëte qui a joui de son temps d'une aussi grande renommée que les auteurs de Faust et de Marie Stuart, dont il a été contemporain, et qui ont fini par l'éclipser. Néanmoins, Wieland, par la force et le piquant de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, a droit d'occuper une belle place parmi les hommes supérieurs de l'Allemagne : il avait introduit et fait admirer par ses écrits la littérature française dont Voltaire était le chef et le modèle, et qui est maintenant en défaveur dans la Germanie. Quoi qu'il en soit, le génie de Wieland savait saisir tous les tons et toutes les carrières. Nous n'en parlerons ici que comme poëte, et sous ce rapport, sa réputation n'est pas restée circonscrite dans sa patrie, elle s'est répandue au delà du Rhin. Tous les esprits lettrés, en France, connaissent par des traductions ses poëmes, ses contes et ses romans; nous signalons seulement l'œuvre qui a pour titre *Obéron*, et qui offre une lecture qui attache le cœur et enchante l'imagination. Le héros du poëme est un chevalier français, Huon de Bordeaux, il a tué un des fils de Charlemagne, et, pour expier sa faute, il prend l'engagement d'aller arracher trois dents au sultan de Bagdad ; il doit encore lui enlever sa fille. Il vient à bout de cette double entreprise, grâce à la protection du roi des Sylphes, Obéron, et de sa femme Titania. Ces deux époux sont séparés, et Obéron a juré de ne se réunir à Titania que lorsqu'il rencontrera deux amants qui, en dépit de toutes les tentations et de tous les périls, conserveraient l'un pour l'autre une fidélité inébranlable. Huon possède un cor avec lequel il fait danser à volonté tous les personnages qui s'opposent à son hymen. Rien de plus plaisant que les pirouettes des visirs et des imans, contraints de sauter en cadence, comme des pages, en dépit de leur gravité. Le chevalier se fait aimer de la princesse musulmane, et l'engage à se faire baptiser. Grâce à la toute puissance d'Obéron, les deux amants s'envolent, portés dans un char ailé ; mais pour se rendre à Rome, ils s'embarquent sur un vaisseau ; c'est durant ce voyage, qu'on leur impose l'épreuve la plus délicate et la plus difficile ; abandonnés à eux-mêmes, et n'ayant d'autres témoins que le ciel et l'eau, ils doivent s'imposer la loi de ne pas transgresser les règles de la chasteté. Après de longs combats, Huon et son amante succombent ; aussitôt, la tempête se déchaîne avec toutes ses fureurs, le vaisseau s'entr'ouvre, et les époux sont sur le point d'être submergés ; cependant ils échappent à la mort, et abordent une île sauvage, où ils trouvent un solitaire qui leur fait l'accueil le plus bienveillant. Huon et Amanda (c'était le nom de la belle), en punition de leur faiblesse, sont encore exposés à d'autres périls ; mais comme ils n'ont pas cessé de s'aimer, ils sont enfin réunis, et jouissent d'un bonheur durable. Cette esquisse fait à peine connaître Obéron, et le lecteur sera forcé de nous croire sur parole, quand nous affirmerons que malgré quelques longueurs, ce poëme, plein de grâce et d'enjouement, rappelle heureusement et la manière de Voltaire, et celle de l'Arioste. L'auteur a rimé aussi plusieurs contes de chevalerie, tels que *Gandalin* et *Gerion le courtois ;* ces compositions, malgré leur mérite, n'ont point obtenu le même succès qu'Obéron. Deux contes de fée, *Idris* et *le Nouvel Amadis*, sont un tissu d'aventures où la vertu féminine est un peu ménagée ; mais les plaisanteries de Wieland sur ce sujet manquent de légèreté et surtout de nouveauté. Depuis les antiques médisances de Lucien, de Petrone et d'Apulée jusqu'à nos jours, on s'est égayé plusieurs fois sur la fragilité prétendue des femmes ; elles pourraient, sans peine, rétorquer l'argument contre leurs accusateurs, et prouver que les deux sexes n'ont rien à se reprocher là-dessus. La littérature allemande est presque aussi riche que l'Italie en poëmes philosophiques et didactiques et badins ; toutefois, cette richesse ne vaut guère mieux que l'indigence ; car le plus grand nombre de ces

MCD 2019

compositions manque de grâce, de légèreté et d'agrément.

Pour ne pas être accusé d'avoir commis une grave omission, nous dirons quelques mots de la philosophie allemande, et des hommes qui l'ont cultivée avec le plus d'éclat. A leur tête il faut placer un génie supérieur, Leibnitz : il combattit le système de Locke, qui fait naître toutes nos idées de nos sensations, et il résuma sa doctrine dans cette sentence vraiment sublime : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne vienne par les sens, si ce n'est l'intelligence elle-même. » Disciple de Leibnitz, Wolf noya le système de son maître dans vingt-quatre volumes in-4°. Kant parut à son tour dans le dix-huitième siècle, et formula un système qui se rapproche de l'école écossaise, laquelle cherche à démontrer que l'origine des idées générales existe en nous, mais qu'elles ne dépendent pas d'idées supérieures, éternelles, immuables, subsistant en Dieu. Le philosophe de Kœnigsberg, car c'est dans cette ville que Kant passa toute sa vie, obtint en Allemagne un succès universel, jusqu'au moment où ses principes philosophiques furent modifiés, vers la fin du dix-huitième siècle, par Fichte, dont les idées ne peuvent être comprises que par les métaphysiciens les plus subtiles. Selon lui, toute science, toute vérité dérive d'un seul principe, le *moi*, sujet de la conscience, qui devient l'activité absolue produisant l'objet lui-même : c'est détruire jusqu'à la création. Schelling, qui règne aujourd'hui dans le monde de la métaphysique, soutient une sorte de panthéisme, qui a du moins le mérite de parler à l'imagination. Nous ne creuserons pas davantage cette matière, dans la crainte de ne pas nous faire entendre du lecteur, et peut-être de ne pas nous entendre nous-même.

Les anciens, qui nous ont offert des modèles inimitables dans presque tous les genres de littérature, n'ont produit qu'un petit nombre de romans : les uns ne sont que des satires de mœurs, les autres que des récits qui pèchent par une sorte de monotonie. Ainsi, les romans d'Héliodore et quelques autres représentent à peu près les mêmes faits. Les héros de ces compositions, toujours errants, et passant tour à tour de la liberté à l'esclavage et de l'esclavage à la liberté, n'offrent aux lecteurs que des scènes toujours semblables. Si *Daphnis et Chloé* intéressent davantage, c'est qu'on y rencontre une peinture naïve de l'amour éprouvé par deux jeunes gens livrés aux seules inspirations de la nature: on peut donc affirmer que les modernes ont surpassé sur ce point leurs devanciers. Presque toutes les nations possèdent des romans qui jouissent d'une célébrité universelle : les Allemands ne sont pas demeurés en arrière de leurs rivaux. Ainsi Goëthe a publié une œuvre, *Werther*, qui a été traduite dans toutes les langues de l'Occident. Cet ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire de nous étendre à son sujet ; nous dirons seulement qu'il produisit en Allemagne une impression funeste, puisqu'il propagea parmi de jeunes têtes la manie du suicide. Goëthe a écrit en outre plusieurs romans, dont les plus connus sont *Wilhelm-Meister* et *Hermann et Dorothée*. « Dans le premier de ces livres, » dit madame de Staël, on trouve des » peintures très-fines et très-détaillées » d'une certaine classe de la société, plus » nombreuse en Allemagne que dans les » autres pays ; classe dans laquelle les ar- » tistes, les comédiens et les aventuriers » se mêlent avec les bourgeois qui aiment » la vie indépendante, et avec les grands » seigneurs qui croient protéger les arts. » Chacun de ces tableaux, pris à part, est » charmant ; mais il n'y a d'autre intérêt, » dans l'ensemble de l'ouvrage, que celui » qu'on doit mettre à savoir l'opinion de » Goëthe sur chaque sujet. Le héros de » son roman est un tiers importun qu'il a » mis, on ne sait pourquoi, entre son lec- » teur et lui. » Il y a seulement dans *Wilhelm-Meister* un épisode plein d'intérêt: c'est l'histoire d'une jeune fille appelée Mignon. Fruit de l'inceste, et abandonnée par ses parents, elle est tombée entre les mains de misérables faiseurs de tours, qui la prostituent aux regards de la multitude, et l'accablent de mauvais traitements. Mignon a toujours porté les habits de l'autre sexe, et ne les quitte pas lorsquelle entre au service de Wilhelm, dont elle de-

MCD 2019

vient le domestique. Elle s'attache à son nouveau maître, et ce sentiment devient bientôt l'amour le plus passionné. Témoin de la vie dissipée de son maître, son cœur éprouve les plus vives souffrances. Mignon n'a dans le monde d'autre pensée ni d'autre affection que celle qui l'attache à Wilhelm : elle meurt dévorée par la jalousie, qui brise sa frêle existence. — Wieland a fait aussi des romans, qui ont joui presque tous des honneurs de la traduction. On connaît en France les *Abdéritains*, *Pérégrinus*, *Protée*, etc. Mais ces productions, inspirées par l'esprit de Voltaire, ne le rappellent qu'imparfaitement. Cette moquerie, que l'auteur de *Candide* possédait à un si haut degré, ne saurait être égalée par le génie allemand, auquel il est trop opposé. — Wieland a sans doute bien plus de finesse que ses compatriotes, mais pas assez pour traiter avec supériorité un genre qui demande la verve satirique de Lucien, de Swift ou de Voltaire.

Après Goëthe, le romancier le plus connu hors de l'Allemagne est Tieck, dont nous avons déjà parlé comme auteur de comédies ingénieuses. Il a peint, dans *Sternbald*, la vie d'un artiste, élève d'Albert Durer, et qui voyage dans plusieurs contrées de l'Europe. Le héros y rend compte et des sensations et des sentiments que lui font éprouver les objets et les hommes qu'il trouve sur son passage. Il faut beaucoup d'esprit et de sensibilité réelle pour ne pas fatiguer le lecteur que vous entraînez dans votre course vagabonde, et qui ne vous suit qu'à la condition de rencontrer en chemin de l'amusement, au défaut d'intérêt. Tieck a vaincu cette difficulté : il est vrai qu'il a enchâssé dans sa prose des vers pleins de grâce et de sentiment ; mais cette partie de son livre ne peut être bien sentie que par ses compatriotes. Un autre écrivain nommé Jean-Paul Richter, qui a joui d'une grande renommée dans son pays, a composé des livres qu'il faut appeler des romans, quoique ce titre ne leur convienne qu'imparfaitement. On ne peut comparer ces ouvrages qu'au *Tristram Shandi* de Sterne ; mais, si Jean-Paul l'emporte sur l'auteur anglais par la profondeur de ses aperçus, en revanche il lui est très-inférieur quand il manie la plaisanterie. — Un autre romancier, Hoffmann, a créé un genre nouveau, le genre fantastique, et a souvent réussi à produire une telle illusion sur l'âme et l'esprit du lecteur, que celui-ci se croit transporté dans un monde réel. Les œuvres d'Hoffmann ont fait fureur en France, il y a quelques années, et il faut convenir que cette vogue était méritée, car il faut un rare talent pour rendre vraisemblable ce qui tient du miracle, surtout à une époque où l'imagination est presque étouffée par le raisonnement. A côté d'Hoffmann, mais à quelque distance, nous plaçons Auguste Lafontaine, dont les *Tableaux de Famille* plaisent par la vérité naïve dont ils sont empreints, puis Zschocke et Spindler, qui ont mis l'histoire dans le roman, à la manière de Scott, qu'ils sont loin cependant d'avoir égalé. Nous pourrions encore grossir cette liste de plusieurs noms connus ; mais, en les mentionnant, nous risquerions de nous laisser entraîner au delà des limites qui nous sont imposées.

Les Allemands possèdent, comme nous l'avons déjà dit, une multitude de poëmes dans tous les genres. Un homme qui s'est rendu célèbre pour avoir traduit en vers l'*Iliade*, Woss, a composé une idylle, laquelle forme toutefois trois chants. Rien de plus simple et de plus nu que le sujet de cette composition, puisqu'il se réduit au mariage de la fille d'un pasteur de campagne. Les Allemands admirent beaucoup les descriptions minutieuses qui se rencontrent dans le poëme de Woss, et qui peignent avec une rare fidélité les habitudes vulgaires de la vie. Ces détails nous sembleraient sans doute puérils. Woss a du moins racheté ce défaut par certains passages d'une éloquence dont le charme doit être senti par tout le monde. Qu'on en juge par cette citation :

« Ma fille, dit le pasteur avec une voix émue, que la bénédiction de Dieu soit avec toi ; aimable et vertueux enfant, que la bénédiction de Dieu t'accompagne sur la terre et dans le ciel. J'ai été jeune et je suis devenu vieux, et, dans cette vie incertaine, le Tout-Puissant m'a envoyé beaucoup de joie et de douleur ; qu'il soit béni

MCD 2019

pour toutes deux. Je vais bientôt reposer sans regret ma tête blanchie dans le tombeau de mes pères, car ma fille est heureuse ; elle l'est, parce qu'elle sait qu'un Dieu paternel soigne notre âme par la douleur comme par le plaisir. Quel spectacle plus touchant que celui de cette jeune et belle fiancée! Dans la simplicité de son cœur, elle s'appuie sur la main de l'ami qui doit la conduire dans le sentier de la vie : c'est avec lui que, dans une intimité simple, elle partagera le bonheur et l'infortune ; c'est celle qui, si Dieu le veut, doit essuyer la dernière sueur sur le front de son époux mortel. Mon âme était aussi remplie de pressentiment, lorsque, le jour de mes noces, j'amenai dans ces lieux ma timide compagne. Content, mais sérieux, je lui montrai de loin la borne de nos champs, la tour de l'église et l'habitation du pasteur, où nous avons éprouvé tant de biens et de maux. Mon unique enfant, car il ne me reste que toi ; d'autres, à qui j'avais donné la vie, dorment là-bas sous le gazon du cimetière ; mon unique enfant, tu vas t'en aller en suivant la route par laquelle je suis venu, La chambre de ma fille sera déserte, sa place à notre table ne sera plus occupée ; c'est en vain que je prêterai l'oreille à ses pas, à sa voix. Oui, quand ton époux t'emmènera loin de moi, des sanglots m'échapperont, et mes yeux, mouillés de pleurs, te suivront longtemps encore ; car je suis homme et père, et j'aime avec tendresse cette fille qui m'aime aussi sincèrement. Mais bientôt, réprimant mes larmes, j'élèverai vers le ciel mes mains suppliantes, et je me prosternerai devant la volonté de Dieu, qui commande à la femme de quitter son père et sa mère pour suivre son époux. Va donc en paix, mon enfant, abandonne la famille et la maison paternelle, suis le jeune homme qui maintenant te tiendra lieu de ceux à qui tu dois le jour; sois dans sa maison comme une vigne féconde, entoure-le de nobles rejetons. Un mariage est la plus belle des félicités terrestres ; mais, si le Seigneur ne féconde pas lui-même l'édifice de l'homme, qu'importent ses vains travaux? » Goëthe, que l'on rencontre toujours, a composé, durant son séjour en Italie, des idylles et des élégies remplies de grâces et de sentiment. Telle est celle où il dépeint sa rencontre avec une jeune femme allaitant son enfant sur le tronçon d'une colonne antique. Celle-ci, questionnée sur les ruines qui entourent sa demeure, n'a jamais songé à s'enquérir d'où viennent ces débris; son cœur n'est rempli que des sentiments qui l'attachent à l'existence : elle est épouse et mère, et les devoirs que lui imposent ces deux titres, son âme s'y est enfermée tout entière. Elle n'a pas entendu parler des hommes qui l'ont précédée dans le lieu qu'elle habite ; elle n'a jamais eu la pensée ni le désir de s'en informer.

Le génie sait donner de l'importance à tout ce qu'il touche; c'est pourquoi la romance tient une grande place dans la poésie allemande. L'auteur de *Werther* et de *Faust* s'est encore exercé en ce genre, où il conserve sa supériorité. On connaît en France sa romance du *Pêcheur*, qui a été traduite et imitée plus d'une fois; nous ne ferons donc que la rappeler. Nous en citerons une autre dans un genre opposé ; c'est l'*Élève du Sorcier*. il a vu son maître se faire servir par un manche à balai en prononçaut quelques paroles magiques : en conséquence, il ordonne au balai d'aller chercher de l'eau pour laver la maison ; il n'est que trop obéi. Toujours infatigable, le balai apporte sans cesse des seaux remplis d'eau. La maison va être submergée, lorsque, dans son désespoir, l'élève, qui ne peut arrêter le malencontreux balai, puisqu'il n'a pas retenu les mots qui doivent enchaîner son activité désastreuse, saisit une hache, coupe en deux le balai ; mais, au lieu d'un seul domestique, il s'en trouve deux qui redoublent de zèle, et, sans l'arrivée du magicien, l'élève aurait été noyé et la maison engloutie par l'inondation. Une autre pièce de Goëthe, *la Fiancée de Corinthe*, mérite d'être citée. La scène se passe à l'époque où le christianisme commençait à se répandre dans la Grèce. Un jeune Athénien vient à Corinthe pour voir celle qu'il doit épouser. Il est resté païen ; la famille à laquelle il va s'unir a embrassé la foi du Christ. Quand il arrive, tous ses hôtes sont

MCD 2019

couchés, à l'exception des domestiques, qui lui servent son repas du soir dans l'appartement où il doit passer la nuit. Demeuré seul, l'étranger voit entrer une jeune fille vêtue de blanc : c'est sa fiancée ; elle lui apprend qu'on l'a consacrée à la vie religieuse, pour accomplir un vœu que sa mère a fait durant une maladie dangereuse; sa sœur cadette doit la remplacer dans le lit nuptial. L'amant combat ses scrupules, et la conjure de se donner à lui. « Hélas ! » répond-elle, « je n'appartiens plus à la » joie ; le dernier pas est fait. La troupe » brillante de nos dieux a disparu, et dans » cette maison silencieuse, on n'adore » plus qu'un être invisible dans le ciel, et » qu'un Dieu mourant sur la croix. On ne » sacrifie plus des taureaux ni des brebis, » mais on m'a choisie pour victime hu- » maine ; ma jeunesse et la nature ont été » immolées aux autels. Éloigne-toi, jeune » homme, éloigne-toi. Blanche comme la » neige et glacée comme elle, est la maî- » tresse infortunée que ton cœur s'est choi- » sie. » Minuit sonne ; elle refuse de manger, mais elle offre son collier à celui qu'elle devait épouser, en échange d'une boucle de ses cheveux. L'amant la serre dans ses bras : il ne sent pas battre le cœur de la jeune fille. « Mais n'importe, s'écrie- » t-il, quand tu sortiras du tombeau, je » saurai te ranimer. » Et, dans le délire de sa passion, il s'abandonne à tous les transports que l'amour inspire. En ce moment arrive la mère, qui croit qu'une de ses femmes esclaves a pénétré dans la chambre de l'étranger. La jeune fille grandit alors, et ne présente plus que l'apparence d'une ombre. « O ma mère, pourquoi troublez- » vous cette belle nuit de l'hymen. N'était- » ce pas assez que, si jeune, vous m'eussiez » fait couvrir d'un linceul et porter dans le » tombeau ? Une malédiction funeste m'a » poussée hors de ma froide demeure ; les » chants de vos prêtres n'ont pas soulagé » mon cœur ; le sel et l'eau n'ont point » apaisé ma jeunesse. Ah ! la terre elle- » même ne refroidit pas l'amour. Ce jeune » homme me fut promis quand le temple » serein de Vénus n'était point renversé. » Ma mère, deviez-vous manquer à votre » parole pour obéir à des vœux insensés ? » Aucun Dieu n'a reçu vos serments quand » vous avez juré de refuser l'hymen à votre » fille. Et toi, beau jeune homme, mainte- » nant tu ne peux plus vivre ; tu languiras » dans ces mêmes lieux où tu as reçu ma » chaîne, où j'ai pris une boucle de ta » chevelure. Demain tes cheveux blanchi- » ront, et tu ne retrouveras ta jeunesse » que dans l'empire des ombres.— Ecoute » au moins, ma mère, la prière dernière » que je t'adresse : Ordonne qu'un bûcher » soit préparé ; fais ouvrir le cercueil » étroit qui me renferme, conduis les deux » amants au repos à travers les flammes ; » et, quand l'étincelle brillera, et quand » les cendres seront brûlantes, nous nous » hâterons d'aller ensemble rejoindre nos » anciens dieux (1). «

Quel que soit le mérite des romances de Goëthe, elles se perdent dans sa gloire, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un rayon de son auréole. Mais il est un poëte qui doit à ce genre la renommée la plus populaire et la plus brillante, c'est Burger. Esquissons d'abord sa vie, elle mérite d'être connue, quoiqu'elle soit tachée par des fautes difficiles à excuser complétement. La plus grave est celle que l'auteur raconte lui-même dans une lettre. Il avait recherché, dit-il, en mariage la fille d'un employé au domaine ; mais, le jour où il la conduisit à l'autel, il vit la sœur de sa fiancée, pour laquelle il éprouva sur-le-champ la passion la plus fougueuse. Il aurait voulu ne pas célébrer son mariage, mais il n'osa pas manquer à sa promesse. Il succomba ; car, en exécution d'un arrangement conclu d'avance, la jeune fille devait demeurer avec les nouveaux époux. Elle avait quinze ans, elle était belle, et n'avait aucune expérience de la vie : elle aima comme elle était aimée. Enfin Burger, en proie à des tourments qu'il ne pouvait plus cacher, découvrit à sa femme la passion qui le dévorait ; et celle-ci, craignant pour les jours de son époux, se résolut au sacrifice le plus douloureux et peut-être le plus héroïque. Elle transmit à sa sœur ses droits d'épouse, et elle eut la force d'âme de res-

(1) Vid. *De l'Allemagne*, par madame de Staël, à qui nous avons emprunté ces traductions.

MCD 2019

ter témoin d'un amour qui déchirait son cœur.... Elle vécut ainsi dix années, sans avoir laissé échapper au dehors son secret. Burger épousa sa belle-sœur, mais il la perdit au moment où elle allait devenir mère. Depuis cette catastrophe, il n'éprouva plus aucune joie véritable, et ne céda qu'à regret aux instances d'une jeune fille qui, charmée de son talent poétique, lui avait offert sa fortune et sa main. C'est à cette même personne qu'il adressa le récit de la faute qu'il avait commise. Ce mariage ne fut pas heureux, et se termina, au bout de deux ans, par une séparation juridique. Burger n'avait point eu d'enfants, et retomba dans la pauvreté. Il mourut en 1794, dans un état voisin de l'indigence.

Les principales romances de Burger, sont : *Lenore*, le *Féroce chasseur*, *Lénardo et Blandine*, l'*Enlèvement*, la *Pèlerine*, la *Fille du Pasteur*, l'*Empereur*, l'*Abbé*. La première est la plus connue par les traductions et les imitations qui en ont été faites dans plusieurs langues ; nous croyons donc inutile d'en parler : nous empruntons l'analyse du *Féroce chasseur* à madame de Staël. « Suivi de ses valets et » de sa meute, il part pour la chasse un » dimanche, au moment où les cloches du » village annonçaient le service divin. Un » chevalier, dont l'armure est blanche, se » présente à lui, et le conjure de ne pas » profaner le jour du Seigneur. Un autre » chevalier, revêtu d'armes noires, lui fait » honte de se soumettre à des préjugés qui » ne conviennent qu'à des vieillards et aux » enfants. Le chasseur cède aux mauvaises » inspirations ; il part et arrive dans le » champ d'une pauvre veuve ; elle se jette » à ses pieds pour le supplier de ne pas » dévaster la moisson en traversant les blés » avec sa suite. Le chevalier aux armes » blanches supplie le chasseur d'écouter la » pitié. Le chevalier noir se moque de ce » puéril sentiment : le chasseur prend la » férocité pour de l'énergie, et ses che- » vaux foulent aux pieds l'espoir du pau- » vre et de l'orphelin. Enfin, le cerf pour- » suivi se réfugie dans la cabane d'un vieil » ermite ; le chasseur veut y mettre le feu » pour en faire sortir sa proie : l'ermite » embrasse ses genoux ; il veut attendrir » le furieux qui menace son humble de- » meure. Une dernière fois le bon génie, » sous la forme du chevalier blanc, parle » encore. Le mauvais génie, sous la forme » du chevalier noir, triomphe. Le chas- » seur tue l'ermite ; et, tout à coup, il est » changé en fantôme, et sa propre meute » veut le dévorer. » Une superstition populaire a donné lieu à cette romance. L'on prétend qu'à minuit, dans de certaines saisons de l'année, on voit au-dessus de la forêt où cet événement doit s'être passé, un chasseur dans les nuages poursuivi jusqu'au jour par ses chiens furieux.

L'ardente volonté du chasseur est peinte avec beaucoup de force par Burger. Il sait employer avec bonheur tous ces artifices de style, qui tantôt donnent du relief à la pensée, et qui tantôt pénètrent jusqu'à l'âme par le retour alternatif des mêmes sons. Aussi, ses romances sont dans la mémoire de tous ses compatriotes, et charment tous les âges. Nous ne devons pas non plus oublier un autre poëte, A. W. Schlegel, qui est cependant plus célèbre dans son pays dans un autre genre, celui de la critique ; toutes les pièces échappées à sa muse portent l'empreinte d'un goût pur et délicat : nous en donnerons pour preuve les deux morceaux suivants, qui, à la vérité, ne peuvent que justifier imparfaitement le mérite de l'auteur ; car la plus belle prose ne saurait égaler la poésie. La première de ces deux pièces est un sonnet, l'autre un dialogue entre l'aigle et le cygne ; l'un personnifie l'existence active, l'autre l'existence contemplative.

« Souvent l'âme fortifiée par la contemplation des choses divines voudrait déployer ses ailes vers le ciel dans le cercle étroit qu'elle parcourt ; son activité lui semble vaine, et sa science du délire. Un désir invincible la presse de s'élancer vers des régions élevées, vers des sphères plus libres. Elle croit qu'au terme de sa carrière un rideau va se lever pour lui découvrir des scènes de lumière, mais quand la mort touche son corps périssable, elle jette un regard en arrière vers les plaisirs terrestres et vers ses compagnes mortelles. Ainsi, lorsque Proserpine fut enlevée dans

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 100.

Lemoraine del — Paris, Imp de Legay, r. de la Bucherie, 1 — Pardinel sculp

1 ET 2. PAYSANS SLAVE DU COMITA DE NEUTRA (Autriche) 3 ET 4.
HONGROIS ET HONGROISE.

ALLEMAGNE

les bras de Pluton, loin des prairies de la Sicile, enfantine dans ses plaintes, elle pleurait pour les fleurs qui s'échappaient de son sein (1). »

### LES MÉLODIES DE LA VIE.

LE CYGNE. — Ma vie tranquille se passe sur les ondes ; elle n'y trace que de légers sillons qui se perdent au loin, et les flots à peine agités reflètent comme un miroir pur mon image sans l'altérer.

L'AIGLE. — Les rochers escarpés sont ma demeure ; je plane dans les airs au milieu de l'orage ; à la chasse, dans les combats, dans les dangers, je me fie à mon vol audacieux.

LE CYGNE. — L'azur du ciel serein me réjouit ; le parfum des fleurs m'attire doucement vers le rivage, quand, au coucher du soleil, je balance mes ailes blanches sur les vagues pourprées.

L'AIGLE. — Je triomphe dans la tempête quand elle déracine les chênes des forêts, et je demande au tonnerre si c'est avec plaisir qu'il anéantit.

LE CYGNE. — Invité par le regard d'Apollon, j'ose aussi me baigner dans les flots de l'harmonie ; et, reposant à ses pieds, j'écoute les chants qui retentissent dans la vallée de Tempé.

L'AIGLE. — Je réside sur le trône même de Jupiter : il me fait signe, et je vais lui chercher la foudre, et, pendant mon sommeil, mes ailes appesanties, couvrent le sceptre du souverain de l'univers.

LE CYGNE. — Mes regards prophétiques contemplent souvent les étoiles et la voûte azurée qui se réfléchit dans les flots, et le regret le plus intime m'appelle vers ma patrie dans le pays des cieux.

L'AIGLE. — Dès mes jeunes années, c'est avec délices que dans mon vol j'ai fixé le soleil immortel : je ne puis m'abaisser à la poussière terrestre ; je me sens l'allié des dieux.

LE CYGNE. — Une douce vie cédera volontiers à la mort quand elle viendra me dégager de mes liens et rendre à ma voix sa mélodie ; mes chants, jusqu'à mon dernier souffle, célèbreront l'instant solennel.

L'AIGLE. — L'âme, comme un phénix brillant, s'élève des bûchers libre et dévoilée : elle salue sa destinée divine ; le flambeau de la mort la rajeunit.

Les Allemands possèdent un grand nombre de fabulistes qui se distinguent par l'invention et quelquefois la grâce des détails ; cependant aucun de ces auteurs n'a pu acquérir une renommée universelle comme notre La Fontaine, admiré par les étrangers comme par ses compatriotes. Néanmoins, plusieurs fabulistes allemands, et entre autres Lessing, ne sont pas indignes d'attirer l'attention du lecteur ; il en jugera par les citations suivantes.

### JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis avait beaucoup à souffrir de tous les autres animaux ; elle alla se plaindre à Jupiter, qui lui dit : Tu as raison, et c'est à tort que je ne t'ai point donné les moyens de te défendre ; je vais réparer ma faute. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes et ta bouche de dents acérées ? — Oh! non, dit la brebis : je ne veux rien avoir de commun avec les animaux carnassiers. — Aimes-tu mieux que je mette du venin sous ta dent ? — Ah ! reprit la brebis, les bêtes venimeuses sont si détestées ! — Eh bien je vais attacher des cornes à ton front, et donner de la force à ton cou. — Non : je pourrais devenir aussi querelleuse que le bouc. Cependant, si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même. — Hélas ! reprit la brebis, père bienfaisant ! laisse-moi telle que je suis ; car le pouvoir de nuire en donne le désir, et il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. — Jupiter bénit la bonne brebis, et dès ce moment elle oublia de se plaindre.

### LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

Favori des muses, la foule importune des insectes du Parnasse te chagrine et t'irrite ! Ecoute, et apprends de moi ce qui fut dit un jour au rossignol. — Chante, dit un berger au rossignol, qui se taisait pen-

(1) Traduction de Madame de Staël, *Histoire d'Allemagne*.



MCD 2019

dant une des plus agréables soirées du printemps. — Hélas ! dit le rossignol, les grenouilles font tant de bruit qu'elles m'ôtent l'envie de chanter : ne les entends-tu pas ? — Oui, sans doute, reprit le berger, mais ce n'est que parce que tu ne chantes pas que je les entends.

### LES FURIES.

Mes furies commencent à vieillir, dit Pluton au messager des dieux, il m'en faut qui soient plus jeunes et plus fraîches : va-t'en faire un tour là-haut sur la terre, et choisis-moi trois personnes propres à remplir l'emploi que je leur destine. Mercure obéit et partit.

Peu de temps après Junon dit à Iris : Ne pourrais-tu pas me trouver parmi les mortels deux ou trois filles sages, mais parfaitement sages ; tu m'entends-bien ? J'aurais grande envie de confondre Vénus, qui se vante d'avoir assujetti tout le sexe : va, et tâche de me faire cette découverte. Iris part et parcourt tous les coins de la terre ; mais inutilement : elle prend le parti de revenir. Ah ! s'écria Junon en la voyant arriver toute seule, est-il possible ? ô vertu ! ô chasteté !

Déesse, dit Iris, j'aurais bien pu t'amener trois filles qui toutes trois étaient parfaitement sages, qui toutes trois n'avaient de leur vie souri à un homme, qui toutes trois avaient détruit dans leur cœur jusqu'au germe de l'amour ; mais, hélas ! je suis arrivée trop tard. Comment trop tard ! dit Junon. Oui, trop tard ; Mercure venait de les enlever pour Pluton.

Pour Pluton, et que veut faire Pluton de ces filles vertueuses ? — Des furies.

Nous ne terminerons pas cette rapide esquisse sans dire quelques mots de la littérature critique, qui a toujours fleuri en Allemagne, et qui a été cultivée non seulement par des aristarques de profession, mais encore par les auteurs les plus célèbres. En 1795, Goëthe, Schiller, Herder, et plusieurs autres écrivains presque aussi illustres, s'associèrent pour rédiger un journal intitulé *les Heures*, et qui exerça une grande influence ; car ses rédacteurs y donnaient des préceptes et des exemples

Mais les deux frères Schlegel, Guillaume et Frédéric, se sont créé dans ce genre une grande renommée par des ouvrages de critique qui ont opéré une véritable révolution dans l'empire littéraire de l'Allemagne. Guillaume publia une traduction de Shakespeare, et fit connaître à ses compatriotes le théâtre espagnol, qu'il leur offrit pour modèle. En même temps, pour faire triompher cette théorie, qui n'est autre chose que la confusion du comique et du tragique, mêlés dans une même action dramatique, il entreprit de discréditer le théâtre français, imitation perfectionnée sous quelques rapports de celui des Grecs. Aujourd'hui les Allemands sont entrés dans la voie tracée par Guillaume Schlegel, persuadés qu'ils se créaient ainsi un théâtre national. Il est vrai que pour justifier cette conviction ils ont pour eux les chefs-d'œuvre enfantés par Schiller et Goëthe ; toutefois, ceux-ci n'ont fait qu'imiter l'*Eschyle* anglais (1), sans l'avoir surpassé. Au reste, il faut convenir que les compositions shakespeariennes conviennent mieux au goût et au caractère des Allemands que les pièces de Racine, où les personnages, comme le style, se tiennent toujours dans une sphère élevée. Comme les Allemands ont plus d'imagination que d'esprit, et que chez eux la société n'a pas reçu les mêmes perfectionnements qu'en France, il en résulte qu'ils ne possèdent pas ce tact des convenances et ces délicatesses de langage qui voilent la pensée sans l'empêcher de paraître, et qui savent ménager jusqu'à la susceptibilité la plus irritable ; ils ne sont pas choqués de voir rapprocher toutes les classes, et d'entendre le langage le plus trivial à côté de celui des cours. De cette même cause dérive encore leur infériorité dans la comédie, où ils n'ont produit que des drames et des farces. En effet, le ridicule n'existe pas en Allemagne ; car il pourrait difficilement s'allier avec la bonté, cachet distinctif du caractère des habitants. Au reste, ce qui manque sous le rapport politique et littéraire à l'Allemagne, c'est l'unité : elle n'a pas de capitale qui exerce une prépon-

(1) Shakespeare.

MCD 2019

dérance décisive sur tout le pays ; aussi la langue allemande n'est-elle pas encore fixée et ne le sera jamais. C'est un grave inconvénient, puisqu'il tend à changer sans cesse l'idiome et à vieillir prématurément même les plus grands écrivains. Néanmoins si la langue allemande ne peut aspirer à l'universalité, comme les langues française et anglaise, elle a produit assez d'œuvres remarquables pour assigner à la nation une place élevée parmi les peuples modernes.

L'art d'écrire est le plus difficile de tous, comme il est le plus utile ; aussi nous avons dû lui donner le pas. Pour compléter notre tâche, nous jetterons aussi un coup d'œil sur l'architecture, la peinture et la musique, qui sont la conséquence et l'un des plus grands charmes de la civilisation. Si nous commençons par l'architecture, c'est que cet art naquit avant les deux autres dans l'Europe moderne. En effet, quand les barbares inondèrent, au cinquième siècle, toutes les provinces de l'Empire romain, ils le couvrirent de ruines. Ces barbares avaient traversé l'Allemagne, qui n'était pas même encore à demi civilisée : lorsque parut Charlemagne, il conquit la Germanie, et étendit le pouvoir de ses armes jusqu'en Autriche (1). On sait qu'il commença avec les sauvages habitants de l'antique Germanie une lutte sanglante qui dura trente années. Dans le but d'anéantir complétement la barbarie, il implanta chez les peuples qu'il avait vaincus le christianisme. Toute la contrée se couvrit de monastères, qui rendirent d'immenses services. La plupart se rattachaient à l'ordre fondé par saint Benoit, et obéissaient aux règles qu'il avait tracées pour ses moines : ces règles ordonnaient aux religieux de cultiver la terre en même temps qu'ils se livraient à des exercices de piété. L'apôtre de la Germanie, saint Boniface, modifia les règles de saint Benoît, et chargea exclusivement quelques membres de chaque communauté de la mission d'éclairer et d'exercer tous les travaux d'art. Ce fut sous la direction de ces moines que l'on vit s'élever une foule d'églises et de couvents qui devinrent des édifices modèles. Bref, grâce à l'heureuse inspiration de Boniface, tous les artistes, à cette époque, étaient des moines : il possédaient seuls une sorte d'universalité de talents ; car certains d'entre eux étaient à la fois architectes, sculpteurs, peintres, poëtes, musiciens et orateurs : il n'en pouvait être autrement, puisque la science était exclusivement renfermée dans les cloîtres. Le reste de la population, en y comprenant les classes les plus élevées, croupissait dans la plus épaisse ignorance : les nobles ne songeaient qu'à se battre, et la multitude était vouée aux emplois les plus serviles.

Les donations multipliées qui étaient faites au clergé mirent promptement entre ses mains la majeure partie des possessions territoriales. Une circonstance particulière précipita ce résultat : ce fut l'interprétation donnée à une parole du Christ, annonçant que le monde finirait après l'an mil. Or, lorsque s'ouvrit le onzième siècle, toute la population, persuadée que sa dernière heure allait sonner, crut assurer son salut éternel en livrant tous ses biens à l'Église, qui s'enrichit aux dépens de la société entière. Mais, quand les empereurs de la maison de Souabe, pour se défendre contre la puissance des seigneurs ecclésiastiques et séculiers, eurent fondé et peuplé les villes en octroyant des libertés à ceux qui vinrent les habiter, les bourgeois se livrèrent à tous les travaux de l'industrie; ils abordèrent aussi les arts, et finirent, sous ce double rapport, par remplacer les moines, qui, devenus opulents, vivaient dans l'intempérance et l'oisiveté. L'essor qu'avaient pris les citoyens continua à se développer sous Rodolphe de Habsbourg et ses premiers successeurs. Déjà l'architecture appelée gothique était née. Nous n'examinerons pas la question s'il faut l'appeler germanique, et s'il est vrai que l'Allemagne soit en droit de recueillir cette gloire, qui, suivant plusieurs auteurs estimés, appartient réellement aux Sarrasins. Quoi qu'il en soit, le style gothique éprouva de grandes révolutions ; l'ogive ou l'art aigu succéda, en Allemagne, à la forme ronde et

(1) L'empire d'Allemagne, sous le fils de Pepin, comprenait la Bavière, la Souabe, la Franconie, la Lorraine, la Thuringe, la Saxe et l'Autriche.

MCD 2019

horizontale byzantine ; la ligne perpendiculaire eut son tour, et l'on vit s'élever une multitude d'aiguilles, de pointes et de pyramides, aspirant sans cesse à retourner au ciel, la dernière et peut-être aussi la première patrie de l'homme.

L'art gothique enfanta des monuments remarquables ; l'un des plus anciens est la cathédrale de Fribourg, qui ne fut achevée que quatre siècles après. Cet édifice offrit le premier exemple d'une tour façonnée en aiguille à jour ; mais de tous les édifices religieux, le plus gigantesque est l'église de Cologne, dont les fondements furent jetés, en 1248, par l'archevêque de cette ville ; elle devait avoir cinq cents pieds de long sur deux cent quatre-vingt-dix dans sa plus grande largeur ; sa hauteur devait s'élever à deux cents pieds et les tours à cinq cents. Tel est le plan primitif de l'architecte, mais il n'a pas encore reçu son exécution complète, puisqu'on travaille encore aujourd'hui à cette cathédrale, qui ne sera peut-être jamais terminée. Il faut encore compter au nombre des merveilles de l'art gothique la cathédrale de Strasbourg, qui fut commencée en 1015, et dont les travaux durèrent jusqu'au quinzième siècle. Nous avons dit que les moines avaient abandonné la culture des arts, qui tomba entre les mains des laïques ; ceux-ci, à l'exemple de leurs devanciers, formèrent des confréries qui prirent le nom de *francs-maçons*. Tous les membres de cette association étaient tenus d'obéir à des statuts qui n'étaient jamais révélés aux profanes ; car un frère qui aurait commis quelque indiscrétion à cet égard aurait été chassé ; les préceptes de l'art n'étaient point écrits, mais s'exprimaient par des figures symboliques dont les francs-maçons avaient seuls la clé. Les membres de l'association, s'ils commettaient des actions coupables, étaient jugés par deux tribunaux composés de francs-maçons, et il paraît que les arrêts de ces tribunaux étaient redoutés par les justiciables ; car, en cas de condamnation, ils étaient contraints de renoncer à leur profession. L'association franc-maçonnique avait quatre loges principales, à Strasbourg, à Cologne, à Vienne et à Zurich ; toutes les loges répandues dans le reste de l'Europe s'y rattachaient par le lien de l'obéissance, mais le chef de la loge de Strasbourg était reconnu comme le grand-maître de la franc-maçonnerie allemande. Le temps fit perdre à ces associations leur suprématie artistique, et en 1731, la diète ayant prescrit de rendre publics les statuts qui avaient rapport à la science, la franc-maçonnerie cessa d'exister par le fait : aujourd'hui, les affiliations qui se parent du même titre n'ont que peu ou point de rapport avec les confréries dont nous venons d'esquisser l'histoire.

Les francs-maçons, durant les quatorzième et quinzième siècles, construisirent des églises et des couvents qui comptent parmi les édifices les plus remarquables par la hardiesse des constructions et le fini des détails. Nous citerons la cathédrale d'Ulm, celle d'Augsbourg, les églises de Landhust et d'Eslingen, et enfin la tour de Sainte-Élisabeth à Breslau. Parmi les monastères, nous nommerons encore ceux de Saint-Gall, de Fuld, de Lindau, d'Hildesheim, de Quedlinbourg et plusieurs autres, où la peinture et la sculpture avaient rivalisé avec l'architecture. Après avoir bâti à Dieu des temples magnifiques, les habitants des cités, enrichis par le commerce, songèrent à élever des maisons de ville que tous les arts furent appelés à décorer : on construisit en même temps des ponts, des fontaines, des hôpitaux, dont le style, quoique simple, ne manque pas de noblesse. On éleva aussi des aqueducs et des canaux. Les œuvres les plus remarquables de ce genre furent exécutées, en Prusse, par les Lithuaniens, prisonniers de guerre et condamnés à l'esclavage. Les chevaliers teutons régnaient alors sur ce pays, et ces monuments, dont ils furent les ordonnateurs, étonnent par leur solidité, qui, depuis tant de siècles, a résisté à la main destructive du temps. Mais le zèle religieux était déjà refroidi, lorsque l'hérésie de Jean Hus rompit l'unité religieuse et amena la guerre jusqu'au cœur de l'Allemagne. L'art dut s'arrêter, puis vint la réformation prêchée par Luther : elle fit naître d'épouvantables calamités qui ravagèrent toutes les provinces de l'Empire. Les

MCD 2019

villes libres, à qui revenait l'honneur d'avoir fait construire les plus beaux monuments, perdirent leur indépendance, et, comme la foi catholique avait cessé d'enflammer les cœurs, on ne vit plus s'élever d'édifices religieux, si ce n'est quelques temples protestants qui ne peuvent entrer en comparaison avec les anciennes églises. L'architecture religieuse, restée stationnaire, rétrograda bientôt : jadis originale, elle devint à son tour imitatrice, et se modela sur l'Italie, où de grands artistes avaient inventé une architecture nouvelle, connue sous le nom de *renaissance*. Après avoir régné dans une partie de l'Europe, celle-ci fut remplacée par une autre architecture, qui employa presque exclusivement les modes imaginés par les anciens Grecs. Les souverains et les princes allemands, dans les édifices qu'ils firent bâtir, se soumirent à ce système ; les capitales et les résidences royales n'offrirent plus que des monuments qui rappelaient, par une imitation plus ou moins heureuse, les temples qui décoraient autrefois les cités helléniques. Le dix-huitième siècle, où l'on adoptait un style tourmenté, fut une époque de mauvais goût jusqu'au jour où un critique Lessing, un antiquaire Winkelmann et un artiste Raphaël Mengs opérèrent par leurs ouvrages une utile révolution. En méditant les écrits et les œuvres de ces trois hommes, de jeunes architectes s'ouvrirent une route nouvelle qui enfanta des productions remarquables ; l'un d'eux, Fischer, éleva le théâtre de Munich ; au reste, c'est dans cette ville, capitale de la Bavière, que l'architecture, excitée par le goût du monarque, déploie aujourd'hui toutes ses ressources. Le roi Louis s'est fait bâtir un immense palais dans le style florentin ; la Glyptothèque (1) est en style ionique, et l'église de tous les Saints est une inspiration du style byzantin. Bref, toute la Bavière se couvre d'édifices empruntés à toutes les époques antérieures où les arts ont fleuri ; en un mot, le mode architectural qui domine maintenant en Allemagne ne vit que d'imitation : mais, si cette imitation est empruntée à de bons modèles, si elle est corrigée par le goût allié au génie, elle peut produire des chefs-d'œuvre.

(1) Ce bâtiment doit renfermer le musée des médailles.

Quoique les Allemands aient en général peu de vivacité dans l'esprit, et qu'ils semblent être, au premier aspect, lourds et apathiques, ils ont, toutefois, témoigné dans tous les temps un vif amour et une grande aptitude pour tous les arts. Ils ont couvert leur pays d'édifices imposants par les dimensions, et enrichis par une profusion d'ornements pleins de délicatesse et d'originalité. Ils n'ont pas cultivé avec moins d'amour et moins de succès la peinture ; elle naquit d'abord chez eux, comme dans toute l'Europe, au sein des cloîtres. Les moines, pour occuper leurs loisirs, s'appliquaient à couvrir les manuscrits des saintes Écritures de dessins représentant les personnages qui figuraient dans les récits de la Bible. Mais quand les moines, grâce à la libéralité des fidèles, nagèrent dans l'opulence, on les vit se livrer à tous les appétits des sens, et ils cessèrent de tenir le crayon et le pinceau. Au quatorzième siècle, l'art architectural, qui s'était signalé en élevant d'immenses édifices, appela la peinture pour en décorer l'intérieur. On employa d'abord la peinture mosaïque, introduite en Occident par les Grecs de Byzance, puis vint la peinture sur vitraux, qui prit faveur, car elle exigeait dans les artistes qu'ils donnassent à leurs compositions l'éclat des couleurs bien plus que la correction du dessin. Les églises et les monastères possédèrent bientôt des peintures sur verre ; mais les auteurs de ces œuvres sont presque tous demeurés inconnus. L'époque la plus brillante de cette partie de l'art s'étend du quatorzième au quinzième siècle. Cependant la peinture proprement dite n'était pas négligée au treizième siècle ; la ville de Cologne possédait déjà une école qui jouissait d'une grande renommée dans la Germanie. Les artistes de cette école avaient, comme les Italiens, imité les peintures byzantines, c'est-à-dire que les personnages représentés ont des poses pleines de raideur, et qu'il ne s'y rencontre aucune perspective. Le génie vif et créateur des Italiens ne tarda pas à surpasser des modèles si im-

MCD 2019

parfaits ; mais les Allemands, soit par timidité, soit par défaut de goût, ou soit que la nature qui les entoure soit moins belle que dans le Midi, continuèrent longtemps à copier les objets animés, avec une fidélité scrupuleuse, dépourvue de grâce et de mouvement. On sait que vers le milieu du quinzième siècle, un Flamand, nommé Van-Eyck, inventa la peinture à l'huile, et vivifia, par cette découverte, cet art, qui se perfectionna rapidement. A la tête des artistes allemands qui se distinguèrent alors, il faut placer Martin Schœn de Colmar, qui introduisit la perpective dans la peinture et perfectionna l'art de graver.

L'artiste le plus célèbre qui parut à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, c'est Albert Durer. Fils d'un orfévre, il commença par être orfévre lui-même, puis il quitta le marteau pour le crayon. Mais il eut l'avantage, quand il eut terminé ses études, de visiter l'Italie ; c'est sans doute à ce voyage qu'il a dû d'avoir si fort devancé ses compatriotes. Comme les grands artistes du pays qu'il avait visité, il fut tout à la fois peintre, graveur, architecte, ingénieur, sculpteur, lapidaire et mathématicien. Il maniait la plume comme le burin et le pinceau, car il composa divers traités sur la perspective, l'anatomie, les fortifications, qui donnent d'excellents préceptes, et sont encore remarquables par la pureté du style. Durer retourna plusieurs fois en Italie, où il connut Raphaël, qui rendit hommage à son talent, qui n'avait cependant aucune similitude avec le sien, car l'artiste allemand s'attachait à copier scrupuleusement la nature, sans jamais s'élever jusqu'à l'idéal. Néanmoins Durer surpassa de beaucoup les artistes de son pays, sous le rapport de la pensée et de l'expression. Il a laissé un grand nombre de portraits, qui charment encore les connaisseurs. Albert Durer mourut en 1528, et fut dignement remplacé par Kans ou Jean Holbein, Suisse de nation, et qui égala son prédécesseur, s'il ne l'a pas même surpassé. Une de ses compositions les plus célèbres est la Danse des morts, qu'il peignit sur les murs du cimetière de Bâle, où il a représenté toutes les conditions et tous les âges conduits par la Mort, qui les entraîne à sa suite. Ce sujet avait été traité par une foule de peintres dans tous les pays du nord de l'Europe ; on le retrouvait dans plusieurs des villes de Suisse et d'Allemagne, à Londres et même à Paris. L'Italie seule n'admit pas la danse macabre, c'est le nom générique que l'on appliquait à la danse des morts. Holbein a laissé surtout d'admirables portraits, qui décorent maintenant les plus célèbres musées de l'Europe. Toutefois, l'école allemande, proprement dite, fut presque étouffée par les écoles italienne et flamando-hollandaise, qui lui imposèrent leur manière, et celles-ci, il faut le dire, s'approchaient bien plus de la perfection. Cependant les arts furent refoulés dans leurs développements par l'invasion des doctrines de Luther ; les partisans de la réforme, en haine du catholicisme, firent main-basse sur les chefs-d'œuvre qui décoraient les églises, et ne voulurent pas permettre que l'on retraçât aux yeux ni les images des saints ni même celles de la Divinité.

Ces nouveaux iconolastes, poussés par un zèle aussi funeste qu'insensé, dévastèrent, comme autrefois les Barbares, les monuments élevés et décorés par la piété de leurs ancêtres. Opprimé par ces farouches destructeurs, l'art fut longtemps à se relever, il ne fit que languir ; et quoiqu'il ait encore produit quelques artistes célèbres, ils ne purent s'élever à la même hauteur que les peintres français et hollandais. Mais vers la fin du dix-huitième siècle parut Raphaël Mengs, dont les écrits, plus encore que les œuvres, ramenèrent ses compatriotes dans la bonne route. Néanmoins, l'art rétrograda durant quelques années, et se fit gothique, entraîné par un enthousiasme respectable et peu éclairé ; car imiter servilement le moyen âge ou copier la Grèce antique, ce n'est qu'un plagiat que repousse le génie. Heureusement que les artistes ont compris qu'ils devaient marcher désormais dans leur indépendance, en se conformant aux règles prescrites par un goût éclairé ; et les œuvres qu'ils ont produites récemment dans diverses parties de l'Allemagne témoignent qu'ils n'ont pas trop présumé

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESP.
M A D



de leurs forces. Mais Cornélius et Overbeck, les deux chefs de la nouvelle école, tendent à se rapprocher du genre gothique, dont ils répudient les défauts les plus saillants. Ils ont encore ressuscité la peinture à fresque, qui permet au génie de se développer à son aise, et de créer des compositions où l'art peut briller au plus haut degré, en variant les groupes et en multipliant les poses d'une foule de personnages qui, quoique semés sur un vaste plan, doivent former un ensemble qui satisfasse l'œil et l'imagination du spectateur. Aussi les peintures de Cornélius à Munich sont-elles d'une dimension vraiment colossale. On cite parmi ses compositions les plus belles et les plus grandioses, son Jugement dernier. Une ère nouvelle s'est révélée, et fait naître chaque jour une foule de jeunes talents pleins d'une ardeur généreuse, et impatients de se signaler. C'est aux souverains allemands à encourager leurs efforts, et à se montrer des Mécènes généreux et éclairés ; s'ils comprennent leur rôle, ils feront éclore des chefs-d'œuvre.

La sculpture a, dans tous les temps, suivi la même route et subi les mêmes vicissitudes que la peinture ; ainsi, dans le moyen âge, elle naquit dans les couvents, cultivée par les moines, qui s'en servaient pour décorer les autels, les vases et la couverture des missels. Quand la sculpture abandonna le monastère, elle trouva un refuge dans l'atelier des orfévres ; car, en Allemagne comme en Italie, ces ouvriers étaient tous des artistes. Ce fut encore à cette époque que l'on inventa la fonte, et que l'on coula des statues en bronze, des colonnes et des ornements de toute espèce ; mais ces dernières œuvres n'étaient que des ébauches empreintes de grossièreté et de rudesse dans la forme comme dans l'exécution. En effet, l'art ne peut se développer tout à coup, il ne peut progresser s'il n'a des modèles pour prévenir ses écarts ; or, à cette époque, il était réduit à marcher seul et sans guide. Lorsque au douzième siècle la maison de Souabe parvint au trône impérial, les communications entre l'Allemagne et l'Italie devinrent plus fréquentes et plus intimes ; une foule d'artistes, sortis de la Germanie, vinrent dans la Péninsule, où ils se distinguèrent, suivant le témoignage de Vazari, par leurs talents ; mais les noms de ces maîtres ont disparu dévorés par le temps. A la même époque, un nouveau genre de sculpture apparaissait dans le midi de l'Allemagne ; c'est l'architecture gothique, si favorable à l'imagination, qui peut s'y livrer à toutes ses fantaisies. Alors on employa dans la sculpture d'ornement la pierre de grès, le bronze et plus encore le bois. De là vient que dans les églises et dans les monastères, les chaires et les stalles sont couvertes de figures en ronde bosse, travaillées avec une délicatesse et un fini remarquables. Les contemporains n'ont pas recueilli les noms de ces habiles artistes, dont on est réduit à admirer les œuvres sans pouvoir rendre hommage à leur mémoire. Il en est cependant quelques-uns qui ont échappé à l'oubli, tels que Jean de Cologne, Bertold d'Isenach et Sabine de Steimbach, qui a travaillé dans l'église de Strasbourg ; ces artistes vivaient au quatorzième siècle.

Dans l'âge suivant, Jean Syrlin, Henri Eichlern, Jean Creitz, Nicolas d'Haguenau et Nicolas Lersch ont laissé des travaux dignes de l'admiration de la postérité. Mais de toutes les villes allemandes, celle qui produisit les artistes les plus nombreux et les plus distingués, ce fut Nuremberg. Nous avons dit que cette cité, favorisée par les circonstances et par l'esprit industrieux de ses habitants, était parvenue, dans le moyen âge, au plus haut point de prospérité. Devenus riches, les bourgeois de Nuremberg se signalèrent par leur magnificence, et ils favorisèrent en même temps les arts par de nobles dépenses ; la ville s'enrichit de monuments qui formèrent des sculpteurs, en leur fournissant des occasions de montrer leurs talents. Le plus célèbre des sculpteurs dont s'enorgueillit Nuremberg, est Pierre Vischer, qui florissait à la fin du quinzième siècle. Il enrichit de ses œuvres sa ville natale ; celle que l'on admire le plus, c'est le tombeau de saint Sébald, où il a représenté les miracles de ce bienheureux, ainsi que les figures des douze

MCD 2019

apôtres, sans oublier même la sienne. On admire principalement les figures des disciples du Christ; l'auteur a su donner à chaque personnage une expression qui le caractérise. Vischer était contemporain d'Albert Durer. Ainsi la sculpture et la peinture marchaient d'un pas égal, et seraient arrivées à la perfection, sans les troubles excités par les prédications de Luther. Les statues ne furent pas plus épargnées que les tableaux par les sectateurs de ce moine fougueux; puis les guerres aussi longues que sanglantes, enfantées par l'invasion du protestantisme, appauvrirent tellement les catholiques, qu'ils ne purent de longtemps sacrifier aux beaux-arts ; ceux qui les cultivaient, tombés dans la détresse, furent contraints de les quitter, ou d'aller chercher des travaux hors de leur patrie. La sculpture, comme sa sœur la peinture, se releva de son abaissement, grâce aux leçons de Raphaël Mengs et de Winkelmann. Alors on vit paraître quelques hommes de génie, à la tête desquels il faut placer Dannecker ; Berlin eut aussi une école rendue célèbre par les productions de Schadow, Rauch et Tieck. Aujourd'hui la Bavière, qui est devenue, sous le rapport des arts, l'Athènes de l'Allemagne, montre avec orgueil les statues de tous les saints à Munich, sorties du ciseau d'Ébenhardt, et se glorifie des bas-reliefs de Wagner et de Schwantaler. Le premier est auteur de la frise du Walhalla (1) ; le second, de l'histoire de Bacchus et de plusieurs scènes empruntées aux poëmes d'Homère, d'Hésiode et de Pindare. On reproche toutefois aux sculpteurs allemands dont nous parlons de trop négliger une des parties les plus importantes de leur art, la beauté de la forme ; ils s'attachent de préférence à l'expression ; mais pour atteindre le but, il ne faut pas que l'une de ces qualités soit séparée de l'autre.

Comme tous les arts, la musique avait péri avec l'Empire romain, quand ce colosse fut abattu par les Barbares au cinquième siècle. Néanmoins, on la vit renaître, et elle reparut dans le plain-chant, qui n'est qu'une reproduction des anciens airs grecs. Charlemagne, qui n'était pas seulement un conquérant, mais un grand prince, ami de la civilisation dont il comprenait les avantages, fit venir de Rome des artistes pour mêler leur harmonie à l'austérité des prières adressées à Dieu ; mais comme ils ne rencontrèrent que des élèves indociles, le monarque fut contraint d'envoyer des prêtres dans la capitale du monde romain, pour étudier l'art du chant, et il fit venir des orgues de la Grèce, qu'il installa dans les églises pour accompagner le service divin. A cette époque, on inventa une foule d'instruments dont on ne peut apprécier les effets, car ils nous sont connus seulement par des dessins grossiers et des descriptions incomplètes. Quoi qu'il en soit, les progrès de la musique dans les temps modernes sont dus au clergé ; mais à côté de la musique sacrée, naquit une autre musique inventée d'abord par les minnesangers, qui étaient en même temps poëtes et musiciens. Les minnesangers, ou maîtres chanteurs, suivirent l'exemple qui leur était donné ; toutefois les airs des chanteurs nobles ou bourgeois n'étaient que des modulations d'une grande simplicité. Cependant, la musique instrumentale fit d'assez grands progrès en Allemagne, et ce fut même un artiste de ce pays, nommé Bernard, qui ajouta les pédales à l'orgue, découverte qui permit de tirer de plus grands effets de cet instrument. Bernard était organiste de Saint-Marc à Venise, et un grand nombre de ses compatriotes occupèrent de semblables emplois dans plusieurs villes de la Péninsule ; ce qui prouve qu'à cet égard les Allemands jouissaient alors d'une assez grande renommée. Quand la réforme pénétra en Allemagne, au seizième siècle, la musique survécut au naufrage des arts ; c'est que Luther l'aimait avec passion : « Satan, dit-il dans une de » ses lettres, en est le plus grand ennemi, » car elle chasse les tribulations et les » mauvaises pensées ; elle soulage l'esprit » en proie à la tristesse; elle rafraîchit le » cœur et y ramène la paix; il faut donc » introduire la musique dans les écoles. » Ce projet fut accompli, et Luther en vint

(1) C'est le paradis de la mythologie scandinave.

MCD 2019

même jusqu'à faire mettre en musique les psaumes et le catéchisme qu'il avait rédigé. Au contraire, Calvin, soit qu'il n'eût pas le sentiment de l'harmonie, soit qu'il voulût outrer le rigorisme pour mieux faire distinguer sa secte, réduisit la musique de Luther à un simple unisson. Il est vrai qu'au seizième siècle on avait rendu dans les églises romaines la musique beaucoup trop mondaine ; elle tendait à exciter des sensations profanes, et cette mode avait été poussée si loin, que le concile de Trente fut d'avis de chasser la musique des temples consacrés à Dieu. Néanmoins, comme la majeure partie de l'Allemagne était et est encore catholique et luthérienne, l'art de Polymnie a toujours été cultivé avec amour dans ce pays ; d'ailleurs les habitants apportent en naissant des dispositions favorables pour le chant et qui n'ont besoin que d'être cultivées pour produire les résultats les plus féconds. Cependant, la nation ne prit rang dans la musique qu'à partir du dix-septième siècle, où commença l'ère des grands musiciens. Dans l'âge suivant parurent Sébastien et Emmanuel Bach, qui composèrent d'admirables oratorios ; ils furent suivis par Handel, Grasse et Graun. Handel travailla aussi pour le théâtre ; on lui doit un grand nombre d'opéras ; il surpassa même la renommée du célèbre musicien Keiser, à qui toutefois est demeurée la gloire d'avoir créé la musique dramatique dans sa patrie.

De tous les souverains allemands, les princes autrichiens furent ceux qui montrèrent le penchant le plus vif pour la musique. Léopold Ier (1) donna l'exemple de faire exécuter des messes et des opéras composés par de grands maîtres italiens. Munich, Stuttgard et Manheim essayèrent de rivaliser avec Vienne sous ce rapport. Un homme de génie, Gluck, protesta par ses œuvres contre l'invasion de la musique de la Péninsule ; *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie*, *Armide* montrèrent que la musique allemande pouvait se soutenir à la hauteur de la musique italienne, si même elle ne la surpassait pas. Gluck fut remplacé par trois hommes dignes de lui être comparés, et dont la gloire est devenue européenne. En effet, Haydn règne dans l'oratorio ; ceux de la *Création* et des *Saisons* ont enlevé tous les suffrages. Mozart a peuplé le théâtre de chefs-d'œuvre qu'on ne peut se lasser d'entendre, entre autres *Don Juan* et *le Mariage de Figaro*. Enfin, Beethoven s'est fait, pour ainsi dire, le roi de la symphonie, et a rencontré dans ce genre les plus sublimes inspirations. Par une singularité aussi rare qu'inexplicable, ce grand artiste ayant perdu l'usage de l'ouïe, a produit, après cet accident, ses œuvres les plus saillantes. Beethoven est mort, et son héritage, c'est-à-dire le genre de la symphonie, est demeuré vacant. Il n'en est pas de même de la musique théâtrale : Weber, auteur du *Freschütz* (Robin-des-Bois) ; Meyerbeer, auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots ;* Spohr et plusieurs autres éclipsent par leur talent tous les musiciens de notre âge. La musique sacrée n'a pas non plus dégénéré, et compte aussi deux chefs-d'œuvre, les oratorios de *Jephté* et de *David*, écrits par Klein, et le *Jugement dernier*, par Schneider. Au reste le goût pour le bel art qui charme le cœur par l'oreille se répand de plus en plus par toute l'Allemagne, où des sociétés musicales exécutent avec une rare perfection les œuvres les plus remarquables d'Haydn, de Mozart et de Beethoven. Les villes, les colléges, les universités, et jusqu'aux écoles primaires des villages, enseignent la science des accords à tous ceux qui les fréquentent. Cet enthousiasme, qui semble augmenter encore au lieu de diminuer, promet à l'art musical un brillant avenir et de nouveaux triomphes.

Comme la Germanie renferme plusieurs nations, et que chaque peuple qui compose cette agrégation a conservé sa physionomie distincte, nous ferons seulement quelques réflexions générales sur le caractère des Allemands. Ce qui les distingue surtout, c'est la bonté et la sincérité qu'ils mêlent à toutes leurs actions ; il y a aussi chez eux absence complète d'un sentiment qui se remarque plus ou moins chez tous les autres peuples de l'Europe, nous voulons parler de la vanité ; et cependant tou-

(1) Il régna de 1658 à 1705.

MCD 2019

tes les classes ont une existence particulière, et qui a ses règles et ses devoirs observés rigoureusement. Mais il est vrai de dire que les nobles n'ont point cette insolence aristocratique qui se révèle jusque dans le ton et les manières ; le souverain lui-même se mêle à ses sujets, il partage leurs plaisirs, et cette abdication momentanée de sa suprématie n'offre aucun danger, parce qu'elle ne saurait relâcher les liens de l'obéissance. Néanmoins, la politique préoccupe les Allemands, surtout depuis l'époque où ils ont reconquis leur indépendance ; quelques États ont même adopté les formes représentatives, et cet exemple deviendra contagieux. Quoi qu'il en soit, et malgré les tentatives qui ont eu lieu pour amener ce résultat, il est permis de croire que le moment est encore éloigné où les Allemands s'uniront dans la même pensée, celle d'installer parmi eux le gouvernement mixte, où trois pouvoirs, armés de droits inégaux, vivent ensemble, s'équilibrant l'un par l'autre. Si jadis, et sous les jours les plus prospères de l'empire germanique, l'esprit de localité avait radicalement détruit toute pensée d ensemble, aujourd'hui que deux formes de gouvernement hostile sont en présence l'une de l'autre, il ne faut pas s'attendre à voir surgir cette unité à laquelle tendent de tous leurs efforts les jeunes *Teutons*. Les peuples perdent difficilement leur première empreinte ; eh bien, nous avons acquis la preuve, d'après Tacite, que dans l'origine la Germanie comptait seulement des peuplades qui en possédant un certain fonds de mœurs et d'habitudes nationales, avaient toutes cependant un cachet particulier que les Romains n'ont pu faire disparaître au milieu des désastres et des révolutions si fréquentes du moyen âge. Le système féodal a donné naissance d'une part à des duchés et à des comtés, et de l'autre à des villes qui toutes ont joui de libertés municipales, modifiées par des circonstances antérieures ou par le climat. De ces duchés et de ces comtés, tombés entre les mains de princes habiles, sont sorties de grandes monarchies ; telles sont l'Autriche et la Prusse. Maintenant, quelques-unes des cités germaniques qui ont répandu le plus d'éclat sont devenues des républiques : nous citerons Francfort, Hambourg, Lubeck. Enfin, au moment où les États les plus puissants de l'Europe, que la France, pour ne parler que de cette contrée, entrait, à partir du dix-septième siècle, dans l'unité monarchique, l'empire germanique inscrivait son cortége de grands et de petits États. La guerre venait-elle à éclater, les Français étaient toujours sûrs de vaincre, au début de la campagne, les troupes allemandes, qui ne se présentaient en ligne que lentement et sans posséder toutes leurs forces. D'autres qualités essentielles, comme la persévérance, suppléaient par la suite aux inconvénients inhérents à cette complication de ressorts, à cette différence de rouages qui rendent en Allemagne si difficile toute espèce d'impulsion générale. Nous pensons donc, comme nous l'avons déjà dit plus haut, que l'empire germanique conservera encore longtemps le *statu quo* où elle s'éternise depuis des siècles, parce que, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'individualité, et une individualité complétement distincte, caractérise dans cette contrée les Etats comme les hommes. Cette vérité, résultat historique de tous les faits qui viennent de passer sous les yeux des lecteurs, est encore fortifiée par la littérature des Allemands, où tout est diversité et opposition. Toutefois, en littérature, les Allemands sont plus aventureux qu'en politique ; ils sont aussi toujours prêts à adopter les systèmes les plus opposés. Comme le pays n'a pas de capitale, l'effervescence des esprits ne peut être enchaînée, d'autant plus que l'idiome national n'est pas encore fixé, ce qui tient au genre de la langue et au caractère de ceux qui la parlent et qui l'écrivent. Toutes les nations modernes, depuis qu'elles sont parvenues à ce haut point de civilisation qui distingue notre âge, ont établi des règles qu'il n'est pas permis de transgresser ; en Allemagne, au contraire, chaque écrivain fait pour ainsi dire sa langue ; est-il poëte, il se crée un rhythme à sa fantaisie, et ne reconnaît d'autre discipline que celle qu'il consent à s'imposer. Il résulte de cet état de choses une insta-

MCD 2019

bilité perpétuelle, qui condamne à l'oubli et les œuvres et les auteurs qui ont joui quelquefois d'une grande renommée ; ils passent comme les modes en France, sans laisser aucune trace. Dans les sciences physiques, depuis deux siècles, les Allemands n'ont guère produit que des rêveurs, doués de plus ou moins d'imagination ; ils discutent au lieu d'expérimenter. Toutefois, ils peuvent se faire honneur d'un petit nombre de découvertes importantes : un de leurs voyageurs, M. de Humboldt, s'est acquis à juste titre une renommée européenne. Au reste, le peuple qui compte parmi ses guerriers Frédéric II, parmi ses poëtes Goëthe et Schiller, et parmi ses musiciens Mozart et Beethoven, n'a rien à envier aux autres nations.

FIN DE L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

MCD 2019

MCD 2019

# LE MONDE

OU

# HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

### JUSQU'A NOS JOURS.

---

## HISTOIRE

DE

# L'AUTRICHE.

### RODOLPHE DE HABSBOURG.

Il serait aussi fastidieux qu'inutile pour le lecteur de nous livrer à de longues recherches, afin de reculer de quelques siècles la descendance des princes de la maison d'Autriche. Des écrivains la font remonter jusqu'à Etichon Ier, duc d'Alsace, qui vivait en 684 ; mais cette assertion n'est peut-être pas appuyée de preuves assez fortes, et nous préférons suivre l'opinion générale, qui désigne pour chef de l'illustre maison qui occupe aujourd'hui le trône à Vienne, Gontran le Riche, comte d'Alsace et de Brisgaw. Ce seigneur, suivant les chroniques, florissait au dixième siècle, et laissa un fils appelé Kanzeline, qui prit le titre de comte d'Altenbourg, et eut pour épouse la fille de Gérard, duc de Lorraine. Kanzeline avait un frère évêque de Strasbourg, et ce fut ce prélat qui fit construire le château de Habsbourg (1), qu'il transmit à son neveu Radebot. Un des fils de ce dernier, nommé Verner, hérita, en 1046, du château fondé par son grand-oncle. Le possesseur de Habsbourg réussit à augmenter ses domaines par de petites usurpations conduites avec adresse, et qu'il savait au besoin soutenir par les armes. Un des moyens qu'il employait le plus volontiers était de se faire déclarer protecteur des abbayes et des villes de son voisinage, ce qui lui fournissait l'occasion de tirer quelquefois un grand profit en retour des services qu'il rendait. Ses successeurs suivirent l'exemple qui leur était donné, et s'enrichirent, en outre, par des mariages ; c'est ainsi qu'Albert III, petit-

(1) Ce château était situé au-dessus de l'Aar et au sommet d'une colline entourée de bois.

MCD 2019

fils de Verner, acquit des possessions considérables dans l'Argovie et dans la Souabe ; il parvint même à se faire donner le titre et l'office de landgrave de la Haute-Alsace. Le fils d'Albert, Rodolphe, obtint de la munificence impériale la ville de Lauffenbourg, et se fit reconnaître avoué ou défenseur des habitants d'Uri, de Schwitz et d'Underwald. Ces bourgs, peuplés de hardis montagnards, n'obéissent qu'avec répugnance à leurs souverains féodaux, qui étaient des seigneurs ou des obbés, étaient toujours prêts à s'armer pour soutenir leurs droits. Ils en vinrent à se confédérer entre eux, et se mirent sous la protection des comtes de Habsbourg. Lorsque la maison de Hohenstaufen occupa le trône des Césars, un des plus grands princes de cette dynastie, Frédéric II, craignant l'influence dont jouissait, en certaines parties de la Suisse, la famille de Habsbourg, engagea Rodolphe à renoncer à son titre d'avoué, et lui donna pour prix de cette concession, le comté de Rhinfeld. Un des deux fils de Rodolphe, Albert IV, accompagna l'empereur lorsqu'il descendit en Italie, afin de détruire l'association des villes lombardes qui aspiraient à conquérir leur indépendance. De retour dans sa famille, Albert prit de nouveau les armes, mais pour aller en Orient arracher aux Sarrasins le tombeau de Jésus-Christ ; sous ses ordres marchaient trente barons, ses vassaux. Mais lorsqu'il arriva dans la Palestine, la guerre avait cessé, et l'on négociait au lieu de combattre. Albert mourut de maladie dans la ville d'Ascalon, en 1240.

Trois fils étaient nés de son union avec Hedwige, fille d'Ulric, comte de Kibourg, de Lentzbourg et de Baden ; ils se nommaient Rodolphe, Robert et Hartmann. Le premier, qui vint au monde en 1218, reçut dès son enfance une éducation tendant à développer ses forces physiques ; on l'accoutuma de bonne heure à porter des armes pesantes, à lancer un javelot et à manier la lance et l'épée. En effet, à cette époque où la violence tenait presque toujours lieu du droit, savoir se battre était le talent le plus utile et la principale occupation d'un gentilhomme. Quand son père mourut, Rodolphe lui succéda comme landgrave de la Haute-Alsace et burgrave de Rhinfeld; en outre, il partagea avec ses deux frères plusieurs domaines situés en Souabe et dans le Brisgaw ; il hérita encore de la charge d'avoué de quelques villes et cantons du voisinage. Comme il était aussi ambitieux que brave, Rodolphe enrôla sous sa bannière des aventuriers, et à leur tête il soutint des luttes continuelles contre les barons qu'entouraient ses domaines. Il trouva cependant des adversaires dignes de se mesurer avec lui, entre autres Hugues de Tuffinsten, qu'il tua de sa propre main ; et le fils de son tuteur, appelé Godefroi, qui devint plus tard son ami et son compagnon d'armes. Rodolphe entra ensuite en hostilités avec son oncle, le comte de Kibourg, auquel il arracha un acte déclarant que tous les biens de cette maison l'enrichiraient un jour par droit de réversion. Un mariage qu'il contracta en 1245 avec la fille de Burkhardt, comte de Hohenbourg, lui acquit la propriété du château d'Attingen et de quelques cantons de l'Alsace. Filleul de Frédéric II, il devait à ce titre défendre les intérêts du chef de l'Empire, ce qu'il accomplit fidèlement. Ligué avec d'autres seigneurs gibelins (1) contre l'évêque de Bâle, il brûla dans cette expédition un monastère de filles, et fut frappé d'excommunication [1253]. Ce fut, dit-on, pour faire révoquer la sentence qui pesait sur lui, qu'il accompagna Ottocar, roi de Bohême, qui voulait conquérir le territoire de la Prusse, alors habitée par un peuple barbare et livré aux plus grossières superstitions du paganisme. La cour de Rome aspirait à propager le christianisme dans ce pays, qu'il s'agissait de civiliser et de conquérir en même temps.

Après s'être signalé dans cette guerre, Rodolphe revint dans son château de Habsbourg, où il ne demeura pas longtemps en repos, car les occasions de guerroyer naissaient presque chaque jour. C'est ainsi qu'il porta les armes tour à tour en faveur

(1) Les gibelins étaient les partisans des empereurs d'Allemagne, en opposition aux guelfes, qui défendaient les intérêts des papes.

MCD 2019

de l'évêque de Strasbourg et des habitants de cette ville. Le prélat cherchait toutes les occasions d'étendre son pouvoir dans la cité, et les bourgeois s'étudiaient au contraire à le restreindre. Rodolphe finit par se ranger du côté des citoyens ; il les fit triompher, et ceux-ci par reconnaissance, lui élevèrent une statue. L'état de paix était contraire aux penchants et aux intérêts de Rodolphe, aussi prenait-il toujours part aux querelles fréquentes qui éclataient entre tous ceux qui tenaient à divers titres le pouvoir. Néanmoins il rendit de véritables services à la société, en la purgeant des brigands qui l'infestaient, et se fit aimer des habitants, dont il prenait volontiers la défense contre les prétentions, souvent tyranniques, de leurs suzerains. Le dévouement qu'il avait toujours montré pour la cause populaire le fit choisir pour chef par un certain nombre de villes et de bourgs de la Suisse. En 1265, étant avoué de Zurich, il livra bataille à Lutold, baron de Regensberg, qui s'était ligué avec d'autres nobles ; dans la chaleur du combat, Rodolphe fut renversé de son cheval, et sauvé de la mort ou de la captivité par un Zuricois. Cette lutte se prolongea, et le comte de Habsbourg augmenta sa réputation militaire par la prise de plusieurs châteaux, dont il se rendit maître en employant tour à tour la force et l'adresse. Il réussit à dissoudre la confédération des nobles ; l'auteur de la guerre Lutold, dépouillé de ses domaines, fut réduit à solliciter le titre de citoyen de Zurich, et mourut dans cette ville, où il vivait d'une pension alimentaire qu'on lui avait accordée [1272]. L'année suivante Rodolphe ayant sous ses ordres les vassaux de l'abbé Saint-Gall, les citoyens de Zurich et les montagnards d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, vint mettre le siége devant Bâle, dont les habitants avaient égorgé plusieurs chevaliers de la famille de Rodolphe (1). Une trève venait d'être conclue entre les assiégeants et les assiégés, et Rodolphe attendait qu'elle fût expirée pour recommencer l'attaque ou pour s'éloigner, lorsqu'il reçut la visite de son neveu, Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg. Il était porteur d'une nouvelle aussi surprenante qu'inattendue, celle de l'élection du comte de Habsbourg au trône impérial. Rodolphe montra d'abord de l'incrédulité ; mais l'arrivée du maréchal de l'Empire, Henri de Pappenheim, ayant confirmé la nouvelle de son élévation, Rodolphe accepta le trône qui lui était offert. Les citoyens de Bâle, instruits de cet événement, ouvrirent leurs portes et prêtèrent serment de fidélité au nouveau roi des Romains, contre lequel ils n'étaient point en guerre. Grâce à cette subtile distinction, la paix fut rétablie, et Rodolphe reçut de ses nouveaux amis une grosse somme d'argent dont il avait le plus grand besoin pour subvenir au frais de son couronnement [1273].

Le choix que les électeurs venaient de faire de Rodolphe pour gouverner l'Empire s'explique par l'état où se trouvait l'Allemagne. La maison de Souabe ou de Hohenstaufen avait régné avec éclat durant plus d'un siècle ; mais les princes de cette illustre famille avaient usé leurs forces dans la lutte qu'ils avaient soutenue contre les papes au sujet de l'investiture. Conrad IV, fils de Frédéric II, étant mort en Italie, Guillaume, comte de Hollande, qui lui avait disputé la couronne impériale, ne lui avait survécu que deux années, et le trône des Césars avait été mis à l'encan et acheté par le comte de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, et Alphonse, surnommé le Sage, roi de Castille. Mais ces deux rivaux ne possédèrent jamais qu'un vain titre ; l'un, le monarque castillan, demeura dans son royaume, l'autre vint se faire couronner : mais il ne fit que de courtes apparitions en Allemagne. Cet ordre de choses avait fait naître l'anarchie ; nul ne voulait obéir, et l'on vit éclore des désordres si graves et si multipliés, que les électeurs prirent la ferme résolution, pour y mettre fin, d'élire un seul chef, qui garantirait les droits de tous. Parmi les compétiteurs au sceptre de Charlemagne, Ottocar, roi de Bohême, semblait devoir réunir la majorité des suffrages ; néanmoins Rodolphe lui fut préféré. Le

(1) Ce massacre avait eu lieu à la suite d'une querelle qui avait éclaté durant un tournoi donné à Bâle par le comte de Lauffenbourg.

MCD 2019

principal motif des électeurs s'explique aisément : ils n'avaient rien à craindre du comte de Habsbourg, trop pauvre pour devenir redoutable aux grands vassaux, et, d'un autre côté, ses talents politiques et militaires promettaient de rendre à l'Empire son ancien éclat. Rodolphe avait d'ailleurs six filles à marier, et plusieurs électeurs méditaient de s'allier au nouveau prince : en devenant ses gendres, ils comptaient se créer un appui qui serait profitable à leurs intérêts. Bref, Rodolphe obtint l'unanimité des suffrages, et ceignit la couronne à Aix-la-Chapelle.

Il avait alors cinquante-cinq ans. Son premier soin fut de se concilier le souverain pontife Grégoire X, qui consentit à le reconnaître, en lui imposant, toutefois, les conditions suivantes, par lesquelles il ratifiait toutes les donations faites au saint-siége, promettait de laisser la possession de Naples et de la Sicile à la maison d'Anjou (1), et d'aller combattre en Palestine contre les Sarrasins. Rodolphe avait deux rivaux : Ottocar et le roi de Castille, Alphonse ; mais le premier était seul à craindre.

En effet, il ne tarda pas à en donner la preuve, en ralliant à sa cause plusieurs princes allemands. Il refusa d'abord de rendre hommage à Rodolphe, et, devenu son suzerain, il chercha même à l'humilier, en lui faisant dire qu'il ne lui devait rien, puisqu'il lui avait payé ses gages ; or, il prétendait que l'empereur avait été maréchal de sa maison, et qu'à ce titre il avait fait partie de sa domesticité. Cette insolence irrita la diète, qui prit pour elle l'insulte, et fournit au prince qu'elle avait choisi les moyens d'en demander raison. Deux envoyés allèrent sommer Ottocar de rendre l'Autriche, la Carinthie et la Carniole qu'il tenait comme fiefs impériaux ; en cas de refus, il était mis au ban de l'Empire. Ottocar avait joint à son héritage la Bohême, la Moravie, et les acquisitions qu'il avait faites par les armes sur les Prussiens ; bref, ses États s'étendaient des confins de la Bavière jusqu'à ceux de la Hongrie, et de la mer Adriatique à la mer Baltique. Il avait, en outre, pratiqué la guerre depuis sa jeunesse : il avait donc de grands avantages sur Rodolphe. Mais ce dernier ayant conclu des alliances avec Ladislas, roi de Hongrie, le duc d'Esclavonie dont il fit son gendre, et le comte du Tyrol, était, en outre, appuyé par les princes allemands les plus puissants. Il put donc tenir tête à son adversaire, auquel il enleva d'abord ses États autrichiens. Celui-ci fut contraint d'accepter la paix et de céder l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. A ces conditions, la sentence portée contre lui fut annulée. Il subit encore une cérémonie qu'il regardait comme un outrage : il lui fallut ployer le genou devant Rodolphe et recevoir de ses mains l'investiture de la Bohême et de la Moravie [1276]. L'empereur choisit Vienne pour sa résidence habituelle ; mais les dépenses que lui imposait sa dignité le contraignirent de lever des contributions sur ses nouveaux sujets : il força même le clergé de lui faire quelques dons. Quoiqu'il eût pour excuse la nécessité, Rodolphe fit éclore des mécontentements, que son ennemi Ottocar prit soin d'aigrir. Persuadé que l'heure avait sonné de recouvrer ce qu'il avait perdu, le roi de Bohême reprit les armes.

Le moment était bien choisi, car l'empereur n'avait autour de lui qu'un petit nombre de soldats, et tous ses serviteurs regardaient leur situation comme tellement désespérée, qu'ils se confessèrent et mirent ordre à leurs affaires, comme s'ils étaient à la veille de mourir ; cette disposition des esprits était fâcheuse, car elle dénotait un découragement profond qui menaçait d'être fatal. En conséquence, l'empereur s'efforça de ranimer le courage des siens ; mais l'arrivée de plusieurs milliers de soldats venant d'Alsace et de Souabe fit plus d'effet que toutes ses exhortations, et le monarque prit la résolution d'aller au-devant d'Ottocar, quoiqu'il ne pût lui opposer que des forces inférieures. Il approchait des frontières de la Hongrie, lorsqu'il rencontra son adversaire, auquel il fit d'abord des propositions d'accommodement.

(1) Le représentant de cette maison, en Italie, était le comte d'Anjou, Charles, frère de Louis IX, roi de France ; il avait enlevé Naples et la Sicile à la maison de Hohenstaufen, et avait fait périr son dernier rejeton, le jeune Conradin, sur l'échafaud.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demorainе del.t

Paris, Imp.e de Legay, r. de la Bucherie, 1.

Pardinel sculp.

1 ET 2. HABITANS DE FLIPOVAN DANS LA BUCCOVINE (Autriche) 3 ET 4. PAYSANS RUSSNIAQUES DU PALATINAT DE MARMAROS. (Autriche)

ALLEMAGNE

Se voyant rebuté, il présenta la bataille au roi de Bohême : l'action fut sanglante, et Rodolphe, démonté, allait périr, s'il n'avait été secouru à propos par un corps de réserve qui le dégagea. Ottocar, moins heureux, tomba sous les coups de plusieurs chevaliers autrichiens et styriens, qui voulaient venger le sang de plusieurs membres de leur famille, que le roi de Bohême avait fait répandre. Le corps du prince était percé de dix-sept blessures, et Rodolphe lui fit rendre tous les honneurs dus à sa dignité. Ayant licencié les Hongrois, dont la rapacité aurait provoqué des querelles dans son camp, Rodolphe ne put profiter qu'imparfaitement de sa victoire ; il aurait voulu se rendre maître de tous les États d'Ottocar, dont le fils Wenceslas, encore enfant, était hors d'état d'opposer par lui-même quelque résistance. Mais un neveu d'Ottocar, Othon, margrave de Brandebourg, intervint, et Rodolphe dut renoncer à ses projets ambitieux. Wenceslas conserva le royaume de Bohême, et fut mis sous la tutelle d'Othon. L'empereur n'obtint pas cependant un triomphe stérile, car on lui abandonna les possessions autrichiennes, qu'il partagea entre ses fils.

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs que la riche succession de la comtesse Mathilde (1) avait divisé le chef de l'Église et celui de l'Empire. Cet héritage était devenu la cause de guerres acharnées qui duraient depuis deux siècles ; mais la lutte suspendue par des trèves fréquentes avait enfin tourné à l'avantage des papes. Ils avaient recueilli la plus belle part des possessions laissées par Mathilde. Rodolphe tenta un moment de faire revivre les droits de ses prédécesseurs ; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était trop mal affermi sur son trône pour braver sans danger l'inimitié du souverain pontife. La chaire apostolique était occupée par Nicolas III, dont les actes avaient déjà fait voir qu'il saurait soutenir les intérêts de la cour de Rome. L'empereur jugea qu'il valait mieux l'avoir pour ami que pour adversaire, et il lui céda ce qu'il ne pouvait lui enlever, c'est à dire l'exarchat de Ravenne et d'autres provinces voisines chez lesquelles était établie depuis longtemps l'autorité papale. Néanmoins il se réserva la Toscane ; mais les habitants de ce pays, résolus de conserver leur indépendance, l'achetèrent par de grosses sommes d'argent que Rodolphe accepta : c'était le parti le plus sage, puisque le monarque n'était pas assez riche pour descendre en Italie à la tête d'une armée. Il demeura donc en Allemagne, et rendit à cette contrée le service le plus éminent ; car il rétablit la tranquillité intérieure, dont elle n'avait pas joui depuis longtemps. En effet, tout le pays était couvert de forteresses où résidaient des petits seigneurs qui étouffaient l'industrie nationale en interrompant les communications ; ils rançonnaient les voyageurs et pillaient les marchandises qui traversaient leur territoire. Rodolphe, à la tête d'un corps de troupes, prit et rasa une foule de ces châteaux, et fit mettre à mort quelques-uns de leurs possesseurs, ceux que leurs crimes multipliés désignaient à la sévérité de la justice. Il s'occupa encore, et avec le même succès, à se faire restituer les fiefs, dont certains princes s'étaient rendus maîtres à la faveur des troubles qui avaient précédé son avénement ; en un mot, malgré son âge avancé, il montra toute l'activité de la jeunesse. Le monarque força en outre les princes étrangers, vassaux de l'Empire, à remplir strictement leurs obligations, entre autres le comte de Bourgogne, qui, au mépris de ses devoirs, avait fait hommage au roi de France. Vaincu dans un combat, le prince bourguignon vint se prosterner à Bâle au pied du trône de l'empereur, et reçut de lui l'investiture de ses fiefs. A cette époque [1284], un imposteur essaya de se faire passer pour Frédéric II, et trouva des soutiens parmi quelques électeurs jaloux de la puissance de Rodolphe ; mais ce dernier poursuivit son rival, qui se réfugia dans la ville de Wetzlar ; les habitants l'abandonnèrent à sa vengeance : le prétendu Frédéric II expira par la main du bourreau.

(1) Voir l'*Histoire d'Allemagne*. Mathilde possédait la Toscane, les principautés de Spolète, de Parme, de Plaisance, la plus grande partie de la Lombardie, ainsi que la Romagne. Elle avait légué toutes ces provinces au saint-siége.



MCD 2019

L'empereur fut moins heureux dans la tentative qu'il fit pour se rendre maître de Berne; les citoyens de cette cité repoussèrent toutes ses attaques, et Rodolphe prit le parti de renoncer à son entreprise.

Il tourna alors ses regards sur la Bohême, dont le jeune roi, Wenceslas, implorait sa protection : on se rappelle qu'il avait été confié aux soins d'Othon de Brandebourg; celui-ci, reconnu régent, n'avait songé qu'à piller le royaume, et avait tellement négligé l'éducation de son pupille que Wenceslas ne savait ni lire ni écrire. L'empereur le débarrassa d'un tuteur si pernicieux; il lui fit restituer tous les droits du commandement, et lui donna en mariage sa fille Judith, qui reçut pour dot la Moravie [1282]. Le monarque allemand s'occupa aussi des affaires de la Hongrie; le roi de cette contrée, Ladislas IV, ayant péri victime d'un assassinat, n'avait pas laissé d'enfant : plusieurs prétendants se disputèrent sa succession, que Rodolphe voulut adjuger à l'un de ses fils appelé Albert. Mais André, prince hongrois, soutenu par la majorité de la nation, l'emporta sur tous ses concurrents. Albert lui-même ne fit rien pour soutenir le droit que son père lui avait donné; il espérait d'ailleurs le remplacer sur le trône impérial; mais tous ses efforts et ceux de Rodolphe ne purent engager la diète, qui fut convoquée à Francfort, à donner à Albert le titre de roi des Romains. Elle ajourna la décision de cette affaire, au grand chagrin de l'empereur, dont les forces diminuaient chaque jour. Ce prince, après avoir visité Bâle et Strasbourg, lieux qui lui étaient chers, car ils lui rappelaient les souvenirs de sa jeunesse, s'était mis en route pour se rendre à Spire, lorsqu'il fut contraint de s'arrêter à Germesheim, où il mourut [1291]; il avait soixante-treize ans et en avait régné dix-neuf. Pour juger l'administration de Rodolphe nous nous contenterons de rapporter le témoignage d'un contemporain. « Son nom seul, » dit-il, » répandait la terreur parmi les barons » turbulents, et la joie dans le peuple. » Ainsi, la paix et le repos sortirent de la » guerre et des troubles, comme la lu- » mière jaillit du sein de l'obscurité. L'a- » griculteur ressaisit le soc de la charrue » qu'il avait négligée si longtemps; le » commerçant, que la crainte avait retenu, » put voyager avec confiance et sûreté; » les brigands, qui avaient osé se montrer » en plein jour, ensevelirent leurs crimes » dans les déserts et les ténèbres. » Ce prince, à tous les avantages physiques, joignait les vertus qui conviennent à la haute position à laquelle il était parvenu; il était brave sur le champ de bataille; religieux, mais sa dévotion était éclairée pour son temps; ses manières étaient affables, et lorsqu'il parlait, nul ne possédait comme lui le don de persuader. Il était même parvenu à dompter sa vivacité naturelle, qui aurait pu lui devenir préjudiciable lorsqu'il fut parvenu au trône, car les paroles d'un prince ne meurent pas comme celles d'un particulier et ont toujours du retentissement. Né dans un siècle barbare et condamné dès l'enfance à vivre dans les camps, Rodolphe n'avait eu ni le temps ni les moyens d'enrichir son esprit. Néanmoins il appréciait le mérite de ceux qui cultivaient les lettres, et il donna une médaille et une chaîne d'or, sa parure habituelle, à un citoyen de Strasbourg qui lui avait fait hommage d'un livre où il racontait les guerres qui avaient eu lieu jadis entre les Romains et les Germains. Il manquait à ce moment de l'argent nécessaire pour acquitter la solde de ses soldats; et, comme un de ses parents lui reprochait la libéralité qu'il venait de faire : « Mon ami, » lui dit-il, « les hommes qui louent nos ac- » tions nous inspirent un nouveau cou- » rage. Que ne puis-je donner plus de » temps à la lecture et consacrer aux sa- » vants une partie des sommes qu'il me » faut livrer à des chevaliers illettrés ! » — Rodolphe avait eu deux femmes légitimes : six de ses filles furent mariées à des rois et à des princes, et, par ce moyen, la famille du comte de Habsbourg prit racine dans les maisons les plus puissantes du nord de l'Europe.

## ALBERT Ier.

De tous les fils de Rodolphe, c'était le seul qui lui survécût, et il hérita de toutes

MCD 2019

les provinces que l'habileté paternelle avait acquises à la maison de Habsbourg. Ce fut la cause de l'exclusion d'Albert du trône impérial. Adolphe, comte de Nassau, lui fut donc préféré. Albert ne pouvait d'ailleurs rien entreprendre, car la dureté de son administration avait fait naître des soulèvements qu'il eut beaucoup de peine à étouffer. Les habitants de Vienne, où il faisait sa résidence, prirent part à la révolte. Mais, à la suite d'un blocus rigoureux, ils ouvrirent les portes de la ville, et ils ne purent obtenir leur pardon qu'en livrant leurs chartes, qui furent annulées. Albert eut encore à repousser les attaques des rois de Bohême et de Hongrie; mais un traité mit bientôt fin aux hostilités [1292]. Sur ces entrefaites, le prince autrichien reçut la nouvelle de l'avénement d'Adolphe, et il consentit à rendre les ornements impériaux dont il s'était emparé. Cependant, il continua de fomenter des intrigues contre le nouvel empereur, qui avait eu l'imprudence de se brouiller avec l'archevêque de Mayence, auquel il devait le trône. Albert mit ce dernier dans ses intérêts, et conclut une ligue avec le roi de Bohême et les électeurs de Bohême et de Brandebourg. Toutes les mesures étant prises, les confédérés citèrent le chef de l'Empire à comparaître devant eux, et, comme il refusa d'obéir à cette injonction, ils le déposèrent. L'épée seule pouvait trancher le différend. Albert prit les armes, et rencontra ses adversaires entre Spire et Worms. Il joignit dans la mêlée son compétiteur, qui lui cria : « *Re*» *nonce à la couronne ou à la vie.* — *C'est* » *le ciel qui en décidera,* » lui répond Albert, et il blesse d'un coup de lance son rival, qui tombe et est bientôt percé de mille coups [1298]. Le vainqueur ne voulut pas paraître devoir l'Empire à son triomphe, et, quoiqu'il se fût fait décerner précédemment la couronne, il se soumit à une réélection. L'empereur commença par rechercher l'alliance de Philippe le Bel, roi de France, pour mieux résister au pape Boniface VIII, qui s'était déclaré son ennemi; il fiança la fille du monarque français à Rodolphe, son fils aîné; mais le souverain pontife n'en continua pas moins la lutte, et adressa une lettre aux princes allemands ecclésiastiques, dans laquelle il les chargeait de sommer Albert de se rendre à Rome pour se soumettre au jugement du pontife et se justifier du meurtre d'Adolphe, dont on l'accusait. Quelques électeurs, entre autres l'archevêque de Mayence, avaient embrassé le parti du pape. Albert le força de se soumettre en ravageant ses États, et contraignit les autres confédérés à déposer les armes. Les succès de l'Empereur fléchirent la colère de Boniface; il accueillit les envoyés d'Albert et le réconcilia avec l'Église. Mais celui ci reconnut que le droit de choisir le roi des Romains appartenait primitivement au saint-siége, qui le déléguait aux électeurs.

L'empereur voulut faire rendre au roi de Bohême, Wencelas, la Pologne et la Hongrie dont il s'était emparé, et lança contre lui un décret de proscription; mais Wenceslas étant mort sur ces entrefaites, son fils mit fin aux hostilités en consentant à tenir d'Albert ses États de Bohême et de Pologne. Il fut assassiné en 1306, et l'empereur, dont cet incident réveilla l'ambition, parvint à faire décerner la couronne de Bohême à son fils aîné, Rodolphe, qui épousa la veuve de Wenceslas (1). Le nouveau prince ne régna qu'une année; à sa mort, Albert proposa son second fils, Frédéric; les seigneurs bohémiens lui préférèrent Henri, duc de Carinthie; les troupes autrichiennes envahirent le royaume, mais l'hiver précipita leur retraite.

Cependant, Albert avait alors à soutenir une guerre au sujet de la Misnie et de la Thuringe, que leur souverain avaient cédées à l'Empire, au détriment de son héritier naturel qui s'apprêtait à revendiquer son droit (2). Albert était, en outre, en hostilités avec plusieurs villes de la Suisse, qu'il voulait soumettre à ses lois; il avait déjà étendu sa domination depuis le lac de Thoun jusqu'au pays des Grisons; mais les baillis ou gouverneurs, chargés d'exécuter ses ordres, avaient rendu leur admi-

(1) La première femme de Rodolphe, Blanche, fille de Philippe le Bel, était morte l'année précédente.

(2) Cef héritier était Philippe de Nassau, frère d'Adolphe.

MCD 2019

nistration si odieuse, que les habitants, excités par trois généreux patriotes, Furts, Melchal et Stauffacher, se soulevèrent et secouèrent le joug qui pesait sur eux [1308] (1). A cette nouvelle, Albert renonça à l'expédition qu'il méditait contre la Thuringe, pour marcher contre les Suisses. Il était déjà parvenu sur les bords de la Reuss, et il venait de traverser cette rivière avec trois seigneurs et son neveu Jean, dont il retenait l'héritage, lorsque ce dernier, saisissant les rênes du coursier d'Albert, lui cria : « *Rends-moi mon* » *bien.* » Aussitôt les conjurés entourèrent le monarque, l'un d'eux le perça de son épée, et l'autre lui fendit la tête ; ainsi mourut ce prince, qui était doué de grands talents politiques, toutefois ils étaient obscurcis par une ambition insatiable, et par un despotisme plein d'arrogance.

## FRÉDÉRIC ET LÉOPOLD.

Les enfants d'Albert vengèrent sa mort, mais ce fut avec une cruauté que l'histoire a dû flétrir : en effet, ses deux fils aînés, Frédéric et Léopold, détruisirent non-seulement les châteaux des meurtriers, mais ils égorgèrent leurs amis et leurs vassaux, les rendant complices d'un crime auquel ces derniers n'avaient pris aucune part. Mais de tous les enfants d'Albert, qui montra le plus de férocité? ce fut une femme, Agnès, veuve d'André III, roi de Hongrie ; elle assista au supplice de soixante-trois victimes, qui furent décapitées en sa présence, et elle voulut étrangler de ses propres mains un jeune enfant, fils de Walter d'Eschenbach (2). Quelques historiens affirment que cette furie fit périr plus de mille personnes, puis, quand les victimes lui manquèrent ou quand elle fut lasse de verser le sang, elle fonda un monastère au lieu même où son père avait été assassiné. Agnès s'y retira avec sa mère, qui avait pris part à tous les meurtres dont elle s'était souillée, et toutes deux y passèrent le reste de leurs jours, livrées à la prière et à des exercices de piété, comme pour demander à Dieu un pardon qu'elles n'étaient pas dignes d'obtenir. En vertu d'un pacte de famille, Frédéric, alors âgé de vingt-trois ans, et Léopold, qui en avait seize, gouvernèrent en commun les États que leur père avait laissés, et devinrent les tuteurs de leurs frères, encore dans l'enfance : ces derniers étaient au nombre de trois. Frédéric brigua la couronne impériale ; il avait pour concurrent Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, roi de France, et Henri, comte de Luxembourg ; celui-ci obtint la préférence par l'appui de son frère, qui était électeur de Cologne. Les deux princes autrichiens tentèrent aussi de se rendre maîtres de la Bohême ; mais les habitants donnèrent la couronne à Jean, fils du nouvel empereur, qui accorda de son côté à Frédéric et à Léopold l'investiture des provinces et des fiefs qu'Albert leur avait laissés. Cependant Henri VII se mit en marche pour l'Italie, afin de s'y faire couronner en qualité de roi, et de faire rentrer sous son obéissance les villes de la Lombardie. Léopold le suivit dans cette expédition, et se signala par sa bravoure ; il sauva la vie de l'empereur en venant le dégager lorsqu'il était assiégé par les citoyens de Milan. Pour reconnaître ce service, le monarque lui donna sa nièce en mariage, et devint son beau-frère. Quant à Frédéric, il était resté en Autriche, où sa présence était nécessaire pour tenir en respect quelques seigneurs mécontents, qui méditaient une révolte [1312].

Henri VII expira sur ces entrefaites, il n'avait pas quitté l'Italie, et se préparait à envahir le royaume de Naples lorsque la mort vint le frapper. Le trône impérial qu'il laissait vacant fut réclamé une seconde fois par Frédéric ; mais un parti puissant lui opposait le duc de Bavière, Louis V, qui fut sacré et couronné à Aix-la-Chapelle. De son côté, Frédéric, élu par ses partisans, reçut le diadème des Césars à Boun. Les deux monarques se préparèrent à vider leur querelle par les armes ; si Léopold et Frédéric eussent uni leurs forces ils auraient accablé le prince

(1) Voir les détails de ce grand événement dans l'Histoire de la Suisse, qui fait partie de ce volume.

(2) Walter était un des meurtriers de l'empereur Albert.

MCD 2019

bavarois ; mais Léopold alla faire la guerre aux Suisses, qui lui firent éprouver une sanglante défaite à Morgarten, et le monarque autrichien, abandonné à ses propres ressources, fut réduit à livrer à son rival de petit combats, qui ne pouvaient amener aucune décision. Enfin Frédéric alla chercher son ennemi, Louis V, et le rencontra entre Muhldorf et Ettingen. Au lieu d'attendre Léopold, qui lui amenait un corps de troupes, il voulut vaincre seul, et engagea l'action. Ses soldats furent mis en déroute après un combat opiniâtre, et lui-même se trouva dans la nécessité de se rendre. Conduit en présence du vainqueur, celui-ci s'efforça de le consoler en lui disant : « Cette journée nous a fait voir quelle est votre vaillance, et vous ne devez pas oublier que la victoire est entre les mains de Dieu. » Toutefois Frédéric fut renfermé dans une forteresse du haut Palatinat. Louis V ne put tirer parti de son triomphe, car la plupart de ses soldats, ayant fini leur temps de service, l'abandonnèrent, tandis que Léopold tenait la campagne avec une armée redoutable.

Le trône pontifical était, à cette époque, occupé par Jean XXII ; cependant la résidence du saint-siége n'était plus à Rome, mais à Avignon. Le pontife était dévoué à la maison d'Anjou, qui régnait à Naples, et il voulait faire monter au trône des Césars le roi de France, Charles IV ; en conséquence, il refusa de reconnaître en qualité d'empereurs Louis V et Frédéric, et comme le premier avait donné des secours aux gibelins, adversaires des papes, Jean XXII avait prononcé sa sentence de déposition. Sur ces entrefaites, Louis fut battu en Souabe par Léopold ; dans cette extrémité, il alla trouver Frédéric, qu'il retenait captif depuis trois ans, et il le mit en liberté, après lui avoir fait jurer de renoncer à la couronne impériale. Frédéric voulait exécuter l'engagement qu'il venait de prendre, mais, n'ayant pu vaincre l'opposition de son frère, il alla reprendre ses fers. Touché d'un acte si magnanime, Louis conclut avec Frédéric un nouveau traité, par lequel ils convinrent de régner conjointement. Peu de temps après cet événement, Léopold mourut, âgé de trente-cinq ans, et Louis en profita pour reprendre à Frédéric la portion du pouvoir qu'il lui avait cédée. Le prince autrichien n'osa ou ne voulut pas réclamer contre cette injustice. Il avait d'ailleurs des démêlés avec un de ses frères, nommé Othon, auquel il céda les provinces que Léopold possédait en Souabe. Frédéric, miné par le chagrin, expira le 13 janvier 1330 ; il ne laissa que deux filles. Quant à Léopold, marié à Catherine de Savoie, il eut aussi deux princesses ; l'une, Catherine, épousa Enguerrand de Coucy, seigneur picard, l'autre, Agnès, devint la femme du duc de Schweidnitz.

## ALBERT II ET OTHON.

Ils étaient frères des deux princes dont nous venons de retracer la vie, et ils surent rester d'accord et gouverner avec intelligence les États autrichiens. Cependant Albert, privé par une maladie, à l'âge de trente-deux ans, de l'usage de ses jambes, ne pouvait plus combattre avec l'épée ; mais il se servit du bras d'Othon, qui avait appris l'art de la guerre dans le camp de Léopold, qu'il avait accompagné dans ses dernières expéditions. On lui offrit la couronne impériale ; se sentant trop faible pour soutenir un tel fardeau, il rejeta cet honneur, et fit si bien valoir son refus auprès de l'empereur Louis V, qu'il en reçut le don des villes de Brisach, de Schaffouse, de Rhinfeld et de Neubourg. A la vérité, ce n'étaient que des gages remis entre ses mains pour assurer le payement des sommes qui lui étaient dues. Mais il pouvait espérer que ces gages lui resteraient. Quelque temps après, l'empereur, pour s'assurer l'appui des deux princes autrichiens contre l'ambition de Jean, roi de Bohême, chef de la maison de Luxembourg, offrit à ces deux princes l'investiture de la Carinthie et du Tyrol. Néanmoins cette dernière province réussit à repousser le joug de l'Autriche. Othon mourut peu de temps après cet incident [1339], laissant deux fils, qui furent mis sous la tutelle de leur oncle, Albert.

Le roi de Bohême Jean, qui avait des prétentions sur la Carinthie, forma une

MCD 2019

ligue contre l'empereur Louis V, qui avait disposé de cette province en faveur de la maison d'Autriche [1346]. Cette guerre n'eut aucun résultat important ; le monarque bohémien, roi aventurier, finit par se faire tuer en France, à la bataille de Crécy, et Louis V mourut à son tour, en 1347 ; il eut pour successeur au trône impérial le fils de son ennemi, qui prit le nom de Charles IV. Albert n'hésita pas à le reconnaître, satisfait de profiter des circonstances pour augmenter ses possessions. Quoiqu'il eût étendu son influence en Suisse par diverses acquisitions, il voyait avec inquiétude l'existence de quelques cantons qui avaient adopté le gouvernement républicain. Il résolut de les détruire, et commença par attaquer Zurich, à la tête d'une armée de trente-quatre mille hommes [1352] ; mais, après une longue guerre où il n'éprouva que des revers, Albert finit par renoncer à son projet de subjuguer les Suisses, et, de retour à Vienne, il termina ses jours au bout de quelques mois, après avoir gouverné durant trente-huit ans [1358]. Il laissa six enfants, parmi lesquels on comptait quatre fils, Rodolphe, Frédéric, Albert et Léopold.

## RODOLPHE IV.

Ce prince mourut jeune, et, cependant, il agrandit ses possessions, puisqu'il y ajouta les comtés de Goritz et de Gradiska, et le Tyrol qu'il se fit léguer par Marguerite de Molstasch, héritière de cette principauté. Cette dame avait quitté son premier époux, le roi de Bohême pour vivre en concubinage avec Louis de Bavière. Un fils naquit de ce commerce illégal, que Rodolphe fit légitimer par le pape ; en reconnaissance de ce service, Marguerite lui assura la réversion du Tyrol, si son fils et son mari mouraient sans laisser d'enfants. Mais cet acte annulait un contrat qui assurait le Tyrol à la maison de Bavière. L'époux et le fils de Marguerite étant morts sans postérité, Rodolphe devint maître du Tyrol. Cet incident fit éclater une guerre entre la Basse-Bavière et l'Autriche ; le souverain pontife intervint, et les hostilités cessèrent pour faire place à des négociations. Rodolphe eut ensuite de vives contestations avec le patriarche d'Aquilée, qui possédait plusieurs fiefs dans la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Le prince autrichien contraignit le prélat de renoncer aux villes dont il était le suzerain, et plaça même une garnison dans la capitale du patriarche, qui habitait le Frioul. Il fit ensuite un voyage en Italie, pour être témoin du mariage de son frère Léopold avec une fille du duc de Milan, Barnabo Visconti. Il mourut durant ce voyage ; il avait alors vingt-sept ans [1365].

Rodolphe avait été précédé au tombeau par Frédéric, un de ses frères, qu'un accident avait fait périr à la chasse. Ainsi, la maison d'Autriche n'avait plus pour chefs que deux princes, Albert et Léopold ; l'un âgé de dix-sept ans, et l'autre de quinze. A peine avaient-ils pris les rênes du gouvernement qu'il leur fallut repousser l'attaque d'Étienne de Bavière, qui, lassé de la longueur des négociations entamées au sujet du Tyrol, essaya de s'emparer de cette province à main armée. Bref, cette contestation se termina de la manière suivante : le Tyrol appartint définitivement à la maison d'Autriche, qui paya à la Bavière une somme de cent seize mille florins [1369]. L'union ne dura pas longtemps entre Albert et Léopold ; le premier était d'une humeur pacifique, tandis que le second avait des inclinations tout opposées ; en conséquence, Léopold obtint une prépondérance décisive, car il ne laissa à Rodolphe que l'Autriche. Il augmenta encore ses possessions en achetant Fribourg, dans le Brisgaw, et en se faisant céder Bâle par l'évêque de cette ville ; il acquit en outre, à prix d'argent, plusieurs seigneuries sur les bords du Rhin et dans la Souabe. Léopold possédait aussi plusieurs domaines considérables dans la Suisse et dans l'Alsace ; il fut sur le point de perdre ceux de cette dernière province, par l'invasion subite d'un guerrier alors célèbre, Enguerrand de Coucy. Suivant l'usage de ce siècle, Coucy rassembla des aventuriers et se répandit en Alsace ; il réclamait plusieurs terres qui devaient lui

MCD 2019

revenir, disait-il, comme faisant partie de la dot de sa mère. Après avoir dévasté l'Alsace, que Léopold n'osa défendre à cause de l'infériorité de ses forces, Enguerrand pénétra jusqu'au lac de Zurich ; mais les habitants de Berne, de Bienne, de Morat et de Neufchâtel ayant défait plusieurs détachements de ses troupes, Coucy revint en Alsace, et son armée se dispersa.

Léopold prit part, peu de temps après, à la guerre que François de Carrare, seigneur de Padoue, faisait aux Vénitiens qu'il voulait chasser de la terre ferme. Ceux-ci désarmèrent Léopold, en lui cédant la Marche de Trévise, qu'il finit par vendre, pour soixante mille ducats, à Carrare; mais il acquit la ville de Trieste, qui se soumit volontairement à ses lois. Toutefois, Léopold échoua dans le projet qu'il avait formé de faire épouser à son fils Guillaume la belle Hedwige, fille de Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne, et qui devait transmettre cette dernière couronne à son époux. Hedwige, ayant résidé quelque temps à Vienne, avait inspiré à Guillaume la passion la plus violente, qu'elle semblait partager elle-même ; aussi avait-elle refusé de s'unir à Jagellon, duc de Lithuanie, qui offrait aux seigneurs polonais de réunir sa province au royaume, et d'embrasser la religion chrétienne, s'il obtenait la main de la princesse polonaise. Le clergé et les nobles agréèrent sa proposition, et contraignirent Hedwige à prendre pour époux le duc de Lithuanie. Cet incident fut suivi de la révolte de presque toutes les villes que le prince autrichien possédait en Souabe, et qui, s'étant liguées entre elles, voulaient se joindre à la confédération helvétique. Cet état de choses entraîna Léopold dans une guerre contre les Suisses ; il marcha contre eux, à la tête de quatorze cents fantassins et quatre mille cavaliers. Ces cavaliers étaient tous des nobles et des hommes d'armes qui professaient le plus grand mépris pour leurs adversaires ; l'un d'eux dit à Léopold : « Nous vous livrerons ce soir, pieds et poings liés, ces vilains. » Il en en arriva tout autrement. Les Autrichiens, obligés de combattre avec désavantage, furent vaincus ; Léopold, saisissant un étendard, ramena les siens au combat, et périt accablé par le nombre. Telle fut l'issue de la bataille de Sempach, qui coûta la vie à deux mille Autrichiens. Le prince qui venait de succomber avait trente-six ans ; il y en avait vingt qu'il tenait les rênes du gouvernement [1394].

## ALBERT, GUILLAUME ET LÉOPOLD.

Nous avons vu qu'Albert III avait cédé à son frère Léopold II (1) la majeure partie des provinces dont ils avaient hérité conjointement; il n'avait gardé que l'Autriche ; mais à la mort de son frère, devenu chef de la famille, il reprit l'administration de tous les États héréditaires. Néanmoins, au bout de quelques années, ses neveux le forcèrent à leur abandonner les domaines dont leur père avait joui. Guillaume eut, pour sa part, la Styrie, la Carinthie et la Carniole ; Léopold se saisit du Tyrol et des domaines que la maison d'Autriche possédait en Souabe, en Alsace et dans l'Helvétie. Ces princes avaient encore deux frères, Ernest et Frédéric, mais qui, étant encore en bas âge, demeurèrent sous leur tutelle. Albert III était d'une humeur pacifique ; néanmoins il se mêla aux troubles qui agitaient la Bohême, et permit que l'on transférât dans une forteresse, située en Autriche, le roi de Bohême Wenceslas. Un frère de Wenceslas le délivra, et Albert, qui favorisait les seigneurs bohémiens, adversaires du monarque, vint à leur secours avec une armée ; mais il tomba malade et mourut à Luxendorf, jeune encore, car il n'avait pas plus de quarante-six ans [1395]. Ce prince aimait les sciences exactes et avait appris les mathématiques, ce qui le conduisit à adopter les rêveries de l'astrologie judiciaire : on lui donna le surnom d'astrologue. Marié deux fois, il laissa de sa seconde épouse un fils nommé Albert.

Guillaume, comme le plus âgé, voulut

(1) C'est ce même Léopold qui venait d'être tué à la bataille de Sempach.

MCD 2019

exercer la suprématie sur tous les princes de sa maison ; le jeune Albert repoussa cette prétention, et il fut décidé qu'ils régneraient conjointement. Cependant le pouvoir resta aux mains de Guillaume, car, entraîné par son désir de voir les lieux où le Christ avait passé sa vie, et qu'il avait sanctifiés par sa mort, Albert se rendit à Jérusalem sous les habits d'un pèlerin. Un poëte du temps a rimé le récit des aventures du prince, qui tiennent plus du roman que de l'histoire. A son retour, Albert IV prit pour épouse Jeanne, fille du duc de Hollande. Au reste, les faits politiques qui le concernent n'offrent que peu d'intérêt, et se réduisent à sa coopération aux actes de Sigismond, qui aspirait à détrôner son frère Wenceslas, roi de Bohême, pour se mettre à sa place. Albert eut le tort de négliger les soins du gouvernement, pour se livrer à des exercices de piété qui ne convenaient qu'à un moine. Il passait son temps, dit un annaliste contemporain, dans un couvent de Chartreux, et se soumettait au régime de ces religieux; il expira à l'âge de vingt-sept ans [1414]. Il avait deux enfants, une fille et un fils. Celui-ci, qui s'appelait Albert, fut confié aux soins de son oncle Guillaume, qui s'acquitta avec zèle et fidélité de la tâche qui lui était imposée. Ce dernier mourut à son tour en 1406, et n'eut point d'enfants de son union avec une fille du roi de Naples et de Hongrie, Charles de Duras.

Guillaume, par ses talents et son caractère, avait exercé un utile ascendant sur les princes de sa maison ; quand il fut descendu dans la tombe, ceux-ci se divisèrent, et nous les partagerons en ligne albertine et en ligne léopoldine, qui furent presque toujours en opposition au détriment de tous. Léopold III, Ernest et Frédéric IV se divisèrent les États de leur père; le premier eut en partage les domaines d'Helvétie, de Souabe et d'Alsace; le second posséda la Styrie, la Carinthie et la Carniole ; le troisième garda le Tyrol. Le roi de Bohême Wenceslas, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, avait obtenu la couronne impériale, il fut déposé par un certain nombre d'électeurs, qui élurent à sa place le comte palatin Robert; Léopold se déclara pour ce dernier, et l'accompagna en Italie, où le monarque allait revendiquer ses droits. Robert fut battu par le duc de Milan, et Léopold fait prisonnier dans cette action [1401]; il obtint sa liberté et revint en Allemagne. Guillaume venait de mourir, et il voulut lui succéder dans la tutelle d'Albert V, mais il éprouva de l'opposition de la part de ses frères Ernest et Frédéric. Bref, leur rivalité remplit de troubles l'Autriche, jusqu'à l'époque où le souverain légitime, Albert V, put gouverner par lui-même. Léopold termina sa carrière en 1411; il n'avait pas plus de quarante ans.

## ALBERT V, ET COMME EMPEREUR, ALBERT II.

A l'époque où nous sommes parvenus, Albert entrait dans sa quinzième année; déclaré majeur, il prit en main le pouvoir, et réussit à rétablir la tranquillité dans ses États, où la paix publique était sans cesse troublée par l'ambition des nobles, qui guerroyaient sans cesse entre eux, tandis que des troupes de bandits infestaient toute la contrée, dévastaient la campagne, et mettaient à contribution les bourgades dont les habitants étaient trop faibles pour leur résister. Le jeune Albert mit fin à ces calamités, qui ruinaient le souverain aussi bien que le peuple. Le jeune prince autrichien devint l'époux de la fille de l'empereur Sigismond, qui était aussi roi de Hongrie et de Bohême. Ce dernier royaume était en proie à une effroyable anarchie, enfantée par des opinions religieuses. Un professeur nommé Jean Huss avait répandu dans l'Université de Prague les principes de Wiclef, théologien anglais, lesquels tendaient à dépouiller le clergé de ses richesses et de sa suprématie spirituelle. Huss, déclaré hérétique, fut sommé de comparaître au concile de Constance pour se justifier; il obéit, après avoir préalablement obtenu un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Il fut condamné au bûcher, et livré aux flammes. Sigismond laissa violer sa parole, sous le prétexte que tout

MCD 2019

homme qui attaque la foi catholique perd toute espèce de droit. Le supplice de Jean Huss et d'un autre de ses disciples appelé Jérôme fit éclater un soulèvement général.

Les Bohémiens, conduits par un de leurs compatriotes appelé Ziska, firent une guerre sanglante à Sigismond. Tous les efforts de ce monarque ne purent ni apaiser ni vaincre la rage frénétique de ses sujets : toutes les classes de la nation avaient pris les armes, et se montraient invincibles, parce qu'elles méprisaient la mort, et même la cherchaient pour gagner la palme du martyr. Néanmoins, les Bohémiens qui s'étaient divisés et battus entre eux, fatigués du désordre, finirent par s'accommoder avec leur prince, qu'ils consentirent à reconnaître en cette qualité. Il mourut un an après sa réconciliation avec ses sujets [1437]. Dans l'année qui précéda son trépas, il s'occupa activement de faire passer sur la tête de son gendre Albert les couronnes de Hongrie et de Bohême ; mais toutes ses mesures furent traversées secrètement par l'impératrice Barbara, que sa conduite déréglée avait rendue la honte de son sexe. Comme elle voyait que la santé de Sigismond déclinait rapidement, elle forma le projet d'épouser Ladislas, roi de Pologne, auquel elle apporterait en dot la Hongrie et la Bohême ; elle avait soixante ans, et ce prince vingt-trois. Ce plan était contraire aux intérêts d'Albert, qui allait être dépouillé d'un héritage sur lequel il devait compter ; mais, averti de ce qui se passait, Sigismond fit arrêter Barbara, et par cet acte de vigueur, déjoua la conjuration. Il dicta ensuite un testament en faveur de son gendre ; celui-ci se fit proclamer en Hongrie, où il obtint l'unanimité des suffrages ; mais les Bohémiens choisirent pour monarque Casimir, frère de Ladislas. Toutefois, Albert marcha sur Prague, où il fut couronné, et tint ensuite la campagne contre ses adversaires ; les hostilités se terminèrent par une trève. Sur ces entrefaites, Albert monta sur le trône impérial.

A son avénement, il eut à s'occuper d'une affaire importante, et à laquelle étaient mêlées toutes les puissances européennes. L'Eglise catholique était depuis longtemps déshonorée et affaiblie par des abus scandaleux, que le concile de Constance avait entrepris de détruire. Il commença par déposer les trois papes qui se disputaient la tiare, et il fit choix d'un nouveau pontife qui prit le nom de Martin V. Celui-ci convoqua une nouvelle assemblée à Bâle ; mais son successeur, Eugène IV, mécontent des actes des pères de Bâle, voulut dissoudre ce concile pour en convoquer un autre, qui se tint d'abord à Ferrare, et ensuite à Florence. Cependant les prélats et les autres membres de l'assemblée de Bâle refusèrent d'obéir à l'injonction d'Eugène, et la querelle s'étant échauffée, ils le déposèrent et mirent à sa place Amédée XIII, duc de Savoie, qui avait abdiqué pour vivre dans la retraite. Sollicité par les deux conciles, Albert adopta la plus grande partie des réglements adoptés par le concile de Bâle ; mais il ne voulut pas prendre une part active à la contestation qui divisait les deux papes, et, grâce à sa prudence, l'Allemagne demeura en repos. Il avait d'ailleurs à conjurer un péril redoutable ; il fallait défendre la Hongrie contre un peuple nouveau qui, venu de l'Asie, campait aux portes de Constantinople, dont il allait bientôt renverser les remparts. Leur souverain, Amurat II, déjà illustre par ses exploits, faisait chaque jour de nouvelles conquêtes ; devenu gendre de Georges, despote de Servie, il avait formé le projet de s'emparer des États de son beau-père, qui implora le secours d'Albert. Celui-ci marcha contre les Turcs à la tête d'une armée formidable ; une maladie contagieuse s'étant répandue dans les deux camps, Amurat s'éloigna le premier ; Albert se mit aussi en route pour sa capitale ; mais il ne put y arriver ; car il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau, le 17 octobre 1439. Il était alors dans un petit village de Hongrie, et mourut âgé de quarante-trois ans ; on le surnomma le Magnanime, titre qu'il justifia par ses talents.

## LADISLAS LE POSTHUME.

Albert avait épousé Elisabeth, fille de l'empereur Sigismond. Il en avait eu deux

MCD 2019

filles ; mais lorsqu'il expira, la princesse était enceinte ; si elle mettait au monde un fils, sa naissance allait enfanter de grands débats. En effet, si les États héréditaires de la maison d'Autriche lui appartenaient, il n'en était pas de même des royaumes de Hongrie et de Bohême, qui étaient électifs. Les seigneurs hongrois décidèrent qu'Élisabeth deviendrait l'épouse d'Uladislas, roi de Pologne ; si elle accouchait d'un prince, ils offraient leurs secours pour contraindre l'Autriche et la Bohême à le reconnaître pour monarque. Dans ce dernier pays où dominaient deux partis puissants, les calixtins et les taborites, il fut convenu que l'on attendrait l'époque de la délivrance de la reine avant de prendre aucune résolution. Quant aux États d'Autriche, ils convinrent que s'il venait un fils, il serait mis sous la tutelle de Frédéric, duc de Styrie, et que, dans le cas contraire, les provinces autrichiennes passeraient aux deux princes Albert et Frédéric, et à leur cousin Sigismond.

Élisabeth donna le jour à un fils ; elle avait promis sa main au roi de Pologne, Uladislas ; mais c'était contre son gré. Elle voulut retirer sa parole ; mais le monarque polonais, poussé par un désir ambitieux, s'avançait avec une armée nombreuse. Néanmoins, la reine, soutenue par un parti puissant, à la tête duquel était le comte de Cilly et Jean de Giskra, fit couronner son fils Ladislas à Albe-Royale. Le parti opposé avait pour chef Huniade Corvin, aussi habile politique que grand capitaine ; il chassa ses adversaires, et contraignit la veuve d'Albert à se réfugier à Vienne. Uladislas se fit décerner la couronne dans la ville même où le jeune Ladislas avait été sacré. Néanmoins, le monarque polonais crut devoir accepter la médiation du pape; car les partisans d'Élisabeth étaient encore assez forts pour lui disputer le pouvoir. En conséquence, le cardinal Julien, légat du saint-siége, proposa un arrangement qui fut accepté par les deux partis ; Uladislas devait gouverner jusqu'à la majorité du jeune prince, et, dans le cas où ce dernier ne laisserait pas de postérité, le roi de Pologne et son frère Casimir prendraient pour épouses Anne et Élisabeth, filles d'Albert. Quelque temps après, Élisabeth mourut, et Uladislas se fit déclarer roi, au préjudice de Ladislas ; cet acte fit éclore une guerre civile qui se termina par une trève à laquelle Uladislas consentit, afin d'aller défendre son royaume envahi par les Turcs.

La mère de Ladislas voulut du moins faire monter son fils au trône de Bohême; elle éprouva de grands obstacles de la part des calixtins (1). Ils offrirent la couronne au duc de Bavière et à l'empereur Frédéric, et, sur le refus de ces deux princes, ils se décidèrent enfin à élire Ladislas [1442]. Celui-ci était trop jeune pour tenir les rênes de l'État ; elles furent confiées à deux seigneurs, l'un, chef des calixtins, l'autre des catholiques. Cet arrangement n'eut qu'une courte durée ; car les deux régents n'ayant pu s'accorder, se combattirent. Le détail des faits qui se passèrent alors dans la Bohême et dans la Hongrie exigerait des développements trop étendus; il suffira de faire connaître au lecteur que Ladislas fut remis à l'empereur Frédéric III, qui le retint dans une espèce de captivité. Cependant les principaux seigneurs des trois royaumes sur lesquels il devait régner obtinrent, grâce à des démonstrations menaçantes, que Ladislas serait confié au comte de Cilly, son oncle maternel, et il fut réglé qu'il résiderait avec lui en Autriche, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'âge où il pourrait porter le sceptre, et qu'en attendant cette époque, la Bohême serait administrée par George Podiebrad, et la Hongrie par Jean Huniade. L'influence qu'exerçait le comte de Cilly excita la jalousie des seigneurs autrichiens ; l'un d'eux, à la tête de mille soldats, se rendit au palais et ordonna au comte de quitter sur-le-champ la cour; Ladislas était présent, et confirma en balbutiant la disgrâce

(1) Les hussites ou partisans de Jean Huss, qui étaient répandus en Bohême, formaient deux partis principaux; les calixtins et les taborites. Ils soutenaient que l'interprétation des saintes Écritures devait appartenir à tous les chrétiens ; que le clergé ne devait avoir aucune autorité spirituelle, ni posséder aucun bien. Cependant les taborites, composés généralement d'hommes du peuple, étaient plus violents et plus fanatiques que les calixtins

MCD 2019

de son oncle, qui sortit de Vienne, et n'échappa qu'à grand'peine à ses ennemis, qui voulaient l'assassiner. Ladislas se rendit ensuite à Prague, où il demeura une année, toujours dirigé par les conseils de Podiebrad, qu'il maintenait dans son poste de régent. A son retour à Vienne [1453], le jeune prince rappela Cilly; invité par les Hongrois à venir les visiter, il chercha des prétextes pour ne pas entreprendre ce voyage, et fit dire à Jean Huniade, qui gouvernait ce pays en son nom, de se rendre auprès de lui. Huniade se mit en chemin; mais, ne recevant pas le sauf-conduit qu'il avait sollicité, il crut devoir retourner sur ses pas. Cette prudente retraite lui fut inspirée par les soupçons qu'il avait conçus, et qui ne tardèrent pas à être justifiés. En effet, Cilly avait persuadé à son neveu qu'il était nécessaire de se saisir d'Huniade, qui travaillait, disait-il, à s'emparer de la couronne de Hongrie. Cependant, une réconciliation eut lieu peu de temps après, et le régent reçut à Bude le jeune souverain, qui lui donna publiquement des marques de sa confiance.

Les Turcs faisaient chaque année de nouveaux progrès, et s'approchaient de plus en plus de Constantinople, seul débris qui restât aux successeurs de Constantin. Proclamé sultan à la mort d'Amurat, le terrible Mahomet II vint attaquer le dernier boulevart des Grecs, et s'en rendit maître après un assaut meurtrier, où périt, les armes à la main, le dernier des empereurs, montrant par son courage qu'il était digne d'un meilleur sort [1453]. Mahomet s'établit dans sa nouvelle conquête, dont il fit la capitale de son empire. Avide d'en étendre les limites, il franchit le Danube; surpris dans son camp par Huniade, il se retira, mais pour revenir l'année suivante, à la tête de deux cent mille hommes.

Il campa sous les murs de Belgrade, qu'il voulait emporter à tout prix. Mais, enflammée par l'éloquence d'un moine franciscain, la population hongroise se leva en masse. Huniade parvient à la discipliner; et, s'embarquant sur le Danube, tandis que sa cavalerie suit les bords du fleuve, il détruit la flotte des Turcs, et réussit à faire pénétrer des secours dans la place. Il y entre lui-même, et repousse les Turcs après un combat acharné qui dura un jour et une nuit. Les musulmans s'éloignèrent, laissant trente mille hommes qui périrent sous les murs de Belgrade. Le vainqueur ne survécut que peu de jours aux succès qu'il venait d'obtenir: il mourut épuisé de fatigues; mais il léguait à ses compatriotes deux fils, Ladislas et Mathias, qui semblaient dignes de le remplacer. — Le trépas d'Huniade remplit de joie le comte de Cilly, qui se voyait débarrassé d'un rival redoutable. Il obtint le gouvernement de la Hongrie, qu'Huniade laissait vacant. Toutefois, le jeune monarque témoigna, du moins par des paroles, sa reconnaissance à Ladislas, et promit d'aller visiter le théâtre du dernier exploit d'Huniade; mais, quand il se présenta aux portes de Belgrade, Ladislas, qui s'y était rendu pour le recevoir, ne voulut pas laisser entrer toute la suite du souverain, sous le prétexte assez fondé que Cilly voulait s'emparer de sa personne. Cet incident amena une querelle violente entre lui et le comte: ils mirent tous deux le sabre à la main, et le dernier tomba frappé d'un coup mortel. La veuve d'Huniade vint se jeter aux genoux du roi, qui lui promit la grâce de son fils; mais les deux frères, Mathias et Ladislas, furent arrêtés par trahison, et le meurtrier de Cilly porta sa tête sur un échafaud, tandis que Mathias alla gémir dans un cachot à Vienne. Le prince s'était hâté de quitter la Hongrie, et vint à Prague, où il était attendu pour épouser la fille du roi de France, Charles VII. Quelques jours avant la célébration de son mariage, il tomba malade et expira en trente-six heures, malgré tous les soins de la médecine [1458]. Il mourut, à ce qu'il paraît, de la peste, et son trépas si soudain excita autant de regret que de compassion. L'Europe, et ses sujets, se plaisaient à voir en lui l'homme qui devait être la terreur des Ottomans et le protecteur de la chrétienté. Mais toute sa conduite ne pouvait justifier une telle espérance, car il avait toujours été le jouet de ses favoris; il n'avait même jamais paru sur les champs de bataille, quoiqu'il fût en

MCD 2019

âge de marcher à la tête de ses soldats. Il n'avait donc aucune qualité héroïque, et il n'est pas probable qu'elles se seraient déclarées tout d'un coup.

## FRÉDÉRIC IV ET SIGISMOND.

Ce prince était le quatrième fils de Léopold II, et possédait le Tyrol; il hérita de l'Autriche, lorsque Ladislas descendit au tombeau. Il se trouva presque aussitôt après son avénement engagé dans une guerre contre les Suisses, comme allié de l'abbé de Saint-Gall. Ce prélat faisait partie de la confédération des villes de Souabe, et se trouvait aux prises avec les habitants d'Appenzel, dont il était le seigneur féodal, et qui, révoltés des exactions de ses baillis, les chassèrent. Le prélat envoya contre eux une armée de cinq mille hommes, qui fut mise en déroute. Alors il invoqua l'appui de Frédéric, qui batailla cinq années contre les Suisses sans pouvoir les soumettre [1411]. Le prince autrichien fut cependant dédommagé par l'héritage qu'il fit des domaines de son frère Léopold, et qui étaient situés en Souabe, dans l'Alsace et dans le Brisgaw.

Cependant un concile avait été convoqué à Constance, dans le but de faire cesser l'anarchie qui dévorait l'Eglise catholique. Trois papes se prétendaient successeurs légitimes de saint Pierre, et s'excommuniaient mutuellement. L'un d'entre eux, Jean XXIII, qui siégeait à Rome, devait présider l'assemblée ayant la mission de rétablir la paix dans le sanctuaire. Il aurait voulu que le concile se tînt en Italie; mais, trompé dans cette espérance, il résolut de chercher un protecteur, et il crut le rencontrer dans le duc d'Autriche Frédéric, qui possédait des cités et des forteresses dans le voisinage de Constance. Il le créa gonfalonier de l'Eglise, et se fortifia en outre de l'alliance de l'électeur de Mayence, du margrave de Bade et de Philippe, duc de Bourgogne. Frédéric conduisit le pape à Constance avec une suite nombreuse. Le pontife, dès les premières séances, prévit qu'il lui fallait descendre de la chaire sacrée, et il résolut de s'enfuir pour prévenir ce résultat. Couvert des habits d'un palefrenier, il s'échappa à la faveur du tumulte causé par un tournoi que Frédéric donnait à son instigation. Le pape et le duc cherchèrent un asile à Lauffenbourg; mais l'empereur Sigismond mit Frédéric au ban de l'Empire, et une armée fédérale fondit sur ses Etats. Toutes ses possessions de la Souabe et de l'Alsace lui furent enlevées, et quoique les ducs de Bourgogne et de Lorraine se disposassent à le secourir ainsi que deux princes de sa famille, Frédéric désespéra de sa fortune et consentit à se remettre à la disposition de l'empereur, auquel il livra le pontife fugitif; puis en présence des pères du concile, des ambassadeurs italiens et des électeurs, il fléchit le genou devant l'héritier des Césars, et déclara qu'il lui cédait tous ses Etats; trop heureux de rentrer en possession de ceux que l'on voudrait bien lui restituer. Sigismond le prit par la main; et, s'adressant aux prélats et aux envoyés italiens, il leur dit: « Vous connaissez la » puissance des ducs d'Autriche; jugez » maintenant ce que peut un empereur » d'Allemagne (1). »

Si Frédéric avait consenti à jouer le rôle de suppliant, c'est qu'il ne doutait pas que Sigismond allait le réintégrer dans tous ses domaines; mais il n'en fut pas ainsi: ce prince ne se fit aucun scrupule de vendre des fiefs et des domaines appartenant au duc, qui perdit encore d'autres fiefs et des comtés dont s'emparèrent les cantons suisses qui s'étaient armés contre lui. L'empereur proclama en outre villes libres plusieurs cités vassales de Frédéric, à qui même il voulut encore enlever le Tyrol; mais les habitants firent échouer ce projet en chassant les troupes de Sigismond. Cependant Frédéric, gardé à vue à Constance, eut à subir toutes sortes d'humiliations; on le cita devant une cour de justice chargée de prononcer sur les accusations qui fondaient de toutes parts sur sa tête. Alors le désespoir lui rendit toutes ses forces: il trompa la vigilance de ceux qui le surveillaient, et s'enfuit dans le Tyrol, où il trouva son frère Ernest, qui pa-

(1) *Histoire de la maison d'Autriche*, par William Coxe, t. I, p. 360.

MCD 2019

rut peu satisfait de le revoir; car il comptait que cette province, arrachée à Frédéric, resterait entre ses mains. Quoi qu'il en soit, il rendit cependant un grand service au duc d'Autriche, que l'empereur Sigismond voulait dépouiller entièrement. Il parut tout à coup à la tête d'un corps de troupes aux portes de Constance, et Sigismond, effrayé, conclut un arrangement qui rendit à Frédéric tout ce qu'il avait perdu. Mais celui-ci perdit les domaines aliénés par l'empereur et ceux dont les Suisses s'étaient emparés [1416-1418]; quant au pape, il fut déposé. Tandis qu'il était prisonnier à Constance, Frédéric, privé de ses revenus et maltraité par ses gardiens qui ne lui fournissaient qu'avec répugnance les objets nécessaires à sa subsistance (1), contracta par suite de cette aventure des habitudes d'économie qui le conduisirent à l'avarice. Il chargea ses sujets d'impôts, et remplit son trésor de grosses sommes dont il ne faisait aucun emploi. Il eut ensuite quelques démêlés avec les citoyens de Zurich, de Schwitz et de Glaris pour la succession du comte de Toggenbourg : il les termina par une transaction; car il était devenu pacifique. Il mourut le 2 juin [1439] ne laissant qu'un fils, Sigismond, à peine sorti de l'enfance. Deux princes de la maison d'Autriche, Frédéric et Albert, se disputèrent la tutelle de cet enfant, qui resta enfin à Frédéric. Mécontents de l'administration de ce dernier, les Tyroliens la lui enlevèrent, et la remirent à Sigismond, qui n'avait pas encore seize ans.

Le fils de Frédéric eut un règne peu glorieux; il perdit ce qui restait à la maison d'Autriche dans l'Helvétie, et qui lui fut enlevé par les cantons sous différents prétextes. Lassé de combattre des ennemis qu'il ne pouvait vaincre, le duc vendit quelques fiefs dont il n'avait pas été dépouillé aux habitants de Zurich. Mais dans le double but de se venger de la confédération helvétique et de ne point lui payer dix mille florins, il s'adressa au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dont il reçut une somme de quatre-vingt-dix mille florins. Il lui donna pour gages de cette créance les villes et les domaines qui lui appartenaient encore dans l'Alsace et le Brisgaw. Puis il se détacha bientôt de son nouvel allié à l'instigation du roi de France, Louis XI, qui forma contre Charles une ligue où entrèrent l'empereur, le duc de Lorraine, le duc d'Autriche et les villes et les seigneurs qui habitaient les bords du Rhin. Sigismond ne tarda pas à trahir de nouveau sa foi, et conclut une trève avec le duc de Bourgogne; ce prince périt dans une bataille auprès de Nanci, et la trève fut changée en un traité de paix que Sigismond signa avec Marie de Bourgogne, fille et héritière de Charles.

Sigismond ne sut pas mieux conduire ses affaires intérieures que celles du dehors. Ayant adopté sa nièce Cunegonde, il voulut la marier au duc de Bavière, lui donnant pour dot la possession du Tyrol à sa mort. Les habitants de cette contrée s'opposèrent à ce projet, et Sigismond fut dépouillé du pouvoir, qui fut remis au roi des Romains Maximilien. Le prince déchu obtint pour dédommagement une pension de cinquante-deux mille florins; il fut, en outre, dispensé de pourvoir à l'entretien de sa maison, qui restait à la charge de son successeur. Après six années qu'il passa dans la retraite, Sigismond descendit au tombeau le 26 octobre 1496 : il ne laissa pas d'héritier direct, quoiqu'il eût été marié deux fois; mais il eut quatorze enfants naturels que lui donnèrent ses maîtresses. Ce prince avait le goût des lettres, et sa cour était devenue le centre de la politesse et du bon goût; les étrangers allaient y polir leurs mœurs et leurs manières. Quoiqu'il fût peu digne de régner, puisqu'il laissa échapper le commandement, il perfectionna l'administration intérieure de ses États; ainsi, les brigands qui infestèrent toutes les parties de l'Allemagne n'osèrent plus se montrer dans le Tyrol, grâce à la prévoyance du prince, qui plaça sur les tours de ses châteaux des hommes ayant pour mission de sonner du cor lorsqu'ils apercevaient un groupe d'hommes armés; avertis par ce signal, les habitants s'assemblaient en armes et pourvoyaient à leur défense.

(1) Frédéric, demeuré sous le poids d'une excommunication, était devenu un objet d'horreur à tous les bons catholiques.

MCD 2019

## ERNEST, FRÉDÉRIC ET ALBERT.

Des deux lignes de la maison d'Autriche, il n'en restait plus qu'une seule, celle de Styrie, dont le chef était Ernest, frère de Ladislas Posthume, et de Sigismond, qui étaient morts tous deux, comme nous l'avons rapporté. Le prince qui survivait avait eu pour son partage la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Né avec des inclinations guerrières, il avait saisi l'occasion de les faire connaître en Allemagne. Il alla ensuite visiter la Terre-Sainte, moins peut-être par esprit de dévotion que pour échapper à un repos qui le fatiguait. De retour dans sa principauté, il fut d'abord témoin impassible des malheurs de son frère Frédéric, mis au ban de l'Empire pour avoir facilité la fuite du pape Jean XXIII. Quand il vit que Sigismond voulait confisquer à son profit les États du duc d'Autriche, il le prévint, en se saisissant du Tyrol, qu'il essaya même de garder, lorsque Frédéric s'y réfugia, à l'époque où il venait d'échapper aux mains de l'empereur, qui le retenait prisonnier. Contraint de restituer le Tyrol, Ernest continua de prendre la défense de Frédéric, que ses adversaires ne se lassaient pas de poursuivre pour achever de le dépouiller. Alors Ernest, suivi d'un corps de troupes, marcha rapidement sur Constance, où se trouvait Sigismond. Il entra dans la ville avec une escorte, et, admis en présence du chef de l'Empire, il lui déclara hardiment que s'il trouvait son frère coupable, il ne devait pas faire peser la responsabilité de sa faute sur les autres membres de la famille. Quant à lui, il s'opposerait de toutes ses forces à des spoliations que la justice réprouvait, l'empereur devant se contenter d'avoir enlevé à la maison d'Autriche l'Argovie, la Turgovie et les seigneuries de Baden et de Tenzbourg. Cette représentation, soutenue par des soldats, fut accueillie, et le prince Ernest eut la gloire d'avoir sauvé son frère ainsi que les possessions de la famille autrichienne. Au reste, tous les actes de sa vie le peignent comme étant doué de toutes les qualités que l'on exigeait encore dans un chevalier accompli ; il brillait dans tous les exercices du corps, et avait dans l'esprit quelque chose de romanesque, qui le poussait à courir les aventures comme un paladin au temps du roi Artus. C'est ainsi qu'il voulut s'assurer par lui-même si la renommée n'avait pas élevé trop haut les charmes et les talents de Cymburge, fille du duc de Masovie. En conséquence, il se rendit à Cracovie, où elle résidait. Lorsqu'il se fut assuré que la jeune princesse joignait à une rare beauté d'autres perfections non moins recommandables, il se fit connaître et l'obtint pour épouse. Il mourut en 1424.

Il laissait deux fils, Frédéric et Albert, qui gouvernèrent conjointement. Le premier de ces princes monta sur le trône impérial sous le nom de Frédéric III ; il demeura trois mois dans l'incertitude, ne sachant s'il devait accepter l'offre de la diète. En effet, le successeur des Césars ne possédait plus qu'un vain titre, lui imposant des devoirs envers la confédération, qui ne faisait rien pour lui. Celle-ci le chargeait de faire régner la paix et la tranquillité dans l'Empire, et lui refusait des subsides pour lever des soldats ; il lui fallait donc commander, au risque de n'être pas obéi. En un mot, l'empereur n'avait pas de domaines particuliers, et ses revenus dépendaient du caprice des membres de la diète, dont il était obligé d'obtenir le consentement, afin de lever les sommes nécessaires à l'entretien d'une armée fédérale. D'un autre côté, Frédéric était en butte aux attaques de son frère Albert, qui le força de lui céder pour dix ans l'administration des provinces que Frédéric administrait en qualité de tuteur de son neveu Sigismond.

Si Frédéric prit un délai de trois mois pour répondre aux électeurs qui l'avaient nommé, il laissa s'écouler deux ans avant de se faire couronner, et signala son avénement par des réformes, ayant pour but de réprimer les guerres privées, et d'opposer des digues à l'extension tyrannique du tribunal secret dont le siége était en Westphalie. Il voulut aussi reprendre les domaines de ses ancêtres, dont les Suisses s'étaient emparés ; mais après une lutte qui dura quatre ans, la confédération hel-

MCD 2019

vétique finit par garder ce qu'elle avait pris [1447]. Les affaires de l'Église attirèrent aussi l'attention de Frédéric. Nous avons dit que le concile de Bâle avait remplacé celui de Constance, et déposé Eugène IV, pour mettre à sa place l'ancien duc de Savoie, Amédée, qui prit le nom de Félix V. Néanmoins ce dernier ne put garder le trône pontifical, et Nicolas V, successeur d'Eugène IV, fut reconnu par toute la chrétienté. Frédéric résolut ensuite de se rendre à Rome, pour recevoir à Monza la couronne de fer, qui lui donnait le titre de roi de Lombardie. Quand cette cérémonie fut achevée, il partit pour Rome, et rencontra, à Sienne, Éléonore, princesse de Portugal, dont il avait demandé la main. En traversant Viterbe, insulté par la populace, il fut forcé de lancer son cheval sur les séditieux; des seigneurs de sa suite, ayant mis l'épée à la main, achevèrent de les disperser. Frédéric entra enfin dans la capitale du monde chrétien, où le pape lui donna la bénédiction nuptiale. En quittant Rome, il visita Naples, et ce fut dans cette ville qu'il consomma son mariage, car il avait différé jusqu'alors d'user de ses droits d'époux, dans la crainte, s'il devenait père dans la Péninsule, que son fils ne contractât les vices et les penchants des Italiens. Bref, l'héritier des Césars n'ayant qu'une escorte au lieu d'une armée, ne put faire nulle part acte d'autorité; on lui prodigua les respects, on lui donna des fêtes, mais ce fut tout ce qu'il obtint des princes et des différents États de cette contrée, qu'il prétendait gouverner en qualité de successeur de Charlemagne et des Othons. Les principaux souverains de l'Italie, le pape, le roi de Naples et de Sicile, les républiques de Venise et de Florence, et les ducs de Milan et de Savoie, conservèrent leur indépendance. Frédéric ne tira d'autre fruit de son voyage que la vaine gloire d'avoir occupé la place d'honneur dans les fêtes et les carrousels. Le dernier Visconti, Philippe-Marie, étant mort sur ces entrefaites, l'empereur réclama vainement ce duché comme un fief impérial; un chef de condottieri, François Sforce, se rendit maître du Milanais, et s'en adjugea la souveraineté en dépit du chef de l'Empire.

On se rappelle que Ladislas le Posthume avait possédé les couronnes de Hongrie et de Bohême; comme il mourut sans enfants, Frédéric réclama sa succession. Mais George Podiebrad, seigneur bohémien, s'étant fait proclamer régent, puis roi, força Frédéric à le reconnaître en qualité de souverain [1458]. L'empereur se tourna du côté de la Hongrie, dont il voulait se faire adjuger le trône; il comptait d'autant plus sur son élection qu'il avait entre les mains la couronne de Saint-Etienne, et le jeune Mathias Corvin (1). Mathias ayant promis d'épouser la fille de Podiebrad, ce monarque obtint de Frédéric qu'il serait mis en liberté; mais l'empereur ne voulut pas restituer la couronne de Saint-Etienne. Il espérait d'ailleurs que Corvin ne pourrait se soutenir, car la Hongrie était en proie à des troubles intérieurs, et se voyait menacée par les Turcs qui bordaient ses frontières. L'empereur, pour augmenter les embarras de son rival, fit entrer en Hongrie cinq mille hommes, qui devaient augmenter les forces du vayvode de Transylvanie et de plusieurs magnats, ennemis de Mathias. Ce dernier obtint des Etats des subsides avec lesquels il leva trois armées, pour faire tête à tous les assaillants qui menaçaient l'indépendance du pays. Toutefois les soldats de Frédéric remportèrent une petite victoire, et qui fut sans résultat; l'empereur se sépara de ses alliés, et promit de restituer les insignes royaux qu'il avait entre les mains, au prix d'une somme d'argent.

Tandis que Frédéric s'efforçait de régner sur les Hongrois, il fut sur le point de perdre l'Autriche, où un certain Eisinger, gentilhomme ordinaire de Bavière, fit naître une sédition si violente que le gouverneur et les officiers de Frédéric furent déposés et remplacés par un comité de douze personnes, dont Eisinger était le chef. Celui-ci était devenu redoutable; car il avait contracté secrètement une ligue

(1) Mathias était fils du célèbre Huniade; il avait été arrêté par les ordres de Ladislas le Posthume, qui l'avait fait conduire à Vienne, où il était encore captif lorsqu'il fut élu roi.

MCD 2019

avec les Bohémiens, les Moraves et les Hongrois, et pouvait disposer des soldats du comte de Cilly, seigneur autrichien, très-puissant. Frédéric revenait alors d'Italie, il entama des négociations avec les rebelles, puis il voulut les soumettre par la force; mais ses soldats furent vaincus. Albert, frère de Frédéric, fomentait la rébellion, il marcha sur Vienne, où le chef de l'Empire était assiégé par ses propres sujets, mais pour se joindre aux assaillants. Frédéric, qui commençait à manquer de vivres, aurait été contraint de se rendre si George Podiebrad n'était venu le délivrer. Albert consentit à mettre bas les armes, à la condition qu'il garderait ce qu'il avait pris; mais il ne tarda pas à élever de nouvelles chicanes, et il tira derechef l'épée. Cette guerre se termina par une trève à laquelle il survécut peu de temps; il expira subitement en 1463.

L'empereur n'avait ni la puissance ni la fermeté nécessaires pour conserver sa prépondérance sur la confédération germanique. En outre il s'était attiré l'inimitié du comte palatin du Rhin, surnommé Frédéric le Victorieux; et fut sur le point de perdre la couronne impériale que le palatin et quelques électeurs offrirent au roi de Bohême, Podiebrad. Cependant Frédéric, soutenu par le pape Pie II et plusieurs princes catholiques de l'Empire, résista avec succès à ses ennemis, qu'il affaiblit d'ailleurs en les divisant. Sur ces entrefaites, les Turcs s'avancèrent jusqu'à Belgrade; un autre corps pénétra dans la Carinthie : toutefois, ils se retirèrent, mais ce fut pour revenir jusqu'à onze fois durant le règne de Frédéric. Ce prince n'avait pu placer sur sa tête les couronnes de Hongrie et de Bohême : il espérait du moins les posséder un jour par droit de reversion; mais Podiebrad trompa son attente, et fit désigner, pour son successeur, Ladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne, et d'Elisabeth, seconde fille de l'empereur Albert. De son côté Mathias, roi de Hongrie, s'était flatté qu'il joindrait à son diadème celui de la Bohême. Dans son dépit, il fit la guerre à Podiebrad. Quand ce dernier mourut en 1471, Ladislas fut élu, et obtint l'appui de Frédéric, qui ne voulait pas que Mathias pût régner sur les deux pays. Le monarque hongrois, irrité contre l'empereur, envahit la Basse-Autriche, et Frédéric, renfermé dans Lintz, souscrivit l'engagement de payer cent mille ducats; mais comme il ne put acquitter cette dette, la guerre recommenca avec un nouvel acharnement durant quatre années. L'empereur finit par n'avoir plus d'asile; il errait de ville en ville, et sollicitait les secours de la diète, qui lui accorda quelques subsides. Le duc de Saxe Albert prit le commandement de l'armée impériale; ses talents et son activité auraient fini par chasser les Hongrois, s'il eût reçu les renforts qui lui avaient été promis, et Mathias resta possesseur des provinces dont il s'était emparé jusqu'à ce qu'il eût obtenu le remboursement des frais de la guerre.

Dépouillé de la plus grande partie de ses Etats héréditaires, Frédéric rétablit cependant la fortune de sa maison en obtenant pour son fils la promesse qu'il serait l'époux de Marie, héritière du duché de Bourgogne. Le père de cette princesse, connu dans l'histoire sous le nom de Charles le Téméraire, possédait de vastes Etats, et il voulut échanger son titre de duc contre celui de roi. Le chef de l'Empire avait le droit de lui conférer cette dignité, et après une entrevue avec Charles, la princesse Marie fut fiancée à Maximilien. Mais une brouillerie, causée par les intrigues de Louis XI, refroidit Frédéric et Charles; ce dernier, ayant succombé peu de temps après dans une bataille, laissa Marie maîtresse de choisir elle-même un époux. Le duc de Clèves et le beau-frère du roi d'Angleterre aspiraient vivement à cette union; quant à Maximilien, comptant avec raison sur ses agréments personnels; il vint à Gand, et fut agréé par la princesse, qui lui donna la préférence [1477].

Louis XI avait conçu le projet d unir son fils à la princesse de Bourgogne; il voulut se dédommager en se mettant en possession de quelques provinces, et il fit la guerre à Maximilien. Le traité d'Arras mit fin aux hostilités, en stipulant que Marguerite, fille de Maximilien et de Marie, serait fiancée au dauphin et lui donnerait

MCD 2019

Demoraine del

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1

Pardinel sculp

1 FEMME CROATE. 2. PAYSAN DES ENVIRONS D'HERMANSTADT. 3 ET 4.
HABITANS DE LA MORAVIE. (Autriche)

ALLEMAGNE

MCD 2019

MCD 2019

pour dot la Franche-Comté, l'Artois et les seigneuries de Mâcon, d'Auxerre, de Salins et de Bar-sur-Seine [1482] (1).

Frédéric réussit encore à faire nommer son fils roi des Romains, et l'accompagna à Bruxelles, où sa présence fut signalée par des fêtes magnifiques. Les dix-sept provinces qui composaient les Pays-Bas possédaient depuis longtemps des priviléges très-étendus ; le souverain ne pouvait lever des impôts sans le consentement des Etats, et les villes étaient gardées par les citoyens. Mécontent du gouvernement français, qui cherchait à exciter des troubles dans la Flandre, Maximilien lui déclara la guerre, et voulut exiger de nouvelles contributions ; alors les Gantois se révoltèrent et vinrent à Bruges, dont les habitants arrêtèrent le prince qui se trouvait dans leurs murs ; ils l'enfermèrent et le dépouillèrent du pouvoir pour en investir quelques citoyens de Bruges et de Gand. A la nouvelle du danger de son fils, Frédéric parvint à réunir une armée de quinze mille hommes; Maximilien fut remis en liberté [1488], et rentra, par l'entremise de Charles VIII, roi de France, dans la plénitude de tous les droits de la souveraineté.

Maximilien, qui était plus actif et plus guerrier que son père, réussit à faire restituer à Mathias les provinces autrichiennes qu'il avait entre les mains, pour la modique somme de douze mille ducats. Ce dernier expira dans la même année [1490], et sa couronne fut transmise par les États du royaume à Ladislas, souverain de Bohême. Cependant, Maximilien ayant pris les armes, se fit donner le titre de roi de Hongrie, afin de s'assurer un jour la possession de ce pays. Nous avons vu que le fils de Frédéric (2) avait perdu sa femme, Marie de Bourgogne ; il jeta les yeux, pour la remplacer, sur la fille aînée du duc de Bretagne, qui venait de mourir. Maximilien avait déjà fait agréer sa recherche ; mais la raison d'État fit pencher la balance en faveur du jeune Charles VIII, roi de France. Si la princesse bretonne avait été libre de disposer de sa main, elle l'aurait donnée au duc d'Orléans (1), qui avait touché son cœur. Quoiqu'elle eût de l'aversion pour le fils de Louis XI, Anne dut se résigner à devenir son épouse, et la fille de Maximilien, qui avait été fiancée à ce même Charles VIII, et qu'on élevait en France, fut renvoyée à son père. Ce prince, n'ayant pu obtenir de la diète ni des hommes ni de l'argent, fut obligé de dévorer cette insulte. Revenons à l'empereur Frédéric, dont certains actes méritent d'attirer notre attention. C'est ainsi que, sous son règne, la diète régla le contingent qui devait être fourni par chaque État de la confédération et stipula la somme qui devait être levée. Ce règlement semble combiné avec sagesse ; mais l'application entraînait mille difficultés qui tenaient à la nature des choses. Cependant la plaie la plus dangereuse et la plus invétérée était le droit de guerre que s'arrogeaient les plus petits seigneurs, et jusqu'aux plus humbles corporations : Un simple particulier déclarait à l'empereur lui-même qu'il abjurait toute obéissance, qu'il allait tirer son épée contre ses soldats ; on vit même des boulangers faire une semblable déclaration, et, à Leipsick, le prévôt et plusieurs autres dignitaires de l'Université reçurent un défi de la part des décrotteurs de la ville. On voit donc que l'anarchie gangrenait tout le corps social.

D'un autre côté, les villes de la Souabe et du Rhin avaient formé une ligue contre les barons et chevaliers de cette contrée, ce qui engendrait des hostilités continuelles. Frédéric n'oublia pas d'assurer le sort de sa famille, et décerna le titre d'archiduc à tous les princes de la maison d'Autriche. En vertu de cette concession, ils étaient de droit conseillers privés de l'empereur, et ne pouvaient être mis au ban de l'Empire : « Toute attaque contre leur personne devait être punie comme un crime de haute » trahison ; on ne pouvait les appeler en » combat singulier ; en outre, ils étaient » exempts de l'obligation de se rendre à

(1) L'épouse de Maximilien, Marie de Bourgogne, était morte après cinq ans de mariage ; elle avait donné le jour à deux enfants, Philippe et Marguerite.

(2) Maximilien.

(1) Le duc d'Orléans monta par la suite sur le trône de France, sous le nom de Louis XII.



MCD 2019

» la diète et de supporter toute charge pu-
» blique, à l'exception d'une seule relative
» aux Turcs, contre lesquels ils devaient
» envoyer, à leurs frais, douze hommes
» engagés pour un mois. Ils furent auto-
» risés à lever des impôts, à donner des ti-
» tres de légitimation, à créer des titres de
» comte, de baron, et à donner d'autres
» titres inférieurs; à défaut de la ligne
» masculine, les femmes purent succéder à
» la couronne, et, faute d'héritiers quel-
» conques, les archiducs furent autorisés
» à disposer de leurs biens par testament;
» toute terre de l'Empire put être aliénée
» en leur faveur; enfin leurs sujets ne de-
» vaient pas être attirés hors de leur ter-
» ritoire, soit pour être poursuivis en jus-
» tice, soit pour porter témoignage, soit
» pour recevoir une investiture de fief (1).»

Parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans, Frédéric résigna l'administration de l'Empire et celle de ses États entre les mains de son fils Maximilien, et se retira à Lintz pour y achever ses derniers jours dans le repos. S'il trouva dans cette retraite une tranquillité d'esprit qui devait lui paraître d'autant plus précieuse qu'il ne l'avait jamais goûtée jusqu'alors, la quiétude dont il jouissait fut troublée par des maux physiques qui lui causèrent les plus vives souffrances. Attaqué d'un ulcère à la jambe, il fut obligé de subir l'amputation. Malgré son âge avancé, il se rétablit assez promptement; mais une débauche de table lui causa une dyssenterie qui le mit au tombeau le 19 août 1493. Il avait alors soixante-dix-huit ans. Ce prince ne possédait que des qualités secondaires, très-louables dans un particulier, mais insuffisantes pour un souverain qui a besoin de vertus plus hautes. Il était religieux, doux, patient, chaste et tempérant; mais il n'avait pas cette fermeté de caractère, ni cette audace guerrière qui pouvaient seules le soutenir avec gloire dans le rang élevé auquel la fortune l'avait fait monter. On ne peut lui refuser cependant d'avoir été un négociateur habile. Né dans un siècle turbulent, et placé sur un trône entouré d'écueils, Frédéric se montra toujours indolent et indécis; il avait, au reste, des goûts peu compatibles avec ses devoirs; c'est ainsi qu'il croyait à l'astrologie et à l'alchimie : «Frédéric,» dit un historien, « pénétra dans les secrets de la nature; » non-seulement il développa les mouvements planétaires, mais il apprit à connaître la combinaison et l'influence des » astres fortunés. Il comprit et prédit les » choses les plus sublimes. Ses connaissances dans l'alchimie étaient si grandes, qu'en donnant des couleurs aux » cailloux, il semblait les transformer en » diamants, en rubis, en émeraudes et en » saphirs; il changeait le vif argent en or, » et tirait de quelques gouttes d'eau un » excellent spécifique contre différents » maux (1). » Toutes ces prétendues découvertes font sourire aujourd'hui notre incrédulité. Frédéric aimait encore et cultivait les lettres, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût dévoré d'ambition; il en a laissé la preuve dans une devise énigmatique qu'il fit imprimer dans ses livres et graver sur sa vaisselle et sur le frontispice de tous ses monuments. Cette devise se compose de cinq voyelles formant les initiales de cinq mots, qui signifient que : *la maison d'Autriche doit gouverner le monde.*

## MAXIMILIEN Ier.

A l'époque où ce monarque monta sur le trône impérial, l'Europe avait pris une face nouvelle, c'est-à-dire que la politique des princes ne pouvait plus être personnelle, car les intérêts de leurs peuples se trouvaient mêlés avec ceux des autres nations. Le régime de la féodalité commençait à faire place à un nouvel état social, qui tendait à établir des communications plus fréquentes entre les diverses parties de la confédération européenne. Pour bien comprendre le règne de Maximilien, il devient donc indispensable de retracer en peu de mots la position des différents États. Nous commencerons par la France : ce royaume, subjugué par les Anglais au commencement de ce siècle,

(1) *Histoire de la maison d'Autriche*, par William Coxe, tom. I, page 410.

(1) *Struvius*, tom. I page 918.

MCD 2019

avait reconquis son indépendance; Charles VII avait cicatrisé toutes les plaies faites à la fortune publique par la guerre civile et la guerre étrangère, qui avaient si longtemps dévasté les provinces du royaume. Son successeur et son fils, Louis XI, avait consolidé l'œuvre paternelle et affermi le pouvoir royal, en détruisant la prépondérance de la noblesse; il était mort en laissant un prince encore dans l'enfance, et qui avait grandi sous les yeux d'une tutrice qui avait su conserver intact l'héritage de son pupille. Parvenu à l'âge d'homme, Charles VIII, héritier de la maison d'Anjou, avait à ce titre formé le projet de revendiquer le royaume de Naples. En outre, depuis le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne, la France et la maison d'Autriche, ayant des possessions limitrophes, s'observaient avec inquiétude, et déjà préludaient à ces longues querelles qui les ont armées si longtemps l'une contre l'autre.

La rivalité des maisons de Lancastre et d'York, qui avait fait périr l'élite de la noblesse, et une foule d'hommes de toutes les classes, avait affaibli l'Angleterre; en effet, elle avait perdu presque toutes ses provinces situées sur le continent. Gouvernée par Henri VII, prince doué de grandes qualités, elle n'exerçait plus qu'une médiocre influence au dehors, car son roi employait exclusivement toutes ses ressources et toute sa vigilance à déjouer des complots domestiques qui éclataient contre lui; ainsi, l'Angleterre n'était appelée, dans ce moment, qu'à jouer un rôle secondaire dans la politique européenne.

Rejetée à l'une des extrémités de l'Europe, l'Espagne, conquise au huitième siècle par les Arabes, venait à peine de les chasser entièrement de son territoire; mais les deux plus puissants royaumes de cette contrée, la Castille et l'Aragon, unis par le mariage de leur souverain, avaient mis presque toute la péninsule ibérique sous le double sceptre d'Isabelle et de Ferdinand (1). Ce dernier possédait, de plus, la Sicile, et se préparait à intervenir dans les affaires d'Italie. La Providence semblait avoir approuvé ses projets ambitieux, en lui fournissant des moyens de succès par la découverte de l'Amérique, que Christophe Colomb venait de révéler au monde. Le sol renfermait en abondance ces métaux précieux, adoptés par tous les peuples pour servir de signes monétaires, et qui allaient permettre au prince aragonais d'appuyer par la force des armes les actes de sa politique. Voisin de l'Espagne, et fondé au dixième siècle par un prince de la maison de France, le Portugal formait un Etat séparé, et qui s'éleva avec le temps à la plus brillante prospérité. Néanmoins Jean II, qui le gouvernait alors, ne songeait qu'à étendre sa puissance au delà des mers, et excitait ses sujets à explorer les côtes de l'Afrique. Il était sur le point de voir couronner ses efforts; Vasco de Gama allait doubler le Cap des Tempêtes, et doter sa patrie du monopole du commerce des Indes, qui avait si longtemps enrichi les Vénitiens. Le prince portugais prenait donc peu d'intérêt à ce qui se passait au delà de ses frontières, et cherchait à s'isoler des princes ses contemporains, pour consacrer tous ses soins au but principal de toutes ses pensées, l'extension de la puissance portugaise au delà des mers.

Le nord de l'Europe comprenait plusieurs royaumes d'une médiocre importance; tels étaient le Danemark, la Norvége et la Suède, qui furent unis un moment en 1493, sous le sceptre de Marguerite, fille de Waldemar III; mais ils ne tardèrent pas à se séparer, pour être joints plus tard par un même nœud. Lorsque l'empereur Maximilien monta sur le trône, les trois États obéissaient encore à un seul prince, Jean, roi de Suède, issu de la maison d'Oldenbourg.

La Moscovie, plus connue de nos jours sous le nom de Russie, avait été, pendant plusieurs siècles, tributaire du kan des Tatars; puis, en grande partie, subjuguée par les Polonais. Mais en 1462, Ivan Wassiliwitch affranchit sa patrie, et rangea sous ses lois toutes les provinces de l'empire; il abattit la puissante république de Novogorod, en même temps qu'il brisa le joug des Tatars. Alors ses États s'étendi-

(1) Isabelle était reine de Castille, Ferdinand roi d'Aragon.

MCD 2019

rent au nord, de l'Ingrie et de la Livonie, au rivage de la mer Glaciale ; à l'orient, ils touchaient à la Sibérie ; au midi, ils étaient bornés par la mer Caspienne ; et à l'occident, par la Lithuanie. Sous le règne d'Ivan, la Russie se fit connaître pour la première fois des autres nations européennes, qui se disputèrent son alliance.

Depuis deux siècles, la Pologne jouait un rôle important par sa position ; elle servait de boulevard à l'Europe contre les Turcs. Avant l'époque où les Ottomans avaient planté leurs étendards sur Constantinople, les Polonais s'étaient agrandis par des conquêtes, ils avaient même pénétré jusqu'au cœur de la Russie ; mais comme le trône était électif, à la mort de chaque prince s'élevaient de nouveaux troubles qui usaient les ressorts du gouvernement. Un duc de Lithuanie, Ladislas Jagellon, avait obtenu le trône de la Pologne, qui était resté dans sa maison, quoiqu'il fallût, à la mort du monarque régnant, choisir un nouveau prince. Issu de cette race, Jean Albert tenait le sceptre à l'avénement de Maximilien ; mais il était faible, parce que les nobles étaient trop puissants.

L'ordre teutonique, qui faisait partie de l'Empire Germanique, avait été fondé à la fin du douzième siècle dans la Palestine ; c'était, dans l'origine, des pénitents à la fois moines et guerriers. Revenus en Europe, où ils possédaient quelques domaines, les services qu'ils rendirent au duc de Masovie leur valurent le don du palatinat de Culm. Ce pays devint le centre de leur puissance, qu'ils étendirent par la suite en conquérant la Prusse, alors habitée par des peuples païens, ils y joignirent plus tard la Courlande et la Livonie. Battus vers la fin du quinzième siècle par le roi de Pologne Casimir IV, les chevaliers teutons avaient perdu la Prusse occidentale ; néanmoins ils pouvaient encore exercer une grande influence sur les affaires d'Allemagne.

Quant aux Turcs, depuis leur établissement dans la ville de Constantin, ils étaient devenus la terreur de l'Europe ; en effet, Mahomet II avait jeté ses soldats jusque sur les côtes de la Pouille, où ils avaient pris Otrante, dont on n'avait pu les chasser. Cependant, lorsque Bajazet II lui succéda, obligé de se défendre contre son frère Zizim, qui lui disputait le trône, il laissa les Napolitains rentrer en possession d'Otrante. D'ailleurs, le sultan employait tous ses efforts pour subjuguer l'Égypte, et laissait ainsi l'Europe respirer depuis quinze ans. La Hongrie seule avait subi quelques invasions de la part des Ottomans ; mais ces invasions n'avaient eu pour motif et pour but que le pillage.

D'un autre côté, l'état de l'Europe était à la veille de subir de grands changements, par deux découvertes, la poudre à canon et l'imprimerie. La première précipita la ruine de la féodalité, et bouleversa le système politique qui avait régi l'Occident depuis le douzième siècle. Les nobles seuls avaient le privilége de porter l'épée, et seuls ils étaient assez riches pour faire la dépense d'une armure qui les rendait invulnérables contre les pierres, les flèches et les javelots ; mais ces armures ne tardèrent pas à devenir inutiles contre la puissance du canon et du mousquet. Jusqu'a l'époque de cette invention, la cavalerie faisait exclusivement la force des armées, et l'infanterie servait seulement comme accessoire dans quelques occasions ; mais lorsque les gens de pied eurent des mousquets et des arquebuses, ils reprirent la supériorité. Alors les Suisses devinrent les soldats les plus redoutables, et ne craignirent plus d'affronter, en rase campagne, le choc de la cavalerie. Toutefois, durant de longues années on ne se servit de canons que dans les siéges, et fort peu dans les batailles ; car on ne pouvait les mouvoir et leur faire suivre les évolutions des différents corps qui manœuvraient sur le terrain. Quant à l'imprimerie, elle se perfectionna presque aussi lentement ; elle n'eut d'abord qu'une influence médiocre, et fut consacrée à sa naissance, et longtemps après, à multiplier *la Bible* et les saintes Écritures. Mais elle éveilla et propagea dans toutes les classes le désir de s'instruire ; plus tard, elle s'insinua dans la politique, et c'est à elle qu'il faut attribuer les révolutions dans l'Église et dans l'État, qui signalèrent le seizième siècle. Cepen-

MCD 2019

dant, en dépit des maux qu'elles ont produits, ces révolutions ont enfanté de grands biens, elles ont affranchi les masses du vasselage, et ouvert de nouvelles routes à l'esprit humain.

Si dans cette rapide esquisse nous n'avons pas parlé de l'Italie, c'est que nous avons sans cesse entretenu nos lecteurs de cette contrée, qui a toujours éclipsé les autres durant le moyen âge. Là résidait le pape, dont la politique servait d'arbitre et de guide aux princes de la chrétienté. Le souverain pontife ne possédait pas les domaines les plus étendus; mais il marchait en tête des princes de la Péninsule. Le royaume de Naples, qui n'était qu'un fief du saint-siége, formait un État puissant, et qui avait été disputé par les maisons d'Anjou et d'Aragon ; il était resté à cette dernière, dans la personne d'Alphonse le Magnifique, qui l'avait transmis à son fils Ferdinand, lequel était en possession de Naples, lorsque Maximilien monta sur le trône des Césars. Venait ensuite la république de Venise, qui avait étendu sa puissance jusque dans l'ancienne Grèce, en même temps qu'elle avait accaparé le monopole du commerce du monde. Longtemps elle avait borné son ambition à commander sur les mers, et à montrer son pavillon dans les régions lointaines de l'Orient, dont ses vaisseaux rapportaient d'immenses richesses ; mais elle avait fini par vouloir s'établir sur le continent, et ses armes, soutenues par des intrigues, lui avaient conquis plusieurs provinces de la Péninsule.

Une autre république, celle de Florence, était parvenue au plus haut point de prospérité, sous l'habile administration des Médicis ; l'un des membres de cette famille, Laurent le Magnifique, avait placé sa patrie au premier rang parmi les États italiens, et il venait de mourir [1492], léguant sa puissance à son fils Pierre, mais non pas son génie. Les princes de la maison d'Este régnaient à Ferrare et avaient tenu jadis cette principauté comme fief de l'empire, puis ils avaient transféré leur hommage au pape, sous le pontificat de Jean XXII. Les chefs de ce petit État, par l'habileté de leur conduite politique étaient parvenus à jouer un rôle de quelque importance dans la Péninsule, où chacun recherchait leur appui. Enfin le marquisat de Mantoue, malgré l'exiguité de son territoire, pesait aussi dans la balance ; car il était possédé par Jean-François de Gonzague, doué de grands talents militaires, et qui s'était mis au service de Venise dont il commandait les troupes.

Tel était l'état de l'Europe, lorsque Maximilien se trouva chargé de la direction suprême des affaires. Il nourrissait des projets d'ambition qui n'étaient pas en rapport avec les moyens dont il pouvait disposer ; en effet, son pouvoir était si borné, et ses revenus si médiocres, qu'ils étaient à peine suffisants pour soutenir la haute dignité dont il était revêtu. A la tête des potentats de l'Europe, il brillait au premier rang dans quelques cérémonies d'éclat ; un roi lui servait d'échanson ; mais tout cet appareil couvrait une faiblesse qui plaçait le successeur des Césars au niveau et quelquefois au-dessous de certains électeurs, dont la puissance était plus grande que la sienne. En outre, l'invention de la poudre et la décadence du gouvernement féodal étaient de nouvelles causes qui tendaient à rabaisser le pouvoir impérial. La première augmentait les dépenses de la guerre ; l'autre restreignait les moyens qui étaient mis à la disposition de l'empereur pour faire respecter son autorité, car il devenait de plus en plus difficile de rassembler les contingents que devaient fournir les membres de la confédération germanique. Placé dans cette position, Maximilien se détermina à faire un mariage inégal sous le rapport de la naissance, mais qui remplissait son trésor, presque toujours vide; il prit donc pour épouse Blanche-Marie, sœur de Jean Galéaz, duc de Milan et nièce de Louis le Maure, qui gouvernait ce duché au nom de son neveu. Maximilien reçut une riche dot, et se flatta que cet hymen lui faciliterait l'occasion de jouer en Italie le rôle de ses prédécesseurs. Sur ces entrefaites, le roi de France, Charles VIII, traversa toute la Péninsule pour s'emparer du royaume de Naples, qu'il revendiquait comme héritier de la maison d'Anjou. Chemin faisant, il se fit

MCD 2019

livrer plusieurs places de l'État de Florence, ce qui causa une révolution. Pierre de Médicis et sa famille furent expulsés ; Charles poursuivit sa route, et entra dans la ville de Naples sans coup férir. Le roi Alphonse, au lieu de se défendre, s'enfuit en Sicile, où il se fit moine après avoir abdiqué en faveur de son fils Ferdinand. Celui-ci, abandonné de ses soldats, courut chercher un refuge dans l'île d'Ischia [1495]. Mais le triomphe de Charles VIII ne dura qu'un moment ; Louis le Maure, devenu duc de Milan, par le trépas de son neveu, et qui avait apppelé Charles en Italie, fut le principal instigateur d'une ligue formée pour chasser le monarque français. Maximilien voulut y prendre part, et convoqua à cet effet une diète à Worms. Les membres de cette assemblée exigèrent l'organisation d'une chambre impériale, destinée à établir et à conserver la paix publique ; en retour de cette concession, la diète vota la mise sur pied d'une armée, mais elle ne fournit pas les fonds nécessaires pour l'entretenir, et Maximilien ne put envoyer à ses alliés d'Italie qu'un chétif secours de trois mille hommes. Charles VIII, au bruit de la confédération organisée contre lui, reprit la route de ses Etats et battit ses adversaires à la journée de Fornoue. Ferdinand reparut dans Naples, et reprit le sceptre. Revenu en France, le monarque fit des préparatifs pour rentrer dans la Péninsule. Sur-le-champ, Maximilien, gagné par l'offre d'un subside que lui fit le duc de Milan, se rendit en Italie sous le prétexte d'aller recevoir à Rome la couronne impériale. Il n'avait en tout que quinze cents hommes, mais il espérait rallier à lui les principales puissances de la Péninsule, et s'ancrer solidement dans cette contrée ; mais en arrivant il apprit que Charles avait renoncé à son expédition, et il s'aperçut avec chagrin que ses alliés désiraient qu'il s'éloignât. Il entreprit d'assiéger Livourne, pour contraindre les Florentins de rompre l'alliance qu'ils avaient faite avec la France; mais le défaut d'argent ne lui permit pas de pousser cette entreprise : il se vit dans la nécessité de retourner en Allemagne sans avoir rien fait. Il eut ensuite quelques démêlés avec Louis XII, qui venait de succéder à Charles VIII, au sujet de quelques villes situées sur la frontière de la Picardie, et qui devaient être restituées à l'archiduc Philippe, fils de Maximilien, et investi du gouvernement des Pays-Bas. Un arrangement termina bientôt cette guerre; l'empereur se brouilla aussi avec les Suisses, qui refusaient de faire partie de la confédération allemande, et de fournir, à ce titre, des hommes et de l'argent. Battu à Dornach, il finit par reconnaître que les cantons demeureraient non justiciables de la chambre impériale, et qu'ils seraient exempts de toute espèce de taxes et de contributions imposées pour les besoins du corps germanique.

Cependant, Louis XII avait résolu, comme son prédécesseur, de s'établir en Italie, non pour reprendre le royaume de Naples, mais pour régner à Milan ; ayant mis dans ses intérêts le pape Alexandre VI, les Vénitiens et le duc de Savoie, son armée, conduite par Trivulce, fit la conquête du duché sans éprouver de résistance. Louis le Maure prit la fuite avec sa famille, et gagna le Tyrol, où il fut accueilli par Maximilien, auquel il abandonna une partie des trésors qu'il avait sauvés de son naufrage. Néanmoins, avec ce qui lui restait il parvint à lever quelques milliers de Suisses, et revint tout à coup dans le Milanais, qui retourna sous son obéissance. Les Français, après une courte campagne, ne conservaient plus que deux places fortes [1500] ; sur-le-champ, Louis XII fit marcher en Italie vingt mille hommes, et Louis le Maure, trahi par les Suisses, fut livré à ses adversaires et conduit en France, où il mourut captif.

Maître du Milanais, Louis XII songea à rentrer en possession de Naples, et pour y parvenir il conclut un traité avec le roi d'Aragon, par lequel il fut stipulé que ces deux monarques se partageraient le royaume. Le prince qui régnait alors dans ce pays s'appelait Frédéric ; il était fils de ce Ferdinand qui avait repris le trône après le départ de Charles VIII. Déposé par le pape, son suzerain, et attaqué par les Français et les Espagnols, Frédéric n'eut

MCD 2019

d'autre ressource que d'abdiquer, et d'accepter un asile en France. Maximilien fut réduit à rester spectateur de cet événement, qu'il n'aurait pu empêcher, car il n'avait pas d'argent pour lever des soldats ; il était, en outre, aux prises avec les électeurs de l'Empire, qui avaient formé une ligue pour maintenir leurs priviléges. Ils s'opposaient surtout au projet conçu par Maximilien, d'ériger l'Autriche en électorat ; ce qui lui aurait donné une voix de plus dans le collége électoral. L'empereur dut renoncer à cette pensée, et s'occupa d'une croisade contre les Turcs, qu'il voulait commander en personne. Un grand nombre de souverains et de nobles prirent la croix ; mais le pape Alexandre VI ayant dissipé les sommes recueillies pour cet objet dans toute la chrétienté, la croisade fut abandonnée.

L'empereur intervint ensuite dans une guerre qui éclata entre les deux branches de la maison de Bavière; il y prit une part personnelle, et reçut pour indemnité plusieurs villes situées en Souabe et en Alsace [1505].

Sus ces entrefaites, de grands événements s'étaient passés en Italie ; les rois de France et d'Aragon, qui avaient dépouillé conjointement le souverain de Naples, n'avaient pas vécu d'accord longtemps, et, grâce au génie guerrier du célèbre Gonzalve de Cordoue, le royaume tout entier était demeuré aux Espagnols. Le roi d'Aragon était l'époux de la reine de Castille Isabelle, dont le fille Jeanne était devenue la femme de Philippe fils de Maximilien ; Isabelle, étant morte, légua le gouvernement de ses Etats à sa fille Jeanne. Cette princesse et l'archiduc Philippe son mari, furent proclamés souverains de la Castille ; mais le pouvoir resta entre les mains de Ferdinand d'Aragon, qui s'était fait déclarer régent. En sa qualité d'époux de la fille d'Isabelle, Philippe réclama le commandement, et contraignit le monarque aragonais à le lui remettre; ce prince mourut peu de temps après, à l'âge de vingt-huit ans [1506]; ils laissait deux fils, Charles et Ferdinand, qui étaient encore dans l'enfance. Leur mère, Jeanne, fnt si douloureusement affectée de la mort de son époux qu'elle en perdit la raison, et qu'il fallut nommer un conseil de régence. Maximilien saisit cette occasion pour s'immiscer aux affaires de l'Espagne, qu'il aurait voulu diriger de si loin ; mais Ferdinand se saisit de l'autorité, et n'eut pas de peine à rendre inutiles les tentatives de l'empereur. Celui-ci essaya encore de se faire donner le gouvernement des Pays-Bas, comme tuteur de Charles son petit-fils ; les Etats du pays repoussèrent d'abord cette prétention, puis cédèrent enfin au désir du monarque autrichien, qui nomma gouvernante des dix-sept provinces sa fille Marguerite, veuve de Philibert duc de Savoie.

Cependant l'Italie était toujours agitée ; Alexandre VI était mort, et avait été remplacé par Pie III, vieillard valétudinaire, qui n'occupa que vingt-six jours la chaire pontificale. Le cardinal de la Rovère, qui prit le nom de Jules II, ceignit à son tour la tiare. Ce pontife conservait encore, malgré les glaces de l'âge, toute la fougue et tout l'emportement de la jeunesse, et, durant son règne, eut toujours les armes à la main. Il commenca par enlever la Romagne à César Borgia, digne fils d'Alexandre VI, et se fit restituer plusieurs autres villes par les Vénitiens. Comme le but principal de tous ses efforts était d'expulser de la Péninsule les barbares, il appelait ainsi les nations étrangères, il pressa Maximilien de venir en Italie à la tête d'une armée pour chasser les Français, qui aspiraient, disait-il, à étendre leur domination sur toute la contrée. L'empereur tenait alors une diète à Constance : il enflamma si bien les membres de cette assemblée qu'il votèrent la levée de quatre-vingt-dix mille hommes, auxquels devaient se joindre douze mille Suisses. Cet enthousiasme, provoqué par des craintes imaginaires, s'évanouit bientôt, et Maximilien ne put soudoyer avec l'argent de la confédération que douze mille hommes, dont il porta le nombre, avec ses ressources personnelles, à vingt-cinq mille, à la tête desquels il passa les Alpes malgré les frimas. Mais le pape, Louis XII et les Vénitiens s'étant ligués contre lui, le forcèrent d'opérer sa re-

MCD 2019

traite, après avoir battu ses soldats [1508]. Une trève termina eette courte guerre; la ligue dont nous venons de parler ne tarda pas à se dissoudre, et Jules II, Louis XII et toutes les puissances de l'Italie s'unirent pour accabler Venise, dont les envahissements successifs avaient fini par allumer une indignation universelle. Le souverain pontife voulait arracher aux Vénitiens Faenza, Rimini et Ravenne; le roi de Naples (1) convoitait les villes maritimes de Trani, de Brindes, de Gallipoli et d'Otrante. De son côté, Louis XII revendiquait Brescia, Bergame, Crémone et le district de Ghiaradadda; les autres princes d'Italie aspiraient à prendre leur part du butin : ainsi le duc de Savoie voulait pour lui l'île de Chypre; le duc de Ferrare, la Polésine de Rovigo; et les Florentins, redevenir maîtres de Pise, qui s'était soustraite à leur obéissance. Maximilien se joignit à cette confédération, et comptait rentrer en possession de plusieurs places qu'il venait de perdre. Louis XII ouvrit le premier la campagne contre les Vénitiens, sur lesquels il remporta une victoire complète dans les champs d'Agnadel, et s'empara des cantons désignés pour son partage; le pape, armé des foudres de l'excomunication, les lança sur les Vénitiens, et obtint le même succès; Ferdinand se saisit des villes maritimes qu'il s'était adjugées d'avance. Toutefois le sénat, par d'habiles négociations, parvint à diviser ses adversaires; et, lorsque l'empereur parut le dernier en Italie, obligé de lutter seul, il éprouva des revers, et se laissa dépouiller même de Feltre, de Bellune et de la plus grande partie du Trévisan [1509]. Bref, les Vénitiens, que la ligue de Cambrai devait rayer de la liste des peuples libres, bravèrent la tempête, et déchurent à peine du rang qu'ils occupaient. Bientôt le pape et le roi de Naples s'unirent avec eux contre les Français; et Louis XII, après la mort de son neveu Gaston, duc de Nemours, et qui avait soutenu la fortune chancelante de ses armes, fut chassé du Milanais [1512] : ce duché fut rendu au fils de Louis le Maure. Maximilien, au milieu de tous ces événements, ne joua qu'un rôle secondaire, et trouva moyen de tirer de l'argent et des Vénitiens et du roi de France. Sur ces entrefaites, le cardinal de Médicis s'assit dans la chaire de saint Pierre; c'est le célèbre Léon X; comme son prédécesseur, Jules II, il prit parti contre les Français, qui étaient attaqués en même temps par le roi d'Aragon et le monarque anglais Henri VIII. Celui-ci, ayant débarqué à la tête de quarante-cinq mille hommes, envahit l'Artois, et mit le siége devant Terouane. L'empereur vint servir dans le camp de Henri en qualité de volontaire, et reçut une paye de cent couronnes par jour; ainsi le roi des rois se trouvait réduit, faute d'argent, à jouer un personnage indigne de son rang. Il prit part à la bataille de Guinegate, où les Français subirent une défaite provoquée par une terreur panique; ils prirent la fuite sans combattre, ce qui fit surnommer cette rencontre *la journée des éperons*. Louis XII avait encore tenté de reprendre le Milanais; mais ses troupes, après quelques succès, avaient été vaincues, et le monarque, s'étant réconcilié avec ses principaux adversaires, fit la paix, et prit pour épouse Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Il mourut peu de mois après cet hymen, et fut remplacé par son gendre, connu dans l'histoire sous le nom de François Ier [1515]. Ce jeune souverain ouvrit son règne par la conquête du Milanais; elle fut le prix d'une victoire achetée chèrement sur les Suisses, qui furent défaits à Marignan. Sforce alla volontairement chercher un asile en France, où il mourut dans l'obscurité.

Maximilien ne prit aucune part à ces événements; il était occupé d'un soin plus profitable, celui de s'assurer la possession de la Hongrie et de la Bohême. Ladislas régnait alors sur ces deux royaumes, et Maximilien pour se créer de nouveaux droits, conclut le mariage de deux de ses petits-enfants avec le fils et la fille de Ladislas; grâce à cette prévoyance, la Hongrie et la Bohême furent incorporées aux domaines de la maison d'Autriche (1). A

(1) Ferdinand, roi d'Aragon, et mari de la célèbre Isabelle de Castille.

(1) Ce fut par le mariage de l'archiduc Ferdinand

MCD 2019

cette époque, Ferdinand d'Aragon venait d'expirer, et son petit-fils l'archiduc Charles hérita des couronnes d'Espagne, de Naples, de Sicile et de Navarre. Sur ces entrefaites, Maximilien, dominé par son humeur turbulente, imagina de se rendre en Italie pour y relever l'autorité impériale; avec quelques subsides que lui fournirent Henri VIII et le pape, il leva une petite armée, et vint bloquer Milarmais; abandonné par les Suisses, qu'il ne pouvait payer, il vit ses troupes se débander et se retirer dans la ville de Trente; bientôt après il signa un traité de paix avec François Ier, et renonça à son projet de se constituer l'arbitre de l'Italie [1516].

Empereur d'Allemagne, Maximilien, à ce titre, rendit de grands services à la confédération germanique, qu'il divisa en dix cercles (1); chacun de ces cercles devait avoir un directeur à la nomination du chef de l'empire, et un capitaine général élu par les états du cercle. Maximilien réussit encore à mettre fin aux désordres qui troublaient sans cesse l'intérieur de l'Allemagne; il régla ensuite et perfectionna l'administration de ses domaines héréditaires, et telle fut la sagesse de ses règlements, que l'Autriche demeura exempte de cette anarchie suite ordinaire du système féodal.

Parvenu à la vieillesse, Maximilien poursuivit avec ardeur l'exécution de deux projets, dont l'un semblait peu convenable à son âge. C'est ainsi qu'il voulait organiser une croisade contre les Turcs, dont la puissance prenait chaque année de nouveaux accroissements; il reçut du pape un chapeau et une épée bénits, et il obtint l'autorisation de lever, pour subvenir aux frais de cette expédition, une dîme sur tous les biens ecclésiastiques; les biens séculiers devaient subir une taxe du cinquantième de leur revenu. Mais la diète ouverte à Augsbourg ne partagea pas l'enthousiasme de l'empereur, et décida qu'elle s'occuperait dans trois ans des moyens de faire face aux frais de cette entreprise, qui n'était plus dans les mœurs du temps.

L'autre projet de l'empereur était de faire élire roi des Romains son petit-fils Charles; mais cette demande fut encore repoussée par les électeurs. Maximilien, comme nous l'avons vu, avait mené une vie très-active; les fatigues qu'il avait subies avaient altéré sa santé; ses forces diminuaient de plus en plus, et dans les dernières années de sa vie, convaincu que le terme de son existence approchait, il menait toujours avec lui son cercueil. Néanmoins, il ne cessait pas de se livrer au plaisir fatigant de la chasse, et n'observait aucun régime dans le choix de ses aliments; il fut attaqué d'une dyssenterie qui le conduisit en quelques jours au tombeau. Il fit son testament, et dans un accès d'humilité chrétienne il prescrivit que l'on mît son corps, lorsqu'il aurait rendu le dernier soupir, dans un sac plein de chaux vive, et qu'on le plaçât sous l'autel de l'église de Saint-George, de façon que sa tête et son cœur seraient foulés par les pieds du prêtre qui célébrerait la messe : il expira le 11 janvier 1519. S'il faut en croire son biographe (1), il avait l'air mâle, la physionomie animée, les joues rondes et pleines, le nez aquilin, la bouche petite, et le menton relevé et pointu; il possédait un organe séduisant, qui commandait l'attention et ajoutait à son éloquence naturelle; il parlait cinq ou six langues et n'avait cessé, durant tout son règne, d'enrichir son esprit des connaissances les plus variées. Ses talents militaires l'auraient placé au premier rang des guerriers ses contemporains, s'il eût commandé à des troupes permanentes et qu'il aurait pu ployer aux lois d'une discipline sévère. Quoi qu'il en soit, il introduisit d'heureux perfectionnements dans l'art de fondre les canons. Il arma ses fantassins de lances d'une forme nouvelle, ce qui leur fit donner le nom de lantzknechts ou lansquenets. Mais Maximilien avait des défauts qui nuisirent à ses qualités : il était surtout prodigue, ce qui l'exposait sans cesse à manquer d'argent;

frère de Charles-Quint, qui avait épousé Anne, fille de Ladislas.

(1) Voici la dénomination de ces cercles : celui d'Autriche, de Bourgogne, du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de Franconie, de Bavière, de Souabe, de Westphalie, de Haute-Saxe et de Basse-Saxe.

(1) Fugger.

MCD 2019

alors, pour s'en procurer, il ne reculait devant aucun moyen, fallût-il même abdiquer momentanément la haute dignité dont il était revêtu. Désireux de laisser le souvenir de sa mémoire, il écrivit lui-même le récit de ses aventures; mais il les revêtit de couleurs romanesques qui, au lieu de rehausser la gloire du héros, la détruisirent en rendant problématiques ses actions. Maximilien eut deux enfants de sa première femme; l'un, Philippe le Beau, mari de Jeanne d'Espagne, mourut à la fleur de l'âge ; l'autre, appelée Marguerite, possédait autant d'esprit que de beauté. Fiancée d'abord à Charles VIII, roi de France, elle fut ensuite promise à Jean, fils unique de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Une flotte la conduisait en Espagne, lorsque le vaisseau monté par la princesse fut assailli par la tempête, et sur le point de périr. Dans cette extrémité, Marguerite ne perdit pas la liberté et l'enjouement de son esprit; elle rima le distique suivant :

Ci-git Margot, la gente damoiselle,
Qu'eut deux maris, et si mourut pucelle.

Toutefois, elle échappa à la mort, et put aborder en Espagne, où son mariage fut célébré; mais son jeune époux mourut bientôt, et Marguerite contracta un second hymen avec le duc de Savoie.

## CHARLES-QUINT.

Ce prince vint au monde dans les premières années du seizième siècle. Fils de Philippe et de Jeanne, son père mourut à la fleur de l'âge, et sa mère ayant perdu la raison, il fut confié aux soins de Marguerite d'Autriche, qui lui fit donner une excellente éducation. A dix-sept ans il était roi d'Espagne et souverain des Pays-Bas. Ayant ôté le pouvoir au général Ximenès, qui gouvernait ce dernier pays, il fut sur le point d'être détrôné ; car des révoltes éclatèrent dans presque toutes les provinces, lasses d'être pillées par les Flamands que Charles avait amenés à sa suite, et auxquels il avait livré les plus hautes dignités de l'Église et de l'État [1517-1518]. Le trône impérial étant devenu vacant par la mort de Maximilien, Charles, son petit-fils, se mit sur les rangs, et l'emporta sur tous ses concurrents. L'un d'eux était François Ier, roi de France, qui se montra constamment son rival. L'avénement de Charles-Quint à l'empire fut signalé par une capitulation nouvelle dressée par les électeurs, et que le nouveau monarque fut contraint de signer. Les principaux articles de cette capitulation stipulaient que les fiefs impériaux devenus vacants seraient, à l'avenir, réunis au domaine ; que les offices appartiendraient toujours à des sujets allemands, et qu'aucun prince ou aucun État ne serait mis au ban de l'Empire sans avoir été préalablement déclaré coupable par la diète. Celle-ci devait en outre posséder la puissance législative, et le droit de faire la paix et la guerre.

L'Empereur prit encore l'engagement de ne pas chercher à transmettre à sa famille la couronne des Césars. Dans la diète tenue à Worms, et qui fut la première sous le règne de Charles, on établit un conseil de régence qui devait diriger les affaires en l'absence du souverain. Les États que possédait Charles le plaçaient au-dessus de tous les autres princes de son temps, et par leur étendue et par la richesse des habitants. Néanmoins, toutes ses possessions étaient séparées par des États étrangers, et quelques-unes avaient des priviléges qui restreignaient le pouvoir du prince. C'est ce qui explique comment François Ier put lutter sans trop de désavantages contre son rival, qui commandait à la fois en Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas et en Allemagne. Son trésor était en outre alimenté par les métaux précieux que versait chaque année l'Amérique. Toutefois, Charles n'eut jamais assez de revenus pour subvenir à ses dépenses ; en effet, il voulait réaliser la chimère d'une monarchie universelle, et ses moyens ne suffisaient pas pour accomplir ce projet gigantesque. Comme le règne de ce prince a déjà été raconté dans les diverses histoires de notre collection (1), il suffira de tracer ici un rapide résumé

(1) Voir les *Histoires de France, d'Italie, des Pays-Bas.*

MCD 2019

des principaux faits qui le remplissent. Nous laisserons de côté les guerres que l'empereur soutint en Italie et en France contre François Ier, pour nous attacher exclusivement à ce qui se passe dans la Germanie. C'est dans cette contrée que la réforme religieuse prit naissance ; elle eut pour auteur un simple moine. Charles essaya d'étouffer des idées nouvelles propagées par Luther ; mais tous les moyens mis en usage par une politique souvent habile ne purent empêcher que l'Allemagne ne se partageât en deux partis, les catholiques et les protestants. Toutefois, le monarque ayant semé la division parmi ces derniers, bat, à Muhlberg, l'électeur de Saxe, chef des novateurs, et le dépouille de ses États pour les donner à un prince de la maison saxonne. Maurice, tel était son nom, après avoir servi Charles avec non moins d'habileté que de dévouement, l'attaqua à l'improviste, et renversa, en Allemagne, l'édifice de sa puissance. L'empereur signa la pacification de Passow, qui mit les protestants sur la même ligne que les catholiques, c'ast-à-dire que les deux partis jouirent provisoirement de droits égaux. Cependant, l'Allemagne n'avait pas recouvré sa tranquillité intérieure ; elle était désolée par les déprédations d'Albert, margrave de Brandebourg, qui, à la tête d'un ramas d'aventuriers, portait en tous lieux le pillage et la dévastation. La diète le mit au ban de l'Empire, et chargea Maurice de l'exécution de son décret. Albert fut défait, mais le vainqueur paya ce triomphe de sa vie [1553]. Nous avons omis de dire que Charles avait fait déclarer son frère Ferdinand roi des Romains, il lui abandonna le soin de concilier le nouveau culte avec l'ancien. Ce prince convoqua une assemblée qui confirma les principaux articles de la paix de Passow. Toutefois, l'œuvre de cette diète ne fut qu'un compromis, qui suspendit la querelle sans la terminer. Charles, par la défection de Maurice, avait perdu sa prépondérance : au lieu de dicter des lois à l'Allemagne, il était obligé d'en recevoir ; puis l'état de sa santé, qui déclinait chaque jour, lui enlevait cette vigueur d'esprit et de corps qui l'avait rendu capable de diriger les affaires et de tenir entre ses mains les destinées de l'Europe. En proie à de fréquentes attaques de goutte qui le retenaient dans son lit, il tomba par degrés dans une mélancolie qui altéra son humeur ; il recherchait la solitude et ne voulait plus admettre en sa présence que la princesse Marie, sa sœur, et quelques domestiques. Il finit par prendre en haine toute espèce d'occupation et laissa s'écouler plusieurs mois sans vouloir donner de vive voix ou signer aucun ordre. Enfin, dégoûté des grandeurs dont il reconnaissait la vanité, il résolut de déposer toutes ses couronnes et de les transmettre à Philippe son fils ; mais il ne put y joindre le diadème des Césars, car le roi des Romains, Ferdinand, refusa de s'en dépouiller au profit de son neveu. Le 25 octobre 1555, l'empereur, étant à Bruxelles, abdiqua publiquement, et ne se réserva qu'une pension annuelle de dix mille ducats. Bientôt après il s'embarqua pour l'Espagne, et se rendit dans l'Estramadure. Au fond d'une riche vallée s'élevait le monastère de Saint-Just, que le monarque choisit pour retraite : lui qui avait habité toute sa vie des palais, se contenta d'un appartement de six pièces, où rien ne rappelait la pompe dont il s'environnait jadis. De cet ermitage dépendait un petit jardin orné d'un grand nombre de plantes et de fleurs dont la culture devait amuser les loisirs du vieux roi. Ce fut dans ce lieu qu'il passa trois années, peut-être les plus heureuses de sa vie, se livrant à l'étude et à l'exécution de pièces mécaniques, telles que des horloges et des montres, qu'il s'efforça vainement de faire marcher d'accord. Néanmoins, les pratiques religieuses auxquelles il se livrait, n'étant pas contenues dans de justes limites, altérèrent sa raison, et il mourut à la suite de la célébration de ses propres obsèques, car il avait fait célébrer les cérémonies funèbres qui devaient suivre son trépas. Il y assista couché dans une bière ; cette fantaisie le mit, peu de jours après au tombeau, à l'âge de cinquante-neuf ans [1558]. Marié à une princesse portugaise, il ne laissa qu'un fils, qui régna en Espagne, en Italie et dans les Pays-Bas, sous le nom de Philippe II. Il eut aussi deux enfants naturels : l'un, Don

MCD 2019

Juan d'Autriche, acquit une renommée presque universelle par la victoire de Lépante, qu'il gagna sur les Turcs ; l'autre, Marguerite d'Autriche, tient aussi sa place dans l'histoire des Pays-Bas.

## FERDINAND Ier.

Dès sa première jeunesse, ce prince avait été l'objet de l'affection de son aïeul, Ferdinand le Catholique, qui voulut lui léguer ses royaumes d'Aragon et de Naples ; d'un autre côté, son grand-père paternel, Maximilien, avait aussi formé le projet de lui laisser ses États d'Autriche et de lui assurer la couronne impériale. Mais de graves considérations politiques firent changer les résolutions des deux monarques, et Ferdinand n'eut pour sa part que les provinces héréditaires situées en Allemagne. Ces provinces, à l'époque du trépas de Maximilien Ier, avaient profité de l'absence des petits-fils de ce monarque pour tenter de grands changements dans la constitution ; mais les novateurs s'étant divisés, Ferdinand, à qui Charles avait abandonné l'administration de l'Autriche, réussit à rentrer dans toute la plénitude de son autorité. Il lui fallut recourir à des mesures rigoureuses, car il fit décapiter huit personnes qui avaient soulevé Vienne dans le but de la soustraire à son obéissance et d'y établir une sorte de gouvernement démocratique. Quelques années après, Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, et beau-frère de Ferdinand, périt dans une bataille livrée contre les Ottomans. Il ne laissait pas de postérité ; Ferdinand réclama son héritage, mais les Hongrois et les Bohémiens, qui n'admettaient pas le principe de l'hérédité monarchique, repoussèrent ses prétentions. Le duc de Bavière fut élu en Bohême, et Jean de Zapoli dans la Hongrie ; toutefois Ferdinand se fit couronner dans les deux royaumes. Zapoli, se voyant hors d'état de résister à un compétiteur aussi redoutable, s'allia avec le sultan, qui vint mettre le siége devant Vienne. Le comte de Salm commandait dans cette ville ; il sut tirer parti du dévouement des bourgeois, et avec leur secours il repoussa toutes les attaques ; les Ottomans se retirèrent à Bude. Ce fut dans cette cité que Soliman reçut l'hommage de Jean de Zapoli, qui le reconnut pour son suzerain. Le sultan retourna ensuite à Constantinople ; mais il envoya de nouvelles troupes qui empêchèrent le prince autrichien de l'emporter sur son rival. A cette époque [1530], Ferdinand obtint le titre de roi des Romains, aidé de son frère Charles-Quint, il rassembla une armée aussi nombreuse qu'aguerrie, et marcha au-devant des Turcs. Cependant aucune bataille ne fut livrée, et les Ottomans reprirent le chemin de leur pays. Zapoli continua la guerre contre Ferdinand : toutefois, lassés de s'entre-détruire sans profit, les deux princes conclurent un arrangement par lequel il fut convenu que Jean régnerait avec le titre de roi sur les provinces hongroises dont il était le maître, et qu'à sa mort ses enfants n'hériteraient que de la Transylvanie et de quelques autres domaines. Jean et Ferdinand s'engagèrent à tourner leurs armes contre les Turcs. Mais le premier, quoiqu'il fût avancé en âge, épousa, peu de temps après cet accord, la fille du roi de Pologne, Sigismond ; il en eut un fils auquel il ne survécut que quinze jours. La couronne devait revenir à Ferdinand ; Isabelle, veuve du monarque décédé, entreprit de faire passer la couronne sur la tête du jeune Sigismond. Elle avait pour guide et pour soutien un prélat nommé Martinozzi, qui fit couronner l'enfant d'Isabelle, et le mit sous la protection de Soliman. De son côté, Ferdinand proposa au sultan des Turcs de lui faire hommage de la Hongrie ; cette offre fut rejetée, et la guerre recommença avec une vivacité nouvelle. Bref, après avoir éprouvé plusieurs échecs, le roi des Romains subit l'humiliante nécessité de se reconnaître vassal de la Porte et de lui payer à ce titre un tribut. Bientôt Soliman dépouilla Sigismond du diadème, et lui laissa seulement la Transylvanie. Cependant Martinozzi, ayant changé de bannière, força la reine Isabelle de renoncer pour son fils, en faveur de Ferdinand, à tous ses droits sur la Transylvanie et sur la Hongrie ; en récompense de ce service, le prélat reçut la pourpre romaine et fut nommé archevêque de Gran. Mais il ne

MCD 2019

tarda pas à se brouiller avec le roi des Romains, qui le fit lâchement assassiner : cet attentat fit perdre à son auteur ses partisans les plus dévoués : ils se tournèrent du côté de Sigismond, qui, soutenu par les Turcs, ne cessa de troubler le repos de Ferdinand. Ce dernier était devenu empereur d'Allemagne en 1558 ; occupé des affaires de ce pays, il négligea forcément celles de la Hongrie ; son compétiteur, Sigismond, en profita pour obtenir sur lui de grands avantages.

Parlons maintenant de la Bohême, dont une partie des habitants avait reconnu Ferdinand pour son roi. Ce prince n'avait pas eu beaucoup de peine à l'emporter sur le duc de Bavière, qui lui avait un moment disputé la couronne ; mais ayant voulu modifier, au profit de son autorité, la constitution du pays, cette tentative excita de grands troubles : toutefois le monarque profita de la terreur que la victoire de Muhlberg (1) avait répandue dans toute l'Allemagne pour forcer les Bohémiens à se soumettre [1547]. Ayant réussi à se placer au-dessus de la loi fondamentale du pays, il fit reconnaître son fils Maximilien pour héritier présomptif du trône.

Ferdinand parvint encore à faire nommer ce même fils roi des Romains ; c'était lui assurer le trône impérial ; ainsi Maximilien allait réunir sur sa tête trois couronnes. A son avénement comme empereur, Ferdinand fut chargé de la tâche la plus difficile, celle de tenir la balance entre les protestants et les catholiques ; il réussit à les empêcher d'en venir aux mains et de s'égorger. Néanmoins il prévit les troubles que les querelles religieuses allaient enfanter, et cette pensée qui l'obsédait sans cesse accéléra sa fin ; il mourut le 25 juillet 1564, à l'âge de soixante-deux ans. Il avait l'esprit cultivé, et connaissait assez bien la littérature classique ; malgré les préoccupations de la politique, il trouvait du temps pour entretenir une correspondance suivie avec plusieurs savants, parmi lesquels nous citerons le célèbre Érasme. Il possédait presque toutes les vertus privées ; mais il faut avouer que s'il l'emporta sous ce rapport sur son frère Charles-Quint, il lui est très-inférieur, et comme monarque et comme guerrier ; il n'avait, en un mot, que ces qualités secondaires qui obtiennent l'estime, mais rarement l'admiration. Il eut de son mariage avec Anne, fille de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, trois fils, qui furent les tiges des trois branches d'Autriche, de Tyrol et de Styrie.

(1) Cette victoire avait été remportée sur la ligue protestante par l'empereur Charles-Quint, frère de Ferdinand.

## MAXIMILIEN II.

Élevé en Espagne, on aurait pu croire que Maximilien aurait puisé dans cette cour ces maximes d'intolérance religieuse qui furent par la suite pratiquées si impitoyablement par Philippe II ; mais l'instituteur du prince autrichien professait en secret le luthéranisme, et il l'inculqua à son élève, qui, de retour en Allemagne, ne put cacher ses sentiments. Ils excitèrent la crainte et l'indignation paternelle ; Ferdinand menaça même son fils de le déshériter, et la constance de Maximilien céda à l'ambition de posséder le souverain pouvoir : à la mort de son père, il déclara qu'il professait la religion romaine. A la diète d'Augsbourg, la première qui eut lieu sous son règne, il entreprit de jouer le rôle de médiateur entre les protestants et les catholiques, et adoucit l'irritation qui animait les deux partis ; il parvint même à prévenir une scission qui allait éclater entre les luthériens et les calvinistes. Aussi ne put-il s'empêcher de désapprouver les rigueurs déployées par le roi de France Charles IX contre les dissidents de son royaume, qu'il voulut exterminer, au lieu de les convaincre ou de transiger avec eux : et cependant Charles avait épousé sa fille. Philippe II avait employé le même moyen pour apaiser les troubles des Pays-Bas ; mais l'échafaud avait enfanté des martyrs, dont l'héroïsme souleva la population contre leur bourreau. La révolte fut universelle ; elle fut dirigée par le prince d'Orange Guillaume, qui invoqua l'intervention de Maximilien, car les Pays-Bas faisaient partie de l'Em-

MCD 2019

pire, puisqu'ils appartenaient au cercle de Bourgogne. Par malheur, Maximilien ne pouvait adresser que des représentations qui n'obtinrent aucun succès. Toutefois, malgré le voisinage, l'Allemagne conserva sa tranquillité intérieure; les événements qui eurent lieu dans la Germanie et dans les États héréditaires de Maximilien ont trop peu d'importance pour attirer notre attention. La diète accueillit la réclamation de l'ordre teutonique, à qui le czar de Moscovie avait enlevé la Livonie ; mais celui-ci garda sa conquête, car il eût fallu la lui faire restituer comme il l'avait acquise, par la force des armes, et la confédération germanique n'eut recours qu'à des arguments. Dans ses États d'Autriche, Maximilien, par amour de la paix, permit aux seigneurs protestants de célèbrer leur culte dans leur château ; mais d'un autre côté, il favorisa l'établissement des jésuites. La Hongrie fut ravagée par les Turcs ; toutefois ils ne purent s'y établir [1571]. Maximilien entreprit de placer sur la tête de son fils Rodolphe les couronnes de Hongrie et de Bohême, et de le faire nommer roi des Romains ; il obtint partout l'assentiment des électeurs de ces trois États. Il aspirait, en outre, à faire élire son second fils, Ernest, roi de Pologne ; mais il échoua dans ce projet : le duc d'Anjou, frère de Charles IX, obtint la préférence [1573]. Ce prince ne tarda pas à quitter furtivement la Pologne, pour venir régner en France. Maximilien réunit cette fois pour lui-même la majorité des suffrages ; mais un parti opposé proclama Étienne Bathori, vaivode de Transylvanie, qui finit par l'emporter sur l'empereur. Ce prince mourut peu de temps après cet événement ; il avait régné douze années, et en avait cinquante lorsqu'il expira [1576]. Comme son prédécesseur, il possédait une rare facilité pour apprendre les différents idiomes ; il parlait sept ou huit langues, et avait autant d'amabilité que d'érudition. Il avait aussi de la bravoure personnelle ; mais la prudence, qui faisait le fond de son caractère, ne lui permit pas de rechercher la gloire des batailles ; il lui préféra toujours celle, moins brillante et plus digne d'estime, de rendre ses peuples heureux, en les faisant jouir des douceurs et des avantages de la paix. Il fut père de quinze enfants ; neuf seulement lui survécurent, parmi lesquels se trouvaient cinq princes.

## RODOLPHE II.

Comme son père, Maximilien, il avait résidé quelques années à la cour d'Espagne, où son éducation avait été faite par les jésuites ; il avait, en outre, passé son enfance auprès de sa mère, dont la dévotion était poussée jusqu'à la bigoterie. Lorsqu'à la mort de son père, il prit les rênes du gouvernement, il voulut extirper la religion protestante dans ses États héréditaires, et, pour y parvenir, il chassa de Vienne les prédicateurs protestants, et donna tous les emplois ecclésiastiques et séculiers aux catholiques. Il n'obtint pas le même succès en Allemagne, où les protestants étaient aussi nombreux que puissants ; aussi ne voulaient-ils plus se soumettre à l'article intitulé, *la réserve*, ôtant la possession de toutes les dignités et les bénéfices de l'Église à ceux qui abandonnaient le culte catholique. Des évêques et des chanoines, qui avaient quitté la foi romaine, refusèrent de restituer les siéges et les bénéfices dont ils étaient pourvus, ce qui fit éclore des querelles entre les protestants et les catholiques. Les premiers formèrent une confédération appelée l'*Union évangélique ;* une diète ouverte à Ratisbonne pour juger ce conflit n'osa rendre une décision : il fut convenu qu'on en référerait à Rodolphe.

Nous avons vu que ce prince était roi de Bohême et de Hongrie ; il y joignit encore, à cette époque, la Transylvanie, que lui céda Sigismond, investi de cette principauté. Ce pays, opprimé par Baste, général de l'empereur, se souleva, mais fut obligé de rentrer dans l'obéissance. Rodolphe voulut aussi tenter d'opérer, dans la Hongrie, la révolution religieuse qu'il avait exécutée en Autriche ; mais il éprouva de sérieux obstacles : un magnat, Étienne Bostskï, dont les terres avaient été pillées par les troupes impériales, qui n'observaient aucune discipline, vint à Prague

MCD 2019

pour demander justice. N'ayant pu approcher Rodolphe, et bafoué par les courtisans, dans son dépit il appela aux armes ses compatriotes, qui lui décernèrent le titre et les attributs du pouvoir suprême. L'empereur renfermé dans son palais, se cachait à tous les regards, sans s'inquiéter de ce qui se passait au dehors; il rassemblait des collections d'objets d'histoire naturelle, des camées et des antiquités de toutes espèces. Entêté des chimères de l'astrologie, il interrogeait le cours des astres pour y déchiffrer les secrets de l'avenir; en un mot, livré à ces occupations, qui ne convenaient pas à son rang, il ne souffrait pas même la présence de ses ministres, qui jouissaient d'une puissance absolue et sans limites. Une conduite si blâmable ne tarda pas à lui aliéner tous les cœurs; ses frères mêmes jugèrent qu'il devenait urgent de lui arracher le commandement, dont il ne savait pas faire usage. Parmi ces princes, le plus ambitieux, et celui qui montrait le plus de capacité, était Mathias, troisième fils de Maximilien II; une éducation forte l'avait préparé au rôle qu'il aspirait à jouer; le célèbre Busbeck avait enrichi son esprit de connaissances variées, et ses facultés physiques s'étaient développées par un exercice continuel. Impatient de son obscurité, il entretint des intelligences avec les insurgés des Pays-Bas, qui lui offrirent la place de gouverneur général, dans l'espoir que Rodolphe et l'Empire interviendraient en leur faveur, ou leur fourniraient des secours effectifs. L'archiduc avait pour lieutenant le prince d'Orange, qui ne lui laissait que l'ombre du pouvoir; il se lassa bientôt de sa position, et se retira moyennant une pension. Les États lui substituèrent le duc d'Anjou, frère du roi de France, Henri III (1), qui vint avec une petite armée. Mathias, dont la conduite avait été désapprouvée par l'empereur, alla chercher un asile dans Lintz; mal payé de sa pension, il vécut alors dans une sorte de détresse, qui l'humilia profondément. Enfin Rodolphe, qui voyait surgir à chaque instant de nouveaux embarras, s'adressa à son frère Mathias; il lui confia le gouvernement de l'Autriche, et le plaça à la tête d'une armée qu'il envoyait contre les Turcs dans la Hongrie. Le prince autrichien rendit, à cette époque, de grands services, qui lui valurent l'attachement des peuples et des soldats.

Enfin, dans l'année 1606, tous les princes de la maison d'Autriche se réunirent, et le reconnurent pour chef de leur maison. Comme Rodolphe, par son intolérance en matière de religion, avait mécontenté les Hongrois, il fut aisé à Mathias de se les attacher en proclamant la liberté de conscience, et en déclarant les dissidents habiles à occuper tous les emplois. Alors tous les partis se réunirent contre les Turcs, et le sultan consentit à ne plus exiger un tribut comme par le passé. Cependant Mathias forma en Bohême une ligue dirigée contre l'empereur, et marcha sur Prague, où se trouvait Rodolphe, qu'il somma de lui accorder le gouvernement de la Hongrie, de l'Autriche et de la Bohême. L'empereur ouvrit les états, qui se tinrent dans la capitale. Les protestants avaient la majorité: ils demandèrent qu'il fût permis à chacun d'exercer son culte publiquement; que les prêtres ne prissent aucune part aux affaires temporelles, et qu'il fût défendu aux jésuites de faire aucune acquisition sans avoir obtenu préalablement la permission de la diète. Rodolphe, effrayé par la fermentation qui régnait parmi les députés, accorda la plupart de ces demandes. Cependant Mathias s'avançait à la tête de ses soldats: il parut aux portes de Prague, où se trouvait rassemblé un corps de troupes venu pour défendre l'empereur. Néanmoins on négocia, et Rodolphe consentit à céder à son frère la Hongrie, l'Autriche et la Moravie. Il fut en outre stipulé que Mathias lui succéderait au trône de Bohême.

Ce prince se mit ensuite en marche pour la Hongrie, où il fut reconnu roi lorsqu'il eut signé une capitulation qui mettait les luthériens et les calvinistes sur le même rang que les catholiques. Le monarque devait, à l'avenir, résider en Hongrie, et, en cas d'absence, le gouvernement appartien-

(1) Henri III avait porté le même titre jusqu'au jour de son avénement au trône.

MCD 2019

drait au conseil de régence, dont les membres seraient choisis par les états. Enfin ceux-ci se réservaient le droit de s'opposer à toute déclaration de guerre qui ne serait pas justifiée par la nécessité. De tels priviléges restreignaient étrangement l'autorité royale, mais le nouveau monarque fut contraint de les accepter. En Autriche, les protestants obtinrent aussi la liberté de conscience [1609].

A leur tour, les dissidents de Bohême voulurent obtenir les mêmes avantages, que Rodolphe eut l'imprudence de leur refuser, quoiqu'il n'eût pas les moyens d'imposer l'obéissance. Toutefois les protestants, ayant pris les armes, triomphèrent de la résistance de l'empereur. Ce prince éprouva les mêmes humiliations en Allemagne, où ses ordres n'étaient pas plus respectés que dans ses autres États. La succession des duchés de Clèves et de Juliers était alors réclamée par plusieurs princes de l'Empire (1). Un des prétendants invoqua l'appui de l'étranger. Le roi de France, Henri IV, qui voulait abaisser la maison d'Autriche, dont la puissance menaçait l'indépendance germanique et celle de l'Europe, se déclara pour l'union protestante. Mais le poignard de Ravaillac empêcha le monarque d'exécuter lui-même le plan qu'il avait formé, et dont le but était de chasser la maison d'Autriche de l'Italie, après avoir détruit sa prépondérance en Allemagne. Rodolphe, et par son caractère et par sa position, n'exerça aucune influence sur la question de Juliers : en revanche, il essaya d'assurer à l'un de ses frères, Léopold, la réversion de la couronne de Bohême et de celle des Césars. Celui-ci, à la tête d'un corps d'aventuriers, fit une irruption en Bohême ; mais il fut mis en déroute par une armée hongroise que Mathias fit marcher contre lui. Ce monarque vint lui-même à Prague, et Rodolphe abdiqua forcément en sa faveur : le prince déchu fut même obligé de signer un acte par lequel il affranchissait ses sujets de leur serment d'obéissance ; on lui promit une pension de 400,000 florins. Il convoqua une diète à Nuremberg, dans l'espoir que les députés de cette assemblée s'armeraient pour sa défense ; mais ceux-ci, tout en improuvant la conduite de Mathias, déclarèrent que Rodolphe, par son incurie, s'était attiré les malheurs dont il se plaignait, puis ils le pressèrent de soumettre à leur suffrage la nomination d'un roi des Romains. Comme l'empereur ne voulait pas que cette dignité échût à Mathias, il chercha à gagner du temps, mais les électeurs fixèrent malgré lui le jour de l'élection. Avant que ce jour se levât, Rodolphe, miné par le chagrin, expira âgé de soixante ans. Fatigué de vivre, il sembla voir s'approcher la mort avec joie. « Je vais, dit-il, » échapper à tous les maux de l'humanité, » pour aller dans un séjour où la douleur » n'a plus d'accès. » Si ce prince avait vécu dans un temps moins fécond en orages politiques, il aurait laissé une mémoire honorée, car il encouragea par son exemple et par ses bienfaits les sciences et les arts. Vienne montre encore avec orgueil les musées fondés par Rodolphe ; il chercha même à propager l'instruction parmi le peuple bohémien en instituant des écoles. Mais il faut convenir que ce monarque ne sut pas remplir les devoirs politiques qui lui étaient imposés ; il lui manquait cette fermeté de caractère première qualité du commandement.

(1) Voir l'*Histoire de l'Allemagne*, qui fait partie de ce volume, page 121.

## MATHIAS.

Le trépas de Rodolphe fit éclore de grandes intrigues, puisque le trône resta vacant pendant près de six mois. Cependant ces intrigues ne produisirent aucun trouble, et, après de vives discussions, Mathias finit par être choisi à l'unanimité des suffrages. Mais il obtint ce résultat par une concession importante, laquelle autorisait les électeurs, si le chef de l'Empire refusait de nommer un roi des Romains, à le désigner eux-mêmes. L'empereur, pour arracher aux Turcs la Transylvanie, s'adressa d'abord à une diète germanique pour obtenir des secours en hommes et en argent. Dans le but de faire agréer cette demande, il fit des promesses qu'il aurait pu difficilement tenir, et il provoqua les

MCD 2019

Demorainc del. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Pardinel sculp.

COSTUMES MILITAIRES AUTRICHIENS.

1. ARTILLERIE. 2. INFANTERIE. 3. GRENADIER HONGROIS. 4. GARDE DU CORPS HONGROIS.

MCD 2019

MCD 2019

réclamations réciproques des catholiques et des protestants. L'assemblée finit par se séparer en désordre ; et, si les catholiques et les luthériens consentirent à aider le monarque, les autres dissidents lui refusèrent leur concours. Mathias fit la même tentative dans la Bohême, la Hongrie et l'Autriche, et ne rencontra pas plus de dévouement ; mais alors, étant prévenu par le sultan, il conclut avec lui une trève de vingt années. — En Allemagne, la guerre allumée par la succession de Clèves et de Juliers s'était prolongée jusqu'en 1614 ; elle se termina par une convention provisoire, qui partagea le pays en litige entre les deux concurrents, l'électeur de Brandebourg et le comte palatin de Neubourg. Mathias avait déjà passé l'âge mûr, et ses infirmités lui infligeaient une vieillesse précoce. Uni avec une princesse autrichienne, cet hymen était demeuré stérile, et son frère Maximilien avait gardé le célibat. Un autre de ses frères, Albert, quoiqu'il eût une épouse, n'avait pas non plus de postérité. L'empereur résolut donc d'assurer ses couronnes à son neveu l'archiduc Ferdinand, de la branche de Styrie. Ce prince, élevé par les jésuites, était connu par son zèle pour la religion catholique. A la mort de son père, chargé du gouvernement, on le vit abolir les priviléges accordés aux protestants. Il chassa de ses domaines ceux qui refusèrent de se convertir, rendit aux catholiques les églises qui leur avaient été enlevées, et fit démolir les temples de leurs adversaires. Il opéra cette révolution par l'épée de ses soldats : néanmoins dans la Bohême et dans la Hongrie, les sectateurs de Luther et de Calvin ne s'opposèrent pas à ce qu'il fût déclaré successeur de Mathias ; toutefois ils ne tardèrent pas à se repentir de leur adhésion. La résistance commença en Bohême, organisée par le comte de Thurn, qui s'était signalé et par ses talents militaires et par sa hardiesse à défendre les priviléges de ses compatriotes. Un édit royal, publié sous Rodolphe II, avait permis aux nobles d'ériger des chapelles luthériennes et calvinistes dans leurs châteaux ; les bourgs et les villages voulurent aussi avoir des temples ; Mathias se plaignit de cette infraction à la loi de Rodolphe. Mais, quand Ferdinand eut été sacré, un ordre parti de Vienne enjoignit de démolir deux temples situés à Braunau et à Clostergraben. Cet incident fut pour ainsi dire la première étincelle qui alluma ce vaste incendie qui ravagea la Hongrie, la Bohême et toute l'Allemagne pendant trente années. Le comte de Thurn envenima cette affaire : il souleva la populace de Prague, qui envahit le palais où résidait le conseil de régence ; deux membres de ce conseil, ainsi que le secrétaire, furent jetés par les fenêtres [1618]. Thurn organisa sur-le-champ un nouveau gouvernement, et leva des troupes pour appuyer la justification qu'il envoya à Mathias ; elle se fondait sur des exemples tirés de la Bible et de l'histoire romaine.

Mathias avait pour ministre des finances le cardinal de Klesel, attaché de cœur à le religion catholique. Ce personnage détournait son maître d'employer la violence pour convertir les dissidents. Toutefois, il ne s'opposa pas à ce que l'empereur levât des troupes, mais en même temps il fut d'avis d'ouvrir des négociations avec les chefs luthériens. Ceux-ci auraient accepté les conditions qui leur étaient offertes, s'ils n'eussent pas nourri une juste défiance contre Ferdinand, dont ils connaissaient l'humeur opiniâtre et vindicative. Ils repoussèrent donc tout accommodement. Alors le prince styrien, attribuant ce résultat à Klesel, le fait saisir dans le château, et l'envoie prisonnier dans une forteresse du Tyrol. Mathias reconnut que le pouvoir avait passé dans les mains de son fils adoptif ; mais, vieux et malade, il n'osa punir cette coupable violence. Il laissa Ferdinand envoyer une armée dans la Bohême, sous les ordres de Dampierre et de Bucquoy. Ils subirent des revers, à la suite desquels ils furent contraints d'évacuer le territoire qu'ils avaient envahi. Cependant la santé de Mathias devenait de jour en jour plus déplorable : aux souffrances du corps se joignirent les peines de l'âme : car il ne pouvait s'empêcher de convenir avec lui-même que l'ingratitude de Ferdinand le punissait avec justice pour avoir fait éprouver jadis les mêmes traitements à son frère



MCD 2019

Rodolphe. La mort de l'impératrice, épouse de Mathias, qui survint à cette époque, lui porta un coup dont il ne put se relever. Il mourut le 20 mars 1619.

## FERDINAND II.

L'héritage que le trépas de Mathias léguait à Ferdinand, c'est à dire les royaumes de Hongrie et de Bohême, n'était pas facile à recueillir. En effet, les dissidents étaient nombreux dans ces deux pays, et déjà la Bohême était en feu. Quant aux États héréditaires, ils n'étaient pas mieux disposés pour le nouveau prince, dont les rigueurs intolérantes avaient semé le mécontentement dans une partie de la population. Le premier soin de Ferdinand fut de chercher à conclure un arrangement avec le comte de Thurn, et, à cet effet, il fit partir pour Prague un de ses ministres porteur d'un projet de conciliation ; mais l'un des articles de ce projet stipulait le rétablissement de la régence, qui avait laissé d'odieux souvenirs. Thurn et les siens refusèrent donc de mettre bas les armes, et le premier, à la tête de seize mille hommes, fit une irruption dans la Moravie, où il n'éprouva aucune résistance. Il pénétra ensuite dans la haute Autriche, et parvint jusqu'aux portes de Vienne. Le monarque mit en sûreté sa famille, et se prépara à résister à ses ennemis jusqu'à la mort. Les habitants de la capitale étaient loin d'être unanimes pour repousser l'ennemi : si les uns voulaient défendre leur souverain, d'autres étaient animés contre lui de la haine la plus violente, et disaient hautement qu'il fallait le renfermer dans un cloître et massacrer ses conseillers. Plusieurs membres des états osèrent même forcer la porte du cabinet du prince, et l'un d'eux, le saisissant par le bras, lui enjoignit de faire ouvrir les portes aux Bohémiens. Tout à coup on entendit le bruit de la trompette : c'étaient cinq cents cavaliers envoyés par Dampierre, qui entraient dans la ville par une porte que les assiégeants n'avaient pas su garder. Aussitôt les rebelles prennent la fuite, et les bourgeois partisans du monarque se réunissent, et composent une troupe qui met Ferdinand à l'abri de toute attaque. Sur ces entrefaites, le bruit se répand de la défaite d'un lieutenant du comte de Thurn, et celui-ci est forcé de lever le siége de la place pour voler en Bohême. Délivré du péril qu'il venait de courir, Ferdinand brigua la couronne impériale, et grâce aux divisions de ses adversaires, il fut élu. D'un autre côté, les dissidents de Bohême, de Moravie, de Silésie et de Lusace, auxquels se joignirent ceux de la haute et de la basse Autriche, se réunirent à Prague, et formèrent une confédération. Ensuite ils prononcèrent la déchéance de l'empereur, et offrirent le trône de Bohême à l'électeur de Saxe. Sur le refus de ce prince, ils choisirent l'électeur palatin Frédéric, qui n'accepta ce dangereux honneur que vaincu par les supplications et les larmes de son épouse, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Il fut couronné dans la capitale de son royaume, et reconnu par la Suède, le Danemark, la Hollande, la république de Venise et plusieurs princes du corps germanique. A la même époque, une révolution avait éclaté dans la Hongrie : les protestants avaient appelé à leur secours le prince de Transylvanie, Bethléem Gabor, qui avait battu les troupes impériales. Le comte de Thurn avait aussi obtenu des succès signalés, et il était revenu de nouveau mettre le siége devant Vienne, accompagné de Gabor, avec lequel il avait fait sa jonction. Néanmoins, décimés par la famine, les Bohémiens et les Transylvains furent contraints de s'éloigner. De retour en Hongrie, Gabor se fit proclamer roi : en Bohême, Ferdinand ne possédait plus qu'une seule ville.

Toutefois, le parti catholique avait formé une ligue puissante, à la tête de laquelle se trouvait le duc de Bavière. L'empereur se rendit à Munich, et décida le prince bavarois à prendre le commandement des troupes impériales. Il obtint du pape la permission de taxer le clergé d'Allemagne pour les frais de la guerre, et rallia à sa cause la France et l'Espagne. La première de ces puissances détermina le monarque anglais Jacques à ne pas agir

MCD 2019

en faveur de son gendre ; la seconde opéra une utile diversion en faisant attaquer le Palatinat par une armée de vingt-quatre mille hommes. L'empereur parvint encore à conclure une trève avec Bethléem Gabor, qui aurait pu lui créer de grands embarras. Le nouveau roi de Bohême fut privé en outre de la coopération des protestants d'Allemagne, qui, abandonnés par la cour de France, s'engagèrent à demeurer neutres : ainsi Ferdinand put concentrer toutes ses forces, et les diriger contre son rival. Cependant le duc de Bavière s'avançait dans la haute Autriche, où il soumit tous les opposants. Renforcé par vingt-cinq mille hommes que lui amena Bucquoy, il fondit sur la Bohême. Frédéric se trouvait placé dans une position très-critique : ses États héréditaires (1) étaient envahis par les Espagnols, et il ne pouvait payer la petite armée qu'il avait conduite en Bohême. Forcés de se payer eux-mêmes, les soldats du monarque s'étaient souillés de tant d'excès, qu'ils avaient soulevé contre eux les habitants des campagnes. Frédéric avait de plus commis une grave faute en confiant la direction suprême des opérations militaires au prince d'Anhalt et au comte Hohenlohe, au préjudice de Thurn et de Mansfeld, qui avaient rendu les plus grands services à la cause protestante. Bref, le monarque n'avait pu rassembler sous ses drapeaux que vingt-deux mille hommes, qui manquaient de tout. Contraints de se replier jusque sous les remparts de Prague, les soldats de Frédéric élevaient des retranchements lorsqu'ils furent attaqués par l'ennemi ; ils prirent la fuite après une heure de combat. Mais que faisait Frédéric en ce terrible moment ? Il donnait un festin à l'ambassadeur d'Angleterre. Tout à coup un courrier se précipite dans la salle et lui annonce la perte de la bataille ; il court aux remparts et voit, en jetant les yeux dans la plaine, que tout espoir est perdu ; il fait alors demander au vainqueur une trève. Maximilien lui accorde seulement huit jours, à la condition que le prince lui enverra une lettre signée de sa main, et contenant une promesse d'abdication. Cependant la fortune de Frédéric n'était pas encore désespérée ; il pouvait demeurer dans Prague, dont tous les habitants avaient pris les armes, déterminés à périr pour sa défense. Mansfeld et d'autres généraux bohémiens tenaient la campagne, et pouvaient donc le débloquer d'un moment à l'autre. Mais il se persuada que les citoyens de Prague ne tarderaient pas à le livrer à Ferdinand, et, dans son effroi, il s'enfuit durant la nuit, laissant au milieu de la place publique des objets précieux et jusqu'aux insignes de la royauté ; il alla chercher un refuge à Berlin [1620]. Après le départ de Frédéric, Prague ouvrit ses portes, et obtint par grâce d'échapper aux horreurs du pillage. Cependant l'empereur resta trois mois sans faire aucun acte qui pût faire préjuger s'il voulait punir ou pardonner aux rebelles : un grand nombre de ces derniers, qui s'étaient d'abord cachés, eurent l'imprudence de quitter leur retraite. Quand il vit que sa proie était à sa portée, Ferdinand leva le masque. Quarante personnes furent jetées à la même heure dans les fers ; la moitié périt par le glaive du bourreau, le reste fut condamné au bannissement ou à mourir lentement dans les cachots. Tout propriétaire de domaines, et qui n'était pas demeuré étranger à l'insurrection, fut sommé de faire l'aveu de sa faute, et s'il gardait le silence il était passible des peines les plus graves. Frappés de terreur, sept cents nobles et la majeure partie des possesseurs de terres vinrent s'accuser eux-mêmes, et perdirent presque tous leurs biens, qui furent confisqués au profit de l'empereur. Ce prince, poussé par son zèle religieux et par la cupidité de ses principaux partisans, ne montra aucune modération dans sa victoire. Sans consulter la diète, il mit au ban de l'Empire l'électeur palatin et transféra sa dignité au duc de Bavière. Ainsi les protestants ne conservaient plus que deux voix dans le collége électoral ; il traita avec la même rigueur le prince d'Anhalt, le comte de Hohenlohe et le duc de Jagerndorf, qui avaient soutenu, à main armée, la cause de Frédéric. Il ne resta au roi déchu pour défenseurs que trois

(1) Le Palatinat.

MCD 2019

aventuriers : le comte de Mansfeld, Christian de Brunswick, et Géorges-Frédéric, margrave de Bade et de Dourlach. — Le général des impériaux, Tilly, marcha contre eux et les battit successivement [1622-1624]. Les princes et les villes protestantes avaient laissé tomber du trône de Bohême l'électeur palatin sans faire aucun effort pour prévenir sa chute ; mais quand ils virent que l'empereur partageait ses Etats et disposait de son titre en faveur d'un autre, tandis que, non content de propager le catholicisme dans les pays subjugués par ses armes, il laissait percer le projet de faire restituer les biens ecclésiastiques qui avaient été enlevés à leurs premiers possésseurs, ils prirent l'alarme et recherchèrent l'appui des puissances étrangères. Le monarque britannique, jusqu'alors gouverné par Buckingham, prit enfin la résolution de secourir son gendre ; il leva quatorze mille hommes, qui furent mis sous les ordres de Mansfeld. De son côté la France, où dominait Richelieu, avait adopté une politique hostile à Ferdinand. Mais le ministre de Louis XIII, ne voulant pas engager la France dans une guerre religieuse, prodigua son or et noua de vastes intrigues pour arrêter les projets ambitieux de l'empereur. A son instigation, le roi de Danemark, Christian IV, se mit à la tête de la ligue protestante. Mais, quoiqu'il ne fût pas dépourvu de talents militaires, il n'éprouva que des défaites. Ferdinand avait à ses ordres deux guerriers qui devaient lui assurer la victoire : l'un, le comte de Tilly, dont nous avons déjà raconté les exploits; l'autre, appelé Wallenstein, était un gentilhomme bohémien. Après s'être signalé par son courage dans la première guerre que l'empereur avait soutenue contre les Vénitiens, il était revenu dans sa patrie. Dépouillé de ses biens, en qualité de catholique, par le comte de Thurn et ses adhérents, il était parvenu à lever à ses frais un régiment de cavalerie, à la tête duquel il avait combattu à la bataille de Prague. Ce triomphe, auquel il avait contribué, lui valut une recompense de Ferdinand et il lui proposa de lever à ses frais une armée de cinquante mille hommes. Son offre fut acceptée : les succès qu'il ne cessa d'obtenir le rendirent bientôt l'idole de ses soldats et la terreur de l'Allemagne. Nous nous contenterons d'indiquer les faits généraux de cette époque, pour éviter des répétitions inutiles (1). Nous dirons donc que Wallenstein s'empara de plusieurs villes appartenant au roi de Danemark, qui ne les recouvra qu'à la condition de ne plus se mêler des affaires de l'Allemagne. Telle fut la décision d'un congrès tenu à Lubeck, et dont Wallenstein fit exclure les envoyés du roi de Suède Gustave-Adolphe, auquel il ne voulut pas même accorder le titre de roi [1629]. Cette injure ulcéra profondément ce monarque : il ne tarda pas à forcer Ferdinand à le reconnaître comme son égal.

Cependant l'empereur continuait à exécuter le plan qu'il avait formé de faire régner exclusivement le catholicisme dans ses Etats ; il commença par la Bohême. Tous les dissidents de ce pays furent non-seulement déclarés inhabiles à remplir un emploi public. mais il leur fut encore interdit d'exercer le commerce et toute espèce de métiers. Les mariages, les testaments et les baptêmes faits sous l'empire d'une autre loi que celle de l'Eglise romaine furent déclarés nuls. Les missionnaires, appuyés par des soldats, étaient chargés d'opérer des conversions qu'ils arrachaient par la terreur ; les familles qui refusaient d'abandonner leurs croyances étaient en butte aux plus odieux outrages : les hommes étaient jetés dans les cachots : les femmes livrées aux brutalités des soldats, qui pillaient encore les maisons des victimes, quelquefois même ils les égorgaient ou les traînaient à la messe en leur prodiguant les plus indignes traitements. Bref, on compte plus de trente mille familles qui furent réduites à s'expatrier. En Allemagne, Ferdinand n'osa pas pousser la persécution si loin ; mais il commença par interpréter selon ses vues le traité de Passow, et prétendit qu'il ne concernait que les catholiques et les luthériens, excluant ainsi les calvinistes et les autres sectes qui

(1) Voir, au sujet de la guerre de trente ans l'*Histoire de Suède*, tome VIII de cette collection.

MCD 2019

remplissaient la Germanie. Enfin, il lança un édit qui prescrivait la restitution de tous les biens ecclésiastiques. Les princes catholiques eux-mêmes commencèrent à s'alarmer d'un despotisme qui pèserait sur eux comme sur tout le monde, et leur chef, le duc de Bavière, déclara, au nom de ses confédérés, que tous retiendraient leurs soldats sous les drapeaux. Malgré cette opposition, qui annonçait à l'empereur que ses partisans se défiaient de sa bonne foi et redoutaient son ambition, il tint une diète à Ratisbonne, et proposa son fils aux électeurs pour roi des Romains. Les électeurs prétendirent qu'avant de procéder à ce choix, il fallait que l'empereur prît l'engagement de licencier une partie de ses troupes et de renvoyer Wallenstein ; ils demandaient aussi la suspension de l'édit de restitution. L'empereur qui avait envoyé une partie de ses forces en Pologne au secours de Sigismond, et en Italie pour s'emparer de la succession du duc de Mantoue, crut devoir céder aux exigences de la diète : il consentit à la diminution de son armée et retira le commandement à Wallenstein. Après tous ces sacrifices Ferdinand eut la mortification de s'être abaissé sans profit. La diète, au lieu de nommer son fils roi des Romains, témoigna au contraire son penchant pour le duc de Bavière. L'empereur rompit l'assemblée.

Tandis que Ferdinand présidait la diète à Ratisbonne, et s'efforçait vainement de conquérir les suffrages des électeurs pour l'élévation de son fils, un nouvel adversaire, Gustave-Adolphe, débarquait en Allemagne. Ce prince, parvenu au trône à l'âge de dix-huit ans, avait repoussé les Danois et les Russes, acquis la Finlande, la Carélie, l'Ingrie, et il brûlait de se mettre à la tête des protestants pour soutenir les intérêts de sa religion, et pour se venger de Ferdinand, qui avait refusé de le compter au nombre des monarques. A la tête de quinze mille hommes, il paraît dans la Germanie [1631], et dans une première campagne d'hiver obtient des succès importants sur un général de l'empereur, Torquato-Conti. Richelieu avait apprécié le génie de Gustave ; il se hâte de conclure avec lui un traité par lequel il lui promet un subside annuel de 1,200,000 fr. Le monarque suédois peut alors marcher en avant. Il chasse les troupes impériales au delà de l'Oder, et force leur chef Tilly à battre en retraite. Ce dernier attaque la ville de Magdebourg, qui s'était déclarée la première contre Ferdinand ; à cette nouvelle, Gustave veut marcher au secours des malheureux assiégés, mais l'électeur de Brandebourg l'arrête dans sa course ; Magdebourg tombe au pouvoir de Tilly : le sac de cette ville, qui fut livrée aux flammes et tous ses habitants égorgés, répandit une terreur universelle. Cependant Gustave ranime le courage de ses alliés, et remporte sur Tilly une célèbre victoire auprès de Leipsick [1631]. Tilly, quoique blessé, rallia ses troupes, puis, ayant reçu des renforts, il ne tarda pas à reprendre l'offensive ; mais, dans une action sur les bords du Leck, frappé d'un coup mortel, il rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-treize ans. L'empereur se hâta de restituer le commandement à Wallenstein, qui sembla ne l'accepter qu'avec répugnance ; il imposa à son prince les conditions qu'il voulut, et qui n'étaient autres que les priviléges de la souveraineté. Ainsi, tous les officiers étaient à sa nomination, et il pouvait lever à son gré des contributions, même dans les Etats impériaux. Ferdinand s'engageait à ne conclure ni une trève ni la paix sans son consentement ; enfin, il devait avoir pour récompense une souveraineté qui le placerait parmi les princes de l'Empire. Dès qu'il eut arraché ces conditions, Wallenstein rassembla en trois mois une armée de quarante mille hommes, et commença avec le monarque suédois une lutte acharnée. Dans la première campagne, il sauve la Bavière, reprend la Bohême, et délivre l'Autriche. Enfin il se trouve en présence de Gustave-Adolphe sous les murs de Lutzen. Une bataille s'engage entre les deux rivaux ; elle fut aussi longue que sanglante ; prêt à saisir la victoire, Gustave est tué ; sa mort, au lieu de décourager les siens, les enflamme d'une sorte de rage, et les Impériaux se retirent [1632]. La perte avait été presque égale des deux côtés. Wallenstein,

MCD 2019

ayant recruté de nouveaux soldats, s'apprêtait à forcer les Suédois à évacuer l'Allemagne, en s'emparant des côtes de la mer Baltique, lorsqu'il perdit la confiance de Ferdinand. Celui-ci, n'osant prononcer sa destitution, le fait assassiner : cette catastrophe fut moins nuisible qu'on n'aurait pu le craindre aux intérêts du monarque; il mit son fils à la tête de ses armées, et la guerre continua entremêlée de succès et de revers pour tous les partis. Néanmoins, Ferdinand recouvra une partie de l'ascendant que les victoires de Gustave lui avaient fait perdre, et il réussit, en 1636, à faire nommer son fils roi des Romains. L'empereur mourut l'année suivante; il avait cinquante-neuf ans. Ce prince, qui attira des maux si prodigieux sur l'Empire, était doué de grandes qualités, qui l'élevèrent d'abord au plus haut point de prospérité, et qui lui permirent ensuite de résister aux coups de l'adversité. Il avait, en un mot, les principales vertus du commandement, et néanmoins il fut le fléau de ses peuples qui éprouvèrent sous son règne les plus cruelles calamités, fruits de l'ambition du souverain. Marié deux fois, il eut six enfants dont quatre seulement lui survécurent.

## FERDINAND III.

Le monarque qui venait de mourir avait allumé un incendie qui ne s'éteignit que longtemps après lui, et lorsque l'on eut versé des flots de sang. Gustave avait formé parmi ses compatriotes des élèves qui se montrèrent dignes de le remplacer, et parmi lesquels nous signalerons Banner, Tortenson et Wrangel. L'Allemagne tout entière, la Hongrie et la Bohême furent successivement en proie aux ravages des différentes armées, qui n'avaient guère pour solde que le pillage. Les excès de la soldatesque furent poussés si loin, que la société parut être à la veille de se dissoudre; les champs n'étaient plus ensemencés, car tous les paysans avaient été contraints de fuir ou de prendre le mousquet pour vivre dans les villes; les ouvriers avaient abandonné leurs professions faute de travaux, et avaient, à leur tour, passé dans les camps. Le commerce était presque anéanti et se réduisait à des échanges : si la paix n'était pas venue mettre un terme aux ravages de la guerre, la Germanie n'aurait plus été qu'un désert parcouru par des troupes nomades, et comme le sont encore depuis des siècles plusieurs contrées de l'Asie où florissaient dans les temps antiques de puissants empires dont il ne reste plus que le nom. Parmi les adversaires de la puissance impériale, la Suède et la France furent les deux Etats qui lui portèrent les coups les plus terribles. Ferdinand III, par la fermeté de son caractère et l'habileté de sa politique, fit tête à l'orage; il résista par les armes à ses ennemis, et son adresse réussit à les diviser. Bref, il régna sur toutes les possessions que son père lui avait laissées; mais en cessant de suivre le système d'intolérance religieuse qui avait aigri contre son prédécesseur une partie de la population de la Bohême et de la Hongrie, il rendit aux protestants l'exercice de leur culte, et les remit en possession des temples qui leur avaient été enlevés. Cette conduite lui ramena tous les cœurs, et il n'eut pas de peine à obtenir l'assentiment des états de ces deux pays, qui reconnurent le prince héréditaire pour son successeur. Le célèbre traité de Westphalie, qui entraîna huit années de négociations, apporta de grands changements dans la constitution germanique, ils affaiblirent le pouvoir impérial. Néanmoins, Ferdinand fit élire son fils roi des Romains [1654]; mais ce jeune prince étant mort peu de temps après, ses couronnes furent transmises à son frère Léopold.

Après la paix de Wesphalie, Christine, qui avait succédé à Gustave-Adolphe, le héros de la guerre de trente ans, descendit volontairement du trône de Suède, par un caprice qui fut bientôt suivi de regrets; elle légua la couronne à son cousin Charles-Gustave. Celui-ci, dès son avénement, attaqua la Pologne qu'il revendiquait comme un héritage auquel il avait droit. Ses victoires excitèrent les craintes de Ferdinand, qui forma une ligue contre les Suédois : elle se composait des Hollandais, des Polonais, du roi de Danemark, et

MCD 2019

de l'électeur de Brandebourg; son but était d'arrêter les progrès de Charles-Gustave, qui menaçait de détruire l'équilibre politique dans le nord de l'Europe. Mais, tandis que Ferdinand se préparait à commencer la lutte contre les Suédois, il tomba malade et mourut le 3 mars 1657; il n'avait pas plus de quarante-neuf ans. La mauvaise santé de ce prince l'empêcha de paraître à la tête de ses armées, quoiqu'il se fût montré du vivant de son père en état de les commander. Il se livra donc exclusivement aux travaux du cabinet, et dirigea avec habileté la politique extérieure et l'administration de ses États. Quoiqu'il eût été élevé par les jésuites, il contint l'ambition de ces religieux, et ne leur permit pas de s'immiscer aux affaires publiques.

## LÉOPOLD Ier.

Le nouveau monarque n'avait pas encore atteint l'âge de prendre les rênes de l'État, qui furent confiées à son oncle l'archiduc Léopold. Ce dernier s'acquitta avec autant de zèle que de loyauté des fonctions de la régence; il refusa la couronne impériale, offerte à son ambition par le cardinal Mazarin, et réussit à la mettre sur le front de son neveu. Louis XIV lui-même se plaça parmi les concurrents; mais sa puissance effraya les électeurs, qui voulaient un chef, et non pas un maître. Enfin, après de longues discussions et des intrigues habilement tissues, les électeurs finirent par réunir leurs suffrages sur le jeune prince autrichien. Léopold fut obligé de signer une capitulation en quarante-cinq articles, qu'il souscrivit sans difficulté, sachant bien que de tels actes n'enchaînent que la faiblesse, et que la force ou les voile audacieusement, ou sait toujours les éluder. Léopold, dès qu'il eut pris en main la direction des affaires, tourna ses armes contre les Suédois. Charles-Gustave, roi de ce pays, attaqué par l'Autriche, le Danemark, la Pologne et le Brandebourg, triomphe de ses adversaires; il traverse, au cœur de l'hiver, le grand Belt sur la glace, arrive aux portes de Copenhague, et force Frédéric III à signer une paix désavantageuse, qui livre au vainqueur la Halland, la Scanie, la Blikingie, l'île de Bornholm, le gouvernement de Bahos; et dans la Norvége, la province de Drontheim. Le prince ne tarda pas à reprendre les armes; et, après une longue guerre, à laquelle prirent part l'Autriche, le Brandebourg, la Hollande et l'Angleterre, Charles-Gustave, ayant éprouvé de graves échecs, se préparait à ouvrir une nouvelle campagne, lorsqu'il expira, ne laissant qu'un enfant en bas âge. Le traité d'Oliva, conclu en 1660, rétablit enfin la paix dans le Nord. A cette époque, les puissances européennes qui occupaient le premier rang étaient d'abord la France, sortie plus forte des troubles civils dont elle avait été agitée sous la régence de la veuve de Louis XIII (1). Venait ensuite l'Espagne, mais ce pays n'avait fait que déchoir depuis la mort de Philippe II, et quoiqu'il eût conservé de vastes possessions sur le continent, il pouvait à peine entretenir assez de troupes pour tenir tête aux Etats qui l'environnaient; en un mot, la monarchie de Charles-Quint n'était plus défendue que par sa vieille renommée; le Portugal s'était soustrait à son obéissance, et n'avait pas pu être reconquis. Attaquée par la France et par l'Angleterre, l'Espagne céda à la Grande-Bretagne, sur le continent, Dunkerque, et dans le Nouveau-Monde, la Jamaïque; la France lui enleva le Roussillon, la Cerdagne, et quelques autres places au nord des Pyrénées. Le monarque espagnol, Philippe IV, acheta la paix en donnant au jeune Louis XIV la main de sa fille aînée, Marie-Thérèse. Depuis qu'elle avait acquis son indépendance sous le régime de la liberté, la Hollande avait développé tout à coup des ressources qui l'avaient rendue la terreur de son ancienne ennemie l'Espagne : elle régnait sur les mers et dans le monde commercial. Eprouvée par une longue et sanglante révolution, qui avait tué un roi et remplacé la monarchie par la

(1) Anne d'Autriche. Elle avait confié le pouvoir au cardinal Mazarin; et c'est sous le gouvernement de ce ministre qu'éclata la guerre civile dont nous parlons, et qui est connue dans l'histoire sous le nom de *la fronde*.

MCD 2019

république, l'Angleterre venait de rappeler la famille royale proscrite, et goûtait un repos qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps. Quant à l'Italie, cette péninsule avait cessé de jouer un rôle important. Dans le Nord, un nouvel Etat, la Russie, commençait à peine à attirer les regards, quoiqu'il fût à la veille de prendre cet essor prodigieux qui l'a rendu depuis l'objet de l'admiration et de l'effroi de l'Europe. Quant à l'Allemagne, elle avait aussi éprouvé de grands changements dans sa constitution; en effet, la diète avait réduit l'empereur à n'être plus qu'un chef nominal, et ne possédant plus que des priviléges honorifiques; il avait perdu le droit de dissoudre cette assemblée, et les princes qui la composaient prétendaient agir dans une indépendance presque entière. En outre depuis la paix de Westphalie, plusieurs électeurs, entre autres celui de Bavière, étaient devenus redoutables par l'étendue de leurs possessions. La maison de Brandebourg, représentée par Frédéric-Guillaume, préludait aussi aux brillantes destinées qui l'attendaient prochainement; l'électeur avait fait preuve des plus rares talents à la mort de son père. Le pays qu'il allait gouverner n'offrait que des ruines; en peu d'années Frédéric-Guillaume s'affranchit de la dépendance de la Pologne, se débarrassa des Suédois, qui s'étaient cantonnés dans la marche de Brandebourg, et rendit la paix et l'abondance à ses sujets. Comme il tenait constamment sur pied une armée de vingt mille hommes, braves et disciplinés, il fit rechercher son alliance par tous les princes de l'Empire; et, quoique ses possessions, qui s'étendaient depuis la Vistule jusqu'au Rhin, le rendissent vulnérable de tous les côtés, il sut veiller à leur conservation.

Léopold devint l'époux de Marguerite-Thérèse, seconde fille de Philippe IV, roi d'Espagne; cet hymen le rendait l'adversaire de Louis XIV, qui avait épousé la fille aînée, et qui, à ce titre, envahit, à la mort de son beau-père, les Pays-Bas, qu'il réclamait du chef de sa femme, quoique celle-ci, en se mariant, eût renoncé à tous ses droits d'hérédité [1667]. La cour d'Espagne réclama vainement l'appui de Léopold; ce prince garda la neutralité. Néanmoins, lorsque le roi de France attaqua la Hollande, l'empereur sa rangea du côté de cette république, et prit une part active à la guerre, qui se termina par le traité de Nimègue [1679]. Quelques années après, Léopold entra dans la ligue d'Augsbourg et dans celle qui fut conclue à Vienne en 1689; il s'agissait d'empêcher Louis XIV de recueillir la succession de l'Espagne, car le souverain de cette contrée, Charles II, s'éteignait lentement, et chacun prévoyait que sa mort serait le signal d'une lutte sanglante entre la France et l'Autriche, qui aspiraient à cette riche succession. Il fut convenu qu'au décès de Charles II l'Espagne appartiendrait à l'archiduc Joseph, fils de Léopold. Deux puissances maritimes entrèrent dans cette confédération, l'Angleterre et la Hollande, dirigées par le prince d'Orange, qui, ayant détrôné son beau-père, Jacques II, régnait tout à la fois à Londres et à la Haye. Nous passerons sous silence les détails de cette guerre, qui ont été racontés ailleurs (1), pour ne parler que des résultats. Un congrès, ouvert au château de Riswick, amena la paix entre toutes les puissances belligérantes [1697]; Léopold recouvra plusieurs villes qu'il avait perdues, et fit rendre au duc de Lorraine ses États.

Nous allons maintenant rétrograder, pour entretenir nos lecteurs de la Hongrie, où des troubles violents éclatèrent sous le règne de Léopold. Dans ce pays, le roi ne pouvait prendre aucune résolution importante sans le concours de la diète, et son autorité était encore restreinte par celle du palatin ou vice-roi, qui avait le commandement de l'armée et des pouvoirs presque égaux à ceux du monarque. Cette dignité étant devenue vacante, Léopold négligea pendant longtemps, soit à dessein, soit par incurie, de nommer à ce poste; plusieurs hommes puissants profitèrent du mécontentement des esprits pour tenter d'enlever la couronne au monarque, et de la transmettre au jeune comte Ragotzy. La conspiration fut découverte; Léopold saisit

(1) Voir l'*Histoire de France* et celle d'*Allemagne*, qui font partie de notre collection.

MCD 2019

cette occasion pour établir une nouvelle forme de gouvernement ; cet acte fit éclore une insurrection, qui trouva dans le comté de Tékéli un chef aussi habile que courageux [1673-1678]. Ce dernier fut contraint d'appeler les Turcs à son secours, qui s'avancèrent jusqu'aux portes de Vienne. Léopold quitta précipitamment sa capitale, dont il confia la défense au duc de Lorraine ; ce prince répara les fortifications, enrégimenta les habitants, et les plaça sous les ordres d'un gouverneur intrépide, le comte de Starenberg ; pour lui, il alla se mettre à la tête d'un corps de cavalerie, avec lequel il ne cessa de harceler l'ennemi. Mais le dévouement du duc de Lorraine n'aurait pas suffi pour sauver Vienne, sans l'arrivée du roi de Pologne, Sobieski. A la tête de soixante mille hommes, le monarque polonais battit les Ottomans, et les força de se retirer en toute hâte, laissant leurs bagages, leurs munitions et cent quatre-vingts pièces d'artillerie. Léopold, humilié d'un triomphe qui blessait son amour-propre, daigna à peine adresser un mot de remercîment à son libérateur ; il dut cependant à cette victoire la soumission de la Hongrie. Abandonné de ses principaux amis, Tékéli, devenu même suspect au sultan, fut emprisonné, et Léopold acheva d'étouffer la révolte dans le sang. Un tribunal institué par ses ordres fournit des milliers de victimes à l'échafaud, qui resta en permanence pendant trois mois ; les jésuites furent, dit-on, les instigateurs de ces barbaries. L'empereur établit ensuite l'hérédité dans sa famille, mais seulement parmi les mâles, et fit couronner l'archiduc Joseph, son fils, qui n'avait pas encore dix ans. Plusieurs campagnes, toujours heureuses pour les armes autrichiennes abaissèrent l'orgueil et la puissance des Turcs, auquel le célèbre Eugène fit éprouver une sanglante défaite à Péterwaradin. Le traité de Carlowitz, signé par la Porte ottomane, rendit à l'Autriche la possession de la Transylvanie.

Cependant le roi d'Espagne, Charles II, descendit au tombeau dans les premières années du dix-huitième siècle, et légua, par un testament, tous ses États au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui vint à Madrid recueillir cet héritage, dont il prit possession sans obstacle. Toutefois, Philippe V (le duc d'Anjou avait pris ce nom en montant sur le trône) eut à repousser les attaques d'une coalition formidable, composée des principales puissances de l'Europe, à la tête desquelles était l'Autriche. Léopold aspirait à placer la couronne de Charles-Quint sur le front de son second fils, Charles. Ses armées, commandées par Eugène et Marlborough, obtinrent de brillants succès. L'empereur mourut sur ces entrefaites, à l'âge de soixante-cinq ans, après en avoir régné trente-huit. Élevé par les jésuites, il ne voulut pas, cependant, leur confier l'éducation de ses enfants, ce qui fait voir qu'il n'approuvait pas entièrement les principes de ces moines ambitieux. Il n'était pas guerrier, mais il eut le bon esprit de confier le commandement de ses troupes à des généraux habiles, qui illustrèrent son règne par des victoires, et introduisirent des améliorations importantes dans l'organisation des armées autrichiennes. Léopold eut trois femmes, qui lui donnèrent dix enfants. Lorsqu'il expira, il ne lui restait plus que deux fils, qui montèrent successivement sur le trône, et trois filles, dont l'une, Marie-Anne, épousa Jean VI, roi de Portugal.

## JOSEPH Ier.

Lorsque ce monarque prit en main la direction des affaires, il était âgé de vingt-cinq ans et avait déjà fait preuve d'une valeur brillante ; car, n'étant que prince impérial, il s'était exposé comme un soldat au siége de Landau. Son père, en mourant, lui léguait une guerre, celle de la succession, qui a uni presque toutes les puissances européennes contre la France et l'Espagne. La campagne de 1705 n'avait amené aucun résultat décisif, ce qui avait eu lieu en grande partie par les divisions des confédérés ; les princes allemands, surtout, craignaient que l'Autriche ne prît un ascendant trop marqué, qui serait préjudiciable à leur indépendance. De leur côté, les puissances maritimes consumaient le

MCD 2019

temps en vaines discussions, qui avaient pour objet le nombre des troupes à fournir ; elles se disputaient, en outre, le commandement. En 1706, Louis XIV éprouva de graves échecs par l'incapacité de ses généraux : le maréchal de Villeroi perdit en Flandre la bataille de Ramillies, tandis que les Français étaient contraints, en Italie, de lever le siége de Turin, et, par suite, d'évacuer le Milanais. L'année suivante, les États du grand roi furent envahis par le prince Eugène et le duc de Savoie ; ils assiégèrent Toulon ; mais cette entreprise ne réussit pas, et les assaillants battirent en retraite dans les Pays-Bas, où Vendôme était opposé à Marlborough ; on ne vit cependant éclore aucun événement de quelque importance. Sur ces entrefaites, l'archiduc Charles, frère de Joseph, s'était rendu en Espagne pour disputer ce royaume à Philippe V ; ses troupes étaient composées d'Allemands, d'Anglais, de Portugais et d'Espagnols, qui ne s'accordaient entre eux que difficilement, à l'exemple de leurs généraux Gallowai et Las Minas. Le prince autrichien était hors d'état, par son caractère, de dominer les volontés et d'imposer l'obéissance à toutes les ambitions qui se disputaient sa faveur. Maître de la Catalogne, il accabla d'impôts les habitants pour se faire bâtir un palais sur un sol qu'il était exposé à perdre le lendemain. Les Français, sous les ordres du maréchal de Berwick, écrasèrent les soldats de Charles dans la plaine d'Almanza, sur les frontières de la province de Murcie. Cette victoire eut des suites importantes : les royaumes de Valence et d'Aragon furent reconquis, et, au bout de quelques mois, le compétiteur de Philippe V ne possédait plus en Espagne que les cités d'Alicante, de Dénia et la Catalogne.

Moins heureux en 1708, les Français furent battus à Oudenarde, et ne purent sauver Lille en Flandre, qui fut prise par Eugène ; Gand et Bruges tombèrent aussi entre les mains des alliés, qui établirent leurs quartiers sur l'Escaut et sur la Meuse.

Joseph profita des succès de ses armes pour récompenser ses partisans et punir ses ennemis ; il fit mettre au ban de l'Empire les électeurs de Bavière et de Cologne, qui avaient embrassé le parti de Louis XIV ; il donna à l'électeur palatin les États du premier, et créa un nouvel électeur, celui de Hanovre. L'empereur lança encore un décret de proscription en Italie contre le duc de Mantoue, pour avoir servi la France et l'Espagne ; et ce prince étant mort à cette époque, il s'appropria son duché au détriment du duc de Guastalla, à qui cet héritage appartenait. Joseph fit don au duc de Savoie du Montferrat et de plusieurs autres districts ; mais Victor-Amédée se montra mécontent de son lot, parce qu'il ne put y joindre plusieurs fiefs dont il ambitionnait la possession, et que l'empereur refusa de lui accorder. Joseph eut aussi dans la Péninsule de vifs démêlés avec le pape Clément XI, qui le menaça des foudres de l'Église ; mais alors, ces foudres étaient éteintes. Le comte de Daun, général autrichien, battit les troupes papales et s'avança dans le voisinage de Rome. Le souverain pontife, Clément XI, voulait transférer le saint-siége à Avignon ; mais il ne put vaincre l'opposition des cardinaux, et fut réduit à se soumettre et à reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Espagne.

L'année 1709 fut signalée par la victoire de Malplaquet, gagnée sur le maréchal de Villars. Louis XIV, dont les finances étaient épuisées, renouvela ses propositions de paix, et envoya en Hollande le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac pour le représenter au congrès de Gertruidenberg. Tandis que l'on discutait dans cette assemblée, on continuait à se battre dans les Pays-Bas et en Espagne. Dans cette dernière contrée, la fortune de l'archiduc s'était relevée : ayant reçu des renforts, son armée, sous les ordres du comte de Starenberg et de l'Anglais Stanhope, parvint même jusqu'à Madrid, où Charles fit une pompeuse entrée. Mais la population de cette capitale se renferma dans ses foyers, et le monarque n'entendit sur son passage que des acclamations achetées par ses agents. Au bout de quelques mois, il se vit dans la nécessité de quitter la capitale ; le nombre de ses soldats avait diminué de jour en jour, tandis que Philippe V

MCD 2019

et le duc de Vendôme s'avançaient rapidement. L'archiduc alla chercher un refuge en Catalogne, tandis que ses généraux retardaient la marche de l'ennemi. Mais Starenberg, qui n'avait pu opérer sa jonction avec Stanhope, fut battu à Villa-Viciosa ; et, à dater de ce jour, le parti autrichien tomba dans une décadence progressive.

Si l'empereur avait obtenu par l'épée de ses généraux des triomphes dans les Pays-Bas et en Italie, il était sur le point de perdre un de ses royaumes, la Hongrie. Un magnat, appelé Ragotsky, était, depuis plusieurs années, en révolte ouverte contre la cour de Vienne. Léopold était mort avant d'avoir pu étouffer cette rébellion, qui menaçait d'embraser tout le pays. Joseph changea les conseillers et les généraux qui avaient eu jusqu'alors la direction de cette affaire, et les remplaça par des hommes qui affichaient des principes tout différents, c'est-à-dire qui voulaient amener la pacification de la Hongrie par des mesures de tolérance et de douceur. Cependant les insurgés rassemblèrent une diète à Setzim ; cette assemblée confia le pouvoir à un sénat composé de vingt-quatre membres. Ragotsky reçut le titre de duc. Ce gouvernement n'était que provisoire, et n'avait été institué que pour mettre les Hongrois en état de rentrer en possession de leurs anciens priviléges. Au reste, les forces de Ragotsky s'élevaient à soixante-quinze mille hommes mal disciplinés, mais qui, cependant, étaient redoutables et par leur nombre et par leur audace. En effet, quelques partisans hongrois se répandirent dans l'Autriche, la Moravie et la Styrie ; ils vinrent même jusqu'aux portes de Vienne. L'empereur fit des préparatifs de défense ; mais il essaya de détacher Ragotsky de la ligue dont il était le chef, en lui concédant la Transylvanie, le margraviat de Burgaw et la dignité de prince de l'Empire. Ragotsky éluda de répondre formellement à ces offres, et, quelque temps après, il se fit reconnaître prince de la Transylvanie par les États ; puis il se rendit en Hongrie, où, ayant assemblé une diète à Onod, il fit déclarer Joseph déchu du trône comme tyran et usurpateur. Le monarque reconnut alors qu'il fallait trancher le différend par le glaive ; il leva des troupes dans ses États héréditaires, et y joignit quelques vieux régiments qu'il fit venir des Pays-Bas et des bords du Rhin ; Ragotsky et ses bandes furent aisément vaincus par des soldats aguerris et dirigés par le fed-maréchal Heister, qui avait autant de bravoure que d'habileté. La basse Autriche, la Transylvanie furent subjuguées en peu de temps, et Ragotsky, n'ayant plus d'armée, se sauva en Pologne. Joseph n'abusa pas de sa victoire ; il crut avec raison qu'il valait mieux gagner ses ennemis que de les exterminer, et il publia une amnistie qui s'étendait à ceux qui avaient pris part à la révolte. Tous obtinrent la restitution de leurs biens et la permission de suivre la communion protestante. Joseph prit encore l'engagement de confirmer les droits et les priviléges dont il avait juré le maintien à son avénement [1711]. Quant à Ragostky, il refusa de se soumettre, et passa dans l'exil le reste de sa vie.

Ainsi que son père, Léopold, Joseph ne vit pas la fin de la guerre de la succession. La petite vérole l'emporta à trente-trois ans, le 17 avril 1711. A l'exemple de la plupart des princes de sa race, l'empereur parlait plusieurs langues modernes et connaissait la littérature ancienne ; il avait aussi un goût très-vif pour la musique. Son penchant pour les femmes, s'il n'apporta aucune entrave aux opérations de son gouvernement, contribua beaucoup à ruiner la santé du monarque ; mais du moins cette faiblesse ne fit tort qu'à lui-même. Joseph, élevé par un prêtre séculier en butte à la jalousie des jésuites, le défendit contre leurs persécutions, et durant tout son règne empêcha ces religieux d'exercer la plus légère influence sur les affaires publiques. Marié à une princesse du Hanovre, il en eut trois enfants, parmi lesquels se trouvait seulement un prince, qui ne survécut que six mois à sa naissance.

## CHARLES VII.

Le prince qui venait de mourir ne laissait que deux filles ; néanmoins il confirma

MCD 2019

le pacte de famille fait par son père Léopold, et en vertu de cet acte la monarchie autrichienne échut au prince Charles, frère de Joseph Ier (1). Cet archiduc, proclamé roi d'Espagne, avait disputé ce royaume à Philippe V. Deux fois il avait pénétré dans Madrid, et deux fois il en était sorti, chassé par son rival. Après de fréquentes alternatives de succès et de revers, il s'était renfermé dans Barcelone ; ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de son frère. Il resolut d'aller prendre possession de l'héritage qui lui était laissé, et il quitta Barcelone en promettant aux Catalans de leur envoyer des secours. Il vint débarquer à Gênes, et apprit dans cette ville son élévation au trône des Césars, par les soins du prince Eugène, qui avait rallié à sa cause l'électeur palatin et ceux de Mayence et de Trèves. Mais pour ceindre la couronne impériale, il lui fallut signer une capitulation, qui limitait son pouvoir dans des bornes très-étroites. Ainsi, il ne pouvait ni conclure des alliances ni faire la paix ou la guerre sans le consentement de la diète ; il devait aussi le réclamer pour mettre un prince au ban de l'Empire, et il lui était interdit de s'en attribuer les dépouilles. La capitulation stipulait encore qu'on ne nommerait plus à l'avenir un roi des Romains du vivant de l'empereur. Enfin les princes et les états se réservaient la faculté de conclure avec les puissances étrangères des traités, pourvu qu'ils ne fussent pas en opposition avec les intérêts du corps germanique. Charles demeura deux mois à Vienne, puis il se rendit en Hongrie pour poser sur son front la couronne de saint Étienne. Il se concilia la nation hongroise en n'hésitant pas à confirmer les priviléges stipulés par la convention de Zatmar, qui avait mis fin à la guerre civile de Ragotsky. Les trois premières années du règne de Charles [1711-1714] furent remplies par la guerre allumée entre la France et l'Europe, depuis l'ouverture de la succession d'Espagne. Parmi les confédérés, la Grande-Bretagne mit bas les armes la première ; cet événement fut amené par la disgrâce de Marlborough, qui perdit le commandement. Les nouveaux ministres anglais conclurent avec Louis XIV le traité d'Utrecht. L'empereur refusa d'y accéder, et voulut continuer seul la guerre ; alors la chance tourna contre lui. Le prince Eugène, jusque-là toujours vainqueur, fut battu à son tour par le maréchal de Villars, et ces deux guerriers reçurent de leurs souverains la mission de mettre fin aux hostilités. Ils signèrent à Rastadt des préliminaires de paix, qui devaient être confirmés par un congrès ; mais Charles VI voulut négocier séparément avec la France, et signa la paix à Bade. Les Hollandais avaient pris part à la lutte, et pour se mettre désormais à couvert des entreprises des Français, ils stipulèrent que les Pays-Bas, qui avaient appartenu à l'Espagne, seraient transmis à l'empereur. Mais ils conservaient dans ce pays une force de trente-cinq mille hommes, dont les soldats du monarque autrichien formaient les trois cinquièmes, et qui occupaient les villes et châteaux de Namur, de Tournay, de Menin, de Furnes de Warneton, d'Ypres, et le fort de Kenoque ; les Pays-Bas devaient fournir une somme de 500,000 couronnes pour l'entretien de ces garnisons. Tel fut le traité de la Barrière, qui dura jusqu'à la lutte que fit éclore la révolution française.

Quelques années avant l'époque où la guerre de la succession se termina par la lassitude de presque toutes les puissances belligérantes, c'est-à-dire vers l'année 1715, les Turcs avaient rompu la paix de Carlowitz et conquis la Morée sur les Vénitiens. Charles VI était garant de ce traité ; il intervint, et offrit sa médiation, que la Porte rejeta. Alors il fit marcher le prince Eugène contre les Ottomans ; ce général passa le Danube, battit les Turcs et s'empara de Belgrade. Le sultan demanda la paix, qui fut conclue à Passarowitz ; la maison d'Autriche y gagna l'acquisition du Bannat de Temeswar, de la partie occidentale de la Valachie, de la Servie et d'une

(1) Léopold avait deux fils, Joseph et Charles, et avait fait signer par ces deux princes un acte réglant que si le premier de ces archiducs n'avait pas d'enfant mâle, sa succession appartiendrait au second, et que si ce dernier mourait à son tour sans postérité masculine, ses nièces hériteraient de lui de préférence à ses propres filles.

MCD 2019

portion de la Bosnie : la ville et le territoire de Belgrade demeurèrent encore entre ses mains.

Sur ces entrefaites, le grand-duché de Toscane, dont le possesseur était sur le point de mourir sans postérité, fit éclater des hostilités entre l'empereur et le roi d'Espagne. Tous deux réclamaient la possession de ce pays, ainsi que des duchés de Parme et de Plaisance, qui allaient aussi devenir vacants par l'extinction prochaine de la maison Farnèse. Charles VI revendiquait ces principautés comme des fiefs de l'Empire. Élisabeth Farnèse, épouse de Philippe V, les réclamait, comme faisant partie de l'héritage de sa famille. La cour de Madrid était alors gouvernée par le célèbre Alberoni, esprit turbulent, et qui avait enfanté le gigantesque projet de replacer l'Espagne au rang qu'elle occupait sous Charles-Quint ; il voulait l'établir maîtresse en Italie, et intriguait d'un autre côté en France pour faire donner le pouvoir à Philippe V, en l'arrachant au duc d'Orléans, qui, durant la minorité de Louis XV, était chargé de la régence (1). Les projets d'Alberoni firent naître une guerre assez vive; elle entraîna la chute de celui qui l'avait provoquée. L'Espagne, attaquée par l'Angleterre et la France, auxquelles s'étaient jointes l'Autriche et la Hollande, mit bas les armes, et Philippe V fut contraint d'accéder à la quadruple alliance. Cependant Alberoni avait été remplacé dans sa faveur par un aventurier, appelé Ripperda, Hollandais de naissance, et qui, s'étant insinué dans les bonnes grâces d'Élisabeth Farnèse, parvint à s'emparer du gouvernement. Il se rendit à Vienne sous un nom supposé, et conclut secrètement une alliance entre son maître et Charles VI. Quand ce traité fut connu, l'Angleterre, la France, la Hollande, la Prusse et plus tard la Suède et le Danemark formèrent une ligue pour conserver leur indépendance, car les confédérés craignaient que l'accord du roi d'Espagne et de l'empereur ne missent l'Europe sous leur joug. Mais Ripperda, qui, à son retour à Madrid avait été nommé premier ministre, perdit son poste au bout de quatre mois, et Charles VI se sépara de son allié le monarque espagnol, qui, lui-même, se réconcilia avec les autres puissances [1727].

Le dernier des Farnèse étant mort en 1731, don Carlos, l'un des fils de Philippe V, devint maître de Parme et de Plaisance.

Cependant l'empereur, qui n'avait pas d'enfant mâle, fit rédiger un acte connu sous le nom de pragmatique-sanction, par lequel il transmettait à sa fille aînée toutes ses possessions. Au lieu de suivre le conseil d'Eugène, qui lui disait que cent mille hommes valaient mieux que tous les traités, Charles consuma le reste de sa vie à faire approuver sa pragmatique par les autres puissances. Il obtint des promesses, qui furent bientôt oubliées.

Au commencement de ce siècle, la Suède, qui avait pour prince un roi soldat, Charles XII, avait un moment joué un rôle presque aussi brillant que sous Gustave-Adolphe. Charles, après avoir triomphé des Danois et des Russes conjurés contre lui, avait pénétré jusqu'en Pologne, et enlevé le trône de ce pays à l'électeur de Saxe Auguste II, pour le donner à un simple gentilhomme nommé Stanislas Leczinski ; mais ce conquérant avait fini par perdre le fruit de ses victoires par une seule bataille, celle de Pultawa, gagnée par les Russes. Depuis ce revers, il avait mené une vie errante hors de ses États, où il était revenu en 1718. Mais ses malheurs n'avaient pas éteint son humeur guerrière, et il était mort peu de temps après son retour sous les murs d'une ville de Norvége qu'il assiégeait. Auguste II avait repris le sceptre; il expira en 1733. Stanislas revendiqua la couronne qu'il avait possédée trente ans auparavant ; il se fit élire dans une diète, mais une armée russe qui envahit la Pologne le força de s'enfuir, et son concurrent Auguste III, fils du monarque qui venait de mourir, devint le successeur de son père. Cet événement donna lieu à une guerre entreprise par Louis XV en faveur de Stanislas, dont il avait épousé la fille. Charles VI avait pris le parti d'Auguste son gendre, et il perdit dans la Péninsule italienne toutes ses possessions

(1) Louis XIV était mort en 1715.

MCD 2019

dont les Français s'emparèrent. Don Carlos, ayant conquis Naples et la Sicile, fut déclaré roi de ce pays ; on rendit à l'empereur le Milanais, les duchés de Parme et de Plaisance, et il fut stipulé qu'à la mort du grand-duc de Toscane, qui n'avait pas de postérité, cette principauté reviendrait au duc de Lorraine ; ce qui arriva en 1735. Le nouveau souverain de Toscane, François-Etienne, avait été élevé auprès de Charles VI, qui lui donna la main de sa fille aînée, Marie-Thérèse ; ce mariage eut lieu peu de temps après la conclusion de la paix dont nous venons de parler. Le prince Eugène descendit, à cette époque, dans le tombeau, et l'on s'aperçut combien cette perte était grande lorsque la guerre recommença avec les Turcs [1738-1739] : les Autrichiens furent battus, et l'épouvante se répandit jusque dans Vienne. Les hostilités se terminèrent enfin par le traité de Belgrade, qui restitua aux Ottomans la ville de ce nom, ainsi que la Servie, la Valachie autrichienne et quelques autres districts ; les deux généraux signataires de cette paix, Wallis et Neuperg, furent jetés dans les fers par ordre de l'empereur, qui les retint captifs jusqu'à sa mort, arrivée le 20 octobre 1740. Le règne de ce prince fut constamment rempli par des guerres qui ne furent pas heureuses ; aussi laissa-t-il ses finances épuisées, et cependant Marie-Thérèse, sa fille, allait se trouver aux prises avec presque tous les rois de l'Europe, qui se préparaient à lui disputer la succession paternelle.

## MARIE THÉRÈSE.

Quand elle monta sur le trône, cette princesse ne possédait pour toute défense que ses droits, qui avaient été reconnus par tous les autres souverains ; elle n'avait ni trésor ni armée. Aussitôt après son avénement, les électeurs de Bavière et de Saxe, qui descendaient des princesses de la maison d'Autriche, prétendirent se substituer à Marie-Thérèse ; d'un autre côté, le roi de Prusse, Frédéric II, qui venait de saisir la toute-puissance, réclamait la Silésie, dont il se mit sur-le-champ en possession (1) ; la France envoya aussi contre Marie-Thérèse deux armées, dont l'une envahit la Haute-Autriche, tandis que l'autre entrait en Westphalie. La fille de Charles VI obtint cependant des subsides de l'Angleterre et de la Hollande, et, soutenue d'un autre côté par l'affection de ses sujets, elle réussit à faire tête à ses ennemis. Toutefois elle céda à l'un d'eux, le roi de Prusse, la Silésie et le comté de Glatz ; alors elle put tourner ses forces contre les Français, qui avaient pénétré jusqu'en Bohême, et proclamé roi de ce pays l'électeur de Bavière, Charles-Albert. Le maréchal de Belle-Isle, qui les commandait, s'échappa de Prague avec son armée ; mais cette retraite, quoique glorieuse pour son auteur, acheva de ruiner les affaires du monarque rival de Marie-Thérèse. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette guerre, que nous avons rapportée ailleurs (2) ; il nous suffira de dire qu'elle se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse conserva toutes les provinces que son père lui avait léguées, à l'exception de ce qu'elle avait été forcée d'abandonner au roi de Prusse, et d'une partie du Milanais, qui était devenu la proie du roi de Sardaigne [1748].

L'impératrice mit alors tous ses soins à cicatriser les maux que la guerre avait infligés à ses sujets, et prit la résolution qu'elle exécuta d'examiner par elle-même toutes les affaires ; ainsi elle lisait tous les mémoires qui lui était remis, et assistait à toutes les délibérations du conseil. Cependant elle finit par donner sa confiance au comte de Kaunitz, qui en était digne ; ce ministre avait quarante-deux ans lorsqu'il prit la direction suprême, et la garda le même espace de temps. Ce fut lui qui parvint à réconcilier les deux maisons d'Autriche et de Bourbon, et Marie-Thérèse en profita pour tenter de tirer vengeance du roi de Prusse. Une coalition formée de la Russie, la France, l'Autriche, la Suède et la Saxe, voulut détrôner Frédéric, qui

(1) La cour d'Espagne demandait les royaumes de Hongrie et de Bohême, et le roi de Sardaigne le duché de Milan.

(2) Voir dans ce volume l'*Histoire d'Allemagne*, page 137 et suivantes.

MCD 2019

ne conserva d'autre allié que le roi d'Angleterre ; tel fut le motif de la guerre de sept ans, où l'on vit les Russes paraître tout à coup en Allemagne, et s'emparer de Berlin ; ils mirent le monarque prussien à deux doigts de sa perte. Marie-Thérèse, ayant formé le projet de faire élire son fils Joseph roi des Romains, et Frédéric ayant promis son suffrage, l'impératrice, en échange de ce service, conclut avec lui la paix de Hubertsbourg ; elle termina la guerre de sept ans, qui causa tant de ravages inutiles, car l'Autriche et la Prusse se retrouvèrent dans la même position qu'avant d'avoir tiré l'épée [1762].

L'impératrice avait associé son époux au suprême pouvoir, mais ce prince n'en posséda jamais que les apparences : il passait tout son temps à s'occuper de chimie et d'histoire naturelle ; il fonda aussi un cabinet de médailles. François II de Lorraine mourut d'apoplexie en 1764. Quoiqu'il eût un véritable attachement pour Marie-Thérèse, il se permettait de fréquentes infidélités, qui cependant ne troublèrent jamais leur union, quoique l'impératrice n'ignorât pas qu'elle avait des rivales. Cette princesse éprouva la douleur la plus vive de la mort de son époux, et ses regrets étaient sincères. François de Lorraine avait porté le titre d'empereur, qui passa à Joseph II, déjà roi des Romains, et auquel Marie-Thérèse accorda une part dans le gouvernement ; mais cette part se réduisit seulement à l'administration de l'armée. L'un des actes politiques de Marie-Thérèse, et qui fait tort à sa mémoire, est l'adjonction à ses États de plusieurs provinces polonaises. Elle fit ce partage avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie Catherine II ; elle eut encore la satisfaction de marier sa fille Marie-Antoinette au dauphin de France, qui fut Louis XVI. L'impératrice expira le 19 novembre 1780, après une courte maladie ; elle avait soixante ans et en avait régné quarante-un. Elle eut seize enfants, qu'elle fit élever sous ses yeux et auxquels elle prodigua tous les soins de la mère la plus tendre. Cette princesse possédait presque toutes les vertus politiques et privées ; on lui reproche cependant une piété qui allait jusqu'au cagotisme. Elle eut aussi le tort d'accorder une croyance presque aveugle à ces délations secrètes trop souvent dictées par la haine ou la prévention. Quoi qu'il en soit, le règne de Marie-Thérèse a jeté un éclat qui rejaillit sur cette princesse, et sur les États qu'elle sut si bien gouverner.

## JOSEPH II.

Ce prince était né en 1741, et il eut deux parrains : le pape Benoît XIV et Auguste II, roi de Pologne. Il n'avait que six mois lorsque Marie-Thérèse, sa mère, chassée de Vienne par les armes étrangères, entra dans la salle des états, à Presbourg ; elle tenait l'archiduc entre ses bras, et dit à ses fidèles Hongrois : « Je » n'ai de ressource que dans votre fidé» lité, dans votre courage et dans ma con» stance. Je mets entre vos mains la fille » et le fils de vos rois, qui attendent de » vous leur salut. » La nation tout entière partagea l'enthousiasme de ses représentants, et Marie-Thérèse sortit enfin victorieuse d'une lutte où tout annonçait qu'elle devait succomber. Décoré du titre d'empereur, Joseph n'en posséda cependant les prérogatives qu'à la mort de sa mère ; alors seulement il donna l'essor à son goût pour les innovations, car il semblait croire que changer c'est perfectionner. Il commença par diminuer le personnel de sa cour ; il ne pouvait pas faire plus à cette époque. Nourri dans une cour dévote, Joseph fut si loin d'en prendre les préjugés, qu'il voulut traiter les ministres du culte comme de simples citoyens. Doué d'une grande activité d'esprit, et dévoré par la soif de la célébrité, il se levait à la pointe du jour, et s'occupait à examiner les plans qui devaient tourner, croyait-il, au profit de ses sujets. Il en arriva tout autrement, et Joseph se trompa sur tous les points : il prit la violence pour de la force, l'originalité pour de la sagesse ; il ne réussit qu'à gâter tout ce qu'il touchait, et cependant son cœur était plein de sentiments généreux, et son esprit, des connaissances les plus variées et les plus étendues. Nous

MCD 2019

avons déjà raconté ailleurs (1) les tentatives qu'il fit pour révolutionner ses États. Il en porta bientôt la peine, et par le mécontentement de la Hongrie et de la Bohême et par la révolte ouverte des Pays-Bas. L'exemple de Frédéric aiguillonnait son courage ; il voulut se faire conquérant aussi bien que législateur. S'il déploya quelque bravoure, il fit voir aussi qu'il ne possédait pas les talents d'un général. Le roi de Prusse, que l'empereur avait choisi pour modèle, ordonnait tout par lui-même, et ses ministres n'étaient que des commis, exécuteurs de sa volonté. Mais ce prince se garda bien d'ébranler les bases des institutions du pays ; il se réduisit sagement à administrer les intérêts publics, tandis que Joseph II fit tout le contraire. Le monarque autrichien ambitionna encore de faire des conquêtes en employant tour à tour la force et les négociations : ce fut le motif qui le guida dans ses entrevues avec Catherine II, avec laquelle il convint de partager l'empire ottoman. Elle l'associa en outre à l'iniquité politique qui consomma la ruine de la Pologne. Lorsque sa mère vivait encore, Joseph, qui n'avait aucune action dans le gouvernement, entreprit plusieurs voyages : il se rendit en Italie sous le voile de l'incognito, visita Rome, où il fit admirer ses connaissances archéologiques ; il alla ensuite à Naples, à Florence, à Milan, et parcourut toute la Péninsule. Après son retour à Vienne, il alla voir Frédéric II, et ces deux princes supprimèrent toute espèce de cérémonial, afin de communiquer plus librement et de tâcher de mieux se connaître [1769]. Joseph parut aussi en France à peu près à cette époque ; il alla voir tous les personnages célèbres, à l'exception du plus célèbre de tous (2). L'empereur, dans toutes ses courses hors de ses États, avait adopté le nom et le titre de comte de Falkenstein, et se fit remarquer par la grâce et l'à-propos de presque toutes ses reparties. En un mot, il charma tous les rangs, et fit concevoir des espérances qui ne devaient pas se réaliser. Nous avons dit que le monarque avait recherché la gloire des combats ; il parut donc dans les camps, et partagea les fatigues et les dangers d'un soldat. « Si je suis mal à mon aise, disait un sergent de grenadiers, Joseph n'est pas mieux que moi : quand on se bat, sa couronne attend une balle aussi bien que mon bonnet. » Le tempérament du prince éprouva de si vives atteintes du régime guerrier, que sa santé ne put jamais se remettre entièrement. Au lieu de se condamner à un repos nécessaire, Joseph ne cessait de fatiguer son esprit par des travaux qui contribuaient à miner ses forces. Attaqué par une maladie de langueur, il expira à l'âge de quarante-neuf ans ; laissant à son successeur la tâche difficile de raffermir la monarchie qu'il avait ébranlée par ses tentatives imprudentes [1790].

(1) Voir l'*Histoire d'Allemagne*, qui fait partie de ce volume.

(2) Voltaire.

## LÉOPOLD II.

Le nouveau monarque n'était pas étranger à la science du gouvernement lorsqu'il succéda à son frère Joseph : il avait régné longtemps en Toscane, et s'était attiré les louanges de tous les esprits distingués, par la sagesse de son administration. Il avait doté ses sujets toscans d'une nouvelle législation habilement appropriée à leurs mœurs et à leurs habitudes : aussi l'État de Florence était-il devenu un pays modèle, comme on nous dépeint cet État de Salente dont Minerve, sous la figure de Mentor, avait dicté les lois. Le premier soin de Léopold, en prenant les rênes, fut de pacifier la Hongrie mécontente et d'éteindre l'incendie allumé dans les Pays-Bas. La sagesse et la prudence de sa conduite réussirent à apaiser le mécontentement des Hongrois et à faire rentrer les Belges dans le devoir. Mais une révolution bien plus importante que celle des Pays-Bas se développait en France ; déjà le monarque de ce pays avait perdu le pouvoir et ne possédait plus que le titre de roi : Léopold s'empressa d'intervenir de concert avec le successeur du grand Frédéric. Les deux princes s'assemblèrent au château de Pilnitz et cette

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 7. Asc sculp

COSTUMES MILITAIRES AUTRICHIENS EN 1840.

1. HOUSSARD. 2. OFFICIER DE MARINE. 3. DRAGON. 4. INFANTERIE DE LIGNE HONGROISE.

ALLEMAGNE.

MCD 2019

entrevue a donné lieu à une foule d'accusations et de suppositions qui ne sont pas encore éclaircies de nos jours. Quoi qu'il en soit, Léopold n'eut pas le temps de montrer au monde s'il possédait les hautes qualités que réclamaient les circonstances difficiles qui allaient l'assiéger, car il mourut, après un règne de deux ans, le 1er mars 1792.

## FRANÇOIS II.

A son avénement, ce prince commença avec la France cette longue suite de combats qui ont ensanglanté toute l'Europe jusqu'au retour des Bourbons à Paris. Cependant le roi de Prusse, allié de l'Autriche, avait pris l'initiative, et son armée pénétra jusqu'à Verdun ; mais le duc de Brunswick, qui commandait ses soldats, fut bientôt contraint d'opérer une retraite désastreuse, tandis que les Autrichiens étaient battus à Jemmapes et par cette seule défaite perdaient les Pays-Bas. Les victoires des Français ne tardèrent pas à les conduire en Allemagne. La Prusse se retira la première de la lutte en 1795, et François II acheta la paix de Campo-Formio par la cession des Pays-Bas et de toutes les provinces italiennes, à l'exception de Venise, de l'Istrie et de la Dalmatie, deux contrées encore à demi sauvages. François, s'étant uni avec les Russes, reprit les armes. Le Directoire gouvernait alors la France, et ses fautes l'avaient mis sur le bord de l'abîme lorsque Bonaparte, revenant tout à coup d'Égypte, renverse le gouvernement et ramène avec lui la victoire. Le traité de Lunéville acheva l'abaissement de François II, qui accepta le nouvel ordre de choses créé par les armes françaises. Ainsi, une diète dont il ne dirigeait pas les délibérations, bouleversa de fond en comble les institutions établies en Allemagne depuis deux siècles, et qui avaient été modifiées par la paix de Westphalie. En 1805, éclata une nouvelle guerre qui se termina par la bataille d'Austerlitz. La paix dépouilla l'Autriche de ce qui lui restait en Italie ; le vainqueur lui prit encore le Tyrol, la Souabe et la Brisgaw, qu'il distribua à ses alliés. Enfin Bonaparte, devenu empereur, prononça la dissolution de l'ancien empire germanique, et lui substitua la confédération du Rhin, dont il se fit le chef. Alors, François II abdiqua la souveraineté qu'il tenait de Charlemagne, et prit le titre d'empereur d'Autriche. Il n'avait cependant pas perdu l'espoir de secouer le joug qu'on lui avait imposé ; il recommença la lutte, et, vaincu à la journée de Wagram, il dut fléchir sous la loi du plus fort. Ses États subirent alors d'importantes réductions, et il consentit à devenir le beau-père de Napoléon, auquel il donna sa fille Marie-Louise [1809-1810]. Deux ans s'étaient à peine écoulés que les neiges de la Russie engloutissaient les soldats de Napoléon, qui, échappé presque seul à ce désastre, recommença la lutte. La fortune lui sourit encore à Lutzen et à Bautzen ; mais l'Autriche s'étant déclarée contre lui, il succomba dans les plaines de Leipsick. Toutes les puissances de l'Europe étaient liguées contre Napoléon ; leurs troupes, qui se montaient à plus de huit cent mille hommes, inondent la France, et Paris, après un combat sanglant leur ouvre ses portes. Les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse suivaient leurs armées ; ils ne les commandaient pas, mais leur présence suffisait pour électriser leurs guerriers. François consentit à la déchéance de son gendre, auquel on ne laissa de son vaste empire que l'île d'Elbe. La France rentra dans ses anciennes limites, et un congrès se tint à Vienne, chargé de la difficile mission de partager les provinces que les vainqueurs venaient de conquérir. Sur ces entrefaites, Napoléon quitta son île ; il vint débarquer sur les côtes de Provence, et il entra dans la capitale. Cette audacieuse tentative fit éclore une lutte gigantesque, qui se termina par la sanglante défaite de Waterloo, où Napoléon ensevelit sa dernière armée. Sur ces entrefaites, Murat, son beau-frère, qui régnait encore à Naples, ayant voulu chasser les Autrichiens de la Péninsule en proclamant l'indépendance de l'Italie, fut battu à son tour, et l'Autriche rentra dans ses anciennes possessions ; elle reprit le Milanais, donna la



MCD 2019

Toscane à l'un de ses princes, et le duché de Parme et de Plaisance à Marie-Louise, en échange du trône qu'elle avait perdu. En Allemagne, la confédération fut reconstituée sur de nouvelles bases, et ses intérêts confiés à une diète qui siége à Francfort-sur-le-Mein; un représentant de l'Autriche préside cette assemblée. La Germanie, depuis la bataille de Waterloo, a joui d'une paix constante, mais troublée par quelques tentatives démocratiques, qui ont toujours échoué, grâce à la vigilance de la Prusse et de l'Autriche. François a passé les dernières années de son ne occupé seulement de l'administration intérieure de ses États, auxquels il a donné tout le bonheur compatible avec l'absence de toute liberté politique. En effet, de l'aveu même des ennemis du despotisme royal, l'Autriche est un des pays de l'Europe où les habitants jouissent du gouvernement le plus doux et le plus paternel; mais les sujets étrangers, italiens, surtout ne partagent pas les mêmes avantages, et vivent en butte à une inquisition politique qui les prive du bien le plus précieux, la sécurité. François est descendu dans la tombe en 1835; il avait tenu le sceptre quarante-trois ans.

## FERDINAND Ier.

Ce prince, disgracié de la nature, a longtemps vécu à la cour de son père dans une position tellement secondaire qu'il ne jouissait d'aucun crédit; le public était même persuadé que le sceptre passerait dans une autre main; mais l'événement a démenti l'attente générale, et le prince héréditaire a succédé paisiblement au trône paternel. Le prince de Metternich, qui continue à tenir les rênes de l'Etat, s'attache à conserver la paix en Europe et la prépondérance de son pays sur l'Empire germanique. Nous n'avons rien à ajouter de plus à l'histoire de l'Autriche, qui semble appelée à subir la dernière l'application des principes démocratiques qui ont si profondément modifié la royauté dans presque tous les autres Etats de l'Europe : toutefois il serait téméraire de vouloir prédire à point nommé ce que l'avenir réserve au monde.

FIN DE L'HISTOIRE D'AUTRICHE.

MCD 2019

# LE MONDE

OU

## HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

---

## HISTOIRE

DE

# LA PRUSSE.

L'origine de la Prusse est, comme celle de tous les autres peuples, enveloppée de ténèbres ; sans chercher à les dissiper, ce qui serait, faute de documents certains, une entreprise sans résultat utile, nous nous contenterons de dire qu'avant le dixième siècle, les anciens *Cesti*, *Venedi*, et *Guttones*, formaient un peuple mixte, wendo-gothique sous le nom de *Pruczi*. Ces petites nations étaient partagées en plusieurs tribus, parmi lesquelles on remarquait les Pruczi propres, appelés aussi *Sembes;* les *Natangi*, les *Nadravi*, les *Szalovini*, les *Sudavi*. La langue des anciens *Pruczi*, qui s'est éteinte en 1683, dérivait de celle des Venedi ou anciens Wendes. Cette langue, qui avait de grands rapports avec celle des Lithuaniens, a dû être parlée originairement sur les bords de la mer Baltique. Les Pruczi étaient soumis à une sorte de théocratie, car le juge, magistrat suprême, était en même temps grand pontife. On croit qu'il était élu par les autres prêtres ; mais cette dignité imposait de difficiles devoirs : ainsi lorsqu'il parvenait à une vieillesse avancée, le Kriwe, on appelait ainsi le souverain pontife, s'immolait de ses propres mains pour le salut commun. Ce chef avait sous lui une milice nombreuse ; c'étaient des prêtres ou magiciens, qui exerçaient toutes les cérémonies d'un culte dont les dogmes ne sont pas venus jusqu'à nous. Ils étaient divisés en plusieurs classes, les siggenotes, les waidels et waidelottes. Ces derniers prêtres et prêtresses étaient répandus dans tous les villages. La population avait pour eux le plus grand respect et le plus aveugle dévouement. Comme ces personnages exerçaient une influence profitable à leurs intérêts, ils armèrent la multitude contre les missionnaires chrétiens, et opposèrent une résistance opiniâtre, dont la force put seule triompher. Les mêmes superstitions se rencontrent chez tous les peuples, quoique séparés par d'énormes distances, sans qu'il soit possible de savoir si elles sont nées spontanément dans chaque pays, ou si elles ont été communiquées par des voyageurs. Quoi qu'il en soit, à l'exemple des femmes indoues, les femmes wendes avaient la coutume de se brûler sur le

MCD 2019

corps de leurs époux. Au reste, le zèle des premiers apôtres du christianisme ayant détruit tous les monuments du passé, nous ignorons si les Wendes croyaient au sabéisme ou adoration des astres, ou s'ils reconnaissaient exclusivement une sorte de trinité qui gouvernait l'univers. Elle se composait des trois divinités suivantes : *Perkunos*, le dieu de la lumière et du tonnerre, *Pikollos*, le dieu des enfers, et *Potrimpos*, le dieu de la terre, des fruits et des animaux. Quelques auteurs affirment, en outre, que les Venèdes professaient une vénération superstitieuse pour les serpents, les lézards et les grenouilles. Chez les Grecs, le paganisme avait peuplé la terre et les eaux d'une foule d'êtres qui veillaient à la conservation de tous les fruits de la création ; il en était de même parmi les Wendes : *Karkho* présidait aux aliments et aux festins champêtres, *Pergubrios* à la végétation des herbes et du feuillage ; *Waizganthos* faisait pousser le lin et le chanvre ; *Perlevenu* guidait le laboureur et lui enseignait à tracer un sillon, et les pêcheurs offraient un plat de poissons à *Perdoyt*, qui les protégeait sans doute, et remplissait leurs filets. Dans le culte des Wenèdes, on trouve encore des fêtes rustiques ; mais aussi à côté de ces cérémonies inoffensives, se rencontraient d'autres sacrifices où l'on répandait le sang de victimes humaines ; du moins, les premiers missionnaires qui voulurent implanter le christianisme en Prusse périrent presque tous, immolés au pied des autels. Les Prussiens et les Lithuaniens n'avaient d'autres temples que des emplacements situés dans les forêts, et couverts de l'ombrage des chênes et des tilleuls ; quelques-uns de ces arbres vénérés échappèrent à la hache, et l'on cite le chêne de Welau, qui a survécu jusqu'au seizième siècle.

Pour ne parler que des Pruczi, nous ferons remarquer qu'ils avaient des sentiments d'humanité, puisqu'ils secouraient les naufragés au lieu de les tuer ou de les faire esclaves. On croit qu'ils obéissaient à une foule de petits seigneurs, qui, cependant, ne jouissaient pas d'une autorité sans limites, puisqu'elle était partagée par les prêtres et par le peuple. Les chefs logeaient dans des maisons bâties en bois ; les Pruczi, suivant les chroniqueurs, avaient les yeux bleus, la chevelure blonde et le teint fleuri, et cependant les paysans de la Samogitie et de la Lithuanie ne ressemblent pas entièrement à ce portrait ; il y avait donc une race particulière qui se distinguait du reste de la nation.

Jusqu'au dixième siècle, les Pruczi et les autres peuplades qui les entouraient vécurent sous un régime placé entre la barbarie et la civilisation ; mais à cette époque les princes polonais qui avaient embrassé le christianisme voulurent propager la foi nouvelle, et, sous le prétexte que les Pruczi avaient mis à mort quelques missionnaires, ils envahirent leurs pays, et, suivant l'usage de ces temps barbares, promenèrent partout l'incendie et la mort. Les Pruczi ou Prussiens repoussèrent ce mode de conversion ; ils mirent en déroute les Polonais, et poussèrent leurs courses jusque sur les bords de la Vistule [1163]. Un demi-siècle plus tard, le roi de Danemark Waldemar II s'empara d'une partie de la Livonie et de la Prusse ; mais ses conquêtes lui échappèrent par la suite : les Prussiens rentrèrent dans leur indépendance, et devinrent pour les Polonais des voisins redoutables. Hors d'état de se défendre avec succès, ceux-ci appelèrent à leur aide les chevaliers de l'ordre Teutonique. Cette association avait pris naissance à la Terre-Sainte ; elle avait pour mission principale de répandre la foi chez tous les peuples, de gré ou de force. Après avoir rivalisé en Orient, de bravoure et de dévouement avec les Templiers et les Hospitaliers, les Teutons revinrent en Europe, et formèrent des établissements dans la Courlande et la Livonie.

Cette dernière contrée avait été conquise par Waldemar II, à qui les chevaliers teutons ou porte-glaive l'arrachèrent sans scrupule. Un duc de Masovie leur donna en outre des fiefs dans le pays de Culm, et c'est de là que partirent cent chevaliers sous les ordres d'Hermann de Balk pour marcher à la conquête de la Prusse. Alors commença une suite non interrompue de combats d'autant plus acharnés, que les guerriers de part et d'autre étaient enflammés par le fanatisme

MCD 2019

religieux. Devenus maîtres de Thorn en 1230, les envahisseurs en firent leur principal quartier, et ensuite leur capitale; bref, en employant tour à tour la puissance du glaive et toutes les ressources d'une politique habile et souvent perfide, cinquante-trois années suffirent à une poignée de chevaliers pour subjuguer des nations féroces et très-attachées au culte de leurs ancêtres. Les souvenirs du passé était si profondément enracinés dans le cœur des Prussiens, qu'ils se soulevèrent trois fois contre une tyrannie qui voulait enchaîner jusqu'à leur conscience; mais ces élans, provoqués par la patriotisme et l'indignation, succombèrent écrasés par des adversaires qui avaient pour eux l'avantage des armes, et qui savaient profiter de la victoire. En effet, dans tous les districts qu'ils avait subjugués, les chevaliers faisaient construire par les mains des habitants des forteresses inexpugnables. L'érection de ces châteaux acheva de rendre durable la domination des vainqueurs, qui introduisirent en Prusse la langue germanique, et appelèrent des familles allemandes pour peupler les provinces conquises et abandonnées par les anciens Pruczi, dont le plus grand nombre alla chercher une autre patrie. Les nouveaux venus fondèrent des villes qui obtinrent des priviléges importants; les citoyens se gouvernaient eux-mêmes, et envoyaient des députés aux diètes lorsqu'elles s'assemblaient pour régler les affaires du pays. Toutefois, le pouvoir suprême était entre les mains de l'Ordre; mais bientôt la corruption se glissa parmi les chevaliers, qui lâchèrent la bride à toutes leurs passions, foulant aux pieds les droits les plus saints et les plus sacrés; ils chargeaient la population d'impôts, et lui infligeaient un outrage encore plus sensible, en enlevant les femmes et les filles qui avaient le malheur d'exciter leur lubricité. Fatigués de souffrir, les habitants implorèrent la domination des Polonais, qui prirent les armes contre les chevaliers. La guerre se poursuivit durant plusieurs années; mais telle était la puissance du grand-maître teutonique, qu'à la bataille de Tannenberg, il avait sous ses ordres quatre-vingt-trois mille combattants. Les Polonais remportèrent une victoire si complète et si sanglante, qu'il ne restait plus que trois chevaliers réunissant les conditions imposées par les statuts pour devenir grand-maître [1410]. La résidence de ce chef était à Mariembourg, magnifique château dont les murs épais sont encore debout aujourd'hui; le vainqueur de Tannenberg, Jagellon, vint assiéger cette place, où s'était enfermé le nouveau grand-maître, Henri Reuss. Un Lithuanien nommé Lezkau accourut au secours des chevaliers, et sauva leur dernier asile; en récompense de ce service il exigea la promesse de respecter les droits de ses compatriotes. Le grand-maître ne tint pas les engagements qu'il avait pris; mais, ne pouvant ni tromper ni corrompre Lezkau, il le fit venir à Mariembourg, et fit tomber sa tête sous le glaive du bourreau. Ce crime causa un soulèvement terrible, et en 1440 les plus riches cités, telles que Dantzick, Elberg, Thorn et plusieurs autres, auxquelles s'unirent un certain nombre de nobles, formèrent une confédération qui fit révolter toute la Prusse occidentale. Les insurgés se mirent sous le patronage du roi de Pologne Casimir IV, qui les laissa vivre dans une sorte d'indépendance. Mais les Polonais entreprirent de soumettre la partie de la Prusse qui reconnaissait encore la domination de l'ordre Teutonique; cette guerre dura treize ans, et causa les plus effroyables ravages: les envahisseurs abattirent deux mille églises, et incendièrent dix-huit mille villages. Enfin la paix fut conclue en 1466; la Prusse occidentale demeura sous les lois de la Pologne, et le reste appartint à l'Ordre, qui reconnut le monarque de ce pays pour son suzerain. Tombés au rang de vassaux, les chevaliers tentèrent d'échapper à une dépendance qui les humiliait; ils reprirent les armes, mais ils furent vaincus de nouveau, et le traité de Cracovie prononça la déchéance de l'Ordre [1525]. Le grand-maître, Albert de Brandebourg, reçut le titre de duc héréditaire de la Prusse, mais à la condition de se reconnaître vassal de la Pologne. L'ordre Teutonique avait régné trois siècles.

A l'époque où nous sommes parvenus,

MCD 2019

Luther avait déjà prêché sa doctrine dans toute l'Allemagne, où il s'était créé de puissants et de nombreux prosélytes. Le nouveau duc embrassa des principes qui flattaient ses penchants ; et, au mépris des vœux qu'il avait faits à son entrée dans l'Ordre, il prit pour épouse Dorothée, princesse de Danemark ; cette résolution menaçait de soulever une terrible tempête contre Albert. En effet, Charles-Quint s'était déclaré le chef et le protecteur de la ligue catholique ; le pape devait aussi détester la conduite d'Albert, qui lésait ses intérêts spirituels et temporels ; enfin les chevaliers de l'ordre Teutonique voyaient avec indignation que la conduite du grand-maître allait anéantir une association qui leur assurait des revenus considérables. Albert fut donc mis au ban de l'Empire ; mais Charles, occupé de la lutte qu'il soutenait en Italie, ne put songer à presser l'exécution de cet arrêt, et le souverain pontife n'avait d'autre arme que l'excommunication, arme qui avait perdu presque toute sa puissance. Le duc eut donc à soutenir une seule attaque, celle du commandeur de Memel ; mais cet adversaire ne put même engager la lutte, puisqu'il fut abandonné par ses soldats avant d'avoir tiré l'épée. Sauvé d'une ruine certaine par les circonstances, Albert de Brandebourg montra d'abord un grand zèle pour la propagation de la foi enseignée par Luther ; il la répandit dans tous ses États, et eut même, dit-on, le tort de l'appuyer par la persécution. Néanmoins il rendit son pays florissant, en favorisant le commerce et l'agriculture ; il fit plus encore, il fonda une université à Kœnigsberg, qui donna une impulsion salutaire aux sciences et aux lettres, en formant des élèves qui en répandirent le goût. Toutefois, Albert n'eut pas la sagesse de demeurer étranger aux querelles théologiques ; elles troublèrent son gouvernement, et lui-même fut contraint d'abdiquer en faveur d'un de ses enfants du second lit, Albert Frédéric, auquel le roi de Pologne Sigismond transmit le pouvoir [1566]. Le prince déchu vécut encore deux années.

Albert Frédéric perdit la raison, et fut remplacé par Georges de Brandebourg, margrave de Bareith et d'Anspach ; mais il n'était que dépositaire de la toute-puissance, et à sa mort l'électeur de Brandebourg, Joachim-Frédéric, hérita du titre provisoire du duc de Prusse [1611]. Cependant le prince qui était devenu fou descendit au tombeau, ne laissant aucun enfant mâle, et Jean Sigismond, nouvel électeur de Brandebourg, car son père était mort en 1608, réunit à ses États le duché de Brandebourg, qui depuis ne fut jamais séparé. A cette époque, les États électoraux de Brandebourg consistaient dans la vieille Marche, la Marche moyenne. la Marche ukraine, la Preignitz et la nouvelle Marche du duché de Neumark, auxquelles il faut joindre le duché de Clèves, et les comtés de Lamark et de Ravensberg. Sigismond expira en 1619, deux ans après que la guerre de trente ans eut commencé ses ravages.

Son fils Georges-Guillaume lui succéda. Ce prince aurait eu besoin d'une âme forte et de talents supérieurs pour se diriger sûrement au travers des écueils qui l'entouraient ; mais comme il se sentait faible, il voulut composer avec la force, et il fut dupe de ses efforts maladroits. « Jusqu'à » son règne, dit un historien estimé (1), » le Brandebourg avait pris des accroisse- » ments lents et sûrs ; à cette époque, » tout devait être réduit pour renaître » sous des formes brillantes, et la fortune » de l'État devait rétrograder pour pren- » dre un vol aussi rapide que soutenu. » Aucun État n'a eu de plus grandes » obligations aux qualités personnelles de » ses souverains, qui ont été presque tous » des hommes sages et énergiques. On peut » dire que la fortune de la Prusse a été la » fortune de la maison régnante ; elle a » dû beaucoup aux circonstances, mais » elle a toujours eu l'art de les attendre » ou de les faire naître, et le talent d'en » profiter. Depuis Frédéric Ier, qui, en » acquérant la Marche, avait fait preuve » d'ordre, d'économie et de sagesse, les » souverains de la Prusse ont tous pré- » senté, à un degré inégal, une vigueur

(1) Ancillon, *Tableau des Révolutions politiques de l'Europe depuis le quinzième siècle*, t. II, p. 494.

MCD 2019

» d'esprit et une force de volonté peu com-
» munes. »

Georges-Guillaume fut chargé des destins de la Prusse pendant vingt ans, et cette période fut pour cette contrée une longue suite de calamités ; elle servit de champ de bataille aux armées de la Suède et de l'Empire, qui semaient partout sur leur passage la dévastation et la mort. Ce prince, ne sachant ni choisir ses alliés, ni résister à ses ennemis, fit tomber sur son pays tous les fléaux que la guerre traîne après elle ; il descendit au tombeau en 1640, et fut remplacé par son fils, Georges-Guillaume, à qui la nature avait donné tout ce qui manquait à son père : ses bonnes qualités avaient mûri par l'infortune. En effet, les manœuvres d'un favori, le comte de Schwartzemberg, l'avaient contraint d'aller choisir un asile en Hollande, où il avait passé une partie de sa jeunesse et profité des exemples qu'il avait eus sous les yeux ; mais sa puissance n'était pas proportionnée à son génie, qui était fait pour une sphère plus vaste; toutefois, il eut assez de sagesse et de force pour adapter ses plans à ses moyens. Instruit comme un prince doit l'être, son érudition était sans étalage et sans pédanterie ; brave et sachant faire la guerre, il sut toujours la commencer et la finir à propos. Versé dans toutes les parties de l'administration et appelé par le malheur des circonstances à tout créer dans son pays, il developpa dans cette œuvre difficile un heureux mélange de prudence et de hardiesse : il dirigea la marche de la nature sans prétendre la forcer, et il assura la durée de son ouvrage, en n'accordant rien au hasard et beaucoup au temps. Sa puissance était trop faible pour qu'il pût amener et maîtriser les événements, mais il sut profiter des chances qui se présentaient, et changer de moyens sans changer de but. Frédéric-Guillaume n'avait pas encore vingt-deux ans lorsqu'il prit le fardeau des affaires ; son premier soin fut de débarrasser ses provinces de la présence des Suédois : il les éloigna par une trève conclue en 1643. A la paix de Westphalie, il échangea avec ces mêmes Suédois la Poméranie extérieure, la ville de Stein et l'île de Rugen, contre les évêchés d'Halberstad, de Minden et de Camin, et la Poméranie ultérieure. Toutes les contrées qui étaient sous la domination de Frédéric-Guillaume avaient subi les dévastations les plus inouïes, et pour les réparer, il attira d'abord dans le Brandebourg des colons tirés du pays de Brême, de la Hollande, de l'évêché de Liége et des Pays-Bas. Les nouveaux venus fertilisèrent, par leurs travaux, les terres sablonneuses de la vieille et de la nouvelle Marche. L'électeur aiguillonnait par sa présence et par ses bienfaits, l'industrie de ses sujets ; aussi, voyait-on surgir, comme par enchantement, des villes et des villages sortant des ruines fumantes accumulées par la rage guerrière. Le pays dut encore à Frédéric-Guillaume l'établissement des postes, qui, en rendant les communications plus faciles, donnèrent un nouvel essor au commerce. Il fonda encore des universités pour répandre l'instruction dans toutes les classes ; mais, de toutes les créations de ce prince, la plus utile fut l'établissement d'une petite armée permanente, qui devait mettre la Prusse à l'abri des malheurs qu'elle avait essuyés faute de pouvoir se défendre.

Cependant, la fille du grand Gustave, le héros de la guerre de trente ans, Christine, était descendue volontairement du trône, et son cousin, Charles-Gustave, l'avait remplacée. Le nouveau monarque, jaloux d'égaler la gloire militaire des grands guerriers de la Suède, attaqua la Pologne, dont le faible roi, Jean-Casimir, avait osé faire connaître ses prétentions sur le royaume de Gustave. Celui-ci voulut le punir d'avoir mis en avant des titres qu'il était hors d'état de faire valoir. Frédéric-Guillaume reconnaissait alors la suzeraineté de la Pologne, et pour se soustraire à cette dépendance importune, il s'allia avec Charles-Gustave, dont il se déclara le vassal. Mais il obtint l'évêché de Varmie et les palatinats de Posnanie, de Calisch et de Siradie. Jean-Casimir avait été prêtre avant d'être roi ; il prit la fuite à l'approche des ennemis, mais il revint bientôt dans ses États. Ayant obtenu l'appui des Russes et des Tatars, il arriva près de Varsovie, à la tête de quarante mille hommes.

MCD 2019

Charles-Gustave et Frédéric n'en avaient que seize, et cependant ils engagèrent la lutte : elle fut sanglante, et les Polonais, vaincus, prirent la fuite après avoir jonché le champ de bataille de quatre mille cadavres [1656]. Cette victoire devint funeste à Charles-Gustave, parce qu'elle suscita contre lui plusieurs puissances qui l'accablèrent. Quant à l'électeur, il arracha au roi de Pologne, pour lui et son successeur, l'abandon de ses droits de suzeraineté sur la Prusse ; il força aussi la Suède, par le traité d'Oliva [1660], à reconnaître l'indépendance de ses Etats. Quelques années après, et lorsque se termina la fameuse querelle élevée pour le partage de la succession de Clèves et de Juliers, Frédéric-Guillaume obtint la confirmation définitive de son droit de suzeraineté sur le duché de Clèves et des comtés de la Marck et de Ravensberg, dont il était en posesssion depuis longtemps [1666]. Frédéric-Guillaume prit part à la guerre qui s'alluma en Europe à la suite de l'invasion de la Hollande par Louis XIV. Il amena seize mille hommes pour renforcer l'armée hollando-allemande ; mais ses alliés avaient le grand Turenne pour adversaire. S'étant répandus dans l'Alsace, que le héros français leur avait abandonnée, ils sont surpris tout à coup dans leurs quartiers par Turenne, qui les bat et les force de repasser le Rhin. En vain Frédéric-Guillaume avait averti le duc de Bournonville, qui commandait les troupes confédérées, de son imprévoyance, il ne fut pas écouté. Montecuculli vint réparer les fautes de Bournonville, mais il ne put empêcher les Français de pénétrer en Westphalie, tandis que les Suédois, qui combattaient avec eux, envahissaient les États le Brandebourg. Mais Frédéric-Guillaume accourt, de la Franconie, sur les bords de l'Elbe, et remporte, sur les Suédois, la victoire de Ferhbellin, qui les force de quitter précipitamment le Brandebourg.

Cette marche, aussi hardie que savante, fit le plus grand honneur au souverain de la Prusse, qui, à la paix de Nimègue, adjoignit à ses États l'archevêché de Magdebourg [1678-1680]. Frédéric - Guillaume fut enlevé par une hydropisie en 1688 ; il mérita le nom de grand, qui lui fut décerné par ses contemporains, et la postérité à confirmé le jugement porté sur ce prince par son plus illustre descendant (1) : « Frédéric-Guillaume, dit-il, avait toutes » les qualités qui font les grands hom- » mes ; il se montra magnanime, débon- » naire, généreux et humain... Il devint le » restaurateur, le défenseur de la puis- » sance de Brandebourg, et l'arbitre de » ses égaux..... Avec peu de moyens il » fit de grandes choses, se tint lieu de » ministre et de général, et rendit floris- » sant un État qu'il avait trouvé sous ses » ruines. »

## FRÉDÉRIC Ier.

Ce prince était né avec l'amour de l'ostentation, et se trouvait humilié de ne posséder qu'un titre qui ne le plaçait qu'au second rang parmi les souverains ; aussi employa-t-il toutes les ruses de la politique la plus raffinée pour atteindre son but qui était de se placer parmi les rois. Il employa douze années à préparer le succès de cette entreprise, la principale affaire de sa vie. Les circonstances étaient favorables, et l'électeur sut les tourner à son profit. Pour faire voir les obstacles qu'il eut à surmonter, il nous suffira de dire que l'empereur d'Allemagne, Léopold Ier, ne voulait pas, même en 1695, reconnaître l'indépendance de la Prusse. Mais lorsque, cinq ans plus tard, il allait commencer, contre Louis XIV, la guerre de la succession d'Espagne, il sentit le besoin de compter parmi ses alliés un prince comme l'électeur de Brandebourg, dont la puissance n'était pas à dédaigner. En effet, l'électeur venait de lui céder le cercle de Schwibus et promettait de lui fournir dix mille hommes. Il reconnut donc, en 1701, la royauté de Frédéric, qui s'était fait sacrer à Kœnisberg, et avait dépensé, pour la cérémonie de son couronnement, trente millions de francs. Le prince Eugène ne put s'empêcher de blâmer l'empereur et dit tout haut que Léopold aurait dû faire pendre les ministres qui lui avaient con-

(1) Frédéric II.

MCD 2019

seillé de faire une telle concession. Toutes les puissances de l'Europe, à l'exception de la France et de l'Espagne, suivirent l'exemple du chef de l'Empire [1701].

Le roi de Prusse fit la guerre à ces deux royaumes, c'est-à-dire qu'il se joignit à la confédération formée contre Louis XIV et son petit-fils. La paix d'Utrecht mit fin à cette lutte désastreuse. Frédéric Ier obtint pour son partage les principautés de Lingen et de Mœrs, avec quelques districts du duché de Gueldres, ainsi que la ville de ce nom, puis il devint maître de deux autres principautés, celles de Neuchâtel et de Walingen. Il arrondit encore ses États en arrachant à l'électeur de Saxe, pour une somme de trois cent mille écus, le bailliage de Petersberg et l'avocatie de Quedlinbourg. Il trouva encore moyen de s'emparer de deux seigneuries situées dans le comté de Hohenstein. Enfin, il se fit céder, pour de l'argent, le comté de Tecklenbourg. Le défaut principal de ce prince, la vanité, lui fit faire cependant beaucoup d'actes qui honorent sa mémoire. C'est ainsi que, quoique son esprit fût resté sans culture, il protéga les sciences et les lettres, et fut même utile aux arts et au commerce en donnant des encouragements aux manufactures établies par son prédécesseur. Il est vrai que l'académie qu'il avait fondée à Berlin eut pour membres des hommes sans talents littéraires; mais l'institution prospéra plus tard et compta dans son sein des personnages du plus grand mérite.

Les sujets d'un pareil monarque n'étaient guère ménagés, car il les considérait comme étant nés pour se sacrifier à toutes ses fantaisies. Il les pressurait sans pitié, et négligeait tellement l'administration de son royaume que, la peste s'étant déclarée dans la Lithuanie et dans l'ancienne Prusse, le roi ne prit aucune mesure pour arrêter les ravages de ce fléau, qui moissonna pendant deux années une grande partie de la population. L'épouse de Frédéric, Charlotte de Hanovre, aimait et cultivait les sciences pour elle-même, et entretenait une correspondance suivie avec le célèbre Leibnitz; elle l'attira auprès d'elle à Charlottenbourg, et se plaisait à converser avec lui. La princesse était digne de l'entendre, car elle pouvait tirer profit de ce qu'elle recueillait dans de si doctes entretiens. Le titre de reine n'ajouta rien à son bonheur, qu'elle ne plaçait pas, comme Frédéric, dans la vanité, et lorsqu'elle mourut, elle dit à l'une de ses dames qui fondait en larmes : « Je ne suis pas à plaindre, car je vais apprendre des choses que Leibnitz n'a pu m'enseigner, et puis je vais donner à mon époux le spectacle de mon enterrement, qui fera briller son goût pour la magnificence. » Une telle liberté d'esprit dans ce terrible moment semble prouver une grande force d'âme; mais il arrive quelquefois que la source de cette fermeté vient d'une sorte de lassitude de l'existence, et c'était peut-être la cause de l'indifférence de la femme de Frédéric, qui paraît n'avoir eu ni estime ni attachement pour son époux; aussi disait-elle un jour : « Je suis au désespoir d'aller jouer en Prusse la reine de théâtre avec mon Esope » (Frédéric était contrefait).

Ce monarque expira le 24 février 1713.

## FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

Il fut le père du grand Frédéric, et c'est à peu près le seul titre qui lui a donné place dans la mémoire des hommes. Néanmoins ce prince, quoiqu'il ait à peine paru sur la scène politique, prépara les succès de son héritier, qui plaça la Prusse au premier rang des puissances européennes. Frédéric-Guillaume fut un des hommes les plus bizzarres dont il soit fait mention dans l'histoire; il était d'un caractère si violent et si indomptable que ses passions tenaient de la folie; son avarice était si excessive dans sa jeunesse qu'il accordait à peine le nécessaire à sa famille, et sa nature était si étrangère aux sentiments d'humanité qu'il attenta deux fois de sa propre main à la vie de son fils aîné, et plus tard par le moyen d'un procès dérisoire. Ce portrait de Frédéric-Guillaume, tracé par sa fille (1), ne prévient pas en faveur du

(1) La margrave de Bareith. — Consulter ses Mémoires, où l'on trouve le tableau le plus curieux et le plus authentique de la cour du roi de Prusse son père.

MCD 2019

modèle, et cependant, si ce prince fut le fléau de sa famille, il rendit son peuple heureux, puisqu'il le fit jouir d'une paix constante et qu'il administra la fortune publique avec économie et intelligence. On assure qu'un seul mot qu'il entendit dans sa jeunesse lui imposa la conduite qu'il tint durant tout son règne. En 1709, il commandait en Flandre, en qualité de prince royal, un corps de troupes prussiennes, qui servait parmi les coalisés ; un officier anglais prétendit en sa présence que sans l'or de la Grande-Bretagne, la Prusse ne pourrait entretenir sous les drapeaux plus de vingt mille hommes. Ce propos choqua si vivement Frédéric-Guillaume qu'il se promit d'en faire voir la fausseté, et en effet, dès qu'il eut pris en main les rênes, il établit un ordre si rigoureux dans les finances de l'Etat et dans celles de sa maison, qu'il tint constamment sur pied une armée de soixante mille hommes, et qu'il paya toutes les dettes contractées par les profusions vaniteuses de son père. Toutefois, pour arriver à ce but, il mit en œuvre tous les moyens que lui suggéra son imagination, sans tenir aucun compte des lois de la justice et de celles de l'humanité. Sa tyrannie, quoiqu'elle ait été bienfaisante pour la Prusse, n'en était pas moins insupportable, parce qu'elle était aussi impitoyable que brutale. Lorsqu'il se promenait dans les rues de Berlin, rencontrait-il une femme, il l'interrogeait sur le motif qui l'avait fait sortir de chez elle, et la faisait rentrer à coups de canne à son logis s'il découvrait que sa course avait pour but autre chose que les soins du ménage. Sa femme et ses enfants n'étaient guère mieux ménagés : à l'exception de la reine, à laquelle il disait seulement des injures dans ses accès de colère, il frappait toute sa famille, et dans une de ses violences il poussa sa fille si violemment qu'elle fut sur le point d'être précipitée par la fenêtre. On ne peut lire sans dégoût ni sans indignation les scènes qu'a retracées la plume de la princesse de Bareith, une des victimes de ses brutalités, qui courut plus d'une fois le risque de perdre la vie. Son fils aîné, qui fut depuis Frédéric II, était en butte comme sa sœur aux violences de Frédéric-Guillaume, qui voulait l'empêcher de cultiver les lettres et les arts. Lassé d'être en butte à de continuelles persécutions, il forma le projet de s'enfuir ; mais ce dessein fut découvert, et Frédéric-Guillaume le traduisit devant un conseil de guerre, qui prononça contre lui un arrêt de mort. Cet arrêt ne fut pas exécuté ; et après avoir subi un emprisonnement de quelques mois, le prince obtint d'aller vivre loin du château royal, dans une maison de plaisance, où il put du moins se livrer à ses goûts (1).

Frédéric-Guillaume était, au reste, sévère pour lui-même comme envers les autres ; il était toujours vêtu simplement, et s'interdisait toutes les jouissances de luxe ; il n'était prodigue que lorsqu'il s'agissait du régiment de ses gardes, composé d'hommes d'une taille gigantesque, et qu'il envoyait recruter dans toute l'Europe. On raconte qu'il dépensa 31,000 francs pour voir figurer dans les rangs de ses grenadiers un Irlandais presque aussi grand que Goliath ; mais, pour n'avoir plus besoin de faire à l'avenir des marchés si dispendieux, le monarque s'attachait à marier ses grenadiers avec les femmes et les filles dont la taille était la plus haute.

« Un jour qu'il allait de Postdam à Berlin, il rencontra une fille jeune, belle, bien faite, et d'une taille presque gigantesque ; il la fit approcher, et apprit, en l'interrogeant, qu'elle était Saxonne, pas encore mariée, et qu'elle était venue pour affaire au marché de Berlin, et s'en retournait dans son village en Saxe. En ce cas, lui dit Frédéric-Guillaume, tu passes devant la porte de Postdam, et si je te donne un papier pour le commandant tu pourras le remettre sans te détourner ; charge-toi donc de ce billet, que je vais écrire ; promets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, et tu auras pour la peine un écu. La fille, qui connaissait bien le caractère du roi, promit tout ce qu'on voulut ; ce billet fut écrit, cacheté et remis avec l'écu. Mais la Saxonne, devinant le sort qui l'attendait

(1) Ce château de plaisance s'appelait Rhinsberg, et Frédéric n'obtint la permission de s'y fixer que lorsqu'il eut, après l'ordre de son père, pris pour épouse la princesse de Bevern, fille du duc de Brunswick-Bevern.

MCD 2019

à Postdam n'entra point dans cette ville ; elle trouva près de la porte une pauvre petite vieille femme, à laquelle elle remit la lettre et la pièce d'argent, l'avertissant que c'était de la part du roi, et qu'il s'agissait d'une chose importante et pressée ; puis la jeune fille continua son voyage le plus rapidement possible. La vieillle de son côté, se hâta d'arrive chez le commandant, qui ouvre le billet de son maître, et y trouve l'ordre très-précis de faire épouser sur-le-champ la commissionnaire à tel grenadier qui est nommé. La pauvre vieille fut très-surprise de ce résultat ; mais elle se soumit aux ordres de Sa Majesté, tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses pour vaincre la répugnance et le désespoir du soldat. Ce ne fut que le lendemain que Frédéric sut qu'il avait été pris pour dupe, et il ordonna de faire divorcer les deux nouveaux époux (1).

L'avarice de Frédéric-Guillaume fut mise à une rude épreuve, par la visite qu'il reçut à Berlin du czar Pierre, accompagné de Catherine, d'abord sa maîtresse, et qu'il avait élevée jusqu'au rang d'impératrice. A cette occasion, le roi de Prusse écrivit à la direction des finances la lettre suivante : « J'allouerai 6,000 écus que le » directoire payera pour défrayer le voyage » du czar de Memel à Wesel. Pendant son » séjour à Berlin, la dépense de son entre- » tien formera un compte à part. Je ne » donnerai pas un liard de plus ; mais il » faudra répandre dans le monde qu'il » m'aura coûté de 30 à 40,000 écus. »

Ce prince ne fit qu'une seule campagne dans sa vie ; ce fut après la mort du roi de Pologne Auguste II, qui alluma une guerre presque européenne. Le roi de Prusse arriva dans le camp d'Eugène à la tête de dix mille hommes ; il était accompagné de son fils, qui fit alors ses premières armes. Au retour de cette expédition, Frédéric-Guillaume fut attaqué d'une hydropisie que la médecine combattit alors avec succès ; mais cette maladie, provoquée par le goût que le monarque avait pris pour le vin, reparut, et il expira en 1740. Son testament porte l'empreinte de son caractère ; c'est ainsi qu'il recommande à son fils d'habiller de neuf ses soldats à l'occasion de ses funérailles, dont il règle minutieusement tout le détail. Il prescrit ensuite de ne point donner d'habits de deuil à ses domestiques, qui porteront seulement un crêpe au chapeau ; enfin il termine par la recommandation suivante : « Les prédicateurs ne diront pas un mot de mes actions, ni rien de personnel ; mais ils diront au peuple que j'ai reconnu mes péchés, et que je suis mort avec une pleine confiance dans la bonté de Dieu et de mon Sauveur. En général, dans toutes les oraisons funèbres qui seront prononcées pour moi, je ne veux point être rabaissé, mais je ne veux pas non plus être loué. » Bien qu'à l'exception de la courte campagne dont nous venons de parler, Frédéric-Guillaume n'ait jamais passé que des revues, il fit des conquêtes sans tirer l'épée, puisqu'il obtint de la Suède, à la paix de Stockholm, la cession de Stettin et de la majeure partie de la Poméranie citérieure.

## FRÉDÉRIC II.

Nous voici parvenus à l'époque la plus importante de l'histoire de la Prusse, qui, jusqu'alors, était restée confondue dans la foule des petits États composant la confédération germanique. Malgré les acquisitions qu'avaient faites les derniers souverains de ce pays à l'avénement de Frédéric, la population de son royaume ne s'élevait pas même à trois millions d'hommes ; les revenus publics étaient évalués à 7,400,000 écus (1), et Frédéric-Guillaume laissait dans son trésor 8,700,000 écus. La Prusse comptait sous les drapeaux soixante-seize mille hommes, qui promettaient d'être redoutables à la guerre par leur discipline et leur habileté à exécuter toutes les manœuvres. Tant que son père avait occupé le trône, Frédéric s'était vu contraint de chercher des distractions dans la culture des lettres et des arts.

(1) Thiébault : *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*

(1) La première de ces sommes vaut environ 31,000,000 de fr., la seconde 36,500,000 fr.

MCD 2019

Confié dans son enfance à une gouvernante qui était Française, il apprit dès son jeune âge la langue de Racine, et la préféra toute sa vie à celle de sa patrie : il avait aussi un goût très-vif pour la musique, et s'amusait à composer des opéras, qui prouvaient, du moins, qu'il avait des connaissances étendues dans cet art.

Sa jeunesse fut en butte aux épreuves les plus cruelles, car le roi avait conçu pour son fils une véritable aversion, dont il est difficile d'assigner les causes. Peut-être la première origine de la mésintelligence qui régnait entre le père et le fils, vint-elle du peu de penchant que ce dernier montrait pour les habitudes et les exercices militaires; tandis que Frédéric-Guillaume passait tout son temps à faire manœuvrer et à inspecter sa troupe de géants, ce qui lui avait fait donner le surnom de caporal de *Postdam*. Le jeune prince préférait sa flûte à la parade, et la lecture des livres français à toute autre occupation. Son père lui reprochait encore son goût pour la toilette. La princesse de Bareith raconte à ce sujet l'historiette suivante : « Quantz, célèbre joueur de flûte, » faisant partie de la suite du roi de Polo- » gne Auguste II, lorsque ce prince arriva » à Berlin, venait en cachette faire de la » musique avec mon frère. Celui-ci saisis- » sait aussi cette occasion de contenter » son goût pour la toilette. Il quittait son » uniforme, mettait un habit broché d'or, » se faisait coiffer à la française et portait » une bourse; il voulait absolument que » Quantz s'habillât de même. Un jour » Frédéric-Guillaume survint à l'impro- » viste ; en un clin d'œil Quantz se cacha » dans la cheminée ; les flûtes et la musi- » que furent jetées de côté, et Frédéric » endossa son uniforme. Jusque-là tout » allait bien ; mais à la vue de la malheu- » reuse bourse que Frédéric n'avait pas eu » le temps d'ôter, le roi se douta qu'il » s'était passé quelque chose d'extraordi- » naire ; il se mit à fureter dans la cham- » bre, trouva l'habit brodé d'or, et la mu- » sique qu'il fit aussitôt brûler. Il com- » manda que l'on reportât chez le libraire » les livres français qui lui tombèrent » sous la main, et défendit à son fils de » cultiver son esprit et de parer sa per- » sonne ; Quantz heureusement pour lui » ne fut pas découvert. » La princesse de Bareith attribue encore l'humeur hostile de Frédéric-Guillaume envers son fils aux intrigues du ministre d'Autriche à Berlin, le comte Seckendorff, qui, voulant empêcher un double mariage qui se préparait entre l'Angleterre et la Prusse, mit tout en œuvre pour jeter la désunion dans la famille royale. Il se concerta avec le général Grumkow favori du monarque prussien, et réussit à introduire la discorde entre Frédéric-Guillaume et sa femme et ses enfants. Pour donner au lecteur une idée des souffrances et des persécutions auxquelles étaient en proie Frédéric et sa sœur, que le roi détestait particulièrement, nous emprunterons le récit suivant à l'une de ces deux victimes (1). « Nous étions, dit la princesse, obligés de nous trouver à neuf heures du matin dans la chambre du roi; nous y dînions, et n'osions en sortir pour quelque raison que ce fût. Tout le jour se passait en invectives contre mon frère et contre moi.... Il nous forçait à manger et à boire des choses pour lesquelles nous avions de l'aversion, ou qui étaient contraires à notre tempérament; ce qui nous obligeait quelquefois à rendre en sa présence ce que nous avions dans l'estomac. Les souffrances du roi (il avait alors la goutte) ne lui permettaient pas de rester au lit; il se faisait mettre sur une chaise à rouleaux, et se faisait ainsi rouler partout le château : ses deux bras étaient appuyés sur des béquilles qui le soutenaient. Nous suivions toujours ce char de triomphe comme de pauvres captifs qui vont subir leur sentence. Lorsqu'à table le roi éprouvait quelque contradiction, il terminait souvent la discussion en jetant un plat ou une assiette à la tête de ceux qui osaient le contredire; il se plaisait encore, dit la margrave, à nous laisser mourir de faim mon frère et moi. Comme il découpait lui-même, il servait tout le monde, excepté nous, et par hasard quand il restait quelque chose dans un plat, il crachait dedans pour nous empêcher d'en

(1) La margrave de Bareith.

MCD 2019

manger. Nous ne vivions l'un et l'autre que de café au lait et de cerises sèches, ce qui me ruina totalement l'estomac. En revanche, on me nourrissait d'injures et d'invectives (1) ».

Le roi ne se bornait pas à des injures, et frappait souvent à coups de canne Frédéric et sa sœur ; il se plaisait encore à étendre ses rigueurs sur toutes les personnes qui étaient attachées au prince et qui avaient avec lui quelques liaisons. Frédéric aimait la musique avec passion, et allait souvent chez un bourgeois de Berlin, dont la fille jouait passablement du clavecin. Le monarque se persuada que son fils avait pris de l'amour pour elle, et, afin de déchirer le cœur de son fils, il fit enlever la jeune personne et la condamna à être fouettée publiquement dans tous les quartiers de la ville par les mains du bourreau.

Cette aventure, jointe aux violences personnelles que le roi exerçait sur son fils, jetèrent ce dernier dans un si grand désespoir, qu'il résolut de s'enfuir. Peut-être les mauvais traitements dont Frédéric-Guillaume accablait son fils avaient-ils pour motif de forcer le prince royal à renoncer à ses droits en faveur de l'un de ses frères ; mais il répondait toujours à son père, quand il lui faisait cette proposition : « Déclarez que je suis bâtard, alors je cé- » derai le trône. » Frédéric avait pour compagnons habituels deux jeunes gens nommés Keith et Katt : l'un était page, et l'autre fils d'un général. Frédéric leur avait confié le plan qu'il avait formé de quitter la Prusse pour se dérober à la tyrannie paternelle ; mais ce projet fut découvert par une imprudence de Frédéric, qui en écrivit tous les détails à son ami Katt ; mais il mit une adresse inexacte, et cette lettre fut remise à un autre Katt, qui la fit parvenir au roi. En conséquence, Frédéric fut arrêté lorsqu'il allait franchir la frontière de Saxe, et ramené en présence de son père, qui, en le voyant, voulut l'étrangler ; puis il le frappa si violemment au visage avec la pomme de sa canne, que le sang jaillit du nez du prince, qui fut enfermé provisoirement à Mettenwalde, village situé aux portes de Berlin. Quant à ses deux complices, un seul eut le malheur d'être pris, ce fut Katt ; l'autre alla chercher un refuge chez l'ambassadeur d'Angleterre, qui refusa de le livrer et lui procura les moyens de se rendre en Portugal.

L'arrestation de Frédéric avait eu lieu auprès de Francfort, et le roi l'annonça à sa femme par le billet suivant : « J'ai fait » arrêter ce coquin de Fritz (1) ; je le trai- » terai comme son crime et sa lâcheté le » méritent. Je ne le reconnais plus pour » mon fils ; il m'a déshonoré avec toute » ma maison. Un tel misérable n'est plus » digne de vivre. » A son retour à Berlin, il entra dans l'appartement de la reine, à laquelle il cria : « Votre indigne fils n'est plus ! il est mort.—Quoi ! s'écria la reine, vous avez eu la barbarie de le tuer ?—Oui, continua le roi : mais je veux sa cassette (2). » Il fallut la lui remettre, et il l'emporta, laissant la malheureuse mère en proie à la douleur la plus violente, et criant à travers ses sanglots : « Mon Dieu ! Mon fils ! mon fils ! »

Frédéric fut interrogé d'abord par le favori Grumkow, qui était accompagné de trois autres personnes. L'héritier du trône était assis sur un méchant coffre, faute de chaise, et n'avait d'autre lit que le plancher. Grumkow osa le menacer de la question. Durant l'interrogatoire qu'il fit subir au prince, il lui dit : « pourquoi avez-vous quitté le roi ?—A cause des mauvais traitements qu'il me fait souffrir. — Où vouliez-vous aller ? — A Alger. » Le lendemain, Frédéric fut conduit à la forteresse de Custrin, où on l'enferma seul dans une chambre qui ne recevait le jour que par une petite lucarne, et, le soir, on ne lui

(1) *Mémoires de la margrave de Bareith écrits par elle-même.*

(1) Abréviation de Fridéric ou Frederic.

(2) Cette cassette contenait un grand nombre de lettres de la reine et de sa fille aînée, dans lesquelles le roi était peu ménagé. Il s'y trouvait, entre autres, la copie d'une lettre adressée à Katt, où Frédéric lui communiquait son projet de fuite. La reine parvint à se faire remettre la cassette, et passa trois jours entiers à fabriquer, avec sa fille, d'autres lettres que l'on renferma dans la cassette, laquelle fut rendue à la personne que le roi en avait fait dépositaire.

MCD 2019

laissait de la lumière que pour fort peu de temps. On lui accorda cependant quelques livres : c'étaient une Bible et quelques ouvrages de dévotion. Dans cette triste position, Frédéric ne perdit pas courage ; il conserva même toute sa gaieté, ainsi qu'on le voit dans une lettre qu'il trouva le moyen d'écrire et de faire remettre à sa sœur.

Frédéric-Guillaume voulait d'abord livrer son fils aux tribunaux ordinaires ; il connaissait la docilité des magistrats qui les composaient, et dont il dictait pour ainsi dire les jugements ; car, lorsqu'une sentence lui déplaisait, il forçait les juges à la réformer, en leur administrant des coups de canne. Néanmoins, par le conseil de Grumkow, qui comprenait toute la gravité de ce procès, et qui voulait qu'au moins les formes de la justice fussent observées scrupuleusement, le roi traduisit le prince devant une commission militaire pour cause de désertion : celle-ci ne craignit pas de l'absoudre, et Frédéric-Guillaume composa sur-le-champ un autre conseil, qui condamna son fils à mort. Il l'aurait peut-être livré au bourreau, si le comte Seckendorf, ministre autrichien, n'eût supposé des ordres de l'empereur, qui lui ordonnaient de faire connaître au roi que le prince était sous la sauvegarde du corps germanique, qui avait seul le droit de le juger. Les rois de Pologne et et de Suède intercédèrent aussi en faveur du prince, et Frédéric-Guillaume n'osa verser un sang dont on aurait pu lui demander compte.

Quant au malheureux Katt, quoique ses juges ne l'eussent condamné qu'à une détention perpétuelle, Frédéric-Guillaume annula la sentence, et y substitua la mort par la décapitation. L'infortuné n'avait que vingt-deux ans, et sa conduite dans cette circonstance honora la fermeté de son caractère ; il ne compromit personne, et déclara, dans un écrit qui fut son testament de mort, qu'il n'attribuait pas sa fin tragique au prince royal, mais à ses propres vices ; il suppliait encore Frédéric de ne conserver aucun ressentiment contre le roi son père, à l'occasion de son trépas, et il le suppliait de se soumettre à toutes les volontés de son père et de son roi. La veille de l'exécution de l'arrêt, Katt fut amené à Custrin. Sur ces entrefaites, Frédéric avait été transféré dans une chambre à un étage inférieur : elle donnait sur la cour de la forteresse ; les rideaux étaient fermés ; on les tira tout à coup dès que le jour parut, et Frédéric vit alors un échafaud tout tendu de noir et de niveau avec la fenêtre de la chambre. Quatre grenadiers le saisirent et le forcèrent de considérer l'affreux spectacle qui allait se passer sous ses yeux. Il vit Katt monter à l'échafaud, et lui cria : « Je suis cause de votre mort. Plût à Dieu que je fusse à votre place !—Ah ! Monseigneur, répliqua la victime, si j'avais mille vies, je les sacrifierais toutes pour vous ! » Alors il leva sa tête, qui tomba sous la hache du bourreau. Frédéric ne vit pas cette horrible scène, car il avait perdu connaissance, et, quand il revint à lui, il se trouva appuyé sur le bord de la fenêtre, et en face du corps sanglant de son ami. Il s'évanouit une seconde fois, et fut attaqué d'une fièvre violente, durant laquelle il voulut attenter plusieurs fois à ses jours. Vainement un ecclésiastique essaya de calmer sa douleur, en lui prodiguant des consolations religieuses ; il ne voulut rien entendre, et son délire ne se calma que lorsqu'il put répandre des larmes. On l'avait revêtu d'un habit semblable à celui des prisonniers pour le rendre témoin du supplice de Katt ; il ne voulut quitter ce vêtement que lorsqu'il fut réduit en lambeaux. Néanmoins, Frédéric sembla n'avoir gardé aucun ressentiment contre son père pour sa conduite inhumaine ; il chercha même à atténuer les torts du monarque, dans le récit qu'il nous a laissé de cette horrible tragédie (1). Il détruisit même de ses propres mains une partie des pièces de la procédure, afin qu'il ne restât pas de témoignages irrécusables pour déposer contre la mémoire de Frédéric-Guillaume. Ce dernier conçut alors un louable dessein, celui de ramener son fils au christianisme, et il chargea de cette commission l'aumônier qui avait assisté Katt à ses derniers moments. Mais les exhortations de cet eccléé-

(1) Voyez les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg*, écrits par Frédéric.

MCD 2019

siastique ne produisirent que peu d'effet sur l'esprit du prince, qui se révolta peut-être contre des préceptes accompagnés de rigueurs qui lui semblaient injustes. Il consentit seulement à étudier et à discuter les dogmes de l'Évangile, non pour se pénétrer de leur excellence, mais pour adoucir son sort par une feinte soumission qui pouvait contribuer à le faire rentrer en grâce. Toutefois, le guide spirituel qui s'était chargé de sa conversion se lassa bientôt d'une tâche si difficile et si délicate, et Frédéric resta dans son incrédulité ; elle s'enracina dans son âme en proportion des efforts que l'on avait faits pour l'en arracher.

Dès qu'il fut en possession du pouvoir, Frédéric changea tout à coup ses habitudes et adopta un genre de vie approprié aux nombreux devoirs qui lui étaient imposés par sa nouvelle grandeur. Il résolut d'abord de combattre ses dispositions au sommeil, et il réussit à se lever chaque jour à quatre heures du matin ; pour employer le moins de temps possible à sa toilette, il portait toujours le même habit, c'est-à-dire l'uniforme de sa garde, et il n'avait pour le servir qu'un seul valet de chambre. Aussitôt qu'il était éveillé, il se faisait apporter toutes les dépêches et les lettres qui étaient arrivées à ses secrétaires ; après une lecture attentive, il apostillait tout ce qu'il avait lu, et prescrivait en marge à ses secrétaires ce qu'il fallait répondre, et ceux-ci rapportaient ces mêmes réponses à quatre heures de l'après-midi pour être signées par le roi. Il fallait que toutes les lettres fussent transcrites par la main des secrétaires ; ces derniers étaient condamnés par leur place à un véritable esclavage, qui ne leur permettait pas même de prendre leur repas aux heures fixées par la coutume ; ils n'étaient libres que le soir, et encore étaient-ils contraints de vivre dans une solitude presque complète. Telles étaient les lois qui leur étaient imposées par le monarque, il exigeait encore qu'ils se vouassent au célibat, dans la crainte qu'ils en fussent moins dévoués à son service, et surtout, que dans les épanchements de la famille, ils ne commissent quelque indiscrétion. Frédéric fit connaître nettement ce qu'il attendait de ses secrétaires, en disant à l'un d'eux qu'en entrant en charge, il ne devait plus avoir ni parent, ni famille, ni ami.

Après qu'il avait expédié sa correspondance, c'est-à-dire à neuf heures du matin il recevait son aide de camp, avec lequel il réglait tout ce qui avait rapport aux affaires militaires ; il assistait ensuite à la parade, et à son retour il se mettait à table ; quelquefois cependant il se livrait à ces mêmes heures à la composition de quelque ouvrage littéraire, ou il faisait de la musique. Comme il aimait la table, il y restait quelquefois trois heures, et faisait une chère aussi abondante que délicate ; il avait douze cuisiniers, appartenant à différentes contrées, et chacun d'eux s'occupait exclusivement à préparer les mets propres à son pays. A quatre heures de l'après-dînée, il s'occupait de tous les objets relatifs aux académies, aux savants et aux artistes ; enfin la journée se terminait par un concert, où le roi faisait sa partie sur la flûte, et il jouait, dit-on, de cet instrument aussi bien que les virtuoses les plus distingués de son temps. Le souper avait lieu à dix heures ; Frédéric se livrait au plaisir d'une causerie qui s'exerçait sur tous les sujets, et où le monarque déployait toutes les ressources d'un esprit fécondé par les lectures les plus solides et les plus variées. L'érudition du roi, sans être pédantesque, alimentait ses saillies et en aiguisait les traits ; jamais homme n'eut une existence plus remplie ; il était tout à la fois son ministre et son général, et trouvait encore le temps de cultiver la poésie et les arts, qu'il menait de front avec les travaux de la politique.

Le premier soin de Frédéric, en montant sur le trône, fut d'augmenter le nombre de ses soldats, afin d'être prêt à saisir toutes les occasions qui se présenteraient pour mêler la Prusse aux différends des autres puissances, dans l'espoir de tirer profit des circonstances qui seraient favorables à ses intérêts. Le monarque n'attendit pas longtemps, car l'empereur Charles VII mourut brusquement [1740] pour avoir trop mangé d'un plat de champignons qui changea, comme le dit Voltaire les destinées de

MCD 2019

l'Europe. Frédéric médita sur-le-champ de s'emparer d'une part de la Silésie, se fondant sur d'anciens droits dont la légalité pouvait être douteuse ; mais, le monarque le dit lui-même, cette expédition était un moyen d'acquérir de la renommée, et d'augmenter la puissance de l'État. Il commença par envoyer à Marie-Thérèse le comte de Gotter, pour lui demander la cession de la Silésie ; puis l'armée prussienne entra dans cette province avant que l'ambassadeur atteignît les portes de Vienne. Frédéric marcha sur Breslau, qui se rendit sans opposer aucune résistance. Devenu maître de cette ville, il remplaça seulement les fonctionnaires publics, et s'efforça de se concilier l'attachement des habitants, en ne faisant pas peser sur eux les charges et les vexations, suites ordinaires de la conquête ; il fit observer à ses soldats la discipline la plus rigoureuse, et marqua son séjour par des fêtes continuelles : chaque soir il donnait un bal où il figurait lui-même, choisissant pour danseuses les dames les plus belles et les plus distinguées de la province. De son côté, le maréchal Schwerin avait forcé le maréchal autrichien Brown à se retirer avec ses troupes dans la Moravie, et il acheva rapidement de soumettre toute la Silésie.

Sur ces entrefaites, le comte de Gotter négociait à Vienne ; mais tous ses arguments échouèrent contre la colère de Marie-Thérèse et de son époux. Les courtisans de la reine de Hongrie disaient hautement que le roi de Prusse n'était qu'un vassal revêtu de l'office de grand-chambellan, qu'à ce titre il lui appartenait de présenter le bassin au chef de l'Empire pour laver ses mains, et non d'imposer des lois à la fille du successeur des Césars. Aussi la mission de l'envoyé prussien n'eut-elle aucun succès (1). Un autre négociateur, le baron de Winterfeld, réussit mieux à Saint-Pétersbourg ; il est vrai qu'il était gendre du maréchal Munich, tout-puissant à la cour de Russie, où régnait un enfant appelé Ivan VI, ou plutôt Biren, qui était chargé de la régence. Winterfeld parvint à conclure un traité d'aillance entre les deux gouvernements. Frédéric sut encore, par des lettres flatteuses, ranger à son parti le vieux cardinal Fleuri, qui dirigeait le cabinet de Versailles. Mais le roi de Prusse, qui se défiait des intentions secrètes du roi d'Angleterre, Georges II, fut obligé d'échelonner trente mille hommes sur les frontières du Hanovre, ce qui affaiblit ses forces en les divisant. Néanmoins il avait en Silésie trente mille soldats sous les drapeaux. Au retour du printemps, le feld-maréchal autrichien Neuperg pénétra dans la Haute-Silésie, et Frédéric marcha à sa rencontre ; les deux armées se joignirent dans la plaine de Molwitz ; c'était la première action à laquelle Frédéric assistait : aussi, lorsque le général autrichien baron de Romer eut pénétré dans le camp, le roi crut que la bataille était perdue, et s'enfuit jusqu'à Oppeln, à deux lieues du champ de bataille. Cependant le feld-maréchal Schwerin, qui commandait sous lui, parvint à repousser l'attaque de Romer, et, continuant à marcher, il rompit la ligne ennemie et la força d'opérer sa retraite. Schwerin avait longtemps servi sous les ordres d'Eugène et de Marlborough, et avait profité de leurs leçons. Près de six mille hommes furent tués ou blessés dans cette affaire des deux côtés ; mais elle fit briller le courage et le sang-froid de l'infanterie prussienne, qui, abandonnée par sa cavalerie, arracha la victoire à ses adversaires. Le général autrichien Neuperg finit par se retirer en Moravie, et la campagne se termina par une trève, qui cependant fut tenue secrète.

Toutefois la défaite des troupes de Marie-Thérèse faisant prévoir que sa ruine était prochaine, la France, la Prusse, l'Espagne, la Bavière et la Saxe se liguèrent pour partager ses dépouilles, et il fut résolu que l'on commencerait d'abord par enlever la dignité impériale à la maison d'Autriche, pour la faire passer sur la tête de Charles-Albert, électeur de Bavière. En effet, une diète rassemblée à Francfort lui décerna la couronne le 24 février 1742 ; mais le jour même de son avénement, le nouveau prince perdait Munich, sa capitale, prise par les soldats de Marie-Thérèse.

(1) *Vie de Frédéric II*, par lord Dover, traduit de l'Anglais par Énot ; tome 1er, page 512.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

*Demoraine del.* Pl. 101. *Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.* *Axe sculp.*

1 ET 2. HABITANS DES ENVIRONS DE COBLENTZ (Prusse) 3. PAYSANNE DES ENVIRONS DE FRANCFORT.

ALLEMAGNE.

Sur ces entrefaites deux armées françaises étaient entrées en Allemagne et avaient pénétré jusqu'à Lintz. La reine de Hongrie quitta Vienne précipitamment, et se rendit à Presbourg, à l'assemblée des états, où sa puissance électrisa si vivement les Hongrois que toute la population prit les armes en sa faveur. Le prince Charles de Lorraine, beau-frère de Marie-Thérèse, commandait les armées de cette princesse; il suivit le roi de Prusse en Bohême, et lui livra la bataille de Czaslau ou de Chotusitz : il la perdit. Le résultat de cet échec fut que la reine de Hongrie consentit à céder à Frédéric, par un traité, la Haute et la Basse-Silésie avec la principauté de Glatz, à l'exception, cependant, des villes de Troppau, de Jœgerndorf, de la principauté de Teschen et de la chaîne des hautes montagnes situées au delà de l'Oppa. Toutefois Frédéric fut obligé, pour rester maître paisible de sa conquête, de compter aux Anglais 1,700,000 écus, prêtés jadis à l'Autriche, qui leur avait donné pour hypothèque la Silésie. Après s'être reposé deux ans, Frédéric, alarmé des succès de Marie-Thérèse, qui, avec l'aide de l'Angleterre, avait chassé les Français de l'Allemagne, reprit les armes et parut en Bohême à la tête de cent mille hommes ; cette campagne ne fut pas heureuse pour lui, et il la termina par une retraite qui lui fit perdre beaucoup de soldats. Il parvint cependant à rentrer dans la Silésie, et mit à son tour en déroute le duc de Lorraine à Hohenfriedberg. Ce dernier se hâta d'évacuer la Silésie. Il y rentra l'année suivante, et fut encore vaincu par le roi de Prusse à la bataille de Sorr. Cependant François de Lorraine, grand-duc de Toscane et époux de Marie-Thérèse, se fit élire empereur à Francfort. L'infortuné Charles-Albert (1), qui avait osé saisir la couronne impériale, était mort au commencement de 1745, accablé de chagrin ; il eut cependant la triste satisfaction d'expirer dans sa capitale, où les armes prussiennes l'avaient fait rentrer un moment. L'armée autrichienne rétrograda pour regagner ses quartiers d'hiver, et Frédéric prit la route de Berlin. A cette époque, ses alliés triomphaient partout, et Louis XV illustra son règne par la glorieuse victoire de Fontenoi, remportée sous ses yeux par le maréchal de Saxe. Tandis que Frédéric prenait quelque repos dans sa capitale, il découvrit que Marie-Thérèse, de concert avec l'électeur de Saxe, se préparait à envahir ses États héréditaires. Sur-le-champ il envoie un corps de troupes, commandé par le prince d'Anhalt, dans les environs de Halle, pour tenir en échec les Saxons ; lui-même vole en Silésie : on était alors au commencement de l'hiver, époque où la guerre cessait alors ses ravages. Frédéric, dès qu'il a rejoint son quartier général, se remet en marche, traverse trois rivières, tombe sur le prince de Lorraine, s'empare de ses magasins et de ses bagages, et le force de fuir en Bohême. Sur ces entrefaites le prince d'Anhalt attaqua les Saxons à Kesselsdorf, les défit complétement ; ce fut le dernier fait d'armes de ce vieux guerrier, qui servait depuis cinquante ans. Le roi de Prusse fit sa jonction avec le vainqueur de Kesselsdorf, et marcha sur Dresde. L'électeur Auguste III, qui était en même temps roi de Pologne, s'était mis en sûreté ; mais il avait laissé sa famille dans sa capitale ; Frédéric l'entoura d'égards, et ne souffrit pas que les habitants éprouvassent le plus léger dommage. Le jour même de la prise de Dresde, toutes les boutiques furent ouvertes comme à l'ordinaire, et le monarque alla le soir à l'opéra, où il fit représenter une pièce italienne. La chute de Dresde terrassa l'électeur ; sept jours après il signa avec Frédéric un traité auquel l'Autriche prit part, et qui stipula seulement la cession faite déjà deux fois au monarque prussien, de la Silésie et du comté de Glatz. Ce fut lorsqu'il revint de la Saxe à Berlin que Frédéric fut salué du nom de Grand, titre glorieux, et qu'il justifia par ses grandes actions.

Le roi de Prusse profita des loisirs de la paix pour perfectionner l'administration intérieure de ses États. Parmi les réformes qu'il introduisit, il faut mettre au premier rang le Code Frédéric, rédigé sous les yeux du roi, par son chancelier, le baron

(1) Il avait pris, comme empereur, le nom de Charles VII.



MCD 2019

de Coccéji, jurisconsulte habile et profond. Les avantages de ce code, en le comparant aux lois barbares et confuses qu'il remplaça, furent : premièrement, de réduire les corps entiers de jurisprudence du pays en un seul système, d'accord dans toutes ses parties; secondement, d'anéantir les lois et les empêchements qui faisaient obstacle à l'exécution de la justice. On pouvait reprocher à l'œuvre de Coccéji l'obscurité et le défaut d'ordre dans les classifications; aussi Frédéric, quoiqu'il le mît en vigueur sur-le-champ, ne cessa-t-il pas d'y apporter d'heureuses modifications, et sur la fin de son règne, en 1781, M. Crammer le refit presque entièrement. Quoique le roi voulût sincèrement que la justice fût impartiale, et qu'il eût coutume de dire aux juges nouvellement institués : « S'il s'élève un procès entre » moi et l'un de mes sujets et que le cas » soit douteux, il faut juger contre moi, » néanmoins, il oublia quelquefois cette belle maxime, entraîné par l'habitude de tout décider par lui-même. Ainsi le nouveau code abolissait l'appel des tribunaux à Frédéric : toutefois, le monarque se permettait de contrôler les décisions des juges; et comme il n'avait pas toujours des informations complètes, il lui arrivait de commettre des injustices. Cette intervention perpétuelle du prince, en abaissant la majesté de la justice, empêchait encore les magistrats d'être indépendants; ils avaient sous les yeux des exemples qui les intimidaient, car Frédéric fit éprouver à plusieurs d'entre eux des traitements sévères et avilissants. Le public, qui voyait les juges arrachés de leur siége et jetés en prison pour les arrêts qu'ils avaient rendus, avait peu de confiance dans l'intégrité des magistrats exposés à subir les plus durs traitements s'ils déplaisaient au monarque.

Frédéric s'occupa encore d'améliorer le système de ses finances; le revenu des États prussiens consistait principalement dans le produit des domaines royaux, dans les droits de péages et de douanes perçus à l'entrée et à la sortie de toutes les villes ainsi que sur la navigation des fleuves et canaux, dans la taxe sur les boissons, la loterie, le monopole du tabac et du café et dans l'administration de la poste aux lettres et aux chevaux; les impôts directs étaient presque nuls. Frédéric, assisté des conseils de personnages versés dans ces matières, établit de nouveaux règlements, qui eurent pour résultat d'augmenter considérablement ses revenus sans rien ajouter aux charges de ses sujets. Dans les dernières années de son règne, on a calculé que les revenus publics s'élevaient à cent millions de francs, à peu près le double de ce qu'ils étaient sous Frédéric-Guillaume, prédécesseur du monarque. — Cependant, comme les rois d'Orient, le roi avait un trésor de près de trois cent millions de francs entassés dans son château de Berlin; il avait en outre un autre trésor moins considérable, et qu'il conservait à Postdam, sa résidence habituelle. C'était là qu'il puisait l'argent nécessaire à ses acquisitions de tableaux et d'objets d'art, aux monuments qu'il faisait élever et au soutien de divers établissements qu'il avait fondés (1).

Le système fiscal de Frédéric, s'il était lucratif pour lui, traînait à sa suite une foule de vexations et de tracasseries pour toutes les classes de la société : les princes même de la famille royale n'étaient pas à l'abri des poursuites des douaniers; on en jugera par l'anecdote suivante : « La duchesse de Brunswick ayant envoyé à sa fille, épouse du neveu de Frédéric et son successeur au trône, une robe de soie fabriquée à Lyon, le préposé de la douane de Custrin (2) porta lui-même ce paquet au château, et voulut le visiter. La princesse s'y opposa, et, lassée de l'insistance du commis, elle finit par lui appliquer un soufflet que celui-ci mentionna dans un procès-verbal qu'il envoya au roi. Frédéric, en adressant cette pièce au régisseur général, y mit cette apostille : « Dans cette affaire, la perte des droits est pour moi, la pièce de soie pour la princesse, et le soufflet pour celui qui l'a reçu. Quant au prétendu déshonneur qu'aurait souffert

(1) Vie de Frédéric II, par lord Dover. — Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, par Thiébault.

(2) Cette ville contient une prison d'État où était renfermée la jeune princesse, en punition des torts de sa conduite privée.

MCD 2019

le plaignant, il n'en est rien, car on ne saurait admettre que la main d'une belle princesse puisse déshonorer le visage d'un douanier. »

Le sol de la plus grande partie de la Prusse est sablonneux ; aussi a-t-il besoin, pour produire, d'être fécondé par un travail infatigable; le pays, en outre, était pauvre et la population disséminée sur une vaste étendue. Frédéric avait en outre besoin d'hommes pour recruter ses armées et enrichir ses États par l'industrie. Pour arriver à ce double but, qui devait accroître et ses forces et ses revenus, il imagina de fonder des colonies dans plusieurs provinces. Il appela de toutes parts des étrangers, auxquels il donna des terres, des instruments d'agriculture, des outils pour différents métiers. Il éleva même à ses frais des villages dont les habitants furent tenus seulement de lui payer une légère redevance. Quelques-uns de ces établissements avortèrent, mais le plus grand nombre finit par prospérer, et le but que poursuivait le monarque fut atteint. Roi populaire, il se montrait surtout accessible aux gens du peuple et aux paysans : lorsqu'ils se présentaient à Postdam, ils étaient toujours introduits auprès du monarque et accueillis avec bonté. Cette conduite lui avait acquis un attachement sans bornes de la part de cette classe d'hommes qui le regardaient comme un père ; ils avaient pour lui un respect et un dévouement filial. Il est vrai que Frédéric pourvoyait attentivement à leurs besoins les plus indispensables : ainsi pour prévenir les disettes , il avait établi des magasins de blé dans un grand nombre de villes ; on les remplissait par des achats quand les grains étaient à bas prix; quand le blé devenait plus rare sur le marché, le roi y jetait celui de ses magasins, ce qui le maintenait à un taux modéré.

Il établit encore dans ses États des manufactures dont il supportait toutes les dépenses, quoique souvent il n'en retirât aucun bénéfice. Mais il voulait ouvrir à ses sujets de nouvelles sources de prospérité, et il comptait alors pour rien ses sacrifices personnels. Il eut du moins la satisfaction d'être payé de ses soins par le succès, car la manufacture de porcelaine qu'il avait créée en attirant des ouvriers de Dresde, fournit bientôt des produits de la plus grande beauté. La Prusse vit aussi naître des manufactures de draps et de soie qui occupèrent fructueusement une partie de la population. Le roi s'occupa aussi, avec une louable activité, de l'éducation publique, et fonda des écoles pour donner au peuple les moyens d'apprendre à lire et à écrire. Il perfectionna en outre le mode d'éducation des classes supérieures, en érigeant à Berlin un collége sous le nom d'Académie civile et militaire des jeunes gentilshommes, et rédigea de sa propre main une instruction adressée aux professeurs de cet établissement, où il leur expliquait en détail les règlements qu'il était nécessaire d'adopter pour instruire et diriger les élèves. On ne peut qu'admirer la sagesse des vues de Frédéric ; elles annoncent qu'il avait médité profondément sur l'éducation, sujet plus difficile qu'on ne pense.

Le monarque, qui admirait beaucoup les livres et les institutions littéraires de la France, voulut doter la Prusse des mêmes avantages ; il créa donc l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres, qui fut divisée en quatre classes : celle de mathématiques, celle de physique expérimentale, celle de philosophie spéculative ou métaphysique et celle de littérature. Par distraction ou par malice, il lui assigna des appartements dans un vaste bâtiment dont le rez-de-chaussée servait d'écurie royale ; ce qui fit dire au secrétaire de l'Académie *que sa majesté plaçait les chevaux en bas et les ânes au-dessus* (1). Ce corps littéraire compta dans son sein des hommes dont la réputation était européenne, tels que Voltaire, Euler, Maupertuis, Denina, de Formey, et plusieurs autres qui jouissaient tous d'une éclatante célébrité. Frédéric remplissait ses devoirs d'académicien, car il composait des dissertations et des discours qu'il faisait lire dans les réunions qui avaient lieu entre

(1) Thiébault, *Souvenirs de Vingt ans de séjour à Berlin.*

MCD 2019

les académiciens. Il écrivit lui-même l'oraison funèbre de ceux qui s'étaient fait remarquer par de grands talents. Frédéric eut encore la prétention de fonder une école de peinture ; mais il oublia de lui accorder les secours que nécessitait la culture de cet art ; aussi cette académie mourut-elle de langueur, sans avoir jamais produit aucune œuvre digne d'être signalée.

Après avoir esquissé les occupations de Frédéric pendant la paix, et qui témoignent de l'étendue et de l'activité de son esprit, nous allons maintenant entrer dans le récit de la fameuse guerre de sept ans, où le roi eut à résister seul aux plus grandes puissances de l'Europe, et sortit de la lutte plus fort et plus grand que jamais. Cette coalition, qui fut sur le point de rayer la Prusse de la liste des nations et de renverser son roi, ne fut pas seulement formée par des intérêts politiques ; il s'y mêla des ressentiments causés par l'humeur satirique de Frédéric, dont la langue glosait sans pitié sur les faiblesses des autres souverains. Ainsi l'impératrice de Russie Élisabeth, qu'une révolution militaire avait mise sur le trône à la place d'Ivan, conçut une haine profonde contre le monarque prussien, qui s'était égayé plus d'une fois sur ses amours. Telle fut la cause réelle qui arma la czarine contre Frédéric. Marie-Thérèse n'avait non plus jamais pardonné à ce prince de l'avoir dépouillée de la Silésie ; mais cette inimitié s'accrut encore lorsque le monarque prussien fit tous ses efforts pour empêcher l'archiduc Joseph (1) d'être élu roi des Romains. Cette opposition fut impuissante, mais elle laissa dans le cœur de Marie-Thérèse une impression qui raviva ses anciens ressentiments. D'un autre côté, Frédéric avait eu de fréquents démêlés avec son oncle Georges II, roi d'Angleterre, et prince de l'Empire comme électeur de Hanovre. Sous prétexte que des vaisseaux prussiens avaient été pillés par des croiseurs anglais, Frédéric se saisit des revenus de domaines situés en Silésie; ils avaient été donnés comme hypothèques à des négociants britanniques qui avaient prêté de l'argent au gouvernement autrichien. Ce procédé irrita vivement Georges, qui craignait en outre que son neveu ne s'emparât du Hanovre pour arrondir ses États. Néanmoins le roi d'Angleterre, dans la lutte qui se préparait, crut devoir accepter un traité d'alliance proposé par Frédéric, par lequel les deux souverains se garantissaient réciproquement leurs États. — Quant à la France, ennemie acharnée de l'Autriche depuis près de trois siècles, elle s'en était rapprochée tout à coup. Ce changement dans sa politique était dû à la volonté de madame de Pompadour, maîtresse de Louis XV, et qui, à ce titre, gouvernait le royaume. Séduite par les flatteries épistolaires de Marie-Thérèse, et dépitée contre le roi de Prusse, qui l'avait blessée par des sarcasmes outrageants, elle s'unit avec l'impératrice pour écraser Frédéric. Ce dernier, ayant corrompu par ses largesses un commis du comte Brulh, premier ministre de l'électeur de Saxe, Auguste III, découvrit, par des pièces authentiques qui lui furent livrées, qu'une coalition était formée contre lui. Il résolut donc de prévenir ses adversaires ; et, au mois d'août 1756, il envahit la Saxe à la tête de soixante-dix mille hommes. Il avait fait préalablement sommer l'électeur de lui livrer passage pour se rendre en Bohême ; mais son but était d'occuper, durant la guerre, un pays dont le souverain était son ennemi secret. Pour justifier cet acte d'agression, Frédéric fit saisir les papiers originaux dont il avait les copies, et il les publia pour montrer à l'Europe toute la duplicité de la cour de Saxe. L'électrice voulait empêcher par tous les moyens l'enlèvement de ces papiers ; elle s'assit sur le coffre qui les renfermait, et ne céda qu'en présence de la force. Elle était mère de la dauphine de France, et se plaignit à sa fille du traitement qu'elle avait souffert. Celle-ci se jeta, tout en larmes, aux pieds de Louis XV, qui, vaincu par les pleurs de sa belle-fille, et entraîné par les sollicitations de sa maîtresse, résolut de prendre part à une guerre préjudiciable à ses véritables intérêts.

Cependant les troupes saxonnes, au nombre de dix-huit mille hommes, s'étaient

(1) Fils aîné de Marie-Thérèse.

MCD 2019

retirées dans un camp fortifié auprès de la ville de Pirna. Frédéric, n'osant les attaquer, prit le parti de les bloquer et marcha, avec une partie de ses forces, contre les troupes impériales, près de la Bohême; il les défit à la bataille de Lowositz. Les Prussiens ne triomphèrent qu'en se précipitant à la baïonnette sur les Autrichiens, qui lâchèrent pied. Le vainqueur retourna rapidement devant Pirna, et contraignit les Saxons à se rendre. Les officiers furent renvoyés, et les soldats enrôlés dans l'armée prussienne ; mais cet expédient ne fut d'aucun secours pour Frédéric, car les Saxons désertaient chaque jour pour aller rejoindre leur souverain en Pologne (1).

L'hiver mit fin aux hostilités, mais on l'employa de part et d'autre à faire des préparatifs pour recommencer la lutte aux premiers jours du printemps. La France, l'Autriche et la Russie, auxquelles s'était jointe la Suède (2), se disposaient à entrer en campagne avec plus de quatre cent mille hommes, tandis que Frédéric, n'ayant pour alliés que le roi d'Angleterre, les landgraves de Hesse et les ducs de Brunswick et de Gotha, ne pouvait opposer que des forces très-inférieures. Mais il ne perdit pas courage, et courut chercher les Autrichiens rassemblés en Bohême sous les ordres du prince Charles de Lorraine. Ce dernier occupait une position couverte de retranchements sur des montagnes, près de Prague. En dépit de tous les obstacles, Frédéric voulut risquer l'attaque, malgré l'avis du feld-maréchal Schwerin, qui préférait attendre au lendemain. Les troupes prussiennes, décimées par les décharges meurtrières de l'artillerie autrichienne, commençaient à fléchir, lorsque Schwerin, saisissant un drapeau, s'élance à leur tête. Il tombe frappé mortellement. Mais le général Mantenfeld saisit à son tour le même drapeau et entraîne ses compagnons sur ses pas. En même temps le prince Henri, frère de Frédéric, emporte, l'épée à la main, une batterie, tandis que le duc de Brunswick enfonce l'aile gauche ennemie. Le maréchal autrichien Brown est atteint par un boulet, et ses troupes, découragées, prennent la fuite. Cette victoire coûta au roi de Prusse quinze mille hommes, tués et blessés ; mais la perte la plus grande et la plus sensible pour lui fut le trépas de Schwerin, qui emporta dans la tombe les regrets de toute l'armée. Le duc de Lorraine s'était renfermé dans Prague avec quarante-six mille hommes, et n'avait d'autre espoir de salut que dans l'arrivée du feld-maréchal Daun, qui avait sous ses ordres un corps de troupe considérable. Au lieu d'attendre l'ennemi, Frédéric voulut aller à sa rencontre : il n'amenait que trente-deux mille hommes contre soixante mille. L'avantage fut d'abord pour les Prussiens, qui battirent l'aile gauche des Autrichiens. Daun crut d'abord que la bataille était perdue, et avait écrit au crayon l'ordre de commencer la retraite. Mais une faute du prince Maurice de Dessau fit changer la fortune du combat. Ayant laissé un grand espace entre ses troupes et celles qui devaient le suivre, la cavalerie saxonne se jeta au milieu des Prussiens, et les mit dans un tel désordre, qu'il leur fut impossible de se rallier. Après avoir mené plusieurs régiments à la charge jusqu'à sept fois, Frédéric se retira avec tous ses bagages et toute son artillerie. Il avait suivi le même ordre de bataille qui avait jadis donné la victoire à Épaminondas sur les Spartiates. Nous venons de voir comment une fausse manœuvre fit échouer le plan du monarque. L'affaire de Kolin, très-meurtrière des deux côtés, fut surtout très-fatale à Frédéric, puisqu'elle le contraignit à lever le blocus de Prague, où il était sur le point de faire prisonnier le prince Charles de Lorraine, deux princes de Saxe, celui de Modène, le duc d'Aremberg, le comte Lacy, et quarante mille soldats exténués par la faim.

Le désastre de Kolin fit éclater la tempête sur la tête du roi de Prusse : le conseil aulique prononça sa déchéance, que les Français et les Russes se mirent en

(1) Auguste III, électeur de Saxe, était en même temps roi de Pologne.

(2) Le roi de Suède, Adolphe-Frédéric II, avait épousé Ulrique, sœur du roi de Prusse; mais le sénat de Suède, s'étant emparé du pouvoir, se déclara pour la coalition, entraîné par la faction des *chapeaux*, dévouée à la France et à la Russie. — Voir à ce sujet l'*Histoire de Suède*, tome VIII de notre collection.

MCD 2019

devoir d'exécuter. Les premiers, commandés par le maréchal d'Estrées, entrèrent en Westphalie ; les seconds, sous les ordres d'Apraxin, envahirent la Prusse ; le prince de Soubise, à la tête d'un autre corps, alla grossir les troupes de la confédération germanique, tandis que les Suédois, ayant franchi la Baltique, marchaient sur la Poméranie. La position de Frédéric paraissait si désespérée, qu'un prêtre catholique, prêchant à Nuremberg devant des troupes de l'Empire, leur dit : « La victoire ne saurait nous échapper ; car, outre cette armée puissante, nous avons pour nous plusieurs saints chevaliers, le pape, le roi très-chrétien, le saint-empire romain et la plupart des potentats. Mais les protestants, qu'ont-ils pour les soutenir? personne que le roi de Prusse et le bon Dieu. »

Dans cette extrémité, le roi de Prusse, résolu de vaincre ou de mourir, divisa son armée en deux corps ; il mit à la tête de l'un son frère Auguste-Guillaume, qui se rendit dans la Lusace ; il entra avec l'autre dans la Saxe, où il pénétra sans avoir été entamé par le général autrichien Nadasti, qui le suivait. Quant au prince Guillaume, harcelé par le maréchal Daun et le prince de Lorraine, il éprouva de grandes pertes. Frédéric lui fit une réception si outrageante, que le prince alla se confiner à Berlin, où il mourut, en 1758, le cœur flétri par la dureté de son frère. Nous avons dit que le roi de Prusse n'avait guère d'autre allié que Georges II, qui avait envoyé à son secours un corps de troupes anglaises, sous le commandement de son fils le duc de Cumberland, qui fut battu à la journée d'Hastenbeck par le maréchal d'Estrées [1757]. Ce général ayant été remplacé par le duc de Richelieu, celui-ci, par d'habiles manœuvres, enveloppa le corps d'armée du prince anglais, et le contraignit à rendre les armes sans combattre ; cet échec laissa sans défense la partie occidentale de la Prusse. Tandis que, sur ces entrefaites, les Russes pénétraient dans le pays par la frontière orientale, le maréchal Lehwald attaqua les Moscovites à Jœgerndorf ; mais cette action ne fut qu'une boucherie inutile. Toutefois, le chef moscovite Apraxin évacua la territoire prussien ; Lehwald courut ensuite en Poméranie, dont il chassa les Suédois, qui ne montrèrent pas leur valeur ordinaire. Entouré de tant d'ennemis, Frédéric résolut de tomber sur les forces réunies des princes de Hildbourghausen et de Soubise ; elles s'élevaient à soixante-dix mille hommes, postés derrière la Saale. Frédéric présenta la bataille, qui ne dura que deux heures ; car ses adversaires, ayant formé le projet de l'envelopper, furent mis en déroute avant d'avoir pu même se mettre en ordre de bataille. Telle fut la journée de Rosbach, où cinquante mille Français et impériaux prirent la fuite devant cinq bataillons et quelques escadrons [novembre 1757]. Les vaincus perdirent soixante pièces de canon, un grand nombre de drapeaux, et neuf de leurs généraux furent faits prisonniers. Ce succès brillant fut contrebalancé par un triomphe que les Autrichiens remportèrent à Breslau, qui les mit en possession de presque toute la Silésie ; Frédéric arriva pour reprendre cette province, et mit en déroute, à Leuthen, le duc de Lorraine ; les impériaux subirent des pertes énormes, puisqu'ils eurent vingt-huit mille hommes tués et prisonniers. Se croyant sûrs du succès, le prince Charles et ses officiers avaient tenu des propos insultants sur Frédéric, à qui on les répéta : « Je leur pardonne, repliqua-t-il, les sottises qu'ils ont pu dire en faveur de celles qu'ils viennent de faire. » Breslau, où se trouvait une garnison de dix-sept mille hommes, se rendit au roi de Prusse, qui livra dans cette campagne huit batailles rangées et plus de cent combats (1). A cette époque, M. Pitt, qui fut depuis lord Chatam, devint chef du cabinet britannique, et conclut avec Frédéric un nouveau traité par lequel il s'engageait à lui fournir un subside annuel de 16,000,750 fr., et à débarquer en Allemagne une armée anglaise.

Frédéric, malgré les avantages qu'il venait de remporter, offrit la paix à Marie-Thérèse, qui, excitée par la France, repoussa ses propositions et ne songea plus qu'à recommencer la lutte avec un nou-

(1) *Histoire de la Guerre de Sept Ans*, par Archenholz.

MCD 2019

vel acharnement. Le prince Charles de Lorraine ayant donné sa démission, le commandement en chef de l'armée échut au feld-maréchal Daun, qui justifia ce choix par ses talents. L'armée française reçut aussi un nouveau général : ce fut un prince du sang, le comte de Clermont, qui n'avait au commandement d'autre titre que sa haute naissance. Il est vrai que, s'il faut l'en croire, les troupes françaises se trouvaient dans le plus triste état: «Votre armée, écrivait-il à Lous XV, forme trois corps bien distincts : le premier est sur la terre ; il est composé de voleurs, de maraudeurs, tous gens déguenillés depuis les pieds jusqu'à la tête ; le second est sous terre, et le troisième dans les hôpitaux ; votre majesté désire-t-elle que je ramène le premier corps, ou que j'attende qu'il soit allé rejoindre les deux autres ? » Le cabinet de Saint-Pétersbourg remplaça Apraxin par le général Fermor, dont les troupes furent augmentées, et qui se rendit maître d'une grande partie de la Prusse. Les soldats moscovites commirent les plus horribles excès ; Frédéric, irrité, marcha contre eux, et prescrivit aux siens de ne faire aucun quartier à ces farouches ennemis ; il eut la satisfaction d'en triompher à la bataille de Zorndorf ; elle fut sanglante, puisqu'il y eut des deux côtés près de vingt mille hommes tués et blessés. Malgré leur défaite, les Russes n'évacuèrent la Poméranie et la nouvelle Marche de Brandebourg que parce que les ravages qu'ils avaient commis ne leur permettaient plus d'y subsister. Fermor se retira en Pologne, et Frédéric courut en Saxe, où son frère Henri était vivement pressé par les deux armées du maréchal Daun et du prince de Deux-Ponts. Mais le général autrichien, à l'exemple de Fabius, poussait quelquefois trop loin la prudence, en s'attachant à ne laisser jamais prise sur lui à son ennemi ; Frédéric prit cette conduite pour de la timidité, et devint téméraire ; il se posta trop près des Autrichiens, et dans une position telle, que ceux-ci, maîtres de hauteurs couvertes de bois épais, pouvaient attaquer subitement les Prussiens, et lorsqu'ils ne seraient pas sur leurs gardes. C'est ce qui arriva à la faveur d'un brouillard épais : les soldats de Daun envahirent tout à coup le camp de Frédéric, s'emparèrent de son artillerie, et le forcèrent de se retirer ; néanmoins le monarque fit sa retraite en si bon ordre, que le vainqueur n'osa risquer une seconde attaque. Cent un canons et trente étendards, tels furent les trophées des Autrichiens à la bataille de Hochkirch ; les princes François de Brunswick et Maurice d'Anhalt-Dessau furent tués, ainsi que le maréchal Keith, noble Ecossais, qui, chassé de son pays pour avoir pris part à une insurrection politique contre la maison de Hanovre, était entré ainsi que son frère, connu sous le nom de mylord Maréchal, au service de la Prusse ; c'était un des généraux les plus habiles et les plus dévoués de Frédéric. Blessé une première fois, il ne voulut pas quitter le champ de bataille, et reçut, une heure après, un coup de feu qui lui traversa la poitrine. Son corps, dépouillé et confondu avec tous les autres morts, avait été transporté dans l'église de Hochkirch ; le maréchal Daun, accompagné du général Lascy et d'autres officiers entra dans cette église ; Lascy, voyant un cadavre sur lequel on avait jeté un manteau, l'écarta par curiosité, et s'écria : « C'est Keith, le meilleur ami de mon père ! » En effet, le vieux maréchal de Lascy et Keith avaient combattu ensemble dans les rangs de l'armée russe. Le jeune Lascy fondit en larmes. Dans ce moment parut un Croate revêtu de l'uniforme, du grand cordon et de la plaque de Keith ; interrogé par Daun, il dit : « Je les ai pris à cet homme là-bas, que j'ai tué et dépouillé, et je lui ai laissé mon manteau en échange. » Le corps de Keith fut enseveli avec tous les honneurs militaires par les Autrichiens. Frédéric courut aussi de grands hasards, et fut sur le point d'être fait prisonnier (14 octobre 1758). Le jour même où il était battu à Hochkirch, sa sœur de prédilection, la margrave de Bareith, expira jeune encore, par suite des longues infortunes qu'elle avait subies, et plus encore de la douleur que lui faisait éprouver la triste position de son frère ; celui-ci en a tracé le portrait suivant : « La » margrave de Bareith, dit-il, était une » princesse d'un rare mérite ; elle avait

MCD 2019

» l'esprit cultivé et orné des connaissan-
» ces les plus variées ; un génie propre à
» tout, et un talent particulier pour tous
» les arts et toutes les sciences. Ces heu-
» reux dons de la nature faisaient cependant
» la moindre partie de ses mérites : la
» bonté de son cœur, ses inclinations gé-
» néreuses et bienfaisantes, la noblesse et
» l'élévation de son âme, la douceur de
» son caractère, réunissaient en elle les
» avantages brillants de l'esprit à un fonds
» de vertu solide qui ne se démentit ja-
» mais. La plus tendre, la plus constante
» amitié unissaient le roi et cette digne
» sœur ; ces liens s'étaient formés dès
» leur première enfance ; la même éduca-
» tion et les mêmes sentiments les avaient
» resserrés, une fidélité à toute épreuve
» des deux parts les rendit indissolu-
» bles » (1). Frédéric écrivit à ce sujet une lettre touchante à Voltaire, et le supplia d'immortaliser sa sœur, en consacrant des vers à sa mémoire ; le poëte fit une ode que par malheur on ne peut mettre au rang de ses bons ouvrages. La victoire de Daun fut célébrée avec éclat par la cour de Vienne, et le pape, s'imaginant qu'elle avait détruit sans retour la fortune de Frédéric, écrivit au maréchal une lettre remplie de louanges, et à laquelle il joignit une épée et un manteau bénits. Néanmoins, malgré sa défaite, le roi, par des marches et des manœuvres habiles, réussit à délivrer la Silésie de la présence des Autrichiens, et Daun fut réduit à hiverner en Bohême ; ainsi, à la fin de cette même année où Frédéric avait éprouvé des revers, loin d'avoir perdu un pouce de terrain, il s'était, au contraire, rendu maître de la Vestphalie, et avait contraint les Français à repasser le Rhin. A cette époque le duc de Choiseul prit en France a direction des affaires, et signa un nouveau traité avec le cabinet de Vienne ; il employa tous ses efforts pour trouver dans toute l'Europe des ennemis nouveaux à Frédéric.

La campagne de 1759 s'annonça cependant pour la Prusse sous des auspices favorables ; le prince Henri envahit la Bohême, et mit en fuite ses adversaires partout où il put les joindre. Un autre corps prussien s'empara du Mecklembourg, qu'il épuisa par d'énormes contributions. Mais les troupes russes s'étaient retirées en Pologne, et avaient reçu un nouveau chef, le feld-maréchal comte de Soltikof, et menaçaient de recommencer leurs ravages. Le général Wedel marcha à leur rencontre, et fut défait à la bataille de Zullichau. Frédéric prit alors le commandement de l'armée vaincue ; il rencontra l'ennemi à Kunersdorf. Le général Laudon s'était joint sur ces entrefaites à Soltikof, et le roi de Prusse, après un premier avantage qui lui fit croire au succès de cette journée, perdit la victoire par l'attaque des Autrichiens, qui accablèrent ses soldats déjà fatigués. Il eut deux chevaux tués sous lui, et il fallut l'entraîner de force loin du champ de bataille : dans son désespoir, il écrivit à son ministre Fonkenstein : « Tout est perdu ; sauvez la famille » royale. » En effet, le chemin de Berlin était ouvert aux vainqueurs, tandis que Frédéric n'avait autour de lui que cinq mille hommes. Heureusement que le général russe vivait en mauvaise intelligence avec le maréchal Daun, qu'il accusait de rester dans l'inaction ; il refusa de marcher en avant, et cette négligence fut le salut du roi. Cependant le prince Henri parvenait de son côté à chasser un corps de troupes autrichiennes de la Lusace et à se retirer en Bohême, sans toutefois livrer un seul combat. Aussi Frédéric dit-il, en parlant de lui : « C'est le seul général qui, dans cette guerre, n'ait pas fait de faute. »

Mal secondé par les Russes, Daun s'empara toutefois de Dresde, après avoir battu le général prussien Finek, et pris ses quartiers dans la Saxe pour y passer l'hiver.

L'année 1760 s'ouvrait encore pour Frédéric sous un fâcheux aspect ; il lui fallait défendre la Saxe, tandis que son frère Henri couvrait la Marche contre les Russes, et que le général Fouquet occupait la Silésie, menacée par le général autrichien Laudon, qui avait une armée trois fois plus forte que celle qui lui était opposée. Dans cette fâcheuse position, Fouquet fit tout ce qu'il pouvait faire ; mais accablé

(1) *Histoire de la Guerre de Sept Ans*, par Frédéric II.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

*Demorainе del* — *Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.* — *Axe sculp.*

## COSTUMES MILITAIRES PRUSSIENS

1. GARDE DE LA COMPAGNIE DES SOUS OFFICIERS. 2. OFFICIER D'ÉTAT MAJOR. 3. OFFICIER DE HOUSSARDS. 4. GARDE DU CORPS.

ALLEMAGNE.

par le nombre, il fut battu et fait prisonnier à Landshut. Frédéric, pour avoir sa revanche, essaya d'enlever Dresde, occupée par un général autrichien ; mais à son approche il s'éloigna, et courut en Silésie, où il venait de perdre par une trahison la ville de Glatz. Arrivé à Liénitz, il surprit le général Laudon, qu'il battit complétement, et ce succès sauva la Silésie. Il est vrai qu'une ruse de guerre entra pour quelque chose dans ce résultat, car le roi avait fait tomber entre les mains des Russes une lettre dans laquelle il annonçait à son frère Henri qu'il venait d'anéantir complétement l'armée autrichienne, Soltikof, qui venait de la rejoindre, se retira. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de cette campagne, où l'on se battait tout à la fois dans la Prusse, dans la Silésie, dans la Saxe et la Poméranie; nous mentionnerons seulement la prise de Berlin par les Russes et les Autrichiens ; ils levèrent d'énormes impositions sur les habitants, vidèrent les caisses royales et se saisirent de tout le matériel qui se trouvait dans l'arsenal. Mais Frédéric les força bientôt d'évacuer sa capitale. Au milieu de tous les dangers qui l'entouraient et de toutes les amertumes dont il était abreuvé, il conserva toute sa liberté d'esprit : il écrivait au marquis d'Argens : : « J'ai beaucoup à » penser à mes affaires, et le reste du » temps je le donne aux lettres, qui sont » ma consolation comme elles faisaient » celle du consul père de la patrie et de » l'éloquence. » Il entretenait aussi une correspondance très-active avec Voltaire, qui a raconté dans ses Mémoires une anecdote que nous rapportons, parce qu'elle peint le caractère de Frédéric, qui maniait toujours en même temps la plume et l'épée.

C'était en 1759: « Je reçois, dit Voltaire, un énorme paquet de vers et de prose ; il y avait une ode où se trouvaient les strophes suivantes :

O nation folle et vaine !
Quoi ! sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne
Couverts d'immortels lauriers ?
Qui, vrais amants de la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les dangers et le trépas ?
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.

Quoi ! votre faible monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour ;
Lui qui, détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois ;
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

« J'ai malheureusement, dit Voltaire, la » réputation méritée d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du roi de Prusse. Le paquet » a été ouvert en chemin, les vers transpirés dans le public, et me voilà criminel » de lèse-majesté, et qui, pis est, coupable » envers madame de Pompadour. Dans » cette perplexité, je priai le résident de » France à Genève de venir chez moi. Je » lui montre le papier.... Il juge qu'il n'y a » pas d'autre parti à prendre que d'envoyer » le paquet à M. le duc de Choiseul. » Ce ministre fit répondre par la plume de Palissot. Voici des échantillons de cette réplique :

Ce n'est plus cet heureux génie,
Qui des arts dans la Germanie
Devait allumer le flambeau.
Époux, fils et frère coupable,
C'est lui que son père, équitable,
Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'est lui dont l'audace
Des neuf sœurs et du dieu de Thrace
Croit réunir les attributs,
Lui qui, chez Mars comme au Parnasse
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle et Mœvius.

Vois, malgré la garde romaine
Néron poursuivi sur la scène
Par les mépris des légions ;
Vois l'oppresseur de Syracuse
Sans fruit prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

» Le duc de Choiseul, ajoute Voltaire, » en me faisant parvenir cette réponse, » m'assura qu'il allait la faire imprimer si » le roi de Prusse publiait son ouvrage, » et qu'on battrait Frédéric à coups de » plume comme on espérait le battre à » coups d'épée. Je lui écrivis (à Frédéric) » que son ode était fort belle, mais qu'il ne

MCD 2019

» devait pas la rendre publique, qu'il n'a-
» vait pas besoin de cette gloire, qu'il ne
» devait pas se fermer toutes les voies de
» réconciliation avec le roi de France, l'ai-
» grir sans retour et le forcer à faire les
» derniers efforts pour tirer de lui une
» juste vengeance. J'ajoutai que ma nièce
» avait brûlé son ode, dans la crainte mor-
» telle qu'elle ne me fût imputée. Il me
» crut, me remercia, non sans quelques
» reproches d'avoir brûlé les plus beaux
» vers qu'il eût faits en sa vie. Le duc de
» Choiseul, de son côté, tint parole et fut
» discret. (1). » On voit, par cette aven-ture, que la manie d'écrire et de plaisanter tout haut sur toutes les personnes, quels que fussent leur rang et leur position, fit plus d'ennemis à Frédéric que ses projets ambitieux : mais il avait la vanité de s'éga-ler à César, qui savait écrire aussi bien que combattre.

Reprenons le récit des faits guerriers : nous avons vu que Frédéric avait obligé ses adversaires à quitter Berlin, et qu'il avait fait éprouver un grave échec au gé-néral Laudon en Silésie; ayant fait sa jonc-tion avec le prince Eugène de Wurtemberg et le général Hulsen, il passa l'Elbe à Des-sau. Daun quitta Dresde pour venir à sa rencontre, et campa près de Torgau, sur des hauteurs fortifiées par des retranche-ments. Cependant le roi résolut d'attaquer; après avoir fait toutes ses dispositions, il assembla, la veille de l'action, ses géné-raux et leur dit : « J'attaquerai demain
» Daun ; je sais qu'il occupe une position
» formidable ; mais aussi, en cas de défaite,
» il ne peut s'échapper. Si je le bats, toute
» son armée sera prise ou noyée dans
» l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y
» périrons tous, et moi le premier. Cette
» guerre, qui nous fatigue, nous la finirons
» demain. Ziéthen, je vous confie l'aile
» droite de mon armée. Vous marcherez
» sur Torgau, afin de couper la retraite
» aux Autrichiens quand je les aurai battus
» et chassés des hauteurs de Siptitz. » Puis il remit à ses généraux des instructions écrites de sa propre main. L'attaque des lignes retranchées devait avoir lieu simul-tanément par le roi et Ziéthen. Le mo-narque conduisait lui-même ses grena-diers ; il fut accueilli par une décharge de deux cents pièces d'artillerie, qui foudroyè-rent les Prussiens ; sur dix bataillons, il n'en restait plus que deux. Frédéric reçut une balle morte à la poitrine ; des renforts arrivèrent, et la lutte continua jusqu'à la nuit sans aucun avantage décisif des deux côtés. Toutefois Frédéric avait fait des pertes énormes, l'élite de son infanterie avait succombé ; et Daun, convaincu que le roi n'avait d'autre parti que la retraite, écrivit à l'impératrice pour lui annoncer qu'il venait de remporter une victoire. Mais le courrier était à peine parti que quelques soldats du corps de Ziéthen dé-couvrirent un sentier qui conduisait à la colline occupée par l'ennemi. Ziéthen pro-fita de cet avis ; il emporta les retranche-ments situés derrière Siptitz, et se réunit au roi sur le champ de bataille. Les deux armées passèrent la nuit sous les armes, et si proches l'une de l'autre que des déta-chements autrichiens et prussiens allèrent donner dans des postes ennemis. Frédéric resta assis devant un grand feu, causant familièrement avec ses soldats. On lui pré-senta un sous-officier qui s'était distingué dans le combat ; le monarque le combla d'éloges et le laissa maître de se choisir une récompense pour la perte de sa main droite : Sire, répondit le blessé, laissez-moi seulement vous servir avec la gauche. Frédéric, charmé de cette réponse, lui donna de l'avancement. Les Prussiens eu-rent quinze mille hommes hors de com-bat, c'est-à-dire tués ou blessés, et les Autrichiens dix-sept mille. Daun se retira à la faveur des ténèbres ; il se replia sur Dresde, et le roi de Prusse rentra en pos-session d'une partie de la Saxe ; il mit son armée en quartiers d'hiver à Leipsick.

Sur ces entrefaites, le prince Ferdinand de Brunswick, qui s'était signalé par de brillants exploits, car en 1759 il avait rem-porté plusieurs victoires, entre autres celle de Minden, se trouva aux prises avec les mêmes adversaires, qui étaient forts de cent trente mille hommes ; le maréchal de Broglie, qui les commandait, lui fit éprou-ver un échec qu'il répara bientôt auprès de

(1) *Mémoires de Voltaire,* écrits par lui-même.

MCD 2019

Warbourg, où il battit un corps d'armée sous les ordres du chevalier de Mui. Toutefois le reste de la campagne fut rempli par de petits combats sans véritable importance, et qui ne servirent qu'à épuiser les deux partis. A cette époque (octobre 1760) mourut le roi d'Angleterre, Georges II, qui avait fourni constamment des secours au roi de Prusse, son neveu, quoiqu'il eût pour ce dernier une véritable aversion; mais l'envie de conserver son électorat, le Hanovre, étouffa sa haine et l'attacha à la fortune de Frédéric. Mais Georges III ne tint pas la même conduite; lord Bute, son favori, qui le gouvernait entièrement, cessa de payer aucun subside au roi de Prusse, croyant ainsi le contraindre à donner la paix à l'Allemagne.

L'année 1761 fut marquée par une victoire du prince Ferdinand de Brunswick à Cassel; mais en revanche, le maréchal de Broglie obtint un avantage sur le prince héréditaire de Brunswick, neveu de Ferdinand. Toutefois, ce qui contribua le plus aux succès de ce dernier, fut la mésintelligence qui régnait entre Broglie et Soubise, qui, ne pouvant s'accorder, finirent par diviser l'armée, et agirent séparément; ils perdirent ainsi l'avantage qu'ils auraient pu retirer du grand nombre de leurs soldats. De son côté, Frédéric, qui avait affaire à des forces supérieures, brava toutes les attaques en se renfermant dans le camp de Buntzelwitz, qu'il rendit imprenable par des retranchements achevés en trois jours et trois nuits. Ses adversaires, n'osant l'attaquer, se contentèrent de l'investir; mais bientôt le défaut de vivres les obligea de se retirer. Sur ces entrefaites, le roi perdit la ville de Schweidnitz, qui fut surprise par Laudon, tandis les Russes se rendaient maîtres, en Poméranie, de la place de Colberg; quant au prince Henri de Prusse, il se maintint dans la Saxe contre le maréchal Daun, chef des Autrichiens, contre l'armée de l'Empire et les Saxons.

Depuis six ans Frédéric soutenait une guerre acharnée, et, quoiqu'il eût remporté d'éclatantes victoires, ses ressources commençaient à s'épuiser; il eût fini peut-être par succomber, si la mort de l'impératrice de Russie, Élisabeth, arrivée le 8 janvier 1762, ne l'avait pas débarrassé d'une ennemie implacable. Pierre III, qui lui succéda, professait, au contraire, l'admiration la plus passionnée pour le roi de Prusse, et, dès les premiers jours de son avénement, il envoya l'ordre à ses généraux en Allemagne de suspendre les opérations de la guerre; cet armistice se changea bientôt en un traité d'alliance, et les troupes moscovites évacuèrent la Prusse, la Poméranie, la nouvelle Marche de Brandebourg et l'importante forteresse de Colberg, dont ils s'étaient emparés récemment. Peu de temps après, Frédéric conclut encore la paix avec les Suédois. Les opérations militaires n'eurent, cette année, que peu d'importance: le prince Henri, qui était en Saxe, battit les troupes de l'Empire, commandées par Serbelloni, et le roi de Prusse contraignit Daun à quitter la Silésie, après l'avoir défait à la bataille de Reichenbach. L'armée russe prit part à cette action, quoique son général, Czernitzchef, eût reçu depuis trois jours l'ordre de se séparer des troupes prussiennes. En effet, une révolution venait d'éclater à Saint-Pétersbourg; elle avait détrôné Pierre III, pour mettre à sa place Catherine son épouse, qui n'était pas mieux disposée pour Frédéric que la précédente impératrice Élisabeth. La nouvelle souveraine avait donc prescrit sur-le-champ à Czernitzchef de quitter le camp de Frédéric; mais, ayant trouvé dans les papiers de Pierre des lettres du roi de Prusse où il conjurait l'empereur de se bien conduire envers elle, ses préventions s'évanouirent pour faire place à un sentiment de reconnaissance. Catherine prit donc la résolution de maintenir le traité qui avait été conclu, et commença par demeurer neutre, afin de ne pas entrer en hostilités avec l'Autriche.

Cependant la victoire de Reichenbach eut un résultat important; ce fut la reddition de la forteresse de Schweidnitz, dont le siége dura soixante-quatre jours. Devenu libre, le roi de Prusse courut en Saxe, où le prince Henri avait en tête les troupes de l'Empire et celles d'Autriche, ces dernières sous les ordres du maréchal

MCD 2019

Daun, qui avaient fait leur jonction; le prince Henri les attaqua et les vainquit dans le voisinage de la ville de Freyberg, et eut l'honneur de terminer par ce fait d'armes glorieux la guerre de sept ans : Frédéric n'arriva que le lendemain de l'action. En Westphalie, le prince Ferdinand fit aussi une campagne heureuse contre les Français, et s'empara de Cassel; néanmoins le prince de Condé battit à son tour le prince héréditaire de Brunswick à Johannisberg.

Toutes les puissances belligérantes étaient fatiguées de la guerre, et cette lassitude amena un armistice entre les Autrichiens et les Prussiens. Les conférences s'ouvrirent et se terminèrent par la paix de Hubertsbourg, signée dans le château de ce nom, auprès de Dresde. Frédéric garda la Silésie, et tout ce qu'il possédait avant la guerre; la France ne tarda pas à imiter l'Autriche, ainsi que la Saxe, et le repos fut enfin rendu à l'Allemagne [1763]. Cette lutte avait causé de si grands ravages dans la Poméranie et le Brandebourg, que ces deux provinces n'étaient plus que des déserts; les hommes avaient disparu, et les femmes les avaient remplacés dans tous les travaux de l'agriculture. Elles bêchaient la terre et menaient la charrue; les plaines fertiles situées le long de l'Oder et du Weser n'offraient plus aucune trace de culture, et un officier racontait dans une lettre, qu'il avait traversé sept villages de la Hesse où il n'avait rencontré qu'une seule personne; c'était un curé (1). Si tout semble démontrer que la conquête de la Silésie par Frédéric fut la cause première de cette lutte, rien ne saurait toutefois justifier la conduite de la plupart des puissances qui vinrent y prendre part; la France surtout n'avait rien à gagner à la ruine de la Prusse, puisqu'elle devait donner à la maison d'Autriche une prépondérance qui eût altéré l'équilibre européen. Attaqué par une foule d'ennemis, qui semblaient devoir l'accabler dans une seule campagne, Frédéric leur résista courageusement, et fut le seul de tous les souverains qui recueillit une gloire justement méritée, car il fit éclater des talents militaires qui l'ont mis au premier rang parmi les guerriers anciens et modernes. En effet, il suppléa au nombre par l'audace, et à la faiblesse numérique par la rapidité de ses marches et l'habileté de sa tactique; il perfectionna ou plutôt il créa l'artillerie légère, et ce fut une des causes les plus efficaces de ses succès; enfin il rangea la fortune de son côté par une constance et une fermeté qui ne se démentirent jamais. Général et soldat, il surmontait tous les obstacles, parce qu'il donnait l'exemple en bravant lui-même tous les périls et en supportant toutes les fatigues; il en fut récompensé, car la mort l'épargna sur les champs de bataille, et il eut la satisfaction et de recueillir les éloges qui lui étaient dus, et de réparer les maux qu'avaient soufferts ses sujets.

Il y avait six années que Frédéric avait quitté sa capitale, quand il y reparut avec la paix; il fut accueilli par les habitants avec des cris de joie et des acclamations qui témoignaient leur amour : il ne tarda pas à montrer qu'il en était digne, en ouvrant ses trésors pour soulager toutes les infortunes. « Il fit des avances aux villes » et aux districts qui avaient subi les plus » grands ravages, pour les mettre en état » de restaurer leurs habitations et d'en » élever de nouvelles. Il entreprit de » grands travaux d'utilité publique, entre » autres le grand canal de Brenberg, qui » unit la Vistule et l'Oder; toutefois, il » faut remarquer que ce canal ne fut exé- » cuté que lorsque Frédéric eut acquis en » Pologne le territoire que ces deux fleuves » traversaient. Dans les dix premières » années, dit un historien (1), qui suivirent » la paix de Hubertsbourg, le roi de Prusse » établit deux cent soixante-quatre manu- » factures nouvelles, où l'on exécuta les » objets dont la fabrication n'avait jamais » été tentée auparavant dans ses États. » Poursuivant ce cours d'amélioration, il » emprunta aux autres nations les bran- » ches d'industrie dans lesquelles elles » excellaient. Ainsi, l'économie rurale, le

(1) *Histoire de la Guerre de Sept Ans*; par Archenholz.

(1) Gillies, *Tableau du Règne de Frédéric II.*

MCD 2019

» système des fermes et le mode suivi en » Angleterre d'enclore et d'améliorer les » terres furent adoptés dans son royaume. » A la demande du monarque, un fermier » anglais entreprit de rendre les sables » de Brandebourg propres à l'agriculture. » Il y planta des navets qu'il laissa ensuite » pourrir en terre, et il obtint par là une » terre végétale suffisante pour y faire ve- » nir diverses espèces de pâturages. Ces » expériences furent d'abord faites sur les » domaines de la Couronne, et puis éten- » dues aux terres des différents proprié- » taires. Il fonda aussi à Berlin une ban- » que à laquelle il fournit lui-même une » partie du capital nécessaire (1). » Il réussit encore, par les moyens que nous venons d'exposer, à se concilier l'affection de ses nouveaux sujets de Silésie ; il se fit même aimer des prêtres catholiques, envers lesquels il se montra toujours plein d'égards. Le seul reproche mérité, mais il est grave, que l'on puisse faire à Frédéric, c est d'avoir, au début de la guerre de sept ans, altéré la monnaie, qu'ensuite il ne voulut plus recevoir dans les caisses de l'État lorsqu'il eut retiré toute l'ancienne monnaie ; cette mesure, qui ruina un grand nombre de particuliers, fut en définitive désavantageuse pour le royaume, puisqu'elle porta une grande atteinte aux relations commerciales.

Frédéric devait trop à ses soldats pour ne pas s'occuper de leur sort ; il fonda pour les militaires blessés un magnifique hôpital à Berlin, et fit placer sur le frontispice cette inscription : *Læso sed invicto militi.* Quant aux militaires que leurs blessures excluaient du service, il leur attribuait presque tous les emplois, sans s'inquiéter s'ils étaient en état de les remplir, ce qui ne tournait pas toujours à l'avantage du public : à ceux qui pouvaient encore travailler, il leur distribuait des terres et leur donnait des chevaux d'artillerie pour traîner la charrue (2); il eut aussi grand soin de tenir au complet son armée, qui, sur le pied de paix, s'élevait à deux cent mille hommes.

Auguste III, roi de Pologne, électeur de Saxe, expira sur ces entrefaites [1763], et sans avoir à peine goûté les douceurs de la paix, car son pays natal, la Saxe, avait été le principal théâtre de la guerre de sept ans, et avait souffert toutes les calamités, suites inévitables des conflits de ce genre. Son fils le suivit bientôt dans la tombe ; mais le petit-fils d'Auguste, qui devint électeur à son tour, était trop jeune pour aspirer au trône de Pologne. Quelques membres de la diète de ce pays eurent la pensée d'offrir la couronne au frère du roi de Prusse, mais Frédéric refusa de peur que son frère acceptât ce dangereux honneur ; peut-être craignait-il de rencontrer un jour dans Henri un rival redoutable. Quoi qu'il en soit, il ne voulut pas même que le prince connût l'offre qui lui était faite, et il laissa l'impératrice Catherine II donner le diadème à Stanislas Poniatowski.

Frédéric écrivit au nouveau roi la lettre suivante : « Votre majesté doit réfléchir que, comme elle jouit de la couronne par élection et non par succession, le monde observera bien plus ses actions que celle de tout autre souverain de l'Europe, et ceci n'est que juste. On n'attend d'un prince qui a hérité d'une couronne par les droits du sang, que ce que nous possédons tous en commun, quoique l'on puisse désirer bien davantage ; mais d'un homme élevé, par le vœu de ses égaux, de l'état de sujet à celui de roi, d'un homme volontairement appelé à régner sur ceux par qui il a été élu, on exige tout ce qui doit mériter et rehausser une couronne. La reconnaissance envers ses peuples est le premier grand devoir d'un tel monarque, car c'est à eux seuls, après Dieu, qu'il doit son sceptre. Si un roi par droit de naissance agit d'une manière indigne de son sang, il ne déshonore que lui-même ; mais un roi élu, qui ne s'élève pas à la hauteur de sa position, fait rejaillir sur ses sujets son propre déshonneur. Je suis bien sûr que votre majesté me pardonnera cette chaleur, c'est l'effusion de l'intérêt le plus sincère. Le côté le plus favorable du tableau n'est pas tant une leçon de ce qu'elle doit être, qu'une prophétie de ce que votre majesté sera. » La prédiction de Frédéric fut loin de se réaliser, et nous verrons bientôt que Poniatowski

(1) *De la Monarchie Prussienne*, par Mirabeau.

(2) *Souvenirs de Vingt Ans de Séjour à Berlin ;* par Thiébault.

MCD 2019

n'était pas à la hauteur du rôle qu'il avait brigué.

Quoique Frédéric eût cessé de faire la guerre, sa vigilance ne s'endormit pas. En effet, il avait à surveiller l'ambition inquiète du fils de Marie-Thérèse, qui était monté sur le trône, sous le nom de Joseph II. Ce monarque était cependant l'un de ses plus grands admirateurs, et il vint lui rendre visite à Reuss en Silésie, où Frédéric se trouvait alors. L'entrevue entre les deux princes fut courte, car elle ne dura que deux jours. Néanmoins Joseph eut le temps de charmer Frédéric par la grâce et l'à-propos de ses reparties. Ainsi lorsqu'ils s'abordèrent, le roi, voulant faire passer le premier son hôte, celui-ci ne céda qu'après quelques difficultés, et en disant : « Oh ! sire, si vous commencez à manœuvrer, il faudra que je vous cède, et que je passe partout où vous voudrez. » Frédéric alla voir à son tour Joseph, qui assistait en Moravie à un camp d'exercice. Un jour que le maréchal autrichien Laudon devait dîner avec les deux monarques, il n'arriva pas à temps.—« C'est contre son ordinaire, dit Frédéric ; permettez qu'il se place auprès de moi, car j'ai toujours mieux aimé le voir à mes côtés qu'en face. »

En 1771, le prince Henri se rendit à Saint-Pétersbourg, pour prendre part aux négociations entre la Turquie et la Russie, qui venaient de se faire la guerre ; il paraît que c'est à ce voyage que remonte la naissance du plan de partage de la Pologne, qui fut, dit-on, imaginé par Henri ; et cependant c'était ce même prince qui aurait peut-être été roi de ce pays si la politique ou la jalousie de Frédéric ne s'y fût opposée. Quoi qu'il en soit, Henri fit la première ouverture du projet de démembrement de la Pologne, qui fut arrêté après son retour à Berlin. On a vu que Catherine avait imposé son ancien amant pour monarque aux Polonais ; mais, malgré la faiblesse de son caractère, Stanislas-Auguste (1) ne se montra pas assez docile, et la czarine résolut de le détrôner : elle profita, pour arriver à son but, des troubles qui agitaient ce malheureux pays, où s'était formée une ligue appelée la confédération de Bar, et qui voulait soustraire la patrie à la domination russe. Les confédérés prirent les armes contre les Moscovites et contre Stanislas, qu'ils accusaient d'être la créature de Catherine. Ils prononcèrent sa déchéance, et tentèrent même de l'enlever au milieu de Varsovie ; mais le coup manqua, et les confédérés furent vaincus par le farouche Souwarow. Alors Catherine, de concert avec la Prusse et l'Autriche, s'empara d'une partie des provinces polonaises. Son lot fut le plus étendu, mais celui de Frédéric, quoique le plus petit, lui offrait cependant de grands avantages, car il réunissait la Prusse avec la Poméranie et les Marches de Brandebourg (1).

« Le traité de partage, dit Rulhière, fut signé à Pétersbourg le 2 août 1772, et suivi des déclarations des cours respectives. A l'appui de leur conduite, l'Autriche et la Prusse faisaient valoir d'anciens titres, et Catherine motivait sa prise de possession par ses droits à une indemnité pour les soins que, pendant plusieurs années, elle avait pris de la Pologne. Aussitôt, après avoir pris ces mesures, les puissances contractantes se jetèrent sur leur proie, et chacune fit envahir par ses troupes les provinces qui lui étaient assignées. L'Autriche et la Prusse employèrent, pour subjuguer et contenir les habitants, les mesures les plus violentes, tandis que la czarine, cette fois, fut beaucoup moins rigoureuse. Au reste, il faut remarquer que des trois puissances copartageantes, la Prusse fut jadis vassale de la Pologne, la Russie vit pour un temps sa capitale et son trône occupé par des Polonais, et l'Autriche dut, à peine un siècle auparavant, à un souverain de cette nation, son salut et presque son existence (2). En vain, Stanislas protesta-t-il en face de l'Europe contre le partage de son royaume : il fut contraint de céder aux baïonnettes russes, et alla mourir à Saint-Pétersbourg dans l'obscurité (1773). Si Frédéric se rendit maître par une perfidie de provinces qui ne

(1) C'est le nom qu'avait pris Poniatowski en montant sur le trône.

(1) La Prusse s'appropria la Poméranie, une partie de la Grande-Pologne, l'évêché de Varmie et les palatinats de Marienbourg et de Culm.

(2) *Histoire de l'Anarchie de Pologne*, par Rulhière.

MCD 2019

lui appartenaient pas, il répara ce premier tort en rendant heureux et prospères ses nouveaux sujets par les bienfaits de son administration. Grâce aux travaux qu'il fit entreprendre, des marais furent desséchés, le commerce reçut des encouragements, et plusieurs villes aussi bien qu'un certain nombre de villages furent rétablis. — Cependant Frédéric était tourmenté par la goutte et plus encore par la conduite de Joseph II, qui trahissait un vif désir d'agrandir ses États par des conquêtes. Ainsi, en 1770, sur une prédiction hasardée de l'ambassadeur autrichien, qui avait annoncé à sa cour que Frédéric n'avait plus que quelques mois à vivre, Joseph assembla une armée nombreuse sur les frontières de la Bohême, afin d'être en mesure, aussitôt que Frédéric aurait fermé les yeux, de reprendre la Silésie : il lui fallut bientôt congédier tous ses soldats. Mais cette démarche laissa dans l'âme de Frédéric de fâcheuses impressions, et il se promit de mettre un frein à l'impétuosité de Joseph.

Vers la fin de l'année 1777, l'électeur de Bavière mourut sans laisser de postérité. Son héritier collatéral, l'électeur palatin Charles-Théodore, n'avait pas non plus d'enfant. Joseph II, qui convoitait la meilleure part de cette succession, réclama, en sa qualité d'empereur, d'archiduc d'Autriche et de roi de Bohême, les deux tiers de la Bavière, et se les fit céder par le nouvel électeur, dont il fit inonder les États par ses troupes. Frédéric s'indigna de cette spoliation, et il envoya à Munich le comte de Goertz, pour empêcher Charles-Théodore de signer une convention qui le dépouillait. Mais tout était consommé de la part de ce dernier lorsque l'envoyé prussien arriva ; il empêcha seulement le duc de Deux-Ponts, héritier présomptif de Charles-Théodore, de donner son assentiment à un acte qui le déshéritait. Le duc apposa sa signature à une protestation rédigée par l'envoyé prussien, et en même temps, il adressa une lettre à Frédéric où il implora son assistance. Celui-ci s'assura que les cabinets de Versailles et de Saint-Pétersbourg n'étaient pas disposés à appuyer Joseph II, et il entama une correspondance avec l'empereur pour lui demander l'explication de sa conduite. Il termina l'une de ses missives par cette observation : « Je confesse que la Bavière, selon le droit de convenance, peut convenir à la maison impériale, mais cette possession est contraire à tout autre droit. » Bref, ainsi que le dit dans ses mémoires le prince de Ligne, d'explications en explications et de politesse en politesse, le roi finit par entrer en Bohême avec une armée de quatre-vingt mille hommes, tandis que son frère Henri, avec un pareil nombre de troupes, devait défendre la Saxe si les Autrichiens voulaient y entrer. Cette guerre offrit seulement des marches savantes de la part des différents adversaires, car la lutte fut très-peu sanglante et se borna à quelques rencontres, mais on ne livra aucune grande bataille. Sur ces entrefaites, Marie-Thérèse, qui vivait encore, désirait sincèrement la paix, et, malgré la vive opposition de Joseph II, elle entama des négociatio - qui se terminèrent par un traité par lequel on stipulait que l'empereur restituerait tout ce qu'il avait pris [1778-1779]. « Tel fut, » écrivit lui-même Frédéric dans un de ses » ouvrages, la fin de ces troubles de l'Alle- » magne. Tout le monde s'attendait à une » suite de quelques campagnes avant de » les voir terminer ; mais ce ne fut qu'un » mélange bizarre de négociations et d'en- » treprises militaires, qu'il ne faut attri- » buer qu'aux deux factions qui divisaient » la cour impériale, dont l'une gagnait le » dessus pour quelque temps et bientôt » était réprimée par l'autre. »

Quoiqu'il y eût peu de sang répandu dans cette campagne contre l'Autriche, Frédéric n'en acquit pas moins de gloire, puisqu'il réussit à atteindre son but, qui était de forcer l'empereur à rendre ses conquêtes en Bavière ; en outre, les militaires admirent les savantes manœuvres du roi de Prusse, qui amenèrent ce résultat tout en ménageant le sang des hommes. Le dernier acte politique de Frédéric fut une confédération de princes allemands qu'il organisa contre l'empereur, et qui prit le nom de ligue germanique [1785]. Depuis cette époque, la santé de ce grand prince éprouva de fréquents dérangements,

MCD 2019

qui ne l'empêchèrent pas de remplir tous ses devoirs de monarque ; s'il se sentait épuisé par la fatigue, il avait recours à des fortifiants et à des stimulants ; et s'il devait paraître en public, il mettait du rouge pour cacher à tous les yeux la pâleur de son visage. Sa principale maladie était la goutte, dont il finit par avoir des accès presque continuels par son mépris pour tout régime. A mesure qu'il avançait en âge, et par conséquent qu'il prenait moins d'exercice, son goût pour la bonne chère redoubla ; et quoique son estomac délabré se refusât à remplir ses fonctions, il continua jusqu'au dernier moment de manger avec voracité des aliments les plus malsains ; la polenta, les pâtés d'anguilles et les pâtés de foies gras étaient ses mets les plus habituels (1).

Une imprudence de Frédéric, qui eut lieu en 1785, acheva de ruiner sa santé : étant resté plusieurs heures à une pluie très-forte, il ne voulut pas changer d'habits et gagna une fièvre qui fut suivie bientôt après d'une attaque d'apoplexie. Cet accident n'eut pas de suite ; mais Frédéric fut tourmenté d'une toux sèche dont il ne put se défaire ; son état empira de jour en jour, ses jambes enflèrent, et, tourmenté par une oppression continuelle, il fut obligé de passer les jours et les nuits dans un fauteuil. Au printemps de 1786, il fit venir de Hanovre un célèbre médecin, le docteur Zimmerman, et non moins célèbre écrivain (2) ; ce médecin a donné au public la relation de ses entretiens avec le monarque : « Lorsque j'entrai, dit-il, dans la » chambre du roi sans-souci, je le trouvai » assis dans un fauteuil, le dos tourné à la » porte par laquelle je fus introduit. Il » avait sur la tête un grand chapeau fort » usé, orné d'un plumet tout aussi vieux, » et son costume consistait en un man- » teau de satin bleu de ciel, entièrement » barbouillé et teint d'une couleur brun- » jaune de tabac d'Espagne ; il portait des » bottes, et avait les jambes très-enflées ; » l'une était posée sur un tabouret, tandis » que l'autre pendait à terre. Dès qu'il » m'aperçut, il m'ôta son chapeau avec » beaucoup de politesse et d'affabilité, et » me dit d'un ton de voix plein de dou- » ceur : Je vous remercie, monsieur, de » la bonté que vous avez eue de vous ren- » dre auprès de moi, et de votre prompti- » tude à faire le voyage. J'ai les jambes » très-enflées, ajouta le monarque ; mais » je suis asthmatique et non hydropique.» Frédéric était un malade fort difficile à conduire, car il n'exécutait presque jamais les prescriptions de ses médecins ; il avait foi seulement à une poudre digestive, composée de rhubarbe, de sel de Glauber, et de quelques autres ingrédients à peu près inoffensifs ; quoiqu'il fût sujet à de fréquentes coliques, il s'abandonnait à toute sa gourmandise en dépit des avertissements de son estomac, qui rejetait toute cette nourriture indigeste. Le roi souffrait à peine que Zimmerman lui fît des observations sur sa santé ; il se plaisait à causer avec lui sur toutes sortes de sujets ; mais la littérature était cependant son thème favori. Ce fut en vain que le docteur essaya de lui faire adopter quelque modification à son régime alimentaire, jusqu'à lui dire un jour *que ses ennemis les plus dangereux étaient ses cuisiniers*, il ne put rien obtenir sur ce point, et Frédéric continua de manger comme de coutume. Zimmerman repartit pour le Hanovre, laissant le roi dans une triste position, et qui s'aggravait chaque jour. Mirabeau était alors à la cour de Berlin, et il suivait jour par jour le malade, qui conserva jusqu'au tombeau son appétit ; en effet, deux jours avant d'expirer, il avait mangé à son dîner de dix à douze plats, tous des plus épicés. Le 15 août, il travailla encore avec ses secrétaires, et signa toutes les dépêches ; mais la main et la vue lui manquant également, sa signature n'était plus qu'un barbouillage d'encre ; cela fait, après avoir donné le mot d'ordre, il tomba dans une espèce de léthargie dont on le tira le lendemain ; mais il avait perdu la mémoire, et le 17 il rendit le dernier soupir [1786] (1).

Frédéric avait fait lui-même son testa-

(1) *Histoire secrète de la Cour de Berlin*, par Mirabeau.

(2) Son Essai sur la Solitude a joui d'une réputation européenne, et a été traduit dans les langues modernes les plus répandues.

(1) *Histoire secrète de la Cour de Berlin;* par Mirabeau.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Aze sculp.

## COSTUMES MILITAIRES PRUSSIENS

1. CHASSEUR. 2. OFFICIER DU 1er RÉGIMENT DE LA GARDE. 3. OFFICIER D'INFANTERIE DE LIGNE EN PETITE TENUE. 4. GRENADIER DE LA GARDE.

ALLEMAGNE.

ment en 1769; il laissait des pensions et diverses sommes aux princes de sa famille; cet argent était pris, disait-il, sur ses épargnes personnelles; son frère Henri avait la part la plus forte. Par une clause de cet acte, il demanda qu'on l'enterrât près de ses chiens, dans le jardin de Sans-Souci; on crut devoir se refuser à l'exécution de ce vœu, qui était au fond peu honorable pour le monarque, dont le corps fut déposé dans une chapelle de l'église de la garnison à Postdam, à côté du tombeau de son père. Sur le monument qui renferme les dépouilles mortelles de Frdeéric, on plaça son épée, dont Napoléon s'empara lorsqu'il alla visiter le caveau funéraire où le monarque avait été enseveli; c'était, il faut le dire, un abus de la victoire: cette épée est revenue depuis au tombeau auquel elle appartenait, et qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Un homme célèbre, Mirabeau a tracé le portrait suivant du grand monarque de la Prusse: « Tel fut Frédéric, à jamais illus-
» tre entre les enfants des hommes! la na-
» ture sembla réserver pour lui cette gloire
» extraordinaire, que, né sur le trône, il
» fut le premier de sa nation et de son
» siècle également remarquable par l'au-
» dace de sa pensée, la sagacité de son
» esprit, l'énergie de sa puissance et la
» fermeté de son caractère; on ne sait
» qu'admirer le plus, de ses talents variés,
» de son profond jugement ou de sa grande
» âme. Brillant de toutes les qualités phy-
» siques et morales, fort comme sa vo-
» lonté, beau comme le génie, actif
» jusqu'au prodige, il perfectionna, il
» compléta tous ses avantages, et ne fut
» pas moins éminemment son propre ou-
» vrage que celui de la nature. Né facile,
» il se rendit sévère, absolu jusqu'à la
» plus redoutable impatience; il fut tolé-
» rant jusqu'à la longanimité. Vif, ardent,
» impétueux, il se fit modéré, calme et ré-
» fléchi. Sa destinée fut telle, que les évé-
» nements tournèrent à son avantage;
» souvent par le concours de sa bonne con-
» duite, quelquefois malgré ses fautes, et
» tout, jusqu'au tribut d'erreur qu'il paya
» à l'humaine faiblesse, porta l'empreinte
» de sa grandeur, de son originalité, de
» son indomptable caractère. Jamais mor-
» tel ne fut constitué comme lui pour le
» commandement; il le savait. Il semblait
» se croire l'âme universelle du monde, et
» n'accordait aux autres hommes que je ne
» sais quelle âme sensitive, instinct ani-
» mal plus ou moins ingénieux; aussi les
» méprisait-il, et cependant il travailla in-
» fatigablement, selon ses lumières, à leur
» bonheur. Ainsi l'extrême justesse de
» son esprit fit plus pour le rendre équi-
» table et bienfaisant que n'eût fait l'équi-
» voque bonté des cœurs nés sensibles. Il
» ne connut qu'une passion, la gloire;
» qu'une occupation, son noble métier de
» roi; il le fit avec la plus inimitable per-
» sévérance pendant quarante-six années
» sans relâche, jusqu'au jour qui précéda
» sa mort philosophique et simple, après
» dix-huit mois de douleurs et d'angoisses
» qui ne lui arrachèrent pas une plainte (1).

Après avoir dépeint Frédéric comme monarque et comme guerrier, il nous reste maintenant à l'apprécier comme écrivain, et à le suivre dans sa vie privée. Frédéric avait appris le français dès son enfance, et, comme à l'époque où il commença d'entrer sur la scène du monde, la littérature allemande ne jetait aucun éclat, il finit par mépriser l'idiome de sa patrie. Il le regardait comme n'étant propre qu'à exprimer les choses les plus usuelles, et indigne de s'élever jusqu'aux hauteurs de la poésie; de là vint qu'il adopta l'usage de penser et d'écrire toujours dans le langage qu'il admirait le plus, le français. Retiré à Rhinsberg depuis son mariage, il consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude de la philosophie et des langues, à composer en prose et en vers, et à jouer la comédie. Impatient d'acquérir quelque renommée, il entama une correspondance avec tous les hommes les plus distingués de son temps; mais ce fut surtout aux littérateurs français, que le prince adressa ses hommages, et il ouvrit un commerce épistolaire avec Fontenelle, Maupertuis et d'Argens. Cependant l'homme auquel s'adressaient de préférence ses hommages était Voltaire, qui devint le confident et le correcteur de

(1) *De la Monarchie Prusienne*, par Mirabeau.



MCD 2019

tous ses écrits. L'un des premiers ouvrages que Frédéric composa à Rhinsberg, est l'*Anti-Machiavel ;* c'est une réfutation du Prince (1) ; elle renferme d'admirables principes de morale, qui condamnent les crimes et les erreurs de l'ambition toujours prodigue du sang des peuples. Mais par malheur, Frédéric, dès qu'il monta sur le trône, mit en oubli tous ses beaux principes, en débutant par une guerre que l'esprit de conquête lui fit seule entreprendre, sans s'embarrasser de se démentir lui-même, et de démentir hautement les louanges qui lui avaient été prodiguées. Le prince écrivit ensuite ses *Considérations sur le Caractère de Charles XII*, qui furent suivies d'*Observations sur l'État politique actuel de l'Europe* [1736]. Le premier ouvrage en vers qu'il ait publié est une ode sur la *gloire ;* mais il avait déjà rimé une foule de petites pièces, telles que des épîtres, des odes, des stances, qu'il eut le bon esprit de garder dans son portefeuille, jusqu'à ce qu'elles eussent été révisées par Voltaire. Sa première entrevue avec cet homme célèbre eut lieu en 1740, lorsqu'il prit possession du pouvoir suprême. Il entreprit alors un voyage d'inspection dans ses États, et forma le projet de pousser sa course jusqu'à Paris sous le voile de l'incognito. Arrivé à Strasbourg, il fut reconnu par le maréchal de Broglie, et dut renoncer à son projet ; il revint donc sur ses pas, et s'arrêta au petit château de Meuse, entre Clèves et Wesel. Il fit prier Voltaire, qui se trouvait dans le voisinage, de venir le voir : « J'al-
» lai, dit celui-ci, présenter au roi mes
» profonds hommages ; je trouvai à la
» porte de la cour un soldat pour toute
» garde. Le conseiller privé Rambonet,
» ministre d'État, se promenait dans la
» cour en soufflant dans ses doigts ; il
» portait de grandes manchettes de toile
» sale, un chapeau troué, une vieille per-
» ruque de magistrat, dont un côté entrait
» dans une de ses poches, et l'autre pas-
» sait à peine l'épaule ; on me dit que cet
» homme était chargé d'une affaire d'Etat
» importante, et cela était vrai. Je fus
» conduit dans l'appartement de sa ma-
» jesté, il n'y avait que les quatre murail-
» les ; j'aperçus dans un cabinet, à la lueur
» d'une bougie, un petit grabat de deux
» pieds et demi de large, sur lequel était
» un petit homme affublé d'une robe de
» chambre de gros drap : c'était le roi, qui
» suait et tremblait sous une méchante cou-
» verture, dans un accès de fièvre violent.
» Je lui fis la révérence, et commençai la
» connaissance par lui tâter le pouls, comme
» si j'avais été son premier médecin ; l'ac-
» cès passé, il s'habilla et se mit à table.
» Algarotti, Keizerling, Maupertuis, le mi-
» nistre du roi auprès des états généraux,
» nous fûmes du souper, où l'on traita de
» l'immortalité de l'âme, de la liberté et
» des androgynes de Platon. Le conseil-
» ler Rambonet était, pendant ce temps-
» là, monté sur un cheval de louage ; il
» alla toute la nuit, et le lendemain arriva
» aux portes de Liége, où il instrumenta
» au nom du roi son maître, tandis que
» deux mille hommes des troupes de We-
» sel mettaient la ville de Liége à contri-
» bution. Cette belle expédition avait pour
» prétexte quelques droits que le roi pré-
» tendait sur un faubourg ; il me chargea
» même de travailler à un manifeste, et
» j'en fis un tant bien que mauvais, ne
» doutant pas qu'un roi avec qui je sou-
» pais, et qui m'appelait son ami, ne dût
» toujours avoir raison (1). »

Frédéric parcourut encore la carrière historique : il écrivit les *Mémoires de la Maison de Brandebourg ;* l'*Histoire de la Guerre de Sept Ans*, où il joua un rôle si brillant et si glorieux ; des *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg, de 1763 à 1775 ;* et enfin l'*Histoire de la Guerre de Bohême*, qu'il soutint en 1778 contre Joseph II. La meilleure de toutes ces compositions est la première : le style en est concis et les événements bien enchaînés ; quant aux autres histoires, elles intéressent beaucoup moins, parce que le lecteur se trouve jeté dans une foule de détails militaires et diplomatiques, qui introduisent quelque confusion dans le récit. On reproche encore au royal écrivain d'avoir un peu trop

(1) C'est le titre d'un ouvrage politique de Machiavel.

(1) *Mémoires pour servir à la vie de Voltaire*, écrits par lui-même.

MCD 2019

loué ses adversaires; ce n'était pas, sans doute, par défaut de lumières, ou parce qu'il était naturellement porté à l'indulgence, mais il est probable qu'en grandissant un peu trop ses ennemis, il croyait se grandir d'autant plus lui-même. Le monarque passait rarement un jour sans rimer; il a fait plusieurs poëmes, parmi lesquels il faut distinguer celui qui a pour titre *L'art de la Guerre*, sujet que l'auteur connaissait si bien pour l'avoir pratiqué si longtemps. On rencontre dans cet ouvrage un grand nombre de vers bien frappés; néanmoins il s'y trouve aussi des négligences et des longueurs qui le déparent, et ne permettent pas de l'élever au premier rang parmi les compositions de ce genre. Bref, le bagage littéraire de Frédéric se compose d'une vingtaine de volumes, que l'on ne peut guère parcourir qu'excité par le désir de connaître comme un Allemand pouvait écrire en français, et il faut avouer que dans ses vers Frédéric laisse beaucoup à désirer.

Au reste, à part les triomphes militaires du monarque et l'habileté de son administration, ce qui servit le plus à populariser son nom fut ses rapports avec Voltaire. Nous avons raconté leur entrevue au château de Meuse; le poëte avait été, depuis cette époque, envoyé à la cour de Prusse, pour jouer le rôle peu honorable d'espion diplomatique; il s'était hâté de retourner en France, où il était rappelé par madame du Châtelet, avec laquelle il avait contracté une de ces liaisons où l'esprit avait autant de part que les sens. A la mort de cette dame, il se trouva aux prises avec une cabale qui lui opposait Crébillon, dont elle préconisait les œuvres tragiques, afin de rabaisser celles de Voltaire. Frédéric saisit cette circonstance pour presser ce dernier de venir auprès de lui : « Vous » êtes, lui disait-il dans une de ses lettres, » comme l'éléphant blanc pour lequel » le roi de Perse et l'empereur du Mogol » se font la guerre, et dont ils se font un » titre lorsqu'ils sont assez heureux pour » le posséder. Si vous venez ici, vous ver- » rez à la tête des miens : *Frédéric, par la* » *grâce de Dieu, électeur de Brandebourg,* » *possesseur de Voltaire.....* »

La flatterie ne pouvait aller plus loin, et cependant il paraît incertain que même cette adulation eût décidé Voltaire à quitter les délices de Paris, s'il n'était survenu une autre circonstance qui lui fit enfin prendre un parti. Baculard d'Arnaud, jeune auteur, avait été recommandé par lui-même à Frédéric; d'Arnaud comblait de louanges le roi dans les vers qu'il lui adressait, et auxquels Frédéric répondit un jour par une ode où se trouvait la strophe suivante :

Déjà, sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pouvez égaler Voltaire,
Et, près de Virgile et d'Homère,
Jouir de vos succès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence.
Venez briller à votre tour;
Elevez-vous s'il brille encore.
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

Voltaire lut ces vers, qui lui furent communiqués par son ami Thiériot, correspondant littéraire du roi de Prusse, à Paris. Le poëte était couché, il sauta impétueusement hors de son lit : *Que Frédéric*, dit-il, *se mêle de régner et non de me juger. J'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore.* Sur-le-champ, il prit un passeport et des chevaux de poste, et se mit en route pour Berlin; il fut reçu à bras ouverts par Frédéric et toute la famille royale, qui l'entourèrent d'hommages et l'admirent dans leur intimité. Il jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, et adressait à celles-ci des madrigaux modèles de grâce et de finesse. Il leur donnait des leçons de déclamation, et les initiait à la connaissance de toutes les beautés de style qui brillent dans les vers des grands poëtes français.

Les premiers mois que Voltaire passa à Berlin s'écoulèrent pour lui dans une sorte d'ivresse continuelle. Entouré de prévenances et d'adulations, il ne put résister aux instances de Frédéric, qui voulait le fixer auprès de lui; aux offres les plus séduisantes, le roi ajoutait les protestations et les arguments, ainsi qu'on peut le voir dans la lettre suivante, adressée au poëte au sujet d'une lettre de madame Denis, nièce de l'auteur français : « J'ai vu la

MCD 2019

» lettre que votre nièce vous écrit de Paris; » l'affection qu'elle a pour vous lui assure » mon estime. Si jétais madame Denis, je » penserais de même, mais, étant ce que » je suis, je pense autrement..... Si je » pouvais prévoir que votre changement » de pays pût tourner le moins du monde » à votre désavantage, je serais le premier » à vous en dissuader. Oui, je préférerais » votre bonheur au plaisir extrême que j'ai » de vous avoir ; mais vous êtes un philo- » sophe, j'en suis un aussi. Qu'y a-t-il de » plus naturel, de plus simple et de plus » dans l'ordre que des philosophes, faits » pour vivre ensemble, se donnent cette » satisfaction? Je vous respecte comme » mon maître en éloquence et en savoir ; je » vous aime comme un ami vertueux. Je » n'ai point la folle prétention de croire » que Berlin vaille Paris..... Nous avons, » toutefois, assez de présence d'esprit pour » vous applaudir ; et, en fait de senti- » ment et d'affection pour vous, nous ne » le cédons à aucun pays du monde. J'ai » respecté l'amitié qui vous liait à madame » du Châtelet, mais, après elle, je suis un » de vos plus anciens amis. Quoi ! parce » que vous vous retirez dans ma maison, » il sera dit que cette maison devient une » prison pour vous ! Quoi ! parce que je » suis votre ami, je deviendrai votre tyran ! » Je vous avoue que je n'entends pas cette » logique-là ; que je suis fermement per- » suadé que vous serez fort heureux tant » que je vivrai ; que vous serez regardé » comme le père des lettres et des gens de » goût, et que vous trouverez en moi toutes » les consolations qu'un homme de votre » mérite peut attendre de quelqu'un qui » l'estime. Bon soir. »

Frédéric était de bonne foi quand il employait tous les moyens de séduction pour fixer Voltaire auprès de sa personne ; et celui-ci croyait que l'amitié du monarque, aussi vive que sincère, se resserrerait au lieu de s'affaiblir. Mais le roi était entouré de gens de lettres, plus jaloux encore que des courtisans : non-seulement ils s'arrachaient la faveur du prince, mais ils s'occupaient encore à défendre les intérêts de leur amour-propre. Voltaire commença lui-même l'attaque en faisant expulser d'Arnaud ; mais il fut vaincu à son tour par le président de l'Académie de Berlin, Maupertuis. Ce dernier s'était acquis une grande célébrité, bien plus par son savoir-faire que par son mérite. Se voyant éclipsé par Voltaire, il le desservit auprès du monarque par des rapports souvent calomnieux. Irritable comme un poëte, Voltaire saisit l'occasion de se venger de Maupertuis, qui venait de publier un livre semé d'extravagances. Il y disait que pour connaître la nature de l'âme, il fallait disséquer des cervelles de Patagons, il proposait de percer un trou pour pénétrer jusqu'au centre de la terre, et il se flattait de prolonger la vie humaine durant plusieurs siècles moyennant une emplâtre de résine dont on s'enduirait tout le corps. Voltaire jeta à pleines mains le ridicule sur ces folies dans un pamphlet intitlé : *La Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape.* Cette satire, pleine de verve et de gaîté, menaçait de porter un coup mortel à la réputation de Maupertuis ; car tous ceux à qui l'auteur en avait fait la lecture ne pouvaient s'empêcher de rire du malheureux président bafoué avec autant de grâce que d'esprit. Frédéric, à qui Maupertuis persuada qu'on allait dégrader l'Académie de Berlin dans la personne de son président, supplia Voltaire de brûler son manuscrit. Il fut en effet jeté au feu après que le monarque en eut entendu la lecture, ce qui l'amusa beaucoup. Mais l'auteur avait gardé une copie de son ouvrage, et le fit publier en Hollande. Irrité de cette tromperie, le roi condamna le livre au bûcher ; l'exécution eut lieu dans une place de Berlin. Voltaire résolut alors de demander son congé, et renvoya le brevet de sa pension, la croix de mérite et la croix de chambellan (1), et les accompagna des quatre vers suivants :

Je les reçus avec tendresse,
Et je les rends avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Mais Frédéric renvoya au poëte la pension,

(1) La pension de Voltaire était de 20,000 francs Logé à Postdam, il devait en outre être défravé de toutes ses dépenses.

MCD 2019

la clef et la croix, et refusa de le laisser partir. Néanmoins les instances de Voltaire fléchirent le monarque, et il obtint son congé. Mais au lieu de se rendre directement en France, il s'arrêta à Leipsick, puis il rendit une visite à la duchesse de Saxe-Gotha, et consentit même à passer un mois à Hesse-Cassel, auprès du landgrave. En quittant ce prince, il alla droit à Francfort, où sa nièce, madame Denis, était venue à sa rencontre ; mais il fut arrêté dans cette ville par deux agents du roi de Prusse, qui le sommèrent de remettre entre leurs mains le brevet de sa pension, la clef de chambellan, et par-dessus tout un volume de poésies du roi, qui avait été imprimé mais non publié, et que Voltaire avait emporté par inadvertance. Ecoutons celui-ci raconter lui-même cette scène. « A » mon arrivée, dit-il, Freitag et Schmitt » me signifièrent, de la part de Sa Majesté » le roi de Prusse, que j'eusse à ne pas » sortir de Francfort jusqu'à ce que j'eusse » rendu les effets précieux que j'empor- » tais à Sa Majesté. — Hélas! messieurs, je » n'emporte rien de ce pays-là, je vous » jure, pas même les moindres regrets. » Quels sont donc les joyaux de la cou- » ronne brandebourgeoise que vous de- » mandez ? *C'être, monsir, répondit Frei-* » *tag, l'œuvre de poeshie du roi mon gra-* » *cieux maître*. Oh ! je lui rendrai sa prose » et ses vers de tout mon cœur, lui répli- » quai-je, quoique, après tout, j'aie plus » d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait pré- » sent d'un bel exemplaire imprimé à ses » dépens ; malheureusement cet exemplaire » est à Leipsick avec mes autres effets. » Alors Freitag me proposa de rester à » Francfort jusqu'à ce que le trésor qui était » à Leipsick fût arrivé, et il me signa un » beau billet : *Monsir, sitôt le gros bal-* » *lot de Leipsick sera ici, où est l'œuvre de* » *poeshie du roi mon maître, que Sa Majesté* » *demande, et l'œuvre de poeshie rendu à* » *moi, vous pourrez partir où vous paraî-* » *tra bon. A Francfort, 1er de juin 1753.* » *Freitag, résident du roi mon maître.* J'é- » crivis au bas du billet : *Bon pour l'œuvre* » *de poeshie du roi votre maître,* de quoi » le résident fut fort satisfait. Le 17 juin, » arriva le grand ballot de poeshies. Je re- » mis fidèlement ce sacré dépôt, et je crus- » pouvoir m'en aller sans manquer à au- » cune tête couronnée ; mais dans l'instant » que je partais on m'arrête, moi, mon » secrétaire et mes gens. On arrête ma » nièce ; quatre soldats la traînent au » milieu de la boue chez le marchand » Schmitt..... On nous fourra tous deux » dans une espèce d'hôtellerie, à la porte » de laquelle furent postés douze soldats. » On en mit quatre autres dans ma cham- » bre, quatre dans un grenier où l'on avait » conduit ma nièce, quatre dans un galetas » ouvert à tous les vents, où l'on fit cou- » cher mon secrétaire sur de la paille. Ma » nièce avait à la vérité un petit lit ; mais » ses quatre soldats, avec la baïonnette au » bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux » et de femmes de chambre.... Nous fûmes » douze jours prisonniers de guerre, et il » nous fallut payer 140 écus par jour. Le » marchand Schmitt s'était emparé de tous » mes effets, qui me furent rendus plus » légers de moitié. On ne pouvait payer plus » chèrement l'œuvre de poeshie du roi de » Prusse. Je perdis environ la somme qu'il » avait dépensée pour me faire venir chez » lui et pour prendre de mes leçons. Par- » tant, nous fûmes quittes. »

Il est probable que les agents de Frédéric outrepassèrent de beaucoup leurs instructions ; mais le roi aurait dû les punir, il se contenta de les désavouer, et ce fut longtemps après. Malgré cette éclatante rupture, qui semblait devoir être éternelle, une nouvelle correspondance s'établit entre le prince et le poëte ; Frédéric adressa la première missive à Voltaire, et depuis lors le commerce épistolaire reprit son train et dura jusqu'à la mort du grand poëte.

Parmi d'autres personnages qui vivaient encore dans l'intimité de Frédéric, nous signalerons quelques hommes qu'il honorait de sa familiarité : commençons par le marquis d'Argens. Fils aîné du procureur général d'Aix, il avait refusé, dans sa jeunesse, de suivre le barreau, selon le vœu de son père, et était entré dans le régiment de la marine ; il avait, de plus, été reçu chevalier de Malte. Après avoir mené une vie errante, qui ne fut pas exempte de

MCD 2019

tout reproche, dont il donne les détails dans les mémoires de sa jeunesse, et pour laquelle il fut déshérité par son père, il se fixa en Hollande, où il vécut principalement du produit de ses ouvrages : ses *Lettres juives* eurent surtout un très-grand débit ; elles le firent compter au nombre des philosophes de ce temps-là. Frédéric, n'étant encore que prince royal de Prusse, avait cherché à l'attacher à son service, et lui avait écrit à cet effet ; mais d'Argens refusa cet offre, alléguant pour raison, qu'étant grand et bien fait, il ne pouvait se hasarder à venir demeurer dans le voisinage de Frédéric-Guillaume et de ses bataillons des gardes.

Quelques années après, Frédéric, devenu roi, renouvela ses offres avec plus de succès, et d'Argens accepta la place de chambellan à la cour de Postdam. Il était constamment de la société habituelle du roi, pour qui son admiration et son amour était extrême. Malheureusement pour lui-même, quoiqu'il eût beaucoup de talent, sa simplicité d'esprit dans bien des choses et la faiblesse de son caractère l'exposèrent fort au ridicule, et encouragèrent trop souvent Frédéric à en faire l'objet de ses plaisanteries, sort dont ses longs services et la constance de son attachement auraient dû le préserver. Il en résulta que, vers la fin de leur intimité, comme le roi poussait la raillerie de plus loin en plus loin, le marquis, fatigué, devint moins endurant, et de fréquentes querelles s'élevèrent entre les deux amis.

En outre, le marquis désirait vivement passer ses vieux jours dans son pays natal ; il y était particulièrement attaché par la tendre amitié qui subsistait entre lui et son frère le président d'Éguilles. Il n'osait cependant demander son congé à Frédéric, quoiqu'il eût fait, en entrant à son service la condition qu'il lui serait permis de se retirer à l'âge de soixante-dix ans, et que cette période de sa vie fût déjà passée depuis quelque temps ; tout ce qu'il put se décider à solliciter, ce fut la permission de s'absenter pour six mois, et il eut même de la peine à l'obtenir. Il passa tout ce temps chez son frère en Provence, et s'était mis en route, le cœur gros, pour la Prusse, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave à Bourg en Bresse. La marquise, entièrement occupée à soigner son mari, ne songea point à écrire au roi de Prusse, pour l'informer des causes de leur retard. Frédéric, après avoir attendu quelque temps des nouvelles du marquis, se persuada qu'il avait voulu le tromper et abandonner son service, et dans sa colère il fit effacer son nom de la liste des pensions. Lorsque d'Argens en fut informé, il éprouva une telle indignation de l'ingratitude du roi, qu'il repartit aussitôt pour la Provence, où il mourut en 1771, après avoir donné des preuves d'un retour à des sentiments chrétiens, chose à laquelle on ne s'attendait guère, d'après la conduite de toute sa vie et ses écrits. Le procédé de Frédéric, en traitant un ancien serviteur avec tant de dureté et d'indignité sur un simple soupçon, est inexcusable, et l'on ne saurait le regarder comme expié par l'ordre qu'il donna quelques années après d'élever dans l'église d'Éguilles un monument en marbre à la mémoire du marquis.

Un autre intime de Frédéric, le baron de Poëllnitz était un aventurier prussien qui a laissé plusieurs volumes de mémoires et de lettres qui firent quelque bruit lors de leur publication, mais qui sont oubliés aujourd'hui. Il avait changé plusieurs fois de religion, et toujours dans la vue de quelque intérêt temporel. Poëllnitz, né riche, dissipa bientôt sa fortune, et tout le reste de sa longue carrière il ne vécut que d'expédients, c'est-à-dire en se procurant de l'argent par tous les moyens possibles, même par ceux qui étaient le moins honorables. Il avait vécu dans presque toutes les cours de l'Europe, et avait obtenu en différents temps des gratifications ou des places de presque tous les souverains. Compromis dans la conspiration de la duchesse du Maine et du marquis de Cellamare contre le duc d'Orléans, le régent, il fut forcé de fuir de Paris, et n'échappa qu'avec peine au châtiment qu'il avait encouru. Il se fixa enfin à Berlin, où Frédéric le fit un de ses chambellans et l'admit dans sa société ; il y jouait un rôle mixte entre le bouffon et le plastron, et Frédéric résistait rarement à montrer le mépris qu'il avait

MCD 2019

pour lui, quoique cependant le baron l'amusât.

La manière dont Poëllnitz fut conduit à changer de religion pour la dernière fois est assez curieuse, et prouve le peu de considération que le roi avait pour lui. Un jour qu'il se plaignait à Frédéric de sa pauvreté, sujet sur lequel il était fort éloquent, ce prince, après avoir feint de l'écouter avec intérêt, lui dit d'un air de bonté : « Je voudrais bien vous aider ; » mais comment faire ? vous savez que je » ne puis suffire à tout qu'à force d'éco- » nomie, tant ce pays est pauvre ! Si vous » étiez encore catholique, je pourrais vous » donner quelque canonicat, j'en ai de » temps en temps d'assez bons à ma nomi- » nation ; en ce moment même il en vaque » un que je ne sais à qui donner, et vous » concevez que j'aimerais mieux vous en » gratifier que tout autre. Mais vous êtes » maintenant réformé, c'est-à-dire attaché » à la religion qui, malheureusement, est » la plus pauvre de toutes ; elle ne m'offre » aucun moyen de vous être utile..., et je » vous assure que j'en ai un véritable re- » gret. »

La baron fut trompé à l'air de bonhomie avec lequel Frédéric lui avait parlé, et, comptant implicitement sur ce qu'il avait entendu, il se hâta d'agir en conséquence. Dès le soir même, il fit une abjuration en forme, et vint le lendemain matin déclarer au roi qu'il avait suivi son conseil, ajoutant qu'il espérait recevoir le bénéfice que sa majesté lui avait fait entrevoir. « J'en suis » vraiment au désespoir, répondit le roi » avec beaucoup de gravité, mais j'ai donné » ce matin le canonicat dont je vous ai » parlé. Ce contre-temps est cruel ! mais » pouvais-je deviner que vous étiez si prêt à » changer encore une fois de religion. Que » puis-je faire maintenant ?... Ah ! je me » rappelle qu'il me reste encore à nommer » à une place de rabbin ; faites-vous juif, » et je vous la promets. » Ce fut ainsi que Poëllnitz redevint catholique pour le reste de sa vie ; mais il est facile de s'imaginer son dépit et son chagrin, lorsqu'il s'aperçut que son maître s'était joué de lui.

Des amis et compagnons de Frédéric à cette époque, l'un des plus accomplis était l'Italien Algarotti. Né à Venise, de parents riches qui lui donnèrent une excellente éducation, il se consacra de bonne heure à la littérature et aux sciences. A l'âge de vingt-un ans il publia son *Newtonianismo per la Donne*, dans lequel il chercha à expliquer le système du savant anglais de telle manière qu'il fût facile à comprendre des femmes et des gens du monde. Cet ouvrage eut un grand succès ; il fut traduit en diverses langues. Plus tard, il réussit également dans ses poésies italiennes, ainsi que dans différentes dissertations sur des sujets littéraires et scientifiques. Frédéric avait fait dans sa jeunesse la connaissance d'Algarotti, qui avait été le voir à Rhinsberg quand il n'était encore que prince royal ; dans la suite, Algarotti passa quelques années à Postdam, où Frédéric le nomma chambellan, lui donna le titre de comte et l'ordre du Mérite. — Il l'appelait son *cygne d'Italie ;* en effet, les manières aimables, l'aménité de caractère et les talents brillants d'Algarotti le faisaient aimer et estimer de tout le monde. Le climat rigoureux du nord lui ayant attaqué les poumons, il retourna dans sa patrie, et mourut en 1764 âgé de cinquante-deux ans. Sur son tombeau, érigé dans le *Campo santo*, on lisait cette courte épitaphe dictée par Algarotti à son lit de mort : *Hic jacet Algarottius non omnis.* — Le roi de Prusse y fit ajouter les mots suivants : *Algarotto, Ovidii æmulo, Newtoni discipulo; Fredericus rex* (1).

Les hommes célèbres ont le privilége d'attacher l'attention à tout ce qui les concerne ; mais, si l'on recueille avidement leurs actes publics et privés, on aime encore à connaître leur extérieur, comme si l'enveloppe dénonçait toujours d'avance les qualités du cœur et de l'esprit. Toutefois il arrive souvent de singuliers mécomptes, en pareil cas, car les apparences les plus flatteuses peuvent cacher la nullité la plus complète. Il serait donc très-hasardeux de juger un homme supérieur d'après sa taille ou sa figure. Néanmoins, nous croyons satisfaire la curiosité de nos lecteurs, en leur offrant le portrait détaillé du

(1) *Vie de Frédéric II*, par lord Dover ; tome II, page 205 et suivantes.

MCD 2019

grand Frédéric, tracé par un contemporain : « Le roi de Prusse, dit-il (1), est au-dessous de la taille moyenne, bien fait et remarquablement actif pour son âge. Il s'était créé un tempérament vigoureux par l'exercice et par une vie laborieuse, car sa constitution ne paraît pas d'abord avoir été des plus fortes. Son regard annonce la vigueur et la pénétration d'esprit ; il a de beaux yeux bleus, et, selon moi, l'ensemble de sa physionomie est agréable. Des personnes qui l'ont vu sont d'un avis contraire ; toutes celles qui ne jugent de lui que d'après ses portraits doivent l'être ; car, bien que j'en aie vu plusieurs qui lui ressemblent un peu et quelques-uns qui lui ressemblent beaucoup, cependant aucun peintre ne l'a parfaitement représenté. Ses traits s'animent à un point étonnant lorsqu'il parle. Il est fort courbé et penche presque constamment la tête d'un côté. Le son de sa voix, dans la conversation, est le plus clair et le plus agréable que j'aie jamais entendu. Il est grand parleur, et pourtant ceux qui l'écoutent regrettent qu'il ne parle pas encore davantage. Ses observations sont toujours vives, très-souvent justes, et peu d'hommes possèdent plus que lui le talent de la repartie. Il ne varie presque jamais son costume, qui consiste en habit bleu avec doublure et revers rouges, veste et culotte jaunes ; il a toujours des bottes avec des revers à la hussarde qui lui retombent en plis autour des chevilles. Son chapeau passerait en Angleterre pour ridiculement grand, mais il n'est que de la grandeur en usage parmi les officiers de cavalerie prussiens ; il porte ordinairement un des longs bouts sur le front et les yeux, et la corne du milieu sur le côté. Il a une queue et une seule boucle de chaque côté de la tête. A voir ses cheveux inégalement poudrés, on peut en conclure, au premier aspect, qu'il presse fort son coiffeur dans l'exercice de ses fonctions. Il se sert d'une très-grande tabatière d'or dont le dessus est enrichi de diamants ; il prend une quantité immodérée de tabac, qui laisse presque toujours des traces sur ses vêtements. »

(1) Dr Moor's, *Wiew of Society and Manners in France, Switerland and Germany.*

Au dix-huitième siècle, la liberté de la presse n'existait encore de fait qu'en Angleterre ; dans tous les autres États de l'Europe, elle était soumise à une censure plus ou moins rigoureuse, suivant les vues politiques des princes. Parmi ces derniers, les uns regardaient la presse comme une arme si redoutable, qu'il fallait en interdire complétement l'usage ; les autres, au contraire, parmi lesquels on comptait Frédéric, n'attachaient que peu d'importance à des écrits dont toute la force reposait sur des arguments. Il est vrai que la majorité du peuple prussien savait à peine lire, et qu'ainsi les livres devenaient inoffensifs et ne pouvaient ébranler le despotisme du gouvernement cimenté par les siècles. Cependant le roi crut devoir soumettre la presse à des entraves, non pas qu'il craignît pour lui-même ses attaques, mais il voulait empêcher que les libelles publiés contre les puissances étrangères ne lui suscitassent des embarras. En effet, l'impératrice Catherine II, parvenue au trône par le meurtre de son époux, aurait voulu étouffer le souvenir de cet attentat en empêchant qu'il fût rappelé au souvenir du public : de là vient qu'elle faisait exercer la plus grande surveillance sur tous les genres d'écrits qui étaient mis au jour par l'impression. Elle eût désiré parvenir au même but dans les Etats voisins, et ce furent ses plaintes réitérées qui engagèrent Frédéric à apporter quelques restrictions à la liberté de la presse dans son royaume. Toutefois cette restriction, renfermée dans de justes bornes, contraignit seulement les écrivains et les éditeurs de certains livres de se montrer plus circonspects qu'auparavant. — Quant à la liberté de parler, elle était presque aussi grande que dans les républiques les plus démocratiques ; chacun pouvait censurer à son gré les mesures du pouvoir et même s'attaquer au souverain. « Aussi, dit un voyageur anglais (1), ce qui me surprit le plus, lorsque je me trouvai à Berlin, ce fut la liberté avec laquelle on s'exprimait sur la conduite du roi et de son gouvernement. J'y ai entendu discuter des sujets politiques et d'autres encore

(1) Dr Moor's *Wiew of Society and Manners in France, Switzerland and Germany.*

MCD 2019

plus délicats, avec aussi peu de ménagements que dans un café de Londres... Au reste un gouvernement soutenu par une armée de cent quatre-vingt mille hommes peut en toute sûreté ne pas se mettre en peine de quelques discours ou de quelques écrits satiriques. Pendant que Frédéric se réserve le pouvoir absolu sur la vie et les biens de ses sujets, il leur laisse la plus entière liberté de s'amuser, et de faire sur sa conduite toutes les remarques et toutes les plaisanteries qui leur passent par la tête. »

Nous avons dit plus haut que Frédéric avait eu plusieurs frères ; nous ne parlerons que d'un seul, le prince Henri qui a su illustrer sa mémoire par des triomphes militaires, qui l'ont placé presque au même rang que le monarque prussien. En effet, il remporta plus d'une glorieuse victoire, et dans la guerre de sept ans, il mérita que le roi lui rendît ce témoignage, que seul, dans cette lutte si longue et si meurtrière, il n'avait jamais commis une seule faute. Un écrivain (1) qui a passé vingt années à la cour de Berlin, a tracé le parallèle suivant de Frédéric et de Henri : « La physionomie de tous les deux était très-marquée et bien caractéristique ; mais le roi avait une très-belle tête, ce qui n'empêchait pas sa physionomie d'être dure quand il le voulait, et le prince, qui était bien éloigné d'être beau, ne tardait jamais à paraître très-aimable. Personne peut-être n'avait les yeux plus vifs et plus spirituels et le regard plus pénétrant et plus agréable que le premier, chez qui pourtant le coup d'œil devenait si facilement terrible et foudroyant; le second avait des yeux presque déplacés et durs au premier aspect, et néanmoins, on ne l'avait pas entendu dix minutes, que l'on oubliait entièrement ce défaut. Le frère aîné avait l'esprit sémillant, plein de saillies et d'épigrammes, naturellement porté à la gaieté et au persifflage, mais pénétrant et pour ainsi dire prophétique, ayant ce degré de finesse qui circonvient les autres, et qui tient à la ruse. Le prince Henri avait l'esprit sérieux, mais sans être lourd ; raisonneur, mais sans pédantisme ; sévère, mais sans méchanceté; délicat et subtil sans fausseté ; droit et juste sans rudesse ; la finesse, chez lui, était de la prudence, et se bornait à découvrir celle d'autrui pour y échapper. Tout homme, bon observateur, aurait été enchanté d'approcher et d'entendre quelquefois le roi, il l'aurait admiré : tout homme honnête et sensible aurait voulu vivre avec le prince, il l'aurait aimé. Celui-là jetait dans la société l'agrément avec une sorte de profusion ; celui-ci ne manquait jamais d'y apporter les attentions les plus délicates, et les prévenances les plus obligeantes. Tous les deux étaient plus qu'instruits, ils étaient savants ; tous les deux avaient également la profondeur, l'étendue et la fécondité du génie; ils ont fait tous deux de grandes choses dans la guerre et dans la politique ; mais l'un comme par inspiration et l'autre avec réflexion et calcul ; aussi est-il arrivé que celui-là a fait des fautes, mais a beaucoup plus fait de choses, et que celui-ci, qui pourtant à beaucoup fait, n'a point de fautes à se reprocher. Quant aux défauts, on pourrait surtout accuser le roi de trop de méfiance, et le prince de trop de confiance. Je ne parle pas de la discrétion : le roi a quelquefois dévoilé ses opinions politiques par passion ; le prince n'a jamais été indiscret que pour ce qui le concernait personnellement, parce que le premier était plus naturellement vif, et le second plus naturellement franc. Tous les deux étaient très-fiers en certaines occasions : c'est-à-dire, le roi, quand il pensait qu'on voulait lui manquer, et le prince quand il pensait qu'on lui avait manqué. Sous le rapport des opérations militaires, le roi était hardi par caractère, et le prince par principe ; tandis que, d'autre part, celui-là était indulgent et bon par système, et celui-ci par caractère.

» Il existait toutefois une secrète jalousie entre les deux frères, qui, tous deux, avaient la même aptitude pour le commandement, mais l'un était roi et souvent despote, et l'autre, quoique sujet, avait peine à se plier à une obéissance presque servile. Il en résultait que le monarque et le prince ne vivaient pas toujours d'accord,

(1) Thiébault. Voir ses *Souvenirs*.

MCD 2019

et qu'il régnait entre eux de la froideur. En outre, ils n'avaient ni les mêmes goûts ni les mêmes penchants sur plusieurs points, ce qui, dans la vie privée, les rendait presque étrangers l'un à l'autre dans les rapports habituels. Le prince survécut au monarque quinze années, car il ne mourut qu'en 1802.

» A l'exception du héros de Friedberg (1) et du roi, les sœurs de Frédéric l'emportaient beaucoup sur leurs frères par les facultés de l'esprit. Nous avons déjà parlé de la Margrave de Bareith qui, dans sa jeunesse, avait partagé les souffrances du prince royal, et les avait adoucies par son dévouement. Cette princesse a laissé des Mémoires pleins d'intérêt, auxquels nous empruntons quelques détails sur ses trois sœurs, la duchesse de Brunswick, Ulrique, qui devint reine de Suède, et Amélie, qui mourut sans avoir été mariée.

« Un ambassadeur, dit la margrave, était venu à Berlin demander la main d'Amélie pour le prince de Suède. Celle-ci ne pouvait accepter cette proposition sans renoncer à son culte, car il fallait quitter la communion de Calvin pour celle de Luther. Elle consulta Ulrique, qui, poussée peut-être par le désir de la supplanter, lui conseilla, pour éviter cette hyménée, de se montrer sous les dehors les moins agréables. En effet, l'envoyé ne tarda pas à prendre mauvaise opinion du caractère d'Amélie, et s'attacha à la princesse Ulrique, qui faisait autant de frais pour se montrer aimable que sa sœur en faisait pour déplaire, et il finit par solliciter l'union du prince suédois avec Ulrique. Amélie fut aussi surprise que mortifiée de ce dénoûment; elle accusa sa sœur de l'avoir trompée, et ne lui pardonna jamais sa conduite dans cette affaire, qu'elle taxait de perfidie. Ce fut à cette époque que, se voyant délaissée, elle jeta les yeux sur un simple garde du corps nommé Trenck. auquel elle livra son cœur et sa personne, Trenck paya son bonheur par une rigoureuse captivité qui dura dix ans, et à laquelle il n'échappa que par la fuite (2). Amélie avait reçu de la nature de la beauté, des talents, le don et le désir de plaire (1). Bientôt après la perte de son amant, elle parut tout à coup vieille et décrépite : sa beauté était remplacée par des rides ; elle avait presque perdu la vue, ses membres étaient paralysés ; elle avait tant de difficulté à parler qu'il était très-pénible aux autres de la comprendre; sa tête branlait violemment, et ses jambes ne pouvaient plus soutenir son corps. Son caractère ne subit pas moins de changement que sa personne ; au lieu de continuer d'être pour ainsi dire l'âme de la société par les grâces et les agréments de son esprit, elle devint solitaire et acariâtre, dépréciant toujours les autres et se réjouissant des maux qui leur arrivaient. Quant à ses infirmités on suppose qu'elle se les est attirées volontairement en prenant des drogues vénéneuses, dans le désespoir que lui faisaient éprouver ses malheurs. On rapporte que dans un temps où elle avait les yeux enflammés, son médecin lui conseilla de les tenir au-dessus d'un liquide très-puissant, en lui recommandant très-expressément de ne pas approcher ce liquide de ses yeux ; elle les frotta, au contraire, avec la composition dont nous venons de parler, ce qui produisit un si funeste effet, qu'elle devint presque aveugle, et que depuis elle eut toujours les yeux à moitié sortis de leur orbite. Elle vécut dans cet état déplorable pendant de longues années, et mourut peu de temps après Frédéric, qui, jusqu'à son dernier moment, lui témoigna plus d'égards et même plus de tendresse qu'au reste de sa famille.

» Montée sur le trône de Suède, Ulrique se trouva dans la situation la plus pénible, car son époux ne régnait que de nom : le pouvoir était entre les mains du sénat, qui n'avait laissé au monarque que les honneurs du rang suprême. Impuissant à faire le bien comme le mal, le roi de Suède n'était plus qu'un esclave couronné, et à la merci d'une insolente arirtocratie, qui lui prodiguait les dégoûts et les humiliations. Dans la position difficile où elle était placée, Ulrique montra autant de tact que de fermeté. Admis à Berlin, dans l'intimité de la famille royale, c'est à cette princesse que Voltaire

(1) Le prince Henri.

(2) Il se réfugia en France, où il s'affilia au parti démocratique, qui enfin l'envoya à l'échafaud.

(1) *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, par Thiébault, auquel nous empruntons ce passage.

MCD 2019

DEL PUEBL
MUSEO
299
MADRI



adressa un madrigal, qui passe pour un modèle dans ce genre (1). — La duchesse de Brunswick était aussi très-remarquable et par son caractère et par son esprit ; elle possédait encore une instruction aussi solide que variée.

Malgré sa haute raison et les lumières de son esprit, Frédéric n'avait aucune croyance religieuse, et ce penchant à l'incrédulité se développa dans son âme malgré les exemples contraires que lui offrait toute sa famille, qui suivait la doctrine de Calvin. Il est probable que la lecture de certains livres commença à ébranler la foi du jeune prince, et qu'il fut toute sa vie entretenu dans son incrédulité par ses liaisons intimes avec le parti philosophique français, dont Voltaire était le coryphée. Or, on sait que cet écrivain avait juré la ruine de la religion du Christ ; la plupart des écrits qu'il publia dans sa vieillesse étaient composés dans ce but. Devenu roi, Frédéric ne cessa d'afficher dans ses lettres son mépris pour les choses saintes ; mais il se garda bien de chercher à ébranler par des actes les croyances des peuples soumis à son sceptre. Lorsqu'au début de son règne il s'empara de la Silésie, il montra publiquement son respect pour le catholicisme, et usa de grands ménagements envers ses ministres ; ce furent, il est vrai, des vues toutes politiques qui dirigeaient sa conduite dans cette affaire ; mais cela prouve qu'il connaissait toute l'importance des sentiments religieux et leur immense crédit sur les masses. Il s'égayait volontiers avec Voltaire et d'Alembert sur les ridicules de la superstition, et il donnait cette épithète à toutes les religions ; mais, en sa qualité de prince, il était trop habile pour ne pas s'en tenir à des saillies qui lui semblaient sans danger faute d'application. Cependant, les lettres du monarque prussien devenaient en France l'entretien de tous les cercles philosophiques ; on savait qu'il n'était guère chrétien que de nom ; aussi la surprise fut-elle générale, quand on apprit que Frédéric, au lieu de prendre part à la proscription des jésuites, leur donnait un asile dans ses États. Ces moines, dont l'existence ne remontait qu'au milieu du seizième siècle, avaient toujours grandi depuis cette époque ; leur puissance s'était étendue dans tous les pays catholiques où ils présidaient à l'instruction de la jeunesse, tandis qu'ils dirigeaient la conscience des rois. Mais l'abus qu'ils firent de leur puissance éveilla les craintes et la jalousie des dépositaires du pouvoir, et les jésuites finirent par succomber dans la lutte. Le premier coup partit du Portugal, où régnait, sous le nom de son maître, le marquis de Pombal. Il accusa les jésuites d'avoir trempé dans l'assassinat du monarque de ce pays ; il les chassa de tous leurs établissements, et finit par les déporter en Italie, après avoir prononcé l'abolition de leur ordre. En France, le duc de Choiseul suivit l'exemple de Pombal ; il fut imité à son tour par les Espagnols, les Napolitains, le duc de Parme et les chevaliers de Malte ; enfin, après de longues négociations, la cour de Rome consentit à la ruine des fils de Loyola, qui fut prononcée par une bulle arrachée, en 1773, à Benoît XIV. Frédéric se déclara le protecteur de ces religieux : non-seulement il conserva ceux qui habitaient la Silésie, soumise au catholicisme, mais il recueillit tous les jésuites qui vinrent en Allemagne, et il leur confia la direction des études dans les colléges de ses États. Dans une conversation rapportée par le prince de Ligne, il s'exprimait ainsi au sujet de ces bons pères : « Pourquoi » a-t-on détruit les dépositaires des grâces » de Rome et d'Athènes, ces excellents » professeurs des humanités, et peut-être » de l'humanité, les ci-devant révérends ? » L'éducation y perdra. Mais, comme nos » frères les rois catholiques très-chré- » tiens, très-fidèles et apostoliques, les » ont chassés, moi, très-hérétique, j'en » ramasse tant que je puis. Un jour vien-

(1) Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs ce madrigal, quoiqu'il soit connu de beaucoup d'entre eux :

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des dieux j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire ;
Les dieux, en m'éveillant, ne m'ont pas tout ôté,
Je n'ai perdu que mon empire.

MCD 2019

» dra où l'on me fera peut-être la cour » pour en avoir. Je conserve la race ; et je » leur disais l'autre jour : Un recteur com- » me vous, mon père, je puis très-bien le » vendre 300 écus ; vous, révérend père » provincial, 600, ainsi des autres à pro- » portion : Quand on n'est pas riche, on » aime à faire des spéculations. » Les jésuites, suivant la prédiction de Frédéric, ont reparu dans la plupart des États qui les avaient chassés ; mais ils n'ont pu s'y maintenir, et, quoiqu'il subsiste encore, cet ordre si célèbre ne joue plus qu'un rôle secondaire ; en vain il s'efforce de restaurer sa fortune première, elle a passé sans retour.

Si Frédéric se servit constamment des hommes comme d'instruments qu'il brisait ou qu'il dédaignait lorsqu'ils avaient cessé de lui être utiles et de lui plaire, en revanche il montra toujours le plus vif attachement pour les animaux ; il donnait la préférence aux chiens, et avait toujours autour de lui cinq à six levriers, auxquels il donnait chaque jour à manger de sa propre main ; il les soignait lorsqu'ils étaient malades, et accordait la sépulture dans ses jardins à ceux qui mouraient. Il poussait la complaisance jusqu'à prendre part à leurs jeux, et les laissait gâter tous les meubles de ses appartements : « Mes » chiens, » disait-il un jour, « déchirent » mes fauteuils ; mais qu'y faire ? Si je les » faisais raccommoder aujourd'hui, ce se- » rait à recommencer demain ; il faut bien » prendre patience ! Au bout du compte, » une marquise de Pompadour me coûte- » rait bien davantage, et me serait moins » attachée et moins fidèle. » L'histoire a conservé les noms des deux chiens favoris de Frédéric : ils s'appelaient Biche et Alcmène. Il emmena le premier avec lui à la guerre. Cet animal, ayant été pris à la bataille de Soor, fut rapporté à Frédéric, qui était alors occupé à écrire. Biche sauta sur la table, et entoura de ses deux pattes le cou du roi, à qui cette marque d'attachement arracha des larmes. Quand Alcmène expira, Frédéric garda plusieurs jours le cadavre de cet animal dans son appartement, au risque d'altérer sa santé.

Comme presque tous les rois, car ce vice semble inhérent à leur caractère, Frédéric était né ingrat ; aussi ne fit-il rien pour la famille de Katt, qui s'était sacrifié pour lui. Après cette tragique aventure, et lorsqu'il était encore détenu à Custrin, le prince était accueilli dans la famille du baron Wrech, dont la demeure était voisine de la ville ; il allait chaque jour faire de la musique dans cette maison, et accepta plus d'une fois des avances d'argent qui s'élevèrent à une somme assez considérable. Eh bien ! durant tout son règne, loin de favoriser cette famille, il ne lui accorda d'autre grâce que celle de ne la pas persécuter. Il justifiait cette conduite en disant que le souverain ne pouvait récompenser les complices du prince royal. L'histoire ne saurait admettre un tel prétexte, que tout cœur généreux et reconnaissant désavouera toujours. Au reste, on pourrait appliquer à Frédéric ce mot qui fut dit à Fontenelle par madame de Tencin, en lui posant la main sur le cœur : *C'est de la cervelle qui est là.* En effet, le roi de Prusse semble avoir soumis tous les sentiments aux calculs de son esprit : de là vint qu'il ne fut réellement sensible ni à l'amour ni à l'amitié. Il en subit la peine, car rien ne fut plus triste que sa vieillesse, où il n'avait autour de lui, pour le soulager dans ses souffrances, que les soins intéressés de quelques domestiques. Il s'était uni à une princesse qui possédait deux qualités précieuses, la douceur et la bonté ; mais, la nuit même de son mariage, il avait quitté le lit nuptial pour n'y jamais rentrer. Depuis ce moment il avait toujours vécu loin de la reine, et il allait la voir seulement une fois chaque année. Elle demeura toute sa vie confinée à Berlin et à Charlottembourg, et ne visita jamais ni Postdam ni Sans-Souci. Quoiqu'elle ait survécu à son époux, elle ne put assister à ses derniers moments, lui prodiguer ses soins et lui fermer les yeux. Toutefois, et malgré les taches qui déparent le caractère de Frédéric, ce prince n'en restera pas moins grand parmi les hommes, car il fut doué de ces talents supérieurs qui ravissent l'admiration. Chargé de gouverner un royaume, il l'agrandit par des conquêtes, l'enrichit par le commerce, et finit par l'élever au pre-

MCD 2019

mier rang parmi les puissances européennes. Un si brillant résultat a fait excuser toutes les faiblesses et les fautes d'un monarque qui a été tout à la fois guerrier, législateur et administrateur, et qui, à tous ces titres, a conquis une gloire que le temps doit rendre impérissable.

## FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

Ce monarque était neveu du grand Frédéric, et fils du prince Guillaume, mort en 1759, dans la disgrâce, pour avoir éprouvé de graves échecs à la tête d'une armée dont il était le chef. Néanmoins Frédéric s'attacha au jeune Guillaume, auquel il fit donner une éducation soignée, mais qui ne put changer les dispositions naturelles de l'élève. En effet, soumis à un régime militaire, il montra du courage sur les champs de bataille; mais son caractère demeura privé d'énergie, et son jugement de rectitude. Aussi ne tarda-t-il pas à démentir la prédiction de son oncle, qui avait dit · « *Ce jeune homme me recommencera.* » Il était âgé de quarante-deux ans lorsqu'il monta sur le trône. Les premiers actes de son gouvernement firent augurer favorablement de l'avenir qu'il préparait à la monarchie. Le roi était alors dirigé par le comte de Hertzberg, qui rendit la Prusse respectable au dehors, tandis qu'au dedans il travaillait au bonheur du peuple en détruisant certains abus préjudiciables à la prospérité publique. La sœur du roi Frédéric-Guillaume avait épousé le prince d'Orange, stathouder en Hollande. Ce pays était alors divisé en deux partis qui se faisaient une guerre acharnée. L'un de ces partis prétendait abaisser le pouvoir du prince d'Orange, placé à la tête du gouvernement; il l'accusait d'être dévoué servilement à l'Angleterre, et de négliger la marine, qui était la force de l'État. On souleva contre lui avec tant de violence l'opinion publique, que le prince donna sa démission, et quitta même le territoire de la république [1784]. Il revint plus tard dans la province de Gueldre, et tenta de s'emparer de plusieurs cités; mais il échoua, et ses adversaires, ayant destitué tous les principaux magistrats pour les remplacer par leurs créatures, devinrent maîtres du pouvoir. Sur ces entrefaites, la princesse d'Orange, s'étant mise en route pour se rendre à la Haye, fut arrêtée, et ne put continuer son voyage. Frédéric-Guillaume demanda aussitôt satisfaction pour l'insulte faite à sa sœur; n'ayant pas obtenu celle qu'il attendait, il fit marcher un corps de vingt mille hommes qui envahirent la Hollande, s'emparèrent d'Amsterdam, et rendirent au stathouder toute son autorité [1787].

A cette époque, les Pays-Bas se révoltèrent contre Joseph II, qui voulait abolir tous leurs priviléges pour y substituer une nouvelle forme de gouvernement. Le roi de Prusse refusa de prêter son appui aux insurgés belges, quoique son intérêt lui dictât une conduite opposée; car la Prusse ne pouvait être forte qu'en affaiblissant l'Autriche. Il ne montra pas une politique plus habile en abandonnant les Turcs à la merci des Russes, et en ne secourant pas la Suède, dont le monarque Gustave III fit trembler un moment Catherine à Saint-Pétersbourg. Mais ce prince, trahi par les principaux officiers de son armée, et abandonné par l'Angleterre, fut contraint de mettre bas les armes, et la czarine put alors dicter au sultan les conditions qu'il lui plut de lui imposer.

On se rappele que la Pologne avait subi un premier partage; mais les habitants, demeurés libres, prirent la résolution salutaire de réformer les vices de leur constitution. La Prusse leur promit son secours en vertu d'un traité d'alliance [29 mai 1790]; cependant Catherine, ayant conclu la paix avec la Porte, voulut empêcher les Polonais de guérir les maux de l'anarchie qui les dévorait depuis si longtemps; elle fit entrer ses soldats dans le royaume. Le monarque prussien, au lieu de défendre ses alliés, s'unit contre eux avec l'impératrice, et les deux cours de Saint-Pétersbourg firent un nouveau partage de la malheureuse Pologne [1793].

Cependant la révolution française, commencée en 1789, préludait à la destruction complète de la royauté. Le roi de Prusse crut devoir prévenir ce résultat, et s'unit avec l'Angleterre et l'Autriche pour forcer

MCD 2019

les Français à rendre à Louis XVI sa toute-puissance. Tel fut le motif avoué du célèbre traité de Pilnitz. Une armée prussienne, ayant pour chef le duc de Brunswick, pénétra jusqu'à Verdun; mais elle battit bientôt en retraite, repoussée par des volontaires qui marchaient au feu pour la première fois. D'ailleurs la Pologne se soulevait alors à la voix de Kosciusko; les Prussiens se hâtèrent d'accourir pour étouffer l'incendie qui venait de s'allumer. Ils furent aidés par les Russes et les Autrichiens; Kosciusko succomba accablé par le nombre. Le roi Stanislas Auguste abdiqua, et ce qui restait de la Pologne devint la proie des envahisseurs. La Prusse, déjà maîtresse de la majeure partie de la grande Pologne, y joignit les palatinats de Masovie, de Podlachie, de Troki, et quelques lambeaux de territoire appartenant au palatinat de Cracovie. Mais tandis qu'il triomphait en Pologne, le roi de Prusse souscrivait au traité de Bâle, par lequel la république française le dépouillait de tous ses États situés sur la rive gauche du Rhin.

A l'avénement de Frédéric-Guillaume, il s'était laissé conduire par Hertzberg et Gertz, deux ministres habiles, dont les conseils furent profitables à sa gloire et à la prospérité de la Prusse; mais il les disgrâcia pour se livrer à une maîtresse, la comtesse de Lichtnau, qui s'empara de la direction des affaires, sans avoir la force ni le talent de les diriger. Quand Frédéric-Guillaume expira, le 16 novembre 1797, il avait dissipé les trésors que lui avait laissés Frédéric, et fait descendre la Prusse du haut rang où ce grand homme l'avait placée. Enfin, son royaume qui s'était élevé par les armes, ne possédait plus que des officiers sans mérite militaire, et des soldats qui n'avaient pas soutenu la vieille réputation que leurs pères avaient si glorieusement conquise dans la guerre de sept ans. La Prusse, à la mort de son roi, était affaiblie et discréditée aux yeux de toute l'Europe.

## FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

Quand ce prince monta sur le trône, la France était encore en guerre avec une partie de l'Europe; car, si la plupart des peuples avaient adopté ses principes démocratiques, ils étaient repoussés par les rois, qui s'efforçaient de les étouffer. Le nouveau prince ne prit aucune part à cette lutte; mais sa neutralité lui valut plus d'avantages (1) que des triomphes sur les champs de bataille. Néanmoins à la paix de Lunéville, conclue en 1803, la Prusse fut contrainte de céder à la France les provinces qu'elle possédait sur le bord du Rhin; toutefois, elle reçut en dédommagement plusieurs villes, Hildesheim, Paderborn et Munster. Cependant l'Autriche, malgré ses défaites, nourrissait toujours l'espérance de résister à la fortune de Napoléon. Revenu d'Égypte à l'improviste, ce général avait renversé le directoire, et s'était fait déclarer premier consul; c'est sous ce titre qu'il avait reconquis l'Italie à Marengo, et chassé les Autrichiens de cette contrée. Quelque temps après, il avait profité de l'ivresse qu'avait fait naître ce triomphe pour troquer sa magistrature populaire contre le titre d'empereur; en qualité de successeur de Charlemagne, il avait posé sur son front, à Milan, la couronne de fer, et il faisait percer son dessein de donner à ses États la même étendue que jadis avaient eue ceux du fils de Pepin. La puissance déjà gigantesque de Napoléon, et ses projets ambitieux, ne cessaient de tenir l'Europe en alarmes; les empereurs d'Allemagne et de Russie, les rois de Suède et de Naples, formèrent une troisième coalition soldée par l'or de l'Angleterre; mais Napoléon tenait alors une armée à Boulogne prête à passer la Manche pour conquérir la Grande-Bretagne. A la tête de ses guerriers, il envahit la Germanie et marche sur Vienne, qui lui ouvre ses portes; la bataille d'Austerlitz, où il bat les Autrichiens et les Russes réunis, amène la paix de Presbourg, qui change la face de l'Allemagne; le vainqueur crée des rois, et organise une confédération dont il se déclare le chef. La Prusse était demeurée dans l'inaction, par suite d'une politique aussi fausse qu'avide: le vainqueur, dont les troupes s'étaient rendues maîtresses du Hanovre, le céda à

(1) Il obtint alors le Hanovre, qu'il fut obligé de rendre quelque temps après.

MCD 2019

Frédéric-Guillaume ; mais cet électorat appartenait à la famille de Brunswick, maîtresse du trône de la Grande-Bretagne, et qui déclara la guerre à la Prusse, ainsi que la Suède. Ce fut alors que Frédéric-Guillaume reconnut trop tard la faute qu'il avait faite, en s'isolant des autres nations qui avaient tenté de secouer le joug que la France voulait leur imposer ; il fut donc réduit à tenir tête presque seul à Napoléon. La campagne s'ouvrit par la rencontre de Saafeld, où le prince Louis de Prusse fut tué [1806]. Cependant les Français s'avançaient rapidement, et coupaient les différents corps de l'armée ennemie par d'habiles manœuvres, qui amenèrent les batailles d'Iéna et d'Aüverstadt ; Napoléon commandait en personne à la première, et Davoust à la seconde. Les Prussiens éprouvèrent simultanément la déroute la plus complète, et, jetés dans une confusion inexprimable, ne purent se rallier. Dix jours après ces deux victoires, Napoléon pénétrait dans Berlin, et trente jours plus tard ses troupes atteignaient la Vistule, tandis que toutes les places fortes du royaume de Frédéric tombaient successivement en son pouvoir. Les débris des troupes prussiennes s'étaient retirés en Pologne, où elles avaient fait leur jonction avec les Russes ; une action sanglante engagée à Eylau, auprès de Kœnisberg, fut sans résultat. La bataille de Friedland porta le dernier coup à la puissance prussienne : l'empereur moscovite abandonna son allié, et fit la paix à Tilsitt avec Napoléon. Frédéric-Guillaume perdit cinq millions de ses sujets, et la moitié de son empire ; avec ses dépouilles, Napoléon forma le grand-duché de Varsovie, dont il investit le roi de Saxe, et institua un royaume de Westphalie, qu'il donna à son plus jeune frère, Jérôme.

Frédéric-Guillaume s'était réfugié avec la reine son épouse à Saint-Pétersbourg ; il ne rentra à Berlin qu'au mois de décembre 1809. Privé de ses plus belles provinces, et, enrôlé par force dans la confédération du Rhin, il n'était plus qu'un des satellites de l'astre qui planait alors sur toute l'Europe. Lorsque Napoléon entreprit de porter la guerre jusque sur les bords de la Néva, il conclut avec la Prusse et l'Autriche un traité de garantie mutuelle, et les força de réunir leurs troupes aux siennes. Cependant, vaincus par les éléments plus encore que par le fer de l'ennemi, les Français avaient évacué Moscou pour regagner la Pologne ; de six cent mille guerriers qui avaient franchi le Niémen, il en restait à peine vingt mille, qui apportèrent la nouvelle de ce grand désastre. Aussitôt l'Europe se souleva, et la Prusse se déclara la première ; le général Yorck, qui commandait un corps prussien, quitta les rangs des Français pour aller se joindre aux Russes. Frédéric-Guillaume était alors à Berlin, occupé par une garnison française ; il feignit alors de désavouer Yorck ; mais lorsqu'il eut gagné Breslau, il changea de langage, et appela aux armes ses sujets [février 1813]. La nation se souleva tout entière, et prit part aux sanglantes batailles qui accomplirent la délivrance de l'Allemagne. Nous supprimons les détails de cette guerre, qui dura jusqu'en 1814, et qui sont rapportés dans l'*Histoire de France ;* il nous suffira de dire que les Prussiens se signalèrent dans cette lutte sous les ordres de Blucher, audacieux partisan qui s'était élevé jusqu'à la première dignité militaire ; il mérita même par ses exploits d'être regardé comme le libérateur de son pays. Le traité de paix restitua au roi de Prusse tous les États qu'il avait perdus, et lui rendit son ancienne prépondérance.

Napoléon, renversé du trône et confiné dans une petite île, en sortit tout à coup, et reparut en France, dont il se rendit maître par la seule magie des grands souvenirs qu'il avait laissés. L'Europe entière se coalisa de nouveau contre lui ; les Prussiens et les Anglais entrèrent en lutte avec l'armée française : les premiers furent battus à Ligny ; mais le lendemain, lorsque Napoléon était aux prises à Waterloo contre les troupes britanniques, les Prussiens, revenant tout à coup sur leurs pas, donnèrent la victoire à leurs alliés. Napoléon alla mourir prisonnier à Sainte-Hélène, où il fut gardé par des commissaires des cinq grandes puissances.

Depuis cette époque, Frédéric-Guillaume donna tous ses soins à la prospérité intérieure de ses États ; en 1806, il avait com-

MCD 2019

mencé l'affranchissement du peuple en permettant à toutes les classes d'acheter des propriétés territoriales, privilége jusqu'alors réservé à la noblesse. Mais la nécessité de mettre un frein aux idées démocratiques que propageaient en Allemagne des sociétés secrètes, ne lui permit pas d'accomplir entièrement les projets qu'il avait conçus pour affranchir la nation des liens de la féodalité ; toutefois, il publia à ce sujet d'utiles règlements; il réussit, en outre, à donner au commerce de grands développements. La reine de Prusse, qui avait partagé les malheurs de son époux, et avait su les adoucir par sa tendresse, descendit la première au tombeau ; le roi avait pour elle la plus vive affection, et en donna des témoignages publics. Cependant il ne put se défendre d'éprouver un véritable attachement pour une de ses sujettes, avec laquelle il contracta un mariage morganatique (1) ; il lui donna à cette occasion le titre de princesse de Leignitz. Frédéric-Guillaume s'est attaché surtout à resserrer son alliance politique avec la Russie par des liens de famille : en effet, l'empereur Nicolas est devenu son gendre. Des dissensions religieuses ont troublé les dernières années du roi de Prusse ; les provinces rhénanes et quelques autres de l'Empire suivent le culte catholique, tandis que le reste du royaume se partage entre le calvinisme et le luthéranisme. Dans le but louable de réunir toutes les communions chrétiennes, Frédéric Guillaume a voulu contraindre les prêtres catholiques à bénir les mariages mixtes (2) : l'archevêque de Cologne, ayant défendu à son clergé d'autoriser de semblables unions, à moins que les parties contractantes ne prissent l'engagement d'élever leurs enfants dans la communion romaine, Frédéric-Guillaume a fait arrêter le prélat, qui a été condamné à quelques mois de prison dans une forteresse [1839]. Cette affaire a semé des germes de mécontentement parmi les populations catholiques, et dont il est difficile de prévoir toute la portée; car, si un événement grave, tel qu'une guerre, venait à éclater, la Prusse pourrait-elle compter sur le dévouement d'hommes aigris par la persécution ? Quoi qu'il en soit, la paix n'a pas été troublée jusqu'à présent, et Frédéric-Guillaume est mort le 7 juin 1840 dans un âge avancé. Ce prince, éprouvé par de longues infortunes, les supporta avec patience, et quand le moment arriva de reconquérir l'indépendance de son royaume, il ne faillit pas au rôle difficile qui lui était imposé ; cependant il ne posséda aucune de ces qualités héroïques dont le grand Frédéric était pourvu si libéralement. Ainsi, quoique brave de sa personne, il n'a jamais commandé ses armées par lui-même, et s'est laissé diriger dans l'administration de ses États par des ministres, dont, au reste, on ne peut contester l'habileté. Le plus célèbre de ces conseillers, et celui qui tint le plus longtemps le timon des affaires, fut le comte de Hardenberg; il fut remplacé à sa mort par M. Ancillon, qui s'était rendu déjà célèbre dans la république des lettres par des compositions historiques. — Initiée plus tard aux mêmes avantages de la civilisation que les autres parties de l'Allemagne, la Prusse, si féconde en guerriers, n'a, jusqu'à ce jour, produit qu'un petit nombre d'hommes supérieurs dans les lettres, les sciences et les arts; cependant, au moment où nous écrivons, elle possède un de ces hommes favorisés, et dont l'Europe entière connaît le nom, c'est M. de Humboldt, illustre et savant voyageur, à qui le monde savant doit une multitude d'observations aussi curieuses que nouvelles.

(1) C'est ce qu'on appelle vulgairement un mariage de la main gauche; les enfants qui proviennent de cette union sont exclus du trône, et ne peuvent hériter que des biens de leur mère.

(2) Ces sont les mariages contractés entre des catholiques et des personnes professant des cultes condamnés par l'Église romaine.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA PRUSSE.

MCD 2019

Pl. 102.

COSTUMES DES PAYSANS DES ENVIRONS DE BERNE.

SUISSE.

MCD 2019

MCD 2019

# LE MONDE

OU

## HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

---

### HISTOIRE

DE

# LA SUISSE.

Cette contrée si pittoresque, et qui depuis plusieurs siècles voit vivre libres et heureux ses habitants, a pour bornes à l'ouest la France ; elle a pour confins, au nord, le grand duché de Bade et le Wurtemberg, à l'est elle a pour frontière le Tyrol autrichien ; au sud, elle rencontre pour limites le royaume Lombardo-Vénitien et celui de Sardaigne. La Suisse présente deux chaînes de montagnes tout à fait distinctes ; d'abord celle du Jura, qui s'élève du nord-ouest au nord-est : puis la chaîne de montagnes des Alpes. L'étendue du pays, de l'ouest à l'est, comprend à peu près quatre-vingts lieues ; quant à l'étendue du nord au sud, elle est de cinquante lieues ; enfin, sa superficie totale est estimée à mille neuf cent quatre-vingt-cinq lieues carrées. « Le dieu protecteur de » l'Helvétie (ancien nom de la Suisse), en » la renfermant, dit un de ses écrivains » nationaux (1), dans une redoutable en- » ceinte de hautes montagnes et de pro- » fondes eaux, a fait de cette contrée une » imposante citadelle, inexpugnable lors- » qu'elle est gardée par d'énergiques dé- » fenseurs. Tout ce pays, à une époque » antérieure à l'histoire des hommes, a été » couvert des eaux de l'Océan. Les rochers » les plus élevés présentent encore des » traces de l'action puissante des flots ; des » plantes et des coquillages, qui tapissaient » le fond des eaux, gisent maintenant pé- » trifiés dans l'ancien limon, converti en » rochers solides. » Nous ne craignons pas de l'affirmer, le lecteur aurait une idée très-imparfaite de la Suisse si nous n'entrions pas ici dans quelque détails sur les lacs si célèbres de cette contrée, qui occupent en tout cinquante-deux lieues carrées,

(1) Z. Zschokke, traduction de J.-L. Manget.



MCD 2019

et qui offrent les points de vue les plus variés comme les plus admirables. En même temps que ces lacs ajoutent à la beauté de la Suisse, ils accroissent aussi ses richesses. On trouve dans le lac de Zug des carpes dont le poids s'élève jusqu'à quatre-vingt-dix livres; le salmone, ou l'ombre-chevalier, est un objet de luxe pour les tables de Paris, qui le payent quelquefois jusqu'à 300 francs. Le lac de *Genève*, ou du *Léman* (*Lacus Lemanus*), a la forme d'un croissant, dont les pointes font face vers le sud; il présente une longueur de seize lieues, tandis que sa plus grande largeur est de trois à quatre lieues géographiques. Si nous passons maintenant à sa superficie, nous reconnaîtrons qu'elle est d'environ quarante lieues. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de onze cent trente pieds; quant à sa profondeur, on l'estime de deux cents à trois cents pieds vers ses extrémités. Cependant, elle est de neuf cents pieds dans certains points, par exemple, vis-à-vis Evian, qui fait partie de la Savoie. Le lac de Genève est témoin de tempêtes violentes; on le voit baigner au nord des villes qui sont adossées à des montagnes, et dont les flancs produisent de riches vignobles; au sud, on aperçoit des prairies qui ont pour bornes une rangée de montagnes, derrière lesquelles domine le mont Blanc. Occupons-nous maintenant du lac de *Neufchâtel;* sa longueur est de huit lieues, sa largeur de deux; le niveau de ses eaux s'élève à peu près à cent quatre-vingts pieds au-dessus des eaux du bleu si prononcé des eaux du lac de Genève, et de mille trois cents au-dessus de la mer. La profondeur de ce lac s'étend quelquefois jusqu'à quatre cents pieds; mais elle est en général de trois cent vingt-cinq. Le lac de Bienne, suivant les auteurs du *Précis de la Géographie universelle*, a huit pieds au-dessous de celui de *Neufchâtel*, dont il n'est éloigné que d'une lieue au nord; il représente trois lieues de longueur sur une dans sa plus grande largeur; sa profondeur est de deux cents à deux cent vingt pieds. Le lac de Thun, long de quatre lieues, n'en a que trois de large; mais sa profondeur est de sept cent vingt pieds, et sa surface est de mille sept cent quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Le lac de *Brienz*, à une lieue au nord-est du précédent, est traversé comme lui dans toute sa longueur par l'*Aar;* il est situé à trente pieds au-dessus; sa profondeur est, dans quelques endroits, de cinq cents pieds. Le lac de *Lucerne* ou *des Quatre-Cantons*, très-irrégulier dans sa forme, est composé de quatre bras, dont le plus long a plus de neuf lieues, sur une largeur de plus d'une demi-lieue; sa profondeur la plus grande est de six cents pieds, et son niveau est à mille trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Les points de vue variés qu'il présente le placent parmi les plus pittoresques de tous ceux que renferme la Suisse. Le lac de *Zug* a quatre lieues de longueur, et une dans sa plus grande largeur; son niveau est à mille trois cents pieds au-dessus de celui de la mer, et sa profondeur est d'environ six cents pieds. Le lac de *Zurich*, qui s'étend sur une ligne courbe de neuf lieues de longueur, a trois quarts de lieue dans sa plus grande largeur; sa profondeur est de six cents pieds, et son niveau est à douze cent soixante pieds. Enfin, le lac de *Wallenstadt* a trois lieues et demie de longueur, une demie dans sa plus grande largeur, et son niveau est à treize cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est entouré de montagnes hautes de six mille pieds, dont la plupart sont dépourvues de végétation, ce qui lui donne l'aspect le plus sauvage.

Quant aux fleuves, que nous ne pouvons passer sous silence, nous dirons que le *Rhin* suit son cours depuis le Saint-Gothard jusqu'au lac de Constance; l'*Inn* se précipite du mont *Bernina;* l'*Adda*, qui se montre au pied du mont Galbo, se précipite dans le lac de *Côme;* le *Tessin*, qui s'échappe du mont *Gries*, arrive jusqu'au lac Majeur, en Italie; le *Rhône*, grossi de diverses sources, qui descendent des monts Grimsel et Furca, va porter le tribut de ses eaux dans le lac de Genève. Enfin, nous indiquerons encore l'*Aar* et le *Limat;* ce dernier va féconder les vallées les plus pittoresques de la Suisse.

Après avoir donné quelques détails sur les lacs et les fleuves de la Suisse, nous terminerons la topographie de cette contrée,

MCD 2019

en ajoutant qu'on trouve dans les montagnes, du porphyre, du marbre et de l'albâtre ; on y trouve encore du fer, du plomb, du cuivre, du zinc, du cobalt, de l'arsenic, de l'antimoine ; dans les eaux de *Aar*, de l'*Adda* et de la *Reuss*, quelques parcelles d'or sont charriées. La Suisse a aussi un grand nombre de sources minérales ; ses bains, entre autres ceux de *Pfeffers*, de *Leuk*, ou *Louëche*, attirent un grand nombre de malades.

Si nous portons notre attention sur l'aspect général du pays, nous trouverons, dit un des plus célèbres écrivains qu'ait vus naître l'Helvétie (1) ; nous trouverons qu'il présente en petit au botaniste toutes les contrées de l'Europe, depuis la Laponie et même depuis le Spitzberg jusqu'à l'Espagne. Autour des glaciers et dans les hautes vallées où règne la même température que sur les bords de la mer Glaciale, et où l'été ne dure que cinq semaines, pendant lesquelles il tombe même quelquefois de la neige, croissent la renoncule à calice velu, la saxifrage à feuille de bruyère, et le saule nain à feuille d'orme, comme sur les côtes du Spitzberg et du Groënland. Au-dessous des glaces éternelles, on trouve d'abord des pâturages maigres couverts d'un gazon très-court, qui n'est brouté que par des moutons et des chèvres. Ce sont des plantes noires, vivaces, presque toutes à fleurs blanches, et très-aromatiques ; elles conservent mieux que les plantes des plaines leurs couleurs dans les herbiers. C'est au-dessous de ces pâturages qu'on en trouve de plus gras pour les vaches ; mais elle ne peuvent y paître que pendant quarante jours : tout le reste de l'année la neige recouvre la végétation, qui y présente une foule de plantes alpines, dont plusieurs croissent en Laponie, en Sibérie et au Kamtschatka, et qui, en Suisse, ne prospèrent que sur les plus hautes montagnes. C'est là aussi qu'on aperçoit les premiers arbustes, des sabines et des aroles, des rhododendrons, des myrtylles, et des nains saules à feuille de bruyère et de serpolet. Un peu plus bas, les pentes sont ombragées par des forêts de sapins et de mélèzes, ou couvertes de beaux gazons, dans lesquels on distingue la grande gentiane à fleur jaune, l'ellébore blanc, la campanule à feuille de drave, l'épiaire brun, etc. Dans les régions subalpines, qui, s'étendant au pied des Hautes-Alpes, présentent un mélange agréable de vallons et de coteaux, de champs, de prés, de forêts et de rivières ou de lacs, on voit, parmi les plantes connues, quelques-unes des Alpes, dont les semences ont été apportées par les torrents, et qui végètent là comme des étrangers que le sort a entraînés loin de leur patrie. Viennent enfin les plaines couvertes de moissons et de vignobles, et les vallées exposées au soleil, où prospèrent les végétaux de la France méridionale, de l'Italie et de l'Espagne. Le Valais et la Valteline fournissent un vin aromatique qui a beaucoup de fumet. Ainsi, les végétaux placés sur les deux extrémités de l'échelle végétale en Suisse, les herbes voisines des glaces et le raisin brûlé par le soleil du midi, se distinguent par leur arome. La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour les poëtes et les peintres ; mais lorsque après avoir admiré leurs descriptions et leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance de l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Cet air pur et calme que l'on y respire, l'aspect imposant de ces montagnes colossales chargées de glaciers, l'impression que produisent sur les sens ces pâturages embaumés de l'arome des plantes, toutes les nuances de la verdure, cet horizon immense, ces chalets solitaires entourés de rochers et de sapins, la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent dans tous les petits vallons, ces nappes d'eau bleuâtre qui brillent dans le lointain dans les bassins des montagnes, la réunion de tant d'objets divers ne peut se reproduire sous le pinceau de l'artiste, ni sous la plume du poëte ; l'imagination peut se le figurer ; mais la réalité est encore au-dessus des tableaux de l'imagination : elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idée dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime

(1) Haller.

MCD 2019

du rocher, d'où se précipite un torrent, en sorte qu'il paraît sortir des nues ; tantôt ce sont des brouillards qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé au sommet d'une montagne, qu'il se trouve dans une île au milieu de l'Océan ; tantôt c'est la foudre qui, de toutes parts, s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge, et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air est d'une sérénité parfaite ; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les pyramides, les plaines et les champs de glaces au haut des Alpes, leur donnent les formes les plus fantastiques et les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent, en se retirant, une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à de grands spectres ; quelquefois il semble que les arêtes et brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur les nuages et composent des citadelles aériennes ; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade immense, au-dessous de laquelle on aperçoit dans le lointain un paysage charmant, éclairé par le plus beau soleil.

Ebal et d'autres naturalistes divisent les Alpes de la Suisse en sept régions, sous le rapport de la végétation. La plus inférieure, ou celle des vignes, commence dans les vallées au bord des rivières et des lacs, et finit à 1700 pieds au-dessus du niveau de la mer ; plus haut la région des chênes s'élève jusqu'à 2,800 pieds ; au-dessus de ces arbres, commence celle des hêtres, qui règne encore à 4,000 pieds ; celle des sapins lui succède et s'étend jusqu'à 5,500 pieds ; là commence la région alpine inférieure ; les arbres y font place aux plus riches pâturages ; elle s'élève à 1000 pieds au-dessus ; elle est dominée par la région alpine supérieure, qui s'élève à 1,700 pieds plus haut, et qui conserve pendant toute l'année des amas de neiges dans les places abritées du soleil ; enfin, au-dessus de celle-ci la région des glaciers et des neiges éternelles, commence à 800 pieds. Ces deux dernières ne sont point dépourvues de végétation. L'agriculture ne règne que dans les vallées basses, principalement vers leur extrémité voisine de la plaine. Les neiges qui s'accumulent sur les cimes appartenant aux montagnes qui circonscrivent le Valais, y forment, comme on sait, des glaciers par suite des éboulements ou avalanches de neiges qui accumulent celles-ci dans des enfoncements abrités des rayons du soleil, où, se fondant en partie, elles se transforment en glace. On compte environ 400 glaciers depuis le groupe du Mont-Blanc jusque dans le Tyrol. La plupart ont au moins une lieue de longueur, et un grand nombre en ont six ou sept. Ces glaciers sont souvent inclinés et toujours divisés par de larges et profondes crevasses et hérissés d'aspérités qui leur donnent de près les formes les plus variées et les plus bizarres, et de loin l'aspect d'une eau agitée qui se serait tout à coup consolidée. A l'approche du printemps, ils glissent tout entiers sur les pentes qui les portent, mais ils s'arrêtent bientôt : le mouvement qu'ils ont éprouvé y détermine des ruptures dont le bruit, semblable à celui du tonnerre, retentit au loin dans les montagnes ; la commotion que l'air éprouve se communique aux masses neigeuses ; elles s'ébranlent, et quelques portions que l'on voit rouler au loin comme des pelotes de neige, sont quelquefois assez considérables pour renverser dans leur chute les forêts, les habitations, les villages même, que trop souvent elles atteignent. Pour se faire une idée de l'effet de ces grands mouvements de la nature qui accélèrent la marche des glaciers, nous en citerons une description faite par un témoin oculaire. Le ministre de Grindelwald, traversant avec quelques amis le fameux glacier supérieur des environs de ce village, s'était reposé sur la glace. « A peine étions-nous placés, dit-» il, que le singulier phénomène appelé » *crue de glacier* se manifesta par un bruit » affreux ; tout, autour de nous, parais-» sait se mouvoir de soi-même, fusils, » bâtons, carnassières. Des rochers, en » apparence solidement établis dans la » glace, commençaient à se détacher et à

MCD 2019

» s'entrechoquer ; des crevasses, de dix » à vingt pieds de largeur, s'ouvrirent à » nos yeux avec un fracas épouvantable ; » d'autres, se fermant tout à coup, lancè- » rent à une grande hauteur l'eau qu'elles » contenaient. La masse entière des gla- » ciers, si agitée tout à coup, s'était avan- » cée de quelques pas ; mais tout rentra » bientôt dans un repos et un silence pro- » fonds, à peine interrompus par le siffle- » ment des marmottes (1). »

Maintenant que nous avons retracé la nature physique de la Suisse et ses principales merveilles, nous allons nous occuper de l'histoire des peuples qui, dès l'origine des siècles, ont habité ce pays. S'il faut s'en rapporter aux traditions italiennes, des fugitifs qui abandonnaient l'Ausonie, où les Gaulois mettaient tout à feu et à sang, vinrent trouver une retraite, 600 ans avant notre ère, dans les hautes vallées voisines des sources du Rhin et de l'Inn. Ces malheureux quittaient le pays des Rasennes, près de la mer Méditerranée, et aux lieux mêmes où existent encore actuellement les villes de Gênes et de Florence. On donna à ces peuplades le nom de *Rhœti* ou Rhétiens, parce qu'il reconnaissaient pour leur dieu ou pour leur héros *Rhœtus* (2). Telle est l'origine première de la nation qui occupe le canton des Grisons. Quant aux *Helvetii* proprement dits, ils habitaient les vallées situées entre le Jura et les Alpes, depuis le lac *Léman* jusqu'au lac de *Constance* ; ils paraissent être d'origine celtique. Ils se divisaient en plusieurs nations dont le gouvernement était démocratique ; chaque vallée formait une communauté indépendante ; l'un de ces peuples, celui dont le nom est le plus anciennement connu, habitait les rives du Rhin et de la Thur ; on l'appelait les *Tigurini*. Ils vivaient heureux et ignorés du reste de l'univers, lorsque, 100 ans avant notre ère, une armée formidable, composée de 300,000 guerriers sortis de la Scandinavie et de la Frise, et célèbres sous le nom de *Cimbri*, s'approcha des Alpes en pillant et en ravageant la Gaule. Les *Tigurini*, enflammés du désir de prendre part à la gloire et au butin des *Cimbri*, que nous appelons *Cimbres*, se joignirent à eux sous le commandement de Divicon. Ce dernier extermina une armée romaine qui était venue au secours des Gaulois, mais il n'eut pas l'heureuse pensée de marcher sur Rome, abandonnée à la terreur. Les *Cimbri* et les *Tigurini* préférèrent diviser leurs forces ; puis ils furent vaincus par Marius. Les *Cimbri* qui purent échapper à la rage des soldats romains se retirèrent, toujours sous le commandement de Divicon, dans les montagnes de l'Helvétie. Ils fondèrent bientôt un établissement sur les bords du lac des Quatre-Cantons, près des montagnes nommées *Hacken* et *Mythenberg*, et ils furent appelés *Bruckenbouren*, c'est-à-dire *paysans des marais* (1). S'il faut en croire la tradition, il existait parmi les *Cimbri* deux frères portant le nom de *Swen* et *Duiter* qui devinrent les fondateurs de la ville de *Schwitz ;* on les vit ensuite, eux et leurs compatriotes, pénétrer dans des vallées alors inhabitées et qui font aujourd'hui partie de l'*Oberland* bernois et du canton d'Unterwald ; tels sont les détails fournis par des écrivains érudits, mais qui, nous devons le dire, ne reposent sur aucun document.

(1) Voyez dans le *Voyage en Suisse* par Simond, t. I, la citation d'un ouvrage du professeur *Wiss*, qui rapporte la relation du ministre de Grindelwald. Voyez aussi le *Précis de la Géographie universelle.*

(2) Outre les Rhétiens dont il vient d'être fait mention, il reste encore à indiquer quelques autres peuples non helvétiques, dont le territoire fait partie de la Suisse actuelle : 1° les *Rauraques*, qui habitaient l'évêché de Bâle, le canton de Bâle et le Frickthal ; 2° les *Allobroges*, établis sur la rive gauche du Rhône, entre l'extrémité inférieure du Léman et l'embouchure de l'Isère ; Genève en occupait l'extrême frontière au nord-est ; 3° les *Nantuates*, dans le Chablais et à l'entrée du Bas-Valais ; 4° et 5° les *Seduni* et les *Veragri*, dans le Bas et le Moyen-Valais ; 6° les *Viberi*, dans le Haut-Valais ; 7° le *Lepontii*, qui occupaient le plateau central du Saint-Gothard, d'où ils s'étendaient à l'orient dans la vallée du Rhin, antérieurs à l'occident, près des sources du Rhône et au midi, dans la vallée Levantine, dont le nom semble rappeler celui de ses anciens habitants, L'Helvétie proprement dite, séparée de la Rhétie, au temps de la conquête des Romains, par le bassin de la Linth, ne paraît pas avoir eu plus des trois quarts de l'étendue du pays qui forme aujourd'hui la Suisse. (Note jointe à *Histoire de la Suisse*, par Zschokke.)

(1) *Précis de la Géographie universelle.*

MCD 2019

Le savant Muller de son côté, affirme dans son histoire de la Suisse, que l'Helvétie avait reçu dans son sein des colonies grecques avant que les Romains eussent encore entendu parler de ce peuple, leur voisin. Il est à remarquer que César, après avoir vaincu les *Helvetii* aujourd'hui *Helvétiens*, qui se précipitaient dans les Gaules, s'empara, au milieu de leurs bagages, d'un état en caractères grecs, et qui contenait les noms des guerriers faisant partie de l'expédition.

Les Helvétiens et les peuples du voisinage survécurent à leur liberté, mais pour ramper en sujets soumis sous la domination de l'empereur Auguste, maître absolu du plus vaste empire qui eût encore existé sur la terre. Auguste envoya des préfets, des administrateurs et des soldats dans cette contrée désormais vaincue, et y fit construire des forteresses pour tenir le peuple dans l'obéissance. Il comprit quel important boulevard le pays renfermé entre les Alpes et le Jura offrait pour la sûreté de l'Italie et de Rome, siége de son empire. Il s'attacha donc à traiter avec ménagement le peuple conquis et respecta ses mœurs et ses usages, pour l'habituer à sa domination et effacer d'humiliants souvenirs. Il permit aux Helvétiens de se régir par leurs propres lois et de nommer eux-mêmes leurs autorités locales. Les intérêts de chaque canton étaient réglés par l'assemblée des délégués de chaque commune; mais le droit de faire des lois générales, celui d'établir des impôts, celui de faire la paix ou la guerre, étaient réservés à l'empereur. Après la mort d'Auguste, les empereurs qui vinrent après lui suivirent pendant longtemps le même système de modération et de douceur envers les peuples de l'Helvétie. Ils fondèrent un grand nombre de villes, y établirent des colonies et les unirent entre elles par de larges et belles routes. Les administrateurs et les militaires romains, accoutumés à une vie plus douce que les simples et pauvres habitants de cette contrée, élevaient partout des habitations élégantes et des édifices consacrés aux divertissements publics, faisaient germer sur le sol helvétique les fruits de l'Italie, enseignaient au peuple les arts, les sciences et le commerce, et faisaient insensiblement connaître aux Helvétiens une richesse et un bien-être ignorés de leurs grossiers aïeux. De simples bourgs devinrent de grandes villes, ornées de palais, de temples magnifiques, de bains publics, de cirques et d'amphithéâtres. La ville d'Aventicum, l'une des plus florissantes de l'Helvétie au temps des Romains, avait environ dix fois l'étendue de la ville moderne d'Avenche qui l'a remplacée. Les barques du lac de Morat venaient aborder au pied de ses murs. Sur l'emplacement aujourd'hui occupé par les deux hameaux d'Augst-Bâlois et d'Augst-Argovien, au confluent de la petite rivière de l'Ergelttz et du Rhin, s'élevait l'opulente ville d'Augusta, chef-lieu du pays des Rauraques ; ses ruines attestent encore aujourd'hui son ancienne splendeur. Toutes ces cités étaient éclipsées par la grande et superbe ville de Vindonissa, dont le nom n'est plus remplacé aujourd'hui que par celui du chétif hameau de Windisch, près du confluent de l'Aar, de la Limmat et de la Reuss ; ses faubourgs, ses palais et ses remparts couvraient un espace occupé de nos jours par trois villages et par la petite ville de Brougg, dans le canton d'Argovie. Ces brillantes innovations, cette magnificence inconnue captivèrent les Helvétiens : Ils supportaient sans répugnance un joug allégé par la douceur de leurs maîtres, payaient régulièrement les impôts, concouraient aux dépenses publiques par des contributions volontaires, et envoyaient leurs fils servir dans les armées romaines ; ce bien-être nouveau leur fit oublier l'antique indépendance pour laquelle leurs pères avaient prodigué leur sang. Mais le bonheur d'un peuple esclave est sans garantie. Les douceurs de la vie sont un bien précaire pour les hommes privés de la liberté. Les jouissances du luxe dont l'indulgence d'un maître absolu laisse jouir ses sujets, peuvent leur être ravies en un instant par le caprice de celui qui dispose arbitrairement de leur sort. Soixante-dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la naissance de Jésus-Christ, lorsque l'empereur Galba fut assasiné et remplacé sur le trône impérial par Othon. Un parti puissant s'éleva contre le nouvel empereur. Les

MCD 2019

principaux chefs de l'armée romaine, instruits de bonne heure de ce qui s'était passé à Rome, réunirent leurs voix pour porter sur le trône leur frère d'armes Vitellius, et le proclamèrent empereur. Les Helvétiens, qui ignoraient encore la mort de Galba, ne comprirent rien à cette démarche de l'armée, et crurent que les chefs s'étaient révoltés contre un empereur qu'ils affectionnaient. Les troupes stationnées dans l'Helvétie, comme celles qui avaient leurs quartiers à Vindonissa, s'étaient livrées à mille excès. Cette soldatesque indisciplinée avait poussé l'audace jusqu'à s'emparer de la solde destinée à la garnison des Thermes Helvétiques (Bade), sur la Limmat, composée de jeunes gens du pays. Les Helvétiens se crurent autorisés à intercepter les courriers et les dépêches d'Aulus Cæcina, commandant de Vindonissa. Exaspéré de cette mesure hardie, Cæcina sortit de la place à la tête de sa légion, qui s'était donné et avait reçu le surnom de rapace. Il prit d'assaut et détruisit la citadelle des Thermes et la ville de ce nom, que ses bains chauds avaient élevée à un haut degré de prospérité ; il ravagea le pays d'alentour, battit dans un sanglant combat les Helvétiens qui s'étaient avancés à sa rencontre, et poursuivit les vaincus jusqu'au delà du Bœsberg, un des derniers chaînons du Jura. Là, ces fuyards furent rencontrés par un corps de cavalerie thrace, qui en fit un grand carnage. Ceux qui échappèrent à la mort cherchèrent un asile dans les forêts et les cavernes, où ils furent pris et réduits en esclavage par un impitoyable vainqueur. Ces cruelles vengeances n'assouvirent point la fureur de Cæcina ; il étendit ses dévastations sur toute l'Helvétie, sans épargner la ville d'Aventicum elle-même, capitale de cette contrée. Dans les murs d'Aventicum vivait un homme riche et considéré, helvétien de nation, nommé Julius Alpinus : le féroce Romain le fit jeter dans les fers, comme auteur de la révolte, et l'envoya au supplice. Ni l'âge avancé de sa victime, ni son innocence attestée par une foule de témoins, ni les larmes et les prières de sa fille Julia Alpinula, sa jeunesse, sa beauté, et le caractère sacré de prêtresse dont elle était revêtue, ne purent fléchir le cœur du barbare guerrier. Un cri universel de désespoir retentit dans l'Helvétie. On apprit alors trop tard que Galba avait cessé de vivre, et que Vitellius l'avait remplacé sur le trône. On se hâta de lui envoyer une députation pour implorer sa clémence. Les Helvétiens se prosternèrent aux pieds de l'empereur, et s'abaissèrent aux plus humbles supplications pour désarmer son courroux ; ils obtinrent leur grâce, mais comme de vils esclaves l'obtiennent d'un maître orgueilleux qui insulte en pardonnant. Ils purent apprendre à quel prix on acquiert un bien-être auquel on a sacrifié son indépendance. Mais tout sentiment d'honneur national était éteint. Ni les massacres du Bœtzberg, ni les désastres d'Aventicum, ni les humiliations subies au pied du trône impérial, ne purent réveiller l'antique énergie du peuple helvétique, énervé par les douceurs d'une longue paix. On eut bientôt perdu le souvenir des maux passés, et l'on se livra de nouveau, avec la même irréflexion, aux délices d'une vie efféminée, ou aux agitations de la cupidité. Endormis dans une aveugle sécurité, sans défense contre des périls dont leur molle insouciance écartait l'image importune, les Helvétiens devaient se réveiller plus tard au bruit des orages qui s'accumulaient au-dessus de leurs têtes (1).

En attendant, et grâce à l'administration des Romains, l'industrie humaine pénétra dans les Alpes, et observa les arbres, les plantes, les oiseaux indigènes, les poissons de leurs lacs, la froide demeure des lièvres blancs, les cavernes des marmottes, les diverses espèces de marbres, les forteresses naturelles de chamois et de bouquetins, les grottes des cristaux, ou l'on admirait un morceau de cinquante livres, autant qu'aujourd'hui une masse de sept quintaux. Les vaches alpestres devinrent l'objet d'un commerce productif; quoique petites et maigres, elles étaient excellentes pour le travail, et abondantes en lait. Les fromages des Alpes acquirent de la célébrité. On fit des essais d'agriculture; on perfectionna la charrue; le vignoble

(1) H. Zschokke.

MCD 2019

de la Rhétie rivalisa avec les coteaux de Falerne ; en général, les Helvétiens honoraient singulièrement le dieu du vin, et conservaient ses dons, sinon dans des caves, du moins dans des tonnes. Ils rendaient un culte au soleil, qu'ils nommaient Bélin, le dieu invincible, et à sa sœur, la déesse de la lune, Isis ; ils honoraient les sylphes protecteurs et les dieux Mânes. Les règles de leur sagesse pratique semblent tracées dans les pensées d'une épitaphe. « Ils ont vécu comme nous, nous mourrons comme eux ; ainsi s'écoule la vie. Passant, songe à toi. » On les couchait dans leurs tombeaux avec leurs épées et quelque argent, tournés vers le lever du soleil, principe de la résurrection de la nature. Selon l'opinion commune, l'Helvétie faisait partie de la province de la Gaule ; la Rauracie, de la haute Germanie, et la Rhétie, de l'Italie. Le Rhin tout entier coulant de la Gaule-Belgique, l'empereur Adrien, dont les domaines s'étaient accrus, en détacha l'Helvétie, et forma, depuis le lac Vénète jusqu'à l'Aar (la Saône), en deçà et au delà du Jura, la grande province des Séquaniens. Un gouverneur administrait la Rhétie jusqu'à l'Inn, et peut-être les intérêts communs des peuplades du Valais. Genève, ou le pays des Allobroges, resta dans la province viennoise. Ces institutions des Césars se fondaient sur la nature du pays ; aussi survécurent-elles à l'empire romain. Les registres impériaux et les itinéraires nomment beaucoup de villes et d'autres lieux ; on a décrit les débris de cet ancien temps dans des ouvrages dont on pourrait les couvrir en entier. On sait positivement que quelques-unes de nos villes étaient alors des bourgs, tandis qu'on ignore comment elles sont devenues villes ; leurs habitants semblent plus fiers d'avoir eu pour prédécesseurs des sujets de Rome que d'être citoyens libres ; qu'ils se targuent de cette gloire, l'histoire ne célèbre que des actions (1).

L'empire romain était en proie à un trop grand nombre de vices pour qu'il pût conserver longtemps ce haut degré de puissance où l'avait porté le génie d'Octave ; il reposait, en définitive, sur la force militaire, qui tôt ou tard, se tourne contre celui qui l'emploie. Il faut en outre remarquer que les successeurs d'Octave, ou, si l'on aime mieux, d'Auguste, réunirent dans leurs mains tous les genres de pouvoirs. Ils présidaient aux cérémonies de la religion comme à tous les actes politiques de la souveraineté ; le sénat, qui aurait dû intervenir comme corps délibérant, tremblait devant la volonté du maître ou même devant celle de ses affranchis devenus ses ministres. La raison d'État disparut bientôt, anéantie par les caprices de princes à peine sortis de l'enfance, ou qui, parvenus à un âge plus avancé, ne voulaient se soumettre ni aux obstacles ni aux difficultés inhérentes à la nature même des choses. Les folles prodigalités auxquelles ils s'abandonnaient épuisaient bientôt toutes les ressources du trésor ; ils envoyaient alors au dernier supplice tous ceux dont ils méditaient de saisir les richesses, et, dans ces curées, qui se succédaient chaque jour, ils avaient pour aide les *délateurs*, qui épiaient les actions les plus indifférentes des principaux citoyens, afin d'avoir aussi part dans leurs dépouilles. Enfin, comme une grande leçon devait être donnée au monde, afin de lui inspirer l'horreur des conquêtes injustes, une véritable aliénation mentale s'empara d'empereurs tels que Néron, Domitien, Caracalla, Commode, Héliogabale, et ils se souillèrent par des monstruosités, opprobre de la nature humaine ; bref, dans cette dégradation universelle, tout s'éteignit, jusqu'au courage des Romains. Mais bientôt, et par une conséquence logique inévitable, les chefs suprêmes, qui répandaient la terreur autour d'eux, dépendirent à leur tour des soldats, à la foi desquels ils étaient forcés de confier la garde de leur personne. Du moment où les soldats sentirent leur puissance, ils devinrent en réalité les dispensateurs du trône. Tandis que les prétoriens se vendaient dans Rome pour recevoir des gratifications, les armées établies dans les provinces élurent des empereurs pour en obtenir des largesses. Un pareil genre de commerce ne pouvait aller que s'étendant ; les généraux à leur tour, aveuglés par l'ambition, fomen-

(1) Jean de Muller.

MCD 2019

tèrent des révoltes au sein de leurs troupes, et se faisaient saluer par elles maîtres d'un empire qu'ils possédaient quelquefois à peine un jour. Tout était crimes, désordres, oppression et anarchie.

L'ancienne religion, le paganisme, n'avait plus racine dans les esprit; à sa place brillait une philosophie fausse à force d'exagération, le stoïcisme : faute de doctrines réelles pour guider dans la vie, il enseignait à se donner la mort. Mais déjà, et comme le seul remède qui pût la guérir, le christianisme s'infiltrait au sein de la société romaine. Après avoir été d'abord la consolation des esclaves, cette classe si malheureuse de l'antiquité, il s'était emparé du cœur des riches et des puissants ; il prêchait des devoirs, il inspirait des sentiments qui devaient plus tard régénérer le monde. Une tâche d'une difficulté insurmontable l'attendait encore ; le christianisme avait pour mission de discipliner cette nuée de peuples barbares qui allaient se précipiter sur Rome, depuis si longtemps corrompue.

L'Helvétie subit sa part de misère dans les irruptions si nombreuses qui avaient le Nord pour point de départ. Les premiers qui, d'après Zschokke, se montrèrent, furent les Allemands (Allemanni). On les vit pendant deux siècles et demi pénétrer sur le sol romain ; puis ils s'emparèrent des frontières de la Suisse, et, dans l'année 304, ils traversèrent le passage des gorges du Bas-Jura. Les Allemands (*Allemanni*, que d'autres historiens appellent *Allemend*, parce que leurs troupeaux vivaient dans des pâturages communs) se livrèrent à tous les genres de dévastations, et, de la forêt Noire au pied des Alpes, ils ne laissèrent que des ruines ; les cités de *Vindonissa* et d'*Aventicum* disparurent. Les Romains ces anciens vainqueurs, furent, comme les Helvétiens, soumis au plus horrible esclavage. Les Allemands, dit Zschokke, se partagèrent entre eux tout le pays, avec ses terres et ses habitants depuis le Rhin et le lac de Constance jusqu'au lac des Quatre-Cantons et aux rives de l'Aar. Ces barbares aimaient la guerre, étaient jaloux de leur liberté, et ne faisaient cas que de leurs troupeaux ; ils dédaignaient les villes, comme des prisons indignes d'hommes libres. Cependant grâce aux victoires de l'empereur Constance Chlore, ils furent vaincus, et l'Helvétie, purgée de leur présence, posséda pendant près d'un siècle toutes les douceurs d'une sorte de tranquillité. Mais l'empire lui-même était incapable de défendre ses anciennes conquêtes ; il comptait sous ses drapeaux un petit nombre de soldats, qui, énervés, n'avaient pas même la force de porter les cuirasses et les boucliers qui devaient rassurer leur lâcheté. L'on vit des peuples, jadis soumis par les Romains, leur demander des armes pour repousser les invasions des barbares, et l'empire, rompant les liens qui depuis des siècles retenaient tant de nations sous ses lois, les abandonner à eux-mêmes. Mais les provinces, ruinées par toutes les exactions du système fiscal le plus oppressif qui ait pesé sur les hommes, puisque les riches étaient obligés de payer leurs impôts et en outre ceux des pauvres, ces provinces, dis-je, essayaient à peine de résister. Puis enfin, à une irruption de barbares en succédait une autre. Ainsi, les Allemands, qui avaient dévasté avec tant de fureur l'Helvétie, furent remplacés par les Huns, terrible espèce, semblant n'appartenir pas même à l'humanité : ils avaient des traits hideux, et leurs mœurs, tout à la fois féroces et abjectes, confirment la terreur que leur aspect avait d'abord inspiré ; enfin, tout en eux paraissait étranger aux habitudes des autres peuples : ainsi, ils passaient leur vie entière à cheval, et dans cette position ils prenaient leurs repas comme ils goûtaient le sommeil. En proie d'ailleurs à une rage de destruction continuelle, ils mettaient tout à feu et à sang ; tels ils parurent dans l'Allemagne, l'Italie et la Gaule. Quoique ces hordes suivissent en général la même route, il arrivait cependant que, faute de vivres, des corps entiers, se détachant de cette multitude, allaient chercher fortune.

Des Huns se présentèrent donc sur le territoire helvétique et dévastèrent les campagnes d'Auguste et de Basilia, où est aujourd'hui située la ville de Bâle. Mais ces barbares, obéissant à ce besoin d'agitation qui les tourmentait sans cesse, ne

MCD 2019

formèrent aucun établissement fixe dans la Suisse [400]. Un quart de siècle était à peine écoulé [425], que les Bourguignons firent une invasion. Ces nouveaux venus étonnèrent les habitants de l'Helvétie par la grandeur démesurée de leur taille et par une vigueur de complexion dont jusque-là ils n'avaient pas encore eu l'idée. Les Bourguignons fixèrent leurs premières demeures dans la Gaule orientale, puis ils s'étendirent dans la Savoie, dans la vallée du Léman, et parvinrent jusqu'à l'Aar. La rivière de la Reuss, qui semble partager la Suisse du nord au midi, aurait alors été la barrière naturelle élevée entre les Bourguignons et les Allemands, qui, suivant certaines traditions, se seraient montrés de nouveau vers ce temps dans l'Helvétie, où ils étaient les maîtres de la partie orientale, à partir du Rhin jusqu'au pied des Alpes. Les Bourguignons élevèrent des châteaux-forts, et sur les ruines de Genève, fondèrent une nouvelle cité. Ce peuple avait le génie de la stabilité, qui manquait aux autres hordes envahissantes; il voulut, en conséquence, se constituer d'une manière définitive. Les Bourguignons bâtirent Lausanne dans le voisinage du lieu où avait autrefois existé la cité romaine de Lausonium, et créèrent un certain nombre de villes et de villages qui existent encore de nos jours.

Mais, à cette époque de bouleversement, les hommes qui avaient tenté une invasion avaient à peine le temps de s'acclimater qu'une nouvelle irruption survenait; c'était des ruines nouvelles qui venaient se joindre à d'anciennes ruines; les Goths ne faillirent pas à l'accomplissement de cette mission, ils avaient déjà apporté à l'Italie leur joug et le contingent de leur destruction, lorsque après avoir parcouru du midi au nord les Alpes rhétiennes, ils s'emparèrent de la Rhétie [489], puis enfin des vallées d'Uri et de Glaris; il faut, au reste, pour bien connaître la misère de ces siècles, consulter les écrivains nationaux; tel est le témoignage que rend l'un d'eux : « L'histoire de l'Helvétie, pendant toute » cette période, n'est qu'une longue série » de désastres et de misères. Tout vestige » de l'ancienne civilisation disparut; les » arts furent oubliés; les lois, les usages » et les mœurs d'un âge plus heureux » firent place à d'autres lois, à d'autres » usages, à d'autres mœurs empreints du » caractère de barbarie des nations qui » avaient conquis l'Helvétie. Le langage » subit la même révolution; les idiomes » grossiers des conquérants succédèrent à » la langue polie des Romains. Le nom » même d'Helvétie s'éteignit; on n'enten- » dait plus désigner les habitants de cette » contrée que sous les noms d'Allemands, » de Goths ou de Bourguignons. Partout » où les Allemands s'établissaient, ils dé- » truisaient les villes. Retiré dans son ma- » noir rustique, ne connaissant d'autres » richesses que ses nombreux troupeaux, » dont la chair et le lait formaient sa seule » nourriture, l'Allemand vivait entouré » d'esclaves, hommes, femmes et enfants, » qui lui servaient de laboureurs, d'arti- » sans et de bergers. Lorsqu'il voulait du » bien à un de ses serfs, il lui donnait l'u- » sufruit de quelque portion de terre » inaliénable, en échange de redevances et » de corvées. Tout le pays occupé par ce » peuple était en pâturages communs, et » ouvert au libre parcours. Le sol, jadis la- » bouré, fut laissé en friche; des forêts » couvrirent les champs que la charrue ro- » maine avait autrefois sillonnés; une zone » de bois épais, repaire des loups et des ours, » s'étendit autour du lac de Constance. »

Quant aux Goths, ils se plièrent avec une sorte de facilité aux habitudes de la civilisation, et quoiqu'ils eussent réduit les Suisses à la glèbe, ils ne leur ravirent pas du moins les traditions et les usages du passé; mais en retour ils couvrirent la contrée d'une multitude de forteresses qui servaient de retraite. Leurs comtes et leurs seigneurs, retirés dans des châteaux-forts, d'où ils administraient le pays, étaient considérés comme les représentants du monarque de la nation; ce monarque habitait l'Italie. Tel était, au reste, l'état d'infortune où étaient tombés les malheureux Suisses, qu'ils se louèrent de la conduite des Bourguignons, parce que ceux-ci ne les avaient dépouillés que du tiers des terres. On aurait dû croire qu'il ne restait plus rien à prendre ni à détruire, et que ces diverses races de conquérants auraient

MCD 2019

aussi pris racine, lorsque les Francs, qui avaient eu pour berceau les Pays-Bas et qui avaient fondé un empire dans les Gaules, se trouvèrent engagés dans des guerres opiniâtres avec les Allemands fixés sur les bords du Rhin. Ceux-ci, à la suite de la bataille de Tolbiac [496], furent exterminés d'une manière si complète qu'on aurait pu croire que comme peuple ils avaient disparu entièrement. Parmi ces mêmes Allemands, ceux qui avaient fait une invasion sur le territoire helvétique furent soumis. Restait la monarchie créée par les Bourguignons, mais elle s'écroula, grâce à l'anarchie, et les Goths, dans l'année 523, restèrent les possesseurs de Genève et de la portion des Alpes qui jadis avait été annexée au royaume de Bourgogne; les Francs, en 534, devinrent maîtres du surplus; les Goths, à leur tour, furent dépouillés par les Francs. Bref, la Rhétie, l'Helvétie entière, vinrent s'agglomérer à leur monarchie.

Ces conquérants partagèrent la Suisse en deux grandes fractions : la partie du territoire dont les Allemands avaient été les maîtres et à laquelle on donnait alors le nom de Thurgovie, de même que la Rhétie, qui avait appartenu aux Goths, fut réunie à la Souabe. On parlait dans ces deux contrées la langue germanique; quant à l'autre partie où avaient autrefois régné les Bourguignons, elle se trouve réunie à la Savoie, sous l'appellation particulière de *Petite-Bourgogne*. Elle se composait du territoire qui constitue aujourd'hui les cantons de Vaud, de Genève, de Neufchâtel, de Fribourg, de Soleure, et une grande partie de ceux de Berne et du Valais.

Sous la domination des Francs, un nouveau système d'administration régit la Suisse, qui fut gouvernée comme si elle eût formé une véritable armée. A la tête de chaque province, était placé un duc ou commandant suprême; celui-ci avait sous ses ordres des comtes qui exerçaient le pouvoir suprême dans des arrondissements qui, à leur tour, étaient partagés en domaines accordés gratuitement ou comme des *fiefs* à des hommes qui, dans la hiérarchie, occupaient un rang inférieur. Comme le numéraire dans ce temps existait en très-petite quantité, les princes ne pouvaient donc récompenser le courage de leurs *leudes*, ou fidèles, que par des concessions de terre. Mais ces dernières auraient été sans valeur si en même temps on n'avait pas fait don des hommes, des édéfices et des bestiaux; par une conséquence inévitable, les habitants cessaient de s'appartenir; ils devenaient la *chose* d'un autre, qui pouvait user et en abuser suivant ses caprices. En un mot, par l'effet immédiat de la conquête, les Suisses devinrent *serfs*, c'est-à-dire dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Le nouveau maître consentait-il à confier à l'ancien propriétaire une partie du domaine qu'il avait jadis possédé, celui-ci, en retour, lui payait une redevance. Cependant le sol n'étant pas partagé entièrement aux hommes de la conquête, ce qui restait des terres revenait de droit aux monarques francs, qui en confiaient l'administration aux fermiers de la couronne. Les serfs, dans les premiers moments de l'invasion exécutée par les Francs, cessèrent, dans la Suisse, de compter au nombre des hommes, et, comme les nègres de nos colonies, on leur refusait, ainsi qu'à leurs compagnes, la consécration religieuse du mariage; on les accouplait en leur refusant l'union nuptiale. Placés en dehors de l'intervention de la divinité, les enfants que la mère mettait au jour étaient la propriété de son seigneur, dans le cas où le père appartenait à un autre maître.

C'est à ce comble de dégradation qu'étaient tombés les malheureux Suisses, victimes de tant de conquêtes et d'invasions désastreuses. Mais la Providence leur tenait en réserve des trésors de consolations : en effet, des missionnaires vinrent répandre parmi eux la foi chrétienne qu'ils avaient déjà enseignée aux Bourguignons et aux Allemands de la Thurgovie; « ils » réunissaient autour d'eux des familles » pieuses, baptisaient les vieillards et les » jeunes gens au nom du Dieu des chré- » tiens, établissaient de petites commu- » nautés religieuses, élevaient des églises » et des chapelles. Ils fondaient aussi des » monastères pour la propagation des let- » tres, de la piété et de la foi, et insti-

MCD 2019

» tuaient des évêques, c'est-à-dire des » inspecteurs chargés de surveiller les au- » tres prédicateurs et les communautés » chrétiennes. Déjà, avant l'invasion des » Francs, il y avait des évêques à Coire, » dans la Rhétie, ville qui paraît dater de » la fin de la domination romaine ; à Au- » gusta, à Vindonissa, à Aventicum, à » Octodorum et à Genève. Les désastres » de l'Helvétie forcèrent à changer plus » tard la siége de plusieurs de ces évê- » chés ; celui d'Augusta fut transféré à » Bâle après la destruction de la première » de ces villes ; celui de Vindonissa à » Constance, celui d'Aventicum à Lau- » sanne, et celui d'Octodorum à Sion (1). »

Clovis, fondateur de la monarchie des Francs, se convertit au christianisme par suite de son mariage avec Clotilde, et il donna sa confiance aux évêques gaulois, qui exercèrent alors une véritable suprématie. Les doctrines religieuses se mêlèrent bientôt aux intérêts temporels, et le clergé régnait à l'abri des monarques francs. Les Suisses, soumis au joug de ces derniers conquérants, trouvèrent donc dans le christianisme, devenu la religion dominante des vainqueurs, une protection dont ils éprouvaient un besoin si pressant. Des couvents furent élevés, et l'on vit des monastères s'ouvrir à toutes les misères qui désolaient dans ces temps l'humanité. D'une autre part, les ducs, les comtes et tous les Francs revêtus d'un commandement furent vaincus dans leur férocité primitive par le christianisme, et rendirent aux malheureux Suisses leur position plus supportable. Les moines et les ermites, aussi pauvres les uns que les autres, se livrèrent à l'agriculture avec une ardeur et une constance qui provoquèrent bientôt l'admiration de tous ceux qui les entouraient. Leur exemple stimula l'émulation des habitants de l'Helvétie, qui bientôt connurent les procédés comme les ressources de l'agriculture ; enfin les Suisses, qui à la suite de tant de désastres étaient retombés dans la barbarie, parvinrent à savoir préparer la chaux et à construire des maisons en pierre ; ils réussirent aussi à tirer un parti avantageux de la laine de leurs troupeaux, et ils s'habillèrent en draps qui remplacèrent la toile et les fourrures dont ils s'étaient si longtemps servis.

Les habitants de l'Helvétie passèrent plusieurs siècles soumis aux Francs, partageant leur bonne comme leur mauvaise fortune. Mais lorsque le pouvoir suprême passa de la famille des Mérovingiens à celle des Carlovingiens, un immense changement s'introduisit dans toute l'Europe, et donna naissance aux gouvernements modernes. En effet, Charlemagne, à la suite de prodigieuses conquêtes, fut couronné empereur à Rome, et jeta les bases d'une puissance qui put surprendre l'imagination, mais qui manqua de durée. Cette création était personnelle au génie de ce grand prince ; ses enfants furent incapables de la soutenir, ni de la continuer. Les Suisses, tant que vécut Charlemagne, avaient selon Jean Muller, de la viande en abondance, du blé et du miel ; vingt-quatre livres de pain ne coûtaient qu'un denier. Mais Charlemagne lui-même, cédant à une fausse idée de son temps, partagea ses États entre ses enfants ; de là, une première cause de décadence, qui fut encore accrue par l'incapacité de ces princes ; chacun d'eux, d'ailleurs, aspira à jouir d'une souveraineté, qui par sa faiblesse, devait être, avec le temps, plus nominale que réelle. En définitive, au milieu de ce morcellement, le pouvoir central disparut, et la portion de l'Helvétie qui jusqu'alors avait été incorporée au duché de Souabe appartenant à la monarchie des Francs, fit partie de l'empire germanique, appelé plus tard l'empire d'Allemagne. Une transformation aussi complète de l'Europe ne se fit qu'à la suites de longues guerres et d'un grand nombre de déchirements. C'est de cette époque que date la naissance de la grande féodalité ; car les *ducs* et les *comtes*, qui n'étaient que des délégués, ne sentant plus une main ferme pour les diriger, se rendirent souverains dans les localités où d'origine ils commandaient pour d'autres. Avant d'entrer dans ce dédale dont nous ne pourrons présenter que certains détails à nos lecteurs, nous allons placer sous

(1) Zschokke.

MCD 2019

leurs yeux l'état où se trouvait à cette époque la Suisse. Dans beaucoup de lieux, les communaux étaient partagés entre les habitants ; des vignes avaient été plantées sur les collines du pays de Vaud et même aux environs de Zurich... Il y avait dans la plupart des métairies une maison seigneuriale construite en pierre, ou une tour. La maison était composée d'une grande salle, avec une ou deux chambres qu'on pouvait chauffer au besoin ; c'était là que le maître recevait ses frères d'armes ; on comptait encore une cuisine, un bûcher, un cellier, une étable et un chenil : des huttes et des baraques où se trouvaient les paysans et leurs bestiaux, environnaient la métairie. On plantait dans le voisinage les arbres fruitiers, et à proximité on cultivait les légumes ; plus au loin on rencontrait les champs labourés, où travaillaient les serfs appartenant au seigneur. Des hommes, d'après le témoignage d'un écrivain national, des hommes qui n'étaient pas précisément au nombre des serfs du seigneur, et qui cultivaient de temps en temps des portions de sa propriété, dépendaient de quelques-uns de ses domaines épars. Les colons appartenaient le plus souvent à la glèbe, et, sans cet arrangement, l'instabilité des peuples les eût fait toujours errer de côté et d'autre. Cette contrainte salutaire les tenait rassemblés par grandes cours ou bourgades ; *Andelfingen* comptait au moins quarante-quatre ménages ; d'autres bourgs en renfermaient jusqu'à des centaines ; au reste, ces *communautés*, qu'on nous passe l'expression, étaient alors fort nombreuses dans la Suisse, et la plupart d'entre elles ont disparu depuis. Chaque cour ou bourgade avait son tribunal, présidé par le gouverneur ou par le bourgmestre que le seigneur y plaçait. Tout le canton était convoqué dans les affaires importantes : l'assemblée se tenait en plein air. Quiconque possédait en fonds de terre sept pieds devant et derrière soi, avait droit d'y siéger : les vieillards avaient la préséance. Le comte, inspecteur des juges subalternes, proposait l'affaire ; alors chacun disait son avis, suivant l'ordre désigné par l'âge, les lumières ou le rang. Ensuite les juges entraient dans le cercle, et les gentilshommes, les vassaux et les serfs se conformaient à leur sentence. Il y avait plusieurs comtes dans le Thurgau ; mais bientôt leur titre devint héréditaire comme leur emploi.

Chacun dans sa sphère se constituant en pleine indépendance, il dut en résulter d'abord une anarchie générale, dans laquelle les charges, les dignités, les fiefs devenant héréditaires, furent avec le temps considérés comme des propriétés de familles. La possession de la Suisse fut alors très-recherchée, non pas pour ce qu'elle valait en elle-même, mais à cause des issus qu'elle offrait. *Louis le Débonnaire*, fils si incapable de Charlemagne, donna à son fils, Charles le Chauve, la Rhétie, l'Alsace et la Souabe ; Lothaire, autre fils de Louis *le Débonnaire*, tenta la voie des armes pour faire annuler ce partage, et obtint en échange des royaumes d'Italie et de Lorraine, les comtés de Valais, de Vaud et de Warasch, le duché de Souabe, l'Alsace et Courval. A la mort de Lothaire, ses trois fils se partagèrent ses Etats ; Louis eut la Rhétie et l'Italie ; Lothaire, Sion, Genève, Lausanne, le comté de Bipp et la Lorraine; Charles, Lyon et la Provence. Lothaire acquit plus tard la survivance des terres de Charles, moyennant la cession qu'il fit des comtés, évêchés et villes de Sion, Genève et Lausanne, sans renoncer néanmoins à conserver le passage des Alpes Pennines et le comté de Bipp. Comme un adultère, dit le traducteur de Jean Muller, le mettait dans le plus grand danger, il consentit à ce partage, afin de se concilier l'amitié de son frère ; Theutberge, sa femme, était fille d'un comte de Bourgogne nommé Boson. Hubert, son frère, abbé de Luxeuil et de Saint-Maurice dans le Valais, était duc du pays qui s'étendait depuis le Jura jusqu'à l'Aar, et de la Rhétie.

Au moment où il se présenta pour défendre les droits de sa sœur contre la maîtresse du roi, Lothaire l'accusa d'avoir commis un inceste avec elle. Hubert en appela aux armes. Lothaire, de son côté, confia le commandement de ses troupes au comte Conrad. Les deux armées se trouvaient en présence dans la campagne d'Orbe, et Hubert fut vaincu. Néanmoins,

MCD 2019

Lothaire cédant à la débauche, mourut après avoir éprouvé une longue suite de malheurs. *Louis le Germanique et Charles le Chauve* se hâtaient de se concerter pour se partager les dépouilles de Lothaire, leur neveu, roi de Lorraine. L'Alsace, Bâle, l'Eglise de Saint-Ars, Soleure, Motiers-Grandval, la Clause, Warasch, Lucerne et Murbach, revinrent à Louis le Germanique, et, depuis cette époque, ces pays, suivant la remarque si judicieuse de Jean de Muller, appartiennent à l'empire, *en tant qu'un droit peut être fondé sur une injustice.* Sion, Genève et Lausanne échurent à Charles le Chauve, qui plus tard fut reconnu roi et empereur d'Italie ; il eut pour successeur *Louis le Bègue*, son fils, qui mourut peu de temps après. Au bout de quelques mois, six archevêques et dix-sept évêques du royaume de Bourgogne se réunirent à Mantaille, près de Vienne ; tout alors était trouble et anarchie dans les églises comme dans les provinces ; à Genève et à Lausanne, on contestait l'élection des évêques ; les seigneurs se livraient entre eux à des guerres intestines; les Normands dévastaient l'intérieur du royaume ; la partie méridionale était menacée par les Sarrasins ; la Bourgogne n'avait point de roi. Louis et Carloman, fils de Louis le *Bègue*, pouvaient à peine se faire respecter en France. « Dans cette » extrémité, les évêques se croyant au- » torisés à veiller au bien public, délibé- » rèrent entre eux sur le parti qu'il fallait » prendre, et après avoir consulté plusieurs » seigneurs (*nobiliorum*), considérant que » les anciens maires des palais n'avaient » eu aucun droit à la couronne que leurs » grandes qualités, et que Charlemagne, » dont le mérite supérieur attachait tous » les peuples à sa domination, n'avait pas » transmis son génie à ses descendants en » leur transmettant sa puissance, ils aban- » donnèrent cette famille. Soixante-cinq » ans après que la splendeur du trône des » rois de France eut été éclipsée par le fils » de Pepin, les prélats de Bourgogne en- » voyèrent proposer au comte Boson, qui » était alors à Vienne, de devenir leur roi, à » condition qu'il jurerait de protéger d'une » manière équitable les grands et les petits, » d'être accessible à tous, affable envers » tous, humble devant Dieu, bienfaisant » pour l'Eglise et fidèle à toutes ses pro- » messes. »

Boson avait pour père un comte des Ardennes nommé Bovon ; sa sœur, Richilde, avait été maîtresse de Charles le Chauve. Cette circonstance avait été favorable à la fortune du nouveau roi de Bourgogne, qui avait obtenu le gouvernement de la Provence, du comté de Vienne, de l'abbaye de Saint-Maurice et des diverses autres seigneuries. Au moment où il était élevé sur un trône, la mort lui ravit sa femme. Le duc de Béranger, auquel une étroite amitié l'attachait, tenait renfermée dans son château de Trévise la princesse Hermengarde, fille ne Louis II. *Charles le Gros*, sur ces entrefaites, s'avança dans l'Italie à la tête d'une armée. Boson, de son côté, sous le prétexte de se venger de *Charles le Chauve*, se présenta devant le château de Trévise, et, soutenu par des troupes nombreuses, il ravit Hermengarde. Quand les députés vinrent lui faire hommage de la couronne de Bourgogne, il sembla d'abord résister, et il ne se résigna à accepter un aussi lourd fardeau qu'à la condition que pendant trois jours des prières publiques auraient lieu dans les églises. Ce délai lui paraissait indispensable pour que ses sujets et lui-même ne fussent pas trompés dans leurs pieuses intentions, et que les mécontents eussent un délai suffisant pour se déclarer. Mais toutes les précautions avaient été prises, et l'on fit passer cette absence de réclamation comme une sorte d'approbation générale de la part des Bourguignons. Aurélien, archevêque de Lyon, procéda alors au couronnement du nouveau monarque. L'empereur, le roi de France et celui de Bavière en appelèrent aux armes ; Louis III et son frère Carloman, qui avait déjà été fiancé à la fille de Boson, entrèrent dans cette ligue, et Vienne fut assiégée. Boson s'enfuit dans les montagnes, mais il reçut plus tard la paix et la couronne de l'empereur. Le nouveau roi expira après un règne de neuf ans, laissant un fils. Cependant, Rodolphe, fils du comte Conrad, qui jadis avait triomphé du duc Hubert, conçut la pensée de se faire

MCD 2019

reconnaître roi de la Haute-Bourgogne. Il appela à Saint-Maurice en Valais quelques seigneurs ecclésiastiques et laïques sur lesquels il pouvait compter, et qui le nommèrent roi. Sans perdre de temps, il envoya des messagers dans la Lorraine. La Franche-Comté et le Jura le reconnurent ; il n'empêcha pas d'ailleurs Louis, fils de Boson, de conserver sa couronne, ni Richard, son oncle, de régner sur la partie qui s'étendait au delà de la Saône. A cette époque, l'abbaye de Saint-Gall était en grand renom de sainteté ; elle avait Salomon pour abbé. Erchanger et Berthold, de la maison des Agilolfing, étaient gouverneurs de l'Helvétie allemande et de la Souabe, en qualité de commissaires de la chambre impériale, et conçurent contre ce moine, qui était évêque de Constance, une jalousie qu'ils ne purent réprimer ; ils lui enviaient surtout la faveur de l'empereur. Voici le portrait que Jean de Muller a tracé de ce prélat : « Sa pénétration » lui valut, dans sa jeunesse, l'amitié » d'Hatton, archevêque de Mayence ; les » rois de Germanie ne pouvaient se passer » ni de sa société ni de ses conseils. Il » était au-dessus de l'avarice et des autres » passions qui rapetissent si fort les âmes » des courtisans vulgaires. S'il poursuivait » les honneurs et les richesses, c'était » sans s'avilir par des moyens méprisa- » bles ; c'était parce qu'il se plaisait à ré- » pandre des bienfaits, et que la pompe » dont il était environné le mettait plus à » portée d'employer à de grands desseins » les hommes susceptibles d'en être » éblouis. Le peuple fondait en larmes à » ses sermons. Il n'y avait personne à la » table de l'empereur qui sût plaisanter » avec plus d'esprit, qui prît part à un » festin avec plus de décence et de gaîté. » Il était grand et de la plus belle figure... » Il tenait table ouverte à Constance pour » les bourgeois et pour les ecclésiastiques, » et il surpassait en magnificence tous les » prélats de la Souabe. Il possédait une » coupe replendissante d'or et de pierre- » ries, une aiguière d'airain ornée de » figures admirables, et de grandes tables » d'ivoire. Il portait le froc dans l'intérieur » de ses couvents ; on plaça dans l'abbaye » de Saint-Gall un monument à l'endroit » où il avait coutume de s'en revêtir. Au » milieu de ses vassaux, il paraissait en » habit de chanoine. » Tel était Salomon, qui causa la ruine des deux commissaires de la chambre impériale, qui ne pouvaient, comme je l'ai déjà dit, lui pardonner sa haute fortune. Un jour qu'ils le rencontrèrent, Salomon leur dit en vain : *Que la paix soit avec vous !* ils passèrent outre et refusèrent de lui rendre le salut. Quelque temps après ils se présentèrent à Saint-Gall bien accompagnés, mais Salomon avait cherché une retraite au milieu d'un canton de Turbenthal, alors couvert de bois. De ce lieu il écrivit à l'empereur Arnoult, qui, donnant tort à Erchanger et à Berthold, voulait les priver de leur emploi ; Salomon intercéda pour eux et obtint leur grâce ; ils lui promirent de vivre désormais en bonne intelligence ; puis, comme pour sceller leur réconciliation, ils vinrent dîner dans son palais à Constance. Mais l'abbé de Saint-Gall, cédant à un sentiment de vanité, leur fit voir plusieurs vases d'argent, d'or et de verre ; il leur affirma ensuite que dans l'abbaye il avait un four qui contenait mille pains et une brasserie de cent muids ; puis il ajouta qu'il avait sous ses ordres des bergers montagnards, si vénérables, qu'il leur serait impossible de ne ne pas se découvrir en leur présence. Ces détails si puérils irritèrent les deux commissaires, qui, pour témoigner leur mépris à Salomon, firent exprès de laisser tomber de leurs mains deux coupes de verre qu'il leur avait offertes. Cependant, l'évêque de Constance ne les laissa pas partir sans leur donner le baiser de paix. Sur ces entrefaites, les vassaux des commissaires de la chambre soumettaient à des exactions perpétuelles les paysans qui relevaient de l'abbaye de Saint-Gall ; Salomon rendit plainte à leurs suzerains ; mais une année s'écoula avant que ceux-ci voulussent rendre justice. Salomon rappela alors aux commissaires de la chambre impériale qu'il avait jadis obtenu leur grâce de l'empereur, quoiqu'ils eussent voulu attenter à sa vie ; Lentfried, leur neveu, présent à cette scène, voulut d'abord frapper de son épée

MCD 2019

l'évêque de Constance, et finit par s'emparer de sa personne. Erchanger et Berthold le firent conduire comme prisonnier à Diepholzbourg. Accueilli avec respect par Berthe, femme d'Erchanger, le prélat put se retirer dans un appartement où était élevé un autel. Mais, au bruit de sa détention, toute la contrée se souleva ; Siegfried de Ramschwy, suivi des vassaux et des chevaliers attachés au service de l'évêque, s'empara des deux commissaires de la chambre impériale, qu'il surprit au milieu d'une forêt. La garnison de Diepholzbourg ouvrit de son côté la prison du château-fort où était enfermé Salomon, qui sortit donnant la main à Berthe. Des réclamations plus énergiques les unes que les autres étaient déjà en route pour parvenir à l'empereur ; mais, sans attendre sa décision, les seigneurs se réunirent et condamnèrent à mort Berthold, Erchanger, et leur neveu Lentfried, dont les biens furent confisqués. Le comte *Burckard* de Souabe avait été l'âme de cette affaire ; c'était à son inspiration qu'était dû le jugement des coupables, qu'approuva l'opinion générale du temps. Burkard ne tarda pas à recevoir une récompense éclatante, car les grands de la Souabe le reconnurent pour leur duc, et l'Helvétie allemande fut de nouveau incorporée à ce duché [916].

Rodolphe II, second roi de Bourgogne, voulut renverser la splendeur, encore si nouvelle, de Burkard ; mais il fut vaincu près des ruines de Vitodurom. Cependant le monarque se montra assez habile pour obtenir la paix ; Burkard lui donna en outre en mariage sa fille Berthe ; le nom de cette dernière s'est longtemps conservé dans l'Helvétie bourguignonne, et le temps où filait Berthe rappelle le temps où l'on goûtait des jours heureux. « Cette reine, » dit un historien moderne, fit ouvrir de » grandes routes et établit des communi- » cations faciles entre des pays séparés » par des contrées encore sauvages. Elle » visitait les cabanes des serfs pour porter » des secours aux indigents et aux mala- » des ; c'était elle qui filait les vêtements » de son époux et de ses enfants. L'un de » ses sceaux nous la représente assise sur » son trône, et tenant une quenouille ; elle » parcourait à cheval, et la quenouille at- » tachée à la selle, ses nombreuses métai- » ries, qu'elle administrait elle-même. » Les vieux châteaux, les tours ruinées » dont on ignore l'origine ont été fondées, » dit-on, par la reine Berthe ; c'est à elle » qu'on attribue la construction des châ- » teaux de Champvert, près d'Yverdun, » et de Wufflens, au-dessus de Morges. » Rodolphe II eut pour successeur Conrad, qui, après avoir vaincu les Hongrois et une autre horde de barbares [954] appartenant à la race esclavonne, accomplit un règne de 56 ans pendant lequel, d'après Muller, il préféra le repos à la gloire, peupla son pays de bâtards, et porta le froc sous son manteau royal. Quelques années après, la victoire remportée par Conrad, c'est-à-dire vers l'an 1000, une terreur universelle s'empara de l'Europe, qui crut toucher à la fin du monde. Berthe, mère du roi, employa son douaire à fonder un abbaye de bénédictins près de Payerne, afin, est-il dit dans la charte de donation, que le zèle d'un certain nombre de vertueux cénobites s'unît avec Dieu par la foi et pratiquât la charité à l'égard des pauvres et des étrangers. Berthe ordonna que cette fondation serait indépendante de toute inspection séculière ; les moines devaient élire eux-mêmes leurs pères, et la bonne reine prononça l'anathème suivant contre tous les guerriers qui pourraient avoir la pensée de troubler le repos du monastère des bénédictins qu'elle venait de fonder. « O vous, saints apôtres, » princes puissants de la terre, Pierre et » Paul ; et toi, prince des évêques, qui es » assis sur leur trône, puissent les enne- » mis de ma fondation être rejetés du sein » de l'Église, et rayés du livre de vie ! » Qu'ils soient confondus avec ceux qui » disent au Tout-Puissant : *Éloigne-toi* » *de nous*, avec Dathan et Abiron, que la » terre engloutit dans des abîmes ? Que » leur corps, dès cette vie, ressente un » avant-goût des peines éternelles de l'en- » fer ; comme Héliodore qui fut fouetté » par les anges, ou comme Antiochus qui » fut rongé par les vers. » A cette imprécation, la bonne reine Berthe ajouta en-

MCD 2019

*Bartlett del.*

Pl. 103.

*Formsterher sculp*

# VUE DU CHÂTEAU-FORT DE LAUSANNE.

SUISSE.

*Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.*

MCD 2019

MCD 2019

core contre les perturbateurs une amende de cent livres d'or. Cette abbaye, qui elle-même avait été bâtie avec les ruines de l'ancien Aventicum, servait dans le siècle dernier de magasin à blé; enfin il ne restait du vieux monastère que la grosse cloche.

Ces détails de mœurs ont plus d'intérêt pour le lecteur et lui font mieux connaître les siècles où nos ancêtres ont vécu que des récits de batailles, de meurtres et de destruction, succédant sans cesse les uns aux autres, et dont la monotonie attriste le cœur et fatigue l'attention. Au temps où la reine Berthe *filait* et faisait à cheval la tournée de ses métairies, tel était l'état où se trouvaient une partie de la Bourgogne et une partie de l'Helvétie allemande. Les fondations tombées en décadence, dans l'Helvétie romaine, avaient été rétablies selon la réforme de Cluny. Une partie des bords du lac de Genève conservait le nom de colonie que lui avaient donné les anciens Romains, quoique cette colonie eût été détruite. Morges et les bords riants qui l'avoisinent commençaient à se peupler. Dans quelques cantons du pays de Vaud, on se livrait à la culture de la vigne sous la protection de plusieurs châteaux fortifiés. Orbe, d'hôtellerie se changeait en village; Yverdun était le chef-lieu d'un canton bien cultivé. Depuis les lacs qui baignent le pied du Jura, s'étendait un pays presque désert appelé l'OEchtland, et couvert de forêts marécageuses. La contrée où est aujourd'hui Berne appartenait au roi, ainsi que le reste des déserts; il avait une métairie dans ce district. Non loin de là, demeurait à Oltingen le comte Cuno, riche en possessions dans un pays inhabité. Son fils Buko garda le château de ses pères, et Ulric, frère de Buko, eut en partage celui de Fenil, situé sur une colline, près du lac de Nugorol. Les maisons étaient rares alors. Plusieurs des membres de cette famille furent chargés de la régie des évêchés de Bâle et de Lausanne. L'église de Bâle augmenta sa possession dans le comté de Rauraques de beaucoup de terres situées dans le Jura, que ce comte lui donna, en même temps que les empereurs lui prodiguèrent des mines d'argent et des droits de chasse au delà du Rhin (1). Au temps dont nous nous occupons, les comtes ne pouvaient exiger autre chose des hommes libres que de comparaître à leurs plaids; les serfs payaient des redevances proportionnées à la valeur et au produit des terres. La puissance des comtes se fondait sur la population de leurs domaines et sur l'agriculture; ils étaient obligés de gouverner avec sagesse pour attirer des étrangers. L'aîné des comtes de Habsbourg, dans les affaires temporelles, était le défenseur de l'abbaye de Muri; cet honneur était un fief féminin de sa maison. Si cependant il lui arrivait de persister dans une conduite répréhensible, après trois avertissements, l'abbé était maître de choisir un autre avoué dans la même famille. Il siégeait dans son tribunal à Muri, aussi souvent qu'il en était besoin, pour une somme déterminée, le tiers des amendes, un boisseau de froment, une mesure de vin et un cruchon de lait.

A mesure que les cités nouvelles faisaient des progrès et voyaient se multiplier leurs richesses, les citoyens s'occupaient avec ardeur à étendre leurs droits, et, au moyen d'achats faits avec habileté, ils accroissaient l'étendue de leurs territoires. Les villes parvenaient à s'affranchir, tour à tour, des droits de souveraineté que les abbés, les évêques et les monastères avaient longtemps fait peser sur elles. Elles se mettaient sous la protection de l'Empire germanique, heureuses de n'avoir à reconnaître, pour supérieur, que l'empereur d'Allemagne, ou bien le bailli ou lieutenant qui le représentait. Les Soleurois brisèrent le joug du chapitre de Saint-Ours, qui, parce qu'il avait aidé à la fondation de leur ville, voulait s'immiscer dans leurs administrations. On vit encore les bourgeois de Schaffouse enlever successivement à l'abbé du couvent de Tous-les-Saints, les divers droits que, jusque-là, il avait fait exercer sur eux par son envoyé ou bailli; plus tard, ils réussirent, après avoir renversé complétement la domination temporelle de l'abbaye, à se mettre sous la protection du chef de l'Empire. Un pareil exemple ne pouvait manquer

(1) Jean de Muller.



MCD 2019

d'être suivi, et Bâle, à la suite d'une lutte avec son évêque, obtint son indépendance en se faisant reconnaître ville impériale.

Toutes les cités grandes ou petites de la Suisse obéissaient à une sorte d'idée fixe, en s'épuisant d'efforts pour échapper à la domination, soit des évêques, soit des moines, soit des familles nobles, puissantes. Ce qui peint, au reste, un pareil état social, c'est que le pouvoir était tellement divisé, qu'à une époque on comptait en Helvétie cinquante comtes souverains, cent cinquante barons, et plus de mille chevaliers qui remplissent, de leurs faits d'armes, les chroniques de ce temps. Les villes avaient donc l'intérêt le plus puissant à se délivrer de tant de maîtres, si souvent en guerre les uns avec les autres, et qui leur faisaient payer des droits considérables. Le gouvernement des moines était en général plus doux que celui des seigneurs; mais il se résolvait aussi en impôts; et comme ceux-ci, sans être considérables en eux-mêmes, se représentaient sous une foule de formes, leur poids réuni était en définitive fort lourd à supporter; aussi, dit un historien national, les villes surent habilement profiter des troubles de l'Empire. Quand les rois ou les seigneurs dont elles dépendaient avaient besoin d'argent, elles leur ouvraient leur trésor; quand l'État était menacé, leurs bras étaient à l'instant armés pour sa défense. Le citoyen, frugal et économe dans son intérieur, prodiguait son bien pour l'intérêt public; les maisons particulières étaient d'une extrême simplicité, mais les édifices publics étaient vastes et somptueux. Les artisans rivalisaient pour la bonne qualité des produits de leurs ateliers, et pour le perfectionnement des procédés de leur industrie. la piété, la probité, l'amour du travail régnaient dans le sein des familles; la sagesse, la prudence et l'intégrité dans les conseils. On eût rougi de vivre aux dépens de la fortune publique; mais fallait-il subvenir aux besoins de l'État, concourir à quelque établissement utile, aucun sacrifice ne coûtait au patriotisme des citoyens (1).

Mais comme les nobles appartenant à des familles puissantes, ou les évêques et les abbés pouvaient disposer souvent de forces considérables, les villes, afin de leur opposer une résistance salutaire, formaient entre elles des confédérations appelées traités de combourgeoisies. L'histoire de l'Helvétie au moyen âge, ainsi que celle du reste de l'Europe, offrait donc une série de luttes continuelles; mais comme les familles qui jouissaient alors du privilége d'avoir les armes à la main, formaient une minorité réelle à l'égard des habitants des villes, ces derniers, avec le temps, devaient l'emporter. Une autre cause affaiblit encore l'influence des nobles; ils embrassèrent avec ardeur les croisades religieuses, et, pour y apparaître avec éclat, ils vendirent leurs domaines, source primitive de leur pouvoir. D'un autre côté, les évêques et les moines, qui, dans l'origine, avaient rendu les services les plus signalés, en montrant, par leur propre exemple, comment le sol se défriche, perdirent leurs vertus primitives avec les richesses qui corrompirent la pureté de leurs mœurs. Longtemps néanmoins ils restèrent à la tête de la civilisation de cette époque, si l'on peut donner ce nom à une barbarie plus ou moins profonde; les évêques et les moines enfin cultivaient, quoique d'une manière imparfaite, les lettres; on trouve, dit un écrivain moderne, on trouve dans les actes du couvent de Méri cette phrase remarquable écrite en mauvais latin : « Que la vie des hommes spirituels (religieux) est une mort sans les lettres; » *Quia vita spiritualium hominum sine litteris mors est.* Ces moines lisaient Salluste et récitaient Virgile; ils appelaient leur chapitre un sénat, et leur cloître une république. Le premier roman écrit depuis la renaissance des lettres, les *Aventures du duc Ernest de Souabe*, fut composé par un religieux de Saint-Gall. Les grandes dames aimaient la littérature. Le savant le plus distingué du couvent de Saint-Gall, Eckard, passait la plus grande partie de ses journées seul avec la duchesse de Souabe Edwige, adorée de ses sujets. Le savant, suivant la chronique, avait des manières séduisantes, la voix douce et le regard perçant (1). En résumé, les bourgeois

(1) Zschokke.

(1) Philareste Chasles, Résumé de l'hist. de Suisse.

MCD 2019

des villes, grâce aux métiers qu'ils exercèent avec une persévérance infatigable, etèrent les bases de leur propre liberté, car, réunis en corporations par suite de leurs maîtrises, ils purent opposer une résistance qui, chaque jour, prit de nouveaux accroissements. D'un autre côté, ils comprirent que pour mettre fin à ces combats et à ces luttes, qui pendant tant d'années ensenglantèrent le moyen âge, il était utile pour eux de se placer sous l'égide du pouvoir impérial de ses délégués, parce que l'on subit plus facilement un maître qu'une foule de maîtres. Mais les bourgeois des villes ne regardèrent le gouvernement impérial que comme un abri passager; c'était pour eux une halte nécessitée par les circonstances, et qui devait les mener à un gouvernement républicain, plus en rapport avec leurs mœurs nationales; car ce qui dominait chez eux, c'était l'esprit d'association, qui, plus tard, enfanta le régime fédératif sous lequel la Suisse a connu des siècles de bonheur et de prospérité. Au reste, il ne faut pas chercher dans l'histoire de ce temps une sorte d'ensemble, rappelant ce qui se passe dans les États modernes; on rencontrait alors en Suisse une foule de contrastes qu'on ne peut plus comprendre aujourd'hui. Dans l'espace de quelques lieues éclataient les scènes atroces de la féodalité, et que nous avons dû, d'après notre plan, passer sous silence, parce que, à peine avons-nous assez de place pour les faits principaux. A côté de ces traits féroces des guerriers, et des destructions qu'ils accomplissaient avec une rapidité si désastreuse, existait le travail des villes, qui produisaient au delà de ce qui venait d'être détruit; puis, les évêques et les moines donnaient tour à tour des exemples de toutes les vertus, en même temps que, par suite du pouvoir temporel dont ils jouissaient, ils remplissaient des fonctions que nous regardons maintenant comme incompatibles avec le caractère ecclésiastique. Mais ce que nous ne saurions trop répéter, et ce qui a beaucoup plus d'intérêt à nos yeux que les récits des guerres et des violences des comtes de Werdenberg, de Sargans, de Montfort, de Sax, de Vax et de Rœsus, tyrans féodaux de l'Helvétie dans le moyen âge, et que l'intervention des comtes de Savoie, depuis ducs, et aujourd'hui rois du Piémont, dans les affaires de la Suisse; c'est que l'esprit de liberté, qui a fait la gloire et le bonheur de cette contrée, est sorti primitivement des habitudes de travail, propres aux habitants des villes.

Déjà, au commencement du treizième siècle, le commerce avait pris un accroissement considérable en Helvétie : Bâle, Zurich et Genève étaient les villes commerçantes les plus riches, et où régnait le plus de liberté. Les Zurichois étaient particulièrement industrieux; les étoffes de soie, de lin et de laine qu'ils fabriquaient, et les cuirs qu'ils préparaient se transportaient jusqu'aux extrémités de l'Allemagne; ils faisaient un commerce de transit fort lucratif. A cette époque, l'Helvétie recevait aussi des produits étrangers; les Bâlois buvaient du vin de Chypre; des marchands ambulants parcouraient l'intérieur du pays et allaient porter leurs marchandises jusque dans les hameaux et les métairies les plus reculées; les simples villageoises des Alpes se parèrent des tissus de Flandre. Dès le début des Croisades, les routes étaient devenues plus sûres, et les villes elles-mêmes, intéressées à ce que la libre circulation de leurs produits ne fût point entravée, faisaient payer cher aux seigneurs les vols ou les extorsions de prétendus droits qu'ils se permettaient par suite de vieilles habitudes. Les immenses armées qui s'en allaient ou mourir de faim ou de la peste, ou sous le glaive de l'infidèle, pour reconquérir un tombeau, exigeaient des approvisionnements proportionnés à leur nombre et à la longueur des expéditions auxquelles elles étaient destinées. Les villes devinrent de vastes ateliers où l'on confectionna des armures, des munitions et des vêtements pour les croisés; elles acquirent ainsi des richesses considérables. Il serait trop long d'énumérer les avantages qui résultèrent pour l'Europe de la pieuse folie qui portait les peuples de l'Occident à se précipiter dans le gouffre dévorant des Croisades. C'est ici que se termine la première période de l'histoire des Suisses. Nous avons vu l'Hel-

MCD 2019

vétie d'abord libre et sauvage ; ensuite, sous les Romains, esclave et civilisée ; puis dépeuplée et replongée dans la barbarie par les conquérants du Nord et de l'Orient. Nous l'avons vue livrée à toutes les horreurs de l'anarchie féodale sous les empereurs français et les premiers empereurs d'Allemagne. Enfin, l'aurore de la liberté a lui sur elle à la faveur de l'établissement des bourgeoisies et de la sainte fureur des Croisades. Maintenant vont apparaître sur la scène historique quelques peuplades de bergers, qui, pendant des siècles, étaient restées dans une obscurité paisible au sein de contrées si sauvages, qu'elles étaient à peine connues (1).

Quoique le pouvoir exercé par le délégué de l'empereur fût beaucoup moins difficile à supporter pour les Suisses que le régime si sanglant et si dévastateur de la féodalité, ils ressentirent les inquiétudes les plus vives dans une circonstance que nous allons retracer avec certains détails. La mort de Rodolphe de Habsbourg, arrivée en 1292, présagea le plus triste avenir. Rodolphe de Habsbourg avait pour fils aîné Albert, duc d'Autriche, dont l'ambition précoce l'avait poussé à étendre ses États héréditaires, sans se laisser arrêter par la nature des moyens lorsqu'ils pouvaient lui être utiles. Wenceslas, roi de Bohême, beau-frère d'Albert, ne voulait pas lui voir porter la couronne impériale, qui fut donnée à Adolphe de Nassau. Ce dernier prince favorisa les libertés des villes suisses, tandis qu'Albert laissa percer la pensée qu'il emploierait plus tard toutes les ressources de ses États héréditaires, parmi lesquels il fallait compter le duché d'Autriche, à subjuguer l'Helvétie, où il avait de vastes possessions. On savait déjà que les magistrats de Vienne avaient été réduits à lui remettre les clefs de la ville, pieds nus, sur le Calemberg, où, en leur présence, il mit en pièces les titres sur lesquels s'appuyaient leurs libertés ; aussi les pâtres d'Uri, de Schwitz et d'Underwald renouvelèrent leur ancienne alliance dans les termes suivants: « Que chacun sache que les hommes de la » ville d'Uri, des pâturages de Schwitz et » des monts d'Unterwald, considérant les » périls présents, se sont réunis dans leur » mutuelle confiance, et que, conformément à l'alliance qui les lie depuis beaucoup de siècles, ils ont engagé leur serment de ne point s'abandonner les uns » les autres, de donner tous leurs biens » et tous leurs guerriers pour repousser » au dehors ou au dedans les actes de violence que l'on voudrait commettre contre eux tous ou contre l'un d'eux. Que » ceux qui relèvent d'un seigneur remplissent leurs obligations envers lui, » mais, entre nous, il a été convenu que » nous ne reconnaîtrions que des hommes » nés dans nos vallées. On ne peut acheter ailleurs le droit de vider nos différends ; les plus sages d'entre nous seront chargés de cet office. Ainsi unis » envers et contre tous, corps et biens, » individus et familles, nous forcerons » quiconque d'entre nous refuserait de se » soumettre aux sentences de nos juges. » Que le meurtrier périsse, que l'incendiaire soit banni, que le voleur rende » l'objet volé, qu'on obéisse aux juges, et, » s'il est des réfractaires, qu'ils soient punis par nous tous. Ces conventions, si » c'est le bon plaisir de Dieu, dureront » éternellement pour l'avantage commun. »

Dans cette mémorable occasion, les peuples de Schwitz, d'Uri et d'Underwald prirent la qualification d'*eidgenossen* ou d'*hommes unis* par le même serment. Albert en appela bientôt aux armes ; il voulait se venger tout à la fois d'Adolphe de Nassau, qui avait été élu empereur, et de la fidélité que les Suisses avaient gardée à ce prince. Bientôt Albert, suivi d'une armée considérable, livre au feu et à la flamme le territoire appartenant à l'évêque de Constance ; enfin, à la suite d'une victoire importante [1298], il triomphe d'Adolphe, qui perd tout à la fois la vie et la couronne impériale. Les confédérés d'Uri, de Schwitz et d'Underwald firent parvenir dans les murs de Strasbourg une députation à Albert, pour le supplier de conserver leurs libertés ; il leur répondit : *J'aviserai à vous proposer bientôt une autre organisation.*

(1) Dubocket Histoire des Suisses.

MCD 2019

Ces mots si expressifs jetèrent la terreur dans l'âme des confédérés (*eidgenossen* ou *hommes unis*). Déjà des préparatifs de guerre remplissaient l'Helvétie occidentale, depuis les murs de Soleure jusqu'aux rives du Léman. Les nobles de ces contrées avaient embrassé le parti d'Albert, car ils étaient jaloux des habitants des villes, et résolurent de marcher contre Berne. Mais ceux-ci, au secours desquels étaient accourus les citoyens de Soleure, triomphèrent sous le commandement d'Ulrich d'Erlach de leurs ennemis [1298], et détruisirent une foule de châteaux, résidence de ces mêmes nobles. Albert vint lui-même camper devant Zurich, sur une colline d'où il dominait la cité entière. Les habitants lui déclarèrent qu'ils le reconnaîtraient comme souverain, à condition qu'il respecterait leurs libertés. Les bourgeois, dit M. Golbery, l'un des historiens les plus récents de la Suisse, « les bourgeois n'en conti-» nuaient pas moins à s'occuper de leurs » affaires; du haut de la colline, l'armée » voyait sur les places publiques des mar-» chés populeux, des murs bien gardés, » une jeunesse belliqueuse parcourant les » rues en bon ordre. » Albert manquait de machines; il avait peu de troupes; d'un autre côté les femmes et les jeunes filles avaient pris les armes; alors il confirma les priviléges des Zurichois. Dans les cantons forestiers, une lutte qui devait avoir des conséquences bien autrement graves s'engagea bientôt. Nous devons faire remarquer avant tout qu'Albert, qui avait échoué devant les murs de Zurich, marcha contre Burkard de Schwanden, prévôt impérial de Glaris, qui avait été un des adhérents d'Adolphe de Nassau; il rasa les châteaux de Schwanden, de Soole et de Schwendi, qui lui appartenaient. Albert cependant s'empara de la prévôté de Glaris au profit de sa maison. Les Tschudi, les Trenler, les Stuki, etc., se retirèrent les uns à Uri ou à Schwitz, les autres à Zurich. Albert contraignit aussi Jean de Schwanden, frère de Burkard, abbé d'Einsiedeln, à lui livrer la prévôté héréditaire des domaines pour lesquels l'abbaye avait été en contestation avec Schwitz, et il prit aux Tockembourg la belle seigneurie d'Embrach. L'impératrice affranchit le couvent de religieuses de Steinen de tout tribut. Enfin, les hommes libres de Luax, vers la Rhétie, derrière Uri et Glaris, les habitants du col d'Urlern, et les péages échus à l'empire par l'extinction des Rapperschwyl, passèrent bientôt en la propriété de la maison de Habsbourg, qui administrait encore, au nom de l'Empire, l'Oberhasli, Urtentéen, le couvent d'Interlacken jusqu'aux Glaciers, et tout le tour de l'Aar jusque dans l'Argovie; Albert étendit à tel point sa puissance par des usurpations et des achats, que l'Autriche elle-même vit avec déplaisir cette importance extraordinaire qu'il donnait à ses possessions occidentales, et qu'il encourut universellement le reproche d'ambition (1).

L'empereur, impatient de réaliser les plans d'oppression qui remplissaient son esprit, crut qu'il serait plus prudent de recourir d'abord aux moyens de persuasion. Il envoya en conséquence aux Suisses, les comtes d'Ochsenstein et de Lichtenberg, qui eurent pour mission de faire savoir à ces montagnards qu'Albert les considérait comme ses *enfants chéris*, et qu'il espérait qu'ils se montreraient de fidèles et loyaux sujets. Les ambassadeurs d'Albert évoquèrent en outre les souvenirs laissés par Rodolphe de Habsbourg, qui tant de fois avait vu la victoire marcher sous ses étendards; les aïeux de l'empereur n'avaient-ils pas été prévôts de Leuzbourg! Ce n'était pas par un sentiment d'ambition personnelle qu'Albert voulait devenir le protecteur des Suisses; il ne leur ravirait pas leurs troupeaux, seule richesse qu'ils possédaient; mais, comme son père, il voulait mener cette brave nation à la conquête de glorieux trophées; les enfants de l'Helvétie obtiendraient des fiefs, des richesses et des honneurs, et de simples pâtres deviendraient des chevaliers. Telle fut la réponse que reçut l'empereur : « Les nobles, les hommes libres et tout le peuple se souviennent encore de Rodolphe, dont l'administration les a rendus si heureux. Mais c'est à l'indépendance de leurs ancêtres qu'ils tiennent avant tout; que l'empereur consente donc à confirmer leurs priviléges et leurs vieilles

(1) Golbery.

MCD 2019

libertés. » Werner d'Attinghaussen fut ensuite chargé, au nom de ses compatriotes, d'aller personnellement obtenir d'Albert la sanction si impatiemment attendue ; il devait en outre demander un prévôt impérial. Albert, qui était alors en guerre avec les électeurs, attribua la juridiction à ses baillis de Rotenbourg, et intima l'ordre à Uri de n'établir aucun impôt sur le couvent de Wettingen. Schwitz de son côté signa un traité d'alliance pour dix ans avec Werner, comte de Honberg, qui était en disgrâce. Cependant les Suisses n'en persévérèrent pas moins à demander un prévôt représentant de l'Empire, de crainte que l'on ne considérât leur obéissance à la maison d'Autriche comme une obligation qui pour eux était héréditaire ; Albert, afin que les habitants de l'Helvétie sortissent de la modération que jusque-là ils s'étaient imposée, fit tomber son choix comme baillis, sur *Hermann Gessler de Bruneck* ou *de Brunegg*, et *Bérenger de Landenberg*. Ces deux hommes, d'un caractère hautain et oppresseur, ne pouvaient manquer de provoquer en peu de temps l'indignation générale ; cette dernière amènerait une révolte, on en triompherait par la force des armes, et elle servirait de prétexte pour enlever aux Suisses leurs vieilles franchises. Les délégués d'Albert établirent leur résidence au sein même du pays habité par les confédérés ; Landenberg se retira dans le château impérial de Sarnen, au pays d'Underwald, et Gessler éleva une forteresse au-dessus d'Alsdorf, appelé Twing-Uri (joug d'Uri).

Tous les genres de vexations débordèrent à la fois sur cette malheureuse contrée; le prix du péage fut augmenté, et, au gré du caprice, l'exportation fut parfois défendue ; les infractions les plus légères se convertirent en graves délits ; la prison et des amendes ruineuses furent prodiguées. Ce n'est pas tout, Gessler et Bérenger de Landenberg avaient adopté pour système d'afficher à l'égard des habitants un continuel mépris, qui les blessait d'autant plus qu'il se montrait sous toutes les formes. Dans cette déplorable extrémité, tous les regards se tournèrent vers quelques hommes qui, par leurs vertus et leur amour pour la patrie, avaient obtenu l'estime générale. A Schwitz, la vénération publique entourait Werner Stauffacher, qui avait été landamann. D'un autre côté, quelques jeunes gens ambitieux s'étaient dévoués à la maison d'Autriche ; de ce nombre était Wolfenchiess, qui accepta le commandement du château fort de Rozberg. Mais si quelques enfants de l'Helvétie trahissaient la cause nationale, leur concours criminel ne pouvait balancer les fautes des baillis d'Albert, qui traitaient de *noblesse de paysans*, les familles les plus anciennes du pays ; injure qui était ressentie par tous. Les mœurs avaient à cette époque beaucoup de rapport avec celles des anciens Germains ; en effet, les maisons étaient éparses à la lisière des forêts, dans les prairies, au bord des sources. Les Suisses du quatorzième siècle n'aimaient pas les innovations ; chaque jour ressemblait à pareil jour de l'année précédente, et se représentait encore le même l'année suivante. Les occupations étaient uniformes, le temps ne manquait pas à la méditation; aux jours de fête, quand la population descendait des montagnes vers l'église, les Suisses se communiquaient leurs pensées (1).

Le moment approchait de plus en plus où une crise allait éclater : Gessler, traversant à cheval le village de Steinen, s'arrêta devant une grande et belle maison neuve, bâtie suivant la coutume du pays ; construite en pierre, à partir des fondations jusqu'à la hauteur de deux pieds au-dessus du sol, tout le reste était en bois. Cette maison, percée d'une multitude de fenêtres, était en outre ornée de maximes de morale. On dit à Gessler, que l'apparence de cette maison avait frappé, qu'elle appartenait à Stauffacher ; il répondit : *Jusqu'à quand souffrira-t-on que les paysans possèdent d'aussi belles maisons?* Cet insolent propos courut bientôt de bouche en bouche. Wolfenchiess, auquel Albert avait confié la garde du château-fort de Rozberg, rencontrant une jeune et belle femme qui se reposait dans un pré, lui intima l'ordre d'aller lui préparer un bain ; il savait que son mari était absent : déjà il avait résolu de se porter, à son égard, aux excès les

(1) Golbery.

MCD 2019

plus coupables. Mais cette dernière, sous prétexte d'aller ôter ses vêtements, courut chercher son époux, appelé Baumgarten, qui, de sa propre main, mit à mort Wolfenchiess, confident de Landenberg. Celui-ci avait ordonné la confiscation d'une paire de bœufs qui appartenaient à Erni, ou Arnold de Melchtal, que d'autres nomment Arnold Anherhalden. Au moment où il remplissait cette mission si odieuse, le valet de Landenberg s'écria : « Les paysans » peuvent bien eux-mêmes traîner la char- » rue. » Incapable de résister à son indignation, le fils d'Arnold frappa le valet de son bâton, et lui cassa deux doigts de la main ; il prit ensuite la fuite dans les montagnes ; mais Landenberg fit crever les yeux à son père. Le gouverneur de Schwanaud, château-fort situé au milieu d'une île du lac de Lowertz, proche du bourg de Schwitz, séduit une jeune fille d'Ast ; ou, pour mieux dire, à la suite de violences, il lui ravit l'honneur. « Ce crime, il » ne voulait pas le réparer par le mariage : » l'amour, avant le mariage, dit Jean de » Muller, est légitime dans nos monta- » gnes ; mais l'amant respecte sa maîtresse, » ou la dédommage en l'épousant. Quoi » qu'il en soit, le châtelain de Schwanaud » fut tué par les frères de la jeune fille à » l'égard de laquelle il s'était rendu cou- » pable. »

Au milieu de cette oppression générale, ou pour mieux dire de cette lutte désespérée, qui avait pour ministres la violence et le meurtre, la femme de Werner Stauffacher lui disait : « Combien de temps ver- » rons-nous l'oppressé gémir et l'oppres- » seur insulter à ses misères ? L'étranger » sera-t-il le maître de cette terre et l'hé- » ritier de nos biens ? Qu'attendent-ils » pour agir, les hommes de nos monta- » gnes ? Mères, serons-nous réduites à » allaiter des fils voués à la mendicité, et » à élever des filles condamnées à servir » en esclaves les oppresseurs de notre pa- » trie ? Loin de nous cette humiliante des- » tinée ! » Werner Stauffacher, aussi profondément ému que sa femme, descend au village de Brounen ou de Braunnen, sur la rive du lac, et se rend à Uri, dans la maison de Walther Furst, à Attinghausen, où il rencontre Arnold de Melchtal. « Là, » dit Zschokke, ils s'entretinrent des maux » de leur pays, de la barbarie des gouver- » neurs étrangers, que, au mépris de leurs » droits et de leur liberté héréditaire, l'em- » pereur avait envoyés chez eux. Ils se » rappelèrent les réclamations inutiles » qu'ils avaient adressées à ce monarque » contre la tyrannie de ces mêmes baillis, » et les menaces par lesquelles il avait » répondu à leurs plaintes. Ils en vinrent » à dire que Dieu n'ayant donné à aucun » roi le pouvoir de fouler aux pieds les » droits des peuples, ils ne devaient plus » attendre des secours que de Dieu et de » leur propre courage, et que la mort était » préférable à ces jours si avilissants. Ils » décidèrent donc que chacun se concer- » terait dans son pays avec des hommes » sûrs et résolus, et sonderait l'esprit du » peuple pour savoir ce qu'il serait dis- » posé à faire pour la liberté et le salut » communs. On était alors dans les pre- » miers jours du mois de novembre 1307. »

Cette première entrevue fut suivie d'un grand nombre d'autres, qui toutes eurent lieu la nuit, dans un endroit solitaire et sur les bords du lac des Quatre-Cantons : c'était une prairie étroite et entourée de buissons épars, à peu près sur les confins d'Uri, d'Underwald et de Schwitz, au pied des rochers de Sélisberg, et en face du village de Braunnen. Ce lieu portait, ajoute Zschokke, le nom de *Rutli* ou de *Grutli* (d'un mot allemand-suisse qui signifie *défricher*, à cause des broussailles qu'on avait récemment arrachées). *Furst* et *Melchthal* arrivaient à ces rendez-vous par des sentiers détournés, et Stauffacher dans sa barque ; là aussi venait Rudenz, le fils de sa sœur. Les actes de tyrannie de Gessler et de Landenberg s'accroissent de jour en jour ; par une conséquence inévitable, le nombre des patriotes suisses qui se rendaient aux conférences nocturnes grossissait. Dans la nuit du 17 novembre 1307, Furst, Melchthal et Stauffacher vinrent amenant chacun dix nouveaux conjurés, au dévouement desquels on pouvait se fier. Ces trente-trois patriotes jurèrent, dit M. de Golbery, de maintenir le peuple dans la possession de ses antiques libertés ; afin

MCD 2019

que cette alliance profitât ainsi à tous les Suisses, il ne serait point porté atteinte aux droits, aux propriétés des comtes de Habsbourg; leurs prévôts, leurs vassaux, leurs soldats ne perdraient pas une goutte de sang; mais cette liberté que les Suisses avaient reçue de leurs aïeux, ils la voulaient transmettre pure à leurs descendants. Alors Walther Furst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal prononcèrent le serment suivant, et jurèrent : « *Au nom* » *du Dieu qui a fait les empereurs et les* » *paysans, et duquel tous tiennent égale-* » *ment les droits inaliénables de l'huma-* » *nité, de défendre valeureusement et par* » *de communs efforts, leur liberté mena-* » *cée.* » Les trente autres patriotes suisses répétèrent ce même serment, invoquant le nom de Dieu et celui de ses saints; puis ils se séparèrent, après avoir choisi le premier jour de l'an pour l'exécution de leur généreux dessein; car il s'agissait d'un soulèvement général; mais avant qu'il fût réalisé, Gessler devait recevoir le coup de la mort.

On recourait à cette époque aux signes symboliques, ainsi qu'il est d'usage dans les sociétés qui ne sont pas encore entrées dans la route de la civilisation; le bailli Gessler résolut donc de faire arborer le chapeau ducal au haut d'une perche sur la place publique d'Astorf, dans le pays d'Uri : tous les passants devaient saluer cet emblème nouveau de la puissance autrichienne. C'était, après tout, une manière de contraindre les amis de la liberté, et par conséquent les adversaires de l'empereur, à se dénoncer eux-mêmes : Guillaume Tell de Burglen, l'un des conjurés de Grutli et gendre de Walter Furts, refusa de s'incliner, en passant, devant le chapeau ducal, et il fit même entendre des paroles qu'on regarda comme un crime de plus. A l'instant, d'après un écrivain national, on saisit Guillaume Tell, on l'entraîne devant le bailli : « Insolent archer! s'écria celui-ci plein de colère, je veux que ton art soit ton supplice. Je vais faire placer une pomme sur la tête de ton fils; abats-la d'un coup de flèche! » On lie l'enfant à un arbre, on lui pose une pomme sur la tête, et l'on conduit le père à une grande distance de son fils. Il vise; la corde de l'arc frémit : la flèche perce la pomme; le peuple pousse des cris d'allégresse. Gessler dit alors à l'archer : « Que comptais-tu faire de cette autre flèche que tu portes avec toi? — Te percer le cœur, lui répond Tell, si la première eût manqué le but. »

A ces derniers mots, le bailli donna ordre que l'intrépide archer fût conduit comme prisonnier à Kusnacht, dans une barque où Gessler devait monter lui-même; car il craignait qu'en faisant détenir Tell dans le pays d'Uri, il en résultât des troubles. Mais d'un autre côté, en agissant ainsi, il violait le droit public des habitants; Gessler se hâta donc de partir, en dépit d'un vent impétueux. La traversée est horrible; la barque va être submergée; dans le péril, le bailli fait tomber les fers des mains de Guillaume Tell, qui prend le gouvernail; un instant les flots du lac du Waldstetten se montrent si irrités, que la mort semble inévitable. L'habile nautonnier se dirige vers les flancs escarpés de l'Axenberg, à la place où un roc, isolé au milieu des eaux, offre au-dessus d'elles une plateforme peu élevée. Tell s'élance aussitôt sur le rocher, et repousse la barque au milieu des ondes. Sans perdre de temps, il traverse, avec la rapidité de l'éclair, le territoire de Schwitz, et, armé de son arc et de sa flèche, il se cache dans un chemin creux que devait prendre Gessler pour arriver à Kusnacht. A peine celui-ci est-il arrivé, qu'il tombe mort. On a élevé une chapelle à l'endroit où ce fait héroïque a été accompli. « Le batelier même qui mène » le voyageur au pied de ce rocher, affirme » Coxe dans son *Voyage en Suisse*, rayonne » de joie en saluant cette chapelle en- » tourée de bois, et dominant les rochers » du lac; il fait un récit pathétique et » animé des cruautés du gouverneur et du » courage de Tell. Ici toutes les imagina- » tions sont échauffées du souvenir de ces » grands hommes, auquel le peuple suisse » doit sa primitive indépendance. »

Quant à nous, il nous est impossible de cacher au lecteur que le fait le plus héroïque de la vie de Guillaume Tell, nous voulons parler de l'audace avec laquelle il déclara à Gessler qu'il avait une seconde flèche

MCD 2019

pour le tuer, dans le cas où il aurait atteint son fils, est devenu l'objet des doutes les plus sérieux. « La même histoire, d'après » M. Philareste Chasles, se trouve mêlée » aux traditions populaires du Danemark, » écrites dans le douzième siècle par Saxo » Grammaticus ; les noms seuls diffèrent; » et cet événement, qu'il rapporte à l'an- » née 965, est accompagné des mêmes cir- » constances qui signalent la fameuse » aventure de Guillaume Tell. On trouve » le récit entier dans Saxo Grammaticus » (liv. X, p. 286, édition de Leipsick, 1771). » Quoi qu'il en soit, l'habileté des archers » de ce canton est encore remarquable. » Le fils aîné du célèbre de Haller chercha » à prouver, dans un écrit publié en 1760, » et intitulé *Fable Danish*, la fausseté de » ce récit. Son livre fut condamné au feu » par le bon peuple de Waldstetten, et » est devenu très-rare. »

Nous ferons remarquer, pour notre part, que, s'il fallait appliquer aux faits héroïques qui ont eu lieu dans les siècles du moyen âge, les règles rigoureuses de critique adoptées par les modernes, il n'y aurait rien de vrai, ou du moins d'authentiquement prouvé dans ces temps. En effet, ce qui donne de l'autorité à un événement de ce genre, c'est l'exacte coïncidence de détails fournis par les auteurs contemporains; mais souvent il n'en existe pas, et dans le cas même où ils auraient laissé des récits développés, il est souvent impossible de mettre d'accord entre eux ces divers témoignages. Il faut donc, lorsqu'il s'agit de faits qui se sont passés dans le moyen âge, considérer d'abord s'ils sont en rapport avec les mœurs et les habitudes régnantes ; arrive-t-on à l'affirmative, il faut reconnaître alors aux traditions une puissance de vérité qui leur donne place dans l'histoire. Que de faits ont été niés par le scepticisme des historiens du siècle passé, que des investigations nombreuses ou des recherches solides ont ensuite confirmés ! Voltaire n'avait-il pas traité comme de misérables contes une foule de détails fournis par Hérodote, et auxquels cependant une expédition en Égypte a donné un caractère d'authenticité pour toujours incontestable? Laissons donc à Guillaume Tell son héroïsme ; car, après tout, un fait semblable a pu se reproduire dans une autre contrée ; enfin, il ne faut porter atteinte à la gloire nationale d'un peuple, en diminuant ses titres à l'admiration, que lorsqu'ils présentent réunis tous les caractères d'une fausseté évidente. A l'appui de ces considérations, et pour les corroborer, nous placerons sous les yeux du lecteur une citation empruntée à un autre historien moderne de la Suisse : « On a contesté » la vérité de l'histoire de Guillaume Tell ; » on a voulu y voir le reflet, la copie d'une » tradition danoise; mais il est bien éta- » bli que le Tocco des Danois était entiè- » rement inconnu aux Suisses. Il aurait » vécu avant la seconde moitié du douziè- » me siècle, et la migration des Suisses, » si on la veut toutefois admettre, est de » beaucoup antérieure. Cette nation n'a pu » emporter le souvenir d'un fait qui n'était » pas encore arrivé. La première édition » du livre de Saxo où il en est parlé a » paru à Paris en 1186; d'un autre côté, » il est constaté qu'en 1388 il y avait à » l'assemblée d'Uri cent quatorze person- » nes qui se souvenaient d'avoir connu » Guillaume Tell, dont l'existence est » d'ailleurs attestée par les chroniques, qui » sont d'accord avec la tradition et les » chants populaires ; la consécration re- » ligieuse donnée à cette tradition par l'é- » tablissement de chapelles dans tous les » lieux illustrés par ses actions, en est » une autre preuve. »

Une dernière réflexion nous reste encore à ajouter : c'est qu'en faisant abstraction de ce seul fait, toutes les nobles actions qui ont rempli la vie Guillaume Tell sont certaines, et expliquent la vénération dont jouit encore sa mémoire dans la Suisse.

Au reste, le peuple des montagnes possédait une patience, une modération et un calme qui, tôt ou tard, lui auraient assuré la victoire dans la lutte où il était engagé avec l'empereur Albert. Ainsi, la mort si inattendue de Gessler ne précipita pas le mouvement général qui avait été décidé pour le 1er janvier 1308. Mais enfin, ce jour si ardemment désiré se leva. Un vieil usage règne dans les Alpes : les jeune filles nubiles admettent auprès d'elles, pendant

MCD 2019

la nuit, l'homme qui aspire à leur main. La pureté des mœurs est telle, dans cette contrée, qu'il est rare que les familles aient à rougir sur les suites d'une intimité qui nous paraît si extraordinaire. Parmi les conjurés qui avaient prêté le serment à Grutli de mourir pour délivrer sa patrie, on comptait l'amant d'une jeune fille qui habitait le château de Rosberg. La nuit même qui précéda le premier jour de l'année 1308, il était au pied du château, attendant le moment où il allait être auprès de sa maîtresse. Bientôt il est introduit par la jeune fille, hissé au moyen d'une corde.

Vingt patriotes étaient dans les fossés, il les fit monter comme l'avait fait monter sa maîtresse. Ces jeunes gens prirent le commandant et sa garnison. A Sarnen, le gouverneur Landenberg descendait du château pour se rendre à la messe; il rencontra vingt habitants d'Underwald, qui, selon l'usage du pays, venaient lui offrir pour étrennes des veaux, des chèvres, des agneaux, des poules et des lièvres. Satisfait de leur générosité, le gouverneur leur ordonna de déposer leurs offrandes dans le château : dès qu'ils y furent entrés l'un d'eux sonna du cor; aussitôt chacun tira de ses vêtements un fer qu'il attacha à son bâton, et de la forêt voisine accoururent trente de leurs compagnons : la garnison se rendit à eux. Alors fut donné le signal, et toute la contrée, au-dessus et au-dessous du Kernwald, se mit en mouvement. De sommet en sommet, les signaux se répétaient; les hommes d'Uri s'emparèrent du château. Stauffacher, à la tête de ses guerriers de Schwitz, vint au lac de Lowertz, où ils prirent le château de Schwanau. Mais les Suisses se contentèrent de reconquérir leur liberté. Landenberg jura de ne plus reparaître dans leur pays et rejoignit l'empereur. Le dimanche suivant, 7 janvier 1308, l'éternelle alliance fut de nouveau solennellement jurée. Dans le village de Melchthal, le vieux père aveugle recevait quelque consolation à sa triste existence; l'époux revenait à Alzell près de l'épouse fidèle; Walter Furst honorait publiquement son gendre; à Steinen, la femme de Stauffacher accorda l'hospitalité à tous les libérateurs du Ruttli, à tous les combattants de Lowertz (1).

Albert est à peine instruit de cette nouvelle, qu'il jure de se venger, et, à la tête d'une armée considérable, il s'avance pour punir ceux qu'il regarde comme des sujets rebelles. Mais une conspiration se trame autour de lui; il voulait spolier de sa part dans l'héritage paternel son neveu et pupille Jean, duc de Souabe. Celui-ci était d'autant plus irrité, que son cousin Léopold possédait de grands domaines. Pressant un jour Albert de lui restituer ses États, car il touchait à sa majorité, l'empereur lui remit par dérision une couronne de fleurs, lui disant : C'est la seule qui soit convenable à votre âge. Le jeune prince garda le silence; alors l'empereur lui fit présenter cent chevaux. On annonça dans le moment, que l'impératrice s'avançait; Albert décida qu'on irait au-devant d'elle, car il ne croyait pas au ressentiment de son neveu. Mais ce dernier avait conjuré la perte du chef de l'Empire avec Walter d'Eschenbach, Rodolphe de Balm, Rodolphe de Wart et Conrad Tegerfeld. Au moment où il se leva de table, Jean s'approcha des conjurés et leur dit : *Il va monter à cheval avec peu de suite.* En effet, Albert était accompagné seulement d'un petit nombre de courtisans avec lesquels il arriva bientôt au passage de la Reuss, non loin de l'antique Vindonissa. On était alors au premier jour de mai : Eschenbach saisit à la bride le cheval de l'empereur, qui crut d'abord qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie; mais son neveu Jean s'écria : *Voilà le prix de l'injustice!* et lui porta un coup de lance dans la gorge; Balm lui asséna un coup mortel sur la tête, tandis qu'Eschenbach le frappa au visage. A peine cet horrible attentat eut-il été commis, que les coupables, effrayés, s'enfuirent. L'empereur, baigné dans son sang, fut relevé par une pauvre femme, dans les bras de laquelle il rendit le dernier soupir. Dans ce même moment accourait l'évêque de Strasbourg, chancelier d'Albert, qui fit placer dans un char le corps mutilé de son maître. On

(1) Golbery.

MCD 2019

crut à une conspiration générale contre tous les membres de la famille de l'empereur. Sa femme, Élisabeth, prescrivit des mesures de défense ; elle implora même la générosité de ces mêmes Suisses dont on avait naguère repoussé toutes les plaintes et violé tous les droits. Les cantons forestiers, ceux où avait éclaté le soulèvement, refusèrent d'accorder un asile aux meurtriers de leur ancien ennemi; Zurich ne voulut pas leur ouvrir ses portes. Néanmoins ces généreux montagnards n'oublièrent pas non plus le soin de leur indépendance et de leur sécurité; ils élevèrent la tour de Stanzstadt, et entourèrent de fortifications les passages de leurs vallées. « *Nous ne voulons point ven-* » *ger*, disaient-ils, *celui qui ne nous a* » *jamais fait de bien sur ceux qui ne* » *nous ont jamais fait de mal, et, sans* » *prendre aucune part à leur action, nous* » *laisserons en paix ceux qui respecteront* » *notre repos.* » En effet on ne les attaqua pas.

La famille d'Albert se montra altérée de vengeance, non-seulement contre ceux qui avaient assassiné l'empereur, mais contre leurs proches, qu'ils fussent innocents ou coupables, et le nombre des victimes qui furent moissonnées par Léopold, duc d'Autriche, et Agnès, reine de Hongrie, ainsi que par leur mère, l'impératrice Elisabeth, monta à plus de mille. Agnès, d'après le témoignage d'un écrivain national surpassait sa mère et son frère en cruauté : sur de simples soupçons de complicité, elle réduisit en cendres un grand nombre de châteaux-forts. A Sahrwangen, et lorsqu'elle voyait ruisseler le sang de soixante chevaliers auxquels elle ne pouvait reprocher aucun crime, elle sécria : « Je me » baigne avec délices dans la rosée de » mai ! » De tous les conjurés, Wart était le seul qui n'eût pas frappé Albert. Il n'avait été que simple spectateur du forfait; il fut cependant condamné au supplice de la roue. En vain sa femme se jeta-t-elle aux pieds de la reine de Hongrie, Agnès fut inexorable. Du haut de l'instrument de son supplice, Wart prodiguait d'une voix mourante, des consolations à sa compagne dévouée, puis il s'écriait . « *Oui,* » *ils ont été les meurtriers d'Albert : mais* » *il n'ont tué en lui qu'un parricide, un* » *parjure digne des tourments que l'on* » *m'inflige.* » Enfin un enfant de Walther Eschenbach, qu'on découvrit dans son berceau, au milieu des décombres encore fumantes du château de *Maschwenden*, aurait été livré au glaive sans la pitié des soldats. Il est impossible, sans doute, de justifier, même par la tendresse filiale, d'aussi atroces vengeances; mais, pour que le lecteur puisse les comprendre, il faut lui dire que dans ces temps toutes les passions étaient extrêmes, et qu'on regardait comme le plus sacré et le plus saint des devoirs de poursuivre les meurtriers d'un père ou même d'un simple parent. Enfin, l'assassinat commis sur la personne d'Albert souleva l'indignation générale ; Agnès de Hongrie ne conçut donc aucun remords de sa conduite, et fonda, avec sa mère, sur le même lieu où avait été tué l'empereur, un monastère de frères mineurs, qui fut appelé *Kœnigsfelden* (champ du roi). La reine de Hongrie, fixée dans le voisinage de ce couvent, s'y livrait à tous les exercices de la plus haute piété. Un jour qu'elle voulait attirer dans l'église du couvent, dont elle était l'une des fondatrices, Berthol Strobel d'Offttingen, vieux guerrier qui avait combattu avec gloire sous les drapeaux de Rodolphe de Habsbourg, il la repoussa en ces termes : « *Femme,* » *c'est mal servir Dieu que de verser le sang* » *innocent, et fonder des couvents avec les* » *dépouilles des familles. Dieu n'aime que la* » *bonté et la miséricorde.* »

Les Waldstetten, c'est-à-dire les habitants des cantons où avait éclaté l'insurrection contre Albert, jouirent pendant six mois de l'interrègne qui eut lieu jusqu'au jour où le comte de Luxembourg fut nommé empereur ; pendant ce temps ils apprirent à connaître les charmes de la liberté qu'ils avaient conquise par leur courage. Cependant Léopold, second fils d'Albert, avait juré dans son cœur de punir ces intrépides montagnards, qui, de leur côté, ne laissaient échapper aucune occasion de lui montrer qu'ils n'avaient pas perdu la mémoire de la tyrannie qui avait été exercée sur eux. Ecoutons l'un des historiens mo-

MCD 2019

dernes de la Suisse : « Un jour le curé, le maître d'école et quelques moines d'Einsielden s'avisent de battre et même de blesser quelques habitants de Schwitz. Les gens de Waldstetten surprennent l'abbaye, enlèvent les coupables, les emprisonnent quelque temps et les relâchent ainsi punis. Le duc d'Autriche, qui briguait alors l'Empire, avait pris parti pour les moines ; des Waldstetten se déclarèrent pour son concurrent. Mais la colère de Léopold devint sans bornes, lorsqu'en 1313 les cantons confédérés reconnurent comme empereur Louis de Bavière de préférence à Frédéric, duc d'Autriche, frère de Léopold. Ce dernier déclara qu'il allait entrer dans leur pays, et *écraser ces paysans sous son pied*; on le vit, en outre, faire d'immenses provisions de cordes, soit afin de les emmener comme captifs, soit pour les faire pendre. Les Waldstetten se contentèrent de répondre : *Que le duc essaie de nous envahir, et nous nous défendrons avec l'aide de Dieu.* Léopold se mit en marche ; il était à la tête de forces considérables, du moins pour ce temps-là, puisque l'un des corps composant son armée s'élevait à quatre mille combattants. Il n'en était pas de même du côté de l'Helvétie, mais ils ne perdirent pas courage. A Schwitz, la contrée était défendue par un retranchement qui partait de la tour d'Einsielden jusqu'à celle qu'on nomme Schoren. A peine eut-on connaissance de l'invasion de Léopold, qu'on recourut aux armes. A la chute du jour, quatre cents hommes arrivèrent à Brunnen ; fidèle allié, Uri en envoya quatre cents ; enfin trois cents hommes furent fournis par Underwald. Ces braves se rendirent, à travers les prairies, au bourg de Schwitz, où le vieux Rodolphe Reding de Biberegg, auquel son âge avancé empêchait désormais de faire la guerre, leur adressa les conseils suivants : « Avant tout » il faut chercher à vous rendre maîtres de » vos opérations, afin qu'il dépende de » vous, non de l'ennemi, de commencer » l'attaque, de choisir le lieu, le moment, » le genre de combat ; vous acquerrez cet » avantage en prenant une bonne posi- » tion. Pour le nombre, vous êtes de beau- » coup inférieurs à l'ennemi ; tâchez que le » duc ne puisse faire usage de ses forces, » et que votre petite troupe ne s'expose que » dans le moment décisif. Le duc ne vien- » dra pas de Zug à Art, le défilé est beau- » coup trop long entre la montagne et le » lac ; au contraire, le chemin qui conduit » à travers la forêt vers le lac d'Égeri est » beaucoup moins dangereux, parce que le » défilé est plus court. Il faudra donc bien » saisir le moment. La hauteur de Morgar- » ten vous offre un retranchement naturel, » la prairie va rejoindre le Sattel ; du haut » de cette montagne vous pourrez agir » avec beaucoup d'avantage ; vous jetterez » l'effroi dans les rangs ennemis ; vous les » prendrez en flanc ou en queue ; vous » couperez leur ligne. Le succès vous sera » d'autant plus facile qu'ils vous mépri- » sent : d'ailleurs la guerre défensive est » toujours favorable à ceux qui connaissent » mieux la contrée. » A peine le vétéran avait-il achevé de prononcer ces mots, que les confédérés, se précipitant à genoux, invoquèrent pour leurs armes la protection divine, et allèrent, au nombre de treize cents, camper sur le mont Sattel. »

Dans le moyen âge, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, de fréquents désordres régnaient non-seulement dans toutes les classes de la société, mais parmi les habitants d'une même condition et membres souvent de la même cité ; de là des combats, des supplices, des proscriptions et des bannissements ; le pays de Schwitz avait donc des exilés. Quand ils surent de quels périls était menacée l'indépendance nationale, ils vinrent au nombre de *cinquante* pour vaincre ou mourir les armes à la main avec leurs compatriotes ; ils en éprouvèrent un refus. Loin d'aller se joindre à l'ennemi, auquel ils auraient été si utiles par la connaissance qu'ils avaient des lieux, ils prirent poste sur les hauteurs de Morgarten, mais se tenant en dehors des limites du pays de Schwitz. Léopold, de son côté, suivait les rives du lac d'Égeri, afin de pénétrer dans le défilé de Morgarten, placé entre le lac et des escarpements d'une hauteur prodigieuse, et qui aboutissaient à un terrain que des eaux marécageuses rendaient pour ainsi dire impraticable

MCD 2019

Dans la matinée du 15 novembre 1315, aux premiers rayons d'un soleil rougi par la brume de l'automne, plusieurs milliers de chevaliers, armés de toutes pièces, gravirent la montagne sur laquelle les confédérés étaient postés sur un tertre isolé couvert de gazon, et s'avancèrent jusqu'au milieu d'une plaine, au pied de cette éminence. Les confédérés quittèrent au même instant leur position, et fondirent sur la cavalerie en poussant d'effroyables cris. Les cinquante bannis, après avoir roulé du haut d'une colline voisine d'énormes quartiers de rocs sur les assaillants, se firent jour au travers d'un brouillard épais qui les dérobait aux regards et déconcertèrent l'ennemi par leur attaque inopinée. Le désordre se mit dans les rangs des Autrichiens, ils plièrent; bientôt ce fut une déroute complète et un effrayant carnage. Les confédérés marchaient hardiment en avant, animés par la voix et par l'exemple de Henri d'Ospenthal et des fils du vieux Reding de Biberegg, qui avait donné le plan de la bataille; l'ennemi fut rejeté pêle-mêle dans un chemin étroit qui conduit au lac d'Egéri. La fleur de la noblesse autrichienne tomba dans les champs de Morgarten sous les hallebardes et sous les massues ferrées des bergers de ces contrées. Leopold put à peine se soustraire par la fuite à la poursuite du vainqueur. Animée par ce triomphe, l'armée des confédérés traversa dès le lendemain le lac des Quatre-Cantons pour se rendre dans le pays d'Underwald. Elle y défit un corps de Lucernois, dont un grand nombre se noyèrent dans le lac. Strassberg, auquel Léopold avait confié un corps considérable de troupes, témoin de cette déroute, s'enfuit épouvanté. Après ces deux glorieuses journées, les confédérés s'empressèrent de renouveler leur ancienne alliance. Ce pacte fut solennellement juré dans une assemblée tenue à Brunnen, le 8 décembre. Aux termes de ce serment, la cause de chaque citoyen devenait celle de tous, la cause de tous celle de chacun ; nul ne pouvait se lier par un engagement quelconque avec l'étranger sans le consentement général; enfin tout confédéré devait regarder comme aussi sacrés que sa propriété les biens et les droits que les étrangers possédaient dans le pays. C'est ainsi que le nom de Suisses (habitants de Schwitz), immortalisé par les trophées de Morgarten et d'Underwald, devint le nom collectif, tant des premiers confédérés que des peuples qui se joignirent plus tard à la confédération (1).

Les batailles Morgarten et d'Underwald, qui assurèrent pour des siècles l'indépendance des Suisses, seraient à peine de nos jours de simples rencontres dignes de trouver place dans des bulletins militaires ; mais tout est relatif. Rien n'était plus difficile aux souverains du moyen âge, qui manquaient toujours d'argent, que de soutenir les dépenses d'une longue campagne; la victoire pour eux devait être prompte, ou tout espoir de l'obtenir était perdu. D'un autre côté, quels avantages pouvaient offrir aux ducs d'Autriche la possession du territoire pauvre et agreste où vivaient les confédrés des Quatre-Cantons? Le nombre de guerriers qui périrent ne fut pas très-considérable; deux parents de Gessler furent assommés, et Landenberg y trouva la mort. Du côté d'Uri on eut à regretter le fils et le neveu de Walther Furst, le sir de Beroldingen et Lhopital. Quant aux cinquante bannis de Schwitz, ils furent rétablis dans leurs droits politiques. Les Suisses, dans leur religieuse reconnaissance pour le Dieu des armées, célébrèrent depuis, chaque année, la bataille de Morgarten, comme si c'eût été une fête d'apôtre, car ce jour-là le Seigneur avait visité son peuple et l'avait délivré de la fureur de ses ennemis. Que d'années se sont déjà écoulées depuis ce jour mémorable, et des messes sont encore célébrées le 15 novembre en l'honneur de ceux qui, en sauvant leur pays, ont trouvé une mort glorieuse! Les noms de ces vénérables patriotes sont encore lus de nos jours à haute voix en présence de la foule, qui apprend ainsi à bénir leur mémoire. Les Suisses, en restant vainqueurs, jetèrent non-seulement les bases de leur indépendance, mais acquirent encore la

(1) Zschokke, Histoire de la Suisse, traduite par J. L Manget.

MCD 2019

renommmée d'excellents soldats. Enfin, les trois cantons jurèrent de nouveau à Brunnen le pacte de leur confédération. Au reste, ces intrépides montagnards se virent bientôt recherchés par les habitants de Glaris ; et la bourgeoisie de Thoun conclut un traité avec Underwald ; Léopold lui-même signa la paix pour une année, en même temps que Louis de Bavière ratifiait la liberté des Suisses. Les villes de cette contrée exercèrent alors une influence décisive ; un noble, un chevalier ou un comte voulaient-ils se mettre à l'abri d'un rival puissant, ou bien aspiraient-ils à échapper aux vengeances de l'Empire, se regardaient comme sauvés quand ils étaient admis à l'honneur de compter parmi les bourgeois des cités de l'Helvétie ; de toute part on envoyait la contribution annuelle, exigée par les magistrats municipaux. On appelait la *bourgeoisie son honneur :* la défendre était un culte. La jeunesse de Berne, toujours sous les armes, ne respirait que les combats, le tocsin venait-il à sonner, pleine d'allégresse, elle demandait l'ennemi ; les bandes de guerriers couvraient les ponts ou sortaient en foule (1).

Frédéric, frère de Léopold et compétiteur à l'Empire, céda à Louis de Bavière ses prétentions, moyennant une somme d'argent. Mais, dans l'impossibilité où il se se trouvait de payer sur-le-champ, Louis de Bavière voulait donner comme hypothèques les villes impériales de Zurich et de Saint-Gall. Les habitants de Schwitz intervinrent en leur faveur et réussirent complétement [1330]. Cependant Schaffouse, Rhinfeld et Neuchâtel furent abandonnées comme hypothèques à Frédéric ; les habitants de ces dernières villes en ressentirent la plus profonde douleur. Lucerne, qui avait si longtemps gémi sous l'oppression autrichienne, désirait ardemment d'être admise dans la confédération des trois cantons. Cette cité, par sa position géographique sur les rives du lac de Waldstetten, était appelée à cette alliance ; pour leur malheur, les bourgeois avaient été forcés par leur suzerain, le duc d'Autriche, de marcher sous ses drapeaux à la bataille de Morgarten ; il avait encore fallu qu'ils prissent part à une foule de guerres étrangères ; ils résolurent alors de signer une trève de vingt ans avec les trois cantons devenus déjà libres. Mais comme ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les gentilshommes dévoués à la maison d'Autriche étaient contraires à ce dessein, ils convertirent la trève en une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle chacun concourrait à la défense de tous, et tous à celle de chacun ; on respecta d'ailleurs toutes les prérogatives ne la maison d'Autriche. Aussi ce traité a-t-il toujours été considéré comme un modèle accompli de justice et de modération [1332] ; et les trois anciens cantons confédérés en formèrent désormais quatre, au moyen de l'accession de Lucerne, La noblesse del'Argovie courut sur-le-champ aux armes pour ravager les terres des Lucernois. Ceux-ci formèrent un corps d'armée destiné à soumettre leurs ennemis ; ils étaient déjà en marche lorsqu'ils éprouvèrent un échec ; mais les hommes de Schwitz arrivèrent assez à temps pour les rallier et leur assurer la victoire. Cependant, les nobles, quoique vaincus, n'en persistèrent pas moins dans leurs funestes projets, et eurent recours, à défaut de la victoire, à de ténébreuses machinations ; ils devaient, à la suite d'un massacre nocturne, ouvrir les portes de Lucerne au duc d'Autriche. Leur rendez-vous ordinaire était un caveau souterrain tout auprès du lac qui baigne la ville au-dessus du réfectoire de la corporation des tailleurs. Un jeune garçon, se trouvant là par hasard, entendit le cliquetis de leurs armes au moment même où ils faisaient leurs derniers préparatifs ; les nobles le découvrent et s'emparent de sa personne. Mais sa jeunesse les touche de pitié et ils lui accordent la vie à la condition qu'il ne révélera à personne ce qu'il vient de découvrir. Le jeune garçon se retire, il est lié par un serment qu'il ne doit pas violer ; il se rend dans la salle de la corporation des bouchers, où il rencontre des bourgeois qui jouaient et qui buvaient encore ; il s'arrête, et, se tournant vers le poêle qui servait à échauffer le lieu de l'assemblée, il lui dit comme si c'eût été un

(1) Chasles.

MCD 2019

homme : « C'est à toi que je parle ; on veut perdre Lucerne, voici ce que je viens d'entendre ! » Et il fait le récit le plus détaillé de la conjuration qui est sur le point d'éclater. Aussitôt les bourgeois présents courent de tous côtés pour donner l'éveil, et, sans qu'ils aient encore eu le temps d'agir, on arrête les nobles, que l'on reconnaissait à leurs manches rouges. Dans la nuit même, on invoqua le secours des trois cantons, et Underwald envoya trois cents combattants. Les bourgeois de Lucerne, qui venaient d'être arrachés à une mort aussi imminente, donnèrent un nouvel exemple de cette modération politique qui alors était particulière aux habitants de l'Helvétie ; au lieu de faire main basse sur les partisans de l'Autriche, ils les bannirent de la ville, et le gouvernement des affaires publiques fut confié à une assemblée de trois cents bourgeois qui à l'avenir votèrent les impôts, déclarèrent la guerre et conclurent les traités de paix et les alliances.

Mais dans le moyen âge, où à chaque instant les princes comme les cités rencontraient des obstacles, les changements dans les États ne s'opéraient qu'avec une extrême lenteur ; des années s'écoulèrent encore avant que les ducs d'Autriche reconnussent l'indépendance de Lucerne ; ce ne fut qu'épuisés par les dépenses des guerres de Bohême, et sur une déclaration rendue par neuf arbitres de Bâle, de Berne et de Zurich, que la paix fut signée. Enfin l'indépendance définitive de Lucerne ne fut accordée par l'Autriche qu'en 1384.

Si, grâce au joug qui pesait sur eux, les habitants de Schwitz, d'Uri et d'Underwald renversèrent les premiers la domination autrichienne, cet exemple, qu'imita Lucerne, ne pouvait manquer d'être suivi par les autres villes de la Suisse ; car, au fond, la lutte véritable existait entre les nobles et les bourgeois des cités. Les premiers, depuis des siècles, tout en reconnaissant à certains égards la suzeraineté de la famille de Habsbourg, prélevaient des impôts sur les masses, et dans un sens restreint régnaient eux-mêmes. La création de villes importantes les menaçait tout à la fois dans leurs richesses et dans leur pouvoir ; ils étaient donc toujours prêts à courir aux armes là où les formes démocratiques se développaient de plus en plus. Les cités acquerraient-elles quelque accroissement de territoire, la noblesse du moyen âge s'alliait entre elle et se préparait au combat. Berne prenait chaque jour des accroissements considérables ; sa jeunesse était belliqueuse, comme nous l'avons déjà dit, et elle repoussait avec fierté les dédains des chevaliers des environs. Berne, en outre, venait d'acheter le pays de Hassli et de Laupen ; enfin les habitants ne voulaient pas recevoir la monnaie que le comte de Kybourg faisait frapper à l'effigie de l'empereur Louis de Bavière, qu'ils ne reconnaissaient pas comme chef de l'Empire, parce que le pape l'avait excommunié. Dans ces conjonctures, le comte Rodolphe de Neufchâtel convoqua dans son château de Nidau tous ceux qu'il savait être les ennemis mortels des Bernois ; au sein de cette réunion, on décida qu'on raserait la cité qui avait provoqué le ressentiment des nobles. Ceux-ci, à force de sacrifices, réunirent des troupes considérables, et dans les rangs desquelles on comptait sept cents seigneurs armés, douze cents chevaliers cuirassés, quinze mille fantassins et trois mille chevaux. Le bon sens des Suisses et leur modération politique étaient passés en proverbe comme leur courage militaire. Un pareil déploiement de force fut donc loin de porter la terreur dans les âmes des bourgeois de Berne ; ils entreprirent des négociations afin d'accorder à leur ennemi tout ce qu'il pouvait en bonne justice réclamer d'eux. Mais les nobles, se tenant comme sûrs de vaincre, élevèrent des prétentions si hautes et si déraisonnables, que la victoire seule dut trancher le différend. L'armée ennemie entra en campagne et vint faire le siége de Laupen; Antoine de Blanckenbourg, qui était chargé de sa défense, demanda des secours. Jean de Bubenberg, ancien avoyer de Berne, leva les mains au ciel au moment où le sénat de la ville recevait la dépêche d'Antoine Blanckenbourg, et il jura qu'il sauverait Laupen, quand même il devrait y sacrifier sa vie et ses biens ; ce serment fut aussitôt répété par les sénateurs et par les

MCD 2019

bourgeois. Mais on ne s'arrêta pas à de vaines paroles ; on décréta que tout père de famille qui avait deux enfants en enverrait un au secours de la ville assiégée, et six cents hommes furent dirigés tout armés sur Laupen. D'un autre côté il fallait aussi songer à la défense de la ville de Berne ; au moment où l'on délibérait, Rodolphe d'Erlach pénétra dans la ville ; il montait un coursier hennissant ; le peuple, comme d'un commun avis, le nomma général en chef. Ce vaillant homme avait déjà fait ses preuves dans diverses guerres, et en pays étrangers on l'avait vu concourir au succès de six grandes batailles ; à peine a-t-il reçu le commandement, qu'il dit à ceux qui l'entourent : « La discipline est » le seul moyen de succès ; sans elle la » valeur est impuissante. Vous êtes des » hommes libres, vous resterez libres ; » mais seulement à la condition d'obéir » sous les armes ; je ne crains point l'en» nemi, Dieu et vous m'en ferez raison. » Alors chacun, élevant la main, prêta serment « *de lui obéir à la vie et à la mort, sans contradiction et en toutes choses.* Cependant la position de Laupen devenait de plus en plus inquiétante ; les vivres commençaient à manquer et les machines de guerre battaient en brèche les murailles ; on eut l'heureuse pensée d'aller invoquer le secours des quatre cantons indépendants. Jean de Kranbourg fut chargé de cette mission ; les montagnards lui firent, dans leur langage plein de franchise, la réponse suivante : « Vous savez que nous » sommes de vos amis, et nous ne ferons » pas comme ces oiseaux qui abandonnent » l'arbre quand il est battu par l'orage. » Bientôt sous les ordres de Jean d'Attinghausen marchèrent les guerriers d'Uri; à la tête de ceux de Schwitz était placé Weidman ; Guillaume Tell et Stauffacher s'associèrent aussi à cette expédition. Bref, neuf cents guerriers descendent le Brunig et pénètrent dans les vallées qui fertilisent les lacs de Brientz et de Thoun. Erlach s'arrêta un instant pour songer au plan d'attaque dont il ferait choix. « *Sur-le-champ*, s'écrièrent les Suisses, *et jusqu'à la dernière goutte de sang.* » Soleure, pleine de reconnaissance pour le secours que lui avaient jadis envoyé les Bernois, équipa quatre-vingt cavaliers qui allèrent rejoindre l'armée.

Le 20 juin 1335, le général donna à minuit le signal de la marche ; au moment du départ, un ecclésiastique, nommé Jean Baselwind, harangua en ces termes les valeureux enfants de l'Helvétie : « *L'ennemi est fier du nombre, mais Dieu humilie l'orgueil et bénit la valeur, quiconque meurt pour la patrie gagne le ciel ; quiconque survit au combat est réservé par Dieu même à la gloire, à la liberté. Saint Vincent et saint Ours ont conquis le royaume des cieux en sacrifiant leur vie pour une juste cause.* » En résumé, en faisant abstraction des neuf cents auxiliaires, on comptait dans l'armée suisse trois cents hommes du Hassli, trois cents du Siebenthal, quatre mille Bernois, et en outre, comme nous l'avons déjà dit, quatre-vingts casques; en tête de ces soldats patriotes, s'avançait Baselwind, portant dans ses mains le saint sacrement. Erlach campa le lendemain à midi sur le Bramberg, non loin de Laupen ; il opposa les cantons Oberhaste, Siebenthal et Soleure à la cavalerie ennemie ; pour lui il se chargea de combattre l'infanterie ; il s'était placé au centre des jeunes gens appartenant à la corporation des tanneurs et des bouchers. « *Où sont-ils*, leur dit-il, *où sont-ils ces joyeux compagnons toujours parés de fleurs, toujours prêts à la danse? A eux aujourd'hui l'honneur, le salut de Berne. Ici la bannière, c'est ici qu'est Erlach.* » Ils lui répondent aussitôt : « Nous voici, c'est près de vous que » nous combattrons. »

L'armée des nobles, de son côté, était impatiente d'en venir aux mains, et elle escalada l'éminence où s'étaient établis Rodolphe d'Erlach et ses braves. Les frondeurs engagent d'abord l'action, et, après avoir lancé chacun trois pierres, se retirent ; d'Erlach fait ensuite lancer les chariots de guerre sur les lignes déjà ébranlées des ennemis; bientôt succède les bannières, les hallebardes, les massues hérissées de pointes de fer. Les derniers rangs des Bernois plient seuls à l'aspect de cette horrible mêlée. « Tant mieux ! s'écrie d'Er-

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demarne del.

Partinel scalp

1ET2. COSTUMES DES HABITANS DU CANTON DE THURGOVIE. 3 ET 4. id. DU CANTON DE GLARIS.

SUISSE.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

» lach, dont la prudence égale l'héroïsme,
» que les lâches ne partagent pas la vic-
» toire avec les braves : c'est la vile écorce
» qui se détache du bon grain (1) ! » A peine a-t-il prononcé ces mots, que le général des Suisses saisit la bannière et se précipite avec les siens sur l'infanterie, à laquelle la nature du terrain ne permettait pas de se développer. Le combat fut terrible, et les montagnards eurent d'abord beaucoup à souffrir de la cavalerie ; mais, se serrant les uns contre les autres, ils se servirent avec tant d'habileté de leurs frondes, qu'ils blessèrent les chevaux des nobles ; la confusion s'introduisit alors dans les rangs de ces derniers, qui prirent la fuite. Le comte Rodolphe de Nidau, le comte Gérard, Jean de Savoie, trois comtes de la maison de Gruyère, et onze autres comtes périrent dans la mêlée. La perte totale du côté des nobles s'éleva à quinze cents hommes, et on trouva sur le champ de bataille vingt-sept bannières [1339].

Les montagnards, après être revenus de la poursuite de l'ennemi, rendirent grâce à Dieu de leur victoire sur le champ de bataille même. D'Erlach adressa ensuite des remercîments aux alliés : « Quand nos » descendants, leur dit-il, apprendront » cette victoire, ils en estimeront davan- » tage le prix de l'alliance ; ils n'oublie- » ront pas quels furent leurs aïeux. » Le lendemain, l'armée triomphante quitta le champ de bataille pour retourner dans ses foyers ; le prêtre Baselwind marchait encore le premier, portant toujours le saint sacrement ; à la suite étaient déployées les bannières conquises ; puis on portait les armes et les cuirasses, trophée de la victoire. Berne et les cantons renouvelèrent leur alliance, une indemnité fut donnée aux combattants ; enfin on décréta, en commémoration de cet important succès, une procession annuelle et des distributions aux pauvres. Cette bataille, qu'on aurait dû croire décisive, n'empêcha pas la guerre de se prolonger encore pendant quatre années ; mais il s'agissait plutôt de surprises que de campagnes véritablement militaires. Ainsi, la jeunesse de Berne, presque toujours sous les armes, devenait de plus en plus belliqueuse.

Les habitants de Laupen ayant perdu vingt-deux hommes dans une expédition qu'ils avaient tentée contre Fribourg ; Erlach se charge de les venger. Il quitte Berne à la tête de trois bannières ; se met avec les siens en embuscade sur le Schœnenberg, et défend à qui que ce soit de bouger avant qu'il agite son épée ; il s'avance ensuite vers la ville, se fait attaquer, prend en queue l'ennemi et lui tue quatre cents hommes. On sait que rien n'est plus difficile, parmi des volontaires, que de se soumettre aux exigences de la discipline ; Erlach en eut une preuve dans cette occasion : quelques hommes, pour prendre des chevaux, s'élancèrent de l'embuscade avant le temps ; ils furent cernés, sans qu'il consentît à ce qu'on les secourût: « *Qu'ils demeurent la proie de l'ennemi,* » dit-il, *puisqu'ils ont préféré le butin à* » *notre salut.* » Quelques jours étaient à peine écoulés, et déjà les Bernois étaient devant les murs de Fribourg ; ils brûlent le pont de cette cité, qui, construite en bois, faillit être réduite en cendres. Enfin la valeur des enfants de Berne était telle, que pour la bien peindre dans tout ce qu'elle avait de redoutable, on disait : *Dieu s'est fait bourgeois de Berne.* La jeunesse de cette cité était au siége de Thoun lorsque Ellerbach menaça tout à coup les murs de Berne ; les vieillards prirent les armes et chassèrent seuls l'ennemi. Il fallut cependant mettre fin à tant d'hostilités, et la paix fut signée à Uberstorf, entre la reine Agnès, les nobles, et Fribourg. Erlach, qui avait sauvé la liberté, rentra dans la vie privée, continuant de cultiver ses champs ; mais un noble hommage fut rendu à son caractère : on lui confia la tutelle des fils de Rodolphe de Nidau, et Berne, ratifiant l'engagement pris avant la guerre, ne donna le droit de bourgeoisie à aucun des vassaux de Nidau. La paix, que l'on venait de signer à Uberstorf, fut bientôt violée par les sires de Raron et de la Tour de Châtillon, qui vinrent attaquer Jean de Weissembourg. Berne prit parti pour ce dernier. Dans l'un des combats qui eurent lieu, Pierre Wendschatz, frappé mortelle-

(1) Histoire de la Suisse, par Zschokke.



MCD 2019

ment, portait la bannière de la ville ; il la lança par-dessus les ennemis. La peste noire désolait l'Europe et lui enlevait un tiers de la population ; les fossoyeurs ne pouvaient suffire à leur triste office ; la désolation était générale, et l'on voyait des pénitents qui parcouraient les villes, se flagellant ; d'un autre côté, on massacrait les juifs, auxquels on attribuait de si grands maux ; puis, par un contraste dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire, quelques hommes se livraient à d'horribles débauches, comme s'ils eussent voulu assouvir dans un espace rapide les jouissances qu'ils étaient menacés de perdre tout à coup. Les Bernois, sans céder à la terreur universelle, prirent les armes pour venger leur banneret Pierre Wendschatz, dont nous avons raconté plus haut l'héroïque trépas, et avant de s'emparer du château de Vaubeck, ils se mirent à danser avec les filles de Siebenthal, et Pierre de Gruyère, leur ennemi, fut contrait à raser son château fort de Vanel.

Berne, en définitive, touchait à un haut degré de puissance conquis depuis la bataille de Laupen, c'est-à-dire dans l'espace de moins de onze ans. De leur côté, Fribourg, Soleure, Bienne, réclamèrent le droit de bourgeoisie. Enfin Berne, cette glorieuse cité, devint arbitre entre Avenches et la maison de Neufchâtel, entre Payerne et Fribourg. Bref, l'empereur Charles IV ratifia les priviléges de Berne. Maintenant, dans cette période de splendeur, le territoire de cette ville ne fut accru que d'un seul village, et encore, loin d'être le fruit de la guerre, il fut acheté. On reprocha cependant à Berne de s'être montrée ingrate envers Jean de Bubenberg, son ancien avoyer, qui, dans les circonstances les plus difficiles, et surtout lorsque la cité fut menacée d'une destruction complète par les nobles, montra tant de courage ; on accusa ce magistrat de hauteur et de prévarication, on alla même jusqu'à prétendre qu'il aspirait à la tyrannie ; il serait plus logique de croire que, sévère dans ses mœurs et dans son extérieur, il était juste et dédaignait la popularité qui s'acquiert aux dépens de l'État. Quoi qu'il en soit, le vieillard fut condamné à l'exil, ainsi que ses amis, ce qui prouverait qu'il fut banni par une faction de Berne, qu'il avait sauvée jadis. Quatorze ans après, le jour de la justice se leva pour lui, et on demanda son rappel ; le greffier, qui était l'un de ses ennemis, dit qu'il ne pouvait découvrir dans le livre des statuts certaine disposition qui était favorable à l'ancien avoyer. Un partisan de Bubenberg, cédant à la colère, jeta une poignée de cerises à la figure du greffier. Le livre étant ensuite tombé des mains de celui-ci, le bourgeois le ramassa et donna lecture du passage qui devait amener le rappel du vieillard ; en effet, il fut prononcé, et Jean de Bubenberg et ses fils entrèrent en triomphe et bannières déployées dans les murs de Berne. Quant à Rodolphe d'Erlach, ce héros de Laupen, il mourut assassiné par son gendre. Le vieux guerrier résidait à Richenbach, sur les rives de l'Aar ; il était au sein de sa famille, dans laquelle on comptait deux fils et une fille. Celle-ci avait pour époux Jobst Rudenz d'Underwald : dans une visite qu'il rendit à son beau-père, il fit des réclamations relativement à la dot de celle à qui il avait donné son nom. D'Erlach, justement irrité, adressa de sévères observations à son gendre. Jobst devint furieux, et, saisissant, à la muraille où elle était supendue, l'épée du vainqueur de Laupen, il la lui plongea dans le sein. Éperdu, le meurtrier prend la fuite, les chiens de d'Erlach le poursuivent dans une forêt du voisinage. A peine cette désastreuse nouvelle est-elle parvenue à Berne, que bourgeois et nobles se lèvent en masse ; mais jamais on ne put découvrir les traces de Jobst, et l'on ignora toujours dans quel lieu et comment se termina son existence.

Quelques années avant l'époque où les événements que nous venons de retracer s'étaient accomplis à Berne, une révolution avait éclaté à Zurich. Cette ville était le centre de toutes les grandes affaires commerciales pour l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et certains points de la France ; par suite, elle avait acquis d'immenses richesses, elle possédait d'ailleurs une constitution particulière sur la nature de laquelle les historiens ne sont pas d'accord. A en

MCD 2019

croire Zschokke, le pouvoir, jusque vers le milieu du quatorzième siècle, avait été entre les mains de quatre nobles de la ville et de huit notables qui gouvernaient pendant quatre mois, et nommaient leurs successeurs en sortant de charge. L'autorité se trouvait ainsi concentrée dans un petit nombre de familles nobles et militaires, appelées *Konstaffler* dans l'idiome du pays. Les autres citoyens et les artisans distingués par leurs richesses, leurs lumières et leur énergie, souffraient, avec peine, la domination de ces familles patriciennes, dont l'administration donnait lieu à beaucoup de plaintes. On accusait les magistrats de ne songer qu'à leur propre intérêt et à celui de leurs familles, de ne rendre aucun compte de leur gestion des deniers publics, de traiter les simples citoyens avec hauteur et de n'avoir d'autre règle que leur volonté. Un historien moderne, M. Philareste Chasles, porte un jugement moins sévère sur l'aristocratie qui gouvernait Zurich vers le milieu du quatorzième siècle ; voici la manière dont il s'exprime : « Une aristocratie héréditaire régnait à Zurich, dont l'esprit était essentiellement démocratique. Les membres du conseil étaient tout-puissants, et ne savaient point cacher leur pouvoir. Leur tyrannie eût pu se soutenir si leur dédain ne les eût perdus ; le peuple murmurait. » M. de Golbéry s'est livré, sur ce point, à de plus longs développements dans son histoire de la Suisse ; il a surtout pénétré plus avant dans le mécanisme de la constitution à Zurich, et par conséquent a mieux préparé le lecteur à la connaissance de la révolution qui, au milieu du quatorzième siècle, a éclaté dans les murs de cette puissante cité. Nous ne pouvons donc, dans cette occasion, prendre un meilleur guide. La communauté, dit-il, nommait à Zurich un conseil...; il se composait de douze chevaliers et de vingt-quatre bourgeois, partagés en trois sections : c'était le gouvernement, le pouvoir exécutif, la cour de justice. On n'admettait aucune intervention étrangère ; les protecteurs d'un criminel étaient punis comme lui. L'amende ne pouvait être infligée que du consentement des trois sections et dans certains cas déterminés : autrement, il fallait l'assentiment de tous, ou de cent bourgeois au moins. La considération de certaines familles maintint longtemps les dignités municipales dans leur sein, et cet ordre de choses, marchant d'améliorations en améliorations, se perpétua pendant des siècles, et se consolida avec les mœurs simples du pays. Enrichis par le commerce, des bourgeois devinrent chevaliers ; mais ils ne changeaient point de nom et ils ne rougissaient pas de leur boutique. La confiance s'accrut au point que fort souvent les étrangers portaient leurs différends devant les magistrats de Zurich, sûrs à l'avance d'une décision éclairée. Le prévôt de la ville et celui de l'abbaye ne pouvaient exécuter les sentences qu'ils rendaient en matière de dettes que lorsqu'elles avaient reçu la ratification du conseil. Il y avait trois chanoines élus par la ville et les deux chapitres pour juger les différends entre prêtres et bourgeois. On punissait d'une amende de dix marcs et de la démolition de sa maison quiconque fondait une association ou une maîtrise autre que celles créées pour les métiers. Quand deux citoyens se mettaient en hostilités, on les bannissait l'un et l'autre. Le meurtrier était frappé d'exil et privé des droits de la cité ; l'étranger subissait la peine de mort. Si le meurtre était involontaire, il y avait amende de vingt marcs, et de moitié seulement si l'homicide n'était pas bourgeois. Un criminel cherchait-il un refuge dans la maison d'un prêtre, la force armée l'en arrachait. Si c'était chez un citoyen que le coupable s'était caché, il fallait que le bourgeois eût prononcé un refus de livrer celui que les lois condamnaient pour que ce dernier fût appréhendé au corps. Un plaideur, après avoir perdu son procès, proférait-il des invectives contre les juges, ceux-ci ne reprenaient leurs fonctions que dans le cas où une satisfaction leur aurait été donnée. Dans les noces les plus magnifiques, on ne pouvait inviter plus de vingt mères de famille et faire entendre au delà de quatre musiciens et deux chanteurs. La police des cabarets était sévère, on n'y buvait que du vin du pays ; l'heure de la re-

MCD 2019

traite était invariable. Les filles publiques, qui d'abord avaient été astreintes à porter des bonnets rouges, qui décelaient l'infamie de leur profession, furent définitivement chassées. On ne recevait à titre de bourgeois, à Zurich, que ceux qui s'engageaient à rester dix ans aux ordres de la république et de la secourir de leurs bras, de leurs conseils et de leur bourse; il fallait en outre fournir caution qu'on achèterait ou ferait élever une maison. Au préalable, avant qu'on fût admis comme citoyen, on acquérait la preuve que votre admission ne causerait pas une guerre dans les six mois. Les citoyens étaient convoqués au son de la cloche, discutaient et votaient en plein air, sur l'emplacement de l'ancien palais. C'était là qu'on prenait toutes les décisions politiques, que l'on réglait le prix des denrées. Cette constitution, œuvre du temps et de l'expérience, suffit pendant de longues années aux besoins, aux intérêts comme aux prétentions de tous; mais les mœurs se corrompirent avec les richesses, et un membre du conseil, Rodolphe Broun, que d'autres appellent Brun, apprit au peuple que jusque-là il avait été sous le joug de la plus exécrable tyrannie.

Au mois de mai 1335, les habitants de Zurich s'étaient réunis pour les élections, lorsque l'un d'eux demanda que l'on rendît compte des revenus publics ; les chevaliers Manesse et Glaris, ainsi que deux autres membres du conseil, partisans de Broun, parlèrent dans le même sens ; aucune suite ne fut donnée dans le moment à cette réclamation. Les hommes qui voulaient renverser la constitution mirent à profit ce temps ; ils avaient un chef habile et ambitieux dans la personne de Broun, et vers le milieu de juillet une émeute éclata ; des masses de citoyens se portèrent sur le lieu où se tenait le conseil de ville ; les magistrats s'enfuirent presque tous. Les amis de Rodolphe Broun se rassemblent dans un couvent, et il est mis à la tête du gouvernement de Zurich, et on lui donna pour adjoints Roger Manesse, Henri Riber, Jean de Hottingen et Jacques Broun, le chevalier. Pour rendre complète la révolution, on prononça la peine de l'exil contre les anciens magistrats, et leurs enfants furent exclus du droit de posséder des fonctions municipales. Plusieurs mois se passèrent sans aucun autre changement; mais Broun avait une idée fixe, c'était de devenir le maître à Zurich. A la fin de la même année [1335], il réunit donc le peuple, qui le nomma bourguemestre à vie; on adjoignit en outre un nouveau conseil, qui fut composé de chevaliers, de bourgeois et d'artisans, qui devaient être changés tous les six mois. Broun distribua tous les métiers en treize tribus, réunissant les maîtres et les compagnons; d'après Zschokke, il fit une seule corporation des nobles ou *konstaffler*, afin, par là, de restreindre l'influence qu'ils exerçaient sur les autres tribus. M. de Golbéry, dans son histoire sur la Suisse, se borne à dire que le réformateur de Zurich confondit dans une sorte d'association guerrière tous les chevaliers et tous les bourgeois qui ne vivaient pas d'une profession, et qu'à cette association appelée *constable*, il confia la bannière de la cité. Quoi qu'il en soit de la différence qui règne entre deux historiens, relativement à certains détails, il n'en est toujours pas moins incontestable que sur un point capital, Broun fit preuve d'une très-grande sagacité ; en effet, toute contestation soulevée par une élection devait être tranchée souverainement par lui, qui en outre recevait les serments de tous les chefs des corporations. Enfin, ces mêmes chefs, les treize conseillers du *constable* et lui, formaient le conseil. Ce n'était pas assez pour le réformateur de s'être assuré le pouvoir sa vie durant ; il fit décider qu'à sa mort on choisirait pour bourguemestre, soit Henri Biber, soit Roger Manesse, soit Jean de Hottingen, soit enfin Jacques Broun.

Le peuple de Zurich témoigna le plus grand enthousiasme pour la nouvelle constitution et pour l'homme auquel il la devait. A partir de sa promulgation, les artisans eurent accès dans le conseil ; ils ne songèrent plus alors qu'à repousser la concurrence des ouvriers étrangers, à défendre l'exportation des matériaux bruts et l'importation des produits manufacturés, enfin à ruiner la ville au profit de leur in-

MCD 2019

dustrie. C'est alors aussi que ces prétendus amis de la liberté, conduits par leur bourguemestre, établirent la plus épouvantable des tyrannies. En effet, quiconque réclama la permission d'acheter au dehors des objets de première nécessité fut banni pour cinq ans ou châtié corporellement. Un pareil régime, imposé à une ville qui avait été si longtemps libre, provoqua des résistances ; d'un autre côté, les anciens magistrats de la cité, qu'on avait exilés, se réunirent et nouèrent des intelligences dans Zurich. Ces tristes victimes des caprices populaires s'étaient retirées chez Jean de Rapperschwyl ; elles avaient aussi été recueillies dans les châteaux-forts des nobles leurs amis. Intrépides soldats, on les voyait chaque jour piller, en dédommagement des biens qu'on leur avait confisqués, les propriétés *extra muros* de leurs concitoyens, qui s'étaient montrés si hostiles à leur égard. Rodolphe Broun alors ne mit plus de bornes à son oppression, nous dirons mieux, à sa cruauté, et, inventant une prétendue conspiration, il ordonna la mort de tous ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Mais, à mesure qu'il répandait du sang, les soupçons augmentaient, et, comme il ne pouvait cependant envoyer au supplice tous ceux qui le haïssaient, il prononça l'exil perpétuel contre quiconque sortirait de la ville sans son autorisation. On le vit bientôt interdire toute réunion de famille ou de plaisir où l'on se trouverait plus de cinq à la fois ; il restreignit ensuite le nombre à trois ; défense était faite à tout habitant de sortir le soir sans lumière ou d'ouvrir la porte de sa maison après le couvre-feu : le peuple lui donna enfin une garde, pour la dépense de laquelle soixante marcs d'argent lui furent accordés.

Quatorze ans s'étaient déjà écoulés depuis que Broun était devenu le despote de Zurich. Tant de sang répandu, tant de confiscations, de si nombreux arrêts d'exil prononcés amenèrent un complot qui devait être exécuté au milieu des ténèbres de la nuit. Dans ce complot, on comptait jusqu'à sept cents nobles ou bourgeois, qui tous gardaient le plus profond secret. A leur tête se trouvait le jeune comte de Rapperschwyl, dont le père avait péri dans une expédition entreprise contre lui par Broun; les autres chefs étaient Bérenger de Hohenlandenberg et Ulrich de Bonstetten. Les ennemis du bourguemestre avaient pénétré dans Zurich, et ils délibéraient entre eux d'aller le frapper, ainsi que ses principaux adhérents, à l'hôtel de ville. Mais, sans qu'ils s'en aperçussent, un garçon boulanger, qui était à moitié endormi derrière le poêle de l'auberge où ils étaient réunis, est réveillé par leurs discours ; il s'esquive et court tout révéler à son maître, qui, sur-le-champ, avertit Rodolphe Broun. Celui-ci va à l'hôtel de ville avec une telle précipitation, qu'il n'a pas le temps de mettre ni bas ni souliers. En route, son valet est tué à côté de lui. Il est assez heureux, cependant, pour pénétrer dans la maison commune, dont il referme les portes sur lui. Il appelle ensuite à grands cris du secours. Les artisans, que leur intérêt personnel rendait si dévoués au bourguemestre, se présentent les premiers pour le défendre : leurs femmes, du haut des maisons, lancent sur les conjurés des pierres, des ustensiles de ménage, des casseroles et des pots. Néanmoins, les exilés et leurs chefs étaient déjà les maîtres de la place du marché ; mais le bourguemestre, suivi d'une nombreuse troupe de ses partisans, les disperse ; les uns se sauvent en bateaux, les autres escaladent les murailles de la ville ; il en est qui périssent écrasés. Deux des chefs de l'entreprise, Jean de Rapperschwyl et Ulrich de Bonstetten, étaient tombés dans les fossés de Zurich, où on les fit prisonniers. Victorieux, Rodolphe Broun ne respira plus que la vengeance, et livra entre les mains du bourreau trente-sept citoyens, qui furent décapités ou roués vifs en présence de leur maison et sous les yeux de leur famille : parmi eux se trouvaient plusieurs anciens magistrats. Le bourguemestre, après avoir fait renfermer dans la tour de Wellenberg, sur un rocher sans cesse battu par les eaux, Rapperschwyl et Bonstetten, résolut de porter la guerre hors des murs de Zurich. Ce fut d'abord contre le château-fort, appartenant au jeune Rapperschwyl, que Broun marcha ; il détruisit

MCD 2019

non-seulement de fond en comble la citadelle, mais il chassa les habitants de la ville, au milieu des rigueurs du mois de décembre [1350].

Six mois après cette atrocité, ou, selon d'autres, un an, le bourguemestre de Zurich, redoutant la vengeance du duc Albert d'Autriche, qui l'avait fait menacer de représailles, invoqua le secours des Waldstetten, c'est-à-dire des cantons forestiers ; il sollicita d'être admis dans la confédération. Uri, Schwitz, Underwald et Lucerne s'empressèrent d'envoyer leurs députés, et, le 1er mai 1351, ils signèrent avec Zurich un acte de confédération qui, quoiqu'il dût être renouvelé tous les dix ans, contenait cependant en lui-même la clause de perpétuité. Voici, d'ailleurs, quels furent les termes de ce pacte d'union : les parties constituantes s'engagèrent à sacrifier leurs biens et leur vie pour leur défense mutuelle, et à soumettre tous les différends qui pourraient survenir entre eux à la décision d'un conseil d'arbitres. Tous les droits, tant de l'empereur que de l'Empire, furent maintenus intacts ; mais il fut décidé qu'à l'avenir aucune nouvelle alliance ne pourrait préjudicier au pacte fondamental de la confédération (1). Albert d'Autriche, auquel s'étaient adressés les députés de la malheureuse ville de Rapperschwyl, se présenta avec une armée devant les murs de Zurich ; il commanda ensuite au peuple de Glaris de lui envoyer des soldats auxiliaires. Mais, forts de leurs droits, les Glaronais firent répondre à Albert que, vivant sous la protection de l'Empire, ils étaient tenus de courir aux armes pour l'abbaye de Seckingen, à laquelle appartenait leur pays, mais que rien ne les obligeait à prendre part aux autres guerres de l'Autriche. Albert, arguant à son tour de sa qualité de patron et d'avoué de l'abbaye de Seckingen, résolut de soumettre par la force le pays de Glaris.

Les confédérés, comprenant de quelle importance il était, pour leur propre sécurité, que le territoire de Glaris ne tombât pas au pouvoir de l'Autriche, envahirent eux-mêmes le pays au cœur de l'hiver. Les habitants reçurent ces intrépides montagnards à bras ouverts, et firent partir trois cents hommes de leur vallée pour aller secourir Zurich ; ces auxiliaires livrèrent bataille à Walther Stadion, qui resta parmi les morts : il commandait un corps de troupes autrichiennes. Un pareil service provoqua la reconnaissance des cantons confédérés, et ils admirent dans leur alliance le pays de Glaris [1352], en le maintenant dans la possession de ses anciennes libertés, sans porter, d'ailleurs, aucune atteinte aux droits de souveraineté d'Albert et à ceux de l'abbesse de Seckingen. Pendant qu'Albert terminait ses derniers préparatifs, des soldats de Bâle, de Strasbourg et de Fribourg en Brisgau, établis près de Baden, se livraient à des excursions désastreuses sur les terres des Zurichois; Rodolphe Broun se décida à les attaquer ; mais ceux-ci lui tendirent un piége, et il se trouva tout à coup cerné ; il réussit cependant à prendre seul la fuite, et alla chercher un refuge dans sa maison de campagne. Roger Manesse, l'un des combattants, s'inquiéta d'abord de l'absence du chef principal ; mais, n'écoutant que son courage, il dit aux Zurichois qui l'entouraient : « Le salut de la patrie est entre » nos mains ; combattez vaillamment, » nous ne sommes point abandonnés, nos » concitoyens accourent, et Rodolphe » Broun est allé au-devant d'eux pour » mieux les diriger ; en son absence, c'est » à moi que le commandement revient. » Aussitôt il donne l'ordre du combat, qu'il soutient plus de trois heures. Au moment où il commençait à faire nuit, on entendit ces cris sur la hauteur : *A nous, saint Félix !* C'étaient 150 braves de Richstershwyl, Wadischmyl, et Ptœtffkon ; leur concours inattendu enleva la victoire, et les ennemis se sauvèrent jusque sous les murs de Baden. Les Zurichois, fidèles à l'esprit religieux du temps, firent vœu d'une procession à Einsiendlen ; elle a eu lieu pendant cent soixante-dix années, et un homme par maison y assistait. Quant au peuple, toujours idolâtre de son bourguemestre, il alla, bannière déployée, le découvrir dans sa maison de campagne où il s'était caché, et on le reconduisit en pompe dans les murs de Zurich.

(1) Zschokke.

MCD 2019

Le courage des confédérés grandissait au milieu des périls qui les enveloppaient. Mille soldats arrivés à Kusnacht avaient tout dévasté sur leurs pas ; ils étaient chargés de butin quand ils furent attaqués par quarante-deux Suisses ; de ces hommes intrépides dix-sept mordirent la poussière, les vingt-cinq qui restaient n'en luttèrent qu'avec plus d'acharnement ; les Autrichiens crurent qu'un piége leur était tendu et battirent en retraite. Au reste, chez les enfants de l'Hélvétie, la loi de l'honneur militaire était inflexible ; quiconque prenait la fuite devant l'ennemi était puni de mort, et ses enfants étaient tenus comme dégradés jusqu'à la troisième génération. Quant aux ravages de Kusnacht, les Suisses leur offrirent en expiation la ruine complète du château de Habsbourg, dont les tours semblaient s'élever au-dessus du lac de Lucerne. Il importait beaucoup aux confédérés de devenir maîtres de la ville de Zug. Albert n'entretenait qu'une faible garnison ; les habitants de la campagne supportaient avec peine le joug autrichien ; ils se réunirent donc aux enfants de l'Helvétie qui venaient pour assiéger Zug. Mais quoique la ville fût mal approvisionnée, elle fut défendue avec courage par les bourgeois, auxquels s'étaient réunis des nobles dévoués à la maison d'Autriche. La garnison obtint une trève et envoya un député, nommé Herman, pour supplier Albert d'envoyer du secours. Au moment où le député se présenta, le prince causait avec son fauconnier ; Herman lui exposa aussitôt la détresse de Zug ; à peine parut-il l'écouter, puis, le congédiant : *Allez, on reprendra ce qui aura été pris.* Les habitants, au retour de leur député, ouvrirent les portes de la cité aux Suisses et entrèrent dans la confédération, faisant les mêmes réserves que les habitants de Glaris. Bref, Zug fut reconnu pour le septième canton.

Albert enfin mit le siége devant Zurich ; il tenait à s'emparer avant tout de cette cité toute-puissante, il songerait ensuite à dompter les cantons confédérés. Les nobles de l'Argovie, de la Thurgovie, de l'Uechtland, lui présentaient leur concours ; il avait encore sous ses drapeaux les troupes des évêques de Lindau, Fribourg, Bâle, Strasbourg et Schaffhouse ; les princes de l'Allemagne et même l'électeur de Brandebourg lui envoyèrent des troupes ; Albert avait en tout trente-quatre mille hommes. On devait s'attendre à d'immenses résultats ; il n'en fut rien, et tout se réduisit en un pont que les Autrichiens établirent sur la Limmath et que les Zurichois détruisirent. La composition féodale des armées du moyen âge les rendait plutôt propres à des excursions rapides qu'à de véritables opérations de guerre. L'électeur de Brandebourg s'empressa donc d'offrir sa médiation : elle fut acceptée, et il ne resta plus sous les murs de Zurich que les Bernois, beaucoup plus dévoués aux confédérés qu'à la maison d'Autriche (1) ; enfin un traité de paix fut signé [1352], et les habitants de Zurich rendirent la liberté à Jean de Habsbourg-Rapperschwyl ; les portes de sa prison avaient été ouvertes un an auparavant à Ulrich de Bonstetten, grâce aux larmes de sa mère, qui était âgée de quatre-vingts ans, et à l'intervention généreuse de l'abbé de Saint-Gall. Enfin Berne fit partie, l'année suivante, de la confédération suisse [1353]. Albert, qui n'avait pas su vaincre, soutint que les habitants de Zug et de Glaris devaient renoncer à l'alliance qu'ils avaient contractée avec les cantons, pour rentrer sous ses lois. Il intéressa dans cette querelle futile l'empereur Charles IV de Luxembourg, qui accourt de l'Allemagne à la tête d'une armée considérable pour faire le siége de Zurich, et soumettre la Suisse ; mais il ne réussit dans aucun de ses deux desseins, il signa une trève avec la confédération [1358]. Quant à Rodolphe Broun, qui avait été la cause primitive de ces dernières guerres qui auraient pu amener la ruine de Zurich, il se couvrit d'opprobre, car il s'était vendu aux ennemis de la patrie ; enfin il rendit le dernier soupir deux ans après la paix. L'historien national Zschokke, qui d'abord s'était montré favorable à ce réformateur, porte sur lui ce jugement définitif : « Rodolphe Broun mourut détesté pour son ambition et son despo-

(1) Zschokke.

MCD 2019

» tisme ; son intérêt privé était la seule » règle de ses actions. Un an avant sa » mort, il s'était engagé par serment à ser- » vir le duc d'Autriche et ses agents, *sans* » *toutefois rien faire de contraire* aux in- » térêts de la confédération. Il avait reçu » de cette puissance un don de mille flo- » rins et une pension de cent florins. »

La paix, ou si l'on aime mieux une trève, venait d'être signée; les Suisses, qui s'étaient montrés si excellents guerriers, tournèrent tous leurs efforts vers l'agriculture et surtout l'industrie ; la prospérité nationale prit par suite d'immenses développements. Et, comme le bon sens forme la base du caractère de ces peuples, ils comprirent qu'il valait mieux pour eux racheter à prix une foule de droits qui appartenaient à la maison d'Autriche, à l'Empire et à des seigneurs ecclésiastiques ou laïcs, que de les en dépouiller par la force des armes. La conduite des Suisses, qui était tout à la fois habile et juste, leur porta bonheur : ces diverses acquisitions, qu'ils firent d'ailleurs à bon marché, surtout lorsqu'ils eurent à traiter avec les nobles qui avaient toujours besoin d'argent, ajoutèrent, dit l'illustre Zschokke, à leur force et à leur indépendance, sans enfreindre les principes de la justice, qui seuls *sanctifient la liberté*. Le bourg de Gersau, sur les bords du lac de Lucerne, habité par une population de bergers, fut reçu dans la confédération sous la réserve des priviléges qui garantissaient son indépendance municipale [1359]. Hergiswyl et Alpenach se rachetèrent de la dépendance de leurs seigneurs et se réunirent au canton d'Underwald. Lucerne acheta du baron de Ramstein les droits de ce seigneur sur Weggis, village situé sur le lac de Lucerne. Zurich s'affranchit, au moyen d'une contribution levée pour cet objet, de plusieurs redevances et servitudes envers l'Empire. Berne dut, comme Zurich, à la magnificence impériale divers priviléges et franchises municipales ; elle acquit à prix d'argent la seigneurie d'Arberg et plusieurs villages. D'autres villes, situées hors des limites de la confédération et soumises à la domination des princes séculiers ou ecclésiastiques, telles que Schaffhouse, Bâle, Lausanne, Saint-Gall, Bienne et Soleure, reculèrent les frontières de leur territoire.... Déjà les Appenzellois s'étaient rendus à peu près indépendants de l'abbé de Saint-Gall. Les vallées voisines du lac de Thoun, jouissaient de leurs libertés héréditaires sous la domination de leurs comtes, dont il n'était plus aucun qui exerçât un pouvoir illimité. Le pays de Gessenay avait acheté son indépendance pleine et entière des comtes de Gruyère, ses anciens maîtres. L'Oberhasli et Brienz se montraient disposés à secouer à main armée le joug des baillis de Rinkenberg; mais les confédérés, dont ils avaient sollicité l'appui, refusèrent de seconder leur affranchissement (1) qu'ils regardaient comme injuste,

Au sein des villes libres de la Suisse, où le travail joint à l'économie créait tant de richesses, les mœurs étaient sévères : ainsi, à Berne, presque toute espèce de jeu était prohibée, et la religion était défendue par les lois les plus sévères. Un incrédule du temps, Lœfler, est envoyé au bûcher pour avoir attaqué les croyances du catholicisme ; le courage alors, ou pour mieux dire le mépris de la mort et de la douleur, était populaire dans toutes les classes. En présence du bûcher, où il allait être consumé, Lœfler dit au bourreau : Mon ami, il n'y a pas assez de bois. Genève, cette ville qui devait répandre un si vif éclat, marchait à grands pas dans la carrière où plus tard elle devait trouver une entière indépendance. Telle était la situation de l'Helvétie, lorsqu'un chef de partisans sema tout à coup la terreur dans le nord et l'occident du pays : nous voulons parler d'Arnold de Cervola, qui, à la tête d'un nombre considérable d'aventuriers qui avaient servi jadis sous les drapeaux du prince de Galles à la bataille de Poitiers, allaient, les armes à la main, chercher partout fortune. Arnold Cervola, qui se donnait le nom de l'archiprêtre, vint menacer Bâle, dont un tremblement de terre récent avait renversé les maisons et les édifices ; mais un grand nombre de confé-

(1) Zschokke.

MCD 2019

dérés de Soleure, de Berne et des autres cantons accoururent pour défendre l'infortunée ville. « *Amis*, dirent-ils à ses habitants, *on nous envoie pour vous sauver ; nous risquerons tout pour vous ; placez-nous au poste du péril.* L'archiprêtre et ses bandes, voyant qu'au lieu d'une surprise ou d'un coup de main, il s'agissait de combats sérieux, se retirèrent.

Un ennemi plus redoutable se présenta plusieurs années après dans la lice. Enguerrand, comte de Coucy et de Soissons, se mit en hostilité avec les ducs Albert et Léopold d'Autriche, relativement à la dot de sa mère ; cette dot, selon lui, devait se composer de l'Argovie et de l'Alsace, provinces qu'il réclamait. Enguerrand de Coucy, en sa qualité de gendre d'Edouard III, roi d'Angleterre, disposait de forces considérables ; les archiducs réclamèrent donc le concours des Suisses. Mais ce profond ressentiment, qui sommeillait dans le cœur des habitants des cantons forestiers, se réveilla, et les hommes de Schwitz déclarèrent à l'assemblée générale « qu'il n'y » avait aucun motif à défendre l'Argovie » au profit de Léopold, qui n'avait jamais » fait de bien aux confédérés, contre » Coucy, qui ne leur avait jamais fait de » mal. » Les villes de Berne et de Zurich prouvèrent qu'elles avaient au plus haut degré l'intelligence de leur position, et, au lieu d'attendre Enguerrand de Coucy, elles prirent les armes contre lui ; Zurich imita cet exemple, et ces cités établirent une ligue de défense à partir de l'Aar au Rhin. Déjà Coucy s'avançait à la tête de quarante mille hommes, parmi lesquels on comptait six mille Anglais ; la terreur marchait devant ses pas ; tous les passages qu'on devait défendre furent abandonnés, et l'armée ennemie devint maîtresse des villages situés entre Buren et Olten, sur les deux bords de l'Aar ; tout fut mis à feu et à sang depuis le lac de Neufchâtel jusqu'aux Alpes et aux frontières de Zurich. S'il faut en croire les récits contemporains, une famine si horrible aurait eu lieu, que des loups se seraient introduits dans les villes. Les guerriers de l'Entlibuch seuls ne désespérèrent pas du salut de la patrie, et, dans une foule de rencontres, triomphèrent des envahisseurs. Le courage national se réveilla à Lucerne et à Underwald, dont toute la jeunesse se concentra dans l'Entlibuch. Six cents de ces braves attaquèrent trois mille Anglais qui s'étaient retranchés dans un bois, appelé Buttisholtz, au sud-ouest du lac de Sempach ; la victoire resta aux Suisses. De nos jours, on montre encore un monticule auquel on donne le nom de *Englander-Hugel*, c'est-à-dire mont des Anglais, parce que là, dit-on, ils furent enterrés.

Après cette défaite, un seigneur, qui avait été l'un des combattants, s'était enfui dans son château, et comme il vit un paysan qui revenait aussi du combat revêtu d'une brillante armure, il s'écria : *O noble chevalier de noble sang ! se peut-il qu'un paysan porte ta cuirasse !* Un guerrier d'Entlibuch lui répondit : Cela s'explique aisément, *car aujourd'hui nous avons mêlé le sang noble au sang des chevaux.* Les Bernois, de leur côté, se livraient avec le plus grand succès à une foule de coups de main. Le soir de Noël ils parurent auprès d'Ins avec les habitants de Laupen et de Nidau, et, jetant de grands cris, ils surprirent les troupes du sire de Frant. Le redoutable Jewan-ap-Eynion-ap-Griffith avait trois cents chevaux à Frauenbrunnen, couvent entre Soleure et Berne : à la Saint-Jean-l'Evangéliste, par une des nuits les plus froides de l'hiver, ils se réveillèrent deux heures avant le jour en poussant de grands cris. On se battit avec acharnement, surtout dans le cloître : il y périt beaucoup de chevaliers. Le feu prit au couvent ; déjà huit cents Anglais étaient tombés; Jewan prit la fuite. Les Bernois revinrent dans leur ville avec trois bannières, chargés de butin, en chantant une chanson dans laquelle Berne est appelée la *demeure des héros* (1).

Désormais, harcelé sur tous les points et voyant à chaque instant ses troupes diminuer par la faim, le froid et les combats, Enguerrand de Coucy retourna dans l'Alsace, où il faisait sa résidence ordinaire. Il était venu à la tête de quarante mille hommes, considérés jusque-là comme les meil-

(1) M. Golbéry.

MCD 2019

leurs soldats de l'Europe ; et pour lesquels la guerre était un métier ; ils avaient pris part à une foule de batailles, et ces vétérans néanmoins ne purent conquérir que les deux seigneuries de Buren et de Nidau, que la maison d'Autriche donna à Enguerrand comme garantie de la dot de sa mère, et encore par la suite ces deux seigneuries revinrent aux Bernois. Il n'en faudrait pas davantage, si du reste une multitude de preuves ne surabondaient pas, pour démontrer quelle était la valeur des Suisses au quatorzième siècle ; ne nous étonnons donc pas si jusqu'au seizième siècle les princes qui pouvaient compter dans leurs armées les troupes de l'Helvétie se considéraient comme sûrs de vaincre. Mais ce qu'il faut pour le moins autant admirer que leur valeur, ce sont les vertus qu'ils conservèrent au milieu des trophées de la guerre comme au sein des richesses qu'ils acquirent par le travail ; ils étaient les plus héroïques des soldats, en même temps qu'ils se montraient les plus excellents citoyens. C'est cette union si rare qui explique leur puissance comme peuple, et qui fait comprendre comment, après avoir conquis leur indépendance, ils ont su la conserver jusqu'à nos jours, quoique les Etats monarchiques qui les enveloppent aient reçu des accroissements si considérables. Les républiques italiennes, au moyen âge, goûtèrent par intervalle les nobles jouissances de la liberté, plutôt qu'elles ne les possédèrent. A peine devenus libres, des partis se formèrent dans leur sein pour le déchirer ; faute de posséder les véritables mœurs des gouvernements qu'elles avaient créés, ces républiques passèrent presque toutes des horreurs de l'anarchie démocratique au despotisme d'un seul. Si un sort plus propice a été accordé aux Suisses, c'est qu'en réalité ils en étaient dignes. Ces considérations qui devaient trouver ici leur place, nous ramènent tout naturellement à notre récit.

Nous avons déjà eu occasion de le dire, les villes de l'Helvétie se trouvaient souvent voisines ou comme enclavées dans les domaines de comtes et de chevaliers, qui prétendaient avoir sur elles des droits dont l'origine, à les entendre, se perdait dans la nuit des siècles. Quand la force manquait à ces nobles, ils recouraient à la ruse. Telle était la position de Rodolphe de Kybourg, qui habitait le château de Bipp, hypothéqué entre ses mains par le comte de Thierstein. Rodolphe voyait avec douleur les biens de son antique et opulente maison dissipés par la mauvaise administration de ses pères. Thoun, la ville de ses aïeux, avait été hypothéquée à Berne ; Arberg avait eu le même sort. Le comte de Kybourg élevait des prétentions sur Soleure, en vertu de certains droits équivoques, et espérait recouvrer tant de propriétés par un coup de main hardi. Il recruta secrètement de tous côtés des hommes capables de le servir dans cette entreprise. Son projet était de surprendre Soleure au milieu de la nuit et de s'en rendre maître ; le prélat de l'église de Saint-Ours dans cette ville était son oncle. Un chanoine, Hans Amsteim, dont le logement touchait aux remparts, devait introduire par sa maison les soldats du comte et envelopper de linge le marteau de la cloche d'alarme. Tout était prêt pour l'exécution ; la nuit vint, et l'ennemi s'avançait déjà vers la ville à la faveur des ténèbres ; mais un paysan de Rennisberg, nommé Jean Rott, prit le devant et courut avertir la garde de l'une des portes. On voulut sonner le tocsin, il ne rendit aucun son ; alors des cris d'alarme se propagent de rue en rue, on s'arme, on court sur les remparts. Le comte, surpris à son tour par les préparatifs de résistance, se retira honteusement. Hans Amsteim fut condamné à être écartelé (1).

Maintenant, voici un trait qui pourra peindre la vertueuse simplicité des Suisses de cette époque : On décréta que pour récompenser Jean Rott de son dévouement, on lui donnerait chaque année un habit neuf aux couleurs de la ville, qui sont rouges et blanches. La même marque d'honneur fut accordée pour toujours à l'aîné de ses descendants mâles ; enfin, en commémoration de cet événement, on plaça une inscription en caractères fondus sur le portail de l'église de Saint-Ours. Le lende-

(1) Zschokke.

MCD 2019

main même, Soleure s'occupa de se venger du comte Rodolphe de Kybourg, et envoya une députation aux habitants de Berne, pour leur rappeler que dans d'autres temps elle l'avait secourue. Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'ardeur de ces courageux bourgeois, qui devinrent maîtres de toute la contrée de Thoun. Rodolphe de Kybourg était l'homme lige de Léopold; il était donc à craindre que ce dernier ne voulût intervenir en sa faveur. Les confédérés s'assemblèrent à Lucerne, et la diète crut qu'il était convenable d'envoyer une députation au duc d'Autriche; celui-ci se contenta de dire, en parlant aux envoyés du comte de Kybourg : « *Qu'il réponde seul* » *de ce qu'il a fait sans moi, je n'empê-* » *cherai pas les Suisses de lui faire la* » *guerre.* » Les confédérés prirent les armes, et, à la suite d'une foule de succès, triomphèrent de Rodolphe. En dernier résultat, les comtes de Kybourg, jadis si puissants, finirent par céder en toute propriété aux Bernois, Thoun, Berthould et le bailliage de Griessenberg; enfin, ces nobles, qui jadis s'étaient considérés comme les maîtres du pays, furent reçus bourgeois de Berne. Les citoyens de cette ville donnèrent une indemnité en argent aux confédérés qui leur avaient amené des troupes, ainsi qu'aux Soleurois, sur lesquels la plus grande partie des frais de la guerre étaient tombés. Veut-on savoir maintenant à quels sacrifices se condamnaient les citoyens de Berne ? Pendant dix années, ils donnèrent à titre d'impôt le quarantième de leur fortune. Une révolution politique éclata cependant dans le sein de cette ville : elle eut pour point de départ un événement qui se rattachait à la guerre qui venait d'être faite à Rodolphe de Kybourg et à ses frères. Un de ceux-ci avait été chargé de défendre Bourgdorf; après un siége de trois semaines, il obtint une suspension d'armes, à la condition, que si la ville ne recevait pas de secours, elle ouvrirait ses portes aux Bernois. Violant une convention aussi sacrée, le comte Henri de Monfort introduisit deux cents hommes dans les murs de Bourgdorf; trois cents autres soldats, traversant l'Argovie autrichienne, vinrent camper tout auprès des confédérés. A l'expiration des trois semaines, Berthold de Kybourg allégua que Montfort et ses troupes l'empêchaient, comme il l'avait promis aux Bernois, d'ouvrir les portes de la ville. Les confédérés, auxquels les munitions et les vivres manquaient, battirent en retraite. Les citoyens de Berne restèrent convaincus, pour leur part, qu'il y avait eu trahison de la part de quelques sénateurs, hommes liges des comtes de Kybourg ; ils se plaignirent aussi de ce que les fonctions publiques restaient concentrées dans les mains d'un petit nombre de familles; à tous ces griefs, ils ajoutèrent qu'on n'avait pas remboursé l'emprunt établi pour l'achat de Thoun. A l'approche du carnaval, le mécontentement général prit les formes les plus alarmantes; enfin, la majorité des bourgeois se réunissant, chassa tous les conseillers contre lesquels elle nourrissait des préventions et conserva seulement l'avoyer Othon de Bubenberg, et quatre autres conseillers [1384]. Aucune effusion de sang ne se mêla à ce changement, et les bourgeois victorieux « déci- » dèrent et jurèrent pour eux et pour leur » postérité, que les magistrats et les ci- » toyens vivraient ensemble à l'avenir » comme frères ; que les emplois avanta- » geux passeraient chaque année dans » d'autres mains ; que la majorité du con- » seil serait renouvelée ; que chaque année » les bannerets et leurs assesseurs choisi- » raient dans le corps des artisans de la » ville, deux cents hommes honnêtes, pour » en composer le grand conseil du pays, » sans que deux frères pussent jamais sié- » ger à la fois dans cette assemblée. Cette » nomination devait être confirmée par » l'assemblée générale du peuple, devant » laquelle les nouveaux élus devaient en- » suite jurer de faire exécuter toutes les lois » et ordonnances consignées dans les re- » gistres publics (1). » Cette soif d'égalité qui saisit le peuple de Berne fut bientôt calmée; peu à peu le renouvellement du conseil fut négligé; les membres conséquemment se perpétuèrent dans leurs fonctions, et le peuple sembla vouloir renoncer à exercer le droit qui lui appartenait, de

(1) Zschokke.

MCD 2019

confirmer ou d'éliminer les candidats au corps des deux cents.

Il y avait déjà près d'un quart de siècle que la paix avec la maison d'Autriche durait; mais diverses causes devaient prochainement amener le renouvellement des hostilités. D'une part, les nobles ne pouvaient s'habituer à voir des hommes jadis leurs vassaux, marcher à leur égal ; ceux-ci, sans abuser de la victoire, avaient néanmoins le sentiment de leur nouvelle position ; enfin, les impôts qu'établissaient les baillis jetaient les masses dans un état d'irritation continuelle : une dernière lutte devait donc s'engager. Les nobles, qui en avaient le pressentiment, avaient formé une ligue appelée l'*association du lion*, et dont les réseaux enveloppaient jusqu'aux Pays-Bas. Par une conséquence qui tenait à la nature même des choses, la société de Saint-Georges, le comte Eberhard de Wurtemberg, les villes de Souabe et de Franconie, se réunirent à la ligue du *lion ;* les Bâlois suivirent cet exemple. Il fut décidé qu'on prendrait le parti de Léopold dans toutes les guerres que ce prince aurait à soutenir. C'était parce qu'elles avaient oublié un instant leurs intérêts, que les villes étaient entrées dans une pareille alliance ; promptement éclairées, elles y renoncèrent, et l'on vit cinquante-une cités des bords du Rhin, de la Souabe et de la Franconie, solliciter pour entrer dans la confédération suisse. Mais les pâtres de Schwitz n'accueillirent pas une demande qui, au premier aspect, paraissait si avantageuse à la consolidation de l'indépendance helvétique ; ils dirent « qu'ils n'avaient besoin que de l'aide » de Dieu, de celui de leur bras droit et » de leurs défilés ; quant aux affaires des » autres, il ne leur plaisait pas de s'en mê» ler. » Zurich, Berne, Soleure et Zug jugèrent convenable, au contraire, de contracter un traité avec les villes allemandes ; le traité devait durer neuf ans. Enfin, Lucerne contracta l'engagement de combattre dans le cas où Zurich lui en donnerait l'ordre.

Sur ces entrefaites, Léopold se rendit à Zurich, où vinrent le trouver des envoyés de Schwitz, pour lui faire entendre des plaintes sur de nouveaux droits qu'il avait établis ; des Lucernois se présentèrent aussi devant le duc pour lui demander qu'il révoquât le péage qu'il avait créé à Rotenbourg. Léopold accueillit la demande de Schwitz et rejeta celle de Lucerne. Dans le même moment, il déclara la guerre à la ligue des villes. Comme il avait besoin d'alliés, il députa vers les Suisses Muller de Zurich, Louis de Hornstein et Ulrich de Ferette. Les confédérés exigèrent avant tout que Léopold prononçât l'abolition de nouveaux droits de transit dans ses Etats, droits qui tendaient à ruiner le commerce de l'Helvétie. Mais l'archiduc était déjà parvenu à rompre, par l'habileté de sa diplomatie, la ligue des villes ; il n'était donc pas disposé à accueillir la dernière demande qui venait de lui être faite ; les baillis du prince, pour ne pas, de leur côté, rester en arrière, multiplièrent leurs exactions habituelles. Ces diverses circonstances suffirent pour épuiser complétement la patience générale. Une troupe de jeunes Lucernois, furieux du refus que précédemment avait fait éprouver à leurs compatriotes Léopold, détruisirent les murs du château de Rothenbourg, où était établi le péage qui leur était si odieux. Par une coïncidence fort remarquable, les habitants de l'Entlibuch, réduits au désespoir par les impôts dont ne cessait de les charger leur bailli Pierre de Thorberg, avaient contracté une alliance avec les Lucernois. Thorberg, dont le caractère était aussi avide que cruel, condamna au dernier supplice les habitants d'Entlibuch, qui avaient négocié le traité, et ravagea les environs de Lucerne. Alors la guerre fut commencée, et l'archiduc y prit part avec la noblesse. Les confédérés, sans perdre un instant, réunirent une diète à laquelle Berne ne jugea pas convenable d'envoyer un député, parce que la trève qu'elle avait signée avec Léopold ne touchait pas encore à son expiration. La lutte, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ne tenait pas à tel ou tel incident particulier, aux circonstances que nous venons de rapporter ; cette lutte était inhérente au fond même des choses, c'est-à-dire à la haine violente qui existait entre les nobles et les confédérés ; aussi ceux-ci reçurent-ils, dans l'espace de quelques jours, cent soixante-

MCD 2019

quinze déclarations de guerre, qui leur furent adressées par des seigneurs ecclésiastiques ou séculiers.

Les Suisses, sans avoir souci de ces menaces, coururent aux armes; ils prirent et rasèrent plusieurs châteaux et places fortifiés, tels que Rumlang, sur la rivière de Glatt, Mœersbourg, Schenken, sur le penchant d'une montagne, au nord du lac de Sempach; Windeck, dans le pays de Gaster, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich. De leur côté, les ennemis, non moins actifs dans leurs opérations, s'introduisirent, à l'aide de la trahison des habitants, dans le bourg de Mayenberg, et en égorgèrent la nombreuse garnison, composée de gens de Zug et de Lucerne; Mayenberg même devint la proie des flammes. Reichensée, fidèle aux confédérés, expia son dévouement par l'incendie de ses maisons et le massacre de la plupart de ses habitants : ni l'âge ni le sexe ne purent désarmer l'aveugle rage du vainqueur (1). C'était à Baden que se trouvait le rendez-vous général des troupes de Léopold; de ce point l'archiduc partit pour traverser l'Argovie orientale, en marchant sur la ville de Sursée; puis il se dirigea sur Sempach, après avoir laissé à Brouck des troupes sous les ordres de Jean de Bonstetten, qui avait pour mission de tenir Zurich en respect. Les Suisses, sans s'effrayer de la position de Zurich, dont les citoyens sauraient bien se défendre, se mirent, dit Jean de Muller, en route pour Sempach : *le petit nombre contre le grand nombre avec Dieu et pour la patrie.*

« Sempach est situé au milieu de collines » boisées; un lac réfléchit dans ses ondes » limpides les vergers fertiles qui l'en- » tourent. Les confédérés se postèrent sur » les hauteurs, dans une forêt d'où leurs » regards pouvaient parcourir le champ de » bataille de Burisholtz, sur lequel na- » guère les campagnards de l'Entlibuch » avaient vaincu les bandes aguerries » d'Enguerrand de Coucy (2). » Quant à Léopold, lorsqu'il arriva devant les murs de Sempach, il aperçut de loin les bannières confédérées qui flottaient sur la hauteur; dans son impatience d'atteindre plus vite l'ennemi, il ne voulut pas laisser le temps à son infanterie de rejoindre, et ordonna à ses cavaliers de descendre de cheval et de serrer leurs rangs, afin que, comme une muraille épaisse, ils se présentassent la lance en arrêt. Le baron Hans de Hasenbourg blâma ce plan de bataille, et dit qu'avant d'engager l'action, il serait plus sage de faire venir le corps de troupe placé sous les ordres de Bonstetten; cet avis fut repoussé : alors le vieux guerrier dit à l'archiduc : Prince, *l'orgueil n'est bon à rien.*

A peine les confédérés virent-ils que les chevaliers avaient mis pied à terre, qu'ils s'avancèrent de leur côté : quatre cents Lucernois, neuf cents hommes de Waldstetten, cent combattants de Glaris, Zug et Gersau; tel était le petit nombre de braves qui s'étaient chargés du salut de l'indépendance helvétique. Tous se mirent à genoux et firent une prière au Dieu des armées. Léopold, de son côté, armait des chevaliers : le temps était chaud; on touchait au 9 juillet de l'année 1386. Les confédérés, n'écoutant que leur courage, se lancent avec impétuosité sur le bataillon de fer que présentent les chevaliers; mais ils leur opposent une invincible résistance; puis les Autrichiens forment une demi-lune à droite et à gauche, comme pour envelopper le petit nombre de Suisses qu'ils ont à combattre. Petermann de Gundoldingen, avoyer de Lucerne, est frappé de mort, et déjà plus de soixante-dix de ces intrépides soldats couvrent la terre de leurs cadavres; Antoine de Pont, Milanais, qui faisait partie du contingent d'Uri, s'écrie : *Frappez sur les lances, elles sont creuses.* Les confédérés font de nouveaux efforts; mais ils restent stériles, et cependant Bonstetten peut venir avec un renfort! Dans cette extrémité, Arnold Struthan de Winkelried, issu d'une famille noble d'Underwald, se précipite au premier rang des confédérés : « *Compagnons*, leur dit-il, *je vais vous frayer ici un passage : prenez soin de ma femme et de mes enfants;* » il saisit alors dans ses bras autant de lances ennemies qu'ils peuvent en contenir, et appuie leur

(1) Zschokke.
(2) M. de Golbéry.

MCD 2019

fer sur sa poitrine. Il tombe, mais en entraînant dans sa chute plusieurs ennemis: un passage est frayé; les Suisses franchissent le cadavre d'Arnold et pénètrent par le vide que son sublime courage a créée dans le bataillon : rien ne peut les arrêter; ils assomment, ils écrasent les chevaliers. Ceux-ci, embarrassés par la pesanteur de leurs cuirasses et de leurs armes, sont à peine capables de se défendre, et les nobles, qui se regardaient déjà comme victorieux, sont moissonnés. Dans ce moment, les hommes auxquels ils avaient confié leurs chevaux, effrayés de la défaite de leurs maîtres, s'enfuirent sur leurs coursiers. Trois fois la bannière d'Autriche tomba des mains défaillantes qui ne pouvaient plus la soutenir ; Léopold lui-même l'agita au-dessus de sa troupe. Ulrich d'Ortenbourg, Thuring de Halewil, étaient morts à côté des bannières de Tyrol et de Habsbourg. Les Lichtenstein, quatre frères de Habsbourg, Hermann d'Eschenz et ses deux fils, le margrave de Hochburg, Othon de Paris, conseiller du duc, le comte de Thierstein, Pierre d'Aurberg, le chevalier de Malinem, avec cinq cents des siens, tous portant son nom, jonchent le sol de leurs cadavres. En proie au plus horrible désespoir, Léopold s'écrie : *J'ai conduit à la mort tant de comtes, tant de chevaliers, je veux mourir avec eux*, et il se précipite au milieu des Suisses, qu'il frappe comme un furieux. Il est renversé ; mais, s'épuisant d'efforts, il se relève pour combattre de nouveau : un guerrier de Schwitz l'aperçoit au moment où il se relevait : *Je suis le prince d'Autriche*, dit Léopold ; mais le montagnard ne lui en porta pas moins le coup mortel. Plus de cent comtes, barons, et chevaliers, affirme Zschokke, périrent avec des milliers de leurs hommes d'armes. Schahouse perdit sa bannière, malgré les héroïques efforts de trente-quatre de ses nobles et concitoyens, qui versèrent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défendre. Le banneret de Leuzbourg, Werner de Lo, l'avoyer d'Arau et Nicolas de Thut, avoyer de Zoffingue, périrent entourés des corps sanglants de leurs compatriotes, qu'ils avaient conduits sur le champ de bataille. Le dernier, au moment de recevoir le coup fatal, déchira la bannière de sa ville, afin que le vainqueur ne pût pas se vanter de l'avoir enlevée : mourant, il tenait encore le bâton serré entre ses dents. Les bourgeois de Mellingen et de Bremgarten succombèrent après des prodiges de valeur. L'avoyer de Lucerne, Petermann de Gundoldingen, allait rendre le dernier soupir, et il était étendu sur le champ de bataille, lorsqu'un de ses concitoyens s'approcha de lui pour savoir quelles étaient ses dernières volontés : « *Dis à nos concitoyens*, répondit-il, *de ne* » *pas conférer désormais la charge d'avoyer* » *pour plus d'une année ; dis-leur que c'est* » *le dernier conseil de Gundoldingen, et* » *qu'il leur souhaite à jamais bonheur et* » *victoire.* » Telle fut la bataille de Sempach, où Léopold, âgé de trente-sept ans, trouva la mort avec l'élite de ses comtes, de ses barons et de ses chevaliers. Les Suisses ne quittèrent le champ de bataille que trois jours après la victoire, et ils rentrèrent chez eux précédés de quinze bannières, et en faisant entendre des chants de joie.

On pouvait espérer qu'à la suite d'un triomphe aussi complet, la maison d'Autriche implorerait la paix ; loin de là le fils de Léopold fit une déclaration de guerre aux Suisses, et les hostilités reprirent avec une nouvelle fureur. La milice de Beren, qui s'était tenue seulement spectatrice à quelque distance du champ de bataille de Sempach, parce que la trève de Thorberg n'était pas encore expirée, se rangea du côté des confédérés et porta le fer et la flamme dans le pays de Fribourg, détruisant un grand nombre de châteaux-forts, propriétés des nobles. Mais là ne s'arrêtèrent pas les efforts des Bernois ; ils prirent sous leur protection le haut Simmenthal et triomphèrent à Bumplitz des Fribourgeois qui avaient osé se montrer jusque sous les murs de leur capitale. Glaris ne resta pas en arrière ; voici à quelle occasion : Sur les limites de ce canton s'élevait Wesen dans le Gaster ; cette ville avait été réduite par les Glaronais, qui y établirent une garnison. Mais les habitants de Wesen étaient attachés de cœur à la maison d'Autriche; ils se concertèrent en conséquence avec le

MCD 2019

comte de Werdenberg et Sargans, et avec Arnold Bruch. On réussit à cacher des soldats dans des tonneaux qui furent placés au fond des caves. Ce n'est pas tout : les hommes de Wesen, pour mieux endormir la vigilance des Glaronais, leur demandèrent des secours, dans la crainte qu'ils avaient d'être attaqués par la maison d'Autriche; en effet, Arnold Bruch parut vouloir les inquiéter; ils reçurent donc dans leurs murs cinquante guerriers. Mais au moment convenu, les soldats de Sargans se présentèrent du côté du lac, et de l'autre côté les troupes de Rapperschwyl, de Kybourg et de Tockenbourg ; bref, six mille hommes se trouvèrent tout à coup devant les murs de Wesen. A un signal convenu, les portes de la ville furent ouvertes, et sur les cinquante Glaronais vingt furent tués ; les autres purent s'échapper en sautant par-dessus les murailles [1388].

A cette nouvelle, les habitants de Glaris furent consternés ; nul secours ne pouvait leur parvenir de Schwitz et d'Uri, parce qu'une neige épaisse interceptait tous les passages des montagnes. A la suite d'un assez grand nombre de combats sur la frontière, les infortunés Glaronais demandèrent la paix ; voici la réponse qu'ils reçurent des seigneurs autrichiens : « Re» connaissez-vous les serfs du duc d'Au» triche, votre maître légitime. N'obéissez » à d'autres lois qu'à celles que vous rece» vrez de lui ; payez-lui le tribut et les im» pôts ; soumettez-vous aux corvées, au » droit de main-morte sous telle forme » qu'il lui plaira de l'exiger ; qu'il n'y ait » plus désormais parmi vous de familles » exemptes de payer les impositions ; li» vrez au duc l'acte de votre alliance avec » les Suisses ; servez-le contre le peuple, » indemnisez la ville de Wesen des pertes » qu'elle a souffertes à cause de vous ; en» fin, expiez votre rébellion par votre pé» nitence, jusqu'à ce que vous ayez mérité » la grâce de votre souverain. » Les Glaro» nais firent aussitôt parvenir la réponse suivante : « Nous consentons à reconnaî» tre la princesse abbesse de Seckingen » comme la souveraine de notre pays, et le » duc d'Autriche comme l'avoué de ce mo» nastère. Nous payerons les impôts ac» coutumés ; nous indemniserons la ville » de Wesen, mais nous prions qu'on » nous laisse en possession de nos anciens » droits et qu'on respecte notre alliance » avec les Suisses. » Les chefs autrichiens exigèrent une soumission complète, tenant surtout à ce que les Glaronais rompissent toute espèce d'alliance avec les confédérés ; cette dernière condition fut repoussée, et on en appela aux armes.

Le défilé de Nœfels était défendu par Mathieu Ambuhl, qui avait seulement sous ses ordres deux cents hommes de Glaris ; quant aux troupes ennemies, elle s'élevaient en tout à six mille combattants. A l'approche des Autrichiens, les femmes et les enfants se sauvèrent dans les montagnes, emmenant les bestiaux et les provisions ; puis, de tous côtés, des courriers furent expédiés à Schwitz, à Underwald et à Lucerne ; on ne peut envoyer d'exprès à Zurich, toutes les communications étant interceptées avec cette ville. La supériorité en nombre des Autrichiens était telle qu'ils eurent d'abord l'avantage ; Mathieu Ambuhl, après avoir combattu vaillamment avec les hommes placés sous ses ordres, se retira jusqu'au pied du mont Ruti, qui par sa hauteur empêchait qu'on ne tournât sa position. Les ennemis, pleins de sécurité, car ils étaient, nous l'avons déjà dit, six mille combattants, mirent tout à feu et à sang et ne laissèrent pas pierre sur pierre dans le bourg de Nœfels. Pendant ce temps, la bannière de Glaris restait toujours plantée, et les habitants, au péril de leur vie, se faisaient jour à travers les rangs autrichiens pour venir rejoindre leur drapeau. Le jour du combat se leva enfin : devant les soldats glaronais se développait un terrain rempli de broussailles et de débris de rochers, et qui par conséquent devait empêcher la cavalerie de se mouvoir librement. Les Glaronais font aussi voler une grêle de pierres sur les chevaux des ennemis et répandent le désordre dans leurs rangs. Déjà des chevaliers étaient jetés à terre et foulés aux pieds lorsque l'on entendit retentir tout à coup un cri de guerre qui partait des montagnes du voisinage : c'étaient trente hommes de Schwitz qui accouraient vain-

MCD 2019

cre ou mourir avec leurs frères de Glaris. La cavalerie autrichienne, qui était déjà à moitié en fuite, se retira éperdue, car elle croyait qu'elle allait avoir à lutter contre des masses considérables ; elle fut bientôt suivie des fantassins, et une déroute horrible eut lieu : il était neuf heures du matin. Le massacre devint affreux, plus de deux mille cinq cents hommes tombèrent égorgés dans les prairies voisines ; sous les pas des chevaliers autrichiens pesamment armés, le pont de Wesen se brisa, et tous se noyèrent dans le lac de Walenstadt ; on compta que dans cette bataille cent quatre-vingt-trois nobles et chevaliers périrent, perte immense pour la noblesse. Les Suisses enlevèrent onze bannières et dix-huit cents cuirasses. La nuit suivante, rapporte M. de Golbéry, Wesen fut évacué, et ses habitants se retirèrent sur le mont Ammon. Les Glaronais, après avoir remercié Dieu, la Vierge, saint Fridolin leur patron, et saint Hilaire, dont le nom est devenu celui du pays, passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain de grand matin vinrent à Wesen, qu'ils brûlèrent. En commémoration de cette journée, il fut ordonné que chaque année, le premier jour d'avril, un homme de chaque maison viendrait à Nœfels. On y fait des processions et des prières ; l'on s'arrête à onze endroits, et quand on arrive à la sixième station, sur le lieu même où était plantée la bannière de Glaris, on lit au peuple assemblé l'histoire de la bataille de Sempach, de la trahison de Wesen et de la victoire de Nœfels. On récite aussi les cinquante-un noms des Glaronais tués, et l'on fait mention encore de Conrad d'Au et de deux hommes de Schwitz. Le messe est ordinairement suivie de réjouissances et de fêtes populaires.

La victoire de Nœfels ne ralentit pas l'ardeur des confédérés ; les Zurichois mirent le siége devant la ville de Rapperschwyl, nouvellement fortifiée ; mais ils ne purent réussir à rester maîtres de cette place. Les Bernois, aidés par les gens de Soleure, s'emparèrent de Buren sur l'Aar, de Nidau et d'Unterseen, triomphèrent près de Fribourg, mirent à feu l'Argovie, et rentrèrent chez eux en se dirigeant par le Fricktal ; ils étaient gorgés du butin. La situation des princes de la maison d'Autriche devenait de plus en plus critique ; ils n'avaient plus de soldats sous les armes ; leur trésor était épuisé ; l'Argovie et la Thurgovie allaient leur être enlevées ; ils avaient d'ailleurs des craintes du côté de la Pologne. Ces princes s'estimèrent donc heureux de signer une paix de sept ans avec les confédérés. On choisit pour médiatrices les villes dont les noms suivent : Constance, Rothwyl, Ravensbourg, Bâle, Ueberlingen, Lindau ; les négociateurs furent le comte de Thierstein, prélat d'Einsiedlen, et Burgard Wys, prélat de Wettingen. Il fut stipulé que les Suisses conserveraient tout ce qu'ils avaient acquis, et que les pays qui étaient entrés dans leur alliance ne cesseraient pas d'en faire partie (1). Les confédérés rendirent en retour la ville de Wesen ; mais à une condition qui attestait leur puissance. Aucun de ceux qui n'avaient pas craint de violer le serment qui les liait avec les Suisses, et qui avaient trempé leurs mains dans le sang des Glaronais, ne put plus habiter cette ville, du moins tant que la paix durerait. Le droit réclamé par les Lucernois de nommer un gouverneur pour le pays de Sempach fut reconnu. Cependant, les confédérés ne pouvaient étendre leur droit de bourgeoisie qu'aux citoyens qui viendraient demeurer parmi eux. Enfin on chercha à obvier aux querelles que l'avenir pouvait faire naître, et à l'avance on détermina la manière dont jugeraient les arbitres qui seraient choisis. Mais rien n'est plus difficile aux vaincus que de se résigner à leur sort ; si la force leur manque désormais, ils recourent à l'astuce ; le jeune duc Léopold en fut une preuve de plus. En effet, il noua des intrigues avec Schœn, bourguemestre de Zurich, et quelques autres conseillers de la même ville. Pour le bonheur de la Suisse, on veillait attentivement ; au premier bruit de ces criminelles menées, les patriotes de Schwitz, Underwald, Zug et Glaris accoururent, pressant la convocation du grand conseil. Le bourguemestre Rodolphe Schœn affir-

(1) Golbéry.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Bartlett del.t — Paris, Imp. de Legay r. de la Bucherie, 1. — Formsterher sculp

Pl. 104

VUE DU LAC DE BIENNE.

SUISSE.

ma qu'il n'agissait que dans l'intérêt général, et fit parvenir le lendemain un traité à Léopold, dont chaque clause avait pour résultat d'abandonner à ses armes les conquêtes récemment faites. L'indignation publique éclata, et le 8 juin 1393, les envoyés de toutes les villes, réunis à Zurich, obtinrent pour la seconde fois la convocation du conseil. Celui-ci déclara que le bourguemestre, les chefs de tribus, et les deux conseillers, seraient d'abord suspendus, puis on les exila, et l'on décida que désormais les bourguemestres n'exerceraient plus le pouvoir que pendant un trimestre.

Les huit États ou cantons de la Suisse arrêtèrent avec les gens de Soleure un concordat relatif au mode dont on ferait la guerre à l'avenir, et qui devait concerner la confédération entière. Les parties contractantes signèrent l'engagement de ne jamais se livrer à aucune provocation injuste; seulement, dans le cas d'hostilités légitimes, on devait réunir loyalement tous les efforts contre l'ennemi commun : défense expresse était faite de piller sans la permission des chefs; on devait en outre respecter les maisons religieuses et ne pas attenter ni à la vie ni à la pudeur des femmes. Ce concordat, conçu tout à fait dans une pensée de civilisation, fut appelé la convention de *Sempach*, parce que la réforme militaire dont nous venons de parler fut arrêtée à la suite de ce glorieux combat. Le duc d'Autriche, informé du triste résultat de ses intrigues avec le bourguemestre de Zurich, et ayant eu connaissance du concordat de Sempach, sollicita une continuation de la paix, ou plutôt une trève; on l'étendit à vingt ans : de part et d'autre, elle fut religieusement observée. Suivant un historien moderne, « Schwitz fut affranchi des contributions qu'il avait jusque-là payées à la maison d'Autriche, et qui s'élevaient par an à la somme de *treize livres*. » Les Suisses, qui savaient si bien faire la guerre, profitèrent encore cette fois des loisirs de la paix pour obtenir à prix d'argent de nouvelles concessions territoriales, qui accrurent leur puissance réelle. Les princes d'Autriche et les nobles, toujours affamés d'argent, ne respiraient que pour vendre soit leurs droits de souveraineté, soit leurs domaines. Dans toutes ces transactions, ainsi que le fait remarquer si justement M. Golbéry, le but des Suisses était moins de s'enrichir que de ranger sous leurs bannières des guerriers capables de défendre la liberté de tous.... Plus d'une fois, les pâtres de ces sauvages contrées se cotisèrent pour se racheter de tributs qui leur étaient odieux, et de vieilles chansons répètent que pour y parvenir, ils jurèrent de rester sept ans sans manger de la chair de leurs bœufs. C'est par de pareils sacrifices, joints à la valeur la plus héroïque, que les habitants de l'Helvétie étendirent et fortifièrent l'indépendance nationale : ses enfants, depuis près de cinq siècles, jouissent des fruits du sublime dévouement de leurs pères, dévouement d'autant plus rare, d'autant plus admirable qu'il dura des siècles entiers et se montra sous toutes les formes.

A peu près à cette époque, un événement qui en lui même avait fort peu d'importance, entraîna les Suisses dans ces guerres étrangères où ils devaient, dans la suite, recueillir tant de gloire. Des habitants d'Uri et du Haut-Underwald eurent la pensée de conduire leurs troupeaux au marché de Varèse, qui faisait partie des États de Jean Galéaz de Visconti, duc de Milan. Une difficulté relative au tarif s'éleva entre les montagnards et les douaniers du prince italien : en dernier résultat, les bestiaux furent saisis. Six mois se passèrent, pendant lesquels les Suisses ne cessèrent de faire entendre des réclamations, mais on ne leur rendait pas justice. Les habitants d'Uri et d'Underwald, bannières déployées, franchissent le mont Saint-Bernard, le mont Piottino, le défilé de Dazio [1402], et font la conquête de la vallée de Levantine, où, soixante-un ans auparavant, ils avaient déjà risqué une excursion pour tirer vengeance de brigandages exercés par les habitants contre les marchands qui se rendaient en Italie par la route du Saint-Gothard. Devenus maîtres de la vallée de Levantine, nul n'osa leur disputer cette conquête. Les seigneurs de Bellinzona signèrent un traité avec eux, où ils furent loin de dicter la loi, car les Suisses leur



MCD 2019

imposèrent les frais de l'entretien de la route, et ordonnèrent, en outre, qu'on établît une franchise complète de payage pour les gens d'Uri, d'Underwald, du val Levantine et d'Abiasco. Résumant en quelques mots cette époque, l'historien national Zschokke s'exprime de la manière suivante : « Ainsi les Suisses employaient » les loisirs de la paix à agrandir leur ter- » ritoire par des marchés avantageux et » des traités, à embellir leurs villes et » leurs bourgs, et à améliorer leurs insti- » tutions. Fribourg abjura son ancienne » inimitié envers Berne, conclut avec cette » ville un traité d'alliance et de bourgeoi- » sie, et forma de semblables liens avec la » ville de Bienne. Schaffhouse modela sa » constitution sur celle de Zurich, en lais- » sant toutefois plus de liberté aux ci- » toyens. De graves débats s'élevèrent en- » tre la ville de Zug et les communes » rurales de Baar, de Mensingen et d'Ægo- » ri, pour le privilége de garder la bannière » et le sceau du canton. L'intervention » armée des confédérés rétablit la paix, et » fit triompher la justice. Glaris s'affranchit » à prix d'argent des dîmes et des droits » de l'abbaye de Seckingen ; de sorte que » tous les citoyens se trouvèrent désormais » exempts de tributs vis-à-vis de l'étranger, » et jouirent d'une indépendance réelle. »

Le système féodal dans lequel des nobles et des prélats prélevaient des impôts, et, tout en reconnaissant eux-mêmes un suzerain, avaient cependant des sujets sur lesquels ils régnaient ; le système féodal, profondément ébranlé à sa base par les huit cantons confédérés, existait cependant dans toute sa force au sein des montagnes du pays d'Appenzel, sur la rive gauche du Rhin. Les habitants de cette contrée gémissaient sous le joug intolérable de l'abbé de Saint-Gall ; c'était un prêtre qui, oubliant la sainteté de sa profession, était dur et féroce ; les baillis dont il avait fait choix étaient encore plus méchants que lui. L'un d'entre eux, qui était établi au château de Schwendi, imposa un droit hors de toute proportion sur le beurre, le lait et le fromage ; à la lettre, c'était réduire les pauvres montagnards à mourir de faim et de soif. Pour ajouter encore à l'odieux d'un pareil droit, le bailli de Schwendi se faisait accompagner de chiens qui dévoraient les hommes auxquels leur détresse ne permettait pas d'acquitter cet impôt. Le bailli d'Appenzel, dans son horrible empressement à prélever le droit de mainmorte de *meilleur cartel*, en vertu duquel le meilleur habit de tout homme mort lui appartenait, ne rougit pas de faire ouvrir la tombe dans laquelle de pieux enfants avaient fait déposer le corps de leur père. De pareilles infamies ne pouvaient plus avoir lieu, surtout si l'on songe que la renommée avait fait savoir aux pâtres d'Appenzel que les confédérés, jadis serfs comme eux, avaient brisé leurs fers, grâce à leur courage ; pourquoi ne sauraient-ils pas vaincre ou mourir comme eux ! Une ligue se forme entre tous les habitants, et, au jour qui avait été déterminé à l'avance, ils surprennent les châteaux-forts et en chassent les baillis. Cuno, c'était le nom de l'abbé de Saint-Gall, manquait alors d'argent et de soldats ; il crut donc devoir s'adresser, dans sa détresse, aux villes de Souabe avec lesquelles il s'était confédéré. Ces dernières firent partir des députés pour ramener à leur devoir les Appenzellois, qui leur répondirent : « Nous » consentons à obéir à l'abbé, dans tous les » cas où nous lui devons obéissance ; mais » nous ne voulons plus supporter d'injus- » tice ; nous prions l'abbé de choisir ses » employés parmi des gens honnêtes que » nous lui proposerons. »

Les villes de la Souabe, ou pour mieux dire leurs députés, s'assemblèrent à Ravensbourg pour delibérer sur la demande des gens d'Appenzel ; ils la rejetèrent, mais en promettant que l'abbé et ses baillis se montreraient à l'avenir pleins de modération. Ces derniers furent à peine rétablis dans leurs fonctions, que, pour se venger, ils redoublèrent de cruauté. Sur ces entrefaites, la ville de Saint-Gall adressait aussi de vives réclamations à Cuno, qui la privait d'une partie des franchises que divers empereurs lui avaient accordées ; les habitants de Saint-Gall signèrent donc une ligue avec les pâtres d'Appenzel, et, comme le mécontentement était général, des séditions éclatèrent à Wyl, à Bernhardzell, à

MCD 2019

Wittenbach, à Waldkirch. L'abbé, saisi de terreur, se réfugia dans son domaine de Wyl. Les villes de Souabe, alliées de la Cuno, se réunirent pour la seconde fois, et Jean Stroblin, ancien bourguemestre d'Ulm, fut choisi pour arbitre : il déclara dans sa sentence, que la ligue entre Saint-Gall et les Appenzellois serait annulée. Les habitants de Saint-Gall se soumirent; il n'en fut pas de même de leurs anciens alliés, les Appenzellois, qui, réunis en assemblée nationale, jurèrent de s'unir entre eux pour la défense de leurs droits, auxquels ils sacrifieraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils envoyèrent aussitôt des députés dans les cantons confédérés; mais, soit que l'abbé de Saint-Gall eût raison pour le fond, quoiqu'il eût abusé étrangement de son pouvoir, soit simplement prudence, Glaris et Schwitz se prononcèrent seuls en faveur des opprimés. Le premier de ces cantons n'hésita pas à faire proclamer que tous les amis de la liberté qui voudraient secourir les Appenzellois étaient libres de le faire. Schwitz fit choix de Pierre Lœri, en qualité de chef des soldats volontaires qui prirent part à cette guerre, et Werner Amsel fut désigné comme landamman ; enfin ce canton signa avec Appenzel un traité de bourgeoisie. Les villes de la Souabe intervinrent de leur côté, et, en mai 1403, les contingents de Constance, d'Uberlingen, de Ravensbourg, de Wangen, de Buchhorn et de Lindau, se trouvèrent sous les armes ; les habitants de Saint-Gall marchèrent avec eux.

Le 15 mai 1403, ces troupes avaient atteint les hauteurs de Vœglinseck; l'infanterie seule s'élevait à cinq mille hommes. Ces soldats que leur nombre rassurait, arrivèrent dans un chemin creux, où restaient cachés et immobiles deux cents Glaronais et trois cents habitants de Schwitz. Au haut de ce même chemin se trouvaient quatre-vingts Appenzellois, qui sa précipitèrent avec impétuosité sur les cavaliers, tandis que les hommes de Glaris et de Schwitz, favorisés par le chemin, fondirent sur l'infanterie. L'ennemi s'épuise d'efforts pour franchir le défilé et atteindre l'esplanade qui couronne la montagne; mais il se trouve sur son passage la population entière d'Appenzel, que commandait le capitaine Jacob Hartsch; la cavalerie se jette sur les fantassins, puis un malentendu vient accroître le désordre : les chefs, dans l'intention de rebrousser chemin, crièrent à haute voix : *zuruck, zuruck* (arrière, arrière). Ce commandement répété de rang en rang, fut considéré par les hommes qui fermaient la marche, comme une sorte de *sauve qui peut*, et l'effroi s'étendant de tous côtés, les soldats des villes prirent la fuite. Mais ils furent poursuivis par les guerriers réunis d'Appenzel, de Glaris et de Schwitz, qui massacrèrent jusqu'à six cents cavaliers, car, armés de toutes pièces, ils ne pouvaient sortir du chemin creux où ils étaient engagés. Les deux bourguemestres de Saint-Gall périrent, et quatre bannières restèrent au pouvoir des vainqueurs, qui, sur le champ de bataille même, rendirent des actions de grâces à Dieu.

Ce désastre tempéra l'ardeur militaire des villes de Souabe, et elles abandonnèrent l'abbé de Saint-Gall, qui recourut à l'intervention du duc Frédéric d'Autriche. « Si l'on n'y met bon ordre, dit-il à ce » prince, Appenzel deviendra une seconde » Suisse, et, si ce pays vient à s'allier avec » les confédérés, c'en est fait de la domi- » nation de l'Autriche et de la noblesse de » ces contrées. » Frédéric, frappé de cette observation, résolut d'entreprendre la guerre; mais avant qu'il pût réaliser ce dessein, Rodolphe, comte de Werdenberg, dit au peuple d'Appenzel, convoqué en assemblée nationale : « J'apprends que le » duc d'Autriche lève des troupes et se » dispose à vous attaquer ; les mêmes dan- » gers nous menacent; unissons nos in- » térêts; je combattrai pour vous et avec » vous. Vous me connaissez tous : derrière » ces montagnes est Werdenberg, l'héri- » ritage de mes pères; mes ancêtres ont » régné sur le Rhinthal. L'avidité de l'Au- » triche m'a tout ravi ; mon cœur et mon » épée me restent, je vous les offre : souf- » frez que je demeure au milieu de vous, » vivant comme votre concitoyen, comme » votre égal, partageant vos périls et vos » droits. » Ces paroles prononcées avec l'entraînement de la plus entière convic-

MCD 2019

tion, transportèrent les Appenzellois, et, d'une voix unanime, ils proclamèrent comme leur chef dans cette guerre, le comte Rodolphe de Werdenberg. Quant à lui il se dépouilla de son armure de chevalier pour revêtir le costume des pâtres, que portaient les hommes qui allaient marcher sous ses ordres. Le 17 juin 1405, les troupes autrichiennes, parmi lesquelles on comptait les membres les plus illustres de la noblesse, tels que le comte de Lupfen, le comte de Monfort, le comte de Thierstein, le margrave de Bade-Hochbug, se dirigèrent d'Alstetten, village du Rhinthal, pour atteindre une route du mont Stoss qui mène dans le pays d'Appenzel. L'ennemi ne rencontra pas de résistance lorsqu'il franchit la frontière; il était précédé par deux cents archers chargés de frayer un passage au travers des retranchements qui pourraient arrêter la marche.

Les Autrichiens étaient parvenus au mont Stoss; c'était un jour de la Fête-Dieu; le temps était lourd et chargé de nuages, bientôt la pluie tomba, le chemin devint glissant, par conséquent la marche difficile. Les soldats de Frédéric redoublaient d'efforts lorsqu'ils découvrirent sur la hauteur quatre cents Appenzellois auxquels s'étaient réunis quelques guerriers de Glaris et de Schwitz; ceux-ci firent aussitôt rouler des quartiers de rochers et des troncs d'arbres qui blessèrent un certain nombre d'assaillants. Ces derniers n'avaient pas encore atteint le milieu de la montagne lorsque le comte Rodolphe de Werdenberg engagea l'action. Les Appenzellois poussent des cris effrayants, et se précipitent sur les rangs déjà rompus de l'ennemi; les archers autrichiens ne peuvent se servir de leurs arcs, que la pluie à détendus; c'est une mêlée où l'on se prend corps à corps et dans laquelle la vigueur des montagnards a l'avantage. Le comte Rodolphe est à la tête des siens, nu-pieds comme eux; de cette manière ils peuvent se soutenir sur un sol que la pluie a rendu glissant. Les soldats de Frédéric se défendent avec le courage du désespoir; mais une terreur subite les saisit, ils voient, se déployant derrière eux, de nouvelles troupes, ils se croient pris en flanc; c'était en réalité les femmes et les filles des Appenzellois, qui, couvertes de sarreaux de bergers qu'elles avaient mis sur leurs vêtements, étaient accourues pour être spectatrices de la lutte et y participer au besoin. Les Autrichiens prennent la fuite, mais ils sont arrêtés par les retranchements qu'ils rencontrent à chaque pas; les Appenzellois en font un affreux carnage. Le combat et la déroute durèrent en tout six heures, et parmi les assaillants, bien peu eussent revu leur patrie si le village du Rhinthal ne leur eût offert un refuge. On vit dans ce jour Uly Rottach s'appuyer contre une étable, résister à lui seul à douze hommes et en tuer cinq; l'écurie est incendiée, il se jette dans les flammes afin que nulle ne puisse se vanter de l'avoir vaincu. L'avoyer de Winterthur trouva la mort avec quatre-vingts de ses bourgeois; Feldkirch éprouva une perte à peu près égale. Quand les vainqueurs eurent assez poursuivi les Autrichiens, ils revinrent sur le champ de bataille, où, se précipitant à genoux, ils s'écrièrent: « *Dieu a combattu pour nous,* » *il nous a donné l'appui du ciel.* »

Pendant que l'un des corps de troupes de Frédéric était battu, l'archiduc, à la tête de sa cavalerie, se présenta devant Saint-Gall; mais cette ville était dans un si bon état de défense qu'il ne tenta pas même de l'attaquer; il n'avait d'ailleurs point de machines de guerre. Il se mit donc en route du côté d'Arbon; mais quatre cents bourgeois de Saint-Gall, divisés par troupes, se précipitèrent sur la colonne autrichienne qui s'avançait en désordre, et tuèrent un grand nombre d'hommes près du Haupthisberg. Ce revers, dont il fut témoin, affecta péniblement l'orgueil de Frédéric; mais qu'on juge de sa rage lorsqu'il apprit la défaite de Stoss; il jura d'en tirer vengeance. Pour mieux couvrir son dessein, il fait semer la nouvelle qu'il va retourner par Arbon dans le Tyrol, et en effet il se rapprocha du Rhin avec ses troupes. Parvenu au village du Thal, il revient subitement du côté d'Appenzel et dirige ses troupes par la montée de Wolfshalde; qui mène dans cette contrée. D'après son plan, il devait trouver les Appenzellois sans défense et les faire piller; mais une jeune fille, à laquelle les gens de

MCD 2019

l'avant-garde demandèrent la route, donna l'éveil, et les pâtres, au lieu d'être surpris, se tinrent sur une vigoureuse défensive. En effet, au moment où les Autrichiens se présentaient sans défiance, quatre cents Appenzellois se précipltèrent sur eux. Les soldats de Frédéric, auxquels l'expérience avait appris que la fuite était remplie de périls pour eux, choisirent une bonne position près d'une église; là eut lieu un combat des plus terribles; quarante-quatre pâtres avaient déjà mordu la poussière, sans que les Autrichiens eussent été entamés; mais les Appenzellois, redoublant de fureur, forcèrent l'ennemi à prendre la fuite. De la vallée, Frédéric fut témoin de la déroute, ou pour mieux dire, du massacre de ses soldats, dont la perte surpassa dix fois celle des montagnards. Couvert de honte et en proie à la rage, ce prince se retira dans le Tyrol avec les débris de son armée.

Les Appenzellois, à la suite de ces triomphes, signèrent une alliance de neuf ans avec la ville de Saint-Gall et rétablirent leur brave chef, le comte de Werdenberg, dans la possession de ses domaines, dont l'avait dépouillé l'Autriche. La noblesse de Thurgovie fut châtiée à son tour, et éprouva une défaite complète dans les environs de la chapelle de Saint-Afra. Enfin, les Appenzellois, toujours entraînés par le sentiment de la reconnaissance, prêtèrent leur concours aux gens de Schwitz, pour enlever à leur profit la basse Marche et la vallée de Wegi. Ils réussirent dans cette double opération après avoir vaincu, à diverses reprises, le comte Frédéric de Tockenbourg, qui gouvernait pour la maison d'Autriche ces deux petites contrées. Cédant de nouveau à leur ardeur guerrière, les Appenzellois entreprirent [1406] deux expéditions nouvelles, afin de venger le comte de Montfort de l'un de ses parents; ils triomphèrent encore cette fois, et débouchèrent par le Vorarlberg, dans le Tyrol jusqu'à Landeck. Une foule d'auxiliaires leur arrivaient des campagnes que fertilisent l'Inn et l'Adige; le Tyrol entier était près de se lever pour se réunir à la ligue Suisse; mais les Appenzellois apprirent que le duc d'Autriche allait les attaquer; ils revinrent sur leurs pas, et, chemin faisant, livrèrent aux flammes tous les châteaux-forts qu'ils purent apercevoir. « Ils abandonnent, » dit Philarète Chasles, l'argenterie des » nobles, pour se charger de poivre et des » aliments qu'ils ne connaissaient pas. Ils » apportent toutes les bannières qu'ils ont » prises sur l'ennemi, une entre autres où » se lisaient en allemand ces mots grossiers : A cent mille diables les Autri- » chiens, s'ils ne rossent pas ces manants » de Suisses! Fiers de tant de succès, ils » reviennent dans les Alpes charmer leurs » longues nuits d'hiver du récit de leurs » exploits : Superbes, dit un contemporain, » qui se croyaient rois, et qui voulaient » supplanter tous les Helvétiens dans leurs » domaines : *Regnabantque in magna superbia, prætendentes omnium supplantare dominia.* »

Suivant plusieurs historiens, l'alerte qui avait été donnée aux Appenzellois n'était qu'un stratagème ingénieux pour les rappeler dans leurs foyers, car ils ne rencontrèrent pas d'ennemis. Incapables de goûter désormais les douceurs du repos, ils mirent le siége, avec les guerriers de Schwitz et de Saint-Gall, devant Wyl, afin de déterminer l'abbé Cuno, qui avait d'abord été y chercher une retraite, à rentrer dans son monastère. La première pensée de Cuno, c'est de s'exposer à toutes les chances d'un assaut; tous ceux qui l'entourent l'abandonnent; il se résigne, recommande son âme à Dieu, et va ouvrir lui-même les portes de Wyl. « Sa démar- » che, dit M. de Golbéry, était chancelante; » sa physionomie exprimait l'embarras; » accablé par les années et encore plus par » le chagrin, Cuno fit pitié à ses ennemis. » Quelques-uns cherchèrent à le rassurer, » et l'aidèrent à monter à cheval. » Une fois de retour à Saint-Gall, où il rapporta les reliques des saints dont il l'avait dépouillé, il reprit le cours des offices religieux, se plaça sous la protection de la ville qu'il avait jadis opprimée, et invoqua en outre l'appui des Appenzellois.

Ces derniers comprenaient cependant que la fin de la lutte n'était pas encore arrivée pour eux, et, au nombre de douze cents, ils déclarent la guerre aux nobles de Thurgovie; ils atteignent les bords du

MCD 2019

lac de Constance, s'emparent d'Andolfingen, et livrent aux flammes le territoire de Winterthur. Frédéric d'Autriche se tint immobile, qu'oiqu'il fût dans le Tyrol. Les Appenzellois pénétrèrent dans la ville et dans le château d'Elggau, et prennent Bischofszell à l'évêque de Constance, qui les avait excommuniés. Ils marchent enfin pour aller faire le siége de Brégentz, située à l'extrémité du lac de Constance, ville d'un accès difficile, car elle est défendue par un rocher et des fortifications. Les Appenzellois se trouvèrent devant ses murs le 8 décembre 1407, en dépit du froid le plus rigoureux. Mais un dégel subit survient ; il est suivi d'inondations ; ce n'est pas tout : les nobles se confédèrent pour délivrer Brégentz, et huit mille hommes s'avancent sans que les assiégeants en soient informés. Enfin, le 13 février 1408, et au moment où règne un brouillard épais, ils connaissent le danger qui les menace, et vont choisir une position contre le Riet : un combat terrible s'engage ; Conrad Kupferschmied de Schwitz, qui dirige le siége, tombe mort ; quatre-vingts de ses braves mordent la poussière à ses côtés. Les Appenzellois battent en retraite, mais avec un ensemble et une régularité si admirables, que les propres soldats de Béranger de Hohenlandberg méconnaissent ses ordres lorsqu'il leur commande la poursuite. Les machines de siége furent perdues ; on regretta surtout l'*Appenzelloise*, assez forte pour lancer des poids de dix quintaux. Cet échec arrêta le cours d'une guerre qui avait déjà amoncelé une multitude de ruines. Schwitz offrit sa médiation. Robert, comme palatin et empereur d'Allemagne, vint au printemps à Constance, où se trouvaient aussi les seigneurs et les députés d'Appenzel, de Saint-Gall et de leurs alliés. On examina les griefs réciproques. La décision de l'empereur offre des caractères singuliers ; il commence par annuler toutes les alliances conclues par Appenzel, Saint-Gall ; puis il ordonne aux ducs d'Autriche, qu'il remet en possession de leurs droits, de conserver à leur sujets les libertés accordées par leurs aïeux (1). L'empereur, de sa propre autorité, annule les excommunications qui ont été prononcés par l'évêque de Constance ; il annule aussi celles que l'évêque d'Augsbourg a fulminées ; mais il déclare respecter celles émanées du saint père ; sur ce point il confesse qu'il se trouve dans l'impuissance d'agir. Enfin, la décision qu'il vient de prendre devra être mise à exécution par ces mêmes évêques de Constance et d'Augsbourg (dont il a indirectement blâmé la conduite, puisqu'il a mis au néant leurs excommunications), qui seront appuyés par les nobles confédérés dont nous avons parlé plus haut, et qui ont pris le titre de chevaliers de Saint-Georges ; bref, l'empereur intima en outre l'ordre aux Appenzellois de concourir à l'exécution de ce jugement, qui ne devait satisfaire aucune des parties qu'il concernait.

Les pâtres des montagnes de l'Appenzel n'élevèrent aucune réclamation contre ce jugement, se contentant de ne pas l'exécuter. Ainsi ils ne reconnurent pas la suzeraineté de l'abbé de Cuno, auquel ils rendirent d'ailleurs ses revenus, et au lieu du drapeau particulier qu'avait eu jusque-là chaque village, ils en adoptèrent un seul pour tout leur pays, et conclurent une trève de deux ans avec Frédéric d'Autriche. L'empereur d'Allemagne mourut avant d'avoir cherché à intervenir une seconde fois : l'abbé de Saint-Gall, rentré dans la possession de ses richesses, fit le sacrifice de la plus grande partie de ses anciens droits politiques. Cependant à l'expiration de la trève, le duc d'Autriche voulut reprendre le Rhintal, jusque-là resté entre les mains des Appenzellois, et il ordonna au comte Hermann de Soulz de se diriger sur ce point à la tête de sept mille soldats. On comptait seulement quatre cents pâtres d'Appenzel à Rheineck, et deux cents à Alstetten. On simula toutes les apparences d'une bataille qu'on devait livrer devant Rheineck, afin que les habitants pussent emporter leurs effets les plus précieux ; puis, chacun mettant ensuite le feu à sa maison, accompagna les Appenzellois dans leurs montagnes. Le comte de Soulz s'arrêta trois semaines devant les murs d'Alstetten, où devait le rejoindre le duc Frédéric d'Autriche. Ce

(1) De Golbéry.

MCD 2019

prince parut enfin ; il amenait avec lui douze mille combattants. Mais une foule de femmes et de baladins suivaient Frédéric, qui, par les plaisirs, prétendait se préparer aux triomphes militaires.

A la suite d'une fête nocturne, il harangua ses troupes et leur donna ordre de monter à l'assaut d'Alstetten. Cette ville, à la surprise générale des assiégeants, n'avait plus personne pour la défendre; en effet, les bourgeois, profitant des ténèbres de la nuit, s'étaient sauvés avec leurs femmes et leurs enfants, protégés par leur propre garnison. Le duc d'Autriche fit livrer aux flammes Alstetten, quoique cette cité lui appartînt. Les Appenzellois, de leur côté, voulant asseoir sur une base inébranlable la liberté qu'ils avaient acquise au prix de tant de courage, se firent recevoir le jour de la Sainte-Catherine [1411] dans l'alliance des cantons suisses. Berne seule demeura étrangère à ce traité, par lequel Appenzel s'engagea à ne plus entreprendre de guerres sans l'autorisation des Suisses, et à secourir ceux-ci, en cas d'hostilités, avec toutes leurs forces et à leurs propres frais. De leur côté, les Suisses se réservaient, soit collectivement, soit pour chaque canton pris à part, le droit d'interpréter le traité ou d'en restreindre les dispositions, et celui d'exercer des indemnités pour les secours qu'ils seraient dans le cas de donner aux Appenzellois. Cette alliance, dans laquelle les avantages étaient si inégalement balancés entre les deux partis contractants, prouve qu'aucun sacrifice ne coûta aux Appenzellois pour assurer leur indépendance, et que les confédérés craignaient de se voir engager dans des guerres étrangères, par l'humeur belliqueuse de ce peuple (1).

Une trève fut aussi signée entre Frédéric et les Appenzellois, qui lui restituèrent le Rhinthal. Une dernière tentative fut cependant risquée par la maison d'Autriche contre Bâle ; cette cité puissante, dit M. Philarète Chasles, qui comptait déjà cinq mille combattants et recevait parmi ses bourgeois quiconque se présentait revêtu de la cotte de maille, casque en tête et gants en fer ; Bâle sut conserver son indépendance, quoique Frédéric eût appelé à son secours les nobles de l'Alsace. Frédéric, las d'avoir à lutter, signa le 28 mai 1412, une paix de cinquante ans avec les huit cantons ou États libres, qui formaient la confédération suisse : ainsi se trouvèrent désormais reconnus les droits politiques pour lesquels avaient si vaillamment combattu les Appenzellois. Le même traité de paix s'étendit à Soleure : seize villes des États autrichiens intervinrent dans ce traité, qu'elles contresignèrent ; voici les noms de ces villes : Schaffhouse, Waldshut, Laufenbourg, Seckingen, Rhinfeld, Diessenhofen, Bade, Rapperschwyl, Brong, Bromgarten, Zoffingue, Surcée, Lentzbourg, Mellingen, Arau et Frauenfeld. Cette paix, définitivement conclue le 12 mai 1412, fut proclamée le 8 juin suivant. Mais il ne faut pas croire, du reste, que, quoiqu'elle fût très-avantageuse aux confédérés parce qu'elle les confirmait dans la position désormais paisible de leur liberté politique, qu'elle n'accordait rien à la maison d'Autriche, car les Suisses adhérèrent, par une nouvelle reconnaissance, à tous les droits, fiefs et hypothèques que Frédéric possédait encore dans leur contrée.

Cependant ce traité qui embrassait la durée d'un demi-siècle, ne se maintint qu'nn petit nombre d'années ; les troubles de l'Eglise en furent la cause ; ils exigent donc que nous entrions ici dans des détails assez étendus. Un schisme horrible déchirait dans son sein le catholicisme ; trois papes prétendaient à la tiare, Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII ; lançant les uns contre les autres des anathèmes, ils répandaient la discorde religieuse dans le monde. Mais Jean XXIII fut forcé, par l'empereur Sigismond de la maison du Luxembourg, de consentir à la convocation prochaine d'un concile, et malgré lui on décida que ce même concile se réunirait dans les murs de Constance, où se rendirent les principaux prélats de l'Occident ; les ambassadeurs des rois ; des monarques eux-mêmes ; quatre cent trente-huit députés immédiats de l'Eglise romaine et cent mille étrangers, qui avaient avec

(1) Zschokke.

MCD 2019

eux trente mille chevaux. Sur ces entrefaites, Sigismond passa le mont Saint-Bernard, et, parvenu à Romont, il reçut des magistrats de Berne l'invitation de visiter leur cité. Il y fit son entrée, dit M. de Golbéry, le jour de la Saint-Ulric, au mois de juin. Cinq cents jeunes garçons, ornés de couronnes aux armes de l'Empire, sortirent pour le recevoir ; le plus beau portait la bannière, puis venaient les prêtres et les moines ; enfin l'avoyer Pétermann de Krauchthal : le sénat, la bourgeoisie bordaient les rues. Sigismond marcha sous un dais porté par les quatre bannerets. Le lendemain il reçut des députés de toute la confédération. A la suite de ces détails, le même historien en ajoute d'autres que nous pouvons passer sous silence, parce qu'ils peignent la grossièreté des mœurs de ce temps. Pendant les trois jours que se prolongea le séjour de l'empereur à Berne, le vin fut donné à discrétion, et les prostituées admirent chez elles et par ordre les seigneurs de la suite de l'empereur ; mais sans exiger de ces nobles aucun payement. Ces deux articles restèrent à la charge de Berne, et s'élevèrent à un prix considérable.

Sigismond, après avoir quitté cette ville, alla se faire couronner à Aix-la-Chapelle, puis arriva dans les murs de Constance, accompagné de mille chevaux. L'entrée solennelle du pape Jean XXIII eut lieu le 28 octobre ; son cortége se composait de six cents cavaliers : Frédéric d'Autriche l'avait rejoint dans les murs de Trente. Le concile de Constance avait à rendre plusieurs décisions religieuses ; ainsi il condamna aux flammes Jean Huss, prêtre bohémien, et Jérôme de Prague, déclarés hérétiques. Au moment même où le bourreau allait mettre par derrière le feu au bûcher qui devait consumer Jérôme de Prague : « Porte la torche devant mes yeux ; si cet aspect m'eût épouvanté je ne serais pas ici » ; voyant une pauvre femme qui, dans l'ardeur de sa conviction, apportait un fagot pour ajouter à la masse de bois qui devait le brûler, il s'écria : *Sancta Simplicita* : ces traits peignent de quelle manière les hommes étaient trempés au moyen âge. Le concile de Constance annula la nomination de trois souverains pontifes. C'est à cette époque que l'empereur somma Frédéric d'Autriche de venir recevoir de ses mains l'investiture de ses fiefs : il refusa d'abord. Sigismond négocie avec les confédérés pour obtenir leur assistance : ils hésitent, parce qu'ils tiennent à ne pas rompre la paix de cinquante ans qu'ils ont signée avec le prince autrichien. Frédéric, redoutant les suites d'une alliance qui ne pouvait tourner qu'à l'avantage des confédérés, se soumet à l'ordre de l'empereur, puis cherche à l'exciter contre les Suisses ; l'empereur ne tombe pas dans ce piége et fait avertir les confédérés ; ceux-ci envoient des députés ; en leur présence l'empereur fait connaître les accusations qu'a portées contre eux Frédéric : le prince autrichien demande du temps pour fournir ses preuves : alors Sigismond lui fait remarquer qu'il eût été plus sage à lui, avant de dénoncer, de posséder ces mêmes preuves. Il paraîtrait, du reste, que l'empereur et les confédérés s'étaient concertés en secret pour attirer cette humiliation sur la tête de Frédéric. Ce prince cependant fit dire plus tard à la diète de Lucerne qu'il avait été trompé sur leur compte par ses subordonnés, mais qu'il était convaincu que la paix n'en serait pas moins conservée religieusement par des peuples aussi loyaux que les Suisses : ils répondirent qu'*il les avait bien jugés*.

Jean XXIII, réduit par le concile à l'abdication de la dignité pontificale, lut lui-même la formule de sa déchéance, et, plein d'une résignation apparente, déposa la tiare ; spectacle qui fit verser des larmes à tous les assistants ; le patriarche d'Antioche lui adressa des félicitations, et l'empereur se jeta à ses pieds, qu'il baisa. Mais Jean XXIII avait trompé tout le monde, et, favorisé par Frédéric, il s'enfuit déguisé en postillon et fut bientôt rejoint par le prince autrichien, auquel injonction fut faite de revenir à Constance ; en cas de désobéissance, l'empereur le menaça de la perte de tous ses fiefs ; mais ce fut en vain. Le concile décida que, malgré l'absence de Jean XXIII, il n en continuerait pas moins ses travaux ; quant à Frédéric, on le déclara coupable de haute

MCD 2019

trahison. L'empereur, comme représentant de la puissance temporelle, fit défendre à tous d'héberger le prince autrichien, de lui donner à boire et à manger et de lui fournir des fourrages. Le concile, de son côté, l'excommunia pour avoir, semblable à Pharaon, endurci son cœur, pour avoir résisté aux larmes de l'Église affligée, pour être demeuré sourd aux conseils de ses amis, aux avertissements de l'empereur, comme le serpent aux conjurations (1). Aussitôt une sorte de rivalité de haine éclata de toute part contre Frédéric, et quatre cents villes ou seigneurs lui adressèrent des déclarations de guerre, et l'empereur somma les Suisses, qui tenaient une diète à Lucerne, de marcher contre le duc d'Autriche; mais ils firent parvenir à Sigismond la réponse suivante : à Que dans l'état de malheur où était tombé le prince, jadis leur ennemi, il n'y aurait pas de générosité, à eux, de rompre la trève qu'ils avaient conclue avec lui pour cinquante années. »

Cependant, une armée des plus considérables menaçait déjà Schaffhouse, engagée, il y avait quatre-vingt-cinq ans, par Louis de Bavière, aux ancêtres de Frédéric, et on déclara aux habitants que s'ils opposaient la plus légère résistance, leur cité serait détruite de fond en comble, tandis que s'ils voulaient secouer le joug qui leur était imposé, ils rentreraient dans leur indépendance primitive. Les bourgeois, abandonnant la cause de Frédéric, s'engagèrent à payer à l'empereur le prix du rachat et se soumirent, en conséquence, à un impôt extraordinaire qui était encore levé en 1689. Frauenfeld, Diessenhofen et la Thurgovie recouvrèrent leur liberté. Les confédérés, cédant aux nouvelles sollicitations de Sigismond, convoquèrent une diète à Bekenried, tout proche les frontières d'Uri et d'Underwald. Les députés de l'empereur s'empressèrent de se rendre à cette assemblée, où ils firent valoir, avec beaucoup de force, l'obéissance que les fidèles devaient à l'Église, dont le concile de Constance était l'organe légitime; que pouvaient craindre les Suisses, puisque ce même concile les proclamait exempts de tout péché et qu'ils ne seraient coupables qu'en persistant à ne pas agir contre Frédéric ? Mais Zurich, Lucerne, Zug, Glaris et les cantons forestiers alléguèrent qu'ils ne pouvaient, au nom de la religion et de l'honneur, fouler aux pieds un traité solennel; qu'une pareille conduite porterait atteinte à leur antique renommée de bonne foi et de loyauté. Berne repoussa ces sentiments qui lui parurent exagérés : « L'honneur et la justice fit-elle dire aux Zurichois, permettent la guerre, puisque l'Eglise et l'Empire la commandent; l'heure de la destruction de nos éternels ennemis a sonné; que leurs destinées s'accomplissent ! » Ajoutant l'autorité de l'exemple à leurs discours, les habitants de Berne sortirent avec toute leur jeunesse, à laquelle se réunirent les contingents de Soleure, de Neuchâtel et de Bienne; tous se portèrent sur l'Argovie, et bientôt Zofingen fut assiégé. Les Zurichois, redoutant que l'Argovie entière ne reconnût l'obéissance de Berne, députèrent vers l'empereur pour le supplier de faire consulter des jurisconsultes qui leur prouvassent que la paix de cinquante ans, signée avec Frédéric, pouvait être violée sans blesser leur conscience; ils ajoutèrent que dans le cas de l'affirmative ils ne prendraient pas les armes sans avoir reçu l'assurance de sa part que les villes et les territoires conquis en commun n'appartiendraient, à titre de fiefs, qu'aux confédérés, et que s'il devait y avoir restitution, elle ne s'opérerait que de leur consentement. L'empereur se soumit à ces conditions. Mais ce ne fut pas encore assez; de nouvelles instances du pape, du concile, les consultations des jurisconsultes les plus éminents; les conseils des ambassadeurs purent seuls déterminer les Suisses, qui, du reste, stipulèrent avec beaucoup de soin : que les conquêtes qu'ils allaient faire leur resteraient et que, dans leurs diverses marches, ils seraient accompagnés de la bannière impériale. Les pâtres d'Appenzel rejetèrent tous ces brillants avantages, et ne voulurent jamais violer la trève; quant aux autres confédérés, ils firent parvenir leur déclaration de guerre à Frédéric.

(1) De Golbéry.

MCD 2019

Les députés des villes et la noblesse de l'Argovie, dans le dessein de s'opposer à l'invasion qui les menaçait, convoquèrent une diète à Sursée dans le commencement de l'année 1415. Mais une scission éclate aussitôt au sein de cette assemblée. En effet, les députés des villes insistèrent pour que l'Argovie entière se formât en république; elle demandait en outre à faire partie de la confédération, en conservant toutefois sa neutralité; les nobles soutinrent, au contraire, qu'il fallait rester fidèles à Frédéric. Pendant qu'on délibérait, l'avoyer de Lucerne, Ulrich Walker, pénétrait dans le pays, et sur tous les points s'avançaient les Suisses. Berne est maîtresse de Zofingen, Sursée est tombée au pouvoir des Lucernois; d'un autre côté, les troupes de Zurich passent l'Albis et s'emparent du cours de la Reuss; Arau ouvre ses portes, une foule de châteaux-forts sont livrés aux flammes, entre autres Trostbourg, Halwyl; enfin Lentzbourg et jusqu'à l'antique château de Habsbourg subirent la loi du vainqueur; le château de Gessler, demeure de l'ancien oppresseur de la Suisse, fut également pris. Bref, à l'endroit même où se confondent les eaux de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat, les soldats des confédérés opérèrent leur jonction et terminèrent en commun la conquête de l'Argovie, c'est-à-dire qu'ils pénétrèrent dans les villes de Mellingen, de Bremgarten et de Bade. Tandis que les troupes des sept cantons se montraient victorieuses, Jean XXIII et Frédéric étaient parvenus à Fribourg, dans le Brisgaw; c'est là que tous deux apprirent l'invasion de l'Argovie. Le prince autrichien sépara alors sa cause de celle de l'ancien souverain pontife, et retourna dans les murs de la ville de Constance, qui devait être témoin de son humiliation. L'empereur placé à l'extrémité du réfectoire du couvent où s'accomplit cette scène, vit entrer Frédéric, que tenaient par la main deux autres princes allemands; trois fois le descendant des Habsbourg s'agenouilla. « *Que voulez-*
» *vous?* » lui demanda Sigismond. *Puis-*
» *sant empereur*, répondit pour lui le duc
» de Bavière, l'un de ses conducteurs,
» *Frédéric, mon cousin, est ici; je vous*
» *supplie de lui pardonner; il se rend à*
» *discrétion et s'engage à vous livrer le*
» *pape, sous la condition que celui-ci ne*
» *souffrira aucun préjudice ni dans sa per-*
» *sonne, ni dans ses biens.* » L'empereur, d'une voix profondément émue par la colère : « *Duc Frédéric, accomplirez-vous*
» *cette promesse? — Oui, je demande*
» *grâce à votre majesté.* » Aussitôt Frédéric fit remise à l'empereur de tous ses fiefs; puis, s'adressant aux assistants : « *Seigneurs, italiens, vous connaissez la*
» *splendeur et la réputation des ducs d'Au-*
» *triche; apprenez par ma soumission ce*
» *que peut un empereur d'Allemagne.* » Quant à l'ancien pape Jean XXIII, il fut arrêté et conduit à Radolfszell, et une enquête fut publiée dans laquelle on l'accusait de débauches et d'ambition; enfin, au bout de deux années de séjour, tant à Heidelberg qu'à Manheim, il se sauva à Florence; un de ses rivaux à la tiare, Grégoire, vieillard de quatre-vingt-huit ans, s'était aussi démis du pontificat; il ne restait donc plus que Benoît XIII, qui, retiré en Espagne, persistait à soutenir qu'il était le seul véritable pape de la chrétienté. Sigismond résolut d'aller trouver ce prétendant pour lui démontrer qu'il était sans droit à la tiare; mais pour faire un pareil voyage, il fallait de l'argent; l'empereur réclama donc la souveraineté de l'Argovie.
» Les confédérés, suivant la remarque de M.
» de Golbéry, étaient épuisés par la guerre;
» Zurich se chargea de tout. Jacques
» Glentner, l'ancien bourguemestre, fut
» choisi pour négocier avec Sigismond.
» Dans une séance solennelle, Sigismond
» recommanda aux pères du concile d'em-
» ployer en délibérations utiles au salut
» de l'Église le temps de son absence,
» puis il partit suivi de quatre prélats, de
» l'électeur de Brandebourg, du duc Louis
» d'Ingolstadt, du comte Frédéric de Tog-
» genbourg, de Jean de Lupfen, du comte
» d'OEttingen et de quatre mille chevaux.
» D'abord il descendit le Rhin jusqu'à
» Bâle, où l'attendaient les envoyés ber-
» nois, qui lui payèrent cent mille florins,
» pour lesquels il leur engagea tout ce
» qu'ils avaient conquis dans l'Argovie, à

MCD 2019

» la condition que le rachat ne pourrait se » faire jamais qu'au nom de l'Empire et » de leur plein gré. » De Bâle, Sigismond se rendit dans les murs de la ville d'Aarberg, où il traita avec Glentner, chargé des intérêts de Zurich. L'empereur, arguant du voyage qu'il entreprenait au profit de la religion, laissait entre les mains des Zurichois, Bade, Mellingen, Bremgartem et Sursée, dont le courage de ces confédérés suffirait pour défendre les cités ; en retour, les citoyens de Zurich donneraient 4,500 florins ; ils étaient admis à faire participer leurs alliés au bénéfice de ce marché. Le rachat ne s'effectuerait que par un empereur pour l'Empire, et du consentement de Zurich ; alors et indépendamment du rachat, il serait donné six mille florins.

Les cantons, se regardant désormais à l'abri de toute inquiétude pour le pays qu'ils venaient de conquérir et d'acheter, songèrent à lui donner une organisation. Berne, Zurich et Lucerne conservèrent au sein des territoires, dont ils restaient définitivement les maîtres, les lois et les institutions autrichiennes. Quant aux contrées dont on s'était emparé en commun, on les partagea entre tous les cantons, en exceptant, toutefois, celui de Berne, qui avait reçu de si grands accroissements ; mais les pâtres d'Uri repoussèrent toute idée de partage : « L'empereur, dirent-ils, s'est » réconcilié avec le duc Frédéric. Rendons plutôt à l'empereur ce que nous » venons de prendre, afin qu'il restitue au » duc ce qui lui appartient. Ce n'est pas » pour notre querelle, mais pour celle de » l'empereur que nous nous sommes armés. Quant à nous, ô confédérés ! nous » rougirions de nous approprier un bien » auquel nous n'avons nul droit. Nos pères » nous ont appris à mettre au-dessus de » tout la fidélité inviolable aux engage- » ments. » Mais les autres confédérés, s'attachant à ce qui était utile, de préférence à ce qui pouvait paraître juste, décidèrent qu'Uri abandonnant sa part dans les conquêtes faites en commun, les cinq autres cantons savoir : Zurich, Lucerne, Schwitz, Underwald et Glaris, enverraient chacun, et tous les deux ans alternativement, un bailli, et que tous les Etats copartageants donneraient des ordres pour que l'on contrôlât, sur les lieux mêmes, l'administration et la comptabilité. Ainsi, et cette réflexion appartient à l'historien national Zschokke, « des républicains, na- » guère tout occupés du soin de défendre » leur indépendance contre l'ambition des » princes, eurent, à leur tour, des sujets, » aspirèrent à s'agrandir et firent des » odieux droits de la conquête un nouvel » élément politique. »

Nous avons déjà eu occasion d'en faire la remarque au lecteur, la véritable cause, la cause première qui avait fait courir les confédérés aux armes, était la haine profonde qui existait entre les nobles et les habitants des villes : la victoire était restée en définitive à ces derniers, et quoique la modération et le bon sens constituassent la base de leur caractère, tant de triomphes leur inspirèrent une susceptibilité si grande, qu'à la provocation la plus légère, ou du moins à ce qu'ils regardaient comme tel, il se livraient à des vengences horrible ou à des représailles épouvantables. Ce triste sort fut réservé à Wischard, autrement dit Guichard, baron de Raron. Ce seigneur, issu d'une race antique et sante, était capitaine général ou grand bailli du Valais, à l'époque à laquelle les cantons avaient marché, avec les gens d'Uri, à la conquête du val de Lévantine, et s'étaient aussi emparés de la vallée d'Ossola, où ils avaient établi garnison. Philippe-Marie Visconti, grand duc de Milan, ne voulant pas que ce territoire restât aux confédérés, en fit la cession au duc de Savoie qui dirigea des troupes sur Domo-d'Ossola, chef-lieu de la contrée. Ces troupes traversèrent le Valais ; on accusa le seigneur de Raron de leur avoir indiqué la route à travers les montagnes. La garnison des confédérés, qui se composait d'un petit nombre d'hommes, fut obligée de se retirer [1414] ; on affirma que Guichard de Raron se vanta, à cette occasion, que, s'il eût été le chef de l'expédition, pas un Suisse ne fût revenu dans son pays. Un pareil propos qui ne manqua pas d'être répété aux gens d'Uri et d'Underwald, les blessa profondément ; néanmoins, avant

MCD 2019

de recourir aux armes, ils portèrent plainte à la ville de Berne, dont Guichard était l'un des bourgeois. Mais les magistrats de cette cité, soit qu'ils ne voulussent pas être mêlés dans cette querelle, ou par tout autre motif que l'histoire ne fait pas connaître, refusèrent d'intervenir, alléguant que puisque le seigneur de Raron n'avait jamais tenu compte des représentations qu'ils lui avaient déjà faites, ils regardaient comme superflu de lui en adresser de nouvelles. Les gens d'Uri et d'Underwald résolurent alors de se faire justice eux-mêmes, en provoquant le soulèvement des peuples du Valais : rien n'était plus aisé ; car eux aussi étaient irrités contre Guichard ; ils prétendaient que, sans autorisation, il avait contracté une alliance avec le duc de Savoie, et entraîné hors des limites du pays les gens de guerre, alors qu'il n'y avait aucun danger pour l'indépendance nationale. On l'accusait, en outre, de n'avoir pas payé les soldats qui l'avaient accompagné en Italie auprès de l'empereur ; on le représentait comme plein de mépris pour les anciennes libertés ; enfin, il méditait, disait-on, de réduire toute la population en servitude, et la famille des Raron était d'autant plus à redouter, ajoutait-on, qu'un autre de ses membres se trouvait dans ce moment évêque de Sion.

Les habitants de Brigg se mirent les premiers en tête de l'insurrection. Il existait, suivant le témoignage d'un des historiens moderne de la Suisse (1), il existait, dans le Valais, une antique coutume au moyen de laquelle le peuple se débarrassait des citoyens dangereux et ennemis du bien public ; on y recourut en cette occasion. Quelques hommes prirent une souche énorme, la taillèrent grossièrement en figure humaine, et l'entourèrent de ronces et d'épines ; dans cet état, elle offrait l'image de la justice opprimée. Tout ce qui parle aux sens par la voie des images et des symboles, produit un grand effet sur les hommes encore grossiers. Cette figure humaine que, dans le langage du pays, on appelait *Matze*, fut exposée sur la place publique : le peuple se pressa aussitôt autour d'elle. Un des spectateurs, plus hardi que les autres, déclare qu'il se charge d'être l'interprète de l'oracle, et la saisit dans ses mains ; aussitôt les assistants s'adressent à la figure en bois, et comme si elle pouvait répondre, lui disent : « *Matze*, pourquoi es-tu ici ? *Matze*, pourqui es-tu si triste ? » *Matze*, comme on peut le croire, garda le silence. D'autres alors lui dirent : « *Matze*, nous te secourrons ; mais fais-nous savoir contre qui : crains-tu Sillinen ? serais-tu irritée contre Asperling ou Hennegarten (c'étaient les noms d'hommes alors puissants dans le Valais) ? ces seigneurs t'ont-ils offensée ? » Toujours même immobilité de la part de la *Matze* ; alors quelqu'un lui nomma Raron, le capitaine général. L'homme qui tenait dans ses mains la figure de bois, lui fit aussitôt faire un signe d'approbation : ce fut le signal de la révolte, et l'on transporta *Matze* de village en village, dans tous les dizains du Vallais, en criant qu'elle s'était faite l'accusatrice de Raron, de ses partisans et de l'évêque de Sion, son neveu. Ce n'est pas tout, à un jour déterminé, on attache la fatale figure de bois à toutes les maisons où l'on pense que se trouvent des adhérents du seigneur de Raron ; et ces maisons, on les livre au pillage.

Cet événement qui devait passer pour ordinaire à une pareille époque, eut des conséquences assez graves. Guichard de Raron, dans l'impuissance où il était de se défendre prit la fuite. Il paraîtrait, au reste, que sa conduite comme citoyen, au lieu d'assumer sur sa tête la haine publique aurait dû lui mériter, à certains égards, l'estime de ses compatriotes. Grâce à lui, d'importantes améliorations avaient été apportées à la salubrité de Sion, et les marchés de cette ville avaient été l'objet de ses soins les plus attentifs. Ce n'était point, affirme M. de Golbéry, un *méchant homme* ; mais il avait montré trop de dédain pour la grossièreté Valaisanne, et trop de prédilection pour les mœurs de Savoie : c'était là sans doute son unique tort. Mais la population entière, exaspérée contre le seigneur de Raron, détruisit de fond en comble son château de Sierres, ainsi qu'une forteresse située à Louèche, et qui appartenait à l'évêque. L'ancien grand bailli du Valais alla

(1) Dubochet.

MCD 2019

implorer la protection du duc de Savoie ; d'un autre côté, les habitants d'Uri et d'Underwald ne manquèrent pas aux Valaisans, et signèrent avec eux un traité d'alliance offensive et défensive ; ces derniers s'engagèrent à leur prêter le concours de toute leur jeunesse pour faire une nouvelle conquête de la vallée d'Assola. Sur ces entrefaites, le duc de Savoie fit partir des troupes sous le commandement d'Amédée de Challant, qui eut pour mission de s'emparer du fort de Majorie, du château de Tourbillon et de Gerstenberg, dans la contrée de la Sane, tandis que Raron, après avoir convoqué ses plus dévoués serviteurs, s'établit à Sion ; il avait en outre des amis dévoués qui défendaient Beauregard. Mais, d'une part, cet antique château fut réduit en flammes, tandis que le duc de Savoie, effrayé de l'effervescence produite dans le Valais par la présence de ses troupes, donnait l'ordre qu'elles se retirassent en toute hâte. Dans cette extrémité, le sire de Raron « vint à Berne, et, » haranguant le conseil, il lui rappela de » quelle hauteur il était tombé ; parla des » vicissitudes de la fortune qui pouvaient » atteindre cette illustre cité, et vanta la » générosité qui convenait à la républi- » que ; enfin il représenta que, de toute » sa grandeur passée, il ne lui restait plus » rien, et que la seule chose qui pût le » sauver encore, c'est qu'il était citoyen » de Berne. Ce discours émut toute l'as- » semblée, on ne put lui résister (1), et » Berne se déclara en faveur de Raron. »

Cependant les pâtres du dizain de Couches, dans le haut Valais, protestèrent de nouveau de leur haine contre leur ancien bailli général, qui avait réclamé les secours de l'étranger, en excitant la Savoie à la conquête du val d'Assola : *C'est aux hommes libres*, disaient-ils, *qu'il appartient de se donner de mutuels secours ; en dépit des Bernois, il faut conquérir pour les cantons, pour le haut Valais, le pays que la nature rapproche de leurs demeures.* Les hommes du dizain de Couches proposèrent donc leur énergique coopération ; ils insistèrent seulement pour qu'Uri et Underwald consentissent à le protéger contre Berne du côté du Grimsel. Ces propositions furent accueillies avec joie non-seulement par les gens d'Uri et d'Underwald, mais encore par les Lucernois. Un traité d'éternelle alliance fut juré ; néanmoins on déclara que les difficultés qui pourraient s'élever entre le Valais et Berne seraient soumises à l'arbitrage des confédérés, afin que toute effusion de sang fût épargnée. A peine ce traité d'alliance éternelle était-il scellé, que les bannières d'Underwald, d'Uri, de Lucerne, de Zurich et de Schwitz traversent le mont Saint-Gothard, et que celles de Couches apparaissent par l'Altbrun ; Domo-d'Ossola est bientôt au pouvoir des confédérés ; ils mettent en fuite le célèbre comte de Carmagnola, qui défendait cette vallée pour les ducs de Savoie et de Milan. Un guerrier d'Underwald enleva la grande bannière de Savoie, qu'il rapporta dans l'église de son village. Les hommes de Zurich et de Schwitz terminèrent la conquête à la suite d'une brillante victoire près du val Divredo ; enfin les Valaisans barrèrent la route aux soldats que le duc de Savoie avait envoyés comme auxiliaires.

Comme on le voit, le soulèvement qui, d'origine, devait être uniquement tourné contre le sire de Raron, menaçait d'amener une guerre civile parmi les Suisses. En effet, l'empereur donna l'ordre aux Bernois d'embrasser la cause du sire de Raron. Ceux-ci commencèrent les hostilités en s'emparant de quelques marchandises qui appartenaient aux Valaisans, et qu'on avait réunies à Fructingen pour leur faire traverser la Gemmi. A cette nouvelle, Brigg, Naters et Viége coururent aux armes, et à l'exemple de Couches, signèrent aussi un traité d'alliance ; Séon fut assiégé, et on enleva aux Bernois les marchandises qu'ils avaient ravies. La confédération entière s'émut en un instant ; on eut à craindre les suites si funestes d'une guerre civile ; les diètes furent tenues ; des conférences eurent lieu et on rendit Séon dont on s'était emparé. Une nouvelle assemblée fut convoquée dans l'Oberhassli ; là, on vit comparaître l'ancien grand-bailli du Valais ainsi que ses principaux adversaires. Mais on ne put tomber d'accord sur aucun

(1) Golbéry, *Histoire de Suisse.*

MCD 2019

point ; et des pouparlers eurent lieu sur les rives du lac de Brientz : cette fois encore on ne parvint à aucun arrangement. Alors Raron, dont la patience avait eu le temps de s'épuiser, pénétra dans le Valais, où il mit tout à feu et à sang ; et les Bernois envoyèrent des députés aux gens d'Underwald et d'Uri, pour les prévenir qu'une guerre générale allait éclater ; mais, sans s'effrayer, ils firent répondre que vingt années avant de les avoir comptés au nombre de leurs confédérés, ils avaient signé un traité d'alliance avec Lucerne, et qu'ils avaient promis à cette cité de combattre Raron.

Pour sortir de cette crise, on désigna des arbitres dans les cantons qui étaient complétement désintéressés dans le débat. Ils se réuirent à Zurich ; en dépit de l'éloquence de l'archevêque André administrateur de Sion, et après avoir entendu Raron, dont les paroles, encore cette fois, produisirent beaucoup d'effet, les arbitres donnèrent tort aux Valaisans ; car ils décidaient que l'ancien bailli serait remis, avant tout, en possession de ses biens, et qu'on l'imdemniserait des pertes qu'il avait éprouvées, sauf à lui à statuer ensuite sur les griefs qui lui étaient imputés. Les ennemis du sire de Raron, condamnés légalement, en appelèrent à la violence, au pillage, et pénétrèrent dans l'Oberhassli, ou ils enlevèrent de nombreux troupeaux. Cinq mille Bernois traversèrent les défilés du Sanetsch, d'où ils repoussèrent les Valaisans. On recourut encore à la voie des négociations, et l'on obtint que l'on s'en remettrait à une nouvelle décision d'arbitres ; mais aucune conciliation ne put être opérée. Les Bernois, convaincus que la force seule pouvait désormais trancher d'une manière souveraine la question, partirent au nombre de treize mille hommes, parmi lesquels se trouvaient les contingents de Soleure, de Fribourg, de Bienne, de Neuchâtel : trois cents hommes de Schwitz firent aussi partie de l'expédition. L'automne, ces troupes entrèrent dans le dizain de Couches, tandis que des guerriers des contingents de Sanen et de Gruyère parurent dans les environs de Sierre, partie inférieure de la contrée. Les gens d'Uri, d'Underwald et de Lucerne, reculant à la pensée d'une guerre civile, restèrent neutres.

Déjà les Bernois avaient porté le fer et la flamme dans une multitude de villages du dizain de Couches, et ils allaient s'emparer d'Ulrichen, lorsqu'un pâtre releva le courage de ses compatriotes, qui commençait à fléchir : cet homme s'appelait Thomas Inder Bunt, mais on l'appela plus communément Thomas Brantschen. A la vue de l'ennemi, qui s'approchait d'Ulrichen, saisi d'une sainte inspiration, il s'écria, suivant Zschokke : « Valaisans, qu'êtes-» vous devenus ? n'êtes-vous pas les des-» cendants de ces braves qui, dans ces » mêmes lieux, firent jadis mordre la pous-» sière aux guerriers du duc Zœhringen ? » A moi, compatriotes, que ces champs » soient encore baignés du sang de nos » ennemis ; oui, sachons mourir pour la » patrie ou pour la liberté ! » Couvert d'une peau d'ours, ce héros improvisé compte bientôt sous ses ordres quatre cents de ses compatriotes, et se précipite à l'improviste sur les Bernois. Il fait des prodiges de valeur tels, qu'inspirés par son exemple, les Valaisans consternent les ennemis si nombreux qu'ils ont en tête ; les Bernois s'ébranlent. Suivant la tradition, Thomas Brantschen en tua quarante de sa main ; néanmoins cet intrépide berger allait être écrasé par les masses qui le pressaient, lorsque Jacques Munichow vint à son secours, suivi de quatre cents hommes, qui se sont levés au bruit du tocsin. Un nouveau combat s'engage : Thomas et ses compatriotes redoublent d'énergie ; tous se battent en désespérés ; la terreur passe du côté des Bernois, qui auraient été exterminés, si les guerriers de Schwitz ne se fussent présentés pour les secourir. Les Valaisans, ou pour mieux dire les débris des Valaisans battirent en retraite, mais sans être entamés, car on n'osa pas les poursuivre. Quant à leur intrépide chef, Thomas Brantschen, il avait trouvé tout à la fois la mort et le triomphe. Les Bernois, à la suite d'un pareil combat, calculèrent quelle résistance ils allaient rencontrer ; ils renoncèrent donc à s'avancer davantage. Quant à l'autre corps de troupes, il fut repoussé par les braves du dizain de Sion : le lende-

MCD 2019

main, pas un seul ennemi ne resta dans le Valais ; la retraite, d'ailleurs, fut remplie de périls, et l'arrière-garde des envahisseurs faillit être massacrée. « De nos jours, » atteste M. de Golbéri, on voit entre Ulri- » chen et Munster deux crois de bois ; » l'une porte : *Ici, les Bernois ont perdu* » *une bataille, le* 29 *septembre* 1419.» L'autre rappelle un fait d'armes plus ancien de deux siècles ; Berthold de Zœhringen y y avait été battu à l'époque où il prétendait faire valoir ses droits sur l'*avocatie* de Sion.

Cette guerre si courte, mais si glorieuse pour les Valaisans, ne se termina pas cependant à leur avantage ; à la suite de négociations et de conférences à Zug et à Évian en Savoie, ils restituèrent au sire de Raron ses domaines et ses droits seigneuriaux ; ils lui payèrent en outre dix mille florins d'Empire, à titre de dommages-intérêts ; ce n'est pas tout, ils payèrent encore cette même somme aux citoyens de Berne, pour les indemniser des frais de la guerre; enfin ils donnèrent quatre mille florins au chapitre de Sion [1420]. Ce traité consenti à la suite de deux victoires, semble fournir la preuve que tous les torts ne pouvaient être attribués au sire de Raron : cependant les historiens suisses lui sont restés contraires. « De pareils hommes, » dit Jean Muller, « légitimeraient peut-être » l'usage d'un ostracisme qui n'entraîne- » rait pas la confiscation des propriétés; » un peuple ne devrait pas être forcé de les » souffrir dans son sein. » Henri Zschokke, à la suite de la guerre du Valais que nous venons de décrire, s'exprime ainsi sur Raron : « Ce seigneur mourut loin de sa pa- » trie; son nom avait reçu une tache in- » effaçable, et il ne pouvait rester au mi- » lieu d'un peuple dont il n'avait pas su se » concilier l'amour. » M. de Golbéry, dont le jugement ne devait être obscurci par aucune prévention, a porté un arrêt qui nous semble plein d'impartialité. « Gui- » chard de Raron, dit-il, fut réintégré » dans ses domaines ; il vécut encore dix- » huit ans, et mourut loin de sa patrie. Ja- » mais sa puissance ne se releva ; sa no- » blesse, sa richesse, ses alliances, ses qua- » lités chevaleresques ne purent compenser » le seul bien qui lui manquât, mais le » plus nécessaire de tous : l'amour de son » peuple.» Il nous semble, quant à nous, et dans le cas même où les Valaisans auraient eu droit dans le fond, que les excès coupables auxquels ils se livrèrent en présence d'arbitres qui, pour ainsi dire, leur étaient dévoués, auraient dû suffire pour attirer sur leur tête les condamnations qui, en définitive, les atteignirent : il n'est pas plus permis aux peuples qu'aux particuliers de se faire justice dans leur propre cause. Aussi, est-ce parce que cette grande leçon morale découle des démêlés du sire de Raron avec les Valaisans que nous leur avons accordé une place que l'importance des faits en eux-mêmes n'aurait peut-être pas impérieusement exigée.

Les confédérés, par leur position, ne pouvaient plus rester étrangers aux grandes agitations de l'Europe; ils furent donc mêlés aux guerres des hussites. Une croisade avait été prêchée dans l'Helvétie contre ces sectaires, qui s'abandonnaient, sous le prétexte de la réforme des mœurs, à tous les genres d'excès. Les Suisses se rendirent à la diète de Nuremberg [1421], et fournirent leurs contingents à deux reprises différentes ; mais ils n'assistèrent qu'à des déroutes. Une troisième fois on convoqua encore leurs députés dans les murs de Nuremberg ; mais les confédérés firent valoir leur pauvreté pour échapper aux périls et aux frais de pareilles expéditions ; néanmoins, Zurich consentit à faire partir deux cents hallebardiers. A dater de ce moment les confédérés se tinrent tout à fait étrangers aux dispositions militaires qui furent prises contre les hussites. Il ne pouvait pas, au reste, entrer dans les mœurs des Suisses de ce temps de vivre en paix de longues années ; puis, l'eussent-ils voulu, leurs rapports de voisinage avec le duc de Milan s'y seraient opposés. Nos lecteurs se rappellent encore que les intrépides Helvétiens s'étaient rendus maîtres du val Levantine et avaient acquis Bellinzona. Philippe Visconti concevait les inquiétudes les plus vives à la pensée que les confédérés pourraient à l'avenir faire des invasions dans l'Italie. Maintenant nous devons rappeler que les comtes

MCD 2019

de Sax, en qualité de combourgeois d'Underwald et d'Uri, occupaient en leur nom la ville de Bellinzona, cette clef du Piémont. Le duc de Milan, Philippe Visconti de Milan, profita du mariage de la fille de Jean de Sax avec Lothaire Rusca pour faire surprendre Bellinzona par un de ses généraux, Agnolo della Pergolla; la garnison suisse put d'ailleurs se retirer librement. Bref, Domo-d'Ossola et toute la vallée Levantine rentrèrent sous le joug.

Les guerriers d'Uri et d'Underwald se portèrent sur Giornico, y attendant la réponse de leurs confédérés. Ceux-ci leur firent savoir qu'ils les accompagneraient jusqu'au Platifer, au milieu du val Levantine; mais qu'ils ne se considéraient pas comme obligés de coopérer avec eux à la prise de Bellinzona, dont ne faisaient pas mention les traités; que, dans tous les cas, il fallait au préalable qu'ils leur fournissent des vivres à bon marché. C'était là une véritable fin de non-recevoir, dont les gens d'Uri et d'Underwald comprirent parfaitement la portée, car ils batirent en retraite. Il est un fait, d'ailleurs, qui n'a pas échappé aux historiens, c'est que depuis la conquête de l'Argovie, la même concorde ne régnait plus parmi les confédérés [1422]. Dans une diète qui fut convoquée à Lucerne le 24 juin 1422, les députés d'Uri et d'Underwald éclatèrent en plaintes contre leurs alliés, qui avaient faussé le véritable sens du traité; il importait à l'indépendance de la Suisse de ne pas être enveloppée derrière le mont Saint-Gothard; il était urgent que sa domination pénétrât dans les plaines de la Lombardie, et que les réfugiés fussent placés en leur pouvoir! Ces raisonnements, basés sur l'intérêt général, produisirent une profonde impression sur les membres de la diète, et, à l'exception de Berne, tous les cantons firent leurs préparatifs de guerre. Ulrich Walker, avoyer de Lucerne, remplit sept bateaux de ses guerriers, et ils se rencontrèrent sur le lac avec le banneret Pierre Kolin et son fils, qui commandaient les hommes de Zug; les gens d'Oberwald vinrent du golfe d'Alpanach; les gens d'Underwald s'embarquèrent à Stanzstadt; les Zurichois envoyèrent quatre cents archers, qui devaient marcher en avant de leur corps d'armée; les bourgades de Weggi et de Versau ne voulurent pas que leur patriotisme restât en arrière, et elles fournirent un nombre assez considérable de combattants. Les guerriers d'Uri, bannière déployée, attendaient à Fluclen l'arrivée de tous ces braves.

Le moment du départ venu, les alliés, après avoir remonté le cours de la Reuss, atteignirent le mont Saint-Gothard: les archers ouvraient la marche; ils étaient suivis de trois mille combattants, partagés en quatre divisions; l'arrière-garde fut formée des soldats qui débouchaient des défilés ou qui accouraient par le lac. Dix mille cavaliers et dix-huit mille fantassins, troupes d'élite de Philippe Visconti, s'avançaient par le lac Majeur et le mont Cenere; le célèbre Carmagnola était leur général. Les Suisses, pleins de confiance dans leur valeur et dans leurs anciennes victoires, envahissaient sans rencontrer d'obstacles le val de Levantine; d'une part, les confédérés se gardaient mal; de l'autre, aigris par le souvenir de l'Argovie, ils étaient peu d'accord entre eux. Schwitz, premier corps de l'arrière-garde, se trouvait à la distance d'une journée du gros de l'armée, et fit halte à Pollagio, où il devait se réunir à Glaris. Quoi qu'il en soit, les confédérés, sans être au complet, traversèrent la Mœsa; mais au moment où ils s'y attendaient le moins, la cavalerie de Carmagnola leur enleva bagages et vivres. Ce revers réduisit les Suisses à combattre au plus vite. Le 30 juin 1422, ils étaient dans les champs d'Arbedo, sous les murs de Bellinzona; telles furent les dispositions militaires qu'ils prirent: le contingent de Lucerne s'était placé en avant; Underwald et Uri occupaient le centre; Zug s'appuyait sur la montagne; les guerriers de Glaris et de Schwitz précipitaient le pas pour se réunir à leurs alliés; les braves de Zurich, d'Appenzel et de Saint-Gall se pressaient aussi, car ils n'avaient pas complétement descendu le Saint-Gothard. En général, cet ensemble qui, dans les opérations militaires, contribue tant à la victoire, ne régnait nulle part parmi les confédérés: leur général en chef,

MCD 2019

MCD 2019

Demorainе del. Pl. 107. Pardinel sculp.

1. COSTUME DU CANTON DE ZUG. 2 ET 3. id. DE SOLEURE. 4. id. D'APPENZELL.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

SUISSE.

MCD 2019

l'avoyer de Lucerne, troublé par la perte des bagages, paraissait incapable de donner des ordres précis; aussi chacun était chargé de veiller sur son propre sort, et six cents combattants quittèrent le champ de bataille pour aller à la recherche de vivres; enfin la chaleur était extrêmement forte, et les soldats étaient à moitié déshabillés. Carmagnola lance aussitôt sa cavalerie, divisée en trois corps; l'infanterie la suit: elle avait reçu l'ordre de presser les ennemis sur tous les points à la fois, et, en outre, de venir au secours des corps qui pourraient plier. Les Suisses, qui tant de fois avaient mis en fuite les nobles chevaliers, leurs adversaires, reçoivent avec sang-froid et intrépidité les charges des cavaliers milanais. Ceux-ci s'arrêtent; ils n'ont pas à lutter avec des ennemis ordinaires. En effet, les confédérés ne songeaient qu'à blesser les chevaux; le cavalier venait-il à tomber à terre, il était perdu. Un instant le banneret de Lucerne craint pour son drapeau; il le roule et le place sous ses pieds, puis il continue de combattre comme un lion: son exemple électrise les Lucernois, et la bannière de Milan tombe en leur pouvoir. Carmagnola commande à sa cavalerie de se retirer; elle est remplacée par les fantassins, qui prennent les valeureux enfants de l'Helvétie en flanc; ceux-ci cherchent à faire retraite sur la hauteur: elle est occupée par l'ennemi. Alors les Suisses pressent leurs rangs, et au nombre de trois mille qu'ils restent, rendent impuissants les efforts de vingt-quatre mille Italiens, réputés comme les meilleurs soldats de la Péninsule. La mort éclaircit de plus en plus cette poignée de héros; ils combattent toujours avec le même désespoir. Le lendemain d'Uri, Jean Rot est tué; Henri Puntiner de Brunberg, auquel a été confiée la bannière du même canton, la laisse échapper de ses mains; mais la mort l'a frappé auparavant. Pierre Kolin, banneret de Zug, tombe renversé sur son drapeau: son fils le saisit et l'agite; il est abattu à son tour; mais avant de rendre le dernier soupir, il s'enveloppe de cette glorieuse bannière, couverte du sang de son père et du sien. Jean Landwing, ami de ces héros, reprend la bannière et la fait flotter sur les débris du contingent de Zug. Ce drapeau héroïque resta pendant quatre siècles dans la famille de Kolin, que pendant ce long espace de temps on nomma bannerets. Une seule exception fut faite en faveur d'un membre de la famille Landwing.

Le combat, commencé à neuf heures du matin, n'était pas terminé à cinq heures du soir. Dans ce moment, de grands cris retentirent; c'étaient six cents Suisses, qui, éparpillés dans la vallée de Misox, précipitaient leur marche; mais les ponts étaient coupés, et la Mœsa débordée; ils n'arrivèrent donc pas à temps pour porter un coup décisif. Mais Carmagnola, dont les forces étaient si supérieures, fit sonner la retraite, et le champ de bataille resta aux Suisses, qui furent considérés comme vainqueurs. Leur position cependant fut effroyable; entassés les uns sur les autres, c'est à peine s'ils avaient assez de place pour se mouvoir; gênés d'ailleurs par leurs hallebardes, qui, à cause des crochets du manche, se prenaient sans cesse aux vêtements. Dans cette extrémité, le courage faillit à quelques hommes; l'avoyer de Lucerne planta sa hallebarde en terre pour invoquer la miséricorde des Milanais; cet exemple fut suivi par quelques autres, mais repoussé avec horreur par la presque totalité des confédérés. Leur fureur était telle, que le premier qui fit entendre le mot honteux de reddition fut massacré par ceux qui l'entouraient.

Cette mémorable bataille, connue sous le nom d'Arbedo, répandit un nouvel éclat sur les Suisses; mais leurs pertes furent énormes, surtout si l'on fait attention au temps. En effet, ils eurent à regretter trois cent quatre-vingt-dix-neuf compatriotes; les Italiens en avaient perdu trois fois davantage. L'artillerie, qui maintenant moissonne tant de soldats, n'était pas encore connue en Europe, du moins dans les armées; d'une autre part, les confédérés ne se trouvaient plus en force pour prendre Bellinzona. Comme il arrive toujours dans les entreprises qui ne sont pas couronnées par le succès, chacun s'adressa des reproches; c'était à qui noircirait les autres pour se justifier soi-même. On déblatérait con-



MCD 2019

tre les hommes du contingent de Schwitz, à cause de la nuit où ils s'étaient arrêtés à Pollegio; les guerriers de Schwitz soutenaient que rien n'aurait été plus facile que de les attendre : la précipitation de leurs alliés était l'unique cause d'un aussi grand désastre. On reconnut bientôt l'inutilité de pareilles récriminations, et les débris de l'armée victorieuse firent plusieurs fois le tour des murs de Bellinzona, appelant Carmagnola à une nouvelle bataille; mais le célèbre guerrier ne voulut pas risquer une seconde fois sa renommée. Les confédérés se dirigèrent ensuite sur Domo.d'Ossola, puis battirent en retraite sans qu'on osât les poursuivre. Quant au val Levantine, il resta en leur possession. La nouvelle arriva bientôt à Lucerne qu'un grand nombre de ses guerriers avaient perdu la vie; au moment du départ ils avaient rempli sept grands bateaux, et deux, disait-on, étaient plus que suffisants pour ramener ce qui restait de ces braves. Les magistrats, redoutant les suites d'une première impression, firent défense de se trouver sur le port ou dans les rues à l'instant du débarquement; il fallut obéir. Alors les femmes, les vieillards et les enfants montèrent au haut des édifices, et virent arriver les bateaux que leur tendresse attendait avec tant d'impatience. On aperçut de loin la bannière; elle était déchirée de toute part : on ne fit pas flottter celle de Milan, un des trophées de la bataille d'Arbedo, tant le deuil était profond!

A la première douleur succéda un sentiment d'indignation générale contre l'avoyer de Lucerne, que l'on fit passer pour l'auteur unique d'un si grand désastre; un instant le peuple menaça de se faire justice. Les membres du conseil, dans la pensée de prévenir un pareil crime, mirent l'avoyer en jugement, et après trois mois rendirent une décision qui le déshonora, mais sans prononcer aucune peine contre lui. En effet, le conseil reconnut que si Ulrich Walker, avoyer de Lucerne, n'avait fait preuve ni de courage ni d'habileté dans l'expédition, jamais en retour il n'avait nourri de pensées répréhensibles; il ne méritait donc aucun châtiment. S'il y avait de véritables coupables, c'étaient ceux qui avaient choisi un pareil homme pour le mettre à la tête d'une cité qui avait été dirigée autrefois par l'illustre Pierre Gundoldingen; l'affaire n'eut pas d'autre suite. Maintenant il faut se rappeler que d'une part les confédérés étaient restés vainqueurs, et que de l'autre ils étaient restés les maîtres du val Levantine, où ils avaient laissé garnison; l'honneur national n'était pas compromis. Cette circonstance explique la lenteur que l'on mit à tirer vengeance du duc de Milan, car trois ans se passèrent avant que les confédérés se missent en mouvement de nouveau. Il est vrai qu'en réalité, il s'agissait, du moins en apparence, de l'intérêt particulier d'Uri et d'Underwald; enfin, un des inconvénients des gouvernements fédératifs, c'est la longueur des délibérations; où tant d'hommes prennent part et apportent des opinions différentes qu'il est si difficile de concilier. Néanmoins Zug et Glaris se prononcèrent dans le sens d'Uri et d'Underwald, et entraînèrent, au bout de trois années, comme nous l'avons dit, tous les autres cantons, Berne excepté. Quatre mille cinq cents guerriers franchirent le mont Saint-Bernard, et après s'être montrés sous les murs de Bellinzona, il proclamèrent que cette cité était imprenable; puis ils se retirèrent par bandes sans même avoir combattu. Cette déplorable conclusion était due à ce que la plupart des confédérés avaient entrepris l'expédition plutôt par complaisance que par entraînement, car une sorte de dégoût universel existait dans le moment pour les guerres transalpines.

Tel était l'état des choses lorsque Pétermann Rysig, guerrier de Schwitz, résolut de châtier le duc de Milan. Simple citoyen de son canton, Pétermann Rysig n'eut pas besoin d'être revêtu d'un commandement : la valeur dont il avait fait preuve dans une foule d'occasions avait été remarquée même parmi les Suisses. Le bruit fut à peine répandu qu'il voulait se mettre à la tête d'une expédition, qu'une foule de braves lui demandèrent à servir sous ses ordres. Le jour, l'heure, le lieu du départ furent fixés, et le 15 septembre 1424

MCD 2019

cinq cents hommes marchaient sur Domo-d'Ossola. Saisis de terreur, les Milanais prennent la fuite ; Philippe Visconti, leur duc, rassemble tout ce qu'il a de troupes ; mais il n'ose pas compter sur elles : Carmagnola ne les commande plus. Pétermann Rysig est maître d'Assola ; le duc le somme de se retirer ; il fera couvrir sa marche jusqu'aux frontières de l'Helvétie. A cette proposition, l'intrépide guerrier répond : *Que sans doute on n'a pas présumé qu'une garnison suisse cédera jamais à de simples paroles*. Le duc de Milan fait élever des potences pour annoncer quel sort est réservé à Rysig et à ses compagnons : ils ne s'en effrayent pas. La nouvelle de l'héroïque expédition tentée par Pétermann Rysig avait circulé dans les cantons : l'amour-propre national en avait été flatté ; mais quand on sut que cet intrépide guerrier était renfermé avec les siens dans les murs de Bellinzona, on comprit, qu'ayant à résister à toutes les troupes réunies du duc de Milan, tôt ou tard il devait succomber. Les magistrats les plus vénérables de Schwitz vinrent en députation dans le conseil de Berne pour lui exposer qu'il y avait quatre-vingt-six ans leurs guerriers étaient accourus au secours des Bernois devant Laupen. Ces souvenirs émurent la glorieuse cité ; elle courut aux armes ; sa bannière était portée par Ita Hezel de Lindenach ; le commandement suprême des troupes était confié à l'avoyer Rodolphe Hoffmeister ; il avait sous ses ordres Ulrich d'Erlach et Nicolas de Gigenstein. Cinq mille combattants traversèrent Thun, Unterseen, Brienz, l'Oberhassli et le Valais. Les contingents de Schwitz et d'Uri étaient déjà en marche pour franchir le Saint-Gothard ; ils avaient avec eux les guerriers de Lucerne et d'Underwald ; Zurich envoya seize cents des siens ; le Toggenbourg fournit mille soldats ; l'évêché de Coire sept cents ; Soleure, Appenzel et les pâtres du Haut-Valais ne manquèrent pas à ce rendez-vous général, où l'on comptait en tout vingt-deux mille confédérés.

Le duc de Milan, convaincu à l'avance que ses troupes seraient battues, mit toute sa confiance dans les ressources de la diplomatie ; les événements démontrèrent la justesse de ses calculs. En effet, onze cents Milanais, établis sur un rocher, tentèrent d'arrêter les Suisses, en faisant rouler contre eux des fragments de rocher ; mais les confédérés s'emparèrent de la position pour devenir bientôt maîtres d'un second retranchement : une terreur universelle se répandit dans le duché ; alors Philippe Visconti donna plein pouvoir à son chambellan Zoppo d'aller négocier avec l'ennemi, et, comme gage de succès, l'autorisa à puiser à pleines mains dans ses trésors. Zoppo était un homme artificieux, mais qui possédait toutes les apparences de la bonhomie et de la franchise : c'était le négociateur qu'il fallait pour tromper les confédérés ; il consentit de prime abord à ce que le val d'Ossola leur appartînt pour toujours. Cette manière d'agir, si vive et si ronde, lui gagna l'affection des Suisses, en même temps que leur confiance : c'était ce qu'il voulait ; il leur donna ensuite l'or avec une prodigalité qui les éblouit, et insensiblement parvint à semer parmi eux les germes de divisions intestines. Ces divers points obtenus, il réussit à traiter d'une paix séparée avec Lucerne, Uri et Underwald, et par des relations habilement contractées, il triompha de la résistance de l'Oberwald. Les voies ainsi préparées, le chambellan Zoppo amena les confédérés à une renonciation complète, non-seulement du val d'Ossola, mais encore de Bellinzona et du val de Levantine ; à titre de compensation, ils reçurent, suivant M. de Golbéry, la somme de deux cent trente et un mille florins ; mais cette somme se trouve réduite, dans Zschokke (1), à la somme de trente et un mille florins, chiffre qui se trouve le même dans l'histoire de la Suisse par J.-D. Dubouchet.

Quoi qu'il en soit de la quotité de la somme, il n'en reste pas moins démontré que l'antique désintéressement des Suisses avaient disparu ; plus nous avancerons dans le récit des faits, plus nous sommes destinés à en rencontrer de nouvelles preuves. Il est vrai que dans le traité négocié par Zoppo, les confédérés obtinrent

(1) Traduction de J.-D. Manget.

MCD 2019

certains avantages commerciaux : ils furent affranchis de la taxe. Quelques droits furent abaissés en faveur des négociants des cantons, et, à la suite de ces concessions qui devaient avoir une durée de dix ans, les droits resteraient modérés ; il fut convenu, en outre, que l'on entretiendrait les routes avec soin, et que le passage serait laissé libre aux troupes armées, quand elles ne seraient pas au delà de soixante hommes, et qu'elles traverseraient seulement pour aller combattre dans une autre contrée : c'était là, dit un historien moderne, une paix de marchands et non de guerriers. Zschokke ne trouve pas assez de termes sévères pour blâmer un pareil traité. « Les confédérés, dit-il, s'en retour-» nèrent chez eux chargés de leur ignoble » butin, triste dédommagement du sang » versé dans les plaines d'Arbedo, et des » lauriers que la victoire réservait au va-» leureux Rysig, quand la trahison vint » l'arrêter dans le cours de ses succès. » Osons-le dire : *l'or et l'intrigue de l'étranger* » *ont été, dans tous les temps, plus funestes* » *aux Suisses que ses armes.* » Maintenant nous devons ajouter que, si les Suisses cédèrent à l'appât de l'or, ils ne déployèrent pas, d'un autre côté, beaucoup de sagacité, car dans l'année 1424, où ils conclurent ce traité, le duc de Milan avait perdu Bergamo, Verceil et d'autres places ; de sorte que les Helvétiens auraient pu se montrer beaucoup plus exigeants ; mais le chambellan Zoppo, il faut le dire, tout en profitant de leur cupidité, les joua ; l'avantage, au reste, devait, dans ce genre, rester tout naturellement au vieux diplomate italien. Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis que les confédérés possédaient en commun le pays qu'ils venaient de vendre d'une manière si ignominieuse et si bête à la fois.

Tandis que les confédérés se couvraient d'opprobre, un magnifique spectacle était donné par les montagnards de la Rhétie dans cette même année 1424, où naquit la ligue des *Grisons*, qu'on jura sous un tilleul, tout proche du village de Truns [1424]. Depuis le temps de la domination des Francs, les habitants de la Rhétie étaient constamment demeurés tributaires et serfs de l'évêque de Coire, des abbés de Dissentis et de Pfeffen, et d'une multitude de seigneurs ecclésiastiques, de comtes, de barons et de gentilshommes. La ville de Coire jouissait, il est vrai, de divers priviléges ; mais l'évêque n'en appesantisssait pas moins son joug sur eux. Les habitants des campagnes avaient à souffrir des guerres continuelles que se faisait la noblesse nombreuse du pays ; mais la domination de leurs cruels et avides seigneurs ne leur rendait pas la paix moins funeste. La Rhétie eut, comme la Suisse, ses Landenberg et ses Gessler ; elle eut aussi ses Guillaume-Tell (1). Deux châteaux-forts surtout répandaient l'effroi au loin : nous voulons parler de Bærenburg et de Fardun, dont le commandant exerçait une tyrannie qui était passée en proverbe. Parmi les faits conservés soit par les chroniques, soit par la tradition, on cite, entre autres, l'insolence du commandant de Bærenburg, qui contraignait les paysans à manger avec les porcs ; on citait encore le commandant du château de Fardun, qui faisait paître ses bestiaux au milieu des moissons, espoir des cultivateurs. Un homme énergique, Jean Chialderaire, ou Chaldar, emporté par le sentiment d'une légitime colère, avait tué deux chevaux qui lui appartenaient et qui dévastaient ses récoltes : jeté dans les fers, il y aurait sans doute trouvé la mort, si, à force d'argent, sa famille ne l'eût racheté. Au sein de la haute et verdoyante vallée de l'Egandine, s'élevait le château de Gardowald, dont le châtelain était aussi l'objet de l'effroi universel. Epris d'une criminelle passion pour la fille d'Adam Camogasch, qui habitait un village dans le voisinage de son château, il exige que cet infortuné lui amène celle dont il est éperdûment amoureux.

Adam Camogasch feint d'accéder à cette infâme proposition ; mais avant il divulgue à ses compatriotes l'horreur de sa position ; on convient qu'il conduira le lendemain sa fille au seigneur de Gardowald ; pour mieux le tromper, elle aura ses plus belles parures. Adam part pour le château ; il est accompagné de son enfant · ses géné-

(1) Zschokke.

MCD 2019

reux complices se mettent en embuscade aux environs. Le châtelain franchit les marches de sa retraite féodale : il avait aperçu de loin le père et la fille ; il courut pour embrasser celle-ci. Adam tire son épée, et l'enfonce dans le sein du sire de Gardowald. Aussitôt les amis de Camogasch accourent, et, après avoir égorgé la garnison, livrent le château aux flammes. Quant au commandant de Fardun, il reçut, à son tour, le châtiment qu'il méritait depuis si longtemps : un jour, il entre dans la chaumière de Jean Chaldar, au moment où celui-ci dînait au milieu de sa famille. Tous les convives se levèrent pour le saluer avec respect ; mais il crache dans la bouillie destinée au repas commun. Chaldar, indigné, saisit à la gorge l'insolent chevalier, lui plonge la tête dans le mets qui était encore bouillant, et l'étrangle ensuite de ses mains ; puis il s'élance de sa chaumière et harangue ses compatriotes ; ils se soulèvent, et livrent aux flammes les châteaux de Fardun et de Bærenburg. Cette contrée, depuis longtemps, avait eu beaucoup à souffrir ; les principaux habitants des villages se réunirent, pour délibérer entre eux, dans la forêt de Truns ; là se rencontraient de vénérables vieillards, à la longue barbe blanche, avec des jeunes gens pleins de feu et de résolution ; l'abbé de Dissentis, Pierre de Pontaningen, appuyait leur entreprise ; comme eux, il ne respirait que pour voir s'améliorer leur sort. On décida enfin qu'une ligue serait formée. Les Rhétiens de la montagne, comme ceux des sources du Rhin, se concertèrent, et ils choisirent parmi eux les hommes les plus considérés, qu'ils députèrent aux seigneurs, pour leur faire savoir qu'ils voulaient obtenir des libertés et des franchises. Quand on sut que l'abbé de Dissentis était favorable à ce projet, l'opinion des principaux nobles s'y rallia, et, le 15 mars 1424, on jura, à l'ombre d'un *grand tilleul*, comme nous l'avons déjà dit, la ligue suivante : « Sans distinction, » et à tout jamais, nous sommes amis et » alliés ; nos corps, nos biens, nos terres, » nos soldats sont à notre disposition » mutuelle ; nous nous aiderons du conseil » et des armes ; nous userons du droit » réciproque de vente et d'achat ; nous » veillerons à la sécurité des routes, et » nous maintiendrons la paix. Nul ne » pourra se faire justice à lui-même, ni » porter atteinte à la liberté et à la pro- » priété d'autrui ; on devra s'en rapporter » à la décision du tribunal dont l'accusé » est justiciable, selon le droit et l'usage. » On respectera, dans leurs personnes et » dans leurs propriétés, les nobles et les » roturiers, les riches et les pauvres. On » jure en commun qu'à la mort des abbés » de Dissentis, on ne portera jamais au- » cun empêchement à l'élection faite par » les religieux, non plus qu'à leurs droits, » revenus, libertés, et l'on s'engage même » à les protéger. Si des rixes trop graves, » ou d'autres causes, dépassaient la puis- » sance des juges ordinaires, s'il en résul- » tait une guerre, l'abbé nommerait trois » arbitres, les barons de Rœsuns, trois, » les comtes de Saxe tout autant, le Rhein- » wald deux, Flins pareillement deux. » Ces arbitres pourront, selon l'impor- » tance de la cause, s'en adjoindre d'au- » tres ; et si les voies de douceur restent » sans succès, la sentence qu'ils pronon- » ceront devra être exécutée contre les » récalcitrants, au moyen du concours de » toute la ligue. » Il fut encore décidé qu'on se réunirait en assemblée générale à Truns, et que l'alliance serait renouvelée tous les dix ans ; sa durée devait être la même que celle des vallées et des montagnes, et nul ne pourrait en faire partie sans le consentement de tous. L'abbé de Dissentis fit une réserve pour son alliance avec Uri, Schwitz et Underwald ; les barons de Rhœsus et les comtes de Saxe déclarèrent, à leur tour, que nul changement ne serait apporté relativement aux devoirs qu'ils avaient à remplir envers chacun. Cette confédération de montagnards romans et allemands a pris le nom de ligue supérieure, à cause de sa position géographique, et dans la suite elle a communiqué aux trois unions rhétiennes celui de ligue grise ou Grisons ; soit parce que, dans une haute antiquité, on appelait *grises* les plus hautes sommités des Alpes, soit parce que ce peuple

MCD 2019

avait coutume de se vêtir en gris (1).

Cet esprit de ligue et de fédération n'apparaissait pas pour la première fois dans l'histoire de la Rhétie. En effet, dans l'année 1396, on avait vu les sujets de l'évêque de Coire, d'accord avec ce dernier, contracter un traité entre eux et avec les nobles ; traité qui devint la base de la ligue de *la Maison de Dieu*, ou ligue *Caddée*. Mais un long laps de temps s'écoula avant que les gens de *la Maison de Dieu* pussent posséder la liberté, dont entra aussitôt en possession la haute Rhétie. Il est, au reste, à remarquer qu'au sein de ce pays, les comtes de Toggenbourg possédaient d'immenses domaines. A la mort de Frédéric, dernier comte de cette illustre maison, et qui ne laissa aucun enfant légitime, on redouta qu'une succession aussi magnifique n'enfantât de nombreuses guerres. Les habitants du district de la Rhétie, qui avaient dépendu de la maison de Toggenbourg, sentirent la nécessité d'unir leurs intérêts. On convoqua un congrès général auquel assistèrent les députés de Davos, de Klosters, de Kastels, de Schiersch et Serwis, de la juridiction canonicale de Schiersch, de Malans, de Maienfeld, de Belfort, de Churwalden, de Schalfik intérieur et extérieur. La résolution de ces députés fut telle que la prescrivaient les circonstances. « Puisque la » mort du comte de Toggenbourg, dirent-» ils, a rompu les liens qui nous attachaient à cette maison, imitons nos » frères de la Maison de Dieu et de la » haute Rhétie, unissons-nous par une » ligue indissoluble ; n'attentons aux » droits de personne, mais sachons dé-» fendre les nôtres. Affrontons, pour le » salut commun, les périls de la mort. » Que nul ne puisse citer un autre citoyen » devant un juge étranger, ni conclure » un traité au dehors sans l'autorisation de » tous. Quand l'héritier du comte de Tog-» genbourg aura été nommé, nous ne » souffrirons pas qu'il dissolve l'alliance » que nous allons jurer. » Telles furent les bases de cette ligue qui reçut le nom de ligue des Dix-Juridictions, et compléta le système fédératif de la Rhétie. Elle fut sanctionnée par un serment solennel, le vendredi après la Fête-Dieu, de l'an 1436. Dès lors, la Rhétie commença à porter le nom de Pays-des-Ligues, ou plus communément des Ligues-Grises, et les habitants prirent le nom, en général, de Grisons (1). Mais si la mort de Frédéric, dernier comte de Toggenbourg, tourna au profit des habitants de la Rhétie, elle eut des suites déplorables pour les confédérés, parmi lesquels elle sema la discorde ; c'est sous ce rapport que la Rhétie se trouva mêlée à l'histoire de la Suisse ; aussi, avons-nous dû faire connaître les événements qui ont éclaté dans la première de ces contrées, puisqu'ils ont exercé une si grande influence sur les confédérés de l'Helvétie. Avant d'entamer le récit des guerres qui naquirent à l'occasion de la mort du comte de Toggenbourg, nous avons à raconter en peu de mots les hostilités que les Appenzellois soutinrent contre le successeur de Cuno en qualité d'abbé de Saint-Gall ; nous allons par conséquent être forcé de revenir sur nos pas.

Les Appenzellois, comme nos lecteurs l'ont vu, déployèrent, pour acquérir leur liberté, un courage, pour ainsi dire, sans bornes ; cependant ils rendirent à Cuno une partie de ses droits ; c'est-à-dire qu'ils continuèrent à lui payer certaines redevances. Quand il eut rendu le dernier soupir, ces pâtres intrépides s'imaginèrent qu'ils étaient libérés définitivement ; il se trouvèrent donc fort surpris des prétentions que manifesta le nouvel abbé de Saint-Gall, et témoignèrent leur mécontentement. « Presque toujours, dit Jean Muller, les » hommes les plus intraitables habitent, » comme les Appenzellois, une contrée » montueuse, ouverte du côté du septen-» trion, où l'âpreté du climat forme des » corps plus sains et plus vigoureux que » partout ailleurs. » Le même historien ajoute en note : « Si quelqu'un révoque » en doute cette assertion, qu'il aille lutter » avec Antoine Brun et Claus Tysler de » l'Entlibuch, ou qu'il mesure sa force » avec le robuste Baschi de Graiss, dans

(1) Golbéry.

(1) Zschokke.

MCD 2019

» le canton d'Appenzel, qui arrête, par la » crinière, un cheval au galop, et qui, les » mains liées derrière le dos, enfonce des » portes avec sa tête : *nec unus pluribus* » *impar*. » L'abbé de Saint-Gall, éclairé par la triste expérience qu'avait faite Cuno, de l'intrépidité des Appenzellois, se garda bien d'en appeler aux armes ; il demanda seulement aux confédérés de vouloir bien lui servir d'arbitres ; d'un autre côté, il était impossible que les gens d'Appenzel n'acceptassent pas de pareils juges. Quatorze confédérés furent choisis ; tous avaient reçu des marques de confiance de leurs concitoyens, et étaient respectés pour les vertus et les connaissances qu'ils possédaient. Loin de se hâter, ils apportèrent l'attention la plus suivie à tous les détails de la contestation ; et après avoir passé dix mois à entendre les diverses parties, ils annoncèrent qu'ils étaient prêts à rendre leur jugement. Mais les députés d'Appenzel, guidés par une certaine méfiance, ne se munirent pas du pouvoir ; les confédérés se réunirent alors à Hundwyl, et là s'épuisèrent en supplications pour déterminer les gens d'Appenzel à un arrangement ; ils se contentèrent de dire : « Que Dieu et leur bras les avaient faits » libres. » On leur annonça alors que la prononciation de l'arrêt serait différée ; mais cette sage lenteur ne put convertir les montagnards. Le 26 mai 1421, les arbitres déclarèrent donc que la ligue d'Appenzel, ainsi que les traités conclus par cette ligue, étaient valables ; ils fixèrent à vingt-cinq marcs d'argent, rachetables par six cent cinquante, les redevances envers l'Empire, désormais engagées à l'abbé. Ils réservèrent les droits de l'Empire et de l'empereur ; ils évaluèrent encore d'autres droits en nature, et firent des règlements sur l'emploi de la dîme ; enfin ils respectèrent les propriétés particulières de l'abbé (1).

Cet arrêt, inspiré par l'amour de la justice, ne satisfit pas complétement l'abbé de Saint-Gall, il sut néanmoins se résigner ; quant aux Appenzellois, comme ils ne respiraient que pour un affranchissement absolu, ils déclarèrent qu'ils ne se soumettraient pas à un pareil jugement. L'abbé de Saint-Gall s'adressa au pape, à l'empereur, à l'évêque de Constance et aux confédérés eux-mêmes. Rien ne put fléchir l'obstination des gens d'Appenzel ; ils ne furent pas non plus effrayés de la menace que leur firent les Zurichois de les abandonner. Les choses étaient en cet état lorsqu'en 1425, l'évêque de Constance, au nom du pape Martin V, excommunia ces montagnards récalcitrants ; la messe fut prohibée, défense fut faite de célébrer des mariages, de donner l'extrême-onction, ni même d'assister les mourants. Ce n'est pas tout, les autres chrétiens reçurent l'injonction de ne conserver aucune espèce de rapport avec les Appenzellois. L'anathème religieux qui, à cette époque, glaçait de terreur toutes les consciences, ne put pas même troubler les Appenzellois, et ils expulsèrent les prêtres qui se refusaient à remplir leurs fonctions ; un ecclésiastique, conformément aux ordres supérieurs qu'il avait reçus, obéissait-il, était mis à mort sur-le-champ ; il n'était pas même permis aux ministres du Christ de garder une prudente neutralité, car alors ils étaient en proie aux menaces les plus terribles. On devait croire que la cessation de toutes espèces de rapports avec leurs voisins aurait maté ces montagnards. Il n'en fut rien : « Nous ne céderons pas, « disaient-ils, tant que Dieu laissera croî» tre l'herbe, tant qu'il y aura des trou» peaux, de la laine et du lait. »

Au reste, les Appenzellois ne s'arrêtèrent pas à ces mesures ; les informait-on que leur conduite avait été l'objet de la critique d'un noble ou d'un paysan, ils se jetaient à l'improviste sur leurs domaines, les livraient au pillage et regagnaient leurs montagnes chargés de butin ; se vantant qu'à la dernière extrémité, leur cimetière deviendrait leur patrie. Ils réduisirent enfin l'abbé de Saint-Gall à chercher un refuge dans la forêt Noire ; l'évêque de Constance lui-même n'échappa pas aux suites redoutables de leur vengeance. Une conduite aussi criminelle devait tôt ou tard soulever contre ces pâtres des ennemis puissants ; et déjà ils avaient reçu

(1) Golbéry.

MCD 2019

dans leur ligue des sujets du comte Frédéric de Toggenbourg et étaient intervenus dans leurs querelles. Frédéric s'avança à la tête de quinze cents hommes pour châtier les Appenzellois, et arriva tout proche de Magdenau ; un autre corps suivant les montagnes du sud de l'Appenzel, traversa Gambs-Sax, marchant sur Gais, qui se trouve au pied du mont Gaebris. Le comte de Toggenbourg, d'après la remarque de M. Golbéry, voulait irriter son ennemi en faisant parcourir ses limites par deux armées ; il espérait qu'en attaquant l'une et l'autre, les Appenzellois partageraient leurs forces. Frédéric n'avait pas encore réuni toutes ses troupes ; le corps qui était dans le Rheinthal ayant été informé que les gens d'Appenzel s'avançaient contre le comte, qui se trouvait à Hérissau, s'empressa de se diriger vers ce point. Mais les soldats de Frédéric rencontrèrent les Appenzellois à Stœss, une bataille s'engagea, les troupes de Toggenbourg furent battues.

A cette nouvelle, Frédéric ordonna à ses capitaines de hâter leur marche ; il avait accru ses forces du contingent de Zurich ; alors il parvint dans la plaine de Gassau, située à une lieue de Hérissau, et en même temps fit faire une fausse attaque sur Urnæschen ; il espérait, de cette manière, intercepter la route, et dans le cas où la bannière des montagnards serait déjà parvenue près de Hérissau, la contraindre à rétrograder pour couvrir le pays. Enfin il comptait au nombre des chances que cette combinaison lui assurait la possibilité de surprendre Appenzel. Mais les montagnards se tenaient sur leurs gardes, et toutes les entrées du pays étaient défendues. Les gens de Hundwyl et d'Urnæschen suffirent pour dissiper l'ennemi ; alors Frédéric, dans la pensée de faire descendre les Appenzellois en plaine, livra aux flammes Gassau. Il n'en faut pas davantage ; les jeunes guerriers de la ville d'Hérissau franchissent les retranchements et courent à l'ennemi ; il prend la fuite ; un piége était tendu ! En effet, parvenus à l'extrémité d'un bois, les gens d'Hérissau sont attaqués par Frédéric, qui avait sous ses ordres des troupes nombreuses. Aucun de ces guerriers si imprudents ne demanda la vie, et quatre-vingts furent tués les armes à la main ; mais la bannière fut sauvée ; et d'une autre part, on veilla si bien sur la forêt que Frédéric s'en retourna à Saint-Gall. Trois jours après, Frédéric tenta une nouvelle invasion par Bernang et Hoheneck. Dans cette occasion, les Appenzellois perdirent un assez grand nombre de guerriers ; mais ils défendirent encore avec un courage qui couronna le succès l'entrée de leur pays. Le comte de Toggenbourg, qui, dans cette courte campagne, avait déjà fait des pertes considérables, alla s'établir dans le couvent de Magdenau. Par une bizarrerie particulière à l'époque et au lieu, Frédéric, qui régnait sur de nombreux sujets, était aussi combourgeois de Zurich et de Schwitz ; ces cités prirent hautement son parti, et lui fournirent des volontaires : un embrasement général pouvait donc s'étendre dans la Suisse.

Les confédérés intervinrent ; une trève de quinze jours eut lieu, pendant laquelle on devait négocier la paix à Beekenried. Les habitants d'Uri et d'Underwald embrassèrent avec zèle la cause des Appenzellois, tandis que, d'une autre part, les rigueurs de la saison rendirent la guerre impossible ; il fallait cependant, ou combattre de nouveau, ou signer un traité de paix. Les conférences eurent lieu dans le printemps de l'année 1429, et aux députés qui étaient venus au nom des Suisses, se joignirent des négociateurs envoyés par les villes de Bâle, de Schaffhouse, de Saint-Gall, de Constance et d'Ulm. Ces députés, d'un avis unanime, déclarèrent qu'il fallait en revenir au jugement jadis prononcé par les quatorze arbitres. Le temps, qui a le privilége d'adoucir les passions et de rappeler les hommes au discernement de leurs propres intérêts, le temps avait désormais calmé et éclairé les Appenzellois ; ils se soumirent à l'exécution d'une sentence qui leur avait mis les armes à la main ; aussi ils obtinrent quelques modifications à leur avantage. En résumé, ils payèrent à l'abbé de Saint-Gall les arrérages qu'ils lui devaient ; de son côté il leva, et à ses propres frais, l'excommunication qui avait été

MCD 2019

prononcée contre Appenzel ; les églises furent rendues au culte, et ceux même qui avaient jadis assassiné des ecclésiastiques, demandèrent à recevoir l'absolution : on ne la leur refusa pas. Depuis, l'abbé de Saint-Gall vécut en si bonne intelligence avec ses voisins qu'il obtint pour eux de l'empereur le droit de haute justice. Cette guerre, dont les suites furent d'ailleurs si peu désastreuses, aurait pu cependant troubler la paix générale ; ce résultat fut évité ; mais les confédérés se montrèrent moins habiles relativement aux débats suscités par la mort de ce même comte de Toggenbourg que nous venons de voir faire la guerre aux gens d'Appenzel. La différence de conduite des confédérés s'explique par l'importance des intérêts qui furent cette fois en jeu.

Frédéric, dernier comte de Toggenbourg, possédait au moment de sa mort, arrivée le 30 août 1436, des domaines d'une prodigieuse étendue ; sur la rive gauche du Rhin il était propriétaire des vallées qui forment le Toggenbourg ; il était propriétaire de la Marche de Tuken, de la seigneurie d'Uznach, de la seigneurie de Windeck et Gaster, des châteaux de Nydberg, de Freudenberg, de Sargans, de Wartau ; le Rhintal était soumis à ses lois ; enfin il comptait un grand nombre de vassaux et de terres dans la Thurgovie ; au delà du Rhin il avait les rives du lac de Constance, Montfort, Feldkirch, Musinen, Walgau, les forêts de Brégentz, Mayenfeld, le château de Marschlin. Frédéric n'avait fait aucune disposition testamentaire ; il laissait après lui une veuve, la comtesse Elisabeth, et il était en outre, comme nous l'avons déjà dit, combourgeois des villes de Zurich et de Schwitz. La veuve de Frédéric croyait être l'unique héritière de cette immense fortune ; mais une foule de collatéraux se présentèrent. Tandis que les villes de Zurich et de Schwitz manifestèrent leurs prétentions, attendu que le comte, qui était mort sans enfants, était leur combourgeois. Dans cette position, Elisabeth mit d'abord Zurich dans ses intérêts, en lui faisant donation d'Uznach et de son territoire, ainsi que du village de Schemirekon, dépendance du canton de Saint-Gall. Schwitz, en apprenant cette nouvelle, éprouva la plus vive jalousie ; car il ne faut pas oublier que depuis la conquête de l'Argovie, l'esprit fédératif avait cédé à l'esprit de localité. En outre, pour le malheur de la Suisse, deux hommes dévorés d'ambition répandaient partout le trouble et la discorde ; c'étaient Rodolphe Stussi, bourguemestre de Zurich, et Ital Reding, landammann de Schwitz. Stussi s'était insinué auprès de la comtesse Elisabeth et la dirigeait à son gré ; il alla recevoir, au nom de ses concitoyens, le serment de fidélité de leurs sujets d'Uznach ; mais ils le refusèrent, parce que, dirent-ils, il fallait faire décider d'abord si la comtesse pouvait disposer d'eux. Le bourguemestre de Zurich, enflammé de colère, leur répondit : *Ne savez-vous pas que vous nous appartenez tous, vous, votre ville, votre pays, vos fortunes, tout, jusqu'à vos entrailles?* Ils répondirent . *Nous verrons.* Le bourguemestre de Schwitz, Ital Reding, agit de son côté, et plusieurs parents de Frédéric supplièrent sa veuve Elisabeth de ne plus disposer à l'avenir des domaines de son époux. Enfin on excita sous main les anciens sujets du comte dans le haut et le bas Toggenbourg, ainsi que les gens qui habitaient les rives de la Linth, à élever des réclamations ; ils envoyèrent en conséquence des députés aux magistrats de Schwitz. « Le comte Frédé-» ric, notre maître, leur dirent-ils, son-» geant à assurer le sort d'un peuple qui » lui était cher, a voulu qu'après sa mort » nous trouvassions aide et protection au-» près de vous ; recevez nos serments, et » incorporez-nous à votre république. » Zurich offrit alors le droit de bourgeoisie aux habitants de Windeck ; mais toute cette contrée était dans ce moment disposée en faveur de la maison d'Autriche, qui pouvait exercer le droit de rachat : déjà ce prix était déposé. Zurich, pour contraindre les gens de Schwitz à prendre une position nette, réclama leur intervention, car déjà elle nourrissait contre eux des soupçons. Le landammann, Ital Reding, chercha d'abord à gagner du temps ; il fit donc répondre que l'affaire devenait trop grave pour n'être pas discutée en assem-

MCD 2019

blée générale ; il ferait connaître plus tard la décision qui serait prise. L'assemblée générale ne fut pas convoquée ; il n'y eut donc pas de réponse à transmettre. Sur ces entrefaites, le duc d'Autriche rentra en possession, moyennant rachat, du comté de Sargans, de Freudenberg, Nydberg, Windech et Wesen. Mais les habitants des campagnes de ces pays signèrent bientôt un traité de combourgeoisie avec Schwitz.

Zurich se considérant comme jouée, réclama Uznach, qui, disait-elle, était devenue sa propriété, puisque Elisabeth lui en avait fait don ; mais les magistrats de Schwitz envoyèrent des troupes ; puis, une fois bien nantis, cette cité proposa aux Zurichois de s'en remetre à la décision d'arbitres ; et, pour se procurer un appui, ils appelèrent Glaris à la co-régence du pays. Enfin le duc d'Autriche repoussa les prétentions de Zurich sur Windeck ; puis il donna à son chancelier Schlik les fiefs masculins dépendant de la succession de Frédéric de Toggenbourg, et qui, selon lui, ne pouvaient revenir à sa veuve. Nous passons sous silence une foule de détails qui surchargeraient notre récit, pour dire que Zurich, Schwitz et Glaris coururent aux armes. Berne, Lucerne, Underwald et Zug envoyèrent des députés à Zurich, pour l'inviter à rappeler ses troupes, et à accepter leur médiation. Ces mêmes députés se rendirent ensuite à Schwitz et à Glaris ; ils décidèrent ces derniers à se soumettre à la sentence que les confédérés devaient rendre dans une assemblée que l'on réunirait à Bade. Mais cette diète ne produisit aucun résultat ; en attendant, les hostilités avaient éclaté, et les gens de Gaster s'emparèrent de Wesen, et prirent deux bâtiments zurichois. Enfin une diète générale fut convoquée à Lucerne ; mais l'animosité la plus violente éclata entre les deux cités qui étaient en contestation. Zurich ne voulut faire aucune concession ; d'une part, Henri, sire de Wenderberg, avait tout récemment signé une alliance avec Shcwitz, relativement à toutes ses seigneuries ; d'une autre part, les amis des Zurichois déployaient en leur faveur la plus grande activité ; aussi Glaris, pour arrêter ces mouvements, dirigea trois cents hommes sur Quarten. La violence des débats fut, d'ailleurs, poussée si loin dans l'assemblée, à Lucerne, que les affaires durent désormais se traiter par écrit. En effet, Stussi n'avait pas craint de dire aux gens de Schwitz : « *Espérez-vous* » *l'emporter sur Zurich, aux yeux des con-* » *fédérés de Zug ? il est vrai qu'à Bellin-* » *zona vous avez réparé vos fautes ; Kolin* » *et Puntiner en déposeraient, si Carma-* » *gnola ne les eût tués avec quatre cents* » *autres braves. Lucerne aussi vous doit de* » *la reconnaissance ; vous lui avez épargné* » *des frais de transport ; elle a vu revenir* » *sur deux bateaux, ses guerriers, qui en* » *remplissaient sept à leur départ.* » A la suite de l'examen le plus attentif, les arbitres prononcèrent un jugement, dont se plaignit hautement Zurich. Sur ces entrefaites, des pluies fréquentes ravagèrent les campagnes, et la récolte fut perdue. Les deux cités ennemis, Zurich et Shcwitz, s'interdirent l'entrée de leurs marchés ; ce qui ne manqua pas d'augmenter leur haine réciproque : les confédérés intervinrent encore, et Berne devint le centre de nouvelles conférences. Zschokke, dont l'opinion est confirmée par tous les historiens, reconnaît que Schwitz se soumit à l'arbitrage qui fut proposé, tandis que Zurich s'y refusa. Cette ville accusait les cantons de partialité ; elle leur reprochait d'avoir laissé occuper Uznach malgré la donation formelle faite, à Zurich, par la comtesse de Toggenbourg, et de n'avoir fait aucune mention du Gaster et de Windeck, bien que Schwitz eût pris possession de ces deux pays avant la décision du procès, et au mépris des remontrances des confédérés ; cédant à cette violence intempestive, dont les habitants de ce canton avaient déjà donné tant de preuves.

Stussi s'écria que les Zurichois en appelleraient désormais à la force, et que c'était maintenant au fer qu'il appartenait de trancher la question. Néanmoins, avant d'entrer en campagne, il adressa une lettre ouverte aux gens de Schwitz, auxquels il ne donnait pas même le titre de confédérés ; dans cette lettre, il les engageait à s'en rapporter au jugement du chef de l'Empire, dont ils relevaient les uns et les au-

MCD 2019

tres. Telle fut la réponse de Schwitz : « Le » droit impérial peut-être bon; mais ce n'est » pas celui auquel les confédérés ont juré de » se soumettre ; » cependant Schwitz ajouta qu'il était encore libre à Zurich de choisir tel on tel magistrat pour arbitres. Stussi, qui avait entraîné ses concitoyens dans une route si pernicieuse pour eux, leur fit déclarer la guerre dans la nuit même, puis ils se mirent en route vers la Haute-Marche. Les troupes des deux cantons, qui allaient engager une guerre civile, arrivèrent près du mont Etzel. Les guerriers de Schwitz se tinrent sur les hauteurs ; les Zurichois, commandés par Stussi, se dirigèrent vers le village de Pfœffikon ; mais les abords étaient partout si bien gardés, qu'ils revinrent sur leurs pas. Dans le même moment survinrent les députés d'Uri et d'Underwald : « *On verra bientôt*, » dirent-ils, *flotter nos enseignes.* » Ils supplièrent en même temps Ital Reding, qui commandait les guerriers de Schwitz, « de » tenter un dernier effort pour ramener » la paix, et d'épargner à son pays la dou- » leur de voir le sang des Suisses versé par » la main des Suisses (1). » Bientôt se présenta un coureur de Lucerne, il apportait une lettre inspirée par le même esprit de paix. Reding était ébranlé, lorsqu'il entendit retentir dans le lointain des coups de feu : c'était une troupe de Zurichois, composée de cent hommes, qui, en faisant une reconnaissance, venaient de préluder à la première attaque ; ils furent enveloppés et perdirent leur bannière. Ils cherchèrent alors à se faire jour, et, après avoir perdu onze hommes, ils se sauvèrent, reportant au milieu de leurs compatriotes la terreur dont ils étaient saisis eux-mêmes ; tous battirent sur-le-champ en retraite. Reding se précipita, avec les siens, à l'issue de la forêt pour intercepter la route aux vaincus ; mais, à la prière des alliés, il revint sur l'Etzel. A peine Stussi fut-il informé de ce désastre, qu'il quitta le pays avec ses compatriotes.

Cet échec suspendit les hostilités que d'autres causes arrêtèrent encore ; d'abord, des torrents de pluie, et ensuite, une intervention nouvelle des confédérés. Uri et Underwald envoyèrent vingt députés ; Berne, Lucerne, Zug, Soleure, Appenzel Saint-Gall, Constance, Winterthur, Bade, Schaffhouse, Rhinfeld, Fribourg, Bâle et Strasbourg se firent représenter dans cette conférence par l'élite de leurs magistrats ; car l'éminence du péril, la crainte si généralement répandue que la confédération ne touchât à sa fin, toutes ces causes réunies multipliaient les négociations, et on se croyait sauvé lorsqu'on avait obtenu un délai, ne fût-il que de quelques heures. Mais en dépit de tant d'efforts, on ne pouvait parvenir à la conciliation si désirée. Alors, Adam Riff, un des députés de Strasbourg, parla avec tant de véhémence, qu'il réussit à faire signer une trève d'un an ; Zurich s'engagea, en outre, à fournir des grains à Schwitz et à Glaris ; ce n'était là qu'une concession faite à la force des circonstances. En effet, de nouvelles difficultés éclatèrent, et les Zurichois manifestèrent plus vivement que jamais la volonté d'implorer l'arbitrage de l'empereur, alléguant qu'ils ne pouvaient plus compter sur une justice impartiale de la part de leurs confédérés. C'était détruire à sa base l'alliance, prix de tant de courage et de tant de sacrifices ; c'était introduire l'ennemi dans la place, car les princes de la maison d'Autriche n'avaient pas renoncé, au fond de leur cœur, à la perte complète de l'Helvétie ; la discorde qui se manifestait parmi les confédérés était donc pour eux de bon augure. Les cantons neutres condamnèrent d'un commun avis, la conduite si coupable de Zurich ; néanmoins, leur zèle de se ralentit pas, et ils parvinrent, pendant plusieurs mois, à maintenir la trève qui avait été jurée.

Mais les cantons avaient entre eux une foule de rapports continuels, qui, du moment où ils ne reposaient pas sur la bienveillance, donnaient lieu à des froissements et à des irritations de tous les jours. Les Zurichois, toujours placés sous l'influence de leur bourguemestre Stussi, faisaient éclater leur haine sous toutes les formes ; ils étaient convenus, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils laisseraient passer des vivres aux gens de Schwitz et de Glaris ;

(1) Zschokke.

MCD 2019

mais souffraient-ils que des provisions arrivassent à Rapperschwyl, ils faisaient jurer aux habitants de cette ville qu'ils n'en feraient rien passer aux deux cantons, qu'ils s'obstinaient à considérer toujours comme leurs plus mortels ennemis. Bref, c'était un ressentiment qui se multipliait dans des vexations de détails, se succédant les unes aux autres. On alla jusqu'à gêner la récolte des vignes du landammann de Glaris; jusqu'à empêcher de porter du poisson à l'abbaye d'Einsiedlen ; jusqu'à refuser le salaire à de pauvres veuves qui avaient moissonné pour les Zurichois et dont les enfants mouraient de faim (1). Les gens de Schwitz cessèrent alors de se contenir, et dix hommes de chaque canton déterminèrent à Lachen, dans la Marche, le plan pour la prochaine campagne qui allait s'ouvrir ; et ils firent déclarer la guerre à Zurich. Le courrier, porteur de cette nouvelle, courut des risques parce qu'il n'avait pas songé à attacher sa dépêche au bout d'un bâton comme c'était l'usage.

Stussi, sans perdre de temps, se dirige, à la tête de six mille Zurichois, vers le mont Etzel, où il trouva établis les guerriers de Schwitz, auxquels s'étaient joints les contingents d'Uri et d'Underwald. Tout semblait indiquer qu'une bataille sanglante allait s'engager, lorsque les Zurichois, entraînés par une terreur subite, se précipitèrent, au milieu des ténèbres de la nuit, dans leurs bateaux, pour rejoindre au plus vite les murs de leur ville. Les guerriers de Schwitz et de Glaris, suivis de leurs auxiliaires, portèrent le feu et la flamme jusque sous les murs de Zurich. Cette cité tomba bientôt dans un trouble inexprimable, car elle reçut des déclarations de guerre qui lui furent adressées par Lucerne, Berne et Zug ; la réputation de ses guerriers était perdue, et l'on s'écriait : *Dieu leur a ôté tout courage.* Le nombre des ennemis de Zurich s'accroissait avec tant de promptitude, qu'elle n'était plus en mesure d'opposer de résistance. A la suite des dernières déclarations de guerre qu'elle avait reçues, douze cents Lucernois firent une invasion dans les pays que l'on voit s'étendre de l'Albis à la Reuss. Les soldats ennemis couvraient la rive du lac, tandis que deux mille Bernois menaçaient Adlischwyl ; Soleure accourut avec ses milices ; les nobles de l'Argovie traversèrent l'Aar, pour venir prendre part à cette curée. L'exaspération contre les Zurichois était parvenue à son comble ; on les traitait comme s'ils n'avaient jamais fait partie de la confédération et comme s'ils ne devaient jamais y rentrer ; le pillage était continuel dans leur territoire, où l'on semblait ne vouloir pas laisser pierre sur pierre ; jusqu'aux églises, tout était spolié. Et comme, à cette époque, on n'approvisionnait pas les armées, il y avait nécessité pour les gens de guerre de pourvoir à leurs propres besoins ; ils arrachaient, sous ce prétexte, jusqu'aux derniers aliments, substance déjà insuffisante des familles. Ces vivres, qui s'augmentaient des rapines journalières, la plupart du temps ils les gaspillaient. Zurich et ses alliés tentèrent quelques expéditions, mais le succès ne les couronna pas. Tombée aussi bas, cette cité invoqua la paix à son tour ; elle demanda pour arbitre le gouverneur de l'Empire, en Souabe, reconnaissant, d'ailleurs, l'arbitrage fédéral. Schwitz et Glaris réclamèrent des indemnités, ou à rester, du moins, maîtres des contrées qu'ils avaient conquises. On parvint d'abord à conclure une trève ; puis les négociateurs, qui tous étaient membres de la confédération, imposèrent les conditions suivantes : Zurich céda à Schwitz et à Glaris, Pfœffikon, Wolrau, Hurden et plusieurs autres pays, indépendamment de divers droits d'un assez grand rapport. Ce n'est pas tout, Zurich fit l'abandon de toutes ses prétentions sur le Toggenbourg [1440].

La guerre civile qui avait éclaté parmi les Suisses était arrêtée sans doute dans son cours ; mais un exemple fatal venait d'être donné, et les confédérés, qui ne faisaient déjà que trop de concessions à l'esprit de localité, apprirent qu'ils pouvaient gagner à se faire la guerre les uns aux autres : c'était une atteinte funeste portée à cette harmonie fraternelle qui devait régner entre compatriotes. D'un autre

(1) Golbéry.

MCD 2019

côté, Schwitz et Glaris, en s'agrandissant aux dépens de Zurich, semèrent, au sein de cette dernière ville, des ferments de haine qui devaient éclater à la première occasion favorable. On peut affirmer d'une manière générale que la soif des agrandissements s'était emparée des cantons; ce n'étaient plus des alliances avec des hommes libres qu'ils recherchaient. A l'exemple des monarques, plusieurs parmi eux voulaient avoir des sujets auxquels ils imposeraient des lois; au lieu, comme jadis, de confédérés qui augmentaient leur puissance, ils ne comptaient que des populations mécontentes, et toujours disposées à les combattre, bien loin de les défendre. Dans l'année 1440, et à la suite de la pacification de Zurich, les gens de Schwitz, bien conseillés, acquirent des seigneurs de Moos le village de Merlischach. Cette fois on ne recourut pas aux armes; ce fut un simple marché d'argent, de telle sorte que, comme il n'y avait pas eu conquête, les gens de Schwitz eurent des alliés de plus. A la même époque, les guerriers d'Uri firent une invasion dans le val Lévantine, qu'ils avaient abandonné au duc de Milan par le traité de 1426; il n'y eut pas violation de foi, car on avait fait essuyer aux habitants d'Uri de nombreuses injustices, soit à Airolo, soit à Bellinzona. La victoire passa du côté des Suisses; le val de Lévantine et Bellinzona reconnurent leurs lois. Visconti paya d'abord une indemnité de trois mille ducats, et fut obligé en outre de laisser, à titre d'hypothèque, les conquêtes qui venaient d'être faites. Il résulta de ce traité que tous les confédérés eurent le droit de faire le commerce jusqu'aux portes de Milan. Le passage du Saint-Gothard avait alors d'autant plus d'importance que, dans toutes les disettes, Zurich fermait son marché à à Uri, Schwitz et Underwald, ainsi qu'à Glaris. Il était aussi d'un grand avantage pour la fédération d'avoir la belle vallée de Tesin; cette fois, la possession lui en fut assurée pour quinze ans, et se perpétua pour l'avenir (1).

Zurich s'était soumise à l'empire des circonstances, en signant la paix avec Schwitz. Stussi, en dépit de tant de fautes si graves qu'il avait fait commettre à ses concitoyens, possédait toujours leur confiance. Actif, éloquent, il les entraînait à son gré; son désir le plus ardent était de se venger. Prêt à tout sacrifier, pourvu qu'il pût porter un coup mortel à ses ennemis, il en entrevit la possibilité. En effet, Frédéric d'Autriche, petit-fils du duc Léopold, qui avait perdu la vie à la bataille de Sempach, venait d'être porté au trône impérial. En possession de cette haute dignité, il nourrit aussitôt le projet de conquérir sur les Suisses ce qu'ils avaient enlevé aux princes de sa race. Il n'entrait pas dans le caractère de Frédéric de rien faire avec précipitation : jeune, il avait le temps pour lui; comme il apportait dans ses conseils une unité continuelle de vues, il était doué d'un immense avantage sur les confédérés, qui, après les plus longues délibérations, avaient tant de peine à s'entendre. Avant d'agir, il fit habilement sonder la noblesse et le peuple de l'Argovie; les avances de Frédéric furent favorablement accueillies, les principaux personnages ouvrirent des conférences à Sursée et à Rhinfeld. Stussi décida ses compatriotes à s'unir avec l'empereur; ils transmirent donc une adresse à Guillaume de Bade de Hochenberg. Dans ce document, qui est du plus haut intérêt, ils établissent d'abord qu'ils n'ont jamais été, comme les autres confédérés, hostiles de cœur à la maison d'Autriche; entre eux et les princes de cette auguste maison, il y a eu seulement quelques malentendus. « A Mor-
» garten, » ajoutent-ils, « nous avons fi-
» dèlement combattu contre les Suisses,
» comme nous l'avions fait autrefois con-
» tre Ottocaire. Des dissensions civiles
» nous ont rendus les ennemis d'Albert,
» nous ont faits alliés des Suisses; mais
» nos mains sont pures du sang versé à
» Sempach et de la mort de Léopold. »
Enfin un traité secret fut signé en 1442; telles en furent les conditions : Zurich cédait Kibourg, c'est-à-dire environ la moitié de son territoire; la Glatt, à partir du lac de Greiffensée jusqu'au Rhin, devenait désormais la frontière; on exceptait, tou-

(1) Gollery.

MCD 2019

tefois, le péage de Kloten, la seigneurie d'Andelfingen, qui restaient, jusqu'à nouvel ordre, entre les mains des Zurichois. Le fort de Kibourg serait commandé par un noble du pays, mais que présenteraient eux-mêmes les gens de Zurich. Si la seigneurie était aliénée, la ville aurait la préférence pour l'acquérir à prix égal. L'Autriche pouvait encore opérer le rachat d'autres engagements; mais il était bien entendu que les gouverneurs ne pourraient être choisis qu'avec la participation de la cité. Il fut en outre convenu, par un article secret, que le comté de Bade serait restitué; on rachèterait le pays de Gaster, que possédait Schwitz; il en serait de même d'Usnach et du Toggenbourg; enfin Zurich serait à la tête d'une nouvelle fédération, placée sous la protection de l'Autriche, et dans laquelle entrerait le margrave, Bregenz, Constance, Frauenfeld, Saint-Gall, Appenzel, Schaffhouse, le comte de Montfort, l'évêque de Coire, les Grisons de la ligne supérieure; enfin Rheineck, les villes autrichiennes, les villes forestières, et, au delà du Rhin, Pludenz, Feldkirch et la Forêt-Noire (1).

Certes, il était impossible de porter plus loin la démence de la haine; car, pour blesser leurs confédérés, les Zurichois n'hésitaient pas à se frapper eux-mêmes: aveuglement funeste, et dont l'histoire fournit une multitude de preuves! Il faut dire cependant que la liberté politique de la Suisse n'était pas, à cette époque, un fait hors de discussion, comme il l'a été depuis. Il n'y avait rien de définitif sur ce point au quinzième siècle. Ainsi les députés de l'Helvétie se rendirent, comme les possesseurs de grands fiefs de l'Empire, auprès de Frédéric, pour obtenir la confirmation de leurs priviléges. Pleins d'inquiétude, ils voyaient que le jour d'audience qui devait leur être accordé éprouvait sans cesse des remises; enfin, quand ils approchèrent de l'empereur, on leur déclara qu'on reconnaîtrait leurs immunités le jour où ils reconnaîtraient eux-mêmes les droits de la maison d'Autriche, *et notamment ceux sur l'Argovie*. Malgré le mystère dont Zurich avait enveloppé sa conduite, on avait deviné ou plutôt on avait suspecté ses intentions; on avait donc exigé de cette cité qu'elle renouvelât l'alliance: elle n'y avait opposé aucune résistance. Mais, lorsque les députés de la confédération eurent appris de la bouche même de l'empereur qu'il se rendrait bientôt dans les murs de Zurich, les inquiétudes et les soupçons prirent une nouvelle force. A peine les députés eurent-ils quitté Frédéric qu'une diète fut réunie à Lucerne; on enjoignit à Zurich de s'y présenter et de fournir ses justifications relativement à son alliance particulière avec l'empereur. Mait tout à coup Guillaume de Grunenberg et Thuring de Hallwyl intervinrent, et, au nom de Frédéric, dirent aux membres de l'assemblée: « *Si* » *vous tenez l'Argovie de l'Empire, rendez-la à son chef; si c'est une conquête,* » *elle a été faite pendant la trève de cinquante ans, et doit être restituée.* » Les députés répondirent qu'ils n'étaient pas pourvus d'instructions sur ce point, et que, d'ailleurs, Zurich manquait de représentants dans la diète: ces débats n'eurent pour le moment aucune suite. Cependant les confédérés recoururent à un moyen qui plaça les gens de Zurich dans une fausse position; ils les forcèrent à se rendre avec eux dans l'Argovie, pour qu'ils excitassent les habitants de cette contrée à se montrer fidèles. Plusieurs cités laissèrent percer leur attachement pour l'Empire; il n'en fut pas de même à Zofingen, où l'avoyer Martin dit aux députés: « *Nous* » *nous félicitons de ce que la volonté de* » *Dieu nous a réunis aux confédérés;* » *nous sacrifierons pour eux nos biens et* » *notre vie, et serons inébranlables dans* » *notre fidélité pour Berne, notre souveraine.* »

Les Zurichois, cependant, firent prier l'empereur d'entrer dans les murs de leur ville, où il reçut un accueil plein d'enthousiasme; on n'entendait retentir dans les rues que le cri de *Vive l'Autriche!* On convoqua les habitants dans la grande Église, où ils prêtèrent serment de fidélité; lecture fut donnée du traité d'alliance conclu entre la cité et Frédéric. Pour donner à ce même traité une sanction impo-

(1) Golbéry.

MCD 2019

sante, les habitants s'engagèrent par serment d'en observer les dispositions. A la suite de cette cérémonie, l'empereur, après avoir traversé Soleure, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, vint à Constance, où le rencontrèrent les députés de la confédératiou suisse. Rodolphe d'Erlach prit la parole en leur nom ; on remarqua dans son discours le passage suivant : « *Il était certain d'obtenir ce que ne leur avait* » *pas encore refusé aucun chef de l'Empire, et* » *ce qu'ils méritaient et mériteraient encore* » *par leur fidélité à remplir leurs devoirs.* » L'évêque de Brixen répondit au nom de Frédéric : « *Que la concession ne leur serait pas* » *refusée; mais que l'empereur ayant aussi* » *des droits à conserver, il fallait préalable-* » *ment remettre les choses dans l'état où elles* » *étaient avant la trève de cinquante ans.* » Erlach, s'adressant à Frédéric, reprit : « *L'empereur Albert, votre prédécesseur im-* » *médiat, et comme vous de la maison d'Au-* » *triche, n'a point fait cette difficulté, et* » *cependant de son temps, comme aujour-* » *d'hui, nous possédions l'Argovie.* » Une contestation assez vive s'engagea, et l'un des ambassadeurs dit tout haut : « *Que l'em-* » *pereur refuse s'il le veut de confirmer nos* » *droits, cela ne nous empêchera point de ju-* » *ger nos malfaiteurs : nous attendons qui-* » *conque oserait nous attaquer.* » Frédéric, après s'être embarqué sur le lac de Constance, vint à Saint-Gall, qui lui prêta le même serment que celui des villes impériales ; en retour, cette cité ne voulut jamais consentir à faire partie de la nouvelle confédération à la tête de laquelle était placée Zurich. Comme le but de l'empereur était de répandre la division parmi les confédérés, on employa tous les moyens pour enflammer la jalousie des Appenzellois contre les gens de Schwitz, qui n'avaient voulu contracter avec eux qu'une alliance inégale, et dans laquelle seule ils supportaient toutes les charges. Les intrépides pâtres répondirent qu'ils étaient engagés par serment, et qu'ils ne les violeraient pour aucune considération au monde. Cependant Zurich, toujours aveuglée par la haine, pressait pour avoir dans son sein une garnison autrichienne. Les confédérés supplièrent cette cité, qu'ils regardaient comme parjure, mais qu'ils espéraient ramener au sentiment de l'intérêt général, qui après tout était le sien ; les confédérés, disons-nous, supplièrent Zurich d'entrer dans de nouvelles conférences : les habitants soutinrent qu'ils avaient été contraints par l'injustice de leurs compatriotes à rechercher l'alliance de Frédéric. Sur ces entrefaites, le baron Thuring de Hallwyl, l'un des généraux de l'empereur, vint tenir garnison dans Zurich, et les citoyens, après lui avoir prêté un nouveau serment, remplacèrent la croix blanche, signe de ralliement des confédérés, par la croix rouge, insigne de la maison d'Autriche. Il n'y avait plus à hésiter : Zurich était devenue au milieu de la Suisse une ennemie avancée : on en appela aux armes.

Ital Reding parut dans une assemblée générale, qui fut tenue à Appenzell, et fit lecture à ces montagnards d'un nouveau traité d'alliance, où Schwitz leur accordait, en qualité d'alliés, une égalité complète ; à la veille d'une guerre dont on ne pouvait pas calculer les chances, c'était faire preuve d'habileté ! Les Appenzellois, tout en témoignant leur reconnaissance, déclarèrent qu'ils adopteraient une neutralité complète ; Gaster, Wesen et Windeck promirent de défendre Schwitz et Glaris, mais seulement dans le cas où ces deux cantons seraient attaqués par la maison d'Autriche. Néanmoins le moment où allaient éclater les hostilités s'approchait de plus en plus ; mais Zurich paraissait sans crainte : cinq mille auxiliaires, soldats de Frédéric, allaient combattre pour sa cause. La guerre était déjà commencée depuis deux jours, lorsque sept cents guerriers de Rapperschwyl abordèrent à Freyenbach. Ital Reding, qui commandait les contingents de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, présumant qu'un piége lui avait été tendu pour lui faire quitter les hauteurs et l'accabler ensuite par des troupes supérieures en nombre, détacha seulement cent guerriers, qui eurent mission de surveiller les soldats qui venaient de débarquer ; ils s'avanceraient avec prudence, afin d'être toujours à même de demander du renfort. Ce petit nombre de combattants s'empara du village de

MCD 2019

Freyenbach; mais ils durent céder aux masses qui les enveloppèrent; ils parvinrent, grâce à leur courage, à se retirer dans le cimetière; là, ils se rallièrent, et, faisant une sortie, ils reprirent le village, qu'ils perdirent encore, et se réfugièrent de nouveau dans le même cimetière, où une lutte des plus acharnées s'engagea. Les soldats de Reding, quoiqu'ils redoublassent d'efforts, paraissaient perdus, lorsque des guerriers de Pfœffikon et de la montagne vinrent à leur secours. Albert de Landenberg et l'avoyer Steiner de Rapperschwyl crurent que Reding et toutes ses forces les menaçaient; ils prenaient déjà des mesures pour la retraite; mais leurs gens se débandèrent pour regagner au plus vite les vaisseaux qui les avaient amenés. Landenberg, l'avoyer de Rapperschwyl, et son fils, furent tués au milieu des efforts qu'ils faisaient, afin de retenir leurs soldats [1443].

Une victoire plus importante dans ses suites fut remportée deux jours après par les contingents de Lucerne, d'Uri et d'Underwald. Le premier de ces contingents était commandé par Pétermannn de Lutishofen; les guerriers d'Uri étaient placés sous les ordres de Jean Puntiner; Jean Muller et Mehri Zelger étaient en tête des troupes d'Underwald. Cinq cents paysans zurichois défendaient le retranchement de Horgen, proche du Hirzel. On ne devait pas s'attaquer sans au préalable s'être avertis. Mais Guillaume, margrave de Bade, Thuring de Hallwyl et Stussi traversaient l'Albis suivis de forces considérables; leur intention était, disait-on, au moment où les guerriers de Schwitz occupaient le bord du lac, de s'avancer par Art et Morgarten, et de livrer tout à feu et à sang. A moitié route de l'Albis, des corps de l'armée zurichoise et autrichienne prirent la direction du pays de Zug, tandis que d'autres poussèrent vers le Hirzel. Stussi livra aux flammes le village de Blikenstorf; déjà son avant-garde était à Bar; mais là, les Zurichois aperçurent les braves des trois cantons, qui, les forçant à rétrograder, leur donnèrent la chasse jusqu'au couvent de Cappel, où ils firent une pause. Stussi et le margrave Guillaume de Bade se reportèrent à leur position sur l'Albis, et amenèrent une partie des troupes qu'ils avaient fait marcher sur Hirzel, parce que ce retranchement devait suffire à se protéger lui-même. Les confédérés, qui étaient au nombre de quatre mille, le tournèrent. A l'heure où le soleil va se coucher, on était au 24 mai, des soldats zurichois, protégés par le rempart, crièrent aux confédérés : *Bonne nuit, scélérats! bonne nuit.* Cet outrage enflamma de colère les guerriers de Lucerne, d'Uri et d'Underwald, et ils se disposèrent à monter à l'assaut du retranchement. Leurs chefs, dans la pensée d'arrêter leur élan, firent remarquer que la nuit allait venir, et d'une autre part qu'il était sage d'attendre les renforts de Schwitz, qu'on avait fait prévenir et qui étaient en route. Les soldats répondirent : « *Nos chers alltés de Schwitz » ont fait leur part de besogne; aujour- » d'hui même nous allons faire la nôtre.* » Aussitôt l'attaque commence; les Zurichois avaient l'avantage du lieu; mais rien ne put arrêter l'ardeur des assaillants; en vain virent-ils tomber autour d'eux l'avoyer de Lutishofen, Jean Muller et Mehri Zelger, landammann d'Underwald, et une foule d'autres braves; ils se servent de ces cadavres entassés, sur lesquels ils montent, pour s'élancer dans les retranchements : les Zurichois furent perdus sans ressource, et ils tombaient au cri : *Tue! tue! point de quartier.*

Le lendemain, le territoire de Zurich fut envahi; Stussi et le margrave Guillaume de Bade accoururent pour le défendre. Le baron Hallwyl, général de l'Empire, voulait qu'on attaquât sur-le-champ l'ennemi, que sa victoire même avait épuisé; mais le margrave s'y opposa, craignant un second échec. Le dimanche suivant, et au moment où on célébrait la messe, les guerriers de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Underwald, de Zug et de Glaris entrèrent dans le village de Horgen, où ils livrèrent tout au feu et à la flamme, pour se venger de l'incendie de Blikenstorf. Ces montagnards, qui d'ailleurs avaient des habitudes religieuses, étaient enivrés d'une telle fureur, qu'ils envahirent l'église de Horgen, dont ils foulèrent aux pieds les crucifix et pro

MCD 2019

MCD 2019

Bartlett del.t

Pl. 108.

Paris Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

Formstecher sculp

SUISSE.

ZURICH.

MCD 2019

fanèrent les hosties; ils injurièrent en outre la Vierge de ce qu'elle se trouvait *aussi* dans les églises des Zurichois. Mais là ne se borna pas leur rage ; ils frappèrent le prêtre qui officiait, et attentèrent à la pudeur des femmes sous les yeux du Dieu des chrétiens et dans son sanctuaire. Les confédérés mirent ensuite tout à feu et à sang sur les deux rives du lac de Zurich, dans les bailliages libres et dans les montagnes qui servent de bordures aux cantons de Schwitz et de Zug ; ils s'emparèrent de Bremgarten, de Bade et de toute la contrée entre la Reuss, la Limmath et le Rhin, et, après un mois de campagne, ils rentrèrent en triomphateurs dans leurs foyers. On se demande que sont devenus les cinq mille auxiliaires autrichiens? Renfermés dans Zurich, ils cessèrent d'opérer; ils attendaient des renforts que Frédéric ne put leur envoyer, car les Turcs et les hussites inquiétaient l'Allemagne, tandis que le duché d'Autriche était en proie à des troubles. Après avoir goûté quelques jours de repos, les confédérés ouvrirent une nouvelle campagne, et, le 22 juillet 1443, ils marchèrent sur Zurich, ils avaient pour généraux Ital Reding et Jost Tschudi. Quelques avant-postes zurichois avaient été établis dans les sentiers étroits de l'Albis ; à l'approche de l'ennemi, ils prirent la fuite. Rien ne protégea plus la cité en proie à tant de haines ; on va être sur ses murs ; Stussi, qui lui a attiré tant de maux, préside comme bourguemestre le conseil.

La population entière prend les armes ; une foule confuse remplit les rues ; la voix du commandant n'est plus écoutée ; on court aux portes de la ville ; le pont de la Sil est encombré ; soldats impériaux et citoyens sortent ensemble. Jean de Rehberg, à la tête de sa cavalerie, va reconnaître les confédérés ; il annonce qu'ils sont au nombre de six mille. On décide que l'on attendra l'ennemi, et que l'on portera l'infanterie entre la ville et la Sil. Les contingents de Schwitz et de Glaris arrivent les premiers ; s'établissent vis-à-vis les fantassins zurichois, au delà du village de Reden ; mais les confédérés ont beaucoup à souffrir de la cavalerie, car, comme ils n'étaient protégés que par un simple fossé, ils ne pouvaient éviter la mousqueterie qui éclaircissait leurs rangs. Ital Reding donne ordre au gros de ses troupes de se diriger sur Wiédikon ; en suivant la montagne, ils sépareront les Zurichois de leur ville : quant à lui, et pendant que cette manœuvre s'exécute, il conservera sa position. Il donne ensuite l'ordre à plusieurs jeunes gens de se revêtir de croix rouges, uniforme de l'Autriche, et de s'appuyer sur ses derrières, près de Friesenberg ; on les considérera comme appartenant à Zurich, et, au moment où l'action s'engagera, ils jetteront le désordre dans ses rangs. Le succès couronna le plan d'Ital Reding. Les Zurichois, qui brûlent de se venger, refusent de rester derrière la Sil, qui leur sert de rempart ; ils traversent cette rivière, et se trouvent dans les prairies situées entre le village de Wiédikon et l'ancienne chapelle de Saint-Jacques. De ce point, ils aperçurent les confédérés marchant dans la montagne ; mais ils crurent qu'ils se rendaient dans l'Argovie. Quand ils virent les deux cents hommes qui, comme nous l'avons déjà dit, devaient leur tendre un piége, ils s'inquiétèrent ; cependant ils discernèrent bientôt leurs croix rouges, et s'imaginèrent que c'était la garnison de l'Uetlibourg.

Ces deux cents soldats n'approchaient pas encore de Wiédikon, que les confédérés, qui étaient exposés au feu des cavaliers zurichois et autrichiens, commencèrent le combat, et firent plier les assaillants, qui furent surpris, dès qu'ils rencontrèrent leur infanterie au delà de la rivière de la Sil. Des renforts arrivaient à chaque instant de Zurich ; la bataille s'engageait de plus en plus ; mais les cavaliers zurichois et autrichiens furent mis en fuite par des décharges de mousqueterie, et se précipitèrent vers les portes de la cité. Dans ce moment, deux cents hommes envoyés par Ital Reding pour couper la retraite étaient parvenus près du pont ; ils s'écrièrent : *Fuis, Zurich, fuis ; sauve qui peut!* Le désordre est alors à son comble ; on se presse, on s'étouffe ; c'est à qui rentrera le premier ; le pont de la Sil est encombré. Stussi veut retenir les siens ; il prend sa



MCD 2019

hache d'armes, se place au milieu du pont et s'écrie : « *Arrêtez, citoyens, arrêtez!* » Les flots de fuyards s'avancent de plus en plus, l'ennemi les talonne ; le bourguemestre reconnaît un de ses compatriotes qui se précipite comme les autres ; il le traite de lâche : *Par les plaies du Rédempteur*, lui répond celui-ci, *c'est toi qui as fait tout le mal ;* et, d'un coup de lance, il lui traverse le corps : Stussi tombe mort. Zurichois, Autrichiens, confédérés, passent sur son corps, franchissent le pont, et pénètrent dans le faubourg ; mais ils ne peuvent entrer dans la cité, le pont-levis est levé. Les bourgeois, qui n'essayent même plus de se défendre, sont écrasés. On baisse le pont-levis ; amis et ennemis tout entre pêle-mêle. Rodolphe Kung, de Glaris, enlève la bannière de Zurich, après avoir tué celui qui la portait. Dans le sein de Zurich se répand la nouvelle de la mort de Stussi ; à ce comble d'infortune, il n'y a plus personne ni pour commander ni pour obéir ; enfin, une femme, dont le nom mérite de rester dans l'histoire, Zieglerin, c'est ainsi qu'elle s'appelait, abaisse le pont-levis, et sauve Zurich. Les confédérés, qui étaient entrés en très-petit nombre dans la cité, se retirent vers la porte pour tâcher de se sauver; Rodolphe Kung, qui veut conserver à ses concitoyens la bannière de Zurich qu'il a conquise, la lance, à travers les barreaux de la herse, aux Suisses, qui, n'ayant pu entrer avec lui, s'étaient tenus en dehors ; il tombe ensuite percé de coups. Sous les yeux des habitants de Zurich, on livre au pillage le faubourg ; on incendie les villages environnants. Le corps de Stussi est exposé à tous les genres d'outrages, et les gens de Glaris, au milieu desquels il était né, se servent de la graisse de ses entrailles pour frotter leurs lances, leurs bottes et leurs souliers, et, en signe de dérision, ils placent une plume de paon au bas des reins d'un ennemi désormais sans défense ; enfin, les confédérés se livrent, dans la soirée, à tous les genres de crimes et d'excès. Voilà, s'écrie Jean de Muller, dans son immortelle histoire : *Voilà ce que c'est que la guerre civile.*

Les confédérés assiégèrent Rapperschwyl; ils ne purent s'en emparer ; des négociations eurent lieu à Bade ; les vainqueurs insistaient pour que Zurich annulât son traité avec le chef de l'Empire. Le margrave, qui était resté dans les murs de cette ville, invoquait des secours étrangers; comme on n'était de bonne foi ni d'un côté ni d'un autre, rien ne fut conclu. Le malheur avait aigri les habitants de Zurich, on en profita pour accuser de trahison les meilleurs citoyens. Sur ces entrefaites, les députés qui avaient eu mission d'aller traiter de la paix, revinrent pour donner connaissance au conseil des propositions qui leur avaient été faites par les confédérés. Le bourguemestre les supplia de ne pas quitter l'auberge où ils étaient descendus, tant qu'ils n'auraient pas reçu la réponse du conseil ; ils se présentèrent enfin à l'hôtel de ville pour faire leur rapport : la foule se rassembla aussitôt, demandant qu'ils fussent jugés. On conduisit ces malheureux dans la tour de Wellenberg, et, plus tard, on les mit en jugement. Quoique l'exaspération fût très-grande, la majorité, convaincue de l'innocence des négociateurs, voulait les arracher à la mort ; les uns cependant pour ne pas trop irriter le peuple, les condamnèrent à l'amende, les autres à une peine légère ; quelques-uns les acquittèrent ; mais ils avaient aussi des ennemis parmi leurs juges, et ces derniers firent compter les voix, de manière que l'avis le plus rigoureux l'emportât. En conséquence Henri Meisz, John Bluntschli et Ulmann Zœrnli subirent le dernier supplice. Les confédérés entrèrent en campagne dans l'année 1440, et mirent le siége devant Greifensée. Cette place, qui appartenait aux Zurichois, était défendue par Jean de Breitenlandenberg et soixante-dix hommes intrépides. Beitenlandenberg avait reçu le surnom de Wildhannes (Jean le Sauvage).

Il opposa la résistance la plus énergique pendant vingt et un jours, mais un paysan, appelé Maler, indiqua aux confédérés un point où l'on pourrait établir une mine. La première tentative ne réussit pas; les assiégeants, redoublant d'efforts, allaient être maîtres de la place, ou, pour mieux dire, la réduire en cendre : on entra donc en pourparler pour une capitulation. Mais

MCD 2019

les confédérés manifestèrent les plus étranges prétentions : « *Vous êtes nos prison-* » *niers*, dirent-ils aux assiégés, *et vous* » *vous voulez traiter !* » Wildhannes leur répondit : « *Nous brûlerons le château* » *avec tout ce qu'il renferme, et nous nous* » *ensevelirons sous ses ruines.* » Dans cette extrémité, on conclut un traité verbal; car les confédérés craignaient, si la place était livrée aux flammes, de perdre le butin qui leur revenait; tandis que les assiégés, qui manquaient de prêtres, redoutaient de mourir sans confession : telles étaient les mœurs du temps. Ital Reding, qui était le chef suprême, s'empara de la place, et fit conduire les gens de la garnison dans les prés qui s'étendent entre Greifensée et Nænikon ; tous ces hommes étaient garrottés. Un des guerriers du contingent de Schwitz demanda qu'ils fussent égorgés. Holzach, capitaine des soldats du Menzingen, près de Zug, prit leur défense ; mais Ital Reding l'accusa d'être un Zurichois. Celui-ci lui répondit : « *Personne plus que* » *moi ne chérit la cause que nous défendons,* » *mes serments ont dicté mes conseils ; je suis* » *aussi pur que toi et tous les tiens ensemble.* » *J'ai donné mon conseil en conscience;* » *Dieu vengera le sang innocent,* » Comme on le voit, on semblait avoir oublié qu'une capitulation avait été signée ; c'est que, jouant sur les mots, Reding prétendait lui donner un sens nouveau, et qui le rendait maître, au gré de son caprice, de la vie des gens de la garnison : « *Eh bien !* dit-il » à Holzach, *que les habitants de la ville,* » *que les habitants de Greifensée vivent;* » *mais que Wildhannes et les autres pé-* » *rissent.* » Plusieurs des assistants, indignés, s'écrièrent : « *Hypocrite ! bois tout* » *le sang, ou deviens tout à fait humain.*» Wildhannes, élevant la voix, dit : « *Tuez-* » *moi, tuez-moi ; mais les autres, quel est* » *leur crime ?* » Une discussion orageuse s'éleva entre les confédérés : mais la majorité décida qu'on massacrerait jusqu'au dernier homme de la garnison.

Widhannes fait quelques pas en avant, et d'une voix forte dit : « *Le Tout-Puissant* » *l'a voulu ; celui qui sait tout, le voit;* » *compagnons, je mourrai le premier, car* » *je ne veux pas que l'on puisse penser que* » *celui qui a vécu et combattu avec vous.* » *a quelque prétexte ou quelque espoir de* » *se séparer de vous à votre dernière* » *heure ;* » s'adressant au bourreau : « *Maître Pierre, fais ton office ;* » et la tête de Wildhannes tomba ; Ulrich Kupferschmidt fut atteint après son héroïque chef; puis un valet de la cité de Zurich. Le bourreau fit une pose, des pigeons blancs venaient de passer au-dessus de la tête des membres de l'assemblée ; dans les idées du siècle, c'était une preuve d'innocence. Mais Ital Reding dit à maître Pierre : « *Si tu ne veux faire ton office,* » *d'autres le feront envers toi-même.* » Le bourreau, éperdu de crainte, abattit de nouvelles têtes ; arrivé à la dixième victime : « Suivant le droit impérial, dit-il, » le dixième homme me revient ; je le » mets de côté. — *Fais ton métier,* s'é- » cria Reding, *et ne bavarde pas tant ;* » vingt cadavres furent rapidement entassés autour de l'exécuteur ; seconde pause de sa part ; nouvelle injonction du chef de la troupe, et le bourreau se remit à l'œuvre ; on apporta des torches, car il ne faisait plus jour. Enfin, on arrêta à la soixantième victime ; Reding s'était retiré. A la suite de ces meurtres exécrables, les confédérés assiégèrent, pour la seconde fois, Zurich ; ils voulaient prendre cette cité avant qu'elle reçût des secours étrangers.

Les habitants sentirent renaître leur courage à la vue des nouveaux périls qui les menaçaient ; ils rasèrent tout à une portée d'arquebuse ; ils creusèrent des fossés et établirent des remparts surmontés de pièces d'artillerie. Le salut commun étouffa toute espèce de rivalité et de jalousie ; l'on donna l'autorité suprême à Guillaume de Bade, et le chevalier Jean de Rechberg eut sous ses ordres les soldats zurichois ; enfin, la défense des murailles et des tours fut confiée à six cents bourgeois qui, chaque jour, étaient remplacés par d'autres. Soixante braves, déterminés et d'une force de corps extraordinaire, s'engagèrent par serment à se porter sur tous les points où il y avait du danger ; en conséquence, et comme s'ils dussent être à la tête du troupeau, on les appelait *boucs ;* avec le temps ils furent réduits à

MCD 2019

seize. Les portes de Zurich n'étaient pas fermées, et pour mieux insulter aux confédérés, qui étaient des montagnards, on s'efforçait d'imiter le beuglement de la vache, et on leur faisait sans cesse entendre le cri de : *A moi Autriche !* Vingt mille assiégeants pressaient la reddition de Zurich ; mais comme ils n'entendaient rien à la science des siéges, ils ne firent, pendant soixante jours, aucun progrès. Enfin, on avait obtenu du roi de France, Charles VII, qu'il fournirait des secours à Zurich. Ce monarque ne respirait que pour se délivrer des derniers restes des bandes des Armagnacs, qui lui avaient fait si longtemps la guerre ; il désirait, en outre, donner de l'occupation à l'activité de son fils Louis XI ; il l'envoya contre les confédérés ; le dauphin avait sous ses ordres près de cinquante mille hommes, tous aguerris. Ces auxiliaires firent naître les espérances les plus brillantes dans l'esprit des Zurichois. Le fils aîné du roi de France se faisait précéder par une proclamation où il déclarait qu'il venait pour punir les confédérés, ces ennemis de toute puissance émanée de Dieu. Mais avant d'entrer dans les détails de l'invasion française, nous avons à parler des efforts faits par quelques nobles autrichiens de l'Argovie, en faveur de Zurich.

Thomas de Falkenstein, baron, ou, selon d'autres, comte du Buchsgau et du Sisgau, portait une haine violente aux Bernois ; il tenta d'abord de faire mettre le feu à leur cité. Ce projet ayant échoué, il tenta un coup de main sur Broug, ou les membres de sa famille avaient le droit de bourgeoisie ; il parcourut les rues de cette ville, dans laquelle, personnellement, il jouissait d'une haute considération, annonçant qu'après avoir été à Zurich, il allait s'entendre avec l'évêque de Bâle, afin de parvenir à amener la paix. La nuit du lendemain, après avoir frappé, il éveille le garde de la tour qui domine le pont de l'Aar ; il lui crie : « Compère, ne connais-» tu pas Falkenstein ? voici monseigneur » l'évêque de Bâle, nous apportons la paix; » ouvrez, nous sommes pressés, nous cou-» rons au camp des Bernois. » Le portier le laisse passer et ne s'aperçoit pas qu'au lieu de l'évêque de Bâle, le compagnon de Falkenstein était Jean de Rechberg. Une foule nombreuse de soldats se glissèrent sur les pas du comte ; on amusa le portier en lui disant, tantôt que c'étaient des députés, tantôt des secrétaires, tantôt des valets. Cependant le garde de la tour finit par concevoir des soupçons; il descend, on l'égorge aussitôt ; d'autres cavaliers entrent dans la ville, la porte était restée ouverte ; bientôt plus de quatre cents soldats sont maîtres de Broug ; les citoyens veulent se défendre, on les tue ; les magistrats et l'élite des habitants sont ensuite renfermés dans un lieu sûr. Falkenstein décida qu'ils seraient tous égorgées ; son ami, Jean de Rechberg, obtient pour eux la vie. Les gens de la campagne se lèvent en masse pour venir au secours de la ville ; on la livre aux flammes ; toute la population allait disparaître. Le noble de l'Argovie, épouvanté des cris que poussaient les femmes et les enfants, bat en retraite avec les siens, et remet les clefs de la ville à une vieille femme qu'il rencontre sur la route ; il donne ensuite l'ordre qu'on entraîne les captifs ; les voit-il réunis, il dit, comme s'il voulait les faire égorger : « Ne ferait-il pas aussi bon mois-» sonner ici qu'à Greifensée ? » On le détourna de ce crime ; il voulut faire pendre ses captifs dans une forêt de chênes, voisine de Broug ; mais, sur les instances de son ami, Jean de Rechberg, il les épargna encore cette fois et les fit plonger dans les cachots d'une tour ; ils y seraient tous morts sans qu'on connût jamais leur destinée, si l'un d'eux, Burgi Kuffer, n'eût réussi à s'échapper ; les femmes de Broug vinrent alors racheter la liberté de leurs maris. Les guerriers de Soleure et de Berne, indignés du guet-apens du seigneur de Falkenstein, détruisirent son château de Gœsgen et celui de Farnsbourg, qui lui appartenait aussi.

Mais un événement d'une tout autre importance absorba l'attention des confédérés ; le dauphin et les troupes sous ses ordres avaient pénétré dans la Suisse ; le comte de Sancerre était déjà parvenu dans la plaine de Munchenstein ; il était soutenu par le maréchal Dammartin, qui était à

MCD 2019

Mutenz. Bâle fait partir l'un de ses conseillers, Seevogel, pour supplier les confédérés de précipiter leur départ ; à cette invitation ils se mettent à rire : « *Je ne suis* » *point timide*, reprend Seevogel, *ce que* » *je dis est vrai; l'ennemi s'approche, mais* » *je reste avec vous, et vous verrez si j'ai* » *du cœur.* ». Cependant une ardeur inexprimable éclate, c'est à qui marchera contre les Français. On arrête que quinze cents hommes feront une reconnaissance vers Pratteln ; qu'ils se mettront au courant des forces de l'ennemi ; qu'ils n'engageront pas de combat et surtout qu'ils ne passeront point la Birse. Le 26 août 1444, les confédérés sont en présence des Français, qu'on appelait les Armagnacs ; ils étaient au nombre de huit mille. Suivant Zshokke, les confédérés repoussèrent les Français, qui, d'abord, se retirèrent jusque dans leurs retranchements de Mutenz ; mais, bientôt délogés, ils repassèrent en toute hâte la rivière la Birse. A un écrivain national, nous croyons devoir joindre ici le témoignage de M. de Golbéry. « Les Suisses, dit-il, » mettaient en fuite plus de milliers » d'hommes qu'eux-mêmes n'avaient de » centaines, et forcèrent les Français de » repasser la rivière (la Birse). De la hau- » teur où ils étaient, c'est-à-dire des ri- » ves de la Birse, ils voyaient la campagne » jonchée de morts, et Bâle bien défendue. » Quant à eux (les Suisses), ils n'avaient » point éprouvé de pertes; ils avaient » conquis des drapeaux, des caisses de » provisions et de munitions; forts de » leurs succès, on ne put les retenir. » Les confédérés commirent donc la faute impardonnable de traverser la Birse à la nage, bravant le feu de l'artillerie ennemie.

Déjà les Suisses sont sur le rivage, où ils aperçoivent l'armée française qui se développe; ils se précipitent comme des lions sur les premiers rangs, où ils portent la mort et la terreur; mais des forces supérieures les entourent de toutes parts, et parviennent à rompre leur ordre de bataille. Cinq cents d'entre eux combattent dans une prairie voisine, tandis que leurs compagnons se retranchent derrière le mur de clôture du lazaret de Saint-Jacques. Une lutte terrible s'engagea sur ces deux points; le dauphin est d'avis qu'il faut offrir une capitulation; Pierre de Morimond prie le maréchal Dammartin de passer au fil de l'épée jusqu'au dernier des Suisses. Les confédérés établis dans le cimetière du lazaret de Saint-Jacques firent trois sorties victorieuses contre les Français, dont les cadavres commençaient à s'amonceler les uns sur les autres. L'artillerie arriva, et elle détruisit la muraille qui servait de rempart aux Suisses; les assaillants pénétrèrent dans le cimetière de Saint-Jacques, où une lutte corps à corps eut lieu; on mit le feu au lazaret, dont les murs s'écroulèrent, et trois semaines après, on retrouva dans leurs débris les corps de quatre-vingt-dix-neuf Suisses. Tous ceux qui étaient dans le cimetière se firent tuer les armes à la main; chaque confédéré, étendu mort, avait à ses côtés cinq ou six cadavres qu'il avait abattus. Les confédérés qui combattaient dans la plaine déployèrent la même valeur; enfin, dans cette journée, on compta onze cent quatre-vingt-dix Suisses restés sur le champ de bataille; les Français et leurs alliés perdirent neuf mille hommes. Des quinzs cents confédérés qui étaient partis pour marcher à la rencontre de l'ennemi, dix, dit Zschokke, s'échappèrent par la fuite; mais ils se couvrirent d'opprobre, et furent repoussés partout comme des lâches qui n'avaient pas voulu partager le glorieux trépas de leurs frères d'armes. Les nobles, comme nous avons déjà eu occasion d'en faire la remarque, avaient embrassé le parti des Zurichois, qui eux-même s'étaient alliés à la maison d'Autriche; le chevalier Burkard Monch, qui portait une haine violente à tous ceux qu'il regardait comme attachés au parti des révoltés, parcourait le champ de bataille, où il aperçut un confédéré qui luttait contre la mort. Emporté par la violence du ressentiment, il s'écria : « *Nous nous baignons aujourd'hui dans les roses.* » Le guerrier auquel il adressait ces paroles, saisit une pierre, et la lui lança contre le front : « *Mange*, lui dit-il, *une de ces roses.* » Le coup fut si violent, que trois jours après, Burkard Monch était mort. Le dauphin, effrayé de

MCD 2019

la lutte qu'il allait avoir à soutenir contre les confédérés, qui quittaient le siége de Zurich pour tourner leurs forces contre lui; le dauphin, disons-nous, s'empressa de signer un traité de paix le 28 octobre 1444. « *Sur mon honneur*, disait-il souvent, *on* » *n'a jamais vu un peuple plus brave que* » *ces Suisses; je me donnerai bien garde* » *de m'y frotter une seconde fois.* » Plus tard, lorsqu'il fut devenu roi de France, Louis XI, en apprenant que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, avait déclaré la guerre aux confédérés, s'écria : « *Mon cher cousin Charles ne sait pas en-* » *core, comme moi, à quels hommes il aura* » *à faire.* »

Il semblait que les confédérés, après avoir conclu la paix avec le dauphin, allaient porter un coup décisif et s'emparer de Zurich; mais on ne voit aucun ensemble régner dans les opérations militaires : ce sont des coups de main, des surprises entremêlées de négociations, qui tour à tour sont abandonnées, parce qu'on ne veut pas de concessions, puis que l'on renoue par lassitude de la guerre, mais qui n'amènent aucun résultat. Bâle, qui avait si longtemps tenu une conduite réservée, se déclara hautement en faveur des confédérés, et expulsa de son sein les nobles, qui récemment avaient combattu avec les Français : cette cité fournit même des troupes à la cause commune. Enfin, les Bâlois réunis aux Soleurois s'emparèrent de Rhinfeld [1445], qui était considérée comme la clef de l'Argovie, et dont les habitants leur étaient dévoués. La citadelle, construite sur un rocher avancé dans le Rhin, était défendue par Jean de Falkenstein et Hallwil, ayant sous leurs ordres une garnison autrichienne; ces nobles se sauvèrent à la faveur d'un déguisement, et la citadelle fut rasée. Jean de Rechberg conçut la pensée de se rendre maître de toute l'Argovie; au moment d'agir, Pilgrimm de Heudorf, qui lui avait promis un renfort de quatre mille Autrichiens, ne tint pas sa parole; le frère du bourguemestre de Stussi ne réussit pas non plus à surprendre Bade, où il avait des intelligences. La ville de Rapperschwyl eut encore à soutenir un second siége; mais elle fut vaillamment défendue par les Zurichois et par Jean de Rechberg; cependant ceux-ci éprouvèrent une défaite considérable près de Wolrau, dans une rencontre nocturne [16 septembre 1445]. L'année suivante, le 6 mars 1446, une bataille terrible eut lieu à Ragatz, dans le Sargans; Rechberg, qui avait dix mille Autrichiens sous ses ordres, fut battu par onze cents confédérés. Ce succès décisif donna naissance à de nouvelles négociations, qui, cette fois, eurent une heureuse issue. Les Zurichois, comme les autres cantons, sentaient la nécessité d'une pacification générale; on n'apercevait dans tout le nord de la Suisse que ruines; les villes et les bourgs étaient abandonnés; d'un autre côté, Ital Reding était mort comme son ancien adversaire Stussi. Quatre années cependant s'écoulèrent avant qu'un traité définitif pût être signé. Enfin, l'avoyer de Berne, Henri de Bubenberg, nommé médiateur entre les parties, prononça le 13 juillet 1450 une sentence arbitrale, en vertu de laquelle Zurich dut renoncer à son alliance avec l'Autriche. En retour, cette ville serait remise en possession de tout le territoire que les confédérés lui avaient enlevé, à l'exception des districts conquis au commencement de la guerre, le long des rives du lac Supérieur : tel est le nom que l'on donne à la partie du lac de Zurich qui est au sud-est de Rapperschwyl. On s'accorda, en outre, pour abandonner le Toggenbourg au sire de Raron, parent du dernier comte : dix-neuf ans plus tard il le vendit à l'abbé de Saint-Gall (1). Ainsi se termina cette guerre, qui avait désolé l'Helvétie pendant quinze ans : Zurich avait perdu à peu près la moitié de sa population. L'Autriche, de son côté, cessa de faire la guerre aux Suisses, sans qu'on trouve la plus légère trace dans l'histoire d'un traité de paix.

Il nous reste, pour compléter notre récit, à placer sous les yeux du lecteur un hardi coup de main, qui, pendant le cours des négociations, fut tenté par plusieurs nobles sur la ville de Rhinfeld, que l'Autriche avait hypothéquée à Guillaume de Grunenberg. Celui-ci ne pouvant s'en rendre

(1) Zschokke.

MCD 2019

maître, implora le secours de Falkenstein et de son ami Rechberg. Un dimanche, et lorsqu'on célèbre le service divin, des bateaux s'approchent de Rhinfeld ; ils portent un petit nombre d'hommes revêtus de longs vêtements gris : *Ce sont*, dirent les bateliers, *des pèlerins; ils reviennent de Notre-Dame-des-Hermites, et veulent dîner.* Ces paroles étaient à peine prononcées qu'écartant leurs manteaux, les prétendus pèlerins s'élancent sur le rivage, laissant apercevoir des cuirasses ; les soldats qui gardent les portes de la ville sont massacrés; cent vingt chevaliers, qui, dans un bois du voisinage, s'étaient dérobés à tous les regards, accourent et égorgent tout ce qu'ils rencontrent dans les rues, femmes, enfants et vieillards ; le reste de la population fut chassé et serait mort de faim, s'ils n'eussent trouvé un asile chez les bourgeois de Bâle et dans l'hôpital de cette cité. Bâle, indignée, entra en campagne, et dans un combat livré à Heffeingen ou Hesingen, elle triompha de Falkenstein et de Rechberg ; le premier de ces chevaliers fut blessé ; quant à Guillaume de Grunenberg, qui avait été l'instigateur de ce guet-apens, son château de Binzheim fut détruit de fond en comble. Lorsque la paix fut signée entre Zurich et les confédérés, Rhinfeld fit retour à l'Autriche, et les bourgeois qui en avaient été chassés durent être rétablis dans leurs foyers. Dès que les compagnons de Falkenstein et de Rechberg furent informés de cet acte de justice, ils démontèrent les portes, les fourneaux, les fenêtres, les meubles, enfin tous les ustensiles de ménage, ne laissant aux malheureux qu'ils avaient déjà pillés que les murs. Lors du coup de main à la suite duquel ils s'étaient emparés de cette cité, chacun d'eux avait eu en partage trois cents florins. Si la maison d'Autriche rentra dans sa possession de Rhinfeld, elle abandonna le comté de Kibourg aux Zurichois, entre les mains desquels elle l'avait mis en dépôt, comme garantie d'une somme considérable d'argent qu'elle leur devait. Ceux-ci, qui, dans le cours de la dernière guerre civile, avaient dépensé un million soixante-dix mille florins, retirèrent tous les fonds qu'ils avaient naguère prêtés.

Il est dans la nature des déchirements politiques, surtout entre confédérés, que des haines violentes survivent à la paix générale : telle était la position de Fribourg et de Berne. La première de ces cités avait donné, dans la guerre civile qui venait de s'éteindre, de fréquentes marques d'attachement à la maison d'Autriche, à laquelle elle appartenait ; elle n'avait pas non plus déguisé sa haine contre Berne. La paix rétablie, Fribourg eut beaucoup à se plaindre du maréchal Thuring de Hallwyl, gouverneur militaire, qui la foula aux pieds, destituant ses magistrats municipaux, et refusant de rendre les fonds que cette ville lui avait avancés. Les habitants de Fribourg, fatigués de tant d'excès, essayèrent de secouer un joug aussi odieux. Les Bernois, qui, à l'aide du mécontentement général, étaient parvenus à se créer un parti dans cette cité, comptaient bien, s'ils restaient les maîtres, en profiter pour détruire aussi près d'eux le pouvoir de la maison d'Autriche, voisinage qui les inquiétait. Des incidents nouveaux vinrent compliquer l'affaire ; le duc de Savoie voulait de son côté posséder Fribourg, qui lui avait emprunté deux cent mille florins : il réclama cette somme. La maison d'Autriche, voyant qu'elle ne pouvait conserver cette ville, la céda au prince de Savoie, et Thuring de Hallwyl reçut l'ordre de se retirer. Mais le maréchal ne voulait pas s'en aller les mains vides ; il annonça donc que le duc Albert d'Autriche allait arriver et régler la position définitive de Fribourg ; il était convenable que dans une pareille circonstance on lui fît une brillante réception dans la maison commune ; il invitait en conséquence les riches à prêter leur argenterie : ils n'osèrent pas refuser. Suivi de l'avoyer et des membres du conseil, Thuring de Hallwyl sort de la ville comme pour aller au-devant du duc ; arrivé à une certaine distance, et lorsqu'il aperçoit des cavaliers, il tire de sa poche une charte, par laquelle Albert se désistait de son droit de souveraineté sur Fribourg, et, la remettant entre les mains des magistrats, il leur dit : « Les avances que vous m'avez faites et l'argenterie que vous m'avez confiée sont le prix de votre indé-

MCD 2019

pendance » ; puis il s'éloigna au galop. Les Fribourgeois s'estimèrent fort heureux d'être délivrés de la maison d'Autriche, et comme c'était pour obtenir ce résultat que certains d'entre eux s'étaient momentanément rapprochés des Bernois, la haine nationale reprit le dessus, et ils préférèrent passer sous la domination de la Savoie, qu'ilsreconnurent solennellement le 10 juin 1452. Le duc prit l'engagement de ne faire élever aucun château-fort, et laissa aux Fribourgeois tous leurs anciens priviléges. Il importait sans doute à son propre salut que cette cité entrât dans la confédération ; mais la haine qui existait entre elle et Berne explique la conduite, d'ailleurs si impolitique, des habitants de Fribourg.

Si les confédérés dans les diverses guerres qu'ils avaient jusque-là entreprises, s'étaient montrés les meilleurs soldats de l'Europe, en retour le caractère national perdit momentanément ses qualités les plus précieuses. Les Suisses étaient jadis citoyens avant tout, et, s'ils prenaient les armes, c'était pour défendre leur indépendance menacée ; mais soit qu'ils vécussent au sein des villes ou dans les montagnes, ils chérissaient le travail. Désormais ils ne respiraient plus que le pillage : au lieu de se plaire dans leurs familles, ils avaient une soif continuelle de mouvement et d'agitation, et entre eux ils étaient devenus durs et querelleurs ; ils étaient, en outre, adonnés avec passion au vol. Les grands chemins étaient infestés de brigands qui ne respectaient ni le sexe, ni l'âge, ni le caractère ecclésiastique, ni le caractère révéré des ambassadeurs. Ils se livraient à des actes d'une atroce barbarie. Un jour une femme n'ayant pu apporter que la moitié de la rançon exigée pour son mari, on la contraignit à le voir exécuter au château de Farnsbourg. Une autre payait dix florins pour que l'on ne coupât que l'une des mains de son mari, et on les lui livra toutes les deux dans un panier (1). Telles étaient les mœurs de l'époque ; elles n'étaient pas seulement particulières aux chevaliers et aux gouverneurs nommés par la maison d'Autriche ; elles avaient envahi les habitudes des confédérés : elles en formaient la base. Les jeunes gens quittaient soit les villes soit les campagnes pour se mêler à toute expédition de guerre qui enflammait leur imagination ou leur promettait du butin. C'est ainsi que quoique la confédération fût liée par des traités avec Louis XI, douze cents Suisses prirent parti pour le comte de Charolais, dans la guerre du bien public qu'il fit contre le monarque des Gaules. Ce furent les premiers confédérés qui parurent en France, et, dit un écrivain du quinzième siècle « ils ont été ceux qui » ont donné le bruit à ceux qui sont venus » depuis ; car ils se gouvernaient très-vail- » lamment en tous lieux où ils se trou- » vaient. » Comine ajoute : « Les Suisses » prenaient *frommage* sans parler, et bu- » vaient merveilleux traits en très-beaux » pots de terre ; » mais, non contents des guerres étrangères où ils se mêlaient, les confédérés couraient aux armes sous le prétexte le plus frivole. Une fête militaire a lieu à Constance [1458] : un habitant de cette ville ne veut pas recevoir, de la part d'un Lucernois, un *plappart*, petite pièce de monnaie qui forme la vingt-neuvième partie d'un florin d'Empire ; il accompagne son refus d'un terme grossier. Cette injure arrive à la connaissance des Suisses qui prenaient part à la fête ; ils s'éloignent sur-le-champ, et portent le fer et la flamme dans les possessions que les habitants de Constance avaient dans la Thurgovie : ces derniers ne purent obtenir la paix qu'en donnant de l'argent. Au moment où ils revenaient de cette expédition, appelée la guerre des *Plapparts*, trois cents guerriers d'Uri, de Schwitz et d'Underwald demandaient aux habitants de Rapperschwyl, cité jusque-là si devouée à l'Autriche, de le recevoir pour une nuit. Cette demande fut agréée avec joie, et dans la nuit même Rapperschwyl signa un traité d'alliance avec les trois cantons [1458].

Un pareil fait était de nature à inspirer les plus vives inquiétudes au duc Sigismond ; mais, engagé dans une querelle avec le pape Pie II, il fut atteint par les foudres de l'excommunication. La cour de Rome ordonna aux Suisses de déclarer

(1) M. de Golbéry.

MCD 2019

la guerre au duc d'Autriche. Les confédérés n'en étaient plus au temps des scrupules ; ils prirent donc toute la Thurgovie, et la contraignirent à reconnaître leur domination, à la charge d'ailleurs de lui conserver ses droits et ses institutions judiciaires [1460]. Sigismond, qui acquérait à chaque instant la preuve que son pouvoir déclinait de plus en plus, concéda, moyennant finance, la cité de Winterthur aux Zurichois ; et, sept ou huit ans plus tard, il céda de la manière la plus authentique à la confédération tous ses droits sur la Thurgovie, que les cantons possédèrent en commun, à l'exception de Berne : cette province se composait alors de neuf villes et de cent soixante-dix bourgs ou villages. Deux années auparavant, c'est-à-dire en 1466, une guerre terrible porta le fer et la flamme sur les rives du Rhin, à partir de Schaffhouse jusqu'à Mulhouse : il s'agissait au fond de six deniers qu'un meunier retenait à l'un de ses garçons. Ce dernier se plaignit aux magistrats de Mulhouse, qui différèrent d'arranger ce léger différend. Le garçon meunier s'en alla en jurant qu'il viendrait plus tard se venger, et fit passer sous la porte de la cité une déclaration de guerre. Comme les nobles des environs désolaient les gens de Mulhouse, dans la crainte que l'un d'eux n'intervînt, on donna l'ordre à un sergent d'aller trouver le domestique du meunier dans un cabaret du village de Brunstatt. Mais à peine eut-il aperçu l'officier de justice qu'il prit la fuite, et rétrocéda ses droits au sire de Rogisheim, qui portait une haine mortelle aux gens de Mulhouse ; il en profita pour enlever dix habitants de la ville, et, se constituant de cette manière dans un véritable état d'hostilités, il fit éprouver une multitude d'insultes et d'avanies à la population tout entière.

Les citoyens de Mulhouse ravagèrent à leur tour les terres des seigneurs : les confédérés prirent parti contre la noblesse, qui se ligua entre elle ; les Bernois mirent à feu et à sang Habsheim, Brunstatt, Zillisheim et Fremmingen. Sigismond, comme duc d'Autriche, se déclara contre les Suisses, ces ennemis des gentilshommes. Les confédérés levèrent alors jusqu'à quinze mille hommes, et assiégèrent Waldshut : deux mille Autrichiens formèrent le projet d'entrer dans la place ; mais, sur le bruit qui se répandit que de nouvelles forces arrivaient, ils se débandèrent. Les Bernois allaient monter à l'assaut quand les députés arrivèrent au nom de Louis de Bavière, de Rodolphe de Bade, et de villes impériales, pour proposer une indemnité en argent. Mais les assiégeants qui comprenaient que Waldshut servirait de boulevard à la Suisse, refusèrent. Les autres cantons, qui attachaient moins d'importance à la conquête d'un rempart pour l'Helvétie, décidèrent qu'on accepterait une indemnité de dix mille florins : si le payement n'était pas effectué dans les dix mois, Waldshut ferait partie de la confédération. Les nobles, en se soumettant à cette humiliation, conservaient la pensée d'une prompte vengeance ; ils déterminèrent Sigismond à se rendre en France pour obtenir du roi Louis XI qu'il déclarât la guerre aux confédérés. Le monarque français, éclairé par l'expérience, ne voulut prendre aucun engagement sur ce point. Sigismond se rendit alors dans les murs d'Arras pour s'entendre avec le duc de Bourgogne, et lui engagea tout ce qu'il avait en Alsace, car il éprouvait le besoin le plus pressant d'argent. Le comte de Neufchâtel prit possession, au nom du duc de Bourgogne, et laissa pour bailli ou gouverneur Pierre de Hagenbach. Un pareil voisinage déplut aux confédérés ; il aurait fallu, pour éviter toute collision, que le nouveau gouverneur eût été doué de la plus grande prudence ; il n'en était pas ainsi : d'un autre côté, il savait que son maître, se regardant comme l'héritier de la maison d'Autriche, rêvait déjà la soumission complète de l'Helvétie. Charles le Téméraire, ainsi appelait-on le duc de Bourgogne, *vivait toujours l'épée au poing*, suivant l'expression d'un historien contemporain (1) ; il avait d'ailleurs une armée nombreuse que suivaient trois cents pièces d'artillerie et deux mille fourgons. Pierre de Hagenbach, pour commencer aussitôt la lutte, fit placer le dra-

(1) Olivier de la Marche.

MCD 2019

peau de Bourgogne sur le château-fort de Schenkenberg, propriété des Bernois : il fut cependant obligé de renoncer à cette entreprise ; mais il faisait semer partout le bruit qu'un royaume de Bourgogne allait être créé; il aurait pour capitale Besançon. Alors Berne écrivit aux autres cantons : *Confédérés, songez-y bien! conservons l'honneur et nos antiques libertés.* Charles le Téméraire vint lui-même en Alsace; les soldats flamands qui l'accompagnaient s'abandonnèrent à toute sorte d'excès. Nicolas de Scharnachthal et Petermann de Wabern, anciens avoyers de Berne, vinrent trouver le duc de Bourgogne pour se plaindre des injures que Pierre de Hagenbach proférait contre les Suisses. Ils dénoncèrent aussi au prince les vexations que ce gouverneur faisait éprouver à leurs commerçants appelés dans l'Alsace par leurs affaires. Ces deux anciens chefs d'une république furent obligés de parler à genoux : cette étiquette les blessa profondément, et accrut la haine que l'Helvétie portait au duc de Bourgogne. Sigismond, duc d'Autriche, et en même temps empereur d'Allemagne, avait déjà conçu des soupçons contre Charles le Téméraire, et les nobles employaient toute leur influence à réconcilier les Suisses avec la maison d'Autriche. Ce n'est pas tout; Louis XI, qui songeait sans cesse à l'abaissement de la maison de Bourgogne, signa un traité secret avec les confédérés, par lequel il était tenu de leur fournir des subsides : tout se préparait pour une guerre; elle devait être sanglante.

Sur ces entrefaites, Hagenbach se présente inopinément le jour du vendredi saint dans une église, et ordonne au curé de lui dire la messe ; il change ensuite les membres du conseil de la ville, et se livre à d'effroyables débauches. Il ordonne, le jour de Pâques, à tous les habitants de travailler à une tête de pont qu'il fait construire à Brisach, et fait plonger dans les fers un bourgeois. Le frère de ce dernier se jette sur le gouverneur ; on le mène devant le bourguemestre, qui ordonne qu'on le mette en prison ; les soldats qui lui servent de gardes se retirent, trop heureux de pouvoir quitter la ville. Pendant ce temps, Hermann d'Eptingue, suivi de deux cents cavaliers, fait prêter serment à l'empereur dans toute l'Alsace. Hagenbach est mis en jugement; Iselin de Bâle, comme organe du ministère public, l'accuse d'avoir répandu le sang innocent, foulé au pied des lois impériales, et violé des femmes et des religieuses. L'avocat de l'ancien gouverneur dit qu'il ne doit rendre compte de ses actions qu'au duc de Bourgogne; quant aux femmes dont on lui reproche la possession, il a acheté leur faveur : « *Nulla* » *invita, sed suum omnes pretium accepisse.*» Pierre Hagenbach prit la parole après son défenseur; on prononça ensuite la sentence : « Pierre Hagenbach, dit un héraut, » je suis fâché de te dire que tes actions te » font perdre l'honneur chevaleresque et » la vie. On m'ordonne de t'arracher les » insignes de tes distinctions, mais je ne » les vois pas. Ainsi donc, au nom de » notre protecteur céleste saint Georges, » et en vertu des serments que tu as toi- » même prêtés, je te déclare à la face de » l'univers, toi, Pierre de Hagenbach, » déchu des honneurs de la chevalerie. Et » vous, chevaliers, et vous, jeunes gens, » qui aspirez à la chevalerie, souvenez- » vous de cet exemple et de vos devoirs. » L'exécution eut lieu la nuit, à la lueur des flambeaux. Au moment de recevoir le coup mortel, Hagenbach dit : « Je vois la mort » avec indifférence; je gémis sur le sang » que fera verser cette journée ; mon maître » me vengera. Vous que j'ai gouvernés » pendant trois ans et demi, pardonnez- » moi le mal que j'ai fait ; j'étais homme, » priez pour moi. »

Étienne d'Hagenbach, frère de celui qui qui venait d'être décapité, s'avance à la tête d'une armée nombreuse, mettant tout à feu et à sang ; les Bâlois, sans perdre de temps, occupent Delle, et les Bernois convoquent une diète à Lucerne. Charles le Téméraire assiégeait dans ce moment la ville de Nuys, où depuis onze mois il rencontrait une résistance dont il ne pouvait triompher ; comme on s'attendait à une invasion prochaine de la part de ce prince, les cantons s'en remirent à Berne sur le parti qu'il y avait à prendre : cette héroïque

MCD 2019

cité envoya déclarer la guerre au duc de Bourgogne. Les confédérés, au nombre d'environ huit mille hommes, envahissent la Franche-Comté pour mettre le siége devant Héricourt. Le 13 novembre 1474, une bataille a lieu entre les Suisses et l'armée bourguignonne, composée de vingt mille combattants ; ceux-ci sont mis en fuite, et ne doivent leur salut qu'à l'obscurité de la nuit. Héricourt se rendit ; d'autres confédérés, après quatre heures d'assaut, restèrent maîtres de la citadelle et de la ville de Pontarlier. Le comte de Roussi et Louis de Châlons, frère du prince d'Orange, accoururent avec douze mille hommes pour s'emparer des défilés. Les Suisses, des murailles de Pontarlier, firent éprouver une grande perte aux Bourguignons, puisqu'ils brûlèrent la ville : comme ils étaient mal équipés, ils se retirèrent ensuite, emmenant leur butin. Quand on sut à Berne que les Suisses s'étaient retirés sans en venir aux mains avec le comte de Roussi et le frère du prince d'Orange, on se déchaîna contre eux, et on leur envoya un renfort de deux mille cinq cents hommes, placés sous les ordres de Diesbach. La rencontre s'opéra en route avec l'armée qui revenait ; celle-ci, sensible au mécontentement qu'on avait témoigné, demanda à retourner à l'ennemi ; ils prirent tous ensemble la route de Pontarlier. Mais tout à coup ils aperçurent dans une plaine cinq corps de cavalerie, composés chacun de deux mille hommes. Diesbach se forma sur le champ en bataille, mais ils ne furent pas attaqués. Granson et son château tombèrent au pouvoir des Suisses, qui le prirent sans même avoir de l'artillerie; ils s'emparèrent d'Orbe, cette clef de la Bourgogne, de la Savoie et de la Suisse. Mais Sigismond et Louis XI signèrent un traité de paix avec Charles le Téméraire, de sorte que les confédérés furent abondonnés à leurs seules ressources ; ils cherchèrent à obtenir la paix ; le duc de Bourgogne refusa toutes les conditions qu'ils lui proposaient, et, dans le mois de mars 1476, il traversa le Jura. Il avait sous ses drapeaux soixante mille hommes ; ils étaient accompagnés, suivant le témoignage des historiens du temps, « *de grandes bandes de valets, marchands et* » *filles de joyeux amour, multitude qui* » *bruyait de loin.* »

Les Suisses avaient établi une garnison à Granson ; mais le comte de Romont, attaché au parti bourguignon, avait des amis dévoués dans la cité d'Orbe, et, une nuit, quinze cents soldats de Charles le Téméraire se glissèrent au milieu de la nuit, criant dans les rues : *à moi Bourgogne! vive Bourgogne! ville gagnée!* Soixante-dix bourgeois, s'armant, parvinrent à se frayer une route vers la citadelle, qui les reçut. Le comte de Romont somma les guerriers qui défendaient le château-fort d'Orbe de se rendre sous peine d'être passés sous les armes ; ils répondirent par des décharges de coups de pierres. On mit le feu à la citadelle ; alors le Suisses exécutèrent une sortie dans laquelle le chef bourguignon fut blessé. Ils s'emparèrent de vivres dans le voisinage, et, avant de rentrer, informèrent Berne qu'ils conserveraient leur poste. A Granson, le chef de la garnison, Brandolf de Stein fut livré par trahison aux Bourguignons ; mais le château-fort de la ville refusa de se rendre, encouragé par son commandant, qui criait: « *J'aime mieux mourir que de faire tort à la* » *cause de mes compatriotes.* » Vers cette époque, Nicolas de Scharnachthal, envoyé de Berne, se rendit dans les murs de Morat à la tête de huit mille hommes ; Pierre de Faucigny accourut avec cinq cents hommes de Fribourg ; huit cents Soleurois et deux cents Biennois, amenèrent aussi leur glorieuse bannière. Le duc de Bourgogne était arrêté depuis deux jours par l'intrépide résistance que lui opposait la garnison de Granson ; cependant les murs étaient écroulés, et les Suisses paraissaient perdus sans retour ; mais ils ne se rendaient pas ; ils voulaient attendre auparavant les ordres de leurs confédérés. Le seigneur de Ronchamp, qui connaissait la plupart de ces guerriers, leur dit : « Vos compatriotes ne » peuvent plus vous secourir, Fribourg est » prise, et tous ses habitants sont enterrés » sous ses décombres. Berne a remis ses » clefs au duc ; Soleure s'est soumise ; si » vous persistez à tenir, aucune force hu- » maine ne peut vous sauver. Le duc m'a » permis de vous offrir une capitulation ;

MCD 2019

» croyez-en ma parole, vous vous retirerez » libres, sains et saufs. » Les Suisses ajoutèrent foi à cette promesse et se rendirent, malgré les observations judicieuses du jeune Muller, l'un de leurs chefs, qui se méfiait du seigneur de Ronchamp. Lorsque les Suisses furent conduits devant le duc de Bourgogne, il demanda : *Quelles gens sont ceci?* et les livra au grand prévôt de son armée, qui les fit pendre à des arbres ou noyer dans le lac ; il en mourut environ quatre cent cinquante.

Charles le Téméraire arriva le lendemain à Vaumarcus. Tandis que les confédérés s'emparaient de Boudry et d'autres bourgs du voisinage, l'avoyer de Scharnachthal avait établi son quartier général à Neufchâtel, où vinrent se réunir deux mille cinq cents hommes de Zurich, de Bade et de la Thurgovie ; puis les braves de Bâle, de Strasbourg, de Colmar, de Kaisersberg, de Schelestadt, enfin dix-huit cents Lucernois, quatre mille montagnards, les guerriers de Schwitz, sous les ordres du petit-fils d'Ital Reding, les contingents de Gall et d'Appenzel, arrivèrent à leur tour pour concourir au salut commun ; Hermann d'Eptingue conduisit aux Suisses toute la cavalerie de l'archiduc. Quand le duc de Bourgogne sut que les Suisses s'approchaient, il s'écria : *Marchons à ces vilains; ce ne sont pas gens pour nous.* Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence l'une de l'autre. Au lac s'appuyait la droite de Charles ; sa gauche au Jura ; il avait au nord une redoutable artillerie qui défendait les rivages de l'Arnou ; les bagages du ducs de Bourgogne, établis sur les derrières, formaient un rempart entouré lui-même de canons. Les Suisses étaient au plus vingt mille hommes, c'est-à-dire deux tiers moins que leurs ennemis. Les confédérés résolurent de forcer Charles à sortir de sa position, en livrant une attaque à Vaumarcus. Le lendemain, 3 mars 1476, au petit point du jour, une avant-garde composée de guerriers de Lucerne, de Schwitz et de l'Oberland Bernois, débouchèrent dans les vignobles qui s'étendent entre le Jura et le lac, et se préparèrent à l'attaque ; ils furent bientôt rejoints par les contingents de Berne et de Fribourg. Tous ensemble tombèrent à genoux et firent leur prière. Les Bourguignons s'imaginèrent qu'ils demandaient *Merci*, et laissèrent échapper de grands éclats de rire ; puis se précipitèrent sur les rangs des confédérés pour les rompre. Leurs efforts se brisèrent contre leurs longues lances ; alors ceux-ci reprirent tout à coup l'offensive, se firent jour à travers les bataillons de Charles, tandis que d'autres contenaient les ennemis qui cherchaient à déborder le carré que les Suisses avait formé. A peine était-il atteint par l'artillerie du duc de Bourgogne, qu'on avait établie beaucoup trop haut. Charles, dans son impatience, lança six mille hommes de cavalerie sur le même carré ; il ne put être entamé. Dans ce moment, les hauteurs de Bonvillers et de Champigny retentissent de sons lugubres ; ce sont les montagnards d'Uri et d'Underwald, et les bannières de Zurich et de Schaffhouse. Trois heures de l'après-midi sonnent ; le temps, qui jusque-là avait été couvert, devient radieux, et les rayons du soleil se jouent sur les armures si brillantes des soldats. « *Qu'est ceci?* demanda le duc de Bourgogne à Brandolf de Stein, son prisonnier (1). — *Ce sont les véritables Suisses, les montagnards qui ont vu fuir devant eux les Autrichiens.* — *Malheur à nous!* répondit Charles ; *une poignée de ces braves nous tient en échec depuis le point du jour ; que ferons-nous quand nous aurons à combattre toute cette armée?* » Un decouragement général éclate parmi les Bourguignons ; le duc parcourt leurs rangs ; il cherche à les ranimer. Sur ces entrefaites, les Suisses, à la suite du feu le plus meurtrier, engagent une lutte corps à corps, dans laquelle succombent leurs ennemis. En vain Charles, à la tête de la cavalerie, donne l'exemple du courage ; en vain, il essaye d'arrêter ses fantassins dans leur fuite ; lui-même est entraîné, et il ne trouve de retraite assurée qu'à Nozeroy, au delà du Jura. De cette armée si nombreuse, il n'a plus que cinq cavaliers qui lui ont servi d'escorte : telle

(1) C'était l'ancien commandant de Grauson, qui était tombé, par trahison, entre les mains des Bourguignons.

MCD 2019

fut la journée, ou, si l'on aime mieux, la déroute de Granson.

Les confédérés, incapables de goûter quelques moments de repos, s'attachent à la poursuite des Bourguignons. Mais quand les guerriers de Berne et de Fribourg reconnurent, pendus à des arbres devant Granson, les corps de leurs compatriotes, rien ne put contenir leur rage, et ils s'élancèrent à l'assaut de la citadelle de la ville. Les soldats de Charles ouvrent les portes et demandent grâce aux vainqueurs; ils sont impitoyables, et chaque Suisse que l'on arrache de la branche d'arbre où il est suspendu, est remplacé par un Bourguignon; d'autres sont jetés de la tour sur des rochers, où ils périssent écrasés et en lambeaux. Le butin fut immense; évalué alors à trois millions, il équivaudrait de nos jours à une somme décuple : sans compter les munitions, les chevaux, l'artillerie, les vivres, on prit vingt-sept bannières et cinq cent cinquante drapeaux. Les confédérés se partagèrent ces divers objets, et l'artillerie fut répartie entre les places frontières. On admirait surtout la magnificence des tentes, celle où était la chapelle, une autre qui renfermait la chancellerie, enfin le pavillon du duc de Bourgogne, un des plus beaux et des plus riches du monde. L'or, les pierreries étaient partout, les diamants les plus riches de la terre furent trouvés par des hommes qui n'en connaissaient pas la valeur, et vendus à vil prix; le régent était le troisième pour la grosseur et le premier pour la beauté; il appartint d'abord aux Lucernois, puis aux rois de Portugal, enfin à la couronne de France (1). Louis XI, qui, dans l'espoir d'obtenir en mariage pour le dauphin la fille de Charles le Téméraire, avait abandonné les Suisses, était dans ce moment à Lyon, où il eut connaissance du résultat de la bataille de Granson, qu'il apprit avec joie; néanmoins, il fit l'accueil le plus bienveillant à l'ambassadeur que lui envoya le duc de Bourgogne. Ce dernier, qui portait tout à l'extrême, au lieu d'entrer en arrangement avec les Suisses, se composa une armée encore plus considérable que la première; il prit un homme sur six, un denier sur six, et fit main basse sur les métaux précieux; il dépouilla toutes ses villes de Bourgogne et des Pays-Bas de leur artillerie; il réunit jusqu'à quinze cents pièces de canon, et il s'empara du pays de Vaud. Les Suisses, de leur côté, évacuèrent Joigne et les Clefs. Berne, qui avait à craindre, avant tous les autres confédérés, les suites de la nouvelle invasion des Bourguignons, ne recula devant aucune espèce de sacrifice, et chaque père de famille qui avait deux enfants mâles, voulut que l'un d'eux prît les armes. Tous les Suisses accoururent à la défense de Morat, comme pour remplir un devoir national; car ce point était l'*ouvrage avancé* de Berne. Morat fut défendue par Adrien de Babenberg, qui comptait seize cents guerriers sous ses ordres, ainsi que les bourgeois de la ville. Charles s'avance dans l'Helvétie; au moment où il passe ses soldats en revue sur le plateau qui domine Lausanne, il leur adresse le discours suivant : « Oui, la for-
» tune nous fut un jour infidèle... Mais
» vous, devant qui trembla la France, vous
» qui avez dompté Liége, anéanti la Lor-
» raine, ne vengerez-vous pas votre maître
» de ces paysans? Qu'ai-je donc fait aux
» Suisses? Qui a fait périr mon gouver-
» neur Hagenbach? Qui m'a forcé à la
» guerre? Qui apporte la dévastation dans
» nos paisibles provinces? L'orgueil de
» ces gens pourra-t-il anéantir l'honneur
» de la Bourgogne et la mémoire de mon
» père? Non, je le jure! il n'en sera pas
» ainsi. Je vous abandonne le butin fait
» sur l'ennemi; à vous les habitations, les
» villes, les richesses des Suisses... A moi
» la seule vengeance! Oui, par saint Geor-
» ges, nous nous vengerons! » Les soldats répondirent à ce discours par des acclamations universelles et par le cri de *Vive Bourgogne!* (1).

Charles se dirigea ensuite sur Morat, où commandait l'intrépide Babenberg; après avoir passé en revue ses soldats, il leur dit : « Compagnous, veillez! dans Morat réside
» le salut de la patrie; veillez! La Suisse
« n'a qu'un seul boulevard, c'est votre

(1) Golbéry.

(1) Golbéry.

MCD 2019

» valeur, c'est votre fermeté. » Les habitants prêtèrent serment entre ses mains et on convint qu'on tuerait sans pitié tout homme qui proférerait de lâches pensées, ou qui, seulement, insinuerait de timides conseils. Tout s'agitait en Suisse ; les guerriers succédaient jour et nuit aux guerriers; déjà les confédérés défendaient les ponts de la Sarine, à Laupen et à Gummi-nen. Les portes de Morat restèrent ouvertes provisoirement; le conseil délibérait sans cesse, et sur la tour on avait établi une grand'garde qui faisait des signaux aux éclaireurs du dehors. Bâle fit partir deux mille hommes ; Louis dOEttingen amena des Strasbourgeois ; on vit aussi se présenter les contingents des autres villes de l'Alsace. René, duc de Lorraine, dont Charles avait ravagé les États, offrit son bras aux confédérés ; il n'avait avec lui qu'une centaine de soldats, et quelques pièces d'or composaient toute sa fortune. Au moment où, sur la frontière de la Lorraine, il assistait à la messe, une vieille femme lui donna une bourse en ajoutant : « *Monseigneur, c'est pour aider à notre* » *délivrance.* » Le duc de Bourgogne assiégea Morat; trois heures d'assaut furent données sans succès ; sur les murs à moitié écroulés, les Suisses oppposaient une résistance invincible, et les corps des soldats de Charles remplissaient les fossés. Au milieu de tant de périls qui le pressaient, comme gouverneur de Morat, car il eut pendant dix jours à soutenir les efforts d'une armée de soixante mille hommes, Babenberg écrivait à Berne : « Tant qu'il y » aura du sang dans nos veines, pas un » de nous ne cédera. » Cependant on suppliait les cantons en retard d'envoyer au plus tôt leurs guerriers ; Jean Waldmann se plaignait des délais qu'apportaient les Zurichois; il faisait répandre partout les détails de la résistance de Morat, où l'on s'était battu jusque dans les souterrains : « L'ennemi, disait-il, est trois fois plus » nombreux que vous ne l'avez vu à Gran-» son ; mais il nous appartient, il n'échap-» pera pas à notre glaive. » Une sorte de levée en masse s'opéra dans l'Helvétie ; trois mille hommes de Zurich se mirent en marche, sans compter les guerriers de la Thurgovie et de Sargans ; enfin on accourait de toutes parts pour délivrer Morat. Malgré les torrents de pluie qui rompaient toutes les routes, les confédérés firent vingt-cinq lieues en deux jours et demi; le peuple de Berne était en prières dans les églises ; au moment où Jean Waldmann arriva avec trois mille Zurichois, les illuminations éclairèrent spontanément la ville, et à la porte de chaque maison, des tables étaient dressées et couvertes de vivres; les soldats, après avoir pris leur repas et goûté quelques heures de repos, se mirent en marche pour aller rejoindre l'armée fédérale ; ils partirent à dix heures du soir, malgré les torrents de pluie qui tombaient.

Le lendemain 22 juin 1476, des nuages épais obscurcissaient le ciel ; peu à peu cependant ils se dissipèrent. Les confédérés, dont les sentiments religieux ne se démentaient dans aucune occasion, entendirent la messe à Gumminen ; chaque corps d'armée alla ensuite prendre la position qui lui était assignée. Les Suisses étaient en tout trente-quatre mille combattants ; mais remplis d'une telle ardeur, que, pour se battre plus tôt, la plupart ne voulurent pas prendre leur repas du matin. L'avant-garde fut placée sous les ordres de Jean de Hallwyl, gentilhomme de l'Argovie ; il commandait aux guerriers de l'Oberland, de l'Entlibuch, auxquels étaient réunis les Waldstett. Le duc de Lorraine marchait en tête des arquebusiers, des hallebardiers et de l'artillerie ; Jean Waldmann occupait le centre, il avait avec lui toutes les bannières des confédérés, ainsi que la ligue inférieure ; quand à l'arrière-garde, elle avait pour chef le Lucernois Gaspard de Hertenstein. Charles ne respirait plus que pour livrer bataille, il vit donc avec joie les dispositions militaires des confédérés, et plaça son infanterie en colonnes profondes, vis à-vis de l'avant-garde ennemie ; sa cavalerie s'étendait aux ailes, tandis que l'artillerie était en avant. De nouveaux nuages couvrirent dans ce moment l'horizon, et amenèrent une pluie abondante. Avant qu'on en fût aux mains, les comtes de Tierstein, d'OEttingen et Guillaume Herter, donnèrent l'accolade de chevalier à René, duc de Lorraine, et à un certain nombre de ca-

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL MADRID



pitaines, abstraction faite de la naissance. Les Bourguignons avançaient; Hallwyl fit faire halte, et adressa à ses troupes les paroles suivantes : (1) « Braves confédérés, » voici devant vous les meurtriers de vos » frères de Granson; vous avez désiré la » vengeance; mais ils sont nombreux, son- » gez-y. Songez aussi qu'à ce même jour, » il y a cent trente-sept ans, vos aïeux à » Laupen ont renversé d'innombrables » ennemis. Le même Dieu gouverne la » terre; le même courage vit en vous; » que chacun combatte comme si le succès » de la journée dépendait de lui seul. » Frères! afin que celui qui sauva nos » aïeux soit avec nous aussi, recueillez- » vous et priez. »

Les confédérés tombent tous à genoux; ils priaient encore que le soleil perçant les nuages, jeta la plus vive clarté. Aussitôt Hallwyl, brandissant son épée, s'écrie : « Levons-nous, levons-nous, confédérés! » Dieu vient éclairer votre victoire. » Les Bourguignons avaient beaucoup souffert de la pluie, les arcs des archers étaient détendus : malgré l'impatience de Charles, ils allaient rentrer dans leur camp, lorsque l'avant-garde suisse commença, contre les troupes du duc, un feu épouvantable; mais l'artillerie tirait trop haut. Les Bourguignons en profitèrent pour porter la mort dans les rangs des confédérés, et parmi ceux des Lorrains; leur duc, dont le cheval fut tué, se vit réduit à combattre longtemps à pied. Cependant les soldats de Hallwyl réussirent à prendre les ennemis en flanc; les confédérés se précipitent alors dans les fossés, les franchissent et engagent avec les artilleurs une lutte corps à corps : elle est terrible; mais ils tournent contre les Bourguignons leurs propres batteries, et les forcent à rejoindre le gros de l'armée, qui se tenait entre Courtlevon et le Bec-la-Grange. Sur ce point se trouvaient le prince d'Orange et Philippe de Crèvecœur; la gauche était occupée par le bâtard Antoine et Rodolphe de Ravenstein; à la droite était Charles le Téméraire, avec un prince napolitain et un duc de Sommerset, ayant sous ses drapeaux des Anglais. Les confédérés sont déjà maîtres des hauteurs de Courgevaux; Waldmann enfonce le centre, tandis que Bubenberg, sorti de Morat, porte l'épouvante parmi les troupes lombardes, rangées sous les arbres, sur le rivage du lac. Le duc de Sommerset et ses soldats combattirent avec la valeur la plus intrépide; mais le chef anglais, frappé d'une balle, mourut sur le coup; ses soldats cédèrent à l'impétuosité suisse. Dans ce moment, le corps de Hertenstein couronna les hauteurs, derrière les Bourguignons, tandis que le comte de Gruyères interceptait la route de Lausanne. Une terreur universelle s'empara de l'armée ennemie, et Charles, reconnaissant que tout était perdu, prit la fuite. Quant à ses troupes, incapables de se rallier, elles s'éparpillèrent; depuis le champ de bataille jusqu'à Avenches ce ne fut plus qu'un massacre; le Suisses tuaient sans pitié, criant : *Granson! Granson!* Plus de dix mille cadavres bourguignons furent jetés pêle-mêle dans des fossés pleins de chaux vive; plus tard, on éleva un ossuaire pour rappeler le souvenir de cette victoire, et on plaça l'inscription suivante : « *D. O. M.* » (*Deo, Optimo, Maximo*), *Caroli inclyti* » *et fortissimi, Burgundiæ ducis, exercitus* » *Moratum obsidens, ob Helvetiis cæsus,* » *hoc sui monumentum reliquit.* » Voici la traduction de cette épitaphe : « A la » gloire du Seigneur notre Dieu, très- » bon et très-grand; le duc de Bourgogne, » très-illustre et très-vaillant, assiégeait » Morat quand son armée, détruite par les » Suisses, a laissé ce monument de son » passage. » (1)

Les Suisses, revenus de la poursuite de l'ennemi, restèrent trois jours sur le champ de bataille, afin, suivant l'ancien usage, de montrer que nul n'était venu leur contester leur triomphe; puis ils retournèrent dans leurs maisons : « Petite, dit un chro- » niqueur, petite fut la perte des ligues » (confédérés); cent trente dans l'assaut » des pals et canons; les coulevrenades et » batteries frappèrent deux cent quatre-

(1) Golbéry.

(1) Cet ossuaire a été détruit en 1798, lors de la guerre de la France contre la Suisse, par un bataillon de la *Côte-d'Or*, appartenant à l'ancienne province de Bourgogne.

MCD 2019

» vingts. « En place des *préciosités* prises » à Granson, dit encore le même chroni- » queur, « messieurs des ligues trouvèrent » à Morat deux mille courtisaines et joyeu- » ses donzelles; et, délibérant que telles » marchandises ne bâilleraient grand pro- » fit aux leurs, si les laissèrent-ils cou- » rir. » Une immense artillerie était tombée au pouvoir des confédérés; ils en firent don, du moins pour la plus grande partie, aux gens de Berne et de Fribourg : ceux-ci, après avoir réuni douze mille combattants, s'emparèrent du pays de Vaud. D'un autre côté, le duc René de Lorraine, qui avait pris une part glorieuse à la bataille de Morat, reçut, comme auxiliaires, huit mille Suisses; il avait déjà repris sa capitale lorsque Charles le Téméraire vint l'assiéger encore. Mais ce prince, après avoir éprouvé une nouvelle défaite, trouva la mort sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477. Ainsi périt le duc de Bourgogne, qui, par ses revers, agrandit la gloire des Suisses; car il était l'un des princes les plus puissants du quinzième siècle.

Charles eut à peine fermé l'œil que les divers princes de l'Europe songèrent à s'emparer de ses États qu'il avait laissés à sa fille Marie. Nous n'entrerons pas dans le récit de ces faits, qui ne tiennent pas d'une manière intime à l'histoire des Suisses; nous dirons seulement que les Etats de la haute Bourgogne leur demandèrent à faire la paix, et à être admis dans la confédération. Les Bernois, dont la politique embrassait toujours l'avenir, en profitant néanmoins des avantages du présent, les Bernois insistaient pour qu'on accueillît cette proposition : « Il convient aux Suis- » ses, disaient-ils, d'avoir désormais le » Jura et les Vosges pour rempart contre » la France. » Mais les petits cantons, cédant à un sentiment d'envie, redoutèrent de perdre leur influence si la confédération possédait dans son sein des contrées aussi vastes que la haute Bourgogne. Cédant à la crainte que l'harmonie fût rompue entre les Helvétiens, on rejeta une demande qui aurait eu pour résultat de couvrir les frontières de la patrie. Les vainqueurs de Charles le Téméraire renoncèrent donc à profiter de l'ouverture qui leur avait été faite, et se contentèrent de recevoir cent cinquante mille florins; en un mot, ils se firent payer le prix de leur sang par l'héritière du duc de Bourgogne. Ils signèrent aussi un traité d'alliance avec Louis XI, en vertu duquel ils lui vendirent le droit d'enrôler des troupes dans l'Helvétie, se chargeant de lui fournir des régiments toujours prêts à marcher à ses ordres. Le roi de France, qui avait le génie de la corruption, donna des sommes immenses aux baillis, aux gentilshommes et aux magistrats, qui devinrent, eux ou leurs fils, les chefs de ces mêmes soldats que nous verrons plus tard aller offrir leurs bras à tous les princes, et combattre souvent les uns contre les autres. Ainsi, ces républicains, qui ne prenaient jadis les armes que pour conquérir ou conserver leur indépendance, se firent les stipendiaires des monarques qu'ils traitaient de tyrans. Ce rôle, que remplirent les Suisses avec joie, avec dévouement, indique qu'un grand changement s'était opéré dans les mœurs nationales. En effet, elles se pervertirent à la suite des grandes victoires remportées par les Bourguignons, et qui répandirent tant de sommes considérables dans le pays : ce fut dans ce temps que Frischi-Ander-Halde inventa la cérémonie de la coupe. C'était un grand bocal de buis, artistement ciselé, que l'on promenait processionnellement dans les villes et les campagnes. Frischi avait autrefois vaincu les Autrichiens; il avait aussi combattu les Bourguignons. On choisissait pour porter le bocal un homme de sa taille : avec lui était une femme vêtue comme autrefois celle de Frischi; le cortége était précédé de chevaliers, et l'on faisait boire tous les passants (1).

Dans ce même temps une foule d'aventuriers infestait l'Helvétie, se livrant au brigandage. Quelques-uns d'entre eux, réunis à Zug dans le temps du carnaval, se plaignirent que le butin enlevé aux Bourguignons avait été inégalement réparti, et que les membres des grandes familles de Berne et de Fribourg s'en étaient adjugé la meilleure partie : puis, au milieu des libations, ils décidèrent qu'ils feraient ren-

(1) Golbéry.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

*Demorainé dot.* Pl. 105. *Pardinel sculp*

1 2 3. COSTUMES DES HABITANS DU CANTON DE S.t GALL. 4. VACHER DU CANTON DE SWITZ.

SUISSE.

*Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 7*

dre gorge à ceux qu'ils traitaient d'effrontés malfaiteurs ; ils se mirent aussitôt en route, s'appelant eux-mêmes *la bande ou confrérie des extravagants*. Ils se portèrent d'abord sur Genève, qui était en retard d'acquitter une contribution qui lui avait été demandée lors de la guerre contre les Bourguignons. Cette cité s'imposa des sacrifices pour se débarrasser de pareils visiteurs ; la confrérie des extravagants alla ensuite à Berne et à Fribourg : la diète intervint, et ce mouvement, qui pouvait amener une guerre civile, s'arrêta. La maison de Savoie, qui depuis vingt-cinq ans possédait Fribourg, déclara que cette ville rentrerait désormais dans ses anciens priviléges comme cité libre et impériale. Un traité fut en conséquence signé entre la duchesse régente et Berne, qui en retour rendit le pays de Vaud qu'elle avait à titre d'hypothèque. Ce traité si important fut signé le 23 août 1477, et Berne réussit à s'assurer la prépondérance dans une ville si voisine de ses frontières. Quant aux Fribourgeois, ils se chargèrent, en retour de leur affranchissement, d'acquitter certaine partie des dettes de la maison de Savoie.

La guerre était devenue comme l'état naturel des Suisses, et ils saisissaient la plus légère occasion qui leur permettait de prendre part aux hostilités où leur courage trouvait à se développer. Les habitants du val Levantine se regardaient comme seuls propriétaires d'un bois où des sujets du duc de Milan avaient été faire des coupes; ils allèrent faire entendre leurs plaintes aux jeunes gens d'Uri, qui coururent aux armes et franchirent le mont Saint-Gothard. Ils réclamèrent ensuite le concours des autres cantons, qui furent loin d'approuver leur conduite téméraire. Cependant on reconnut qu'il était impossible d'abandonner Uri. Adrien de Bubenberg, qui, dans les murs de Morat, s'était couvert de gloire, amena trois mille Bernois ; Soleure, Fribourg firent partir leurs contingents, et Waldmann se présenta avec les guerriers de Zurich. La régente du duché de Milan fit couvrir la frontière par un corps de dix-huit mille hommes. Les Suisses arrivèrent promptement devant Bellinzona, dont ils escaladèrent la première enceinte ; mais ils s'arrêtèrent, redoutant d'exposer au pillage une cité, centre d'un si grand commerce. L'armée se retira donc, laissant l'avant-garde sur la frontière : cette avant-garde, établie dans le village de Giornico, se composait de six cents hommes appartenant aux contingents d'Uri, de Zurich, de Lucerne et de Schwitz. Borelli, qui commandait les troupes milanaises, se dirigea avec des forces considérables sur le village de Giornico ; un froid très-rigoureux régnait ; on était au 28 décembre 1478. Les Suisses furent prévenus que l'ennemi s'avançait ; le juge Stanga, capitaine des Levantins, leur donna un conseil excellent, et dont ils profitèrent ; faisant refluer les eaux du Tésin sur les prairies qui s'étendaient entre eux et l'ennemi, ces prairies se trouvèrent aussitôt couvertes d'une glace épaisse, et les soldats attachèrent à leur chaussure des crampons en fer. Les chevaux des Milanais tombèrent tous avec leurs cavaliers, tandis que les fantassins avaient beaucoup de peine à se soutenir en s'appuyant même sur leurs hallebardes. Les Suisses, au contraire, maîtres de tous leurs mouvements, assaillirent les Milanais avec impétuosité, et les taillèrent en pièces; plus de quinze cents furent tués : le reste prit la fuite. Le juge Stanga, qui avait déployé la plus brillante valeur, reçut une blessure tellement dangereuse, que de retour il expira devant la porte de sa maison. Milan, grâce à l'intervention de Louis XI, obtint la paix ; le val de Levantine fut donné en toute propriété et à titre de fief aux gens d'Uri ; il en fut de même des vallées de Brugiasca et d'Abiasco, à la charge seulement aux Suisses de faire remettre chaque année, à la cathédrale de Milan, un cierge du poids de trois livres, car le traité avait été fait au nom du grand chapitre religieux de la cité lombarde.

Si les Suisses rendaient de plus en plus leur nom redoutable, des divisions se glissaient au sein de la confédération. Les habitants des cantons, qui les premiers avaient versé leur sang pour conquérir l'indépendance nationale, supportaient avec peine que l'influence principale passât aux villes; des pâtres, des montagnards devaient naturellement être jaloux des richesses, du



MCD 2019

luxe et du pouvoir dont jouissaient les bourgeois des cités; eux qui avaient tant de privations à s'imposer et dont la vie était si dure ! Sur ces entrefaites, Soleure et Fribourg, qui avaient fait des sacrifices considérables dans la guerre contre le duc de Bourgogne, aspirèrent à l'honneur de faire partie de la confédération. Berne se chargea d'appuyer leur demande; Uri, Underwald et Schwitz, à part les motifs que nous avons fait connaître plus haut, en demandèrent le rejet; car à l'époque où la confrérie des extravagants jetait le trouble dans la Suisse, Soleure, Fribourg, Zurich, Berne et Lucerne s'étaient alliées dans l'intérêt de leur défense commune. En effet, les cités redoutaient que les petits cantons n'appelassent leurs sujets à la liberté comme le reste des Helvétiens. Un événement imprévu corrobora encore les craintes des villes. Péter-Am-Stalden, d'une famille qu'on avait vu briller depuis longtemps sur les champs de bataille, s'était montré avec beaucoup d'éclat dans la guerre contre les Bourguignons, où il commandait le contingent de l'Entlibuch; il habitait le village d'Escholtzmatt, où il recevait souvent la visite de son cousin, Henri Burgler, ancien landammann du haut Underwald, Péter-Am-Stalden déposait dans son sein les plaintes qu'il croyait avoir à faire contre le bailli de l'Entlibuch et les magistrats de la ville de Lucerne : son parent lui répondait : « Pour-» quoi Péter-Am-Stalden, le chef des » braves qui ont si vaillamment combattu, » ne serait-il pas landammann de l'Entli-» buch affranchi ? Qu'est-il besoin d'un » gouverneur ? Traitez-le comme nous » avons traité notre Landenberg ; la Suisse » vous admirera, et la postérité célébrera » votre nom. » Péter-Am-Stalden céda à d'aussi funestes conseils : il fut convenu que le jour de la Saint-Léger, moment de joie et de plaisir pour Lucerne, Burgler introduirait un grand nombre de jeunes gens d'Uri, et que durant la nuit, une troupe accourue du golfe d'Alpenach pénétrerait dans les murs de la ville, mettrait tout à feu et à sang, puis égorgerait l'avoyer et les membres du conseil. Mais pour son malheur, Péter-Am-Stalden laissa percer le projet qui avait été conçu entre lui et son parent; il fut arrêté, et l'on mit sous ses yeux les preuves que, dans son imprudence, il avait fournies. Il avoua tout; puis il écarta ses vêtements et montra les blessures qu'il avait reçues en défendant la patrie; il confessa son crime, et embrassa les pieds de ses juges : enfin il déclara son complice; mais il ne comparut pas, et au bout de quatre mois Péter-Am-Stalden fut décapité; d'après les termes exprès de la loi, il aurait dû être livré au supplice de la roue.

Cependant on avait convoqué une diète générale à Stantz, dans le bas Underwald où les questions que l'on avait à débattre firent naître les plus violentes discussions : il s'agissait toujours du partage du butin conquis dans la guerre de Bourgogne, et de l'admission de Fribourg et de Soleure parmi les confédérés. Après trois jours de délibérations, les députés se séparèrent dans un tel état d'exaspération, que dans Stanz on disait : « Ce que n'ont pu ni l'Au-» triche ni la Bourgogne, la discorde le » fera ; le dernier jour de la Suisse est ar-» rivé. » Le vénérable prêtre de la cité où ces tristes débats s'étaient passés, Henri Im-Grund, regarde la perte de la Suisse comme imminente; il se rappelle, dans son désespoir, qu'il a dans la solitude un vieil ami, Nicolas Lœvenbrugger, qui, après avoir porté avec honneur les armes dans sa jeunesse, s'est fait depuis ermite; il était connu de toute l'Italie sous le nom de frère Nicolas de Flue, et est entouré de la vénération générale. Henri Im-Grund se met en route, et va trouver l'ermite dans sa cellule. où des planches dures lui servaient de lit, et une pierre d'oreiller. Ce saint homme, pour vaquer plus librement à la prière et aux œuvres de la pénitence, avait laissé son héritage à sa femme et à leurs dix enfants. A peine a-t-il entendu Henri Im-Grund qu'il part nu-pieds, la tête découverte ; un bâton est le seul appui de sa vieillesse. Arrivé dans les murs de Stantz, il pénètre dans la salle qui renferme la diète : « Chers confédérés, dit-il, » c'est un vieillard, c'est un homme débile » qui vient à la voix d'un ami vous parler » de la patrie. L'art et la science me sont

MCD 2019

» étrangers ; je ne puis donner que ce que » je tiens de Dieu, de ce Dieu qui accorda » la victoire à vos pères, et qui bénit aussi » vos armes confédérées ! A qui devez-vous » vos triomphes ? à l'union, à la concorde ; » et maintenant vous vous divisez pour le » partage d'un vil butin ! Ah ! craignez que » ces honteux débats, franchissant cette » enceinte, n'arrivent jusqu'aux oreilles » des peuples qui vous environnent. Vous, » habitants des villes, je vous en supplie, » renoncez à des alliances et à des droits » qui blessent les anciens confédérés. Vous, » habitants des campagnes, n'oubliez pas » la valeur que Soleure et Fribourg ont » déployée en combattant à vos côtés ; re- » cevez-les donc dans votre alliance ; non » pas que je vous conseille d'étendre trop » au loin votre territoire. Chers confédé- » rés, gardez-vous aussi de vous immiscer » dans des querelles étrangères ; fuyez » surtout les divisions intestines ; aimez- » vous les uns les autres. Confédérés, que » le Tout-Puissant soit avec vous ; qu'il » vous soit propice comme il vous l'a tou- » jours été jusqu'à ce jour. » Ces paroles émurent profondément toute l'assemblée ; en moins d'une heure l'on s'entendit, et le même jour, 22 juillet 1481, on reçut Fribourg et Soleure dans la confédération. Enfin on arrêta un nouveau pacte dans la même session, et on l'appela la *Convention de Stantz ;* il ratifia tous les anciens traités, et régla qu'à l'avenir les conquêtes, résultat de la guerre, seraient partagées également, de même que le butin, entre tous les hommes qui auraient combattu. Il fut convenu en outre qu'aucun citoyen ne pourrait convoquer une commune sans la permission de ses magistrats, et que dans le cas où une révolte aurait lieu dans un canton, les autres prêteraient main forte pour ramener la paix publique. Après avoir accompli sa mission de paix, le frère Nicolas de Flue reprit le chemin de sa solitude, où il rendit bientôt après le dernier soupir, à l'âge de soixante-dix ans. Ce malheureux événement répandit une désolation générale dans tous les cantons ; les gens d'Underwald accompagnèrent au cimetière de Saxeln des restes aussi précieux, qu'ils placèrent dans un cercueil de prix. De nos jours encore un grand nombre de pèlerins viennent prier sur le tombeau de l'ermite si bon citoyen.

La concorde publique, rétablie par les soins de Nicolas Flue, était un heureux accident dont la Suisse profita, mais pour un temps assez court ; les mœurs n'étaient plus en rapport avec les institutions : écoutons un écrivain national, plus porté à couvrir les fautes de ses compatriotes qu'à les dévoiler ; son témoignage mérite donc la confiance la plus entière. « Après la pacification de Stantz, les magistrats, dit-il, devinrent avides et arrogants ; la vénalité s'introduisit chez les fonctionnaires publics ; la grossièreté et la violence régnèrent dans les assemblées populaires ; le bas peuple prit le goût de la débauche et du brigandage. Les lois n'étaient trop souvent qu'un filet que le riche déchirait, et où le pauvre seul demeurait enlacé. La justice, trop longtemps endormie, signalait son réveil par des actes sanglants de rigueur. Dans une seule année, il y eut dans l'espace de trois mois jusqu'à quinze cents brigands et assassins condamnés à mort par les tribunaux suisses ; car il avait été statué dans une diète tenue à Bade, que quiconque volerait serait pendu sans pitié. L'émigration pour le service militaire étranger continuait sans interruption ; on voyait des bandes de cent et jusqu'à mille jeunes gens, des musiciens à leur tête, traverser le Rhin ou passer les montagnes, pour aller servir sous les étendards des rois, et en rapporter du butin ou recevoir la mort dans les combats (1). » « Les bourgeois des villes, dit un autre historien (2), qui, dans les premiers temps, avaient été le refuge et les appuis de la liberté, s'étaient changés en autant d'aristocrates hautains et oppressifs ; ils imposaient une foule d'obligations aux autres habitants, et leur orgueil et leur ambition les rendaient odieux aux peuples des cantons primitifs où l'égalité régnait encore. C'étaient principalement les villes qui entretenaient des rapports avec les princes et en recevaient des présents. Les petits can-

(1) Zschokke.
(2) Dubochet.

MCD 2019

tons se repentirent d'avoir fortifié le parti aristocratique, en consentant à l'agrégation de Fribourg et de Soleure. On vit aussi dans le sein même des cantons, des discordes intestines et sanglantes prendre naissance. Cette époque est remarquable par le grand nombre de soulèvements particuliers qui eurent lieu dans toutes les parties de la Suisse. » Au reste, une révolution qui éclata dans les murs de Zurich dont nous allons raconter les principales circonstances, donnera au lecteur une idée complète des Helvétiens au quinzième siècle : il s'agit de Jean Waldmann, un des héros de la guerre de Bourgogne; on jugera d'après la moralité de ce personnage ce que pouvaient valoir ses contemporains.

Jean Waldmann était fils d'un paysan de Blikestorf, village du canton de Zug; il vint à Zurich en qualité d'ouvrier tanneur, et eut un commerce adultérin avec une femme de cette ville; devenue veuve, il l'épousa. Son activité, son audace à la guerre attirèrent sur lui l'attention générale, car on le vit déployer la plus brillante valeur à Mulhouse, à Walshut, à Héricourt et à Morat, où il eut un commandement. Les habitants de Zurich le nommèrent leur bourguemestre; le roi de France, la duchesse régente de Savoie et le duc de Milan lui prodiguèrent les témoignages de la plus haute considération. Jean Waldmann se considéra dès lors, dans la cité dont il était le premier magistrat, comme un souverain absolu dont les ordres ne devaient jamais rencontrer de résistance, et il parvint à soulever contre lui les nobles et les ecclésiastiques, contre lesquels il se permettait une foule de vexations. Mais comme si le bourguemestre de Zurich aspirât encore à se faire de nouveaux ennemis, il désola, lui qui était né dans une chaumière, jusqu'aux simples paysans, déjà si à plaindre, puisqu'au lieu d'être libres comme les habitants des villes, ils étaient leurs sujets. Waldmann les chargea d'impôts, et, suivant leur vieil usage, les empêcha de se réunir dans les cabarets ou autres lieux publics. Il portait d'ailleurs une haine mortelle à Frischhans Theilig de Lucerne, l'un des vainqueurs de Giornico, parce qu'il osait condamner la manière dont il administrait, et l'attachement qu'il portait à l'Autriche et à Milan. Le bourguemestre jura de se venger; un jour que Frischhans Theilig était venu à Zurich pour vendre du drap et de la toile, il le fit arrêter. La femme de ce vaillant homme et une députation de la ville de Lucerne cherchent à rappeler Waldmann à des sentiments de justice; il est inexorable : parle-t-il de l'homme dont il a juré la perte, il dit en faisant allusion à sa taille, qui était très-haute : *Fût-il aussi élevé qu'une tour, il faut qu'il tombe;* et sans jugement ni aucune forme de procédure, il livre Frischhans au bourreau, qui le décapite. C'est de cette manière qu'on entendait en Suisse, au quinzième siècle, la liberté individuelle et la justice. Ce crime, qui ne provoqua aucune poursuite, ne fut pas le seul qu'on pût reprocher au bourguemestre de Zurich; il fit jeter à l'eau un citoyen qui avait osé risquer contre lui certaines critiques; et ce magistrat si chatouilleux recevait des subsides de la maison d'Autriche, ennemie de sa patrie. Ses débauches étaient sans nombre, comme sa magnificence sans bornes. Le même homme, néanmoins, publiait des lois somptuaires, dans une ville qui, comme Zurich, ne pouvait vivre que de commerce et d'industrie; il interdisait aussi la chasse aux paysans, et fit abattre plus de quatre-vingts chiens dans les environs du lac. Cette tyrannie de détail exaspéra les campagnards, qui, d'ailleurs, étaient accablés chaque jour de charges nouvelles. Les communes de Meilen et d'Hewliberg coururent aux armes; cet exemple fut imité, et quinze cents combattants se présentèrent sous les murs de Zurich. « Souvenez-vous, dirent-» ils aux magistrats, qu'après la guerre » de Zurich, vous nous promîtes dans l'é-» glise de Leau, de ne nous imposer au-» cune charge nouvelle. » Waldmann rejeta la demande des habitants des campagnes avec beaucoup de hauteur : ils s'adressèrent alors aux confédérés : ceux-ci décidèrent que la réclamation des paysans devait être prise en considération, et que justice leur serait rendue. Waldmann, emporté par l'orgueil, fit introduire dans la

MCD 2019

déclaration de la diète, qui était une sorte de transaction, des expressions par lesquelles il semblait que les communes, avouant leurs torts, attendraient une occasion plus opportune pour que leurs griefs fussent redressés. C'était un faux que Waldmann venait de faire commettre par le secrétaire du gouvernement. A cette nouvelle d'un nouveau crime ordonné par le bourguemestre ou commis à son instigation, l'indignation fut sans bornes dans les campagnes comme dans la ville de Zurich ; le bourguemestre, qui était dans ce moment à Bade, revint en toute hâte, plaça des soldats sur des tours, et prit toutes les dispotions militaires comme s'il allait être attaqué : en effet, six mille insurgés en avaient appelé à la force, avaient déjà soumis des villes et s'étaient emparés des châteaux. Les habitants de Zurich, eux-mêmes, inspiraient des inquiétudes si violentes à Waldmann, qu'il portait sans cesse une cuirasse et ne trouvait de retraite assurée pour la nuit que dans le palais du conseil, Enfin une sédition éclata dans la ville dont il était le premier magistrat : partout on n'entendait que ces paroles : *Ton règne est passé, Waldmann.* L'avoyer de Lucerne, que les confédérés avaient envoyé pour qu'il intervînt comme médiateur, fut contraint d'abandonner Waldmann et ses complices au peuple : on ne les massacra pas dans le premier moment de fureur, seulement on les enferma dans la prison de Wellemberg. Une procédure fut instruite; l'ancien bourguemestre de Zurich fut mis à la question ; puis le bourreau le décapita le 6 avril 1489 ; ses complices éprouvèrent bientôt après le même sort. Telle fut la fin tragique de Waldmann, auquel les historiens suisses, en avouant tous ses crimes, accordent des larmes et des regrets, sans considérer que lui, qui avait fait périr ses ennemis sans jugement, parut devant des magistrats : sa condamnation fut donc tout à la fois juste et légale.

Mais ce n'était pas assez d'avoir envoyé au supplice le premier magistrat de Zurich ainsi que ses complices, il fallait rétablir l'ordre dans le canton ; cet ordre, tout le monde en avait besoin. Les magistrats de Zurich et une députation de leurs administrés plaidèrent leur cause devant une commission fédérale, qui parvint à ramener la paix entre les habitants de Zurich et les campagnards leurs sujets. Cette transaction, à laquelle on donna le nom d'édit de pacification perpétuelle, mérite d'attirer un instant notre attention, car elle fournit la preuve que jusqu'à ce moment, la liberté dont jouissaient les citadins était refusée aux habitants des campagnes, qui, comme eux, subissaient leur part dans les charges publiques, et comme eux, aussi, étaient exposés à tous les périls de la guerre. Cette fois encore, c'est un écrivain national qui va prendre la parole. « Les » commissaires fédéraux publièrent, dit » Zschokke, un édit de pacification per- » pétuelle par lequel il était enjoint aux » habitants des campagnes de se soumettre » en *loyaux et fidèles sujets* au bourgue- » mestre et aux conseils de la ville de Zu- » rich. En échange, cet édit leur assurait, » entre autres droits importants, celui » d'aller vendre leurs denrées partout où » bon leur semblerait, de s'établir partout » où il leur conviendrait, d'exercer des mé- » tiers dans leurs villages, de cultiver le » vigne et d'exploiter leurs terres de la » manière qu'ils jugeraient à propos, et de » se nommer eux-mêmes des sous-baillis.» Il résulte bien clairement des termes de cet édit de pacification perpétuelle, que les paysans des environs de Zurich vivaient dans l'esclavage le plus complet, puisqu'il ne leur était pas permis d'exercer des métiers et qu'ils ne pouvaient pas même cultiver leurs vignes ou exploiter leurs terres à leur gré : ainsi, les citoyens des villes, qui étaient si avides de liberté, s'en montraient fort avares, même à l'égard de leurs compatriotes, de leurs voisins pour ainsi dire, et ce n'était que quand ceux-ci en appelaient aux armes qu'on consentait à leur rendre un commencement de justice. Le même édit de pacification perpétuelle statue encore que « dans le cas où les com- » munes des bords du lac de Zurich au- » raient à se plaindre de quelque acte » d'oppression de la part de la ville, deux » ou trois paroisses devaient s'assembler » pour conférer de leurs griefs, et dix ou » vingt députés de chaque paroisse de-

MCD 2019

» vaient porter leurs réclamations devant » une commission fédérale déléguée à Zu- » rich pour leur faire rendre justice. » Cet édit, signé le 9 mai 1489, par les commissaires fédéraux, fut placé sous la garantie de sept cantons arbitres.

Dans les petits États où les habitants sont rapprochés les uns des autres, les haines ont une violence qui se perpétue de père en fils ; de là, des réactions et des vengeances qui, par leur durée, remplissent des siècles : telles furent en Italie les sanglantes discordes des guelfes et des gibelins, qui désolèrent tant de cités. Les souvenirs à Zurich eurent moins de persévérance ; cependant ils se montrèrent cruels et vivaces. Les ennemis de l'ancien bourguemestre, qui avaient la majorité dans le conseil, non-seulement dissipèrent les biens de Waldmann, mais se livrèrent à d'atroces persécutions contre tous ceux qu'ils soupçonnaient d'avoir été ses partisans ou même d'avoir entretenu de simples rapports avec lui. Pour faire réussir le système qu'ils avaient adopté, les nouveaux magistrats établirent un gouvernement tout à fait despotique, et qui fut si impitoyable et si dur, qu'on lui donna le surnom de *conseil de la Corne :* enfin, les successeurs de Waldmann se portèrent à des actes si coupables, qu'ils firent regretter l'ancien bourguemestre. Mais quand la mesure fut comblée, on les chassa, et, par un de ces changements si ordinaires dans les cités qui se régissent elles-mêmes, on ne trouva rien de mieux à faire que de rappeler tous les membres qui restaient encore de l'ancien conseil. Nous l'avons déjà dit, des troubles fréquents, ou, pour mieux dire, des querelles intestines, éclatèrent en très-grand nombre en Suisse dans le quinzième siècle, surtout à l'époque où nous sommes parvenus. De très-graves divisions éclatèrent donc entre la ville et l'abbé de Saint-Gall. Ce dernier, comme il en avait le droit, fit élever à Rorschach un nouveau couvent, sur un terrain qui lui appartenait. Les habitants de Saint-Gall manifestèrent à cette occasion un très-vif mécontentement ; les Appenzellois, qui avaient déjà si souvent fait éclater leur haine contre l'abbé, se déclarèrent encore cette fois contre lui ; en dernier résultat, le couvent fut détruit jusque dans ses fondements. Si le temps était passé où les abbés de Saint-Gall pouvaient recourir à la force comme l'avait fait jadis Cunon, ils ne se trouvaient pas non plus sans garantie, car des traités existaient entre eux, Zurich, Lucerne, Schwitz et Glaris. Ces cantons intervinrent donc, mais il fallut combattre pour que justice pût être rendue à l'abbé de Saint-Gall ; car les démarches les plus actives, entreprises soit par des amis, soit par des médiateurs, étaient restées sans effet. Les habitants de Saint-Gall se soumirent enfin et payèrent des dommages intérêts fort considérables : quant aux gens d'Appenzel, les cantons protecteurs les dépouillèrent du Rhinthal et d'une portion de la seigneurie de Sax, à titre d'indemnité pour les dépenses occasionnées par la guerre. Le bourguemestre Fambuhler, l'un des héros de Granson, fut réduit, par suite de cette même guerre, à prendre la fuite; on confisqua ses biens, et en dépit de l'intervention de Berne et de celle de l'évêque de Coire, il rendit le dernier soupir dans l'exil. Les Suisses des cantons de Zurich, de Lucerne, de Schwitz et de Glaris laissèrent encore cette fois percer leur soif de conquêtes ; en effet, ils auraient pu se faire indemniser des frais de la guerre, d'ailleurs si juste, dans laquelle ils étaient entrés, sans ravir aux Appenzellois une partie de leur territoire ; il en serait tôt ou tard résulté des suites extrêmement graves, si un péril commun à toute la Suisse ne l'eût forcée à concentrer tous ses efforts vers un but unique.

Maximilien Ier d'Autriche, et empereur d'Allemagne, avait obtenu de la France qu'elle lui fît cession du comté de la Basse-Bourgogne. Ce prince n'avait pas tardé à former de ce comté un nouveau cercle qu'il avait réuni à l'Empire Germanique ; autant il voulait en faire de la Suisse. Mais les Helvétiens étaient loin de se prêter à un pareil projet. Maximilien recourut à la dissimulation : les états de la Souabe avaient créé entre eux une ligue pour réprimer les rapines et les violences ; l'empereur s'en fit reconnaître le chef, et ordonna aux Suisses de s'y faire recevoir ; ils répondirent par un refus positif. Cepen-

MCD 2019

dant les députés de Berne, de Fribourg et de Zurich suivirent l'empereur lors de son voyage en Italie. Dans une des séances d'une diète à Lindau, l'évêque de Mayence, après s'être répandu en menaces contre les confédérés, s'écria : « *On saura vous donner un maître; ma plume y suffira.* » *D'autres,* » répondit un Suisse, « *y ont échoué, et vous ne ferez point avec une plume d'oie ce que n'ont pu faire les hallebardes.* » L'empereur lui-même dit aux confédérés : « *Vous êtes des membres rebelles de l'Empire; vous me forcerez quelque jour à vous aller faire moi-même une visite l'épée à la main.* » Ils reprirent : « *Sire, nous prions respectueusement votre majesté impériale de s'épargner cette visite. Nos Suisses sont des gens grossiers, et qui ne respectent pas même les couronnes.* » Les membres de la ligue de Souabe s'offensèrent, de leur côté, du refus des Suisses; et comme il existait entre eux des rapports de voisinage très-fréquents, ils amenèrent, dans l'état d'irritation où se trouvaient les esprits, une foule de rixes et de querelles journalières sur les frontières de l'Helvétie et de l'Autriche. Un homme d'Uri, irrité contre un habitant de la ville de Constance, entraîna les jeunes gens d'Altdorf, d'Underwald et de Zug. Ils se portèrent tous sur cette cité, qu'ils mirent à contribution. Constance se plaça alors sous la protection de la ligue de Souabe; mais les Suisses eurent bientôt une compensation : les trois ligues des Grisons, qui gémissaient sur les suites si funestes pour eux du voisinage de l'Autriche, contractèrent un traité d'alliance défensive avec Zurich, Uri, Schwitz, Underwald, Zug et Glaris. Maximilien fit aussitôt marcher une armée autrichienne dans le Tyrol, tandis que les troupes de la ligue de Souabe investissaient la Suisse et le pays des Grisons depuis Bâle jusqu'au défilé de Luciensteg, entrée des Alpes Rhétiennes, du côté de l'Allemagne, couvrant ainsi toute la rive droite du lac de Constance et du Rhin (1). Les confédérés se portèrent sur les points menacés : Suisses et Grisons rivalisèrent de courage.

(1) Zschokke.

Les contingents d'Appenzel et du Sargans volèrent à la défense du Schollberg; les bannières du Valais, de Bâle et de Schaffhouse se mirent en mouvement. De toutes parts d'intrépides soldats accouraient pour défendre l'indépendance nationale, et l'on combattit enfin dans le mois de février 1499. Les impériaux franchissant les frontières des Grisons, se jetèrent dans le Munsterthal et l'Engadine. Louis Brandis, général de Maximilien, resta maître, grâce à la trahison, de quatre bourgeois de Mayenfeld, du poste de Luciensteg; mais la valeur des Grisons répara aussitôt cet échec. Une armée ennemie est à Saint-Jean, à Hœchst, entre Bregentz et Hard; elle se compose de dix mille hommes, parmi lesquels se trouve une excellente cavalerie. Cette armée est à peine attaquée, que, vaincue, elle prend la fuite, réduite de moitié. Les confédérés s'avancent dans les forêts de Bregentz, et font contribuer tout le pays. Une autre armée suisse, où l'on compte dix mille hommes, envahit le Hegau, au nord du lac de Constance, et porte le fer et la flamme partout. Il nous est impossible, faute d'espace, de suivre pas à pas les combattants; nous dirons seulement que partout la victoire se montra fidèle aux confédérés. L'Autriche remporte-t-elle comme par hasard un léger avantage, il est bientôt suivi d'une horrible défaite : aussi, soixante-treize soldats suisses sont-ils égorgés par surprise et au milieu de leur sommeil, dix-huit mille Autrichiens sont battus dans les bois du Schwaderlch par deux mille confédérés. Un corps, qui appartient aux cantons, entre dans le Wallgau près du Rhin supérieur : les ennemis sont au nombre de quatorze mille; ils sont en outre protégés par des retranchements près de Frastenz. Henri Walleb d'Uri, suivi d'une poignée de Suisses, franchit une montagne qui couvre les derrières de l'ennemi, et réussit à tourner leur camp retranché. Henri Walleb est frappé à mort au moment où s'exécute cette habile manœuvre. Ses soldats, enflammés de rage, entrent, malgré le feu meurtrier des Autrichiens, dans les fortifications qui les couvrent, et en massacrent quatre mille : le reste cherche son

MCD 2019

salut dans la fuite, à travers les bois. Jamais les Suisses ne furent plus courageux, se disputant tous à qui égalerait la valeur de cet intrépide Jean Wala de Glaris, que Zschokke nous représente « comme se mesurant seul à Gams, dans le Rhinthal, avec trente cavaliers ennemis. »

Tandis que les enfants de l'Hélvétie se couvraient d'une gloire impérissable, les Grisons, leurs alliés, se montraient aussi intrépides qu'eux. Quinze mille Autrichiens sont postés avantageusement à Malserhaide, dans le Tyrol : les Grisons marchent droit aux ennemis; ils sont huit mille : sans hésiter, ils montent à l'assaut des fortifications derrière lesquelles les soldats de Maximilien se défendent. Benoît Fontana, leur chef, est parvenu sur les remparts, mais il est blessé : alors on le voit soutenir de sa main gauche ses entrailles, qui sortent, tandis qu'il combat encore de la main droite. Puis, enflammant ses soldats d'une nouvelle ardeur, il s'écrie : « En avant, camarades ! en avant, cama» rades ! que ma mort ne vous arrête pas. » Qu'importe un homme de moins ! Sauvez » la patrie ! sauvez la liberté ! Point de » milieu pour nous : la victoire ou la ser» vitude. » Il meurt en prononçant ces derniers mots. Les braves Grisons redoublent d'énergie, et cinq mille Autrichiens couvrent les champs de Malserhaide; les vainqueurs n'ont à regretter que deux cents morts et six cents blessés. L'empereur Maximilien, lorsqu'il apprit tant de désastres, était dans les Pays-Bas; il les quitta pour revenir en Allemagne, et ordonna aux princes de l'Empire de lui envoyer de nombreux secours en hommes pour triompher des Suisses. « Ces vils pay» sans, disait-il, qui n'ont ni vertu ni no» blesse, mais en qui tout est grosièreté, » insolence, perfidie, haine de la nation » allemande, et qui ont poussé l'audace » jusqu'à attaquer l'Empire; ils ont eu » l'art d'entraîner dans leur parti, qui est » celui de la révolte, un grand nombre de » sujets de l'Empire, dont la fidélité ne » s'était jamais démentie jusqu'à ce jour. » Maximilien avait sans doute le droit de donner des ordres aux princes de l'Empire, mais ceux-ci se réservaient tacitement la faculté de les suivre, toutefois quand ils entraient dans leurs convenances; ils n'envoyèrent donc pas avec beaucoup d'empressement les renforts qui leur étaient demandés. Sur ces entrefaites, une masse de revers vint fondre sur l'empereur; une nouvelle armée, qui avait pénétré dans l'Engadine pour soumettre la ligue grise, périt entièrement par la famine, les avalanges, et les quartiers de rochers que les montagnards faisaient rouler. Une poignée de Suisses avait mis en fuite un corps d'armée sur les hauteurs de Bruderholz, près de Bâle; enfin, six mille confédérés venaient de triompher de quinze mille Autrichiens à Donarch. Huit batailles perdues dans l'espace de huit mois, plus de vingt mille hommes tombés sous le fer des vainqueurs, tant de villes désolées, de campagnes dévastées, de châteaux réduits en cendres, firent cruellement sentir à l'empereur la faute qu'il avait commise en plaçant un peuple dans l'alternative de la victoire ou de la servitude. Il se décida enfin à mettre un terme à une guerre que son ambition avait allumée (1).

Un congrès fut établi à Bâle : l'empereur et les confédérés signèrent la paix le 22 septembre 1499. Maximilien, après avoir comblé de présents les députés des cantons, renonça à toute espèce de prétention sur la Suisse. A partir de ce moment, les habitants de l'Helvétie ont joui, sans aucune espèce de contestation, d'une liberté pour laquelle ils avaient fait tant d'admirables sacrifices; ils obtinrent en outre la cession d'un bailliage. Mais, ce qui fut bien plus avantageux, c'est que Bâle, Schaffhouse et Appenzel firent définitivement partie de la confédération. Bâle, qui avait si vaillamment combattu dans les guerres de Bourgogne et de Souabe, témoigna la joie la plus vive. Le jour où fut lu le traité sur la place publique, elle ouvrit ses portes, et remplaça la garde par une vieille femme avec son rouet, pour montrer que désormais elle n'aurait plus besoin d'autre défense que la terreur du nom suisse (2). Quant à Schaff-

(1) Zschokke.
(2) De Golbéry.

MCD 2019

house, qui était beaucoup moins riche que Bâle, elle avait aussi fait preuve d'une grande valeur dans les dernières guerres, où les braves avaient été les alliés des Suisses. Ces deux villes devinrent les onzième et douzième cantons, et elles eurent la préséance, dans la confédération, sur Fribourg et Soleure. La première de ces cités, nous voulons dire Bâle, fut admise le 9 juin 1501 : Schaffhouse fut reçue le 9 août de la même année. Appenzel, qui avait déjà contracté des alliances avec presque tous les autres cantons, fit partie de la confédération dans l'année 1513. Nous ajouterons que les cantons comptaient en outre des alliés tels que Mulhouse, Saint-Gall, les Grisons et le Valais, et des rapports qui existaient entre elle et ces mêmes alliés résultaient à peu près les mêmes obligations que celles qui liaient les membres de la confédération. Nous n'avons plus qu'un mot à dire pour compléter l'histoire militaire de la Suisse au quinzième siècle : c'est que les Helvétiens prirent une glorieuse part dans la guerre faite par Charles VIII en Italie. C'est à ces braves que le monarque français doit la victoire de Fornoue, qui lui ouvrit l'entrée de la France. Au reste, la partie héroïque de l'histoire de la Suisse est à peu près close avec la fin du quinzième siècle; car les grands efforts des Helvétiens brillèrent surtout dans la conquête de leur indépendance, non pas qu'ils ne restèrent toujours de courageux soldats; mais trop souvent, à partir du seizième siècle, ils ne parurent dans les guerres de l'Europe qu'en la qualité très-subalterne de stipendiés. On les vit même plus d'une fois, par suite de cette misérable position, qu'après tout ils avaient choisie, se battre les uns contre les autres, et cela pour gagner quelque argent.

Maintenant, si nous jetons un coup d'œil attentif sur l'Europe au seizième siècle, nous trouverons que les monarchies, qui aujourd'hui sont si puissantes, ne connaissaient pas alors elles-mêmes les premiers éléments de la science administrative. Elles possédaient sans doute des ressources immenses, mais elles n'en tiraient pas parti. L'esprit de province, de localité, répandu dans les habitudes, les lois et les mœurs, tenait chaque partie du territoire dans un véritable état d'isolement, qui était le produit du système féodal. Les grandes familles nobles avaient encore, au seizième siècle, des *sujets* ne reconnaissant au chef suprême qu'une sorte de suzeraineté à laquelle elles se soumettaient quand elles y trouvaient avantage. Si tel était l'état de la monarchie, l'isolement se maintenait bien davantage dans les cantons suisses, où l'on regardait la cité ou la campagne dont on était l'habitant comme sa seule patrie. Cette circonstance explique comment les confédérés s'engageaient au service des princes, courant les risques de s'entre-égorger entre eux comme stipendiés, puisque les uns combattaient pour les Français, tandis que d'autres vendaient leur sang à l'empereur d'Allemagne comme au duc de Milan, et que ces nations étaient souvent en guerre les unes contre les autres.

Mais, lorsque la civilisation commença à se développer, l'esprit d'unité pénétra dans les grandes monarchies, et des ministres habiles, comme Richelieu et Mazarin, étouffèrent par la violence ou trompèrent par la ruse les héritiers des grandes familles, qui furent réduits à ne plus être que des courtisans : ce qu'ils ravissaient jadis aux souverains par la force, ils l'attendirent désormais de la faveur. Ce grand changement, c'est-à-dire la substitution de l'esprit de localité à un système d'ensemble, se fit longtemps attendre, et en France, il ne fut réalisé complétement que vers le dix-septième siècle, nous voulons dire cent cinquante ans après l'époque qui maintenant va nous occuper. Les Suisses, éclairés par leur propre intérêt, et comprenant d'ailleurs que l'*unité*, dans toute la rigueur de cette expression, ne pourrait jamais exister parmi eux, puisque chaque canton avait ses lois, ses mœurs, qui dérivaient de la différence du climat, car un montagnard d'Uri ne pouvait ressembler à un habitant de Berne; les Suisses, disons-nous, tentèrent aussi, avec le temps, de resserrer les liens, jusque-là trop peu tendus, de leur confédération; mais ils n'entrèrent que fort tard dans cette voie, et avec des modifications qui leur étaient

MCD 2019

particulières. D'une autre part, et au commencement du quinzième siècle, les cantons, selon l'expression de Zschokke, étant indépendants les uns des autres autant que le comportaient leurs relations mutuelles, et indépendants de tout souverain étranger, la Suisse était en droit, en ce sens, de se qualifier de pays libre. Toutefois, dans l'intérieur de ces États, le peuple jouissait de peu de liberté. L'égalité des droits n'existait réellement qu'entre les habitants des cantons pastoraux, et, dans les cantons dominés par les villes, entre les seuls bourgeois de la capitale; le reste de la population était réduit à la condition de *sujet* et quelquefois de *serf*. Ici c'étaient des peuples conquis ou achetés par les villes, auxquels on laissait à peine la jouissance des faibles droits qui leur avaient été octroyés jadis par leurs comtes ou leurs princes; là c'étaient des sujets des cantons pastoraux gouvernés au nom de ces démocraties par des baillis insolents et rapaces. Ni les uns ni les autres n'avaient la faculté de racheter leur liberté, moins heureux à cet égard que ne l'avaient été jadis les confédérés sous la domination de leurs seigneurs et de leurs comtes.

Au surplus, le peuple lui-même se souciait peu de la liberté : la vie des camps lui avait donné des mœurs dures et licencieuses, l'habitude des querelles et le goût des plaisirs grossiers. Lorsqu'il n'y avait pas de guerres dans l'intérieur du pays, les jeunes gens, avides de butin, émigraient en foule pour s'engager au service de quelque prince étranger. La campagne était dépourvue de moyens d'instruction pour la jeunesse, et les ecclésiastiques laissaient croupir le peuple dans l'ignorance. Les mœurs même du clergé n'étaient, en général, guère moins dépravées que celles du reste de la nation. Les couvents, corrompus par l'opulence, étaient trop fréquemment le spectacle de honteux désordres. Les prêtres, ignorants ou sans mœurs, n'étaient guère capables d'instruire les fidèles par leurs leçons ou leurs exemples; plusieurs d'entre eux vivaient publiquement avec des concubines. Les capitales des cantons offraient souvent le tableau de la dissolution et de l'immoralité. La division régnait entre les citoyens et les magistrats; l'envie et la défiance faisaient des différents ordres de l'État autant de factions ennemies. Les hommes qui étaient parvenus à siéger dans les conseils étaient, pour la plupart, infiniment plus occupés de leurs propres intérêts et de ceux de leurs familles que du bien public : ils ne songeaient guère qu'à avancer leurs fils et leurs cousins, et à leur procurer des places lucratives. Il se trouvait sans doute partout de vrais patriotes, des hommes incorruptibles, qui mettaient leurs devoirs de citoyens et de magistrats avant leur avantage personnel; mais ces austères républicains étaient rares, et leurs sentiments étaient peu goûtés par le grand nombre (1).

Les cantons n'ayant plus rien à craindre pour eux-mêmes, et les souverains du voisinage ayant compris combien il leur était avantageux d'avoir à leur solde des Suisses, dont la vie était de moins de prix à leurs yeux que celle de leurs propres sujets, les principales familles de la confédération profitèrent de cette circonstance pour se créer une nouvelle source de revenus. L'empressement des princes étrangers à engager des Suisses à leur service, et la soif immodérée du butin chez les jeunes gens servirent également les vues intéressées des magistrats. Malgré la défense expresse des gouvernements cantonnaux, les jeunes Suisses couraient par milliers sous les drapeaux étrangers, où la plupart d'entre eux périssaient de misère. Les gouvernants jugèrent alors plus avantageux de faire des traités avec les souverains pour la formation de régiments suisses commandés par des officiers nationaux, régis par leurs propres règlements, et recevant une solde régulière, de manière à ce que chaque gouvernement pût veiller aux intérêts de ses administrés dans l'étranger.

Ce fut alors que les gouvernements de la Suisse, des Grisons et du Valais commencèrent à faire régulièrement trafic du sang de leurs peuples. Le premier traité de cette espèce fut celui que les confédé-

(1) Zschokke.

MCD 2019

rés conclurent à Lucerne, en 1479 et 1480, avec le roi de France. Plus tard, en 1499, la maison d'Autriche prit des soldats suisses à son service. Cet exemple fut suivi de proche en proche par les princes d'Italie et d'autres contrées ; les papes eux-mêmes, depuis Jules II, eurent à leur solde une garde suisse.

Ce nouveau régime eut les résultats les plus déplorables pour la nation : les campagnes demeuraient souvent incultes ; les bras manquaient à la charrue, parce que la population active s'était mise aux gages des étrangers. A leur retour, ces soldats mercenaires rapportaient dans leur patrie une santé altérée par les excès des habitudes de licence et des exemples corrupteurs. Les fils des magistrats et des principaux citoyens obtenaient seuls des places de capitaines et d'officiers supérieurs. Les richesses qu'ils acquéraient au service leur procuraient ensuite chez eux une prépondérance dont ils se servaient pour opprimer le peuple. L'orgueil et la vanité leur faisaient ambitionner des titres de noblesse et rechercher avidement des décorations qu'ils revenaient fastueusement étaler aux yeux de leurs compatriotes, avec le sentiment d'une insultante supériorité.

Les rois surent mettre à profit la folle cupidité des Suisses ; ils entretenaient auprès d'eux des ambassadeurs, distribuaient des présents dans le pays, et se faisaient des partisans dans le sein même des conseils, dont ils récompensaient le servile dévouement par des pensions et des gratifications de toute espèce. Tel canton était français, tel autre milanais, tel autre vénitien ou espagnol, rarement en voyait-on qui eussent à cœur les intérêts de la Suisse. Les étrangers eux-mêmes ne dissimulaient pas toujours leurs mépris pour les hommes dont ils achetaient les services. Dans le temps où l'empereur d'Allemagne et le roi de France courtisaient à l'envi les cantons, et marchandaient l'un et l'autre auprès d'eux des troupes mercenaires [1516], l'ambassadeur de France eut l'imprudence de faire distribuer à Berne les pensions que son souverain payait aux membres du gouvernement. A Fribourg, il jeta des monceaux d'écus sur la place publique, et, les remuant avec une pelle en présence du peuple, il demanda aux assistants si le son de ce métal ne valait pas mieux que les paroles creuses de l'empereur · on se croyait tout permis envers un peuple que l'amour de l'or avait dégradé.

On vit les douze cantons (Appenzel fait ici une exception honorable) alliés tantôt avec Milan contre la France, tantôt avec la France contre Milan ; l'Italie mérita d'être appelée le tombeau des Helvétiens. Les Suisses y donnèrent plus d'une fois le révoltant spectacle de compatriotes combattant, pour un honteux salaire, contre leurs compatriotes, et s'entre-égorgeant pour des intérêts étrangers. Un homme revêtu d'un caractère sacré encourageait cette honteuse lutte : c'était Mathieu Schinner, évêque de Sion dans le Valais, prêtre ambitieux et intrigant ; toujours dévoué à celui qui mettait le plus haut prix à ses services, il arma tour à tour la Suisse pour la France, et en faveur du pape contre la France. Le saint-père récompensa sa défection en l'élevant à la dignité de cardinal, et en le nommant légat auprès de la confédération.

Ce tableau, tracé par Zschokke, de main de maître ; ce tableau, dont nous avons déjà fait connaître quelques parties dans le cours de notre narration, devait nécessairement servir d'introduction aux guerres étrangères où les Suisses se mêlèrent, et sur lesquelles nous passerons rapidement, parce que les mêmes guerres ont été racontées ailleurs avec détail. Nos lecteurs le savent déjà, les Suisses s'étaient mis à la solde de Charles VIII, lors de son invasion en Italie, et avaient contribué au gain de la bataille de Fornoue. Louis XII, successeur de Charles VIII, eut aussi la maladie des conquêtes dans la Péninsule ; et il enrôla, moyennant de l'argent, deux ou trois mille Suisses, à l'aide desquels il s'empara, en vingt jours, de tout le Milanais. Mais le bon roi Louis XII oublia de payer tout ce qu'il devait à ses malheureux auxiliaires. Ceux-ci passèrent au service de Ludovic Sforce, ce même prince à la ruine duquel ils avaient si puissamment contribué ; d'autres compatriotes, se narguant des défenses de leurs magistrats, vinrent pren-

MCD 2019

dre part à cette nouvelle lutte, et, un an après [1501], Ludovic était rentré triomphant dans ses États. Louis XII, de son côté, parvint à fixer encore les Suisses sous ses bannières ; il en eut à cette époque jusqu'à vingt mille ; grâce à leurs efforts, il put se maintenir dans l'Italie. Ce monarque, pour prouver sa reconnaissance, donna aux gens d'Uri, de Schwitz et d'Underwald les districts de Palenza, de Riviera et de Bellinzona, qui, depuis le commencement de la guerre, s'étaient placés sous la protection des Suisses [1502-1503]. Louis XII ne tarda pas à retomber dans la funeste habitude de payer de la façon la plus irrégulière la solde des Suisses ; un mécontentement général éclata parmi eux; le cardinal Schinner, leur compatriote, en profita, et mit les guerriers des cantons dans les intérêts du pape Jules II, moyennant une somme de trente mille ducats, qu'il répandit fort à propos. Les Grisons, qui eurent leur part de la curée, s'adjoignirent aux Suisses ; ils formaient en tout une armée de vingt mille hommes [1512]. Les Suisses restèrent maîtres des districts de Lugano, Locamo et Val Maggia. Les Grisons, de leur côté, envahirent la Valteline et les comtés de Chiavenna et de Bormio ; enfin les Français abandonnèrent la Lombardie, et le jeune duc Maximilien Sforce, fils de Locarno, rentra dans les murs de Milan, grâce à la valeur des Suisses. Les confédérés demeurèrent cette fois attachés quelque temps au même drapeau, et triomphèrent des Français à Novare, le 6 juin 1513. Les Suisses, suivant M. Philarète Chasles, se partagèrent entre eux la somme de deux cent mille ducats, tous les frais de guerre payés.

François Ier, qui monta sur le trône de France deux années plus tard [1515], continua, comme son prédécesseur, la folie des conquêtes en Italie ; il parvint, avant de traverser les Alpes, à faire une paix particulière avec la plupart des cantons, qui désertèrent alors la cause du duc de Milan. Mais les guerriers d'Uri, de Schwitz, d'Underwald et de Glaris n'imitèrent pas cet exemple, ils restèrent les ennemis des Français, et les attaquèrent à Marignan les 13 et 14 septembre 1515. Cette bataille, que l'on appela la bataille des géants, dura deux jours. Les confédérés, qui étaient à peine au nombre de dix mille hommes, avaient à résister à une armée de cinquante mille combattants. Après avoir mis en fuite les lansquenets et la gendarmerie de France, les Suisses furent pris en queue par les Vénitiens, et perdirent le champ de bataille ; mais ils battirent en retraite dans l'ordre le plus parfait, et emportant sur leurs épaules leur artillerie et leurs blessés au centre de leur armée : François Ier donna l'ordre, de son côté, qu'on cessât sur-le-champ toute attaque, tant il redoutait leur désespoir. Le roi de France, qui, à Marignan, avait combattu comme un simple soldat, ne négligea aucune espèce de sacrifice pour s'attacher les guerriers des cantons : prévenances, argent, rien ne fut négligé de sa part, et il les détermina à signer avec lui un traité de paix perpétuelle [1516]; il fut en outre assez heureux pour obtenir que ses ennemis ne feraient pas des recrues dans le sein de la confédération. Les Suisses, liés d'une manière aussi complète, continuèrent de combattre en Italie, mais au profit de la France, et ils guerroyèrent sous François Ier contre l'empereur, le pape et le duc de Milan. Enfin le monarque successeur de Louis XII signa avec les confédérés une paix encore plus solennelle [1521], et ils lui fournirent une armée de seize mille hommes, pour qu'il pût conserver l'Italie. Mais le jour des revers allait se lever pour les Suisses, et à la bataille de la Bicoque, le 22 avril 1522, ils eurent à déplorer la perte de trois mille des leurs. La défaite de Pavie leur coûta sept mille hommes ; grand nombre d'Helvétiens périrent encore dans la fatale expédition tentée par le maréchal Lautrec contre Naples. D'un autre côté, ces revers servirent de leçons aux confédérés, et la passion qu'ils avaient pour les guerres d'Italie se calma. Les magistrats de plusieurs cantons interdirent qu'on reçût à l'avenir des pensions ou des gratifications de la part de l'étranger ; enfin les confédérés, qui avaient contracté les vices de tous les peuples au milieu desquels ils avaient combattu, vivant désormais au sein de leur famille, retrouvèrent

MCD 2019

leurs vertus primitives. Mais, aux agitations de la politique ou de la guerre succèdent les troubles religieux, comme si le repos était antipathique aux peuples.

Le seizième siècle était destiné à commencer cette série de révolutions, qui, depuis trois siècles, rendent si dramatique l'histoire de l'Europe. L'ère de la grande féodalité, si féconde en petites guerres locales, était close irrévocablement ; c'était le règne de l'intelligence qui la remplaçait. L'imprimerie découverte depuis un certain nombre d'années, avait donné un élan général, et fait naître par une conséquence inévitable, l'esprit d'examen ; en d'autres termes, les peuples faisaient succéder aux croyances reçues jusque-là avec respect, des discussions qui s'attaquaient à tout. Et comme alors la religion occupait la place principale de la société, elle attira l'attention, surtout celle des hommes d'élite. Les mœurs, à cette époque, étaient tout à la fois grossières et corrompues dans toutes les classes ; le clergé, dont les rangs étaient nombreux, ne pouvait pas être à l'abri de la contagion universelle ; il était en outre arrivé, par un concours de circonstances très-fâcheuses, qu'un schisme épouvantable avait déchiré le sein de l'Eglise catholique. Nos lecteurs se rappellent que la tiare avait été disputée par trois papes, prononçant anathème les uns contre les autres ; antérieurement, un Borgia avait épouvanté le monde par des forfaits, des désordres et des scandales que les contemporains avaient flétris. Enfin Léon X, protecteur des sciences et des arts, mais bien plus prince que successeur de saint Pierre, ne s'occupait qu'à prélever des impôts sur la chrétienté, pour travailler à l'achèvement de la plus belle église que possède Rome. Léon X faisait vendre des indulgences ; cette branche de commerce, ou si l'on aime mieux de contribution volontaire, avait été achetée en Suisse par un moine franciscain, appelé Bernardin Samsom. Il paraît que les fidèles de la confédération étaient avides de se procurer, même à prix d'argent, des indulgences ; mais des personnages religieux virent dans ces ventes journalières des choses saintes, un outrage contre le christianisme ; les magistrats, à leur tour, se plaignirent qu'un pareil trafic faisait sortir de la Suisse des sommes immenses. Une certaine agitation se manifesta : ce n'était pas assez ; il fallait qu'elle fût personnifiée, c'est-à-dire qu'un homme ayant qualité se déclarât l'adversaire implacable du commerce des indulgences. Cet homme se rencontra : c'était un prêtre séculier, aussi recommandable par son savoir que par ses mœurs ; il se nommait Ulrich Zwingle, né à Wildhaus, dans le Toggenburg ; il était curé de Notre-dame-des-Ermites. On le vit monter en chaire, et dénoncer comme un crime le droit que le franciscain Bernardin Samson affirmait tenir du pape, de vendre le pardon des péchés. L'évêque de Constance, lui-même, donna son approbation au blâme que faisait entendre publiquement Zwingle. Mais, comme il arrive toujours, ce dernier ne s'arrêta pas dans les limites d'une pareille question ; enflammé par la contradiction, et s'appuyant sur la Bible, qu'il interpréta suivant les lumières de sa propre raison, il déclara qu'une vie remplie de bonnes œuvres et un cœur simple et pieux avait plus de poids auprès du Créateur que les macérations et les pèlerinages. Aux yeux du nouveau réformateur, le pain et le vin dans la sainte cène ne devaient être considérés que comme des symboles du corps et du sang de Jésus-Christ : Zwingle proscrivit donc la messe, le dogme du purgatoire, l'adoration des saints et le célibat des prêtres ; en définitive, il opéra une révolution complète dans le catholicisme. Le moment était choisi avec habileté ; car tel était l'état religieux de l'Helvétie au commencement du seizième siècle : la Suisse, dit Henri Zschokke, possédait un grand nombre d'hommes, d'ecclésiastiques surtout, distingués par leurs lumières ; les villes avaient de bonnes écoles ; mais on a déjà dit que le peuple des campagnes était plongé dans une grossière ignorance ; à peine y trouvait-on un homme qui sût lire et écrire ; la plupart des paysans n'avaient qu'une connaissance bien imparfaite de la religion, parce que c'étaient le plus souvent des pasteurs presque aussi ignorants qu'eux qui se chargeaient de leur enseigner les véri-

MCD 2019

tés du christianisme. C'était déjà un très-grand mal. Il était plus grave encore quand ces prêtres, au lieu d'inspirer au peuple une piété éclairée, l'entretenaient à dessein dans un stupide abrutissement, ou lorsque, plus attachés aux plaisirs terrestres qu'aux devoirs de leur sublime ministère, ils donnaient impudemment l'exemple de l'avarice, de la débauche et de la dépravation.

Ces scandales affligeaient profondément tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés et vertueux : l'impunité dont jouissaient les prêtres n'était pas un abus moins révoltant; on était indigné d'apprendre que le nonce du pape avait renvoyé absous un moine qui avait eu un commerce illicite avec une religeuse ; on savait que l'abbé de Capel, nommé Ulrich Frinkler, avait porté la corruption au sein d'un couvent de femmes. A Berne, les Dominicains avaient recours aux plus indécentes jongleries pour tromper le peuple; ils spéculaient sur la crédulité des esprits simples, en opérant des apparitions et des miracles : un malheureux nommé Jetzer en perdit presque la raison. Parmi les laïques, comme parmi les ecclésiastiques, les *hommes honnêtes* appelaient de leurs vœux une réforme.

Cependant les *hommes honnêtes*, pour nous servir du langage de Zschokke, n'étaient pas tous d'accord entre eux sur les limites à imposer à la réforme ; les uns la voulaient pour ainsi dire sans bornes ; les autres ne la désiraient que très-restreinte : puis, quelques-uns, prêts à faire des concessions sur certains points, étaient intraitables sur d'autres. Ce n'est pas tout, dans les cantons démocratiques ou pastoraux, tel qu'Uri, Schwitz, Underwald, on avait en horreur toute espèce d'atteinte portée aux anciennes croyances religieuses, il en était de même à Lucerne. Enfin, au milieu des réformateurs comme des partisans sincères de la vieille religion, se glissaient des individus qui, tour à tour, passaient d'un camp dans un autre, toujours occupés à semer les germes d'une guerre civile, à la condition d'être les premiers à en tirer profit. Maintenant nous devons faire remarquer à nos lecteurs que les doctrines de Zwingle eurent principalement des succès dans les villes : elles comptèrent donc beaucoup de partisans à Zurich, à Berne, à Bâle, à Schaffhouse, à Saint-Gall, à Bienne et à Coire ; mais il n'en fut pas de même dans les campagnes, surtout parmi les montagnards. Les magistrats, inquiets pour l'avenir, établirent des conférences qui eurent pour résultat que chacun, en persistant encore davantage dans son opinion, conçut une haine plus violente contre celui qui se déclarait l'adversaire de ses croyances. C'était à Zurich, où on l'avait fait venir comme pasteur, que Zwingle produisit le plus d'effet : les habitants en masse, ainsi que les membres des conseils, c'est-à-dire le gouvernement, adoptèrent avec enthousiasme toutes les réformes qu'il proposa. Il ne faudrait pas croire, au reste, que les catholiques éclairés se déclarassent les défenseurs des abus qui avaient pu se glisser dans l'Église catholique ; seulement, ils redoutaient une réaction violente, qui, selon eux, emporterait la religion avec les taches qui s'y étaient passagèrement mêlées. « Prenez » garde, » disaient-ils aux réformateurs, » prenez garde à ce que vous allez faire : » vous nous reprochez nos erreurs ; mais » de quel droit, hommes comme nous, » vous croyez-vous plus infaillibles? Nous » suivons les traditions d'hommes pieux » plus rapprochés de quinze siècles de no- » tre Sauveur. Pourquoi vous croirions- » nous plutôt qu'eux, vous qui n'êtes que « d'aujourd'hui ? Prenez-y garde ! Tandis » que l'amour de Dieu est dans vos dis- » cours, vous apportez la discorde san- » glante, la guerre et la désolation dans » votre patrie (1). » Néanmoins, la réforme prêchée par Zwingle et ses disciples faisait sans cesse des progrès, d'abord comme nouveauté, puis elle avait, dans les principales villes de la Suisse, des hommes qui, par leur éloquence, électrisaient les masses : c'étaient Berthold, Haller, Lupulus et Nicolas Manuel, à Berne ; OEcolampade, à Bâle ; Henri Spreiter, Jean Commander et Jean Blasius, dans le pays des Grisons ; Thomas Wyttenbach, à Bienne ; et Guillaume Farel, sur les bords des lacs de Neuf-

(1) Zschokke.

MCD 2019

châtel et de Genève. On vit à Berne, à la suite de conférences qui durèrent dix-neuf jours, la messe être abolie ainsi que l'adoration des images ; dans d'autres villes, on ferma les couvents, on permit aux prêtres de se marier, et on communia sous les deux espèces. Ce n'était pas assez pour les habitants des villes de renverser de fond en comble le catholicisme, ils imposèrent aux gens des campagnes, qu'ils considéraient comme leurs sujets, toutes les réformes qu'ils venaient d'opérer, s'inquiétant fort peu de la répugnance qu'elles inspiraient à ces derniers : de cette oppression, la plus épouvantable de toutes, puisqu'elle s'adressait à la conscience, naissaient des haines horribles !

Si les villes qui étaient dirigées par des magistrats et des prédicateurs foulaient ainsi aux pieds toute espèce de tolérance, qu'on juge des actes répréhensibles auxquels se portait une populace violente et grossière, regardant comme le plus délicieux de ses plaisirs de déchirer les images des saints, de mutiler les croix et de poursuivre de ses injures les catholiques fervents. Zwingle, de son côté, n'apportait pas plus de mesure en matière politique qu'en matière religieuse ; il se servait de l'une pour faire des excursions irritantes sur l'autre : ainsi, il disait « *que les Suisses* » *qui regardaient comme un péché de man-* » *ger de la viande pendant le carême, se* » *croyaient permis de vendre du sang hu-* » *main aux princes de tous les pays.* » C'était une attaque directe contre tous les cantons restés catholiques, dont les guerriers s'étaient mis tant de fois à la solde du monarque. Ces cantons irrités firent livrer aux flammes les livres d'un autre réformateur, nous voulons parler de Luther : il est vrai que dans cette circonstance ils obéirent à l'injonction du souverain pontife ; mais ils ne firent que suivre leurs propres sentiments, en prononçant la peine de mort contre quiconque prêcherait la réforme parmi eux.

Soleure et Fribourg repoussèrent aussi toute réforme religieuse : à Glaris et à Appenzel toute la population se partagea en catholiques et en protestants ; ces derniers, d'ailleurs, dans toute la Suisse, ne prenaient pas de titre particulier, se contentant de se faire nommer les *fidèles* de l'église évangélique. Mais une nouvelle source de scandale et de division se manifesta bientôt; nous voulons parler des bailliages communs, c'est-à-dire de ceux où la souveraineté appartenait à des cantons réformés et à des cantons catholiques, et où, suivant l'influence du moment, les habitants changeaient de religion. Cette mobilité inquiétait les petits cantons, surtout par rapport à leur puissance, car ils étaient convaincus que tôt ou tard les croyances de l'église évangélique, s'étendant de plus en plus, finiraient par l'emporter ; or, leur ascendant politique perdrait de son importance dans ces mêmes bailliages. Enfin, les excès de tous genres, dont se rendirent coupables les anabaptistes, exaspérèrent au dernier point les habitants de l'Helvétie restés catholiques, et qui regardèrent les premiers réformateurs comme la cause première de tant d'excès et de désastre. En effet, les anabaptistes ne faisaient, après tout, que pousser dans leurs conséquences les plus extrêmes les doctrines de Luther et de Zwingle ; comme eux ils interprétaient à leur gré les saintes Écritures, s'appuyant sur leur raison individuelle pour prononcer d'une manière définitive en matière de religion. Réformant à l'origine même, ils faisaient rebaptiser les adultes, et prêchaient au milieu des champs et des bois ; ils appelaient de tous leurs vœux l'égalité absolue, ainsi que la communauté des biens et des femmes : ces deux derniers points, ils les avaient déjà réalisés ; enfin, ils prédisaient la prochaine arrivée du Messie, qui délivrerait les hommes du joug de toute espèce de dépendance spirituelle ou temporelle. Ces fanatiques reconnaissaient pour chefs en Suisse, Manz et Grabel de Zurich : la douceur, la persuasion ne pouvaient pas plus les ramener que les supplices ; presque tous étaient tombés dans un état d'aliénation plus ou moins complète ; et l'un de ces malheureux, appelé Thomas Schumcker, coupa sur le sommet d'une montagne la tête à son frère dans un moment d'exaltation religieuse : c'était, disait-il, une victime expiatoire qui se dévouait pour

MCD 2019

racheter les péchés du genre humain.

Berne ferma le couvent d'Interlacken, et à la place des moines catholiques établit des pasteurs réformés. Les paysans firent éclater en cette occasion une joie excessive ; car ils se croyaient libérés pour toujours des dîmes et des corvées auxquelles ils étaient assujettis sous le règne des moines. Mais quelle ne fut pas leur indignation quand les citoyens de Berne se déclarèrent héritiers des anciens religieux, du moins pour les dîmes et les corvées ! Alors ces mêmes campagnards renvoyèrent en masse leurs pasteurs, et rentrèrent dans le giron du catholicisme ; ils coururent ensuite aux armes. Les Bernois, voulant éviter la guerre civile, prirent pour arbitres, dans cette occasion, un certain nombre de paysans appartenant à une autre localité, mais qui étaient aussi leurs sujets. Ceux-ci donnèrent raison à Berne ; mais cette cité, toujours habile, fit remise aux paysans de la plus grande partie des dîmes qu'ils payaient aux moines d'Interlacken, ou du moins les déclarèrent applicables aux pauvres de leurs communes. Les moines de cet ancien couvent qui n'osaient pas recourir aux armes, excitèrent, guidés par l'abbé d'Engelberg, tous les habitants de l'Oberhasli à la révolte ; ils chassèrent donc les pasteurs qui leur avaient été donnés, et mirent à leur place des prêtres catholiques. Cet exemple fut suivi par les habitants des vallées de Grindelwald, d'Æschi, de Frutigen : divers districts de l'Oberland secouèrent aussi le joug religieux qui leur avait été imposé ; puis on demanda des troupes au canton d'Underwald, qui les accorda. Les Bernois marchèrent aussitôt avec des forces considérables ; mais les insurgés prirent la fuite ; autant en fit le contingent d'Underwald. Restés vainqueurs, les Bernois punirent du dernier supplice les principaux chefs de ce mouvement, et forcèrent les autres à leur demander pardon à genoux : c'était de cette façon que les réformés entendaient la liberté et la tolérance religieuses. De pareils remèdes n'étaient pas de nature à ramener la paix ; aussi l'animosité mutuelle des deux partis prenait chaque jour un caractère plus violent. Un landammann de Frauenfeld en Thurgovie, nommé Wrehli, avait déployé un zèle intolérant contre la réformation : il fut arrêté à son passage à Zurich, quoique revêtu de la livrée d'Underwald, et exécuté publiquement dans cette ville. De leur côté, les gens de Schwitz saisirent le pasteur réformé d'Uznach, nommé Raiser, et le firent périr sur un bûcher comme hérétique. Les choses en vinrent au point qu'on n'osait plus entrer dans un canton d'une autre religion que la sienne, sans avoir à craindre pour sa vie. La défiance et la haine étaient telles de part et d'autre que le bailli Antoine Abacker, d'Underwald, obligé de se rendre dans les bailliages libres pour y exercer ses fonctions, crut devoir se faire accompagner d'une escorte armée. Les réformés de cette province tremblèrent à leur tour à l'arrivée de ce magistrat catholique. Pour les mettre à l'abri de ses violences, les Zurichois envoyèrent une garnison de huit cents hommes d'infanterie à Bremgarten et dans l'abbaye de Muri [1529], et quelques milliers d'hommes dans le pays de Gaster, dans la Thurgovie, et sur les frontières du canton de Zug. Les Bernois mirent aussi sur pied une armée de dix mille hommes pour agir selon l'exigence du cas. Les cantons catholiques, de leur côté, ne montraient pas des dispositions moins hostiles : Uri, Schwitz, Underwald, Zug et Lucerne réunirent des troupes sur leurs frontières; quinze cents Valaisans se joignirent à eux. Ils avaient formé une alliance avec le roi de Hongrie et le duc d'Autriche Ferdinand, frère de l'empereur, pour la défense de la foi catholique (1).

La Suisse touchait à une seconde guerre civile ; les confédérés allaient se baigner dans le sang des uns et des autres, lorsque le landammann Æbli, de Glaris, et le stadtmeister Sturm, de Strasbourg, réussirent à faire signer, le 26 juin 1529, un un traité de paix à Cappel, dans le canton de Zurich. Mais, par une conduite qu'on ne saurait trop flétrir, les réformés, nous voulons parler surtout des habitants de Zurich, redoublèrent d'efforts pour amener le triomphe des croyances qui déso-

(1) Zschokke.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Bartlett del.^o

Pl. 106.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 17. Formentin sculp

SUISSE.

## VUE PRISE AUX ENVIRONS DE ZURICH.

laient les cantons catholiques, et à la mort de François Geisberger, abbé de Saint-Gall, ils réussirent, aidés des Glaronais, à obtenir la sécularisation de l'abbé de Saint-Gall; l'église de l'abbaye fut changée en temple réformé. Les cantons catholiques se sentirent blessés au cœur, et les esprits clairvoyants prédirent que la guerre ne pourrait pas être évitée. Les Bernois s'adressèrent, dans cette circonstance, aux habitants de Zurich pour tâcher de les ramener à cet esprit de paix et de conciliation qui doit exister entre confédérés; ils leur dirent qu'en fermant leurs marchés aux cantons forestiers, ils les amèneraient à respecter scrupuleusement les conditions du traité de paix signé récemment. Mais les Zurichois soutinrent qu'un pareil moyen serait insuffisant, et qu'ils paraîtraient, en outre, avoir les premiers provoqué la guerre : il était donc plus raisonnable d'entrer franchement dans un véritable état d'hostilités; Berne se rangea à cet avis. Les cantons catholiques leur soumirent les observations suivantes : « Vous propagez chaque jour votre » nouveau culte par la ruse et par la vio- » lence : devons-nous souffrir que la sainte » foi de nos ancêtres disparaisse entière- » ment du sol qu'ils nous ont transmis en » héritage? Vous nous aliénez nos sujets; » vous encouragez les rebelles; vous avez » souffert que les révoltés du Rhinthal » osassent outrager le bailli d'Underwald; » dans ce moment même, sous vos yeux, » ils le retiennent prisonnier dans la mai- » son de ville d'Altstaetten. Vous avez dé- » pouillé l'abbé de Saint-Gall de ses droits » et de ses biens. Nous avons invoqué le » droit fédéral, et vous avez été sourds à » nos réclamations : nous vous adressons » des paroles de paix, et vous nous fermez » vos marchés. Que l'épée décide entre » vous et nous, puisque vous l'avez voulu : » Dieu sera notre arbitre. » Sans perdre de temps, les cinq cantons catholiques dirigèrent huit mille hommes sur Bug et les bailliages libres; leur présence inspirait une terreur universelle; car, en apercevant sur leur passage les saintes images profanées, et les débris des autels, ils s'abandonnaient aux plus terribles réactions. Les Zurichois firent partir sous les ordres de Georges Goldli, une avant-garde chargée de défendre Cappel, et des députés allèrent implorer le concours des autres villes où la réforme religieuse était dominante. Mais il régnait entre ces cités des divergences; elles ne s'entendirent pas, tandis que tout était concorde et harmonie parmi les catholiques. Néanmoins, comme l'ardeur religieuse était très-grande à Zurich, on vit des hommes auxquels leur âge aurait dû conseiller le repos, courir aux armes; des membres du conseil voulurent aussi combattre; Zwingle, qui, comme prêtre, aurait dû avoir horreur du sang, s'arma. Pendant que l'on sortait de Zurich, les catholiques attaquaient le camp de Cappel. Le 11 au matin, Goldli alla prendre position derrière le couvent; il était protégé par un fossé profond, et se tint en ordre de bataille; mais vers onze heures ses soldats, fatigués, étaient allés chercher de la nourriture au couvent et dans les maisons voisines; il n'y avait pas deux cents hommes sous les armes, quand on annonça l'approche de l'ennemi.

Le tambour réunit l'armée; d'abord, un trompette de Lucerne vint remettre la déclaration de guerre, puis Goldli tint conseil. Quelques hommes prudents conseillaient la retraite; le parti contraire prévalut, et déjà les catholiques paraissaient sur les hauteurs voisines, et mettaient leurs pièces en batterie; mais on ne savait pas encore se servir habilement du canon : on tira plusieurs heures sans qu'il en résultât de pertes notables. Le gros de l'armée, qui était en marche, entendait au loin cette canonnade; il se hâta d'accourir, mais la montée était rapide. Il aurait fallu attendre le grand nombre : Zwingle et Lavater n'y consentirent pas : *Délivrons ces braves*, s'écriaient-ils, *dussions-nous y périr!* Dans l'intervalle, les catholiques, profitant d'une faute commise par Goldli, s'emparèrent d'un bois de pins qui couvrait le front et l'aile gauche de Zurich. Les cinq cantons ne voulaient combattre que le lendemain, à cause de la fête des Innocents. « Songez aux innocents qui » sont dans votre famille, et non à ceux » de l'almanach, » s'écria Jauch, qui avait



MCD 2019

exploré la position, et qui prit sous sa responsabilité les hasards d'une attaque qu'il entreprit de son propre mouvement, à la tête de trois cents volontaires. Les Zurichois, cependant, remarquèrent le mouvement de l'ennemi ; ils voulurent profiter du désordre occasionné dans sa marche par quelques accidents de terrain, et prendre le bois avant qu'ils y fussent arrivés. Un peu d'hésitation fit avorter ce projet ; alors on essaya de s'emparer de la route de Hausen, en faisant occuper la hauteur de Mochbuhl qui la domine ; mais pour y parvenir, il fallait passer le long du bois ; tout aussitôt, les soldats que Jauch y avait cachés firent une décharge : Underwald surtout brûlait d'en venir aux mains ; alors l'armée de Zurich fut forcée de combattre : Lavater et Zwingle étaient au fort de la mêlée, exhortant les guerriers. La victoire fut longtemps disputée ; les hommes embusqués dans le bois chargèrent en poussant de grands cris. Le désordre se mit dans les rangs de Zurich ; on se disputa vivement la bannière, qui, de main en main, fut soustraite aux vainqueurs. La nuit seule put mettre fin à la poursuite, et les débris de l'armée vaincue se réunirent dans l'Albis. Des deux côtés il avait péri beaucoup de monde : parmi les morts étaient plusieurs abbés, entre autres celui de Cappel, et le seigneur de Geroldsech, qui avait quitté pour le combat sa solitude de Notre-Dame des Ermites. Le plus grand événement de cette journée si sanglante fut la fin de Zwingle : on le trouva vivant encore, mais blessé à la tête, la cuisse percée de plusieurs coups et couché au pied d'un poirier. Les catholiques l'interpellèrent pour lui demander s'il voulait se confesser ; ils lui dirent d'invoquer les saints ; mais comme il ne répondait pas : « *meurs donc*, s'écria le capitaine » Vokinger, *meurs*, *hérétique endurci*, et il » lui porta le coup mortel. » Le tambour annonça aussitôt le jugement d'un hérétique, et le cadavre fut à l'instant écartelé et brûlé par le bourreau de Lucerne ; on ajouta que ses cendres furent mêlées à celles d'un porc : cette dernière circonstance ne paraît pas prouvée.

Telle fut la première bataille que le fanatisme religieux des Zurichois fit livrer en Suisse. Le récit qui vient de passer sous les yeux des lecteurs a été emprunté à M. de Golbéry, qui, lui-même, l'a puisé dans les historiens les plus accrédités de l'Helvétie. Zwingle, la cause première de cette guerre civile, y trouva la mort. Il est à regretter sans doute qu'un catholique ait porté le coup mortel à un compatriote blessé et sans défense, et qu'on ait ensuite livré au bourreau les restes d'un homme auquel on pouvait reprocher des erreurs, mais non des crimes. Zwingle, il est vrai, avait le premier singulièrement contribué à faire naître en Suisse le fanatisme dont il fut victime. Cette leçon, l'histoire la donne souvent dans ses pages ; malheureusement une aussi haute instruction semble perdue.

A peine les habitants de Zurich eurent-ils appris la défaite qu'ils venaient d'éprouver, qu'une consternation universelle se répandit dans la cité ; c'étaient des vieillards qui appelaient de tous leurs vœux le retour de leurs fils ; c'étaient des femmes s'informant avec anxiété si leurs maris avaient eu le bonheur d'échapper à ce désastre ; c'étaient des enfants qui pleuraient leur père ; ici, on entendait le bruit du tocsin ; là, des scènes de deuil et de désespoir avaient lieu à la lueur des flambeaux : ainsi se passa la nuit entière. Des mesures de sûreté furent aussitôt prises ; on appela dans les rangs des réformés tout ce qui avait encore assez de force pour porter les armes ; on supplia Berne d'envoyer sur-le-champ des secours, et la position de l'Albis fut fortifiée : bientôt douze mille hommes accoururent sur le point. Lavater, qui, par sa précipitation, avait contribué, ainsi que Zwingle, à la perte de la première bataille, passa les troupes en revue ; un sermon fut ensuite prononcé. On attendait, le lendemain même, le contingent de Berne à Bremgarten ; on alla au-devant de lui, au lieu de faire partir des renforts qui se seraient joints aux guerriers de Woedenschweil, qui avaient médité une invasion à Schwitz. Cette invasion devait avoir pour résultat de contraindre les soldats des cantons victorieux à battre en retraite. Les guerriers catholiques profitèrent de la faute

MCD 2019

commise par les Zurichois et leurs alliés, pour venir occuper Ottenbach ; là ils devaient opérer leur jonction avec un autre corps de troupes, où l'on comptait des Italiens, marchant sous les ordres d'Isola. D'un autre côté, l'avoyer Sébastien de Diesbach marchait sur Lentzbourg avec six mille hommes, et, dans l'intérêt des catholiques, rendait impossible l'invasion du territoire de Lucerne. Mulhouse, Bâle et Soleure accoururent aussi à Lentzbourg, et l'on se dirigea sur Bremgarten, où l'on rencontra le contingent de Zurich ; Schaffhouse, Appenzel, Saint-Gall se joignirent à l'armée, qui se trouva monter à vingt-quatre mille combattants : d'Erlach amena la seconde bannière de Berne, composée de six mille hommes. Menacés par des forces aussi considérables, les catholiques battirent d'abord en retraite ; mais à Blikenstorf les deux armées furent en présence. Les Zurichois formèrent le projet de prendre en tête et en queue la position des catholiques ; le 23 octobre, elle fut tournée par Frey, qui avait sous ses ordres quatre mille hommes. Les réformés, se fiant sur leur grand nombre, ne prenaient aucune précaution militaire ; des patrouilles ne circulaient point ; on n'avait établi ni grande garde, ni fortifications ; aucune obéissance, aucune discipline n'étaient observées. Les catholiques furent bientôt informés de ce désordre, et, à deux heures du matin, il attaquèrent à l'improviste. Les Zurichois et leurs alliés, au lieu de saisir sur-le-champ leurs armes, se défendirent avec lenteur et mollesse. Frey, qui commandait, fut tué au commencement de l'action : ce ne fut plus alors de la part des réformés *qu'un sauve qui peut général ;* la veille, ils avaient tout détruit, tout incendié sur leurs pas. Eperdus de terreur, ils traversaient cette même contrée dont ils ne connaissaient pas les routes : un grand nombre périt écrasé par les chutes qu'ils firent du haut des rochers ; d'autres tombèrent entre les mains des catholiques, dont ils avaient outragé les croyances, et dont la rage était portée à son comble. Deux mille réformés perdirent la vie dans cette seconde bataille ; le nombre des prisonniers fut bien plus considérable : onze canons et cinq drapeaux restèrent entre les mains des vainqueurs. Cette défaite eut lieu le 24 octobre 1531, sur le mont Gubel, près de Mezingen. L'avant-garde catholique, qui avait triomphé des Zurichois et de leurs alliés, ne s'élevait pas à plus de six cents hommes ; elle était commandée par Jean Hug, fils de l'avoyer de Lucerne.

Les habitants de Zurich, dont la conduite, dans cette circonstance, avait été très-coupable, sentirent la nécessité de la paix. Dans les deux batailles qui venaient d'être livrées, ils avaient perdu sur le champ de bataille vingt-six membres de leur grand et petit conseil ; leurs alliés paraissaient fatigués d'une lutte qui, à son début, était funeste ; il n'y avait pas, en réalité, d'autre parti à prendre que de céder. Les Grisons, partisans de la réforme, avaient arrêté leur marche ; les Glaronais évangéliques manifestaient l'intention de rester neutres ; les habitants de Toggenbourg voulaient entrer en arrangement avec les cantons catholiques qui étaient intervenus en faveur de l'abbaye de Saint-Gall ; les Bernois faisaient encore des promesses, mais avec une hésitation qui prouvait que ces mêmes promesses ne seraient pas tenues. Les cantons catholiques qui avaient été provoqués firent preuve de la modération la plus honorable ; vainqueurs, ils auraient pu imposer des conditions rigoureuses, il était à craindre surtout qu'ils ne se montrassent intolérants ; loin de là, ils se contentèrent d'obtenir la même égalité de droits pour les deux religions, dans les bailliages communs. La guerre leur avait occasionné des dépenses considérables ; ils remirent à un temps éloigné le jugement arbitral qui devait régler ce point. Il fut en outre convenu que le culte catholique serait rétabli dans le Toggenbourg, à Gaster, à Wesen, à Rapperschwyl. Enfin, la paix fut signée le 6 novembre à Teinikon, dans le canton de Zug, et les plénipotentiaires, après s'être mis à genoux, et avoir remercié Dieu, se donnèrent la main et répandirent des larmes de joie. Berne se hâta d'accéder au traité de paix, et donna des indemnités en argent pour les désastres commis par ses guerriers ; autant en firent Bâle, Schaffhouse, Mulhouse et Saint-

MCD 2019

Gall ; quant à l'abbé, on le réintégra dans son couvent. Les cinq cantons catholiques ordonnèrent ensuite aux Soleurois de leur remettre une indemnité de mille florins, ou de reprendre le culte de l'ancienne religion ; une partie des habitants adopta sans nulle répugnance ce dernier parti. Il n'en fut pas de même dans la capitale, alors les catholiques établirent une pièce de canon devant le lieu où les réformés délibéraient ; le sang allait couler, et déjà on s'apprêtait à faire feu, lorsqu'un homme, se frayant un passage à travers la foule, place sa poitrine devant la bouche du canon : « *Barbare!* s'écrie-il d'une voix tonnante, *si le sang de vos concitoyens doit couler par vos mains, voici le mien, répandez-le le premier.* » A ces accents, la foule reconnut la voix de l'avoyer Wengi ; sa rage se calma, et il fut arrêté que les réformés qui ne voudraient pas abjurer leurs nouvelles doctrines s'éloigneraient de la ville ; c'est le parti qu'ils adoptèrent ; alors le catholicisme resta triomphant dans le canton de Soleure, où trente-quatre communes s'étaient séparées de la communion romaine.

Cependant la réforme continuait de faire des progrès dans l'Helvétie ; elle pénétra, comme on l'a vu, chez les Grisons, mais elle n'y fut pas reçue généralement et n'y causa d'ailleurs aucun trouble. Le culte évangélique, car c'est ainsi que l'appelaient les partisans de Zwingle, eut des partisans à Sion et à Louech, à Lausanne et dans les villes et les bourgs placés sur les rives du Léman ; enfin, il fut introduit à Genève, où il fit naître une multitude de troubles. Aussi, à partir de cette époque, cette ville, qui était destinée à jouer plus tard un rôle brillant, se rattache-t-elle à l'histoire de la Suisse ; sous ce rapport, nous ne pouvions passer Genève sous silence. Cette ville, qui a donné naissance à l'illustre Jean-Jacques Rousseau et à une foule d'hommes éminents, appartenait aux Allobroges, et avait tour à tour subi la domination des Romains et celle des Bourguignons. Genève, pendant une longue suite de siècles, a eu des évêques dont le pouvoir était considérable ; il prenaient le titre de princes, possédaient d'immenses propriétés et avaient de véritables droits de souveraineté sur la cité. Néanmoins, les princes temporels étaient représentés par des vassaux, personnages très-importants, et qu'on nommait les comtes de Genève ; ces derniers avaient fini par s'emparer du pouvoir. Il en était résulté beaucoup de querelles entre les comtes et les évêques ; la bourgeoisie, soutenant alternativement les uns et les autres, en avait obtenu un grand nombre de priviléges et de franchises qu'elle sut défendre avec énergie. Après d'inutiles tentatives, souvent réitérées, pour s'emparer de Genève et de son petit territoire, les comtes de Savoie étaient parvenus à s'y créer des partisans. Ils avaient ensuite acheté les droits des comtes de Genève lors de l'extinction de leur famille ; leur influence, s'accroissant toujours, aurait été funeste à la liberté de cette ville, si, enfin, elle n'eût trouvé un appui dans les Bernois et les Fribourgeois, avec lesquels elle avait formé une alliance défensive après la guerre contre Charles le Téméraire. Les citoyens, amis de la liberté, s'appelèrent *Eidgenossen*, parce qu'ils étaient alliés par serment avec des confédérés de la Suisse. Ce nom, altéré par l'usage, forma dans la suite celui de huguenot, qui fut donné aux protestants. Le nom de *mamelucs* fut donné aux créatures des ducs de Savoie.

Un Genevois nommé Berthelier avait, en 1518, au nom de ses compatriotes, renouvelé l'alliance qui unissait déjà sa patrie avec Fribourg. Le duc de Savoie en fut tellement irrité, qu'après de longs débats, il entra à Genève avec une armée et fit mettre à mort Berthelier et plusieurs citoyens vénérés. Les huguenots eurent beaucoup à souffrir des persécutions et des brigandages d'une ligue de nobles du pays de Vaud, qui, dans une orgie, s'étant promis de manger les Genevois à la cuiller, avaient pris le titre de *chevaliers de la cuiller* et en portaient une en signe de raliement. La réformation qui s'introduisit à Genève à cette époque accrut le désordre qui y régnait déjà et envenima les haines. Bonnivard, prieur de Saint-Victor, fut le premier qui prêcha la nouvelle doctrine; le duc lui fit subir une longue captivité

MCD 2019

dans le château de Chisson. Les huguenots, c'est-à-dire les citoyens de Genève opposés aux ducs, se convertirent presque tous au protestantisme, et s'attirèrent ainsi tout le poids de la colère de leur évêque, qui, conjointement avec le prince de Savoie, exerça sur eux d'horribles cruautés, Berne et Fribourg vinrent au secours de leurs alliés opprimés en leur envoyant douze mille hommes. Le duc, effrayé, consentit une paix à Saint-Julien et s'engagea à respecter les libertés acquises de la ville de Genève, sous peine de perdre le pays de Vaud. Mais les persécutions continuèrent ; une tentative du duc de Savoie et de l'évêque pour surprendre la ville à main armée ayant été déjouée par la vigilance et le courage des citoyens, l'évêque s'enfuit au pays de Gex et ne rentra plus dans Genève. Cette cité proclama son indépendance et expulsa de son sein tous les moines, tous les *mamelucs* qui refusèrent d'abandonner leur parti.

Ce fut alors que vint se fixer à Genève le célèbre Jean Chauvin, ou Calvin, qui donna son nom à la religion de Zwingle, comme Amérique Vespuce a donné le sien au nouveau monde découvert par Colomb. Cet homme austère, dur, emporté, intolérant, institua dans cette ville le culte réformé ; réprima, par une discipline sévère, les dissolutions révoltantes qui régnaient parmi toutes les classes de citoyens, et, par ses prédications, enflamma le peuple d'un nouveau zèle pour la liberté.

Cependant le duc de Savoie, excité par les prêtres qui l'entouraient, avait conservé toutes ses prétentions sur Genève ; les *mamelucs* exilés et les *gentilshommes de la cuiller* tenaient, en quelque sorte, la ville en état de siége par le brigandage continuel qu'ils exerçaient sur son territoire. Les habitants n'osaient plus aller cultiver leurs champs de peur d'être massacrés ; leur commerce était entièrement ruiné et les approvisionnements leur manquaient. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs alliés ; Fribourg, lorsque la réformation s'était déclarée à Genève, avait brisé les sceaux de son alliance avec cette cité ; mais Berne s'empressa de mettre ses troupes en campagne, au nombre de sept mille hommes : elles s'emparèrent du pays de Vaud, chassèrent l'évêque de Lausanne de son riche diocèse, délivrèrent Genève et occupèrent encore le pays de Gex (1).

Nulle ville en Suisse n'a fait preuve de plus d'habileté et de pénétration dans sa politique que Berne ; cette fois encore elle avait su profiter des circonstances. En effet, le duc de Savoie, menacé par la France, ne put intervenir ; les habitants du pays de Vaud, de même que Genève, comptèrent sur un avenir désormais heureux. Les Bernois, dans la pensée qu'il était plus sage à eux de restreindre leurs conquêtes, en obtenant des garanties de sécurité pour la partie qu'ils conserveraient ; les Bernois, disons-nous, firent don aux Fribourgeois des comtés de Rue et de Romont. D'une autre part, les Valaisans, qui avaient offert leur coopération aux Bernois, gardèrent le bailliage de Monthey, qui s'étend entre Saint-Maurice et la Drance. La réforme religieuse resta dominante dans le pays de Vaud, où les Bernois établirent des baillis ; Lausanne et quelques autres villes restèrent en possession de leurs vieilles libertés, que perdit tout le reste de la contrée. Les Vaudois devinrent donc presque tous sujets du canton de Berne, qui les gouverna avec douceur. La souveraineté du pays de Vaud accrut encore l'importance de ce même canton, que l'on vit, en 1554, acquérir les vallées de Rougemont et d'Oron, que le comte de Gruyères lui vendit ; Fribourg profita aussi de la détresse de ce seigneur pour lui acheter une portion considérable de ses États.

Il est à remarquer, au reste, que les confédérés n'admirent pas Genève dans leur alliance, à cause des troubles fréquents qui s'élevaient dans cette cité, avec laquelle Berne seule entretint des rapports étroits. Par un retour singulier de la fortune, une ville qui avait été longtemps le siége d'évêques tout-puissants, devint le centre d'un protestantisme outré et bigot, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Admis, comme nous l'avons déjà dit, dans les murs de Genève, Calvin, ou pour mieux

(1) *Histoire des Suisses*, par Dubochet.

MCD 2019

dire, *Chauvin*, déploya cette tenacité de caractère propre aux habitants de la province (1) où il était né, en France. Après en avoir appelé pour son propre compte à la raison individuelle, lorsqu'il voulut contribuer à détruire le catholicisme, il ne pouvait plus souffrir la plus légère contradiction, et fit monter sur le bûcher Servet qui n'était pas d'accord avec lui sur des matières théologiques. Calvin, qui n'avait pas d'autre rôle à remplir que celui de pasteur protestant, s'établit législateur et en cette qualité déploya les rigueurs qu'il avait déjà montrées comme prêtre ; de sorte que les habitants de Genève se trouvèrent accablés par la double tyrannie d'un homme qui n'était pas même né dans leur ville. La prison et la torture étaient infligées pour les causes les plus minimes. Le carcan punissait non-seulement la fraude, mais le jeu, le crime de porter un habit trop riche, l'infraction à l'observation du dimanche. Sur le seul soupçon d'impudicité, on précipitait les accusés dans le lac. Une vieille femme est mise au carcan pour avoir vendu pour du beurre frais du beurre qu'elle avait fait fondre ; il n'est pas permis aux jeunes femmes de se rendre a l'église *échevelées* (coiffées en cheveux) (2).

Les lecteurs savent déjà que la réforme a fait naître une première guerre civile en Suisse, guerre qui tourna au détriment des Zurichois, dont la conduite fut d'ailleurs extrêmement répréhensible. Quoiqu'un traité de paix eût été signé, cette harmonie qui est l'essence de toute confédération fut longtemps à se rétablir, surtout dans les bailliages possédés en commun par des cantons catholiques et protestants. Nous passerons rapidement sur ces dissensions religieuses, parce que les événements en eux-mêmes manquent de grandeur et que rien ne fatigue plus que le récit de meurtres et de désastres, s'ils ne produisent aucun changement dans l'état des peuples. Le bailliage de Lugano, au delà du mont Saint-Gothard, comptait un certain nombre d'amis de la réforme religieuse ; Lœlius et Faust avaient propagé des doctrines qui attaquaient jusqu'à la divinité même du Christ ; on les chassa. Quant à leurs sectateurs, ils furent livrés en grande partie aux bourreaux. Ces mesures cruelles étaient commandées par les cantons catholiques, qui exerçaient une partie des droits de la souveraineté dans le bailliage. Les cantons réformés, qui avaient aussi leur part dans cette même souveraineté, firent entendre de vives réclamations en faveur des hommes qui partageaient leurs croyances. Les catholiques leur répondirent que le traité de paix et de tolérance qui avaient été précédemment signé ne s'étendait pas aux bailliages italiens, et tous les réformés furent chassés au mois de mars 1555. Femmes, enfants, hommes d'un âge mûr, vieillards, se mirent en route pour aller chercher un asile chez leurs coreligionnaires en Suisse ; Zurich accueillit plus de cent de ces infortunés, qui, en retour, leur apprirent l'art de tisser la soie et celui de teindre. Sur ces entrefaites, le nonce du pape agit vivement pour restituer Genève et le pays de Vaud à la maison de Savoie. Mais Berne veillait, et par une transaction habile, elle céda d'elle-même au duc régnant, Emmanuel-Philibert, le pays de Gex et toute la partie du Chablais, conquête faite par les guerriers de ce canton en 1536. En retour, le duc de Savoie, par un traité signé à Lausanne, abondonna toutes ses prétentions sur le pays de Vaud ; pour donner à ce traité une force pour ainsi dire indestructible, le roi de France s'en rendit garant. Genève semblait désormais perdue, puisqu'elle restait isolée au milieu d'une foule d'ennemis qui ne respiraient que pour la soumettre ; mais Berne, dans cette circonstance, n'abandonna pas son alliée, qui signa d'ailleurs, en 1584, un traité avec le canton de Zurich.

De nouvelles querelles religieuses, accompagnées des plus horribles désastres, éclatèrent bientôt. Charles Borromée, archevêque de Milan, vint dans la Valteline à une époque où les Grisons fondaient des écoles réformées ; il aurait voulu s'opposer à ce projet, qu'il regardait comme funeste au catholicisme, et trouver dans les fidèles

(1) Picardie.
(2) Philarète Chasles.

MCD 2019

un appui passionné. Mais comme on était las, dans cette contrée, de troubles religieux, Borromée reçut partout l'accueil le plus froid. En Suisse, ce grand personnage fut accueilli avec enthousiasme dans les cantons catholiques, en faveur desquels il créa un séminaire à Milan ; il obtint aussi la résidence continuelle d'un nonce dans l'Helvétie. Lorsque cet envoyé de la cour de Rome se présenta à Berne dans l'hiver de l'année 1580, il reçut l'ordre de quitter aussitôt la ville, et les enfants lui firent la guerre dans les rues à coups de pelotes de neige. Un événement, qui en lui-même n'avait aucune importance, précipita les cantons catholiques dans une démarche qui pouvait les conduire à une séparation complète de leurs confédérés; nous voulons parler de ceux qui appartenaient à l'Église évangélique : il s'agissait de recevoir le nouveau calendrier réformé par le pape Grégoire XIII, en 1582. Il suffisait qu'il convînt aux fidèles attachés à la cour de Rome, pour que les protestants de l'Helvétie rejetassent un calendrier qui, après tout, était supérieur à celui qui l'avait précédé. Les cantons catholiques formèrent alors entre eux une ligue, dont Charles Borromée avait donné précédemment le plan, et qui, selon les réformés, devait avoir pour résultat de faire rentrer violemment dans les doctrines orthodoxes, dans celles que seules on regardait comme vraies, tous ceux qui, à l'avenir, s'en écarteraient. Sans prétendre justifier ou blâmer cette mesure, nous dirons que les députés de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Underwald, de Zug, de Fribourg et de Soleure, contractèrent, le 10 octobre 1586, une alliance qu'on appela la ligue d'or ou la ligue de Borromée.

L'ambassadeur d'Espagne profita de la circonstance pour obtenir aussi un traité d'alliance entre son maître et les cantons catholiques, et, à la persuasion du souverain pontife, plus de huit mille confédérés allemands allèrent combattre en France les Huguenots ; ce qui n'empêcha pas les guerriers des cantons évangéliques d'aller soutenir, dans la même contrée, leurs coreligionnaires. Ainsi, lorsque les enfants de l'Helvétie ne pouvaient s'égorger dans leur propre pays, ils couraient chercher ailleurs des champs de bataille, entassant les unes contre les autres, haines sur haines ; aussi l'a dit un historien moderne (1) : « Pendant que, sur le sol étranger, la » guerre civile et religieuse éclatait entre » Suisses, le plus léger prétexte suffi- » sait, dans le sein de la nation, pour » faire couler le sang ou pour amener » une guerre entre alliés. »

Mulhouse appartenait à l'Allemagne, comme ville impériale ; mais des traités l'attachaient depuis deux siècles à Bâle, Berne, Fribourg et Soleure. Depuis 1515, Mulhouse avait voix délibérative dans la diète. Les frères Finninger, habitants de cette ville, eurent un procès relativement à des bois qu'ils réclamaient ; ce procès, ils le perdirent ; ils imaginèrent alors de faire appel à un tribunal autrichien, puis à la diète suisse. Les cantons catholiques intervinrent en faveur des Finninger ; ils espéraient que ce serait pour eux une occasion de faire rentrer les habitants de Mulhouse dans le catholicisme ; les membres du conseil implorèrent, de leur côté, les cantons évangéliques, qui prirent leur parti. Il n'en fallut pas davantage pour que les cantons catholiques renvoyassent aux membres du conseil de Mulhouse l'acte d'alliance, après en avoir d'abord brisé les sceaux. Sur ces entrefaites, une révolte éclata dans la ville ; grâce aux menées du parti de Finninger, la populace remporta la victoire, et les membres du conseil furent remplacés comme étant les auteurs de la rupture de l'alliance avec les catholiques de la Suisse. Les cantons réformés, après avoir fait entendre les plaintes les plus vives, envoyèrent d'Erlach, à la tête de quinze cents hommes, pour soumettre Mulhouse, qui avait appelé à son secours une garnison autrichienne. A la suite de la résistance la plus opiniâtre, les guerriers des cantons évangéliques pénétrèrent dans la ville, où l'on se battit de de rue en rue ; les Suisses cependant restèrent vainqueurs, et, après avoir désarmé les Autrichiens, livrèrent au bourreau les principaux chefs de l'insurrection. Depuis

(1) Dubochet.

MCD 2019

ce jour, l'alliance entre Mulhouse et les cantons catholiques a été rompue; et par suite, cette ville a été privée de son droit de présence à la diète.

Maintenant nous allons mettre sous les yeux des lecteurs le tableau qu'a tracé, de cette époque, M. Philarète Chasles; l'on verra que la Suisse se trouvait, grâce à ses guerres religieuses, dans une position tout à fait déplorable. « Des ca-
« pucins viennent prêcher dans Appenzel,
» et arment frères contre frères. Le car-
» nage et les persécutions remplissent le
» canton tout entier; les autres cantons,
» pour arrêter cette barbarie, sont obligés
» d'intervenir et d'assurer la paix par l'ex-
» pédient nouveau d'une sorte de divorce
» national. On divise les cantons en deux
» partis, dont chacun a sa croyance,
» son gouvernement et son tribunal; une
» rivière marque les limites des deux com-
» munions : les protestants, au nombre
» de dix mille trois cents vingt-deux âmes,
» passent d'un côté; les catholiques, de
» l'autre, ne comptent que deux mille
» sept cent quatre-vingt-dix habitants;
» ces deux divisions, nommées *rhodes in-*
» *térieure* et *rhodes extérieure*, envoient à
» la diète chacune ses députés, forcés de
» voter ensemble. En vain un landam-
» mann catholique veut-il rallumer la
» guerre, on le chasse; il mendie son
» pain, et meurt dans une étable. C'en
» est fait cependant du bonheur et de la
» liberté suisse; les guerres de religion
» pénètrent partout; enflamment le Va-
» lais, d'où l'on exile les réformés; ani-
» ment les habitants de la jolie ville de
» Bienne à soutenir la guerre contre leur
» évêque, et se mêlent à des querelles
» d'intérêt. La peste joint sa désolation à
» celle dont le fanatisme couvrait la Suisse;
» la mort noire, c'est ainsi qu'on la nom-
» me, enlève le quart de la population.
» Chaque ville compte ses morts : Bâle,
» quatre mille; Zurich, cinq mille; Glaris,
» deux mille; la Thurgovie, trente-trois
» mille cinq cent quatre-vingt-quatre; les
» sommités même des vallées des Grisons
» sont dépeuplées; Genève perd le tiers
» de ses habitants, brûle des sorciers pour
» chasser l'épidémie, et condamne à mort
» vingt-qnatre hommes et sept femmes,
» accusés d'avoir communiqué volontaire-
» ment la contagion. Ces malheureux
» avouent leur crime; ils déclarent qu'ils
» se réjouissaient ensemble du progrès de
« la maladie appelée, dans leur jargon,
» *la clauda*, et qu'ils se demandaient en
» se rencontrant, *si elle était éveillée ou*
» *endormie; si elle avait de l'appétit ou*
» *jeûnait; si elle était entrée dans telle*
» *maison.* »

C'est au tour des Grisons; mais pour bien faire comprendre les malheurs de ces contrées, il faut que nous revenions sur nos pas. Le roi d'Espagne, devenu maître du Milanais, aspirait à posséder la Valteline, soumise aux Grisons; il comptait de cette manière se mettre en communication avec le Tyrol, et être ainsi en contact avec l'Autriche son alliée. Mais le roi de France, hostile à l'Autriche et à l'Espagne, fait connaître aux Grisons le dessein de cette dernière puissance (1); malheureusement deux partis se forment parmi les montagnards. Hercule de Salis, ajoute l'historien que nous venons de citer plus haut, se met à la tête du parti français et protestant; Rodolphe de Planta dirige le parti catholique, soutenu par l'Autriche et l'Espagne. La France triomphe d'abord, et son parti fait juger à Coire, et condamner comme des traîtres, Georges Reali, Gaspard Balsegs, pour lesquels les confédérés intercèdent en vain. La haine des partis se modère un instant; la France et l'Espagne la rallument. On brigue les pensions étrangères, on complote, on asssassine, on se venge; de nouveaux tribunaux égorgent de nouvelles victimes. Dans l'Engadine se font des massacres horribles; les femmes sont obligées de se jeter entre leurs frères et leurs époux, sous le feu du canon, et d'arrêter les malheureux qui s'entretuent.
« Mais ce qu'avait accompli ce sexe, qui
» ne vit que par la sensibilité et l'amour,
» fut détruit par les prêtres, » à leur voix, la Valteline s'émeut, et résolut de faire une Saint-Barthélemi de protestants. Le bruit s'en répand; ceux-ci commencent à se baigner dans le sang des hommes qui

(1) Philarète Chasles.

MCD 2019

ont médité leur perte ; il coule sur les échafauds ; il arrose les champs de bataille. Le tribunal protestant de Thusis condamne à mort, par contumace, Jean Flougi, évêque de Coire, confisque ses biens, met à prix la tête de Rodolphe Planta, jette dans les fers et dans les supplices l'archiprêtre de Bidano, Rousca, homme vénérable qu'on empoisonne après l'avoir vainement torturé, et Zambra, landammann de Pragel, vieillard âgé de soixante-quatorze ans. « Le » sang de ces deux victimes, dit Zschokke, » appela la vengeance céleste sur leurs » bourreaux ; tous les maux fondirent à la » fois sur la Rhétie. Malheur au peuple » chez lequel le bruit des armes fait taire » la voix de la justice ! »

A tant de calamités publiques vinrent encore se joindre de nouveaux malheurs ; mais ceux-là, la sagesse des hommes ne peut les empêcher de naître ! ! La petite ville de Plurs, située dans la vallée de Chiavenna, province soumise aux Grisons, devait sa prospérité au travail ; elle jetait chaque année dans le commerce plus de vingt mille livres de soie travaillée. Le 4 septembre 1678, une partie du mont Conto, au pied duquel s'étendait la cité de Plurs, s'éboule ; ses débris couvrent un vignoble d'une certaine étendue. On vient informer les habitants de la cité industrielle de cet accident ; ils ne s'en troublent pas, tant ils sont absorbés par leurs occupations habituelles. Tout à coup, à l'entrée de la nuit, un mugissement souterrain vient frapper les oreilles ; un silence lugubre succède à ce bruit inconnu. Le torrent de la Meira demeure à sec pendant deux heures entières. Le jour paraît enfin, et le ciel se montre chargé d'un nuage de poussière et de vapeur ; la ville de Plurs et le village de Cilano ont disparu, écrasés sous la cime écroulée du mont Conto. Les décombres de la montagne s'élèvent à cent pieds au-dessus des habitations, et recouvrent, comme un vaste tombeau, les cadavres de deux mille cinq cents victimes. Ce récit, que nous empruntons à Zschokke, il le termine de la manière suivante : « Cette catastrophe » plongea la Valteline dans la consterna- » tion ; mais ce sentiment ne fit qu'une » diversion aux projets de révolte et de » vengeance que la mort de Rusca avait » inspirés au peuple. » Les Grisons se montrèrent aussi un instant sensibles à la destruction de Plurs ; mais cette impression céda promptement aux fureurs de la guerre civile. Des communes de la ligue grise marchent sur Coire pour se faire justice de leurs propres mains ; les guerriers de l'Engadine, du Prettigau, et d'autres districts amis de la France, accoururent de leur côté. On en est déjà aux mains, le sang ruisselle ; mais d'autres habitants interviennent ; un tribunal est établi à Coire [1619], il adoucit les arrêts de la commission de Thusis, et fait revenir de l'exil les frères Planta. Les mêmes arrêts sont cassés par les habitants de l'Engadine, de Munsterthal et de Davos ; ils expulsent de Coire les membres du tribunal neutre, et mettent en fuite leurs troupes. Enfin, ils créent une nouvelle commission à Davos, qui prononce la peine de l'exil contre les bannis qui, auparavant, avaient obtenu leur grâce ; tous ces actes de rigueur, les ministres protestants les encouragèrent. Les deux frères Planta, qui voient les portes de leur patrie se fermer impitoyablement devant eux, se placent sous la protection de l'empereur Ferdinand, et pressent ce monarque pour qu'il fasse marcher des troupes autrichiennes contre les Grisons. Ce n'est pas tout, ils font enrôler dans le Tyrol italien des soldats récemment licenciés ; puis, leur proche parent, Jacques Robustelli, opère une insurrection dans la Valteline, et entraîne sous ses drapeaux tous les gens sans aveu que recèle le Milanais.

Robustelli pénètre dans la Valteline le 19 juillet 1620 : le massacre des réformés devient général. Le bourg de Tirano, chef-lieu de la vallée, est investi : quatre coups de fusils donnent le signal ; le tocsin sonne. On assomme, on fusille, on égorge les réformés, on les écrase à coups de pierres. On jette leurs cadavres dans les flots de l'Adda : femmes, vieillards, enfants à la mamelle, tout est confondu dans cette boucherie, où les raffinements de la plus atroce barbarie ajoutent encore aux tourments des victimes. On coupe aux uns le nez, les joues, les oreilles ; à d'autres on arrache

MCD 2019

les entrailles ; on remplit leur gosier de poudre, et on y met le feu. Un boucher se vante d'avoir tué dix-huit individus de sa main. La tête du pasteur réformé de Tirano est plantée au bout d'une pique sur la chaire du temple ; partout les scènes d'horreur et de profanation se répètent (1) : elles sont dignes de cannibales plutôt que de chrétiens, et cependant elles se prolongent plusieurs jours. Robustelli s'empare du commandement de la Valteline. Ces déplorables événements ne peuvent rappeler les Grisons à la concorde ; les communes catholiques de la ligue grise ne veulent pas faire marcher des troupes contre les révoltés de la Valteline : dans les deux autres ligues, au contraire, des guerriers se lèvent et partent sous les ordres d'Ulysse de Salis et de Jean Guler. Au moment où ces troupes franchissent les montagnes pour faire leur invasion dans la Valteline, un corps autrichien, que les frères Planta avaient appelé, venait du Tyrol dans le Munsterthal : il était commandé par le général Baldiron, qui exigeait le rappel des exilés ; des soldats milanais accouraient d'un autre côté au secours des Valtelins ; ces auxiliaires s'avançaient par le pays de Chiavenna. La petite armée des Grisons, qui déjà occupait la moitié de la Valteline, se tint sur la défensive ; elle avait réclamé des renforts de la Suisse, et, d'un instant à l'autre, elle s'attendait à les recevoir. Mais les dissidences religieuses qui existaient parmi les confédérés eux-mêmes les empêchaient d'être utiles à leurs alliés. Ainsi, Berne a fait mettre en route deux mille hommes, qui, sous les ordres du général Nicolas de Mulinen, s'empressent de rejoindre les Grisons ; les cantons catholiques leur interceptent le passage. Nicolas de Mulinen prend un détour, et parvient à Zurich, où il trouve deux mille hommes sous les ordres du colonel Jacques de Steiner. Ces soldats réunis manifestent-ils le désir de traverser la marche, le canton de Schwitz fait sonner le tocsin contre eux : enfin, réduits à prendre sans cesse des détours, ils arrivent tard, mais enfin ils arrivent chez les Grisons, et marchent avec leurs alliés sur Tirano. Un combat a lieu le 11 septembre 1620 : Mulinen est tué ; le même sort atteint tous les officiers bernois, un seul excepté : Fluri Sprecher et plusieurs autres chefs grisons trouvent aussi une mort glorieuse. Mais on ne peut réussir à s'emparer de Tirano, faute de poudre et de munitions ; on est contraint à repasser les montagnes.

Sur ces entrefaites la ligue grise s'insurge : Pompée Planta est à la tête de ce mouvement, que quinze cents hommes, envoyés par les cantons catholiques, se présentent pour soutenir. On songeait déjà à un projet par suite duquel la ligue grise serait admise dans la confédération comme quatorzième canton ; on lui attribuerait la Valteline, et elle se détacherait des deux autres ligues. Dans une circonstance aussi déplorable les bons citoyens réunirent tous leurs efforts pour rapprocher les partis, et ils parvinrent à obtenir le rappel des ambassadeurs ; mais ce ne fut que pour un moment. En effet, l'ambassadeur de France se montre encore dans le pays, où il créa un nouveau parti ; le gouverneur de Milan emploie, de son côté, d'habiles émissaires, qui, en versant l'or à pleines mains, créent à l'Espagne un nombre considérable d'amis. Enfin, les députés des cantons, au lieu de ramener la paix parmi les Grisons, ne songeaient qu'à leurs propres dissensions, et l'armée bernoise elle-même quitta le pays. Georges Jenatsch, autrefois pasteur réformé, mais qui depuis, et grâce à la guerre civile, était devenu chef de partisans, surprend Pompée Planta dans le château de Reitberg, et l'égorge de sa main. Suivi des guerriers de l'Engadine, de Bergun et de Munsterthal, il bat, le 11 avril 1621, les cantons catholiques : cette action eut lieu sur le territoire de la ligue grise, dont les habitants renoncent à leur traité avec Milan. On négocie de nouveau avec l'Autriche et l'Espagne pour obtenir la restitution de la Valteline, mais sans aucun résultat. Plusieurs communes s'arment pour aller reprendre le territoire conquis ; mais ces levées en masse sont vaincues par les Espagnols. Alors, l'empereur dit aux députés qui étaient auprès de lui : « Puisque vous voulez la guerre, vous au-

(1) Zschokke.

MCD 2019

» rez la guerre. » Une armée autrichienne s'avance [1621]; elle est guidée par Rodolphe Planta, et elle occupe la Rhétie; son général en chef, Baldiron, fait tout mettre à feu et à sang; la ligue des dix juridictions est bientôt courbée sous le joug, et c'est à *genoux* que les habitants prêtent serment de fidélité à la maison d'Autriche. Pour ajouter à tous leurs maux, une armée italienne et espagnole force à fuir la garnison de Chiavenna, que les Grisons y avaient laissée; c'est le duc de Feria qui commande à ces hordes : elles mettent tout à feu et à sang, égorgent, mutilent les populations, et à tant de misères ajoutent encore la dérision et l'outrage. On vit un enseigne autrichien traverser une montagne, porté par un pâtre, qu'un soldat contraignait de marcher à grand coups de fouet : « C'est ainsi qu'il » faut les apprivoiser, » disait l'Autrichien.

Tant d'excès provoquèrent la révolte : on voulait obtenir par la force des habitants de Prettigau qu'ils allassent à la messe pour entendre les exhortations des capucins; ils répondirent : « *C'en est trop; s'il* » *nous faut perdre notre patrie et notre li-* » *berté, sauvons du moins nos âmes!* » Et ils vont se cacher dans leurs forêts, qu'ils convertissent en arsenaux. Ils fabriquent des massues qu'ils arment de fortes pointes de clous; leurs couteaux sont transformés en poignards; leurs faux en lances. Le dimanche des Rameaux [1622], ils sortent tout d'un coup de leurs retraites, fondent à l'improviste sur le camp et les postes autrichiens, tuent près de quatre cents ennemis, font un grand nombre de prisonniers, et mettent en fuite le reste. De là ils marchent en colonne serrée sur Mayenfeld, où les Autrichiens s'étaient réfugiés, et sur Coire, où le général en chef Baldiron était posté avec l'élite de ses troupes autrichiennes et espagnoles. Ils mettent le siége devant ces deux places. Encouragé par l'exemple des habitants du Prettigau, le peuple de la ligue des dix juridictions se lève en masse. Rodolphe de Salis, le landammann Pierre Gulen de Davos, et Thuring, Enderli de Mayenfeld se mettent à la tête des insurgés; des volontaires des deux autres ligues et des cantons de la Suisse viennent se joindre à eux. Dans le nombre de ces généreux défenseurs, on distingue surtout les Appenzellois; d'autres Suisses avaient envoye de l'argent. Après une longue suite de combats et de victoires, le pays se trouva délivré de la présence de ses ennemis, Baldiron fit une honteuse retraite (1).

Il aurait fallu que les confédérés secourussent les Grisons, afin que ceux-ci pussent consolider les succès qu'ils venaient d'obtenir; mais il n'en fut pas ainsi, et Baldiron reparut la même année, suivi de dix mille soldats. Après des efforts incroyables, ils restèrent les maîtres et mirent tout à feu et à sang; une épidémie, amenée par les troupes hongroises, apporta son tribut de deuil et de désolation. La ligue grise et celle de la maison de Dieu, afin de fléchir l'empereur, firent partir des députés pour Lindau; mais le monarque exigea d'abord que la ligue des dix juridictions fît désormais partie de ses États héréditaires; il voulut, en outre, que les deux autres ligues lui accordassent en tout temps un passage pour ses armées. Ces conditions ne pouvaient, même dans les circonstances actuelles, être accueillies, et une foule de Grisons émigrèrent. Mais quelle conduite tenaient les confédérés? L'intérêt de leur propre indépendance leur commandait d'intervenir auprès du chef de l'Empire : telle ne fut pas la conduite qu'ils tinrent. Les Suisses catholiques regardèrent tous les désastres qui étaient venus fondre sur les Grisons comme un juste châtiment du crime dont ils s'étaient rendus coupables en abandonnant la religion de leurs pères : ce qui leur était arrivé, ils les en avaient avertis, c'était donc maintenant à eux de se soumettre aux décrets de la Providence. Quant aux Suisses qui avaient adopté la réforme, ils ne pouvaient faire entendre un pareil langage à des coreligionnaires; aussi, Jean Henri Holzball, au moment où il quitta ces infortunés, leur dit qu'il compatissait à tous leurs maux, et qu'il les recommandait à la divine providence; mais qu'enfin les Suis-

(1) Zschokke.

MCD 2019

ses avaient déjà trop à souffrir des discordes qui avaient éclaté chez eux pour se mêler encore dans les querelles des autres.

Les dix juridictions et la basse Engadine se résignèrent à leur sort, c'est-à-dire qu'elles subirent le joug autrichien ; mais il devint si pesant et si cruel, qu'une sorte de désespoir s'empara de toutes les classes de la population; heureusement que la politique de la France concourut à leur délivrance. Louis XIII comprit combien il était dangereux pour lui que la Rhétie restât au pouvoir de l'Autriche ; il s'allia donc, en 1623, avec le pape, Venise et la Savoie. Le pontife suprême intervient comme médiateur et conserve, à titre de dépôt, la Valteline, en attendant qu'un arrangement définitif pût être pris relativement à cette province. Cette mesure provisoire ne pouvait suffire au roi de France, et ses troupes, après avoir traversé la Suisse, dont Berne et Zurich lui ouvrent le passage, pénètrent dans le pays des Grisons. Un grand nombre d'émigrés appartenant au pays marchaient à l'avant-garde des Français; c'étaient Rodolphe de Salis, Georges Jenastsch et une foule d'autres braves qui, précédemment, avaient fait leurs preuves. Les Zurichois avaient fourni à l'armée de Louis XIII un corps auxiliaire, sous les ordres du colonel Gaspard Schmidt; les Bernois, de leur côté, avaient fait partir des guerriers que commandait Nicolas d'Erlach ; quelques volontaires accoururent aussi du Valais; les Grisons, à la vue de leurs libérateurs, se levèrent en masse; les Autrichiens furent contraints à quitter le territoire des dix juridictions, de la Valteline, de Chiavenna et de Bormio. Ces conquêtes, une fois opérées, le comte de Cœuvres, général de l'armée française, déclara aux Grisons, qui en furent fort mécontents, que ces provinces se gouverneraient elles-mêmes, moyennant un tribut annuel qu'elles leur payeraient. Cette conclusion, à laquelle les Grisons ne devaient pas s'attendre, leur enlevait un certain nombre de sujets ; mais quelle ne fut pas leur douleur lorsqu'ils acquirent la preuve que les monarques de France et d'Espagne venaient de confirmer, par un traité du 5 mars 1626, la déclaration du comte de Cœuvres. Cependant, les troupes étrangères quittèrent la contrée, et une armée du souverain pontife vint tenir garnison dans la Valteline. Tel était l'état des choses, lorsqu'en 1629 la guerre éclata entre la France et l'Espagne. L'empereur fit entrer tout à coup dans le pays des Grisons une armée dont le nombre s'élevait à quarante mille hommes. Cette fois, enfin, il fallut céder, et les dix juridictions et la basse Engadine fléchirent sous le joug si désastreux de l'Autriche. Ce malheureux peuple, broyé sous le poids des corvées et des réquisitions de tous genres, était, en outre, forcé d'épuiser jusqu'à sa dernière ressource pour donner des vivres et des logements aux soldats étrangers qui traversaient continuellement le pays. Il en résulta une détresse affreuse qui fit renaître une nouvelle contagion ; celle-ci enleva près de douze mille habitants. Enfin, l'évêque de Coire, soutenu par les Autrichiens, fit rentrer à perpétuité dans sa dépendance tous ceux qui avaient été naguère ses sujets.

Mais tant qu'une nation n'a perdu ni le sentiment de sa dignité, ni sa confiance en elle-même, rien n'est encore désespéré ; tôt ou tard le jour de la délivrance luira pour elle ; les Grisons l'éprouvèrent dans cette conjoncture . leur résurrection politique fut l'œuvre de leur énergie autant que des événements qui se déclarèrent en leur faveur.

Il était difficile de prévoir quel serait le terme de tant de calamités, lorsqu'on sut, au mois de juin 1630, que l'empereur venait de faire la paix avec la France, et s'était engagé, par un article du traité, à retirer les troupes qu'il avait chez les Grisons. Il soutenait une guerre difficile en Allemagne, et venait d'apprendre que le roi de Suède, Gustave-Adolphe, passait la mer pour se joindre à ses ennemis (1). A peine les Autrichiens ont-ils quitté le pays, que les trois ligues renouvellent leur pacte fédéral ; six mille hommes sont levés pour la défense des frontières. Le duc Henri de Rohan, gendre du célèbre Sully et ambassadeur de France auprès des Suisses et des

(1) Zschokke.

MCD 2019

Grisons, est nommé général en chef [1631]. Son premier soin est de fortifier tous les défilés du côté de l'Italie et du Tyrol ; puis il introduit des troupes françaises [1632], et se prépare à la guerre ; il ne tente cependant pas la conquête de la Valteline, parce que la paix existe encore en ce moment entre la France et l'empereur. Trois ans se passent ainsi ; mais Louis XIII, après avoir signé un traité d'alliance avec le roi de Suède, ordonne à Rohan d'entreprendre des hostilités ; une armée française passe à travers le territoire de Bâle, de Berne et de Zurich, puis elle parvient dans le pays des Grisons. Le duc de Rohan entre aussitôt en campagne ; il a sous ses ordres les colonels Georges, Jenastsch, Florin et Pierre Guler. Différents combats furent livrés dans la vallée de Chiavenna, à Morbegno, dans la Valteline, dans la vallée de Fraile et à Mazzo, dans le pays de Bormio, à la suite desquels les Espagnols et les Autrichiens n'eurent d'autre parti à prendre que d'abandonner les trois provinces. Les Grisons, qui, dans cette campagne si glorieuse, avaient fourni six mille soldats, crurent toucher au moment de redevenir les maîtres d'un pays qui, naguère, leur avait appartenu ; mais ils furent trompés dans cet espoir légitime, car la France manifesta la pensée de garder pour elle seule une conquête faite en commun.

Le duc de Rohan éprouva la plus violente douleur d'un manque de foi aussi odieux, et auquel il ne pouvait porter remède ; car, dans ce moment, il était obligé d'obéir à un nouvel ambassadeur français, appelé Lanier, dont la conduite n'était faite que pour aliéner les habitants, qui, depuis près de quinze années, avaient eu tant de maux à souffrir de la part de ceux qui s'étaient présentés, soit comme leurs maîtres, soit comme leurs alliés. La violence de Lanier était telle, que, parce que les troupes grisonnes à la solde de la France se plaignaient de n'être point payées, et annonçaient l'intention de ne pas rester plus longtemps sous leurs drapeaux, il menaça leurs chefs de les faire périr par la main du bourreau. La patience a ses bornes ; aussi, le 6 février 1637, les personnages les plus importants de la confédération, s'assemblèrent à Coire, chez le bourguemestre, et jurèrent de mourir les armes à la main, plutôt que de ne pas affranchir leur patrie. Le colonel Jenastsch se rendit à Inspruck ; il était chargé de négocier avec l'Autriche, tandis qu'il ne négligerait rien pour rassurer le duc de Rohan, qui avait déjà conçu des soupçons. Jenastsch réussit sur ce dernier point ; car le gendre de Sully, qui était la loyauté même, crut à la sincérité de ses protestations de dévouement. Au moment convenu, toute la population prend les armes, et Jenastsch, ayant sous ses ordres six bataillons de milice, va assiéger dans leur camp les Français ; ceux-ci étaient en très-petit nombre. Sur ces entrefaites, une armée allemande pénètre du côté de Lindau, concertant ses opérations avec celles des soldats grisons ; ce n'est pas tout, des troupes espagnoles se montrent au midi, du côté du lac de Côme. Rohan, qui n'a que des forces très-inférieures à opposer, évacue à la suite d'une convention, le territoire des Grisons et la Valteline. Il fut bientôt après rejoint par le maréchal de Lecques, et par tous les soldats français, dont le nombre s'élevait à cinq mille hommes. Le gendre de Sully et le maréchal de Lecques firent leurs adieux aux chefs de la républqiue. Le colonel Jenastsch s'étant rencontré sur leur passage, le maréchal de France, cédant à un accès de fureur, s'élança, un pistolet au poing, contre ce chef des Grisons : « Tiens, s'écria-t-il, voilà de quelle manière on prend congé d'un traître comme toi ; » mais, par bonheur, le coup ne partit pas. Ce trait de violence donne une idée des injures et des outrages que les Grisons eurent à souffrir, même de leurs alliés ; c'est ce qui explique comment ils préférèrent traiter avec leurs anciens ennemis.

Après bien des négociations, une paix perpétuelle entre les Grisons et l'Espagne fut signée à Milan, le 3 septembre 1639. Les Grisons furent reconnus par l'Espagne comme possesseurs légitimes de Chiavenna, de la Valteline et de Bormio, à condition, toutefois, que le catholicisme serait la seule religion tolérée dans ces

MCD 2019

provinces ; tel était aussi le vœu des communes catholiques des trois ligues. On entra en outre dans des rapports d'amitié et de bon voisinage avec l'Autriche, en renouvelant les anciens traités avec cette maison, dans un congrès tenu à Feldkirch, le 9 août 1641. L'Autriche, alors tout occupée de la guerre qu'elle soutenait en Allemagne, se contenta de se réserver les droits qu'elle pessédait depuis plusieurs siècles dans l'Engadine et dans les dix juridictions ; mais quelques années de s'étaient pas encore écoulées, que les deux pays rachetèrent, au prix de sommes considérables, la totalité des droits que l'Autriche possédait sur leur territoire ; de sorte qu'à l'exception de quelques redevances seigneuriales de peu d'importance à Rhœzune et à Tarasp, cette puissance renonça désormais à toute espèce de prétention sur la Rhétie.

Ainsi la ligue des dix juridictions reprit définitivement rang, comme Etat libre et indépendant, dans la confédération des Grisons ; le bourg de Davos demeura chef-lieu de la ligue, malgré les réclamations des communes suscitées par le colonel Pierre Guler, et d'autres hommes marquants du pays. Ces réclamations donnèrent matière à un différend qui aurait pu avoir des suites funestes, si les cantons de Berne, de Zurich et de Glaris ne se fussent interposés entre les contestants. En vertu d'une décision arbitrale, prononcée le 11 janvier 1644, par Jean Henri Waser, greffier de la ville de Zurich, Davos conserva les plus importantes de ses prérogatives : celles d'être le siége de la diète des dix juridictions, d'avoir la garde des archives et de la bannière, et d'élire seule le banneret ; sauf le droit réservé à la ligue de confirmer ou d'annuler cette élection (1).

Le rôle que jouèrent les confédérés suisses pendant les quinze années de désolation qui débordèrent sur les infortunés Grisons, manqua tout à la fois de grandeur et d'habileté. Il ne faudrait cependant pas attribuer une pareille conduite à un sentiment d'indifférence pour leurs anciens alliés des trois ligues ; mais il faut reconnaître que, grâce à leurs dissensions religieuses, les Suisses étaient réduits à une véritable impuissance. Les bailliages communs, c'est-à-dire ceux dont la souveraineté appartenait à la fois à des cantons qui professaient les deux religions, devenaient une source continuelle de troubles. Sans doute, les traités avaient stipulé dans les bailliages une égale liberté, et des droits égaux pour les deux cultes ; mais, dit un historien national : « les baillis réformés molestaient de mille manières les sujets catholiques, et les baillis catholiques n'exerçaient pas de moindres vexations contre les réformés. » Par une aberration extraordinaire, surtout dans des populations aussi religieuses que celles qui vivent en Suisse, les cantons souverains délibérèrent si la pluralité des voix ne l'emporterait pas en matières de culte, comme en matières politiques. Le clergé catholique, qui avait eu beaucoup à souffrir des réformés, céda à une sorte d'esprit de réaction; de sorte que la tolérance, qui seule aurait pu mettre fin aux querelles, ne se rencontrait dans aucune classe : l'abbé de Fischingen tenta d'élever un autel catholique dans le temple réformé de Lusserf.

Pendant la guerre de trente ans, qui couvrit l'Allemagne de ruines, les Suisses, dans maintes occasions, s'appliquèrent à faire respecter leur neutralité ; mais leurs efforts furent arrêtés plus d'une fois par les haines qui fermentaient dans leurs cœurs. Zurich et Berne veulent envoyer des troupes à la ville de Mulhouse, désolée tour à tour par les partis impériaux et suédois, qui se faisaient, à cette époque, une guerre si cruelle. Les gens de Soleure, qui veillaient à la défense du défilé de Klus, sonnent le tocsin, et, dans une charge, tuent un certain nombre de confédérés et désarment les autres. L'année suivante, le général Horn traverse de force la ville zurichoise de Stein ; aussitôt les cantons catholiques dénoncent les réformés, parce que, disaient-ils, ils embrassaient le parti des Suédois au préjudice de l'empereur, resté attaché au culte de ses pères. Dans un grand nombre de circonstances, les impériaux violèrent aussi le territoire des confédérés ; mais ceux-ci se

(1) Zschokke.

MCD 2019

contentèrent d'adresser des représentations ou de recourir à la voie si lente des négociations. Ce n'est pas que, dans les diètes, on ne parlât beaucoup sur la nécessité d'avoir un cordon de troupes permanentes sur les frontières; mais ce genre de dépense, commandé par la dignité de la Suisse, c'était à qui ne le payerait pas ; les cantons du centre soutenaient qu'une pareille charge devait tomber exclusivement sur les cantons forestiers ; ceux-ci alléguaient leur pauvreté. Zschokke, cet historien si dévoué à son pays, en fait l'aveu. « Ce dévouement sans bornes à la patrie; ce dévouement, dit-il, était éteint dans les cœurs ; les ambassadeurs étrangers intriguaient, divisaient ou commandaient en maîtres; dans les circonstances où le bon droit était le moins équivoque, il était rare que les gouvernements suisses eussent le courage de braver leurs menaces, ou de résister à leurs insolentes prétentions. L'ambassadeur de France, traversant un jour la petite ville de Mellingen, sur la Reuss, les gens de sa suite eurent un démêlé avec les bourgeois, au sujet du pontonnage. La querelle s'échauffa, les bourgeois prirent leurs armes et fermèrent les portes de leur ville ; la diète avait cru donner une satisfaction suffisante à l'ambassadeur, en obligeant l'avoyer de Mellingen, le greffier et le percepteur du pontonnage à se rendre à Soleure, où il faisait sa résidence, pour lui demander pardon à genoux, et lui restituer les douze batz (1) qu'il avait payés à son passage. Mais le représentant de la France ne trouva pas la peine assez forte; il exigea de la diète que les coupables fussent eufermés dans les prisons de Bade, et y demeurassent jusqu'à ce qu'il daignât lui-même les faire élargir. » Une extrême pénurie dans les finances se manifesta à cette époque dans la Suisse. Le conseil de Berne établit un impôt d'un pour mille sur toutes les fortunes ; on s'effraya à la pensée que cet impôt serait perpétuel : les habitants de l'Emmanthal s'insurgèrent ; mais on parvint à tout calmer sans effusion de sang. Il n'en fut pas de même à Zurich, où une révolte éclata aussi, à l'occasion d'un nouvel impôt territorial ; les communes de Knonau et de Wœdenschwyl furent envahies par la force armée, et tous les habitants, hommes, femmes, enfants, furent réduits à demander leur pardon à genoux. Ce n'est pas tout : la commune de Wœdenschwyl paya une amende de 26,163 florins, et celle de Knonau fut soumise à une amende de 12,170 florins.

On fit à cette époque une remarque singulière ; c'est que la Suisse se trouva inondée de vagabonds et d'aventuriers que rien ne devait attirer sur le territoire de la confédération. Ce rebut venait de l'Italie et de l'Allemagne désolée par la guerre : le bourg de Schwitz vit en un seul jour accourir dans ses murs cent de ces misérables ; plus de six mille erraient dans le comté de Bade ; à Bremgarten et dans le cours d'une seule année, deux cent trente-six malfaiteurs furent livrés au bourreau. Enfin la paix de Westphalie vint mettre un terme à la guerre de trente ans, qui avait couvert l'Allemagne de ruines et décimé sa population, surtout dans la Bohême. La Suisse, qui s'était montrée si pusillanime dans le cours de ces déplorables hostilités, députa au congrès de Munster un de ses enfants qui avait à cœur la dignité de la confédération. En effet, Jean Rodolphe Wettstein, bourgmestre de Bâle, déploya tout le talent d'un négociateur habile et courageux : nous ajouterons qu'il fût secondé par la France. Jusque-là on s'était obstiné en Allemagne à considérer les Suisses comme sujets de l'Empire germanique, et la chambre impériale continuait encore à rendre des arrêts contre les Helvétiens, au lieu de les citer devant les tribunaux de leur pays. Le député Wettstein déclara en plein congrès, et au nom de ses commettants, que la confédération suisse était fermement résolue à maintenir sa pleine et entière indépendance à l'égard de l'Empire. Cette manifestation énergique, appuyée d'ailleurs par la France, comme nous l'avons dit plus haut, eut le résultat désiré. L'empereur et les autres puissances contractantes reconnurent solennellement, par un article du traité de

(1) 1 fr. 78 cent.

MCD 2019

Westphalie, signé le 14 octobre 1648, l'indépendance et la souveraineté de la confédération snisse (1).

Si les Suisses venaient enfin de faire proclamer leur indépendance par la bouche même du chef de l'Empire, ce bienfait ne s'appliquait en réallté qu'aux habitants des villes; et ceux qui avaient conquis au prix de leur sang les droits politiques dont ils jouissaient, ne voulaient pas les partager avec leurs compatriotes des campagnes : nous devrions plutôt dire les *étendre*. Cet égoïsme des bourgeois avait aigri depuis longtemps le cœur du peuple de la campagne, qui, dans plusieurs localités, était resté serf ou du moins soumis aux mêmes vexations, aux mêmes charges que celles qui pesaient sur lui dans les siècles de la féodalité. Les campagnards étaient d'autant plus irrités qu'à chaque instant ils comparaient leur sort avec les habitants de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, pâtres ou laboureurs comme eux ; il est vrai que ces braves avaient obtenu leur liberté les armes à la main, tandis que les campagnards dont nous parlons avaient été conquis. Mais du moment où ils avaient été incorporés à la confédération et en supportaient les périls et les impôts, il eût été équitable de leur accorder le sort apanage de leurs compatriotes; comme eux, ils ne devaient obéir qu'aux lois qu'ils avaient votées. La hauteur et le despotisme des baillis, la rapacité affreuse des employés subalternes achevaient, affirme un écrivain national, de rendre la situation du paysan insupportable; les moindres délits étaient punis par la prison. La bastonnade et les plus rigoureux traitements, les amendes et les exactions arbitraires réduisaient les malheureux habitants à la mendicité ; les victimes n'avaient pas même la ressource de se plaindre, car les parents de leurs oppresseurs siégeaient ordinairement dans les conseils, et les réclamations eussent attiré plus tard de nouvelles persécutions à ceux qui eussent osé se les permettre. Il n'y avait pas jusqu'aux greffiers, aux sous-baillis et aux simples huissiers qui ne crussent que leur qualité de bourgeois de la ville leur donnait le droit de vexer le paysan. Sans doute, le mal n'était pas partout porté au comble : tous les baillis n'étaient pas des tyrans sourds à la voix de la justice et de l'humanité, et le pauvre peuple, façonné à l'obéissance, n'eût peut-être jamais songé à se soulever si l'excès du malheur n'eût fini par lui inspirer le courage du désespoir.

Le gouvernement de Berne, dans la pensée de mettre en harmonie son système monétaire, fit publier [1652] une ordonnance prohibitive relativement à la petite monnaie des autres cantons ; il réduisit, en outre, à la moitié de sa valeur le billon bernois. Cette mesure tomba principalement sur les classes pauvres de la campagne ; elles pouvaient à peine, à force de travail, parvenir à posséder quelques légers capitaux : elles en perdaient tout à coup la moitié. Le gouvernement de Lucerne fit subir à cette même époque une réduction à sa petite monnaie courante ; les communes de l'Entlibuch firent partir aussitôt des députés pour demander qu'aucune innovation ne fût introduite dans la valeur de l'ancienne, ou qu'alors il fût permis de réaliser tous les payements en nature. Les députés, loin de recevoir une réponse favorable, éprouvèrent un accueil plein de hauteur et de dureté. Les habitants des campagnes furent tellement blessés d'une pareille conduite, qu'ils chassèrent de leur village les percepteurs des impôts. L'avoyer Dulliker, accompagné d'un certain nombre de magistrats et d'ecclésiastiques, se transporta dans l'Entlibuch [1653] pour apaiser les campagnards ; mais ils trouvèrent ceux-ci dans un état de révolte complet. « A la tête des insurgés était un porte-enseigne avec un drapeau blanc, escorté de trois jeunes gens sonnant du cor des Alpes ; venaient ensuite les chefs, et derrière eux trois hommes dans l'ancien costume suisse, représentant les trois héros de Grutli. Le corps d'armée, fort de quatorze cents hommes, suivait, ayant pour armes des épieux et des massues. La troupe arriva dans cet ordre au village où la députation de la ville s'était arrêtée. Alors un tumulte affreux éclata : on ré-

(1) Zschokke.

MCD 2019

clama à grands cris contre la réduction de la monnaie, contre le péage de Wollhausen, contre le haut intérêt de l'argent, contre les amendes imposées par les baillis, contre les exactions des percepteurs d'impôts, et toutes les vexations dont on croyait avoir à se plaindre. Des réclamations, on en vint bientôt aux injures et aux menaces. Les députés, désespérant de ramener à la raison cette troupe de furieux, s'en retournèrent à Lucerne. Les mutins, encouragés par ce succès, organisèrent des comités d'insurrection, établirent des postes militaires, soumirent les voyageurs à des recherches sévères, cherchèrent à soulever les sujets bernois des districts limitrophes; enfin les dix bailliages de l'Entlibuch formèrent à Wollhausen une fédération qui fut sanctionnée par un serment (1). »

Une nouvelle guerre civile allait éclater: elle était d'autant plus à redouter que les habitants des campagnes avaient pour eux l'équité. En effet, de même que les Suisses habitants des villes étaient parvenus à échapper à tous les désastres du système féodal en triomphant des nobles et des seigneurs, de même aussi les campagnards avaient raison de réclamer une égalité de droits qui leur appartenait. Eh! pourquoi cette égalité leur était-elle ravie? parce que les habitants des villes étaient plus aptes à se concerter et à prendre des mesures d'ensemble que des malheureux campagnards, formant des réunions d'hommes dont la population était restreinte et souvent même éparpillée sur un vaste territoire. Ce qui prouve, au reste, nous le répétons, que la justice était du côté des campagnards, c'est que toutes les fois qu'ils en ont appelé aux armes ils ont obtenu des concessions, et que plus tard, sur l'heureuse terre de l'Helvétie, *tous* ont fini par jouir des mêmes droits. Participation qui a été à la fois si utile et si glorieuse pour le pays; il n'en fut pas encore ainsi pour l'époque qui nous occupe dans ce moment. Mais il n'en est pas moins vrai cependant que les insurgés de l'Entlibuch obtinrent d'assez grands avantages, quoique on leur imposât encore la qualité de sujets, eux qui auraient dû être reconnus citoyens libres comme le reste de leurs compatriotes. Malheureusement, et nous allons en acquérir la preuve, les paysans, dans les diverses révoltes auxquelles ils se livrèrent alors, manquèrent d'ensemble, d'habileté et de discernement, qualités sans lesquelles le succès, parviendrait-on à l'obtenir d'abord, vous échappe bientôt des mains.

Maintenant expliquons au lecteur de quelle importance il était pour les gouvernements cantonaux d'étouffer tout mouvement insurrectionnel parti du sein des campagnes; aussi, lorsque les six cantons catholiques eurent appris le mouvement dont l'Entlibuch était le centre, ils s'empressèrent de proposer leur médiation. Ils envoyèrent, en conséquence, des députés à Willisau, afin qu'ils s'entendissent avec les députés des bailliages soulevés. Ces derniers leur remirent une liste de vingt-sept griefs contre le gouvernement de Lucerne. C'était déjà un premier pas qui devait conduire à une transaction; mais les paysans, au lieu de savoir attendre le résultat des conférences, se portèrent aux actes les plus répréhensibles, et, s'emparant de la personne des médiateurs, ils se rendirent ensuite maîtres des environs de Lucerne, annonçant l'intention de se diriger bientôt sur la ville. Une conflagration universelle allait enflammer la Suisse; les mesures les plus promptes furent prises. Quatre cents hommes des petits cantons viennent au secours des Lucernois, les guerriers de Zurich et de Berne sont déjà en marche : à la vue de tant de troupes réunies, les insurgés se troublent; ils mettent en liberté les députés des cantons catholiques, et invoquent le secours de leur médiation. Ceux-ci oublient le passé, et rendent, le 19 mars 1653, une sentence arbitrale que Zschokke proclame comme modèle d'équité. Ils décident que le gouvernement conserverait la souveraineté sur les bailliages révoltés, sans préjudice des droits des habitants; que les péages seraient établis sur un pied uniforme dans tout le pays; que l'avoyer de Willisau ne pourrait être choisi que parmi les bour-

(1) Zschokke.



MCD 2019

geois de l'endroit ; et que les appels ne seraient portés de l'Entlibuch à Lucerne que pour les causes excédant la valeur de cent florins. Cette sentence déclarait la fédération de Wollhausen dissoute, interdisait à l'avenir, sous les peines les plus sévères, toute association semblable ; mais exemptait néanmoins les insurgés du remboursement des frais occasionnés par les derniers troubles.

Une conduite aussi sage devait faire espérer que la paix publique ne serait plus troublée, du moins pour quelque temps ; mais si la cause de l'irritation générale avait été calmée dans l'Entlibuch, cette même cause existait dans les autres localités où les habitants étaient restés sujets des villes. Une insurrection eut donc lieu dans le canton de Berne, et se propagea sur les deux bords de l'Aar, à partir de Thoune jusqu'à Broug. Antérieurement, et lorsque le conseil de Berne avait donné ordre à ses paysans d'aller attaquer les campagnards soumis à Lucerne, ils s'y refusèrent, disant : « Nous ne marcherons » pas contre nos frères de Lucerne ; nous » avons autant de droits de nous plaindre » qu'eux. » Bientôt ils déclarèrent, d'une manière positive, qu'ils ne voulaient pas obéir aux ordres du gouvernement central, mais seulement suivre la direction qui leur serait donnée par les chefs de leur choix ; Berne, sans perdre de temps, appela à son secours les confédérés de Schaffhouse. Bâle et Mulhouse firent partir leur contingent. Zurich et Lucerne, avant d'imiter cet exemple, donnèrent le conseil aux gens de Berne de recourir à un accommodement ; cet avis, ils le suivirent. On était donc absorbé dans des négociations fort difficiles par elles-mêmes, lorsque les guerriers de Schaffhouse, de Mulhouse et de Bâle se présentèrent. Une insurrection générale éclate alors ; les troupes auxiliaires battent en retraite : l'exaspération était telle qu'elle s'étendit jusque dans le canton de Soleure, et l'on vit à Erlisbach les confédérés réduits à passer entre une double haie de paysans argoviens et soleurois. Plus l'insurrection s'étendait, plus aussi la position de Berne, et par suite celle des autres cantons, devenait périlleuse. Les insurgés convoquèrent des assemblées générales à Langenthal, assiégèrent les châteaux des baillis, et envoyèrent des commissaires à Berne. Jusque-là leur cause était restée populaire ; mais, par suite d'une fausse démarche qu'ils tentèrent, elle tomba dans le discrédit. En effet, ils nouèrent des négociations avec Labarde, l'ambassadeur de France, réclamant le secours de son gouvernement ; en d'autres termes, c'était appeler l'étranger dans le sein de la patrie. Labarde courut aussitôt les dénoncer, et l'opinion générale se tourna contre eux.

Cette fois les cantons réformés intervinrent, et offrirent leur médiation ; les insurgés, effrayés de se voir réduits à leur propres forces, sentirent le besoin pour eux d'une transaction ; ils firent donc partir de leur côté des commissaires, on les admit. Le résultat des conférences fut que le commerce de sel continuerait à appartenir au gouvernement, mais que les sujets auraient le droit d'acheter du sel pour leur usage partout où bon leur semblerait ; que le droit de sortie du blé serait aboli, ainsi que l'obligation d'entrer dans un corps de métier ; que la réduction de valeur du billon serait maintenue, mais que les dettes existantes seraient acquittées en espèces d'argent, reçues au taux où elles étaient avant l'année 1613 ; que les prêts dûment garantis et portant un intérêt convenable, ne pourraient être réclamés avant le terme de six ans ; enfin, que les émoluments des gens de justice seraient réduits. Tous les objets en litige se trouvant ainsi réglés par un arbitrage équitable, les commissaires des communes demandèrent pardon à genoux au conseil de Berne, et l'on put croire l'ordre rétabli (1). Mais les paysans du canton de Lucerne, qui avaient accepté avec joie l'arbitrage de six cantons réformés, recoururent de nouveau à la sédition, parce que, disaient-ils, « on n'avait » pas le droit de dissoudre la fédération » de Wollhausen qu'ils étaient décidés à » maintenir ; » et ils donnèrent l'ordre à

(1) Zschokke.

MCD 2019

des députés qu'ils choisirent, de se transporter auprès des paysans des autres cantons. « Nous sommes las, leur mandèrent-» ils, d'être les esclaves des villes ; nous » avons juré d'être libres comme nos » frères des petits cantons. » Un pareil langage ne pouvait manquer de réussir dans l'Emmenthal et dans l'Argovie. Les habitants de ces deux contrées avaient en horreur la paix qui avait été conclue à Berne, et ils avaient outragé à leur retour les commissaires qui avaient consenti à demander leur pardon à genoux. La révolte s'étendit bientôt dans les campagnes de Soleure et de Bâle ; il importait, pour imprimer de l'unité à un mouvement aussi étendu, de faire choix d'un chef suprême. Les insurgés se réunirent donc le 16 avril 1653, à Sumiswald, dans l'Emmenthal, et élurent un pauvre paysan du village de Schœnholz, appelé Nicolas Leuenberger. L'assemblée procéda ensuite à une déclaration de principe ; et elle proclama que si les sujets n'avaient pas le droit de s'armer contre les magistrats, c'était cependant un devoir pour eux, lorsqu'ils étaient injustement attaqués par leur gouvernement, d'opposer la force à la force. Ne se bornant pas à une pareille déclaration, dont la généralité ne pouvait amener aucun résultat politique, les membres de l'assemblée firent passer aux sujets de tous les cantons une circulaire par laquelle ils les suppliaient d'envoyer les députés à une assemblée générale, qui aurait lieu incessamment à Hulwyl, dans l'Entlibuch, et dans laquelle on aviserait au moyen de faire participer tous les Suisses, comme ils en avaient le droit, à tous les avantages de la liberté dont jouissaient les habitants des villes. Une révolution complète allait donc être accomplie si les insurgés réussissaient. Les réclamations des campagnards étaient justes en elles-mêmes ; ceux-ci prenaient part à toutes les charges publiques, ils devaient être reconnus citoyens.

Mais à la manière dont la lutte était engagée, il fallait posséder toutes les qualités propres à faire obtenir le triomphe ; nous n'avons rien de mieux à faire que d'invoquer le témoignage d'un écrivain né en Suisse, et qui penche pour la cause des paysans ; lui seul peut bien nous faire connaître la vérité. « Les habitants des campagnes, dit l'historien dont nous parlons, avaient sous les yeux l'exemple de la noblesse, qui avait su jadis s'affranchir de la domination des empereurs, et l'exemple plus récent des grandes cités de la Suisse, qui avaient réussi à acheter ou à conquérir leur indépendance ; mais ils s'aveuglaient sur les difficultés de l'entreprise et sur leur propre incapacité. » En effet, ces hordes turbulentes et indisciplinées étaient également étrangères aux vertus civiques, qui avaient assuré autrefois dans les cantons forestiers le triomphe de la liberté, et aux maximes de prudence qui avaient fondé la puissance des villes. Les insurgés actuels étaient des hommes grossiers, aussi dépourvus d'instruction que d'expérience des affaires, pleins de défiance les uns pour les autres, plus occupés de leurs intérêts propres que du bien général. Toujours prêts à se ranger à l'avis le plus violent, ils étaient sourds aux conseils de la sagesse ; l'anarchie et la discorde régnaient parmi eux. Leur féroce intolérance leur faisait voir un ennemi dans quiconque ne partageait pas leur sentiment ; ils effrayaient leurs adversaires en les menaçant du fer et de la flamme, ou en leur infligeant des châtiments cruels (1).

Cependant les villes armaient pour réduire les révoltés, et négociaient néanmoins avec eux pour gagner du temps ; Berne et la diète de Bade en usèrent avec eux d'une manière plus loyale : elles eurent des conférences suivies avec les commissaires des insurgés ; elles mirent jusqu'au bout tout en usage pour faciliter un rapprochement ; mais il y avait trop peu de calme, de suite et d'accord dans les délibérations de cette multitude, pour que les négociations pussent aboutir à un résultat. On en appela donc aux armes, et Berne leva dix mille guerriers, qui marchèrent sous les ordres de Sigismond d'Erlach ; le colonel Zweyer vint avec cinq mille soldats des cantons catholiques; le général zurichois Wertmuller avait le commandement suprême du reste

(1) Zschokke.

MCD 2019

des autres contingents fédéraux, qui s'élevaient au nombre de huit mille hommes. Un fait qui ne doit pas être passé ici sous silence, c'est que les habitants des petits cantons, simples pâtres, laboureurs ou cultivateurs, n'hésitèrent pas à se déclarer les ennemis des paysans insurgés. « Soit, » dit Zschokke, par esprit de justice et » par sentiment de bon voisinage, soit » parce qu'ils avaient eux-mêmes des *su-* » *jets*. » Les insurgés s'emparèrent du défilé de Gummine, du côté du pays de Vaud, et de ceux de Windisch et de Mellingen, du côté de Zurich. Ils s'efforcèrent aussi d'entrer dans les murs d'Arbourg, d'Arau, de Zoffingue et de Lentzbourg; mais ils ne purent réussir d'abord, parce qu'ils manquaient de grosse artillerie; d'un autre côté, ils étaient étrangers à l'art de faire des siéges, et manquaient d'habiles officiers. Leuenberg, Schybi, Ulrich, Galli et les autres chefs, qui comprenaient combien leur position allait devenir difficile, eurent recours à la voie des négociations; c'était recourir un peu tard à un moyen qui leur avait déjà été offert, et qu'ils avaient repoussé. Mais, on ne saurait trop le répéter, parmi les masses qui composaient les rangs des insurgés, on ne voyait pas plus régner l'obéissance que l'intelligence du commandement; tout était décousu et marchait au hasard. Leuenberger, établi à Ostermundingen, village situé à une lieue de Berne, d'où ses soldats dévastaient les environs; Leuenberger, disons-nous, adressa une nouvelle lettre à Berne, afin, disait-il, que le différend se terminât à l'amiable.

Les gens de Berne députèrent auprès des insurgés les hommes les plus recommandables de leur ville, avec l'assurance qu'ils étaient prêts à faire les concessions les plus nombreuses; ils promirent même de donner une somme de cinquante mille livres bernoises (1) aux campagnards, non à titre d'indemnité pour les frais de la guerre, mais comme un secours qu'ils accordaient aux indigents. Ce traité, dans les circonstances actuelles, était assurément fort avantageux. Aussi les députés des insurgés le signèrent-ils en s'engageant à rendre hommage de fidélité au gouvernement. Mais lorsque les députés furent de retour dans le camp, les soldats repoussèrent les stipulations qui venaient d'être consenties; et comme les troupes fédérales s'approchaient déjà, ils se refusèrent à se séparer les uns des autres, avant que ces auxiliaires fussent rentrés chez eux; ils ne voulaient pas, en s'isolant, s'exposer à des attaques qu'ils auraient été incapables de repousser. Zweyer et Wertmuller, qui avaient fait leur jonction, franchirent le mont Heitersberg, se dirigeant sur Mellingen. Sur ces entrefaites, Leuenberger leur demanda une entrevue, elle lui fut accordée.

D'un autre côté, le général des insurgés venait d'envoyer de nouvelles réclamations au conseil de Berne, sur l'arrivée prochaine des auxiliaires fédéraux; mais il lui vint tout à coup des renforts si considérables de paysans volontaires, que, se voyant à la tête de vingt mille hommes, il ne respira plus que pour combattre. C'était le seul parti qui restait à prendre; car les révoltés, qui, précédemment, s'étaient adressés aux membres du conseil de guerre fédéral pour traiter avec eux, en avaient reçu la réponse suivante : « Il n'appartient » pas à des paysans de prescrire des con- » ditions; livrez-nous l'acte de votre fédé- » ration, puis retirez-vous dans vos foyers, » où vos chefs attendront la sentence de » leurs magistrats; à ce prix, on vous » donnera la paix. » Ce langage ferme et hautain imposa aux paysans de Berne et de Soleure, qui se rendirent dans leurs foyers; quant à ceux de Lucerne, ils alléguèrent qu'ils manquaient des pouvoirs indispensables pour traiter. Wertmuller s'avança, puisque la force devait trancher définitivement le débat. Le général d'Erlach, après avoir traversé l'Aar, à Wangen, mit en fuite, chemin faisant, un corps de deux mille paysans. Le général bernois, parvenu dans la plaine de Herzogenbuchsée, le 28 mai 1653, trouva un poste de six hommes armés de piques, qui lui annoncèrent que les insurgés avaient pris la fuite dans tous les sens. Mais à peine d'Erlach eut-il fait quelques pas en avant,

(1) La livre bernoise représente 1 franc 11 cent.

MCD 2019

qu'une fusillade partit d'un bois voisin, où l'ennemi avait des forces considérables. Le général bernois fait attaquer sur tous les points à la fois, partout il rencontre la plus énergique résistance ; les insurgés furent cependant forcés à se replier sur un village qui était proche ; les soldats bernois le livrèrent aux flammes ; alors on combattit de maison en maison ; repoussés, les paysans se défendirent derrière les murs de l'église, où ils disputèrent le terrain pied à pied ; enfin, après avoir perdu cette dernière position, ils se sauvèrent dans les bois.

Les malheureux campagnards reprirent alors le joug de leurs anciens maîtres, les citadins ; on les désarma, et leurs chefs furent plongés dans les cachots ; on s'occupa ensuite du jugement de ces hommes, qui devaient être reconnus coupables, car ils avaient été vaincus. Schybi fut amené du fond de l'Entlibuch et eut la tête tranchée. Leuenberger, trahi par un de ses voisins et de ses complices, fut arrêté dans sa propre maison ; conduit prisonnier à Berne ; il fut décapité, et sa tête sanglante fut attachée au gibet avec l'acte de fération des insurgés ; son secrétaire, Bræsmer, périt du même supplice ; Ulrich Galli fut pendu. A Bâle, sept vieillards, convaincus d'avoir pris part à l'insurrection, furent condamnés à mort. L'aspect de leur barbe blanche ajoutait à l'impression produite par leur supplice. Il y eut un grand nombre d'autres révoltés qui subirent la peine de mort, le bannissement ou l'amende. Les bailliages furent condamnés à payer dix mille florins, le comté de Lentzbourg vingt mille, les insurgés de Soleure trente mille, et d'autres, des sommes plus ou moins considérables. Quelques-uns des chefs prirent la fuite ; l'empereur, Ferdinand III, les fit proscrire dans toute l'étendue de l'Empire (1). Les insurgés de Lucerne, comme s'ils eussent eu la prévoyance de la triste issue que devait avoir l'insurrection des paysans, se trouvèrent dans une position à part. Les cantons d'Uri, de Schwitz, d'Underwald et de Zug se proposèrent comme médiateurs entre les bourgeois de Lucerne souverains, et les campagnards leurs sujets. Ils furent acceptés à ce titre, et rendirent une décision arbitrale ; mais elle déplut aux gens de l'Entlibuch, qui ne voulurent pas reconnaître le jugement prononcé par les médiateurs. En effet, ils comptaient sur le concours de plusieurs citoyens de Lucerne, qui devaient renverser la constitution de l'État ; mais ce projet fut déjoué, et les troupes partirent pour l'Entlibuch, où elles obtinrent une soumission complète : « Telle fut partout l'issue de » cette révolte, et telle sera, dans tous les » temps, l'issue de toute insurrection con- » çue dans un moment d'effervescence, » sans but précis et sans plan. De lon- » gues contestations s'élevèrent entre les » cantons lorsqu'il fut question de régler » les frais de la guerre ; Berne eut beau- » coup de peine à s'entendre avec Zurich » et avec Soleure. Enfin, ces difficultés » furent terminées dans une diète géné- » rale, tenue en 1654, qui statua en prin- » cipe, qu'à l'avenir, en cas d'interven- » tion armée, les secours demeureraient » à la charge du canton qui les aurait » fournis (1). »

Une cause de discorde disparaissait à peine qu'elle était remplacée par une autre ; l'intolérance religieuse, qui avait déjà plusieurs fois armé les confédérés les uns contre les autres, produsit une nouvelle guerre civile. Six familles du bourg d'Art, dans le canton de Schwitz, avaient embrassé la réforme, au sein des catholiques les plus fervents de l'Helvétie. Ceux-ci, pour se venger de ce qu'ils appelaient le parjure de leurs compatriotes, les persécutèrent avec tant d'acharnement, qu'ils furent réduits à prendre la fuite, abandonnant tout ce qu'ils possédaient. Dans leur détresse, ces familles s'adressèrent au conseil de Zurich, composé de réformés ardents ; ils intervinrent donc auprès des gens de Schwitz, pour qu'il fût permis aux proscrits de faire vendre leurs biens. Le canton catholique, au lieu d'accéder à à une demande qui paraissait aussi juste, réclama l'extradition des fugitifs. Zurich

(1) Zschokke.

(1) Zschokke.

MCD 2019

s'éleva contre une pareille prétention ; alors les membres du conseil de Schwitz dirent : « Nous n'avons à rendre compte de notre administration qu'à Dieu et à notre conscience. » A la suite de cette réponse, qui détruisait à sa base, non-seulement les anciens traités, mais encore le principe sur lequel s'appuie tout gouvernement fédéral, les gens de Schwitz, non-seulement confisquèrent les biens des proscrits, mais appliquèrent à la torture et condamnèrent à mort plusieurs de leurs parents, qui, comme eux, avaient abandonné le catholicisme. A la suite de négociations où intervinrent les cantons neutres, on en appela à la force. Les Zurichois, soutenus par leurs auxiliaires, lèvent dix mille hommes, s'emparent de la Thurgovie, et viennent assiéger Rapperschwyl. Mais les catholiques avaient établi une forte garnison dans cette place ; ils étaient, en outre, les maîtres des passages de l'Albis, ainsi que des cités de Bremgarten, de Mellingen, de Bade ; ils avaient encore en leur pouvoir le col du Brunig, sur les frontières du haut Underwald et du canton de Berne. Les habitants de cette ville placèrent des corps d'observation sur les limites de leur territoire, s'étendant du côté de Fribourg, de Soleure et d'Underwald, tandis qu'un autre corps se dirigeait sur Lentzbourg, afin d'appuyer les Zurichois. L'armée des réformés, n'observant aucune règle de la discipline militaire, marchait au hasard, et mettait tout à feu et à sang, églises comme habitations des particuliers. Le colonel Pfyffer, qui commandait les catholiques, fut à peine instruit de tout ce désordre, que le 4 janvier 1656 il attaqua les Bernois à l'improviste ; ceux qui manquaient de munitions pour leur artillerie prirent la fuite, mais près de six cents furent massacrés ; enfin on signa la paix le 26 février 1656. Ces hostilités, qui remplirent tout au plus neuf semaines, avaient déjà coûté aux Zurichois quatre cents florins.

Cependant une profonde animosité existait toujours dans les bailliages communs, où à la plus légère circonstance le sang était répandu. Un Lucernois, qui enrôlait des soldats pour l'Espagne, arrive le jour de la Pentecôte dans le village de Lipperschwyl, en Thurgovie ; les quarante-trois recrues qu'il conduit entrent dans le temple réformé, le sabre à la main, et s'y livrent à des actes coupables. Une femme va sur-le-champ invoquer le secours des habitants du village de Wigoldingen ; ceux-ci accourent, et massacrent cinq des recrues ; ils font les autres prisonniers. Les catholiques s'emparent sur-le-champ de Kaisersthul, de Mellingen et de Bremgarten. En vain on convoque diète sur diète ; les catholiques, à titre de représailles, demandent du sang, et deux paysans de Wigoldingen subissent le dernier supplice « à la majorité des voix des can-» tons souverains du pays, malgré les dé-» marches presque suppliantes de Zurich » pour obtenir leur grâce. » Sans doute les réformés avaient commis un crime, puisqu'ils avaient attenté à la vie d'hommes qui ne s'étaient rendus, après tout, coupables que de délits, qu'un emprisonnement de quelques jours devait seul punir. En réalité, ce qui était horrible, c'était la sévérité déployée dans cette circonstance, puisque la peine dépassait de si loin la faute. Cette même sévérité avait en outre pour résultat d'entretenir, comme à perpétuité, la haine et la discorde parmi les Suisses. Mais les catholiques ne furent pas encore satisfaits d'une vengeance aussi odieuse : ils obtinrent que la commune de Wigoldingen subît les frais de la procédure ; alors on quêta dans tous les temples du canton de Zurich pour faire face à ce nouveau désastre. Les faits que nous venons de rapporter prouvent que les Suisses, au milieu du dix-septième siècle, n'étaient pas encore très-avancés en matière de tolérance religieuse.

La confédération, au reste, avait plus besoin que jamais d'harmonie et de concorde ; elle avait dans Louis XIV un voisin redoutable et puissant. Ce monarque, voulant couvrir la Franche-Comté, fit élever aux portes de Bâle la forteresse de Huningue. Les cantons envoyèrent des députés à Paris, mais leurs représentations ne furent pas écoutées : Louis XIV avait l'habitude de faire dominer chez lui comme chez les autres sa volonté suprême. Il en résulta

MCD 2019

un profond mécontentement parmi les Suisses ; il éclata surtout, comme cela devait être, au sein de la ville de Bâle. Les citoyens de cette ville se répandirent en murmures contre les membres du petit conseil, qu'ils accusaient, en grande partie, d'être vendus à la France. Les tribus ou corporations se réunirent ; une foule d'abus criants furent mis au grand jour: des conseillers, accusés d'intrigues électorales, dans lesquelles leurs femmes même avaient participé, éprouvèrent la honte d'une destitution ; quelques-uns furent envoyés en prison, d'autres payèrent de fortes amendes. Des médiateurs fédéraux intervinrent [1691], et, d'accord avec les commissaires du conseil et de la bourgeoisie, ils précisèrent les droits du grand et du petit conseil en matière de police, d'administration, ainsi que tout ce qui était relatif à la justice et aux nominations des emplois publics. Les réformés obtinrent l'approbation de la majorité des citoyens, et la paix publique se trouva rétablie ; ce ne fut pas pour longtemps. En effet, un des orateurs de la bourgeoisie, nommé Jean Fatio, était detenu dans la prison de la Porte du Rhin, accusé d'avoir agi en diverses occasions de son autorité privée, sans l'autorisation de ses commettants. Une troupe de bourgeois, partisans de Fatio, portant une écharpe blanche au bras, comme signe de ralliement, se présentèrent en armes dans la nuit du 22 au 23 septembre à la porte de la prison, et se firent rendre de force le détenu. On battit la générale; les partisans du gouvernement se rendirent aussitôt à leur poste : bientôt toute la ville fut sous les armes ; le sang coula ; deux des partisans de Fatio furent arrêtés le lendemain matin. des paysans armés arrivèrent dans la ville pour rétablir l'ordre ; les auteurs de la sédition furent punis avec la dernière rigueur : Jean Fatio, Jean Muller et Conrad Moyses eurent la tête tranchée le 28 septembre sur la place de l'Hôtel de ville ; les autres furant condamnés au galères, au bannissement ou à de fortes amendes.

Il nous reste encore à rapporter au lecteur les désastres d'une dernière guerre de religion, où les Suisses déployèrent les uns contre les autres un effroyable acharnement. Nous avons déjà eu occasion de rapporter les nombreuses querelles qui eurent lieu entre les abbés de Saint-Gall et leurs sujets, guerres qui, en général, ne tournèrent pas au profit de ces puissants ecclésiastiques, qui étaient tout à la fois princes de l'Empire et souverains dans l'Helvétie.

Les abbés de Saint-Gall avaient acheté du seigneur de Raron les droits que celui-ci tenait par héritage des anciens comtes de Toggenbourg. Une longue suite de contestations s'élevèrent entre les abbés de Saint-Gall et les habitants de Toggenbourg ; ceux-ci avaient adopté le culte évangélique ; circonstance qui contribua à envenimer la haine qui existait déjà dans le pays contre les abbés de Saint-Gall. Il est vrai que les chefs de cette communauté religieuse avaient fait une alliance avec Glaris et Schwitz ; or, le dernier de ces cantons était catholique. Il arriva cependant qu'un abbé de Saint-Gall, appelé Léon Burgisser, voulut soumettre les habitants à construire une nouvelle route qui devait traverser la forêt de Hummelwald. Le peuple envoya une députation à l'abbé, pour lui adresser des réprésentations ; mais, loin de se rendre, celui-ci imposa une amende de quinze cents florins aux membres de la députation, les déclara infâmes, et les priva de tous leurs droits civils. Les habitants de Toggenbourg s'adressent alors aux cantons de Schwitz et de Glaris. Les Glaronais furent sensibles au malheur de la population de Toggenbourg, qui avait pour elle le bon droit, car elle s'était rachetée deux fois de toute espèce de corvée. Les habitants de Schwitz, quoiqu'ils fussent eux-mêmes de très-ardents catholiques, ne purent s'empêcher de dire que les habitants de Toggenbourg, fussent-ils Turcs ou païens, n'en étaient pas moins leurs alliés et leurs compatriotes, et qu'il était de leur devoir de leur faire rendre justice. L'abbé de Saint-Gall, furieux d'être abandonné par un canton catholique sur lequel il comptait principalement, en appela à l'intervention fédérale. Cette contestation rétentit plusieurs années de suite dans les diètes, et devint

MCD 2019

une affaire de parti, c'est-à-dire que les réformés se prononcèrent tout haut en faveur de leurs coreligionnaires, tandis que les cantons catholiques finirent par embrasser le parti de Saint-Gall [1703]. Les nouveaux droits de l'abbé, dirent leurs députés, ses actes et ses titres doivent passer avant les droits surannés du peuple; aucune nouvelle congrégation réformée ne doit s'établir dans le Toggenbourg, sans le consentement de Schwitz et de Glaris. Comme on le voit, la question avait franchi les limites primitives dans lesquelles elle avait été renfermée, et, au lieu d'un débat d'intérêt privé, le catholicisme venait de se prononcer de la manière la plus hostile. Zurich et Berne intervinrent alors en faveur des habitants de Toggenbourg. Cette contrée, soutenaient-ils, fait partie de la confédération suisse; l'abbé de Saint-Gall nous a reconnus pour arbitres dans cette querelle, c'est à nous que la décision appartient.

Une nouvelle complication survint bientôt : l'empereur d'Allemagne fit remettre par son ambassadeur une lettre à la diète, dans laquelle le monarque déclarait que, le Toggenbourg étant un ancien fief de l'Empire, lui seul avait qualité pour prononcer d'une manière définitive sur le différend élevé entre l'abbé de Saint-Gall et ses sujets. Aussitôt les ambassadeurs de Hollande, d'Angleterre et de Prusse, qui appartenaient par leur religion au parti protestant, excitèrent Berne et Zurich à se déclarer les protecteurs des habitants du Toggenbourg. Ces derniers, rassurés par un tel appui, s'emparèrent des châteaux-forts de leur souverain ; celui-ci lève des troupes. Mais l'avoyer Durler, de Lucerne, supplie les catholiques de venir combattre les révoltés, c'est-à-dire les gens du Toggenbourg; d'un autre côté, Willading, avoyer de Berne, en appelle aux armes, car selon lui, il s'agit de défendre « l'existence même de l'Eglise réformée, menacée par les catholiques. » Les gens de Toggenbourg, sachant que trois mille Zurichois accouraient à leur secours, adressent, le 12 avril 1712, une déclaration de guerre à l'abbé de Saint-Gall, tandis que les auxiliaires zurichois mettent à feu et à sang le pays de Saint-Gall. Aussitôt Lucerne, Uri, Schwitz et Zug lèvent des troupes; les Bernois équipent une armée de dix mille hommes, qui va rejoindre le contingent de Zurich. La petite ville de Wyl, où l'abbé de Saint-Gall avait obtenu une garnison nombreuse, est assiégée par les soldats réformés, qui la bombardent. Mais la place ne se rend pas : elle est sous les ordres du major Felber qui exécuta avec le plus rare bonheur un grand nombre de sorties ; on le vit même étendre ses courses victorieuses jusqu'à Braunau et Summeri (1), ravageant tout sur son passage.

Un avocat zurichois, nommé Nabholz, qui avait soutenu avec beaucoup d'ardeur la cause des habitants du Toggenbourg, conseilla aux généraux bernois et zurichois d'envahir l'ancien territoire de l'abbé de Saint-Gall, où l'on brûlait tout. On commença à exécuter ce projet dans les environs du village d'Oberglatt. A l'aspect de ce vaste embrasement, ceux des miliciens renfermés dans la cité de Wyl, qui avaient leurs demeures dans la contrée dévastée par l'incendie, et dont le nombre était considérable, sortirent précipitamment pour aller défendre leurs propres foyers. La ville, affaiblie par leur départ et par la discorde qui régnait parmi les défenseurs, ouvrit ses portes aux assiégeants le 22 mai. La garnison se dispersa, accablant de malédictions son commandant. Le malheureux Felber, craignant pour ses jours, fut réduit à implorer la protection des vainqueurs pour pouvoir s'enfuir jusqu'à Bernhardzell ; mais une troupe de furieux l'atteignit deux jours après dans cet endroit, l'arracha du presbytère, où il était allé chercher un asile, et, l'ayant forcé à monter sur un méchant cheval, le traîna jusqu'au pont de la Sitter, en l'abreuvant de mille outrages sur la route. Là, ces barbares le tuèrent à coups de fusil, coupèrent son cadavre par morceaux, et le jetèrent dans la rivière (2). Nabhold, de son côté, achevait la ruine complète de l'ancien pays de l'abbé de Saint-Gall, qui, lui-même, finit par s'enfuir en Allemagne. Les Toggenbourgeois, se

(1) Village de la Thurgovie..
(2) Zschokke.

MCD 2019

regardant désormais à l'abri des vengeances de leur ancien maître, assassinèrent les prêtres catholiques qu'ils regardaient comme des traîtres ; puis ils firent la proposition aux habitants de l'Argo et d'autres localités de se réunir, afin de former un quatrième canton. Mais Berne et Zurich ne voulurent pas adopter ce projet ; Bremgarten, Mellingen, Bâle et le Rhinthal se soumirent aux réformés. Tous les catholiques, alors, se levèrent en masse ; on compta enfin sur les champs de bataille plus de cinquante mille Suisses avides de se détruire.

Nous ne suivrons pas dans tous ses détours cette horrible guerre civile, où l'on tuait de sang-froid les malheureux habitants lorsqu'on les surprenait sans défense ; nous ajouterons seulement qu'un congrès eut lieu dans les murs d'Arau. Mais le chevalier et bailli Jacques Akermann attaqua à l'improviste les réformés. Enfin une action décisive s'engagea à Villmergen, où, après six heures d'efforts, la victoire resta aux Bernois. Ces derniers demandèrent alors la paix ; elle fut signée dans le mois d'août 1712. Par suite, les cinq cantons catholiques furent dépouillés de leurs droits de souveraineté dans Rapperschwyl et dans les bailliages libres inférieurs. Berne eut la co-propriété de la Thurgovie et du Rhinthal. L'abbé de Saint-Gall, ne voulant pas reconnaître la paix d'Arau, mourut en pays étranger ; son successeur fit la paix ; on lui rendit ses Etats, dans lesquels se trouva compris le Toggenbourg ; mais les habitants obtinrent toutes les franchises qu'ils réclamaient. « Les » cantons catholiques, dit un écrivain na- » tional, se ressentirent longtemps des » suites de la guerre du Toggenbourg, » par le dérangement qu'elle causa dans » leurs finances. Le gouvernement de » Schwitz se vit forcé de lever un impôt » de cinq écus sur chaque ménage. Le » gouvernement de Lucerne fut obligé de » recourir à des moyens de contrainte » pour faire supporter des contributions » extraordinaires à ses administrés. Uri, » réduite à la nécessité d'augmenter les » impôts, ne put apaiser le mécontente- » ment de ses sujets de la vallée de Levan- » tine qu'en leur octroyant, en 1713, des » indemnités considérables, et en adou- » cissant dès lors avec eux les formules » orgueilleuses du commandement.» L'histoire de la Suisse, pendant la plus grande durée du dix-huitième siècle, ne présente aucun événement d'une grande importance.

Mais, en retour, les désastres les plus épouvantables éclatent sur l'Helvétie par suite de la révolution française. Le défaut d'espace, car il y a longtemps que nous avons dépassé les limites que nous nous étions imposées ; le défaut d'espace, disons-nous, nous permet à peine d'indiquer les faits les plus mémorables de cette époque, qui ne sortira jamais de la mémoire des habitants des cantons. La révolution française trouva un très-petit nombre d'admirateurs parmi les Suisses : leurs compatriotes égorgés le 10 août 1792 en défendant Louis XVI, qui, quelques mois après, monta lui-même sur l'échafaud ; les proscriptions de 1793, toutes ces causes réunies inspirèrent aux descendants de Guillaume Tell la plus profonde horreur contre nos réformes politiques. Au gouvernement sanguinaire de 1793 avait succédé le Directoire ; les *renards* remplaçaient les *tigres*. Les membres du Directoire avaient besoin d'argent ; ils méditèrent en conséquence l'invasion de la Suisse, dont le pillage les enrichirait. Brune et Schauenbourg entrèrent sur le territoire de la confédération le 28 janvier 1798. Le pays de Vaud secoua sur-le-champ la domination de Berne. Plusieurs villes rendirent à la liberté leurs anciens sujets, mais il était trop tard. D'un autre côté, il y avait longtemps que les enfants de l'Helvétie n'avaient fait la guerre ; de l'autre, nul concert ne régna entre les cantons. Les Français s'emparèrent donc, le 2 mars 1798, de Fribourg et de Soleure ; trois jours après Berne subit le même sort : nos soldats livraient tout au pillage. Les trésors de Berne et de beaucoup d'autres villes furent envoyés au *Directoire*, dont les agents se livraient aux exactions les plus horribles : l'un d'eux, ancien procureur, s'appelait *Rapinat*. En vain les habitants si courageux d'Uri, du bas Underwald,

MCD 2019

de Schwitz et de Glaris combattirent comme jadis : ils furent vaincus. Des femmes périrent sur le champ de bataille les armes à la main. « Ainsi, dit Zschokke, finit » l'ancienne confédération suisse. Elle » comptait quatre cent quatre-vingt-dix » ans d'existence ; soixante-quatorze jours » suffirent pour consommer sa dissolution.» Les vainqueurs, qui n'avaient aucune idée des mœurs des habitants de l'Helvétie, lui imposèrent une constitution. Un mouvement insurrectionnel eut alors lieu parmi ces infortunés au mois de juillet 1798 ; on triompha dans des flots de sang. Les Autrichiens pénètrent à leur tour dans la Suisse, et les Français sont battus le 21 mars 1799. Des révoltes éclatent sur divers points du territoire national : les Russes accourent, et, quoique commandés par Souvarof, sont vaincus [25 septembre 1799]. Masséna commandait les Français.

Les Russes firent preuve du courage le plus héroïque. Mais la gloire de nos armes, nous ne saurions trop le répéter, eut à souffrir de pillages et d'exactions qui en ternirent l'éclat. Plus tard Bonaparte, premier consul, s'occupa du sort de la Suisse; et, le 19 février 1803, lui accorda un acte de médiation qui rétablit le système fédératif, mais en abolissant les priviléges de lieu et de naissance. Les puissances étrangères intervinrent lors de l'invasion, et un nouveau pacte fédéral fut conclu. Depuis la révolution de 1830, deux partis hostiles se partagent la Suisse. Nous ne retracerons pas ici des événements contemporains, qui sont dans la mémoire de tous nos lecteurs; nous préférons terminer cette histoire de l'Helvétie par des détails sur les constitutions et les mœurs particulières aux divers cantons de la Suisse.

## URI.

Nous commençons par Uri, qui est un des cantons appelés *urkantone*, ou canton primitif. Uri a pour remparts les glaciers de Berne et des Grisons. Les trois sources de la Reuss descendent ou plutôt se précipitent de ces montagnes glacées, hautes de plus de huit mille pieds ; après s'être réunies, elles traversent le canton dans toute sa longueur, ayant leurs bords hérissés de rochers et de précipices affreux. Dans la région inférieure, le climat et le paysage s'adoucissent un peu : on aperçoit des vergers et de charmantes prairies ; cependant on voit aux extrémités les montagnes atteindre encore la région des nues ; la Reuss se jette enfin dans le lac des Quatre-Cantons, dont un bras s'avance entre deux rangs de rochers, et appartient tout entier au pays d'Uri ; telle est la topographie de ce canton, d'après M. Depping. Uri forme deux districts ; l'un est appelé Uri ; on nomme l'autre d'Urseren. Au reste, on ne compte pas dans ce canton une seule ville ; les habitants sont de simples pâtres, dont la vie s'écoule dans des occupations qui depuis des siècles sont pour les enfants ce qu'elles ont été pour les pères. L'innocence et la pureté des mœurs se conservent de même que les croyances religieuses ou les institutions politiques. Il semble qu'au milieu de cette nature si gigantesque le caractère des hommes a quelque chose d'antipathique à la mobilité des villes : droits, devoirs et habitudes de famille se perpétuent avec une constance admirable; encore aujourd'hui quand on parle d'Uri, on l'appelle la *conscience de la Suisse*.

Les habitants, qui s'élèvent tout au plus à quinze mille, sont restés fidèles à la foi catholique ; ils élèvent tous du bétail ; on compte dans ce canton dix mille deux cents bœufs, douze mille moutons, et dix-sept mille cinq cents chèvres. C'est surtout dans les Schellenen qu'il est beau de les voir suspendues à des rochers perpendiculaires; c'est, dans ces lieux inaccessibles, le seul être dont la vivacité rappelle que ce désert aussi est la propriété de l'homme. Les Schellenen ont, au surplus, perdu beaucoup de beautés au progrès de la civilisation. Le trou d'Uri, merveille de l'imagination d'un ingénieur local, est aujourd'hui une vaste et haute galerie, semblable à celle de la route de Simplon ; le pont du Diable a fait place, à côté de lui, à un pont non moins hardi, mais qui ne présente plus cette audacieuse courbure au-dessus de l'abîme ; il le franchit trop aisément pour la vue, et des voitures de poste par-

MCD 2019

courent une grande route où naguère le piéton s'avançait avec défiance. Le commerce, sans doute, a beaucoup gagné à ces travaux ; mais quiconque a vu autrefois les Schellenen, le pont du Diable et le pont d'Uri, doit regretter ce que l'art a enlevé à la nature. C'est ainsi que s'exprime M. de Golbéry dans son Histoire de la Suisse. Les progrès des sciences et l'avidité surtout des gens du commerce ont apporté des changements, des modifications utiles, si l'on veut, mais qui ont altéré la physionomie primitive de lieux qu'on aurait dû croire à l'abri de toute espèce de révolution : les mœurs, dans certaines parties du canton d'Uri, n'auraient donc pu échapper complétement à certaines influences pernicieuses ; mais ces exceptions sont fort rares, et c'est précisément ce qui les a fait remarquer. « La simplicité de la » vie pastorale, selon l'observation du sa» vant M. Depping (1), est un peu déran» gée dans le canton d'Uri, par une grande » route, celle du Saint-Gothard, qui, lon» geant le cours de la Reuss, traverse le » canton d'une extrémité à l'autre, y ré» pand de l'argent, des besoins inutiles, le » goût du commerce et du luxe, et, par » contre-coup, la richesse et la misère. »

Le canton d'Uri souffre beaucoup des avalanches, et est exposé dans la plus belle vallée à un vent du sud appelé par les uns le *foen*, et par d'autres le *foehn*. Il vient du Saint-Gothard, descend dans la vallée de la Reuss ; son impétuosité est si redoutable pour les maisons de la vallée inférieure, qui sont construites en bois, qu'on éteignait dans ces mêmes maisons tous les feux aussitôt que l'on apercevait les symptômes de ce vent destructeur. Il est annoncé par des tourbillons de neiges qui voltigent sur la cime des montagnes et sur les arbres des hautes forêts, tandis que, dans la vallée, tout encore est dans le calme : on a vu souvent des maisons être arrachées de leurs fondements. Ce vent, suivant le témoignage de M. Depping, produit, en général, des phénomènes singuliers. En hiver, il adoucit subitement la température ; au printemps, il ne lui faut qu'une nuit pour développer la végétation et couvrir de verdure les prés et les bocages. Alors les rochers émaillent de fleurs ; la neige fondue ruisselle sur les flancs des montagnes ; les torrents se gonflent d'une manière effrayante, et remplissent d'écume et de vapeur les gouffres des défilés. En été, ce sont d'autres effets : une chaleur accablante se répand dans la vallée ; toute la constitution du corps en souffre, surtout chez les personnes faibles ; elles éprouvent des maux de tête, des étourdissements, un abattement physique et moral. Les effets du foen ou foehn sont si généraux, que dans toute la vallée de Reuss les habitants ont le teint hâve et une constitution presque languissante. Dans cette partie de la vallée, la réverbération du soleil produit une température qui y fait végéter les plantes des climats méridionaux, tandis qu'un hiver éteint, enchaîne les glaces du Saint-Gothard et des monts voisins. Les rhododendrons ne gravissent pas ces régions des frimas perpétuels ; les roses de ces arbustes s'arrêtent au-dessous de la vallée d'Urseren ; mais les plantes alpines, les azalées et quelques faibles arbrisseaux, bravent le voisinage même des champs de glace. Des végétaux, recherchés par les botanistes pour leur rareté, prospèrent dans les déserts élevés au milieu des débris de roches de diverses espèces.

L'élève du bétail, comme nous l'avons déjà dit, est l'occupation essentielle des habitants d'Uri : les pâtres restent tout l'été sur les Hautes-Alpes ou pâturages ; là sont construites des étables et des cabanes qui forment, si l'on peut s'exprimer ainsi, des villes de bestiaux. Le travail parmi ces pâtres est divisé comme il le serait dans une manufacture : l'un prépare le fromage, l'autre veille sur le troupeau, un troisième est chargé des soins du ménage. Soir et matin ils se placent devant leurs huttes, et font retentir au loin un choral religieux, ou la salutation angélique ; et souvent dans le jour leur voix fraîche et sonore renvoie aux échos les airs si mélodieux, si modulés, qui sont admirés de tous les musiciens. Quand septembre ramène sur ces sommités

(1) Tableau historique, pittoresque et moral des cantons helvétiens.

MCD 2019

le souffle importun des vents, quand les brouillards reposent sur le roc, et que la neige des glaciers tourbillonne autour des pâtres, ils redescendent en caravane vers les habitations humaines, et chaque propriétaire reçoit son bétail ; les fromages lui sont apportés successivement. Les métayers d'Uri excellent à les fabriquer, et ne vivent presque que de laitage, de riz et de pommes de terre. Le costume des femmes est fort gracieux : leurs tresses, rassemblées dans un réseau, et recouvertes parfois d'un chapeau de paille, ou contenues par une pièce d'argent en forme de glaive ou de flèche, sont d'un fort bon effet. Urseren se rapproche des modes italiennes ; des mouchoirs, noués en forme de voile, y sont très-fréquents. Dans le Schœchenthal, les robes sont de laine rouge et le vêtement supérieur est blanc, le tout recouvert d'un fichu noir. Les femmes ne mettent que des demi-bas, et leur pied nu est protégé par des sandales attachées par des courroies. Le costume des hommes perd chaque jour son caractère primitif ; et depuis que le service militaire les oblige à prendre des pantalons, ils ont abandonné leurs petites culottes de cuir noir (1).

De tous les gouvernements qui sont sur la terre, Uri est celui où l'on s'est le plus rapproché de ce que l'on appelle la souveraineté du peuple. En effet, il arrive un moment, nous voulons parler du jour où toute la population se réunit le 1er mai de chaque année pour nommer ses magistrats ; il y a cessation complète des pouvoirs publics pendant le petit nombre d'heures qu'exigent ces nouvelles élections. Cette assemblée a lieu à Bœtzligen, où l'on choisit le landammann, son substitut, le banneret, le capitaine, les deux enseignes, le trésorier, trois juges d'appel, les députés qui doivent faire partie des diètes ; enfin c'est là que l'on procède à l'élection de tous les fonctionnaires publics, même jusqu'à celle des deux courriers d'État. Les plus éminents des fonctionnaires que nous venons de citer forment, suivant l'auteur du *Manuel public de la Suisse*, forment, disons-nous, avec quarante-quatre conseillers, nommés par quatre dans les onze communes du canton, le conseil cantonal, qui exerce, après l'assemblée communale, le pouvoir exécutif et judiciaire ; on le double et on le triple quand il s'agit de procès pour délits graves et pour crimes contre l'ordre social. Mais comme parmi une population dont la vie est en général si pure et si innocente, les crimes sont infiniment rares, soixante ans s'étaient écoulés, lorsqu'en 1815 on convoqua un triple conseil. La liberté dont jouissent les habitants d'Uri ne ressemble en rien à celle qui existe dans les gouvernements que chez les modernes on appelle représentatifs. On ne rencontre chez ces pâtres nulle trace de ces combinaisons ingénieuses, de ces rouages compliqués qui forment nos constitutions. On ignore donc à Uri ce que c'est que la liberté de la presse, et nul n'en prend souci, car les plaintes ou les réclamations trouvent à se faire jour autrement et d'une manière plus décisive. A quoi, d'ailleurs, serviraient des journaux et des livres à une population qui passe six mois de l'année sur la crête des plus hautes montagnes de l'Europe, livrée exclusivement aux soins que réclament ses troupeaux. Les mœurs et les traditions ont d'ailleurs, chez ces pâtres, une influence plus directe et plus positive que des lois écrites sur la liberté de la presse, et qui ne s'en occupent au reste que pour la régler ou la comprimer. Nous compléterons ces détails sur le canton d'Uri, en disant qu'il se compose en tout de onze communes ou villages, qui, chacune, dirige ses affaires et choisit ses curés. Quant aux revenus de ce petit État, ils consistent dans le débit du sel, le produit des propriétés cantonales, une rente que paye le canton du Tessin pour la cession du val Levantine, et d'une autre rente que paye la Thurgovie.

Si nous passons maintenant à la constitution d'Uri, nous trouverons, avec M. de Golbéry, qu'elle est une démocratie pure ; le pouvoir réside dans l'assemblée du peuple, sans aucun privilége pour personne. Il suffit d'avoir vingt ans pour être électeur, éligible et soldat ; toutefois, le contingent d'Uri n'est que de deux cent tren-

(1) De Golbéry.

MCD 2019

te-six hommes, et ce canton n'occupe dans la fédération que le quatrième rang. Le peuple fait des lois et les abroge ; il nomme les magistrats et les remplace, décide les alliances de la paix et de la guerre. Le pouvoir exécutif est confié à un conseil appelé landrath. Un autre conseil, qui, d'anciennes procédures superstitieuses, a retenu le nom de *malefiz landrath* (conseil du maléfice), juge les affaires criminelles; il est composé du conseil et d'hommes élus dans les communes en nombre égal: aussi l'appelle-t-on le double conseil. Enfin il y a le triple conseil, avec une nouvelle adjonction ; celui-ci ne s'assemble que dans les cas fort extraordinaires, pour réprimer les infractions à la constitution (1). Il y a, de plus, un conseil privé pour l'administration des finances, et l'on y adjoint des officiers pour en faire un comité de la guerre. L'image de l'État se reproduit en petit dans chaque village, car chacun a une assemblée populaire et son tribunal. Le landammann est l'administrateur suprême de tout le canton. C'est une chose majestueuse par sa simplicité et sa couleur antique, que l'aspect de l'assemblée générale. Dès la veille, une musique militaire annonce la solennité ; le roulement des tambours, l'arrivée des troupes, le mouvement des habitants animent ces belles vallées ; c'est un immense cortége, une procession d'environ une lieue ; chacun accourt avec un certain sentiment de fierté nationale, car chacun pourra émettre sa pensée, et se verra à la fois prince et sujet, gouvernant et gouverné. Le service divin commence la cérémonie, puis on se réunit en plein air devant l'hôtel de ville. La milice est précédée de deux héros en costume rayé de noir et de jaune ; on porte les livres de la loi, les sceaux, la pomme de Guillaume Tell, le glaive de la justice et autres attributs ; puis viennent, à cheval, les magistrats habillés de noir et couverts de manteaux de soie ; ils ont des épées, et chaque cheval est accompagné d'un valet. Les principaux chefs et magistrats se placent ensuite sur une estrade, et le landammann régnant prend place à une table au milieu du cercle ; il ouvre la séance, et le peuple, agenouillé, prie à haute voix cinq *Pater* et cinq *Ave*. Toute réclamation présentée par sept familles au conseil, au moins un mois à l'avance, est alors lue par le greffier. Les pétitionnaires font développer leurs propositions par un orateur. Le landammann recueille les avis d'abord des magistrats, puis du peuple, et jamais celui qui parle ne peut être interrompu. On vote, en levant la main, sur les diverses questions ou amendements. Quand ces épreuves sont douteuses, on compte les suffrages par groupes particuliers. Le landammann, s'appuyant sur le glaive de la justice, rend compte de son administration, dépose le glaive et se retire parmi ses devanciers. Alors le greffier prie le plus ancien de ceux-ci de désigner un candidat, et presque toujours il indique pour une seconde année le landammann sortant, mais il est bien rare qu'il gouverne une troisième et surtout une quatrième année. Il revient alors à la table, où il lui est fait lecture de la loi qui règle ses devoirs: après quoi il prête le serment civique. Le trésorier rend compte à l'assemblée de l'état des finances ; il est ensuite, ainsi que tous les autres employés, soumis à une autre réélection. On choisit de même des députés à la diète, etc., etc., etc. Après cela, les auberges s'emplissent d'une multitude joyeuse ; dans le voisinage, il y a des boutiques et des jeux, et la brigue ainsi que les cadeaux ne sont pas toujours étrangers à l'élection des emplois du second ordre. Les assemblées des districts ont lieu huit jours après la réunion générale. Quand il y a lieu de convoquer celle-ci extraordinairement, il n'y a point de solennités, et la délibération a lieu soit dans une prairie près d'Altorf, soit dans l'église de ce bourg si le temps est mauvais ; on ne peut alors s'occuper que de l'affaire urgente qui a provoqué la convocation.

(1) Ou bien, comme nous l'avons dit plus haut, lorsqu'il s'agit de quelque délit ou crime extraordinaire.

## SCHWITZ.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que Schwitz est l'un des trois cantons primitifs confé-

MCD 2019

dérés par le serment de Gruttli. La longueur de ce canton est de dix lieues, et sa largeur est de cinq à sept, et il s'étend entre les cantons d'Uri, de Glaris, de Saint-Gall, de Lucerne, de Zug et de Zurich. Le pays de Schwitz présente l'aspect le plus pittoresque, car il est rempli de montagnes qui ont les formes les plus bizarres et les plus variées. Il ne faut pas, au reste, s'attendre à trouver dans ce canton des villes, des châteaux, ni même aucune trace d'industrie manufacturière; les habitants s'occupent à peine d'agriculture, car ils sont livrés entièrement aux soins de leurs troupeaux, préférant, d'ailleurs, se passer des objets que nous regardons comme de première nécessité plutôt que de prendre la peine de les cultiver. L'innocence des mœurs, la simplicité des manières et la tempérance la plus absolue signalent parmi les Suisses les gens de Schwitz. Il y a parmi eux une foule de maisons où l'on n'a pas même l'habitude de manger du pain : des fruits, qui sont en abondance, un laitage succulent et la viande des troupeaux forment la nourriture et la boisson du pasteur schwitzois. Les vallées qu'on considère comme les plus fertiles du canton n'offrent ni champs ni vignes. Les habitants de ce canton, dont le nombre peut s'élever à vingt-cinq mille, respirent la liberté et le contentement; ils ne connaissent pas ce qu'on appelle entre eux la différence des rangs, ils n'ont point de supérieurs proprement dits; tous ceux qui administrent ou gouvernent sont directement de leur choix, et, comme ils ne possèdent le pouvoir que pour un temps assez court, ils n'éprouvent point, en général, le désir d'en abuser. Les impôts sont légers; les dépenses publiques étant minimes, la fortune de toutes les familles est à peu près la même; elle leur assure une sorte d'indépendance réglée, qui les éloigne également du luxe comme de la détresse. Il est inutile d'ajouter, maintenant, que Schwitz est, dans toute l'étendue du mot, une démocratie pure. Toute la contrée est partagée en sept districts; chacun d'eux a son conseil et son tribunal de première instance. Il suffit, pour faire partie de l'assemblée générale, d'avoir atteint sa seizième année. Exercer des droits politiques dans un âge si tendre passerait parmi nous pour une sorte de monstruosité; mais, si l'on réfléchit un instant, on considérera qu'à Schwitz les intérêts comme les rapports sont si peu compliqués, qu'ils peuvent être compris facilement, même dans le cours de la seizième année; puis, il y a une force de traditions et une puissance de bon sens qui entraînent les masses : elles continuent donc l'œuvre de leurs pères. L'assemblée générale n'a lieu que tous les deux ans, et elle est convoquée, à Schwitz, le premier dimanche de mai; c'est dans son sein qu'est décidé tout ce qui concerne la paix et la guerre, c'est dans cette même assemblée que se délibèrent les lois. Mais, si l'assemblée générale, qui, par le nombre assez considérable de citoyens qu'elle réunit, n'a lieu que tous les ans, il n'en est pas de même des assemblées de districts : elles sont convoquées tous les ans, nomment leurs magistrats et établissent leurs lois particulières. Le conseil général renferme soixante membres de Schwitz; quant aux autres districts, ils en fournissent seulement trente-six; mais il ne faut pas oublier que ces mêmes districts ont vécu pendant des siècles sous le joug des pasteurs schwitzois, qui, les premiers, ont jeté, avec Uri et Underwald, les fondements de la liberté suisse. Ainsi, la partie du canton que renferme une chaîne semi-circulaire de montagnes était soumise à la domination la plus absolue. « Comme si, » s'écrie Depping (1), « cette partie n'avait » pas eu le même droit à la liberté que le » reste! » Ce n'est que la révolution de la fin du dix-huitième siècle qui l'a affranchie du joug de ses concitoyens. Mais le caractère des habitants se ressent encore du long asservissement; il n'est ni aussi gai ni aussi fier que celui des ci-devant Suisses-seigneurs.

On remarque aussi une différence entre les habitants de la vallée de Schwitz et ceux de la vallée de Moutta, tant pour le caractère que pour la physionomie et le

(1) *La Saisse, ou Tableau historique, pittoresque et moral des cantons helvétiques, mœurs, usages, costumes, curiosités naturelles.*

MCD 2019

langage : ceux-ci sont des hommes très-robustes, mais moins vifs que les Schwitzois ; quelques savants présument qu'ils descendent des Goths, chassés au sixième siècle de l'Italie.

Le conseil général de Schwitz discute d'une manière préalable toutes les mesures législatives ; il a encore pour mission de veiller à la sûreté du pays, il est en outre chargé d'y faire la police. Ce même conseil général donne des ordres pour lever la milice ; il rend aussi la justice, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime qui, aux termes de la législation, emporte la peine de mort. Dans ce cas, celle-ci ne peut être prononcée que par le double conseil, ou, en d'autres termes, par le conseil accru d'un égal nombre de citoyens. On compte aussi un triple conseil composé de deux cent quatre-vingts membres ; il est convoqué deux fois par an, afin de fournir des instructions aux ambassadeurs et aux députés envoyés à la diète. Nous passons sous silence beaucoup de tribunaux ayant des compétences différentes ; de ces tribunaux, les uns sont composés de neuf juges, les autres de sept juges. Tout citoyen, dans le canton de Schwitz, est soldat ; le contingent s'élève en tout à six cent deux hommes. Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, que des querelles intérieures se sont souvent élevées dans ce canton ; car Schwitz a longtemps considéré comme sujets les districts de la Marche, d'Einsielden, de Pfœffikon et de Kussnacht. Mais depuis la constitution jurée le 9 novembre 1833, toute trace d'inégalité a disparu complétement. Schwitz, le chef-lieu, n'est qu'un bourg situé auprès du débouché de la vallée de Moutta, et non loin du lac de Lauertz. Outre sa jolie position et quelques maisons ombragées de vergers, il offre peu de choses dignes de remarque : l'église Saint-Martin, décorée de marbre, est assez belle ; l'arsenal renferme des armes antiques ; il y a une maison du conseil, un couvent de capucins avec un hospice pour les voyageurs, et un couvent de religieuses. Mais on chercherait inutilement une bibliothèque ou quelque autre dépôt scientifique. Des amateurs jouent quelquefois la comédie sur un petit théâtre ; c'est tout ce qu'on peut faire pour l'art dramatique dans un pays où la plupart des habitants vivent dispersés au milieu de la belle nature. Parmi les maisons particulières, une des plus belles est celle des Reding, famille originaire du canton, et qui, depuis plusieurs siècles, fournit des capitaines aux troupes Suisses (1).

Malgré les légères différences qui existent, suivant les localités, entre les habitants du canton de Schwitz, différences qui tiennent à des événements politiques accomplis depuis plusieurs siècles et qui tendent de plus en plus à s'effacer, les mœurs de ce pays ont quelque chose de pur et de naïf en rapport avec la nature pittoresque et grandiose qni l'environne. Nous plaçons donc sous les yeux de nos lecteurs le tableau ravissant qu'en a tracé M. Golbéry, qui, avant d'écrire l'histoire des divers cantons, les a tous vus et étudiés comme voyageur : « Les mœurs antiques de Schwitz, dit-il, offrent quelquefois des exemples d'une touchante hospitalité, comme celle qui fut donnée, en 1487, à plus de deux cents Zurichois qui revenaient d'Altorf, où les avaient attirés la fête de la Saint-Martin. A leur retour, ils trouvèrent trois cents hommes de Schwitz assemblés ; ils furent accueillis, traités magnifiquement et reconduits à leurs frontières. L'hospitalité s'exerce encore avec beaucoup de cordialité ; la bonne foi primitive et la simplicité des anciens jours n'ont rien perdu, et l'étranger qui étudie les mœurs de ce peuple à la fois si bon, si original, se croirait transporté dans un autre pays. Au siècle dernier, une jeune fille attira sur elle la répression des tribunaux ; elle avait osé s'attribuer le nom révéré de la famille Reding, et, parcourant le canton voisin, elle s'était fait remettre, à ce titre, des sommes assez considérables : tout à coup se présente un garçon tisserand qui offre de l'épouser si on veut lui faire remise de sa peine. La jeune fille accepte, et les magistrats scellent de leur assentiment une union qui devint heureuse. Le jeune tisserand n'avait jamais vu celle qu'il sauvait ainsi de la honte ; mais, chose bi-

(1) Depping.

MCD 2019

zarre, il allégua que son grand-père, déjà, avait trouvé le bonheur dans un mariage contracté dans des circonstances pareilles, L'esprit religieux n'est pas moins le caractère propre à l'habitant de Schwitz que l'amour de la liberté ; les fondateurs de l'indépendance helvétiqne ont cependant quelque chose d'exclusif : le serment du Gruttli est toujours à leurs yeux l'unique lien patriotique, et souvent dans le cours des âges, et notamment dans les guerres de la révolution, on les a vus le renouveler, comme pour éloigner des confédérés moins dignes de leurs vertus. L'histoire est connue de la population, moins par la lecture que par la tradition, et quelquefois celle-ci s'égare et varie ses formes à l'infini, comme le faisait la mystérieuse antiquité, comme le font encore ces naïves croyances catholiques que la sécheresse des cultes dissidents cherche à soumettre à l'analyse sans la comprendre (1).»

Délivrés de toutes ces inquiétudes que donnent l'industrie et le commerce, les habitants du canton de Schwitz se livrent avec délices à tous les soins que réclament les pâturages et les bestiaux. Ces derniers appartiennent à une très-belle race, et absorbent, on peut le dire, l'attention des pâtres. Dans l'été, les montagnes sont parcourues dans tous les sens par près de vingt mille bestiaux, auxquels sont mêlés un grand nombre de chevaux ; un tiers de ces animaux est vendu tant dans les autres cantons que dans l'Italie. Au commencement du printemps, dit M. Depping, on conduit le bétail dans les gras pâturages qui se louent à haut prix et où toutes les propriétés sont séparées par des enceintes en bois. A mesure que les chaleurs augmentent, les bestiaux montent jusqu'à ce qu'ils atteignent enfin les régions les plus élevées. Pendant ce temps, on fauche dans les districts fertiles deux fois les prés inférieurs, et les troupeaux en redescendant y trouvent encore de l'herbe nouvelle. Quoique l'on fasse beaucoup de fromages dans ce canton, ils n'ont et ne méritent pas la réputation de ceux de Gruyères. Les roches et les forêts donnent à l'habitant de Schwitz, sans frais, les matériaux pour ses habitations ; les femmes filent et tissent le lin et la laine pour les vêtements : c'est à peu près tout ce qu'ils ont besoin ; aussi ne trouve-t-on dans les villes que les matières les plus indispensables, et tout ce qui tient au luxe ne s'y pratique point. Il y a des marbres et des métaux dans les montagnes du canton, mais on en néglige l'exploitation.

C'est à l'occident du lac de Zug, dans un lieu appelé le Chemin-Creux, qu'est érigée la chapelle de Guillaume Tell, sur la place même où il délivra la Suisse du bailli Gesler. Cette chapelle, qui est couverte d'assez misérables peintures, offre l'inscription suivante, qui a été composée par un poëte suisse, Glareanus :

*Brutus nobis erat, uro Guillermus in arvo*
*Asertor patriæ, vindex, ultorque tyrannûm.*

La vallée la plus fertile du canton de Schwitz est celle de Moutta, elle offre aussi les points de vue les plus pittoresques. Au nord, sont deux autres grandes vallées appelées d'Einsielden et de Waggi. La première de ces vallées, qui domine le mont Izel, tient son nom d'une abbaye de bénédictins, qui est universellement honorée comme la *Lorette* de la Suisse. Quant à la vallée de Waggi, elle n'offre aux regards des voyageurs que des rochers, des pâturages et des chalets. Nous ajouterons que les bords de la portion du lac de Zurich qui font partie des dépendances de Schwitz, sont chargés de villages et de vignobles d'un aspect ravissant. Mais le canton primitif de Schwitz, si admiré des voyageurs à cause de ses montagnes, a aussi des périls, terreur de ses habitants, et qui sont inhérents à la nature au milieu de laquelle ils voient s'écouler des jours si heureux.

En 1806, lorsque le Rosberg s'éboula dans la vallée, les ondes furent jetées avec tant de violence, que la chapelle de Schwanau en fut détruite ; jusqu'au 2 septembre il y avait eu des pluies continuelles, le ciel était encore chargé de nuages ; dès le matin, on remarqua de gran-

(1) Golbéry.

MCD 2019

des crevasses dans le gazon, et dans la forêt voisine on entendit le craquement des racines de sapins. D'abord on vit sortir des pierres du sein de la terre, puis il en descendit quelques masses dans la vallée : ces sortes d'avalanches devinrent plus fréquentes vers deux heures de l'après-midi ; les blocs roulaient, et un bruit semblable au tonnerre faisait retentir les échos du Rigi. Des nuages et de sombres brouillards s'élevaient des lieux frappés par l'éboulement ; une vague anxiété s'empara des habitants des villages voisins, qui cependant étaient loin encore de connaître l'étendue du danger. Tout à coup le terrain compris entre les crevasses se détacha et glissa, laissant à nu une immense déchirure, et roulant avec fracas sur les habitations ; les rochers saillants s'abattirent, la verdure disparut sous la terre, les arbres suivaient le mouvement, agités dans tous les sens et battant de tous côtés les uns sur les autres ; les oiseaux, effrayés, s'envolèrent vers le Rigi ; enfin le craquement devint universel, et toute la masse de la montagne écrasa la vallée. La violence en fut telle, que ces flots de limon, entraînant arbres, hommes, bestiaux et bâtiments, remontèrent, à l'opposite, les flancs du Rigi, et dans cette scène d'horreur, retentit le dernier cri des malheureux habitants de Goldau. On entendit le déchirement du Rosberg jusque dans les lointaines vallées d'Uri, jusque dans le canton de Zurich. Il périt quatre cent cinquante-sept personnes, et cent dix maisons furent écrasées. Le pays fut couvert de débris l'espace d'une lieu carrée, et les plus belles prairies disparurent. Il y en avait qui étaient possédées par les mêmes familles depuis plus de cinq cents ans, circonstance unique et qui caractérise bien l'amour des Suisses pour le sol qui les a vus naître. Un père de famille était occupé à recueillir des fruits dans un verger ; il aperçoit le désastre qui le menace, il fuit avec ses deux jeunes garçons, tandis que sa femme se précipite vers sa demeure pour en retirer un enfant au berceau ; une servante, âgée de vingt-trois ans, voulut aussi sauver une petite fille de son maître : la terrible avalanche les surprit. Ensevelies sous les débris de la maison, isolées l'une de l'autre dans cette nuit profonde, retenues dans l'attitude la plus gênante par les débris de la maison, qui chargeaient et brisaient leurs membres, ces malheureuses prièrent de concert, attendant la sentence du Tout-Puissant : quelques heures s'écoulèrent ainsi. Francisca Ulrich entendit les accents sourds et lointains d'une cloche, puis d'une autre : c'était l'*Angelus* de Steinen. Toute la nuit se passa dans cette horrible position. Le froid devenait insupportable, car toutes deux avaient les jambes chargées d'une boue humide. Enfin le jour qui revint éclairer ce désastre ne s'annonça pour elles que par le son de l'*Angelus ;* puis, au milieu de leur anxiété, un cri d'effroi et de douleur attira leur attention. Le père de la petite Marianne, qui n'avait cessé de fouiller ces décombres, découvrait à quelques pas plus loin le cadavre mutilé de sa femme. Alors les plaintes des victimes arrivèrent à son oreille, et les travailleurs purent enfin dégager Francisca et Marianne : cette dernière avait la jambe cassée. La servante fut longtemps avant de pouvoir supporter la lumière ; elle était couverte de blessures. Tous les ans, le désastre de Goldau est l'objet d'une cérémonie religieuse dans l'église d'Art. Il se fait encore de temps à autre des éboulements de rochers ; mais ils n'ont pas occasionné de malheurs. C'est du haut du Riggi, sur le plateau le plus élevé, que l'on aperçoit le mieux la vaste déchirure du Rosberg, et le pays que ses débris ont couvert, entre Art et Goldau, depuis le beau lac de Zug jusqu'à celui de Lowertz...

## UNDERWALD.

C'est encore un des trois cantons primitifs et fondateurs de la confédération ; il s'étend à peu près au centre de la Suisse et renferme vingt mille habitants, sur un espace de vingt-quatre lieues carrées. Les montagnes dans ce canton sont à plus de dix mille pieds au-dessus du niveau de la

(1) De Golbéry.



MCD 2019

mer ; quant à celles du midi, des neiges éternelles les couvrent. La plus élevée de toutes les montagnes est le Titlis. Le clergé catholique abonde dans ce canton, où l'on trouve trois couvents d'hommes ; à savoir, des bénédictins à Engelberg, et des capucins à Stanz et à Sarnen. Le même canton a une abbaye de bénédictins, et Stanz compte dans son sein des sœurs de l'ordre de Saint-François. Underwald a donné naissance à un grand nombre d'hommes qui ont laissé des traces profondes dans l'histoire de la Suisse. Ce canton est encore une démocratie pure; il est partagé en deux parties, par une forêt appelée *Kernwald*. On nomme l'une de ces deux parties *Underwald*, que d'autres écrivent *Underwalden* (sous la forêt); l'autre partie a pour nom *Oberwald* ou *Oberwalden*. Cependant on se sert plus généralement des expressions : *Ob-dem-Wald et Nid-dem-Wald*. Onze mille gens d'Underwald habitent le dessus, et le reste le dessous de la forêt. Il faut maintenant voir chacune de ces deux petites républiques en particulier. Celle d'Ob-dem-Wald, qui est la plus grande, se compose de sept paroisses. C'est dans la réunion des habitants âgés de vingt ans que réside la souveraineté. Ils s'assemblent tous les ans à Sarnen, le deuxième dimanche d'avril, pour nommer le landammann, accorder les impôts et délibérer sur les projets de loi qui lui sont soumis par le conseil du pays. Ce conseil, revêtu du pouvoir exécutif et judiciaire, se compose des fonctionnaires nommés par l'assemblée publique et des conseillers ou députés élus par les paroisses. Les deux plus grandes paroisses nomment chacune quinze membres, et les cinq petites chacune sept. Pour les procès en matière criminelle, on triple le conseil. Chaque paroisse a un tribunal de sept membres élus par les paroissiens ; un second tribunal civil, appelé le tribunal des jurés, se compose du landammann et de seize membres élus annuellement par l'assemblée publique. Enfin, les testaments concernent le tribunal du pays, qui n'est autre chose que le conseil tenant ses séances en public. M. Depping, auquel j'ai emprunté ces détails, ajoute en parlant du Nid-dem-Wald : « C'est un pays charmant, plein de sites, orné de prés, de vergers. Stanz, bourg situé dans une jolie vallée entre Blumalp et le mont Burgen, en est le chef-lieu. C'est dans cette ville que s'assemblent tous les ans les habitants du pays, pour faire les nominations, les lois, comme dans le dessus de la forêt. Les propositions qui lui sont soumises par le conseil doivent être promulguées huit jours auparavant dans toutes les paroisses, afin que chaque habitant puisse réfléchir d'avance sur ce qu'elles ont d'utile ou de nuisible. Le conseil, ou pouvoir exécutif et judiciaire, se compose de cinquante-huit députés du peuple et des fonctionnaires publics. Un comité de ce conseil expédie, sous le nom de conseil semainier, les affaires courantes de peu d'importance; on double et on triple les conseils dans les cas graves; lorsqu'il s'agit d'un crime qui entraîne la peine capitale, tous les habitants âgés de plus de trente ans, les parents du coupables et les ecclésiastiques exceptés, sont adjoints au conseil pour prononcer la sentence fatale. Chaque paroisse a une justice de paix composée de trois membres ; il y a, eu outre, trois tribunaux de sept juges qui prononcent sur les différends en matière pécuniaire au-dessous de trente florins. Avant qu'il y eût dans le canton des administrations en faveur des pauvres, on imposait des taxes aux parents des indigents jusqu'au quatrième degré, et lorsqu'elles ne suffisaient pas, on taxait aussi les parents à des degrés plus éloignés. Une des fonctions publiques qui sont à la nomination du conseil, est celle du messager chargé de porter les lettres et paquets à Lucerne; c'est un emploi de l'État dans cette petite république. Underwald, comme canton, ne fournit qu'un contingent de cent cinquante et un hommes. »

Les habitants d'Underwald sont intrépides sur le champ de bataille, en même temps qu'ils se montrent très-attachés à leur religion, qui est le catholicisme ; aussi les appelle-t-on les pieux Underwaldais. Tel était autrefois le costume national dans l'Oberwald : un habit noir, des culottes courtes, descendant à peine aux cuisses, et recou-

MCD 2019

vertes sur le genou de bas blancs ; le corps était entouré d'une ceinture de cuir; partagés sur le front, les cheveux étaient rabattus derrière les oreilles. Les habitants de l'autre partie du canton ont des culottes bleues, un gilet rouge, des bretelles chargées de boutons, et des bas fort blancs. Malheureusement le costume national, et surtout celui des femmes, se perd tous les jours davantage : c'était un jupon ample et court d'étoffe brune, ceinture rouge, grand chapeau sans forme, bas bleus bien tirés, et souliers élégants; les cheveux tressés en forme de nattes et contenus par une double cuiller d'argent; leurs souliers sont souvent rehaussés par des talons de métal. Ce costume va très-bien à celles qui sont jolies; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est l'habitude de porter à la bouche une courte pipe. Aujourd'hui les modes françaises se mêlent à l'ancien costume national; le paysan de la partie de l'Underwald dont nous parlons se rase le devant de la tête, et laisse pousser sa chevelure en arrière. Pour compléter ces détails, que nous empruntons à M. de Golbéry, nous dirons encore, avec le même écrivain, que les sociétés de ce pays sont presque toutes des confréries de religion ou des corporations de métier; elles ont leurs fêtes : nous citerons, comme plus originale que les autres, celle des bergers et des tireurs. En automne, quand les troupeaux sont déjà descendus des montagnes, les chefs de bergers, parés d'immenses bouquets, se rendent à l'église, où on a eu soin d'exposer l'image de saint Wendolin, leur patron. On célèbre une messe en reconnaissance de la protection accordée par le ciel à leur vie pastorale, et le sermon roule sur le même sujet. Une musique champêtre attend sur la place la fin de l'office. La procession se met en marche avec le drapeau des bergers; il est fort lourd, et de temps à autre on s'arrête : alors c'est à qui l'agitera avec le plus de force et de dextérité. On va chercher les curés, et tout le monde se rend à l'auberge. La foule, composée d'hommes et de femmes. de jeunes et de vieux, crie, applaudit, excite, et, pendant le festin, le drapeau est planté à la fenêtre. La même cérémonie recommence après vêpres, et le lendemain, après avoir prononcé l'éloge des morts, on se livre au plaisir de la danse, qui est animée, bruyante, et que les bergers et les bergères savent entremêler de figures particulières. On appelle cette fête *aelperkilvi* : un homme et une femme sont entourés de branches de sapin, et représentant un couple sauvage, ils balayent sur le passage du cortége, et sont à la disposition des héros de la fête pour toutes sortes de services. Au repas, ils apportent avec grande peine, en simulant la fatigue, quelques petits fromages, dont on fait don aux frères capucins, qui prennent part à la gaieté publique; puis le sauvage et sa femme s'accusent l'un l'autre dans une chanson burlesque. On croit que ce couple bizarre se rapporte à l'antique tradition qui plaçait des génies dans la forêt. Il n'assiste point à la fête des tireurs.

## LUCERNE.

Ce canton catholique, qui embrassa la cause de Schwitz et d'Underwald dans le quatorzième siècle, est une des trois capitales ou vororts de la Suisse, c'est-à-dire que la diète est convoquée à son tour dans les murs de Lucerne. La population de ce canton catholique s'élève à cent deux mille huit cent quarante-huit habitants, tous attachés à la même religion. Ils se livrent en général à la culture; cependant quelques-uns d'entre eux font du tissage, d'autres travaillent le coton. La population est composée d'hommes énergiques et sains; quant au canton, il est partagé entre cinq bailliages, qui sont la ville de Lucerne, l'Entlibuch, Willisau, Sursée et Hochdorf. Ces mêmes bailliages sont subdivisés en dix-huit juridictions, lesquelles sont réparties entre les bailliages. Le gouvernement se compose d'un conseil permanent appelé *taeglicher rath* (conseil journalier ou de tous les jours), qui exerce la souveraine puissance. Il a trente-six membres. Il existe, en outre, un grand conseil composé de soixante-quatre membres à vie. Ils sont tous présidés par le schultheiss ou avoyer, et on appelle cette

MCD 2019

réunion de pouvoir *schultheiss rath, und hundert der stadt und republik Lucern*, avoyer-consul, et les cent de la ville et de la république de Lucerne; à peu près comme on aurait dit : *Consules, senatus populusque romanus*. Ce collége compte cinquante membres de la bourgeoisie de Lucerne, et cinquante de la campagne, parmi lesquels il y en a toujours trois de Sempach, trois de Sursée, deux de Willisau, et un du petit bourg de Munster. L'assemblée adopte ou rejette les propositions du conseil permanent, révise les comptes et nomme les avoyers dans le sein de ce conseil, ainsi que les députés qui doivent représenter le canton à la diète; elle vote en outre l'impôt, confirme ou annule les élections des membres du petit conseil : en elle réside le droit de grâce, ainsi que tous les autres droits de souveraineté. Cette assemblée siége régulièrement quatre fois par an ; mais le conseil permanent la convoque autant de fois qu'il le juge à propos. Chaque membre a l'initiative des propositions, mais à condition qu'elles aient préalablement subi l'épreuve de l'autre conseil et l'examen de l'avoyer. Quand douze membres l'exigent, il faut que l'avoyer occupe sur-le-champ le conseil permanent des affaires importantes, et les porte aussitôt devant le grand conseil. L'initiative, le pouvoir exécutif, administratif, judiciaire, sont entre les mains du premier. Le conseil permanent choisit dans son sein un tribunal d'appel de douze membres, qui jugent en dernier ressort au civil et au criminel, sauf les cas qui entraînent la peine de mort, lesquels sont nécessairement soumis au conseil entier. Chaque avoyer exerce et préside un an, et, à son tour, il fait la correspondance, il signe les lois, rédige les ordonnances de police, et rien ne peut être mis en délibération qu'il n'en ait été averti. En leur absence, les avoyers sont remplacés par les deux plus anciens conseillers; en outre, un magistrat est investi d'une sorte de pouvoir analogue à celui du chancelier; on l'appelle *rathrichter*, ou juge du conseil : il garde les sceaux, et conserve les documents émanés de l'autorité ; c'est lui encore qui recueille les suffrages, et constate les majorités. Pour être électeur, il faut être citoyen, âgé de vingt ans, payer un impôt d'environ six cents francs de France, n'être ni failli ni incapable. Pour être éligible, il faut avoir vingt-cinq ans, posséder au moins six mille francs de France, ou avoir rendu de grands services à l'État. Il faut trente ans d'âge pour faire partie du conseil permanent (1).

Il est à remarquer que, quoique la religion catholique soit pratiquée avec la plus grande exactitude par la très-grande majorité des habitants de Lucerne, on a fondé cependant dans cette contrée, depuis 1826, une église réformée. Il est vrai qu'il a fallu surmonter les plus grands obstacles pour arriver à ce résulat. Nous ajouterons encore que tous les citoyens sont appelés à posséder tous les emplois, quoique la religion romaine soit celle de l'État. On compte dans le canton de Lucerne dix couvents, où l'on s'occupe avec beaucoup de zèle de l'instruction primaire. Quoique sincèrement religieux, les habitants de ce canton ont conservé depuis plusieurs siècles des usages que la simplicité de leurs mœurs peut seule tolérer ; nous voulons parler de ces visites nocturnes que les jeunes amants font à leurs maîtresses. A la nuit, affirme M. Depping, le jeune homme fait la prière, et puis, lorsque le père se retire dans la chambre nuptiale, le fils s'esquive, et court par monts et par vaux trouver l'objet de son amour, qui partage son impatience. Il ne connaît ni les dangers de la route, ni ceux dont le menacent la jalousie et la vengeance d'un rival ; le chapeau enfoncé dans le visage, il fait quelquefois dans l'obscurité quelques lieues pour arriver à la chaumière où l'heure du berger doit sonner pour lui. Autrefois il n'apportait que son cœur et sa personne ou quelques dons simples, tels qu'un bouquet de fleurs champêtres cueillies jusqu'au bord des précipices : on assure qu'aujourd'hui il se présente avec des cadeaux plus substantiels, des friandises et des liqueurs spiritueuses. La nuit se passe en tendres entretiens, et ce n'est qu'à l'aube du jour qu'il regagne le toit pater-

(1) De Golbéry.

MCD 2019

nel pour reprendre les travaux ruraux. Ces visites, d'un genre si extraordinaire, sont encore attestées par M. de Golbéry, qui s'exprime ainsi : « C'est surtout dans le canton de Lucerne que prévaut l'usage du Kiltgang, ou visite nocturne, que les garçons rendent à leur belle. Après la prière du soir ils s'échappent de leur demeure, et vont, souvent à plusieurs lieues, à la fenêtre de la bien-aimée, qui en reçoit un bouquet de belles fleurs. La conversation ne finit qu'avec le lever du soleil. On vante beaucoup la constance de ces liaisons, la fidélité des amants, celle des époux. Malheur à qui la tenterait. Si un étranger essayait de se substituer à celui qui est attendu, il s'en trouverait fort mal. On rapporte qu'un jeune voyageur fut plongé dans une fontaine publique, puis suspendu dans un filet au haut d'un arbre, où il fut pendant toute une journée la risée des passants. »

Le même historien ajoute : « L'Entlibuch, district le plus méridional du canton de Lucerne, présente un aspect tout à fait original, quant aux mœurs et à la physionomie de ses habitants. Cette belle vallée a huit lieues de long, elle est large de deux à quatre. Là sont le Rothhorn, le Tannhorn et autres pics qui s'élèvent jusqu'à sept mille cinq cents pieds au-dessus de la mer. On y voit la race d'hommes la plus remarquable de toute la Suisse par sa force, sa beauté et les qualités dont elle est douée. Ces hommes sont naturellement fiers et indépendants, et s'adonnent aux luttes du corps, le métier de pasteur leur laissant tout le loisir nécessaire pour pratiquer cet exercice. Il existe d'ailleurs chez eux des pratiques assez bizarres : le lundi-gras on s'envoie réciproquement un député à cheval, vêtu d'un costume de parade, et portant à son chapeau des rubans et de petits miroirs. L'ambassadeur arrive dans la commune : un drapeau arboré devant une maison indique le lieu sur lequel doit se porter l'attention. L'étranger paraît, avale un verre de vin, puis il débite, en la lisant, une harangue en vers burlesques de sa façon : c'est de l'histoire, c'est de la satire, ce sont des quolibets; il y en a pour les femmes et les filles, et pour toute la population du village ; mais il est défendu de nommer les personnages : toutefois, les allusions sont souvent assez claires et surtout assez grossières pour offenser les intéressés, mais le caractère d'ambassadeur est sacré : il n'y a pour lui, dans toute cette journée, aucun danger à courir ; il peut même choisir et conduire à la salle de danse la plus jolie paysanne ; ceux dont il a singé les tics et les manières n'ont pas le plus petit mot à dire. L'ambassadeur prend encore la place d'honneur à souper. Enfin, il est inviolable tant que dure la fête ; mais il doit éviter de s'attarder, car la tombée de la nuit le dépouille des garanties qui protégeaient ses sarcasmes. Il faut qu'il s'enfuie, s'il veut échapper aux injures, aux jets de pierres et aux coups de bâton. Rentré dans son village, il est encore fêté par les magistrats. Au siècle dernier, on mêlait à cette cérémonie la représentation d'une guerre : les hommes du village, divisés en deux troupes, dont l'une figurait les Suisses, l'autre l'ennemi, prenaient position. Dans les deux camps on tombait à genoux pour invoquer Dieu ; puis venait un combat gymnastique, genou contre genou, bras contre bras, poitrine contre poitrine. Dans ces sortes de combats, plus d'une Hersilie se jette au milieu des combattants pour protéger un frère ou un mari vaincu, et, quand on ne les écoutait pas, les femmes combattaient aussi ; puis venaient les magistrats, qui réconciliaient tout le monde. Les accidents fréquents qui résultaient de ces batailles ont fait prononcer l'abolition de l'usage. Des moralistes ont remarqué que les censures vives et anecdotiques du lundi de carnaval avaient un effet salutaire : on évitait les scandales et les mauvaises actions, qui auraient pu trouver place dans la harangue équestre de l'envoyé. »

Les mariages se font aussi avec des cérémonies bizarres. Quand ils sont conclus, on met la mariée à l'enchère, en ayant soin que le futur ait la dernière mise. Le jour de la noce, une vieille femme, habillée de jaune, s'empare de la ceinture de la mariée et du bouquet du marié, et jette l'une et l'autre au feu. A la manière

MCD 2019

dont ils brûlent, elle tire l'horoscope du couple.

Les habitations lucernoises sont fort jolies, les chalets ont un caractère particulier, de petites fenêtres serrées les unes contre les autres, des rideaux très-blancs, des tuiles vertes et luisantes de vernis. Les cimetières sont très-soignés aussi : chaque tombe a ses inscriptions, ses *ex voto*, ses couronnes. Les souveuirs nationaux sont aussi chers que ceux de la famille : à Sempach, on lit sur la chapelle la date éloquente du 9 juin 1386, et dans l'intérieur, des écussons et les noms des oppresseurs. La plupart ont été tracés par les héros de Sempach eux-mêmes : aussi le temps les efface, sans qu'une main moderne ait eu l'audace de les restaurer. La chanson de Sempach est écrite au-dessous d'un tableau fort mauvais, mais très-antique, qui représente l'action d'Arnold de Winkelried.

Nous allions oublier de dire que le contingent fédéral de Lucerne est de dix-sept cent trente-quatre hommes. Cette contrée fournit en abondance des céréales, qui excèdent la consommation ordinaire.

## ZURICH.

Ce canton, qui, dans l'ordre des préséances, est le premier, et est l'un des trois vororts, a un territoire qui présente l'espace de dix à douze lieues de longueur, sur une largeur de six à dix. Il nourrit deux cent vingt-six mille huit cent cinquante-cinq habitants, et renferme en outre vingt-six mille six cent quatre maisons, lesqueiles sont assurées pour cinquante-neuf millions neuf cinquante-neuf mille trois cent quarante florins. Le pouvoir souverain est exercé dans ce canton par le grand conseil, qui compte deux cent douze membres. Ce même conseil est chargé du vote de l'impôt, nomme les envoyés, et choisit les députés aux diètes ordinaires et extraordinaires. Le petit conseil, ou conseil du gouvernement, est tenu de lui rendre compte des divers actes de son administration. C'est lui qui, selon M. de Golbéry, choisit ses propres membres, ceux du petit conseil, les conseillers d'Etat, enfin les deux chefs du canton ou bourgmestres. Dans la règle, le grand conseil s'assemble deux fois par an. Le petit n'a que vingt-cinq membres; il soumet au grand les projets de loi, et fait exécuter les lois existantes; il nomme aux emplois et rend la justice. Les bourgmestres président les conseils chacun à leur tour et pendant une année. Le petit conseil se renouvelle par tiers tous les deux ans. Le conseil d'État, composé de cinq membres du petit conseil, est un corps diplomatique; néanmoins il veille aussi à la sûreté intérieure et à la police du canton; c'est lui qui, dans les cas urgents, prend des mesures extraordinaires. Pour l'exercice de leurs droits politiques, les citoyens du canton sont répartis en soixante-cinq colléges électoraux ou tribus. La ville, qui seule avait autrefois des droits politiques, ne possède aujourd'hui que treize de ces tribus. Ces colléges ne nomment que soixante-douze membres du grand conseil, qui se complète lui-même par l'adjonction de cent trente autres membres. Quant aux soixante-douze élus, on les renouvelle par tiers tous les deux ans, mais ils peuvent être réélus. Les contestations passent d'abord en justice de paix; le bailliage en connaît en première instance. Enfin, un tribuual supérieur de treize membres connaît de toutes les affaires civiles en dernière instance, et de toutes les affaires criminelles. Dans celles qui peuvent entraîner la peine de mort, on y adjoint, par la voie du sort, quatre membres du petit conseil. Il y a, pour les contestations matrimoniales, un tribunal mixte de laïques et d'ecclésiastiques. M. Depping blâme la constitution de Zurich, parce que, dit-il, dans ce canton comme dans plusieurs autres, on a favorisé le chef-lieu aux dépens du reste du pays. » Mais la constitution citée plus haut, et dont M. de Golbéry nous a fourni l'extrait, a été modifiée. Ainsi les priviléges particuliers à la capitale ont disparu; tous les citoyens jouissent d'une véritable égalité politique; la ville ne représente plus qu'un seul cercle électoral. M. de Golbéry ajoute que chaque cercle envoie

MCD 2019

au grand conseil un député sur douze cents âmes de population, et toute fraction au-dessus de six cents est comptée pour le nombre entier; ensuite le grand conseil élit à son tour un député par vingt mille habitants. Si la souveraineté du peuple n'est que représentative en ce qui concerne le canton, elle est entière dans le régime municipal : chaque commune nomme ses magistrats et vote ses charges.

Zurich est regardée comme l'Athènes de la Suisse ; car cette cité a vu naître dans ses murs une foule de grands hommes ; dès le treizième siècle, elle avait une confrérie de poëtes. Les habitants paraissent d'ailleurs peu vivre dans la société des femmes, s'il faut en croire du moins Meister, l'un de leurs compatriotes, et qui a aidé le baron de Grimm dans sa correspondance. Les Zurichois préférent à la conversation si aimable et si spirituelle du beau sexe, la boisson, la politique et les affaires. « C'est assez, dit Meister, de trois » ou quatre chaises pour douze à quinze » personnes, qui, deux à deux, la pipe à » la bouche, ne font qu'arpenter la chambre en long et en large, ou former de » petits groupes, quand il s'agit de nouvelles d'un intérêt général ; mais c'est » au défaut même de cet esprit de société, » et du genre de culture qu'il procure, » qu'il faut attribuer un bon nombre de » bonnes qualités : une application plus » infatigable à différents objets d'art et » d'industrie, des goûts plus domestiques » et plus constants, une manière de voir » et de sentir plus variée, plus singulière, » plus franche et plus vraie. »

Il règne dans le canton de Zurich un usage qui lui est particulier ; un enfant vient-il au monde, on fait annoncer sa naissance par la servante de la maison ; s'il y en a plusieurs, on choisit la plus jeune et la plus jolie ; revêtue de ses plus beaux habillements, elle porte sous son bras un bouquet des plus belles fleurs de la saison, et toutes les personnes chez lesquelles elle se présente sont tenues de la récompenser généreusement. C'est au sortir de la plus tendre jeunesse, que l'on se marie à Zurich ; mais un long intervalle est placé entre les fiançailles et la consommation du mariage ; pendant tout ce temps, les fiancés jouissent de la liberté la plus absolue, et ils entreprennent des voyages assez longs ; il ne paraîtrait pas que jusqu'ici il en soit résulté de graves inconvénients. Deux écrivains appartenant à ce canton, le poëte Salomon Gessner, auteur du *Premier Navigateur*, de *la Mort d'Abel*, et d'idylles qui ont joui d'une grande vogue, et l'illustre Lavater, ont trouvé une grande quantité de lecteurs en France. Le premier a son tombeau au bord de la Limmath ; le buste du second se trouve dans la bibliothèque de la ville de Zurich. Cette même bibliothèque offre aux curieux, des collections de livres des premiers temps de l'imprimerie, d'écrits relatifs aux jésuites, de lettres écrites par les réformateurs, par Jeanne Gray, par Catherine de Médicis, par Henri IV, dont on voit aussi un portrait moulé sur son visage après sa mort; le buste du Zurichois Lavater, sculpté par Danneker ; une suite de dessins chinois, apportés de la Chine par l'astronome Horner ; un cabinet de médailles. Zurich possède deux autres bibliothèques, l'une riche en ouvrages ecclésiastiques, et l'autre en livres d'histoire naturelle ; à celle-ci est joint un cabinet d'histoire naturelle.

Un casino, construit depuis quelques années, sert de rendez-vous aux amateurs de la lecture, des bals et concerts. Ils existe à Zurich, depuis plus d'un siècle, une société de musique qui a contribué surtout à perfectionner le chant dans les églises protestantes du canton. Privée d'orgues par un rigorisme ridicule des premiers réformateurs, comme par un autre rigorisme exercé par le gouvernement, Zurich est privée d'un théâtre : aussi, lorsqu'une troupe de comédiens joue aux eaux de Bade, les Zurichois s'y rendent en foule par terre et par eau. Zurich possède, au reste, des réunions de diverses espèces : il y a une société d'amis des arts, qui provoque des expositions publiques, et rédige des notices sur les artistes suisses et sur leurs travaux ; une société de charité, une société de sciences physiques qui possède des collections précieuses, et a rendu de grands services dans l'économie domestique et dans d'autres branches ; une société d'amis

MCD 2019

des enfants, qui préside à leurs divertissements d'hiver et d'été. Pour l'instruction publique, la ville a un gymnase ou collége, avec une faculté de théologie, de médecine et de jurisprudence; la dernière, appelée *Institut politique*, enseigne le droit public, la statistique, l'histoire et la police. Le goût des habitants paraît se porter de préférence sur les arts; du moins, la ville possède un nombre d'artistes considérable; une partie n'en est occupée qu'à copier la nature en Suisse.

Les collines du canton sont favorables à la culture de la vigne et des fruits; le mélange des travaux de l'agriculture avec ceux de l'industrie a répandu une telle aisance dans le canton de Zurich, qu'on y trouve pour chaque mille Suisse, trois mille neuf cent quatre-vingt-sept individus (1).

## ZUG.

Le canton de Zug est le plus petit de tous; il occupe le septième rang dans la confédération, à laquelle il se réunit dans le quatorzième siècle; sa population s'élève à treize mille sept cent trente-huit habitants; ils sont tous catholiques. Selon M. Depping, tout Zugois âgé de plus de dix-neuf ans, a une part dans la souveraineté, et le droit d'assister à l'assemblée cantonale qui s'assemble tous les ans, le premier dimanche de mai, pour nommer le landammann et les autres grands fonctionnaires du canton; le deuxième dimanche du même mois, chaque commune s'assemble en particulier pour nommer les députés du conseil cantonal, et les membres du conseil de la commune. Le premier se compose de cinquante-quatre membres; la ville de Zug seule en nomme onze; c'est un faible privilége que les communes lui ont accordé, peut-être pour la consoler de son antique et petite souveraineté sur ses sujets. C'est dans le sein du pouvoir exécutif que l'on choisit les vingt-cinq membres du tribunal criminel; les communes nomment également les juges du tribunal civil, et ceux du tribunal de la commune. Ainsi, tout le gouvernement émane du peuple, et se compose de ses agents. Mais si tout citoyen peut voter dans l'assemblée générale lorsqu'il a atteint sa dix-neuvième année, il existe aussi des cas d'exclusion; ils sont appliqués, 1° aux ecclésiastiques; 2° aux banqueroutiers, pendant tout le temps qu'ils n'ont pas soldé leurs créanciers; 3° aux citoyens auxquels il a été expressément défendu de prendre part aux opérations de l'assemblée générale; 4° à tous ceux qui ont été flétris par une peine infamante; 5° aux citoyens qui sont actuellement sous l'atteinte de poursuites criminelles; 6° aux interdits et aux prodigues; 7° aux habitants qui demandent ou reçoivent l'aumône, ainsi qu'à leurs enfants. On compte dans ce canton un très-grand nombre d'ecclésiastiques, et depuis l'année 1728 le prêtres séculiers forment un ordre de l'Etat. On trouve aussi deux couvents de religieuses et un de capucins. Plusieurs catastrophes ont, à diverses époques, désolé la ville de Zug; en 1435, deux rues qui étaient appuyées sur un rempart de terre, disparurent dans le lac, et l'on vit le berceau d'un enfant entraîné par les flots dans la chapelle de Saint-Nicolas. Les habitants élevèrent alors la ville neuve de l'autre côté du lac. Une pareille calamité se répéta encore dans l'année 1594; enfin, un incendie dévora une partie de la ville dans l'année 1795.

Tous les voyageurs s'accordent à vanter l'élégance des costumes de ce canton : voici le récit que nous en a légué l'un des plus exacts dans l'histoire qu'il a tracée de la Suisse. Dans ce pays, les costumes sont fort gracieux; les jeunes gens se parent de rubans, noués de mille manières diverses sur des vêtements de couleurs fort variées; leur chapeau de paille est couvert de fleurs, les culottes sont très-étroites, des bas à arabesques sont surmontés de jarretières rayées; enfin, la chaussure écarlate est nouée avec des cordons jaunes. Au corset élégant de la jeune fille se placent des rubans d'un rouge vif; une longue chaîne de similor vient retomber sur le tablier à larges plis; le jupon est court et serré. Tels sont les habits de fête de la population, qui se livre à la danse avec

(1) Depping.

MCD 2019

passion le dimanche, après avoir travaillé sans relâche toute la semaine. Le caractère général des physionomies, c'est la franchise et la gaîté. Nulle part on ne trouve autant de jeunes filles jolies, et leur coquetterie même est empreinte d'innocence. Il y a plaisir à les voir conduire une barque sur les ondes tumultueuses du lac, quand elles s'abandonnent à la vague qu'elles ne peuvent plus maîtriser sur un frêle esquif construit sans art et presque sa précaution.

## GLARIS.

Ce canton a douze lieues de long et six de large; son territoire est divisé en quinze districts. Là, comme à Uri, à Underwald, le pouvoir souverain émane de l'assemblée du peuple, qui prononce sur la paix, la guerre, les alliances et toutes les affaires importantes; quant aux affaires de chaque jour, l'administration en est confiée à un conseil. Glaris est une démocratie pure. Dès l'âge de seize ans, tout citoyen fait partie de l'assemblée générale; en sont seulement exclus les condamnés et les faillis. Chaque année, le deuxième dimanche de mai, tous les citoyens sont convoqués auprès de Glaris; mais ils sont prévenus, quatre semaines à l'avance, et par une sommation, d'envoyer à cette même assemblée générale les projets qu'ils auraient pu concevoir dans l'intérêt du bien public. Grâce à ce bon sens, qui est particulier aux Suisses, on ne fait pas connaître le nom des hommes qui ont communiqué leurs idées aux magistrats, ce qui, suivant la remarque de M. de Golbéry, garantit le canton de cette nuée de publicistes qui s'abattent sur nos gouvernements constitutionnels. Le conseil est formé d'un landammann, d'un gouverneur, d'un banneret, de deux capitaines, deux maîtres d'artillerie, deux porte-enseignes, d'un trésorier, d'un porte-bannière, d'un major et de soixante conseillers élus par l'assemblée générale. Le landammann est le président, et, lorsque le temps de sa charge est expiré, il reste membre du petit conseil. C'est lui qui fait exécuter les lois entre les étrangers et les autres cantons. Le trésorier rend ses comptes au conseil, et on communique le résultat de ses comptes aux membres de l'assemblée générale. Comme il y a, dans le canton de Glaris, des catholiques et des protestants, il en est advenu que, quant au régime municipal et à la justice, les deux religions sont complétement séparées; ainsi, chacune d'elles a ses tribunaux et son assemblée communale.

La religion réformée fournit un landammann exerçant pendant trois ans, puis cette magistrature suprême est accordée pour deux années à un catholique. Quant au banneret, on alterne; cependant, le titulaire reste en possession tant qu'il vit. les autres emplois, dit M. de Golbéry, sont tous spéciaux à telle religion ou répartis dans une proportion semblable. Le dimanche qui précède la réunion universelle sert aux réunions séparées des citoyens des deux cultes; les réformés viennent à Schwanden, les catholiques à Næfels. Là se font les élections des tribunaux, et la compétence de ceux-ci est répartie singulièrement : ainsi, il y a un tribunal des *neuf* qui connaît des affaires de l'Église, de l'instruction publique, des successions, des faillites, des injures et des dommages-intérêts; un autre de cinq membres pour juger les ventes, les obligations, les hypothèques; un autre spécial pour les contestations sur les immeubles. Les réformés ont un tribunal d'appel, qui juge en dernier ressort les contestations dont l'importance est de plus de cinquante florins. Quand les procès ont lieu entre catholiques et réformés, on y appelle quelques juges catholiques tirés du conseil; enfin, il y a pour les réformés un tribunal de mariage, composé du chef de l'État, de deux prêtres et de six juges laïques. Les nominations sont faites, à tous les emplois, soit par l'élection, soit par le sort. En règle générale, le gouverneur est le successeur du landammann. Il y a un conseil de guerre qui nomme les officiers. Tout citoyen est tenu à la défense du pays. Le contingent fédéral est de quatre cent quatre-vingt-deux hommes et de trois mille six cent quinze francs de Suisse.

Glaris, qui est le chef-lieu du canton,

MCD 2019

est appuyé contre des montagnes si élevées, qu'à peine si le jour peut y pénétrer. Veut-on apercevoir le ciel de l'intérieur des édifices, on se met à la fenêtre. Les guerriers de Glaris, comme ceux des autres cantons démocratiques, ont contribué, au prix de leur sang, à conquérir la liberté de la Suisse. Il est impossible de quitter ce canton, qui a donné tant de preuves du courage le plus héroïque, sans que la pensée ne se porte à l'instant sur Næfels, où la domination autrichienne fut abattue : on y lit encore, en présence de tout le peuple, un document officiel qui remonte à 1389. Voici le texte de cette pièce importance, qui doit avoir ici sa place, car elle fera connaître au lecteur, et de la manière la plus exacte, l'esprit de ce temps :

« Au nom de la très-sainte Trinité, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Aucun à celles fins que par nous grâces soient rendues au Dieu tout-puissant, à la sainte vierge Marie, aux glorieux princes du ciel saint Fridolin et saint Hilaire, nos fidèles défenseurs, et à toute l'armée céleste ; et de peur que le souvenir des grands secours et soulagements que nous en avons reçus dans notre détresse ne se perde, ceci sera mis en écrit, d'autant que la mémoire et l'entendement de l'homme sont faibles, et que dans la suite des temps on met bientôt en oubli les choses passées; c'est pourquoi nous, le landammann et les hommes du pays de Glaris, savoir faisons à tous ceux qui sont ici présents, et à tous ceux qui y seront par après, que mortelles hostilités et guerres à outrance seraient survenues entre le sérénissime prince et seigneur le duc Léopold d'Autriche d'une part, et les honorables prudents et avisés nos bien bons amis les fidèles et chers confédérés d'autre part. Et voici les confédérés qui pour lors étaient alliés : Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald, Zug et notre pays de Glaris. Or, il advint qu'en ces jours-là le susdit duc Léopold d'Autriche marcha contre la petite ville de Sempach en Argau, à dessein d'y endommager les confédérés dans leurs corps et biens. Alors nos bons amis les fidèles et chers confédérés de Lucerne, Uri, Schwitz et Underwald entreprirent de le repousser, et marchèrent, le 9 juillet de l'an où l'on comptait 1386, devers Sempach, et là fut occis le susdit Léopold d'Autriche, et avec lui seize comtes et barons : une grande quantité de chevaliers et de gendarmes y furent aussi déconfits et mis à mort. Puis, au milieu du mois d'août, nos bons, fidèles et chers confédérés de Zurich, d'Uri, de Schwitz et nos gens du pays de Glaris s'en allèrent contre la ville de Wesen, et la prirent le premier vendredi après la fête Notre-Dame, et cela bien loyalement, et prêtèrent, les gens de Wesen, à nous susdits confédérés, serment à toujours, et qui resta ainsi sans paix ni trêve jusqu'au prochain jour de Saint-Gall. Alors fut moyennée une paix, par certaines villes impériales, jusqu'au jour de la Chandeleur ; puis cette paix fut prolongée jusqu'au Carême. Alors la guerre recommença, et beaucoup d'hommes preux et vaillants du pays s'envinrent dans la ville de Wesen, afin d'icelle garder et défendre, et afin que notre pays de Glaris demeurât d'autant plus sûr et tranquille ; et comme nos gens se fiaient au serment et à l'honneur de ceux de Wesen, quelques hommes de Wesen ont machiné une terrible trame contre les nôtres ; ils ont donné, sous le plus grand secret, de méchants avertissements à nos mortels ennemis, tellement qu'au prochain Quatre-Temps, le samedi, de l'an où l'on comptait 1388 depuis la naissance du Christ, notre bon Seigneur, s'envinrent nuitamment et à l'improviste, ces mortels ennemis de la ville de Wesen, dont les portes leur furent livrées par les bourgeois, et les nôtres de Glaris furent occis par l'épée des gens de Wesen et des ennemis, et quelques-uns furent mis à mort dans leurs lits, où ils étaient couchés et endormis sans défiance aucune, car ils croyaient prendre leur sommeil chez de bons amis ; et ainsi furent déconfits, par grande perfidie, et pitoyablement occis, beaucoup de gens de bien ; et ce fut à grand'peine que quelques-uns purent se sauver. Puis, le 9 août, jeudi de la semaine de Pâques de l'année susmentionnée, se rassemblèrent derechef nos mortels ennemis de la seigneurie d'Autriche, faisant

MCD 2019

quinze mille hommes tant à cheval qu'à pied, et marchèrent, vers Næfels, en notre pays de Glaris, et rompirent à grande force nos lignes et nos murs de défense; des nôtres, il n'y avait contre eux que trois cent cinquante hommes, dont trente nous avaient été envoyés en assistance et consolation de nos bons amis, fidèles et chers confédérés de Schwitz, et les ennemis nous tuèrent bien des braves gens. Mais ils furent déconfits près de la Rauti, avec le secours de Dieu tout-puissant, de la sainte vierge Marie, de nos chers et fidèles soutiens saint Fridolin et saint Hilaire et toute l'armée des cieux, et les ennemis furent mis en grande déroute, tellement que nous gagnâmes onze bannières et que nous tuâmes deux mille cinq cents hommes; quant à ceux qui se perdirent dans le lac et dans la Linth, on ne pourrait en savoir le nombre, et périrent aussi plusieurs de ceux qu'on croyait être les auteurs du massacre des nôtres à Wesen. Et pour que par nous tous, les habitants du pays de Glaris, et par nos descendants, grâces soient à jamais rendues au Dieu tout-puissant, à la sainte vierge Marie, aux glorieux princes du ciel saint Fridolin et saint Hilaire, nos fidèles aides dans la nécessité, et à tous les saints de Dieu; et pour qu'on n'oublie jamais les grands secours et reconforts que nous en avons reçus quand il nous fut accordé de pouvoir venger le meurtre des nôtres à Wesen, nous, les habitants de Glaris, nous avons établi d'un commun accord, pour nous et nos descendants, une procession dans toutes les églises de notre pays, de sorte que de chaque maison le plus honorable personnage aille tous les ans, le second jeudi du mois d'avril, en grande dévotion par les chemins et les sentiers où les nôtres, en pareil jour, ont enduré grand'peine et labeur, jusqu'au moulin près des fontaines; et que cela se fasse avant tout, à la gloire et à l'honneur de Dieu, de Notre-Dame, de saint Fridolin, de saint Hilaire et de toute l'armée céleste, et ensuite pour la consolation et le repos de toutes les âmes des nôtres qui ont exposé leurs corps afin que notre pays subsistât avec bien et honneur, et qui ont perdu la vie pour cette cause, ainsi que de ceux des nôtres qui ont été mis à mort à Wesen, de même que tous ceux qui ont combattu en la bataille, lesquels braves gens ne faut jamais oublier; bien au contraire, leur souvenir doit se garder à perpétuité. Au nom de Dieu et en témoignage public et digne de foi, nous, les gens du pays de Glaris, en commun nous avons fait apposer le sceau de notre pays à ce titre, donné au mois d'avril, le vendredi avant la Saint-Ambroise de l'an où l'on compte depuis la naissance de Jésus-Christ 1389. »

## BERNE.

Ce canton, le premier de tous par son étendue, offre une superficie de quatre cent vingt lieues carrées; sa plus grande longueur est de trente lieues, tandis que sa plus grande largeur est de vingt; la richesse de ce canton était estimée dix millions deux cent quatre-vingt-douze mille cent un francs; sa population est de trois cent vingt mille âmes; il occupe tout l'espace compris depuis la frontière de l'Alsace jusqu'au Valais. En 1830, d'après un recensement fait avec beaucoup de soin, le canton de Berne possédait onze mille cent vingt-un bœufs; deux mille deux cent seize taureaux; quatre-vingt-onze mille huit cent soixante-seize vaches; trente-neuf mille trois cent soixante-quatre génisses; vingt-un mille huit cent soixante-deux veaux; six cent quatre-vingts étalons; dix mille quatre-vingt-douze hongres; onze mille huit cent sept juments, parmi lesquelles cinq mille neuf cent vingt-sept pleines; cinq mille huit cent trente-huit poulains; cent trente mille sept moutons; cinquante-cinq mille huit cent soixante-douze chèvres; cent soixante-quatorze ânes, et six mille neuf cent onze porcs. Berne, en résumé, est le canton le plus riche et le plus puissant de la Suisse; il offre d'ailleurs les beautés les plus magnifiques des Alpes; si au nord son sol présente les ramifications peu hautes du Jura, en retour, au midi, il montre de grandes chaînes de montagnes; elles renferment des glaciers qui remplissent les vallées sur une

MCD 2019

étendue de quelques lieues. Cette barrière gigantesque serait impénétrable si la nature n'avait ménagé quelques passages par lesquels on arrive du Valais au pays de Berne, et de là dans la région inférieure où se rendent aussi par de nombreuses vallées longues et étroites, les rivières et les ruisseaux qu'alimentent les immenses couches de glaces et de neiges sur des hauteurs de douze mille pieds ; quelques pics et sommets s'élèvent encore au-dessus de cette chaîne : tels sont le Finster-Aarhorn, haut de treize mille cent soixante-seize pieds, selon Frey ; la Vierge, douze mille huit cent soixante-douze pieds ; l'Elger, douze mille deux cent soixante-huit pieds ; le Moine, douze mille deux cent soixante-six ; le Schreckhorn ou pic terrible, douze mille cinq cent soixante pieds, les pics de Vietsch, douze mille cinq cents pieds. Quelques-unes de ces montagnes peuvent être revendiquées par le Valais, formant les bornes de ce pays comme de celui de Berne. D'autres pics méritent encore d'être cités, quoique moins hauts que ces géants des Alpes ; le Breithorn a onze mille six cent quatre-vingt-onze pieds d'élévation ; l'Altels, onze mille quatre cent trente-deux ; la Femme, onze mille trois cent quatre-vingt-treize ; le Dolden-Horn, onze mille deux cent quatre-vingt-sept ; le Wetterhorn, dix mille quatre cent soixante-six ; les cols même par lesquels on passe à travers cette chaîne du pays bernois au Valais, atteignent une hauteur de six à sept mille pieds ; celui qui passe sur le Rawyl, dans la vallée de Simmen, s'élève à sept mille deux cent trente-cinq pieds ; le col de Gemmi a six mille neuf cent quatre-vingt-cinq pieds, et celui du Grimsel en a six mille cinq cent soixante-dix (1).

C'est dans le haut pays bernois qu'il faut voir le Suisse ; son costume, sa manière de vivre, ses mœurs, tout y porte un caractère particulier (2). C'est dans les nombreuses vallées cachées entre les montagnes que l'on trouve encore les restes de ce caractère franc, indépendant et rude, qui formait autrefois les traits distinctifs des Helvétiens ; il y reste aussi des usages antiques, et des superstitions que l'isolement des habitants favorise contre les progrès des lumières. Si la vie pastorale n'avait des plaisirs particuliers, la position des montagnards bernois serait à plaindre : ils ne jouissent, en effet, que d'un court été, et la plus grande partie de l'année la neige attriste leur vue ; mais les émigrations périodiques sur les montagnes pendant la belle saison, et les occupations constantes du ménage et des étables, leur offrent des distractions que ne trouble aucune des passions qui agitent la grande société. Ils sont privés des charmes d'une nature douce et riante, mais ils jouissent du spectacle imposant d'une nature belle et quelquefois terrible dans ses effets ; ils doivent à cette nature leur subsistance, et, ce qui n'est guère d'un moindre prix, leur repos et leur liberté.

Veut-on maintenant avoir une idée des scènes terribles dont on est témoin au milieu de ces montagnes, solitudes si élevées, entrons un instant dans l'hospice du Grimsel, qui, pendant les tourmentes, offre un asile aux voyageurs ; tel est le tableau qu'en a tracé un auteur helvétien (1) : « Quel aspect ravissant ! une habitation humaine au sein de ce désert ! J'accours avec mon compagnon pour entrer dans ces murs noirs, mais hospitaliers. J'ai quitté l'été dans les prés émaillés de fleurs de l'Underwald ; je ne vois autour de moi, sur ces montagnes, que le triste hiver ; de nombreux torrents se précipitent dans le sombre Aar. L'ouragan siffle entre les précipices, et pousse contre les croisées de l'hospice des tourbillons de neige ; les flots s'élèvent de dessous la glace brisée du lac sombre (Finster-Sée), et atteignent presque les murs de cette maison. Les brebis, qui, depuis peu de jours ont gravi les montagnes pour chercher les pâturages, obéissent au cri du pâtre, gagnent le seul abri qui existe dans ce désert ; un troupeau de chèvres, sautant de roche en roche, et animé par le cor du chevrier, accourt vers la même demeure. Presque tous les êtres humains qui étaient

(1) Depping.
(2) *Voyage pittoresque dans l'Oberland.*

(1) Hirzel, *Lettres d'Eugénie*, 3e édit., 1819, t. II.

MCD 2019

dispersés sur les montagnes se trouvent déjà réunis autour du feu de l'hospice : voilà aussi un mineur, qui, échappé aux dangers de la tempête, entre dans la chambre hospitalière; elle offre aux voyageurs les cristaux qu'il a arrachés à la mine ; un convoi de bêtes de somme descend du haut des rochers, se dirigeant également avec ses conducteurs vers l'asile connu. Mais déjà d'épais nuages enveloppent les pics ; la neige tombe, vole en abondance, et ne laisse plus rien distinguer ; le sifflement des vents redouble, et l'hospice est plongé dans les ténèbres. Enfin la tourmente s'apaise, l'azur du ciel reparaît, et la lune éclaire d'une lueur vacillante les pointes déchirées des rochers, et la glace brisée du lac sombre la reflète mille fois.

Si, de tous les cantons celui de Berne a donné le plus souvent des preuves d'habileté et surtout d'esprit de suite dans la réalisation de ses projets, ces résultats tiennent à ce que le pouvoir a été longtemps concentré entre un petit nombre de familles, chez lesquelles certaines traditions se perpétuaient. Ce gouvernement, sans doute, pouvait avoir des inconvénients ; c'est le sort des institutions humaines. On a souvent attaqué avec violence ce que l'on appelait l'oligarchie de Berne, dans ce sens, que tous ne jouissaient pas également des droits politiques les plus essentiels, oubliant sans doute que des démocraties pures comme Uri, Underwald et Schwitz, avaient elles-mêmes des sujets qu'elles gouvernaient avec la plus extrême rigueur. Et cependant, quels étaient les citoyens de ces républiques en miniature? de simples pâtres. Ne nous étonnons donc pas si, pendant de longues années, Berne, cette cité si florissante, a vu seulement vingt-sept patriciens composer le petit conseil, qui, à son tour, était choisi par un grand conseil, dans lequel n'étaient éligibles que deux cent quarante-trois familles. Lorsqu'en 1798 les Français forcèrent, en dépit de la plus héroïque résistance, les habitants de la ville de Berne à se rendre, ce mode de gouvernement fut détruit de fond en comble. Mais, selon M. Depping, dès qu'en 1813 les événements annulèrent l'acte de médiation, on vit aussitôt les patriciens ressaisir une partie de leurs vieux priviléges, et accaparer une bonne part dans le gouvernement. Ils organisèrent un grand conseil de deux cents membres citadins, auxquels ils joignirent seulement quatre-vingt-dix-neuf députés des districts du canton; encore les quatre-vingt-dix-neuf députés ne sont-ils pas élus par le peuple, mais en partie par des colléges électoraux entièrement soumis aux fonctionnaires publics, et en partie par le grand conseil même. Pour être éligible, il faut avoir des biens fonds de dix mille livres, ou une grande fabrique, ou une place civile ou militaire du gouvernement. Le grand conseil nomme le petit, composé de vingt-sept membres, et présidé par deux baillis. On siége dans le grand et dans le petit conseil à peu près toute sa vie. Cependant, pour laisser une apparence de renouvellement, l'aristocratie a imaginé de faire confirmer chaque année les membres du grand conseil, non pas par les électeurs, mais par une commission composée de seize membres du grand conseil et des quatre plus anciens du petit. Cette commission a, en outre, le pouvoir de suspendre et même d'éliminer un membre. Tout le pouvoir judiciaire est également entre les mains de ces hommes ; car le tribunal d'appel et de cassation se compose de membres du grand conseil : à plus forte raison les tribunaux inférieurs sont-ils dans leur dépendance. En un mot, la constitution faite par l'aristocratie bernoise, à la suite du congrès de Vienne, a dépouillé la masse des habitants de la plupart des droits qu'ils avaient recouvrés pendant la révolution de France et de Suisse.

Cette constitution, dont M. Depping a présenté plutôt la caricature qu'une analyse exacte ; cette constitution qui, après tout, n'était que la continuation de l'ancienne, sous laquelle le canton de Berne était parvenu à un si haut degré de grandeur ; cette constitution n'existe plus, elle a été détruite en 1832, et remplacée par une autre. Désormais donc la souveraineté appartient au peuple, et le grand consei ne l'exerce qu'en son nom. Il se compose de deux cents quarante membres, dont deux cents sont nommés par des électeurs

MCD 2019

choisis eux-mêmes dans les assemblées primaires ; ces deux cents nomment les quarante autres. Tout citoyen est électeur et éligible, pourvu qu'il ait accompli sa vingt-neuvième année, et qu'il possède un bien ou une créance hypothécaire de cinq mille francs. Il ne peut y avoir plus d'un tiers de Bernois dans le grand conseil, et tout membre qui a seize ans d'exercice en sort nécessairement. Le lendammann, premier magistrat, préside le grand conseil ; élu par ses membres pour un an, il n'est pas rééligible, non plus que le vice-président. Le pouvoir exécutif et l'administration sont confiés à un conseil de gouvernement, composé de l'avoyer président, et de seize membres nommés à la majorité dans le sein du grand conseil. L'avoyer ne peut être en même temps landammann. Le conseil du gouvernement se subdivise en sections de diplomatie de l'intérieur, de la justice, des finances, de l'instruction publique, de la guerre et des travaux publics. On adjoint, sous le nom des seize, tout autant de membres du grand conseil, pour les délibérations relatives à tout ce qui concerne la constitution ou l'organisation intérieure ; ils participent aussi à l'élection des gouverneurs, des préfets, des bailliages, dont les fonctions durent six ans. Un tribunal supérieur connaît, en dernier ressort, toutes les affaires civiles ou criminelles, et les juridictions inférieures ne sont plus morcelées à l'infini. Il n'y a de tribunaux spéciaux que pour les contestations commerciales (1). Cette dernière constitution est une véritable transaction qui concilie toutes les prétentions comme tous les intérêts ; il est donc à croire qu'elle aura de la durée.

Le canton de Berne envoie à l'armée fédérale un contingent de cinq mille huit cent vingt-quatre hommes ; il paye, en outre, cent quatre mille quatre-vingts francs de Suisse. La bibliothèque de la ville de Berne renferme plus de trente mille volumes, et plus de douze cents manuscrits helvétiques. Le costume des femmes bernoises attire l'attention par l'éclatante blancheur de leur linge plissé avec beaucoup de grâce sur le sein et sur les bras ; le bonnet de gaze noire qu'elles portent offre la transparence, et la légèreté des ailes du papillon. Les paysannes s'ornent la tête de chapeaux couverts de fleurs ; ces chapeaux ont de larges formes, un peu relevées sur les bords. Les campagnardes du canton de Berne sont en général pleines de grâce et de gentillesse.

(1) De Golbéry.

## SOLEURE.

Ce canton compte, suivant un recensement fait en 1829, cinquante mille cent vingt-deux habitants, qui appartiennent au catholicisme et à la religion réformée. D'après l'état statistique de ce ce canton, il possédait onze mille deux cent quatre-vingt-dix-huit maisons ; quatre mille six cent soixante-onze chevaux, vingt-sept mille sept cent soixante-treize taureaux, bœufs, vaches, ou veaux ; treize mille neuf cent quarante-neuf moutons ; cinq mille neuf cent quarante-deux chèvres ; seize mille quatre cents porcs. Le territoire de ce canton est partagé entre trente-six mille trois cent vingt-deux arpents de terres labourables, et trois cent vingt-cinq de vignes ; les prairies, jardins et vergers consistent en trente-sept mille cinq cent quatre-vingt-trois arpents ; les pâturages en treize mille quatre cent cinquante-huit ; enfin les forêts sont estimées à cent cinquante mille. Le canton de Soleure est partagé en neuf bailliages. S'il faut en croire un historien suisse, M. Glutz-Blozheim (1), Soleure et toute la contrée seraient fort en arrière relativement aux autres. Cette infériorité doit être attribuée aux jésuites ; car, ajoute M. Glutz-Blozheim : « Protecteurs (les jésuites) des » préjugés, curés actifs et hommes du » monde adroits, ils agissaient en même » temps comme professeurs, confesseurs, » prédicateurs, amis de la maison et con- » fidents. Leur instruction paraissait tout » embrasser ; ils enseignaient la religion, » le grec et le latin, la géographie, l'his-

(1) *Notice sur les établissements d'instruction publique de Soleure*, 1818.

MCD 2019

» toire et la rhétorique. Nos pères étaient » enchantés d'entendre leurs fils parler » dans les examens publics de l'Inde, de » la Grèce, de Rome, expliquer la hauteur » du pôle et les équinoxes, traduire avec » facilité des passages grecs et latins, et » déclamer un discours en phrases bien » arrondies et élégamment construites. » Non contents de ces exhibitions fré- » quentes des objets enseignés, les jé- » suites faisaient représenter aussi des » spectacles dans lesquels les jeunes gens » débitaient d'un ton compassé de grandes » maximes d'État, et exprimaient leur » zèle brûlant pour la religion et la mo- » rale, et leur désir de sacrifier à ces » objets leur bien et leur vie. Mais ces » beaux dehors ne soutenaient pas un » examen sévère; c'étaient partout des » exercices de mémoire; nulle part on ne » voyait un savoir profond et méthodique, » pas même dans les langues; en outre, » ils accablaient la jeunesse d'exercices de » dévotion sous toutes les formes, comme » obligation, comme pénitence, comme » moyen de répression. »

L'ancienne constitution politique de Soleure avait fait une large part à un petit nombre de familles patriciennes qui exerçaient toute l'autorité; il en avait été à peu près de même depuis 1814. Mais le 22 décembre 1830, et dans une réunion qui eut lieu à Ballstall, de nombreuses modifications furent apportées à la constitution. « Là, » dit M. de Golbéry, « fut » proclamée la souveraineté du peuple. » Ses représentants siégent au grand conseil au nombre de cent neuf; ils sont nommés par les colléges électoraux, et par le conseil lui-même. Le petit conseil, ou conseil administratif, est composé de dix-sept membres et d'un président; et, quand il s'agit de nommer à des emplois qui ne sont pas au choix de la grande assemblée, dix membres de ce grand conseil prennent part à la délibération. Le système judiciaire a aussi subi quelques modifications. Les conseils et les tribunaux se renouvellent par tiers tous les deux ans.

## FRIBOURG.

Ce canton, où le clergé catholique exerce une influence décisive, a une superficie de vingt-six à vingt-sept milles géographiques carrés. Son sol renferme soixante-huit mille six cent soixante-dix arpents de prés; quatre-vingt-dix-neuf mille trois cent soixante-onze arpents de terres labourables; trente-quatre mille quatre cent quatre-vingts de forêts; trois mille trente-un de pâturages; seize mille six cent soixante-un d'alpes ou pâturages de montagnes; enfin sept cent trente-neuf de vignes. En 1830, le canton de Fribourg avait douze mille trois cent quatre-vingts chevaux; quarante-sept mille sept cent quarante-deux bêtes à cornes; vingt-trois mille cent trente-quatre moutons; cinq mille cent quarante-trois chèvres; seize mille trois cent soixante-dix-huit porcs; vingt mille vaches paissant dans les Alpes, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, et chacune d'elles donne deux quintaux de fromage : le chiffre total de l'exportation est de quarante mille. Enfin, d'après un recensement fait en 1830, le nombre des habitants est de quatre-vingt-six mille sept cent soixante-neuf, parmi lesquels cinq mille cent suivent le culte réformé. Le clergé se compose de six cent quatre-vingt-huit individus; on compte dans ce nombre deux cents moines et deux cent quatre religieuses. Depuis 1818, affirme M. de Golbéry : « Les jé- » suites sont à la tête de l'enseignement; » et la confiance est si grande, qu'on leur » envoie de nombreux élèves des pays » voisins, et surtout des provinces de » France limitrophes de la Suisse. » Quelle était anciennement la constitution politique du canton de Fribourg? Elle penchait vers l'aristocratie. A Berne, comme à Fribourg, affirme M. Depping, le patriciat a usurpé le pouvoir : les guerres de la révolution française avaient mis fin à son règne, et introduit une égalité parfaite des droits de toutes les communes. Mais depuis que l'acte de médiation a été imprudemment détruit en 1814, le patri-

MCD 2019

ciat est ressuscité, et blesse de la manière la plus ouverte les droits des communes fribourgeoises. Quoi qu'en dise le savant historien, si l'ancienne constitution eût fait peser un joug aussi accablant sur la population du canton de Fribourg, elle aurait été renversée beaucoup plus vite dans un pays où tout le monde a les armes à la main. Il faut remarquer maintenant que cette même constitution, après avoir été détruite pendant la révolution française, et réédifiée en 1814, s'est maintenue jusqu'en 1830, où elle a succombé à une insurrection de paysans. Voici l'état actuel des choses : l'égalité est établie; les priviléges des villes, comme ceux de la naissance, ont disparu. Le canton est partagé en treize districts; leurs députés composent le grand conseil. Ils doivent leur élection à des députés qui sont nommés eux-mêmes par des assemblées primaires. Les membres du conseil sont renouvelés par tiers à la fin de leur troisième année, de sorte que les fonctions de ces membres se prolongent pendant neuf ans. Cette assemblée exerce la souveraineté; elle adopte les lois, tantôt sur la proposition du conseil d'État, tantôt sur l'initiative de l'un de ses membres. Elle choisit les membres du conseil d'État, les députés à la diète, nomme son président, qui a le titre d'avoyer et de chancelier. On compte un membre du grand conseil par mille habitants. Le conseil d'État se compose de treize membres; leurs fonctions sont d'une durée de huit ans : quant au renouvellement, il s'opère par fraction de deux membres. Les juges du tribunal d'appel sont nommés pour toute leur vie; ils élisent leur président, leur greffier, et sont astreints à connaître l'allemand et le français. Un tribunal de cassation est institué : il prononce sur les vices de forme. Chaque district est administré par un bailli nommé par le conseil d'État; il juge, en outre, les délits qui, par leur gravité, dépassent les limites de la compétence des autorités communales : on compte, enfin, des tribunaux de district, des juges de paix, et des juridictions pour les orphelins. Nous terminerons tous ces détails, en ajoutant que le contingent de Fribourg est de douze cent quarante hommes, et de dix-huit mille six cents francs de Suisse.

Le français, l'allemand, et en outre plusieurs patois, sont parlés dans le canton de Fribourg; nous allons placer ici sous les yeux de nos lecteurs quelques couplets d'une ronde fribourgeoise en roman.

Ingrat, te t'is deshonora
T'as touma tot toun œls;
Tu m'avés tant et tant zoura
De m'itre adi fidélo.

Valet trompiau! Qu'est devignu
Lo teim d'otrèvtei que gl'ai yu?

Quand gl'allavo deso l'ormi,
Dansir dessu l'herbetta;
Rein à tès n'ire plie bi
Que ta bouna Nanneetta.

Valet trompiau! etc.

Quand nos irans baiper staufins
Avuai noutrès ermaillès,
Te mè parlavè, m'in sovins,
Tolèvi dè fermaillès.

Valet trompiau! etc.

Voici la traduction de cette ronde fribourgeoise, telle que la donne M. Depping :

Ingrat, tu t'es déshonoré,
Tu as versé toute ton huile;
(Tu as tout gâté.)
Tu m'avais tant, et tant juré
De m'être toujours fidèle.

Garçon trompeur! Qu'est devenu
Le temps d'autrefois que j'ai vu?

Quand j'allais sous l'orme,
Danser sur l'herbette.
Rien à tes yeux n'était plus beau
Que ta bonne Nanette.

Garçon trompeur! etc.

Quand nous étions là-bas dans les prés
Avec nos vaches,
Tu me parlais, je m'en souviens,
Toujours de fiançailles.

Garçon trompeur! etc.

## BALE.

Ce canton, qui a huit lieues de long sur six de large, est peuplé de cinquante mille

MCD 2019

habitants, dont dix mille sont catholiques; Bâle, le chef-lieu du canton, a été, au moyen âge, le centre d'un commerce considérable qu'il faisait avec l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Italie. Cette ville suisse possédait jadis une université célèbre; elle comptait aussi dans son sein des peintres, auxquels appartenait l'illustre famille des Holbein. Énée Sylvius, devenu depuis pape, vantait en 1436 Bâle, qu'il comparait pour la pompe de ses monuments et de ses richesses à Florence : on faisait, au quinzième siècle, des peintures à fresque dans la cité suisse; elles ornaient les façades de même que l'intérieur des maisons; quant aux cloîtres, les artistes représentaient les Danses des morts, ou *danses macabres;* on en voit encore aujourd'hui des traces. Cet amour des arts décida la famille des Holbein à venir se fixer dans les murs de Bâle. Le plus célèbre de ces peintres, Jean Holbein, dont on possède encore un tableau de la Passion, peignait à fresque, il n'y fit pas du reste fortune, car il se rendit en Angleterre, où il était appelé par Henri VIII. En partant, il s'écria, faisant allusion à Bâle : *Hic frigent artes*, ici les arts gèlent. Un voyageur spirituel, M. de Walsh, rapporte de Jean Holbein le trait suivant : « Il avait » fait marché avec un apothicaire, pour » lui peindre à fresque la façade de sa » maison, l'ouvrage avançait lentement » par suite des longues libations que le » peintre altéré faisait au cabaret voisin, » où l'impatient pharmacopole venait » souvent le relancer. Holbein imagina » un moyen ingénieux pour se soustraire » à son importunité; ce fut de peindre » au-dessous de son échafaudage que re- » couvrait une toile, deux jambes pen- » dantes, qui firent tellement illusion, que » l'Argus lui adressa désormais des com- » pliments sur son infatigable assiduité. »

Les citoyens de la ville de Bâle ont joui de très-bonne heure de certains droits politiques, et l'on a encore un *rôle* de 1361, renfermant des lois qui avaient été arrêtées par les citoyens, et à l'observation desquelles l'évêque avait mission de veiller; c'est dire que le catholicisme exerçait une grande influence dans la ville. Le canton possédait d'ailleurs un nombre assez considérable de couvents, où il paraîtrait que de grands désordres s'étaient introduits. Le souverain pontife se décida à extirper de pareils abus; en 1479, il ordonna donc à l'évêque de Bâle et à quelques notables d'informer contre les religieuses du couvent de Klingerstein. Les commissaires du pape se transportèrent au parloir, pour notifier aux religieuses la bulle du saint père. Mais ces nones firent un tel vacarme qu'il fut impossible de leur donner même lecture de la pièce envoyée par le souverain pontife. Puis, après avoir menacé de mettre le feu au couvent si l'on voulait les forcer à changer leur manière de vivre, elles s'armèrent de fourches et de broches, et donnèrent la chasse aux commissaires, qui battirent alors en retraite. Le canton de Bâle, avant la dislocation de Bâle-campagne, était partagé en six districts, savoir : Bâle, Liestall, le district inférieur, Siesach, Waldenbourg et Birseck. Ce canton possédait jadis une constitution démocratique, ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût d'une part une ville privilégiée, et de l'autre des paysans sujets. Une séparation, depuis, s'est opérée; chaque fraction possède à la diète un demi-suffrage. Désormais, Bâle-ville fournit à la fédération quatorze mille cent quarante-cinq francs; la campagne, huit mille cent cinq; la ville, une compagnie d'artillerie et quatre pièces, enfin une compagnie d'infanterie; la campagne, trente-deux cavaliers, cinq compagnies d'infanterie et l'état-major du bataillon. Toutes les collections, tous les établissements publics ont été partagés. Voici maintenant quelle est la constitution. La souveraineté de la ville réside dans l'assemblée des citoyens, qui ne reconnaît aucun privilége de naissance ou de famille; tous sont égaux devant la loi et éligibles aux emplois; nul ne peut être enlevé à ses juges naturels; le service étranger est interdit : on a proclamé le droit de pétition et la liberté de la presse, ainsi que la tolérance religieuse, quoique le culte réformé soit celui de l'État. On renouvelle périodiquement les membres du grand et du petit conseil, mais les tribunaux sont permanents. Le grand conseil ou pouvoir législatif est composé de cent dix-neuf membres,



MCD 2019

et élu par les citoyens réunis en tribus; le petit n'en compte que quinze, qui sont en même temps membres du grand : tous les dix ans, une commission nommée par ce dernier délibère sur les changements à introduire dans la constitution (1).

## SCHAFFHOUSE.

Ce canton, qui a été reçu dans la confédération en 1501, renferme vingt-six mille cent quatre-vingt-cinq habitants ; ils appartiennent presque tous au culte réformé, et relativement à l'exercice de leurs droits politiques, ils sont divisés en vingt-quatre tribus, dont douze font partie de la ville et douze de la campagne. A la suite de la révolution de Juillet, l'ancienne constitution a été réformée, et a été remplacée par une autre dont nous allons offrir l'analyse. La souveraineté a pour base l'ensemble des citoyens; mais cette même souveraineté, ils ne l'exercent que par voie de représentation. Les personnes comme les propriétés sont déclarées inviolables ; la presse est libre, et chacun peut user du droit de pétition ; en retour, tous les habitants sont assujettis aux charges publiques et au service militaire ; il est défendu à qui que ce soit de servir à l'étranger ni d'en recevoir des titres, des places et des honneurs. Le grand conseil est formé par soixante-dix membres, dont cinquante sont choisis par les tribus et quarante-huit par les campagnes. Ce même grand conseil possède le pouvoir législatif et est chargé des nominations des fonctionnaires publics; à sa tête sont placés un président et un vice-président, élus chacun pour une année. Le conseil exécutif ou petit conseil est formé de onze membres, ils donnent les instructions pour la diète ; deux bourgmestres sont à la tête du petit conseil, qu'ils président chacun pendant une année. Chaque district a un tribunal de première instance ; tous ces tribunaux inférieurs relèvent d'un tribunal d'appel composé de onze membres, dont la compétence s'étend aux cas matrimoniaux et aux affaires correctionnelles et criminelles. Chaque commune a un juge de paix et un conseil municipal. La nouvelle constitution a conservé le principe du renouvellement des conseils et des autorités de quatre ans en quatre ans. Les revenus du canton de Schaffhouse se sont élevés, pour 1830, à 142,968 florins, et les dépenses à 94,500. Ce canton a des caisses d'épargnes ; les assurances pour les propriétés bâties sont de 6,397,295 florins, à raison de quatre mille cent quatre-vingt-une maisons, nombre dans lequel le district de Schaffhouse figure pour dix-huit cent cinquante-trois.

Cette ville, chef-lieu de canton, a sept mille habitants. Quoique très-anciennement bâtie, elle présente un coup d'œil charmant ; on cite parmi ses plus beaux édifices les églises de Saint-Jean et de Tous-les-Saints et l'hôtel-de-ville. Tous ces monuments ont été inspirés par le genre d'architecture qui a dominé au moyen âge. Le pont sur le Rhin était regardé comme un des prodiges de la Suisse ; chef-d'œuvre du charpentier Grubenman, il fut brûlé en 1799 par les Français, qui battaient en retraite devant les Autrichiens. Un des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, Gœthe, a visité en 1797, Schaffhouse. Nous allons, pour distraire le lecteur de tant de détails de constitutions et de statistiques, emprunter quelques passages de la correspondance de ce grand homme, où il a peint d'une manière si pittoresque les impressions qu'il a ressenties dans le voyage qu'il a fait à Schaffhouse et dans le canton de ce nom. C'est Gœthe que l'on va entendre.

« Il y a dans notre nature un vif désir de trouver des mots pour décrire tout ce que nous voyons ; mais le besoin de voir de nos propres yeux ce qu'on nous a dépeint est peut-être le plus vif. Dans ces derniers temps, les Anglais et les Allemands sont ceux qui ont le plus cédé à ce penchant. L'artiste qui présente à nos regards une contrée dont la description est connue, nous cause un grand plaisir, et nous sommes reconnaissants aussi envers celui qui, dans un poëme ou dans un roman, fait agir ses personnages aussi bien qu'il les peint. Mais, soit qu'ils raniment

(1) De Golbéry.

MCD 2019

des souvenirs, soit qu'ils éveillent notre imagination, le poëte ou l'écrivain nous procurent de grandes jouissances en nous transportant vers d'autres contrées, et nous les parcourons volontiers leur livre à la main ; cela nous paraît plus commode, l'attention en est plus soutenue, et nous accomplissons notre route dans la société d'un ami dont les entretiens nous amusent et nous instruisent. C'est pour nous exercer en ce genre que nous donnons ici, sous la forme d'une simple exquisse, la description de la chute du Rhin, sans la dégager des courtes annotations d'un livre-journal. Souvent encore on peindra, souvent on décrira ce phénomène, et toujours le spectateur en sera étonné ; il essayera de communiquer ses sensations, mais toujours il laissera quelque chose à dire, et jamais le sujet ne sera épuisé.

» Le 17 septembre au soir, descendu à la Couronne. Ma chambre est ornée de gravures qui représentent l'histoire des malheurs de Louis XVI... Je résolus d'écrire les tristes méditations qu'elle m'inspira. Le soir, à table, différents émigrés, une comtesse, des officiers de Condé, des prêtres. Le 18 septembre à six heures et demie, départ pour la chute du Rhin. Couleur verdâtre de l'eau ; les hauteurs sont couvertes de nuages, le pied des montagnes en est dégagé ; le château de Laufen y cache sa tour, on ne l'aperçoit qu'à demi. La vapeur liquide de la chute semble se confondre avec le nuage et monter avec lui.

» Pensée qui se reporte à Ossian ; le nuage plaît à celui dont l'âme est agitée de fortes impressions. On arrive par Uwiesen, village dont les vignobles sont sur la hauteur, les champs dans le fond. Le ciel s'éclaircit lentement, les nuages passent encore sur les sommets. — *Laufen*. On descend sur la roche calcaire ; les différentes parties de la chute, vues de l'échafaudage en bois, rochers perpendiculaires du milieu, ils sont usés par le frottement ; l'eau les heurte et se précipite avec violence contre cet obstacle, leur résistance ; l'un en haut, l'autre en bas ; ils sont complétement submergés. Vagues rapides, tourbillons dans la chute, tournoiements dans le bassin. Dans sa course, l'eau apparaît verdâtre ; quand elle se brise, elle prend une légère teinte de pourpre ; ses flots écumants se jettent sur les rives à droite et à gauche ; le mouvement retentit au loin, mais l'eau reprend sa course et sa couleur verte. Idées que fait naître la violence de la chute, inépuisable et continuelle puissance de la nature ; destrnction, immobilité, durée du mouvement, retour immédiat au repos !.... D'une part, des moulins ; de l'autre, une estrade. Il était donc possible de renfermer dans ces limites l'admirable aspect de ce beau phénomène ; les entours sont des vigues, des champs, des bosquets.

» Jusqu'ici les nuages permettaient de distinguer à merveille tous les détails ; le soleil se montra jetant obliquement ses rayons sur l'ensemble. La lumière partagea la masse aquatique ; et, divisant ses parties antérieures et postérieures, donna en quelque sorte un corps à l'ensemble. La lutte des courants entre eux parut prendre une nouvelle force, parce que l'on apercevait mieux les directions de leurs divisions. Dans le fond, des colonnes rejaillissantes se distinguèrent de la poussière humide, et la moitié d'un arc-en-ciel vint illuminer l'ensemble. Plus la contemplation durait, et plus le mouvement paraissait gagner en vitesse. En général, il faut que ce qui est parfait nous prédispose à le comprendre ; ce n'est qu'après quelque temps que nous nous élevons jusque-là. C'est ainsi que les personnes belles nous paraissent toujours belles, les spirituelles, toujours plus spirituelles.... La mer engendre la mer ; si on voulait se figurer les sources de de l'Océan, c'est ainsi qu'il faudrait se les représenter. Lorsqu'on est parvenu à ramener le calme dans son esprit, l'imagination remonte le cours du fleuve jusqu'à sa source, et l'accompagne ensuite dans la direction opposée.

» Quand on redescend de l'estrade vers la rive, on est impatienté de la manie d'établir partout des parcs. Il est bien d'aider la nature, mais il est dangereux de réaliser certaines fantaisies d'imagination, quand les plus grandes scènes de la nature elle-même restent en arrière de l'idéal. Nous traversons le fleuve. — Sa chute, vue de la

MCD 2019

partie antérieure. — Toujours belle, on en juge mieux les parties ; ses variétés prennent de plus grands développements ; on calcule mieux les divers effets, depuis l'onde indomptable à droite, jusqu'à celle dont l'industrie a tiré parti à gauche.

» Au-dessus de la cataracte, on admire ses belles parois de rocher, et l'on juge ou plutôt on conjecture quelle est la marche du fleuve à son arrivée : à droite, le château de Laufen. J'étais placé de manière à voir, sur le premier plan, le petit château de Worth et la digue. Là sont encore des rochers calcaires, et telle est probablement aussi la nature des rochers du milieu du fleuve. — Petit château de Worth. J'y entrai pour boire du vin. Aspect du maître. A la muraille était suspendu le portrait de Trippel. Je demandai au maître s'il était son parent. Cet homme s'appelle Golzer, et il en est le cousin-germain par sa mère. Ses aïeuls lui ont transmis le bail du petit château, du péage, de la vigne, de la pêche au saumon, etc. A dix heures je repassai le fleuve ; le soleil éclairait toujours la chute ; les masses de lumières étaient entremêlées de masses d'ombres jetées par le rocher du centre et par ceux de Laufen. Je revins à l'estrade, et je compris que mes sensations précédentes étaient déjà mélangées d'autres impressions, car le fleuve me parut se précipiter plus rapidement qu'auparavant ; l'arc-en-ciel était dans sa plus grande beauté, et plongeait dans les eaux qui menaçaient de le renverser, et cependant le reproduisaient toujours. — Considérations sur ma sécurité à côté de cette effroyable puissance. La contrée que nous avons parcourue au retour est riche de culture : il y a de nombreux villages ; elle est comme parsemée de maisons. En face sont les châteaux de Hohenwyt et Souabe, et les rochers d'Engen ; à droite et dans le lointain, les grandes montagnes de la Suisse. »

Il nous reste maintenant à dire que Schaffhouse a vu naître le célèbre historien Jean de Muller, l'une des illustrations de la Suisse.

## APPENZELL.

Nous avons déjà eu occasion de faire connaître au lecteur l'héroïsme que les habitants de ce canton déployèrent pour obtenir leur liberté ; sur ce point, nous n'avons rien de nouveau à faire connaître. La population totale se compose de cinquante-deux mille individus, dont treize mille appartiennent au culte catholique. Le gouvernement de ce canton est démocratique ; il a reçu, le 1er août 1834, quelques améliorations. Ce peuple s'adonne principalement à l'éducation des bestiaux. Un voyageur français, M. Simon, a donné, dans un voyage qui jouit d'une grande réputation, quelques détails pleins d'intérêt sur cette contrée. Nous donnons la préférence au morceau suivant : « Les vaches, dit-il, qui viennent matin et soir au chalet se faire traire, attirées par un peu de sel, étaient ici attachées chacune à la crèche par sa chaîne, leur poil lustré comme celui du cheval le mieux tenu. Quelques-unes portaient suspendu au cou un collier de cuir large et chargé d'ornements, une cloche de forme ovale et aplatie et du diamètre d'un pied environ. Ce sont des bergers et non des bergères qui traient les vaches ; pendant l'opération, un d'eux entonne le Ranz-des-Vaches. Il y a dans ces simples accents, monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive, douloureuse et d'âpreté sauvage dont l'effet est extraordinaire, et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique Septentrionale marquent leur chant de guerre. Il est aisé de concevoir comment le Ranz-des-Vaches, lié au souvenirs du jeune âge, à ses attachements, à ses plaisirs, et rappelant les lieux, les choses, les personnes, peut affecter si puissamment les Suisses éloignés de leur pays... La meilleure vache avec son veau coûte dix louis ; pendant les premiers mois elle donne par jour huit à dix pots de lait. »

La constitution d'Appenzel est démocratique. Le contingent est de neuf cent soixante-onze hommes.

Les détails si nombreux dans lesquels nous sommes entré sur les institutions relatives à un certain nombre de cantons, ont rempli bien au delà de l'espace qui nous était accordé ; nous allons donc indi-

MCD 2019

quer en quelques mots l'état actuel des autres parties de la Suisse. La place ne nous manquerait-elle pas, nous aurions encore voulu être concis, de crainte de fatiguer l'attention par la répétition des mêmes détails. Nous dirons en peu de mots que le canton de Saint-Gall renferme une population de cent cinquante-six mille huit cent trente-quatre habitants, et que sa constitution ne reconnaît aucune espèce de privilége. Le canton des Grisons, dont la plus grande longueur est de vingt-huit à trente lieues, offre une superficie de cent quarante milles d'Allemagne carrés ; à dix-sept ans on est reconnu citoyen, mais pour être éligible, il faut avoir atteint sa vingt et unième année. La population s'élève à soixante-douze mille neuf cent quatre-vingt deux habitants. Le canton d'Argovie a une superficie de trente-huit lieues carrées, où se rencontre une population de cent soixante-neuf mille neuf cent quarante-cinq citoyens. Les revenus de l'État étaient, en 1832, de six cent dix-huit mille neuf cent cinquante-six francs. Le canton de Thurgovie a six lieues de long sur une largeur de quatre à cinq ; sa population se montait, en 1833, à quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt quinze âmes. Le canton du Tessin, qui n'est entré dans la confédération que depuis la révolution, a vingt-deux lieues de long, dix-huit de large et trente-huit milles et demi d'Allemagne carrés ; la population est de quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cent trois habitants, tous catholiques ; cette même population est répartie dans cinq vallées et deux cent soixante-huit communes. Le canton de Vaud a cent soixante-dix-sept mille neuf cent quatre-vingt-treize citoyens, parmi lesquels on ne compte que trois mille trente-deux catholiques. Le Valais a une superficie d'environ quatre-vingt-dix milles carrés d'Allemagne ; sa population est de cent trois mille deux cents habitants ; le catholicisme est la religion de l'État, dans lequel aucun autre culte n'est toléré ; la forme du gouvernement est démocratique. Le canton de Neufchâtel, qui n'est reçu dans la confédération que depuis 1815, y occupe le vingt et unième rang ; mais, par une anomalie fort extraordinaire, ce même canton est une principauté régie par le roi de Prusse, dont le pouvoir est tempéré par les états. Au prince, néanmoins, est déféré le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire ; c'est lui qui a la nomination du chancelier, du gouverneur et du conseil d'état, qui est composé de vingt et un membres. Les revenus royaux s'élèvent à cent cinquante mille francs de Suisse ; Neufchâtel est tenu en outre de fournir un contingent fédéral de neuf cent soixante hommes et dix-neuf mille deux cent francs de Suisse. Le canton de Genève a une longueur de cinq lieues et demie et une largeur de deux et demie. La population de ce canton est de cinquante-six mille six cent cinquante-cinq citoyens ; sur ce nombre Genève contient à elle seule dans ses murs environ trente mille habitants. Le protestantisme domine dans ce canton.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA SUISSE.

MCD 2019

# ALLEMAGNE.

## AUTRICHE — PRUSSE — SUISSE

### JUSQU'EN 1855.

L'histoire de l'Allemagne depuis l'avénement de Ferdinand Ier jusquà la révolution de 1848 est peu riche de faits. Cette contrée, que sa position géographique et la politique soumettent plus que toute autre aux influences des États environnants, ne puise pour ainsi dire la vie que dans les agitations du dehors. Quand l'Allemagne repose, c'est que l'Europe est tranquille. Mais cette paix européenne dont l'Angleterre et la France savent rompre et illustrer la monotonie par les luttes de l'industrie et par les hardiesses commerciales, ne pouvait être qu'une léthargie pour la nation allemande. La Prusse ne l'avait pas encore dotée de la féconde institution du Zollverein.

Un instant, les affaires d'Orient la réveillent de cet assoupissement; elle se prépare à la guerre, et entonne le chant du Rhin, cette Marseillaise allemande. L'attitude belliqueuse que prend en face de l'Europe la France outragée, promet de nobles luttes au courage et de douces satisfactions à la haine germanique. Mais l'Allemagne se trompe : ce n'est point la guerre. L'Autriche ne la désire pas plus que la France; le roi Louis-Philippe trouve une place dans le concert européen d'où l'avait d'abord exclu le dédain des autres puissances. La Prusse et l'Autriche étaient entrées toutes deux dans la coalition formée par la Russie, l'Angleterre et la France, en vue d'assurer l'intégrité de l'empire ottoman contre l'audace victorieuse du vice-roi d'Égypte; mais l'Autriche seule en Allemagne prit une part active à la guerre qui suivit le traité du 15 juillet, et sa flotte commandée par l'amiral Bandiera combattit à côté de la flotte anglaise; l'archiduc chargé du commandement des troupes de terre contribua à la prise de St-Jean-d'Acre.

L'Allemagne, remise de cette alerte, tomba de nouveau dans ce sommeil et ce calme qui ressemblaient plus à la mort qu'à la prospérité, fruit ordinaire d'une longue paix. Cependant sous cette morne tranquillité, on sent comme un sourd remuement d'idées, comme un travail souterrain des principes démocratiques.

Les sociétés secrètes s'organisent; l'esprit de réformes se répand jusque dans les conseils des gouvernements; l'Autriche et la Prusse font des concessions.

Mais ce mouvement est ralenti par une révolution industrielle qui pousse les esprits vers un autre ordre d'idées. Trois influences se disputaient la domination morale de l'Allemagne proprement dite, l'une, celle de la Russie, tout extérieure, et dont nous aurons occasion de parler dans la suite; les deux autres, celles de l'Autriche et de la Prusse, plus réelles et plus intimes, mais rivales, et qui avaient pour but le triomphe de politiques égoïstes et privées, plutôt que l'intérêt général de la grande nationalité germanique. L'habileté du prince de Metternich avait jusque-là conservé à l'Autriche son antique suprématie; elle avait toujours la présidence de la diète fédérative, et les souverains de Vienne étaient encore, par le titre, sinon par le pouvoir, les empereurs d'Allema-

MCD 2019

gne. La Prusse enviait à l'Autriche ce haut rang, mais elle déguisait ses prétentions sous des tentatives commerciales : pouvait-elle mieux fonder sa politique que sur l'intérêt matériel des États de la confédération? La concurrence anglaise et les obstacles opposés à l'industrie nationale par la multiplicité des douanes particulières qui formaient comme un réseau d'entraves, paralysaient les spéculations intérieures, et condamnaient presque l'Allemagne à l'immobilité commerciale. La Prusse parvient alors à former sous le nom de Zollverein une fédération dans laquelle entrent un grand nombre de principautés : le cercle des douanes est élargi ; un système général d'octroi absorbe dans une communauté féconde tous les petits intérêts ; un tarif fixe et uniforme prévient les lenteurs et les dépenses que la complication de l'ancien système imposait au commerce. L'idée était heureuse, et l'influence de la Prusse, appuyée, comme nous l'avons dit, sur la prospérité matérielle de l'Allemagne, contrebalance bientôt, si elle ne la surpasse, l'influence de l'Autriche.

A la révolution commerciale succède [1845] un mouvement religieux qui est comme la première manifestation de cette activité philosophique, et de ce travail clandestin de la pensée, qui font pressentir l'orage sous le calme de la surface politique. Les catholiques avaient exposé à Trèves et recommandé à l'adoration des fidèles, une prétendue tunique de la Vierge. Un réformateur du nom de Jehann Ronge attaque cette foi superstitieuse, et ce culte des vaines reliques ; mais ce n'est là qu'un point de départ, qu'une occasion, et la nouvelle réforme embrasse bientôt tout le catholicisme. Jehann prétend fonder une nouvelle église, catholique, mais non romaine, église mixte et pour ainsi dire intermédiaire entre le catholicisme dont elle respecte les doctrimes fondamentales, et le protestantisme dont elle se rapproche par l'exclusion de la papauté et par le mariage des prêtres. Mais un schisme compromet tout d'abord l'avenir de la nouvelle religion qui se partage en deux doctrines et deux églises, l'une catholique-apostolique sous les auspices de Czerky, l'autre catholique-allemande sous les auspices de Jehann Ronge.

Ce n'étaient là que des mouvements pacifiques et des révolutions intellectuelles : un plus grand danger occupe l'attention de l'Allemagne et de l'Europe. Dans la Gallicie et dans le duché de Cracovie, ce reste malheureux de la Pologne, frémissait encore la liberté mourante : les nobles à la tête des paysans revendiquent les droits dont la force victorieuse a pu paralyser l'exercice, mais non pas étouffer le souvenir. L'Autriche menacée recourt aux perfidies d'une funeste politique : elle isole la noblesse et ameute contre les chefs ces avides soldats de la cause d'indépendance : le premier effort de l'aristocratie se brise à Tarnow contre l'indifférence et la trahison ; les agents autrichiens proposent à l'assassinat une prime de 10 florins ; la Gallicie devient le théâtre d'un carnage officiel et organisé : les nobles sont égorgés, leurs châteaux pillés et rasés. Mais la vengeance dépasse les limites où prétend la renfermer le gouvernement de Vienne ; le soulèvement accuse bientôt toutes les apparences d'une lutte sociale, et dégénère en véritable jacquerie : c'est une protestation sanglante des paysans contre la glèbe, la corvée et les derniers vestiges de la féodalité.

De la Gallicie le mouvement s'était étendu au duché de Cracovie : mais là, il revêt un autre caractère. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, une tentative armée de communisme, ce n'est pas une guerre de castes ; c'est la dernière lueur de l'indépendance, c'est le dernier frémissement de la servitude, en un mot c'est encore, c'est toujours la Pologne ! Mais les divers pouvoirs révolutionnaires qui se succèdent à Cracovie, le gouvernement provisoire, le comité de salut public, la triple dictature, mais les sympathies de la France et de l'Angleterre ne peuvent sauver cette liberté d'un jour contre l'insouciance ou la complicité des gouvernements de l'Europe. L'Autriche entre dans Cracovie avec le général Collin, et bientôt Russes, Autrichiens et Prussiens se donnent la main dans les rues désertes et silencieuses de cette malheureuse ville : la Pologne avait rendu

MCD 2019

le soupir de mort. L'Autriche aurait peut-être pardonné et laissé à Cracovie l'ombre d'indépendance que lui garantissaient les derniers traités : mais la Russie et la Prusse veulent assurer la tranquillité de l'avenir, et réclament, moyennant indemnité personnelle, l'incorporation à la Gallicie de la ville et de son territoire : l'Autriche se rend aux sollicitations despotiques de ses alliés, et le partage suprême se consomme, en dépit des protestations de M. Guizot et de lord Palmerston [1846].

Quant à la Suisse, cette sentinelle avancée de l'Allemagne, son histoire, pendant près de vingt ans [1832-1848], n'est qu'un tissu de discordes et de guerres civiles. C'est l'insurrection permanente et organisée ; chaque canton se soulève à son rang et à son tour. Du spectacle navrant : « De » tous ces petits soulèvements intérieurs, » de toutes ces misérables querelles, ressort cette vérité que le fédéralisme n'enfante que le désordre, l'éparpillement des intérêts, l'amoindrissement continuel de l'esprit d'unité que remplacent partout l'orgueil et l'égoïsme aveugle des localités..... Dépérissement du pouvoir central, mésintelligence croissante entre les cantons, division de la société en partis, c'est-à-dire en fractions, haines politiques, haines religieuses, anarchie dans les conseils, guerre civile dans la rue. » Voilà toute l'histoire intérieure de la Suisse (1). Mais qu'une pression du dehors menace cette indépendance séditieuse, que la diplomatie fasse entendre un langage trop ferme, et blesse par des réclamations contraires aux principes nationaux l'ombrageuse susceptibilité de l'Helvétie, la protestation est unanime, les intérêts particuliers se taisent : c'est la Suisse qui parle! On se rappelle quels orages souleva en 1838 la demande d'expulsion du prince Louis-Napoléon devenu citoyen de Thurgovie : les menaces du comte Molé, le blocus, les préparatifs menaçants du gouvernement français, rien ne fait : c'était la guerre, si le prince, par une généreuse abnégation, n'avait de lui-même sacrifié à sa nouvelle patrie et à la paix son droit de cité.

Après cette lutte intestine de vingt ans, les doctrines libérales triomphent, et la Suisse donne à la démocratie allemande le signal d'insurrection que répète et prolonge la France [1848]. Nulle part, la révolution de février n'eut plus d'écho qu'en Allemagne; le sang coule dans toutes les capitales : Munich, Vienne, Berlin, surpassent en fureur démagogique Paris, leur terrible modèle. Après la guerre des rues, la guerre des plaines, après le soulèvement des partis, le soulèvement des nations ; l'insurrection démocratique et la guerre d'indépendance éclatent de concert dans la capitale et dans les provinces de l'Autriche ; les deux causes n'en font qu'une : c'est la Hongrie et Kossuth, c'est l'Italie et Mazzini. Et l'Autriche résiste, et l'Autriche triomphe ; toute la vitalité de l'empire se concentre à Vienne qui est comme le cœur de ce grand corps : Vienne échappe, et l'empire est sauvé.

Mais si heureux que fût ce triomphe, l'Autriche devait le payer cher : elle venait de vaincre avec et pour la Russie. Cette bienfaitrice intéressée de l'Allemagne la sauvait pour la perdre : son intervention armée consacrait la dépendance morale où l'avait amenée une habile et imperceptible politique. Avant de lui imposer la tyrannie du bienfait et la servitude de la reconnaissance, le cabinet de Saint-Pétersbourg avait déjà conquis l'Allemagne à son influence : le mariage des princesses russes avec les petits souverains de la Confédération, et la peur de ce fantôme de la démocratie qui trouble le repos des monarques de Vienne et de Berlin, voilà les deux fondements de cette patiente politique : dans chaque cour une reine ou une princesse russe, dans chaque capitale un parti russe, un journal russe. Et quand le czar Nicolas, fort de cette domination et de la silencieuse complicité que semble commander à l'Allemagne le souvenir de son fatal secours, quand la Russie, victorieuse de la révolution, étend le bras vers l'Orient et lance ses bandes fanatiques vers Constantinople, ce rêve éternel de l'ambition moscovite, l'Autriche et la Prusse tranquilles spectatrices de l'incendie qui éclate

(1) Annuaire Lesur, 1842 et 1843.

MCD 2019

à leurs portes, l'Autriche et la Prusse, premières proies de la barbarie, si jamais elle triomphe au delà du Danube, l'Autriche et la Prusse ferment les yeux et attendent. La reconnaissance, qui est une vertu dans la vie privée, est une maladresse dans la vie des peuples. En vain l'Allemagne essaye de déguiser son silence sous le nom illusoire de neutralité. La neutralité, soit! mais ce n'est pas la fière et honnête neutralité du juge qui doute encore et attend des événements la lumière, c'est la neutralité de l'esclave à qui le maître ordonne l'immobilité. Heureuse, trop heureuse l'Allemagne, que la France et l'Angleterre ont sauvée malgré elle!

FIN.

MCD 2019

MCD 2019

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

## HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE.


| | Pages. | | Pages. |
|---|---|---|---|
| Maison de Saxe. . . . . | 30 | Cercle de Bas-Rhin et de Westphalie. | 152 |
| Maison de Franconie. . . . . | 37 | Cercle de Bavière. . . . . | 153 |
| Maison de Souabe ou de Hohenstaufen. | 52 | Cercle de Souabe. . . . . | *Ib.* |
| Maison d'Autriche. . . . . | 102 | Harmann chanté par les bardes Werdomer, Kerding et Darmond. . . | 175 |
| Division territoriale de l'Allemagne. | 151 | Mélodies de la vie. . . . . | 193 |
| Cercle de Haute-Saxe et cercle de Basse-Saxe. . . . . | *Ib.* | Jupiter et la brebis. . . . . | *Ib.* |
| Cercle du Haut-Rhin. . . . . | 152 | Le berger et le rossignol. . . . | *Ib.* |
| Cercle de Franconie. . . . . | *Ib.* | Les Furies. . . . . | 194 |


## HISTOIRE DE L'AUTRICHE.


| | | | |
|---|---|---|---|
| Rodolphe de Habsbourg. . . . . | 205 | Maximilien II. . . . . | 237 |
| Albert Ier. . . . . | 210 | Rodolphe II. . . . . | 238 |
| Frédéric et Léopold. . . . . | 212 | Mathias. . . . . | 240 |
| Albert II et Othon. . . . . | 213 | Ferdinand II. . . . . | 241 |
| Rodolphe IV. . . . . | 214 | Ferdinand III. . . . . | 246 |
| Albert, Guillaume et Léopold. . . | 215 | Léopold Ier. . . . . | 247 |
| Albert V, et comme emper., Albert II. | 216 | Joseph Ier. . . . . | 249 |
| Ladislas le Posthume. . . . . | 217 | Charles VII. . . . . | 251 |
| Frédéric V et Sigismond. . . . | 220 | Marie-Thérèse. . . . . | 254 |
| Ernest, Frédéric et Albert. . . . | 222 | Joseph II. . . . . | 255 |
| Maximilien Ier. . . . . | 226 | Léopold II. . . . . | 256 |
| Charles-Quint. . . . . | 234 | François II. . . . . | 247 |
| Ferdinand Ier. . . . . | 236 | Ferdinand Ier. . . . . | 258 |


## HISTOIRE DE LA PRUSSE.


| | | | |
|---|---|---|---|
| Frédéric Ier. . . . . | 264 | Frédéric II. . . . . | 267 |
| Frédéric-Guillaume II. . . . . | 265 | | |


MCD 2019

## HISTOIRE DE LA SUISSE.


| | Pages. | | Pages. |
|---|---|---|---|
| Statistique des cantons. . . . . | 305 | Glaris. . . . . | 457 |
| Uri. . . . . | 442 | Berne. . . . . | 459 |
| Schwitz. . . . . | 445 | Soleure. . . . . | 462 |
| Underwald. . . . . | 449 | Fribourg. . . . . | 463 |
| Lucerne. . . . . | 451 | Bâle. . . . . | 464 |
| Zurich. . . . . | 454 | Schaffhouse. . . . . | 466 |
| Zug. . . . . | 654 | Appenzell. . . . . | 468 |


## ALLEMAGNE.


AUTRICHE, — PRUSSE, — SUISSE jusqu'en 1855. . . . . 470


## INDICATION DU PLACEMENT DES GRAVURES.

### ALLEMAGNE.

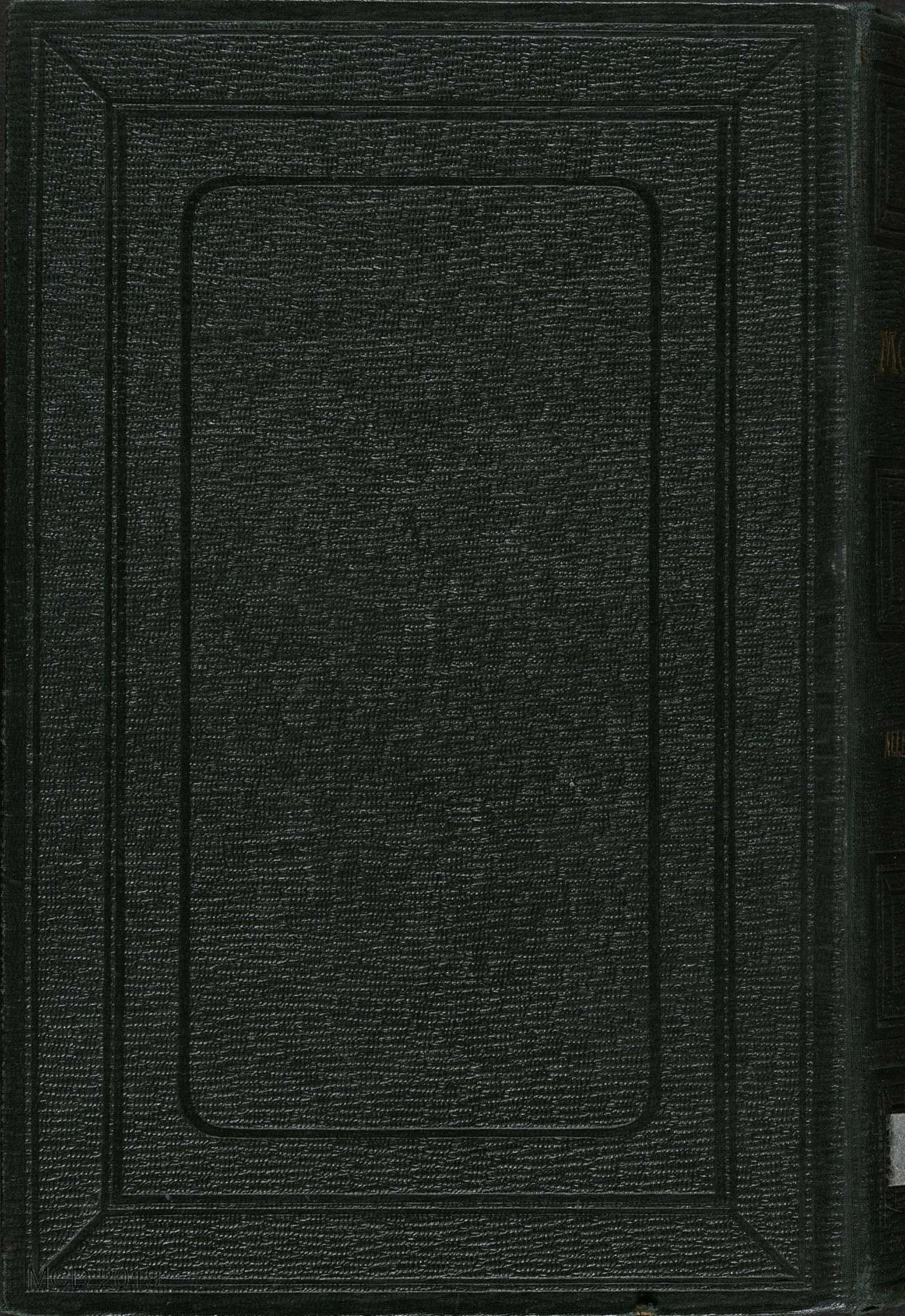

| | Pages. | | Pages. |
|---|---|---|---|
| 1 . . . . . | 8 | 12 . . . . . | 184 |
| 2 . . . . . | 24 | 13 . . . . . | 206 |
| 3 . . . . . | 40 | 14 . . . . . | 210 |
| 4 . . . . . | 56 | 15 . . . . . | 220 |
| 5 . . . . . | 72 | 16 . . . . . | 228 |
| 6 . . . . . | 88 | 17 . . . . . | 230 |
| 7 . . . . . | 104 | 18 . . . . . | 242 |
| 8 . . . . . | 120 | 19 . . . . . | 254 |
| 9 . . . . . | 136 | 20 . . . . . | 264 |
| 10 . . . . . | 152 | 21 . . . . . | 274 |
| 11 . . . . . | 168 | 22 . . . . . | 282 |


### SUISSE.


| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 . . . . . | 8 | 5 . . . . . | 72 |
| 2 . . . . . | 24 | 6 . . . . . | 104 |
| 3 . . . . . | 40 | 7 . . . . . | 134 |
| 4 . . . . . | 56 | 8 . . . . . | 152 |


MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019